

'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE



Sciences, Lettres et Arts

IV^e ANNÉE — TOME II

(VOLUME VII)

PARIS

Librairie C. REINWALD
SCHLEICHER frères, Editeurs
15, rue des Saints-Pères

BRUXELLES

Librairie SPINEUX
62, rue Montagne de la Cour

1900

POURQUOI

JE NE SUIS PAS

POSITIVISTE ⁽¹⁾

Mesdames, Messieurs,

La « constitution » d'une science n'est pas son éclosion première. Ni sa pleine maturité. Les sciences viennent à la vie avec les marques essentielles de notre commune faiblesse. Elles subissent les crises variées d'une longue et pénible croissance. Souvent elles nous étonnent par leur naïveté, leur incompréhension initiales.

Tôt ou tard, néanmoins, elles entrent dans une période de stabilité et de force relatives, elles atteignent l'âge de raison. Nous les admettons pour majeures, nous les reconnaissons pour définitivement *constituées*.

L'école positiviste tâcha d'éclaircir, de préciser, de fixer le sens de ce dernier terme. L'échelle du savoir, établie par Comte, exigeait un complément d'enquête sur les idées voisines, mais distinctes, de série, de constitution, d'évolution, d'interdépendance des sciences.

Pour pouvoir se superposer les unes aux autres et former une succession logique ininterrompue, les diverses disciplines abstraites doivent satisfaire à certaines conditions d'âge et de développement. Quelles sont celles-ci ?

Une science est constituée, affirme Littré, lorsqu'elle arrive : 1° à reconnaître quelque-une des propriétés fondamentales de la matière ; et 2° à établir sur cette propriété une doctrine abstraite susceptible d'évolution. Et il cite en exemple la physique, qui, ayant admis l'irréductibilité de certaines qualités générales des choses, connues sous le nom de forces, commença sur chacune la théorie abstraite qu'elles comportent ; ou la chimie et la biologie qui, constatant, l'une, l'affinité des substances, et l'autre la vitalité des tissus, en recherchèrent les lois essentielles.

Une limitation et une fin analogues s'imposent aujourd'hui à la sociologie.

D'une manière générale, l'école positiviste a cent fois raison. Délimiter strictement une large catégorie de phénomènes et les étudier, les

(1) Leçon d'ouverture d'un Cours sur la « Constitution de l'éthique », donné à l'Université Nouvelle de Bruxelles.

analyser, les fouiller dans leurs replis intimes et leurs détails, pour en faire surgir ces synthèses idéales, ces rapports abstraits, ces surprenantes vues de l'esprit qui régissent le monde et que nous appelons des lois naturelles, tout cela forme l'essence même du savoir, et la science faite, la science adulte et florissante réalise chaque jour ce merveilleux effort.

Mais tout cela ne nous renseigne que très vaguement sur l'époque précise où une science devient vraiment majeure en devenant vraiment rationnelle.

L'école positiviste ne connaît qu'une seule série mentale, qu'une seule grande classification des produits de l'intelligence : l'admirable suite, la belle et forte chaîne des sciences abstraites forgée par Comte et qui restera son œuvre maîtresse. Elle ne connaît pas cette autre série, cette autre classification des choses de l'âme, plus vaste, plus étendue, qui embrasse et comprend, à son tour, comme un simple anneau singulier, la hiérarchie entière des sciences fondamentales. Elle ne connaît pas la série qui continue et prolonge l'échelle de Comte, en la faisant suivre par de nouveaux domaines de l'esprit, à la fois intimement liés à la science et distincts, séparés de la science : ces trois superbes provinces spirituelles qu'on nomme la Philosophie, l'Art et le Travail (l'application aux besoins variés de l'être social des vérités scientifiques, philosophiques et esthétiques). Cette série (appelée par nous « psychosociale ») n'est pas gouvernée, comme la série scientifique, par le double principe de la généralité décroissante et de la complexité croissante ; mais, à tous autres égards, les membres qui la composent s'y comportent les uns vis-à-vis des autres comme les sciences particulières dans la hiérarchie de Comte.

Or, c'est précisément cette concaténation nouvelle, — s'étendant à la mentalité sociale complète, englobant tous ses phénomènes, n'oubliant aucun de ses produits, — qui nous donnera, croyons-nous, la clef du grave problème soulevé et imparfaitement résolu par l'école positiviste.

L'important fait social représenté par la constitution d'une science n'intéresse pas que la série restreinte aux autres sciences, ou que la petite patrie scientifique, pour ainsi dire.

Ce fait intéresse, à des titres divers et non moins sérieux, la série infiniment plus ouverte, plus large, ou la grande patrie psychosociale.

Une science qui revêt enfin la robe virile, qui entre, comme membre indépendant et égal, dans le conseil des autres sciences, voilà un événement qui se répercute au loin, dans tous les domaines de la pensée, qui marque et inaugure une nouvelle phase intellectuelle, qui façonne une civilisation, qui trouble, qui agite profondément, qui souvent modifie la mentalité entière de l'époque.

Les conceptions et les croyances générales, — religieuses ou philosophiques, — sont les premières et les plus gravement atteintes. Elles s'appauvrissent de tout ce que leur enlève la science émancipée qui échappe à leur tutelle ou à leur joug.

Or, ce que la religion ou la philosophie perdent de ce chef

n'est pas une vaine superstructure; c'est un fondement, une assise.

Les conceptions, ou plutôt les sentiments et les choix esthétiques subissent, par contre-coup, la même commotion.

L'art vit sur les idées générales de son temps, il se nourrit de la moelle des religions et des philosophies dominantes, comme les religions et les philosophies vivent sur les hypothèses et les recherches du savant et s'assimilent le meilleur des sciences particulières.

L'art du peuple s'appuie sur les croyances populaires, qui, à leur tour, dérivent du savoir à la portée du grand nombre et effectivement possédé par lui (religion, savoir relatif, si justement taxé d'ignorance). Et l'art raffiné ou ésotérique s'appuie sur les philosophies subtiles acceptées par les minorités cultivées, philosophies qui tirent leur substance d'un savoir plus étendu et plus profond.

En dernier lieu, nos connaissances particulières, nos idées, nos croyances générales, et nos sentiments, nos goûts esthétiques forment tout l'appareil directeur, gouvernail et voile, de cette nef imposante, l'action pratique. Il serait puéril d'insister sur ce point.

L'acte obéit à la pensée, dont il extériorise et amplifie simplement, pour ainsi dire, les mouvements intimes, brefs, rapides et cachés. Et toute orientation nouvelle de l'esprit, dans la science, dans la philosophie, dans l'art, influe puissamment sur nos modes d'agir qu'elle bouleverse d'abord, qu'elle change et transforme ensuite.

Je conclus. C'est dans la série psychosociale tout entière, bien plus que dans son premier tronçon, la série scientifique, qu'il faut aller chercher les signes précurseurs ou annonciateurs de ce fait capital : la constitution d'une science, c'est-à-dire, en somme, l'épuration et l'affinement, par des méthodes que la raison approuve, d'un savoir demeuré jusque là indégrossi et empirique.

Les conditions que doit pouvoir remplir une discipline « constituée » sur des bases rationnelles sont de trois sortes. Les unes, plus intimes, ne dépassent pas les limites de la science elle-même ou, plutôt, de sa méthodologie. Les autres s'étendent déjà à la série scientifique, elles visent les rapports entre la nouvelle discipline et le reste des sciences.

Dans cette catégorie se range l'un des deux points indiqués par l'école positiviste, le seul que je puisse retenir, car le second point, l'établissement d'une doctrine abstraite susceptible d'évolution, m'apparaît comme une tautologie indéfendable. Ce point, c'est la reconnaissance d'un *quid proprium*, d'un objet spécial d'investigation qui soit (ou qui nous paraisse) irréductible aux faits étudiés par les sciences voisines.

Enfin les conditions de la troisième sorte franchissent ce double cercle concentrique et embrassent tous les membres de la série psychosociale.

Ces conditions visent les rapports qui tendent à s'établir entre la science en voie de se constituer et les trois autres grandes classes de faits intellectuels, de produits psychosociaux : la philosophie (et respectivement la religion), l'art et l'action, le travail qui récolte les moissons pratiques du savoir et de la pensée.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que, puisque la série scientifique forme

une partie essentielle de la série psychosociale, les conditions qui relèvent de la première sont naturellement comprises parmi les conditions commandées par la seconde.

En étudiant les rapports d'une science avec tous les membres de la *grande* série, nous étudions nécessairement ses rapports avec les membres de la *petite* série, de la même succession causale réduite à son premier terme.

Nous avons éclairci et surtout agrandi, comme il convenait, notre horizon. Nous voilà, dès à présent, en mesure de brièvement formuler les principales conditions que doit remplir toute science abstraite tendant à se « constituer ».

Nous résumons ces *desiderata* sous les deux chefs suivants :

1° *Rapports avec la philosophie.* — La science visée inaugure une période de complète indépendance à l'égard aussi bien de la religion que de la métaphysique ou, en général, de la philosophie. Or, comme toute science non constituée ou empirique se trouve régulièrement assujettie à l'ensemble des idées générales qui dominant à une époque, c'est la *rupture*, nette, catégorique et souvent violente. Ce signe, qui est essentiel, ne trompe jamais. Mais la science ne se débarrasse pas seulement des lisières qui l'attachaient à la religion ou à la philosophie : elle ne se contente pas de briser ces liens devenus à ses yeux indignes d'elle et quelque peu ridicules ; elle va plus loin : consciente de sa force, de son pouvoir accru, elle impose désormais sa loi aux conceptions et aux croyances générales.

Elle rétablit d'une manière ostensible et pour ainsi dire publique, *coram populo*, le rapport caché qui toujours subsista entre la source et le courant du fleuve, entre le fait particulier et le fait général, entre la notion scientifique et le concept philosophique.

2° *Rapports avec les trois termes restants de la série psychosociale, dont l'un, le savoir, précède la philosophie, et les deux autres, l'art et l'activité pratique, lui sont consécutifs.*

La nouvelle science n'est évidemment possible que si son objet particulier ou sa matière ne se confondent pas avec l'objet particulier ou la matière des branches déjà existantes du savoir.

Ce point acquis, il faut passer à la considération des rapports qui ne tardent pas à se nouer d'une façon lente, mais nécessaire, entre la nouvelle science d'une part, et de l'autre, les conceptions esthétiques et les conceptions pratiques de l'époque correspondante ; qui ne tardent pas à s'établir, dis-je, ou plutôt, qui continuent à subsister, mais sous des formes notablement modifiées, avec une intensité, une acuité beaucoup plus grandes. La nature de ces liens est identique à celle des liens qui unissent le savoir particulier à la philosophie : ce sont des rapports d'antécédence causale et, par le fait, de commandement. Mais, tandis que la science gouverne directement sa fille, la philosophie, elle, n'exerce une influence vraiment appréciable sur l'art que d'une façon indirecte ou par l'intermédiaire des idées et des croyances générales. Quant au rôle tenu par la science dans l'ordre des choses pratiques, ou de pure application, il est de deux sortes : d'une part, la science commande en souveraine absolue aux technologies corré-

latives et toujours spéciales ; et, de l'autre, elle se sert des conceptions philosophiques et des conceptions esthétiques pour agir sur l'activité qui demeure en-deçà ou qui va au-delà des limites strictement techniques. Et c'est en accomplissant ce double circuit qu'elle détermine et dirige notre conduite générale.

Les brèves indications que je viens de donner expliquent le but et le plan de ces leçons, qui, destinées à paraître sous forme de volume, constitueront le quatrième par ordre dans la suite de mes *Essais sur l'éthique* considérée comme sociologie élémentaire.

Me voilà arrivé à la moitié, et peut-être à la partie la plus difficile de la route que je m'étais proposé de parcourir et dont j'avais tracé les contours un peu vagues dans la préface de mon livre sur le *Bien et le Mal*. Avant de continuer mon chemin, j'éprouve le besoin de faire une courte halte, de m'arrêter un instant. Mais je n'emploierai pas ce répit à jeter un coup d'œil en arrière, sur l'étape déjà fournie, ni en avant, sur la tâche qui me reste à accomplir. De pareilles digressions ont leur utilité, sans doute ; mais elles ne sont pas indispensables. Ce qui, en revanche, me semble bien autrement urgent et nécessaire, c'est d'obvier, de parer, dans la mesure du possible, aux malentendus d'une nature générale ou philosophique qui se glissent parfois, sans qu'on y prête attention, entre le public et l'auteur, et qui finissent par creuser entre eux un fossé large et profond. Or je crois que mes derniers ouvrages ne sont pas à l'abri d'un semblable reproche. Certaines de mes idées fondamentales ont reçu une interprétation que je ne saurais admettre. On a notamment parlé de ma défection positiviste, de mes contradictions avec moi-même. Vous voudrez donc bien tolérer, Mesdames et Messieurs, que je consacre le reste de cette première leçon à une sorte de brève confession philosophique.

Avant tout, je veux dire quelques mots sur la manière dont je conçois la filiation et l'interdépendance des grandes idées générales qui animent et meuvent les philosophies.

Comme les religions qui les précèdent et les présagent, les systèmes des penseurs ne sont pas le produit d'une génération mentale toute spontanée. Ils ne sortent pas, inopinément, des cerveaux qui les enfantent. Encore moins naissent-ils, d'une façon directe, les uns des autres. Mais ils apparaissent ainsi que l'effet, la conséquence immédiate du savoir de leur époque, la synthèse, — jamais achevée ou complète, — d'une somme de connaissances essentiellement instable, presque toujours soumise aux fluctuations du grand mouvement idéologique connu sous le nom de progrès.

Les théories des philosophes confrontent les unes aux autres les notions, les idées les plus vastes des différentes sciences pour en tirer une figure, un tracé schématique de l'univers, sorte « d'instantané abstrait » du monde ne possédant qu'une valeur relative et fugace.

Mais les philosophies — et les théosophies — ne résolvent pas les « énigmes du monde ». Cette tâche incombe aux sciences particulières, qui s'en acquittent par un labeur lent et pénible, en une suite indéfinie d'à-coups successifs.

En d'autres termes, le philosophe reçoit bien la torche, comme le

coureur antique, des mains de ses prédécesseurs ; mais, — la science exacte ayant progressé dans l'intervalle, — il la reçoit déjà éteinte, sans flamme, déjà incapable d'éclairer la route ; et il l'allume à son tour au foyer du savoir de l'époque. L'éclectisme est une sophistication précaire de la vérité. Les philosophies qui se suivent s'excluent mutuellement. Un système nouveau ne peut s'établir et prospérer, s'affirmer et vivre, que s'il est capable d'opposer, sur des points importants, sur des « nœuds vitaux » de la pensée générale, aux écoles qui le précèdent et auxquelles lui-même se rattache par les liens les plus étroits, autre chose que de simples acquiescements, ou encore des fins de non-recevoir. Il doit être en mesure de donner aux problèmes essentiels des solutions, sinon contraires, du moins différentes.

Certes, en regard des philosophies et des religions vivantes, il existe des philosophies et des religions mortes, des doctrines et des croyances pétrifiées, momifiées, qui peuplent et encombrant les cimetières archéologiques de l'histoire ; ou encore des embryons de systèmes, des foetus imparfaitement éclos ou venus avant terme.

Celles-là ont vécu, et ceux-ci vivront ou ne vivront pas, selon les cas et les circonstances. Je les laisse tous de côté, je m'occupe des organismes philosophiques où la sève de vie coule à plein bord.

Les systèmes philosophiques viables se composent de deux sortes de matériaux, de deux parts qui, le plus souvent, sont très inégales. L'une représente l'apport anonyme de la science des siècles écoulés, des générations disparues. L'autre figure l'apport du savoir nouvellement acquis par l'époque courante.

Dans la première, la personnalité du philosophe s'efface et disparaît presque devant la grande œuvre collective du temps. Dans la seconde, au contraire, elle s'affirme, elle s'accuse par des signes subjectifs, par des emprises caractéristiques, qui, trop multipliées, peuvent facilement nuire à la stricte harmonie de l'ensemble.

Les vues habituelles sur la filiation des systèmes diffèrent de la théorie que je viens d'esquisser. Mais je m'adresse à des auditeurs qui n'ignorent point les principales controverses philosophiques du siècle ; je ne m'attarderai donc pas à exposer des doctrines bien connues, ni à les réfuter. Je me bornerai simplement à faire ressortir que les idées opposées aux miennes sont basées sur une prénotion que j'estime fautive et qui consiste à voir dans la philosophie la matrice où s'élaborent et d'où sortent, dont se détachent peu à peu les sciences particulières.

Ce prétendu « exode » des sciences est une des plus graves et des plus tenaces illusions qui aient jamais frappé notre vue intellectuelle. C'est l'erreur qui prend l'ombre pour le corps, l'apparence pour la réalité.

Un savoir vague, indistinct et empirique produit une philosophie de la même espèce et qui semble contenir, à l'état de germes rudimentaires, tous les ordres de connaissance.

Et quand, plus tard, une science particulière se forme, il nous paraît qu'elle a poussé sur le vieux tronc philosophique. Il n'en est rien, en vérité. La nouvelle science n'enrichit pas la vieille philosophie ;

elle la sape et la ruine, au contraire, elle la rend inadéquate, incomplète, elle met en évidence son désaccord avec le savoir de l'époque. En un mot, la « constitution » d'une science est toujours une défaite, — et une grosse défaite, — pour la philosophie contemporaine.

On l'a vu par la tentative si méritoire d'Auguste Comte pour fonder la sociologie abstraite. La seule annonce de ce dessein avait suffi à troubler les consciences profondément imbues des vieux principes métaphysiques. Et si l'entreprise, au lieu de se borner à une initiative heureuse sans doute, mais qui en fin de compte ne produisit que des résultats discutables, eût abouti, eût pleinement réussi, c'en était fait : l'ontologie verbale, la transcendance scolastique n'eussent jamais pu ressusciter avec la force qu'elles connurent de nos jours.

Malheureusement, la tentative de Comte échoua. Ce philosophe émit sur la nouvelle science des vues géniales qui impressionnèrent le monde et déconcertèrent ses premiers contradicteurs. Mais il se heurta à deux obstacles que le savoir de son temps, l'état de la science aux environs de l'année 1820, ne lui permirent ni de tourner, ni de franchir.

Il posa le problème de la constitution de la sociologie ; il le posa même d'une façon très satisfaisante ; mais il ne le résolut point, il ne « constitua » pas la science sociale.

J'ai parlé de deux obstacles. Ce furent les deux erreurs capitales où versa la pensée si claire et si sobre du fondateur de la philosophie positive.

Signalons-les en quelques traits rapides.

En premier lieu, il se trompa sur le véritable objet de la sociologie, ou sur la nature essentielle des phénomènes sociaux. Il ne vit dans ces derniers que leurs apparences, leurs manifestations externes. Il sépara la morale de l'ensemble des études sociologiques, et il l'identifia, sous le nom d'anthropologie, avec la psychologie concrète ou l'idéologie. La sociologie abstraite devint de la sorte entre ses mains une forme vidée de son contenu principal. En même temps, il subordonnait l'éthique à cette même sociologie, et il l'assimilait encore volontiers à un code de conduite où l'élément personnel et la méthode subjective se déploieraient à leur aise.

« La division entre la sociologie et la morale, dit-il en effet, n'est pas moins réelle ni moins utile que celle de la biologie envers la sociologie... La véritable science finale, c'est-à-dire la morale, peut systématiser la connaissance spéciale de notre nature individuelle, suivant une combinaison convenable entre les deux points de vue, biologique et sociologique, qui s'y rapportent nécessairement ». Et plus loin : « L'anthropologie proprement dite est à la fois plus spéciale et plus compliquée que la sociologie. Néanmoins, en la qualifiant de morale, on se dispose heureusement à n'y jamais chercher que les bases normales de la conduite humaine, en écartant inexorablement des spéculations oiseuses qui seraient, en effet, les plus difficiles de toutes (1). »

(1) *Système de politique positive*, t. II, p. 433, 439.

La clairvoyance des disciples ne dépassa pas celle du maître. Ainsi Littré nous parle d'une « théorie subjective de l'homme » formée par trois sciences *sui generis* : la morale, l'esthétique, la psychologie, trinité curieusement représentative de la trilogie si connue du bien, du beau et du vrai. En somme, l'école positive tout entière n'a jamais bien saisi les vrais caractères différentiels des quatre membres de la grande série mentale : la science, la philosophie, l'art et la technique, la connaissance qui préside d'une manière immédiate à l'action, à la conduite utiles. A tous elle accorde vaguement la qualité de science qui ne saurait convenir qu'au premier terme de la série.

Elle confond ainsi le genre, la *connaissance*, avec l'une de ses espèces, la *science*; et cette erreur positiviste est partagée par la grande majorité des esprits contemporains.

En second lieu, Comte se méprit sur la véritable portée des recherches psychologiques, ou sur la nature essentielle du phénomène psychique. Il évita, il est vrai, l'erreur qui faisait de la psychologie une science abstraite, la science mère de toutes les disciplines sociales. Mais il n'aperçut dans le phénomène psychologique que son aspect purement cérébral; il réduisit, par suite, la psychologie à la psychophysique. Et il ignora complètement la psychologie concrète, la science à la fois descriptive et déductive dont les grandes généralités où les lois s'offrent comme autant de résultantes de l'action combinée des lois de la vie et des lois sociologiques; ou bien, il fit pis encore : il confondit, comme nous venons de le voir, cette psychologie concrète avec la morale.

Posé dans ces termes, le problème que Comte soulève avec tant de hardiesse, sur l'urgence qu'il y a de constituer une étude abstraite des phénomènes sociaux, devient radicalement insoluble.

Comte se trompa, et dans son estimation de l'objet particulier ou de la matière de la sociologie, et dans son appréciation des vrais rapports de cette science avec les autres membres de la belle série scientifique qu'il avait lui-même établie et démontrée. Quant à la grande série mentale qui renferme la série scientifique et aux rapports de la sociologie avec les termes restants de cette vaste suite de facteurs sociaux, Comte ne s'en est guère occupé que d'une façon incidente; et pourtant l'analyse méthodique de tous ces rapports aurait sans aucun doute fourni à ses hypothèses sur la nature du fait social les plus sérieux moyens de contrôle.

Mais ce n'est pas tout.

L'échec subi par Comte dans sa tentative de fonder sur des bases distinctes la sociologie et la morale, — il ne constitua ni l'une ni l'autre, et la même déconvenue frappa plus tard, pour des raisons essentiellement semblables, l'école évolutionniste et son chef Spencer, — cet insuccès réagit d'une manière puissante sur la philosophie entière de l'époque.

Il arrêta brusquement la marche triomphale du positivisme vers les conquêtes décisives, marche commencée sur la promesse explicite d'une *instauratio magna* des sciences du monde moral ou surorganique, et il remplit d'espoir et de courage les cerveaux demeurés fidèles

aux dogmes transcendants. Tout n'était pas perdu, puisque les forces de l'adversaire, si imposantes dans ses premiers manifestes, dans le défi qu'il avait lancé à la tête du vieux monde, se révélaient, en réalité, comme infiniment moins nombreuses et moins aguerries, moins bien préparées à la formidable lutte. On put même vite s'assurer que celle-ci n'était qu'une guerre d'escarmouches, d'engagements de second ordre. Le soin de livrer les grandes batailles, de vaincre les grosses difficultés, de résoudre les problèmes essentiels, semblait, d'un commun accord, réservé à l'avenir. La philosophie positive et les systèmes qui s'y rattachent directement, telle la philosophie évolutionniste de Spencer, se découvraient comme un relativisme et un phénoménisme étroitement apparenté au relativisme et au phénoménisme de Hume, de Kant et des néo-criticistes.

C'est en vain qu'Auguste Comte s'efforça de dresser son système philosophique en une opposition irréductible avec toute la philosophie du passé. Par ses affirmations réitérées que dans les deux phases de celle-ci la période théologique et la période métaphysique, l'intelligence « dirige ses recherches vers la nature intime des êtres, en d'autres termes, vers les connaissances absolues », tandis que dans l'état scientifique, inauguré par le positivisme, l'esprit humain « renonce à chercher l'origine de la destination de l'univers et à connaître les causes intimes des phénomènes », Auguste Comte ne parvint à mettre en évidence qu'une seule chose : la stricte identité du principe fondamental sur lequel reposait toute la philosophie antérieure avec le principe qui guidait et animait sa propre sagesse. Ce principe, c'est l'agnosticisme, la capitulation devant l'Inconnaissable.

Il ne saurait être question, pour le penseur, de se laisser prendre au piège grossier des apparences vaines, des promesses ou des prétentions ambitieuses et, en somme, des mots et des formules verbales. Il lui faut pénétrer jusqu'au vrai sens de ces mots et de ces formules. C'est le moins qu'on puisse exiger de sa clairvoyance et de son esprit généralisateur ou unificateur. Or rien n'était plus éloigné de toute recherche réelle et surtout persévérante des origines et des fins, ou de l'essence des choses, que les ratiocinations, même les plus alambiquées et les plus subtiles, de la théologie et de la métaphysique, cette simple modification générale de la théologie, comme l'appelait si justement Comte.

Toutes deux, reflétant l'état rudimentaire et imparfait des connaissances scientifiques, synthétisaient et symbolisaient cet état, — véritable misère cognitive, — par le concept de *Dieu*, limite ou borne qui arrête net, et dès ses premiers pas, l'investigation concernant l'origine, la fin, l'essence cachée des choses. Cela est si vrai qu'on pourrait définir par ces deux mots : *dépasser Dieu*, le but authentique du savoir humain arrivé à l'âge de raison.

La philosophie que Comte combattait ne transgressa pas une telle limite, parce que la science dont elle tirait son origine ne l'avait pas franchie. Science et philosophie tournaient également autour de ce point d'arrêt qui leur semblait immuable, éternel, infini, incompréhensible, antinomistique, contradictoire; elles lui donnaient les

noms les plus variés, Dieu, Nature, Matière, Idée, mais elles y revenaient sans cesse.

La philosophie positive ne recula pas, en réalité, d'une façon appréciable, cette même borne. Elle ne pouvait la transposer beaucoup plus loin, vu l'état du savoir particulier qui s'arrêtait au seuil des sciences du monde psychosocial et qui avait à peine entamé le vaste domaine du monde de la vie; et encore parce qu'elle n'avait pas réussi à constituer, d'une façon durable, la science abstraite des phénomènes surorganiques, la sociologie. Elle se contenta d'un changement nominal ou verbal. A des mots, à des noms, elle substitua d'autres mots, d'autres noms. Elle ne prit pas garde qu'ils signifiaient exactement la même chose. Elle donna à Dieu (ou ce qui revient au même, à la Nature, à la Matière, à la Force) le nom d'*Inconnaissable*. Elle crut avoir fait merveille, et introduit dans la pensée générale une terrible et féconde nouveauté, en promulguant ce canon suprême de la sagesse moderne : défense à quiconque, savant ou philosophe, de poursuivre une certaine classe de buts qui fuient devant nous aussitôt que nous y portons la main. Défense et excommunication majeure. Elle ne vit pas que cette règle, avec la sanction qui l'escorte, avait toujours été, en dépit de quelques apparences contraires, la règle et la loi fondamentale de la théologie et de la métaphysique. Certes elle comprenait bien qu'un but qui se dérobe à l'effort fait pour l'atteindre est la marque certaine d'une insuffisance, d'un défaut inhérent à la force appliquée. Aussi s'empressa-t-elle de proclamer, en outre, le dogme de la faiblesse native de notre intelligence. Elle se retrouvait ainsi une fois de plus dans une étroite communion d'idées avec les sages de tous les temps et les plus fermes soutiens des croyances religieuses.

Quant au célèbre conseil dont le positivisme accompagne l'exhortation qu'il nous adresse à ne pas user en vain nos forces dans la recherche des causes phénoménales, quant à la recommandation de « nous attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, les lois effectives des phénomènes, leurs relations invariables de succession et de similitude », il est évident : 1° que cette recommandation vise le savant et non le philosophe ; 2° qu'elle est excellente ; 3° qu'elle a constamment été suivie par tous les véritables chercheurs. Mais le positivisme, confondant la science et la philosophie, a voulu imposer la même règle, une règle *unique*, à l'investigateur spécial aussi bien qu'au philosophe ; et c'est de cette confusion si regrettable, et presque funeste sous tant de rapports que la futile critique moderne l'a le plus hautement loué.

Telles sont les raisons principales qui, malgré ma profonde vénération pour Comte et le grand profit que j'ai toujours retiré de l'étude assidue de ses œuvres, m'ont de bonne heure détaché de sa philosophie. *Voilà pourquoi je ne suis pas positiviste*. Et voilà pourquoi je suis *hyper-positiviste*, s'il y a lieu d'employer ce néologisme barbare dont quelques écrivains se sont servis pour désigner l'ensemble des doctrines professées dans mes six volumes de philosophie première, parus de 1884 à 1894 et auxquels vinrent s'ajouter, en ces dernières années, mes trois livres sur l'éthique. Ce superlatif, l'hyperpositivisme, n'aurait, certes,

rien que de flatteur pour moi, s'il devait signifier que je me suis donné pour tâche de dépasser le « positivisme » d'Auguste Comte sur un certain nombre de points où la science de 1880 ne se trouve plus d'accord avec le savoir de 1820. Mais telle ne fut pas, on s'en doute bien, l'intention primitive des inventeurs de ce terme plutôt ironique, possédant un sens péjoratif. N'a-t-on pas, en effet, voulu découvrir, à la base de mon « hyperpositivisme », comme un vague dessein de ramener la philosophie « antimétaphysique » de Comte, par des chemins de traverse, dans les voies stériles de la transcendance ? Cette accusation me laisse froid. J'y ai répondu à plusieurs reprises ; et je me plais à croire, par exemple, qu'elle fera sourire tous ceux qui ont lu, dans le premier volume de l'*Ethique*, les chapitres intitulés : « Défense de la Théologie » et « Plaidoyer en faveur de la Métaphysique ».

Mais passons. Puisque l'hyperpositivisme, — cette tendance philosophique qui aspire à se faire connaître et reconnaître, — possède le courage de se dresser en face du positivisme, — cette grande et belle philosophie aujourd'hui universellement fêtée et acclamée, — j'ai hâte de confronter, ne fût-ce que d'une façon sommaire, l'ontologie de Comte avec la mienne, de mettre en présence, ne fût-ce que pour quelques instants, ce colosse et ce pygmée.

Dans la somme des croyances philosophiques qui dominent notre époque, il faut nettement distinguer le positivisme au sens large du mot, qui existait bien avant Comte, du positivisme ou *comtisme* qui forme l'apport personnel de ce profond penseur. Le premier représente les résultats philosophiques du savoir depuis longtemps constitué et florissant, et le second — les conceptions que l'essor nouveau de la science à l'époque de Comte fit germer dans son puissant cerveau. Compris et limité de la sorte, le comtisme se peut, croyons-nous, facilement réduire à huit thèses capitales dont voici la brève énumération :

1° *La philosophie identifiée et confondue avec les sciences particulières*, dont elle ne formerait que la partie la plus abstraite ou la simple systématisation générale ;

2° *La loi des trois états* (théologie, métaphysique, science) présentée comme dirigeant toute la mentalité humaine, comme gouvernant l'histoire du monde ;

3° L'impuissance foncière de l'esprit à découvrir l'intimité des choses, élevée au rang de principe suprême de la philosophie ; ou l'*agnosticisme*, le culte amorphe de l'Inconnaissable, substitué à la théologie et à la métaphysique, cultes déimorphes du Mystère universel ;

4° La multiplicité phénoménale des « essences » impénétrables opposée à leur unité nouménale, ou le *pluralisme* admis comme second principe directeur de la philosophie ;

5° La *psychologie* incorporée à la *biologie*, c'est-à-dire réduite à la seule étude des fonctions psychophysiques du cerveau ; ou le *biologisme psychologique* et, par suite, *sociologique* proclamé comme une vérité fondamentale ;

6° La *morale* exclue du nombre des sciences-abstraites et assimilée tantôt à l'*idéologie concrète*, tantôt à une *technologie* servant de guide à la conduite personnelle ;

7° La *sociologie* (ainsi désempilée de toute matière éthique) promue à la dignité à la fois de science abstraite ou fondamentale et d'élément coordinateur de la doctrine positive (prééminence du point de vue sociologique, souveraineté intellectuelle de la sociologie);

8° Enfin, et c'est peut-être la seule partie de l'œuvre propre du fondateur du positivisme qui restera longtemps encore, sinon toujours, debout, inattaquée et inattaquable, la *classification des sciences* selon un ordre hiérarchique qui répond aux plus pressants besoins de l'esprit humain dont il reflète les lois.

Appliquons maintenant le même procédé à l'*hyperpositivisme*. Séparons, dans l'ensemble de vues ainsi désigné, les résultats plus ou moins incontestés de l'évolution philosophique contemporaine d'avec la doctrine hétérodoxe qui prétend s'élever à l'encontre de l'enseignement authentique du fondateur de la philosophie positive.

L'hérésie nouvelle se laissera dès lors ramener aux douze thèses suivantes :

1° *Séparation sévère*, au double point de vue de l'*objet* et de la *méthode*, entre ces deux espèces idéologiques dont l'une précède, engendre et façonne l'autre à son image : la *science* apte à toutes les recherches, à toutes les constatations, et la *philosophie* capable d'imaginer les plus vastes hypothèses, mais radicalement impuissante à les vérifier;

2° Substitution, à la loi empirique des trois états, de la *loi théorique de corrélation entre les sciences et la philosophie*, ainsi que de son corollaire, la *loi des trois types* ou directions unilatérales de la métaphysique (matérialisme, sensualisme, idéalisme);

3° Démonstration de la loi de l'*identité des contraires surabstraits*, équation qui est la forme revêtue dans le monde des idées par la grande loi de la conservation de la force;

4° Réduction de toute transcendance à l'expérience, de tout *Inconnaissable* au *Connaissable*, de toute déité à l'entité, à l'existence universelle;

5° Réduction de la *finalité*, cette pierre d'achoppement du monisme matérialiste, à la *causalité* qui barre la route au monisme idéaliste;

6° Conception de la réalité comme essentiellement *homogène et une*, soit dans ses éléments qui sans cesse se transforment les uns dans les autres, soit dans les lois qui régissent cette évolution infinie;

7° Distinction entre le *savoir abstrait* et le *savoir concret*, basée sur une théorie de la connaissance qui complète sur ce point capital l'échelle hiérarchique établie par Comte;

8° Formulation et défense de l'hypothèse connue aujourd'hui dans la littérature sociologique sous le nom d'hypothèse *bio-sociale*;

9° Conception de la *psychologie* comme *science concrète* étudiant l'esprit (ou l'âme, l'intelligence), ce phénomène non seulement complexe entre tous, mais encore composé, dû à l'action concurrente des lois de la vie et des lois sociologiques;

10° Conception de la *sociologie* comme science *abstraite* du vaste monde des faits surorganiques, science dont les phénomènes essentiels

se confondent et s'identifient avec les phénomènes désignés par le mot de *morale* et étudiés dans l'*éthique* ;

11° Formulation et défense d'une importante théorie sur l'*échelle mentale* qui fixe l'ordre dans lequel apparaissent et se développent les quatre grands facteurs de l'évolution surorganique : la science, la philosophie (avec la religion), l'art et le travail ; qui, en outre, détermine et spécifie les principales valeurs sociales ; qui enfin indique et précise les conditions que la sociologie (ou toute autre science) doit remplir avant de passer de l'état empirique à l'état théorique ;

12° Formulation et défense d'une hypothèse destinée à servir de point de départ ou de base à la future science abstraite du monde surorganique : le postulat d'une transmutation ultime de la Force universelle signalant le passage de la Vie à l'Idée et se produisant à la suite du choc des énergies psychophysiques emmagasinées dans les cerveaux individuels. Ce choc (semblable en cela au contact matériel qui engendre le phénomène chimique), ferait apparaître l'*altruisme*, le *psychisme collectif*, la condition nécessaire aussi bien à l'épanouissement de la conscience et de l'idéation complexe (produits du milieu idéologique ambiant, ou des *idées d'autrui*) qu'au triomphe, dans l'œuvre humaine, de la finalité, de l'action gouvernée par des motifs ou des buts idéaux (et façonnée par le milieu actif environnant, par les *actes d'autrui*).

Les progrès accomplis par les différentes branches du savoir positif dans la période qui embrasse plus d'un demi-siècle, qui s'étend de 1820 à 1880, condamnent-ils quelques-unes des grandes thèses comtistes, et justifient-ils quelques-unes des conceptions que je leur oppose ? Toute la question est là.

Elle paraît simple et claire ; et pourtant il n'en est pas de plus délicate et de plus difficile à résoudre. C'est que le problème se trouve obstrué et obscurci par des habitudes mentales datant d'un autre âge et par une foule de prénotions fausses, de jugements hâtifs et incomplets.

Les plus bizarres survivances nous courbent, à notre insu, sous leur joug. L'ancestralité, par exemple, n'a jamais complètement disparu. Nous aimons à faire entrer, de force, s'il le faut, nos conceptions modernes dans les cadres, trop étroits pour elles, des plus antiques doctrines. Nous dénaturons de la sorte le présent aussi bien que le passé, nous falsifions l'histoire que nous aurions pourtant un si vif intérêt, en vue des découvertes de plus en plus urgentes de la sociologie, à connaître d'une façon sûre et véridique. Une telle sophistication des rapports réels des choses passe, néanmoins, souvent pour de la profondeur, et on la porte aux nues sous le nom de « sens historique ». Nous semblons croire que, pour être juste et impartial envers les époques défuntées, il suffit de les couvrir de fleurs, comme nos morts ordinaires, de combler de louanges les hommes et les choses qui ont fini d'exister. Auguste Comte exaltant sans mesure le moyen âge, le catholicisme et la papauté offre un exemple topique de cette erreur (1).

(1) Elle lui valut, soit dit en passant, cette boutade de Nietzsche — passable-

Parmi les nombreuses raisons concourant à former et à entretenir de telles habitudes mentales, le misonéisme qui caractérise surtout le mandarinat intellectuel, la crainte, poussée jusqu'à la haine, des idées neuves et originales, mérite qu'on s'y arrête un instant. Elle prend les aspects les plus variés. C'est tantôt l'ancestralâtrie simple : les anciens ont tout vu, tout su, tout prévu, et les vieux auteurs sont les seuls bons ; et c'est tantôt la glorification des médiocrités vivantes ; ou bien la quarantaine du silence établie autour des esprits « inquiétants » ; ou encore cette méthode, perfide entre toutes, qui consiste à retrouver les idées nouvelles dans les vieux livres et chez les morts célèbres que tout le monde admire mais que personne ne lit plus. Et cependant, si on connaissait mieux les vraies lois de la production philosophique, littéraire et artistique, il y aurait, à la charge des critiques et des commentateurs, dans le seul fait de ces prétendues découvertes, un anachronisme manifeste, une bévue impardonnable et presque une faute grossière d'orthographe. Combien d'idées modernes ne prêta-t-on pas ainsi, successivement, à Aristote, à Bacon, à Descartes, à Leibnitz, à Spinoza ? Combien de gros traités et de dissertations savantes entièrement dus au pillage cynique des auteurs récents au profit de leurs aînés ! De telles façons d'agir sont regardées avec faveur et ouvrent toutes grandes à ceux qui les emploient les portes jalousement closes de certains hospices de la science et de la littérature.

En ce qui touche, plus particulièrement, la philosophie et les philosophes, un nouveau motif s'ajoute aux raisons que je viens d'indiquer et agit dans le même sens. Il n'a pas le caractère odieux des rivalités et des petitesse personnelles. Il se laisse ramener aux vues profondément illusoire que beaucoup de bons esprits entretiennent encore sur la filiation des systèmes philosophiques. On croit d'habitude, je l'ai déjà dit, qu'une philosophie procède directement des philosophies antérieures. Et tel est proprement le cas des philosophes de troisième ou de quatrième ordre, des disciples, des imitateurs, enfin des plagiaires. Mais un cerveau vraiment original ne se rattache pas d'une façon aussi étroite à ses prédécesseurs. Sa doctrine pourra offrir de nombreux points de contact ou de similitude avec les vues de ses devanciers. Mais ce ne sera pas parce qu'il les aura trop lus ou trop médités. Souvent même, ainsi que cela arriva notoirement à Comte et à quelques autres penseurs de premier ordre, il ne les connaîtra que de nom.

Du reste, ce n'est généralement pas aux philosophes qu'il connaît le mieux et dont il a le plus compulsé les ouvrages que ressemblera un penseur de cette classe. Des influences aussi immédiates ne se font sentir ni en philosophie, ni en littérature, ni en art. Dans ces divers

ment impertinente et foncièrement injuste, mais qui caractérise les deux penseurs ; je cite textuellement : « On me dit que le plus avisé des jésuites, Auguste Comte, qui voulait conduire les Français à Rome par le détour de la science, s'était inspiré de ce livre — *l'Imitation de Jésus-Christ*... Je vous crois : la religion du cœur. » (*Crépuscule des Idoles*.)

domaines, un esprit supérieur saura toujours assurer le triomphe des traits ou caractères qui le distinguent de ses émules.

Il aura des modèles, il n'aura pas de maîtres ; et s'il en a, il les quittera, il ne leur restera pas longtemps fidèle. Trouvant une place occupée, une route frayée par d'autres, il cherchera ailleurs, il s'efforcera d'ouvrir une nouvelle voie.

Au surplus, les connaissances, l'érudition des chefs d'école sont peut-être moindres, en thèse générale, que les connaissances ou l'érudition de leurs disciples. Il y a là, semble-t-il, comme une série qui va de l'ignorant par le maître pour culminer dans l'érudit et le savant vulgaires. Occupés qu'ils sont à produire, à créer, le penseur indépendant, l'artiste original, n'ont matériellement pas le temps de s'attarder aux lectures, de prolonger sans cesse la période des études préparatoires. Leur science n'est pas plus grande que celle de leurs concurrents ordinaires ; elle est plus haute. Leur point de vue est plus élevé, leur horizon est plus large.

Les philosophes ont partagé eux-mêmes l'illusion commune sur la genèse directe reliant les systèmes philosophiques les uns aux autres. Ils se trouvèrent et se donnèrent des ancêtres, souvent sans prendre la peine d'étudier les textes à leur source, sur la foi des commentateurs qui déjà avaient faussé l'esprit des vieilles doctrines en les accommodant aux goûts contemporains et aux idées nouvelles.

La loi de « corrélation entre les sciences et la philosophie » met un terme à de pareils abus. Elle applique aux synthèses des philosophes un critérium unique, elle leur fait subir à toutes la même épreuve. Elle constate leur accord intime avec un certain état du savoir dans le passé ou dans le présent. Elle prouve que la paternité vraie des fortes conceptions générales n'a jamais appartenu aux constructions philosophiques qui les précédèrent. C'est du commerce, entretenu depuis des siècles et longtemps jugé illégitime, de la pensée spéculative avec le savoir exact que sont nés les plus grands, les plus beaux, les plus fiers enfants de la philosophie.

Ainsi, pour nous borner à un seul exemple, l'idée d'évolution, le concept du « devenir » qui forme la base de son système, fut directement puisé par Hegel (quelque temps avant Comte) dans les notions scientifiques qui avaient cours à la fin du XVIII^e siècle. Ce concept ne fut pas déduit par le célèbre philosophe du superbe principe spinozien qui fait de la tendance de toute chose à persévérer dans son être, l'essence même de l'être. Spinoza enseigne que cette tendance des choses à se maintenir forme ce que nous appelons la Providence, qui est tantôt générale, quand les choses sont conservées comme parties du tout, de l'ensemble universel, et tantôt particulière, quand les choses se conservent comme formant elles-mêmes un tout, un ensemble déterminé. Mais cette belle doctrine panthéiste ne représente que vaguement nos idées modernes sur la pérennité de la force. Le monisme de Spinoza, transcendant et intuitif, offre de très rares points de contact avec le monisme scientifique et expérimental de notre époque. De même il serait erroné de prétendre que le principe hégélien de la conciliation des contradictoires (thèse, antithèse, syn-

thèse) et la méthode dialectique qui en émane se trouvent déjà chez Spinoza. Et, si ce principe ou cette méthode s'y découvraient à l'état de germe, cela prouverait, tout au plus, que le savoir du XVII^e siècle préparait d'une façon active les voies que devaient parcourir la science du siècle postérieur.

D'autre part, il serait également chimérique de penser qu'il soit possible de trouver chez un philosophe moderne les idées et les formules qui auront cours dans quelque cent ou deux cents ans d'ici. Il faudrait pour cela admettre une stagnation absolue de toutes les branches du savoir et son corollaire inévitable, un fort abaissement de l'étiage intellectuel dans l'humanité. Il peut arriver que dans un siècle ou deux on rende enfin justice à un penseur ignoré ou méconnu de son vivant; que les érudits des époques futures le redécouvrent, pour ainsi dire, et l'offrent à l'admiration de leurs contemporains. La gloire n'est que trop souvent, hélas! le soleil de ceux qui n'en ont plus besoin. Mais une critique rationnelle montrera chez ces esprits, restés dans l'ombre, la véritable cause de leur aventure : le fait qu'ils saisirent et comprirent ce que la science de leur temps renfermait à l'état de semence obscure, mieux que tel ou tel philosophe porté au pinacle précisément pour n'avoir pas déchiffré l'énigme, pour s'être confiné en un savoir plus ancien et, par là même, accessible à la majorité des cerveaux, pour s'être conformé aux préjugés du grand nombre en basant la philosophie sur les connaissances traditionnelles et populaires. Une foule de systèmes admirés de leur temps ne doivent leur triomphe qu'à cette attitude des philosophes regardant en arrière, expliquant et commentant la science des morts, qui est aussi celle de l'immense troupeau des vivants à chaque minute de l'histoire et se montrant pleins de défiance à l'égard du savoir de la période courante.

Le passé et le présent nous appartiennent d'une autre façon et beaucoup plus que l'avenir. Ils ne dépassent pas, comme fait celui-ci, les bornes d'un savoir actuellement vérifiable. L'expérience future et la science qui en dépendra ne sauraient jamais, logiquement parlant, être identiques à l'expérience présente et au savoir du moment qui s'écoule. On aura beau considérer les choses à un point de vue hautement philosophique, *sub specie æternitatis*, on ne changera rien à la loi du temps, qui est une loi fondamentale de l'esprit humain. Nos idées philosophiques, nos vues d'*après l'éternité*, se modifieront nécessairement d'une époque à l'époque suivante. Avec le concept de temps nous passons de l'abstrait pur, de l'infini absolu à quelque chose de moins en moins abstrait, à l'infini de plus en plus relatif que nous appelons le fini; nous nous acheminons vers le concret et le particulier. La plus large synthèse de l'univers, la plus sereine contemplation de l'essence des choses portera la marque visible, l'empreinte ineffaçable de son milieu. Elle pourra et devra, par suite, s'envisager ainsi qu'un fait singulier et concret. Mais, comme tel, elle sera nécessairement différente des synthèses philosophiques de toutes les autres époques.

E. DE ROBERTY.

UN ARTISTE IGNORÉ

LE PEINTRE LE MARCIS

Parfois, dans quelque coin de musée familial, un tableau gentil vous arrête, ou une bonne esquisse, que vous ne connaissiez point. Le nom dont l'œuvrette est signée est un ressort mort. Il ne soulève rien en vous, ni une image rapidement dressée et précise, ni un lent fantôme indécis. Vous vous intéressez à ce nouvel ami, qui eut, vraiment oui, quelque talent. Vous feuillotez des catalogues, vous fouillez les documents de l'époque; et voici que, peu à peu, une rage vous prend.

Cet homme qui méritait une indulgente réputation viagère et, plus tard, de loin en loin, le sourire bienveillamment amusé d'un amateur qui flâne, cet homme fut, il y a un siècle ou deux, un artiste illustre, un accapareur d'argent et de gloire apparente, le voleur des génies et des grandes originalités, qui, auprès de sa lumière, passaient dans l'ombre ou dans la pénombre. C'est à cause de lui, parce que sa gentillesse banale prenait toute l'attention, parce qu'on n'avait pas trop d'or pour payer ses grâces ni trop de temps pour chanter son mérite et noter ses gestes que le génie restait pauvre et inconnu. C'est à cause de celui-ci ou de quelqu'un de ses pareils que Ruysdaël, par exemple, en dehors de son œuvre, se montre à nous énigmatique silhouette qu'éclairent de rares notes biographiques.

Ces injustices irritantes sont de toutes les époques. Soyez certains que nous en commettons aujourd'hui et que nous en avons commis hier. Faisons un seul pas en arrière, et nous nous effarerons au milieu d'un cimetière de gloires bourgeoisement festonnées.

Arrêtons-nous devant une tombe. Devant un cénotaphe plutôt. Car vous verrez bien qu'il n'y a personne là-dedans. Déchiffrons le nom.

Gudin! Il faut être presque un érudit dans l'histoire de la peinture pour connaître Gudin. Or c'est un peintre mort seulement en 1880, un des derniers qui furent grands officiellement. Il fut aussi connu et aussi coté que le peuvent être aujourd'hui M. Roll ou M. Cazin.

Il gagna des sommes tout à fait considérables. L'orgueilleux lord Hay fut fier de donner sa fille à un si grand artiste. Louis-Philippe l'admira et lui commanda de nombreux tableaux pour la décoration du château de Versailles. Il eut toutes les médailles possibles. Il fut commandeur de la Légion d'honneur. Il marcha toujours dans une vie facile, en pleine lumière, parmi un murmure d'admiration ; il put, en 1880, croire qu'il s'endormait dans une gloire éternelle.



Photographie Foco.

DANTE APERÇOIT LA PORTE DE L'ENFER

Le sort est autrement dur aux vrais artistes. Presque tous sont discutés, plusieurs restent inconnus jusqu'à leur vieillesse. Puvis de Chavannes, l'un des deux sommets que peut-être on apercevra seuls de loin dans le champ de la peinture contemporaine, n'eut longtemps que des succès partiels où les rires et les huées faisaient plus de bruit que les applaudissements. Mais sa vieillesse du moins fut honorée, et il est des génies qui humilient davantage notre injustice. Aucun cependant depuis que l'art a une histoire ne passa aussi obscur que le peintre Le Marcis, né en 1829, mort en 1900, à soixante et onze ans, après quarante-cinq ans de travail ininterrompu.

Or l'oubli n'est pas mince. On a ignoré pendant toute sa longue

vie un peintre de génie, l'égal, par des qualités toutes différentes de notre grand Puvis de Chavannes, celui qui sera l'émotion et le cauchemar, comme Puvis de Chavannes est le rêve noble et harmonieux.

Ce héros passa sa vie à traduire en quatre-vingts esquisses et en trente-trois tableaux immenses, les effarements, les souffrances et les angoisses de *l'Enfer* du Dante. Génial, laborieux et ignoré, il n'a connu aucun honneur, pas même une médaille, pas même la croix banale, pas même les palmes ridicules. De l'Etat, jamais un achat; des amis, jamais une parole reconfortante, jamais un encouragement. Il a porté sans faiblir le poids de son effroyable sujet; son robuste courage n'a pas été asphyxié par l'ambiance indifférente; il n'a pas reculé devant les désapprobations, les rires, les sourires. Quarante ans, il a senti que tous le considéraient comme un fou, et, douloureux mais obstiné, il n'a pas interrompu l'œuvre qu'il sentait belle, mais qui était inconnue de presque tous et méprisée des autres, et que la postérité aussi, — il serait imprudent d'accorder aux Cours d'appel une confiance absolue, — ignorerait peut-être ou dédaignerait. Ici on est en face d'un homme, âme et intelligence héroïques. Nous sommes fiers d'avoir été acceptés pour amis par cet aîné qui donna à l'œuvre, pour la seule satisfaction des parties les plus nobles de lui-même, toute une vie d'ombre, de douleurs secrètes et d'effort vaincu. Nous sommes doublement fiers de lui, car ici, l'avenir le saura, la grandeur simple et souriante du caractère égalait la sublimité étrange et violente du génie.

Et nous qui l'avons connu et qui l'avons aimé d'admiration, nous venons donner le premier coup de pic à la prison d'obscurité où il vécut enfermé et que l'avenir prochain va démolir et que la postérité jettera, informe et magnifique piédestal de ténèbres sous sa radieuse statue.

I

Le comte Le Marcis (Ernest-Edmond) est né au Havre, le 4 avril 1829. Il appartenait à une vieille et riche famille de négociants, de magistrats et de soldats. Ses ancêtres étaient de ces armateurs aventureux et héroïques qui levaient des flottes pour aller négocier en combattant sous leur propre pavillon. Son bisaïeul, Pierre-Louis Le Marcis, négociant à Rouen, avait été anobli par Louis XV, en récompense des secours généreux dont il avait soutenu les habitants de Bolbec, ruinés par un incendie. Le père du peintre était capitaine du génie. C'était un homme doux, aimé de tous ceux qui l'approchaient et très estimé de ses chefs, qui le chargèrent,

entre autres travaux, de diriger la construction des remparts de Perpignan. Nous avons vu des dessins du capitaine du génie : travaux de dessinateur géomètre très soignés, très corrects. Ce sont des vues de villes de garnison tracées à la mine de plomb très appoin-tuchée, d'une sécheresse de lignes de primitif. Ils sont surtout remarquables par leur exactitude comme photographique et par une observation scrupuleuse et savante de la perspective géométrique. Ils disent l'ordre, la patience, l'application; ils expriment un cerveau sain, tranquille, qui ne sourit presque pas et ne frémit pas.

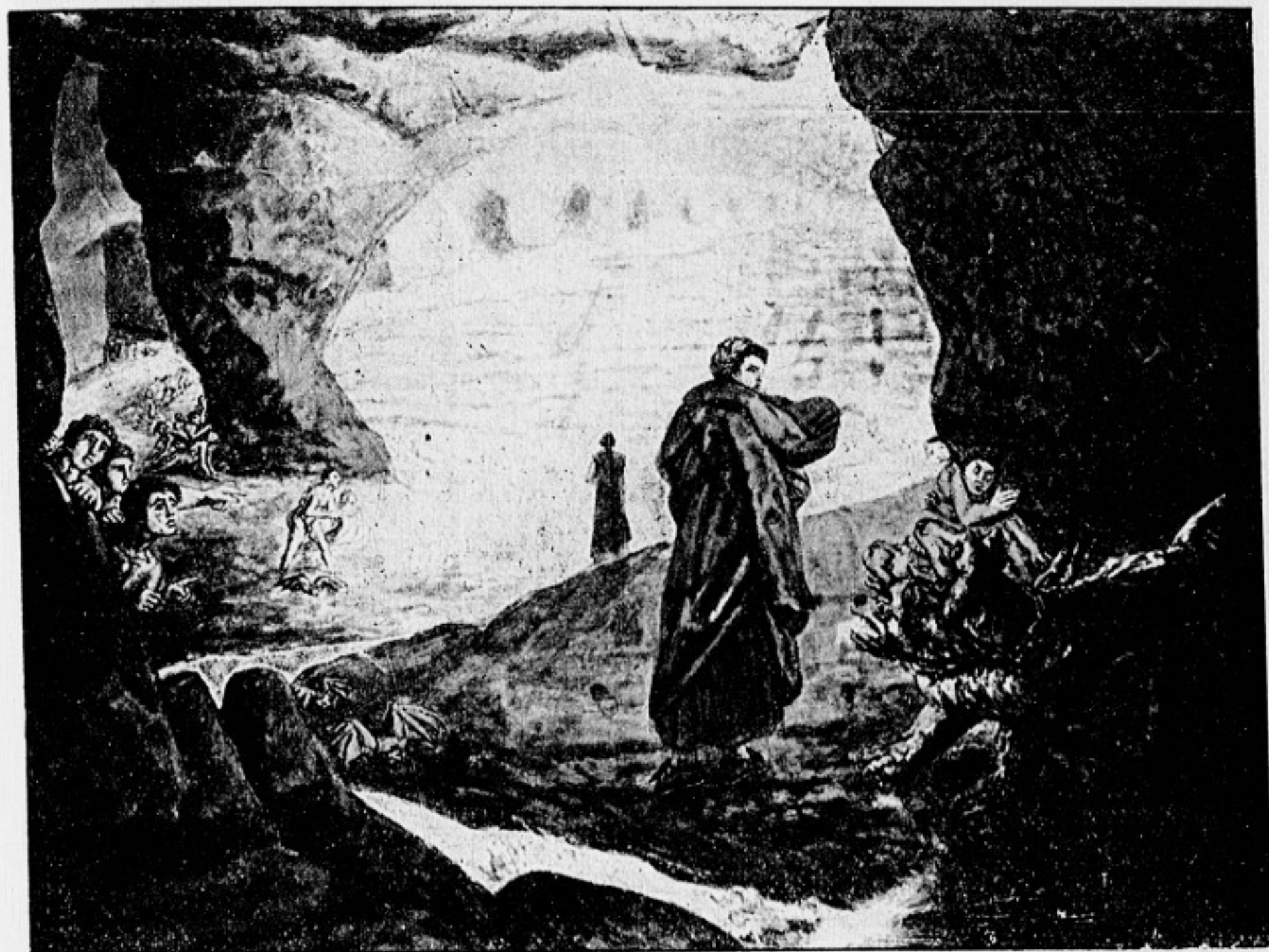
Ce n'est point du calme et doux capitaine, géomètre exact, que le peintre Le Marcis peut tenir son extraordinaire génie dramatique. Mais il dut à cet homme, bon et instruit, sa philosophie accueillante et « humanitaire », son admirable bonté et l'adorable simplicité, la touchante modestie qui faisait le fond de son caractère.

Le capitaine avait épousé une demoiselle Dufour. C'était, autant que Le Marcis nous l'a laissé entrevoir, un caractère dur, autoritaire, avare, peu maternel. Elle ne comprit jamais son fils et, toute sa vie, le gêna dans ses goûts. C'est elle qui doit être accusée surtout de l'obscurité dans laquelle s'est éteint le génial auteur de *l'Enfer*. Elle mourut à quatre-vingt-dix ans, en 1897. Le Marcis vivait dans une belle aisance, et son hôtel vaste et bien meublé indiquait une fortune positive, mais il aimait trop sa famille pour la gêner par la dépense d'une exposition. Trente toiles de grande dimension, sans compter les études et les esquisses, cela exigeait un immense local, des frais de cadre et de garde considérables : 50.000 francs au bas mot. Jusqu'à la mort de sa mère, il n'y put même songer. Après, il commença à y penser; mais il remettait de jour en jour, et la mort vint avant la résolution active.

En 1897, il était lui-même vieux, et le lutteur obstiné qui depuis quarante ans triomphait chaque jour du plus formidable des sujets, et de la plus irritante des ambiances, s'était replié sur lui-même, était peut-être devenu inapte au combat extérieur. Il songea peut-être avec épouvante au bruit mêlé qui se ferait autour de son œuvre. Il savait que sa gloire ne sortirait que d'une bataille. Le bruit, il le craignit du moins, troublerait ce travail qui était sa seule joie, sa seule raison de vivre. Il recula un peu devant la possibilité décourageante de l'échec, beaucoup devant les obligations absorbantes que crée le succès. Et puis remuer, dans notre société, c'est toujours soulever autour de soi des vilénies, des laideurs, des pestilences. Peut-être qu'il aima son art et méprisa son temps assez pour vouloir, dans sa vieillesse, rester ignoré.

De sa mère, moins encore que de son père lui purent venir ses qualités artistiques. Mais il tint d'elle la persévérance tenace,

le vouloir sans défaillance. Le charme du caractère vient du père ; de la mère, la force invaincue. De quel atavisme mystérieux et lointain, de quels grands corsaires indépendants et amoureux de la tempête viennent la hardiesse de son imagination, la puissance de sa vision hallucinatrice et cette fougue active que traduit la vigueur violente de son coloris ? Lequel lui apporta l'énormité de son ambition et lequel y mêla tant de patience ? Comment cet artiste a-t-il pu



Photographie Foco.

DANTE ET VIRGILE AVANT DE PASSER L'ACHÉRON

vouloir si continuellement être sublime et consentir si simplement à rester ignoré ? Nous ne savons de quelles profondeurs remontent les éléments de sa beauté originale et comment les grands aventuriers qui semblent s'éteindre en son père, calme et patient fonctionnaire, se réveillent en lui plus âpres dans l'esprit, plus nobles dans l'âme, pour faire un héros et un génie.

Le jeune Le Marcis suivit les cours du collège Sainte-Barbe. Sur l'ordre de sa mère, il fit ensuite son droit, sinon avec plaisir, du moins consciencieusement. Malgré cette concession extérieure, il savait déjà ce que serait sa vie. Il venait, si jeune, de lire la *Divine Comédie*, de la comprendre, de s'en enthousiasmer pour toujours. Il savait que l'œuvre de sa vie serait de traduire en tableaux

les effrayantes imaginations de *l'Enfer*; il savait qu'il vivrait de cette seule idée, dans cette seule idée, pour cette seule idée.

Il fallait apprendre à peindre. Il entra à l'atelier d'Ary Scheffer. Il était attiré vers ce peintre médiocre par sa très haute idée de l'art, par sa façon noble de concilier les exigences de l'œuvre et la dignité de la vie, par son respect des grands maîtres et son généreux enthousiasme « humanitaire ».

Il y apprit, comme il l'eût appris dans n'importe quel atelier, à faire sa palette et à regarder le modèle vivant. Et les défauts de l'école philosophique ne le pénétrèrent point. Le Marcis, tout en admirant le caractère de son professeur, savait ce qui lui manquait comme peintre. Nous avons sous les yeux un exemplaire de *l'Art romantique* de Baudelaire, annoté par Le Marcis. L'auteur y parle quelque part des fadeurs d'Ary Scheffer, et Le Marcis écrit en marge : « Par insuffisance du métier plastique. » Le Marcis est, lui, un dessinateur supérieur, et il a fait son procédé tout seul. Ary Scheffer ne pouvait lui nuire.

Il lui eût été bien plus dangereux, croyons-nous, d'avoir pour maître Delacroix. Le Marcis eut toujours pour Delacroix une admiration absolue. Il admirait non seulement sa poésie intense et son génie, mais encore son dessin, son coloris, sa manière, son procédé. S'il l'avait eu pour maître, il eût fini par l'aimer, jusque dans ses défauts. Et lui qui avait déjà la touche si large et une si grande tendance à l'abréviation, il fût tombé à des excès qui n'auraient pas tardé à troubler son ferme bon sens. Il aurait perdu des années à des erreurs, à des inquiétudes, à des découragements.

Il resta d'ailleurs peu de temps chez Ary Scheffer. A vingt-quatre ans, il fait son premier voyage en Grèce et en Italie et, dès son retour, il travaille seul. Ce voyage est sa véritable éducation artistique et Michel-Ange son vrai maître. Il revint rapportant de grandes copies qui, avec quelques Rubens exécutés plus tard, furent les seules de toute sa vie.

Il va s'installer dans la Seine-Inférieure au château de Tousvents, propriété de sa famille, et s'abîme dans la méditation de *l'Enfer*. Il mûrit le plan de son œuvre, le plan de sa vie. En même temps il commence quelques grandes toiles : *Prométhée, l'Âme, Caïn, la Contemplation*, dont les sujets se ressentent de l'inspiration d'Ary Scheffer. Mais, dans sa pensée, ce ne sont pas là des œuvres, ce sont des essais. Il exerce sa main, il se fortifie pour sa lutte contre Dante. Pourtant il y a déjà dans ces tentatives de magnifiques promesses. Mais l'exécution est quelquefois incomplète, et Le Marcis, qui ne se laisse pas griser, sent très bien qu'il n'a pas trouvé sa manière.

Jusqu'en 1859, il travaille à se dégager et à s'affermir. Alors,

à trente ans, il se sent maître de lui, et il commence ses esquisses. Ces esquisses, au nombre de quatre-vingts, sont de véritables tableaux de 0^m,60 à 0^m,70, très pensés, très imaginés, et déjà d'un très grand effet. Ce nouveau travail préparatoire lui prendra vingt et un ans.

En 1880, les esquisses sont terminées. Le 15 septembre, il commence l'exécution des grands tableaux. Désormais il travaille sans hâte et sans repos, comme un bon ouvrier qui sait la tâche trop longue pour la journée.

De 1859 à 1900, il sera l'homme d'une seule idée. Il restera enfermé comme un fleuve majestueux dans la sublimité large de son lit, et il ira tranquille, sans se presser et sans perdre de temps, comme l'eau qui toujours, toujours coule.

Il n'en sortira plus; plus de caprices, plus de « morceaux ». Aucun exercice de virtuosité, pas une nature morte, pas un coin de paysage, pas un effet d'éclairage amusant.

Déjà, dans son voyage en Italie, s'il note un paysage, c'est presque toujours pour l'utiliser dans son *Enfer*. Il rapporte des roches effroyables, des collines bouleversées, de chaotiques montagnes, ce qui pourra lui servir de fond ici ou ajouter là à la terreur des hommes, à l'effarement croulant des choses.

Parfois, rarement, un site joli le séduit. Il s'accorde une distraction, mais il sait que ceci ne servira pas à *l'Enfer*, et il est comme absent de l'œuvre. Son cerveau est ailleurs, en quelque sombre méditation, et sa main va machinale, à la fois naïve et fine, certes, mais à peine main d'artiste. Il semble qu'en ces heures son père vienne prendre la direction des gestes dont l'homme de génie ne se préoccupe plus, et nous nous croirions presque devant une œuvre du capitaine.

Son existence est arrêtée, en pensée, dès l'âge de vingt ans. A trente ans, il fait le premier pas sur la route choisie. Il n'a plus qu'à aller devant lui. Et un besoin lui vient de régler sa vie extérieure. Quatre ans après les premières esquisses de *l'Enfer*, il se marie.

Il épousa, en 1864, la veuve du comte de Fénis, marquis de Tourondel. Cette femme, supérieure et bonne, lui fut une compagne dévouée. Elle seule crut en son mari, le soutint contre les railleries de ses proches et de ses amis. Seule, elle comprit cette peinture inusitée, qui semblera encore rude à la plupart, et qui était alors regardée comme quelque chose de barbare et d'incompréhensible, comme l'incohérent cauchemar d'un fou.

Les gens qui approchaient Le Marcis étaient fort déroutés. Ils étaient obligés de reconnaître sa parfaite éducation et son instruction remarquable. Il était licencié en droit comme tout le monde; il lisait le latin et le grec couramment, parlait l'italien

comme un citoyen de Florence, et, au besoin, exposait les théories de Cousin et d'Auguste Comte mieux qu'un professeur de philosophie.

En 1880, il publia même la première livraison d'un *Essai de théorie plastique*, dans laquelle il applique aux arts la fameuse théorie des trois états et quelques autres doctrines positivistes. Ce commencement de livre, plein de détails intéressants, est mal-



Photographie Foco.

LES FAUTEURS DE DISCORDE

heureusement écrit en un jargon positiviste, moins encombré d'adverbes que les périodes de Comte, mais bien pénible encore.

Dans la conversation, Le Marcis ne tombait jamais au pédantisme. Il parlait de tout en homme qui sait et qui ne tient pas à montrer son savoir. Il était raisonnable et doux, de très bonne compagnie.

On n'ignore pas que les gens les mieux élevés ont des heures de grossièreté et prononcent des jurons quand ils sont seuls. Mais celui-ci ne cachait vraiment pas assez ses brutalités, nous voulons dire ses tableaux. On souriait doucement à sa manie déplaisante, mais, après tout, inoffensive.

Depuis son mariage, il n'y a plus rien à noter dans la vie exté-

rière de Le Marcis, sauf un grand chagrin domestique : la perte d'une fille qu'il aimait beaucoup.

En 1879, il avait été reçu membre de la *Société d'Anthropologie*. Il avait toujours aimé l'histoire naturelle et connaissait admirablement l'anatomie du corps humain. Sa science des moindres petits os et de la façon merveilleuse dont s'agencent les muscles était impeccable. Il portait en lui des visions de corps, de gestes, d'allures ; il n'avait pas même besoin de fermer les yeux pour voir avec précision tout le détail du squelette, ou d'un écorché, ou d'un membre dans tel mouvement, dans telle attitude. Il peignait sans autre aide qu'un squelette et quelques plâtres ; rarement une séance de modèle lui paraissait utile. Voilà de quoi étonner ceux qui, comme Meissonnier, croient retrouver Napoléon en couvrant un homme de petite taille d'une redingote grise qu'on a traînée préalablement dans la poussière pour la salir et l'user, comme les batailles et les fatigues de la route.

Le Marcis est mort d'une néphrite, en son hôtel de la rue Chanaleilles, le 4 janvier 1900. Ses obsèques eurent lieu le 9 janvier, à la vieille abbaye de Graille-Sainte-Honorine. Il y dort au milieu des Le Marcis, qui reposent là depuis des siècles.

II

C'est le poète Émile Boissier, qui, en 1894, nous fit connaître Le Marcis. Du jour où il nous conduisit dans l'atelier de la rue de Chanaleilles, en face de ces chefs-d'œuvre véhéments et de ce vieillard admirable, nous fûmes trois jeunes gens à admirer l'œuvre et l'homme. Nous étions émus presque jusqu'aux larmes, chaque fois que nous entrions dans cette immense cellule où un moine à la parole douce, au génie brutal, s'enfermait depuis cinquante ans pour consacrer à l'art, sans espoir de récompense, uniquement parce qu'on doit accomplir sa tâche et obéir à la noblesse de sa vocation, toute une vie de pensée et d'effort. Son œuvre, sa vie, sa parole, tout nous était réconfort. Nous aimions l'élévation de ses idées sur l'art, son admirable intelligence des Maîtres et son respect ému devant tous les chefs-d'œuvre. Ah ! comme une heure passée ici reposait de toutes les ordinaires vilénies et des écœurantes prétentions des petits pitres du peinturlurage officiel.

Nous nous liâmes d'amitié avec Le Marcis, et ce n'est pas seulement sa porte qui nous fut ouverte, mais aussi son cœur. Rien ne nous fut caché de ses doutes, de ses espérances et de ses chagrins. Et notre grand honneur sera d'avoir été les seuls à tenir devant lui,

en toute sincérité émue, le langage que tiendra de lui l'équitable avenir.

Quand nous l'avons connu, le comte Le Marcis était un beau vieillard, bien fait, de belles proportions dans tous ses membres. Sa taille était plutôt grande et son extérieur était avenant et agréable à regarder.

Sa tête était très belle — dans la mathématique, dirions-nous — et ronde. Le front était noble, découvert, sans bosses ni grosses rides. Les cheveux, clairsemés et coupés ras, étaient tout blancs. Le nez descendait bien sous le front, tout droit, et était arrondi du bout. Nous ne saurions dire la couleur des yeux, tant ils changeaient souvent, nuancés différemment par la gravité de l'attention, par le sourire, par l'animation de la parole. Dans la conversation, le regard était un sourire lumineux, et la bouche, sérieuse pendant le travail, se retroussait d'une façon à la fois moqueuse et bienveillante. Elle était ombragée d'une grosse moustache blanche, coupée ras comme chez les vieux militaires. Une courte barbe en pointe complétait cette harmonie simple et aimable. Il portait toujours des vêtements noirs, très propres, bien coupés, mais sans recherche. Aucun bijou. Il regardait l'heure à une petite montre d'argent qui avait, croyons-nous, appartenu à sa fille et que retenait un simple cordon noir.

A le voir passer dans la rue, on aurait pris ce grand méditatif d'une seule idée, ce créateur d'une œuvre colossale, pour un bon bourgeois quelconque ou pour un fonctionnaire un peu étourdi qui a, ce matin, oublié de mettre sa décoration.

Il faisait mieux : il oubliait d'en avoir. Mais s'il en avait eu, les aurait-il portées ? La solution du problème n'est pas facile. Il semblait ignorer son titre de comte, et nous ne l'avons appris qu'indirectement et par hasard. D'autre part, la « théorie plastique » est signée : Le Marcis, membre de la Société d'Anthropologie.

Chaque fois qu'il allait commencer un tableau, il achetait une toile qu'il faisait tendre sur un grand châssis solide. Il achetait en même temps un grand chevalet roulant. Son immense atelier, de plus en plus encombré, était, vers la fin, presque complètement rempli. Pour voir un tableau, il fallait rouler les chevalets. Vers les derniers temps, il se plaignait de n'avoir plus le recul nécessaire à sa peinture. Quelquefois il s'enfuyait, allait travailler dans sa grande propriété du Havre. Il ne tardait pas à revenir, ramené par la nostalgie du Louvre.

Avant 1894, avant que le hasard d'une rencontre au musée lui eût fait connaître Émile Boissier, il n'avait jamais entendu, sauf de la bouche de son admirable compagne, un mot d'approbation ou d'encouragement. Il ne rencontrait autour de lui que dédain et pitié.

Un jour la blessure fut sentie vivement. Des « amis » lui avaient demandé de voir ses toiles qu'il ne montrait plus. Instruit par d'anciennes expériences, il résista longtemps. Mais ils l'accablèrent de tant d'éloges et de prières... Il finit par céder.

Il montait devant eux l'escalier qui conduisait à l'atelier. A un endroit obscur, il se retourne pour avertir que le passage est dangereux, et il entend quelqu'un chuchoter au petit groupe : *Risum teneatis amici.*



LES ORGUEILLEUX

Photographie Foco.

Une seconde, il reste comme cloué, la main sur la rampe. Mais le parfait gentleman qui était en lui reprend vite le dessus et, avec une politesse exquise, non sans quelque effroyable ironie intérieure, il fait à ces imbéciles railleurs les honneurs de cet œuvre qui est toute sa vie.

III

L'œuvre de Le Marcis nous paraît, avec celui de Puvis de Chavannes, le plus bel ouvrage réalisé depuis Michel-Ange.

Aucun parallèle, d'ailleurs, n'est à établir entre les deux grands peintres contemporains. Ils n'ont, si l'on peut dire, que des ressem-

blances de taille : chez tous deux la grandeur de la conception exige pour s'exprimer beaucoup d'espace. Les tableaux de Le Marcis ont 4^m,60 sur 3^m,60. Les deux maîtres diffèrent comme un soir harmonieux sur un noble rivage calme et une nuit de tempête en pleine mer. Chez Puvis de Chavannes, jamais de cri, jamais de choc, toujours des sérénités larges ; au contraire, l'œuvre de Le Marcis est violent comme une longue clameur d'angoisse. L'un subordonne tout à la noblesse de l'idée, l'autre à la puissance sursautant du sentiment. Puvis de Chavannes fait penser et fait rêver. Le Marcis fait frémir et presque reculer, et ses toiles vous poursuivent comme des cauchemars d'effroi et d'éternité.

Le métier et la composition diffèrent chez eux comme leur imagination, comme leur pouvoir de traduire des beautés opposées. Puvis de Chavannes teinte ses dessins de façon que jamais un ton n'en heurte un autre sans l'intermédiaire d'un gris. A-t-il un rouge et un vert à rapprocher ? Il nuance délicatement la transition, éteint son rouge jusqu'au violet pâle, tandis que son vert s'approche atténué et souriant jusqu'au rose. Le génie brutal de Le Marcis tire l'harmonie de la violence même et met en valeur le rouge pur par la rencontre brusque du vert pur. Dans ses toiles, le bleu minéral, le jaune et le brun se rencontrent sans atténuation de gris et pourtant sans heurt. De quoi est faite l'incontestable harmonie de tant de violences rapprochées ? Et ses fonds n'ont pas besoin de ces tons violacés qui, ces derniers temps, mettaient de l'ennui derrière tous les paysages à la mode.

Mais si, obéissant aux exigences d'un sujet profond comme la douleur et furieux comme la haine, la couleur de Le Marcis est le triomphe du romantisme, — dans la ligne et dans la composition, il reste toujours classique. Nous disons classique et non point néo-classique : il est utile de ne pas confondre les poncifs et l'allure théâtrale de l'école de David avec cette ordonnance simple et savante qui, chez les Lesueur, les Poussin, les Puvis de Chavannes et les Le Marcis, dirige sans violence l'attention du spectateur, la conduit d'abord et la concentre sur l'objet principal, et ne lui permet de s'arrêter ensuite aux accessoires et aux détails qu'en lui faisant sentir toujours leur rapport exact avec le sujet, et donne enfin une synthèse noble et naturelle là où le néo-classique aurait arrangé une mise en scène. La composition de Le Marcis est plus vivante et moins décorative que celle de Puvis de Chavannes. Tantôt elle nous fait regarder les visages de Virgile et de Dante, qui nous appellent comme des cris de surprise, d'horreur ou de pitié. Souvent d'effroyables mouvements de damnés, et des révoltes puissantes et inutiles, et des hurlements de bouches ouvertes, et des torsions de corps qui souffrent, sont le vrai spectacle ; alors, Dante et

Virgile, petits d'éloignement, ne se remarquent guère plus que le voisin qui regarde avec nous. Parfois les personnages sont perdus dans de grands paysages de feu et de soufre et, comme un cauchemar entre les malheurs d'aujourd'hui et les angoisses pour demain, se dresse, parmi un chaos de flammes rouges, de flammes jaunes et de fumées, l'architecture affolante de « la cité infernale ». Ou bien des fleuves de sang coulent effroyablement tranquilles dans des plaines sinistres ; ou encore, parmi des rocs horriblement branlants, de fantastiques torrents précipitent leurs rouges cataractes.

Le dessin de Le Marcis est très abrégiateur. En dehors des lignes qui disent solides la charpente du personnage, il néglige volontairement tout ce qui n'exprime pas la vie en mouvement. Et certes, pendant quelque temps, les superficiels et les routiniers méconnaîtront la fermeté et la sûreté pourtant éclatante de son dessin : blessés dans leurs habitudes, ils condamneront d'abord, comme ils ont condamné Corot, comme ils ont condamné Puvis de Chavannes, comme ils sont destinés à toujours condamner en première instance quiconque trouve une nouvelle formule d'abréviation.

Ce qui est le plus remarquable peut-être dans l'art de Le Marcis, c'est, après l'étonnant mouvement dramatique et la brusque vie des personnages, je ne sais quel charme involontaire de naïveté. Le dessin et la composition en deviennent délicieux, et cette franchise ingénue empêche de remarquer trop tôt la science profonde du peintre et de se mettre en garde contre elle. Et ce n'est pas ici cette roublardise : la pénible naïveté des faux primitifs du symbole, pauvres fleurs de serre qui s'efforcent d'imiter les vigoureuses fleurs des champs. Mais c'est, dans le romantisme de la couleur comme dans la composition classique, la naïveté vraie et qui s'ignore, la sincérité tranquille et souriante de tous les grands maîtres.

Parmi les trente-trois tableaux de Le Marcis, si l'on voulait citer les plus beaux, il faudrait signaler d'abord le premier, celui où Dante, tout ému d'un songe mystique, s'éveille étonné « dans l'intérieur d'une sauvage forêt, symbole des troubles de la vie et de l'anarchie générale de son temps ». — Nous n'admirons pas moins le quatrième, où Dante et Virgile rencontrent Homère, couronné par ses deux filles, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. — Ceux qui représentent les *Avares*, les *Orgueilleux*, ou ces pauvres *Violents* tout à coup transformés en arbres et dont la fureur s'exaspère et s'affole de leur soudaine immobilité et de leur invincible enracinement, sont encore des œuvres de tout premier ordre. Nous aimons moins le tableau des *Charnels*, où les esprits sont emportés par un vent d'enfer qui

tourbillonne :

La bufera infernal, che mai non resta,
Mena gli spirti con la sua rapina,

avec, parmi eux, Francesca da Rimini et Paolo Malatesta. Là, Gustave Doré, ce sceptique ordinairement spirituel dans les sujets terribles, et joli et maniéré et qui s'amuse à de hardis raccourcis, à de savantes académies et à des mouvements difficiles, faux acrobatiques, et qui veut nous étonner plus que nous émouvoir, nous arracher des applaudissements, non nous imposer des frissons, et qui comprend l'enfer comme pourrait l'imaginer un clown très intelligent, — là, disons-nous, par un hasard invraisemblable, cet homme de talent et de verve artificielle l'emporte sur le génie qui sommeille. — Mais quelle revanche prend Le Marcis dans les « tableaux de glace », ces chefs-d'œuvre de l'horreur sublime, et plus encore, si c'est possible, dans les châtements qu'il impose, poète inspiré et vengeur, aux cruels, aux conquérants, à ceux qui ont fait couler le sang et anémié les peuples. Ah ! comme il les haïssait ceux qu'il appelait « les sanguinaires », et à quelle âpre éloquence s'élevait l'expression de sa haine. Il nous disait parfois, et ses yeux brillaient comme des éclairs conscients : « Je travaille aujourd'hui à mes sanguinaires. »

Voici une de ces effroyables et justes vengeances du génie contre la force brutale. Les meurtriers sont étendus sur la terre, rouge du sang qu'ils ont fait couler, rouge du sang que maintenant ils perdent. Ils sont pressés les uns contre les autres, presque entassés, tous visibles cependant, et bien certains que nul d'entre eux ne peut échapper au châtement qui plane. Quelques-uns dressent vers le ciel, comme des imprécations vaines ou des prières qui ne toucheront pas l'Implacable, des moignons sanglants. Le nez arraché de celui-ci fait au milieu de son visage une plaie béante, ouvre un abîme où coulent suffocants le sang et la souffrance. Cet autre a le corps coupé à la hauteur des cuisses, et son torse semble une douleur et une impuissance qui essaient de ramper. Cependant, dans le ciel de soufre ou rasant la terre, des anges, indifférents comme le destin, frappent d'un mouvement automatique, accomplissent froidement une ordinaire fonction. Un, surtout, est inoubliable. Il plane comme un oiseau de proie, et chacune de ses mains tient un glaive nu. Il va tout à l'heure, comme bien des fois déjà, comme bien des fois encore, se laisser tomber et enfoncer ses deux épées dans le tas de chairs pantelantes...

Il nous est impossible, et il serait vain de donner ici une description détaillée de l'œuvre gigantesque de Le Marcis. Pour s'en faire une idée, il est indispensable de le voir. Nous espérons qu'on

voudra bien en faire une exposition. Mais il faut que cette exposition soit complète ; il ne faudrait pas surtout, pour des raisons pratiques, se contenter d'exposer les seules esquisses. Certes, elles sont admirables en elles-mêmes, et nous les aimons de nous faire assister au mystère de la composition du grand peintre. Mais seuls les grands tableaux le font comprendre complètement, disent tout son génie, montrent sa prestigieuse couleur et crient d'une voix assez forte sa puissance, unique parmi les peintres, de grand poète dramatique.

HAN RYNER et GEORGES LANOË.

APPENDICE

Les continuelles méditations de Le Marci sur l'Enfer du Dante lui avaient fait écartier, après coup et pour des raisons diverses, mais presque toujours artistiquement louables, un certain nombre de sujets de tableaux. Il y a quatre-vingts esquisses tracées ; il n'y a plus, après ces diverses éliminations, que cinquante-cinq tableaux projetés. En voici la liste telle que le peintre l'avait dressée lui-même. Nous désignons par les chiffres romains les xxxiii tableaux exécutés, par des chiffres arabes les 22 qui sont restés à l'état de projets et qu'on peut seulement deviner par les esquisses :

I. — Dante, au cours d'un songe mystique, s'éveille dans l'intérieur d'une sauvage forêt, symbole des troubles de la vie et de l'anarchie générale de son temps.

II. — Il en sort suivi d'une panthère, signe de la luxure, d'un lion ; de l'orgueil ; d'une louve, de l'avarice ; et aperçoit, au pied d'une colline éclairée par le soleil levant, la porte de l'Enfer, où se tient Virgile venu au-devant de lui.

III. — Virgile et Dante pénètrent dans le vestibule infernal et y abordent le groupe des poètes antiques.

IV. — Ils rencontrent ensuite Homère, couronné par l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

V. — Et dans l'Enfer propre, les morts coupables assemblés aux bords de l'Achéron ; Cerbère surveille leur passage ; Caron paraît au loin sur le lac.

VI. — Caron fait embarquer précipitamment les âmes et veut repousser Dante et Virgile.

VII. — Amenés au jugement, les damnés comparaissent devant Minos, ancien roi de Crète.

VIII. — Au premier supplice, les *Indifférents* errent confusément sous une brume obscure.

IX. — Puis les *Charnels*, emportés par un vent furieux, parcourent les vallées infernales ; parmi eux Françoise de Rimini et Paolo Malatesta.

10. — Les *Gourmands* sont couchés dans des marécages qu'arrose une pluie glacée.

XI. — Plus loin, les *Avares* se disputent des sacs d'or.

XII. — Plutus, leur roi, s'oppose à l'approche de Virgile et de Dante.

13. — D'autres avares roulent des caisses et divers fardeaux.

14. — Tous rangent leurs trésors dans des caves.

15. — Les *Coléreux* se battent parmi les eaux fangeuses du Styx.

16. — Et, à la suite, dans des ruisseaux d'eau bouillante.

XVII. — Là, Phlégius, jadis roi des Lapithes, montant une autre barque, conduit Virgile et Dante vers la ville de Dité.

XVIII. — Dante et Virgile arrivent aux portes de cette ville remplie de flammes.

XIX. — Les *Orgueilleux*, qui y sont enfermés, s'irritent de l'entrée de Dante et Virgile.

XX. — Debout dans sa fosse ardente, Farinato Degli Uberti, guelfe, c'est-à-dire partisan de l'indépendance italienne, s'entretient des discordes de Florence avec Dante, partisan de l'Alliance impériale.

21. — D'autres orgueilleux circulent autour d'un cratère de volcan.

22. — Les Furies, Tisiphone, Mégère, Alecto, volant au-dessus du feu, y amènent des damnés qu'elles portent suspendus dans l'air.

XXIII. — Les *Violents*, suicidés ou dissipateurs, sont métamorphosés et emprisonnés dans des arbres entre lesquels séjournent les Harpies.

24. — Autres arbres et Harpies.

25. — Parmi d'autres arbres encore, Lauv et Jacques de Saint-André sont mis en pièce par des chiens qui les poursuivaient.

26. — Rencontre de Pierre des Vignes, accusé de trahison envers l'empereur Frédéric II.

XXVII. — Les *Envieux*, également changés en arbres, cherchent à se renverser les uns les autres.

28. — Les *Luxurieux* courent par troupes dans des plaines où s'abat une pluie de feu.

29. — Les *Fraudeurs* : Géryon, monstre tué autrefois par Hercule, prend en croupe Dante et Virgile et les descend aux cercles inférieurs.

30. — Les *Séducteurs* : Jason et ses pareils sont fouettés par des démons.

XXXI. — Les *Charlatans* : Tirésias, devin thébain, est moitié homme moitié femme, et d'autres ont le corps tordu.

32. — Les *Concussionnaires* sont précipités dans la poix bouillante.

XXXIII. — Giampole en est arraché et déchiré par les démons.

34. — Ceux-ci poursuivent Virgile et Dante en les menaçant.

XXXV. — Le cortège des *Hypocrites* se traîne sous des chapes de plomb dorées en dehors.

36. — Les *Voleurs* sont mordus par des serpents.

37. — Leur corps se métamorphose de l'homme à la bête ; Agnel.

XXXVIII. — Nouvelles métamorphoses, Buoso.

XXXIX. — Les *Fauteurs de discordes* : des diables les frappent à coup d'épée ; un prophète est fendu jusqu'à la ceinture, pour cause de guerre religieuse.

XL. — Bertram de Born, puni pour avoir excité à la guerre familiale, tient sa tête dans sa main.

XLI. — Mosca, partisan florentin, est mutilé pour cause de guerre civile.

XLII. — Le Phlégéon, rivière de Sang, tombe de la terre dans l'Enfer, roulant les images des meurtriers célèbres.

XLIII. — Il forme des lacs de sang, où s'enfoncent les damnés ; ceux qui en sortent sont percés de flèches par les centaures.

44. — Les *Faussaires* : maître Adam l'hydropique et Sinon, le rusé troyen, échangent des injures et des coups.

XLV. — Les *Géants*, personnifiant la force brutale, sont emmurés à mi-corps dans des puits rocheux.

46. — L'un d'eux, Nemrod, pousse des cris confus.

XLVII. — Ephialte, enchaîné, fait crouler la montagne en se retournant.

XLVIII. — Antée, qui est libre, reçoit dans ses bras Virgile et Dante et les dépose sur les glaciers du Cocyte.

XLIX. — Les *Traîtres* y sont ensevelis.

L. — Ugolin ronge le crâne de Ruggieri, son ancien complice.

51. — Souvenir de la prison de Pise. Ugolin et ses quatre fils et petits-fils y meurent enfermés.

LII. — Glaces flottantes.

LIII. — Portiques glacés.

54. — Dante et Virgile remontent pour sortir de l'Enfer.

55. — Ils se retrouvent sur terre au clair de lune et voient de loin la montagne du Purgatoire.

L'ÉPHÈBE

(FRAGMENT)

La Communion

Ton visage est fatal, éphèbe. Il me fait peur
Parfois. La fièvre dilate trop tes prunelles,
Et ce fard effrayant d'une telle pâleur
Sur tes joues, sur ton front ! Tes narines cruelles

Palpitent, minces, diaphanes. Élégant,
Frémissant et plein de fierté, ton corps se dresse,
Ton souple corps félin dans son noir vêtement.
Je sais que tu manies l'épée avec adresse.

Pour tous les nobles sports sanglants n'es-tu pas né ?
Contemplateur amoureux du livre et du glaive,
Comme Faust amant de tout ce qui fut damné,
Frère ! nous communions dans le même Rêve !

Confidences

Les poètes, pâles enfants voluptueux,
Comme les femmes aiment l'or et la parure,
Les garçons jolis, aux mains fines, amoureux
D'art, de danse, de romanesques aventures.

Il nous faut des hochets qui scintillent, le fard,
La poudre sur d'aristocratiques visages,
Les promenades indolentes faites tard
Dans des parcs, au crépuscule, avec de beaux pages.....

Ami, je te dirai des contes merveilleux,
Des contes de fées, des histoires fantastiques
Qui se déroulent dans un royaume tout bleu
Où l'on valse sur de langoureuses musiques...

Ami, j'évoquerai, quand descendra la nuit,
L'antique procession des amours étranges.....
Tu verras de doux Narcisses dans l'eau d'un puits
Contempler éperdûment leurs figures d'anges.....

Et dans les rayons d'un croissant de lune d'or
Les vierges s'uniront par leurs lèvres candides.....
Des bois lointains montera comme un son de cor
Pâmé!... — La brise sur l'étang mettra des rides.

Idéalisme

Ami, tu connais les langueurs crépusculaires,
Aux divans du rêve les gestes indolents,
Et les lectures enivrées de Baudelaire,
Où nous buvions de la luxure dans du sang.

Mais tu connais aussi la forte ardeur guerrière
Sous les soleils, sous les chauds midis rutilants,
La Vie, l'immense Vie, cavalcadante et fière,
Sonnante, dans les vers de Hugo triomphant!

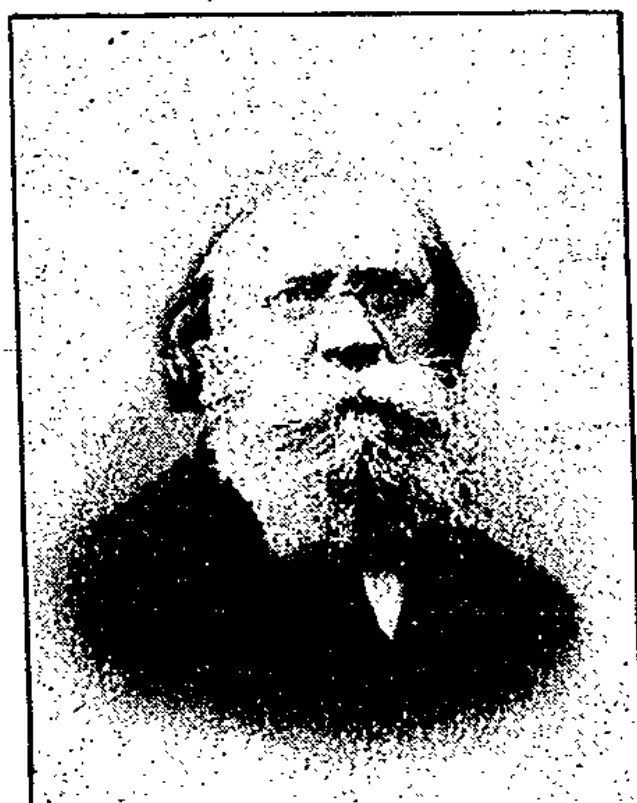
La nature immortelle vibre dans nos âmes
Avec toute sa joie et toute sa douleur,
Toute sa passion de larmes et de flammes!

En nous, l'été, l'hiver, le printemps et l'automne!
L'Éternel même, par notre verbe se nomme,
— Car la source du monde, elle est dans notre cœur!

POL LEVENGARD.

PIERRE

LAVROFF



Le 11 février dernier plus de six mille socialistes de tous les pays conduisaient au cimetière le vétéran du mouvement socialiste russe, le chef intellectuel de plusieurs générations de révolutionnaires, — Pierre Lavroff.

Pierre Lavroff, qui naquit le 2/14 juin 1823, dans le gouvernement de Pscov, appartenait à une famille de propriétaires aisés. Son père, ancien officier de l'armée russe, avait fait campagne contre Napoléon; mais blessé à Friedland, il avait pris sa retraite et s'était définitivement retiré dans ses terres. Au point de vue des idées, c'était un fidèle sujet du tzar. L'empereur Alexandre I^{er}, se rendant en Crimée en 1824, séjourna même quelque temps dans la propriété des Lavroff. La mère de Pierre Lavroff appartenait à une famille suédoise, d'ailleurs russifiée. La famille comptait plusieurs enfants, dont Pierre Lavroff était le cadet. Beaucoup plus jeune que ses frères et sœurs, il grandit en dehors de la société des enfants de son âge, et manifesta de très bonne heure de vives dispositions pour toutes les occupations intellectuelles : sa principale distraction consistait à regarder les tableaux, les gravures et les livres illustrés qui se trouvaient dans la bibliothèque paternelle.

Pierre Lavroff apprit à lire très vite et presque en même temps le russe et le français. A cinq ou six ans il savait déjà lire un poème en prose de Florian, et à huit ans il apprenait l'allemand, sous la direction de sa mère. Dès lors, la lecture fut une des occupations favorites de l'enfant : à dix ans il lui arrivait souvent de lire, le soir, à ses parents, des ouvrages français.

En 1837 Pierre Lavroff entra à l'Ecole d'artillerie, où bientôt il se forma autour de lui une petite pléiade de jeunes gens très travailleurs et d'esprit cultivé. Ils discutaient entre eux différentes questions et quelquefois s'essayaient eux-mêmes à formuler littérairement leurs idées.

Pierre Lavroff fit aussi des vers, et une de ses premières poésies fut publiée dans une revue en 1840 ou 1841. C'est à la même époque, c'est-à-dire pendant son séjour à l'Ecole, qu'il se prit d'intérêt pour les questions politiques et sociales et fit connaissance avec les œuvres des premiers socialistes.

A sa sortie de l'École, en 1842, Lavroff reçut le grade d'officier et deux ans après, quoique n'ayant que vingt et un ans, fut nommé professeur de mathématiques à l'École d'artillerie (plus tard à l'Académie d'artillerie.)

Lavroff commença à écrire pour le public vers sa trentième année : avant cette époque il n'avait fait que des vers (qui dénotent déjà des tendances sociales avancées) ou des articles scientifiques. Après la mort de Nicolas 1^{er} dont le règne avait pesé sur la Russie comme un lourd cauchemar, la vie sembla se réveiller dans la société russe : l'intérêt pour les questions politiques et sociales s'accrut, le nombre des publications périodiques augmenta, en même temps que le nombre des écrivains qui voulaient propager les idées nouvelles. Lavroff trouva dans ces conditions un terrain favorable au développement de ses théories qui touchaient surtout à différentes questions philosophiques, telles que le rôle de l'individu, le matérialisme, la signification de la philosophie, etc... (1). En même temps il dirigeait la partie philosophique du *Dictionnaire encyclopédique russe*, lequel commença à paraître en 1861.

Lavroff groupait ses conceptions philosophiques sous le nom général d'*anthropologisme*. Il commençait par dire qu'il fallait renoncer définitivement à chercher la substance des choses et prendre son parti du fait de la relativité de toutes nos connaissances. Le travail de la pensée philosophique doit consister, dit-il, à réunir, à unifier, à systématiser nos conceptions des phénomènes, sans prétendre conquérir la vérité absolue. Quant aux phénomènes, disait-il, ils sont tous soumis aux lois du déterminisme, sans en excepter nos phénomènes psychiques. Mais, tout en considérant ce point comme définitivement acquis à la pensée philosophique et scientifique, Lavroff n'en conciliait pas moins ce déterminisme avec l'idée qui domine toute sa philosophie historique, celle de la haute importance de l'individu. Pour lui, la contradiction n'est ici qu'apparente. Les mêmes lois immuables qui régissent l'univers ont présidé à l'évolution nécessaire de la vie dans ses phénomènes physiques et psychiques. Peu à peu, dans cette évolution, la conscience est née dans les organismes et s'y est développée ; dès lors, à côté du monde extérieur, purement objectif, était créé un monde subjectif. Ce monde de sensations, de représentations, d'idées est soumis toujours au même déterminisme. Ses phénomènes ont pour principale caractéristique ce fait que l'individu se propose des *buts* et discute les *moyens* de les atteindre et qu'il le fait sans avoir conscience de la dépendance où il se trouve vis-à-vis des lois qui régissent toute son activité. *Pour lui*, il est libre. C'est, certainement, une illusion, dit Lavroff, mais une illusion aussi nécessaire, aussi inévitable que tout autre phénomène naturel.

Nul n'a donc le droit de rejeter sur le déterminisme et sur les lois immuables la responsabilité qui lui incombe pour ses actes, et

(1) On peut citer parmi ses articles datant de cette époque : « Qu'est-ce que l'anthropologie ? » « Trois conférences sur la signification actuelle de la philosophie. » « La théorie mécanique du monde. » « Essai sur la théorie de la personnalité. » « L'état actuel de la psychologie, » et beaucoup d'autres.

il est absolument naturel et indispensable qu'il se développe dans la conscience des hommes certaines idées concernant leur conduite, en faisant abstraction de ce déterminisme. Comme base de la morale, Lavroff pose l'élaboration d'une *conviction individuelle* fondée sur la critique et le besoin de réaliser cette conviction. Le devoir de l'homme, c'est de *vivre suivant sa conviction* et d'employer ses forces à ce qu'il considère comme la réalisation de la justice. Jusqu'à présent une minorité de gens seulement ont atteint ce degré : la plupart se guident sur leurs intérêts personnels et sur la morale utilitaire. A ce sujet Lavroff établit les divisions suivantes : d'abord la période préhistorique qui fut le règne de la coutume ; puis le règne des intérêts, sous lequel nous vivons actuellement, du moins en ce qui concerne la majorité ; enfin, dans l'avenir, le règne des convictions morales (qui ne pourra se réaliser que dans une société où la lutte des intérêts aura disparu).

Tout en s'occupant des questions philosophiques et en élaborant ses conceptions théoriques, Lavroff n'en prenait pas moins une part active à la vie politique de son pays et de son époque. Ses idées politiques évoluaient rapidement. En 1862 il adhéra à la société de « Terre et Liberté » ; vers la même époque il fit la connaissance de Tchernychevsky, dont l'arrestation (et la dissolution qui suivit de la société de « Terre et Liberté »), lui firent encore plus préciser ses idées. Tout faisait prévoir, dès lors, que le gouvernement ne le laisserait plus exercer longtemps l'influence de sa puissante intelligence et de ses vastes connaissances, et, en effet, pendant la panique gouvernementale et les arrestations en masse provoquées par l'attentat de Karakozoff (en 1866), Lavroff fut arrêté, jugé par le tribunal militaire et, malgré l'absence de toute preuve directe contre lui, déporté dans le gouvernement de Vologda, d'abord à Totma, puis à Kadnikoff.

Là, malgré des difficultés sans nombre, Lavroff ne cessa de travailler. En dehors de nombreux articles qu'il publia dans son exil, il faut citer surtout les *Lettres historiques* (parues d'abord en articles dans un périodique, puis en un volume) qui eurent et qui ont encore une influence énorme sur la jeunesse russe.

Ces « Lettres » renferment, sous un petit volume et dans leurs traits essentiels, presque toutes les idées que Lavroff devait développer plus tard dans ses autres travaux. Ce qui, avant tout, pénètre cet ouvrage, c'est la très haute idée que l'auteur se fait des devoirs et du rôle de l'individu dans l'histoire. Nous avons déjà vu comment Lavroff conciliait cette idée avec celle du déterminisme et comment l'existence de lois indépendantes de notre volonté, ne diminuait en rien pour lui ce rôle. Toutes les fluctuations sociales, toute la marche en avant de l'histoire humaine, dit Lavroff, ont toujours eu pour instrument l'individu. Toujours il a existé au sein de la société une minorité d'individus intellectuellement plus développés que les autres, comprenant mieux les exigences et les conditions de leur temps, et surtout plus pénétrés par le besoin qu'ils avaient de réaliser leurs idées dans la pratique. C'est ce que Lavroff appelle les « intellectuels » d'une société, qu'il oppose à deux autres catégories d'individus, qui, eux, sont incapables de vivre d'une vie historique consciente : ce sont

d'abord ceux qu'il désigne sous le nom de « déshérités de l'histoire » (c'est-à-dire ceux dont les conditions d'existence matérielles sont un obstacle à leur développement); ce sont ensuite les « sauvages de la civilisation » qui, jouissant d'un complet bien-être matériel, n'en restent pas moins à un niveau inférieur sous le rapport intellectuel.

D'ailleurs les meilleurs, les plus développés, cette minorité enfin, grâce à laquelle se meut l'histoire, n'est nullement synonyme, pour Lavroff, d'hommes instruits. La catégorie d'hommes que, lui, il appelait « intellectuels » n'était pas du tout celle qu'on avait quelquefois opposée à la masse ignorante du peuple. Il a d'ailleurs exprimé sa pensée à propos des événements accomplis en France, dans un discours prononcé en 1898 :

« Ni les professeurs, dit-il, ni les académiciens n'ont le droit, comme tels, de se croire au nombre des intellectuels. Je n'appelle « intellectuels » que ceux qui servent le développement de la solidarité humaine, quelle que soit l'étendue de leurs connaissances et le milieu où ils se trouvent. Un ouvrier qui tend à se développer, à mieux comprendre, à servir son idéal social, a beaucoup plus de droit au titre d'*intellectuel* qu'un professeur, auteur d'ouvrages multiples, qui reste étranger à toutes les questions de son temps.

Celui-là seul est un intellectuel, qui vise toujours à mettre ses actes en conformité avec ses idées. Ce qui le caractérise, c'est la présence chez lui de la « pensée critique » — principale arme qui sert dans l'histoire à transformer les sociétés. Ce qui distingue le processus historique, c'est l'action incessante de cette pensée critique d'une minorité d'intellectuels sur le milieu qui les entoure, sur la vie des éléments non-critiques de la société, sur les formes inconscientes de la vie sociale, en un mot sur ce que Lavroff appelle la « civilisation coutumière ».

Peu à peu cette minorité d'intellectuels devient de plus en plus forte, ses idées se répandent, pénètrent dans les esprits et amènent différents changements dans la société, changements qui s'accomplissent quelquefois d'une façon pacifique, d'autres fois violemment, à l'aide de révolutions. Ce qui était le propre d'un petit groupe devient le patrimoine de la majorité ou de tout le monde. Puis, un nouveau groupe d'hommes apparaît, encore plus avancé; ils restent d'abord incompris, mais recrutent de plus en plus d'adhérents et provoquent de nouveaux changements sociaux. Jamais, par conséquent, l'homme ne doit penser qu'il est faible, isolé, inutile, qu'il peut rester tranquillement chez lui, les bras croisés, sous prétexte de manquer de forces, et se refuser à prendre part à la lutte qui se livre autour de lui.

« Si celui qui parle du progrès, dit Lavroff, ne veut pas réfléchir aux conditions de sa réalisation, cela veut dire qu'il n'a jamais désiré ce progrès, qu'il n'a même jamais été capable de le désirer. Si un individu qui sait ce qu'il faut pour que le progrès se réalise, attend cette réalisation les bras croisés, sans faire pour cela aucun effort, il est le pire ennemi du progrès, le pire obstacle à son accomplissement. A tous ceux qui se plaignent de

leur époque, de la nullité des hommes, de la réaction, il faut demander : et vous qui voyez clair au milieu des aveugles, vous qui êtes les bien-portants parmi les malades, qu'avez-vous fait vous-mêmes pour contribuer au progrès ? »

« Ne parlez pas de l'insuffisance de vos talents et de vos connaissances, dit-il encore dans le même ouvrage, on n'a besoin ni d'un talent exceptionnel, ni d'une instruction scientifique hors ligne. Si vos talents et vos connaissances ont été suffisants pour vous permettre de critiquer ce qui existe, ils seront également suffisants pour que vous vous efforciez de réaliser vos idées dans la vie. Il s'agit seulement de ne pas laisser échapper les occasions d'agir. Qu'importe si votre action est petite : toutes les substances sont formées de particules infiniment petites ; les plus grandes forces se composent, elles aussi, d'impulsions infiniment petites (1). »

Si nous nous sommes arrêtés à ces passages, c'est que cette critique constante des indifférents est un des points essentiels de la propagande de Lavroff. Rien, pour lui, n'excuse l'indifférence envers les questions de la vie sociale : le savant le plus méritant, l'artiste le mieux doué ne sera qu'un égoïste s'il n'apporte ses connaissances et ses talents au service de la cause du progrès, c'est-à-dire si ses œuvres ne servent à élargir les idées de ses contemporains, à les amener à comprendre les questions d'une façon plus juste et plus complète. L'indifférence est le grand ennemi que Lavroff combattit toute sa vie ; il ne la pardonnait pas ; celui qui ne travaille pas *pour* le progrès, disait-il, travaille contre lui.

Un autre motif puissant qui doit amener les individus à agir dans le sens du progrès est tiré de l'histoire passée. Ici il faut dire ce que Lavroff entendait par progrès. La société, disait-il, a un double but : « elle doit développer les individus au point de vue physique, intellectuel et moral, elle doit ensuite réaliser dans son régime le plus de vérité, de justice, de solidarité possible. Pour qu'une société réponde à ces exigences, beaucoup de conditions sont nécessaires ; ces conditions sont loin d'être remplies dans la société actuelle, basée sur l'exploitation d'une classe par une autre, d'une grande majorité par une infime minorité privilégiée. Le progrès consisterait précisément à aider à réaliser ces conditions, à contribuer à rendre la société plus proche de cet idéal. Mais pour qu'il se forme une petite minorité de gens capables de vivre d'une vie intellectuelle, de critiquer l'état de choses existant et de tendre vers un régime meilleur, il a fallu que, dans le courant de toute l'histoire, des masses énormes aient été sacrifiées ; c'est à ce prix-là que la petite minorité a pu se développer et que le peu de progrès que nous constatons dans la société a pu se réaliser. Les gens intelligents, instruits, à esprit développé, sont redevables de tout cela à ces masses qui procuraient à leurs ancêtres, aux écrivains et aux savants des temps passés, et procurent à eux-mêmes la possibilité de s'instruire. Leur premier devoir est donc de payer ne serait-ce qu'une infime partie de cette dette envers les masses populaires ; et le seul moyen pour chacun de remplir cette obligation, est de chercher à réali-

(1) *Lettres historiques*, Lettre V : *Action des individus*.

ser les meilleures conditions sociales qu'il peut concevoir pour son époque. Pour la nôtre, notre but doit être de remplacer l'état de concurrence générale et d'exploitation générale par une société où régneraient une coopération libre et la solidarité, et qui ainsi se rapprocherait, dans la mesure du possible, du but que doit se proposer toute société : développer les individus et accroître leur solidarité. Il est donc du devoir des gens les plus instruits, les plus avancés de notre temps, de se joindre au mouvement qui réalise cette tendance, c'est-à-dire au mouvement socialiste. Lavroff donne ainsi au socialisme une base non seulement scientifique ou matérielle, mais morale. Il ne dit pas seulement que le socialisme est un produit du mouvement historique ou une tendance à l'amélioration des conditions matérielles de la classe ouvrière. Pour lui, le socialisme est plus que cela : c'est la satisfaction d'un besoin moral, la réalisation de la justice ; être socialiste est un devoir moral de tout homme qui comprend vraiment le progrès et veut le servir.

De là, les hautes exigences et les hauts devoirs qui incombent à un socialiste. Dans une brochure, dont il existe une traduction française (1), Lavroff s'étend sur cette question et nous montre quelle importance il attache à l'exemple personnel d'un propagandiste, à sa morale personnelle. Il le considère comme un homme qui s'est chargé d'une haute mission à accomplir et qui, à chaque instant, doit en rester digne.

« C'est par malentendu, disait-il dans une de ses conférences, que beaucoup de gens pensent que les principes socialistes ne demandent pour se réaliser que des convictions intellectuelles et une participation plus ou moins active de l'individu à la lutte collective du travail contre le capital. Je me permets de croire que ces principes exigent en plus une vie personnelle plus en harmonie avec le socialisme, capable d'agir comme un exemple et sur les camarades et sur les nouvelles recrues. Et y en a-t-il beaucoup parmi vous, disait-il pour conclure, qui auraient non seulement rempli ce devoir, mais même en auraient posé l'accomplissement comme un but ? »

Aux devoirs de l'individu, adepte d'une doctrine, viennent se joindre ceux qui lui incombent en sa qualité de militant, appartenant à une certaine organisation. Dans les *Lettres historiques*, il y a des chapitres où Lavroff parle de la formation et de l'accroissement des partis et des devoirs de chacun de leurs membres. D'abord, on ne doit jamais rester isolé avec ses idées, mais chercher à augmenter ses forces par le groupement. C'est la seule garantie du succès, à la condition que ce groupement ne dégénère pas en une union de pure forme. Il faut savoir sacrifier à la nécessité du groupement quelques petites divergences d'opinions, mais ce qu'il ne faut jamais faire, c'est consentir à des concessions de principe. Un point encore attirait à ce sujet la plus grande attention de Lavroff : c'est l'étroite solidarité qui doit unir tous les membres d'un même parti. Chacun, dit-il, doit être

(1) *La propagande socialiste : son rôle et ses formes*, par P. Lavroff.

comme l'avocat de son parti et de ses camarades; il doit défendre ce parti contre les adversaires, il doit éviter tout ce qui peut donner de lui une mauvaise idée, tout ce qui peut le compromettre. Il doit toujours avoir en vue ce fait que chaque erreur, chaque défaut sont guettés par les adversaires et deviennent aussitôt des armes entre leurs mains. Il ne faut pas compromettre les camarades devant les adversaires en étalant à plaisir leurs défauts, quoique réels : ce n'est pas un moyen de les éduquer, mais un moyen sûr d'affaiblir le parti. Les devoirs d'un membre de parti, d'un militant, d'un propagandiste exigent, par conséquent, de lui, une sévère critique de lui-même et une grande énergie morale. Toute sa vie, Lavroff ne cessait de l'affirmer, et il était en droit de donner aux autres une telle ligne de conduite, ayant été lui-même le type d'un propagandiste, irréprochable dans sa vie privée, toujours, jusqu'aux derniers moments, prêt à agir énergiquement, donnant l'exemple de la solidarité la plus étroite, sachant négliger les petits côtés des questions pour ne voir que les grands principes...

Il est facile de comprendre pourquoi les *Lettres historiques* devinrent, bientôt après leur publication, le véritable évangile de la jeunesse russe, à laquelle Lavroff venait dire qu'il ne suffisait pas d'être instruit, matérialiste, libre-penseur, etc., de se croire ou même d'être à la hauteur de la science moderne; que se borner à cela, c'était vivre en égoïste, qu'il était, en plus, du devoir de chacun de prendre part à la vie sociale de son époque, de venir occuper une place dans les rangs des militants du progrès; que ceux qui avaient réussi à acquérir quelques connaissances scientifiques avaient une lourde dette à payer à la masse du peuple. Pour se rendre compte du rôle que ces idées ont exercé en Russie, il suffit de se rappeler le mouvement si vaste qui fut la caractéristique des années suivantes et qui conduisit les propagandistes socialistes « dans le peuple » des ouvriers et des paysans.

Lavroff ne resta pas longtemps dans son exil; au commencement de l'année 1870 il s'évada de Kadnikoff et vint à Paris, peu de temps après la mort de Herzen.

A Paris il entra d'une part dans les sphères scientifiques, fut élu membre de la Société d'Anthropologie et invité par Broca à prendre part à la rédaction de la *Revue d'anthropologie* et, d'autre part, dans le monde socialiste, introduit par Varlin dans l'Internationale (section des Ternes).

C'est entre ces deux domaines que se partage désormais l'activité de Lavroff : d'une part, l'élaboration de ses doctrines scientifiques, d'autre part, la participation active au mouvement révolutionnaire, mais en particulier au mouvement révolutionnaire russe, dans toutes les phases que ce dernier a traversées. Et ces deux genres d'activité n'étaient pas seulement parallèles, mais avaient entre eux une liaison étroite. Le travail de la pensée scientifique, la vaste érudition, les généralisations philosophiques, tout cela servait à Lavroff pour mieux fonder les idées socialistes et révolutionnaires sur tous les résultats de la science moderne. La théorie et la pratique n'ont jamais été pour lui des mondes distincts : ses opinions sur les questions pratiques,

même sur des questions de détail, se rattachant toujours étroitement à ses conceptions théoriques, avaient de ce fait une fermeté et une force de conviction irrésistibles.

En ce qui concerne ses travaux scientifiques, Lavroff s'occupa surtout des questions de philosophie historique et de sociologie. Il publia sous différents pseudonymes, un grand nombre d'articles sur ces sujets dans plusieurs revues russes, et, à partir de 1888, commença la publication d'un grand ouvrage qui devait réunir en un tout les résultats de ses travaux, et qui porte le titre d'*Essai sur l'histoire de la pensée*.

Voici le plan général que l'auteur se proposait de suivre :

TOME I^{er}. — *Introduction* : Les problèmes de l'histoire de la pensée.

Livre premier : Avant l'histoire.

TOME II. — *Livre deuxième* : Préparation au cours de l'histoire de la pensée des temps modernes.

TOME III et IV. — *Livre troisième* : Dualisme de l'Etat et de la Science.

TOME V. — *Livre quatrième* : Sociologie et socialisme.

Conclusion : Les problèmes de l'avenir.

Ce livre paraissait par fascicules; il en est paru dix en tout, qui forment deux gros volumes. La publication ne s'est pas poursuivie, car Lavroff modifia son plan et décida de publier son œuvre par volumes indépendants. Il put réaliser ses projets en partie, et il mettait la main au dernier chapitre de son nouveau volume lorsque la mort vint le surprendre. Pendant sa courte et dernière maladie il ne cessait de penser à ce travail interrompu, s'attristant de ne pouvoir le terminer, demandant à ses proches de l'aider à se lever et à s'asseoir à sa table de travail... Ce dernier ouvrage devait rester inachevé.

Nous allons essayer de résumer ses théories historiques et sociologiques, quoiqu'il soit bien difficile d'en faire apprécier toute la valeur lorsqu'on est dans l'impossibilité d'indiquer les innombrables renseignements et l'immense érudition qui servent à étayer ces théories dans les ouvrages de Lavroff. Réduites à l'état de squelette, elles perdent nécessairement ce qui constitue leur force de persuasion (1).

Comment délimiter l'histoire et la sociologie? se demande d'abord Lavroff. L'une et l'autre s'occupent des phénomènes sociaux, et cependant leurs champs d'investigation sont bien différents. La *sociologie* étudie les phénomènes du développement, de l'augmentation, ou de la diminution de la solidarité parmi les hommes, dans le but d'en déduire des lois générales. Ce qui la caractérise, c'est que les phénomènes qu'elle étudie *peuvent se répéter* suivant les mêmes lois. Tels sont, par exemple : la présence dans chaque société de différentes générations, l'existence des intérêts économiques qui jouent, pendant une période

(1) Parmi les ouvrages scientifiques de Lavroff, bien peu ont été traduits en français. On peut citer, parmi ceux publiés récemment : *le Progrès : théorie et pratique*, Devenir social, 1895. *Quelques survivances des temps modernes*, Devenir social, 1896. *Les modes et leurs initiateurs*, Humanité nouvelle 1898.

Voir de plus un exposé des théories de Lavroff, par E. Roubanovitch : *Les idées philosophiques de P. Lavroff*, Ere nouvelle, 1894.

considérable de l'histoire, un rôle prépondérant, les différentes moyennes statistiques établies d'une année à l'autre, etc. L'histoire, au contraire, ne se borne pas à étudier les phénomènes ayant trait au développement de la solidarité : elle cherche surtout à savoir comment la combinaison d'éléments sociaux d'une époque s'est trouvée remplacée par une combinaison différente, comment à une phase de l'évolution de la pensée en a succédé une autre. Les phénomènes *historiques* ont pour trait caractéristique le fait qu'ils *ne peuvent pas se répéter*, ce sont des phénomènes de l'évolution. En empruntant des termes de comparaison aux sciences naturelles, on pourrait dire que la sociologie correspond à la physiologie de l'animal, tandis que l'histoire a son parallèle dans l'embryologie (avec cette différence que le développement embryonnaire se laisse observer chez plusieurs individus de la même espèce, tandis que l'évolution historique ne se produit qu'une fois). Une autre délimitation existe encore entre la sociologie et l'histoire. Toute société humaine peut être un objet d'étude pour le sociologue, car dans toute société il existe des phénomènes de solidarité qui sont sa base même. Une société préhistorique ou une société sauvage lui offre un vaste champ d'étude, d'autant plus commode que les phénomènes présentés par ces sociétés ne sont pas mélangés avec les phénomènes historiques. Par ces derniers Lavroff entend exclusivement les phénomènes de solidarité consciente et l'influence exercée sur la vie sociale par les processus conscients de l'individu.

La vie historique proprement dite ne commence qu'au moment où dans la société apparaît une minorité d'individus capables de se développer et éprouvant le besoin de ce développement ; c'est l'apparition des premiers « intellectuels ». Ces « intellectuels » s'opposent à tous ceux qui sont restés en dehors de l'histoire et qui sont de beaucoup les plus nombreux : ce sont d'abord tous les peuples sauvages ; viennent ensuite les masses les plus nombreuses dans toutes les sociétés, restées, faute de conditions matérielles supportables, en dehors du mouvement des idées (les « deshérités de l'histoire ») ; enfin, les « sauvages civilisés » qui n'ont pris de la civilisation que le confort, l'extérieur, les usages, mais sont restés, au fond, aussi peu développés, malgré des conditions matérielles tout à fait favorables, que n'importe quel sauvage. Peu nombreux sont donc les « intellectuels », mais cela ne les empêche pas d'être la seule force historique. Nous avons déjà vu comment Lavroff appréciait leur rôle : nous avons vu que la marche du processus historique se réduisait pour lui à l'action de la pensée critique de l'individu sur la « civilisation coutumière », c'est-à-dire sur l'ensemble des formes sociales qui tendent à devenir une coutume. Dans l'histoire prédomine tantôt l'un, tantôt l'autre de ces éléments ; elle présente une succession d'époques alternatives : une époque où la société se propose comme but principal d'établir et d'affirmer une nouvelle civilisation coutumière, et une époque caractérisée surtout par le développement de l'esprit critique, la destruction d'anciennes institutions, d'anciennes formes sociales : c'est *l'époque de transition* (les époques d'ailleurs se succèdent de plus en plus rapidement dans l'histoire à mesure que nous nous rapprochons des temps présents,

de sorte que leur distinction devient de plus en plus difficile). La première époque de transition dans l'humanité était celle-là même qui a préparé l'histoire : celle où apparurent les premiers intellectuels et où les cadres qui renfermaient la vie des tribus et des clans commencèrent à se briser. A cette période succéda celle où une nouvelle civilisation coutumière tendait à s'établir sous forme de *civilisations nationales isolées* (dans l'antiquité); puis vint une nouvelle période de transition, la plus importante pour le développement ultérieur de l'humanité, l'époque où apparaît la *pensée critique*. A sa suite vient celle des *grandes religions universalistes*, à laquelle succède l'époque caractérisée par la tentative de créer une nouvelle et stable civilisation coutumière (le Moyen Age). L'époque de transition qui lui succéda fut celle de la Renaissance; elle marque un point décisif dans l'histoire de la pensée, en ce sens qu'elle met au premier plan de la vie intellectuelle non plus une pensée mêlée d'éléments religieux, mais une pensée exclusivement laïque. C'est le commencement de la période que Lavroff comprend sous le nom de *civilisation laïque*. Les époques se succèdent dès lors plus rapidement et leur distinction devient moins aisée. Une nouvelle civilisation coutumière s'établit d'abord : celle qui est caractérisée par la victoire définitive de l'Etat sur la féodalité et sur l'Eglise; c'est *l'époque du pouvoir absolu*, de *l'Etat policier*. Peu à peu cependant les idées au sujet des devoirs et des droits des peuples et des souverains se modifient, et une nouvelle époque s'établit : celle des *despotes réformateurs*, du despotisme éclairé. A sa suite vient une nouvelle période : celle des *révolutions politiques* de la fin du siècle dernier, période qui amène au sommet de la société la *bourgeoisie*. Aussi l'époque suivante est-elle caractérisée par les tentatives d'établir une nouvelle civilisation coutumière stable : la *civilisation bourgeoise*. Notre époque actuelle est une nouvelle époque de transition : celle de la *critique socialiste*.

Dans son étude des différentes phases historiques, l'historien doit déterminer pour chaque moment les éléments qui constituent la vie de la société. Ces éléments sont de trois sortes : ce sont d'abord les éléments caractéristiques d'une époque qui n'existaient pas auparavant et qui maintenant se manifestent comme essentiels; ce sont ensuite les éléments hérités du passé : les survivances et les éléments encore vitaux; ce sont enfin les germes d'un avenir plus ou moins éloigné. En plus de cela, l'historien se voit toujours obligé de séparer les phénomènes historiques normaux des phénomènes pathologiques, de distinguer ce qui est essentiel de ce qui n'a qu'une importance moindre. Là une difficulté surgit.

Quel que soit le soin qu'un historien (ou un sociologue) prend de s'entourer de tous les documents possibles, à envisager tous les côtés des époques qui l'occupent, il subsiste toujours une part d'appréciation personnelle. Deux historiens également documentés, également consciencieux, différencieront dans leur façon d'exposer les faits historiques. A côté du domaine où le seul exposé exact des faits suffit, il y a encore dans l'histoire la vaste sphère où un certain élément subjectif est nécessaire. Il en est ainsi dans les trois questions principales que, pour chaque époque, l'historien se propose de résoudre; déterminer ce qui

est le plus important et ce qui l'est moins, ce qui forme un phénomène normal et ce qui constitue un phénomène pathologique, enfin déterminer quelle est, pour chaque moment de l'histoire, la marche possible des événements. Là, tous les renseignements que l'historien pourrait tirer des seuls faits sont insuffisants : un critérium objectif manque plus ou moins. Et cependant on doit résoudre ces questions, à moins de se refuser complètement à comprendre l'histoire d'une façon scientifique. Le seul parti qui dans ces conditions reste à l'historien, c'est d'appliquer à l'interprétation des phénomènes un critérium *subjectif*, tiré de son développement intellectuel général. A côté du domaine *objectif*, il se forme ainsi dans l'histoire et la sociologie un domaine où la *méthode subjective* est tout aussi nécessaire et tout aussi scientifique. C'est à ce dernier domaine qu'appartient la définition du progrès, l'élaboration d'une *formule du progrès*. Pour Lavroff, le progrès se réalise, en histoire, par *l'accroissement et l'affermissement de la solidarité, dans la mesure où elle n'empêche pas le développement des processus conscients chez l'individu, et par l'extension des processus conscients des individus, dans la mesure où ils n'empêchent pas l'accroissement et l'affermissement de la solidarité entre le plus grand nombre d'individus possible*. C'est une formule subjective, mais toute formule analogue l'est forcément (1).

De cette philosophie historique, Lavroff tire pour l'individu le plus haut enseignement. Un de ses ouvrages se termine par les paroles suivantes adressées au lecteur :

« Tes forces intellectuelles, dit l'histoire, sont minimes, mais aussi minimes, étaient les forces de ceux de tes ancêtres qui ont créé le présent. Efforce-toi donc de devenir une force historique, car ce n'est que par cette voie qu'ont été remportées toutes les victoires qui semblaient d'abord invraisemblables et que la majorité de gens était plus tard prête à considérer comme miraculeuses. Ce qui a toujours opéré le miracle c'est la force de la pensée et l'énergie de la volonté des individus qui servaient d'instruments nécessaires au déterminisme. Quand tu t'es donné un but, comme ton idéal individuel, quand tu as appliqué à cet idéal toutes les forces de ta pensée, toute l'énergie de ta volonté, dans le monde des fins que tu te crées et des moyens que tu choisis, alors ton travail est fait. Que la vague du déterminisme historique saisisse ensuite ton *moi* et ton travail dans son cours irrésistible, et qu'elle les lance dans le tourbillon des événements ! Qu'ils passent du monde des fins et des moyens dans le monde des causes et des effets, indépendants de ta volonté ! Ton travail ou ton abstention n'en sont pas moins entrés comme un élément qu'on ne peut plus éliminer dans la constitution de l'avenir, inconnu de toi. L'histoire que tu as comprise, t'a enseigné à t'adapter à ce qui est inévitable, à apprécier le rôle des différentes possibilités dans ta lutte pour les fins que tu t'es posées, à lutter énergiquement pour conquérir un avenir meilleur pour ces milliards d'individus obscurs qui, consciemment ou inconsciemment, construisent l'avenir à côté de toi. Lutte donc pour cet avenir, et souviens-toi de ces paroles d'un des plus brillants publicistes contemporains : « Celui-là seul est vaincu qui s'avoue vaincu. »

(1) C'est ce point de vue qui caractérise ce qu'on appelle l'école subjective des sociologues russes. (« Mikhaïlovsky, Karciev 14. ») Parmi les auteurs des autres pays, voir *E. d. Meyer* et *R. v. Ihering*.

Et ce dernier principe qui était pour Lavroff le couronnement de son édifice théorique, la conclusion de toutes ses idées historiques et sociologiques (à l'inverse de la grande majorité des soi-disant savants, qui ne savent tirer de leur science que des arguments en faveur de l'indifférence en matière sociale), ce principe l'a toujours guidé dans son activité pratique de révolutionnaire.

Lavroff arriva à Paris peu de temps avant la proclamation de la Commune. Après le 18 mars, il proposa ses services au Gouvernement de la Commune pour l'organisation des écoles, mais les nécessités de la lutte immédiate empêchèrent le Gouvernement de s'occuper de cette proposition. Au commencement de mai, la situation devenant désespérée, Lavroff résolut d'aller chercher du secours pour la Commune à l'étranger; il se rendit d'abord en Belgique, puis à Londres, auprès du Conseil général de l'Internationale, mais il vit bientôt que les forces de l'Association avaient été considérablement exagérées aussi bien par ses amis que par ses ennemis; en effet, ni le Conseil fédéral belge, ni le Conseil général n'étaient assez puissants même pour organiser, comme le proposait Lavroff, des manifestations en faveur de la Commune. Sa démarche fut donc inutile et n'eut de résultats que pour lui personnellement: elle lui permit de mieux se rendre compte de la situation du socialisme en Europe et de faire la connaissance de Marx.

Plus tard, Lavroff fit sur la Commune une conférence qui fut ensuite publiée en volume; il y expose les actes et les tendances de la Commune et arrive à cette conclusion que, pour éviter des erreurs dans son action pratique, il est de toute importance pour un socialiste de se former des idées théoriques claires, d'élaborer le mieux possible ses conceptions.

A propos de la Commune, il est peut-être intéressant de faire remarquer qu'en ce qui concerne la société future, Lavroff était très fédéraliste. Il considérait l'indépendance des éléments constituants d'une société comme une garantie de progrès et croyait à la réduction de plus en plus grande du rôle de l'Etat et à sa disparition finale. Il pensait qu'avec le développement de l'humanité, la société prendrait une forme où *tous* les individus participeraient à la vie commune et décideraient des affaires communes, sans qu'il leur aie imposé quoi que ce soit par une loi à laquelle ils n'auraient pas consenti (l'existence d'une pareille loi étant, d'après Lavroff, le caractère essentiel de l'Etat) (1). Lavroff n'allait cependant pas jusqu'à préconiser, avec les anarchistes, l'abolition immédiate de l'Etat; il croyait que cette abolition devait s'effectuer toute seule et progressivement, et que pour le moment rien n'empêchait les socialistes de se servir, à leur profit, des formes politiques et des possibilités légales actuelles. Il n'appliquait pas à la *société actuelle* les principes fédéralistes qu'il croyait être les meilleurs pour la *société future*. Pour l'organisation des partis, en particulier, il pensait que, malgré toutes les raisons de principe pouvant militer en faveur d'une organisation fédéraliste, l'organisation centra-

(1) Voir *Lettres historiques*, Lettre XIII: *L'Etat*.

liste présentait beaucoup d'avantages au point de vue des intérêts de la lutte immédiate.

Tel était le point de vue auquel se plaçait, au sujet des discussions de l'Internationale, la revue *Vperiod!* (*En avant!*) que Lavroff commença à faire paraître à partir de 1873 à Zurich. En Russie, c'était l'époque de la propagande en masse parmi les paysans et les ouvriers et *Vperiod!* se fit l'écho de ce mouvement. Beaucoup de ces dévoués propagandistes se formèrent à Zurich, sous l'influence de Lavroff (il suffira de citer les jeunes filles qui fournirent plus tard la plupart des accusés de ce procès que tous les Russes connaissent bien et qui a reçu le nom de procès des 50). Les jeunes gens venaient à Zurich non seulement pour faire leurs études, mais pour agir plus tard, en Russie, comme propagandistes. Le mouvement russe à l'étranger avait, à ce moment, une importance plus grande peut-être qu'il n'a jamais eu depuis, et un rôle très important dans ce mouvement appartenait à Lavroff. En 1874, sa revue fut transportée à Londres et se transforma en un journal paraissant deux fois par mois. Lavroff resta à Londres jusqu'en 1876, puis vint de nouveau à Paris.

Durant les années suivantes, son activité se manifesta surtout par des séries d'articles publiés sous différents pseudonymes dans des revues russes, et par des conférences sur différentes questions, soit de théorie, soit de pratique.

En 1882, Lavroff fut expulsé de France pour s'être occupé de l'organisation de la société russe, de la « Croix Rouge » (société de secours pour les prisonniers et les déportés politiques), mais put bientôt rentrer de nouveau. En 1883, il se mit encore une fois à la tête d'une revue révolutionnaire, le *Messenger de la Volonté du Peuple*, organe du parti de la « Volonté du Peuple ».

Au bout de quelques années, cependant, à une période d'agitation très intense succéda en Russie une période de calme et d'abattement. Le succès qu'on avait cru si proche, n'était pas atteint, la plupart des militants avaient péri, d'autres, même énergiques, se décourageaient, ou cherchaient désespérément de nouveaux programmes. Pas un moment Lavroff ne se laissa attaquer par cette réaction.

Tout événement considérable en Russie trouvait près de lui un écho; par ses conférences, ses articles, ses brochures il continuait toujours à ranimer l'enthousiasme de ses auditeurs ou de ses lecteurs, tout en les empêchant de s'écarter de la véritable voie socialiste-révolutionnaire. Ainsi, au moment où l'activité révolutionnaire menaçait d'être en partie paralysée par l'influence de Tolstoï et de sa propagande de la « non-résistance » au mal, Lavroff s'élevait énergiquement contre cette tendance qu'il qualifiait d'« immoralité historique », de même qu'il s'opposait au projet d'alliance avec les libéraux qui, à un moment donné, semblait entraîner une partie des révolutionnaires russes à abandonner le drapeau socialiste. Dans toutes ces circonstances Lavroff était là, pour veiller à la direction que prenaient ses plus jeunes camarades, et les arrêter s'ils lui paraissaient s'engager dans une voie fautive. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, il s'intéressa vivement à tous les événements du mouvement révolutionnaire russe. Sa sympa-

thie allait surtout à ceux des révolutionnaires, qui d'accord avec le programme de la « Volonté du Peuple », donnaient une place importante à la lutte contre l'absolutisme.

Lorsqu'il lui semblait que la propagande social-démocrate en Russie mettait trop en avant la lutte économique immédiate (surtout au moyen des grèves), au détriment de la révolte politique, il ne cessait de répéter qu'en Russie où les libertés les plus élémentaires manquent, on ne doit jamais abandonner la lutte contre l'absolutisme, et que la destruction de ce dernier est le premier devoir que tout socialiste russe doit remplir sous peine de voir dégénérer et son mouvement, et même la vie de son pays en général. Il luttait en même temps contre toute restriction du programme socialiste, contre toute tendance à substituer un programme minimum à la propagande de principe. A ce point de vue également, ses conférences — une surtout, parue sous le titre de *Compréhension et buts de la vie* — sont pleines d'idées précieuses, également instructives pour les socialistes de tous les pays.

En dehors de cette propagande par la conférence et la brochure, Lavroff collabora encore, depuis 1892 jusqu'en 1896, à la publication des « Matériaux pour l'histoire du mouvement socialiste-révolutionnaire » (russe), entreprise par un groupe d'anciens membres du parti de la Volonté du Peuple. Il publia dans ces « Matériaux » une histoire de l'époque où paraissait *Vperiod!* et des premières années de la propagande socialiste, histoire qui restera probablement l'ouvrage le plus complet sur la période que Lavroff appelait « le printemps du mouvement ».

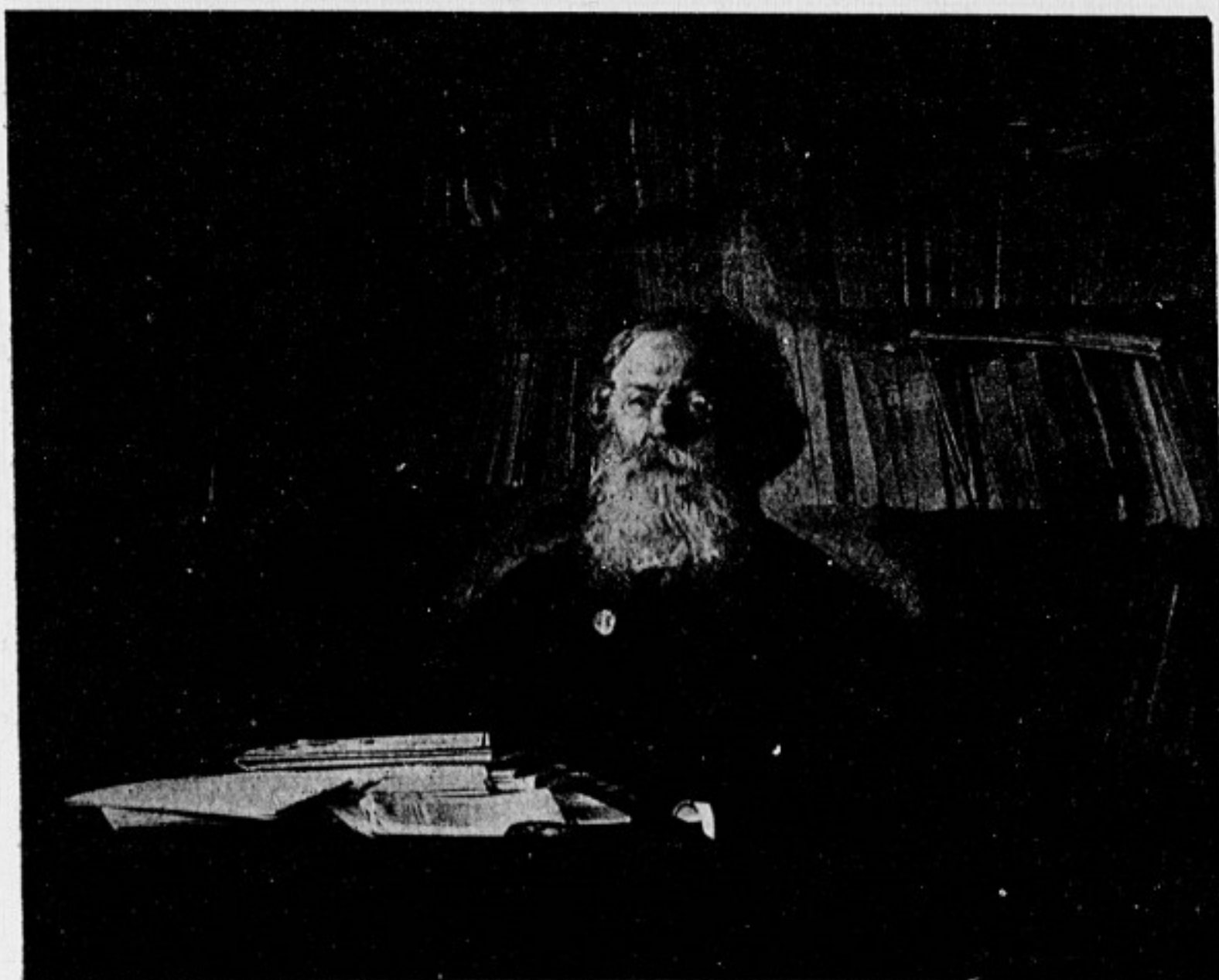
Dans ces derniers temps, Lavroff ne prenait plus de part active au mouvement socialiste des autres pays. Il vint cependant au congrès de Paris de 1889, où il présenta un rapport sur l'histoire et l'état du mouvement russe, et s'il ne participa pas aux congrès suivants, c'est que l'absence d'un parti révolutionnaire organisé en Russie, rendait inutile à son avis la représentation russe, car tout délégué représenterait forcément aux yeux des étrangers le mouvement russe tout entier, tandis qu'en réalité il ne pouvait être le représentant que d'un groupe isolé. Cela ne l'a pas empêché, d'ailleurs, au moyen d'articles et de lettres aux socialistes des différents pays, de prendre part indirectement, à leurs luttes, à leurs congrès et à leurs manifestations. Il se réjouissait de tout succès du socialisme, dans quelque coin du monde qu'il se produisît, tout en regrettant quelquefois les tendances par trop « pratiques » du socialisme actuel.

Pour terminer voici quelques paroles que Lavroff prononça à une réunion organisée en son honneur le jour de son anniversaire — paroles qui caractérisent sa personnalité beaucoup mieux que tout ce que nous pourrions dire.

A ceux qui parlaient de ce qu'il avait fait, de ses mérites, il répondit par quelques mots de remerciements. Mais, ajouta-t-il, il ne faut jamais parler de mérite. Notre mérite sera apprécié par nos descendants, par l'histoire; quant à nous, tant que nous n'avons pas atteint le but, nous n'avons pas le droit d'en parler.

« Tant que l'absolutisme régnera en Russie, tant que le capitalisme opprimerà l'humanité, les intellectuels ne peuvent s'attribuer aucun mérite. Ils ne doivent penser qu'à ce qu'ils n'ont pas encore accompli. Tous, vieux et jeunes, nous ne devons penser qu'à la dette qui nous reste à payer. »

M. G.



PIERRE LAVROFF, EN 1899, DANS SON CABINET DE TRAVAIL

RÉFORMES

LITTÉRAIRES

EN TURQUIE

Dans le domaine de la littérature, des réformes s'accomplissent en Turquie. Je voudrais en apprécier la valeur, et toutefois, je ne me dissimule pas la difficulté de cette tâche. Se faire une idée précise des choses parmi lesquelles on vit n'est pas aisé. On manque d'air et de recul. Et si l'on parvient à démêler ce qui s'achève, on distingue mal ce qui commence.

Cependant certains principes directeurs apparaissent déjà. Et pour si « littéraires » qu'ils soient, ou qu'on les ait donnés, ils ont leur fondement dans des tendances nouvelles que manifeste plus profondément le monde oriental en tant que corps social, et dont ils sont une des formes, la seule ouvertement possible, peut-être. En effet, nulle part plus qu'en Orient, la littérature n'est l'expression de la société, et l'on peut dire même que plus la société est encore simple, plus les tendances littéraires seront faciles à caractériser, plus la nouveauté en apparaîtra. Climat, obscurs sentiments populaires, organisation sociale et religieuse, tous ces éléments ont leur répercussion dans la littérature d'une nation.

Quelle idée pourrait-on se faire des « Mouallékat » sans connaître l'état social des Arabes avant la fondation de l'Islamisme? Que pourrait-on goûter de Hafiz sans connaître cette fuyante et insaisissable doctrine des Mystiques orientaux, et la crise sociale qui a traversé les contrées méridionales de la Perse sous les Mouzafférides? Comment pénétrer le secret du génie pacifique et lumineux de Saadi, sans faire reculer l'esprit à ces luttes intestines, à ces tumultes, à ces jours de corruption et de délire social contre lesquels son esprit tranquille luttait, et qui, sous les Atabeks, bouleversèrent la Perse du Sud?

Pareillement, et d'une façon générale, les nouvelles tendances littéraires en Turquie s'expliquent par de nouvelles tendances

sociales. Mais précisément par là on en peut apprécier la portée : car si les tendances sociales sont communes à la généralité des individus, ou seulement à quelques-uns, si tous les éléments de la nation les manifestent et au moins les comprennent, ou si elles sont l'apanage d'une minorité éclairée, les tendances littéraires qui s'en réclament auront par suite un avenir considérable ou restéint, seront ou non les germes d'un progrès durable.

Or, si l'on veut établir dans la nation turque une division, elle ne peut être que la suivante : d'une part l'immense majorité, encore fruste, peu cultivée, attachée plus qu'on ne saurait dire à ses habitudes, croyances, et préjugés de toutes sortes, et d'autre part une minorité éclairée, curieuse et diligente, ouverte au progrès, rompant en lisière avec la tradition. C'est de cette minorité que sont sortis les réformateurs littéraires. C'est de la majorité surtout que sont venues à leur égard les attaques ou l'indifférence : parce qu'il n'y a pas de sentiments à proprement parler littéraires sans une culture générale, sans une certaine préparation morale.

La nouvelle école « réformiste » est bien loin, en effet, de trouver chez ses compatriotes cet accueil et cet encouragement qui sont, d'ordinaire, l'éveil du sentiment chez un peuple appréciateur du talent et soucieux de l'avenir. Les organisateurs de cette réforme sont de jeunes littérateurs, tous hommes de mérite et de conscience qui, par le seul appui de leur plume, se sont créé une situation honorable dans le monde, et ont, cela est incontestable, donné un nouvel élan aux belles-lettres orientales. Et ils sont exposés aux sarcasmes amers du gros public, et à toutes les plaisanteries les plus dures. Et ils ont à se défendre en même temps des impitoyables attaques des publicistes jusqu'ici les plus renommés de Constantinople, comme Midhat effendi, qui, il y a deux ans, dirigeait dans le *Sabah* une attaque extrêmement sévère contre les jeunes littérateurs.

On comprend la violence de cette opposition si l'on considère le programme d'ensemble de l'école, et les tendances de la majorité de l'autre parti. Leur programme a pour premier article : s'affranchir de la tradition, en littérature et en art. La poésie turque (car littérature, en Orient, est presque synonyme de poésie) a vécu jusqu'ici sur les fonds très anciens des poésies arabe et surtout persane : il faut rompre ces attaches. A puiser depuis deux ou trois siècles à la même source, si on ne l'a pas absolument tarie, on l'a pour le moins appauvrie, et le goût de son eau est devenu banal. Il faut puiser ailleurs. Ailleurs, c'est-à-dire principalement en Occident. La jeune école va même plus loin. Elle nie à la fois et que l'inspiration persane soit salutaire, et qu'elle soit bien « nationale ». Le génie turc, dit-elle, ne s'est pas révélé jusqu'à nous, parce

qu'il était étouffé par l'imitation orientale et asiatique. Nous sommes les annonciateurs d'une aurore. Nous révélons le génie véritable de la nation.

Ce seul principe général les amenait à s'isoler de la foule, par quoi la tempête se déchaîna. Il faut reconnaître qu'à montrer ce qu'il y avait d'excessif dans leur doctrine, d'ingrat vis-à-vis des prédécesseurs et des inspireurs persans, d'orgueilleux aussi, les adversaires de cette école eurent assez beau jeu. Mais les « Réformistes » ne répondirent que par une surabondance de travail et un surcroît d'efforts. Et ils continuèrent à mépriser le vulgaire, la foule des profanées. Ils en arrivèrent presque à déclarer que la marque de l'insuffisance de la poésie ancienne, c'est qu'elle est accessible au public, par son fond et par sa forme. Par son fond, car elle roule éternellement sur deux ou trois sentiments généraux, *donc*, il faut compliquer la pensée; par sa forme, car elle use d'une syntaxe et de formules et d'images qui sont dans le domaine de tous, *donc* il faut compliquer la langue.

Par là, le débat a pris une nouvelle ampleur. Et, en réalité, cette doctrine est-elle à l'abri des critiques? La langue n'est-elle pas faite pour le peuple comme pour nous? « Cet instrument merveilleux » est œuvre de la foule, une matière fabriquée par cette foule. Sans doute, une fois cette matière formée, les lettres l'ont travaillée, affinée, rendue plus flexible et variée. Et même, quoi qu'on fasse, le seul organe des littérateurs modernes, le *Servet-i-Funoun*, a peut-être plus fait pour la perfection de la langue turque que bien des discussions de grammairiens et bien des critiques de journalistes. Mais la langue n'appartient pas en propre aux lettrés. Ce n'est pas un bien dont ils doivent user à leur guise, surtout lorsqu'ils affichent des intentions de chefs d'école. Cherchons sérieusement la vérité: Si la littérature veut être éducatrice, veut contribuer à un progrès, veut être un instrument d'évolution, qu'elle se fasse entendre de ceux surtout qu'il faut élever. S'il est quelque chose dans les idées occidentales qui puisse améliorer la situation intellectuelle, morale, sociale, des orientaux, il est juste que le peuple y participe; si vous avez quelque chose de profitable à dire, dites-le dans une langue claire, simple, précise. L'artiste le plus raffiné est tenu par là de garder à la langue son caractère national et populaire; il est parfois forcé de parler la langue populaire. S'il veut se tailler un idiome particulier dans la langue commune, s'il croit pouvoir modifier à son gré le sens et les rapports des mots, il sera puni de son orgueil. L'obscurité s'attachera à ses paroles.

Et c'est, après le mépris trop violent de la tradition, la seconde faute de nos jeunes littérateurs. Ils n'ont pas pris garde que la phrase n'est que le vêtement de la pensée, et qu'à vouloir trop accor-

der à celle-là, on arrive à voiler trop complètement celle-ci. Ils raffinent sur la langue à la façon des Précieux du xvii^e siècle commençant, et parlent de choses trop simples dans un style trop artificiel. On y reconnaît l'influence des écoles « décadentes » et « esthètes », pour lesquelles ils se sont passionnés. Ces écoles n'ont pas fait en France bien longue carrière. — « Je ne croirai jamais, dit un écrivain délicat, au succès d'une école littéraire qui exprime des pensées difficiles dans une langue obscure. » (Anatole France.) Que cette pensée soit la devise de nos jeunes poètes !

Et je considère comme une troisième erreur le mouvement occidentaliste trop prononcé des réformateurs de la littérature orientale. M. Léon Abrami, mon ami et ancien élève, me le faisait remarquer dans une sérieuse étude sur la littérature turque moderne.

« Dans toute réforme de ce genre, m'écrivait-il, il est important
« de distinguer d'une part, le fond, de l'autre, la méthode et la
« forme. Pour le fond des idées et l'essence de la littérature, je ne
« vois pas clairement jusqu'où il serait possible, jusqu'où même il
« serait sans danger de puiser largement aux sources occidentales.
« Jusqu'où il serait possible : car il ne s'agit pas de parler *in*
« *abstracto* d'idées et sentiments occidentaux, français, italiens,
« anglais, etc. Idées et sentiments signifient quelque chose de pré-
« cis. C'est la façon particulière de concevoir l'homme, la vie, le
« monde, la divinité, et les rapports qu'ils soutiennent. Or, que
« prétendent imiter vos réformistes ? Nos idées sur la politique et
« l'économie sociale ? Nos idées sur la vie humaine ? Notre con-
« ception de la femme ? Notre athéisme ? Mais quelle commune
« mesure entre les conceptions occidentales et orientales sur ce
« point ?

« Par quoi il serait dangereux de vouloir vous les assimiler si je
« puis dire de vive force. Ce n'est pas une poignée de littérateurs
« éclairés qui peut réformer une société. Nos idées, croyances,
« coutumes sont le résultat non seulement d'un milieu spécial,
« mais d'une hérédité dont nous portons le poids depuis des siècles.
« L'orient n'y est pas encore préparé. A nous les prendre, il n'est
« pas certain qu'il y gagnât quelque charme. Il est certain au con-
« traire qu'il y perdrait quelque sincérité.

« Je reconnais parfaitement ce que ces nouvelles tendances ont
« de généreux et même de parfois assez légitime dans leur fond.
« Mais elles sont destinées à rester stériles si elles négligent les
« nécessités de l'assimilation. Je conçois bien que vos littérateurs
« soient las des « roses » et des « rossignols » dont vos poètes
« nous entretiennent depuis qu'il y a des poètes en Orient. Qu'ils
« cherchent une nouvelle source d'inspiration ; qu'ils se tournent
« vers l'étude de l'âme ; qu'ils abordent les problèmes psycholo-

« giques, je le comprends. Mais qu'ils n'aillent pas plus vite que les
« choses mêmes : ils ne seraient pas sincères.

« La civilisation a compliqué notre cerveau et nos nerfs, en
« même temps qu'elle répandait comme une teinte d'uniformité et
« de monotonie sur les choses. Vous l'admirez. Mais c'est le pro-
« duit des siècles. L'orient est tard venu à la vie européenne. Qu'il
« complique sa vie, son cœur, son cerveau, et qu'après, seulement,
« sa littérature se complique. Alors, si elle s'inspire de la réalité,
« elle pourra être belle et sincère.

« J'en reviens toujours à ceci, que de nous, vous devez prendre
« surtout la méthode et la précision dans l'art. Si je vois partout,
« dans tous les genres, restreints d'ailleurs, de votre littérature,
« si je vois partout des poètes (même chez les historiens), jamais
« des psychologues minutieux (même chez les romanciers), je me
« dis que c'est que vos littérateurs s'en tiennent à trois ou quatre
« sentiments généraux, parce qu'ils n'en peuvent voir d'autres, et
« qu'ils les décrivent sans méthode ni précision.

« Comme conséquence, la littérature étant, avant toute chose,
« l'expression des mœurs, que vos mœurs se transforment et votre
« littérature suivra. »

Je n'ai qu'à applaudir à la justesse de ces opinions. Aujourd'hui, la littérature turque se détache de son type original. Elle s'écarte violemment de l'Asie pour se rapprocher de l'Europe. J'ai voulu montrer ce qu'il y a d'excessif dans ce mouvement. Quoi qu'il en soit, en l'état de crise politique et sociale que traverse le monde ottoman, on ne saurait en préjuger les résultats.

HUSSEIN DANISCH (1).

(1) Le professeur Hussein Danisch est le secrétaire actuel de Damad Mahmoud Pacha.

LA JEUNE

LITTÉRATURE

TCHÈQUE

Depuis 1890 on peut constater dans la littérature bohémienne une nouvelle et décisive orientation qui se caractérise par un dégoût conscient et prononcé de la poésie au cosmopolitisme verbeux comme de celle qui prend son inspiration dans un patriotisme étroit, elle s'écarte du romantisme sentimental et indigeste et du roman bourgeoisement réaliste, du drame emphatique et à ficelles où l'auteur ne se soucie que de l'action extérieure. Telle fut l'évolution de notre littérature dans ces dix dernières années. On ne peut nier toutefois que les grands courants d'idées qui ont dominé les lettres européennes, — l'influence de l'art français en les dix années qui viennent de s'écouler a été notamment décisive, sur la critique en Bohême, — ont exercé superficiellement leur action sur une petite littérature, comme l'est la nôtre. Et tel devait être le cas chez nous, puisque nous luttons pour une organisation nationale et sociale dont les principes ne sont pas encore suffisamment établis.

Pendant toute la durée de ce siècle et après des catastrophes lourdes de conséquences, le peuple bohémien tendit tous ses efforts vers une vie nouvelle et indépendante dans tous les domaines de la politique et de l'art. Il employa toute son activité à développer librement ses forces physiques et intellectuelles, opprimées et combattues de toutes parts; il hâta l'éclosion de sa civilisation originale par une lutte active et constante contre la germanisation et contre un gouvernement hostile à sa libre expansion.

Mais je voudrais cependant mettre le lecteur en garde contre toute fausse interprétation de mes affirmations, qui tendrait à faire croire que les jeunes artistes de la Bohême ne sont que de simples et stériles imitateurs des littérateurs étrangers. Les traditions de notre civilisation originale persistent bien qu'elles aient été affaiblies pendant de longs siècles. Un grand penseur, *F.-G. Masaryk*, entreprit de les exprimer et de les formuler dans des livres d'une grande portée philosophique et sociale (*Ceska Otazka, Jan Hus, Karel Havlicek, etc.*).

L'impérissable caractère national et les fluctuations des événements sociaux et politiques en Bohême contribuèrent pour une grande part à l'absorption et l'assimilation des influences étrangères dans le sens d'une adaptation originale. En outre, quelques critiques de talent qui s'efforcèrent d'ouvrir à la littérature bohémienne de plus larges horizons et à lui créer des voies nouvelles, loin des sentiers battus, exercèrent sur l'art nouveau une action décisive.

Je veux rappeler à ce sujet le caractère d'un jeune écrivain, mort prématurément, H.-G. Schauer, qui, dans ses *Essais*, défendit la cause d'un art social substantiel et d'avant-garde pouvant procurer aux classes populaires une nourriture intellectuelle, saine et forte. Dans ses travaux, F.-X. Salda recherche la valeur sociologique de l'œuvre d'art, les influences qui s'exercent sur son développement et tente de les mettre en rapport avec sa personnalité artistique.

F.-V. Krejci, auteur d'un livre sur Ibsen, poursuit aussi des tendances sociales, bien qu'en ces derniers temps il soit tombé dans un vague et indécis éclectisme. Ziri Karasek qui écrit plusieurs volumes sur Ibsen et Walt Whitman, ne cherche dans la poésie que la pure beauté, s'assimile toutes les originalités artistiques et parvient à en extraire et à reproduire leurs esthétiques spéciales. Tels sont les principaux représentants de la critique.

Cependant les productions originales dans le sens étroit des mots sont en grande partie, restées en-dessous de ce que l'on attendait de ces jeunes talents. Je signalerai deux causes de cette infériorité : d'abord la génération nouvelle eut à lutter âprement contre celle qui la précéda ; il faut tenir compte ensuite de la période de transition enfiévrée dans laquelle semble se trouver la vie publique en Bohême.

Il est sans doute très caractéristique que tous ces jeunes écrivains, comme du reste, disons-le en passant, tous ceux des générations précédentes, n'aient pas produit un grand drame absolument remarquable.

Les deux œuvres dramatiques les plus appréciées *Vina* et *Otzoha*, de Jaroslav Hilbert sont des pièces de caractère bourgeois sans aucune envolée quelque peu audacieuse vers l'infini et l'universalité, sans prescience des idées futures. Ils s'accordent, quant à la conception et à la technique, avec l'époque qui disparaît. Il n'y a pas là d'artiste d'avant-garde.

Il en est de même pour le roman. Un des protagonistes du naturalisme dans la littérature bohémienne, Vilem Mrstik n'a produit qu'une seule œuvre de valeur, son roman de *Santa Lucia*, la triste histoire d'un étudiant de la campagne qui dans l'atmosphère troublante de la grande ville se livre à la débauche et se perd irrémédiablement. Ce n'est qu'un médiocre psychologue, mais son talent se révèle dans la description du paysage très contestable déjà dans son second volume, l'idylle romanesque intitulée : *Pohadka maje (la Légende de mai)* ; ce livre n'est, du reste, que le récit d'un goût douteux d'un amour sot et banal, à l'usage des familles comme il faut des petites villes, Josef K. Slejhar se rapproche beaucoup plus des tragiques réalités de la vie. Il est pessimiste.

Dans ses peintures de la misère et de la dégradation des êtres déshérités, dégénérés et opprimés qui se dressent en révoltés contre la société actuelle, il ne recule devant aucune des abjections et des souffrances qui constituent le martyrologe de ces créatures damnées socialement, reléguées bien au-dessous du niveau de la brute. Malheureusement il s'abandonne trop souvent à une fastidieuse rhétorique, il fatigue le lecteur par une accumulation de mots et d'épithètes inutiles, dans le but fallacieux de le gagner à ses idées. La plus importante de ses œuvres est intitulée : *Kure « Melancholik »* l'histoire d'un petit enfant, ainsi que le volume de contes *Z prirody asyplecuosti*. Lorsque j'aurai cité les travaux de Rujena Svobodova, qui nous montre avec une grande intensité psychologique l'âme féminine dans ses replis les plus cachés, et les études psychiques de Karel Kaminek et de Luisa Zikova, malheureusement morte trop tôt, j'aurai parlé à peu près de tout ce qui, dans le domaine de la bonne prose, peut prétendre à une place estimable. Avec les romans de Jiri Karasek, travaux psychologiques et sensitifs qui retracent les sensations,

les souffrances et les espérances des êtres effarouchés par la vie et repliés en eux-mêmes, je passerai à la poésie où la jeune génération a produit ce qu'il y a de meilleur et de plus beau.

Et vraiment il semble que l'art des vers ait absorbé toutes les forces des jeunes pour faire germer les fleurs les plus éclatantes et les fruits les plus exquis. Je veux m'en tenir chez Jiri Karasek au rêveur nostalgique des siècles écoulés, au poète de ce qui est à demi fané, des alanguissements, des malades, jusqu'aux racines de la vie, à l'ennemi de la femme futile et au glorificateur des amours profondes.

Dans ses volumes de poésies intitulés : *Zazdena Okna*, *Sexus necans*, etc., il a produit des pièces originales, accomplies sous le rapport de la forme et d'un accent nouveau. Il se détourne absolument de la vie de ses contemporains et de leurs luttes; il s'absorbe en lui-même et dans son rêve, il s'y renferme aristocratiquement, si je puis ainsi m'exprimer. Triste et sombre, il pénètre et fouille jusque dans les profondeurs de son âme.

Également blessé par la vie, douloureusement ému par la malheureuse destinée et l'abaissement de sa patrie est Antonin Sova qui, dans ses premiers livres, s'est révélé comme peintre réaliste de détail. Mais il s'évada de cette lice trop étroite et s'éleva vers des hauteurs insoupçonnées. Dans sa poésie *Zlomena duse*, il a retracé une phase de la vie intellectuelle en Bohême et posé la douloureuse question de savoir comment un peuple si petit pourra accomplir l'œuvre de sa délivrance, de sa délivrance par ses propres forces. Et il voit l'avenir lointain, il rêve d'un pays libre et honoré où l'âme pourrait déployer, sans contrainte, toutes ses beautés, révéler sa grandeur, son désir de vivre et les qualités qui l'égalent à la divinité. Il a atteint l'apogée de son talent dans son livre *Vyborrene Smutky*. Nous parvenons ici sur des hauteurs presque inaccessibles, nous planons dans les nuages, nous voyons de loin au-dessous de nous le tumulte humain ou nous plongeons profondément dans les mystères de l'âme et de l'existence qui prennent racine dans la souffrance. Plus joyeux d'être, luttant au clair soleil, assuré de la victoire, comme un messager de la grande liberté nous apparaît Stanislav K. Neumann. Dans ses poésies il jette un vigoureux anathème à la société bourgeoise, à l'hypocrisie morale et à la stupide religiosité; il combat toutes les contraintes et toutes les oppressions; il tient haut levé la bannière de l'anarchie.

Une force jeune et puissante, et une surprenante spontanéité se révèlent dans ses vers, à la recherche çà et là de formes plus fermes et de routes plus certaines. S. Machar prend part aux luttes de la vie moderne. En ses premiers livres se décèle un écrivain épris de romantisme, mais aussi un esprit perçant, sceptique, ironique, souvent jusqu'au sarcasme qui raille les souffrances d'un amour sans espoir, les désirs et les douleurs de son propre cœur et cherche à les dominer. Son poème *Magdalena*, l'histoire d'une prostituée, est une attaque vigoureuse et mordante contre la société bourgeoise et sa morale relative et commode, un appel au combat qui dut retentir désagréablement aux oreilles des Philistins satisfaits d'eux-mêmes. Machar écrivit des poésies de la plus pure beauté, pour glorifier de grandes idées; il écrivit également des poèmes à tendances sociales et politiques, et prenant en mains le fouet de la satire et du pamphlet, il se mêla aux luttes politiques journalières.

La vie folle et turbulente s'agite auprès de lui, mais enfoncé dans sa calme méditation, absorbé tout entier par des visions d'éternité Otokar Brezina, un des plus grands poètes actuels, n'écoute pas ses bruits. Loin du chaos de la vie contemporaine, loin de ce qui est bas et mesquin, sa poésie s'élance dans l'au-delà, vers l'origine des choses, vers la vie antérieure, vers les principes.

immanents de la vie et de la mort. La vision du poète pénètre les plus profonds mystères du monde; l'âme humaine s'y révèle dans toute sa magnifique et éclatante grandeur. Nous respirons l'atmosphère des dieux, nous marchons dans des sentiers qui mènent aux portes d'airain derrière lesquelles l'énigme de l'univers cache ses secrets. Ces poésies indiquent un stade de clairvoyance, ce sont les « claires ténèbres » des anciens mystiques contemplant l'Impérissable planant au-dessus de la raison humaine. Les poèmes écrits en vers libres d'un rythme berceur et délicieux, avec des images et des harmonies nouvelles, tendent à exprimer « l'inexprimable ». Elles sont grandes, sublimes, chastes et fières. Brezina est un solitaire, qui accrut le trésor intellectuel de l'humanité. Il est resté inaccessible à l'intelligence du bas peuple... Et maintenant, je dois parler de Karel Hlavucek qu'une vie misérable poussa à la mort. Son petit livre *Mstiva Kantilena* est une lamentable et poignante confession qu'aucun faux accent ne dépasse. Toute sa propre histoire est là reproduite en quelques poésies, admirablement stylisées, un chef-d'œuvre en miniature. Je voudrais dire quelques mots du plus jeune de tous, Viktor Dyk, esprit indépendant, inquiet, mordant, dont les poésies légèrement tracées, tour à tour ironiques et sentimentales, en même temps sont des improvisations du moment, un perpétuel bercement, un admirable mélange de langueurs et de désirs.

Je voudrais nommer encore Otokar Theer, K. Lexina, Janz Vojkovic, la jeune phalange des écrivains de l'avenir... mais je me suis proposé de parler simplement des principaux représentants de la jeune littérature, de ceux qui, par leur valeur, ont déjà acquis une place définitive dans l'histoire de notre littérature.

PROCHAZSKA.

WERTHER LE JUIF

ROMAN

(Suite) (1)

CHAPITRE XIX

En entrant au magasin le premier regard d'Hélène se dirigea comme d'habitude vers sa place. Justement il s'y trouvait une lettre. Elle s'en empara vite et reconnut aussitôt l'écriture de Léo. Tout émue elle se retira dans la petite arrière-boutique, après avoir jeté un « bonjour » presque inintelligible à son patron. Ayant enlevé prestement son chapeau et sa jaquette, elle s'assit en tremblant sur une chaise. Elle se sentait si lasse et son cœur battait si fort qu'elle regarda un long moment la lettre, avant de l'ouvrir. Enfin elle en commença la lecture. Sa main avait des tressaillements nerveux ; deux grosses larmes tombèrent lentement sur ses genoux. Léo s'excusait de n'avoir pu venir pendant cette dernière semaine, mais il espérait bien la rejoindre sans faute le lundi suivant. Il avait reçu ses dernières lettres, mais le temps lui avait totalement manqué pour y répondre... Voilà donc la lettre qu'elle attendait si anxieusement ! Le ton en paraissait si froid, si glacial, ainsi que l'appellation « chère Hélène » et la fin : « Amitié, ton Léo. » Et pourtant il savait parler avec tant de chaleur et écrire si tendrement ! Pourquoi ne l'avait-il pas fait cette fois-ci ? Pourquoi ne venait-il pas la voir cette semaine à Berlin ? Enfin, pourquoi n'avait-il pas répondu à ses trois longues lettres si pleines d'amour ? Il n'alléguait même aucune excuse et d'ailleurs n'était-il pas absolument libre et maître de ses actes ? Mais il demeurait chez cette belle jeune femme dont il lui avait si souvent parlé en plaisantant, et il passait ses journées avec elle, sa fille et le mari que Léo vénérât en sa qualité d'ancien professeur ? Oui, ils semblaient tous décidés à ne pas le laisser échapper, à ne

(1) Voir *l'Humanité Nouvelle* depuis novembre 1899.

pouvoir se passer de lui. Il devait certainement être toujours en leur compagnie, à causer avec eux, à les divertir, faisant la cour aux dames, car ce n'est pas en vain qu'il avait été « étudiant en couleur » ! Il « était obligé » d'être galant, lui avait-il dit un jour.

Et cependant la pauvre était jalouse. Il pouvait assurément les estimer, les amuser, leur plaire même, mais l'amour, l'amour, c'est auprès d'elle seule qu'il le trouvait, et elle devait compter plus pour lui que tous trois réunis ! Pourquoi donc ne venait-il pas, oh ! pourquoi ? Il ne viendrait que lundi, et on était aujourd'hui jeudi, encore trois, quatre longs jours....

Pensivement, tristement elle posa la tête dans ses deux mains.

« Bonjour, M^{lle} Ernesti ! »

Elle releva brusquement son visage et aperçut sa collègue Flora Schmieder dont le regard rapide enveloppa tout le magasin.

« Quelle étrange mine vous avez ! Vous avez certainement dû recevoir une lettre de sottises ! Est-il possible d'avoir une telle figure le matin de si bonne heure ! Mais, qui pleure le matin rit le soir. Vous connaissez le proverbe !

La pensée que cette jeune fille eût été témoin de sa tristesse et aperçut la lettre fut fort désagréable à Hélène. Elle n'aimait pas cette compagne, précisément parce qu'elle témoignait d'une gracieuseté toujours exagérée envers tout le monde. Hélène appelait cela une « amabilité de chat ». C'est pourquoi elle répondit brièvement.

« Non, vous vous trompez. Ce n'est pas à cause de cette lettre. J'ai seulement un violent mal de tête ! »

Flora troussa légèrement la lèvre supérieure. Une multitude de suppositions lui traversèrent l'esprit.. Elle n'était pas si sotte pour croire tout ce que cette orgueilleuse Hélène lui racontait. A Hélène (ce modèle de vertu si peu bavarde et si attirante pourtant), elle avait voué une haine instinctive. Elle n'ignorait pas que lorsqu'une jeune fille est assise le matin de bonne heure, avec une lettre sur ses genoux les mains jointes et regardant fixement et douloureusement dans le vide, et que cette jeune fille est en outre d'une pâleur mortelle, fatiguée et languissante, c'est toujours l'« amoureux » qui est en cause. Ou il lui avait retiré sa parole, à jamais, ou elle se sentait coupable..... Elle savait cela par expérience... Elle se proposa de l'épier.

Ses yeux étincelaient étrangement tandis qu'elle enlevait sa jaquette et son corsage pour vêtir sa blouse de travail.

« Voulez-vous que je vous aide ? » s'écria Hélène, en s'élançant pour tenir le corsage, en attendant que les deux bras blancs de Flora se fussent logés dans les manches très collantes. Pendant qu'Hélène était derrière elle, mille idées surgissaient dans la tête de Flora, se

rattachant à ce qu'elle avait appris la veille au soir. Son « Max » (elle le connaissait depuis neuf semaines), lui avait parlé de son association d'étudiants comme une société des plus élégantes et des plus honorables. Cette société n'admettait par conséquent aucun juif en son sein; à vrai dire, elle en comptait un depuis longtemps déjà, un paisible philistin qu'elle devait connaître, entre parenthèses, car son « amoureuse » était employée dans son magasin. Cette nouvelle avait immensément surpris et réjoui Flora : oui, ce ne pouvait en être une autre... c'était Hélène. Ah ! elle le lui lancerait ce juif au visage à la première occasion, et elle devait être encore bien heureuse que son secret fût en si bonnes mains. Oh, cette Hélène, mais ces natures tranquilles sont toujours les pires.

« Eh bien ! M^{lle} Ernesti, M^{lle} Schmieder, où vous cachez-vous ? Que faites-vous donc là derrière ? » fit entendre la voix fâchée du patron, Elles s'avancèrent en courant.

« Voulez-vous vous occuper de la correspondance, M^{lle} Ernesti, et vous, M^{lle} Schmieder, chargez-vous de délivrer les commissions. Je dois faire une course pour affaires, et je désirerais vous voir travailler sérieusement. La dernière demoiselle est malheureusement encore une fois absente. Ce disant, il disparut.

Le calme régnait dans le magasin ; neuf heures venaient de sonner et d'ordinaire aucun client ne se présentait d'aussi bonne heure. Les deux jeunes filles étaient donc tranquillement occupées à leur besogne, tout en poursuivant l'une et l'autre le fil distinct de leurs pensées. Hélène debout devant le haut pupitre répondait aux lettres courantes.

Oh ! qu'il lui devenait pénible de rester debout ! Depuis une quinzaine de jours, elle éprouvait une lassitude étrange, et chaque jour ce sentiment de faiblesse ne faisait que croître. Il lui fallait s'asseoir par intervalles de plus en plus rapprochés. Mais elle ne pouvait se permettre ce repos qu'en l'absence du chef, sinon, elle devait, avec une force surhumaine, se contraindre, les dents serrées, à dominer sa lassitude et à rester fermement debout. Quel supplice atroce quand le chef restait toute une heure dans le magasin ! Que de fois elle avait dû presser l'un contre l'autre ses genoux appuyés au froid pupitre de bois. Elle y cramponnait aussi ses deux mains, ne voulant pas s'asseoir sous les yeux du chef. Qu'aurait-il pensé d'elle ? Parfois elle était sur le point de succomber à cette fatigue lourde et terrassante, à ces maux de tête martelants, à ces poignantes douleurs internes lorsqu'elle se pressait contre le pupitre. Elle se traînait alors pour se reposer un instant jusque dans l'arrière boutique où, abattue, elle se laissait choir sans force sur une chaise. Alors quel profond bien-être, quel immense soulagement : être enfin assise !

Et chaque jour ce malaise augmentait ; elle ne pouvait plus, à

présent, rester une heure debout sans qu'il ne se fit aussitôt sentir.

Si elle savait seulement ce qu'elle avait !

Mais elle n'osait consulter un médecin, et quoiqu'elle pressentît intérieurement les causes de cette souffrance, la certitude de la vérité l'effrayait. Elle voulait éviter le médecin et son regard scrutateur. Chez elle, presque toujours assise, elle avait moins à redouter ces indispositions. Cependant elle y éprouvait aussi cette lassitude insurmontable, et le matin à son lever, elle avait une sensation de profond écoëurement...

Que signifiaient tous ces symptômes ?

Puis elle était devenue si nerveuse, maintenant elle tressaillait quand une porte battait, quand une lourde voiture passait bruyamment, quand son petit frère criait, quand sa sœur jouait du piano...

Pourquoi ?

Et aujourd'hui c'était pareil ! Hélas ! elle n'était jamais venue de si mauvais gré au magasin ; elle ne s'était jamais sentie aussi lasse, aussi languissante, aussi mal ; elle n'avait jamais ressenti de si violentes douleurs ni de si cruels tiraillements dans la poitrine, et, elle éprouvait en outre un dégoût tel qu'elle aurait voulu jeter sa plume très loin et s'étendre tout du long sur le plancher.

Et Léo...

..... Cette lettre... le voir... pas avant lundi, et aujourd'hui seulement jeudi.... seulement jeudi, encore trois, quatre interminables journées...

Oh ! ce martellement dans la tête, dans la tempe droite, avec une oppressante régularité ! La plume avait glissé de ses doigts et elle s'affalait lourdement sur la chaise à côté d'elle.

« Eh bien ! M^{lle} Ernesti, qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Vous êtes sérieusement indisposée ! » dit Flora, en quittant des yeux son travail. Le son de sa voix était sincère et sympathique, car la jeune fille avec son visage pâle et ses yeux désolés lui faisait réellement pitié en cet instant. « Je cours vous chercher un verre d'eau ! » Elle s'élança prestement dans la cour par la porte de derrière et revint moins d'une minute plus tard.

« Je vous remercie beaucoup, vous êtes bien aimable ! » répondit faiblement Hélène. « Ce n'est rien ; vous savez, je souffre souvent ! »

« Comment pouvez-vous vous tourmenter ainsi pour une lettre ! Je n'y comprends rien !.... Ah, oui, l'amour ! » — ajouta-t-elle en riant et en regardant Hélène avec attention.

Celle-ci tressaillit et leva sur Flora des yeux étonnés. Savait-elle quelque chose ? Et par qui le saurait-elle ?... Mais non, elle ne pouvait rien savoir et n'énonçait sans doute qu'une supposition ; elle riait si innocemment avec des yeux si gais !

« Pouvez-vous croire cela ? Moi, aimer ? Ce n'était qu'une plaisanterie de votre part, n'est-ce pas ? Elle se leva lentement tout en observant anxieusement le visage de sa compagne.

« Oh ! Une plaisanterie ?... Je sais ce que je sais ! » répondit Flora riieuse et en examinant la mine défaite d'Hélène.

« Allons ! vous êtes curieuse ! Vous voulez surprendre mes secrets. Oui, oui, cette lettre, et vous pensez donc... oh ! c'est trop drôle !

« Ma chère demoiselle, ne dissimulez pas ainsi ! j'ai appris mainte chose. On a de bons yeux, le soir, et puis, et puis, il y a encore d'autres histoires ! » répliqua Flora en mordillant de ses dents blanches un mince bout de fil.

Il se fit tout à coup une lumière dans l'esprit d'Hélène. Elle voyait clair à présent. Léo aurait-il raison ? Était-elle liée avec un de ses frères en couleur ? Comment s'appelait-il donc ? Horst ! Celui-ci connaissait la liaison de Léo et avait dû en parler à Flora, car c'était une singularité que deux frères en couleur fussent précisément amoureux des deux jeunes filles travaillant dans le même magasin....

Aimer ?...

Oh ! non ; comment cette Flora pouvait-elle aimer ? Elle n'était que depuis trois mois dans le magasin et elle en était à son troisième amoureux...

Puis que m'importe, pensa-t-elle.

Elle rassembla ses idées avec peine.

Oui, c'est vrai, elle était en présence de la jeune fille qui connaissait l'histoire de son amour, et il fallait qu'elle parvienne à découvrir à tout prix ce qu'elle savait. Oui son esprit était troublé, et elle percevait les battements de son cœur meurtri jusque dans sa gorge. Se pouvait-elle que Flora sut rien de plus que le simple fait de sa liaison avec Léo ?

Mais quoi ! si pourtant, si.....

Elle se prit à trembler.

« Dites-moi, Mademoiselle, je vous en prie, je vous en prie, que savez-vous ? vous ne pouvez cependant rien savoir ! » ajouta-t-elle d'un ton suppliant en laissant retomber sa plume.

Flora se mit à rire aux éclats. Elle était donc niaise, voilà qu'elle se trahissait de plus en plus !

« Oh ! mon Dieu ! absolument rien que ceci. Il s'appelle Léo Wolf, il est étudiant et juif et dans la même association que mon Max ? c'est tout, je ne sais rien, absolument rien, réellement rien de plus ! » répliqua Flora, en appuyant avec intention sur ses dernières paroles et en ouvrant des yeux attentifs, car elle avait été frappée du regard incertain et anxieux d'Hélène.

« Ah ! c'est bien », dit celle-ci en respirant comme si on lui avait

enlevé un poids du cœur, « il n'y a rien d'étrange à cela ! N'est-il pas vrai ? »

Flora se mit à rire. Non ! cette jeune fille était décidément trop sotte. Comment ? Se trahir de la sorte ! Bien habile qui l'eût prise elle-même à se dénoncer ainsi ! Elle continuait à rire. « Que pourrait-il encore y avoir ? Nous autres demoiselles de magasin, nous aimons à nous amuser ; nous nous faisons escorter, nous nous promenons, et l'on s'amuse. »

Son rire était désagréable à Hélène qui en sentait toute la frivolité. Elle se dépêcha de boire son verre d'eau et retourna à son pupitre.

Pendant cinq minutes on n'entendit plus que la respiration oppressée d'Hélène et le grincement de sa plume, tandis que Flora finissait de préparer bruyamment quelques paquets sur le comptoir en sifflant tout bas des airs d'opérette, s'arrêtant à cette chanson qui semblait particulièrement lui plaire :

« Secret amour, secret amour.
Que nul autre ne peut connaître ! »

Hélène avait l'horreur d'une jeune fille qui siffle ; mais elle surmonta sa mauvaise impression pour ne pas blesser Flora qui venait de se montrer prévenante à son égard. Machinalement, elle continuait à écrire. Une pensée unique l'occupait : encore quatre jours, quatre jours avant de le revoir. Le revoir, cette pensée la rendit si heureuse qu'un léger sourire embellit pendant quelques minutes son pâle visage.

Oh ! quand elle le verrait, quand elle l'embrasserait, tout serait bien, tout serait de nouveau bien...

Flora avait terminé sa besogne. Quel ennui, cette recherche minutieuse, cet emballage, cet assemblage et ce coupage ! Quelle joie profonde quand ce travail fut fini ! Elle sortit de derrière le comptoir en fredonnant, jeta un coup d'œil du côté du haut miroir, mit sa coiffure en ordre, et rajusta son corsage de tricot qui moula son buste plein et rebondi.

Elle se dirigea ensuite vers la porte du magasin, lança au passage un regard oblique vers Hélène qui écrivait avec attention, puis, elle se mit à observer ce qui se passait dans la rue. Suivre du regard la vie et l'activité fiévreuse de la rue était son passe-temps favori, à condition qu'il passât de temps en temps des jeunes gens avec lesquels elle pût coqueter et minauder, car sans ceux-ci la vie de la rue lui était supérieurement indifférente. Que lui importaient les vieux casseurs de pierre qui martelaient et cognaient des cailloux milieu de la rue, avec un tel bruit, qu'on était forcé de se bou-

cher les oreilles, les charrettes pesantes et leurs conducteurs qui, de l'autre côté de la chaussée, chargeaient tout le jour des caisses sur leurs chariots. Elle trouvait simplement stupides tous ces gens pleins d'activité. Pourquoi ne faisaient-ils pas comme elle ? Travailler exclusivement en présence du chef !

Elle ne pouvait supporter la vue de ces gens affairés. Et ces ouvriers qui venaient acheter leurs gants chez elle ; leurs mains étaient toujours si crevassées, si rouges ! Tandis que de l'autre côté de la rue, dans le magasin de confections et la boutique de drogueries !... Justement ils se tenaient de nouveau tous quatre devant la porte du magasin et regardaient de son côté, cherchant, par toute espèce de tiraillements de moustaches, par des gestes gracieux dans leurs chevelures et de mouvements de bras arrondis à attirer son attention sur eux.

Quel plaisir d'essayer tout son art de coquetterie, de les « rendre fous » tous quatre à la fois, et, selon son expression, de les « exciter » ! Elle aimait ces deux expressions significatives, parce qu'elle les avait entendues dans la bouche de ses adorateurs. Elle faisait en ce moment une mine suprêmement dédaigneuse en examinant lentement les employés, car la raison principale de sa manœuvre de coquetterie était : plus l'on semble inexorable, plus sûr est l'effet produit ! Puis ils étaient là quatre, et elle voulait montrer à tous la même bonne grâce pour ne s'en aliéner aucun. Plus loin, dans le magasin de confections, on commençait aussi à s'agiter ; il n'y avait pourtant là que des « garçons juifs » ; mais elle se sentit flattée quand même ; l'un des jeunes gens avait un si long nez que, lorsqu'il voulait montrer visage aimable, il ressemblait exactement à un chimpanzé. Cette comparaison lui plaisait follement. Max l'avait appliquée à un long nez juif aperçu la dernière fois qu'ils étaient sortis ensemble.

Elle se mit à rire...

Se donner à un juif ? Jamais ! A moins qu'il ne fût extrêmement riche et qu'il veuille lui acheter les fantaisies les plus coûteuses, sinon, ce n'est certes pas elle que l'on prendrait à faire cela ! Oh ! quelle stupidité ! Comment Hélène avait-elle pu s'y résoudre ?

Ceci la ramena à ses anciennes idées. Pourquoi Hélène lui avait-elle demandé avec tant d'insistance ce qu'elle savait ? C'est juste ! elle se rappelait maintenant que son Max l'avait chargée d'une étrange commission. Elle devait tâcher de découvrir à quel point en étaient les relations entre Hélène et le juif, et, si c'était possible... le degré d'intimité de leurs rapports. Oh ! quelle étrange expression Max avait-il donc employée lorsqu'elle se trouvait chez lui ?... Elle réfléchit... Ah ! oui, s'ils avaient déjà été « deux cœurs et une pensée ».

Cette expression amusa tant Flora qu'elle sourit, ce qui fit aux petits jeunes gens d'en face tirer leurs moustaches avec une nouvelle ardeur, chacun d'eux se croyant irrésistible et s'imaginant déjà avoir atteint le but de ses rêves.

Si elle parvenait seulement à savoir ce qui s'était passé entre Hélène et Wolff! Elle ne pouvait pourtant poser directement à la jeune fille cette question, la plus délicate de toutes les questions; d'ailleurs elle se sentait mal à l'aise devant ces purs yeux bleus. Elle n'était pourtant point timide, et dans le cercle de ses amies intimes, aucune ne la surpassait par la hardiesse de ses propos. Mais ceci n'arrivait que lorsqu'on était « entre soi », car on se donnait en public pour une jeune bourgeoise estimable, convenable et bien posée, devant péniblement gagner sa vie. Oh! comment parvenir à savoir?

En ce moment elle entendit derrière elle Hélène qui se laissait tomber de lassitude sur une chaise.

Maintenant, cela devenait une certitude. Elle savait.

Ce malaise serait-il donc!... un symptôme peut-être!...

Oui, dans sa jeunesse, elle avait éprouvé ces mêmes souffrances, et toute leur horrible torture; il y avait cinq ans de cela; elle était à peine âgée de seize ans, il était étudiant... en médecine, heureusement pour elle, car un médecin est toujours utile en pareil cas...

Elle se retourna brusquement et se dirigea vers Hélène. Elle la regarda un moment d'un air triomphant, puis lui demanda: « Dites donc, Mademoiselle, y a-t-il longtemps que vous éprouvez ce malaise? »

— Depuis quinze jours à peu près. Auparavant, jamais!

— Et régulièrement chaque jour?

— Oui.

— Peut-être avez-vous mangé quelque chose de mauvais pour votre estomac?

— Oh! non, ce n'est pas cela. Tous les matins, je me sens indisposée et j'éprouve de violentes douleurs dans la poitrine. »

Flora dévorait ces paroles. Ces renseignements lui suffisaient. C'était bien ce qu'elle avait ressenti elle-même à l'âge de seize ans, avant que son étudiant en médecine... Voilà donc cette fière Hélène qui se refusait à toute confiance sur ses « relations », déshonorée maintenant aux yeux de tous si elle, Flora, proclamait son histoire devant les hommes toujours prêts à se réjouir de tous les scandales et de tous les péchés! Oui, Hélène était désormais à sa merci. Elle allait risquer son va-tout! Elle voulait lui dévoiler ouvertement qu'elle... allait être mère!

Oui, il le fallait à tout prix. Ce coup de maître lui donnerait la dernière certitude.

Flora éprouvait cependant une légère angoisse.

Elle parvint néanmoins à dominer ce sentiment en se disant que, si Hélène était une petite oie et continuait à ignorer son état, il fallait que quelqu'un lui dévoilât la vérité. Il était temps encore de la sauver. Il y tant de médecins qui...

« Savez-vous ce dont vous souffrez? » murmura-t-elle bien bas à Hélène, qui la regardait sans se douter de rien.

« Quoi donc? Vous ne pouvez cependant pas le savoir? » répondit Hélène avec un sourire douloureux et angoissé.

La bouche de Flora se pencha vers son oreille et chuchota quelques mots. D'un mouvement brusque, Hélène l'avait repoussée loin d'elle et était tombée sans connaissance.

CHAPITRE XX

Depuis le jour où Hélène avait entendu de la bouche de Flora ces paroles mystérieuses et fatales, sa manière d'être était devenue encore plus bizarre. Elle se croyait métamorphosée, ne se reconnaissait plus elle-même. Sa figure était devenue plus pâle, plus transparente, cependant que son caractère variait comme l'ombre et la lumière, tantôt sombre, triste à mourir, tantôt étrange, agité, inquiet. Elle était par moments nerveuse, au point d'avoir un jour frappé son petit frère pour avoir ri tout haut, puis, lorsqu'il l'avait regardée avec ses grands yeux pleins de larmes, elle l'avait apaisé en le dévorant de baisers.

Hélène se révoltait sans cesse contre cette horrible pensée que lui avait malignement inoculée Flora; elle s'efforçait de s'en débarrasser, tel l'oiseau qui veut secouer une goutte de rosée de son plumage.

Elle accablait de reproches, cette compagne, témoin de sa misère, tâchant de lui prouver la fausseté de son soupçon, mais en secret, lorsqu'elle était dans son lit, enfouie jusqu'au cou, frissonnant sous la couverture, seulement alors, elle discutait avec elle, car, le matin venu, elle ne voulait plus dire un mot à cette frivole et hypocrite vipère. Puis, lorsqu'elle avait épuisé toutes les raisons qui pouvaient atténuer son inquiétude, elle croyait voir réapparaître au fond, tout au fond de ses arguments, la tête vipérine du soupçon; l'affreux reptile se dressait, montait lentement, jusqu'à ce qu'il se dressât de nouveau de toute sa hauteur, devant elle, avec ses terribles et navrantes conséquences, avec la honte.

Son pouls battait plus lentement, tandis qu'un froid glacial parcourait son corps, et elle se blotissait au plus profond de son lit,

s'imaginant que les mauvaises et attristantes pensées ne viendraient plus la torturer sous les couvertures; tel un enfant craintif que l'obscurité épouvante et qui se pelotonne peureusement sous ses draps. Hélas! la pensée que Flora pouvait bien avoir raison ne la quittait plus un moment.

Bientôt elle étouffait sous sa couverture, la sueur perlait en gouttes sur son front, et elle rejetait impétueusement ses draps de côté, et sa forme blanche éclatait dans l'obscurité comme le pâle spectre d'une morte.

Ses pensées lugubres étaient comme rivées à son cerveau, et plus elle luttait pour les en arracher, plus solidement elles s'y enfonçaient et martelaient douloureusement sa pauvre tête. Oh! qui viendrait lui apporter la délivrance, le conseil à suivre?

Un médecin?

Non, non, s'écriait tout son être. Surtout, aucun étranger!

Sa mère?

Oh! non, elle la chasserait de la maison, car depuis trois mois, sa mère ne lui adressait plus une seule parole affectueuse.

Et Léo? Oh! quelle honte mortelle de lui tout avouer.

Avouer?...

Qu'avait-elle donc à avouer?

« Je n'ai rien à avouer, vraiment rien, je ne sais rien, ô mon adoré! gémissait-elle tout bas. Ce n'est que par amour pour toi que je l'ai fait... parce que tu m'as embrassé si *étrangement!*... »

Ainsi, durant des nuits entières dans l'impossibilité de trouver le sommeil, se dérobaient et sanglotait, la malheureuse enfant. Assise dans son lit, les genoux dressés jusqu'à la hauteur de sa poitrine, elle restait de longues heures absolument immobile.

Sa chemise avait glissé de son bras gauche et sa tête s'inclinait de plus en plus lourdement, tandis que ses longs cheveux inondaient ses épaules et sa fraîche et jeune poitrine.

Oh! que ses lèvres étaient brûlantes tandis qu'elle essayait en vain de balbutier une prière pour son salut, que ses paupières palpaient cependant, que de grosses larmes tombaient lentement une à une sur sa main, sa gorge et ses genoux.

Jamais elle ne s'était encore sentie si infiniment malheureuse...

« Comment ai-je mérité cela! » sanglotait-elle; « c'était pourtant si bon, si bon ce que j'ai fait, et il m'a si souvent répété que ce qu'on fait de tout cœur, avec un profond amour, était toujours bien, il me l'a dit pourtant... »

Ses pensées se tournèrent vers lui. Combien paisible devait être son sommeil! Oh! comme il s'empresserait d'accourir près d'elle s'il savait combien elle souffrait; il la prendrait sur ses genoux, ainsi qu'il le faisait d'habitude, il tiendrait sa tête entre ses deux

mains et baiserait ses lèvres, ses yeux, ses cheveux... il l'appellerait de nouveau sa chérie, sa tête blonde; oh! certes, il l'aiderait... Alors fermant les yeux, elle évoqua son image et le vit devant elle, avec ses yeux sombres, et profonds, ses cheveux noirs, et elle l'entendit parler, si savamment, que sa propre simplicité lui devint consciente. Et comme il savait rire... et l'embrasser!...

Ses paupières devenaient de plus en plus lasses, et avec l'heureux souvenir de l'aimé, tardivement enfin, elle s'endormit.

La lune continuait à veiller brillante et claire dans sa face argentée. Elle poursuivait sa course à travers les nuages sombres, planant à présent, solitaire, dans le ciel immense. Une large ligne d'argent raya en cet instant le mur, puis le lit de la dormeuse et épandit ensuite sur elle-même son éclat blanc et froid, caressant doucement son visage rendu plus pâle encore. Elle dormait paisiblement, seules, deux grosses larmes étaient demeurées sur ses joues...

Le matin, elle s'éveilla oppressée, fatiguée. Elle se sentait brisée, car elle avait trop peu dormi. Elle se leva encore à moitié sommeillante, ayant l'habitude, aussitôt ses yeux ouverts, de quitter immédiatement son lit. Elle se vêtit machinalement, éprouvant une lassitude telle qu'elle était obligée de s'interrompre à chaque instant.

Ses paupières et ses joues brûlantes lui faisaient mal, et un battement sourd lui martelait les tempes. Que l'eau froide fit de bien à son visage! L'horloge sonna huit heures. Elle devait se dépêcher pour être à son magasin à huit heures et demie. A ce mot de magasin, toute la scène de pensées forgée la veille lui revint à l'esprit, avec tant de persistance, un nombre si infini de fois répétée, que c'est presque machinalement qu'elle en égrenait les anneaux.

Le magasin, — Flora — oh! ses paroles, — qu'allait-elle devenir! — Léo, viens, viens, mon Léo...; lundi, encore trois, trois interminables journées...

Elle s'appuya au lavabo, car elle tremblait de tout son corps.

Voilà qu'ils se faisaient de nouveau sentir...

Ils se faisaient de nouveau sentir, ce sentiment de pesanteur dans ses jambes, et cet écœurement insurmontable.

C'était bien ce qu'avait dit Flora...

Ces symptômes!...

Elle enferma péniblement son buste dans son étroit corsage, sa poitrine semblait devenue si forte qu'elle devait retenir son haleine pour pouvoir boutonner son corsage. Tout attouchement lui était devenu si douloureux! Hélas! elle était reprise maintenant de ce soupçon mortellement cruel. La sensation de s'être corporellement métamorphosée s'était si solidement logée en son cerveau qu'elle

cherchait à découvrir réellement des changements dans sa personne, changements qui n'étaient nullement apparents, qui ne pouvaient encore être visibles.

Elle pénétra à pas lents dans la chambre où l'attendait toute la famille Ernesti déjà réunie autour de la table pour le déjeuner. Tout bas, presque sans voix, elle souhaita le bonjour, alla embrasser sur ses lèvres son petit frère, occupé à mordre dans une gigantesque croûte. Elle vint ensuite déposer un baiser sur le front de son père.

Elle faisait de même chaque matin, car elle aimait infiniment son père, cet homme faible qui n'osait ouvrir la bouche lorsque sa femme le regardait. Et elle sentait si bien combien le pauvre homme avait compassion d'elle, combien il était affligé qu'elle n'entendit chaque jour que paroles méchantes et méprisantes.

Aujourd'hui comme de coutume, au moment où Hélène l'embrassa, il fit de la tête un mouvement pour se défendre, en jetant un timide regard de côté sur sa femme, comme s'il eût voulu montrer à celle-ci qu'il n'approuvait pas plus qu'elle l'opiniâtreté de leur fille. Il avait bien dû, au cours de ses vingt années de mariage, user d'un peu de diplomatie, et Hélène s'apercevait bien de cette petite ruse inventée par la crainte. Elle en était pourtant toujours affligée. Elle savait bien qu'il faisait en secret beaucoup de choses pour réparer ce que la méchante humeur de sa femme gâtait sans cesse.

Et elle savait aussi combien elle le désolait, elle, sa chérie, sa « petite Lène ».

Il les observa à la dérobée. Sa chère et bonne enfant, chaque jour plus tranquille, plus muette et plus pâle, et sa femme toujours plus âpre et plus grondeuse.

Et le pauvre homme devait se taire malgré tout. Elle venait à lui, sa douce enfant, et l'embrassait sur le front, lui qui n'avait jamais pu la protéger parce qu'il n'était pas le maître. Hélas ! que ne pouvait-il prendre cette tête chérie sur ses genoux et lui murmurer : « Dis-moi, ma petite Lène, souffres-tu donc beaucoup ? Qu'as-tu, ma Lène, dis-le-moi à l'oreille »...

Mais il continua à se taire, ainsi qu'il l'avait toujours fait ; il s'agita nerveusement sur sa chaise et jeta un regard sur sa femme, se demandant ce qu'elle allait dire à présent.

Hélène assise, s'était versé une tasse de café. De nouveau elle entendit cette grosse voix qui lui serrait le cœur comme une main glacée :

« Quelle mine as-tu donc encore une fois ? Et ces yeux rouges ! Tu as naturellement encore pleuré... et pour ce maudit juif, cela va sans dire ! On murmure, on ne sait pas même ouvrir la bouche, et on se montre boudeuse et hargneuse... Mademoiselle a

naturellement raison, et désire peut-être une récompense parce qu'elle reste une personne convenable. Tu vois ce qu'est devenue ton amie ! Cette Marie ! Elle est devenue quelque chose de propre ! Mais, je te le dis, cela ne continuera plus longtemps ainsi ! une chose ou l'autre ! Sinon tu peux quitter la maison ! Et tout ça pour un juif ! »

Hélène écouta, le visage cramoisi, et se versa une seconde tasse de café ! Emma observa sa sœur avec une expression malveillante, tandis que le père considérait le fond de sa tasse, la tête baissée. Il n'osait pas lever les yeux sur sa femme. Il était honteux devant ses enfants, et surtout devant Hélène. Il remua les lèvres, mais aussitôt terrifié de son audace, il se tut.

Le petit garçon, qui sentait seulement qu'il était question de sa sœur adorée, aurait bien voulu aller auprès d'elle, mais il n'osa pas et continua à manger en fixant Hélène de ses grands yeux.

Elle avait à peine bu le quart de sa tasse quand sa mère l'apostropha.

Elle déposa lourdement sa tasse et, le front bas, écouta tout, tout.

Maintenant elle ne pouvait plus avaler une goutte, ni manger un seul morceau ; sa gorge était comme serrée par une main brutale.

Aucune parole ne la frappa plus douloureusement, plus cruellement que l'insulte faite à son bien-aimé. Ces quelques mots résonnaient dans son oreille, avec une intensité que l'émotion rendait dix fois plus forte.

Elle le vit devant elle et lut dans son regard cette question muette : « Peux-tu souffrir cela, mon aimée ? »

Elle voulut répondre, mais ses lèvres tremblaient si violemment qu'elles ne purent proférer aucun son.

Elle se leva de table, prit sa jaquette et son chapeau pour sortir.

Elle ne leva pas même les yeux lorsque son père lui demanda : « Ne veux-tu pas boire ton café et manger quelque chose, ma petite Lène ; tu ne peux pourtant pas sortir sans rien prendre. »

« Je ne puis pas, papa ! » répondit-elle, s'efforçant ensuite d'articuler péniblement un son qui ressemblât à un « au revoir ».

La même scène se reproduisait trois fois par jour, le matin, l'après-midi et le soir, et elle se répétait chaque jour avec une régularité infatigable, avec mille petites variations que la mère et la fille cadette inventaient, soi-disant pour guérir l'aînée de sa passion insensée pour son juif. Elle lui faisait ainsi d'innombrables blessures, car elles savaient bien que son cœur sensible était facilement meurtri.

Hélène éprouvait toujours une sorte de bien-être à quitter la maison pour se rendre à son magasin, où elle n'avait du moins à essayer aucune invective.

Mais là aussi tout était changé depuis hier. Au magasin, il y avait Flora.

Si même celle-ci se taisait, ses regards étaient toujours aussi blessants, aussi ironiques et aussi éloquents que les insultes de sa mère... Où tout cela allait-il la conduire? — Hélas! elle ne voyait aucune issue!...

Ces tristes réflexions ne cessaient de rouler dans sa tête, tandis qu'elle descendait la rue. Elle marchait d'un pas pressé, car il était près de huit heures et demie.

La matinée était admirable. Du haut du ciel transparent, le soleil jetait sur les maisons un éclat d'or, il inondait les toits et les rues d'une houle mouvante de rayons miroitants. Ceux-ci n'avaient pas encore réussi à absorber la rosée nocturne qui humectait les pavés; une brise fraîche soufflait encore par intervalles, atténuant l'ardeur du soleil, dont les rayons indiscrets incommodaient déjà les promeneurs et les obligeaient à traverser la chaussée pour cheminer dans l'ombre étroite que projetaient les murs. Aujourd'hui Hélène ne faisait guère attention aux personnes qui passaient affairées, ni aux voitures cahotantes. Elle allait la tête basse. Ceux qui passaient à côté d'elle étaient pour la plupart des jeunes filles portant des corbeilles ou de petits paquets, et se rendant en hâte à leurs magasins, ainsi qu'elle-même,

Autrefois, en vraie berlinoise, elle les regardait toutes franchement en face, surtout ses collègues, elle les examinait d'un clair regard inquisiteur bien féminin, et elle avait souvent ri en apercevant un chapeau de forme bizarre, ou bien elle évitait dédaigneusement le regard hardi, entreprenant, que lui jetait en passant quelque commis.

..... Désormais tout était changé.

Là-bas éteincelaient les vitres de son magasin sous la lumière du soleil.

Sa collègue Flora en franchissait la porte.

Hélène s'arrêta un moment toute tremblante, car à la vue de cette jeune fille, toute la journée précédente, la soirée, la nuit, la matinée, passèrent comme un éclair devant ses yeux, et elle se sentit si misérable, si malade, qu'elle aurait volontiers rebroussé chemin plutôt que de voir sa collègue face à face.

Que pouvait-elle répondre, répliquer, quand elle sentait ses yeux ironiques fixés sur elle? Quelles paroles?... Aucune!

« Bonjour! dit-elle à voix basse en franchissant le seuil.

« Bonjour », répondit le chef de bonne humeur, « de nouveau remise? Allons c'est bien! Une vraie mine de cadavre hier. C'est ainsi qu'on devient quand on porte un corset trop serré! »

Elle se tenait à présent dans la petite arrière-boutique, vis-à-vis de sa collègue. Celle-ci lui sourit amicalement de ses lèvres rouges,

découvrant ses dents éblouissantes, mais son regard rencontrant celui de la pâle Hélène, elle lut dans les grands yeux de celle-ci une violente répulsion et une froideur instinctive. Elle répondit à cette attitude par une égale raideur; ses lèvres exprimèrent une sorte de mépris, et elle rejeta d'un air dédaigneux sa noire tête bouclée en arrière, comme si elle voulait montrer combien elle accordait peu d'importance au mépris d'Hélène.

« Du mépris? se demanda Flora, à quoi pense-t-elle donc? Elle voulait donc jouer l'offensée, elle qui était pourtant entièrement à sa merci et aurait dû bien se garder d'aviver encore sa haine instinctive! Oh! c'était risible, cet orgueil! Cette petite dinde devrait être bien contente que sa collègue pût faire quelque chose pour sa « santé »... A quoi pensait-elle, vraiment? »

Elle se mit joyeusement à l'ouvrage, tandis qu'Hélène s'y mettait sérieusement et silencieusement. Elles étaient absorbées l'une et l'autre par leurs propres pensées.

Hélène sentait que son adversaire avait incontestablement l'avantage, et Flora goûtait son triomphe, en songeant que derrière le silence de sa compagne se cachait une réelle anxiété.

A voir la mine joyeuse, l'humeur arrogante de Flora, Hélène pressentait avec une cruelle douleur que sa compagne de magasin était absolument sûre de son soupçon. Et... Et... Et... lorsqu'elle fouillait elle-même son propre cœur, ce soupçon y semblait déjà si fortement enraciné qu'elle ne pouvait plus y opposer aucun nouvel argument; la terrible certitude éclatait.

Elle fut heureuse de pouvoir rester assise à coudre durant la matinée; désormais Flora ne devait plus rien remarquer de son malaise qui, en cet instant même, renaissait avec une régularité suspecte et une violence terrible. Hélène était obligée parfois d'adresser la parole à Flora (ou *vice versa*) pour des questions d'un ordre tout à fait indifférent; alors elle ne levait pas les yeux et parlait d'une voix basse et sourde.

Elle sentait clairement le regard de sa compagne se poser ironique et triomphant sur son visage.

Ainsi se passèrent la matinée, l'après-dîner et les jours suivants. Au magasin, toujours la même série de dissimulation mortellement pénible; à la maison, les paroles et les accusations injurieuses de sa mère et les regards muets du vieux père.

Que la vie lui pesait!

Quand elle se reportait une année en arrière, il lui semblait que cette époque était loin, loin d'elle, ensevelie dans de sombres lin-cuils, sous une triple couche de terre. Autrefois elle trouvait l'oubli des reproches maternels dans l'activité des affaires, mais, depuis les paroles de Flora, sa présence au magasin lui causait le même tourment.

Et à tout cela s'ajoutait encore son malaise physique, le dégoût du travail.

Il y avait bien le repos qu'apportaient les heures sombres de la nuit ! Mais quel repos ? Elle ne s'endormait que fort difficilement, et que faire, sinon penser... penser, pleurer de nouveau les rêves évanouis ! Elle n'avait plus qu'une idée : « Tu vas devenir mère », et à cette idée se rattachait, anneau par anneau, toute une chaîne d'autres angoisses plus confuses et plus terrifiantes.

Chaque pensée était un reproche, chaque reproche un poignard, chaque poignard une blessure, et chaque blessure une source d'innombrables larmes !

Arrivée au bout de ses pensées, elle s'asseyait dans son lit, la tête appuyée sur ses deux mains, et pleurait amèrement...

Elle n'espérait plus qu'un secours : Léo.

Et il s'en fallait encore de trois jours, de deux jours à présent, puis d'un seul jour avant de le voir, de lui parler, de lui dire tout ce qu'elle souffrait...

Il devait venir à son secours ; c'est pour lui ce qu'elle avait fait, pour son bon, pour son unique aimé, pour lui seul, et il se montrerait certainement bienveillant envers elle, et... oh ! c'était si doux, si doux, ce qu'elle avait fait !

Dans les nuits, tandis que des millions d'étoiles scintillantes envoyaient du ciel leur douce clarté et que la pâle lune apparaissait livide, par la fenêtre, Hélène sortait de son lit, et chaussée de ses pantoufles et couverte d'un drap, elle s'asseyait calme et abandonnée devant la fenêtre et regardait au dehors, dans la nuit.

Ses pensées volaient toujours vers lui, et elle se demandait tout bas, les lèvres tremblantes, où il était à présent, comment il dormait, lui souhaitant mille rêves dorés, cependant que le bras droit appuyé sur la froide tablette de la fenêtre elle reposait sa tête sur sa main et souriait de bonheur, se voyant en imagination auprès de lui, l'embrassant dans son sommeil.

Comme elle soupirait alors et regardait heureuse et apaisée la lune qui lui envoyait son large sourire... Elle souriait elle-même mélancolique jusqu'à ce qu'un coup de vent la renvoyât frissonnante dans son lit, se blottir frileusement sous sa couverture. Seul le souvenir de son bien-aimé parvenait à l'apaiser. Toujours elle revivait les moments où, la tête posée sur les genoux de Léo, il lui murmurait mille noms insensés à l'oreille, et baisait ses yeux, ses cheveux, son front, sa bouche et son cou. Elle fermait alors les yeux en souriant avec délices et s'endormait enfin...

LUDWIG JACOBOWSKI.

(A suivre.)

(Traduit de l'allemand par Henriette Rynenbroeck et A. de Rampan.)

LE TOLSTOÏSME

ET L'ANARCHISME ⁽¹⁾

La raison qui nous a fait présenter à un congrès révolutionnaire un rapport sur le tolstoïsme est que Tolstoï jouit, parmi certains révolutionnaires, d'une très grande réputation; beaucoup de camarades trouvent dans sa propagande une grande analogie avec la nôtre. Nous voudrions examiner jusqu'à quel point cette opinion est justifiée.

Nous pourrions ainsi, d'une part, peser l'influence que *les théories* de Tolstoï peuvent exercer sur la pensée socialiste et révolutionnaire, déterminer si leur action peut être bienfaisante ou si, au contraire, elle entraîne nécessairement à des déviations. D'un autre côté, nous verrions aussi si ces théories sont applicables *dans la pratique*, et quelles sont les conséquences qui peuvent résulter de leur application.

En France, on représente souvent Tolstoï presque comme un penseur anarchiste, ou du moins comme un écrivain d'opinion extrêmement avancée. En Angleterre, des colonies se forment où les « anarchistes chrétiens » cherchent à régler leur vie sur les principes du tolstoïsme. De même en Hollande, où ce mouvement revêt un caractère religieux et fait un grand nombre d'adeptes parmi les jeunes pasteurs protestants. En France, le mouvement des sectes religieuses fait défaut; aussi néglige-t-on généralement ce côté du tolstoïsme; on ne s'attache qu'à son côté critique, à sa négation de l'état de choses existant. Mais rarement on se demande ici quel rôle a joué le tolstoïsme dans son pays d'origine, en Russie. Là, ce rôle est loin de correspondre à l'idée que se font de Tolstoï ceux qui se le représentent comme un révolutionnaire. D'abord, le moment où il formula pour la première fois nettement ses théories coïncida avec celui où, dans les rangs de la jeunesse avancée, commençait à se faire jour un certain découragement. Le mouvement révolutionnaire si intense des années précédentes qui avait abouti au meurtre d'Alexandre II (le 13 mars 1881) avait fait naître chez tout le monde l'espoir d'une prochaine explosion révolutionnaire, et comme cette extension du mouvement révolutionnaire n'alla pas jusqu'à provoquer une véritable révolution, un certain abattement devait nécessairement en résulter. Le mouvement terroriste avait usé tant de forces en si peu de temps qu'une nouvelle période préparatoire était nécessaire pour que le mouvement révolutionnaire pût renaître dans tout son ancien éclat. Et c'était précisément à ce moment où le penchant au découragement n'était déjà que trop grand et où l'on commençait à douter des anciens programmes révolutionnaires qu'apparut la propagande de Tolstoï. Cette propagande était en contradiction com-

(1) Rapport présenté au CONGRÈS OUVRIER RÉVOLUTIONNAIRE INTERNATIONAL par le groupe des *Étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris*.

plète avec toutes les croyances qui, jusqu'alors, remplissaient l'esprit de la jeunesse russe. Les buts sociaux et politiques, Tolstoï les remplaçait par le perfectionnement individuel, la lutte implacable ne reculant pas devant les moyens terroristes devenait la non-résistance au mal par la violence. Désespérant du chemin suivi jusqu'alors, la jeunesse se lança dans la direction opposée. Les jeunes de la nouvelle génération (les anciens militants ayant presque tous péri dans la lutte) quittaient en masse les villes et s'en allaient à la campagne organiser des colonies et s'occuper de leur perfectionnement moral. Heureusement cette tendance n'a pu régner longtemps; les instincts sociaux ont fini, au bout de quelques années, par prendre le dessus chez la jeunesse russe. Ce courant n'en eut pas moins pour effet d'entraîner, à une époque de découragement passager, un grand nombre de jeunes gens qui, sans cela, se seraient consacrés à une action socialiste et révolutionnaire. Tolstoï se rend d'ailleurs très bien compte lui-même, beaucoup mieux que certains révolutionnaires, de la différence qui le sépare d'eux sur la façon même dont la question se pose. Pour lui, non seulement toute action révolutionnaire est mauvaise parce qu'elle est violente, mais même toute action qui se propose comme but un changement social pratique fait fausse route. Dans sa « Lettres aux libéraux (1) » il dit : « Pour atteindre, les buts auxquels tendent aussi bien les révolutionnaires que les libéraux, le seul moyen efficace est de vivre selon sa conscience. Mais cela ne signifie pas que nous puissions commencer à vivre suivant notre conscience en vue de ces buts. Il est impossible de commencer à vivre ainsi pour un but extérieur quelconque. On ne peut vivre conformément à sa conscience qu'en vertu de convictions religieuses nettes et solides. Et si ces convictions sont établies, leurs bonnes conséquences dans la vie pratique viendront d'elles-mêmes. » Ainsi, le but social devient secondaire et le perfectionnement individuel se place au premier plan, perfectionnement qui ne se justifie même pas par le but à atteindre et se réduit ainsi à une satisfaction dans laquelle entre une bonne part d'égoïsme.

Et malgré tout cela, Tolstoï jouit incontestablement d'une grande estime parmi les partis extrêmes. Il le doit surtout à sa critique de la société actuelle, de l'église existante, de l'état, du militarisme, bref de tous les organes et de toutes les fonctions du régime actuel. Il faut y ajouter sa critique des classes dominantes et de leur parasitisme, et ses sympathies pour les travailleurs en général et les paysans en particulier. Ses articles sur la famine en Russie, comme ses articles critiques auraient pu être signés par n'importe quel révolutionnaire et souvent font oublier, surtout grâce au talent de l'auteur, toutes les divergences théoriques qui peuvent nous séparer de lui.

Mais nous ne pouvons pas nous arrêter là. Nous devons examiner si, vraiment, il possède un idéal social, et quel est cet idéal? Coïncide-t-il avec le nôtre? Dans quelle direction pousse-t-il l'individualité qu'il prétend éduquer? Ce n'est qu'après avoir répondu à ces questions que nous pourrions décider si nous pouvons *adhérer* aux théories de Tolstoï, si nous pouvons le considérer comme *un des nôtres*, ou si, tout en reconnaissant la profondeur de sa critique et de son grand talent, nous devons nous arrêter à cette constatation et chercher la solution des questions dans d'autres conceptions sociales. C'est le problème de la vie dont Tolstoï a recherché la solution avec tant d'angoisse, c'est ce problème qui est l'origine et la raison d'être de tout son système; c'est sa solution qui forme la base de sa morale individuelle et sociale. Au cours de l'étude inquiète qu'il faisait des pessimistes et de l'examen rigoureux auquel il soumettait tous ses actes, il ne tarda pas à se convaincre

(1) *Revue Blanche*, 1899.

avec terreur que la vie était essentiellement contradictoire. Voici en quoi consistait cette contradiction :

Pour tout homme, vivre est synonyme de rechercher le bonheur, et l'homme ne considère que sa propre vie, que son propre bonheur individuel.

Mais il s'aperçoit tous les jours que ce bonheur est intimement lié à la vie, au bonheur de tout ce qui l'entoure.

Ainsi donc l'homme ne s'attache qu'à la vie individuelle ; elle seule existe pour lui ; mais sa conscience réfléchie lui montre tous les jours que les souffrances le menacent et qu'il mourra.

Quel bonheur peut donc donner une existence qui n'est qu'une mort lente ?

Telle est la difficulté fondamentale que Tolstoï se proposa de résoudre. Il chercha dans toutes les sciences, sans la trouver, la définition de la vie. « La science et la philosophie traitent de tout ce qu'on voudra, sauf de ce que l'homme a à faire pour devenir meilleur et pour mieux vivre (1). »

Abandonnant la science et la philosophie, il demande la solution à la vie même ; il recherche comment font et ont fait les hommes de son monde. Il trouve « quatre issues à cette affreuse situation dans laquelle nous nous trouvons tous (2) ».

D'abord, celle de l'ignorance : elle consiste à ne pas savoir que la vie est un mal ; puis l'issue épicurienne : nous profitons des biens qui s'offrent à nous. La troisième issue « est celle de la force et de l'énergie » : c'est le suicide. « La quatrième est la faiblesse. Elle consiste à continuer à traîner sa vie tout en comprenant le mal et le non-sens. »

C'était dans ce dernier état que se trouvait l'âme de Tolstoï, quand il s'aperçut que les gens du monde n'existent pas seuls, que des milliards d'êtres ont demandé le sens de la vie à la foi. Il se tourne vers elle, mais elle lui demande le sacrifice de la raison. Il n'y peut consentir, puisque la raison est la base unique qui unit tous les êtres vivants. Il recherche une croyance raisonnable, étudie les religions, se lie avec les théologiens et ne retire de leur commerce qu'un « douloureux sentiment de terreur » : les croyants se conduisent plus mal que les incrédules.

Tolstoï commence alors à se « rapprocher des croyants parmi le peuple, hommes simples et ignorants, pauvres pèlerins, moines sectaires, paysans (3) ». Ce sont les simples qui l'éclairent ; ils lui donnent la solution, ils lui apprennent que la contradiction de la vie se résout par l'amour. Tout devient clair pour lui.

Il se crée ainsi une religion dans laquelle l'idée de Dieu se confond avec celle de la vie elle-même et qui est la religion de l'amour. C'est pour lui la doctrine du Christ rétablie dans toute sa pureté. L'examen détaillé de la façon dont cette doctrine est interprétée par Tolstoï sort de notre question ; aussi ne donnerons-nous ici que les cinq commandements qui la résument pour lui : « Le premier défend le mépris et la colère : vis en paix avec chacun, ne considère jamais la colère contre qui que ce soit comme légitime. » — Le second conseille la chasteté, interdit l'adultère et le divorce. — Le troisième interdit le serment. Le quatrième proscriit la violence. Si on te bat, endure ; — si on te fait travailler, travaille. Le cinquième défend la guerre : il faut aimer même ses ennemis et ne considérer personne comme un étranger.

Pour nous, les préceptes les plus importants sont : le premier (la loi d'amour) et le quatrième (la non-résistance). Ce sont aussi les plus importants au point de vue de Tolstoï, car c'est en eux que se résume pour lui la doctrine du

(1) *En quoi consiste ma foi* (Pensée 113).

(2) *Ma Confession*, 116 et seqq.

(3) *Ma Confession*, p. 167 et seqq.

Christ purifiée. Ils sont étroitement liés entre eux, et l'on ne comprend entièrement le sens de la loi d'amour que lorsqu'on a pénétré celle de la *non-résistance*. « Le pivot de toute l'idée est dans les mots : « ne résiste pas au méchant ». Il n'y a pas de point sur lequel Tolstoï insiste plus que sur celui-là ; il sait que c'est pour nous le plus difficile à admettre. Il répète et retourne sous toutes ses formes cette idée essentielle suivant lui. La violence est mauvaise en principe parce qu'elle est contraire à l'amour : on ne peut aimer son prochain et lui faire du mal. La violence est mauvaise en pratique parce que le mal appelle le mal, et qu'on ne peut faire cesser le mal par le mal. Aussi ne craint-il rien tant que les chrétiens patriotes conservateurs qui professent l'infaillibilité de l'Eglise et les *révolutionnaires-athées*. Ni les uns ni les autres ne veulent renoncer au droit de résister par la violence à ce qu'ils regardent comme le « mal » (2)... Toutes les révolutions sont des tentatives de briser cette masse (les hommes unis par l'erreur) par la violence. Les hommes se figurent que, s'ils martèlent cette masse, elle se brisera, et ils la battent en brèche, mais en s'efforçant de la briser ils ne font que la forger (3).

La violence, d'ailleurs, est contraire à la nature humaine ; si elle prédomine, c'est « grâce à cette machine gouvernementale et sociale dont la tâche consiste à morceler la responsabilité des méfaits qui se commettent de façon que personne ne sente à quel point ces actes sont contraires à la nature. Les uns rédigent les lois, les autres les appliquent, les troisièmes endurent les gens à la discipline, c'est-à-dire à l'obéissance irréfléchie et passive, les quatrièmes, ces mêmes gens déjà endurcis se font les instruments de toute espèce de coercition et tuent leurs semblables sans savoir ni dans quel but ni pour quel motif (4) ».

Cette morale de l'amour, quelque difficile qu'elle puisse paraître, est, dit Tolstoï, parfaitement applicable. Jésus et ses disciples l'ont pratiquée ; et d'ailleurs elle est même beaucoup plus facile à suivre qu'il n'est aisé d'atteindre ce prétendu bonheur du monde qu'on oppose à l'existence chrétienne. « Les martyrs du monde sont bien plus nombreux que les martyrs de la religion. La mort et les souffrances ne peuvent plus atteindre ma vie, du moment que j'ai renoncé à la vie individuelle et que j'ai placé mon bonheur dans la vie universelle... Je mourrai comme tout le monde, tout comme ceux qui n'observent point la doctrine de Jésus. Mais ma vie et ma mort auront un sens pour moi et pour tous (5). »

Le but de l'homme dans la vie est de faire son salut ; pour cela, il faut vivre en Dieu, et, pour vivre en Dieu, il faut renoncer à toutes les jouissances de la vie, travailler, s'humilier, souffrir et être charitable (6).

Parmi les règles qu'il faut s'appliquer à suivre, il y en a une qui est importante à notre point de vue, c'est *la loi du travail* : il faut travailler et s'interdire d'exploiter le travail d'autrui. Cette dernière habitude va à l'encontre de l'utilité : on satisfait ses passions et on en devient esclave au point de ne plus pouvoir les satisfaire ; à l'encontre de la justice : « il est mal de bénéficier pour son agrément du travail d'individus qui, par le fait même de leur condition, ne peuvent pas se donner la centième partie des jouissances qu'ils concourent à procurer à celui qui les emploie. » Au point de vue chrétien, « l'homme qui aime réellement son prochain, loin de se servir du travail d'autrui pour son

(1) *Ma Religion*, p. 12-15.

(2) *Ma Religion*, p. 43.

(3) *Ibid.*, p. 264.

(4) *Ma Religion*, p. 81.

(5) *Ma Religion*, p. 161.

(6) *Ma Confession*, p. 104.

plaisir, donnera plutôt sa part d'activité pour aider au bien-être des autres ». L'homme doit donc travailler suivant ses forces physiques, intellectuelles et morales. Mais prétendre être le cerveau pour vivre du travail d'autrui, ce n'est point là une division du travail, c'est uniquement l'usurpation du travail d'autrui. Le travail intellectuel ne dispense pas du travail physique. Le *travail manuel* est la condition indispensable du bonheur de l'être humain. Chacun doit assurer sa vie s'il le peut.

Si l'homme peut librement pratiquer l'abstinence et le travail, il n'en est pas de même pour l'amour. Il se heurte, s'il le veut faire, à un obstacle extérieur, l'organisation sociale qui consacre l'inégalité et la violence au moyen de la propriété et de l'autorité, de l'argent et de l'Etat.

Que faut-il donc faire pour se débarrasser de ces obstacles ? La question « que faire ? » est résolue pour Tolstoï par l'homme qui dit : « *pour moi*, je n'ai plus besoin de l'Etat ; ... je sais que je n'ai pas besoin de toutes les institutions gouvernementales actuelles, c'est pourquoi je ne puis, en privant les hommes qui ont besoin de mon travail, le donner sous forme d'impôt au profit des institutions ; je sais que, *moi*, je n'ai besoin ni d'administration, ni de tribunaux basés sur la violence ; je sais que, *moi*, je n'ai pas besoin d'attaquer les hommes des autres nations, de les tuer ; c'est pourquoi je n'ai pas besoin de participer à la guerre ni de m'y préparer. » — « L'amélioration des conditions de la vie, l'accord de la réalité et de la conscience se fera non par une réorganisation violente de la société, mais par suite des efforts personnels d'individus isolés. »

Lorsqu'on entreprend l'examen critique des doctrines de Tolstoï, ce qui apparaît aussitôt, c'est son hostilité marquée envers les données de la science et les solutions scientifiques des différents problèmes. Il prétend, il est vrai, avoir cherché des réponses à ses questions « dans toutes les sciences », mais en réalité beaucoup d'indices font croire qu'un grand nombre de faits scientifiquement établis et de généralisations scientifiques lui sont restées inconnues. Il enveloppe tout, — jusqu'aux découvertes de bactériologie, — dans le même scepticisme, et en ce qui concerne la vie sociale en particulier, il est facile de voir que là il ignore tout : et les rapports sociaux de son époque, et la situation des différentes classes, et les différentes théories sociales, et les différents mouvements. Le progrès, dit-il, n'est qu'une superstition, et pour le prouver il lui suffit que la peine de mort existe encore.

Au point de départ même de son système, nous trouvons une idée qui devait le faire aboutir à des conséquences erronées. Comme but de ses recherches, Tolstoï se propose toujours de résoudre des questions qui, en réalité, ne comportent aucune solution. Il se demande continuellement : « à quoi bon ? et puis après ? » ; il veut fonder la vie sur un principe supérieur à elle-même, séparer artificiellement le « sens de la vie » de la vie inférieure.

Il constate, avec raison, que la science lui montre le comment de l'existence, sans lui en montrer le pourquoi. La philosophie lui montre que nos notions s'appliquent au fini, non à l'infini, au relatif, non à l'absolu. La science et la philosophie le renvoient, en dernière analyse, à la vie elle-même.

Mais Tolstoï ne pouvant donner à son existence un point d'appui sur l'absolu en conclut illégitimement qu'elle n'en a plus aucun. « Il lui sera alors possible de se nier par le suicide, nous dit-il. » Oui, mais il lui sera possible aussi de s'affirmer. Si de l'absolu nous ne pouvons rien tirer qui fonde l'existence du relatif, nous n'en pouvons non plus rien tirer qui fonde la nécessité de sa non-existence.

Cette recherche, cette hésitation ont tourmenté Tolstoï pendant longtemps sans l'amener à une solution. Citons ce que dit à ce sujet un critique révolutionnaire de Tolstoï, Pierre Lavroff : « Ce processus psychique est très pénible, mais cela ne suffit pas pour lui donner un caractère logique. Au contraire. La tendance même à poser la question : à quoi bon ? dénote dans ces cas une répugnance pour la solution logique de ses propres questions. Logiquement, la question du but (ou de la cause finale) ne peut être posée que pour les différents membres d'une série d'actes accomplis par l'être qui raisonne et de résultats produits par ces actes, de façon que le résultat et la cause appartiennent à une même série. Dans une série de théorèmes qui mènent à une conclusion *déterminée*, on peut se demander à *quoi sert* de prendre en considération tel ou tel de ces théorèmes. Un homme qui se propose un but *déterminé* peut demander à quoi sert tel ou tel acte accompli en vue de ce but. Un homme qui possède une conviction pratique *déterminée* peut se poser la même question au sujet de chaque acte *en rapport* avec cette conviction, quel que soit d'ailleurs le contenu de cette dernière : l'idée d'une vie d'outre-tombe, le désir d'une paix universelle, la destruction de l'ordre capitaliste ou le désir d'une vengeance personnelle. Mais il est contraire à la logique de demander : « pourquoi vivre ? » tant qu'on n'a élaboré aucune conviction, de demander : « pourquoi désirer quelque chose ? » puisque les désirs sont hors du domaine soumis à notre raisonnement. Celui qui veut raisonner logiquement ne peut pas répéter avec Tolstoï : « ces questions sont des questions légitimes » et dire que « la science est coupable » de ne pas y répondre, tout en prétendant le faire. Tant que l'on ne s'est élaboré aucune croyance, la question « à quoi bon vivre ? » est non seulement illégitime, mais absurde. Et aussitôt qu'une conviction s'est faite, la science non seulement prétend résoudre cette question, mais le fait réellement, car elle permet d'examiner les moyens capables d'amener au but indiqué par cette conviction. Chacun alors peut donner une réponse à la question : pourquoi il vit ? Cette réponse peut être très basse : pour l'enrichissement ; elle peut être mystique : pour le bonheur du paradis ; elle peut être enfin celle que je me permets de considérer comme moralement rationnelle : pour contribuer au développement de la conscience et de la solidarité dans l'humanité. Mais quelle que soit la réponse, la question ultérieure : « et puis après ? » est exclue. Tout homme qui pense logiquement se propose *un point final déterminé* vers lequel il tend... Dans tous les cas, il ne regarde pas *au-delà de ce but* (1). »

Tolstoï n'admet pas cette limitation. Il tient absolument à sortir du domaine de ce qu'il considère comme vie inférieure, il se refuse absolument à la prendre comme base de la vie supérieure elle-même, et cela parce qu'il croit ces deux existences contradictoires.

Cela nous paraît d'autant plus étrange qu'il a lui-même fort bien démontré que cette vie animale ne peut en elle-même trouver sa satisfaction, et que les malheurs les plus sensibles des hommes viennent de ce qu'ils ne possèdent pas le sens de la vie.

Il trouve aussi que les plaisirs de la vie animale sont trop fragiles. Mais la crainte de leur perte ne nous prouve-t-elle pas qu'ils sont bons, et les supprimerons-nous sous prétexte que nous craignons de les voir disparaître ? Il trouve que ces plaisirs sont trop étroits et ne peuvent satisfaire le perpétuel besoin d'activité de l'homme. Mais rien ne nous empêche de les rendre à la fois moins futiles et plus stables au moyen de ce principe de la sympathie dont Tolstoï a si bien compris l'efficacité.

(1) P. Lavroff, *les Vieilles Questions*.

Il est curieux que l'apôtre de ce principe, qui concilie si bien l'altruisme et l'égoïsme, n'en ait pas vu toute la portée, et qu'il n'ait pas découvert à sa lumière, que les choses qu'il croyait contradictoires, étaient au fond identiques. Mais c'est que l'idée dualiste de la religion chrétienne est restée, à son insu, dans l'esprit de Tolstoï.

Après avoir rejeté, pour des raisons aussi peu sérieuses, un aussi solide point d'appui, Tolstoï en accepte un autre sans beaucoup le critiquer : Il a vu des gens heureux parce qu'ils avaient une foi, et il accepte allègrement cette foi.

Il accepte cette foi sans la raisonner, sans chercher quel est son fondement réel, aussi lui prend-il, tout ensemble, beaucoup de bien et beaucoup de mal : la théorie de l'amour et celle de la suppression du bonheur individuel.

Certes nous croyons avec Tolstoï que l'individu, sans l'amour, est un individu mutilé, que l'égoïste existe à un bien moindre degré que l'altruiste, et que sa vie n'est pas une vie. Nous croyons que l'individu doit sacrifier, s'il est sage, tel ou tel ou bonheur particulier à ce qui est la source des plus grands de ses bonheurs. Mais nous croyons aussi que l'amour n'a pas de raison d'être si on ne fait aucun cas du bonheur individuel.

Si j'estime que le bonheur de l'individu n'est rien, pourquoi voudrai-je, par l'amour, assurer le bonheur des autres? Pourquoi ferai-je un travail manuel au profit de mes semblables, si je ne trouve bon le bien-être où les mettra mon travail? En quoi la sympathie m'empêchera-t-elle de casser la figure à mon voisin, si je ne trouve mauvais le mal physique, si je suis indifférent devant la mort? Tolstoï commet là la même faute que tous les moralistes qui veulent voir une antithèse entre le bien et le bonheur. Comment donc expliquent-ils que le bien tende à assurer toujours le plus grand bonheur possible? Le principe moral peut être en opposition à tel ou tel bonheur particulier : c'est qu'alors ce bonheur est opposé lui-même à un bonheur plus grand.

En donnant le bonheur comme but à l'amour, nous ne diminuons pas le rôle de celui-ci, et nous lui donnons une raison d'être. Nous pourrions ainsi le pratiquer avec discernement; Tolstoï, qui ne se guide pas sur la recherche du bonheur, l'appliquera sans critique. De là dériveront la plupart de ses erreurs.

La plus grave de toutes ces erreurs particulières, c'est peut-être la doctrine de la non-résistance au mal par la violence. « Ce n'est pas par le mal qu'on engendre le bien, mais par le bien. »

Nous pensons avec Tolstoï que le mal ne produit pas le bien, que la vengeance ne répare pas le malheur, ni la punition le crime. La répression est mauvaise, car seul l'exemple de l'amour peut amener l'amour. La répression, au contraire, donne l'exemple de la lutte, et légitime, en quelque sorte, le principe qu'elle veut anéantir. Partant de cette idée, Tolstoï en arrive à une excellente critique du droit de juger. Personne n'a le droit de juger son semblable. Connaîtrait-il les motifs de son action, ce n'est pas par une autre violence qu'il réparera sa violence. Cette critique de la punition est fort juste, il est vrai qu'on n'engendre pas l'amour par la violence. Mais il est certaines violences qu'on ne peut condamner du point de vue de l'amour, car elles ont pour but d'empêcher d'autres violences, que l'on ne pourrait éviter autrement.

Parfois, je ne peux réaliser le bien, et j'ai à choisir entre deux maux : faire ou subir une violence. Je ne vois pas en quoi il est meilleur, au point de vue de l'amour, de la subir que de la faire.

Si l'existence d'une personne qui m'est chère est menacée, et que je ne puisse la sauver qu'en sacrifiant celle de la personne qui la menace, il n'est

rien qui puisse m'empêcher de choisir le moindre de ces deux malheurs. Si des hommes en persécutent d'autres, si, avant que je n'aie le temps de les moraliser et de les convertir à la religion de l'amour, ils mettent en danger l'existence d'autres individus, j'ai le droit de choisir entre la vie des persécuteurs et celle des persécutés.

Vous n'empêcherez pas le malheur d'arriver, nous dira Tolstoï. Oui, mais dans certains cas nous pourrions transformer ce malheur, le rendre moins pénible.

En agissant ainsi je ne penserai pas faire une action profondément moralisatrice, car je sais bien que la propagande pacifique des idées peut seule la faire, mais je favoriserai, de deux actions qui devaient se produire, la moins immorale.

Tolstoï nous objecterait sans doute que la violence que nous avons employée pour nous défendre a un effet démoralisateur. Certes, elle aurait cet effet si, comme le juge ou le patriote, nous la proclamions bonne et nécessaire, mais qu'y a-t-il d'immoral à ce que nous disions : « Deux maux se présentaient à moi, j'ai pris le moindre. »

Il est d'ailleurs très difficile de tracer une limite entre une action pacifique, une résistance passive et une action violente. Dans bien des cas, le passage entre elles se fait tout à fait insensiblement. Un propagandiste qui répand ses idées et s'efforce de combattre, par sa propagande, telle tendance ou telle institution qui lui paraît nuisible ne peut jamais être sûr qu'au nombre des personnes qu'il aura converties, il ne s'en trouvera pas quelques-unes qui ne se borneront pas à une propagande pacifique. Où est alors la limite entre les deux sortes d'actions, et devra-t-il s'abstenir de sa propagande sous prétexte qu'elle peut entraîner quelqu'un à des actes de violence? « Tous les arguments, dit l'écrivain révolutionnaire que nous avons déjà cité (1), qui sont capables de m'éloigner d'une action violente qui serait commise au nom de ma conviction s'appliquent aussi bien au livre ou au discours fait au nom de cette conviction. Ou bien je dois m'abstenir de blâmer, même dans ma pensée, ce qui me semble être un mal, ou bien j'ai le devoir de faire pénétrer mon idée dans la vie, même à l'aide d'une révolution. »

Pour être tout à fait conséquent avec la morale de Tolstoï, il faudrait choisir le premier parti, mais alors ne commettrait-on pas la plus grande immoralité en laissant le mal se faire et se développer impunément? Et cette morale ne serait-elle pas, au contraire, une cause de démoralisation profonde?

D'où vient donc que Tolstoï préfère que le partisan de l'amour entre les hommes subisse passivement la violence? Il semblerait, au contraire, que, si une violence devait être faite, il vaudrait mieux qu'elle fût supportée par ceux qui la préconisent, car ils sont moins capables de se conformer aux lois de l'amour.

C'est que l'acte d'amour et de paix lui paraît bon *en lui-même* et qu'il ne veut pas s'occuper du bonheur individuel; c'est que la souffrance lui paraît bonne, lorsqu'elle est acceptée au nom de l'universel amour, même si elle ne profite à personne. L'amour amènera donc le malheur de l'individu : telle est l'absurdité à laquelle arrive Tolstoï pour n'avoir pas voulu diriger l'amour selon la recherche du bonheur.

Mais il nous apprend qu'il ne faut pas aimer la violence en elle-même. Il y a beaucoup à retenir de cette critique du droit de défense; et d'abord il nous montre que la haine est toujours mauvaise, et, que dans aucun cas, il ne faut obéir à un sentiment de colère ou de vengeance, même contre un

(1) V. Lavroff, *les Vieilles Questions*.

ennemi de ce que nous croyons être le bien. La violence ne devra donc être employée qu'avec discernement, et en vue d'éviter une autre violence plus grande.

Pour préparer le règne de l'amour, Tolstoï recommande à l'individu de s'abstenir des plaisirs du corps. Certes, il a raison lorsqu'il dit que l'individu qui en est capable doit sacrifier à l'amour des hommes des plaisirs immédiats et matériels. Celui qui ne sait pas retenir ses passions ne pourra jamais arriver à l'état de perfection nécessaire pour vivre en paix avec les autres hommes. Mais où Tolstoï nous paraît exagérer, c'est lorsqu'il considère le plaisir individuel et corporel comme tout à fait et absolument mauvais, et qu'il nous pousse à supprimer de nos exigences tous les plaisirs que nous pourrions supprimer.

Comme Tolstoï, les anarchistes veulent fonder leur société sur l'amour mutuel des hommes, mais ils ne basent pas leur idéal sur la mort de l'individu. Ils veulent au contraire que la société fondée sur l'amour assure à l'individu le plus grand bonheur possible : car, sans cela, elle n'aurait pas de raison d'être, et c'est sur des individus complets, et non diminués, qu'ils comptent pour la construire.

Est-il vrai que le plaisir individuel, même physique, soit, chez les hommes civilisés, aussi opposé au sentiment de la sympathie que le dit Tolstoï? Guyau prétend le contraire. « La plus haute intensité de la vie a pour corrélatif nécessaire sa plus large expansion. » Le plaisir correspondant à une augmentation de l'intensité vitale prendra, chez l'homme civilisé, un caractère altruiste. C'est lorsque nous serons contents sous l'excitation du plaisir, que nous sentirons s'éveiller en nous ce sentiment de la sympathie. Les plaisirs intellectuels et artistiques, qui tendent de plus en plus à se glisser au milieu de tous nos autres plaisirs, sont évidemment sociables. Nous ne pouvons bien les goûter tout seuls. Même nos plaisirs les plus élémentaires, comme celui de la table, nous paraissent meilleurs dans la solitude.

L'homme tel que le souhaite Tolstoï, qui considérerait le plaisir comme un péché, serait probablement inapte à jouir de ces plaisirs supérieurs, qui, de l'aveu même de Tolstoï, constituent une sorte de communion entre les hommes. Et quant aux plaisirs corporels, comme il les prendrait sans gaieté ni joie, ils n'éveilleraient pas en lui ces profonds besoins de sympathie que suscitent en nos individus la plupart des excitations. Il serait haineux et vindicatif, parce que sa vie ne pourrait être expansive. Ainsi, moins que tout autre, il pourrait participer à la religion de l'amour.

Et d'ailleurs la recherche du bonheur individuel n'est-elle pas un lien qui unit les hommes? Si elle les a séparés, et parfois les sépare encore, c'est qu'ils étaient ignorants et insensés. Si les hommes ont déjà commencé à s'associer, est-ce donc pour fuir le bonheur individuel, les plaisirs de l'esprit et les plaisirs du corps? C'est d'abord parce que l'homme seul peut à peine conserver sa vie, loin de pouvoir l'embellir de tous les plaisirs possibles, qu'il s'allie avec son voisin. Et le travail commun crée le bien-être commun, et le bien-être commun est un lien entre les hommes, lien qui se resserre de jour en jour, qui tend à les contraindre à cesser leurs luttes et à s'unir tous dans l'universel amour que prêche Tolstoï.

Tolstoï donne, à juste titre, une grande importance au travail manuel. Il le considère comme indispensable à la santé de l'individu comme au bon état de la société, et nous sommes de son avis. Mais l'Évangile a dit : « Heureux les simples d'esprit »; et Tolstoï est hostile au travail intellectuel.

Nous croyons avec Tolstoï qu'il est injuste et mauvais qu'une partie des individus s'adonne exclusivement au travail intellectuel, tandis que l'autre s'adonne au travail manuel, mais nous pensons qu'il exagère lorsqu'il dénie

toute valeur au travail de l'esprit. Son amour pour les imbéciles se retrouve dans tous ses ouvrages : ce n'est pas de la pitié qu'il a pour eux, c'est de l'admiration. Après nous avoir donné comme idéal de la vie, sa vie sans bonheur, voilà donc qu'il nous donne l'idiot comme idéal de l'individu !

Mais, maintenue ainsi, la critique ne serait pas très juste. Tolstoï ne blâme pas le travail intellectuel, encore qu'il s'en méfie beaucoup, à condition qu'il ait été précédé par la religion de l'amour. Mais il croit que, pour bien comprendre et bien posséder cette religion, il faut se mettre dans l'état de l'enfant et du simple d'esprit. La culture intellectuelle nous éloigne de l'amour, loin de nous en approcher.

Ici comme plus haut, nous voyons que Tolstoï veut arriver à l'amour par la diminution de l'individu, mais, ici plus qu'ailleurs, la contradiction éclate.

C'est la raison qui l'a amené à chercher le sens de la vie ; s'il repousse la vie animale, c'est au nom de la vie intellectuelle, c'est l'intelligence qui manifestement l'a guidé, et voilà qu'il l'a renie.

Après avoir déclaré que la vie du corps est mauvaise, voilà qu'il se moque de ceux qui travaillent de tête (1). Comment ne voit-il pas que l'homme intelligent doit, mieux qu'un autre, voir les effets funestes de la lutte ? Son erreur est aussi grande que celle qu'il veut combattre.

Un travail physique et un travail intellectuel sont nécessaires à l'homme pour qu'il soit complet.

On voit que Tolstoï est assez loin de nous.

Il ne recherche pas la société la plus heureuse possible, mais celle qui répond le mieux aux préceptes du Christ. Or, le Christ ayant vécu dans des époques fort lointaines, et Tolstoï ayant conservé son idéal social, il s'ensuit que la solution qu'il adopte peut être bonne pour des époques reculées, mais nullement pour la nôtre. Nous croyons que la division du travail est utile, nous croyons que le machinisme a un grand avenir social. Tolstoï est l'ennemi de tout cela, il veut nous ramener tous à la vie des champs, aux sociétés des pasteurs où tous les individus faisaient la même besogne ; s'il croyait au diable, Tolstoï, comme les vieilles paysannes, lui attribuerait le développement de la civilisation.

Cette société amorphe que demande Tolstoï est actuellement irréalisable. Comme dit M. Gide : Tolstoï nous demande là quelque chose d'impossible, aussi impossible que de redevenir enfant.

D'ailleurs la division du travail et les autres avantages de la civilisation entravent-ils la marche des principes communistes ? Comme le fait fort bien remarquer Grave, toutes ces choses, qui servent maintenant à l'exploitation mutuelle des hommes, formeront plus tard entre eux des liens étroits. Dans une société libre où existera la division du travail, l'homme sera rapproché de son semblable par son intérêt même. Le travail isolé est rendu de plus en plus improductif comparativement au travail en commun, il finira par disparaître absolument, et l'homme ne pourra plus se passer de l'homme. Ainsi pourra se fonder une société communiste, non par une régression vers le passé, mais par une progression sur le présent.

Tolstoï veut former la société sans autorité ni loi. Il considère les principes d'obligation et de sanction comme dérivant du principe de lutte. Il veut donc faire disparaître la lutte par l'amour. En tout cela nous sommes de son avis, mais là où nous le combattons, c'est lorsqu'il croit atteindre ce but par la diminution de l'individu. Comme nous l'avons vu dans tout ce qui précède, il veut former des résignés, des simples d'esprit, des souffrants ; nous pensons au contraire que pour réaliser la société idéale, il faut affer-

(1) *Yvan l'Imbécile.*

mir les individus, former des hommes forts, intelligents, heureux. Nous pensons avec lui que, s'il comprend son vrai bien, l'individu doit tendre à la paix avec les hommes, mais nous croyons qu'en le faisant il ne se supprime pas.

Tolstoï peut être rapproché de Schopenhauer. Pour celui-ci, la volonté, devenue consciente, se suicide par l'amour. Nous nous rapprocherions plutôt de Guyau qui dit que la vie, devenue consciente, s'intensifie par l'amour.

C'est toujours en vue de son bonheur, ou de celui des autres, qui peut facilement se ramener au sien, que l'individu s'expose. Aussi est-ce la joie de vivre que l'individu affirme dans ses plus grands dévouements. L'altruisme, l'amour d'où peut naître une société sans obligation ni sanction, est une expansion, non une mutilation de l'individu.

Nous retrouvons donc partout l'erreur initiale du tolstoïsme : c'est la séparation artificielle introduite entre la vie supérieure et la vie inférieure, que Tolstoï appelle aussi la vie rationnelle eût la vie animale. Il eût peut-être été éclairé sur l'absurdité de cette solution de continuité qu'il introduit au sein de la nature humaine, s'il avait remarqué que la vie animale n'est pas toute égoïste, ni la vie rationnelle toute désintéressée.

Nous nous sommes attachés, dans les pages qui précèdent, à montrer ce qui sépare Tolstoï des anarchistes, persuadés que les rapports du tolstoïsme et de l'anarchie sont suffisamment apparents par eux-mêmes. Néanmoins il serait peut-être utile d'indiquer quel précieux concours peut apporter la lecture des œuvres de Tolstoï à la propagande communiste anarchiste.

Et d'abord Tolstoï sera très utile contre ceux des réactionnaires qui fondent leurs convictions sur la morale chrétienne, ou prétendue telle (puisque Tolstoï lui conteste ce titre). Car il fait admirablement ressortir les contradictions de cette morale. Mieux que tout autre, il peut faire réfléchir les croyants (si des croyants peuvent réfléchir) sur la légitimité de nos institutions, du service militaire, du jugement, de l'Etat, de l'Eglise elle-même, et peut être, — si cela est possible, — sur ce qu'il y a d'enfantin dans les dogmes de la religion et de contradictoire avec la morale de l'amour.

Il sera très utile aussi contre ceux qui se sont débarrassés des principes religieux, mais qui défendent l'état de choses actuel, au nom de la lutte pour l'existence, et de la raison du plus fort. Il leur montrera, avec une évidence capable de troubler les plus endurcis, que l'individu égoïste n'existe réellement pas, que sa vie, se mettant en opposition avec celle de tout l'univers, n'a plus aucune signification, qu'il est un être incomplet, condamné à ne goûter jamais la joie ; que sans le secours des hommes il ne peut être heureux ; que, sans l'amour, il ne peut être un homme. Il y a, même parmi les révolutionnaires, une catégorie de gens qui se nomment « individualistes ». Ils proclament la bonté de l'état de nature, ils ont la haine de la société, ils vivent dans l'admiration de l'individu solitaire. Ils croient, avec les pires des réactionnaires, qu'anarchie veut dire désordre, tandis que nous croyons que l'anarchie nécessite l'ordre dans le travail et dans la paix. A ceux-ci s'applique ce que nous venons de dire. Mais, en outre, Tolstoï pourra faire voir que ce n'est pas par l'égoïsme, mais par l'amour, que ce n'est pas par l'isolement et le dédain, mais par la solidarité et l'estime réciproque, qu'il est possible de fonder une société sans rivalité, sans lutte, et, par conséquent, sans autorité ni loi coercitive. Il leur fera voir que leurs principes aboutissent non à la société libre, que nous désirons, mais aux sociétés barbares et autoritaires des temps passés.

Il existe enfin une classe de socialistes, qui, prétendant faussement s'appuyer sur les théories de Marx, et, en vertu de ce qu'ils appellent « le matérialisme historique », confondent le déterminisme vivant de l'évolution de la

société avec le fatalisme des transformations de ses conditions extérieures. Ils ne veulent voir que l'évolution du capital, jamais celle des idées. Ils seraient très étonnés si on leur parlait de la nécessité d'une morale socialiste. Aussi, à leur insu, vivent-ils le plus souvent avec les principes de la morale bourgeoise. A ceux-là Tolstoï peut apprendre que le facteur moral du progrès social est aussi important que le facteur économique, que le capital a beau évoluer, nous n'aurons jamais la société idéale si nous ne savons y former les individus. Il leur apprendra enfin qu'il faut s'occuper du moment présent, qu'il faut dès maintenant, et dans la mesure du possible, vivre selon nos idées.

Il insiste ainsi constamment sur la nécessité de se former des convictions et d'y conformer sa vie personnelle, et quoique son idéal social ne soit pas le nôtre (ou plutôt qu'il manque d'idéal social déterminé), cet élément de sa doctrine ne peut pas ne pas nous inspirer une grande sympathie.

En résumé nous pensons que la propagande de Tolstoï a une utilité théorique incontestable, surtout quand elle s'attaque avec vigueur au militarisme et à l'Etat.

Mais elle présente aussi à notre avis de grands dangers. Tolstoï, qui n'a pas d'idéal social, qui ne préconise pas de moyen d'améliorer l'état actuel, ne peut manquer d'écarter les esprits du mouvement social et de tout ce qui constitue le socialisme.

Il voit dans le perfectionnement moral de l'individu le but final. Mais nous, nous pensons que c'est surtout en prenant part au mouvement qu'on peut se perfectionner, et cela bien mieux qu'en ne s'attachant uniquement à cultiver sa propre moralité et en faisant œuvre individuelle d'ascète.

Tolstoï, qui critique avec tant d'âpreté et de vigueur les préjugés et les institutions, fait une propagande qui détourne du socialisme, qui détourne de la révolution. C'est peut-être un excellent chrétien de la primitive Eglise, c'est certainement un grand écrivain et un penseur, mais ce n'est, en aucun cas, un anarchiste communiste et révolutionnaire.

L'ARCHITECTURE

A L'EXPOSITION DE 1900

L'art est un geste.

L'attitude, une illusion. La ligne, une illusion.

Pernicieuse et damnable, la doctrine qui de l'art plastique, objectivité, *représentation*, sépare l'art musical, subjectivité, *volonté*, dynamisme, et les oppose.

Car l'art entier n'est qu'une cinématique. De même que le moment présent, la forme n'offre qu'une fugitive apparence de la modification effrénée de la vie, une *traduction conventionnelle*.

Oui, ta noble « pose », statue hellénique, ne nous montre que l'imaginaire équilibre sans cesse détruit jusque dans ton savant aspect, de mille forces contradictoires qui se jouent : d'où la grâce insaisissable et mystérieuse. Également aujourd'hui ainsi étonnent les figures de la céramique ancienne, de l'art médiéval ou oriental, pourquoi ? Pour ne reproduire pas les quelque vingt silhouettes, roides et mortes, que nous assignons, libéralement, à l'expression de chacune de nos émotions.

De même, walhallienne bataille, entre les millions de forces de la pesanteur, de l'arc-boutance, du support, du contre-poids, de l'élasticité, se dresse l'Architecture, reine des arts, qui les contient, enfante, nourrit, prétexte tous et, finalement, leur survit dans les siècles des siècles !

*
* *

Art : application des connaissances acquises à la réalisation d'une conception quelconque, — dit le petit Larousse. Humble sagesse !

Pour faire œuvre d'art, il faudra donc avoir un dessein, satisfaire à ses exigences les plus complexes, par les moyens les plus pratiques : et si ce dessein est matériel (cas des arts décoratifs dont la statuaire et la peinture ne sont que des *détails*, une *accentuation*), il faudra obtenir, en conséquence, la plus grande commodité avec le moins d'effort possible.

Monument ou naïf objet de ménage, que l'œuvre présente la plus complète satisfaction à nos besoins (dont la totalité forme l'*idéal*, n'en déplaise aux esthéticiens), et que cette œuvre s'exécute, cependant, par les moyens les plus simples.

Réduisez donc au *minimum* la matière employée afin qu'elle n'encombre (ce qui constituerait la « bêtise »).

Gardez néanmoins le *maximum* de solidité.

Réservez-vous enfin une exécution pratique.

Cette réduction aux minima donne la légèreté. Cette solidité réelle donne la force. Cette facilité d'exécution donne la grâce.

Légèreté, force, grâce.

C'est le beau.

Ainsi la logique conduit aux sublinités de l'art, en partant de la vérité connue à travers la sincérité des moyens : logique, vérité, sincérité, principes communs aux sciences qui conquièrent sur la nature ses secrets et aux arts qui les emploient pour transformer, pour créer à leur tour — selon l'exemple initial d'où est sorti le monde.

* * *

— Art, nous avons besoin d'une Exposition Universelle.

— Modernes, en avez-vous besoin ?

— Art, une Exposition activera utilement les transactions de notre commerce, en réunissant sur un même point les échantillons du monde entier.

— Croyez-vous, enfants, que la fantaisie régisse le monde ? Pour la part vraiment importante de la fabrication, — celle des objets utiles, — il n'existe d'autre loi que le besoin.

— Mais nous obtiendrons, en la stimulant par une date, une plus grande production....

— Sans doute ; mais au détriment des jours qui suivront.

— Et nous comparerons les méthodes !

— En ce cas, pourquoi unidécennales, ces expositions ? Faites une exposition permanente, telle qu'en ébauchent vos grands magasins. Ouvrez un gigantesque bazar : que le producteur y envoie ses spécimens, dans des galeries admirables, conçues selon l'idéal de chaque corporation ; et que là, le public intéressé, prenant, sans intermédiaire, contact avec l'homme producteur, lui demande selon son besoin, vous dis-je.

Inutile au triple point de vue commercial, industriel et agricole, plutôt au ciel qu'elle demeurât, cette entreprise, inutile ! mais nuisible, mais dangereuse !

Nos sociétés ne sont point de celles qui se peuvent permettre le luxe d'efforts superflus. Une lourde misère pèse sur le travailleur ; la campagne se meurt plus misérable encore que la ville. Maintenant, davantage que jamais, tous ahans devraient tendre dans le sens de la dure, de l'immédiate nécessité.

Insensé le peuple qui s'offre librement ces vanités dispendieuses, déjà teintes de sang partout, et qui demain auront disparu aussi complètement que le fait la minute coupable, — dont les conséquences demeurent...

Gâcher à si hâtive malfaçon la main ouvrière, alors que tant de travaux indispensables la réclament, lesquels vous repoussez d'un pied dédaigneux et impie ! Déjà guettent les chômages sinistres et, pour des années, la faim.

A qui ce sacrifice des corps, des consciences et de demain? Point à l'ouvrier, vous le voyez, ni à l'industriel, qui souffrira par répercution, ni au commerce, victime non moins désignée, ni au paysan, déjà atteint.

A la Fille! à l'Alcool!

Ajoutez à ce double et macabre toast : aux charlatans de toutes classes, à quiconque va couvrir de pompeuses étiquettes quelque contrefaçon lucrative ou quelque ignominie.

* * *

— Art, fils de la liberté, être fier et pauvre, nous t'*ordonnons* de nous faire une Exposition.

— Mes maîtres... écoutez donc.

Sur de fantastiques charpentes de bois ou de fer, hardiment avouées, je fixerai de si légers remplissages qu'ils compteront à peine. Mais j'ouvrirai de vastes baies de sortie. Et de grands auvents de toile, des murs s'il le faut de toile aussi, comme jadis en Champagne ou à Novgorod ou comme sur le Fleuve Bleu, avec leurs couleurs éclatantes sous le soleil d'été, chanteront votre foire joyeuse. Je ne vous demande que six mois.

— Nullement. Nous *voulons* des « palais » qui paraissent devoir durer : et du stuc et du staff, et du carton doré qui singera le bronze. Du cossu, par-dessus tout.

— Soit... Maîtres, je vais donc, sans retard, distribuer les emplacements, y bâtir, assurer le transport des objets innombrables, assurer aussi celui de vos invités, expérimenter les machines, aménager les chemins, les éclairer et prévenir l'accident.

— Qu'est-ce à dire? tu t'émancipes? Attends que l'on te consulte! Voici nos intendants : secrétaires au-dessus desquels nous mettons des directeurs, courbés eux-mêmes devant un commissaire. Employés, myriade administrative, sur l'Art que nous vous livrons, grimpez de toutes parts, enchaînez ce Gulliver infatué de ses ingénieurs et de ses architectes; taillez, rognez, ajoutez selon votre sagesse; qu'il vous obéisse et pour la pierre et pour le bois et pour la terre et pour le fer... Et maintenant, Art, fais vite!

* * *

Arts, dits majeurs (?), aux Champs-Élysées, — mineurs (!), en face, aux Invalides, — reliés, par les attractions et palais étrangers des deux quais, — au Champ-de-Mars (agriculture et industrie), — vis-à-vis duquel le Trocadéro embrasse les colonies, — telle fut la répartition.

Le Champ-de-Mars, quel ennui! Une trop étroite allée, entre deux rangées de palais « pompiers », aboutit au cul-de-sac du *Château-d'Eau*, masse majestueuse, mais incomplètement étudiée, qui nous masque la grandiose Galerie des Machines. Dans celle-ci, M. Raulin, désigné une seconde fois à vingt-deux ans d'intervalle pour élever une *Salle des Fêtes*, au lieu d'avoir dressé l'immense cirque découvert, le Colisée réclamé par le poète, a fait un intérieur. Toutefois, blâmée cette erreur

initiale, il faut reconnaître une décoration heureuse qui repose du ridicule et dangereux labyrinthe des maisons de bois (bûcher!) dont on a encombré la noble galerie.

Et les deux ailes qui, le long des deux côtés du Champ-de-Mars, contiennent chacune trois nefs parallèles (largeur de 27 mètres), coupées par des galeries à deux étages, ne voient rompre leur interminable monotonie que par d'autres nefs transversales. Seul le palais du *Génie civil* (M. Hermant) présente du nouveau, et par le principe, très intéressant, de ses ferrailles et dans sa façade moins fastidieuse que les voisines.

Au sortir de ces constructions officielles, grouille, sous les pieds bancals de la très symbolique Tour d'Ineptie, maint petit pavillon prétentieux et tortillé; même de beaux morceaux çà et là (aux maisons de l'*Optique*, du *Costume*, du *Tour du Monde*) aboutissent à un ensemble disgracieux. Seuls caressent le regard l'histoire de la *Céramique*; curieuse grotte en grès flammé de M. Provensal, les *Ardoisières d'Angers* (M. Choupay) et le *Pavillon Bleu*, restaurant dressé par M. Dulong.

Laissons, laissons les vilaines *Forêts-Chasse-Pêche* et *Navigation commerciale* (quels chefs-d'œuvre à faire!), — pour venir admirer la carène renversée dont s'inspirèrent, sous un toit d'ardoises, les *Chambres de Commerce* au bois d'un vert tendre.

*
* *

De la colline, au-delà du pont d'Iéna, sur les pentes naguère fleuries par les jardins du Trocadéro, un témoin redoutable contemple l'œuvre de folie: de ces dépouilles des vaincus, entassées là avec inconscience, en des édifices maladroitement singés des peuples que nous prétendons à civiliser, s'élève, ironique et souriante, la Noblesse Humaine outragée, en ses richesses d'art que le barbare d'Europe partout à cette heure détruit. Réquisitionnées par la violence, la Tunisie et l'Algérie avouent les suprêmes sursauts de la fière âme mauresque; cette copie d'une pagode du Cambodge, avec les tigres humanisés de ses escaliers gigantesques, affirme le hautain rêve nirvânien d'Extrême-Orient. Et jusqu'à Tombouctou et au Dahomey (il n'y manque que des vautours, disait Boignard) crient les âmes vibrantes au beau de ces hommes semblables à des dieux grecs dessinés dans de l'ébène!

Qu'importe! l'idiote conquête aura nivelé, avant peu, cela comme le reste...

*
* *

Sur la rive opposée, précisément, un artiste a accroupi la demeure du monstre où se résume et anéantit notre race néfaste.

Coupole énorme, nue, blindée, rouge de sang, d'où sortent les longs cous sombres des canons, le *Creusot*, — orgueil du riche, écraseur impitoyable du faible au dedans et au dehors, — a été représenté en vérité dans toute sa puissance d'usine à meurtres et de forteresse par M. Bonnier.

*
*
*

Le *Palais des Armées de terre et de mer* étend, non loin, sa façade grandiose : au centre, une porte colossale, vers laquelle montent les escaliers monumentaux, escortés des belles fenêtres en étages, et que vient rejoindre, d'un élan audacieux de son arc unique, la passerelle, légère merveille de fer.

A MM. Auburtin et Umbdenstock la gloire de ce monument.

Que le *Vieux Paris*, en face, faussement moyenageux, où carillonne M. Mérovack, en défroque clownesque, fait cocasse figure ! Un hideux amas de plâtre, réservé aux *Congrès*, trahit, dans cette direction aussi, le même architecte qui a commis les deux passerelles du pont de l'Alma.

En revanche, il ne manque aux adorables *Serres* de M. Gauthier, — elles demeureront, — que les deux grands Dômes destinés, dans son projet, à terminer aux deux extrémités cette splendeur.

L'Exposition renferme une *rue de Paris* et une *rue des Nations* ; dans la première, M. Binet a su constituer une sorte de style approprié à la noce moderne.

Dans la seconde, les Latins (*Italie, Espagne, Roumanie, Portugal*) confessent de leurs gouvernements l'irréremédiable décadence, où les ont suivis le *Pérou*, la *Bulgarie* et la *Serbie*.

La *Belgique* a envoyé un hôtel de ville, ancien (Audenarde) et l'*Angleterre* un triste home ; l'*Amérique*, s'étant adressée à un Français, en a obtenu une coupole dégingandée et risible.

Mais la *Grèce* a eu, par M. Magne, un gracieux souvenir de son passé byzantin où l'avenir s'annonce avec du fer apparent.

Riche de son passé aussi, la *Hongrie* en entasse les trésors sur un étroit espace : tour du XI^e siècle, porche du XII^e, chapelle et grande tour du XIII^e, angle du XVI^e, façade du XVIII^e. L'*Autriche* s'époumonne à atteindre le joli. L'*Allemagne*, avec une érudition consciencieuse qui veut sérieusement arracher à l'histoire son secret, élève un monument d'où se dégage du nouveau.

Dans la *Bosnie*, à cheval sur l'Orient et l'Occident, Mcha a mis des peintures fort belles : aux amateurs superficiels qui ne l'ont cru capable que de joli, à cause de la hâte apportée en telles œuvres de commerce, il révèle ses fortes origines et qu'il s'en souviendra.

Mais, — immensément loin au-dessus de tout cela, — la Scandinavie se tient : si le *Danemark* rappelle du déjà vu, la *Norvège*, la *Suède* et la *Finlande*, trinité glorieuse, proclament, elles, une vie supérieure où les plus humbles ustensiles deviennent de l'art : quelle surprise charmante que cette *Suède*, sous ses écailles de bois aux courbes neuves ! Au long des murs de la *Norvège*, qu'abritent de très grands toits aigus et verts, une frise de poissons, en bois découpé, rivalise avec la décoration des Japonais eux-mêmes ! Enfin la sublime *Finlande*, qui s'est enveloppée de deuil après avoir protesté sous le ciel au nom de la pensée et de l'art contre l'infâme usurpation du tzar, proteste encore, éloquente, avec son isba de paysan génial : murs bas, qu'un toit

énorme coiffe ; tour galbée, flanquée d'ours magnifiques, et dont, là-haut, le clocher émerveille ; portes solides dont le cintre part presque du sol et sur l'une desquelles se jouent des écureuils ravissants, pendant que des têtes de loups se rangent autour des autres. L'intérieur fait un enchantement par ses nobles et simples peintures, ainsi que par son mobilier, — le premier du monde.

Cependant la Finlande se meurt !

* *

C'est le mobilier qu'il faut voir seulement et quelques installations à l'Esplanade des Invalides : devant la bâtisse, baisser les yeux (excepté pour le hall central, digne d'attention, de M. Esquié).

Il y a de très beaux meubles non seulement scandinaves, mais allemands, voire austro-hongrois, et d'excellentes céramiques, tant françaises qu'étrangères. La plus charmante des installations appartient à la *Papeterie*, sans conteste : M. Sorel y a employé, de la façon la plus heureuse, l'acajou ; des panneaux de tulipier, des vitrines ingénieuses et élégantes mettent en valeur les motifs que M. Auber a peints sur le mur du fond.

Seul, M. Guillemonat (sauf omission) nous paraît avoir riyalisé avec M. Sorel : c'est aux *Industries forestières*.

* *

Il ne nous reste plus qu'à passer sur le pont Alexandre-III (non sans nous attrister du tort que lui ont fait les sculpteurs), et nous voici devant les Palais destinés à rester : notre époque les méritait.

Cœuvres consciencieuses, sans doute, et bien faites pour flatter le bourgeois, mais à son égal timorées et inintelligentes.

Inintelligentes : dans leur construction propre, autant que dans leur pauvre interprétation du classicisme, qu'eux aussi voudraient bien plagier. (Ce recul a lieu, une fois de plus, aussi général dans les arts actuels que dans les lettres.)

Pour le *Grand Palais*, on partit d'un bon plan.

Un hall en forme de T, dont la branche horizontale borderait la nouvelle avenue. Mais... on a étriqué la chose : cette branche, encore trop grande pour un cul de four, ne l'est certainement plus assez pour un hall. La forme de celui-ci, quoiqu'elle bien étudiée, manque d'échelle ; et jamais on n'eut moins de souci des raccords entre le fer et la pierre. Ajoutez à cela la longue colonnade si fâcheusement coupée, et, comble d'horreur, des sculptures, pauvres sur le devant, mais, sur l'avenue d'Antin, à hurler.

Au *Petit Palais*, bien des critiques à faire aussi.

Architecture fort élancée des murs, que l'on a couverte de coupes et de couvertures écrasées qui se pénètrent excessivement mal. Des lucarnes apparaît le sommet, comme si, sous le heurt d'une comète, le comble s'était affaissé entre les murs. Aucune échelle.

Dans la cour intérieure, les marbres, par leur mauvais goût, produisent, avec la plus riche des matières, le plus pauvre effet.

* * *

Quant à la porte Binet, nous ne l'aimons pas, mais on l'a bien assez critiquée. Et puis quel visiteur, en se retournant une fois sorti, ne ressentira pas pour elle l'indulgence d'un évadé ?

LES DEUX POLTI.

LA CRISE D'UNE NATIONALITÉ

ÉTUDE SUR LA SITUATION ACTUELLE DE L'ESPAGNE

J'écris ces pages, dégagé de tout sentiment patriotique, avec la sérénité de jugement que j'apporterais à examiner un problème scientifique. Aucune passion n'entraînera ma plume dans les dangereuses extrémités d'un particularisme national nuisible, parce que j'estime que l'expression pure et simple de la vérité est de tous points supérieure aux considérations d'un étroit esprit de clocher ou de frontières.

L'Espagne, par sa conformation spéciale, par son histoire, par ses caractères ethniques particuliers, produit de races diverses entrecroisées, présente un cas spécial dans la formation des nationalités modernes. En dépit de plusieurs siècles d'organisation unitaire, les anciens états continuent de subsister avec leurs habitudes, leurs us et coutumes, leur personnalité propre, leur langue. Je ne crains pas d'affirmer que chaque région particulière, par suite de ses idiosyncrasies spéciales, diffère essentiellement du reste du pays et lui est pour ainsi dire étrangère. L'unité, que les rois catholiques ne sont parvenus à établir qu'au prix d'efforts considérables, n'existe qu'au point de vue politique, dans la vie superficielle de la nation. La vie réelle du peuple, vie de travail, de commerce, d'industrie, de science et d'art, varie grandement de l'une à l'autre région. Les Basques et les Catalans se distinguent par la supériorité de leurs industries. Après eux viennent les Asturiens. Le reste du pays, à de légères exceptions près, demeure stationnaire, sans initiative, sans esprit d'amélioration. L'organisation de la propriété diffère aussi dans les différentes parties du pays. Tandis qu'en Galice, dans les Asturies, à Léon, la propriété agricole est morcelée jusqu'à l'atomisme; en Andalousie et dans l'Estrémadure, le sol appartient à un nombre restreint, infime, de grands seigneurs. Dans l'Andalousie spécialement règne encore une sorte de féodalité mal dissimulée. Les journaliers y travaillent sous le soleil ardent du midi pour un salaire souvent inférieur à 75 centimes par jour, et un *gazpacho*, c'est-à-dire un dîner de moissonneur : de l'eau, du pain, de l'huile et du sel. L'Etat n'en maintient pas moins avec les provinces basques un *modus vivendi* spécial, grâce auquel elles demeurent dans l'unité nationale, bien qu'avec un régime différent de celui du reste du pays. Dans d'autres régions, en Catalogne, en Galice, des restes de vieux droits féodaux se sont conservés aussi, par exemple, sous forme de droits de gabelle que les descendants des anciens seigneurs font payer aux agriculteurs épuisés.

D'où il suit que la nationalité espagnole n'a jamais été véritablement constituée. Les diverses régions vivent dans l'union nationale, non par suite d'un acte de consentement mutuel, mais parce qu'elles y sont obligées par la contrainte qu'exerce sur elles le pouvoir central. Après l'invasion des Arabes, des comtés et des petits états s'érigèrent partout dans la péninsule et se constituèrent bientôt en nations distinctes. C'est ainsi que vers la moitié du XIII^e siècle l'Espagne chrétienne comptait un roi d'Aragon, un roi de Castille, un roi des Asturies et de Léon, un roi de Navarre, un roi de Lusitanie, et que dans l'Espagne mauresque, cent émirs se substituèrent à l'antique califat.

Personne n'ignore comment ces royaumes divers se sont fusionnés grâce à des alliances souveraines, à des guerres de conquêtes, à d'interminables luttes sanglantes. L'union s'est ainsi faite, mais l'amour de la *petite patrie*, c'est-à-dire de la patrie régionale, n'en est pas moins demeuré vivace au cœur des populations.

La Catalogne, unie à la Castille, vivait sous un régime spécial. Les provinces basques, avec leurs droits et privilèges, étaient complètement autonomes et n'avaient pour ainsi dire aucun point de contact, aucune attache avec le pouvoir central. Celui-ci, grâce aux deux guerres carlistes, a fini par les soumettre, leur enlevant du même coup leurs *fueros*, leurs antiques privilèges. Depuis, la législation s'est unifiée plus fortement que jamais, et tout semble indiquer que le régionalisme s'assoupira et se livrera plus ou moins volontairement au pouvoir de l'État.

L'esprit qui anime le populaire de Castille et les mécontents de Valence souffle maintenant sur toutes les régions.

Le soulèvement général des communes de Castille, commencé en 1520 et soutenu héroïquement jusqu'à la déroute de Villador, où Padilla, Bravo et Macdonado laissèrent la vie, avait pour but et pour objectif le retour à l'autonomie municipale, tandis qu'à Valence ce furent les corps de métier qui, profitant de l'insurrection, se levèrent contre la noblesse. Les deux mouvements correspondent exactement aux sentiments populaires qui encore aujourd'hui agitent l'opinion en Espagne.

Depuis la révolution de 1868, ces sentiments ont atteint un profond degré d'intensité.

Les Bourbons étaient à peine chassés du trône et le parti républicain avait à peine eu le temps de se constituer que quarante mille fédéralistes se levèrent en armes. L'insurrection fut écrasée, il est vrai, mais le parti ne perdit ni sa puissance ni sa vigueur. Sous le règne d'Amédée de Savoie, il finit par se rallier à la minorité fédéraliste. Nicolas Maria Rivero, d'accord avec Stanislas Figueras, le premier, président des dernières Cortès monarchiques, et le second, qui devait être plus tard chef du pouvoir exécutif de la République, provoquèrent, à la faveur de l'insubordination du corps d'artillerie, la déchéance de ce roi et la proclamation, par ces mêmes Cortès, de la République. Les deux partis, le parti républicain de la veille, d'une part, et le vieux parti républicain d'autre part, firent une trêve, ajournant la constitution définitive de la forme de gouvernement jusqu'à la convocation des nouvelles Cortès constituantes. Celles-ci furent en totalité fédéralistes; mais le peuple,

partout, dans tout le pays, exigea la constitution immédiate de cantons autonomes, tant était vivace l'esprit régionaliste !

Les chefs du fédéralisme avaient enseigné au peuple que la fédération devait s'organiser de bas en haut. « J'ai toujours soutenu, d'accord en cela avec la simple logique, dit Py y Margall, qu'il ne peut y avoir de fédération, c'est-à-dire de pacte, tant qu'il n'y a pas d'états autonomes, et par conséquent le mouvement fédéraliste doit commencer par la revendication de cette autonomie. Sur ce point ont pensé avec moi, et moi avec eux, toutes les assemblées fédérales, tous les directoires républicains et, ce qui est plus encore, l'immense majorité du parti. »

La propagande théorique était donc d'accord avec le sentiment régionaliste le plus prononcé des différentes provinces. Aussi, devant la pusillanimité des Cortès, qui, depuis la proclamation de la république fédérale, n'en finissaient pas de lui donner une forme et une sanction définitives, et devant la tiédeur des chefs qui ne se décidaient pas à l'application immédiate de leurs théories, l'insurrection éclata dans toutes les parties du pays. Déjà, dans les premiers jours de mars 1873 (la République avait été proclamée le 11 février), l'insurrection cantonale fut sur le point d'éclater à Barcelone, dans le but d'y proclamer l'Etat catalan. Le pouvoir central ne réussit qu'avec beaucoup de peine à paralyser le mouvement. Plus tard tout fut inutile ; Valence, Séville, Malaga, Cadix, les principales populations du Midi se soulevèrent. Ailleurs, les délégués des régions se réunirent pour la constitution des cantons. Tout enfant, j'accompagnai moi-même un des représentants qui s'en fut à Santiago de Compostelle pour y proclamer le canton galaïco-asturien. Le mouvement fédéraliste le plus important fut celui de Carthagène, qui fut combattu par les armées de terre et de mer. Il s'y constitua un véritable gouvernement, qui frappa de la monnaie, promulgua des décrets, procéda en un mot comme un pouvoir régulièrement organisé.

Le mouvement socialiste se mêla au mouvement cantonaliste. Les ouvriers de l'Association internationale des Travailleurs n'avaient pas été inactifs et, sur beaucoup de points de l'Andalousie, ils procédèrent comme s'ils avaient été en pleine révolution sociale.

La réaction réussit cependant à venir à bout de ce soulèvement général comme auparavant elle avait eu raison des communiens de Castille et des malcontents de Valence.

Peut-on dire que c'est une nationalité bien et dûment constituée que celle qui ne dure que par l'empire et sous l'action de la force, qui pour maintenir la centralisation est obligée de réprimer constamment les revendications ardentes des régions qui entendent s'administrer d'une façon autonome ?

En ce moment même, la lutte se renouvelle. Le pays entier réclame l'autonomie. La Catalogne vote contre la centralisation et menace de sortir de l'union nationale, de la patrie espagnole. La Biscaye, en état de guerre comme la Catalogne, n'oublie pas ses droits et privilèges perdus. Toutes les régions, plus ou moins ouvertement, exigent pour le moins la décentralisation administrative. Le fédéralisme gagne énormément de terrain, et déjà les carlistes formulent eux-mêmes des pro-

grammes fédéralistes. Le commerce et l'industrie, réunis en un groupement politique nouveau, réclament aussi la réforme de la vie nationale. Il n'est pas nécessaire d'étayer ces faits de citations nombreuses. La presse quotidienne en est pleine, on ne parle pas d'autre chose dans les réunions publiques et dans les discussions parlementaires.

Peut-on encore mettre en doute l'existence d'une crise profonde de la nationalité espagnole? Je dis plus : peut-on douter que la crise permanente d'un pays en voie de constitution depuis des siècles ne se rouvre aujourd'hui en des termes d'une gravité indiscutable?

A cet état des sentiments et des opinions de la masse viennent s'ajouter des faits historiques qui font du problème de la nationalité espagnole l'un des plus importants de l'époque actuelle. Les dernières guerres ont mis la question espagnole au premier plan des préoccupations générales; elle sollicite aujourd'hui l'attention de tous les pays.

On dit que nous sommes un peuple dégénéré, oubliant que nous ne sommes pas un peuple constitué. Cette assertion pourrait être vraie si nous descendions d'un état florissant et progressif. Mais nous ne déclinons pas : les caractères variés de notre race, les conditions morales et l'état intellectuel de notre peuple perdurent et persistent.

L'Espagne religieuse et politique d'aujourd'hui ne diffère qu'en apparence de l'Espagne des temps antérieurs. Nous n'avons adopté des pays de liberté et de tolérance que les formes extérieures. L'essence de notre nationalité constituante demeure la même.

La période la plus active, la plus fiévreuse, de notre culture intellectuelle correspond à l'époque de la domination arabe. Les restes de cette civilisation florissante se retrouvent aujourd'hui, glorieux et superbes, à Séville, Cordoue, Grenade, Tolède, etc.

« Le savoir du clergé était infime, dit Salmeron, la vie de la société chrétienne, rude et fruste en comparaison de la brillante civilisation des Arabes. Ils commentèrent Plin et Dioscorides, Euclide et Apolonius Pergès, Hippocrate et Galien, Ptolémée et Aristote; créèrent des bibliothèques, des observatoires et des collèges dont la renommée est venue jusqu'à nous; inventèrent l'algèbre et la chimie; protégèrent les plus illustres académies hébraïques; développèrent l'industrie et l'enrichirent des plus importantes découvertes; élevèrent les arts et, dans l'architecture, créèrent un genre, l'ogive qu'ils donnèrent à l'Occident; dans la littérature, s'ils n'atteignirent pas au drame ni à l'épopée, ils imaginèrent une foule de légendes gracieuses et de conceptions fantaisistes, de contes poétiques et passionnés, les transmettant avec le symbolisme oriental et ses formes exubérantes à l'imagination encore naïve et fruste des peuples chrétiens; et enfin, au déclin de leur rapide grandeur, ils léguèrent aux méditations du génie européen la plus haute conception philosophique du moyen âge : l'averroïsme. »

Au x^e siècle, le calife Halem II avait fait de la belle Andalousie le paradis de la terre. Les chrétiens, les musulmans et les juifs se réunissaient sans crainte. Tous les savants, quels que fussent leur pays et leur religion, étaient accueillis avec faveur et bienveillance. Le calife avait dans son palais une fabrique de livres, avec des copistes, des relieurs, des miniaturistes, de même qu'il entretenait des agents pour

acheter des ouvrages dans toutes les grandes villes d'Asie et d'Afrique. Sa bibliothèque renfermait 40.000 volumes magnifiquement reliés et illustrés.

Le premier observatoire établi en Europe le fut par les Sarrasins, à Séville (1).

La vraie gloire de l'Espagne ne consiste pas dans les batailles qu'elle a gagnées ni même dans la découverte de l'Amérique : les Sarrasins envahisseurs ont été les seuls artisans de sa grandeur.

Lorsque l'Espagne fut parvenue à l'unité sous l'effort de ses rois catholiques et que les Arabes eurent été chassés du pays par les armées de Fernand et d'Isabelle, la péninsule tomba en proie au fanatisme le plus épouvantable. Par l'influence de Torquemada, l'inquisition s'implanta dans tout le pays. En 1481, le Saint-Office fit 2.000 victimes, en Andalousie; il exhuma des millions de cadavres et en fit des feux de joie; on soumit à la torture, on emprisonna à perpétuité 17.000 personnes. Lhorente, l'historien de l'inquisition, calcule que Torquemada et ses collaborateurs, pendant dix-huit ans, brûlèrent vifs 10.200 personnes, en effigie 6.860, et qu'ils infligèrent le supplice de la torture à 97.300 malheureux. Les bibliothèques furent détruites, et l'on poursuivit d'une façon cruelle et barbare tous ceux qui essayaient de résister au fanatisme catholique. Bientôt on bannit les juifs, de même que plus tard on expulsa les derniers Maures, et Torquemada défendit de porter jamais aide et assistance à ceux qu'il avait trouvés bon de chasser de leur terre natale. Le fanatisme était tel que le gouvernement était incité par le peuple lui-même à faire exécuter les Maures pour les punir de leur incorrigible infidélité.

Quelle ingratitude au regard de la tolérance que ceux-ci, aux jours de leur puissance, avaient pratiquée envers les chrétiens, s'écrie Draper, à qui nous empruntons les faits qui précèdent !

Et que dirons-nous de la conduite des Espagnols en Amérique ? Au Mexique et au Pérou, ils détruisirent une civilisation splendide, toute de paix et de travail. Les Espagnols y furent reçus presque à genoux, comme les fils de leur sol, mais Hermann Cortéz et Pizarro, avec leurs bandes armées, se chargèrent d'exterminer les Aztèques et les Péruviens. Le plus barbare fanatisme, la rapacité la plus indigne, les cruautés les plus atroces ont cloué le nom espagnol au pilori de l'histoire. Qui oserait se glorifier de cette fausse grandeur des disciples de Torquemada ?

Pour comble de honte et de malheur, c'est sur notre sol qu'a vu le jour Ignace de Loyola, le fondateur de la misérable secte des Jésuites.

Nous répandons en tous lieux la désolation et la guerre, nos armées mercenaires se livrent partout à la violence et à la rapine, nos moines sont fanatiques et cruels, nous couvrons la terre de sang et de cadavres, et nous nous figurons être un grand peuple, arrivé à l'apogée de la gloire et de la civilisation !

Quand enfin toute cette fausse grandeur s'évanouit, quand l'empire du monde échappe aux mains des ambitieux et des usuriers qui gou-

(1) J.-G. DRAPER, *Histoire des conflits entre la science et la religion*.

vernent le pays, nous demeurons misérables, abrutis, superstitieux, à la merci de l'Eglise et de ses serviteurs. Et pendant des siècles nous restons soumis à son joug.

Si nous sommes les esclaves de l'Eglise, nous ne le sommes pas moins du pouvoir civil. Les rois disposent du peuple espagnol comme d'un troupeau de moutons. Ils nous conduisent à des guerres fratricides, nous engagent dans des luttes stériles, et chaque fois nous soumettent, amoindris et humiliés, aux grands seigneurs de la camarilla monarchique.

Il se passe des siècles avant que le peuple qui pousse le cri honteux : « Vivent les chaînes ! » au retour de Fernand VII, fasse l'immortelle révolution de 1833, qui abolit les seigneuries et les dîmes, supprime les communautés religieuses, confisque les biens de l'Eglise et met fin aux majorats des nobles. Il se passe des siècles avant que la cruauté féroce des Torquemada se retourne contre leurs familiers, que le peuple envahisse et profane les temples et coupe le cou aux moines (Madrid 1834) ; avant qu'à Barcelone et dans d'autres villes de la péninsule on mette le feu aux couvents et qu'on expulse les Jésuites (1835).

Malgré la révolution de 1812 et des années suivantes, la réaction, le clergé, l'esprit de secte ne cessèrent d'empoisonner l'Espagne. La guerre même de l'Indépendance contre les armées de Napoléon fut au fond une guerre du fanatisme : le clergé exaltait l'âme du peuple plus au nom de la religion qu'au nom de la patrie.

Contre la première guerre civile, soutenue par les carlistes, l'Espagne sollicite l'intervention étrangère, et ce n'est pas sans de grands efforts que, dans la seconde, elle arrive seule à bout de ses ennemis.

Aucun peuple n'a lutté avec plus de ténacité pour ses libertés que le peuple espagnol. Son histoire tout entière est une suite non interrompue d'insurrections. L'armée se soulève à tout moment. L'une après l'autre les différentes situations politiques succombent devant la force des baïonnettes. Et la réaction perdure, triomphe toujours !

La révolution de 1868 survient, au cours de laquelle le pays ne se hasarde pas même à proclamer la république. Il la fonde toutefois à la fin de 1873, mais ne trouve pas le temps d'abolir l'esclavage à Cuba.

Castelar, le grand apostat du fédéralisme, n'hésite pas à accepter certaines responsabilités criminelles devant lesquelles avaient reculé, avec juste raison, Py y Margall et Salmeron, et c'est sous sa présidence que les Campos et les Pavia massacrent les plus énergiques défenseurs de la révolution et se préparent à remettre leur malheureuse patrie sous le joug néfaste et abhorré de la monarchie. C'en est fait dès lors de la République.

Viennent ensuite les cruautés, les persécutions. On déporte les fédéralistes et les internationalistes en masse, aux îles Marianas, aux Philippines, à Fernando Poo. Secrètement, à la faveur de la nuit, on les arrache de force à leurs foyers et on les jette en prison. Puis on les embarque, misérables et désemparés, et ils quittent pour jamais le sol qui les a vus naître.

La restauration des Bourbons, œuvre d'un soulèvement militaire, couronne dignement les succès de la réaction. Celle-ci, malgré les

efforts révolutionnaires des républicains, continue de plus belle. Le pays, couvert de couvents, rempli de moines et de frocards, ravagé par les Jésuites, gouverné par le militarisme triomphant qui assiste aux processions et fait parade publique de sa religiosité, périt littéralement d'inanition.

Ensuite, ç'a été le tour des anarchistes ; la torture a une fois encore été appelée à l'aide du pouvoir et des magistrats ; elle a servi d'instrument à la garde civile ; le nom de Montjuich restera gravé en caractères indélébiles dans l'histoire de l'Espagne, au même titre que Ferez, où la bourgeoisie capitaliste se rendit coupable de tant de lâches assassinats.

La presse, soumise à des lois d'exception, est à chaque instant dénoncée à la rigueur de la justice ; les journaux et les revues sont constamment retenus et supprimés par les soins de l'administration des postes.

Les villes les plus importantes de l'Espagne sont toujours en état de guerre : on y suspend sans cesse les garanties constitutionnelles. L'intolérance, aujourd'hui comme toujours, s'est emparée du pays.

L'Espagne n'est pas un peuple en décadence. Les faits l'attestent. Mais c'est un pays en retard, arriéré. Nous sommes à la queue du progrès. Nous nous soumettons en rechignant à l'hégémonie politique de la France. La vie scientifique nous manque, la production artistique et littéraire languit. Le mouvement industriel, en grande partie, doit son développement aux capitaux anglais. Nous avons des provinces entières sans un seul chemin de fer. Dans toute l'Espagne, il n'y a pas plus d'une demi-douzaine de journaux indépendants de quelque importance.

L'Eglise et la politique professionnelle absorbent toutes les forces vives de la nation.

Nous sommes les descendants des Torquemadas, les fils adultérins des moines fanatiques, les héritiers de ces aventuriers féroces, qui, au nom de Dieu, semèrent l'extermination en tous lieux, saccageant et assassinant pour la plus grande gloire du ciel.

Si je n'éprouve aucun sentiment patriotique ardent, je puis dire cependant qu'aucun esprit d'hostilité systématique ne m'anime non plus contre le pays où j'ai vu le jour. Je connais son grand et profond amour de l'indépendance, ses luttes sanglantes pour la liberté, ses triomphes dans le domaine du droit public, son art génial, sa libérale et généreuse littérature. Les conditions mêmes dans lesquelles se livre la lutte présupposent, de la part des Espagnols, un héroïsme vraiment légendaire, ne connaissant pas d'obstacles insurmontables. Le sang espagnol a coulé par torrents pour la cause sacrée de la liberté et de la démocratie. Maintes fois, l'Espagnol a donné sa vie dans ses luttes pour l'indépendance. De nos jours encore, les modernes batailles sociales ont inscrit sur le martyrologe de la péninsule le nom de nombreuses et vaillantes victimes.

Mais ces circonstances n'altèrent pas la réalité des faits que j'ai consignés ici, d'une plume beaucoup trop légère même.

Les qualités recommandables de notre race, mélange de peuples divers, ne peuvent pas compenser les fautes et les crimes de notre triste et lamentable histoire.

On sent aujourd'hui la nécessité d'un puissant effort qui nous mette de niveau avec les peuples les plus avancés de l'Europe. Tout le monde, les partis et les classes sociales, est de cet avis. La perte de nos colonies, la déroute d'armées qui frustrèrent les espérances des patriotes, le retour au pays de milliers d'hommes anémiés, phthysiques, sans feu ni lieu ; la fortune publique en danger ; les partis et les hommes d'Etat, les généraux et les ministres livrés à toutes les corruptions et à toutes les vénalités, ont causé dans tout le pays de profondes alarmes. A ce point de vue, nous sommes bien en décadence en effet, et il est certain que nous éprouvons le besoin d'une prompte régénération.

Le problème se pose actuellement entre le pouvoir central et le régionalisme d'un côté, entre les politiques professionnels et les classes mercantiles et industrielles de l'autre. Le régionalisme a pour objectif, mais dans un sens plus large, le retour aux communautés de Castille ; il signifie l'autonomie complète pour les régions et les municipes. Le mouvement commercial, lui, prétend assainir le gouvernement et s'occupe surtout des questions économiques. Il apprécie moins les questions purement politiques. Les deux tendances se mêlent, s'entrecroisent. Les questions relatives à la liberté de pensée, d'association, de conscience intéressent et préoccupent peu les deux courants d'opinion. On laisse en paix l'Eglise et l'Etat pour autant qu'ils ne touchent pas aux droits du citoyen. Je n'approuve pas : je me borne à constater, en simple chroniqueur, les faits tels qu'ils se présentent.

En quoi consiste le régionalisme ? Le régionalisme est séparatiste, surtout en Catalogne. Le séparatisme est réactionnaire et doit sa force au clergé et aux capitalistes. Mais le régionalisme est fédéraliste aussi, et en ce sens, commun à toute l'Espagne. Le fédéralisme est généralement démocratique, il attire à lui ceux qui ne se laissent pas engluier et séduire par les discours fédéralistes de certains représentants du parti carliste. Ces deux tendances divisent les classes bourgeoises ; le prolétariat s'intéresse à peine à ces questions.

La composition du groupe industriel et commercial est apparemment homogène. En réalité, il n'a pas d'idéal, et il lui est facile de réunir les bonnes volontés par le moyen de l'éclectisme. Des hommes de tous les partis, et d'autres qui ne furent jamais d'aucun parti, prétendent opérer des réformes dans le gouvernement et dans les finances publiques. Ils ont dernièrement livré une grande bataille au pouvoir en fermant leurs établissements le même jour dans toute l'Espagne. Dans l'état actuel des choses, ils représentent l'opinion et la volonté du pays.

Le gouvernement ne se tient pas aisément pour battu. Il résiste à la violence en suspendant les garanties constitutionnelles, attaque avec la force publique les masses insurrectionnelles et menace de dissoudre sans plus toutes les Chambres de commerce.

Cet aspect de la question paraît être le plus important. Les commerçants et les industriels sont soumis aux pouvoirs publics à raison des intérêts qu'ils défendent. Ce ne sont pas eux certes qui sont indiqués pour exiger plus de moralité, ni plus d'économies. Les gouvernements passés et le gouvernement actuel ont été recrutés dans leurs rangs ; l'immoralité politique est leur œuvre ; le conservatisme leur commande

de lutter contre les hommes aux idées avancées. Je ne veux rien dire de leur moralité privée. Les scandales des douanes de Cuba, bien qu'en une moindre mesure, sont ici aussi chose courante. Le commerçant se moque de l'impôt, en subornant l'employé du fisc, qui ne demande pas mieux que de se laisser faire. On fraude sur le poids et la mesure des choses, on sophistique tout ce qui se vend : tout est matière à corruption.

La question du régionalisme est à l'avant-plan des préoccupations générales ; en son nom, on discute l'idée même de l'union nationale. N'était l'incapacité profonde des partis démocratiques, elle serait déjà résolue à l'heure actuelle. Grâce à cette incapacité, le parti séparatiste, sans force réelle cependant et réactionnaire comme je l'ai dit, prend courage, gagne en influence et donne la note principale à la lutte actuelle. Le catholicisme alimente ce mouvement. La menace du carlisme, toujours sur pied de guerre, suffit à contenir tout assaut radical. L'Eglise, quel que soit le vainqueur, est assurée de la sorte de triompher avec lui.

Si le régionalisme démocratique se levait en masse, au nom des libertés publiques menacées, s'il se prononçait résolument contre la domination cléricale, c'en serait fait bientôt du séparatisme et de la réaction.

Quoi qu'il en soit, de nouveaux éléments sont entrés en lice : toutes les classes se sont élevées pour la défense des intérêts communs, de la vie solidaire de la nation. La lutte entre ces forces nouvelles et le réveil, cette fois certain, du radicalisme poseront les véritables termes du problème : dissolution ou révolution.

Ce dilemme est non seulement probable, il est certain. A suivre les mêmes procédés, la Catalogne aura le sort de Cuba, et par elle viendra la dissolution de la nationalité espagnole. Si le peuple, mû par un idéal plus élevé, a recours à la révolution, la probabilité d'une dissolution sera moindre, disparaîtra même, et le pays, — la nation espagnole, — se constituera définitivement sur la base du fédéralisme. Hors de là, il n'y a pas de conditions d'existence possibles pour cette nation précaire, formée de fragments divers, dont chacun forma autrefois un organisme politique indépendant, et qui sont aujourd'hui des organismes essentiellement différents entre eux et vivant seulement par la contrainte du pouvoir central dans une union arbitraire.

Nous ne tenons pas compte d'un autre facteur, — le peuple ouvrier, — dont l'intervention modifierait les termes du problème ; c'est là un élément qui opère pour son propre compte et qui aspire à un idéal infiniment plus élevé.

Toutefois l'avenir nous réserve des surprises qui échappent à toute prévision.

Je crois avoir démontré que non seulement la nationalité espagnole subit actuellement une crise, mais encore qu'elle est en période de formation. Je crois également avoir prouvé que nous ne sommes pas un peuple dégénéré, mais un peuple retardataire.

Ceux qui jugent des progrès des peuples par le nombre de leurs crises, la barbarie de leurs armées et l'éclat de leurs batailles et de

leurs conquêtes, peuvent apprécier d'autre façon la lutte actuelle; de même aussi ceux pour qui le travail du législateur ou du despote constitue la vie du peuple, ceux qui estiment que les triomphes de la centralisation sont la résultante de la solidarité des gouvernés peuvent considérer comme un crime l'aspiration populaire vers un régime autonome.

Laissons les uns et les autres à leurs préjugés, à leur routine, à tout ce qui sert à attiser la haine entre les peuples.

Nous prétendons, nous, faire une œuvre de paix.

Et c'est parce qu'aucun dogme, aucun *a priori* politique ou social n'obscurcit notre jugement, parce que nous n'appartenons à aucun parti gouvernemental, que nous terminons ce travail en insistant sur ce dilemme entre la dissolution et la révolution de la nationalité espagnole, qui n'a d'autres conditions d'existence vraies et réelles que celles qui ont pour base le régime fédéraliste.

R. MELLA.

Espagne, mai 1900.

(Traduit de l'espagnol par Victor Dave.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Théâtre de l'OEuvre : *Le Cloître*, par EMILE VERHAEREN. — Comédie-Française : *Le Dépit amoureux*, de MOLIÈRE; *Les Fossiles*, par FRANÇOIS DE CUREL. — Variétés : *Education de prince*, par MAURICE DONNAY.

Je ne crois pas que personne doute à tenir EMILE VERHAEREN pour le premier des poètes vivants.

Si d'autres présentent toutes les élégances dont la langue française soit capable comme l'expression exacte de leur âme raffinée et raniment, une fois de plus, la légende wagnérienne, Watteau ou l'antiquité (à la façon du bon Gautier), Verhaeren, — moins symboliste d'ailleurs, n'en déplaît au classement en vogue, que naturaliste, — a crié, dans des strophes dont lui ont appris le rythme les tempêtes, la nouvelle, la paroxysmatique clameur du farouche siècle qui se lève. Son apparent inachèvement le fait parallèle d'un Rodin ou d'un Carrière; comme eux, il a repoussé du pied derrière lui les jolies, les « exquisités » habiles. Salut au poète de MCM!

Or voilà cette âme véhémement appelée, à son tour, par l'art religieux qu'apporte, avec la Renaissance, le xx^e siècle. Il l'a senti : le drame appartient à la Théologie.

Où court le Drame? Vers la Mort. D'où lui vient sa force? De la frénésie de sa course.

Qui augmente le but en accroît la force attractive (1); plus intensément vous évoquez l'au-delà, mieux vous y ruez donc les mortelles, les vivifiantes passions! De la tragédie grecque et du finalisme aristotélicien qui l'interprète est née l'Eglise; il y a déjà dans le mystique et funèbre Dionysos et dans sa compagne éleusinienne Déméter, ce vin et ce pain de l'âme attique, Jésus, — dont les Pères en frémissant ont confessé retrouver les traits prophétiques dans le *Prométhée* eschylien; et quand, fils posthumes de la légende médiévale, *Hamlet* et *Faust* surgiront, double cime du théâtre moderne, qu'y verrez-vous planer encore? La théologie.

Pour n'en pas dire plus, est-ce que d'Hamlet, hanté par l'âme paternelle qu'exclut du repos une mort privée de la contrition finale, ne s'explique pas, enfin, l'hésitation, — incomprise de nos critiques trop profanes, — dans la scène capitale (*troisième* du *troisième* acte), où il retient son épée sur l'assassin surpris, mais qui, *en prières*, échapperait à l'enfer où il le voue?

Comment M. Verhaeren avait-il rencontré le dogme? Son livre, que vous signala Ernault, se trouvait dans toutes les mains dignes d'effleurer de la beauté. Je m'étais condamné à ne pas le connaître : c'est vierge de toute impression que j'ai voulu assister à la représentation du *Cloître*.

Quel frémissement devant la grandeur scénique, quand le rideau disparut... Parmi les arceaux d'un parloir vont et viennent les admirables robes

(1) Newton.

blanches de moines; et, loin du siècle, ces hommes discutent de vérité : les noms immenses de la Patrologie passent, si éternels qu'on ne sait en quelle époque respirent les disciples majestueux. Voici Militien, débile et grisonnant; mais celui-là est Thomas, violent et volontaire, lequel rajeunira le clergé en le livrant, dit-il, à la démocratie (encore qu'un tel autoritaire fasse plus penser à un Napoléon qu'à un Pape guelfe...); voici le Prieur, maigre et soucieux pour l'avenir du couvent après sa mort prochaine; cette face verte? Balthazar, avec son âpre et monotone parole : « Vous raisonnez trop » (serions-nous au Moyen Age ou dans l'Antiquité?); en contraste, le jeune visage quasi féminin de Marc, un novice; ce tortueux intrigant, là bas, se nomme Idesbald.

La presse s'étonna d'une aussi riche variété de types, rare en les œuvres de ce temps. Je veux bien lui en indiquer la recette. Au sein d'un seul ordre, M. Verhaeren a représenté, simplement, les types traditionnels des divers ordres : dans Idesbald, le jésuite, dans Marc, le franciscain du temps des *floretti*, dans Thomas, le dominicain, dans Militien, le bénédictin...

Au fond de la sereine et impitoyable contestation dogmatique gît, comme toujours sur notre globe (goutte lui-même de boue emmi l'éther), — matière pour préciser mais alourdir, pour amoindrir mais symboliser aux yeux de la chair, — un intérêt temporel : quel moine succédera au Prieur?

— Un homme nouveau, désirent les Thomas et les Idesbald (qui, chacun, pensent : moi). Il rapprochera les clercs du siècle qui les attire dans la mesure où il en a besoin.

— Un homme ancien et de race, rêvent le Prieur et Militien et le petit Marc aussi : Balthazar, ex-comte d'Argonne et de Rispaire. Devant, seulement, une intransigeance comme la sienne, le monde peut connaître son Canossa, humiliant et salutaire!

Mais lui, que pense-t-il?

Il s'agenouille devant petit Marc, avec des paroles d'adoration où se trahit, par les soubresauts dont elle effraye, un orage de remords mystérieux : et derrière son départ, l'on murmure...

Le Prieur sait.

Et quand, resté seul, il voit revenir à lui l'inquiet et tourmenté Balthazar, il ne peut lui refuser la confession publique que celui-ci réclame de faire devant le chapitre assemblé.

Du moins... ce serait parfait ainsi. Car il vous faut ajouter par la pensée, à cette exposition, le torrent d'images splendides que roule le langage d'un Verhaeren. Ce serait parfait d'exécution, ... si le rôle de Marc ne se trouvait confié à une femme, de sorte que de Max (Balthazar), en s'agenouillant devant elle-lui, fait bondir en nous une infâme pensée, que la suite de son jeu entretiendra trop bien : *taceat, oh! taceat mulier in ecclesiâ*. Et ce serait parfait, du moins, de composition... si nous n'apprenions trop tôt pour la surprise le secret qui possède l'âme de Balthazar : son parricide.

La surprise est indispensable au drame : les habiles le savent, et ceux qui les méprisent, l'ignorant, trahissent, en ce mépris du « métier », la profondeur singulière de leur ignorance, également, de l'art. Ainsi que la rhétorique demeure, bon gré mal gré, consciente ou inconsciente (mais, dans le dernier cas, plus visible et moins utile) au fond de l'éloquence et la prosodie au fond de la poésie, il faut que le métier constitue l'art : la grande architecture n'a jamais été que de la construction transcendante; elle n'en crie dans ses façades que le naïf aveu extérieur; de même, les émotions et les imprévus de l'action doivent révéler les courants, signifier les inopinés, abrupts, immenses récifs de l'âme en crime.

Et par une erreur de métier, la scène qui ouvre le II^e acte (la plus belle de l'œuvre) va lui devenir la plus nuisible.

Dans la salle où Balthazar prie, en attendant l'heure de la confession publique, un conflit s'engage entre lui et dom Thomas au sujet de la direction à imprimer à l'ordre. Moment déjà bien mal choisi, on le sent, et pour Balthazar et pour nous. Il y a cependant une seconde inconvenance à cette scène, et bien pire encore quoique d'abord moins sensible.

A Balthazar, représentant ici le passé et l'influence aristocratique dans le clergé, on a voulu opposer de ce dernier les tendances modernistes, la politique de rajeunissement en le personnage de Thomas : or celui-ci s'avoue, en quelque sorte, plus despote encore.

Certes une âme à la façon... des guelfes anciens ou des petits frères de jadis, libérale, populaire, évangélique, tiendrait mieux sa place, au moins pour le moment. Notez bien que je dis pour le moment ; car vous verrez que cette exigence serait encore trop faible et qu'il faudra plus tard l'antithèse d'un Balthazar, non seulement opposé à cet esprit de l'Eglise primitive, mais en réalité opposé à *tout esprit religieux*. Vous vous étonnez ? Attendez...

Pourquoi, me demandez-vous, cette scène placée ici ? Faute de place ailleurs. Or le poète y tenait d'autant plus, à cette scène, qu'elle exposait précisément son opinion personnelle de l'Eglise : autoritaire fut celle-ci hier avec les Balthazar, autoritaire elle sera demain avec les Thomas, toujours autoritaire, veut-il nous dire. Et il nous le dit en effet, comme un poète dit ce qu'il a particulièrement à cœur, avec tout son talent, avec tout son génie.

Faute de place ailleurs ! Et pourtant déplacée ici... vous trouvez la chose singulière, n'est-ce pas ?

C'est que nous ne marchons pas, comme vous le croyez, par instinct esthétique, à une confession efficace.

Je ne veux pas insinuer que cette confession publique (l'idée dramatique en somme de la pièce) manquera de beauté. Nous aurions pu nous é mouvoir à ouïr narrer par Balthazar, en ses détails, le meurtre de son père ; et en tout cas l'anxiété avec laquelle il répond aux questions dont ses frères lui fouillent l'âme, l'un après l'autre, nous parut sinistre à souhait. Et j'aime (dût cet aveu, entre autres, trahir quelque vanité d'auteur) le rythme selon le Décalogue (mes modèles furent grands !) dont le Prieur assigne au parricide ses expiations — théologiquement trop faibles.

Intéressante à suivre depuis John Ford jusqu'à Verhaeren, la confession au théâtre ! Depuis l'Anglais, on l'a montrée inefficace : au lieu de contrition, le coupable n'y traînait que des remords (*attrition*) ou (comme chez Ford) le rugissement dont les passions étouffaient sa conscience. Au lieu de courir à l'expiation cruelle et satisfaisante à l'instar des supplices volontaires dont le Dante fait vibrer le *Purgatoire*, il se précipitait de crime en crime, et puis, inerte, de malheur en malheur, à travers la cécité morale, vers la damnation et la défaite.

Que ce fut méconnaître les ressources tragiques de la confession ! Pourquoi ne pas, — puisqu'il y a deux degrés dans la confession, la privée, ensuite la publique, — oser nous la montrer, au moins la deuxième fois, efficace ? Mais il faudrait avoir suivi courageusement les savantes vivisections d'âmes que présentent les travaux sur la pénitence ! toute une psychologie oubliée, et complète celle-là...

Le confesseur en tout cas offre, ainsi que l'avaient pressenti nos *Jeux* et *Miracles*, un confident idéal, non plus une abstraction comme le confident classique ou une convention dramatique comme le chœur, mais quelqu'un de vivant et qui a un intérêt, — littéralement capital, — à obtenir l'aveu, l'auto-analyse psychologique du héros en proie aux passions !

Réduisez à ce confesseur unique le chapitre des moines : vous voyez quelle différence d'émotion vous obtiendrez ! Surtout si le crime est encore inconnu de la salle, — ou, mieux encore, s'il est récent, pantelant dans nos mémoires.

Ou bien, ouvrez les murs du couvent, et que l'humanité entière s'intéresse, par quelque combinaison du destin, à la contrition, au salut du coupable !...

Mais que vais-je rêver ?

Pourtant, voilà tout l'art : dès qu'à la scène figurent d'autres personnages que ceux de premier plan auxquels Alfieri se plut à réduire leur nombre, il devient nécessaire d'identifier leurs préoccupations sociales au problème moral des protagonistes. Tandis qu'artificiel apparaît le lien entre le pardon d'un parricide et la conservation du principe aristocratique dans le clergé. Qui, dans ce glacial parloir, s'intéresse (nous donnant l'exemple) à la contrition du coupable ? Théoriquement au plus, le Prieur et Militien. Un pouvait se passionner : le petit Marc qu'aime tant Balthazar et qui tant l'aime ; il compte à peine dans cette scène ! Autre élément d'émotion à mettre en œuvre : l'angoisse de Balthazar à devoir avouer son crime devant, parmi les autres, cet enfant jusque-là confiant en lui.

... Mes rêves, mes rêves, où m'entraînez-vous ? Quoi ! vous voulez encore que je suppose, pour surcroît pathétique, cette âme pure frappée plus directement par le crime de son... frère ; quoi ! vous voulez voir même représentée, en quelque manière, dans cette scène solennelle, l'autre partie du crime... le père, je pense — pour les abîmer, tous les trois à la fois, dans une sombre chute aux pieds de cette humanité par vous assemblée ici. Laissez-moi !...

Où allons-nous avec les deux actes qui feront l'autre moitié du drame ?

Après une scène déplorable où Idesbald sera *roulé* (cléricalisme, voilà bien de tes coups !) par Thomas, lequel se débarrasse ainsi d'un compétiteur dans l'antibalthazarisme, nous écoutons les perplexités du parricide appuyé à l'adolescent Marc. Que conçoit cet ange descendu du ciel et dont la vie y conserve ses racines, pour sauver du désespoir et du doute son frère impur ? Vers quels êtres surnaturels, en quel port, dirigera-t-il cette âme, où se rafraîchir ? — Vers MM. les jurés de la cour d'assises.

Vous croyez à une ironie ? et que Balthazar éclatera d'un rire douloureux devant une si étonnante recette ?

Du tout. Il trouve l'idée excellente.

Et il y a dix ans qu'il n'y pense pas ? Ce hautain seigneur depuis dix ans expie à *la manque*. Il rembourre, j'imagine, la planche où il couche, il compense sans doute ses jeûnes par du chocolat pris en cachette, il porte apparemment sous son cilice une flanelle, — comme moine. Car, comme pénitent, par quelles tricheries s'en tire-t-il ? Ames, savez-vous ce que c'est que d'expier ?

... Il choisira, pour se dénoncer à la très noble « vindicte » publique, le moment de la messe. On la sonne. Des moines passent qui s'y rendent, puis... Et tout s'explique. On rit. Quoi donc ? Des vestons, des chapeaux ronds, les fidèles qui vont à la messe : l'action est moderne ! Ce féodal n'était qu'un gardénia.

Vous vous indignez contre mon indignation ? Vous me rappelez, à propos de Marc, la petite putain qui sauve, dans *Crime et Châtiment*, Rodion endurci, en lui indiquant pour expiation la justice humaine ? — Eh ! c'est l'action en sens inverse. Le meurtrier et la fille russes gravissent la montée qui va vers le ciel ; Marc et Balthazar la descendent, les arrêts des robes rouges ne flottant tout au plus qu'à mi-côte !

— Est-elle donc inadmissible cette situation, que nous devons accepter

puisqu'il l'a voulue l'auteur, de la confession impuissante à délivrer du remords?

— Rien de plus admissible dramatiquement et *par conséquent* théologiquement. Seulement Marc y devient un pauvre hérétique, qui plus se confie en son inexpérience qu'en le dogme, et Balthazar un *possédé*. Possédé de la lettre qui tue, possédé du droit civil jusque dans les replis de son âme mal éclairée et dure pour être resté raidie autour de son crime et refermée sur lui, sans pouvoir s'ouvrir au coup de lame de la contrition analytique ni s'attendrir sous la grâce, printemps surnaturel après l'hiver du péché!

Mais, alors, les valeurs se renversaient. Cette fameuse scène initiale du II^e acte où luttent Balthazar et Thomas devait incarner, ainsi que je l'ai prédit à votre surprise, l'idée du Droit civil et littéral, athée, dans Balthazar dont il ferait sa victime. En Thomas s'incarnait par contraste le Droit canon, avec son mépris pour tout ce qui ne sort pas de la révélation, avec la grâce pour dernier mot au lieu de la guillotine.

L'art sacré ne se laisse point traiter avec dilettantisme, ou sinon il se venge comme vous voyez : éclatant dans la main de l'artiste, il le blesse en quelque sorte avec son propre génie. Et c'est pourquoi cet art, en exigeant les œuvres les plus logiques, a produit les définitives.

Suivrons-nous Balthazar en ce dernier acte qui résulte du précédent sans plus de surprise que le deuxième du premier? Interrompent la messe les hurlements du parricide : je dis hurlements, car M. de Max n'a ici rien articulé, nous avons simplement *vu* Balthazar provoquer le scandale.

Nous n'avons, en revanche, que trop entendu le Prieur (M. Lugné Poe) lui jeter cette effroyable hérésie : « — Ta faute est maintenant *incapable!* » Puis, afin de réparer le scandale sans doute, il l'a battu, avant de le jeter à la porte, à coups de crosse, — tombant par là sous l'excommunication qui atteint quiconque aura frappé un clerc! Dénouement bien fait pour glacer une salle que n'avait même pas préparée à comprendre un drame en vérité trop différent des *Adultères* et *Amours empêchées*, son uniforme pâture, à défaut du Prologue esthétique et hardi, quelque conférence prudhommesque.

Ainsi l'œuvre s'est retournée jusqu'au bout contre elle-même en se retournant contre le culte à qui elle était allée demander tous ses éléments de beauté : nobles disputes théologiques sous les arceaux ogifs, costumes superbes, confession pathétique, ardeurs séraphiques, messe.

A ce suicide esthétique, — le principal événement de la saison théâtrale, au demeurant, — a contribué l'idée curieusement fautive que les temps modernes se sont formés de l'homme de race (ici représenté, si mal à propos, par Balthazar).

*
* *

Elle explique les *Fossiles*, dont vient de s'enrichir enfin le répertoire de la Comédie Française.

Depuis deux siècles, l'aristocratie ignore sa signification; elle a oublié son origine et, comme elle disait, ses preuves : la Croisade. Sa noblesse lui vint par la formidable sélection de cet acte de foi : le « nom » n'en représente que la morte enveloppe; aussi longtemps survit cette foi vitale, aussi longtemps les familles par qui fut l'Europe (1) existent ou existèrent.

Les *Fossiles* ont substitué à l'idéal catholique, dont leurs audacieux ancêtres, en l'adaptant aux siècles, tirèrent leur force, l'orgueil mondain,

(1) « Il n'y a plus d'Europe » (de Beust).

débile raideur. En vain le duc de Chantemelle (M. Paul Mounet), chasseur brutal, se plaint-il de n'avoir pu combattre en 70, renvoyé malade sans avoir servi. Nous demeurons convaincus de sa lâcheté ! Il y eut d'autres occasions d'héroïsme, il y en a encore pour cet homme, dangereux seulement aux derniers sangliers...

Son fils, non moins inutile, vient de rencontrer la tuberculose, rude balayeuse de l'humanité actuelle. Merci à M. de Curel de nous avoir épargné la consultation médicale de même qu'il nous épargnera plus loin l'agonie, car il ne traîne que trop de poitrinaires sur la scène moderne. Celui-ci demeure du moins, comme il sied, hautain sous l'arrêt.

Nous aimerions toutefois que sa mère, puisqu'aimante, passât avec moins d'aisance de l'horrible et récente nouvelle à des questions nobiliaires. Toutefois elle se laisse attendrir en apprenant que Robert a un fils de l'institutrice renvoyée, Hélène Vatin. — « Mon fils, maman ! Songez où sera bientôt le vôtre. » Elle promet d'intercéder auprès du Duc afin d'obtenir que Robert revoie et sa maîtresse et son enfant.

Or le Duc possédait également Hélène. Avec quelle admirable explosion de haine vraie il découvre en son fils un rival. Mais, soudain, il se dompte : ne se désolait-il pas, tout à l'heure, de la fin de sa race ? Un rejeton survit. De lui ou de Robert ? peu importe ! Que Robert, qui ne sait rien du honteux partage, épouse Hélène et légitime l'enfant. Et le nom de Chantemelle survivra !

Le second acte est celui de la sœur. Claire de Chantemelle (M^{me} Bartet) ose s'élever contre son terrible père, dans une scène digne des Atrides : elle se refuse à l'infamie qu'il prépare. Mais à son tour sa volonté ploie devant l'espoir de la survivance du nom. Et Hélène, la plébéienne (M^{lle} Wanda de Boncza), rendue à la vassalité ancestrale par sa faute, ne peut qu'obéir en silence et épouser celui que d'ailleurs elle aime.

Son acte est le suivant. Aux rêves orgueilleux d'éducation qu'échangent, sans la consulter, le frère et la sœur, à Nice où il est venu prolonger de quelques mois sa vie, femme elle oppose ses séductions et mère obtient de Robert d'avoir, après la mort de celui-ci, la tutelle de l'enfant. Alors le Duc, pour le lui arracher, dévoile tout ! — ... « Il faut que l'un de nous deux meure », prononce Robert, qui choisit : il retournera dans l'hiver de son château. C'est le suicide. O croisés !

Et parce que l'au-delà ne fut compris d'aucun de ces dégénérés... inférieurs, le quatrième et dernier acte ne sera celui de personne : il ennuiera. Qu'importent, devant le catafalque entouré de cierges et de fleurs, ces femmes en noir et leurs lourds missels, puisque dans leurs cœurs arides n'habite plus leur Dieu ? Pompes funèbres, non pas le Deuil ! Et le trop long testament du faible Robert, à qui cet acte eût dû appartenir, n'a guère plus de portée... qu'un article de chroniqueur. Claire, qui le lit, le déclare en vain pareil à ceux d'il y a six cents ans : de lettre, oui ; d'esprit, non.

Eux s'adaptaient à leurs temps et les tenaient terrassés.

*
*
*

Des mondains, qui, d'une ardeur suspecte, applaudissaient, dans cette œuvre, non point le fier style, ou les sèches figures à la façon d'Holbein, ni le pessimisme précis, mais les « couplets » (qui nous débarrassera de ces romances à la Dumas ?) et les anémiques revendications, M. Donnay a dessiné, avec son ironie à double fond, les figures falotes, en face de la magnifique Rastaguouère, en apparence par lui raillée, dont Jeanne Granier a complété sur scène le type inoubliable.

O très vides enveloppes, sans plus de conviction dans la noce que devant la mort, fêtards, voici que vous veut connaître, éprouver, un brutal et naïf tempérament de sauvagesse.

Qui de nous n'a connu l'une de ces grandes dames exotiques, intrépides aux alcools, ne parvenant à les dépenser en aucun sport, mystiques et d'une sensualité qui se croit romanesque? Chacun retrouvera la sienne dans M^{me} Granier, — la seule actrice assez vraie pour ne regarder jamais le public. Celle-ci se trouve reine... de Silistrie, veuve du détrôné Bojidar XXII (les deux cocottes, comme s'écriera M^{lle} Percy!). Elle ne néglige rien en l'éducation de son beau-fils : le vieux légitimiste de Ronceval ayant achevé (*gratis*) son enseignement scolastique, elle jette les yeux sur le boulevardier « Cercleux » afin qu'il apprenne au prince la vie parisienne, laquelle, on le sait, consiste en l'usage de quelques élégantes filles : cours préliminaire sur la Cravate, les Reflets du chapeau, le Pli du pantalon. La Reine et Cercleux choisissent ensemble M^{lle} Percy pour les leçons de... travaux pratiques.

A court d'argent autant que d'amour, la Reine songe visiblement à s'acquitter en nature avec Cercleux, qui décline, dirait-on, l'honneur grand. Elle saisit, comme prétexte à une scène désagréable, que le prince s'attarde à Cabourg dans un *collage* avec la petite Percy : « dites-moi quoi? » celle-ci ne travaille-t-elle pas déjà, sentimentalement, à des chaussons de bébé? Et la voyouterie de Chochotte, sa sœur, n'est pas pour sauver la situation. La Reine *veut* que l'on rompe, et Cercleux, philosophique : — « De ses grandes douleurs elle fera de petits chaussons. » Il ne cite pas que Heine ; il ose se défendre ainsi contre un propos inexact : — « Votre Majesté est mal tuyautée. » Celle-ci a ce beau mot en parlant des vitesses de son automobile : — « L'oxygène, c'est presque un amant! »

L'ardente altesse assiste, cachée, en l'hôtel de son fils, à la fête des Rois, où l'on tire, en guise de parts de gâteau, des femmes : admirable occasion, en ce temps d'Exposition universelle, à faire apparaître, l'une après l'autre, sous la lumière électrique, les plus jolies artistes des Variétés. La Reine assiste même involontairement à l'étreinte d'un couple qui, exaspéré de champagne, vient s'assouvir auprès de sa cachette. De sorte qu'un tête à tête avec Cercleux la pousse aux dernières avances. Dans sa grossière et savoureuse simplicité, elle lui fait, au milieu de propos sur Dieu et de musique, tâter ses robustes jambes. Poussé à bout, insulté, il va un peu loin. — « Mon cher enfant, ne me touchez jamais là. Vous me feriez tomber dans des attaques. » Mais trop tard! On les dérange. Et devant le contentement de Cercleux, la Reine se répand en injures.

Là finissait l'action véritable. L'acte suivant n'offre qu'un jeu d'esprit, des plus coquets d'ailleurs : il y faut surtout signaler, rédigés parallèlement, un procès-verbal de duel et une saisie par huissier. Le Prince s'apprend bâtard et qu'il doit renoncer au trône. Mais son oncle, qui règne à sa place, lui assigne une pension ainsi qu'à sa mère.

Cercleux a l'imprudence de les suivre dans la ville d'eaux qui leur est donnée et dont il dirigera la maison de jeux.

*
* *

Jusque dans le *Dépit amoureux* (réduction), dont le Théâtre-Français faisait précéder les *Fossiles*, m'a poursuivi cette constatation de la dégénérescence qu'a subie l'idéal aristocratique chez nous, depuis deux cents ans. Qu'est-ce qui a rendu insipides les jeunes premiers de Molière, à ce point que plus un seul acteur ne se produit qui leur redonne du charme? La même raison. Sans y prendre garde, en effet, les interprètes ont accompagné, le long

de leur déclin, de délicatesses en miévreries, de miévreries en fadeur, leurs modèles contemporains... Eraste était, sous le grand Roy, un autre mâle : il a dû combattre l'Espagnol, rude affaire. Voyez plutôt l'épée lui jaillir du fourreau, si aisément; vous imaginez-vous ses arrière-neveux braquer revolver pour de telles bagatelles? A le restituer aussi viril qu'il se dressait indubitablement, on diminuerait, avec le contraste, l'anachronisme que produit, à son côté, par une bizarre conséquence, le rôle du valet : celui-ci, en effet, au lieu de suivre une voie parallèle à celle du maître et de tourner, de son côté, à l'administratif larbin de nos jours, conserve sa verte paysannerie.

... Si vous le voulez, nous étudierons un jour les disproportions qui se sont introduites dans le répertoire.

GEORGES POLTI.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les amants d'Arles, par HENRI MAZEL. — La romance du temps présent, par LÉON DAUDET. — Histoires de masques, par JEAN LORRAIN. — L'au-delà, par JACQUES LE LORRAIN. — Les deux Robes, par MAURICE DE WALEFFE. — La carrière d'André Tourette, par LUCIEN MULHFIELD. — Claudine à l'école, par WILLY.

Parmi mes stations sentimentales les plus notables, les plus douces à ma mémoire, les plus vraiment selon mon cœur, je me souviens d'abord de certaines fins de jour dans ces vieilles villes flamandes qui si doucement se laissent mourir en se complaisant en leur passé, dans les allées silencieuses et mélancoliques de ce parc de Versailles qu'on voudrait peupler d'ombres cérémonieuses et fleurdelisées, dans les vieux jardins à demi détruits de certaines maisons de provinces. Je trouvais une volupté très fine, un charme infiniment tendre, enveloppeur et languide à l'imprécise mélancolie de ces choses mourantes, et les vers de Verlaine résonnaient doucement en ma mémoire :

Je suis l'empire à la fin de la décadence
Qui regarde passer les grands barbares blancs.

La langueur des convalescences, la fin des civilisations, ont pour nous un charme étrange : nous goûtons entre toutes les légendes de l'humanité celles des peuples qui savent mettre quelque grâce à finir, et nous n'estimons aucun lieu plus propre à l'exaltation que Venise, Bruges ou Tolède. C'est un signe de nos cœurs : par trop de christianisme et trop de pessimisme, n'avons-nous pas énervé notre volonté de vivre, et si nous aimons le coup de fouet de Nietzsche à nos décadences, n'est-ce pas encore un signe suprême de nos décadences ? Toute la littérature contemporaine est imprégnée de cette lassitude, qu'elle s'érige en nobles subtilités généralisatrices ainsi qu'en les traités de Barrès, qu'elle fixe en des volumes descriptifs les personnes singulières ou vulgaires de la présente humanité. Il est rare cependant qu'elle se soit exprimée avec une aussi harmonieuse intensité que dans le drame de M. Henri Mazel, *les Amants d'Arles* (1).

Arles, noble ville déchue, antique capitale aujourd'hui sous-préfecture, un des lieux saints de la conscience française, puisque derrière ses murs romains fleurit d'abord, avec la grâce la plus parfaite, la civilisation gallo-latine. M. Mazel nous raconte sa chute, son dernier balbutiement avec une tristesse harmonieuse et profonde qui me paraît aussi inoubliable, aussi décisive que les visions sentimentales dont j'évoquai d'abord le souvenir. C'est l'époque exquise et touchante où le monde romain, épuisé de gloire,

(1) Drame en trois actes. Edition du Mercure de France. Paris, 250 p., 2 fr.

succombe enfin sous l'effort des Barbares. Arles, abandonnée par la mer, ainsi que par l'Empereur, s'entoure de marais dont les fièvres meurtrières lui enlèvent chaque jour quelques citoyens, tandis que Goths et Francs passent devant ses portes en brandissant leur framée. Une fatigue infinie s'est emparée de tous les cœurs et seuls, les vieillards, qui gardent plus vif en leur âme le souvenir de la grandeur passée, ont conservé le courage de vivre. Les souvenirs ! La ville ne vit plus que de souvenirs. L'antique famille sénatoriale des Ferréols les incarne en son ancêtre encore vivant, Tonnantius Ferreolus, qui connut Julien et faillit posséder la pourpre ; en Majorien son chef, préfet des Gaules : ils gonflent le cœur du seul homme, vraiment homme, que la ville possède encore, Césaire, à qui Majorien a donné avec sa fille Félicie, fiancée pieuse et languissante, la charge de perpétuer la vieille famille gallo-romaine.

Mais, tandis que lentement la fièvre fait son œuvre, voici que les Barbares envoient au préfet d'Arles un légat menaçant. Certes le nom romain, le souvenir de la Majesté impériale, le prestige d'une civilisation supérieure frappent encore les Germains d'un étonnement craintif, mais celui-ci s'est usé cependant ; derrière la magie des mots, ils commencent à voir l'inanité des choses, et les menaces du légat ne resteront pas vaines : Césaire part pour Rome afin de solliciter du secours de l'empereur. Pendant son absence, les vieillards gardiens de la cité, Tonnantius, Majorien, l'évêque Honorat, meurent les uns après les autres, et quand il revient pour raconter que Rome, parcourue de toutes les parts par des cohortes barbares, n'a même plus d'empereur, il ne trouve plus en Arles que quelques fiévreux incapables de tenir des épées et son amante Félicie qui l'attend pour mourir. Alors, avec quelques citoyens, il se retire vers la mer et va mourir aussi sur la grève. M. Mazel a su donner à ce drame une atmosphère d'exquise et profonde douleur. Une langue d'une simplicité raffinée, un art naturellement noble de manier le discours, une science latine de la phrase éloquente donnent à son dialogue quelque chose d'aisé et d'harmonieusement simple qui concourt merveilleusement à l'évocation des heures dernières de cette civilisation dont le bon goût nous séduit d'abord. Mais il faut se garder de voir dans le drame de M. Mazel une œuvre purement décorative. Il émeut avec profondeur. Il sait exprimer l'intimité des choses, le sens abscons des passions et des événements, et nous nous sentons les frères douloureux de ces amants qui portent le poids de trop de gloires et de trop d'ancêtres parce qu'ils expriment avec force cette lassitude de vivre, cette indifférence affaiblie qui est le vice de la génération.

Et en effet, les appels à l'énergie, le désir du héros, les essais de renaissance tragique, tous nos départs passionnés vers la volonté de vivre n'ont-ils pas quelque chose de fiévreux qui est suspect. C'est le cri ardent du malade vers la santé, du débile vers la force. Nous en sommes tous, ou presque tous, aux heures de sincérité, à chercher un maître, un guide ou même une religion.

*
* *

M. Barrès qui, certes, fut le plus sensitif et le plus conscient de cette décadente génération, imagina de chercher ce maître dans l'Inconscient, d'agenouiller ses subtilités devant l'aimable Bérénice et se concevant comme une manifestation passagère de l'âme éternelle de son peuple, de chercher, chez les plus simples, chez les plus primitifs, les qualités essentielles de cette âme.

M. Léon Daudet se rallie aujourd'hui à cette solution et dans son dernier livre, la *Romance du Temps présent* (1), il refait Bérénice en l'appelant Jacque-

(1) 1 vol. in-18 de 300 p. Fasquelle, Paris. 3 fr. 50.

mine. Nous retrouverons du reste autour d'elle quelques-uns des personnages que Barrès plaça près de Petite secousse. Philippe se nomme François Albervane, et Charles Martin, Robert de Lévigny. Oh ! l'œuvre est fort différente, et l'on ne peut accuser M. Daudet d'imitation. Comme il a de louables préoccupations intellectuelles, comme il est curieux d'idées générales, il a recueilli de la pensée flottante, de la pensée que Barrès avait révélée pour la première fois, s'imaginant peut-être découvrir. Et puis Bérénice fut un petit traité de moral délicieusement mis en action avec une simplicité raffinée et une singularité charmante : la *Romance du temps présent* est un roman, et un roman parisien. L'auteur des *Morticoles* n'a pas renoncé à intéresser son public. Aussi, à côté de la fable significative, le livre comprend-il diverses fables accessoires ; une rivalité amoureuse, un lâchage agrémenté de psychologie, un duel, des portraits d'écrivains qui font (quelque scrupule qu'on en ait) chercher la clé, la tentative d'une manière de phalanstère d'artistes et de savants, la représentation privée d'un drame célèbre et autres événements bien parisiens. Ces à-côté ne manquent pas d'intérêt, ils rendent le livre amusant et divers, mais ils nuisent à l'intensité de l'impression que devrait donner l'action maîtresse.

Que nous importent les menus accidents, quand il s'agit du combat de l'inconscient légendaire et de l'esprit d'analyse, de l'agenouillement de nos inquiétudes lassées devant le simple et l'obscur Instinct !

Mais il y a dans le livre de M. Daudet un trait qu'il importe de souligner. Il suffit à cette Jacquemine, sœur de Bérénice, de cotoyer, un instant, la paix attendrie d'une maison pieuse pour désirer aussitôt le retour vers Dieu. « La foi, c'est la vraie flamme des hauteurs, dit-elle vers la fin du livre, quand ces hauteurs cessent d'être incultes. Mon amour pour la Sainte-Vierge que j'avais étant petite et que j'ai eu le tort d'oublier se réveille en moi. » Quelques pages plus loin, il est vrai, grâce à l'amant ingénieux, la jeune femme se ressaisit, reprend sa belle attitude d'acceptation. Mais le danger de ce retour attendri vers une éthique sentimentale qui berça les ancêtres n'est-il pas ainsi nettement indiqué ? C'est de la lassitude qui nous y conduit, et tous les lassés, tous les épuisés, tous les maladifs ne trouvent nulle part de refuge plus tendre et plus enveloppeur que dans l'ombre des chapelles, au son de la vieille chanson religieuse qui consola si longtemps une humanité qui a perdu le sens et le courage du tragique.

*
*
*

Littérature de décadence aussi, et volontairement, que celle de Jean Lorrain. Cet écrivain spirituel et fin, chroniqueur, averti de la vie parisienne, pessimiste ironique et somptueux, est hanté par la nostalgie des grands vices baudelairiens et du fantastique à la Poë. Il est de ceux qui n'ont rien trouvé de mieux, pour sortir de la lassitude de vivre, que le spectacle de la perversité, de la volupté raffinée jusqu'à l'étrange, ce que les bonnes gens appellent le *contre-nature*. Il aime les vers lointains, les eaux fortes hallucinées d'Ensor, l'exceptionnel et l'accidentel. L'horreur du masque, ce que ce cartonnage grossier a d'ironique, d'équivoque, d'inquiétant et de triste entre autres étrangetés l'a séduit et les *Histoires de masques* (1), qu'il vient de publier, semblent ajouter quelque chose de neuf à cette littérature spéciale de l'horreur et de la terreur dont nos fatigues aiment à se fouetter.

Le fantastique de M. Lorrain a, en effet, quelque chose de voluptueux, d'oblique et d'enveloppeur qu'on ne retrouve chez aucun de ses devanciers.

(1) 1 vol. in-18. de 280 p. Ollendorff, Paris. 3 fr. 50.

« Il nous montre en ses *Histoires de Masques*, nous dit l'auteur de la préface, M. Gustave Coquiot, la formidable ménagerie des grands vices. » Soit! mais ces grands vices sont certainement féminins, ils manquent d'accent, d'énergie, de brutalité. C'est du vice qui caresse, du vice insinuant, parfois aussi, le dirai-je? c'est du vice puéril.

Ces histoires de masques évoquent sans cesse le souvenir du peintre Ostendais Esor, qui célébra, il y a quelques temps déjà, en une série de curieuses eaux-fortes, l'atrocité et l'ironie du masque. Certes, quelques-unes de ces planches séduisirent par je ne sais quoi de nerveux, d'affolé, par la bizarrerie même de l'imagination, mais il en est aussi qui, simplement, semblent l'illustration d'un cauchemar enfantin. C'est le danger d'une telle forme d'art. Le fantastique se ramène aisément à l'histoire de fantômes dont on effraie les petits enfants, et toute cette « ménagerie des grands vices », comme dit M. Coquiot, est composée de bêtes assez naïves ou simplement de femelles nerveuses qui toutes continuent à croire à la vertu. Au surplus, dans ce genre, on n'a rien trouvé de mieux que la messe noire qui n'a quelque saveur que pour les bons catholiques qui y compromettent leur salut.

En vérité, rien n'est douloureusement et platement mélancolique comme cette corruption qui ne parvient même pas à exaspérer la volupté.

Aussi faut-il qu'une telle littérature soit revêtue d'un art infini. M. Lorrain y parvient souvent, car il est incontestablement parmi les écrivains les plus chatoyants, les plus élégants et les plus adroits de notre république des lettres. Il est quelques-unes de ces histoires de masques qui sont des chefs-d'œuvre d'impression ramassée, concentrée; telle vision de carnaval nocturne, telle évocation de physionomie énigmatique est véritablement hallucinante, grâce à la magie des phrases de ce prestigieux virtuose... telle un souvenir d'enfance provinciale comme les admirables *Histoire de la bonne Gudule*.

* * *

Mais mieux encore que l'étrangeté, à tous les fatigués de la vie, à tous les maladifs conviennent merveilleusement ce que Nietzsche appelle « les fantômes de l'arrière-monde ».

Les uns, comme Huysmans, se contentent de l'au-delà chrétien et des subtilités intérieures de la mystique; les autres se lancent à cœur perdu dans l'au-delà scientifique ou légendaire.

Ils promènent leur curiosité sur les frontières de la physiologie et du fantastique, ou justement insatisfaits de la psychologie officielle de Ribot et de Wunds demandent la solution de ces affolants problèmes à M. Richet ou à M. de Rochas.

Pour certaines natures, assurément nobles, rien n'est passionnant comme le mystère : le Dieu inconnu est le seul qu'ils respectent, et c'est parce que notre vie s'entoure de brouillards impénétrés qu'elle vaut d'être vécue. C'est ce que déclare en ces termes mêmes le personnage capital du roman de M. Jacques Le Lorrain qui porte ce simple titre *l'au-delà* (1). Et cet intérêt spécial ennoblit ce livre singulier. Il a tous les défauts des romans qui veulent démontrer, et le premier c'est de ne démontrer rien, par conséquent, de manquer un but avoué ou inavoué. *L'au-delà* nous apprend que M. Le Lorrain croit à l'âme éternelle et personnelle et même à son évocation : c'est une constatation médiocrement passionnante. D'autre part, si ses porte-paroles, Hubert de Miremont et Robert Candos nous prédisent, en phrases éloquentes et vagues, d'admirables desti-

(1) 1 vol. in-18, 300 p. Ollendorf, Paris. 3 fr. 50.

nées, le *merveilleux positif*, si l'on peut dire, qu'ils nous offrent n'est en somme que ce que M. Jules Bois appelle dans sa préface la grosse monnaie de *l'au-delà*, l'évocation d'un génie familier, d'une salamandre ou d'une fée aimable et gracieuse, qui, si elle ne nous décline pas son état civil, nous apprend du moins son nom : Regina.

Il y a dans les sciences psychiques des questions plus intéressantes que celle de la réalité ou de l'irréalité des esprits frappeurs et des apparitions.

Aussi a-t-il fallu tout le talent de M. Le Lorrain pour que son livre nous amuse autrement qu'un joli conte de la mère l'Oie.

Et cependant ce livre est incontestablement un livre intéressant. « Il nous sort de l'ordinaire, réclamé par la foule, comme dit M. Jules Bois, des petits jeux de l'adultère, des dessous plus ou moins fripés du théâtre, du monde ou du demi-monde ou même de Cosmopolis, des plus récentes manières de flirter, de tout le facile décor d'habillement, de déshabillage, d'ameublement qui constituent les principaux aliments avec quoi tant de gens de lettres composent ce qu'ils appellent leur psychologie. »

M. Le Lorrain, du reste, est un esprit plein d'originalité et d'essor. Son livre se coupe par d'instant de dissertations passionnantes où l'idée générale s'élève aux plus hautes métaphysiques, aux plus splendides hypothèses, à toutes ces rêveries philosophiques et cosmologiques dont les plus nobles esprits font leur meilleure distraction. Il sait l'art de remuer les idées. Il s'en passionne avec sincérité, et ses phrases hardies, un peu brutales et pédantes dans leur recherche négligée, mais toujours vigoureuses et colorées, sont de celles dont on se peut exalter. Et puis la curiosité ésotérique de M. Le Lorrain ne l'empêche pas d'être avant tout un romancier descripteur d'humanité. Il décrit puissamment le petit monde singulier et exceptionnel qu'il a choisi pour mettre en œuvre ses idées de spiritualiste mystique. Son Robert Candos apparaît comme une belle figure de volontaire et de passionné, et l'étrange idylle qui l'unit à la singulière Lucy de Miremont nous émeut sans banalité. L'inspiré Hubert, son père le spirite, l'alchimiste Sigismond sont autant de personnages tracés avec vigueur, et l'atmosphère étrange et inquiétante du roman tout entier est de celles que l'on n'oublie point.

* * *

C'est aussi dans un monde exceptionnel que nous mène M. Maurice Waleffe, un des jeunes écrivains français de Belgique dont on attend le plus.

M. de Waleffe est un très brillant reporter. Il s'est signalé d'abord à l'attention du grand public, sinon du public raffiné qui l'avait déjà précédemment apprécié, par de remarquables lettres sur le Congo, lors du voyage que la compagnie du chemin de fer offrit à la presse à l'occasion de l'achèvement de la ligne. C'est dans le cadre de ce voyage qui groupa d'intéressantes personnalités que M. de Waleffe a placé son roman *les deux Robes* (1), et c'est ce qui le fit accuser, dès l'abord, de nous avoir donné un de ces livres « à clef » qui méritent aussi un succès de scandale. M. de Waleffe s'en est fort défendu, et, de fait, son roman nous requiert par un intérêt supérieur. Le souci d'art qu'il y manifeste repousse ce reproche, et le voyage de l'Albertville lui permit simplement, semble-t-il, d'imaginer avec vraisemblance le milieu favorable au développement des âmes qu'il avait rêvé de nous décrire. Il fallait en effet un milieu exceptionnel aux personnages exceptionnels que M. de Waleffe se plaisait à nous produire.

Au surplus, dans la description de ce milieu, l'écrivain a pris soin d'évi-

(1) 1 vol. in-18, 307 p. Rabat, Bruxelles. 3 fr. 50.

ter trop de réalisme, et le thème de son roman s'agrémente d'une fantaisie hardie qui est faite pour nous plaire. Ce thème, c'est donc le voyage inaugural du chemin de fer transafricain, construit dans le Congo belge par un financier colonial, le baron d'I, que la puissance des compagnies et les intrigues de sa femme ont imposé comme gouverneur au roi Léopold II.

Cette femme, le principal personnage du livre, est une admirable type de volonté et d'ambition. C'est elle qui a organisé le voyage triomphal auquel ont été conviées la diplomatie et la presse européenne, et dans l'émotion du départ, son rêve s'élève jusqu'à la souveraine puissance d'une sorte de royauté africaine. Mais pour l'accomplissement de ses desseins, elle a besoin du concours de ses invités, tous gens utiles ; or, ceux-ci au début du voyage, ne sont rien moins que des alliés : il importe d'abord de les conquérir, c'est à quoi, très maîtresse d'elle-même, elle emploie la traversée ; et le récit de ses comédies diverses, de cette prise des cœurs, nous montrera cette âme singulière sous ses divers aspects. Elle y triomphe, gagnant successivement, avec un art infini de manieur d'hommes, le diplomate légitimiste français, ennemi instinctif de la nouvelle puissance financière, le journaliste sceptique, l'ingénieur colonial qu'un scrupule d'humanité empêche de terminer ce chemin de fer, tueur d'hommes. Elle les conquiert tous, sauf un, l'évêque, le mandataire du pape, *l'autre robe*, et encore, si elle ne parvient pas à l'attacher à son triomphe, c'est, à cause d'un accident bête, à cause d'une inconcevable faiblesse qui la fait tomber, sous l'amollissant climat de Madère, aux bras d'un beau diplomate anglais. Un hasard rend le prêtre témoin de la faute, et son étroite vertu ne la pardonne pas. C'est alors la lutte entre *les deux robes*, seconde partie du livre et non la moins intéressante.

M. de Waleffe nous la raconte en effet avec beaucoup de finesse psychologique ; mais il faut regretter qu'il y ait mis fin par un incident un peu forcé, un incident qui est à la fois trop romanesque et trop vulgaire. L'évêque, convaincu que, seule, la beauté de la baronne l'empêche de servir avec vertu les desseins de l'Eglise et l'entraîne aux coupables voluptés, veut la lui enlever par un crime pieux. Il trouve moyen de remplir de vitriol un vaporisateur de toilette : M^{me} d'I s'en sert sans défiance et, défigurée, s'empoisonne.

Assurément, ce livre n'est point sans défaut. Les derniers chapitres ont quelque chose de hâtif et d'un peu lassé. En certains endroits, des singularités voulues ne plaisent point ; mais, outre qu'il contient quelques pages réellement admirables, comme la visite à Sainte-Hélène, il a le mérite inestimable de sa hardiesse ; il est vivant, coloré, il nous sort de l'ennui des psychologies noires et du pessimisme passionnel, si cher aux jeunes hommes qui cherchent la gloire du romancier. Il montre que M. Waleffe n'ignore point même en ses débuts l'art de manier les ensembles et de créer un milieu. Enfin le personnage de M^{me} d'I, si magnifiquement volontaire, si noblement passionné de puissance, est de ceux qui demeurent dans la mémoire au milieu du monde confus des images que la fréquentation des littératures récentes fait passer dans nos esprits.

*
* *

Quelques écrivains excellents échappent à ce goût de l'exceptionnel qui semble requérir toute la génération. Ce sont ceux qui, à la suite de l'admirable Jules Renard, modifièrent l'idéal littéraire naturaliste. Déjà Maupassant avait débarrassé cette formule, dont nous avons tous subi la décadence, de ce lyrisme à la manière noire dont Zola fut le maître. Ces descripteurs de la vie vécue, ces collectionneurs du document humain se plaisaient à le décorer de leur pessimisme romantique. Ils cherchaient l'effet brutal, violent, la

scène douloureuse, leurs personnages s'accroissaient facilement en monstres ou en héros, tant les phrases d'Hugo leur résonnaient encore dans la cervelle.

Ceux d'aujourd'hui sont d'une amertume plus douce et plus profonde. Cet André Tourette dont M. Lucien Mulhfeld (1), la nouvelle gloire du roman français, nous raconte la carrière, et qui s'élève au type éternel du médiocre, de ces « bons garçons », dont le troupeau confus créa l'universelle veulerie, — souffrance de ce monde — pourrait, en des circonstances trop grandes pour lui, causer des catastrophes et engendrer du tragique : M. Mulhfeld a préféré nous le montrer évoluant parmi les aventures banales de la vie de tout le monde. C'est au cours d'inoffensives lâchetés, de petits accidents sans gravité et sans grandeur que se dévoile son âme d'enfant égoïste et vaniteux, et cette modération de ton, cette crainte continuelle du lyrisme, du tragique brutal donnent au livre une portée générale, une puissance d'impression que n'eussent pas atteintes des procédés plus décoratifs. André Tourette apparaît désormais comme un type durable. Il est un personnage social, et son nom servira, j'imagine, avant peu, à faciliter dans la conversation courante la détermination de toute une catégorie d'individus. C'est là, assurément, une gloire enviable et qu'envieront sans doute des génies plus hautains, généralisateurs somptueux et hardis. Au surplus, la *carrière d'André Tourette* m'apparaît comme un des livres les mieux faits qui aient été publiés depuis les dernières années. M. Mulhfeld possède au plus haut degré l'art éminemment français de la composition, et son roman est d'une admirable unité. Ses personnages de second plan tels que cette charmante Margot Walker, la famille Amelin, le ménage Bordes, Gabrielle Favart, sont très vivants et très spirituellement dessinés, mais tous contribuent uniquement à la démonstration de cet André Tourette, type complet du médiocre français de l'an 1900, cas significatif de la maladie du vouloir dont souffre la génération, la décadente génération d'à présent.

*
* *

S'attendait-on à voir l'excellent fantaisiste Willy se mettre, lui aussi, à l'observation minutieuse? Certes, l'ironie d'*Un vilain Monsieur*, ou de *Maîtresse d'esthète* n'était point sans portée, mais encore n'y fallait-il voir que les plus spirituels des livres simplement amuseurs. Or *Claudine à l'école* (2), qui ne divertit pas moins, a, sans afficher pourtant des prétentions graves, un intérêt assurément plus élevé. Cette curieuse petite fille, dont le père, lamacologue éminent, mais distrait, n'a guère songé à cultiver l'âme, pousse librement, livrée à ses instincts, *amoral*, comme dit la préface, mais très bien portante, avec des vices francs et des curiosités sans pitié qui nous montrent, sous le jour le plus ironique et le plus plaisant, le vide et la sottise de l'éducation officielle. Oh! cette école de Montigny, avec ses institutrices amoureuses l'une et l'autre, son délégué cantonal, chatouilleur de fillettes, ses élèves naïves et vicieuses, à la fois très enfants et très femmes! C'est bien le petit monde le plus vivant et le plus amusant qui se puisse voir. Et la sottise de l'examen! Et la réception du ministre, d'un meilleur comique assurément, que celle, demeurée célèbre, du *Vieux marcheur*. Il semble que Willy y ait vécu, tant il nous donne « de ces détails qu'on n'invente pas ». Assurément, dans le romancier de mœurs, on voit de temps en temps réapparaître l'ouvreuse du Cirque d'Été. Il ne parvient pas toujours à résister au

(1) *La carrière d'André Tourette*. 1 vol. in-18, 300 p. Ollendorf, Paris. 3 fr. 50.

(2) 1 vol. in-18, 300 p. Ollendorf, Paris. 3 fr. 50.

plaisir de la caricature et de la fantaisie outrancière; mais il y a dans ce très curieux livre un réalisme si franc, si simple et si hardi qu'il nous apparaît presque comme un document définitif de cette psychologie de l'enfant qui n'a pas encore été tentée par d'autres que par ces aimables pleurnicheurs qui s'efforcent pleinement d'humecter les yeux des mamans aimantes. Ce ne sont pas précisément des anges de pureté que ces fillettes de l'école de Montigny, et peut-être y a-t-il dans les familles bourgeoises des jeunes filles mieux élevées; mais ces petits animaux humains, avec la franchise de leur vanité, de leurs vices et de leurs libres instincts, ont quelque chose de très vivant et de très captivant, leurs petites histoires d'enfants espiègles, leurs curiosités et leurs passionnettes sont, après tout, plus intéressantes que les vaines psychologies des mondaines en quête de l'amant de cœur ou des petites bourgeoises poursuivies par la nostalgie de la grande vie.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

LIVRES ET REVUES

LITTÉRATURES ET BEAUX-ARTS

CHRONIQUE DES LETTRES ALLEMANDES.

LA POÉSIE. — *Gesammelte Dichtungen* von JOHN-HENRY MACKAY, 1 vol. 636 p.; Zurich et Leipzig, Carl Henckell, éditeur; 7 marks. — *Sommer-Sonnenglück*, von HANS BENZMANN; 1 vol.; pet. in-4°; 150 p., Schuster et Loeffler, Berlin et Leipzig. — *Lieder eines Zigeuners*, von GEORG BUSSE-PALMA, 1 vol., 126 p.; Cotta, à Stuttgart; 1899, 2 marks. — *Das Jahrtausend*, von LEO GREINER; 1 vol., 92 p.; Munich, 1900; librairie de la *Revue franco-allemande*. — *Neue Lieder*, von MARIE ITZEROTT; 1 vol., 98 p.; Schulze, à Oldenbourg; 1 m. 60. — *Hainot*, von GUSTAV ADOLF MULLER; 1 vol., 134 p.; Walther Fiedler, à Leipzig. — *Aus der Tiefe*, von FRITZ STIER-SOMLO; broch.; 46 p.; 1 mark. Joh. Sassenbach, Berlin; Le Soudier, à Paris, 1889. — *Lieder aus der Fremde*, von KARL KNORTZ; 1 vol.; 106 p.; Schulze, à Oldenbourg; 1^{mk},60. — *Hohenschwangau*, von ALFRED BEETSCHEN; 82 p.; Schupp, édit., à Munich. — *Um das Gute*, von KARL-WEITER; 1 vol.; 110 p.; Alex. Dunker, à Berlin, 1899.

LA CRITIQUE. — *Die deutsche Dichtung der Gegenwart*, von ADOLF BARTELS, 1 vol., 272 p.; 3 mk. 60; Eduard Avenarius, Leipzig, 1899. — *Zur modernen Dramaturgie*, von EUG. ZABEL; 1 vol. in-8°, 544 p.; 5 marks; Schulze, Oldenbourg, 1900. — *Deutsche Roman des 19 Jahrhunderts*, von HELLMUTH MIELKE; 1 vol. in-8°, 456 p.; 4 mk. 50; Schwetschke et fils, Berlin, 1898. — *Dramaturgie des Schauspiels*, von HEINRICH BULTHAUPT; 1 vol. in-8°, 466 p.; 5 marks. Schulzesche Buchhandlung, Oldenbourg, 1900. — *Revolution der Lyrik*, von ARNO HOLZ, 1 vol. in-8°, 118 p.; Johann Sassenbach, Berlin, 1899. — *Die Bruder Grimm*, von Dr CARL-FRANKE; 1 vol., 176 p.; Carl Reissner; Dresde et Leipzig, 1899.

LES REVUES.

M. John-Henry Mackay forme avec Maurice von Stern et Karl Henckell la trinité des poètes allemands modernistes et révolutionnaires. Je ne vois dans aucune littérature actuelle l'équivalent, non pas de ces trois talents, mais de cette conscience d'artistes épris de justice, recherchant leur inspiration au sein même de la douleur séculaire provoquée par notre état social. C'est donc une bonne fortune pour les lettrés et les penseurs que M. Mackay ait réuni en un volume ses poésies jusqu'ici éparses en différents recueils. La poésie de cet auteur est surtout pessimiste, et elle est ainsi parce qu'il considère la douleur non seulement dans la souffrance ou la misère physique, ou en la non-réalisation du rêve, thème habituel des poètes, mais dans l'absence de liberté, le ligotement de nos individualités, la chaîne des préjugés sociaux. Son œuvre est donc essentiellement libertaire. C'est dans ces principes qu'il trouve une originalité neuve et puissante. Un long cri de révolte contre l'ordre social et la nature également implacable ou du moins indifférente, tel est le livre de notre auteur. Pour rendre la grande douleur universelle, il fallait un poète inspiré, M. John-Henry Mackay le fut et prit ainsi le rang que, de l'avis de tous, il occupe parmi les meilleurs de la littérature allemande contemporaine.

Le livre de M. Mackay contient les premières poésies (*Enfants du Hochland, Dans la forêt de Thuringe*), *Arma parata fero* (1886) avec le poème *d'Hélène*, conception puissante sur un sujet qui eût été banal s'il n'eût été traité avec l'originalité et la vigueur de coloris de cet écrivain, puisqu'il y retrace les souffrances de l'amour déçu ; *Sturm (tempête)*, et les belles poésies révolutionnaires : *Anarchie, Libre amour, L'étoile de la liberté, Malheur au monde, Chicago, la Malédiction du travail*, enfin le dernier recueil de poèmes : *L'Année forte* (1888 à 1890). — M. Hans Benzmann, l'auteur d'un livre de poésies intitulées *Joies du Soleil estival*, est un poète de talent. Ses petits poèmes sont ingénieux, d'une inspiration parfois réelle, malgré une tendance à un modernisme factice et des recherches de rythmes nouveaux et imparfaits. — Les *Chants d'un bohémien (Lieder eines Zigeuners)* est le premier recueil de vers de Georg Busse-Palma, frère d'un poète honorablement apprécié en Allemagne, M. Carl Busse. Ce début est presque un coup de maître. Georg Busse-Palma est un esprit original, un peu trop pessimiste peut-être pour son âge, puisque à vingt-trois ans il a déjà reçu d'un critique le titre de « poète de la mort ». Ses poèmes *Défi aux Olympiens, le Vagabond, Dans chaque taverne*, sont typiques à cet égard. L'auteur y révèle tour à tour sa désespérance et son orgueil d'artiste, la joie de la vie en pleine liberté et les enchantements de la mort. — Pessimiste est encore M. Leo Greiner, de l'école du poète Johann Christian Gunther, à qui il dédie son livre *Le millénaire*, où il retrace les aventures de l'empereur Othon III, ses luttes contre la papauté, sa pénitence et sa mort. Certains tableaux sont d'une magnificence incontestable. — M^{me} Marie Itzerott s'est déjà fait connaître au public par quelques volumes de vers ; son livre *Neue Lieder* confirme les espérances qu'avaient données ses premiers ouvrages. Le tour de ses poésies est ingénieux, original, avec çà et là un sens réel du beau. M^{me} Itzerott a su en général écarter les banalités sentimentales auxquelles les écrivains de son sexe sont trop souvent enclins. Ce n'est pas là son moindre mérite. — Malgré le talent qu'a déployé M. Adolf Muller dans son poème, d'allure épique *Hainot*, je crains que le lecteur ne soit rebuté par la longueur de l'œuvre : douze chants, c'est trop pour l'attention paresseuse de l'homme moderne. Le livre qui nous retrace les aventures amoureuses de noble dame Hainot, trouvant auprès du chanteur Walther recueilli un soir de Noël mourant de froid et de faim, le bonheur qu'elle avait recherché vainement jusqu'alors, décèle de réelles qualités. M. Adolf Muller est un conteur aimable, sa poésie a de la grâce et du sentiment. — Les *Chants de l'Etranger*, de Karl Knortz, sont librement traduits de différentes langues, en vers allemands, de l'anglais en particulier, nous souhaitons que le lecteur tienne compte à M. Knortz de ce laborieux travail. — Dans *Aus der Tiefe*, M. Fritz Stier-Somlo réunit quelques jolis tableaux de genre habilement tracés. Le vers est harmonieux, d'une recherche un peu trop évidente, mais que nous excusons, puisque M. Stier-Somlo est de l'école moderniste qui poursuit avant tout la musique du rythme ; nous regrettons cependant de trouver dans ce recueil des poésies comme celle intitulée : *Sur mon portrait*, etc., où l'auteur aborde les sujets élevés. Nous lui conseillons de ne pas forcer son talent. Il me reste à parler encore de deux volumes de vers : *Hohenschwangau*, où M. Alfred Beetschen se fait le poète du fameux château que créa la folie du roi Louis de Bavière et de *Pour le bien ! (Um das Gute !)* de Carl Weiter. Ces deux volumes ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête médiocrité.

* * *

La librairie Avenarius, de Leipzig, publie la seconde édition du livre de Bartels sur la *Poésie allemande du temps présent*. Je ne saurais trop louer cet ouvrage du critique allemand pour sa clarté, la méthode de classement des différents écrivains. Ce livre serait pour la compréhension du mouvement littéraire allemand un manuel par la simplicité, s'il n'était pas le jugement, la sûreté d'appréciation et l'art de caractériser en quelques lignes un écrivain, une œuvre de haute critique. L'ouvrage de M. Bartels embrasse complètement l'époque actuelle et étudie en général les littérateurs allemands de la seconde moitié de ce siècle pour justifier son sous-titre : *Les vieux et les jeunes*. — M. Eugen Zabel a limité son étude au théâtre et publie, sous le titre de *Dramaturgie moderne*, une nouvelle série d'œuvres critiques sur les productions de la scène allemande. L'auteur estime qu'il n'y a pas de genre inférieur ou supérieur, mais simplement des talents plus ou moins affermis. C'est dire qu'il consacre son attention à tous les genres, à la comédie, comme au drame et à la tragédie.

Le champ de son étude est également large en ce qui concerne les dramaturges, l'auteur va de Berthold Auerbach et Karl Werder, à Sudermann, Hauptmann et Ludwig Fulda; il hasarde en passant quelques aperçus ingénieux sur le théâtre français. En somme, un livre intéressant pour ceux qui veulent étudier le développement du théâtre en Allemagne. — Également remarquable l'étude de Hellmuth Mielke sur le *Roman allemand au XIX^e siècle*. L'auteur définit le roman l'image du monde et surtout de la vie bourgeoise, comme l'épopée est celle des héros; il retrouve les germes du roman contemporain dans les œuvres similaires de Goethe, de Jean-Paul Richter, parmi les novellistes romantiques du début du siècle, La Mothe-Fouqué, Tieck, von Arnim, etc.; il divise le XIX^e siècle proprement dit en trois périodes, la première va de 1830 à 1848, époque révolutionnaire et troublée, subissant l'influence étrangère et principalement anglaise (Dickens et Thackeray), avec Immermann, Hahn-Hahn et Willibad Alexis comme principaux représentants; la seconde qui poursuit des tendances populaires, Hackländer, O. Ludwig, Gerstacker. L'exégèse allemande exerce son action sur ce genre de littérature; le développement du roman historique en résulte. Cette époque, très florissante, est caractérisée par Karl Gutzkow, Berthold Auerbach, Gustav Freytag, Friedrich Spielhagen; enfin la période contemporaine où les talents sont aussi nombreux que divers. M. Bulthaupt consacre son III^e volume de la *Dramaturgie de la Comédie* à Grillparzer, Hebbel, O. Ludwig, Gutzkow et Laube. L'auteur de ce livre est en même temps un écrivain de grande valeur, il se révèle comme un critique sûr et judicieux. — Avec la *Révolution du lyrisme* de M. Arno Holz, nous abordons un genre tout différent. C'est une œuvre de combat comme l'auteur l'avoue dans sa critique, et elle a toute la passion et la fougue d'une polémique acerbe contre les anciens modes de poésie et en faveur des nouvelles méthodes dont Arno Holz se fait l'apôtre. « Depuis Lessing l'Allemagne n'a plus de critique, dit l'A. Elle ne possède ni un Taine ni un Brandes. Nous n'avons que des revuistes. » Évidemment M. Arno Holz sera le Messie attendu. Je crois bien que notre auteur ne sera ni le Taine ni le Brandes qui régira les lettres allemandes, mais plutôt le René Ghil d'Outre-Rhin. Arno Holz poursuit un but analogue. Le passage de son livre où il compare l'harmonie des deux phrases suivantes :

Derrière les branches du pommier fleuri
Monte la lune;

et :

La lune monte derrière les branches du pommier fleuri,

est en passe de devenir célèbre dans toute l'Allemagne à l'égal des mièvreries de Tristotin. — Je signalerai, pour finir, un livre très documenté du Dr Carl Franke sur la vie et les ouvrages des deux frères Grimm, dont l'influence fut si grande sur la littérature de la fin du XVIII^e siècle en Allemagne, qu'on peut la comparer à celle du Dr Johnson en Angleterre et de certains encyclopédistes en France. M. Franke nous livre une étude fouillée, une œuvre de savant et d'exégète.

* * *

Un anglais, M. Houton-Stewart Chamberlain — ne pas confondre avec le secrétaire des Colonies — a publié, il y a quelques mois, en langue allemande, un ouvrage qui produisit une certaine sensation dans les pays germaniques. Il est intitulé *Die Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts (Les principes du XIX^e siècle)*. C'est cette œuvre que le romancier Ernst von Wolzogen étudie dans un premier article de *Litterarische Echo* du 1^{er} février. M. Chamberlain est un artiste, en même temps qu'un érudit, comme tous les grands inventeurs, les hommes d'Etat, de génie, les fondateurs de religions, nous dit l'auteur de l'article. Le but du livre est de prouver que la race germanique dissipa le chaos que l'Empire romain avait répandu sur l'ancienne civilisation. Pénétré de cette idée, il rêve une autre division de l'histoire, pour remplacer celle d'antiquité, de moyen âge et de Renaissance, etc. Au début du XIII^e siècle, il voudrait limiter l'âge du monde ancien et fixer l'avènement de la race germanique qui commence à triompher de la civilisation hellénique, romaine et sémitique. D'après M. Chamberlain, la Renaissance a enrayé le progrès plutôt qu'elle n'en a préparé les voies. Le catholicisme est un produit du génie romain; le germanisme doit le combattre. M. E. von Wolzogen reproche à l'auteur des *Principes* d'avoir

paru ignorer totalement les Romains, les Mogols et les Américains. Il reconnaît que, malgré les défauts de cette théorie, il y a dans cette œuvre une puissante personnalité « forte, libre et artistique ». — Dans le même numéro le D^r Kohut publie trois poésies de Carl Beck et déplore l'oubli qui semble déjà entourer ce poète mort depuis un an à peine. — Un article de Helen Zimmern sur l'écrivain italien Fogazzaro, — *Littérarische Echo* du 15 février, contient des études sur *Résurrection* de Tolstoï, par Edgar Steiger, sur Philipp Langmann, l'auteur d'un drame célèbre, *Bartel Turasel*, par Fritz Lemmermayer, sur les auteurs portugais (*Le roi Galaor*, de Eug. de Castro) par Hedwig Wigger. — Dans le numéro du 1^{er} mars, je signalerai un article sur l'histoire du calendrier populaire de Paul Seliger et sur le théâtre grec moderne de J. von Hoesslin. — Quelques pages du numéro du 15 mars sont consacrées à Paul Heyse, dont l'Allemagne fête en ce moment le 70^e anniversaire. Egalement quelques articulets de Kurt Martens, von Ompteda, von Polenz, Clara Viebig, von Zabel, condamnant la loi Heinze. — Je remarque dans le fascicule du 1^{er} avril des études, la Jeune Alsace, de Storek, et sur Gustave Falke, de Jacobs, un extrait important du beau drame de Max Halbe, *L'Empire millénaire*. — *Wiener Rundschau* continue à révéler au public allemand des œuvres habilement choisies des écrivains étrangers. Parmi les articles originaux, je citerai une lettre parisienne de Remy de Gourmont sur Villiers de l'Isle Adam, un article de Van Joostenode sur un récent livre de Franz Hartmann (*La médecine de Paracelse*) (1^{er} février); du poète Otto Sachs, sur Léonard de Vinci (15 février); *Soirée théâtrale*, de Peter Altenberg (15 mars); de Hartmann sur *le principe des sexes* (1^{er} avril). En l'homme réside en général la pensée, en la femme le vouloir, en d'autres termes, chez l'un prédomine la spéculation intellectuelle, chez la seconde l'amour. Si ces deux éléments étaient réunis dans l'homme en égale proportion, il serait parfait. — *Gesellschaft* contient, dans son numéro du 1^{er} mars, des poésies de quelques poètes féminins Margarethe Sussmann, Marianne Perl; dans celui du 15, M. Jacobowski rappelle l'œuvre poétique d'un poète mort trop tôt, M. Franz Held, et en donne quelques fragments. — Dans *Zeit* du 30 décembre, un article de G. Brandes où l'A. étudie le dernier drame d'Ibsen. Le dramaturge norvégien considère la possession en amour comme le seul vrai bonheur, et c'est là, quand l'écrivain vieillit, un thème qui lui devient cher. M. Renan en fournit jadis une preuve en écrivant *l'Abbesse de Jouarre*. — Je remarque dans *Turner* (février) une étude de Pol de Mont sur le poète flamand Guido Gezelle; (mars) une belle poésie de Georg Busse Palma (*Inscription funéraire*); (avril) une nouvelle biblique de Peter Rosegger (*Le dernier repos*), des vers de Maurice von Stern et une étude sur le peintre allemand Boecklin. — *Zukunft* contient (28 et 27 janvier) un article de Kurt Breyssig sur les poètes lyriques contemporains et (10 mars) une étude sur Paul Heyse — *Kunstwart*, une revue dédiée à la littérature, au théâtre, à la musique et aux beaux-arts, publie en janvier un article de Paul Schumann sur le roman feuilleton en Allemagne, en février (15) *l'Individualité allemande*, de Johannes Schlaf, et d'artistiques reproductions graphiques de la *Mort amie*, d'Alfred Rethel; en avril (1^{er}) une critique de *Résurrection*, par Adolf Bartels. Je citerai encore dans ce numéro les gravures empruntées à l'œuvre du peintre Ludwig von Hoffmann et la réédition de vieux airs religieux du XVII^e siècle.

A. DE RUDDER.

CHRONIQUE DES LETTRES ANGLAISES.

THÉÂTRE ET VERS. — Plays, pleasant and unpleasant, 2 vol., par G. BERNARD SHAW; Paolo and Francesca, par STEPHEN PHILLIPS; Osbern and Ursyne, par JOHN OLIVER HOBBS; Forest Notes, par EUGÈNE et ANNIE LEE-HAMILTON; The Sunken Bell de Hauptmann, trad. de C.-H. MELTZER; Songs of the Unblind Cupid, par J. W. LLOYD; Plain Talk in Psalm and Parable, par ERNEST CROSBY.

ROMANS. — The Secret of Sorrow, par CÉCIL HEADLAW; The Island, par RICHARD WHITEING; Siren City, par BENJAMIN SWIFT.

BIOGRAPHIE. — Henry Irving, par CHARLES HIATT.

Je suppose qu'en intitulant ses deux volumes (1) de théâtre, l'un, celui des « Pièces

(1) 2 vol., 12 fr. 50. Grant Richards, éditeur, Londres, 1898 et 1900.

plaisantes », l'autre, celui des « Pièces déplaisantes », M. George Bernard Shaw n'a pas eu d'intention plus grave que de mystifier aimablement le « British public ». Il faut ajouter que tout ce qu'écrit M. Shaw peut et doit se considérer sous deux aspects également intéressants. La valeur intrinsèque de son œuvre est évidente. Mais il y a une autre étude qui offre autant d'agrément et de fruit, c'est la psychologie de son public. Les états de conscience par lesquels passe l'esprit du « British public » lorsqu'il voit jouer les pièces de M. Shaw, sont utiles et divertissants à observer. Ce sont des produits mixtes à la fois de l'instinct du public et de l'éducation que lui ont longuement et patiemment donnée les critiques bien pensants : l'étonnement de l'esprit dressé à s'étonner de tout ce qui est naturel, le refus de compréhension chez des cerveaux habitués à n'accepter au théâtre que ce qui leur semblerait faux et incompréhensible dans la vie, et à trouver par conséquent absurde là, ce qui leur paraît, ici, la vérité toute simple. Le plus drôle, c'est que le « British public » s'est vraiment intéressé à « *Mrs. Warren's Profession*, » s'est foncièrement amusé à « *You never can tell* » et « *Arms and the man*. » Mais on lui a toujours dit que M. Shaw est un joli tourneur de paradoxes. Il se défend donc de prendre intérêt sérieusement à ces billevesées, s'en amuse en s'excusant. Et la critique répète gravement que M. Shaw a vraiment de l'esprit, mais qu'il en fait un usage bien frivole, et qu'il est regrettable qu'un dramaturge de tant de talent s'emploie à mystifier le public. Dans les comptes rendus d'une de ses pièces, j'ai cueilli une phrase charmante, à peu près celle-ci : « Avec M. Shaw, le public ne sait jamais où il va. » Parbleu !...

Le public, d'ailleurs, ne semble pas se douter qu'au fond ce qui l'amuse chez M. Shaw c'est justement le mystificateur qu'il y a, en effet, en lui, et que ce qui l'irrite c'est d'être pris par M. Shaw au sérieux. Il arrive assez fréquemment au cours de ces deux volumes que l'ironiste cède à la tentation de grossir ses effets, de passer de l'observation rigoureuse au burlesque, où il n'y a peut-être qu'un pas. C'est alors que son public rit, non pas, cependant, sans quelque réserve. En effet, le burlesque de M. Shaw a toujours un fond de vérité. C'est pourquoi la critique lui reproche de ne pas « faire rire franchement ».

Mais c'est lorsque M. Shaw observe, lorsque son dialogue est merveilleux de naturel, mais serré, synthétisé et approfondi, lorsque ses personnages s'animent vraiment et vivent, que le public et la critique n'y sont plus du tout. Ce n'est pas à dire que la vue de M. Shaw soit trop profonde ; au contraire, il voit en général la surface, son théâtre ne va guère au cœur des choses. Mais c'est un tableau où tout est simple, juste et fin, où ce qu'il y a toujours d'imprévu, de nouveau et de frais dans le naturel est saisi avec une étonnante précision, sans presque jamais d'à côté. Le « British public » n'a pas l'air encore de pouvoir apprécier le Jules Renard.

Des quatre « plaisantes pièces » et des trois « déplaisantes », je crois que la meilleure est l'une des premières, *Arms and the man*. — *Arma virumque cano*.

Il y a une jolie saveur déjà dans l'ironie du titre. Toute la pièce, du reste, y tient. L'homme, c'est un soldat suisse, fils d'hôtelier, engagé dans l'armée serbe ; la guerre est celle de Bulgarie en 1885. Les Bulgares sont toute ardeur guerrière, nobles attitudes, héroïques paroles, gestes sublimes. Raina en adore un, le plus beau et le plus brave, et Sergius lui fait sa cour comme il convient, avec force serments d'éternel dévouement et des attitudes de ténor qu'elle trouve magnifiques. D'ailleurs, Sergius se délasse, parfois, de cet amour un peu fatigant dans le style noble, en courtisant plus prosaïquement la bonne. Survient cependant le Suisse, qui, poursuivi par les Bulgares, a autrefois été secouru par Raina et accueilli dans la chambre même de la jeune fille. C'est la scène qui ouvre la pièce, et elle est délicieuse. Raina, devant le soldat qui lui demande l'hospitalité, prend immédiatement le diapason du mélodrame, lui parle héroïsme, dévouement, patrie, mort sublime. Le Suisse répond qu'il aimerait bien manger quelque chose et dormir un peu. Raina est révoltée. Le Suisse achève de la dégoûter lorsqu'il vient à parler du héros qu'elle aime et de la charge glorieuse qu'il a menée et que l'autre étouffe de rire. Il lui explique que cette fameuse charge fut purement idiote au point de vue stratégique et que, du reste, c'est bien malgré lui que Sergius a chargé. Son cheval s'était emballé, et le cavalier n'avait qu'une idée, c'était de tirer le plus fort qu'il pouvait sur sa monture. « A la guerre, Mademoiselle, ajoute-t-il, les charges, ça se passe toujours comme ça. » Mais Raina, outrée, laisse là le Suisse, qui se jette immédiatement sur le lit de la jeune fille et s'y endort.

Il va de soi qu'à la fin c'est au Suisse que se donne Raina, tandis que Sergius épouse la bonne. Je n'ai naturellement pas pu du tout rendre ce qu'il y a de très fin dans la fantaisie de la pièce, toute la justesse et l'à-propos de la satire qui, d'une pointe légère mais sûre, crève le faux sentiment comme une bulle de savon.

La critique anglaise a accueilli le dernier poème de M. Stephen Phillips, *Paolo and Francesca* (1) avec une faveur unanime, extraordinaire, — dirais-je un peu inquiétante ? On est assez porté à augurer mal d'un tel concert d'éloges, et je dois avouer que j'ai lu le livre avec une certaine appréhension. Mais j'avais tort. Ce n'est pas la faute de M. Phillips si certains de ces critiques poussent l'extravagance jusqu'à voir en lui le successeur et l'égal de Milton. Le lecteur ne devra pas se décourager ni préjuger de l'œuvre. Il trouvera dans *Paolo et Francesca* un très beau poème, d'une beauté sévère et élevée, d'une ordonnance très noble, d'une majestueuse pureté de lignes. Je me demande encore pourquoi la critique de certains journaux, peu familière, en général, des lettres, à côté d'autres juges sérieux et autorisés, semble avoir jeté son dévolu sur M. Phillips pour l'accabler sous ses éloges et l'étouffer de peu flatteuses flatteries. Il se peut que la volonté du poète d'enfermer son œuvre dans une forme traditionnelle et classique, rigide, en quelque sorte, et dont les lignes sont familières à tous, y soit pour quelque chose.

Aucune forme neuve ne pouvait, du reste, convenir à ce poème, et c'est avec raison que, pour dire l'histoire de Paolo et de Francesca da Rimini, et « quels doux pensers, quel grand désir les ont menés à ce douloureux pas », — ce sont les vers cités de *l'Enfer* en épigraphe, — M. Phillips a choisi le style, la langue et le vers de la tragédie classique anglaise.

Aussi bien, une telle œuvre ne pouvait être moderne, devait rester traditionnelle et vivre par l'évocation autant que par une création nouvelle, et l'entreprise était périlleuse. M. Phillips s'en est très heureusement tiré. Le drame qu'il a écrit des amours de Paolo et de Francesca a quelque chose de la noblesse sévère de la vision du Dante, un peu aussi, surtout peut-être, de sa poignante tendresse. Car c'est dans les scènes où éclate l'amour, que ni l'un ni l'autre ne peut plus contraindre, dans celle où « ils ne lurent pas davantage », que le poète a surtout mis toute son âme. Il y a une tendresse et une douceur profondes, une passion haute, dans ses vers, qui brûlent d'une très pure flamme. Peut-être cette flamme est-elle trop pure, trop blanche.

Il me semble qu'il devait y avoir de sombres reflets de rouge dans ce feu-là, et il faut un certain effort de l'esprit lorsque, après avoir vu aimer dans la vie Paolo et Francesca chez M. Phillips, l'imagination veut se présenter à nouveau la vision, chez le Dante, de l'amour après la mort, où il y a de la douceur et de la tendresse, mais aussi quelle effrayante désolation ! J'ai dit que le drame de M. Phillips a quelque chose de la noblesse sévère de *l'Enfer*. C'est vrai, mais il eût fallu ajouter qu'à l'inspiration sérieuse, élevée, du poète anglais, l'intense émotion tragique manque un peu. Il atteint à la passion, à l'intensité, justement dans la tendresse et ces « doux pensers » des amants. Dans l'amertume, dans le tragique, où le Dante fut surhumain, M. Phillips trouve des accents d'une beauté sérieuse et grave, mais il n'a pas ce cri terrible : « Et je tombai comme un corps mort tombe. »

Dans le drame de M. Phillips, la part de l'invention était particulièrement ardue et dangereuse. Le poète s'en est tiré avec beaucoup de bonheur. Les personnages de la pièce sont sobrement dessinés, à grandes lignes, avec goût. Le frère de Paolo, Giovanni Malatesta lo sconciato, Lucrezia, leur cousine, la femme stérile, douloureuse d'un amour maternel inassouvi, les soldats, les filles qui les aiment et qu'ils quittent, ne déparent pas le drame. Tout cela est conçu harmonieusement, avec sérieux et sincérité, et c'est sur le fond d'un tableau, tout entier sévère, élevé, d'une belle pureté de lignes, que le poète a tracé amoureusement l'exquise tendresse des amants.

« John Oliver Hobbes » (M^{me} Craigie), dont une ou deux œuvres tiendront une place définitivement importante dans le roman anglais de ce temps, s'est déjà essayé dans le théâtre. Dans *The Ambassador*, il y avait une distinction lettrée, de la finesse, une netteté et une vigueur dans l'étude de caractère qui n'avaient rien du sentimentalisme flou dont la scène anglaise, en général, est aujourd'hui coutumière. La comédie n'a, d'ailleurs, rien perdu à être jouée avec une finesse et

(1) 1 vol., 5 fr. 60. John Lane, Londres, 1900.

une vigueur égales par M. George Alexander. De bonnes gens ont fait courir le bruit que *The Ambassador* est bien l'œuvre de John Oliver Hobbes, mais en collaboration avec un poète de beaucoup d'esprit. Ce n'est naturellement là qu'un racontar. Ce qui est vrai, c'est qu'en effet le dialogue dans *The Ambassador* est étincelant et d'un éclat de bon aloi. J'ajoute que, si l'on pouvait comparer à *The Ambassador* l'œuvre d'un genre tout autre qu'est *Osbert and Ursyne* (1), je préférerais de beaucoup et voir et lire la comédie. Franchement, ce drame en trois actes laisse une impression assez morne, je dirais presque maussade. Nous sommes dans un château normand du moyen âge, chez le comte Geoffroi, en Angleterre. Osbert, « un peu lunatique », aime désespérément Ursyne, la fille du comte. Mais celle-ci vit dans un rêve, son amour secret pour Hugh, le fiancé de sa cousine Arlette, tué, croit-on, au combat, et que la fiancée, d'ailleurs, ne pleure guère, s'étant déjà consolée avec Eadric, mais en cachette, car celui-ci est un maudit Saxon. Hugh reparait, vivant et amoureux, lui aussi, d'Ursyne, mais toujours fiancé officiellement à Arlette. Osbert, qui commençait à espérer, s'affole de fureur jalouse et poignarde Hugh, dont il est le frère bâtard. On accuse Eadric du meurtre, mais Osbert se dénonce. Il va être traîné à la torture lorsque Ursyne, qui peut-être l'aime un peu, le poignarde et tombe morte. Osbert expire dans un baiser sur les lèvres déjà froides d'Ursyne. Telle est l'action du drame. La forme dans laquelle la pièce est écrite est le style, aujourd'hui archaïque et dans l'espèce un peu conventionnel, de la tragédie classique anglaise. Le drame est d'ailleurs fort bien écrit, le vers est d'une grande pureté, le style est sobre et sévère. Mais tout cela ne fait pas que *Osbert et Ursyne* nous intéressent beaucoup. On se demande, malgré soi, pourquoi M^{me} Craige l'a écrit. Elle l'a écrit avec conscience, mais sans amour. Du moins il n'y paraît pas. Le personnage d'Osbert fait espérer, mais il ne « donne » pas, et il meurt avant qu'il ait le temps de nous passionner. Ursyne est également vague. Quant aux autres caractères, ce sont des silhouettes de tapisserie. Et malgré cela, l'auteur a dépensé à cette œuvre falote de grandes, de rares qualités d'écrivain. On le regrette presque.

Il y a une jolie fraîcheur de tons dans les *Forest Notes* (1) de Eugène et Annie Lee-Hamilton. Elles traduisent des impressions directes, sinon très profondes, des choses, la forêt, les grands pins que chauffe le soleil, les écureuils qui courent le long de leurs branches, les oiseaux invisibles dont on entend la voix, et tout cela est perçu dans le grand air, sous l'intermédiaire de quelque vitre que le poète mettrait, et met volontiers, entre les choses et lui. « Parmi les sapins » n'est, ainsi, qu'une très simple vision, mais elle est juste. Il n'y a pas de touche fausse. L'odeur chaude des troncs au soleil, les gouttes de résine qu'exsude l'écorce, la jonchée d'aiguilles sur le sol, la course des écureuils, le murmure des insectes, puis le soleil qui remonte le tronc des arbres et la vision qui finit, tout cela est noté avec une amoureuse exactitude et un émerveillement qui séduit. Il y a encore un « chant des bois », — « les bois qui seront doux encore comme aujourd'hui, aimée, lorsque le vent nous aura emportés », — d'une jolie note pure et claire. J'apprécie moins les deux poètes lorsque la vue de la forêt les porte à la méditation philosophique. Cependant la dernière pièce du volume, quoique ambitieuse, — elle est tout simplement intitulée « la Vie », — n'est pas sans vigueur. Elle finit sur deux vers bien venus :

« Et l'angoisse de la Vie est plus noble
Que la Mort qui gèle toutes choses. »

M. Charles Henry Meltzer a eu l'audace de traduire en vers *Die Versunkene Glocke* (2), de Gerhardt Hauptmann. Entreprise périlleuse, s'il en fut, mais M. Meltzer l'a réussie au-delà de ce qu'on pouvait espérer. Les passages dramatiques sont rendus avec vigueur. Mais c'est surtout dans les morceaux lyriques que le traducteur s'est montré poète. Il rend avec une rare fidélité l'étrange séduction des chants de Rantendelein, la fantaisie merveilleuse des scènes, comme la première, où apparaissent les fées, les esprits des bois, l'extraordinaire Nickelmännchen. Le charme profond, la poignante poésie de l'original, demeurent presque complètement dans la traduction : c'est tout dire.

(1) 4 vol., 4 fr. 35. John Lane, Londres, 1900.

(2) 4 vol., 4 fr. 35. Grant Richards, Londres, 1899.

MM. Ernest Crosby et J.-W. Lloyd ont tous deux d'excellentes intentions. C'est à peu près tout ce que l'on peut dire de leurs volumes. Il y a pourtant une distinction à faire entre le *Plain talk in psalm and parable* (1) de l'un, et les *Songs of the Unblind Cupid* (2) de l'autre. Les deux œuvres, semblables par l'égalité absurde des deux titres, ne diffèrent pas seulement par l'avantage que possède la seconde de n'être qu'une plaquette de quelques feuillets, tandis que la première emplit un fort volume de près de 200 pages. MM. Crosby et Lloyd, en effet, si leurs intentions paraissent avoir été à peu près pareilles, n'y ont pas failli de la même façon. *Plain talk*, dans la forme, est évidemment inspiré de *Towards Democracy*, de Carpenter, qui s'y était modelé sur Whitman. Mais Edward Carpenter, dans une forme souvent peu heureuse, avait exprimé une pensée passionnée, une vue mystique de l'heure présente et des temps à venir, une philosophie naturelle intéressante, — qui a donné en partie la doctrine assez fâcheusement dénommée « Naturisme ». Et Whitman n'avait pas seulement vu, et su faire voir, le monde avec des yeux nouveaux. Il chanta cette vision et sa révélation, et il fut poète parce qu'il chanta. M. Crosby n'a pas l'air de se douter qu'il y a de la musique dans les « Feuilles d'herbe », et que c'est là une de leurs beautés essentielles. Lui-même imite la forme de Whitman, mais sans la musique, c'est-à-dire sans cela même qui donne à cette forme la vie. Il a l'air d'écrire au hasard de sa plume et met bout à bout des lieux communs. Il n'y a d'ailleurs pas davantage de retenue ni de sélection dans sa pensée. Aucune de ses idées n'est serrée ni débarrassée du superflu, et ce qu'il peut avoir de neuf ou de fort à dire est noyé dans un flot de redites vaines. Et cependant je crois que M. Crosby a bien quelque chose à dire. Il y a de la saveur dans ces deux vers : « Chère vieille Angleterre, combien je hais toutes les choses qui te font grande. »

La faillite de M. Lloyd est peut-être plus irrémédiable que celle de M. Crosby. Les *Chants de Cupidon* n'ont pas du tout la fécondité désespérante de *Plain talk*, et ne gagneraient rien à être condensés. Ils dénoncent chez l'auteur une effrayante incompréhension littéraire. M. Lloyd a eu le louable dessein de chanter la liberté de l'amour, mais il chante faux presque invariablement. Je n'ai trouvé un peu de justesse que dans cette seule phrase isolée : « L'amant est l'artiste du toucher. »

LAURENCE JERROLD.

POÉSIE.

Madre, par GIOVANNI CENA ; 68 p. ; Streglio, éditeur ; Turin, 1900. — Lorsque ce petit volume de vers, où l'auteur évoque les tristes images de la longue agonie de sa mère, parut pour la première fois, le succès, un succès de larmes et d'admiration, a été immense et immédiat ; et le nom du poète, tout à fait ignoré la veille, devint soudainement populaire chez les humbles, en même temps qu'il fut acclamé parmi les artistes. La nouvelle édition, à peine retouchée, — car le texte en était déjà presque irréprochable, — est décorée par un nouveau dessin, très suggestif, de Leonardo Bistolfi : j'ai senti remuer tout au fond de mon être mes meilleurs sentiments, et j'ai éprouvé une exquise jouissance esthétique, en relisant ces vers merveilleux, sans doute les plus hauts qu'ait produits en notre temps la poésie lyrique italienne.

MARIO PILO.

INDEX. — *Nobles Acanthes*, poèmes par le baron H. DE BIDERAN ; 4 br. de 104 p. ; 3 fr. ; Librairie de *la Plume* ; Paris, 1899. — Vers de forme classique (presque tous) ; et robustement rythmés (presque tous).

Hymne d'amour, poème en onze chants, par JACQUES DUCHANGE ; 4 br. ; 177 p. ; 3 fr. 50 ; Librairie de *la Plume* ; Paris, 1899. — Symphonie sentimentale, « suite mélodique » accompagnant *mezza voce*, et non sans charme, la promenade, joyeuse ou mélancolique de deux amants.

Sur le sable, par JEAN TANGUY ; 4 vol. in-18 ; 197 p. ; 3 fr. ; Ollendorff, éditeur ;

(1) *The Sunken Bell*, 1 vol., 5 fr. Doubleday and Méclure, New-York.

(1) 1 vol., 6 fr. 25. The Brotherhood Publishing Co, Londres, 1899.

(2) Plaquette, 1 fr. 50. The Calamus House, U. S. A.

Paris, 1899. — Poésies de famille. Le livre « peut être laissé entre les mains des jeunes personnes ».

Les lys d'amour, par FREIN; 1 vol. in-18; 184 p.; 3 fr.; Ollendorff, éditeur; Paris, 1899. — De l'invention, — moins de style, — dans les contes, en vers libres : *L'Etrangère, le Lotus, Kryssis*, qui forment la seconde partie de l'ouvrage.

La Tour d'Ivoire, par ERNEST RAYNAUD; 1 vol. in-18, de 167 p.; 3 fr. 50; Bibliothèque de *la Plume*; Paris, 1899. — De la grâce et du sentiment. L'auteur « ronsardise » trop.

Chemin du retour, par ERASME ANGER; 1 vol. in-16 soleil; 100 p.; 3 fr.; Edmond Girard, éditeur; Paris 1899. — Vers écrits sans aucune prétention, mais non sans talent, qui ont une grâce juvénile que Gabriel Vicaire se plaît à célébrer, dans une spirituelle préface; « une âme s'y découvre bonne, tendre, surtout rêveuse, prompte au découragement comme à l'illusion, parfois un peu molle et abandonnée, qui n'est point du tout banale ».

Lœtitia, par S.-PIERRE MASSONI; 1 vol. in-18; 114 p.; 3 fr. 50; Chamuel, éditeur; Paris 1899. — Des vers, de la prose, généralement médiocre, toujours correcte. C'est une contribution au parnassianisme mourant qui n'est pas de nature à en galvaniser les restes.

CONTES, ROMANS, NOUVELLES.

La loi ne permet pas; récit par K. JANTCHEW; *Pravo Delo*, n° 10; 1899. — Sous une forme artistique, l'A critique la loi régissant l'Instruction publique en Bulgarie, en vertu de laquelle les institutrices mariées ne peuvent plus enseigner. Il nous montre également combien elle est une arme excellente aux mains des puissants pour révoquer quiconque leur déplaît par ses idées progressistes.

Un personnage politique important; récit par N.-G. DANTCHEV; *Mysl*, n° 12, Sofia 1899. — Dans la lutte électorale, on a besoin d'agitateurs et d'hommes doués de force musculaire. En temps d'élection, les candidats vont donc chercher les gens de cette espèce, parmi les éléments les plus corrompus de la société, et ils les achètent avec de l'argent et de l'alcool. Tel est le type de l'agent électoral, Fouskà, que l'A nous montre se présentant devant son patron afin de prendre ses instructions pour le lendemain, jour du vote.

N. G.

Œuvres choisies de Ferdinand Fabre, Extraits et notice de M. Maurice Pellisson; 1 vol. in-16; 482 p.; 3 fr. 50; Ch. Delagrave, éditeur; Paris 1900. — S'il est vrai que le beau talent du consciencieux et probe écrivain qui eut nom Ferdinand Fabre puisse se résumer en ces trois aspects: peinture véridique et minutieuse de mœurs cléricales, — analyses psychologiques pénétrantes, — descriptions pittoresques des paysages languedociens, rien n'en saurait donner plus rapidement une plus complète idée que le charmant recueil où M. Pellisson s'est appliqué à relier par des analyses les plus remarquables morceaux des six meilleurs livres de cet auteur: *les Courbezou et l'abbé Tigrane*, — *Ma vocation*, — *Mon oncle Célestin, Barnabé et Xavière*. Et rien aussi n'est mieux fait pour donner envie de faire plus ample connaissance avec le bon écrivain à qui la postérité gardera une place dans son admiration, à côté des Cladel et des Pouvillon, parmi nos plus vigoureux peintres de mœurs paysannes et provinciales. Une intéressante et solide étude de M. Pellisson ouvre le volume, bien faite pour faire aimer la personne et le talent de Ferdinand Fabre.

CHARLES BARBIER.

Le Directeur-Gérant : A. HAMON.

Tours. — Imprimerie DESLIS FRÈRES, 6, rue Gambetta.

LES ILLUSIONS DU SOCIALISME

Qu'on ne suppose pas que je veuille parler des illusions du socialisme avec l'intention de les épargner à qui que ce soit. Supprimez de l'activité humaine la partie qui consiste dans la poursuite des illusions, vous supprimez la plus grande force du monde. Qu'on ne suppose pas non plus que la poursuite des illusions soit une poursuite vaine : au contraire, il ne peut pas plus exister d'illusion sans réalité que d'ombre sans objet. Seulement la plupart des hommes sont ainsi faits que la réalité les repousse, tandis que les illusions les attirent. Pour ne prendre que l'exemple sur lequel Schopenhauer a tant insisté : les jeunes gens et les jeunes filles ne sont pas attirés l'un vers l'autre par ce qu'ils sont en réalité. Le jeune homme n'épousera pas la jeune fille avant qu'il ne soit persuadé que c'est un ange, en compagnie duquel la vie sera une extase ; et elle ne l'épousera pas non plus si elle ne croit que c'est un héros. Sous le charme de cette illusion, ils se marient aussi vite que possible ; mais il ne s'ensuit pas toujours qu'ils se repentent à loisir. Si cela était ainsi, leurs amis mariés les préviendraient contre le mariage au lieu de le leur conseiller ; et les veufs et les veuves ne se remarieraient jamais, comme ils le font quand ils en ont la chance. Le couple finit par se connaître tel qu'il est en réalité, cela est vrai ; mais si cette union est heureuse, la désillusion consiste dans la découverte encourageante qu'une femme vraie, avec ses défauts, vaut une douzaine d'anges, tout comme un homme vrai, avec ses folies, vaut tous les héros imaginables. La conséquence, c'est que ces deux dupes d'une illusion ridicule, au lieu de se croire trompés et malheureux, ont plus qu'ils ne croyaient avoir et créent à leur tour de nouvelles générations pour le monde, et voilà pourquoi ils permettent à leurs propres fils et filles de poursuivre la même illusion quand l'occasion s'en présente.

Si donc, je dis crûment que le socialisme, tel que se le figurent quatre-vingt-dix-neuf sur cent des jeunes socialistes qui liront ces pages, est une illusion, je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait pas de réalité derrière cette illusion, ni que la réalité ne soit beaucoup meilleure que l'illusion. Seulement je dis, et j'insiste là-dessus, que si l'avenir socialiste était présenté dans sa réalité, à ceux qui consacrent à « la cause », toute l'énergie qui leur reste après une journée de travail, et tout l'enthousiasme dont ils sont capables, beaucoup d'entre eux trouveraient que cette « cause » n'en vaut pas la peine, et ils la dénigraient et la

mépriseraient, la considérant comme un développement très prosaïque et très bourgeois de « l'honorable » classe moyenne d'aujourd'hui. Quand une question quelconque de socialisme se présente sous la forme réelle d'un projet concret, susceptible d'être adopté par un gouvernement réel et exécuté par un pouvoir exécutif réel, les socialistes de profession sont les derniers du pays sur lesquels on puisse compter pour l'appuyer. Ils qualifieront ce projet de « palliatif », et ils assureront au public qu'il est inutile aussi longtemps que le système capitaliste n'est pas également entièrement aboli, et ils flétriront en même temps ses avocats des noms de trompeurs, de traîtres, etc. Cet antagonisme naturel, existant entre les enthousiastes qui ont conçu le socialisme et les hommes d'Etat qui doivent le réduire à des mesures législatives et administratives, est inévitable, et on doit l'accepter. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille l'accepter sans protestation. Tout homme, soit enthousiaste, soit réaliste, est plus ou moins capable de se critiquer lui-même ; et plus on raisonne avec lui, plus il est susceptible de devenir raisonnable dans son attitude et dans ses vues.

Le lecteur intelligent et attentif s'écriera sans doute ici : Ah ! vous allez donc essayer de raisonner avec moi pour chasser mes illusions. Certainement, mais il en restera encore assez, pour une large propagande, quand j'aurai fini avec vous ; ainsi ne vous alarmez pas.

Permettez-moi d'abord d'insister avec soin sur ce fait que cet aspect riant que j'ai prêté aux illusions comme étant des encouragements utiles aux hommes pour aspirer à des réalités meilleures encore n'est cependant pas vrai pour toutes les illusions. Si un homme est résolu à devenir millionnaire, ou qu'une femme est décidée à devenir l'épouse du Christ, et à atteindre ainsi à la béatitude éternelle en vivant comme une nonne et en mourant comme une sainte, il n'y a pas la moindre probabilité que les résultats obtenus vailent la peine d'être échangés contre le sort d'un honnête garde de chemin de fer ou celui d'une ouvrière de fabrique. De même, si un socialiste n'aspire à l'avènement du millénium que parce qu'il désire un bonheur immérité pour lui-même et pour le monde entier, non seulement il ne l'obtiendra pas, mais il sera tout aussi mécontent du sort qui lui sera fait que de sa condition actuelle. Il y a de folles illusions comme il y a de sages illusions ; et un homme peut se déclarer ennemi de notre système social actuel parce qu'il n'est pas assez bon pour ce système, aussi bien que parce que ce système n'est pas assez bon pour lui.

Il y a deux espèces d'illusions, celles qui flattent et celles qui sont nécessaires. (A vrai dire, il y en a bien deux millions, mais je ne m'occupe ici que de ces deux catégories.) Les illusions flatteuses nous encouragent à faire des efforts pour atteindre des choses que nous ne savons pas apprécier dans leur simple réalité ; et elles nous réconcilient avec notre sort ou avec des actions que nous sommes obligés de faire contre notre conscience. L'enthousiasme du conservateur ou du libéral ordinaire pour son parti et son chef est excité, non par des faits, mais par l'illusion que son chef est un homme d'Etat extraordinaire, et son parti, le champion de toutes les grandes réformes, et l'ennemi de toutes les innovations et de toutes les réactions nuisibles qui se sont produites

dans l'histoire politique du siècle. Quand, comme nation civilisée, nous dépossédons et nous anéantissons une nation non civilisée, procédé qui, quoique souvent nécessaire et inévitable, serait qualifié de malhonnête et de meurtrier, s'il avait lieu entre deux citoyens civilisés, nous revêtons ce procédé de l'illusion de la gloire militaire, de l'empire, du patriotisme, de la diffusion de la lumière, etc... Quand un ouvrier se vante d'être citoyen anglais et déclare qu'il ne supportera aucune impertinence de la part de l'empereur allemand, ou qu'il voudrait bien voir celui qui oserait toucher au trône anglais ou à l'église anglaise, il se réconcilie avec son esclavage réel par l'illusion du « Rule Britannia ».

La plus folle des illusions flatteuses est celle trop commune par laquelle les hommes se croient moralement bien supérieurs à ceux dont les opinions diffèrent des leurs. Un socialiste qui pense que les opinions de M. Gladstone sur le socialisme étaient fausses, tandis que les siennes propres sont justes, est dans son droit; mais un socialiste qui prétend que ses opinions sont vertueuses et celles de M. Gladstone vicieuses, celui-là viole la première des règles de morale et de conduite de tout pays démocratique : à savoir qu'il ne faut jamais traiter son adversaire politique comme un criminel moral. Cependant cette illusion vaniteuse, semble-t-il, est indispensable dans toute organisation politique d'à présent. Le discours d'un de nos éminents chefs de parti prend ordinairement la forme d'une explosion de vertueuse indignation contre les procédés de son adversaire. M. Chamberlain sermonne Sir William Harcourt; Sir W. Harcourt sermonne M. Balfour; M. Balfour sermonne M. Morley; M. Morley sermonne Lord Salisbury, et ainsi de suite. Le même fait se produit, mais d'une manière plus étroite et plus mordante, entre le parti de l'église et les non-conformistes, entre les protestants et les catholiques en Irlande; tandis que les socialistes, je regrette de devoir le dire, surpassent toutes les autres factions en affirmant chaque jour que leurs adversaires personnifiés par les « capitalistes » sont des voleurs, des brigands, des menteurs et des hypocrites, n'ayant aucune qualité pour racheter tant de défauts. Le parti du travail est généralement représenté par eux comme le crucifié entre les deux voleurs, image qui signifie, non seulement la vilenie du propriétaire et du capitaliste, mais l'innocence martyrisée du socialiste, ainsi qu'il se le figure lui-même; comme le bien tyrannisé par son adversaire le mal. Ceci est certainement une illusion extrêmement flatteuse. C'est malheureusement aussi une illusion nécessaire, qui ne peut donc pas être supprimée par un discours en trois points sur son manque de charité, sa folie et son inconvenance.

Qu'est-ce donc alors qu'une illusion nécessaire? C'est le masque que doit revêtir la réalité avant d'éveiller l'intérêt d'un homme ou d'attirer son attention, ou même simplement d'être aperçue par lui. L'homme ordinaire est poussé à aimer ou à détester, à admirer ou à mépriser, à désirer la vie et à fuir la mort; ces impulsions le font penser et travailler à faire le bien ou le mal, à donner ou à s'approprier, à créer ou à détruire, à produire ou à consommer, à maintenir ou à démolir, tout cela avec une énergie et un intérêt suffisants pour produire la civilisation telle que nous l'avons de nos jours. Mais, si vous présentez à cet

homme un problème qui ne fait appel à aucune de ses passions, — soit un problème purement mathématique, — vous aurez beaucoup de difficulté à le lui faire comprendre. Ce problème ne l'intéresse pas suffisamment pour qu'il fasse un effort, même s'il a été obligé pendant des années, comme écolier et comme gradué, d'acquérir quelque habileté dans la science des chiffres. Il entreprend un travail de pensée pure ; là seulement où il est obligé d'y chercher sa vie, et encore où son éducation et ses capacités rendent le travail scientifique ou philosophique quotidien moins ennuyeux que le commerce ou un travail manuel quelconque. Prenez, par exemple, un patron de navire ordinaire. Il possédera tout juste assez de science pour lui permettre d'obtenir les certificats indispensables du « Board of Trade », pour la navigation scientifique. Mais demandez-lui de prendre quelque intérêt dans les sciences, comme Newton ou Galilée, ce sera en vain. Les mathématiques, les sciences économiques, physiques, métaphysiques, etc., sont pour lui ce qu'il appelle des sujets arides, c'est-à-dire qu'il ne veut pas les étudier à moins d'être payé, et même alors il ne le fera pas s'il peut gagner sa vie d'une manière plus aisée. D'autre part, sans aucun espoir de récompense, et sans que rien ne l'y oblige, il achètera et lira des livres d'histoire et de sermons, et il ira au théâtre et au service religieux à ses propres frais. Il est sensible à l'art et à la religion parce que ceux-ci font appel soit à ses passions et à sa sensibilité, soit directement à son plaisir physique devant la beauté de la forme, du son ou de la couleur ; et ce n'est qu'à la science qu'il est absolument réfractaire.

La science ne peut donc jamais s'adresser avec succès au peuple si elle ne se déguise. Elle doit soit le corrompre par des promesses d'augmenter sa fortune, de prolonger sa vie, de guérir ses maux sans changer rien à ses habitudes malsaines, soit exciter son amour pour les aventures et les merveilles par des récits d'expéditions polaires, d'explorations de continents inconnus, ou par l'étalage stupéfiant des trillions de kilomètres de l'espace interstellaire. Ces moyens d'éveiller l'intérêt du public sont appelés la « vulgarisation de la science » et sont secrètement tournés en ridicule par les hommes de science (tout comme les hommes d'Etat ridiculisent en catimini leurs propres discours à leurs électeurs) qui ne les tolèrent que pour obtenir l'approbation et les fonds nécessaires à leur œuvre. Si Newton vivait encore, il serait beaucoup moins populaire comme « homme de science » que M. Edison, l'inventeur américain ; et M. Edison lui-même n'est pas célèbre comme inventeur, mais comme magicien.

Ne déduisez cependant pas de là que la race humaine soit divisée en un petit nombre d'hommes de science comme Newton, Képler et Darwin opposé à un grand nombre d'hommes tout à fait incapables de connaissance scientifique comme des Smiths ou des Robinson quelconques. L'intelligence de Newton était si grande qu'il travaillait volontairement à la théorie mathématique des quantités infinitésimales, simplement pour s'exercer, tout comme un homme d'une grande force musculaire ferait volontairement de la gymnastique et battrait des records. Mais, quoiqu'un homme ordinaire ne soit pas plus un Newton qu'un champion athlétique, il possède cependant une certaine dose de pouvoir intellectuel en même

temps qu'une certaine dose de force musculaire. Si son travail quotidien n'exige pas toute sa force musculaire, il qualifie son occupation de « sédentaire » et il emploie le surplus de sa force en se « donnant de l'exercice » dans la soirée. Si sa besogne n'exige pas toutes ses capacités intellectuelles, il s'amuse avec des rébus ou des jeux d'adresse ou la lecture de traités quelconques.

Considérez maintenant, je vous prie, ce fait que l'intelligence ne peut agir par elle-même, pas plus que les muscles ne le peuvent. Quand un homme embrasse une femme, cette action est purement musculaire, cependant chacun sait que cela n'arrive que lorsque l'intention de l'homme est née dans ses sentiments et dans son imagination. L'athlète n'est pas une machine musculaire automatique : il est poussé par la vanité, l'humeur querelleuse, l'émulation et bien d'autres instincts encore. La même chose est vraie pour l'intelligence ; elle ne calcule pas les quantités infinitésimales ni ne joue aux échecs de son propre mouvement ; elle doit être amenée à cette forme particulière d'activité par quelque intention ou quelque caprice de son propriétaire, et cette idée ne peut être éveillée que par un appel à ses sentiments et à son imagination. La seule initiative dont l'intelligence ou les muscles jouissent est celle qui consiste à rendre un homme inquiet de corps et d'esprit jusqu'à ce qu'il les ait, d'une façon ou d'une autre, suffisamment exercés.

Nous voyons donc que, quoique la vulgarisation de la science doive s'effectuer en la présentant au sentiment et à l'imagination, sous forme de nouvelle ou drame, il en résultera un certain degré de curiosité scientifique, surtout parmi les gens dont le travail quotidien constitue une routine sédentaire qui n'occupe qu'à moitié leur esprit et n'épuise pas leurs forces corporelles, comme le font les durs labeurs manuels dont le résultat est de les endormir à l'instant, au moindre effort intellectuel. C'est pourquoi nous sommes en présence d'une demande générale « d'explications scientifiques ». Ici naît une difficulté très subtile qui ne peut être surmontée que par une nouvelle illusion. « Expliquer une science » signifie la rendre intelligible à la pensée. De même que la science a dû être arrangée sous forme de nouvelle ou de drame pour que le public s'y intéresse suffisamment, de même elle doit être arrangée maintenant sous forme de théorie logique pour que l'esprit humain, quelque bonne volonté qu'il y mette, puisse la saisir ou la comprendre. L'esprit humain est semblable à la main humaine en ce qu'il n'est capable de saisir les choses que si celles-ci ont une forme déterminée. Prenez, par exemple, une simple chaise de bois et demandez à un homme de la soulever. Cet homme la prendra, soit par le dossier, soit par un des barreaux, soit par un des pieds, soit par un côté du siège, et il la soulèvera ainsi plus ou moins aisément. Mais demandez-lui de la soulever par le milieu du siège ; il ne pourra le faire, fût-il même aussi fort qu'un Hercule, tout simplement parce qu'il ne peut saisir une surface unie. Il ne peut que la laisser comme il la trouve et la faire servir à son propre usage en s'asseyant dessus. Maintenant, si au lieu de lui demander d'exercer ses mains sur des chaises, vous lui demandez d'exercer son intelligence sur des sujets de réflexion, vous verrez qu'il est tout aussi nécessaire qu'il ait une « prise » à leur sujet si je puis m'exprimer

ainsi, pour qu'il puisse les saisir. Une théorie logique, avec ses suppositions de cause et d'effet, de temps et d'espace, etc., n'est précisément rien d'autre qu'une « prise intellectuelle ». Sans théorie, les faits naturels peuvent être utilisés, mais ils ne peuvent être expliqués. Les hommes construisent des moulins à vent et des moulins à eau, grâce auxquels ils peuvent broyer le grain, bien avant de se soucier de la science des vents et des courants. Quand ils le font, ils doivent attendre jusqu'à ce qu'un « charpentier intellectuel » leur en bâtisse une théorie. Chacun peut alors « comprendre le sujet » pourvu que la théorie soit suffisamment simple. Quand j'étais enfant, on me donna cette « prise » pour saisir et comprendre l'univers :

« Dieu créa l'homme, et l'homme créa l'argent.
 « Dieu créa les abeilles, et les abeilles créèrent le miel,
 « Dieu créa Satan et Satan créa le péché;
 « Et Dieu fit un trou pour mettre Satan dedans. »

C'était là une « prise » assez grossière, mais depuis des siècles elle a aidé, comme elle aide encore des masses d'hommes à coordonner dans leur cerveau les faits cosmiques de telle façon qu'ils puissent les rendre maniables par la pensée. Sa validité absolue et évidente et sa suffisance semblaient autrefois aussi simples et aussi certaines à des hommes très intelligents que l'est la validité de la gravitation ou de l'évolution pour les hommes très intelligents d'à présent; il n'y a pas le moindre doute que la gravitation et l'évolution ne paraissent un jour aussi primitives et aussi enfantines que le quatrain cité plus haut ait pu paraître à Darwin.

Nous avons maintenant devant nous les conditions auxquelles la science peut être adoptée par la masse du peuple, arrivé à son degré actuel de développement. Si on ne peut la lui inculquer de force, comme on inculque la table de multiplication aux enfants, ou l'obtenir moyennant une somme d'argent, comme le brevet de géographie mathématique d'un capitaine de vaisseau, elle doit prendre la forme d'un drame soit artistique, soit religieux, pour éveiller la sympathie et fixer l'attention populaires. Et quand la curiosité intellectuelle suit la sympathie et l'intérêt, le drame doit être suivi également par la théorie, de manière que le peuple puisse penser aussi bien que sentir.

On admettra certainement que le socialisme, s'il veut attirer sérieusement l'attention de nos jours, doit se présenter comme science politique et non comme dogme sentimental. J'admets qu'il est fondé sur un dogme sentimental, et qu'il ne signifie même rien et est inutile sans celui-ci. Mais tels sont également tous les systèmes politiques démocratiques modernes. La constitution américaine affirme avec beaucoup d'exactitude que tout homme a naturellement droit à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur. Désormais les systèmes politiques démocratiques doivent toujours partir de l'affirmation absolument dogmatique, déraisonnable, injustifiable, inexplicable, en un mot « naturelle », de la part de tout citoyen, de vivre, d'agir et de s'exprimer comme il lui plaît, et d'employer ses capacités à se rendre heureux à sa manière. Les moralistes ont prouvé à différentes reprises que la vie,

appréciée au point de vue de ses joies et de ses chagrins, de ses anxiétés et de ses peines, ne vaut pas la peine d'être vécue. Des Tories de vieille roche ont prouvé et peuvent encore prouver que les esclaves achètent leur liberté au prix exorbitant de leur subsistance assurée, d'un bon gouvernement, de la paix, de l'ordre et de la sécurité. Les philosophes nous ont averti que la poursuite du bonheur est de toutes les poursuites la plus malheureuse et que le bonheur n'a pas encore été saisi jusqu'à présent, excepté sur le chemin vers quelque autre aspiration. La raison de chacun s'incline devant ces données, et la volonté de chacun les ignore entièrement. L'humanité est par définition déraisonnable sur ces questions, et nous affirmons notre manque de raison en faisant appel à ce que nous appelons des droits naturels et en faisant de la propagande pour faire reconnaître ces droits politiquement comme principes premiers desquels doit découler toute législation.

Tout document politique dans lequel ces droits trouvent une expression plus pleine et plus consciente, tout inefficace qu'il puisse être au point de vue pratique, devient une borne historique, comme par exemple la Magna Charta, la Pétition des Droits, l'Habeas Corpus et la Constitution américaine. La reconnaissance finale des droits naturels de chacun, dans la déclaration de l'Indépendance, en dépit de l'exclusion pratique des femmes et des noirs, a été l'inauguration solennelle de la Démocratie moderne sur sa solide base dogmatique.

Mais c'est une chose bien différente de faire connaître ce que vous désirez obtenir et de faire connaître la vraie méthode par laquelle vous l'obtiendrez.

La Constitution américaine est souvent un empêchement si exaspérant à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur de la nation américaine que les réformateurs américains ont déjà désiré ardemment la supprimer. Tout homme qui a passé par l'Université explique que les droits naturels ne peuvent pas exister parce qu'ils sont illogiques, comme si ce n'était pas précisément là leur raison d'être. Une nation qui fait ses premiers essais pour l'obtention de ses droits naturels est comme une personne qui voudrait soulager sa soif, un jour de grande chaleur, en suçant de la glace. Les moyens qui sautent aux yeux ne produisent non seulement aucun effet, mais ils causent la ruine de leur propre objet. Les premiers démocrates, habitués sous les systèmes oligarchique ou autocratique à associer le refus de leurs droits naturels à l'action du gouvernement, commencèrent par essayer systématiquement d'étendre le pouvoir individuel et de diminuer le pouvoir de l'État. En conséquence nous voyons comme premier fruit de la Démocratie le triomphe du Whig avec ses principes de liberté de contrat, « laissez faire », etc., comptant l'école de Manchester dans son avant-garde et les Anarchistes dans son extrême-gauche, tout comme Cromwell avait son aile gauche de niveleurs (1). Mais un court essai de l'anarchisme

(1) Il serait peut-être bon que j'explique qu'ici je n'entends pas par anarchistes ces malheureux criminels qui, ayant lu dans les journaux que les anarchistes sont des incendiaires, des voleurs et des assassins, essaient de donner de l'importance à leurs délits en se qualifiant eux-mêmes d'anarchistes. Je ne veux pas parler non

dés whigs comme sauvegarde des droits naturels montre que la question de s'assurer leur entière action pratique est beaucoup plus compliquée qu'elle ne semblait au premier abord. On s'aperçoit que, de même que la science ne jette aucune lumière sur la fondation dogmatique de la démocratie, de même les dogmes des droits naturels ne jettent aucune lumière sur la science politique. La conséquence la plus immédiate et la plus manifeste de l'établissement de ces dogmes a été la création d'un état de choses qui est un véritable enfer d'esclavage, de misère et de destruction dans les fabriques et dans les usines, absolument hors de question comme moyen d'entendement social permanent et satisfaisant, quoi qu'il soit cependant encore meilleur que tout ce qui a été tenté jusqu'à ce moment. On a fini par découvrir que le facteur principal de la société humaine n'est pas l'organisation politique, mais bien l'organisation industrielle d'un pays, et qu'assurer au peuple le contrôle de l'organisation politique, tout en laissant l'organisation industrielle lui glisser entre les doigts, c'est encore augmenter son esclavage sous des dehors de politique de liberté et d'égalité. En un mot, il est inutile pour le peuple de contrôler le gouvernement si celui-ci ne peut contrôler l'industrie.

Quand ceci fut clairement établi, l'école de Manchester fut remplacée par l'École collectiviste ou socialiste (2), et la démocratie devint la Démocratie Sociale qui visait à la réglementation et finalement à l'appropriation, à l'organisation et au contrôle de l'industrie par l'Etat. Il faut bien observer que nous n'avons ici aucune rétractation ou aucune révision des dogmes de la constitution américaine. La démocratie est toujours à la poursuite du bonheur et aspire toujours à une vie et à une liberté plus grandes tout en continuant à ignorer les enseignements de l'ascétisme et du pessimisme. Le socialisme est absolument d'accord avec la démocratie pour affirmer que le système qu'il propose se maintiendra ou tombera suivant le succès qu'il obtiendra dans ses efforts pour rendre le peuple plus vivant, plus libre et plus heureux qu'il ne pourrait l'être sans lui. Le socialisme n'est donc pas différent, à son point de vue dogmatique, de la vieille démocratie, du républicanisme, du radicalisme ou du libéralisme, ou même du « conservatisme » anglais, qui ne prétend plus être l'organe d'une classe ennemie du peuple, et qui est en fait plus avancé au point de vue pratique que la démocratie sociale allemande. La seule distinction à établir consiste dans ce fait que le collectivisme industriel est la vraie science politique de la démocratie. Les socialistes ne disent pas aux partisans de l'école

plus de ces rationalistes matérialistes qui croient que, parce que la dynamite est logique, son emploi est humainement efficace. Je veux seulement parler ici de ceux qui, comme M. Herbert Spencer et Kropotkine, voudraient résoudre le problème social par la suppression de la contrainte et de l'initiative de l'Etat, pour les remplacer par le pouvoir et l'action de l'individu libre.

(2) Les socialistes ne doivent jamais oublier les obligations qu'ils ont envers les positivistes, obligations si grandes que M. Sidney Webb a déclaré que l'application moderne la plus manifeste de la « loi des trois états » de Comte est que le « comtisme » est le degré métaphysique du collectivisme et celui-ci le degré positif du comtisme.

de Manchester : « vos idées humanitaires sont de fausses interprétations de la volonté de l'homme » ; mais « vos méthodes d'accomplir nos projets communs sont erronées, parce que votre science sociale est erronée. Dans vos inductions, vous avez négligé la plupart des faits, parce que votre intérêt et les préjugés de classe ont exclusivement détourné votre attention vers un petit nombre de faits seulement. Vous vous êtes trop reposés sur des déductions et pas assez sur les recherches historiques et les investigations contemporaines. Vous avez plaisamment méprisé la complexité du problème à résoudre, et vous vous êtes laissés embarrasser et arrêter dans votre raisonnement par de vieilles associations d'idées que vous avez prises à tort pour des principes. Aux politiciens devant travailler comme des ingénieurs à la machine politique, et aux ouvriers devant la réparer et la perfectionner, vous avez donné et vous donnez encore de mauvais conseils et des ordres impraticables. Nous vous proposons donc de persuader le peuple de vous mettre dehors et de nous élire à votre place. »

Toute la question n'est donc finalement qu'une question de science politique et pratique. De même que l'introduction de l'emploi des vaisseaux à hélice, ou le percement du canal de Suez n'a pas créé chez l'émigrant le désir d'aller en Amérique ou à Ceylan, mais lui a simplement fourni plus de facilité pour y parvenir, de même le socialisme ne change rien au but de la démocratie, mais lui offre simplement un meilleur moyen d'y atteindre. Personne, parmi les socialistes, ne songe à mettre en doute cette vérité élémentaire. Depuis que Marx et Engels ont déclaré dans leur *Manifeste Communiste* que toutes les autres institutions humaines ont été, sont encore et seront toujours le reflet, soit en politique, soit en art, soit en religion, etc., des institutions industrielles, nous avons eu une démonstration complète et absolue du caractère scientifique du socialisme, d'abord comme opposition au socialisme utopique de Fourier, et plus récemment comme opposition au vrai opportunisme des partis politiques existants. L'école de Manchester fut le premier système politique qui se présenta avec une intégrité absolue comme application des sciences politiques et industrielles pures et non de religion surnaturelle ou de devoir. Le socialisme est également laïque et encore plus matérialiste et fataliste, parce qu'il accorde plus d'importance aux événements comme facteurs du caractère personnel et à l'organisation industrielle comme facteur de la société. Les données du collectivisme doivent être recherchées dans les *Blue Books*, dans des extraits de statistiques, de rapports officiels, de comptes rendus et d'observations des faits et conditions présents de la vie industrielle, et non sous forme de rêves, d'utopies, de prophéties et de révélations. En spéculant d'après ces données, les socialistes ont commis mainte bévue (Marx, par exemple, s'est trompé autant qu'Adam Smith dans l'économie pure) ; mais cette faute n'est due à aucune corruption intentionnelle de l'argument par des considérations contraires à la science.

Et maintenant, que voyons-nous comme conséquence de ce caractère scientifique du socialisme ? C'est qu'il doit manifestement obéir à la loi devant laquelle toute science s'incline quand elle désire avoir l'appui du

peuple. Il doit se cacher derrière un voile d'illusions brodé de promesses, et il doit être muni d'une « prise » mentale, fort simple, qui permette à un esprit ordinaire de le saisir facilement. Je n'ai pas l'intention de proposer ici l'essai d'un relevé de toutes ces illusions et de tous ces outillages; en démontrant toute leur nécessité, j'ai fait assez. Ce qui suit prouvera simplement ce que j'ai déjà exposé.

L'illusion dramatique du socialisme est celle qui consiste à représenter la classe ouvrière comme des personnages héroïques vertueux, victimes d'un vilain appelé « le capitaliste », et endurant d'atroces souffrances dans une lutte chevaleresque. Le dénouement est heureux pour eux et nous laisse entrevoir avant la tombée du rideau un avenir de bonheur sans nuage, tandis que le vilain paie chèrement ses crimes. Dans ce drame, le prolétaire trouve d'une part quelqu'un à aimer, à qui donner sa sympathie, à provoquer, qu'il identifie avec lui-même, et d'autre part, quelqu'un à détester, à qui il se sent supérieur, qu'il peut identifier avec la tyrannie sociale dont il souffre.

Le socialisme est ainsi représenté par les orateurs et conférenciers, exactement comme la vie est représentée sur la scène d'un théâtre populaire quelconque, faussement et conventionnellement, mais de la seule manière qui puisse éveiller l'intérêt du public.

L'illusion religieuse est intimement liée à l'illusion dramatique et semblable à elle au fond. Cette illusion représente le socialisme arrivant à son apogée par un grand jour de colère appelé « La Révolution » dans lequel le capitalisme, le commercialisme, la concurrence et toutes les convoitises de la Bourse seront mis en jugement et condamnés, laissant le monde libre pour le royaume des cieux sur la terre. Tout cela est annoncé dans un livre infailible d'un grand prophète et d'un grand chef. Dans cette illusion, le capitaliste n'est plus un vilain de drame, mais le diable lui-même; le socialisme n'est plus l'heureuse fin du drame, mais le ciel même; et *Le Capital* de Karl Marx est la « Bible des classes ouvrières ». L'ouvrier qui s'est séparé de l'Eglise établie ou des différentes sectes par la propagande séculariste, et qui, comme agnostique ou comme athée reconnu, nie énergiquement ou ridiculise avec mépris les croyances courantes du ciel, du diable et de la bible, retournera avec le plus grand soulagement et le plus grand empressement à ses vieilles habitudes de pensée et d'imagination, quand elles réapparaîtront sous cette forme séculière. Le chrétien qui voit l'aspect surnaturel de sa foi lui échapper, le retrouve dans ce qui lui semble un aspect parfaitement naturel, dans le socialisme chrétien.

Un drame populaire doit contenir de nombreux incidents sensationnels, combats, épreuves, complots, sauvetage, etc. On en trouve en abondance dans l'histoire du socialisme révolutionnaire, qui a été racontée d'une manière aussi romanesque que n'importe quelle autre histoire. Ce que les incidents sont au drame, les persécutions et les régénérations qui sauvent le sont à la religion. C'est pourquoi nous avons, dans l'illusion religieuse du socialisme, une exploitation libérale des calamités des martyrs exilés, emprisonnés et menés à l'échafaud pour « la cause ». On nous montre la transformation de l'individu, le visage transfiguré, illuminé, l'accroissement soudain du respect de soi-même,

le joyeux sacrifice de soi-même, la nouvelle éloquence et la gravité du jeune adepte qui a été sauvé d'une vie sans but et automatique par la parole de l'Évangile du socialisme.

En décrivant séparément les illusions dramatiques et les illusions religieuses, je ne perds pas de vue le fait que la plupart des hommes sont sujets aux unes et aux autres, tout comme la plupart des hommes civilisés vont et au théâtre et à l'église, quoique certains hommes peuvent n'aller qu'à l'un et pas à l'autre. Mais confondues ou séparées, ces illusions sont les moyens les plus efficaces par lesquels le socialisme s'est emparé de ses disciples. Des versions dramatiques et religieuses plus grossières et plus étroites du problème social sont encore déchaînées contre elle, mais le caractère plus large, plus humain, plus varié, et plus intéressant de la version socialiste, son optimisme, sa puissance à mettre le bonheur et le royaume céleste du pays du rêve à une portée vivante, palpable, et le pouvoir qu'elle gagne à son contact et à sa relation constante avec les expériences et les faits contemporains, lui donnent une apparence de modernité et de possibilité d'être mise en pratique, quand on la compare aux conceptions plus barbares et plus imaginaires qu'elle remplace. Mais elle n'en est pas moins illusoire; et plus les chefs socialistes cèdent à la tentation de s'abandonner sans souci à l'enthousiasme et aux louanges qu'elle suscite, plus ils sont certains, quand arrive l'instant de l'action, de se trouver repoussés par son opiniâtreté. Car, lorsque la réalité se présente enfin aux hommes qui ont été nourris de ces illusions dramatiques, ils ne la reconnaissent plus. Son aspect prosaïque les révolte; et puisqu'elle doit nécessairement aboutir à de maigres « paiements à terme » estropiés chacun par les compromis inévitables qui ont dû être faits forcément avec de puissants intérêts hostiles, son avènement n'a ni la grandeur splendide ni l'intégrité absolue de principes nécessaires à les graver dans l'esprit, aux points de vue dramatique et religieux. C'est pourquoi, ou bien ils l'ignorent dédaigneusement, ou bien ils s'allient avec l'ennemi pour la combattre violemment. Et ce qui est pis encore, pour empêcher que de tels scandales ne se reproduisent, et pour maintenir la pureté de leur croyance, ils commencent à émettre de sévères règles d'orthodoxie, à excommunier les socialistes, consciencieusement scientifiques, à confier la direction de leurs organisations à des orateurs et à des prédicateurs, en un mot à développer tous les symptômes de ce que les Français appellent l'« Impossibilisme ».

La première condition d'une illusion est, naturellement, que sa victime la prenne pour la réalité. Les illusions dramatiques et religieuses du socialisme, dans leurs formes extrêmes, sont trop grossières et souvent en opposition trop évidente avec l'expérience, pour en imposer à un homme intelligent qui se trouve en présence du travail politique pratique et de la responsabilité. Quoique bien peu de socialistes de nos jours gagnent suffisamment d'expérience pratique pour être entièrement guéris de l'Impossibilisme, des cures partielles ont cependant lieu fréquemment. Il ne faut pas considérer les socialistes soit comme des Possibilistes absolus, soit comme des Impossibilistes absolus. Il n'est pas plus vrai pour le socialisme que pour toute autre chose que

tout ce qui n'est pas blanc doit être noir. Chaque gradation de croyance, depuis le rêve le plus informe jusqu'à la pratique la plus sceptique, est représentée dans le mouvement socialiste. Dans les sections extrêmes de la *Social-Democratic Federation*, dans le groupe Communiste-Anarchiste de l'*Independent Labour Party*, et dans les groupes anarchistes, on rencontrera les illusions dramatiques et religieuses telles que je les ai décrites. A l'autre extrémité, vous rencontrerez le Fabien qui déclare tout simplement qu'il n'y aura aucune révolution ; qu'il n'existe pas de lutte de classes ; que les travailleurs salariés sont beaucoup plus conventionnels, plus remplis de préjugés et plus bourgeois que la classe moyenne elle-même ; qu'il n'y a pas un seul pouvoir légal démocratiquement constitué en Angleterre, sans en excepter la Chambre des communes, qui ne serait pas beaucoup plus progressive si elle n'était retenue par la crainte du vote populaire ; que Karl Marx n'est pas plus infallible qu'Aristote ou Bacon, Ricardo ou Buckle, et qu'il a commis comme eux des erreurs qui sont maintenant évidentes pour n'importe quel étudiant non diplômé ; qu'un socialiste déclaré n'est moralement ni meilleur ni pire qu'un libéral ou un conservateur ni un ouvrier qu'un capitaliste ; que l'ouvrier peut changer le système gouvernemental actuel s'il le désire, tandis que le capitaliste ne le peut pas, parce que l'ouvrier ne le lui permet pas ; que c'est un sot contresens de déclarer que les classes ouvrières sont affamées, avilies et maintenues dans l'ignorance par un système qui accable le capitaliste de victuailles, d'éducation et de raffinements, et en même temps de prétendre que le capitaliste est un misérable à l'esprit étroit et sordide, tandis que l'ouvrier est un philanthrope élevé, éclairé et magnanime ; que le socialisme arrivera par l'établissement graduel de règlements publics et d'une administration publique mise en vigueur par les parlements, assemblées, municipalités et conseils ordinaires ; et qu'aucun de ces règlements n'amènera de révolution ou n'occupera plus de place dans le programme politique de son temps qu'une loi pour régler les fabriques ou le scrutin ne le fait maintenant : en un mot, que la part du socialiste sera un labeur politique acharné, pour lutter non contre les machinations malveillantes du capitaliste, mais contre la stupidité, l'étroitesse, en un mot l'idiotie (en donnant au mot son vrai sens précis et original) de toutes les classes, et particulièrement de la classe qui souffre actuellement le plus de notre système existant.

Entre ces deux extrêmes se trouvent tous les socialistes reconnus et convaincus, et un grand nombre de socialistes non reconnus et inconscients. Rangeons-les comme sur une gamme musicale, montant de l'illusion grossière peu à peu à l'illusion très critique. Bientôt nous nous apercevrons que la vraie gamme est celle du développement intellectuel, de l'expérience politique, de la capacité pratique, de la force de caractère qui donnent à un homme le pouvoir de regarder les choses désagréables en face, comme aussi des circonstances heureuses qui permettent à tout homme de profession, habile et possédant des revenus suffisants, d'être plus philosophe qu'un homme pauvre qui a des soucis. C'est pourquoi une illusion très crue en imposera facile-

ment aux esprits au bout inférieur de la gamme, tandis qu'il faut une illusion très subtile pour en imposer aux esprits au bout supérieur. Je me rappelle qu'une fois, peu après la grande grève des Docks de Londres, en 1889, je faisais ma propagande Fabienne devant un assez bigot auditoire socialiste. Un des orateurs fut si fortement frappé par l'illusion dramatique qu'en critiquant les rôles joués par M. John Burns et feu le cardinal Manning, dans cette lutte, il accusa avec véhémence M. Burns d'être une girouette et un lâche renégat, parce qu'il n'avait pas saisi le cardinal par le cou pour le précipiter dans le fleuve. Un autre orateur, d'un esprit plus fin, représenta le danger d'avoir affaire à des radicaux qui venaient se rallier à nos opinions, par une comparaison empruntée à son expérience de coureur de profession, laquelle lui a appris que l'homme à craindre dans une course n'est pas celui qui est le plus loin en arrière de vous, mais bien celui qui est sur vos talons. Donc, concluait-il, un Tory bigot est moins dangereux pour nous que le radical partisan de la nationalisation du sol. Si on compare maintenant ces deux socialistes avec Shelley et Lassalle, par exemple, on ne doutera pas que les premiers étaient des hommes beaucoup moins intelligents que les seconds; mais dire que l'idéal de Shelley et de Lassalle, tout supérieur qu'il puisse sembler comparé à celui du fraternel orateur qui désirait précipiter le cardinal dans le fleuve, était moins illusoire dans la forme sous laquelle il se présentait à leur esprit, c'est plus que ce qu'un homme sage oserait affirmer.

Le lecteur doit maintenant se garder de l'illusion que d'autres socialistes n'admettent pas cette distinction d'échelle. Il n'en est rien, tous les socialistes la reconnaissent, mais chacun d'eux se considère comme occupant l'extrémité supérieure. Et plus un socialiste est dupe des illusions dramatiques et religieuses, dans leurs formes les plus grossières, plus il est convaincu qu'il s'appuie sur un triple roc d'économie politique scientifique, d'histoire et d'évolution sociale. La manière dont un socialiste, du fond de l'abîme d'une ignorance économique dix fois plus désespérée que l'état d'un bonhomme qui n'a jamais entendu parler de l'économie politique, nous expose des notions obscures qu'il a ramassées sur « la plus-value », le surcroît de production, les crises commerciales, la chute imminente du capitalisme par les lois de son propre développement, et ainsi de suite, est aussi ridicule que la manière dont son adversaire le réfute avec des bribes des prophètes économiques de l'école de Manchester (offre et demande, la question de la population, la loi de la rétribution décroissante, etc.).

Nous arrivons maintenant à la deuxième ligne de l'armée illusionnaire, la demande d'une théorie devant servir non seulement comme une sorte de trapèze pour l'intelligence, mais comme base scientifique pour la foi. Cette demande est absolument générale à présent : l'homme le plus borné, fréquentant une chapelle quelconque, aime à apprendre que les fossiles ont été découverts sur le sommet des montagnes (une preuve que le déluge peut être scientifiquement démontré), et que le nom de Nabuchodonosor a été déchiffré sur les briques babyloniennes. Cependant la vulgarisation des vraies théories scientifiques devient de jour en jour plus impossible parmi ceux qui n'ont pas une éducation secondaire

suffisante (c'est-à-dire la majeure partie des citoyens), parce que les théories, quand elles sont poursuivies assez loin, perdent leur forme originale crue et facile à comprendre, et deviennent non seulement complexes en elles-mêmes, mais inintelligibles sans le secours d'autres théories. Prenons comme exemple la vieille théorie de la lumière qui avait pour elle la grande autorité de Newton. Elle représentait le spectre solaire (vulgairement l'arc-en-ciel) comme formé de trois couleurs primitives et de trois couleurs secondaires produites par l'empiètement et le mélange des premières. Ceci était une explication très facile : un enfant pouvait prendre des couleurs rouges, bleues et jaunes, et les mélanger pour former du violet, du vert et de l'orange. Au contraire, la théorie moderne du spectre solaire, qui a prévalu depuis Young, n'est plus aussi simple, et elle est incompréhensible pour celui qui ne sait rien de la théorie complète de la lumière. La conséquence de ceci, c'est que, jusqu'à présent, la notion des couleurs primaires et secondaires est restée la théorie populaire.

Le socialisme a pour base économique également deux théories, la théorie de la Rente et celle de la Valeur. La première semble simple à ceux qui s'en sont rendus maîtres; mais elle n'est ni évidente, ni facile pour l'homme de moyenne culture; nous voyons que des hommes très intelligents comme Adam Smith, Marx et Ruskin s'y sont trompés, bien que des écrivains beaucoup moins éminents s'en soient rendus maîtres et en aient déterminé la formule pour le bénéfice des générations futures. Personne, pas même M. Henry George, n'a réussi à la rendre populaire. La théorie de la Valeur a une histoire différente. Comme la théorie de l'arc-en-ciel, elle a commencé par être suffisamment simple pour être admise par l'auditoire le plus primitif, et elle a fini par devenir si subtile que sa vulgarisation est maintenant tout à fait hors de question.

En conséquence, l'ancienne théorie est la seule qui soit mise à profit par les socialistes. Elle a été adoptée par eux sous la forme que Karl Marx lui a donnée dans son premier volume du *Capital*. On a beau dire qu'elle est erronée et surannée; que Karl Marx lui-même l'a déjà modifiée dans son troisième volume (1); si cette théorie était bonne, elle réfuterait l'existence de la « plus-value », au lieu de la démontrer; qu'elle a servi maintes fois à diffamer la force économique du socialisme. Tout cela est vrai; mais malheureusement un enfant même peut comprendre sa proposition élémentaire qui affirme que la valeur d'une marchandise consiste dans la quantité de travail qu'a exigée sa fabrication, et que cette valeur peut être évaluée sur le marché, tout comme le travail l'est habituellement, par heures et par journées. La théorie scientifique, au contraire, bien qu'étant basée sur ce fait, suffisamment simple et admissible, que les objets ont de la valeur parce que les gens en ont besoin (le travail étant ainsi la conséquence et non la cause de cette valeur), s'est montrée si difficile et si trompeuse quand on a tenté de la formuler comme règle qu'avant que Jevons ne s'en soit rendu maître nos économistes la déclaraient impossible; même ils avaient l'audace

(1) Des renseignements sur ce sujet sont donnés dans la *Démocratie sociale allemande*, par Bertrand Rustel, Longmans (1896).

d'attribuer aux marchandises deux sortes de valeur distinctes : la valeur d'usage et la valeur d'échange, ce qui était évidemment absurde. Cependant, tout absurde qu'elle fût, elle constituait la seule prise par laquelle des hommes aussi intelligents qu'Adam Smith, Ricardo, De Quincey, John Stuart Mill et Karl Marx pussent saisir le problème (1); et ce qui a vaincu des esprits aussi capables et exercés que le leur peut à peine être facilement compris par des conférenciers socialistes amateurs, et encore beaucoup moins par leur auditoire, qui considère généralement la théorie intelligible comme favorable au travail; et la théorie incompréhensible comme hostile au travail, grande erreur certainement, mais fort commode cependant pour les conférenciers, puisqu'elle leur épargne la nécessité de devoir expliquer une théorie qu'ils ne comprennent pas et leur permet de douter que Jevons (dont la renommée est purement académique) ait été un plus grand homme que le célèbre Marx, en oubliant qu'une personne très ordinaire peut admettre à présent que la terre est ronde sans être pour cela supérieure à saint Augustin qui la croyait plate.

Quoi qu'il en soit, un socialiste reste toujours un socialiste, et quelque théorie qu'il adopte, il arrive à la même conclusion : une plaidoirie pour faire passer les moyens de production, de distribution et d'échange de la propriété privée à la propriété collective. S'il pouvait être persuadé que l'ancienne théorie ne soutient pas ce « principe », comme il l'appelle, il abandonnerait l'ancienne théorie, Jevons fût-il même encore trop incompréhensible pour lui. De là vient cette douce illusion qui fait croire que les socialistes s'entendent en principe, quoiqu'ils puissent différer quant aux moyens de tactique. Ceci est peut-être la plus ridicule de toutes les illusions du socialisme, tant elle est en contradiction avec les faits. Il est parfaitement vrai que les socialistes sont d'accord entre eux, sauf sur les points sur lesquels ils diffèrent. Ils peuvent se vanter de cette heureuse entente non seulement avec leur propre groupe, mais également avec les libéraux et les conservateurs. C'est cependant une illusion de s'imaginer que leurs sujets de querelles sont pour le moment moins fondamentaux que leur entente, comme l'examen suivant va le prouver.

Pour les socialistes qui sont dominés par l'illusion religieuse dans sa forme la plus calviniste, la formule qui a trait aux moyens de production représente un principe qui doit être poursuivi jusqu'en ses conséquences les plus extrêmes, avec une intégrité parfaite, l'homme étant fait, selon eux, pour le socialisme, et non le socialisme pour l'homme. La moindre infraction à ce principe, quelle qu'elle soit, comme par exemple de permettre à un individu de faire usage d'une machine à écrire ou d'une bicyclette pour son emploi particulier, sans une déclaration très explicite et très ferme du fait que cet objet est la propriété

(1) On ne doit pas croire cependant que De Quincey et Karl Marx étaient inférieurs à Jevons au point de vue intellectuel. S'ils avaient été des économistes purs et simples comme l'était Jevons, ils auraient probablement anticipé celui-ci; mais la profession de De Quincey était la littérature et non l'économie politique, et Karl Marx n'était pas davantage un économiste, mais un socialiste révolutionnaire, employant l'économie politique comme une arme contre ses adversaires.

commune, serait condamnée avec autant d'acharnement qu'en met un méthodiste de la Nouvelle Angleterre pour s'opposer à l'établissement d'un orgue dans sa chapelle.

D'autres socialistes, comme les Fabiens, traitent ouvertement et en termes précis la question de la propriété privée comme une question de pur accommodement, et déclarent qu'il faut seulement mettre l'entretien du peuple indépendant du capital et de l'entreprise privés, et qu'après cela, plus nous avons de propriété privée et d'activité individuelle, mieux cela vaut. Nous voyons donc ici que le socialisme calviniste est loin d'être d'accord, en principe, avec le socialiste fabien, car c'est précisément la question de principe qui les rend irréconciliables, quoiqu'ils puissent s'entendre à un moment donné sur les questions de tactique. Je suis moi-même fermement convaincu que le socialisme ne vaudra pas la peine d'être achevé intégralement, que bien longtemps avant qu'il ne soit parvenu aux limites dernières de son organisation politique et industrielle il aura si considérablement diminué la violence à laquelle il doit sa force actuelle, qu'il reculera devant le prochain grand mouvement de développement social, laissant de tous côtés des restes de libéralisme individualiste intacts, parmi les restes de féodalisme que le libéralisme lui-même a laissés derrière lui. Je crois aussi que la dissolution des petites autocraties et des petites oligarchies de propriétaires et de capitalistes privés stimulera énormément la vraie entreprise individuelle au lieu de l'anéantir; et je soupçonne fortement que les Etats socialistes laisseront, sans y prendre autrement garde, des ressources comparativement considérables dans les mains de certains individus qui deviendraient, en raison de cela, coupables, comme classe privilégiée, envers les niveleurs convaincus. Si je ne me trompe, le socialisme arrivé à son apogée sera aussi différent de l'idéal des communistes, des anti-étatistes de la *Ligue Socialiste* de 1885, et de Domela Nieuwenhuis et ses camarades anarchistes-communistes hollandais de 1897 que le christianisme actuel l'est de l'idéal des apôtres et de Tolstoï. Ceci n'est naturellement pas l'exposé de mon « principe »; c'est seulement mon appréciation au point de vue pratique de la situation: mais puisque je juge bon d'envisager ce point de vue et que je voterais sans aucune hésitation pour un homme qui l'envisagerait de même, ou contre un homme qui adopterait ce que j'ai appelé le point de vue calviniste, tout calviniste croit ou que je ne suis pas socialiste ou que je suis si cyniquement indifférent au « principe » d'une manière abstraite que je ne puis vraiment pas être considéré comme ayant une opinion quelconque!

Pour rendre la chose claire, appliquons de nouveau la méthode jévo-nienne: au lieu de demander: — « Etes-vous socialiste ou non? » posons ainsi la question: « Jusqu'à quel point êtes-vous socialiste? » ou encore, d'une manière plus pratique: « Nommez les choses que vous vous proposez de socialiser. Précisez le point précis auquel vous désirez porter cette socialisation? Et quand voulez-vous en poursuivre la réalisation? » Du moment que la question est posée de cette façon, tout prétexte d'accord disparaît. Voici quelques questions spéciales qu'on pourrait encore poser: « Etes-vous partisan de la socialisation de l'industrie

cotonnière, des chantiers de construction de navires, des chemins de fer, des mines de charbon, des bâtisses, des approvisionnements alimentaires et de l'industrie du vêtement? Si oui, espérez-vous également la socialisation du livre? et en ce cas, croyez-vous que l'imprimerie de Kelmscott et que l'atelier de reliure de Doves seraient incorporés dans « l'Office de papeterie », avec M. William Morris et M. Cobden Sanderson comme employés salariés, sous les ordres d'un sous-secrétaire et d'un ministre (1)? Êtes-vous partisan de la socialisation de l'église, de la chapelle, des salles de conférences, des services de la société éthique et de l'Armée du salut? Si oui, êtes-vous aussi partisan de la socialisation des salles de théâtres et de concerts? Vous proposez-vous seulement d'étendre l'entreprise de l'Etat à l'industrie ou de renforcer le monopole de l'Etat par la suppression de toute entreprise industrielle privée? Ou bien monopoliserez-vous dans certains cas et non dans d'autres, selon les circonstances? Par exemple, si vous socialisiez la chirurgie et la peinture, puniriez-vous un dentiste pour avoir fait un contrat privé avec un citoyen pour arracher sa dent au prix d'une guinée, ou auriez-vous condamné Sir Edward Burne Jones à l'amende, pour avoir peint gratuitement le portrait de sa fille en dehors des heures réglementaires de travail?

Je pourrais proposer des pages entières de questions semblables, mais celles-ci sont bien suffisantes pour démontrer qu'on peut diviser les socialistes en deux sections : d'abord les fanatiques qui sont prêts à sacrifier toutes les considérations de bien-être et de commodité plutôt que de dévier de la rigoureuse application de « leurs principes », même au risque de rendre leur croyance grotesque; et ensuite les hommes plus ou moins pratiques, dont les opinions sur chaque sujet seraient aussi diverses que le sont, sur n'importe quelles questions, celles de la Chambre des communes.

L'unité du socialisme et l'existence d'une limite définie entre celui-ci et le progressisme ne sont de cette manière que de pures illusions. Cependant le cri de guerre du *Manifeste Communiste* : « Prolétaires de tous pays, unissez-vous! » nous inspire toujours, et l'idée de la marche de millions d'ouvriers se ralliant aux puissantes colonnes de la Révolution nous remplit d'un courage insensé, mais au fond effectif et réel.

Le double rempart d'illusions est maintenant complet. Le socialisme gagne ses disciples en leur représentant la civilisation comme mélodrame populaire, ou comme un pèlerinage vers la justice idéale, au travers de souffrances, d'épreuves et de luttes contre les puissances du mal, et en leur montrant le paradis au bout de la route; en considérant

(1) La mort de William Morris survenue depuis que ces lignes ont été écrites, ne fait qu'ajouter plus de force à l'argument, puisqu'elle nous a prouvé notre complète dépendance de la libre initiative d'hommes éminents pour tout travail éminent.

(1) Je présente la chose ainsi, pour ne blesser les sentiments de personne; cependant, je dois dire que je suis très sceptique, quant au fanatisme de nos amis qui sont déterminés à ne pas « compromettre leurs principes ». J'en soupçonne certains d'employer cette formule pour s'épargner la peine de trouver des réponses sensées de pratique, et l'humiliation de confesser que leur panacée ne guérit pas tous les maux.

ses chefs comme des héros, des prophètes et des voyants; et en satisfaisant la curiosité intellectuelle et la critique que ce tableau éveille, avec quelques bribes de logique présentées sous forme de formules scientifiques. C'est de cette manière que s'accomplit la volonté du monde. L'illusion de « la suppression du salariat » nous aidera à obtenir des salaires fixes pour chacun, et nous qualifierons finalement de déshonorable toute autre source de revenus. Par l'illusion de la chute du capitalisme, nous transformerons des nations entières en compagnies anonymes: et notre détermination d'anéantir la « bourgeoisie » sera accomplie quand chaque ouvrier sera devenu un « bourgeois gentilhomme ». Par l'illusion de la Démocratie ou du gouvernement du peuple par le peuple, nous instituerons la plus puissante bureaucratie que l'on ait jamais vue, et nous en arriverons à être débarrassés de l'élection populaire, du jugement par le jury et de tous les autres bouche-trous d'un système dans lequel on n'ose confier à personne la moindre parcelle de pouvoir. Par l'illusion d'un matérialisme scientifique, nous ferons de plus en plus de la vie l'expression de notre pensée et de nos sentiments et de moins en moins celle de notre désir d'avoir « plus de beurre sur notre pain ». Cependant nous continuerons en même temps à nous rendre ridicules; à faire de nos journaux des sentines de médisance et de diffamation, sous prétexte de fraternité; à célébrer l'avènement de la paix universelle par les querelles les plus violentes; à nous faire passer pour des hommes du peuple sans éducation, tout en prétendant à une infailibilité scientifique qui rendrait lord Kelvin ridicule; à dénoncer la classe moyenne à laquelle nous appartenons en général nous-mêmes; en un mot, à nous vautrer dans toutes les folies et toutes les absurdités de la vie publique, avec l'entière conviction que nous avons atteint une région bienheureuse au-dessus de toutes les superstitions amalécites.

Peu importe: c'est ainsi que cela doit se passer, ou il faut y renoncer. Seulement, rappelez-vous, je vous prie, toujours dans le vrai esprit jévonien, que la question n'est pas de savoir si les illusions sont nécessaires, mais bien jusqu'à quel point elles sont utiles.

Jusqu'à un certain point, l'illusion, ou, comme les socialistes l'appellent, l'enthousiasme, est plus ou moins précieux et indispensable, mais au-delà de ce point, le jeu n'en vaut plus la chandelle. Dans le langage jévonien, « son utilité devient de l'inutilité ».

Il y a des socialistes qui, pour s'exprimer franchement, sont tellement stupides qu'ils font partout et toujours plus de mal que de bien. D'autres, plus sensés, font d'excellente besogne comme prédicateurs et comme novateurs; mais deviennent assommants quand commence l'œuvre précise de l'organisation politique. D'autres, qui peuvent arriver à organiser une élection sans que la véhémence de leur esprit de parti les rende inhabiles à leur besogne, seraient, s'ils étaient élus eux-mêmes, plus qu'inutiles comme législateurs et administrateurs. D'autres encore sont de bons orateurs et de bons controversistes parlementaires, mais ils sont impropres au travail des comités. A mesure que l'ouvrage exige plus d'habileté et de tranquillité d'esprit, il demande aussi que le cerveau soit de plus en plus libéré des illusions

les plus grossières, et qu'il cultive cette qualité qui est la première vertu républicaine, ce sentiment de la sainteté de la vie qui fait qu'un homme respecte son prochain sans souci de son rang social et intellectuel. Aucun de nous n'est entièrement dépourvu de cette qualité républicaine, mais il ne s'agit pas seulement de la posséder ou de ne pas la posséder, mais bien d'en être doué à un degré plus ou moins élevé. Il est certain que, si ce sentiment n'est pas assez fort chez un homme pour qu'il en soit habituellement au moins un peu conscient, cet homme est à peine assez bon pour le monde actuel, et il l'est encore beaucoup moins pour le monde socialiste à venir.

C'est seulement pour un tel homme que l'Égalité peut avoir de la valeur dans une société où les individus diffèrent tant l'un de l'autre au point de vue de l'habileté personnelle, depuis le paysan jusqu'au poète et au philosophe. Peut-être aussi n'est-ce que devant un homme semblable qu'un socialiste peut discourir aussi librement que je l'ai fait, sur les illusions de sa propre croyance, sans crainte d'offense ou d'arrogance et sans y mettre, intentionnellement du moins, la moindre nuance de cynisme voulu et prémédité.

GEORGES BERNARD SHAW.

(Traduit de l'anglais par HENRIETTE RYNENBROECK.)

L'ASCENSION

Pour Judith Gautier.

Au fouet de l'Instinct, cet aveugle qui mène
La Bête quand l'Esprit lucide abdique ou dort,
Barbare, je plongeai dans la mêlée humaine,
Je m'enivrai de sang et de viol et d'or.

Dans l'atmosphère lourde et vineuse des bouges,
Parmi les cris et les rixes des matelots,
Je bus, criai, luttai sous l'œil morne des gouges,
Et le vin et le sang ruisselèrent à flots.

Du nord au sud la Guerre, impassible tueuse,
Le glaive nu, la torche au poing, sur les champs ras,
Sur les rases cités passa tumultueuse,
Et les femmes râlaient et mouraient dans nos bras.

L'or poind, s'enfle, grandit, s'épanouit et dore
L'horizon ténébreux comme un fauve soleil :
Dans la foule de ses frères, vers cette aurore
L'Homme à coups de couteau s'ouvre un chemin vermeil.

De l'or conquis je fis litière à ma luxure ;
Je ployai, je brisai l'arbre de volupté
Pour en saisir le fruit d'une avide morsure,
D'un désir toujours vain, toujours ressuscité...

*
* *

Ainsi je savourais le meurtre et la débauche,
Dans l'orgueil de brandir hors du fourreau l'Instinct :
Un frisson me poignit sous la mamelle gauche,
Et j'entendis l'appel d'une Voix, indistinct.

Et plus claire la Voix sonnait, impérative :
 — *Barbare des vieux temps, primordial et brut,*
Lève les yeux : il est une autre perspective
Que l'ivresse du gain, la tuerie et le rut.

Dans la nuit des bas-fonds, bestiale, asservie
A l'assouvissement de ses nécessités,
La Foule parodie et mutilé la Vie :
N'attarde point tes pas dans sa boue incrustés.

Homme, en ta Chair jouit et pâtit la Matière,
Mais un Esprit ailé fermente dans ta Chair.
Lève les yeux : là-haut s'épand la Vie entière
Dans la lumière et dans l'azur et dans l'éther.

Loin des marais bourbeux, la Montagne impollue
Des côteaux verts aux pics blancs étage en hauteur
L'harmonieux décor où la Vie évolue
Du minéral inerte au Verbe créateur.

Oriente aux sommets ton cœur et tes prunelles ;
Et le bâton en main, par le sentier spiral,
Pèlerin, monte vers les clartés éternelles
Pour y fleurir la fleur de ton Etre intégral...

*
 * *

La Voix dit. J'obéis, je levai les prunelles,
 Et je vis resplendir — car je montais déjà,
 Par-dessus les brouillards des passions charnelles,
 La gloire des chemins où la Voix m'engagea.

Comme un homme rampant sur le sol d'une grotte
 Arrive au seuil et voit s'élargir devant lui
 La subite lumière et s'étonne et se frotte
 Les paupières, croyant qu'un nouveau monde a lui,

Ravi, je contemplai la mystique Montagne,
 Où l'Esprit, secouant les gonds de sa prison,
 D'auréoles toujours plus vives s'accompagne,
 Se crée à chaque pas un peu plus d'horizon.

A mi-côte, debout sur le seuil d'un portique,
 Svelte aux longs plis d'un voile et le front tout songeur,
 Une Vierge effeuillait les roses d'un cantique
 Et regardait monter l'ombre du voyageur.

L'Eve des Jadis et des Futurs, l'Eternelle !
 Je la reconnaissais sans l'avoir vue encor.
 Le monde commençait et finissait en Elle
 Comme en son nécessaire et naturel décor.

— Amour, toutes les fleurs de tous les Mais écloses,
 Toutes les poudres d'or, d'azur et de carmin,
 Tous les alérions flammés d'apothéoses
 Fleurissant, poudroyant, chatoyant dans la main ;

Instant miraculeux où le Présent immense
 Lie à tout l'Avenir le plus lointain Passé,
 Amour, communion ardente où recommence
 Le pacte par Dieu même aux temps premiers tracé ;

Amour, de monde en monde immortelle étincelle
 Par où l'Etre en sa fleur tend à s'éterniser,
 Passage fulgurant de l'Ame universelle
 Dans nos âmes que fond la flamme du Baiser!...

La Vierge blanche aima le Pèlerin novice.
 Amour, du grand frisson tu nous transverbéras ;
 Par nos lèvres de chair le divin sacrifice
 S'accomplit : l'Infini frissonna dans nos bras.

Des mois ? des ans ?... dans l'ivresse du même rêve
 Nous voguions, oublieux, sur les flots du Léthé ;
 Et nous ne daignons pas savoir vers quelle grève
 Nous poussait le Bonheur, ce pilote enchanté...

*
 * *

Mais de nouveau, la Voix résonne, péremptoire :
 — *Homme, écoute. L'Amour, ce feu qui vient des cieus
 Et flambe comme un phare au front d'un promontoire,
 Est un piège tendu par l'Instinct captieux.*

*Va, l'Esprit s'engourdit sous la Chair trop heureuse ;
 Pour qu'il s'affine et qu'il s'exalte souverain,
 Il faut que la douleur comme un acide creuse
 Ta face molle et la modèle en traits d'airain.*

« *La Chair est un écran qui te cache l'Idée ;
 L'Amour est l'oiseleur qui prend l'Ame à sa glu :
 De la Chair, de l'Amour que ton Ame évadée
 Monte vers la splendeur pure de l'Absolu...*

La voix dit. J'hésitais. Des pleurs mouillaient nos faces.
 Et celle que j'aimais voulut me suivre. Mais
 La Voix reprit : — *Voici ce qu'il faut que tu fasses :*
Laisse-la. Monte seul aux suprêmes sommets.

*Aux charmilles du parc laisse ton amoureuse ;
 L'air trop vif des hauteurs brûlerait ses poumons,
 Et ses pieds saigneraient sur la route pierreuse.
 Souffre seul et gravis la spirale des monts.*

* *

Je m'en allai, sans plus regarder en arrière,
 Sans voir l'aimée implorante et son désespoir,
 Sans entendre la tristesse de sa prière ;
 Et je montai, pleurant et muet, jusqu'au soir.

Et je crus voir, dans la pénombre ensanglantée
 Un homme lié nu, sur un roc, et meurtri.
 Sous le bec du vautour pantelait Prométhée :
 Depuis quatre mille ans il mourait, sans un cri.

Supplicié pour l'Homme, afin que s'accomplisse
 La Parole de Dieu, Jésus de Nazareth
 Aux clous de la Croix, moins navré de son supplice
 Que de son offertoire inutile, souffrait.

Aux bûchers dont la flamme illuminait les cimes,
 Inextinguiblement, sans trêve, par lambeaux,
 Jean Huss, Bruno, Dolet, Servet, d'autres victimes,
 Comme le premier jour, brûlaient, vivants flambeaux.

Et dans mon âme et dans ma chair, la chair et l'âme
 Des martyrs gémissaient inextinguiblement.
 Je râlais sur leurs croix, je brûlais à leur flamme,
 Et mon sanglot était le cri de leur tourment.

* *

Et je m'évanouis dans l'horreur des ténèbres.
 Oh ! mourir ! oh ! mourir !... Mais je rouvris les yeux.
 A l'horizon serein les visions funèbres
 Peu à peu s'effaçaient dans la gloire des cieux

Où s'épanouissait une insolite aurore.
 Et j'entendis, pressante et câline, la Voix :

— *Surgis encore, pleure encore, souffre encore.*
Souffrir, c'est naître : il faut, Homme, naître deux fois.

Déjà l'amour dompté, la pitié, la souffrance,
La soif du Vrai jusqu'au martyr ont retissé
La trame de ton âme ; et la jeune Espérance,
Une fleur à la main, jaillit du vieux Passé ;

Voici les derniers pics, monte, les temps sont proches,
L'échelon des douleurs mène à la Vérité...
 Je déchirai mes pieds aux arêtes des roches.
 Et je montai plus haut, vers le but mérité.

J'allai, haletant, las, teignant de sang les pierres
 Et trébuchant comme un homme ivre, ivre d'azur.
 Et l'insolite aurore aveuglait mes paupières,
 Et le dernier sommet se dressait comme un mur.

Mais mon désir volait comme un trait vers la cible,
 Si fort qu'il entraînait mon corps substantiel,
 Et j'atteignis bientôt le faite inaccessible
 Où finissait la terre, où commençait le ciel...

*
 * *

Un océan de resplendissante lumière
 Vers les quatre horizons roulait illimité,
 Et le rayonnement de la Cause-Première
 Pénétrait l'éther bleu de sa blanche clarté.

Et plus blanche dans la blancheur, plus éthérée
 Dans l'éther bleu, l'Idée en soi, l'Être impollu,
 L'Infini dilatait, resserrait l'empyrée :
 Et, divin, mon esprit respirait l'Absolu.

L'ardent soleil et les scintillantes étoiles
 Tourbillonnaient dans l'espace diamanté,
 Et mon Esprit voyait, face à face et sans voiles,
 La pure, belle et triomphante Vérité.

...Une extase inconnue embrase tout mon Être.
 Un nouvel univers s'ouvre à mes sens ravis..
 Pour la première fois je me sens comme naître,
 Pour la première fois je vois, je sais, je vis...

Longtemps je les goûtai, les subtiles merveilles
Du beau jardin, du bel Eden spirituel,
Où ma pensée, ailée ainsi qu'un vol d'abeilles,
Volait de fleur en fleur et se chargeait de miel.

*
* *

Mais la Voix dit : — *Homme intégral, Ame nouvelle*
Que la Vie initie aux secrets souverains,
Ce n'est pas pour toi seul que le Vrai se révèle :
Prends ton bâton encore et reboucle tes reins,

Et redescends parmi la foule brute et folle.
Voyant, va dessiller les yeux qui ne voient point ;
Enseigne, toi qui sais, les ignorants ; console,
Toi qui souffris, ceux-là que la souffrance poind.

Dans ta parole et ton regard absorbe et garde,
Des rayons qui t'illuminèrent, les reflets :
Et puis, dans la nuit des hommes, parle et regarde ;
De ces reflets, à ton tour, illumine-les.

« Conte-leur ta mystique et divine odysée,
Poète, et que la Vie est l'effort patient,
L'ascension de la Matière à la Pensée,
De l'Etre qui s'ignore à l'Esprit conscient ;

Que la Chair est la gangue obscure où se recèle
L'Ame, joyau qui soit son propre joaillier,
Comme le charbon noir d'où la blanche étincelle
Du diamant au jour doit jaillir et briller...

ERNEST JAUBERT.

LE

SYSTÈME ÉLECTORAL

ET LES

ÉLECTIONS EN BELGIQUE

La Belgique vient de s'offrir un joli système électoral tout neuf qui n'avait encore servi nulle part et dont on vient de faire, il y a quelques semaines, un premier essai des plus satisfaisants.

On vous dira peut-être que le signataire de cet article n'est pas en mesure de juger avec mesure et impartialité les effets de cette législation nouvelle, — adressez-vous en effet à n'importe quel Belge qui soit un peu au courant du mouvement politique et parlez-lui de M. Hermann Dumont; il vous répondra aussitôt « Ah! oui; je sais, le père de la représentation proportionnelle. » Il s'est formé là-dessus une petite légende que je me garde bien de démentir, parce qu'elle est flatteuse pour mon amour-propre; mais je veux bien dire cependant aux lecteurs de *l'Humanité Nouvelle*, en confidence et à condition qu'ils ne le répéteront à personne, qu'ils ne doivent pas craindre de rencontrer chez moi un aveuglement paternel, car je suis en cette affaire comme le geai du bon La Fontaine.

Je ne suis pas le père de la représentation proportionnelle; et cela pour la bonne raison qu'elle était née bien avant moi. Ceux qui s'amuse à remonter aux sources extrêmes ont déniché dans les discours de Mirabeau et dans les écrits de Condorcet des petites phrases où l'on affirme la nécessité de mettre la représentation en concordance parfaite avec les désirs de la nation. On a même trouvé une affirmation semblable dans le vieux Montaigne, d'où l'on a bravement conclu que Montaigne avait inventé la représentation proportionnelle, avant même qu'il fût question du régime représentatif.

Puis, indépendamment de ces proportionnalistes hypothétiques et théoriques, il y eut des gens qui mirent en pratique la représentation des minorités en Danemark, en Angleterre, en Italie, en Espagne.

Mais la représentation des minorités n'est pas la représentation proportionnelle; par la représentation des minorités, on s'arrange pour que, dans les élections, une partie déterminée d'avance soit réservée au parti qui sera battu. On lui attribue *a priori* un tiers des mandats par exemple. Par la représentation proportionnelle, on cherche à donner à la minorité une part de représentation qui soit aussi exactement que possible en rapport avec l'importance de la minorité.

La représentation proportionnelle est une forme perfectionnée et meilleure de la représentation des minorités. Mais ni la Belgique ni moi n'avons eu l'honneur de l'inventer et de l'inaugurer. C'est la première fois, il est vrai, qu'elle sert à élire un vrai parlement. Mais, dans plusieurs cantons de la

Suisse, elle est appliquée depuis quelques années déjà, et elle y fonctionne avec la régularité des choses définitives. Si donc le législateur belge a fini, sous la pression des circonstances, par adopter des idées que préconisaient et défendaient beaucoup d'hommes politiques groupés dans une association dont j'étais le modeste secrétaire, si dans la constitution du mécanisme proportionnaliste il a appliqué quelques-unes des formules que je m'efforçais d'expliquer et de faire comprendre, il n'en résulte pas que rien de tout cela reste de mon invention.

Mais, comme dans ces polémiques que j'ai soutenues, j'ai eu à combattre et à réfuter tous les arguments des adversaires de la réforme, je ne me trouve pas, à présent que le système a fonctionné, devant une chose ignorée. J'ai pour me conduire dans l'immense dédale de chiffres qu'il s'agit d'explorer des guides sûrs et qui me permettent d'apprécier, de façon méthodique et complète, les résultats exacts de cette expérience électorale.

*
*
*

Quelle est d'abord, dans ses grandes lignes, l'économie générale de la loi sur la représentation proportionnelle? Par quel procédé arrive-t-on à calculer, dans une circonscription donnée, la force électorale de chaque parti?

Il va de soi que les circonscriptions dont il s'agit ne peuvent pas être uninominales ni désigner qu'un seul représentant. Un député étant indivisible autant qu'inviolable, il faut nécessairement, pour qu'on puisse faire une distribution de mandats à différents groupes électoraux, qu'il y ait plusieurs mandats à conquérir. Sur ce point, d'ailleurs, les innovations n'ont pas dû être bien grandes, la loi électorale ancienne consacrait déjà le scrutin de liste; mais les circonscriptions étaient loin d'être égales. Les grandes villes, Gand, Liège, Bruxelles, Anvers, élisaient 9, 11 et même 18 députés. Mais, à côté de cela, il y avait des arrondissements beaucoup moins peuplés, où le nombre des représentants n'était par conséquent pas aussi considérable; dans le Luxembourg, notamment, chaque arrondissement n'avait qu'un seul représentant à élire; pour rendre la représentation proportionnelle possible, il fallait évidemment modifier cet état de choses; opération délicate et difficile contre laquelle protestaient tous ceux qui se trouvaient menacés de perdre leur autonomie électorale; aussi, pour ménager ces susceptibilités locales, on dut s'arrêter à des demi-mesures. Les petites circonscriptions furent agrandies le moins possible: on garda intactes toutes celles qui nommaient trois députés au moins, et l'on ne fit porter le travail d'agglomération que sur les tout petits districts nommant un ou deux députés.

Le résultat, c'est qu'au lieu d'une seule grande machine électorale, puissante, bien réglée, facile à surveiller et à mettre en marche, il y a toute une série de mécaniques semblables entre elles et qui fonctionnent les unes à côté des autres; mais, tandis que les unes sont de dimensions normales et raisonnables, les autres sont de taille beaucoup trop réduite. Ce qui n'est pas sans inconvénient, cela se sentira mieux si nous poussons un peu plus loin la comparaison. Les mécaniques dont il s'agit sont des machines à fabriquer des députés. On leur présente des masses électorales de suffrages agglomérés; la masse catholique, la masse libérale, la masse socialiste; dans chacune d'elles, il s'agit d'extraire un certain nombre de législateurs, et pour que la justice distributive et l'équité soient respectées, il faut que chacun d'eux soit formé d'une égale quantité de matière électorale, d'un même nombre de voix. La machine fonctionne, découpe et fabrique les bonshommes; mais toute la matière, évidemment, ne peut être employée: il y a les

rognures, des déchets, qui tombent inutilisés autour de chaque machine électorale. Le tas n'est pas bien gros, mais le nettoyage fait, lorsqu'on a balayé tous ensemble les suffrages inutilisés, on est tout étonné de voir que le monceau s'accroît et s'augmente, d'autant plus que le nombre des mécaniques installées dans le pays aura été plus considérable. Cela avait été prévu, et cela s'est produit, comme on l'avait prévu, dans des proportions assez considérables pour introduire au parlement une majorité catholique, sensiblement trop forte, comme nous le verrons plus loin, par l'examen des chiffres.

On a donc eu tort de maintenir un trop grand nombre de circonscriptions électorales; mais ce trop, il aurait été bien difficile de ne pas l'avoir, car les suffrages électoraux ne représentent pas seulement des intérêts politiques, ils représentent aussi des intérêts locaux, qu'il est bien difficile de sacrifier complètement; d'autant plus qu'ils résistent résolument aux sacrificateurs, et l'on a eu beaucoup de peine, dans un certain nombre des circonscriptions nouvellement formées par la réunion de plusieurs arrondissements, à décider les gens d'une localité à marcher d'accord avec ceux de la localité voisine. Chacun avait un grand homme à caser et ne voulait pas entendre parler du grand homme d'à côté.

*
*
*

Quoi qu'il en soit, les circonscriptions étant telles qu'elles sont, il fallait, dans chacune de ces circonscriptions, commencer par compter les forces de chaque parti, pour permettre aux électeurs d'un même sentiment politique de former ces blocs de suffrages de même nuance dont il s'agit de faire des représentants.

Quel est le procédé que consacre la loi belge? celui que les proportionnalistes suisses ont baptisé du nom de concurrence des listes: chaque parti, chaque groupe d'électeurs qui se forme spontanément et se dégage du corps électoral peut présenter une liste; et il y a entre tous les candidats qui forment une même liste une solidarité si étroite que tout suffrage donné à l'un d'eux profite nécessairement à tous et peut servir à assurer l'élection de l'un quelconque d'entre eux. C'est le premier principe de la loi; le vote cesse d'être absolument personnel, il se complique d'un vote de principe, d'un vote de parti.

Le second principe, c'est qu'on ne peut voter que pour un seul candidat. Ce principe est nouveau dans la législation belge; jusqu'ici l'électeur avait toujours pu voter pour autant de candidats qu'il y avait de députés à élire dans sa circonscription. Cette innovation dérange fortement nos habitudes électorales et déroute bien des gens; d'autant plus que cette défense de voter pour plus d'un candidat ne ressort pas clairement du texte légal. En effet, pour éviter que ce soit le hasard de quelques préférences individuelles qui détermine quels seraient dans chaque liste les candidats élus, la loi a autorisé les électeurs qui ont présenté les candidats à les classer dans un ordre déterminé qui sera aussi, en principe, l'ordre dans lequel ils seront appelés à recevoir les mandats échus à leur liste. Si donc l'électeur accepte l'ordre dans lequel les candidats de son parti ont été présentés, il se borne à voter pour la liste, il donne aux candidats de celle-ci un vote quasi-collectif. Ce vote vraiment individuel n'est formulé que par ceux qui veulent voir modifier l'ordre de présentation des candidats, ceux-ci désignent spécialement le candidat qui a leurs préférences.

Mais, au fond, le vote pour toute la liste n'est, lui aussi, qu'un vote indi-

viduel. C'est un vote pour le premier candidat : qui pourra éventuellement servir à faire élire le deuxième, le troisième ou le quatrième si le nombre des suffrages recueillis par le premier et ceux qui le suivent est déjà suffisant.

Et, d'autre part, le vote spécial donné à un candidat déterminé a le même caractère de réversibilité, car, si le candidat à qui il est donné obtient trop peu de voix pour être élu ou s'il en obtient trop, ce vote pourra servir à assurer l'élection d'un autre candidat de la même liste ; car on en tient compte pour calculer la force électorale du parti et le nombre de députés qu'il faut leur attribuer.

Il y a donc une simple différence de forme ; mais le vote de liste a les apparences d'un vote donné à toute la série des candidats de cette liste, et, beaucoup s'imaginant qu'on les laissait libres de voter pour plusieurs candidats d'une même liste, ne sont pas parvenus à comprendre pourquoi on ne leur permettait pas de voter pour plusieurs candidats choisis dans des listes concurrentes :

« Tel libéral me plaît, je veux qu'il siége à la Chambre ; mais tel autre catholique ou socialiste me plaît aussi. Pourquoi m'empêchez-vous d'exprimer cette opinion sur mon bulletin de vote ? Pourquoi mon bulletin doit-il n'avoir qu'une seule couleur, pourquoi ne puis-je pas faire un bulletin panaché ? »

Pourquoi ? parce que le principe de la loi, c'est de ne permettre le vote que pour un seul candidat, principe juste et légitime. Car, s'il est vrai que les électeurs de Bruxelles, par exemple, élisent tous ensemble dix-huit députés, chaque électeur n'a droit cependant qu'à désigner un seul représentant.

Et c'est précisément parce qu'il avait méconnu cette vérité élémentaire que l'ancien système électoral du scrutin de liste à la majorité absolue produisait de si injustes conséquences.

Quand un groupe d'électeurs était assez nombreux pour faire passer un candidat, on lui donnait la majorité ; il se trouvait en même temps en mesure d'en faire élire un second, et aussi un troisième, un quatrième, un cinquième et même un dix-huitième.

Et le résultat de cette pratique, c'est qu'à côté de ces électeurs qui avaient nommé dix-huit députés il y en avait d'autres qui n'avaient nommé personne, alors que dans un régime vraiment représentatif il faut que tout le monde soit représenté.

En permettant aux électeurs de la majorité de voter pour plusieurs candidats, de faire élire plusieurs députés, on leur permettait de prendre la part du voisin.

C'est donc pour rendre à chacun ce qui lui revient que l'on a donné aux suffrages émis ce caractère uninominal.

Ce qui prouve qu'il en est bien ainsi, et que le vote de liste, malgré ses apparences de vote collectif n'est véritablement qu'un vote individuel, c'est la façon dont on interprète ces votes de parti :

Lorsque la comparaison des chiffres atteints par chacune des listes a permis de déterminer le nombre de voix qui font élire un député, lorsqu'il s'agit après cela de déterminer quels seront les élus de chaque liste, voici le procédé « dévolutif » que l'on emploie.

On attribue les votes de liste au premier candidat de la liste jusqu'à concurrence du nombre de voix qui lui est nécessaire pour être élu, le reste, jusqu'à concurrence du même nombre, est attribué au deuxième candidat ; le reste, s'il y en a, au troisième, dans les mêmes conditions, et ainsi de suite. On voit donc qu'en fin de compte chaque suffrage de liste s'arrête sur un candidat déterminé, qui n'est qu'un suffrage individuel.

Pour mettre en lumière ce principe de notre loi, j'ai été amené à vous

indiquer des détails d'application un peu trop précis pour une aussi brève étude, mais, puisque j'ai commencé, je dois bien indiquer encore quel est le motif qui a fait envisager ce procédé de dévolution des suffrages, alors qu'il eût été plus simple peut-être d'obliger chaque votant à désigner son candidat préféré. Ce motif est double; c'est d'abord que nos électeurs ont l'habitude de voter pour un parti plutôt que pour un homme; c'est ensuite qu'en forçant tout le monde à voter pour un candidat déterminé on s'exposait à voir tel candidat fort populaire accumuler sur son nom beaucoup plus de suffrages qu'il n'était nécessaire. Ainsi les chefs des partis auraient été élus avec un très grand nombre de voix, mais les autres élus de chaque liste eussent pu être désignés par des contingents d'électeurs très peu nombreux. C'est pour éviter cet inconvénient que l'on a fait indiquer pour les actes de présentation de candidatures le rang que chaque candidat doit occuper sur la liste. Ce classement des candidats est celui que le parti, dans ses assemblées particulières, a arrêté, c'est celui que consacre et fait triompher le mode de dévolution des suffrages que je viens d'expliquer... A moins cependant que les électeurs du parti n'en décident autrement; car il est bien certain que, si ces électeurs veulent modifier l'ordre de présentation de leurs candidats, ils le peuvent; s'il n'y avait pas un seul vote de liste, s'il n'y avait que des votes donnés individuellement à tel ou tel candidat, l'ordre de présentation arrêté préalablement n'aurait plus aucune influence, mais sans qu'il faille arriver à cette unanimité impossible à obtenir, il suffira qu'un nombre suffisant d'électeurs réunissent leurs voix sur un candidat pour que ce candidat soit nommé, quelle que soit la place qu'on lui aura donné sur la liste. C'est du reste ce qui s'est produit dans deux circonscriptions différentes, à Bruxelles et à Arlon, où l'on a vu le candidat catholique, classé dernier, passer avant ceux qui le précédaient, grâce aux votes personnels que les électeurs lui ont octroyés.

Donc, c'est la combinaison de ces deux principes : vote pour un seul candidat; solidarité entre les candidats d'une même liste, qui permet d'établir facilement la force électorale de chaque parti, le nombre exact des électeurs qui votent pour chaque liste. Ce vote peut revêtir une double forme, celui du vote collectif pour tous les candidats de la liste, dans l'ordre où ils sont présentés, — c'est le vote de liste; — celui du vote pour un seul des candidats qui est ainsi au fond un vote collectif, mais avec indication d'une préférence pour un candidat autre que celui qui figure en tête du bulletin, — c'est le vote individuel.

On additionne pour chaque parti les bulletins de liste et les bulletins individuels, et le total donne le chiffre électoral de la liste.

Cette opération faite, rien n'est plus simple que de répartir les sièges de députés de la circonscription entre ces divers partis, suivant l'importance réciproque de leurs chiffres électoraux.

C'est une simple opération d'arithmétique.

Voilà donc décrit l'instrument de précision qui doit servir à enregistrer les mouvements de l'opinion publique, les volontés du corps électoral. A-t-il fonctionné comme il faut, a-t-il enregistré fidèlement?

Voyons d'abord quelles sont les indications générales qu'il a fournies?

Il y a, en Belgique, trois grands partis politiques :

Les catholiques, les libéraux et les socialistes. On peut y ajouter encore une société nouvelle qui a révélé une certaine force dans les derniers scrutins; ce sont les démocrates chrétiens, qui servent en quelque sorte de transition entre les catholiques et les socialistes; catholiques de religion, socialistes d'opinion. Mais cette société-là n'a pas encore conquis droit de cité, elle est parvenue à grand'peine à faire élire un seul représentant; on peut ne pas s'en occuper.

Des trois partis qui luttent avec de gros bataillons le plus puissant est le parti catholique. Il fut longtemps en compétition avec le parti libéral, mais voici maintenant seize ans déjà qu'il gouverne sans interruption, et ce long exercice du pouvoir, avec tous les avantages matériels qu'il procure à ceux qui se dévouent à la politique du parti, — toutes les places, toutes les faveurs gouvernementales sont pour eux, — tout cela a rendu la position plus solide que jamais.

Ajoutez-y la frayeur que causent à bien des gens les exagérations et les violences de langage des socialistes, l'ignorance superstitieuse des campagnes flamandes, et vous comprendrez quelle puissance constitue cette concentration des influences religieuses et des influences conservatrices.

Et cependant, aux dernières élections, le parti catholique n'a pas obtenu la majorité des suffrages émis dans tout le pays. Si même on ne tient pas compte pour établir le total de ces suffrages de ceux qui se sont égarés sur les candidats locaux, sur les « sauvages » et les dissidents; si l'on n'additionne que les voix données aux candidats officiels des catholiques, des libéraux, des socialistes et des démocrates chrétiens, on constate que, sur un total de 2.028.000 votes, les catholiques n'ont eu que 996.000, soit 49 0/0. Mais les démocrates chrétiens, qui constituent en réalité un rameau sorti du parti catholique ayant de leur côté réuni 60.000 suffrages, il se fait que les deux partis, qui sont les vrais partis d'opposition, les libéraux et socialistes n'ont ensemble que 971.000 votes, soit 25.000 de moins que les catholiques. Il était donc juste que les catholiques aient la majorité au Parlement.

* *

Le nouveau régime électoral la leur a-t-elle donnée? Oui, elle la leur a donnée, et même plus abondante qu'il ne convenait. Les catholiques qui n'ont pas eu la moitié des voix comptent 85 députés dans une chambre de 152 membres.

Voici donc une représentation du pays qui n'est pas exactement proportionnelle. Pourquoi? Est-ce parce que le système d'application est imparfait? Nullement; car, si nous prenons séparément toutes les circonscriptions, nous constatons que pour chacune d'elles les partis reçoivent aussi exactement que possible le nombre de députés qui leur revient. Il y a bien pour celui-ci ou pour celui-là un certain nombre de voix perdues, mais c'est là chose inévitable, et le système belge réduit ce nombre à son minimum. Donc, quand on regarde les choses en détail, tout marche à souhait. Ce n'est que quand on considère l'ensemble que l'on constate que toutes ces erreurs partielles, aux allures insignifiantes, négligeables, que l'on a été forcé de laisser passer dans les diverses circonscriptions, forment en se réunissant une erreur assez grave.

Cette erreur, c'est le parti catholique qui en profite parce que le parti catholique est assez puissant pour obtenir partout un morceau de la représentation. Dans toutes les circonscriptions il fait élire au moins un député, par conséquent nulle part le nombre des voix perdues n'est pour lui bien considérable. Dans plusieurs circonscriptions flamandes, par suite, le contingent électoral que les libéraux ont pu réunir s'est trouvé trop faible pour qu'on pût leur octroyer un député. C'est donc à eux qu'a surtout été défavorable le maintien des petites circonscriptions; les socialistes ont moins eu à en souffrir parce que leur puissance électorale n'existe que dans le pays wallon, où, du reste, ils sont les plus forts, n'ayant dans les Flandres aucune influence, ne pouvant y réunir qu'un nombre infime de voix, ils y perdent, il est vrai, tout ce qu'ils y possèdent, mais ce n'est pas grand'chose.

*
* *

La nouvelle loi belge donc ne réalise pas la représentation vraiment, exactement, mathématiquement proportionnelle. Grâce surtout au maintien de multiples circonscriptions, ses résultats s'écartent un peu de la rigoureuse justice, mais jamais ceux qui ont réclamé et poursuivi sa réalisation ne se sont flattés d'arriver à cette exactitude idéale. La représentation proportionnelle localisée en de nombreux arrondissements électoraux a donné aux catholiques une majorité un peu trop haute, elle se monte à 18 voix, tandis qu'elle n'aurait dû être que d'une ou deux. Mais avec l'ancien système, ce n'est pas 18 voix de majorité, c'est plus de 100 qu'ils auraient obtenues, car cette majorité formidable, ils la possédaient dans l'ancienne Chambre, et l'élection dernière accuse sur les chiffres des élections antérieures une légère recrudescence du cléricisme chez les électeurs.

Si la représentation proportionnelle n'a pas corrigé toute l'injustice, elle l'a corrigée cependant dans une très large mesure.

Elle l'a corrigée aussi vis-à-vis du parti libéral, qui, sous l'ancien régime, était presque complètement annihilé; le parti libéral cependant dispose, d'après le dernier scrutin, de plus de 500.000 suffrages; il a dans tout le pays des partisans nombreux, mais nulle part ses partisans ne sont les plus nombreux; ici c'est le groupe catholique qui est plus puissant que le leur; là c'est le groupe socialiste, aussi, sous le régime majoritaire, c'est à grand'peine qu'ils étaient parvenus à faire nommer une douzaine de députés, élus presque tous grâce à une coalition avec les socialistes, ce qui gênait leur liberté d'allures et nuisait à leur indépendance.

La représentation proportionnelle leur a rendu leur légitime influence; ils forment maintenant à la Chambre un groupe de 34 députés qui pourront amener le gouvernement catholique à plus de modération qu'il ne pouvait en avoir, lorsque chef d'une majorité formidable à laquelle il était forcé d'obéir, il n'avait en face de lui qu'une opposition socialiste agitant frénétiquement son drapeau rouge, tels les toréadors excitant les taureaux dans les arènes espagnoles.

*
* *

Les faits ont répondu aussi de façon péremptoire et victorieuse à l'une des objections les plus complaisamment formulées par les adversaires de la représentation proportionnelle; ce nouveau régime devait amener la mort du parlementarisme; les ambitions locales et personnelles allaient se donner libre carrière, il serait impossible de conserver dans un parti politique la moindre cohésion, tous allaient se morceler, se briser, s'anéantir.

L'objection tirée du morcellement des partis était classique; eh bien, il y a eu, il est vrai, quelques tentatives; toutes ont piteusement échoué; partout les dissidents sont demeurés impuissants, détachant à grand'peine du gros de l'armée qu'ils abandonnaient un nombre dérisoire de suffrages.

L'expérience belge a donc pleinement réussi, et ceux qui ont enfanté cette législation nouvelle, — vous savez que ce n'est pas moi, — peuvent être fiers des résultats obtenus; ils constituent, ces résultats, un progrès politique considérable; ils entretiennent dans le régime représentatif, qui jusqu'ici n'était que fallacieuse apparence, un peu de vérité et de justice.

L'objet est bon, utile, éprouvé par l'usage; avis en est donné aux amateurs des autres pays qui auraient envie de s'en servir à leur tour.

HERMANN DUMONT.

WERTHER LE JUIF

ROMAN

(Suite) (1)

CHAPITRE XXI

M^{me} Ernesti, cédant aux prières de sa fille cadette, avait organisé, pour le dimanche suivant, une partie de campagne. Elle n'insista point pour qu'Hélène les accompagnât; d'ailleurs la jeune fille avait prétexté son habituel malaise; de plus, quittant son magasin à deux heures, elle n'aurait pu prendre le bateau qui partait une heure plus tôt. Le petit garçon toussait si fort qu'il dut également rester; comme les deux malades ne pouvaient garder la maison seuls, le père manifesta le grand désir qu'il avait de ne pas sortir, et il fut tout heureux de voir que sa femme ne faisait aucune objection au désir qu'il avait timidement exprimé. M^{me} Ernesti, de bonne humeur ce jour-là, s'était contentée, le matin, de lancer à Hélène un nombre restreint de regards courroucés.

La mère et la fille cadette étaient parties depuis une heure lorsqu'Hélène rentra de son magasin. Après le dîner, elle poussa le vieux fauteuil paternel devant la fenêtre ouverte, redressa le voile qui en recouvrait le dossier (voile brodé par elle), prit la grande pipe, la bourra et la donna à son père. Et, tandis qu'il s'installait commodément dans son fauteuil, en la regardant avec reconnaissance, Hélène serra la tête de ce père chéri sur son cœur qui battait à coups précipités et embrassa ses rares cheveux gris. Elle ignorait la cause de cet élan subit de tendresse; cependant ce témoignage d'affection qu'elle donnait à son père lui fut très doux. Elle s'assit sur une chaise en face de lui, tandis que le petit garçon s'arrangeait une petite place sur le tabouret.

Ils éprouvaient instinctivement tous trois une grande sympathie mutuelle.

(1) Voir *l'Humanité Nouvelle* depuis novembre 1899.

La rue était tranquille. Les passants se faisaient rares. Là-bas, sur les trottoirs d'en face, deux servantes bavardaient sur le seuil d'une maison, elles avaient le visage rouge, un tablier blanc empesé, des bras et des hanches rebondies, avec cela de grosses mains couleur brique. Leur bruyant caquetage arrivait jusqu'à la chambre paisible.

La voûte azurée du firmament s'étendait à l'infini. Le soleil versait à flots ses rayons, embrasant l'air estival tout chargé de l'arome des fleurs ; les glaces des fenêtres envoyaient au loin de lumineux et vifs reflets. Au même moment quelques moineaux s'envolèrent brusquement, et leurs ombres vite effacées glissèrent grandes comme des formes d'aigles sur la chaude muraille de la maison opposée.

Cette vision rapide tira Hélène de son calme apathique.

Oh ! si seulement elle pouvait ne plus penser !

Son père, assis à côté d'elle, lisait un journal en fumant sa pipe ; le petit feuilletait pour la centième fois le livre illustré bien connu : *Jean, regarde en l'air*, et l'enfant riait de voir Jean, la bouche toujours ouverte, regardant en l'air, jusqu'au moment où il tombe dans un fossé plein d'encre ; quand on le sort de là, il est pareil à un nègre ; alors à la grande joie de ses amis, on le met sous le jét de la pompe et on nettoie sa figure avec un grand balai. Que ce Jean était donc stupide ! Il n'était pas comme cela, lui ! Mais l'autre lui faisait pitié. Puis ce grand balai ! Et il frissonnait en pensant que maman, au lieu de l'éponge, pourrait un jour prendre un grand balai comme celui-là. Brr, fit-il avec une grimace.

« Dis, Lène, Lène, chuchota-t-il soudain ; et comme elle ne répondait pas immédiatement, il donna un coup énergique de son petit poing sur le genou de sa sœur ; dis donc, Lène, est-ce que maman t'a jamais lavée avec un balai ? Elle le regarda comme au sortir d'un rêve et observa la petite figure levée vers elle, qui avait une expression d'anxieuse interrogation.

Elle rit tout bas.

— Mais non, petit fou que tu es !

Cette réponse le tranquillisa !

Alors soulagé d'une grande inquiétude, il se replongea dans sa lecture en se servant des genoux d'Hélène comme d'un support ; elle le laissa faire, même lorsque dans l'ardeur du plaisir que lui causait son livre il tambourinait dessus avec ses petits poings.

L'esprit d'Hélène était loin.

Le menton enfoncé dans sa main droite, elle contemplait le clair ciel bleu, et avec un heureux sourire elle pensait à lui, au lendemain, au moment où toutes ses souffrances s'évanouiraient. Oui demain il viendrait, il serait près d'elle, il la soulagerait puisqu'il l'aimait tant. Et elle, comme elle l'aimait. « Oh ! mon... »

En ce moment le journal bruissa à côté d'elle. Tournant la tête

du côté de son père, elle remarqua qu'il l'observait avec des yeux graves, et elle eut la sensation inquiète qu'il avait quelque chose de sérieux à lui dire.

« Désires-tu quelque chose, papa ? »

« Mon enfant ! as-tu revu ton amie Marie, récemment ? »

« Non, papa ; depuis que nous nous sommes querellées à propos de cet étudiant, — tu sais bien, n'est-ce pas ? » — ici elle parla en hésitant, le visage empourpré, — « depuis ce jour je ne l'ai plus revue. Mais pourquoi me demandes-tu cela ? »

Alors se remémorant la scène qui s'était passée un an auparavant, lorsqu'elle avait averti son amie du danger auquel elle avait succombé elle-même, elle éprouva une honte inexprimable et un désir intense de demander pardon à son ancienne camarade pour les méchantes et dures paroles qu'elle lui avait dites.

Combien elle se sentit mauvaise, combien basse, hypocrite !

Et son cœur fut comme écrasé ; une brûlante envie l'envahit de réparer ce qu'elle avait dit dans son injuste orgueil de jeune fille innocente.

Si elle allait maintenant vers Marie, les mains tendues, lui dire : « Pardonne-moi, ma bonne (elle avait toujours été si excellente fille), elles se raconteraient encore les histoires drôles de leur enfance et de leurs années d'école, elles riraient, bavarderaient comme autrefois ; elle aurait du moins alors, la pauvre Hélène, quelqu'un à qui conter sa souffrance, quelqu'un qui la comprendrait et sympathiserait avec elle.

Pourquoi n'avait-elle pas songé plus tôt à Marie ?

« Papa, je suis bien peinée que nous nous soyons querellées, d'autant plus peinée que c'est ma faute... Mais pourquoi me parles-tu de Marie aujourd'hui, papa ? demanda-t-elle avec curiosité.

« C'est parce qu'elle est très..., oui, très malade... Je crois même dangereusement malade... » Il regarda avec embarras par la fenêtre. Il en savait sûrement beaucoup plus... « Pauvre fille ! Maman a rencontré sa mère ce matin au marché, et c'est ainsi qu'elle a su cela. Maman te le dira elle-même demain. — Oui, oui, pauvre fille !... »

Tout le sang avait abandonné le visage d'Hélène, et ses lèvres étaient blanches comme de la craie.

N'y aurait-il donc plus un jour où la somme de ses souffrances ne s'accrût, plus un jour exempt de soucis et de larmes ? Hélas ! c'était maintenant son amie Marie qui était dangereusement malade, peut-être même déjà...

Cette pensée avait pour elle quelque chose d'infiniment douloureux.

« Elle ne peut pas me quitter sans que j'aie imploré son pardon,

sans avoir dit à la pauvre malade : « Tu es une bonne fille, bonne
« comme un ange, pure, divinement pure, et moi je suis mauvaise,
« horriblement mauvaise... »

Un immense cri de douleur retentit au fond de son âme.

« Je voudrais bien aller la voir. Je t'en prie. Oui, n'est-ce pas?
Papa, demain, j'irai demander comment elle va, j'irai lui dire
seulement quelques mots, cher papa. Je suis si affligée de savoir
qu'elle souffre, maintenant surtout que nous sommes séparées! »

« C'est inutile, ma petite Lène; Emma, qui devait passer devant
sa maison en allant au bateau, a dû prendre des nouvelles ».

Le pauvre homme devint très anxieux; il avait dit un mensonge.

Il préféra laisser à sa femme le triste soin de dévoiler la vérité
à Hélène, car il ne voulait à aucun prix blesser le cœur de sa chérie.

Hélène ne pouvait plus tenir en place, elle se leva brusquement,
laissant glisser par terre le livre d'images de son petit frère qui la
considéra avec étonnement, et elle se réfugia dans sa chambre.

Elle tremblait si fort qu'elle dut se soutenir à un des piliers de
son lit.

Toutes les pensées désolantes, tous les reproches cruels se pour-
suivaient dans sa tête en une sarabande échevelée, mais toujours
persistait l'image de son amie malade.

Elle était à bout, et s'affaissant sur une chaise, elle pleura.

Elle eut en ce moment le pressentiment de son propre sort.

Le soir était venu. La pendule sonna gravement onze coups. Son
père et son petit frère dormaient. Vêtue d'un petit jupon et d'un
châle jeté sur ses épaules, Hélène, étendue sur son lit, attendait,
dans une angoisse effrayante, le retour de sa mère et de sa sœur.

Elle était ainsi depuis une heure, sans mouvement, le regard
fixé au plafond, sans penser à rien de précis. Cependant les
minutes lui paraissaient interminables.

Ses idées se déroulaient sans ordre, et toutes les impressions de
cette dernière semaine l'assaillaient, multiples et confuses; sans
suite, aussi bien que sans but, la lourde masse de ses pensées, en se
heurtant dans sa tête, engageait l'une contre l'autre un impitoyable
combat, jusqu'à ce qu'enfin l'une d'entre elles, une nouvelle venue,
plus forte, se présentant au seuil de sa conscience, victorieuse, la
captiva tout entière.

C'était l'idée fixe qui ne la quittait plus : « Le sort de ton amie
Marie sera bientôt le tien. »

Tout à coup Hélène se représenta Marie déjà morte, son père
n'avait-il pas parlé d'une maladie très dangereuse?

Elle se familiarisa de plus en plus avec cette pensée qui lui pré-
parait, entre toutes, une douleur immense.

Oh! oui, elle devait certainement être déjà morte.

Pourtant cette idée n'eut bientôt plus rien de terrible pour Hélène. Elle éprouvait bien une impression de douleur aiguë comme celle que ferait la pointe d'un poignard, mais cette douleur provenait de ce qu'elle ne s'était point encore réconciliée avec son amie, de s'être montrée faussement et sottement orgueilleuse. Mais, pour Marie, si elle avait souffert les mêmes tortures physiques et morales qu'elle-même, la mort ne devait plus être une ennemie, mais plutôt une amie qui apporte la délivrance.

Ses pensées s'embrouillèrent encore, l'une pourchassant l'autre, sans répit.

L'appréhension d'un pareil sort s'imprima plus profondément dans son cerveau. L'idée de la mort ne lui causait aucun effroi; mais elle la sentait peser sur elle comme un gigantesque et pesant fardeau.

L'horloge sonna onze heures et demie. Ce double tintement la ramena au sentiment de la réalité. Elle ne parvint pas complètement toutefois à interrompre le cours de ses harassantes réflexions. « C'est ce que tu es, c'est ce que tu es! » murmurait-elle. Elle se parlait haut à elle-même, et il lui fallait le son de sa propre voix pour comprendre le sens des paroles qu'elle prononçait.

Tout à coup la porte d'entrée se referma avec fracas. Hélène, d'un mouvement brusque, se souleva pour écouter.

Des pas gravirent l'escalier et s'arrêtèrent devant la porte du corridor qu'Hélène alla ouvrir.

Elle tremblait violemment.

« Comment, Lène, tu as veillé si longtemps. Vas vite te coucher. » Les paroles de la mère qui n'avait pas vu sa fille de la journée étaient empreintes de bienveillance.

La lune apparaissait à la fenêtre de l'escalier, et ses rayons rendaient le pâle visage de la jeune fille encore plus livide.

« Je voulais seulement savoir comment va Marie? »

« Marie? » répliqua la mère, toujours avec la même douceur.

« Papa ne t'a-t-il donc rien dit, mon enfant? »

Des frissons secouèrent le corps de la malheureuse jeune fille.

Elle pressentit ce qui allait suivre. « Elle est morte, n'est-ce pas, maman? »

« Oui, depuis hier soir. Allons, vas te coucher maintenant et ne pleure pas. Je te raconterai tout demain. Oui, oui, voilà où cela mène! »

Maintenant Hélène sait tout. Son pressentiment s'est réalisé.

Un son étouffé résonne faiblement, comme un « bonsoir ».

Elle ne prononce pas d'autre parole, ne pleure pas, ne crie pas.

Elle rentre sans bruit dans sa chambre, entr'ouvre son drap et s'assied sur le bord de son lit. Son buste se penche lourdement en avant.

Si quelqu'un lui eût tendu en ce moment une coupe de poison, elle lui aurait baisé la main avec reconnaissance.

La lune seule sut comment Hélène passa cette nuit... la lune qui n'avait cessé d'envoyer dans la chambre le large sourire de son plat visage. Elle avait si souvent assisté à pareil spectacle ! la lune.....

Que lui importait, en somme, toute cette histoire?...

CHAPITRE XXII

Le lundi arriva enfin, c'était une journée d'été magnifique et chaude comme les précédentes. Hélène devait revoir Léo le soir même, et tout, tout serait enfin de nouveau bien. Telle fut sa première pensée lorsqu'elle se leva, les joues rouges de sommeil, les paupières brûlantes de larmes. Ce souvenir écarta même pour un instant la pensée de son amie morte. Aussitôt qu'elle avait appris la nouvelle de la mort de Marie, son désir le plus ardent avait été de la revoir une dernière fois. Et c'est bien ce qu'elle comptait faire le jour même.

Mais la soirée, c'est à lui qu'elle voulait la consacrer ; il ne lui restait donc que l'après-dîner pour aller voir la pauvre morte.

Quelle douleur de penser au visage inanimé de la joyeuse Marie, à leur dispute, à sa propre dureté de cœur.

Elle en éprouvait une violente angoisse, et les traits de la morte seraient pour sa conscience comme une accusation muette, un sourd reproche, un avertissement peut-être...

Elle aurait voulu que la journée fût déjà finie, qu'on en fût au soir, car sous le coup de cette désolante nouvelle et de ses profondes souffrances physiques et morales, n'ayant pu fermer l'œil de la nuit, elle se sentait infiniment lasse. En attendant, elle avait la perspective d'une longue et accablante journée de travail. Comme elle remercia intérieurement sa mère de ce qu'au déjeuner de famille elle ne lui adressât aucun reproche, ainsi qu'elle le faisait d'habitude, et qu'elle ne parlât point de sa pauvre amie. Or elle attendait avec une secrète angoisse le récit de la mort de Marie de la bouche de sa mère, elle devinait vaguement cette fin, la rattachant anxieusement à ses propres souffrances et ne pouvait en chasser l'idée loin d'elle... mais son pressentiment ne se réaliserait pas, et elle n'attendait rien de semblable.

Lorsqu'elle se fut coiffée de son léger chapeau d'été, qu'elle eut dit tout bas « adieu » à sa famille, et qu'elle se trouva dans la rue tout ensoleillée, elle respira profondément, inexprimablement soulagée...

La matinée s'écoula comme elle l'avait pressentie, interminablement longue, infiniment pénible.

Contrastant avec sa pensée mortellement triste, sa collègue Flora affectait une gaieté débordante. Elle riait, chantait, plaisantait avec la plus jeune des vendeuses, faisant sentir à Hélène que c'est elle qui était visée par ses épigrammes. Flora savait combien fait de mal à un être triste un rire éclatant et une gaieté bruyante, et particulièrement à Hélène, qui était devenue d'une sensibilité incroyable.

Celle-ci tremblait sous les traits de cette gaieté maligne, son cœur se crispait sous les piqûres d'épingles finement dirigées de ces allusions dont elle seule comprenait la portée.

Une fois seulement elle fut prise d'une colère irraisonnée qui l'obligea de serrer les mains avec une force presque douloureuse et à laquelle succéda aussitôt un abattement morne et une lassitude inexprimable.

Elle tressaillit, sentant de nouveau son « moi » lui échapper, elle demeura frappée de l'extrême intensité de ses sentiments. Ce changement dans son caractère ne lui avait jamais paru aussi apparent qu'alors.

Depuis que les paroles maudites de Flora lui avaient fait comprendre que son état était la conséquence d'une faute... d'une faute..., et depuis que cette pensée s'était imprimée en son cerveau avec une acuité extraordinaire, depuis qu'elle s'y était entièrement familiarisée, avec le désir insensé de se tourmenter elle-même, elle était tombée dans une exagération de sentiments extrême, possédée du désir de considérer ce changement de son être, ce symptôme insignifiant en soi, comme la confirmation de son soupçon.

C'est ainsi que son inexplicable état moral lui apparaissait comme une *manifestation*, une nouvelle preuve de sa maternité.

Elle respira profondément.

On eût dit un douloureux sanglot.

Oui, ce soir, ce soir tout sera de nouveau bien, pensa-t-elle.

Ce qu'elle entendait par là, elle ne le savait pas elle-même, mais elle avait seulement la sensation vague d'une libération morale, lorsqu'elle serait près de lui, qu'elle l'embrasserait, qu'elle caresserait ses cheveux, qu'elle l'entendrait répéter : « Ma mignonne chérie, ma douce tête blonde!... »

« Oh ! si le soir pouvait être déjà arrivé ! »

En ce moment l'horloge sonna onze heures et demie. Hélène mit son chapeau, dit adieu et s'en alla.

Maintenant c'était la triste visite à la morte.

Elle n'avait pas d'yeux pour le spectacle qu'offrait la rue, pour les gens qui la dépassaient en marchant d'un pas pressé, pour

la lumière embrasée du soleil qui enveloppait la rue d'une légère vapeur.

Elle descendait machinalement la large chaussée ensoleillée, d'un pas rapide et arriva au bout d'un quart d'heure à la maison de la rue du Cloître.

Maintenant elle est arrivée devant la porte de l'appartement du 3^e étage, la poitrine haletante, le cœur battant violemment et la respiration oppressée, car elle a gravi des escaliers escarpés.

Instinctivement elle appréhende de sonner et frappe doucement.

Une fois.

Pas de réponse.

Une seconde fois.

Un pas lourd. La porte s'ouvre et la tante de Marie, une grosse petite femme vêtue de noir, la regarde avec stupéfaction. La porte se referme derrière Hélène.

Les larmes roulent le long des joues de la petite femme à la vue de l'ancienne et unique amie de Marie. Elle saisit la main droite d'Hélène et la serre convulsivement.

« Oh! ma bonne et chère petite demoiselle, c'est si bon de votre part de venir voir Marie une dernière fois. C'est si bien, car vous avez été toujours si gentille pour Marie. Oh! c'est trop triste, je vous le dis, et la pauvre fille était si jeune; maintenant tout est fini, et elle n'a cessé de vous demander, de parler de vous, et vous êtes encore assez bonne pour venir la voir. Ah! que n'a-t-elle pas souffert, pendant ces derniers jours, durant ces dernières semaines; oh! c'est trop, c'est trop triste. Je vais vous la montrer à présent, mais elle n'est plus aussi jolie. Ma petite demoiselle, ne lui en voulez pas, c'est si triste, je vous dis... »

Tandis que les larmes commençaient à couler le long des joues rondes de la pauvre femme, elle prit le chapeau de la jeune fille, le suspendit à un clou et la conduisit dans la chambre de devant.

Elle l'arrêta un instant devant la porte pour essuyer ses larmes avec un coin de son tablier noir. Elle ouvrit alors la porte, tandis qu'Hélène la suivait lentement et sans bruit.

C'était une chambre à deux fenêtres, à demi éclairée par le jour qui pénétrait entre les jalousies de bois à moitié baissées.

Une forte odeur de phénol, une profonde tranquillité, et de temps à autre un bruit lointain montant de la rue.

La morte était étendue sur le lit faiblement éclairé, couverte d'un drap d'une blancheur éclatante.

Une légère élévation trahissait l'endroit où se trouvait la tête.

Les deux femmes se tenaient immobiles devant le lit.

Les deux mains d'Hélène se pressaient avec angoisse sur son cœur qui battait follement; sa gorge était comme obstruée par une

masse compacte et horriblement oppressante, et tout le sang avait abandonné son visage. Oh! ce bruissement dans ses oreilles et dans ses tempes, épouvantable martellement.

La petite femme écarta le drap de ses grosses mains rouges qui se détachaient vivement sur la blancheur du linge et découvrit le visage et le cou de la morte.

La fixité de la mort n'avait pas encore enlevé aux traits leur douceur de ligne, malgré les deux plis creusant les joues, accusant l'acuité de la souffrance endurée et faisant paraître le visage de cire plus long et plus étroit. Les cheveux étaient rangés avec soin, et un linge blanc entourait la tête et le menton pour maintenir les lèvres serrées. Dans ce cadre blanc, le mince et charmant profil semblait encore plus livide.

La demi-obscurité qui enveloppait le visage, en se joignant à la parfaite tranquillité du lieu, prêtait à cette pièce le caractère de paix et de solitude d'un cimetière.

La pauvre tante ne pouvait retenir ses larmes. Il lui était impossible de rester plus longtemps silencieuse.

N'est-ce pas, ma chère demoiselle, qu'elle paraît encore aussi jolie qu'avant, seulement un peu plus maigre; n'est-il pas vrai qu'elle est restée bonne et belle? Elle savait qu'elle allait mourir, eh! oui, elle le savait bien! Et quand elle m'a dit: « Chère bonne tante, je serai si contente de mourir... », elle a vraiment dit cela! Je lui ai dit qu'une bonne chrétienne ne parle pas ainsi, et j'ai toujours plaisanté avec elle pour l'en dissuader, mais je vous le dis, chère demoiselle, après cela, je devais chaque fois me sauver dans la cuisine pour pleurer. Elle s'en est aperçue un jour et m'a regardée avec étonnement, puis elle m'a pris les mains et les a embrassées. Oui, elle a fait cela! Je l'ai soignée comme ma propre enfant, et mon mari aussi, car nous n'avons pas d'enfants, nous, et nous l'avons recueillie chez nous parce que sa mère ne voulait plus d'elle, et elle a toujours été une bonne fille pour nous... Et son histoire avec cet étudiant, c'est bien triste, je vous assure, ma petite demoiselle. Il est parti et elle a continué à lui écrire, chaque semaine, une ou deux fois, et il ne lui a jamais répondu, sauf une seule fois, le jeudi avant la Pentecôte, quand il lui a écrit qu'elle ne devait pas continuer à le tracasser, c'est ce qu'il a dit, ... et sa lettre n'était pas signée... alors elle est tombée malade, car elle a pris du poison acheté chez une vieille sorcière, et tout a été découvert et elle est arrivée chez nous; hélas! si je devais tout vous dire, c'est vraiment trop affreux; et elle a souvent parlé de vous; je devais vous faire ses amitiés; elle a aussi voulu vous écrire, Mademoiselle, mais elle n'a pas osé, car elle répétait sans cesse que la petite Lène était si bonne, tandis qu'elle-même était si mauvaise, c'est pourquoi elles n'allaient plus

ensemble ; oui, oui, ce sont ses propres paroles, et quand nous avons demandé le nom de cet étudiant, elle n'a pas voulu le dire ; elle pleurait en disant : « Il n'a pas été bon pour moi, mais je veux être bonne envers lui, et je lui souhaite beaucoup de bonheur, et elle a encore ajouté d'autres choses ; oh ! s'il les avait entendues, il l'aurait certainement épousée, j'en suis sûre ; une si bonne fille...

Hélène était tombée à genoux et avait posé sa tête sur l'oreiller de Marie.

Une douleur insensée, une tristesse implacable la torturaient ; elle aurait voulu mourir en cet instant, changer de place avec son amie morte ou être couchée à côté d'elle. Le spectre de la honte que lui préparait un sort semblable se dressait à son côté, sarcastique et effrayant. Quel bien-être c'eût été en cet instant de pouvoir crier tout haut sa douleur ! Mais sa gorge était rauque et sèche, et elle ne proférait que des gémissements sourds, inarticulés.

Elle avait posé sa tête tout près de celle de Marie.

Son corps était secoué par des sanglots profonds et convulsifs, tandis que son visage s'enfonçait toujours plus profondément dans l'oreiller. A présent ses cheveux se mêlaient presque à ceux de la morte.

Elles se ressemblaient étrangement en cet instant. C'était le même visage pâle et douloureux, les mêmes stigmates de la souffrance...

La petite femme possédait une source intarissable de larmes. Elle ne cessait de pleurer et le faisait apparemment de tout cœur. Le chagrin semblait pour elle un sentiment non moins naturel que la consolation. Devant la douleur sans borne d'Hélène, elle était sans remède, car ni les lamentations, ni les larmes, ni même de profonds soupirs poussés par intervalles ne dérangeraient la pauvre désolée.

La brave femme se décida donc à écarter son tablier de son visage, poussa un dernier et profond soupir et laissa seules les deux amies...

CHAPITRE XXIII

Hélène se trouvait de nouveau dans la rue. Une chaleur ardente qui montait des pavés brûlants l'enveloppait ; l'air lourd était étouffant, le ciel, d'un bleu intense. La partie ensoleillée de la rue était complètement déserte, tandis que du côté de l'ombre, les passants, s'y traînaient paresseusement, transpiraient et s'épongeaient le front avec leur mouchoir. Hélène tira sa montre et tressaillit : déjà une heure et demie.

Elle s'était donc attardée une heure entière auprès de sa pauvre amie morte. Ce qu'elle avait vécu et souffert durant ce laps de temps qui lui avait paru infiniment long semblait l'apogée des tourments indicibles, des douleurs atroces et des remords lancinants qu'elle eût encore jamais soufferts.

Elle s'aperçut alors qu'elle portait à la main son léger chapeau blanc, et elle le posa apathiquement sur sa tête.

Maintenant elle n'éprouvait rien, sinon un sentiment de lassitude inexprimable, une sorte d'indifférence qui la paralysait et la rendait insensible aux choses extérieures, au vacarme de la rue, à la chaleur terrassante.

Il était trop tard pour entrer dîner chez elle.

Elle continua donc péniblement sa route, n'osant regarder personne en face ; il lui semblait que son front était marqué d'un signe de feu qui proclamait au monde entier sa souffrance, ses larmes, sa honte.

A ce moment arrivaient derrière elle deux jeunes gens dont le bavardage et le rire tapageurs blessèrent douloureusement ses nerfs. Ces deux jeunes gens se séparèrent et la dépassèrent en marchant l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, puis ils se retournèrent pour la dévisager et sourirent avec impertinence.

« Dis donc, Paul, belle taille et jolie figure ! Fameux morceau ! Mais elle a pleuré ! Nous pourrions peut-être la consoler ! »

Et tous deux se mirent à rire.

Hélène les regarda avec répulsion. C'était encore deux de ces vilains juifs qu'elle détestait tant et que Léo détestait encore davantage.

Ceci la rappela au souvenir de son ami.

« Aujourd'hui, oui, tout sera oublié », murmura-t-elle tout bas.

Elle éprouvait un vague sentiment de faim et une soif ardente. Il fallait à tout prix qu'elle mangeât quelque chose, elle se rendit donc dans une pâtisserie voisine connue d'elle et là commanda du café et une portion de gâteau. Souhaitant d'être seule, elle fut tout heureuse de trouver l'obscur et fraîche arrière-boutique complètement déserte. Elle connaissait cette pièce pour y avoir goûté maintes fois avec son amie Marie, telles de vraies écolières, elles avaient éprouvé souvent le naïf besoin de grignoter des friandises. L'une des deux qui possédait quelque argent devait régaler en attendant que ce fût le tour de l'autre, à la première occasion. Et quelles parties de rire, combien de drôleries, de discussions pour savoir si on mangerait un chou à la crème ou une boule de Berlin ! On commandait ensuite timidement la friandise en s'enquérant de son prix, et on savourait enfin la chose choisie. Quelle tentation après cela de manger encore une seconde portion, et qu'on aimait à jouer à la

demoiselle en payant, et cette impression partagée d'avoir commis une espièglerie, et l'attente anxieuse de sa répétition. Tout cela, elles l'avaient éprouvé en commun, Marie et elle, sur ce même canapé où elle était assise seule, en cet instant. Mais les gâteaux n'avaient aujourd'hui aucun attrait. Elle voyait se dérouler devant ses yeux les chères images de son enfance; elles réapparaissaient avec tout l'éclat de jadis, éveillant en son cœur une tendre douleur, une vague mélancolie.

Pendant un moment un doux et triste sourire apparut sur ses lèvres pâles, impression affaiblie de la félicité des jours disparus où toutes deux avaient aimé passionnément les choux à la crème et les boules de Berlin.

Les mains croisées sur ses genoux, elle resta longtemps rêveuse.

Il était près de deux heures. Elle paya hâtivement et prit l'omnibus pour arriver à son magasin à l'heure exacte. Elle avait revu sa pauvre amie morte; ce souhait était donc satisfait. Il ne lui restait plus qu'à attendre l'heure patiemment désirée où elle retrouverait son bien-aimé. Le voir était maintenant le point lumineux qui scintillait à travers la confusion de ses navrantes pensées...

Enfin l'horloge sonna sept heures. Encore une demi-heure, et elle le verrait. Elle continua, fiévreuse, à travailler en consultant toutes les deux minutes la grande horloge. Elle ne percevait plus la lourde fatigue qui l'avait accablée toute l'après-midi, ni l'intense malaise qui ne l'avait pas plus épargnée aujourd'hui que les jours précédents.

Elle leva les yeux avec inquiétude et jeta un rapide coup d'œil sur sa collègue pour se rendre compte si celle-ci ne lui trouvait rien d'insolite, car l'agitation et l'inquiétude empourpraient légèrement son visage.

Les minutes paraissaient s'écouler avec une lenteur cruelle, plus grande que jamais; il était sept heures et quart. Encore un long quart d'heure à attendre.

Il lui devint impossible de continuer à travailler en restant assise; elle fut obligée de se lever et de se réfugier dans l'arrière-boutique pour respirer à plusieurs reprises, les mains pressées sur son cœur qui battait follement. Elle se lava prestement les mains et le visage, se débarrassa de sa blouse de tricot brun clair pour endosser son corsage gris qu'elle avait mis presque inconsciemment, sachant qu'il aimait à la voir vêtue de gris.

Son corsage lui sembla de nouveau trop étroit, mais elle attribua ce fait à l'ardeur de son attente.

Elle s'arrêta un instant et sourit avec bonheur.

Sa misère allait enfin cesser.

Lorsqu'elle reparut dans le magasin, il était sept heures vingt-cinq. Elle s'occupa activement sous la tablette du comptoir pour

remplir les cinq dernières, les cinq interminables minutes. Flora, levant tout à coup les yeux, remarqua l'agitation d'Hélène et sa singulière manœuvre.

Elle surprit le regard qu'Hélène jetait vers l'horloge et comprit sa signification. « Ah! pensa-t-elle, c'est donc aujourd'hui qu'il doit venir la prendre! Quelle petite oie! A quoi pense-t-elle donc! Depuis jeudi Hélène ne lui avait pas adressé la parole, sauf quand il le fallait absolument, pourtant elle avait au contraire tout lieu de lui être reconnaissante. Jouer l'offensée, c'était simplement risible! Mais qu'elle fasse attention qu'elle, Flora, ne trahisse son secret. Si elle s'obstinait à être stupide et à ne pas vouloir faire au plus vite quelque chose en vue de son état, — elle connaissait tant de petits moyens! — il serait bientôt trop tard. Oh! cette petite dinde! »

Flora n'osait cependant reprocher à sa collègue d'être une coquine vulgaire, elle éprouvait devant elle une singulière timidité, quelque chose lui disait que la jeune fille avait péché pour des motifs différents des siens.

En réalité, elle ne sentait que trop la supériorité morale d'Hélène, et son antipathie s'en augmentait.

Comment était-il possible d'être aussi stupide, aussi simple que cette Hélène. Amoureuse? Bêtise! Et depuis six mois, un an même, traîner un seul galant! Ce devait être d'un ennuyeux! Qu'avait-elle obtenu de ce juif, qui était de plus étudiant. Cela ne voulait-il pas dire qu'il ne lui donnait que d'insignifiantes bagatelles et des livres assommants! Alors? C'était tout simplement ridicule! Elle était beaucoup plus pratique, elle, et savait surtout mieux compter, d'abord les cadeaux, ensuite les amusements, le théâtre, les concerts, etc., puis... elle n'était guère prude. On y gagnait au moins quelque chose! Quiconque n'avait rien à offrir était entièrement ignoré d'elle. Elle ne se souciait nullement de se donner pour rien; elle n'avait pas besoin de cela. « Son Max », bon connaisseur, l'appréciait hautement! Elle plaignait en secret sa collègue de sa naïveté, et à cette pitié se mêlait une grande considération d'elle-même.

Dieu merci, elle n'était pas aussi niaise qu'Hélène.

« Elle est encore hors d'elle et sait à peine attendre le moment où elle sera avec son juif. Comment peut-on être aussi éprise? C'est trop bête! »

Elle haussa dédaigneusement les épaules, retroussa les lèvres avec mépris et suivit d'un mauvais regard Hélène qui s'éloignait en hâte. Elle aurait beaucoup aimé la suivre et l'espionner pour son propre compte ou pour celui de « son Max », mais elle devait malheureusement rester au magasin jusqu'à huit heures et demie. C'était vraiment dommage!...

En cinq minutes Hélène avait franchi la distance qui séparait son magasin du Spittelmarkt, où Léo devait la rejoindre à l'heure habituelle. Elle surmonta courageusement le sentiment de fatigue et de faiblesse qui l'accablait toujours davantage l'après-midi. Au désir de le revoir après quinze jours d'absence, après tant d'angoisses et de douleurs, se joignit le ferme espoir qu'auprès de lui seul étaient la délivrance et le salut, qu'auprès de lui un doux sourire succéderait bientôt aux larmes, et tout cela la faisait triompher de sa faiblesse physique, rendait son pas, ordinairement si languissant, plus élastique, plus rapide et colorait son pâle visage. Elle ne pensait plus à sa mère irritée, ni à sa méchante et fausse collègue, ni à sa pauvre amie morte, ni à ses souffrances, ni à son désir de mourir, maintenant que l'heure attendue était enfin arrivée ; elle n'avait plus que l'impression délicieuse d'une heure charmante à venir, et cette heure à passer avec lui chassait bien loin ses quinze jours d'angoisse infinie.

Autour d'elle bruissait la vie de la grande ville ; les gens passaient rieurs et bavards ; c'étaient pour la plupart des jeunes gens et des jeunes filles qui, comme elle, sortaient de leurs magasins ; de petits groupes se formaient au coin des rues, des omnibus et autres véhicules roulaient avec fracas ; il semblait que toute la jeunesse de Berlin fût attirée dehors par la fraîcheur de cette merveilleuse soirée d'été.

Hélène fut bientôt lasse de ce flot mouvant d'êtres humains, parfois elle était poussée de-ci de-là, avec intention, par d'entrepreneurs et gais jeunes gens auxquels plaisait son beau et pâle visage et qui éprouvaient l'éternel besoin de « consoler » les jeunes filles.

Ici même Léo s'y trouvait d'habitude à huit heures moins un quart, le train venant de Wannsee entrait dans la gare de Potsdam à 7^h,35 et le tramway l'amenait en dix minutes au Spittelmarkt. Plus que cinq minutes !

Hélène eut tout à coup une idée plaisante ! Les lèvres entr'ouvertes par un léger sourire, d'un pas rapide elle traversa la chaussée en ligne droite, pénétra dans le corridor de la maison d'en face, se réfugia derrière la porte et, le visage à moitié caché, regarda le cadran de la grande horloge.

Elle voulait s'amuser un peu aux dépens de Léo et le faire poser, le méchant, qui l'avait laissée pendant quinze jours ; il allait maintenant payer cela au moins cinq minutes.

Elle rit de joie, intérieurement, de sa plaisanterie enfantine.

Elle se dépeignait d'avance toute la scène. Il sauterait du tramway et ne la trouverait pas ; il regarderait alors autour de lui avec ses grands yeux sombres et s'impatienterait un peu parce qu'il n'aimait pas attendre ; puis il se promènerait en dévisageant toutes les jeunes

filles qui passaient, et au moment où il se retournerait pour contempler un joli minois, elle sortirait précipitamment de sa cachette et viendrait lui tirer l'oreille pour le punir !

Oh ! comme il rirait alors !

Cette seule pensée la rendit radieuse.

Encore deux minutes.

Klinglingling.

Un tramway s'arrête, venant de la porte de Potsdam. Le cœur d'Hélène bat violemment, tandis que ses yeux s'ouvrent tout grands pour ne perdre de vue aucun des voyageurs qui descendent.

La voiture se remet en branle ; Léo n'est pas là.

De douloureux points de côté lui coupent un moment la respiration. Son cœur cesse de battre.

Elle sort de sa cachette, afin de voir si par hasard il n'arriverait pas à pied. Elle regarde fixement tous les hommes qui passent, mais elle n'aperçoit point Léo.

Il est maintenant huit heures moins treize minutes.

Klinglingling ; c'est la sonnette d'un nouveau tramway.

Elle se blottit de nouveau précipitamment derrière sa porte, car elle ne veut pas renoncer à son innocente petite comédie.

Les voyageurs descendent de voiture. Oh ! qu'ils sont donc lents et lourds !

Elle s'impatiente et devient si agitée que le sang envahit et enflamme son visage.

Là, là, le dernier... mais non, ce n'est pas encore lui.

Peut-être ne l'a-t-elle pas vu descendre ?

Elle traverse rapidement la chaussée pour examiner encore une fois avec des yeux anxieux le petit groupe des voyageurs.

Non, il n'est pas parmi eux...

Son agitation grandit ; ses mouvements deviennent nerveux et saccadés ; elle ne s'inquiète plus de son jeu de cache-cache ; elle demeure devant l'horloge et regarde fixement vers le coin de la rue de Leipzig, car c'est par là qu'il doit venir.

L'immobilité lui devient intolérable ; elle se met à arpenter fébrilement la rue, ne s'éloignant jamais de plus de quelques pas de l'horloge...

Un autre tramway !

Hélas ! la pauvre enfant est si pâle et ses yeux regardent si loin...

Son inquiétude ne cesse de croître.

Elle s'abandonne enfin au désespoir, ne trouvant plus aucune raison, aucun prétexte pour excuser son ami.

Huit heures.

Elle ne sait plus penser avec suite, la houle bruisante des promeneurs danse devant ses yeux, et pendant un moment il lui semble

que tout autour d'elle bourdonne et tourbillonne, rit et s'agite pour se moquer d'elle.

Deux jeunes filles la dépassent en ce moment et la regardent en riant. Elle met la main sur son front, il est tout humide de sueur. L'air l'opprime lourdement.

Elle voudrait s'asseoir. Mais non, elle doit attendre, ici, à cet endroit même, car il doit venir, oui, il doit venir.

Quelques minutes auparavant, deux jeunes filles ont également attendu leur amoureux à ce même endroit, et Hélène a vu, comme à travers un léger brouillard, l'une après l'autre rejointe par son ami, puis plonger et se perdre dans le flot humain.

Plus personne à présent.

Sa solitude est complète.

Huit heures et quart.

La foule s'est éclaircie, et un léger crépuscule enveloppe lentement les rues d'une teinte grise.

Hélène continue à arpenter sans repos et sans but le même petit bout de rue, et à chaque aller et venue ses grands yeux interrogent anxieusement la grosse aiguille de l'horloge.

Avec quelle rapidité elle avance!...

Il est près de huit heures et demie. Voilà bientôt une heure qu'elle attend. Il ne viendra plus désormais, car elle sait que le prochain train venant de Wannsee n'arrive que vers onze heures.

Sa douleur habituelle renaît lentement, chassée jusqu'à présent par l'intense désir de l'arrivée, de la présence de son Léo.

Tout son être crie : Pourquoi ne vient-il pas, pourquoi manque-t-il à sa parole ? Quinze longs jours écoulés depuis sa dernière visite ! Ne désire-t-il donc pas me voir ? gémit la pauvre délaissée. Il sait pourtant combien je l'aime, combien sa présence m'est chère. Pourquoi a-t-il consenti à habiter chez cette belle et jeune femme ? Elle est cependant... mariée ; oh ! c'est mal, bien mal de sa part de ne pas vouloir laisser Léo libre, quand j'ai tant, tant... tant de choses à lui dire, et il ne vient pas...

Elle continue à marcher fébrilement, sans même s'apercevoir que de grosses larmes inondent ses joues.

Huit heures et demie.

Hélène regarde comme pétrifiée le chiffre du cadran.

Il ne viendra plus maintenant, c'est certain, il ne viendra plus.

Elle se détourne avec lenteur pour s'en aller définitivement, jetant un long regard en arrière, tous les cinq pas, avec des yeux débordants de larmes.

Mais sous la grosse horloge, la place demeure déserte.

(A suivre.)

LUDWIG JACOBOWSKI.

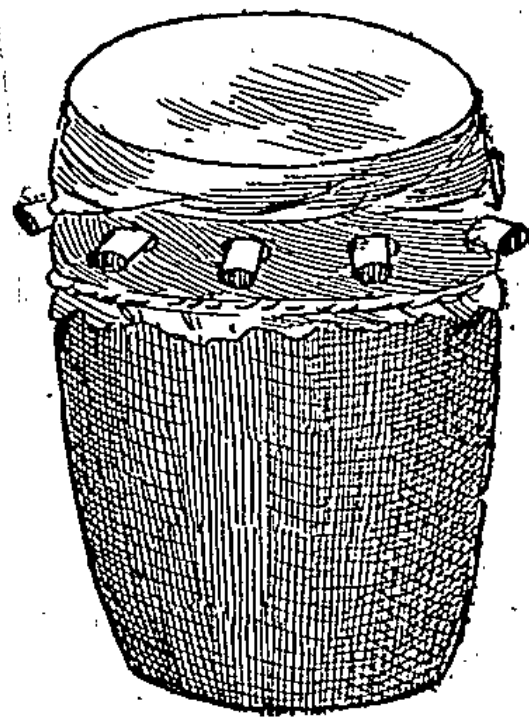
(Traduit de l'allemand par Henriette Rynenbroeck et A. de Rampan.)

LE PITTORESQUE

MUSICAL

A L'EXPOSITION

Au milieu d'une manifestation du genre de celle où s'absorbent, en ce moment, les presque totales préoccupations de notre Paris, l'insolite, le lointain, l'exotique, étalé comme par enchantement sous nos yeux éblouis, doit, me semble-t-il, solliciter impérieusement toute curiosité quelque peu artiste. Le lecteur m'excusera, donc, de ne le point promener à travers les produits multiples de la facture instrumentale moderne, non plus qu'en d'opportunistes festivités lyriques farcies d'œuvres qu'il a tout le temps d'entendre lorsque se seront évanouis les chimériques palais qui, pour six mois, couvrent les rives de la Seine. Celui dont, aujourd'hui, nous nous occuperons, c'est le noir mélomane du mystérieux continent africain, c'est la face brune, jaune ou cuivrée de l'immense Asie, c'est, aussi, le rare visage pâle auquel son état de *civilisé* n'a pas fait perdre, encore, tout vestige d'originalité.



Ce n'est pas un simple article, mais un livre qu'il faudrait écrire à propos des engins sonores, du chant, de l'échelle musicale et de la danse de tant de peuplades classées, si légèrement, par notre orgueil de parvenus, sous le dédaigneux vocable *sauvages*. Nous aurions beaucoup à apprendre, de ce côté, sur les origines, les migrations, le développement intellectuel et moral de notre humanité qu'un occulte souffle, tempête ou caresse, ballotte au ras du sol incertain de cette terre de vicissitudes. Ce livre rêvé, je le ferai quelque jour; après la finale déception sur la route où je vais encore poursuivant la strophe aux ailes de feu, écoutant l'inaudible mélodie des Aswins; après la suprême rancœur, par la sente où des rythmes berceurs enchantèrent ma songerie. Mais voici que nous appelle un étrange bruissement de cordes; c'est de notre colonie soudanienne qu'il s'envole; entrons, et l'imagination aidant aux chaleurs exceptionnelles de ce mois de juin, sous le lumineux soleil, il nous sera facile de nous croire transportés à Saint-Louis

du Sénégal. Entre autres nègres d'un incontestable bon teint, en voici deux, assis sur leurs talons, tenant entre leurs jambes une sorte de luth rustique dont leurs doigts agiles tirent des sons de haut charme, sinon de grande variété. Qu'est cet instrument?... le *Cora*; que sont ces hommes?... des *Griots* venus du pays Mandingue.

On a maintes fois écrit que toute l'Afrique entre en danse dès le coucher du soleil. D'aucuns ont reconnu là une antique tradition religieuse, d'autres les manifestations de la joie exubérante d'un peuple momentanément délivré de la tyrannie de l'astre du jour : j'y vois, moi, un cas purement physiologique, la nature infantilement expansive du nègre reprenant simplement le dessus aussitôt qu'elle cesse d'être engourdie par l'insolation quotidienne. Le noir n'attend, du reste, pas la nuit pour se livrer au chant et à la danse; l'un et l'autre sont mêlés à presque tous les actes de sa vie et, quand il le peut, c'est au son de la voix, ou de quelque instrument qu'il laboure, sème, construit, navigue, se bat ou sacrifie à ses idoles. Et c'est ainsi partout au continent africain où les rigueurs islamiques n'ont pas atteint la danse proscrite par les zélateurs de Mahomet. Partout, aussi, l'on rencontre des professionnels, jongleurs, ménestrels ou bardes suivant le lieu et les circonstances et, parmi ces professionnels, les *Griots*, dont deux congénères se sont, tout à l'heure, installés sur la colline du Trocadéro, méritent une attention spéciale.

La très originale catégorie d'êtres connus sous les noms de *Griots*, *Griottes*, *Guiriots*, *Jacouls*, *Diavandos* (ce dernier parmi les Peuls), forme une classe spéciale n'ayant, au point de vue des mœurs et de la religion, rien de commun avec les autres habitants de la Sénégambie. Vivant entre eux, ils ne contractent d'union qu'au sein de leur caste; leur impiété est notoire, et ils ont pour la plupart repoussé les enseignements comme les prescriptions du Koran. Leurs attributions, assez nombreuses, exercées également par l'un et l'autre sexe, sont héréditaires; il ne leur est point permis d'y renoncer. Historiens, poètes, musiciens, improvisateurs par-dessus tout, on les voit parvenir aux plus hautes dignités, remplir auprès des princes le rôle de conseillers. Chargés de la conservation comme de la transmission des annales du pays, ils ne dédaignent pas, à l'occasion, la chronique scandaleuse, et comme ils ont le droit absolu de tout dire, dans le feu de l'improvisation, il n'est pas rare de les voir user de la satire la plus impertinente, sans égard pour le rang ou la fortune du personnage visé. Ils accompagnent les grands chefs de guerre, dont ils chantent la valeur en même temps qu'ils exaltent le courage des combattants. On s'abuserait complètement si l'on se figurait informes et barbares les chants belliqueux des *Griots*; le fragment suivant d'un hymne Bambara montrera jusqu'à quelle élévation poétique peut aller le lyrisme de ces bardes de la terre africaine :

« Voici le jour venu où vous pourrez réjouir vos pères dans leur tombe en imitant leurs actions héroïques. Parez-vous de vos gris-gris, qui rendent invulnérable, et montez vos chevaux impétueux.

« La tombe est froide aux pères qui ont des enfants sans courage. La vaillance du fils, au contraire, pénètre comme une douce chaleur dans

le sélé (tombeau) de l'ancêtre et réchauffe ses os refroidis (1). »

Il est certain que les Griots fameux sont rares au Sénégal autant que chez nous les Malibrans : il n'en reste pas moins acquis en leur faveur une supériorité intellectuelle considérable sur les autres nègres. Enfants de la vaste forêt, constamment en contact avec la vivifiante Nature, ils connaissent la vertu des simples et possèdent certains secrets auxquels ils doivent le monopole de l'exercice de la médecine et, en sus, une détestable réputation de sorciers. Très recherchés à cause de leurs talents variés, les Griots n'en subissent pas moins le mépris public au point que, chez les Yoloofs, ils ne jouissent pas même des honneurs de la sépulture. « C'est dans le creux d'un arbre qu'on dépose leurs cadavres, car on est persuadé que, si l'on enterrait un Griot, la récolte du mil manquerait infailliblement (2). » Pour atténuer le poids de cette injure faite à leur dépouille mortelle, les Griots ont imaginé que leurs corps ne sauraient pourrir en terre comme ceux des autres hommes, et qu'un ange les emporte aussitôt qu'ils ont rendu l'âme : pour accréditer le miracle, les amis du défunt dérobent son cadavre et vont le cacher dans la forêt. Mais l'opinion reste hostile aux noirs disciples d'Apollon ; il y a même une très ancienne tradition aux termes de laquelle le diable en personne aurait été le patron de leur race. Voici cette curieuse pièce citée par M. Verneuil :

« Le méchant Esprit, disent les légendes arabes, s'étant fait homme, commettait tant d'abominations qu'on le jeta dans la mer ; mais un pêcheur prit et mangea le poisson qui avait avalé le corps du Malin, et le mauvais génie ressuscita en lui. Le pêcheur fut lapidé et enterré profondément ; par malheur, le vent le découvrit et en emporta quelques lambeaux dans le couscous d'un chasseur, qui devint un nouveau démon. On s'empessa de l'exterminer ; son corps fut réduit en poudre aussi fine que la poussière du désert, et on le lança dans l'espace ; mais un homme qui était poète et musicien en respira quelques atomes, et le diable reparut en lui. Cette fois on laissa vivre le possédé, et les Griottes sont ses descendants (3). »

Quoi qu'il en soit de cette légende, la conduite des Griots et de leurs compagnes n'est pas de nature à les réhabiliter, ces dernières étant, le plus souvent, courtisanes en même temps que chanteuses et diseuses de bonne aventure. D'après Anne Raffanel (*Nouv. Voy., etc.*), les Griots les plus estimés sont ceux de Kassou, à cause de la gaieté des hommes, de la beauté et de la vivacité des femmes.

C'est, je l'ai dit, à cette extraordinaire caste, laquelle se considère, elle-même, comme étant en dehors de l'humanité, qu'appartiennent les musiciens soudanais dont s'orne le seuil du pavillon du Sénégal. Postulants constants de l'inspiration, ils improvisent au gré de la muse, mais il est à peu près impossible de noter leurs mélodies, tant la ligne en est mobile et insaisissable : leur pensée évolue, à coup sûr, en une

(1) *Nouveau voyage dans le pays des Nègres*, par Anne Raffanel, t. I, p. 440.

(2) *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie*, 1818, par G. Mollier, t. I, p. 102.

(3) *Mes Aventures au Sénégal*, p. 190.

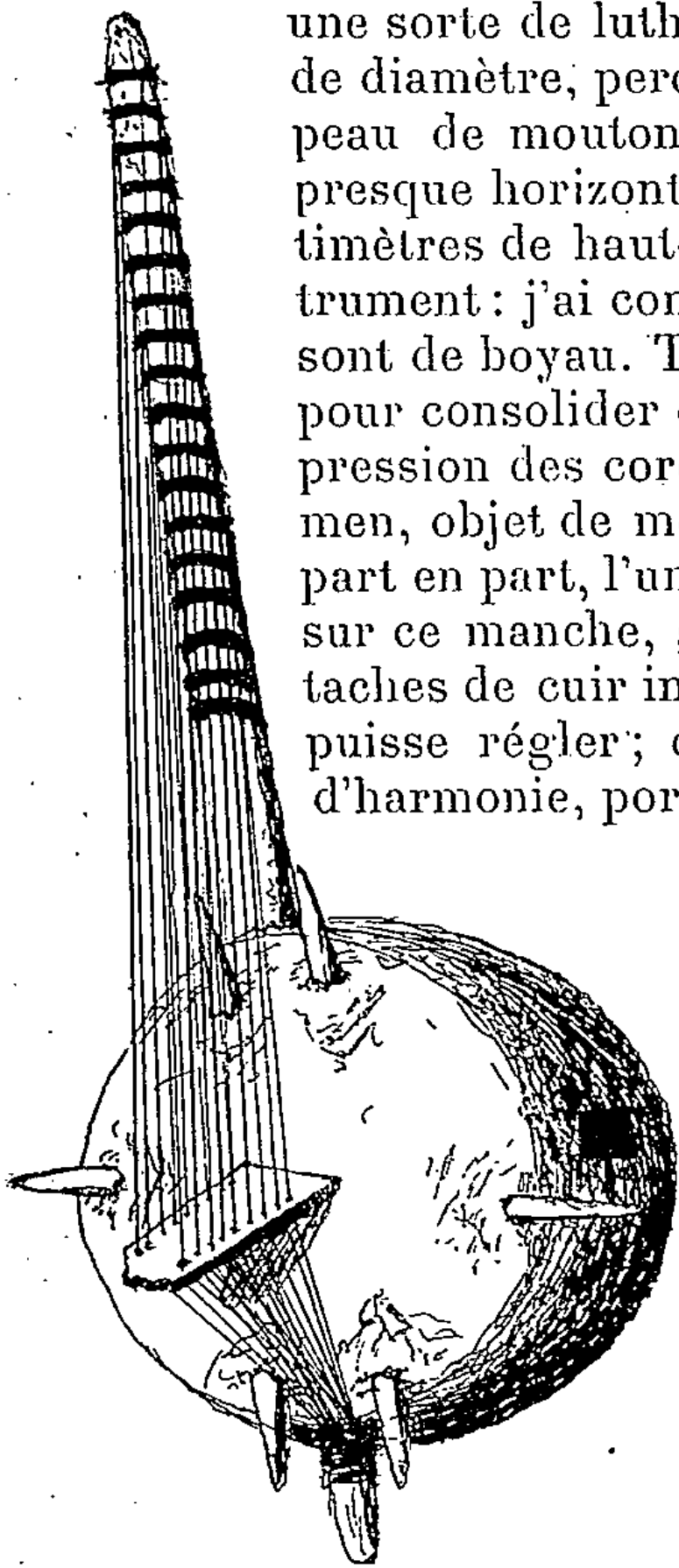
région autre que celle de la vie dont nous vivons tous ; à la seule âme des poètes s'adressent leurs intangibles productions d'art, et de tout ce que j'écoutai, il ne me reste rien autre qu'une inexprimable sensation de rêve et d'infini. Sous l'impalpable chant de l'un des *Coras*, le second dessinait le persistant battement d'un intervalle de quarte, à peine varié, par instants, de celui de quinte ; quelque chose comme : *sol, ut, sol, ut, sol, ré, sol, ut*, etc., en notes égales. A un moment, l'un des deux instrumentistes jouant seul, je notai le dessin suivant, répété, sans trêve, avec d'insignifiantes modifications, sauf pour l'intensité à laquelle l'artiste imprimait de très expansives phases de *crescendo* et de *decrescendo*, le rythme demeurant toujours bien soutenu.



Le *Cora*, *Kora* ou *Korro*, — d'aucuns disent *Kilara*, *Dimba*, — instrument typique des Griots est, on en jugera par le dessin ci-contre, une sorte de luth formé par une demi-calabasse de 25 à 35 centimètres de diamètre, percée d'une ouïe carrée ou losangulaire, recouverte d'une peau de mouton fortement tendue au milieu de laquelle se dresse, presque horizontalement, un chevalet atteignant jusqu'à 18 ou 20 centimètres de hauteur suivant le nombre très variable des cordes de l'instrument : j'ai compté entre dix et vingt, toujours par chiffre pair ; elles sont de boyau. Trois bâtonnets s'entrecroisent sous la peau de mouton pour consolider cette table d'harmonie, qui, sans cela, faiblirait sous la pression des cordes et du chevalet. Un long bâton, — celui du specimen, objet de mon dessin, mesuré 1^m,25, — traverse la calabasse de part en part, l'un des bouts ne sortant guère de plus de 10 centimètres : sur ce manche, garni d'entailles, les cordes sont fixées au moyen d'attaches de cuir ingénieusement combinées pour qu'à volonté l'accord se puisse régler ; ces cordes, arrêtées, d'autre part, au bas de la table d'harmonie, portent sur le chevalet en se subdivisant en deux groupes,

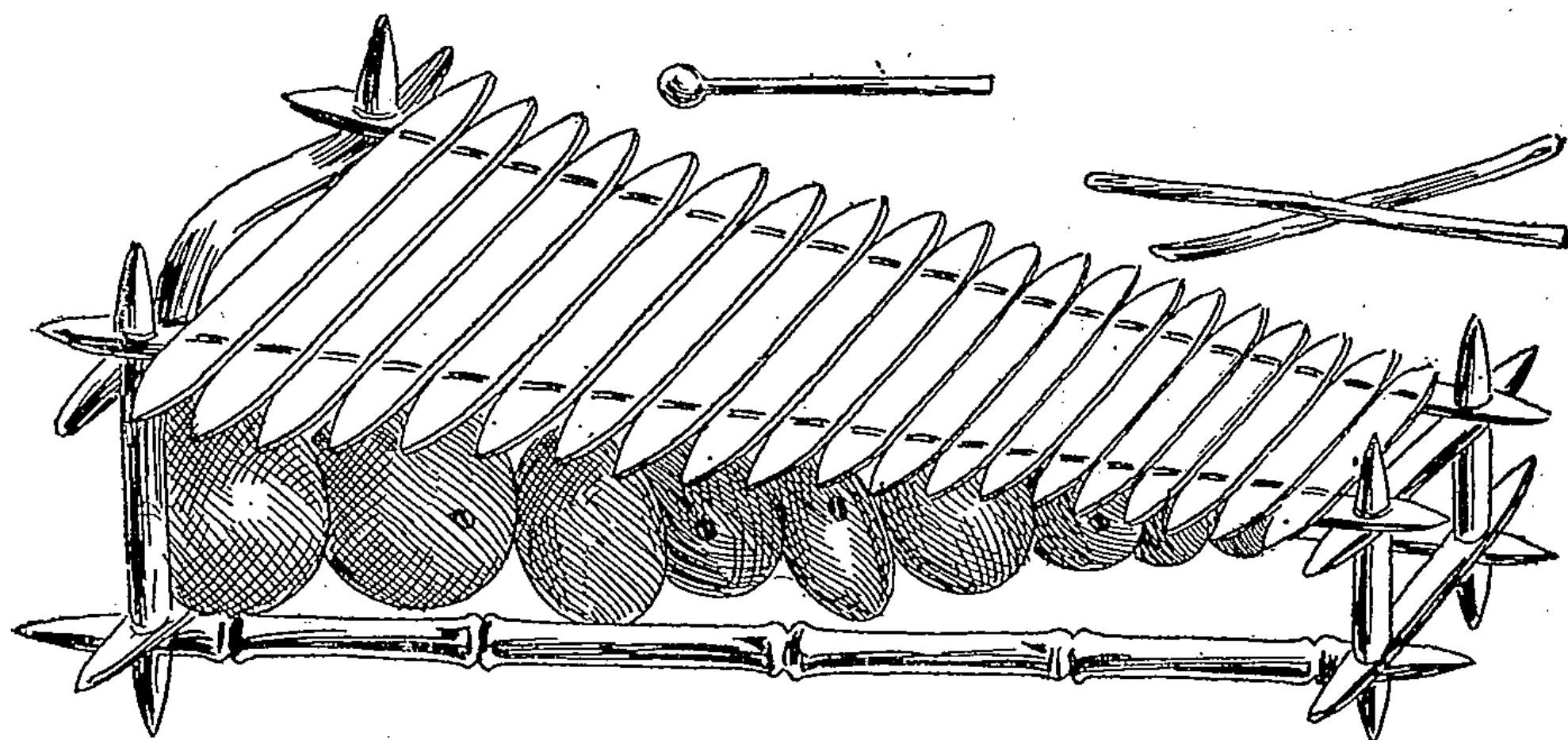
par moitié, neuf à droite, neuf à gauche, si l'instrument est à dix-huit cordes, comme c'est le cas pour notre dessin, de manière à présenter une double rangée que le Griot, assis sur ses talons, face à la table d'harmonie, la calabasse entre ses cuisses, pince des deux mains à peu près comme nous faisons de la harpe. A l'extrémité inférieure du manche, près de l'arrêt des cordes, se trouve un morceau de fer garni de petits anneaux de même métal, espèce de sistre dont le cliquetis accompagne agréablement, quand on joue, le son du *Cora*. Quelquefois, c'est aux poignets mêmes de l'exécutant que tintinnabule cet appareil. Nombre de voyageurs décrivent le *Cora* ; aucun, à ma connaissance, n'en a donné l'accord, diatonique

suivant moi. Il offre d'assez appréciables ressources, puisque l'abbé Boilat, dans ses *Esquisses sénégalaises*, nous dit que M. Lambert,



ancien curé de Gorée, en avait un dont il se servait admirablement dans son église, pour accompagner les cantiques, les hymnes et les psaumes aux jours de fêtes solennelles. La sonorité de l'instrument est fort belle, sauf peut-être pour les notes aiguës, grêles et sèches en regard de la plénitude des sons graves.

Les murs de la galerie extérieure du pavillon sénégalais nous montrent toute une collection d'engins sonores ou bruyants dont le *Balafu*, *Balafong*, *Balafou*, digne, à l'égal du *Cora*, de notre immédiate attention comme instrument caractéristique des peuples de l'Afrique occidentale, encore que son prix élevé, — la valeur d'un esclave, — en réserve la possession aux seuls fortunés mélomanes.

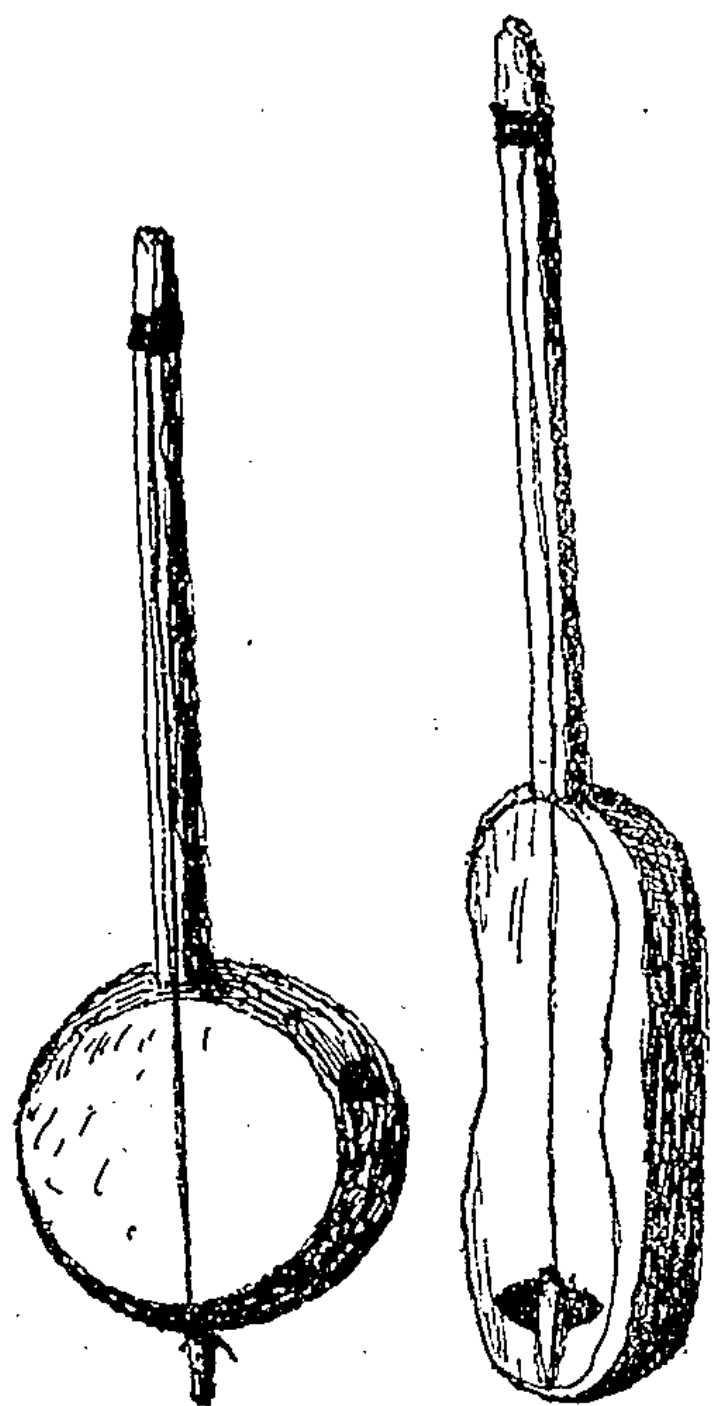


Le *Balafu* ci-dessus représenté fut pris, — lors de l'Exposition de 1878, au pavillon de l'Égypte, où sa présence n'était nullement justifiée, car je n'ai point trouvé trace qu'on l'ait rencontré dans les régions du Haut-Nil, en Abyssinie, non plus que parmi les habitants de la côte allant du cap Guardafui jusqu'au Mozambique : c'est seulement chez les Cafres qu'il apparaît, de ce côté, sous une autre forme dont un exemplaire géant (plus de 2 mètres de long) se trouve présentement au pavillon de la République Sud-Africaine.

Le D^r Georges Schweinfurth, décrivant minutieusement tous les instruments de musique des contrées visitées au cours de son voyage *Au cœur de l'Afrique*, ne mentionne rien d'analogue au *Balafu* : par contre Du Chaillu, Livingstone parlent, fréquemment, d'un *Marimba* en faveur dans la partie du Centre-Afrique par eux explorée : or ce *Marimba* est, à n'en pas douter, le cousin germain de notre *Balafu*. Enfin, et sans prétendre en tirer conséquence, rappelons qu'on rencontre, dans l'Indo-Chine, dans l'Inde, dans les îles de l'archipel de la Sonde, un harmonica, ici à lames de bois, là à lames de métal, qu'on ne saurait s'empêcher de regarder, en son élégance de civilisé, comme le proche parent du rustique *Balafu*. Mais revenons à ce dernier.

L'instrument qui me servit de modèle se composait d'un bâti de bambou sur lequel étaient fixées vingt lames de bois de fer, la plus

longue mesurant 0^m,45, la plus courte 0^m,24 seulement; en les frappant successivement, j'obtins l'échelle suivante, le *ré* initial étant celui de la troisième ligne de la *clef de fa* : *ré, mi, fa #, sol, la, la #, si, ut #, ré, mi, fa #, sol, la #, si, ut #, ré, mi, fa #, sol, la*. N'était le *la #* introduit dans la première octave, nous serions en présence d'une échelle diatonique. Faut-il voir dans l'immixtion de ce *la #* une intention de la part du fabricant de ce *Balaf*, de permettre à l'exécutant de jouer au besoin, du moins sur les touches graves, dans le ton de *si mineur*, relatif de *ré majeur*, ton général de l'instrument? Ce serait là une conjecture bien aventurée. J'ai fait sonner plusieurs *Balaf*s et ne les ai pas jugés d'une impeccable justesse; de plus, les échelles diffèrent de façon telle que je ne vois pas bien comment les virtuoses de ce *piano* africain s'arrangent quand ils concertent en nombre, comme cela arrive assez fréquemment. Carl Engel, décrivant un *Marimba* ou *Balaf* à seize lames appartenant au South Kensington Museum de Londres, donne l'échelle diatonique suivante : *mi, fa, sol, la, si, ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut, ré, mi, fa* (1). A chaque touche correspondait une courge de grosseur graduée en rapport avec la dimension des lames; ces courges remplies d'eau par un petit orifice recouvert, ensuite, d'un tissu fin, constituent, on s'en doute bien, une *caisse de résonance* de premier ordre. Les percuteurs étaient d'humbles bâtons frustement taillés avec au bout, le plus souvent, une boule recouverte de



caoutchouc. Pour jouer du *Balaf*, on le suspend à ses épaules à l'aide d'une bretelle, le tenant devant soi comme cela se fait pour l'orgue de Barbarie; si, avec les deux bâtons, on frappe légèrement les touches, elles rendent des sons d'une pénétrante douceur et d'une certaine beauté sur les lames les plus longues. La plupart des voyageurs affirment avoir rencontré des nègres très habiles sur ce primitif produit de la facture instrumentale.

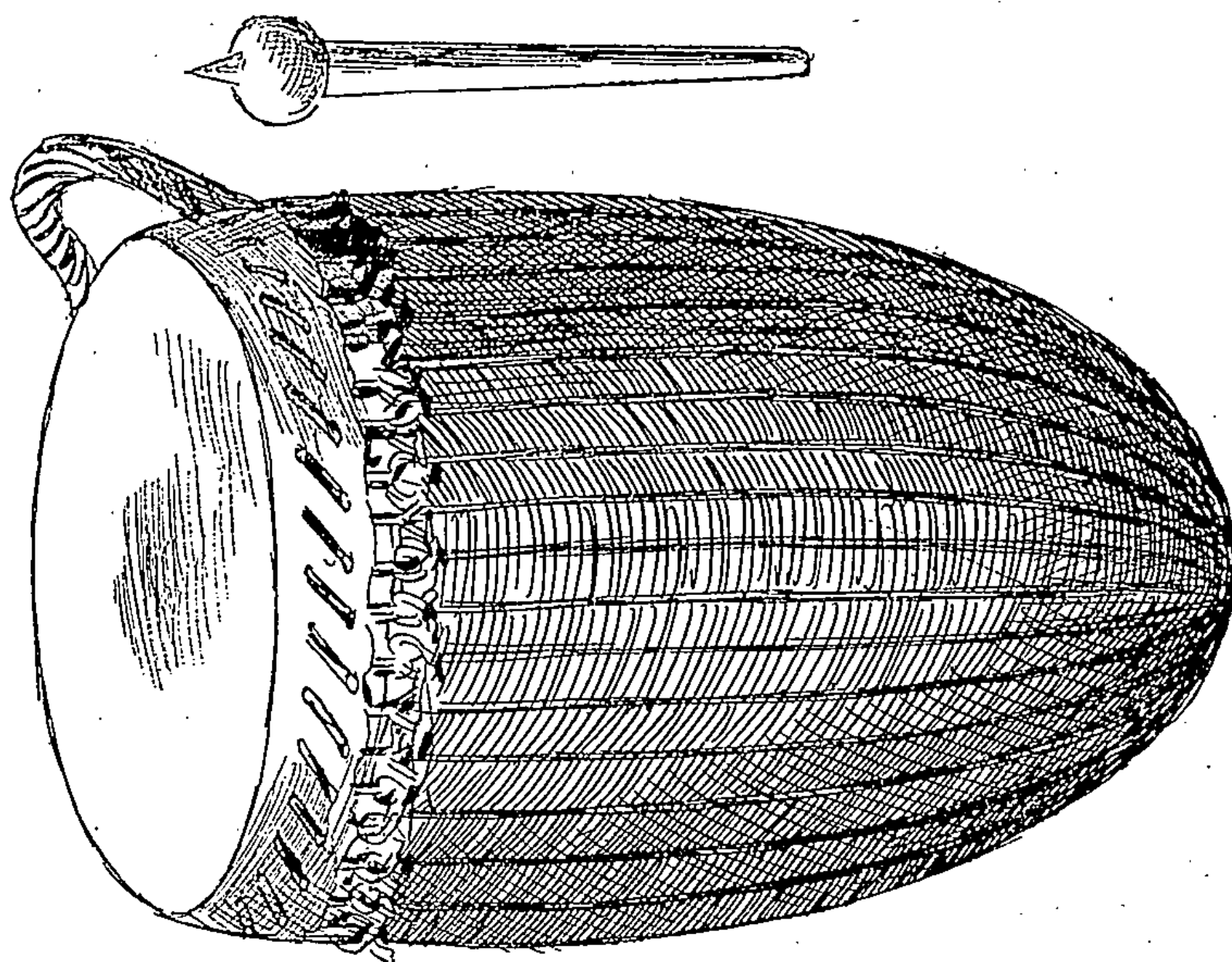
En continuant notre inventaire, nous rencontrons un assez grand nombre de monocordes de minime dimension, formés, les uns d'une caisse oblongue en façon de canot ponté, les autres d'une petitealebasse, le tout recouvert d'une peau tendue, traversé par un manche long sur lequel on peut, avec les doigts, appuyer la corde pour varier les intonations. Le major Gordon Laing, parlant d'une sérénade que lui fit servir le roi de Siméra, écrit : « Il chargea son gueriot de chanter ma bienvenue en s'accompagnant de son instrument, qui

(1) *Descriptive catalogue of the South Kensington Museum.*

ressemblait assez à un violon ; il était fait d'unealebasse percée de deux petits trous carrés, pour qu'elle rendît un son ; elle n'avait qu'une corde formée de crins de cheval tordus ; quoique le musicien ne put en tirer que quatre notes, il savait si bien les varier qu'il produisait une harmonie fort agréable. Cet homme joua et chanta devant ma porte jusqu'à ce que je fusse endormi (1). » Le plus souvent, les explorateurs présentent ce monocorde comme un *violon*, ce que rien ne justifie ; l'appeler *guitare* ou *mandoline* n'est pas plus exact. Il en est, aussi, à trois cordes, d'un type plus perfectionné. Mais, si l'on voulait décrire toutes les variétés d'instruments qu'on rencontre en Afrique, on n'en finirait pas, tant l'industrie nègre s'est ingénée dans cette voie, à multiplier les modèles.

Si vous êtes amateur du tambour, vous serez ici à la joie de votre cœur : il y en a une vraie collection offrant les spécimens les plus variés : des gros, des petits, des longs, d'autres affectant les formes les plus bizarres. C'est que l'Afrique est, par excellence, la patrie du tambour ; il y intervient dans toutes les circonstances de la vie, du berceau à la tombe, excitant l'ardeur des guerriers, couvrant, dans les sacrifices, les hurlements des victimes, entraînant, en de diaboliques rondes les êtres les plus passionnés de danse qui soient au sein de la famille humaine.

Entre tous, le tambour d'alarme est le plus imposant ; on le rencontre, de taille gigantesque, suspendu sous un hangar, près de la

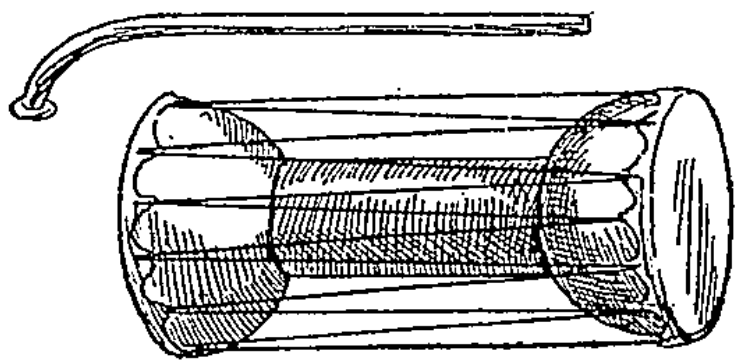


case du chef dont il ressortit exclusivement, nul autre n'ayant le droit d'éveiller sa voix puissante entendue à plus d'une lieue de distance. Son nom le plus commun est *Tabala* : son langage, des plus com-

(1) *Voyages dans le Timanni, le Kouranko et le Soulimana*, 1826.

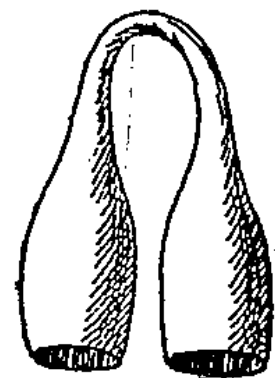
plets, transmet les ordres avec une parfaite précision. Le pays est-il menacé, le chef aussitôt fait battre le *Tabala* et tous les districts de sa dépendance sont informés du danger. A la guerre il est porté sur la tête d'un homme pendant qu'un second, marchant derrière lui, bat à coups redoublés sur la peau tonnante : cette fonction est très appréciée, car le *Tabala*, comme chez nous le drapeau, incarne l'honneur de l'armée, sa prise par l'ennemi étant considérée comme une irrémédiable honte pour le chef à qui il appartient. La caisse du *Tabala*, ovoïdale, est taillée dans un tronc d'arbre ; au Boudou, d'après William Gray et Surgeon Dochar, il est recouvert de trois peaux : une qu'on dit être humaine, la deuxième provenant d'une hyène et la troisième d'un singe (1).

Un autre tambour, ici étiqueté *Doundou*, mais dénommé *Tama* par les Bambaras auxquels il pourrait bien devoir son origine, offre la particularité remarquable d'être à intonations modifiables, à l'instar de nos timbales. Imaginez un sablier géant de 30 à 50 centimètres de long, ayant ses deux bouts recouverts chacun d'une peau, les deux peaux se tendant mutuellement par une corde circulant de l'une à l'autre en tournant autour de l'instrument. On voit de suite comment le tambourinaire tenant son *Tama* sous son



bras gauche, tandis qu'il le frappe de la main droite avec une baguette recourbée, peut à volonté, en pressant sur les cordes, augmenter la tension des peaux et produire des notes d'intonations différentes ou même des *portamenti* de plusieurs sons. Richard et John Lander assimilent les effets ainsi obtenus à ceux de la musette écossaise ou bretonne (2). Chose curieuse, on retrouve en Cochinchine, au Japon, un tambour analogue à celui des Bambaras.

En prenant pour centre le pavillon du Sénégal, je ne me suis nullement désintéressé des colonies voisines de la Guinée, du Gabon, du Congo ; mais, comme elles offrent exactement les types rencontrés au Sénégal, leur description particulière eût fait double emploi. De plus, je ne me suis arrêté qu'aux instruments caractéristiques, sans insister sur les flûtes de roseau à trois ou quatre trous, les trompes d'ivoire, cornets, clochettes, castagnettes ou même tambour de basque (?), dont les négresses accompagnent volontiers leurs danses.



De nombreuses notations de la musique de ces peuplades se trouvent dans les récits des voyageurs ; par malheur, ils ressemblent tellement, pour la plupart, aux mélodies les plus banales de la vieille Europe qu'on est porté à croire ou qu'ils furent mal transcrits, ou qu'ils n'avaient rien de *sui generis*, ou bien, enfin, que l'art de l'Afrique nègre est sans portée

(1) *Travels in Western Africa*, 1818-1821.

(2) *Journal d'une expédition entreprise dans le but d'explorer le cours et l'embouchure du Niger*, 1830.

aucune. Je pense avoir ébranlé déjà fortement cette dernière conjecture par mes précédentes descriptions d'organes sonores d'une industrie nullement barbare : une série d'exemples pris, de préférence, à des sources anciennes, en démontrera, je l'espère, l'injustice.

Voici, d'abord, une *chanson de rameurs* dont on ne contestera point la curieuse originalité, si l'on tient compte de sa destination laborieuse :

Allegretto.

Nous allons à Richard Toll, nous y trouverons de jolies filles, nous danserons, nous chanterons

nous aurons bien du plaisir, avançons vite, plus tôt nous serons conduits, plus tôt nous serons etc.

V. Verneuil, en transcrivant et traduisant ce chant, le commente ainsi : « Les rameurs chantent indifféremment tout ce qu'ils pensent sur cette musique. Le plus souvent leurs paroles sont à peu près celles que je rapporte. Cet air est le seul que j'aie entendu chanter à deux parties (1) ».

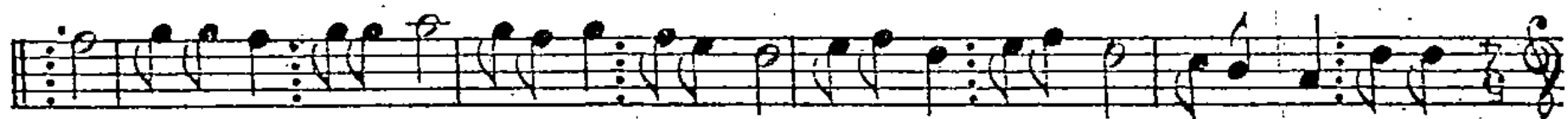
Cet autre est encore plus attachant, toujours étant donné son usage :

Ce chant des plongeurs qui dessablent les navires est spécialement composé pour les nègres travaillant en commun. « Qu'on se figure, écrit V. Verneuil, cinq cents nègres (*Lapetots*) nageant autour du navire en chantant cet air. A la huitième mesure, ils plongent tous à la fois et continuent de suivre mentalement la musique au fond de la mer : à la douzième mesure ils poussent le navire, et à la seizième ils remontent sur l'eau. Ils agissent ainsi tous ensemble, et aucune de leurs forces n'est perdue (2). »

(1) *L'art musical au Sénégal et dans l'Afrique centrale*, 1848.

(2) *Ibid.*

Les deux airs suivants, l'un Woloff, emprunté à Carl Engel (1), l'autre Gabonais, rapporté par Bowdich, me paraissent dignes d'être reproduits à cause de leurs très étranges rythmes :



Au Dahomey, très largement représenté à l'Exposition, nous retrouvons les instruments précédemment mentionnés : grand luth Mandingue, *Balaso*, tambour Bambara, etc., ce qui s'explique par le proche voisinage de la Guinée; mais le caractère exceptionnel de certains objets de cette colonie a motivé sa mise à part. Sans m'attarder aux multiples exemplaires de trompes de guerre faites d'une défense d'éléphant, aux gourdes contenant des cailloux et qu'on agite bruyamment, aux cloches, castagnettes de fer, de cuivre, à une harpe rustique, que sais-je encore, je vais à une paire de grands tambours, curieusement sculptés, mesurant chacun 1^m,50 centimètres de haut, mais que le respect dû à mes lecteurs m'empêche de reproduire ici. L'un porte la mention *mâle*, l'autre *femelle*; et tous deux sont décorés, le premier de l'attribut de la génération, le second de son symbole. Le caractère religieux de ce couple de tambours est évident, et je regrette beaucoup de n'être pas documenté sur les attributs rituels de ces accessoires du culte phallique.

Au Dahomey comme dans le pays voisin et congénère des Achantis, la facture instrumentale est plus soignée que parmi les autres nègres. On y voit des cloches et castagnettes d'argent, des trompes aussi d'argent et même d'or. Edward Bowdich, qui visita ces contrées dans les premières années de ce siècle, parle avec éloge de leur musique. Je donnerai quelques-uns des airs bien caractéristiques choisis et notés par lui avec une conscience dont font foi les lignes qu'on va lire : « Je n'ai rien tenté, dit-il, comme arrangement, en dehors de ce que les airs ci-joints possèdent, ce qui les eût altérés et eût détruit mon intention de les faire connaître en leur caractère original. Je n'ai pas même osé y introduire un bémol ou un dièze (2). »

(1) *An Introduction to the study of national Music.*

(2) *Mission from Cape Coast Castle to Ashantee, etc.*, London, 1819.

LE PLUS ANCIEN DES AIRS ASHANTI

Allegro.

Musical notation for the first piece, consisting of two staves. The first staff begins with a treble clef, a 2/4 time signature, and the tempo marking 'Allegro.'. The music starts with a piano (*p*) dynamic. The second staff continues the melody and includes a forte (*f*) dynamic section with a triplet of eighth notes.

TRÈS VIEIL AIR ASHANTI

Musical notation for the second piece, consisting of two staves. The first staff is in 6/8 time. The second staff includes the lyrics: "Aganka osboom noofa Oboibee osboom noofa Aganka osboom noofa wekirree wekirree. Oimiyow wekirree wekirree we kirree oimiyow". The dynamics range from piano (*p*) to mezzo-piano (*mp*).

AIR WARSAW

Allegro.

Musical notation for the third piece, consisting of a single staff in 3/4 time with the tempo marking 'Allegro.'.

CHANT FUNÈBRE FANNI

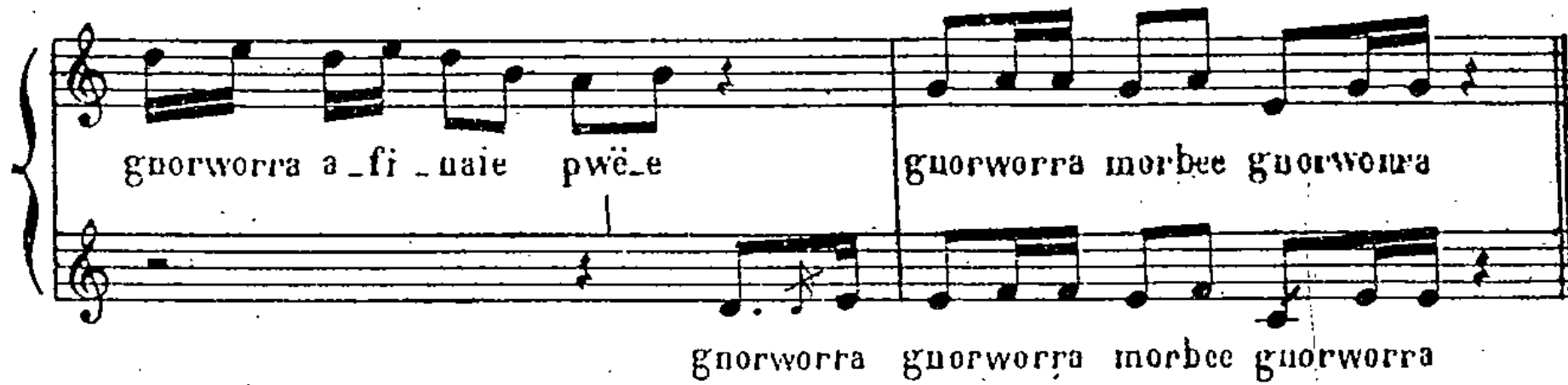
Andante.

Musical notation for the fourth piece, consisting of two staves. The first staff is marked 'Andante.' and 'p'. The second staff includes the instruction 'fff Tambours, etc.' and features triplet markings.

HYMNE FÉTICHE D'ACCRA

Andante.

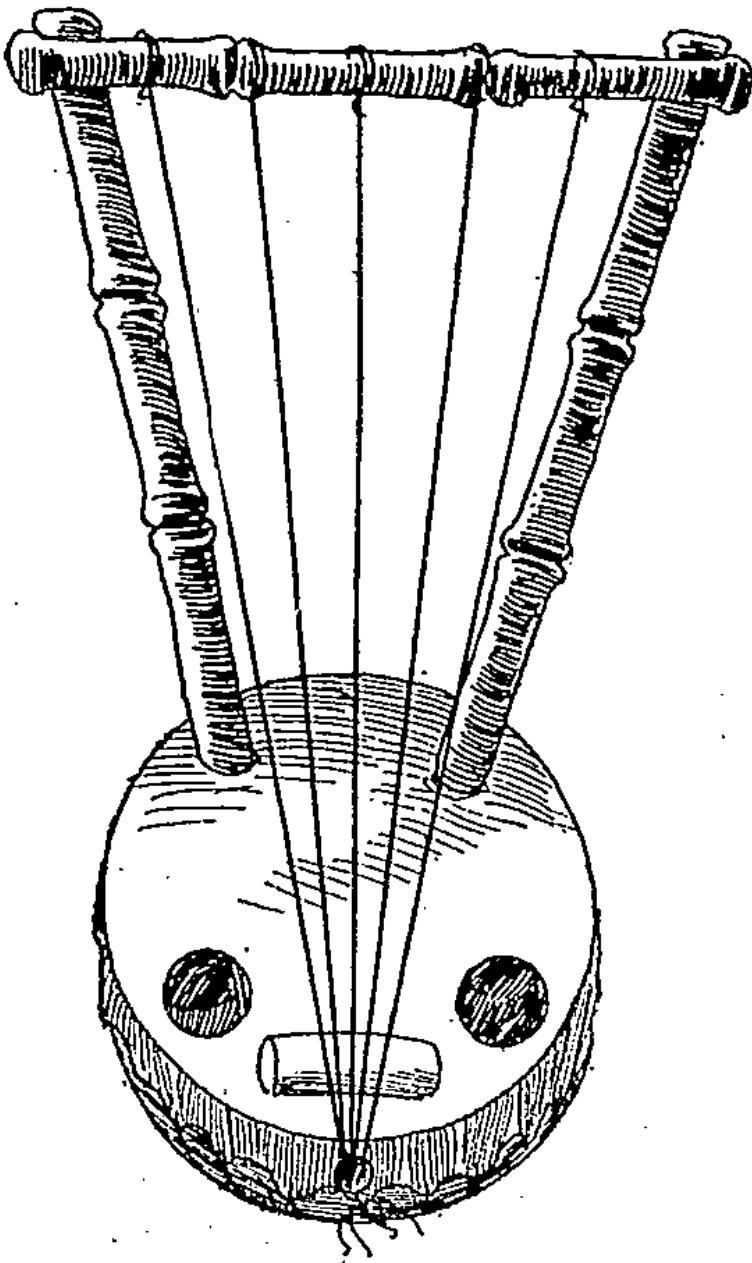
Musical notation for the fifth piece, consisting of two staves. The first staff includes the lyrics: "A - fi - nai - e pwè_e gnorworra a fi naie pwèe". The second staff includes the lyrics: "gnorworra gnorworra". The tempo is marked 'Andante.'.



J'ai à peine besoin de relever l'originalité extrême de ces mélodies aux rythmes pleins de liberté, à la tonalité imprécise et, pour certaines, indéterminable. On a bien, en elles, le produit des races primitives, exempt de toute influence extérieure : à moins que les noirs chamites, héritiers des vieilles sociétés disparues, nous aient inconsciemment conservé les vestiges d'art, ruines séculaires de civilisations d'autant plus hautes qu'elles s'étaient tenues, toujours, en harmonie avec la grandiose Nature.

Dans la salle réservée à notre colonie d'Obock, l'Abyssinie est, musicalement, très modestement représentée par une *Lyre éthiopienne*, commune également aux Barâbras, aux Nubiens et même à des nations de l'intérieur de l'Afrique. Ce n'est pas que les sujets du roi Ménélick soient pauvres d'instruments, ils en sont au contraire abondamment pourvus et aiment la musique au point que les plus riches ne dédaignent pas de s'y exercer. Disons, sans plus tarder, que cette lyre, en sa primitive simplicité, à droit à toute notre considération, car elle nous garde, à travers les siècles, la représentation très exacte de celle décrite par Homère, dans son Hymne à Mercure à qui il en attribue l'invention. Villoteau, au cours de sa *Description des instruments de musique des Orientaux*, l'appelle *Kissar*, sans affirmer que c'est bien là son nom, variable, suivant les lieux, en *Krar*, *Kesser*, *Kesré* ou même *Ghezarké*, tous ces mots se ramenant sans difficulté, linguistiquement, au grec *Kithara* (κί-
θάρα).

Le *Kissar* se compose d'une sébile d'érable recouverte d'un morceau de peau tendu par des nerfs de bœuf. Deux montants légers s'élèvent, de l'intérieur de la sébile, à hauteur égale, et sont reliés par une barre transversale, d'où cinq cordes d'intestins de chameau partent pour aller se rejoindre, par leur autre extrémité, au bas de la sébile, où elles se trouvent solidement fixées. Deux ouïes sont ménagées sur la peau formant table d'harmonie. Le moderne *Kissariste*, fidèle à la tradition antique, touche des doigts et du plectre (un plectre de cuir) sa lyre suspendue à son bras gauche, nous rappelant



la pose attribuée par Homère au divin Mercure. Les cinq cordes du Kissar sont accordées comme suit :



Villoteau, ne comprenant d'abord rien à cet accord en apparence insolite et voulant s'assurer qu'il n'était pas l'effet du hasard, désaccorda, au grand désappointement de son éthiopien, l'instrument sur lequel celui-ci s'appêtait à jouer. Après bien des hésitations justifiées par une conduite inexplicable pour lui, le musicien consentant à réaccorder son Kissar, en remonta les cordes aux mêmes tons où le savant Français les avait trouvées et rétablit exactement l'accord primitif. En y réfléchissant mûrement, Villoteau finit par s'apercevoir qu'il était en présence d'une série pentatonique issue de la progression *si, mi, la, ré, sol*, série fournissant l'échelle de cinq sons *sol, la, si, ré, mi*, dont les Chinois se servent encore de nos jours et qui a laissé des traces aux Indes, en Ecosse et en Irlande, comme aussi parmi les vieilles civilisations de l'Amérique centrale. Le chant suivant, des habitants de Dongola, emprunté à notre auteur, met en évidence les ressources du Kissar comme instrument d'accompagnement. L'arpège *ré, si, la, si, mi* est dessiné par les doigts de la main gauche, pendant que la droite, armée du plectre, rythme le *sol* de la seconde ligne de la portée.

Prélude.

Chant.

Va se - rou - am a - gui

del kour fa - res fa - res el fer - san.

En me transportant aux pavillons sud-africains, je comptais y rencontrer quelque joueur de *Gorah* : mon attente a été déçue. Je le regrette, car cet appareil sonore est vraiment extraordinaire, et par son mode de construction qui en fait, en même temps, un instrument à corde et un instrument à vent, et par son aire d'habitat exclusivement resserrée vers l'extrémité de l'Afrique Australe. Deux écrivains l'ont décrit avec minutie : le bon Levailant (1), comme il est d'usage de l'appeler, et

(1) *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique.*

l'Anglais Burchell (1). Remarquons, dès à présent, que le premier de ces explorateurs place le *Gorah* chez les Hottentots ; tandis que le second dit l'avoir rencontré entre les mains d'un Bushman ou Boschjesman. Or, la différence ethnique entre les deux types en question est considérable, au point qu'il est impossible de les rattacher à la même famille.

Gorah, *Goura* ou *T'Gæria*, selon l'auteur, je ne vois son analogue chez aucun autre peuple. Burchell le considère comme étant « de la plus haute antiquité » parmi les tribus qu'il visita. Voici la description de Levailant. « Le *Goura* a la forme d'un arc de Hottentot sauvage. Il est de la même grandeur ; on attache une corde de boyau à l'une de ses extrémités, et l'autre bout de la corde s'arrête par un nœud dans un tuyau de plume aplatie et fendue. Cette plume déployée forme un triangle isocèle très allongé, qui peut avoir environ deux pouces de longueur ; c'est à la base de ce triangle qu'est percé le trou qui retient la corde ; et, la pointe se repliant sur elle-même, s'attache avec une courroie fort mince à l'autre bout de l'arc ; cette corde peut être plus ou moins tendue selon la volonté du musicien ; lorsque plusieurs *gouras* jouent ensemble, ils ne sont jamais montés à l'unisson : tel est ce premier instrument qu'on ne soupçonnerait point être un instrument à vent, quoiqu'il ne soit certainement que cela. On le tient à peu près comme le cor de chasse : le bout de l'arc, où se trouve la plume, est à la portée de la bouche du joueur ; il l'appuie sur cette plume et, soit en aspirant, soit en expirant, il en tire des sons assez mélodieux ; mais les sauvages qui réussissent le mieux ne savent y jouer aucun air ; ils ne font entendre que des sons flûtés ou lourrés, tels que ceux qu'on tire d'une certaine manière du violon et du violoncelle. Je prenais plaisir à voir l'un de mes compagnons nommé *Jean*, qui passait pour un virtuose, régaler pendant des heures entières ses camarades, qui, transportés, ravis, l'interrompaient de temps en temps, en s'écriant : « Ho ! que celle-là est charmante !... recommence-la ! » *Jean* recommençait, mais ce n'était plus la même ; car, comme je le disais, on ne peut suivre aucun air sur cet instrument, dont tous les tons ne sont dus qu'au hasard et à la qualité de la plume. Les meilleures sont celles qu'on tire de l'aile d'une espèce d'outarde ; quand il m'arrivait d'abattre un de ces animaux, j'étais toujours sollicité à faire un petit sacrifice pour l'entretien de notre orchestre.

Le *goura* change de nom quand il est joué par une femme, uniquement parce qu'elle change la manière de s'en servir ; il se transforme en *joum-joum*. Assise à terre, elle le place perpendiculairement devant elle, de la même façon qu'on tient les harpes en Europe ; elle l'assujettit par le bas en passant un pied entre l'arc et la corde, observant de ne point la toucher ; la main gauche tient l'arc par le milieu ; et, tandis que la bouche souffle sur la plume, de l'autre main la musicienne frappe la corde en différents endroits avec une petite baguette de cinq ou six pouces, ce qui opère quelque variété dans la modulation ; mais il faut approcher l'oreille pour saisir distinctement la dégradation des

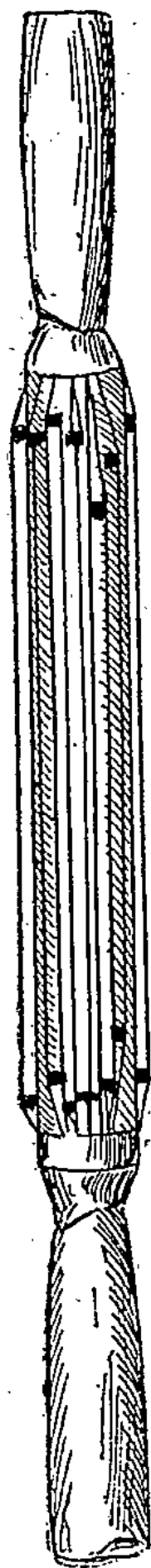
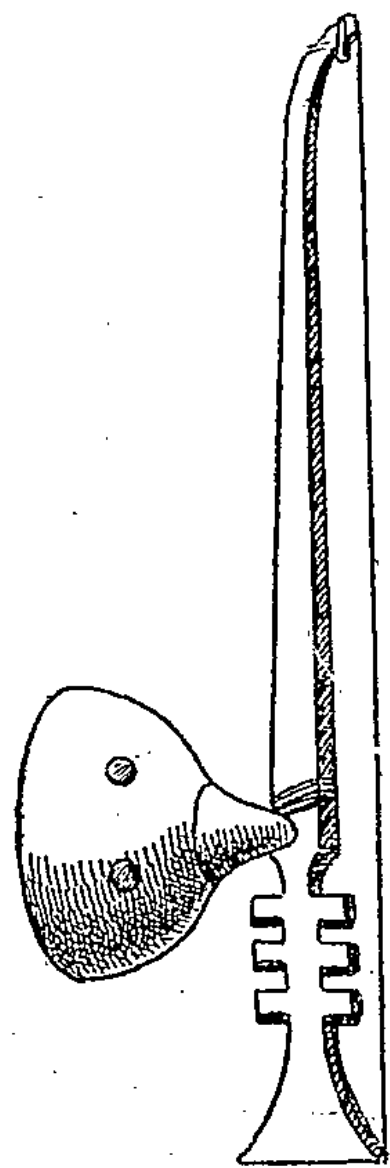
(1) *Travels in the interior of southern Africa.*

sons. Au reste, cette manière de tenir l'instrument m'a frappé; elle prête des grâces à la Hottentote qui en joue.

Il serait intéressant de savoir auquel, du Boschjesman, du Hottentot ou même du Cafre (on le trouve aussi chez ce dernier), appartient en propre le *Gorah*. Quelle que soit la solution du problème, l'arc éolien du Sud-Afrique n'en demeure pas moins un précieux spécimen de la facture instrumentale des hommes primitifs de cette région.

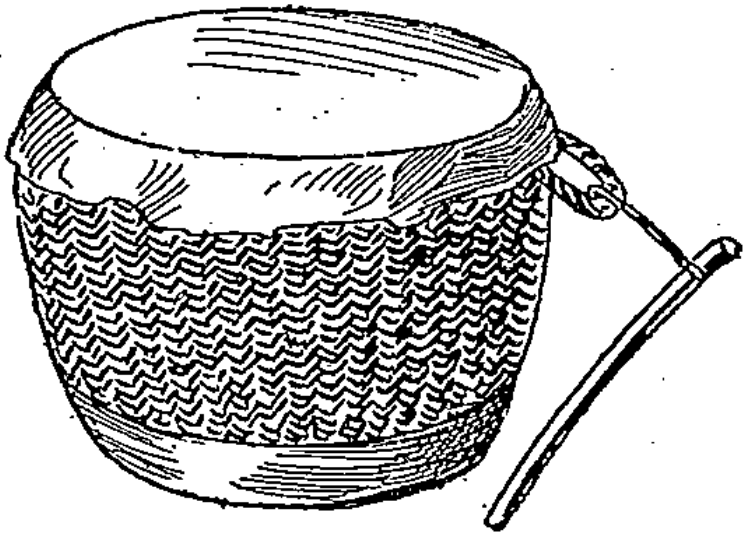
Dans notre colonie de Madagascar, grandement mélomane, le *Marouvané* ou *Valya*, en nombre à l'Exposition, est l'instrument de particulière prédilection des Malgaches. On le dit d'origine Sakalave; sûrement, il n'est point venu de l'Afrique. On voit dans l'archipel de la Sonde un organe de même genre, différent, il est vrai, par sa construction et par la matière, de ses cordes: mais les Malais ont pu tout aussi bien le recevoir des Malgaches que ceux-ci de ceux-là. Sur un bambou fraîchement coupé, de longueur variée (il en est ne dépassant pas 0^m,60, alors que celui de mon dessin mesurait 1^m,40 de long sur 0^m,08 de diamètre) et soigneusement évidé, les indigènes soulèvent avec beaucoup d'adresse, au moyen d'un couteau, des fibres qu'ils espacent, de distance en distance, autour du bambou, ces filaments constituant, dans l'espace compris entre deux nœuds, de véritables cordes sous lesquelles on glisse, pour les tendre fortement, de petits chevalets mobiles ayant également mission, suivant qu'ils laissent plus ou moins grande la partie vibrante, de fixer l'accord de l'instrument. Je n'ai pas eu la possibilité de déterminer cet accord que je crois être diatonique. Le nombre des cordes est assez volontiers de

sept ou huit, bien qu'il puisse s'élever à douze ou quinze, si des fibres ont été détachées tout autour du cylindre. Pour jouer le *Marouvané*, on l'appuie sur la hanche en le soutenant obliquement, et on le fait tourner au fur et à mesure des besoins de la percussion des cordes, qui se pratique à l'aide d'une baguette longue et pointue. Le son ainsi obtenu est, de l'avis de tous, des plus agréables, malgré sa faible intensité. Ce *Marouvané* est, plus particulièrement, affecté à la danse.



Vient ensuite le *Tritri* ou *Tzé-tzé*, très répandu, de même, sur la côte orientale d'Afrique, et qu'ici l'on emploie pour accompagner le chant. C'est un monocorde dont la caisse est une demi-gourde ayant à sa partie supérieure un second fragment de gourde, triangulaire, fendu pour recevoir un manche qui se projette à angle droit. Ce manche, de bois léger, est garni de trois touches séparées par des encoches, ce qui permet de varier les intonations de l'unique corde qu'il sous-tend, en l'appuyant, tour à tour, sur chacune de ces touches. L'instrument mesure de 0^m,50 à 0^m,60, d'un

bout à l'autre du manche; la corde est de fibre de aphia : quelquefois, une seconde corde est attachée sur le côté du manche et accompagne, en bourdon, la corde principale. On ne vante pas trop les qualités sonores de ce fruste appareil.



Je citerai encore une guitare (?) à six cordes, très suspecte d'importation arabe; des tambours à foison, des flûtes de roseau, le tout de maigre intérêt. Tous les airs notés dont j'ai connaissance, comme musique Malgache,

ne valent pas la peine prise par les voyageurs pour les recueillir, tant ils ressemblent à notre *musiquette*. On nous parle bien de la saisissante mélancolie des chants de cette île lointaine, de tonalités étranges, mais rien ne nous parvient de ces radieuses beautés auxquelles, pourtant, je crois fermement.

EDMOND BAILLY.

TOLSTOÏ ET SES TRADUCTEURS

Ce qui m'a le plus indigné en Russie, lors d'un petit voyage que je fis il y a six ans, c'est la censure des livres et journaux telle qu'elle est exercée partout par le Saint Synode. Même dans le *Times* de Londres, que je lisais dans la salle de lecture du Slavianski Bazar, hôtel principal de Moscou, j'ai trouvé des paragraphes entiers biffés, noircis, *caviarés* comme disent les Russes, et jamais de ma vie je n'ai été plus intrigué à savoir ce qui se cachait sous ces taches impénétrables d'encre indélébile. A la vérité, cette manière de traiter tout le monde en enfants a quelque chose de révoltant. Quel bonheur, pensai-je alors, d'être né Français, Anglais ou Américain, avec le droit héréditaire de lire ce que bon nous semble ! J'avouerai toutefois que, depuis l'accueil fait au dernier roman du comte Léon Tolstoï, *Résurrection*, par les éditeurs d'Europe et d'Amérique, je me suis un peu ravisé, en ce qui concerne notre supériorité sur ce point. L'esprit de la censure russe pénètre dans tous les pays ; il se trouve des succursales du Saint Synode dans presque toutes les capitales du monde, et cet *index expurgatorius* moderne n'est pas du tout l'œuvre des gouvernements, mais bien celle des simples particuliers, — éditeurs, rédacteurs, traducteurs, — lesquels, en faisant des mutilations monstrueuses, croient aller au-devant des désirs de leur clientèle. Il en résulte que partout on trouve de *Résurrection* des traductions absolument dénaturées. Partout on constate des coupures, des changements, des atténuations de pensée, partout on devine la censure plus ou moins inhospitalière et brutale. Le grand Moscovite a dû subir des procédés de nature à blesser l'amour-propre d'une bien moindre personnalité. Au moins pouvons-nous tirer parti de ces actes vexatoires pour faire la comparaison des coupures pratiquées par les divers traducteurs et en déduire les caractéristiques nationales des responsables.

Il y a lieu de remarquer, tout d'abord, que *Résurrection* est moins un roman qu'un réquisitoire dressé par-devant le Tribunal de la conscience contre presque toutes les institutions les plus vantées de la civilisation actuelle. L'auteur attaque l'armée, la magistrature, l'Eglise, la société avec toute la puissance de son talent. Il cherche partout le côté faible de notre système gouvernemental et lui fait une guerre sans trêve. Il démontre de façon décisive que la plupart des maux de l'humanité résultent de la violence des gouvernants, de leur système pénal, de leurs privilèges, de leurs guerres. Sans cet objectif, il n'aurait plus de

raison d'être. Soumettre un tel ouvrage à une censure protectrice de tout ce qu'il condamne, c'est le livrer à ses pires ennemis. En Russie, c'est précisément ce qui est arrivé. Le Saint Synode a bien voulu laisser paraître cette philippique contre notre civilisation après en avoir retranché les parties les plus essentielles. Il a, en effet, selon le proverbe anglais, fait jouer *Hamlet* sans le rôle d'Hamlet. Le censeur, par exemple, a écarté tout ce qui a trait à la question militaire, tout ce qui pourrait froisser les préjugés de la classe officielle, et, là où il n'a pas supprimé des pages entières, il s'est souvent permis de les remanier et de les retoucher à sa guise. Ce n'est qu'à Londres qu'on a pu présenter une édition complète de *Résurrection* en langue russe, l'édition Tchertkoff. Une troisième édition russe, conforme à celle de M. Tchertkoff, vient de paraître à Berlin. Le texte, même des plus autorisées, laisse quelque chose à désirer par suite de l'habitude de l'auteur de changer à plusieurs reprises ce qu'il a écrit, circonstance qui le rend peu populaire dans le monde des éditeurs, des traducteurs et des imprimeurs. Il ne se montre jamais satisfait de la forme de son œuvre.

C'est en Amérique, ce prétendu pays de la liberté, et non en Europe occidentale, qu'on a réussi à surpasser l'arbitraire de la censure russe. Le représentant de Tolstoï à New-York a conclu, il y a un an, avec le directeur d'une des meilleures revues des États-Unis, un contrat d'après lequel *Résurrection* devait paraître chez lui mensuellement. On était tombé d'accord, pour omettre, par égard pour les *misses* américaines, tout passage du livre qui toucherait de trop près à certaines questions de sexe, — car en Amérique on n'écrit des romans que pour les demoiselles. Malheureusement, l'agent du comte, se fiant trop au prétendu socialisme de ce directeur et supposant qu'il ne se placerait qu'au point de vue puritain, lui accorda le droit absolu d'abrégé et de corriger le texte, droit dont celui-ci ne tarda pas à abuser. D'abord, sous le prétexte de sauvegarder les susceptibilités de ses lecteurs et lectrices, il a voulu voir un livre immoral dans ce roman dont le caractère profondément moral saute aux yeux. Dans l'original, Tolstoï présentait son héros, le prince Nekhludov, comme un jeune homme simple et vertueux qui aime la belle paysanne Katoucha sans le savoir. Trois ans plus tard, après avoir mené une vie irrégulière et dissipée dans la Garde à Pétersbourg, il revient à la campagne et accomplit la ruine de la jeune fille sans hésitation ni remords. Le rédacteur américain, dans son désir d'abrégé ce récit par lui jugé trop peu pudique, a tenu à ce que la séduction s'effectuât dès la première visite du prince. Il en résulte que, dans la version américaine, c'est un jeune étudiant, rêveur et poète, avec le plus haut idéal de la vie, que nous voyons se conduire en roué, et que nous échappons complètement à l'impression que nous aurait causée le récit de trois ans d'une vie militaire désordonnée.

Pas un mot contre la guerre n'a été toléré, ce qui nous permet de juger des progrès déjà faits par le militarisme aux États-Unis. Mais ce n'est pas tout. Tolstoï a eu la hardiesse de déclarer que l'équité condamne la propriété territoriale, individuelle. C'en était trop pour le publiciste américain. Il s'est borné à parler de « l'iniquité du système foncier russe ». Il y a lieu ici de rappeler la préface du dernier livre du comte

Tolstoï, *Qu'est-ce que l'Art?* où il s'est plaint de ce que la censure russe, lorsqu'il avait condamné la propriété foncière individuelle dans un de ses écrits, eût ajouté les mots « comme elle se pratique en Angleterre », et voici qu'aujourd'hui on suit en Amérique les procédés les plus arbitraires du Saint Synode. Il semble que dans le pays de Henry George on ne parle pas volontiers de ses doctrines. Après deux mois, *Résurrection* a cessé de paraître dans la revue de New-York, mais ces deux mois ont suffi pour nous convaincre de l'influence abusive d'une censure américaine. Les quelques chapitres parus ont été corrigés, écourtés, transposés, modifiés, d'une manière incroyable. Jusqu'à présent, deux autres éditions de *Résurrection* ont vu le jour en Amérique. L'une, qu'on a appelée « Awakening (« Réveil »), suivant l'exemple de ladite Revue, est évidemment reproduite de l'édition censurée de Pétersbourg. La moitié du roman a disparu, ou peu s'en faut. On parle assez clairement de la propriété foncière, mais on ne dit pas un mot contre l'armée, l'Eglise et les tribunaux. Il va de soi que le traducteur a dû voiler certaines expressions trop colorées relativement aux sexes.

L'autre traduction, admirablement faite par M^{me} Maude, en Angleterre, porte le nom de Dodd, Mead et Cie, éditeurs de premier ordre qui en ont reçu l'autorisation expresse de l'auteur, mais, ici, il a fallu se soumettre à des modifications dans l'intérêt d'une moralité de parade. En se pliant à ces exigences américaines, on a pu réaliser une assez forte somme pour les Doukhobors exilés, auxquels sont consacrés tous les bénéfices tant de l'auteur que de la traductrice anglaise. Dans le but d'augmenter cette somme, le comte n'a pas défendu l'enregistrement de ses droits d'auteur à Washington, quoiqu'il eût des hésitations à ce sujet. Pourquoi en effet défendrions-nous à d'autres de réimprimer un bon livre, et comment d'autre part pouvons-nous justifier l'acceptation de droits d'auteur provenant de la vente d'un mauvais livre?

En Angleterre, les agents du comte Tolstoï n'ont voulu consentir ni à la constatation de ses droits d'auteur, ni aux changements les plus légers dans le texte. Dans ces conditions, il n'y avait qu'un seul journal qui osât présenter *Résurrection* au public, dans son texte intégral, le *Clarion*, organe distingué du socialisme, et c'est un socialiste libre, Henderson, qui a dû se charger plus tard de la publication du livre complet. Chez des éditeurs moins éclairés, on aurait trouvé le même puritanisme en Angleterre qu'en Amérique.

En Allemagne, les traductions de *Résurrection* fourmillent, et l'on en voit de nouvelles de jour en jour. On m'a parlé d'une douzaine d'éditions distinctes, mais je n'en connais que cinq. Evidemment, il ne saurait être là question de droits d'auteur. Prenons comme échantillon l'édition Janke de Berlin, « Auferstehung », traduction de M. Hauff. Ici, également, le traducteur a ménagé ses lecteurs. Plus de puritanisme, c'est vrai, mais pas un mot contre les prêtres, ni contre les magistrats. Comment expliquer qu'avec tout cela il ait reproduit sans modification tout ce que l'auteur russe a dit contre le militarisme? Cela m'a donné à penser. Est-il vrai que, dans la capitale même du Kriegs-Herr, l'Eglise et la magistrature soient plus considérées que l'armée? Au premier abord on

s'en étonne, mais c'est précisément ce à quoi on aurait dû s'attendre. Tout voyageur qui a vu les jeunes soldats allemands, ces gros blonds imberbes aux joues rouges, doit savoir que c'est à contre-cœur qu'ils se font guerriers. D'où vient donc le militarisme allemand ? C'est tout bonnement que l'autorité veut cet état de choses et que l'Allemand adore l'autorité, qu'elle soit dans l'Eglise, dans l'Etat, ou dans un comité central quelconque. En ce qui concerne le régime foncier, l'édition Janke a été améliorée à l'américaine. Il paraît que le comte Tolstoï ne condamne que les *grands biens*, et qu'il ne s'agit pas de ses propres opinions, mais de celles du prince Nekhludov. La traduction de M. Hess (Deutsche-Verlags-Anstalt, Stuttgart et Leipzig), ne change rien aux doctrines de Henry George, ni aux passages contre l'Eglise, et pour le reste, suit l'exemple de M. Hauff, surtout en ce qui concerne le militarisme. L'édition publiée à Halle par Otto Kenkel va plus loin, en sens inverse, et se montre favorable au clergé et à l'état-major !

En France, nous avons à suivre les caprices du monde littéraire dans la traduction de M. de Wyzewa (Perrin et C^{ie}). Il a commencé par omettre tout ce qui se trouve d'antimilitariste dans *Résurrection*. Nous donnons ici quelques-uns des passages supprimés d'après la traduction complète de M. Halperine-Kaminsky, dont nous parlerons plus tard :

« En général, le service militaire est dissolvant, en ce qu'il met les hommes dans des conditions d'oisiveté complète. L'honneur spécial du régiment, de l'uniforme, du drapeau, en même temps que le pouvoir discrétionnaire des chefs, d'une part, et d'autre part, la soumission servile des subordonnés, tiennent lieu du travail utile et des devoirs imposés à tous les hommes.

« Mais, lorsque, à ce dissolvant renfermé dans le service militaire lui-même, au point de vue général, avec son honneur du régiment, de l'uniforme, du drapeau et l'autorisation de la violence et de l'assassinat, vient s'ajouter celui de la richesse et du contact avec la famille impériale, — comme cela a lieu pour les régiments de la garde, où servent seulement les officiers riches et nobles, — il en résulte un état d'égoïsme insensé. Et c'est dans cet état que se trouvait Nekhludov depuis qu'il était devenu officier et qu'il vivait comme ses camarades.

« Il n'avait rien à faire qu'à revêtir un bel uniforme, bien confectionné par d'autres ; un casque et des armes, également faits, nettoyés et servis par d'autres ; caracoler sur un superbe cheval, nourri et dressé par d'autres encore ; galoper avec ses camarades, brandir son sabre, tirer des coups de feu et apprendre ce métier à d'autres hommes. C'était là toute la besogne, et les plus hauts placés, — jeunes et vieux, le tsar, son entourage, tous, — non seulement approuvaient cette occupation, mais la louaient et s'en montraient reconnaissants. On considérait, en outre, comme bon et important de dépenser de l'argent sans approfondir son origine, de manger, et surtout de boire, ensemble dans les clubs d'officiers ou dans les cabarets les plus chers ; puis, les théâtres, les bals, les femmes ; de nouveau la galopade, le moulinet du sabre ; et encore l'argent jeté à pleines mains, le vin, les cartes et les femmes.

« Un civil qui mènerait une semblable vie ne pourrait se défendre d'en avoir honte au fond. Les militaires, au contraire, la considèrent comme absolument indispensable et s'en glorifient, surtout pendant la guerre, comme cela arrivait à Nekhludov, entré au service après le commencement des hostilités contre la Turquie. »

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE XIII

M. de Wyzewa, en omettant ces paragraphes, démontre qu'il comprend le génie français. Il sait que pour les Français la gloire militaire est une maladie endémique. Il ne s'agit pas ici d'une éducation forcée comme en Allemagne. Le penchant français pour la guerre tient sans doute au sang latin. Je me souviens qu'à Rome, il y a quelques années, j'assistai à une représentation dans un théâtre italien. L'auteur s'était permis quelques plaisanteries innocentes au sujet des officiers de l'armée. L'assistance ne voulut pas les entendre, et les acteurs provoquèrent des sifflements significatifs. Je ne pus me l'expliquer. On se moque de toute autre profession, pourquoi pas de la profession militaire? Simple Américain du siècle passé, je ne m'en rendais pas compte alors. Aujourd'hui, je le vois clairement, car nous autres Américains, en sommes presque arrivés là (1).

Chose remarquable; M. de Wyzewa, en même temps qu'il ne laisse rien passer contre le militarisme, tolère tout ce qu'il a plu à Tolstoï de dire contre l'administration de la justice. Comme il suit le convoi des détenus en Sibérie, Nekhludov se met à réfléchir sur le système pénal. Voici le résultat de ses observations dans la traduction assez littérale de M. de Wyzewa :

« Il avait l'impression, d'abord, que, entre tous les hommes qui vivaient en liberté, la magistrature et l'administration choisissaient les plus ardents, les plus éveillés, en un mot les plus vivants, mais aussi les moins prudents et les moins rusés; et que ces hommes, sans être plus coupables ni plus dangereux que ceux qui restaient en liberté, se voyaient enfermés dans des prisons, des étapes, des bagnes, où on les maintenait durant des années dans l'oisiveté, loin de la nature, de la famille, du travail, c'est-à-dire en dehors de toutes les conditions normales de la vie humaine.

(1) Je viens de recevoir la traduction italienne de *Résurrection* (Resurrezione, Traduzione di Nina Romanowski sul manoscritto Russo, autorizzata dall'autore, Fratelli Treves, Milano) trop tard pour lui consacrer une place suffisante dans cette étude. La traductrice a reproduit fidèlement l'opinion de Tolstoï, au sujet du militarisme; serait-il possible que, tandis que l'Amérique est atteinte de cette maladie funeste, l'Italie fût au contraire à la veille de s'en guérir? M^{me} Romanowski conserve aussi les chapitres relatifs à l'Eglise, mais, pour le reste, suit au pied de la lettre la traduction française de M. de Wyzewa. Nous croyons déjà savoir que les Italiens ne sont pas trop jaloux de leur Eglise.

« En second lieu, Nekhludov avait l'impression que ces hommes, dans les prisons, étapes, etc., se voyaient soumis à toute une série d'humiliations, — chaînes aux pieds, menottes, tête rasée, costume de prison, — qui n'avaient d'autre objet que de détruire en eux ce qui constitue les principaux mobiles de la vie morale pour la grande moyenne des hommes, c'est-à-dire le souci du respect d'autrui, la honte, le sentiment de la dignité humaine.

« En troisième lieu, Nekhludov avait l'impression qu'en exposant ces hommes à un danger constant de maladie ou de mort ou les plaçant dans cette disposition d'esprit où l'homme le meilleur et le plus moral se trouve porté, par l'instinct de conservation, à commettre et à justifier les actes les plus cruels et les plus immoraux.

« En quatrième lieu, Nekhludov avait l'impression qu'en obligeant ces hommes à ne subir jour et nuit d'autre compagnie que celle d'êtres foncièrement dépravés, — assassins, voleurs, incendiaires, — on les obligeait à subir eux-mêmes l'épidémie de cette dépravation.

« Et Nekhludov se disait encore que, en traitant ces hommes comme on le faisait, en se livrant à leur égard à toute sorte de mesures monstrueuses, en séparant les parents des enfants et les maris des femmes, en offrant une prime à la dénonciation, etc., c'était comme si l'on eût cherché à prouver à ces hommes que toutes les formes de la violence, de la cruauté, de la bestialité, non seulement n'étaient pas défendues, mais étaient même recommandées par la loi, quand elles rapportaient un profit : d'où ressortait la conclusion que toutes ces choses étaient tout particulièrement permises à des hommes privés de leur liberté, et se trouvant dans le pire dénûment.

« On dirait, en vérité, songeait Nekhludov, que cet ensemble de mesures a été inventé à dessein pour propager de la façon la plus sûre, chez les hommes les plus vivants de la nation, la dépravation et le vice ; et cela de manière à ce que la dépravation et le vice se répandissent ensuite dans la nation tout entière. Tous les ans, des milliers d'êtres humains se trouvent ainsi pervertis, dépouillés de leurs sentiments naturels, contraints à la pratique des actions les plus monstrueuses ; et, quand on a achevé de les pervertir, on les relâche, pour qu'ils puissent propager dans la nation entière les germes malfaisants dont on les a imprégnés.

« Nekhludov trouvait aussi des auteurs pour lui dire que les mesures qui l'indignaient résultaient simplement de l'insuffisance des lieux de détention et d'une mauvaise organisation qui n'allait point tarder à être améliorée. Mais cette réponse là non plus ne le satisfaisait point ; car il sentait trop que le mal qui le révoltait ne dépendait pas seulement de l'insuffisance du nombre des prisons, ni de tel ou tel défaut d'organisation. L'expérience lui prouvait que ce mal grandissait d'année en année, malgré les soi-disant progrès de la civilisation... Et il ne pouvait lire sans un mélange de dégoût et d'inquiétude ces descriptions de prisons modèles, rêvées par les sociologues, où les condamnés seraient éclairés, chauffés, nourris, fouettés et exécutés à l'électricité.

« Et Nekhludov s'indignait à la pensée que des juges et des fonctionnaires touchaient tous les ans de grosses sommes, extorquées au peuple,

simplement pour lire, dans les livres écrits par d'autres juges et fonctionnaires comme eux, les moyens d'expédier certains hommes dans des endroits lointains, de façon à en être débarassés pendant quelque temps, mais de façon aussi à ce que ces hommes périssent à coup sûr, moralement, sinon physiquement. Et, à mesure qu'il étudiait de plus près les prisons et les étapes, Nekhludov comprenait que tous les vices répandus parmi les prisonniers, l'ivrognerie, le jeu, la violence, l'impudicité, que tous ces vices n'étaient nullement la manifestation d'un prétendu « type criminel », inventé par des savants au service de l'autorité, mais qu'ils étaient la conséquence directe de l'aberration monstrueuse en vertu de laquelle certains hommes s'étaient arrogé le droit de juger et de punir d'autres hommes.

« Est-ce qu'on ne pourrait pas s'arranger pour garantir à tous ces fonctionnaires leurs traitements et même pour leur offrir une prime, à la condition qu'ils s'abstinsent désormais de ces néfastes besognes que les malheureux se croient tenus d'accomplir pour gagner leur argent? Ainsi songeait Nekhludov » (III^e partie, chapitre III).

Et Tolstoï ne se borne pas à reproduire ces réflexions de Nekhludov, mais dans toutes ses représentations des magistrats, des généraux, des hauts fonctionnaires, il laisse entrevoir les faiblesses de ces personnages imposants. Que peut-on attendre, par exemple, d'un juge qui se hâte de lever l'audience pour arriver à temps chez sa maîtresse?

M. de Wyzewa a été plus complaisant pour l'Eglise que pour la magistrature. Les deux chapitres consacrés à cette matière (I^{re} partie, chapitres xxxix et xl) manquent absolument dans sa traduction. Dans ces chapitres, Tolstoï a raconté tout ce qui se passe à l'office divin orthodoxe. Nous voyons les vêtements étranges et incommodes, nous entendons le marmottage incompréhensible, nous assistons à la mise en scène des superstitions séculaires, et le talent réaliste et minutieux de l'auteur, nous révélant le peu de sincérité qui existe derrière toutes ces cérémonies, nous fait voir combien elles s'éloignent de la doctrine simple et pratique de Jésus-Christ. Restait la question de la propriété foncière. M. de Wyzewa, comme tant d'autres, en adoucissant les paroles de Tolstoï, en a diminué l'effet.

De la comparaison des traductions allemande et française, dont nous avons parlé, il ressort que, tandis que les sujets du Kaiser ne veulent point laisser critiquer la justice officielle, mais sont prêts à entendre tout ce qu'on trouve à dire contre le militarisme, les citoyens de la République française, inversement, se montrent plus fidèles à l'armée qu'à la magistrature. Différence de tempérament national. Le Français, s'il aime la guerre, n'aime pas l'autorité. En Allemagne, l'autorité impose l'armée; en France, c'est pour l'armée qu'on accepte l'autorité. Les traducteurs connaissent leur public.

Peut-être, cependant, s'ils ont troqué et mutilé le livre du comte Tolstoï, n'est-ce pas seulement pour complaire au public, mais parce qu'ils ont pensé intérieurement que l'auteur pourrait bien avoir raison et qu'ils ont eu peur de leur propre soupçon. Heureusement il existe dans chaque langue au moins une traduction complète et intégrale, celle de M. Tchertkoff en russe, celle de M. Halpérine-Kaminsky (E. Flam-

marion, éditeur) en français, celle de M^{me} Maude en anglais, celles de Wadim Tronin et Ellse Frapan (F. Fontane et Cie, Berlin) et de Wladimir Czumikov (Eugen Diedrichs, Leipzig) en allemand. Il y a des traductions scandinaves et slaves, mais je ne les connais pas. On pourrait y trouver des données pour se faire une idée de ces peuples respectifs.

Le comte Tolstoï a le droit de se plaindre de la réception faite presque partout à son dernier roman, mais les acheteurs de livres ont aussi leurs griefs à faire valoir. L'acheteur d'un roman qui porte le nom de Tolstoï est dans son droit en exigeant qu'on lui livre bien l'œuvre de Tolstoï. C'est un dol pur et simple de lui livrer un ouvrage écourté et modifié sans autorisation et sans aucune indication de son vrai caractère. Cependant, même dans les méfaits des éditeurs et traducteurs, nous avons trouvé une pierre de touche qui nous a révélé l'esprit des nations : le pharisaïsme anglo-saxon, l'autoritarisme allemand, le militarisme français. En tout cas, il faut convenir qu'il n'y a pas seulement un jeu de mots dans le proverbe italien : *Traduttore, traditore*. Il existe encore des traducteurs qui sont traîtres vis-à-vis de leurs auteurs, de leurs lecteurs et de la vérité.

ERNEST CROSBY.

New-York.

LE PARTI SOCIALISTE

ET

LE MINISTÈRE FRANÇAIS ⁽¹⁾

Le ministère Waldeck-Rousseau-Millerand a dû prendre position à maintes reprises dans les grèves considérables qui ont éclaté depuis un an. La croissance du mouvement capitaliste, les travaux extraordinaires que l'Exposition universelle a semés un peu partout et dans tous les pays, le machinisme de plus en plus perfectionné, ont donné en quelques mois des résultats très appréciables : on peut dire que le capitalisme international a trouvé des conditions merveilleuses pour son développement et que les bénéfices de l'exploitation du travail ont dépassé toutes les attentes. Aussi la classe ouvrière de partout a compris que le moment était venu d'agir pour la garantie de ses intérêts. Des réclamations, des revendications de tout ordre ont été dressées, et les prolétaires de toutes les corporations ont essayé de profiter du mouvement florissant des affaires capitalistes.

Naturellement le patronat a tout d'abord refusé d'examiner ces revendications, et il a voulu transformer les réclamations économiques des ouvriers en manœuvres politiques. Il a cherché à détourner l'opinion publique du problème économique qui se posait et qui était celui-ci : « Les bénéfices réalisés « par le capital dépassant de beaucoup les moyennes, ceux qui, par leurs « efforts quotidiens, créent ces mêmes bénéfices et les produits de toutes « sortes, — les ouvriers, — ont-ils droit à un salaire plus élevé, à une rémunération un peu plus en rapport avec la cherté des vivres et l'augmentation des loyers? »

Depuis vingt-cinq ans, le patronat international avait profité du régime de concurrence sans merci, de la guerre commerciale constante et meurtrière, pour baisser les salaires dans des conditions absolument inacceptables. Les capitalistes des différentes nationalités se jetaient les uns sur les autres et détruisaient quelques fortunes individuelles, quelques prestiges commerciaux et industriels, tout en augmentant leurs bénéfices généraux.

Et ils disaient à leurs exploités : « La concurrence des autres patrons, — ou « des autres pays, — me force à diminuer votre salaire de 10, 15 ou 20 0/0 ; « si vous ne subissez pas ces nouvelles conditions, je ne pourrai plus résister « et je fermerai l'usine ! » Devant cette menace, les ouvriers acceptaient, bien qu'à contre-cœur. Aussi quand ils eurent conscience de la prospérité industrielle et commerciale des mois écoulés, ils se levèrent d'une façon unanime pour montrer leurs besoins et clamer leurs souffrances. C'est alors que les ouvriers du bâtiment de Paris et des grandes villes de France, les ouvriers de

(1) Voir *l'Humanité Nouvelle*, n° XXXV, mai 1900, page 579 et suiv.

Montchanin, de Gueugnon, du Creusot, de Châlon-sur-Saône, c'est-à-dire toute la population industrielle de Saône-et-Loire. Ceux d'Audincourt et de toute la région du Doubs, ceux de Carmaux, les mineurs et les passementiers de Saint-Etienne, ceux de Lille et de la région du Nord, jusqu'aux bonnetiers du département de l'Aube, une grande partie de la France ouvrière et exploitée se dresse devant le capitalisme et veut une augmentation de bien-être.

Ah ! nous n'avions jamais connu rien de plus tragique ni de plus farouche que la suprême résignation et la violente résistance des ouvriers de Saône-et-Loire (mai 1899) ; les tuiliers de Montchanin, les métallurgistes de Gueugnon, en lutte contre leurs patrons qui sont en même temps détenteurs du pouvoir municipal, résistent pendant plusieurs mois. D'abord ils s'adressent à la « France républicaine et socialiste », et ils lui demandent des secours moraux et matériels. Les « gros sous de la population socialiste » s'accumulent pour eux, mais ils sont des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, et bientôt la famine étreint leur cœur et leur ventre. Les gros sous du socialisme ne peuvent pas suffire, car les grèves sont nombreuses et le prolétariat, — déjà si misérable, — doit partager ses maigres ressources avec tous ses frères de travail et de misère... Alors, nos camarades de Montchanin et de Gueugnon reçoivent le cadeau de la « France Républicaine » ; ce sont des soldats et des gendarmes commandés par le Préfet et le Maire — Patron. Dès que les grévistes se réunissent, on les disperse brutalement ; s'ils s'en vont en colonne, sans désordre ni bruit, on les charge. Enfants, vieillards, femmes, tous sont livrés à la brutalité révoltante des « soudards » que la République Française met au service du patronat. Les travailleurs, d'abord abasourdis par les brusques agressions de la gendarmerie et de l'armée de la « France Républicaine », veulent protester et résister ; mais ils comprennent que la violence ne peut pas encore leur venir en aide. Ils s'enferment chez eux, et, pendant des mois, ils vivent de pissenlits et de racines... La peau parcheminée, tout amaigris, ils regardent la demeure patronale, la rage au cœur et le sang aux yeux... Cinq mois durant, ils ont souffert le martyre...

Prétendus défenseurs de la République, saltimbanques de la politique, vous qui vous glorifiez d'avoir une part de pouvoir et qui discutez sans cesse sur l'illégalité du jugement condamnant un capitaine innocent, qu'avez-vous fait pour la grâce des ouvriers de Saône-et-Loire ?

Quelque temps après ces deux grèves mémorables éclate la grève du Creusot (septembre-octobre 1899). C'était l'armée des travailleurs des hauts-fourneaux de M. Schneider, patron, maire et député, qui voulait être entendue. Elle demandait seulement, avec quelques petites réformes particulières, la reconnaissance du syndicat par le patron autocrate : il fallait pour elle qu'un organisme central prenne en mains ses réclamations et qu'il les défende au nom de tous. En un mot, il était nécessaire pour la résistance possible et utile que la classe ouvrière du Creusot ne forme qu'un bloc devant l'autorité individuelle du patron. Quelques politiciens sans vergogne, vrais pantins dont le gouvernement bourgeois des Waldeck-Rousseau-Millerand tire les ficelles, firent accepter par les ouvriers, au bout d'une semaine de grève, l'arbitrage du Président du Conseil des Ministres, M. Waldeck-Rousseau. Ce fut alors un intéressé aux affaires du Creusot, — l'arbitre lui-même, — un patron qui arbitrait entre lui, ses co-intéressés et les ouvriers. Quand l'arbitrage parut, les journaux « dits socialistes » chantèrent victoire et couvrirent de fleurs le grand bourgeois assez honnête, assez loyal pour réduire, — par l'autorité de son arbitrage écrit, — la grande morgue et le parti pris d'un des rois de la République.

Pourtant, lorsqu'on lut le document dont M. Jaurès disait « que c'était un

nouveau point de doctrine (?) à discuter », on s'aperçut bien vite que les ouvriers avaient été dupés et bernés. L'arbitre, M. Waldeck-Rousseau, l'ancien avocat du pape, l'ancien défenseur de la candidature Motte à Roubaix, n'hésitait même pas, il proclamait le droit pour les patrons de ne pas reconnaître un syndicat légalement constitué. Les patrons peuvent refuser de discuter avec le syndicat », qui représente les intérêts de leurs ouvriers. Et il imaginait un nouvel organisme, obstacle véritable à l'action et à la raison d'être du syndicat.

« Les ouvriers du Creusot enverront à leur patron, à des moments périodiques, des délégations ouvrières par atelier. » C'est chaque atelier qui va discuter à son point de vue le droit ouvrier avec le patron. C'est le droit ouvrier coupé, morcelé, c'est la volonté ouvrière divisée, c'est le syndicat anéanti en fait. Il est vrai qu'on nous annonçait à ce moment-là une nouvelle loi sur les syndicats qui forcerait les patrons à reconnaître ceux-ci. Mensonge que tout cela ! Duperie que tout cela ! En attendant, nous pouvons affirmer que le syndicat du Creusot, — amoindri par l'arbitrage de M. Waldeck-Rousseau, — voit s'élever tous les jours devant lui de nouveaux obstacles. Un syndicat subventionné par M. Schneider a des adhérents de plus en plus nombreux, et c'est cette arme politique et économique si redoutable entre de telles mains que le Président du Conseil des Ministres a su forger au milieu des acclamations des socialistes « ministériels ».

Il faut dire que nous avons blâmé de toutes nos forces, non seulement le gouvernement de la bourgeoisie capitaliste qui a l'hypocrisie et le cynisme de sa classe, mais aussi tous ceux qui approuvent de telles manœuvres. Tel socialiste, ancien royaliste, ancien blanquiste et ministériel à l'heure actuelle, qui n'a pas craint de « poser » au délégué du ministère, télégraphiant son heure d'arrivée et demandant une réunion du comité de la grève à cette même heure pour y faire les propositions de M. Waldeck-Rousseau, ce socialiste-là peut porter les fanions des ministères bourgeois, mais nous ne lui confierions jamais le plus petit morceau de notre rouge drapeau du Parti ouvrier.

La conclusion qui s'impose, quand on considère les grèves de Montchanin, Gueugnon et du Creusot, c'est que le ministère dit de défense républicaine a agi dans les grèves comme aucun gouvernement bourgeois n'avait pu agir avant lui ; ou il fait charger et piétiner nos camarades de Montchanin et de Gueugnon, ou il fait rentrer à l'usine, — tête basse et le ventre creux, — les ouvriers du Creusot, en disloquant leur unité syndicale et leur conscience prolétarienne. Il essaye de tromper les ouvriers qui réclament un peu plus de pain et un peu moins de travail, et, quand il ne réussit pas à les duper, il les fait traîtreusement charger et arrêter par ses policiers et ses gendarmes.

*
* *

Entre-temps et pour ne pas perdre l'habitude de la répression de la pensée, MM. Waldeck-Rousseau et Millerand font poursuivre le journal *le Peuple* pour outrages à l'armée (juillet 1899).

Sous le gouvernement de défense républicaine, certains journaux « dits ministériels » peuvent faire paraître tout ce qu'ils veulent, jamais on ne les inquiète, — mais si un journal indépendant répète ces mêmes articles déjà parus, immédiatement ce sont les amendes et la prison qui pleuvent dru sur lui.

C'est *le Peuple*, c'est le *Réveil des Travailleurs de l'Aube*, poursuivis dans ces conditions. Le *Réveil de l'Aube*, condamné pour diffamation envers des sœurs du Bon-Pasteur de Troyes et quelques cléricaux militants, voit son imprimerie

saisie et vendue. Il est vrai que c'est une imprimerie ouvrière fondée avec les gros sous et les efforts accumulés du parti ouvrier de l'Aube.

Le ministère de défense républicaine s'est montré dans toutes les occasions le plus inique et le plus violent des ministères bourgeois : nous constatons qu'il a eu à son service comme tous les gouvernements de l'Etat capitaliste une magistrature jugeant par ordre et une armée fusillant par ordre.

Ainsi MM. Waldeck-Rousseau et Millerand n'oublièrent pas de joindre le cynique à l'odieux. Après avoir réduit les ouvriers de Saône-et-Loire à la famine ou à la servitude, ils distribuèrent, — comme leurs prédécesseurs, — des primes et des médailles aux vieux ouvriers ayant au moins trente années de service dans les mêmes bagnes capitalistes (11 novembre 1899). *Le Temps* du 12 novembre, qui raconte cette « belle » cérémonie, apporte les allocutions de Waldeck-Rousseau et Millerand qui parlent « de la fraternité des patrons et des ouvriers, car ces derniers ne sont que les dignes collaborateurs des premiers ». Ouf! cette déclaration qui fait la joie et l'admiration du grave journal bourgeois, contente-t-elle aussi les incohérents du socialisme ministériel?

Il faut croire que oui, puisqu'ils n'ont pas protesté, et que leurs « grands » quotidiens ont inséré cette formule en la faisant suivre des éloges habituels qu'ils décernent quotidiennement au « grand » ministère. Le prolétariat militant qui constate avec nous que la Société capitaliste repose sur un antagonisme permanent entre le capital et le travail pensera que les politiciens de la bourgeoisie ont un fier toupet : c'est au moment où ils frappent les ouvriers, leurs organisations corporatives et politiques, leurs journaux, qu'ils parlent de fraternité. Allons donc! le mensonge et la duperie ont des limites.

*
*

Le 18 janvier 1900, le citoyen Dejeante, interpelle le ministère sur les grèves du Doubs et de la Loire. Il montre l'attitude scandaleuse des grands patrons de la région qui sont maires des communes en grèves. Ce sont eux, ce sont les Japy et consorts, qui, munis de l'écharpe municipale, commandent les charges de cavalerie et les manœuvres des soldats à qui l'on fait faire la petite guerre contre les grévistes. Avec toute l'éloquence que donnent le sentiment de la vérité et la conscience socialiste, le citoyen Dejeante critique l'attitude du préfet sur le champ de grève qui a failli devenir un champ de bataille. Le gouvernement répond et couvre entièrement ses fonctionnaires. On se souvient que les ouvriers d'Audincourt et des environs avaient résolu de faire « l'exode » vers Paris. Ils avaient quitté leurs localités inhospitalières et, comme une armée en marche, — l'armée de la faim, — ils étaient arrivés à Belfort, conduits par notre camarade Quilici et la citoyenne Sorgue. Ils trouvent Belfort entouré par un cordon considérable de troupes : Quilici et Sorgue sont arrêtés et emprisonnés. On empêche les grévistes d'entrer dans la ville. Pourtant la Bourse du travail de Belfort avait préparé les secours nécessaires, et elle assurait qu'aucun désordre n'était à redouter. Le maire de la ville avait permis et les collectes et l'entrée en ville des malheureux grévistes. — Sur l'ordre du préfet, — lisez sur l'ordre du gouvernement, — on laisse la malheureuse cohorte d'hommes et d'enfants coucher dehors, par terre, par un froid terrible. On la pourchasse ensuite jusqu'à ce qu'elle soit revenue à son point de départ, où elle s'est de nouveau livrée, pieds et poings liés, à la cupidité et à l'oppression patronales.

Ce sont les charges de cavalerie faites par la gendarmerie et les dragons contre les tisseurs de Saint-Étienne qui sont dénoncées. Rien n'y fait :

10 socialistes, « ministériels quand même », refusent de voter l'ordre du jour de Dejeante « regrettant l'intervention de l'armée dans les grèves du Doubs, « de Saône-et-Loire, de la Loire et de l'Isère » et 20 ministériels votent l'ordre du jour, « approuvant l'attitude et les déclarations du gouvernement ».

Vraiment, le patronat aurait bien tort de se gêner. M. Waldeck-Rousseau n'a plus d'obstacle à la Chambre, que les 20 députés qui sont restés socialistes; le parti socialiste est divisé, son action est annulée. En avant! gendarmes et policiers, sus aux prolétaires qui périssent de faim et de misère pour avoir revendiqué leur droit?

*
*
*

Au banquet des associations ouvrières de production (février 1900), 128 coopératives étaient représentées. Ces associations « dites ouvrières » se composent de 3.000 patrons ou coopérateurs, et de 6.000 salariés exploités par les coopératives. Elles sont l'idéal de MM. Waldeck-Rousseau et Millerand qui les glorifient, « puisqu'elles représentent, — à leurs yeux, — *l'association du capital et du travail?* » Nous nous demandons si les 6.000 salariés, producteurs sans co-propriétés, sont de cet avis; nos ministres de défense républicaine auraient bien dû nous le faire avoir. Bref, M. Millerand a fait un grand discours politique où il affirme que la phrase fameuse : « *l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes*, n'a plus le sens « vague qu'on lui attribuait autrefois » : son sens ministérialisé, *c'est que l'homme se fait à lui-même sa destinée*, dans le milieu capitaliste! Ainsi une des formules les plus précises du collectivisme, celle qui affirme le plus notamment la lutte de classe, interprétée par M. Millerand, ne signifie plus qu'une chose, c'est qu'on est patron ou ouvrier dans la société capitaliste, suivant qu'on a fait sa destinée d'une façon ou d'une autre!

M. Waldeck-Rousseau dit catégoriquement que ces coopératives de production, exploitant 6.000 salariés, représentent l'avenir de l'humanité. Pauvre humanité! Pauvre avenir!

Les déclarations et les actes ministériels sont bien concordants; toujours la garantie dans le présent ou l'affirmation pour l'avenir des privilèges de l'exploitation capitaliste.

Et quand le citoyen Sembat porte à la tribune de la Chambre la question des bataillons d'Afrique et des compagnies de discipline, et qu'il en demande l'abolition, quand les citoyens Sembat et Alexandre Zévaès protestent contre la nouvelle disposition sortie de l'initiative du « grand » ministère et mettant l'armée coloniale à la disposition du ministère de la Guerre (avril 1900), MM. Waldeck-Rousseau et Millerand répondent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et nos néo-socialistes acceptent ces déclarations ministérielles. — C'est l'armée coloniale qui pourra, — quand le ministre de la Guerre le voudra, — faire tous les coups d'Etat, — en services commandés.

Jamais on n'avait vu pareille servilité politique; nous sommes revenus aux beaux jours des majorités indestructibles des « chiens couchants ».

Mais la lutte de classe continue à s'imposer à l'opinion publique : c'est la grève des mineurs de Carmaux (avril 1900), qui demandent une augmentation de salaire. La force armée, de nouveau mise au service du patronat, accable nos camarades; les uns sont arrêtés et condamnés, les autres chargés... C'est toujours la même intervention brutale et flagrante en faveur des patrons exploités.

Les mineurs de Carmaux sont tellement maltraités et pressurés qu'ils

doivent, eux aussi, comme les travailleurs de Saône-et-Loire, rentrer dans « leurs trous » en protestant contre les menées policières du gouvernement de défense républicaine.

Ils votent un ordre du jour très digne, qui flétrit ce gouvernement et affirme que les travailleurs ne peuvent compter que sur la force de leur organisation pour avoir un peu plus de justice dans la Société actuelle !

C'est bien ce que nous leur avons toujours dit.

Au-delà des océans, aux Antilles, nos camarades ouvriers de la Martinique refusent le travail. Ils ne peuvent vivre, disent-ils, avec 0 fr. 50 par jour. Un patron nommé Liottier demande la troupe pour « garantir ses propriétés ».

Sans même consulter le maire, le gouverneur envoie directement à l'usiner un peloton d'infanterie de marine commandé par le lieutenant Kahn. On connaît tous les détails de la fusillade du François : sans sommation, le lieutenant Kahn fait dix cadavres de grévistes et quinze blessés.

Aujourd'hui, il est trop tard pour raconter cet épisode de la lutte terrible entre les usiniers coloniaux et le prolétariat des Antilles.

Mais il est nécessaire d'apporter notre protestation contre les quotidiens « dits socialistes » qui ont voulu faire de ce crime patronal, gouvernemental et militaire, — un crime *seulement militaire*. Le *c'est la faute aux officiers* de ces journaux n'a pas pu passer : le comité général et les groupes socialistes ont encore une fois vigoureusement flétri le ministère de « défense capitaliste ». Le prolétariat n'a pas voulu avaler la couleuvre des agents de la défense républicaine.

Une république bourgeoise se défend en fusillant des ouvriers, comme une monarchie ou un empire bourgeois, et toute la rhétorique des politiciens ne pourra enlever les traces sanglantes que l'histoire suivra derrière MM. Waldeck-Rousseau, Millerand et autres grands criminels.

La manifestation du Père-Lachaise du 27 mai 1900 a été marquée par des incidents, des assommades qu'on n'avait pas vues depuis le gouvernement de M. Dupuy. Deux ouvriers, membres du Parti ouvrier français, ont été assommés et un troisième arrêté, sans aucune provocation de leur part. Le ministère Waldeck-Rousseau-Millerand n'a pas voulu laisser les prolétaires glorifier les morts de 1871 : la classe ouvrière, — en régime capitaliste, — ne peut honorer ses martyrs sans recevoir les « bourrades et les passages à tabac » d'une police à tout faire.

Mais c'est quelques jours plus tard qu'éclata la grève des métallurgistes de Chalon-sur-Saône.

Tout le monde sait quel crime abominable le gouvernement de M. Waldeck-Rousseau a commis : il a fait fusiller dans les rues de Chalon des travailleurs qui ne demandaient encore qu'une augmentation de bien-être. Le motif avoué, c'est que les gendarmes avaient reçu des pierres : le résultat acquis, ça été les trois cadavres d'ouvriers traîtreusement frappés par les balles des gendarmes.

Le sang ouvrier a coulé à Chalon-sur-Saône comme au François, sous un ministère soutenu par ce qu'on appelle « la démocratie républicaine », c'est-à-dire des mélinistes repentis, des radicaux pâles et roses et des socialistes qui voudraient se réclamer de la classe ouvrière.

Répondant à l'interpellateur, M. Simyan, député de Saône-et-Loire, qui concluait d'ailleurs à sa confiance dans le ministère fusilleur, M. Waldeck-Rousseau a couvert toutes les responsabilités : les patrons, le préfet, la magistrature, les gendarmes. Et, encouragé par les applaudissements d'une majorité capitaliste servile, il a été plus loin : « On nous reprochait, tout à l'heure, — a-t-il dit en terminant, — comme un acte de tyrannie d'avoir « mis sous la protection de 20 gendarmes 2 ouvriers qui voulaient rentrer

« à l'usine; j'affirme que nous n'avons fait que notre devoir en sauvegardant la liberté du travail. »

Malgré une éloquente et décisive réponse du citoyen Alexandre Zévaès, qui a parlé au nom de toute la classe ouvrière, 22 socialistes ministériels ont applaudi à cette doctrine bourgeoise, — s'il en est une, — de la soi-disant liberté du travail qui permet et qui veut toutes les fusillades d'ouvriers. 22 « socialistes ministériels » ont voté l'ordre du jour de confiance au ministère, bien que l'un d'eux, M. Carnaud, soit venu dire à la tribune qu'il s'élevait contre la fusillade de Châlon!

Bien plus, pressés par de mesquines préoccupations politiques, dix-huit d'entre eux ont voté la motion de M. Massabuau, réprochant les doctrines collectivistes dont ont abusé les travailleurs.

Aussi, la majorité capitaliste de la Chambre, après qu'elle a applaudi aux assassinats répétés d'ouvriers, pousse la férocité et l'ironie jusqu'à défendre à la classe ouvrière d'avoir un idéal autre que celui d'exploitation, de boue et de sang qu'elle lui présente. O inconscience d'une classe privilégiée et rapace, tu ne connais pas de limites!

Quant à nous, quant à la classe ouvrière, elle se souvient des justes et fortes paroles du Manifeste des Socialistes-Révolutionnaires : *Le Parti socialiste, parti de classe, ne saurait être ou devenir, sous peine de suicide, un parti ministériel.* Nous pensons que le vote de la motion Massabuau par ceux des députés qui avaient suivi une autre tactique que la nôtre donne assez fortement raison à cette vérité sans que nous insistions davantage.

Nous demandons seulement à ceux-là quelles explications ils pourront donner à la classe ouvrière, et nous leur rappelons la circulaire du Conseil national du parti ouvrier du 30 juillet 1889 qui disait :

« Avez-vous songé aux déceptions inévitables qui suivront, à la banque-
« route à laquelle sera acculé le socialisme lorsqu'après quelques mois ou
« quelques années de participation au gouvernement, ni les prolétaires de
« l'usine, ni ceux du champ, n'ayant vu modifier leur situation, — immodi-
« fiable au régime capitaliste, — se retourneront contre nous pour nous
« demander des comptes ? »

*
* *

Lorsque nous montrions, il ya deux mois, que le socialisme devait répudier toutes les pseudo-réformes du ministère dit de « défense républicaine », parce que ces pseudo-réformes étaient dirigées contre le prolétariat militant et organisé, nous ne pouvions pas prévoir jusqu'où iraient le cynisme et la duperie du « plus fusilleur des ministères. »

Il faut dire toute sa pensée ; il faut que les socialistes révolutionnaires montrent à la classe ouvrière dans quel gouffre d'inconscience et d'ignominie on a voulu la plonger. Encore une fois, la bourgeoisie capitaliste a essayé de tourner le magnifique monument d'organisation et de lutte que le socialisme a bâti contre elle ; encore une fois, des politiciens astucieux et menteurs ont cru avoir bien vite raison de la loyauté et des volontés prolétariennes.

Ils avaient cru pouvoir assassiner, fusiller et opprimer la classe ouvrière sans même qu'elle récrimine, parce qu'un radical rallié au collectivisme lui envoyait quotidiennement son baiser de Judas par l'intermédiaire des feuilles avancées et des journalistes sans probité politique. Il n'en est rien, la classe ouvrière a protesté : sa protestation véhémement résonne encore au loin, et elle maudit les gouvernants meurtriers du François et de Chalon-sur-Saône, avec tous ceux qui les ont approuvés.

Et nous avons eu la douleur de constater que des amis d'hier, des dévoue-

ments d'hier sont allés s'échouer sur l'écueil ministériel, « le cœur léger », approuvant les assassinats de prolétaires, comme ils avaient déjà approuvé les projets de loi puérils et misérables : on peut dire aujourd'hui que, — depuis la constitution du ministère Waldeck-Rousseau-Millerand, les socialistes ministériels ont constamment « sacrifié les intérêts supérieurs du socialisme à de bas intérêts politiques ». Ils ont oublié que le prolétariat formait un parti de classe dont les intérêts politiques et économiques sont absolument antagoniques de ceux des différents partis bourgeois.

C'est toute la charte constitutive du Parti socialiste français, c'est la base fondamentale du socialisme international qu'ils ont violée, et comme on pouvait s'y attendre, — ils ont piétiné eux-mêmes les conditions de l'organisation unitaire qu'ils avaient demandée si violemment. Ils ont essayé de faire servir l'unité socialiste qui était tout leur état d'esprit, toute leur tactique, à la plus misérable des politiques : la politique de « confiance quand même » ! à des gouvernants bourgeois. Nous pensons que le prochain Congrès général du socialisme français mettra notre doctrine et notre Parti ouvrier à l'abri de semblables promiscuités. Nous ne laisserons pas le patrimoine révolutionnaire du socialisme français subir toutes les hontes et toutes les boues : la classe ouvrière *doit rejeter de son sein* tous ceux qui, d'une façon quelconque, agissent contre ses *volontés* exprimées en Congrès et contre l'avenir de la République sociale.

C'est une question de salubrité et de sécurité qui sera bientôt résolue, — d'une façon ou d'une autre.

G. MAILLET,
du Parti ouvrier français.

LA JEUNE FILLE MALADE

C'est une jeune fille malade
Qui erre par la nuit d'été ;
Son bien-aimé est mort :
Elle en est toute malade.

La lune et les étoiles
Illuminent le ciel clair ;
Et, comme elle regarde en haut,
La jeune fille pleure beaucoup.

« Ah ! si je pouvais m'élever
Jusqu'au fond du ciel clair,
J'y retrouverais
Le plus cher de tous à mon cœur.

« Toi, beau ciel clair,
Exauce mon ardente prière,
Abaisse-toi vers la terre
Afin que je puisse aller à toi. »

Et, pendant qu'elle parlait
Du fond de son cœur,
Elle avait continué son chemin :
Elle était debout sur un pont.

Et tout en regardant en bas,
Dans les profondeurs du flot calme,
Elle voit le ciel
Et la lumière de la lune et des étoiles.

« O sois loué, ciel qui m'es cher !
Tu as exaucé ma prière ;
Tu es venu sur terre
Afin que je puisse entrer en toi.

« La lune me fait signe si amicalement,
Et chaque étoile lumineuse,
O Dieu ! et aussi le plus aimé,
— Du plus loin, du plus loin lointain.

« Je viens de suite, je viens !
Toi, terre, bonsoir !... »
Alors, les calmes flots
L'ont portée dans le ciel.

ROBERT REINICK.

(Poésie traduite de l'allemand par PAUL-ARMAND HIRSCH.)

LA FEUILLE DANS LE LIVRE

J'ai une vieille cousine
Qui possède un vieux petit livre ;
Il y a, dans le vieux livre,
Une vieille feuille sèche.

Sèches aussi sont les mains
Qui l'ont cueillie, jadis, au printemps.
Qu'a donc la vieille ?
Chaque fois qu'elle l'aperçoit, elle pleure.

ANASTASIUS GRÜN.

(Poésie traduite de l'allemand par PAUL-ARMAND HIRSCH.)

MÉDAILLONS

Théodore Baron

L'habituel phénomène encore une fois s'est manifesté. On a vu l'œuvre d'un peintre grandir à travers la mort comme, à mesure que la distance en simplifie les plans, apparaît, dans un déroulement plus large, le caractère d'une contrée. C'est le commencement de la vision lucide, départie aux hommes qui ont cessé de subir les contingences immédiates, et, placés dans le recul nécessaire, ne saisissent plus que la beauté d'ensemble, et, l'on peut dire, la part d'éternité relative renfermée dans l'expression d'une vie d'art.

Théodore Baron vivant, indéniablement se proposa un sincère et noble artiste, très haut dans le mouvement qui prit naissance avec l'*Art libre*. Le signe de la force était sur lui, et on subissait l'émotion de son art vigoureux et sincère. Il s'encadrait avec autorité dans la théorie des peintres revenus à l'exclusive étude de la nature. Sa manière était de celles qui s'attestent personnelles et mûries par une volonté grave. Il n'en semblait pas devoir changer. On fut étonné quand il se sensibilisa à des recherches d'effets plus subtils.

Il se vérifia que, chez le peintre égalisé par des succès constants et une âme en apparence peu sujette aux variations, une inquiétude avait dérangé le strict et régulier mécanisme du travail. Elle naquit de l'extrême émotivité d'un esprit éveillé aux miracles mobiles de la nature. Elle eut pour principe l'invincible séduction que la lumière allait bientôt exercer sur le renouvellement de l'école. Ce fut l'évolution sous des aspects tendres et rafraîchis, un mode de paysages opalisés, sur lesquels bruissait une clarté pâlement nuancée. Il parut que le peintre austère et sombre des landes ravagées eût soudain trouvé l'apaisement dans la grâce.

La destinée, malheureusement, l'arrêta sur les marges du royaume qu'il rêva d'investir. Baron ne put dépasser le cercle

initial de la lumière. Il régna aux atmosphères blondes et filtrées, aux tièdes demi-soleils tamisés par des ciels légèrement ouâtés. Sa conquête n'en fut pas moins émouvante et féconde; elle dérivait de la probité et de la droiture de son merveilleux instinct de peintre. Elle marqua dans sa vie le pressentiment sublime de l'éternelle mobilité de la sensation. Elle eut ainsi la beauté des minutes de transition dans les mouvements de l'art.

Presque toutes les toiles qu'on a vues au Cercle artistique de Bruxelles se rapportent aux périodes qui précédèrent l'évolution. C'est à présent seulement qu'on peut juger combien, à travers la stabilité d'un art requis surtout par la puissance, elles se dénoncent multiples d'effets, et par moments déjà voisines de la recherche ultérieure. La puissance! voilà bien leur dominante. Elle est le rythme qui en régit la structure et le sentiment. Elle est l'âme profonde et exaltée de ces latitudes arides, de ces sables érugineux, de ces roches éclatées par les feux plutoniques. On peut énoncer que les plus mâles maîtrises de ce temps sont abaissées devant la farouche et sauvage grandeur que vêt ici la solitude. La terre y a la convulsion muette des stades évolués. Des aspects mornes de grèves tarées et de chaos stratifiés l'immobilisent dans un effroi tragique. C'est bien la vision tellurique d'un grand poète hanté par le produit des genèses, et qui, sous la saillie des vertèbres et l'écorchure des ravines, met à nu les âges du monde pélasgique. Il la déploya avec les énergies tenaces de cette part d'âme ardennaise, qui en lui se mélancolisait des nostalgies de l'homme des Campines.

Il convient de magnifier une telle carrière. Théodore Baron fut plus près des origines que les autres. Il eut la contemplation véhémement et rigide des solitaires anachorètes. Il habita les régions du frisson avec le berger nomade, avec le loup rôdeur et le héron des marais. Par un sens admirable des concordances, il trouva pour s'exprimer des modulations graves et pathétiques. Il mit en évidence les intervalles qui séparent d'une monodie voilée, concertante, essentielle, les noirs achromatiques et morts, où s'arrête tout tressaillement de vie.

Th. Baron fut un sensible, âpre et sonore instrument dont les puissances voisinent avec le naturisme tourmenté d'un Rousseau et dépassent la virtuosité d'un Courbet. La mort le classe parmi les maîtres pléniers.

CAMILLE LEMONNIER.

Auguste Rodin⁽¹⁾

Le grand Pan est-il mort? Auguste Rodin l'a évoqué pour l'instaurer dans la pierre. Ce maître statuaire, c'est un panthéiste de Beauté. « Chaque œuvre de la nature a sa beauté, dit-il. » Mais c'est aux seuls Voyants de pénétrer cette beauté, aux seuls artistes souverains de la révéler. Aussi, Rodin a-t-il sa place hors du temps, parmi ceux qui font œuvre à base d'éternité, et qui, sous les apparences transitoires, ont embrassé l'immanente réalité.

Sous ses doigts d'ouvrier, des figures surgissent, séduisantes créatures de marbre et de bronze, en qui se manifestent de beaux rythmes d'humanité. Un torse antique, un buste égyptien sont souvent plus que des œuvres d'art, ils deviennent des Signes. Rodin va de ce côté.

Devant Canova, c'est une belle femme, Pauline Borghèse, qui laisse tomber ses voiles. Devant un ouvrier plus pieux, devant un esprit énamouré absolument de l'essentielle nature et de la vie, c'est la grande Isis elle-même qui laisse tomber ses voiles. Ainsi vint-elle poser dans l'atelier de Rodin.

VICTOR-ÉMILE MICHELET.



(1) La gravure ci-dessus est la reproduction d'un portrait de M. Rodin par M. Eugène Carrière.

Eugène Carrière ⁽¹⁾

Au sommet d'un coteau, l'atelier domine la belle vallée de la Seine. Une blanche vision de cerisiers en fleurs traverse le



vitrage. Carrière prend ses brosses pour faire un portrait de Rodin maniant un groupe de plâtre. Je regarde Carrière au travail. Son masque violent se tend comme la corde d'un arc. Ses yeux sont farouches comme ceux des chats quand ils regardent dans l'Invisible. C'est qu'il ne voit pas seulement la tête puissante du grand statuaire, il voit *tout ce qui frémit alentour*. On dirait d'un fauve guettant la proie. Tout son corps est immobile comme les plâtres blancs qui glorifient

l'atelier, fantômes de lumière. Seuls les bras remuent. Nous gardons le silence de ces statues. Mais, si nous parlions, Carrière n'entendrait pas : il me paraît, comme la sibylle sur le trépied, sourd aux voix humaines. Tandis que le portrait s'achève, je descends au jardin regarder le lac moiré que fait la Seine bloquée par le serpentement des coteaux et la brume bleue qui monte des bois. Puis Carrière et Rodin me rejoignent parmi la paix du soir approchant :

— Je vous regardais peindre, Carrière, ce n'est pas seulement l'homme que vous voyez ; car l'homme, c'est vraiment bien peu de chose. Mais des peuples de dieux le suivent, visibles pour nous ; des peuples de démons aussi.

Et Carrière riposte :

— Tout ce que nous pouvons faire pour les hommes, c'est leur révéler la forme de notre espoir.

— Ou la beauté de notre angoisse, ajoute Rodin.

VICTOR-ÉMILE MICHELET.

(1) La gravure ci-dessus est la reproduction d'un portrait de M. Carrière par lui-même.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Odéon : Une Audience, par M. PAUL DUGAS; l'Enchantement, par M. HENRY BATAILLE. — **Athénée** (représentations espagnoles) : El loco Dios, par JOSE ECHEGARAY. — **Théâtre Maguéra :** Le Credo de l'aïeule, par M^{me} HERTER EYMOND; les Deux gendres de M. Maitrey, par M. ALPHONSE CHAUDEY; Deux coqs vivaient en paix, par M. CONTREAU.

Une Audience, gaie satire de la Politique et du Fonctionnarisme, ces *geschwister*, nous apprend comment gente provinciale obtient un poste en faveur de son mari (qui l'attendait en vain de son mérite) pour le prix d'un baiser étourdiment par elle laissé prendre à un député donjuanesque, lequel venait solliciter ce poste précisément au nom d'un ami, mais l'oublie. Ce léger acte précéda *l'Enchantement*.

Le théâtre de M. Bataille, comme jadis de M^{me} Sand le roman, paraît réunir des recherches sur l'amour. Mais, né au milieu de symbolistes, notre contemporain le médite en les métaphores qu'un usage antique lui consacre : aussi bien parla-t-on jamais plus juste sur cette « hypocondrie » que par métaphores, comme si celles-ci valaient seules pour l'expliquer ? comme si la passion ne présentait en définitive qu'une métaphore, qu'une hyperbole... ce qui d'ailleurs ne serait pas peu dire (ce qui même serait terriblement dire !). Elle est une *lèpre*, de contagion, de mort au monde, — elle est la *cécité* où marche la Marthe de « Ton Sang », — elle est *l'enchantement* cette fois.

Nous devons le divorce, comme nul ne l'ignore, aux auteurs dramatiques, qui avaient usé « l'Adultère-dans-le-mariage-indissoluble » en vérité jusqu'à la corde ; et telles qu'un curieux témoignage restent les fables impossibles où ils en étaient arrivés, avant l'ère de Naquet-Sauveur, par désespoir de varier leur thème traditionnel. Bientôt en viendront au même point leurs successeurs de « l'Adultère-dans-le-mariage-dissoluble ».

Il semble que la simple *Rivalité* trahit une usure analogue.

Et avec crânerie, M. Bataille, ayant pris de cette situation un cas sans issue, y a poussé jusqu'au bout, quitte à nous mener en sa compagnie dans un IV^e acte en cul-de-sac... Mais n'anticipons !

Isabelle, tardivement, se marie. Expérimentée, elle a préféré à la passion de l'aventureux voyageur Pierre Boissieux, qui l'inquiète, la tendresse calme du studieux Georges Dessandes. En vain Pierre plaide-t-il la cause du grand Erôs contre l'uniforme tiédeur des cœurs contemporains et ce désir de bonheur qu'il nomme le « socialisme des riches ». L'idéal de la belle fille demeure maternel ; elle a surtout aimé sa petite sœur Jeannine, à qui elle servit de mère ; elle veut de même un époux pour le choyer et dorloter sans secousse, pour y reposer son cœur profond.

Et voilà enfin debout un type neuf à la scène. Le fils Dumas ne connaissait de son propre aveu, que la *lunatique* ou détraquée et la femme « à tempérament » ou *vénusienne* pour parler son argot desbarollien.

D'Isabelle le goût berceur perçait déjà chez *la Lépreuse*, il s'accroît chez cette Marthe qui, des ténèbres où elle vit, donne jusqu'à son sang à celui qu'elle appelle « son enfant ». Ici, ce goût ne parviendra pas à se faire jour dans l'union charnelle : car Isabelle l'a déjà habitué auprès de sa sœur. Et M. Bataille, exercé au sentiment vaguement incestueux qu'en le drame précédent les deux amants éprouvent de par la transfusion du sang, a su faire sentir la parenté cette foi naturelle qui unit ces deux sœurs si différentes et rivales.

Rivales, car Jeannine aime justement Georges, que vient d'épouser Isabelle.

Une trépidante scène de vrai théâtre va nous l'apprendre : l'enfant supplie sa sœur de retarder la minute où elle doit aller retrouver son mari ; à chaque faux adieu elle est plus nerveuse. Elle a peur de rester seule. Enfin la vérité éclate : la malheureuse petite s'est empoisonnée !

... On la sauve aisément. Mais un homme qui aura terriblement d'ennuis, c'est Georges. Cette entrée brusque de la passion (du romantisme, comme on disait en 1875) dans sa vie, avec l'inconvenance d'une idée neuve parmi une conversation mondaine, le gêne d'autant plus qu'Isabelle n'entend point se séparer de sa sœur. Elle prétend qu'on guérisse la gamine de sa passion à force de sincérité, de bravoure, en en causant avec elle comme d'une maladie ordinaire. La situation se pose avec une netteté parfaite.

M. Bataille n'en abusera pas pour nous accabler d'une stratégie savante. En revanche, il nous donne aussitôt les plus belles analyses d'âmes féminines que nous ayons eues depuis Racine peut-être. Il met trois femmes aux prises : outre Jeannine et Isabelle, une dame Odette Heimans, qui du rôle de confidente s'élève à celui de conseillère : entre elles trois, ce ne sont que questions détournées, allusions terribles ou discrètes, aveux à demi-mot de nuances d'âme presque indicibles, renseignements prudents, délicatesses féroces ou bienfaisantes, vues comme à travers cette dentelle de banalités très élégantes qui fait si souvent, aux hommes clairs et sots, mépriser la conversation et la pensée blondes des femmes.

A la portée du public le plus masculin a su descendre ici M^{me} Jeanne Hading, preuve de plus qu'elle est la première artiste de Paris, — encore qu'une assez équivoque conspiration de la presse démente là-dessus depuis des années l'opinion manifeste du public. Il a fallu plus que de l'art, plus que de l'intelligence à une telle interprétation : quelque chose de vécu palpitait devant nous, on oubliait le théâtre et ses artifices. Par quel rapprochement pensais-je, dehors, à la poésie d'un Baudelaire ?...

Auprès de sa sœur hostile, forclosé dans son désir, auprès de son mari agacé, énervé de son rôle presque ridicule, Isabelle voit l'échec de sa cure et répand d'amères larmes. Ces deux volontés, qui ont d'abord, isolément, subi la sienne, maintenant la bafouent : de là une sorte d'entente involontaire. Et Isabelle, informée enfin d'une entrevue qu'on lui cacha, connaît la jalousie, — l'enchantement. Il faut l'avoir vue revenir un soir, à l'improviste, dans sa maison pour surprendre ceux qu'elle soupçonne follement, ne trouver que sa sœur absorbée par ses larmes, et, debout dans son manteau, écouter, de l'ombre, tomber ces larmes, maintenant avec haine, tant son propre cœur dérivait loin du calme rêvé naguère !

Deux actes retraceront l'évolution de Georges, à son tour, sous cette double influence, vers le trouble odieux. Inutilement il fuit ces nervosités au fond de la pacifiante étude et de la raillerie. Son cri « Un homme ! » a fait rire, car il était si bien de situation ! Avec une bonhomie charmante, devant cet « homme » (un ami imbécile à souhait du reste), Georges le trop aimé se compare à ces rois de féerie en voyage, à qui sans cesse mille désagréments choient de l'invisible : de l'invisible, en effet, car il a fallu à M. Bataille un

dialogue... cathodique pour nous en dévoiler les mystères derrière l'opacité des mots coutumiers.

Que n'a-t-il un art de composition égal à cette acuité de regard devant le réel ! Certes, j'approuve et ressens son antipathie pour l'unité de plan très artificielle du théâtre à thèse (Dumas) ou du théâtre à idée (Ibsen) (1), qui n'obtient sa dominante qu'en élaguant de l'œuvre toutes les *autres* idées, toutes les *autres* thèses qui y peuvent, qui y doivent avoir place. Mais croit-il que la meilleure, la plus personnelle et profonde observation de la nature suffise à faire, sinon œuvre, du moins œuvre de théâtre ? A coup sûr, le naturalisme de l'École de Fontainebleau puis l'impressionnisme ont rendu enfin possible un nouvel art décoratif ; mais ils ne suffirent pas à eux seuls pour le créer. De par son finalisme le théâtre réclame dans l'œuvre une unité non pas dévastatrice comme celle de la thèse, mais organisatrice. Sans elle vous assemblerez de fort belles « études » ; mais, ... parvenus au point culminant et central, vous vous apercevrez que tout l'ensemble vous échappe ; vous vous battrez inutilement les flancs, comme on dit. Et le dénouement, qui présente la conséquence ultime des efforts contraires portés à leur plus haute intensité dans ce point culminant, s'en ira à la débandade.

M. Bataille parle dans son premier acte d'un dramaturge qui, pour être né à Nantes, manquait toujours sa scène principale, et il explique le fait en disant : le dialogue lui manquait. Je ne crois pas que M. Bataille soit Nantais. Il a le dialogue du reste. Mais son explication me paraît fautive de tout point. Laissez les *cris* aux d'Ennery, les *mots* aux « parisiens ». La scène principale doit résulter et s'écrire toute seule. La valse vraiment germanique de *Ton Sang* dut décontenancer à la rampe ; mais la grande scène de jalousie entre les deux sœurs apparaît absolument postiche, manquée. En effet, quand Isabelle s'y précipite, c'est qu'elle croit Jeannine aimée ; au premier cri de haine de celle-ci, elle devrait s'apercevoir de son erreur. Aussi le public a-t-il écouté avec étonnement ces vaines criaileries.

Mais, si cette incertitude de démarche, vantée jadis par M. Lemaitre, dangereux conseiller, nuit au caractère scénique de l'ouvrage, elle ne va pas sans le scepticisme psychologique qui permet à l'auteur de voir d'une façon indépendante dans le cœur humain. Quand, après le baiser si longtemps sollicité par Jeannine (la jeune littérature aime, dirait-on, dans la femme ce geste... *gamin*, trouvant l'inverse... *épicié*) et donné enfin sous la violence de l'assaut, Georges, interrogé par sa femme, n'ose nier sur son honneur qu'il aime cette enfant, chaque spectateur se sentit touché d'une telle sincérité. Prenez garde, bons cœurs, qu'elle est voluptueuse ; vous y goûtez la délectation morose des théologiens (2). Vraiment sincère, Georges eût dû refuser de jurer non pas encore tant cette chose sur l'honneur que quoi que ce soit sur l'honneur : est-il, êtes-vous même, plus sûr, je vous le demande, d'être un homme d'honneur ? Mais à cet aveu-là vous eussiez tressailli, bonnes gens...

En réalité, Georges a subi l'Enchantement. Par une admirable observation, chacun de se rattraper en moralisant Jeannine. Même, et voilà l'excès, Pierre Boissieux, revenu tout à point pour épouser l'enfant afin de la sauver. On a critiqué ce personnage : il ne lui a manqué à mon avis que des cheveux blancs. Sa génération et celle qui monte avec Jeannine se seraient rejointes dans le culte de l'Erôs tragique, par-dessus la bourgeoise époque incarnée par Georges et Isabelle. Quant à Jeannine, si impudique et obstinée à mendier

(1) C'est la tare du théâtre ibsénien qu'elle y excède la vie (*Préface de Ton Sang*), p. xvi.

(2) Rappelons à nos gens de lettres que délectation morose n'a jamais voulu dire plaisir triste, mais la joie que l'on goûte à s'attarder (*morari*) dans l'idée du péché.

le baiser que nos chastes concitoyens ne l'ont pas comprise, il ne lui manquait... qu'un peu plus encore de bestialité mystérieuse pour représenter la vérité stricte de l'amour.

*
*
*

Enchantement encore, mais formidable, ce drame du *fol Dieu* (el loco Dios) que nous a donné Jose Echegaray sur la scène de l'Athénée.

La folie se jetant en travers d'un hymen ! On conçoit avec peine comment un chroniqueur a pu dire que « toute cette pièce est basée sur un cas tout à fait particulier ». Certes quiconque, — prêtre, magistrat, visiteur de pauvres, médecin, notaire, homme d'affaires, — ne se confine pas dans l'étroite coterie parisienne et soi-disant littéraire, pour qui tous les disparus vers d'autres destins, soit plus pathétiques, soit plus vastes, n'existent plus, a rencontré mainte fois sur sa route, ce drame, problème et de ce monde et de l'au-delà. Jamais époque ne fut plus fertile en folie, et l'on va ouvrir encore deux nouveaux asiles d'aliénés... Or, après qu'une prétendue science n'a vu dans nos écrivains que dégénérés, et dans le génie que névrose, — sans avoir celui ou celle d'expliquer l'une ni l'autre, — regardons la Melpomène, psychologie du tous sur un, porter sa lumière sur cette question demeurée obscure.

Elle était curieuse à écrire, déjà, l'histoire littéraire de la folie. Pour l'antiquité grecque, sauf les délires historiques et passagers, étudiés en eux-mêmes, d'Hercule et d'Ajax, sauf les crises d'Oreste, la raison seule occupe le théâtre : et elle suffit à conduire aux suprêmes aberrations, aux forfaits les plus irrémédiables.

Shakespeare n'eut pas cette puissance. Incomparable père d'âmes, il lui fallut néanmoins, pour en tirer à un moment donné les crimes et catastrophes extérieurs, la présupposition de la maladie mentale : lady Macbeth est somnambule et meurt d'hystérie, son époux halluciné, de même qu'Hamlet, celui-ci lypémanique en sus, Timon aussi, Othello épileptique et le roi Lear complètement insensé ! Ressource trop commode pour conduire aux actes nécessaires les héros mis en scène. A moins que *tous les hommes* ne contiennent ce mal inconnu, dans l'idée du grand Will, et n'agissent d'une façon propre, c'est-à-dire surhumaine, que de par je ne sais quelle aliénation.... Qui sait?... De même que les chrétiens à la possession démoniaque, les anciens attribuaient la folie, comme l'inspiration du génie, à l'action immédiate d'un Dieu.

Lorsque commence le drame du *fol Dieu*, qui soupçonnerait que don Gabriel de Médina fût désigné au mystérieux enchantement ? Cet avocat fier et intelligent vient de mettre fin au procès que doña Andrea menait contre la belle et richissime veuve Fuensanta. Celle-ci est comme emprisonnée loin du monde au milieu d'une troupe de parents avides, qui participent à sa fortune impudemment et rêvent de s'en emparer par le mariage : d'instinct ces honnêtes gens au cerveau bas, à la forte mâchoire, au cœur absent, haïssent dans Gabriel le génie, l'indépendance, l'amour. Il fait donc très beau le voir, ayant à parler à Fuensanta, disperser ces acharnés avec aisance : connaisseur des hommes, il va toucher simplement chacun à son point faible.

Fuensanta, qui doute de tous, à voir tant de cupidités, douterait de lui aussi. Or c'est lui qui ne la trouve pas encore assez haute à son gré. Tandis qu'il part en Amérique pour recueillir la fortune qui le fera de l'aimée l'égal socialement, qu'elle devienne, cette orgueilleuse, moralement son égale en se purifiant aux souffrances où il la voue : rappelant donc les collatéraux dispersés, il la confie, dans cette intention, à leurs férocités dont il joue avec

tant de maîtrise, et, pour les exciter, leur adresse ce défi qu'il la veut épouser à son retour.

Du haut du mirador, elle guette sur la mer, vaste chemin des ancêtres, le retour de son conquistador. Oh ! emmi le crépuscule, heure des doutes, comme ils montent autour d'elle tendue vers le sillage lunaire par où le sauveur va venir, les noirs fantômes de péché et de calommie : scène d'un fantastique réalisme où Maria Guerrero se débat ; derrière sa fuite, les démons à faces de bourgeois, exaspérés du cri de foi qui a retenti jusqu'au bout, en arrivent à cette conception logique que Gabriel, puisque différent d'eux, est fou !... La porte s'ouvre en tonnerre et des lumières entrent : *Fiat lux!* crie, exalté de joie, le Revenu de l'autre monde ; et il félicite les bourreaux de leur bon travail, il serre avec triomphe dans ses bras la fiancée qu'ils lui ont parfaite ; puis, soudain, du cri de Timon, les chasse : *Fuera! fuera!*

Original au début, étrange à ce retour, Gabriel, surtout quand il fait allusion à son secret, devient inquiétant : il passe des lueurs sublimes dans son langage parabolique, toujours à double sens et comme émané d'une double nature.

Voici l'acte des noces. Inutilement, les parents y invitent un aliéniste dans l'espoir qu'il puisse empêcher le mariage. Nerveux extraordinairement, le fiancé épié retrouve, à chaque instant dangereux, le sang-froid indispensable sous le « Gabriel... » nuancé de Fuensanta : involontairement, inconsciemment, l'amante inquiète trouve les intonations, les regards de dompteuse, forts et calmants, avec lesquels se maîtrisent les pauvres nerfs humains. Enfin pour satisfaire à l'idéal ambiant, Gabriel n'a-t-il pas choisi l'un de ses rivaux, le niais et élégant Paquito pour modèle des banalités dont il se fait une armure ?

Mais, demeurés seuls, dans la nuit, sous un rayon de lune, l'aimé s'assoit tellement calme, tellement majestueux, que la femme se trouble et demande si c'est à son « secret » qu'il pense. Une secousse met Gabriel debout : il se rappelle, semble-t-il ? Il va le lui dire : Ecoute... je suis Dieu.

Ah ! le cri de Guerrero, ce cri d'une Espagnole capable de sentir en un seul coup l'identité du blasphème et de la démence, nous l'entendons encore et l'entendrons des années, qui l'avons entendu. Elle supplie l'insensé, s'attache à lui, puis devant cette figure inouïe, a peur, appelle : on accourt... ils accourent : un se rue sur l'Homme ; mais celui-ci le terrasse. La femme halète, balance, et puis se jette tout de même éperdûment au-devant de l'aimé et le défend !

L'enchantement, vous disais-je bien.

Il dure malgré tout. A ce point que Fuensanta en arrive à reproduire les expressions incohérentes, les regards et intonations du fol. Chacune de ses actions, elle la veut justifier. Elle haïrait jusqu'à l'ami unique qui tente de l'éclairer : ce malaise passera, affirme-t-elle. Et Gabriel, laissé libre, peut provoquer l'ironie de la domesticité et faire entasser des barriques inquiétantes dans la cave... De nouveau, la nuit descend sur la demeure de désolation et les affreux parents reparaissent : ils amènent pour le coup « les soldats », je veux dire les gardiens. Alors Fuensanta désespérée offre, pour racheter son pauvre dieu, ses biens aux bourreaux, se dépouille. Atroce et beau retentit un rire. Et les flammes jaillissent. Tandis que les avares courent parmi la maison en feu, Gabriel, tenant dans ses bras la fidèle évanouie, contemple l'incendie où pour tous ces êtres en vérité le monde s'anéantit avec leur vie.

Comment ne pas vénérer profondément une race capable de tels efforts d'art ? M^{me} Guerrero nous a conquis mieux que ne saurait un capitaine ; et dans les tempêtes mentales comme celles qu'elle déchaîna, aidée de ses camarades,

s'affirme mieux certes la suprématie d'un peuple qu'en l'invention d'un appareil utile!... Auprès d'elle, M. Diaz de Mendoza rendait la divine folie avec une profondeur qui me laisse la nostalgie de lui voir interpréter *la Vie est un Songe* de l'immense Calderon.

Quelle anémie ronge notre littérature, comparée à ces œuvres vivaces!

* * *

On a peur de tant de choses chez nous : des fortes émotions, mais aussi de la théorie; du nouveau autant que du savoir; et du réalisme; et de l'idéal; et par-dessus tout de la puissance.

C'est du réalisme adouci qu'a donné, dans les *Deux Gendres* de M. Maitrey, ce Poirier... rustique, le Théâtre Maguéra, si hardiment campé aux Bati-gnolles.

Le paysan Maitrey a trois filles : Hélène, belle de village, instruite en demoiselle et quasi promise au gars Bécoul; Julie déjà bonne à marier, et la petite Rose qui grille d'envie de l'être. Mais Hélène préférerait à Bécoul M. Bernard, l'employé de Nogent, et, en dépit des admonestations de M^{me} Maitrey, le père se laisse séduire, à l'idée de s'élever de condition par cette alliance. Bernard ne fait-il pas la partie avec le Sous-Préfet? Hélène, si elle l'épouse, n'ira pas à la messe de neuf heures avec le peuple, mais à celle d'onze heures; et elle entendra la musique militaire dans le jardin de ville! Tant de grandeurs grisent le pauvre homme, dont M. Paul Fevre a bien arrondi les yeux, ma foi. Et puis Bernard a une situation aussi sûre que brillante; il gagne 450 francs tous les mois. Enfin, par son influence, il obtiendra à l'ami Fourché cette place de garde-champêtre depuis si longtemps sollicitée.

Oui, mais reste à rompre avec Bécoul; ou, mieux, à lui passer, au lieu d'Hélène, qu'il aime, Julie. Il y a eu ici un dialogue des plus amusants : la colère, la douleur du gars éconduit, puis les 500 francs de plus ajoutés à la dot de Julie, qui le décident malgré son chagrin en paysan pratique, attentif, jusque dans la débâcle de sa passion, à veiller sur ses intérêts.

Ai-je besoin de vous apprendre quelles désillusions attendent Maitrey : la gêne d'un ménage d'employés, les dettes, l'influence auprès du sous-préfet constatée nulle? Bécoul, de qui sa femme, en bonne sœur, a tenté d'obtenir l'avance demandée par Hélène, vient insulter de son refus et de son argent le beau-frère à la redingote. Dirai-je les reproches du père Maitrey?

Au dernier acte, la débâcle. Pour comble de malheur, les « mauvais votes » de sa famille font envoyer l'employé en disgrâce à l'autre bout de la France. Bécoul, d'abord féroce de la nouvelle, est bouleversé par les adieux d'Hélène. Et il retient Bernard; il l'engage comme garçon de ferme. Un riche et bienfaisant propriétaire (fort bien joué par M. Duval) fait mieux : il donne à l'ex-employé un champ et une avance d'argent. Toute la famille restera unie et s'enrichira.

Hem?

Mais pour achever de conquérir son public et lui faire oublier une ineptie patriotique (*le Credo de l'aïeule*), M^{me} Maguéra en personne vint mimer ou plutôt danser avec grâce le rôle d'une saltimbanque dont la préférence avouée cause, entre deux clowns amis, rivalité, puis la mort du sacrifié : *Deux côqs vivaient en paix*, dit l'affiche.

GEORGES POLTI.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Quatre Saisons, par STUART MERRIL. — Poèmes ingénus, par FERNAND SÉVERIN. — Rêve de Gloire, par HENRY DE BRAISNE. — Le Bois Dormant, par CHARLES LE GOFFIC. — L'allée des Saules, par JEAN-MARIE MESTRALLET.

« Toute poésie », écrit quelque part Stuart Mill, « tient de la nature du monologue ». Précisant sa pensée, le philosophe ajoute : « La caractéristique du poète nous paraît être sa profonde inconscience de l'auditeur (1). » L'incontestable évolution de la poésie moderne vers l'individualisme tend à rendre d'une exactitude de plus en plus approchée cette double proposition, trop absolue pour les époques primitives puisqu'elle laisse de côté, non point, peut-être, la poésie dramatique, mais au moins la grande poésie épique des premiers âges. Ce défaut d'une conception d'art acceptée de tous sans conteste réduit le chroniqueur à constater, plutôt qu'il ne critique. Le lecteur que choquerait cette application à la poésie du *laissez faire* économique aura la bonne injustice de compléter ladite formule pour sa satisfaction personnelle : *Laissez..... passer!*

Reviens à la petite maison blanche, au fond de la vallée,
Dont la cheminée fume vers le ciel plein de cloches.
Ecoute : l'amante est là qui chante dans la vèprée
En puisant l'eau lustrale à la fontaine proche.

..... il faut que tu sois sage comme la nature
Et que tu écoutes à la fenêtre la chanson des oiseaux
Et le travail des abeilles autour des fleurs mûres
Dans le petit enclos où l'on entend rire un ruisseau.

Les poèmes des *Quatre Saisons* (2), de M. Stuart Merrill, se déroulent dans l'étroit ermitage virgilien. C'est la haie vive autour du jardinet :

*vicina ab limite sæpes,
Hyblæis apibus florem depasta salicti...*

c'est, tout proche, la rivière bien connue, la fontaine sacrée où se désal-

(1) « All poetry is of the nature of soliloquy... The peculiarity of poetry appears to us to lie in the poet's utter unconsciousness of a listener ». Cité (et combattu) par Grosse, *Anfänge der Kunst*, p. 48.

(2) 1 vol. in-18 de 210 p. ; 3 fr. 50 ; au *Mercure de France*, Paris 1900.

térrera l'exilé. Ce seraient même encore les « vétérans » du poète latin, si les héros de l'auteur moderne, bien qu'ils reviennent, eux aussi,

des cavalcades et des batailles...

n'étaient pas tout entiers imbus, pour ainsi dire, d'une désespérance telle que n'en connut jamais la virilité antique. Du paganisme au christianisme, il ressortirait, après dix-neuf siècles, dans le plus profond de l'âme humaine, la même irréductible différence qui jadis, défendant les larmes au stoïque, séparait l'homme de la femme, — et ne l'en sépare plus, pour un temps.

Reviens, ô toi, des cavalcades et des batailles,
Et laisse choir tes étendards en loques dans le crépuscule :
Tu es las, ce soir, de la guerre et de ses repréailles,
Et de la hache du bourreau que le sang des pauvres macule.

..... laisse-toi dormir sur le sein de la seule
Qui sache les paroles pour enchanter ta peur ;
Ta sœur sera miséricordieuse comme une aïeule
A ta douleur d'enfant prodigue qui prie et pleure.

Mais, que l'amant prenne garde de s'abandonner sans réserve; le poète le réveillera tout à l'heure :

Quelque matin, quand tu te sentiras l'âme plus forte,
Tu baiseras sur ses yeux clos ton Amante qui dort,
Et, refermant sur elle et sur ton bonheur la porte,
Tu reprendras le chemin où te guetta la mort.

Et cette fois, sans épée ni cuirasse, tu iras vers les villes,
Ouvrant large les bras comme celui qui sème,
Bénir les hommes mauvais et les femmes viles
Que tu appris à aimer par pitié pour toi-même.

La Pitié! la terrible, la cruelle pitié dénoncée par Nietsche, non sans raison apparente, comme un danger social! L'auteur, à maintes reprises, revient sur le dur sacrifice auquel il convie ses pénitents à peine réconfortés. Les vers qui précèdent sont extraits du *Conseil d'amour*; voici quelques strophes de *L'appel dans le Jardin* :

O Paradis d'avril, nous t'avons bien fermé
Pour que ton seuil fût vierge au passage de mai!
Ainsi que des baisers de nos lèvres pareilles,
Tes fleurs n'ont frissonné que du vol des abeilles.

.....
Peut-être, ô sœur, quand l'ombre aura passé le seuil,
Nous faudra-t-il porter parmi la foule en deuil
Notre trésor d'amour à la mauvaise Ville,
Qui haït Dieu, malgré Christ et son doux évangile.....

L'angélus va sonner sur les chaumes blottis
Du village où l'on met au lit tous les petits ;
Sœur, il est temps enfin d'ouvrir large la porte
Aux passantes de l'ombre : un ange les escorte.

Une main sur la bouche et l'autre sur les yeux,
Sibylles de la route, elles liront (1) aux cieux ;

(1) *Une main sur les yeux*; l'auteur a, sans doute, voulu écrire *au-dessus des yeux* et non pas *sur*. Autrement, comment ces Passantes pourraient-elles lire quoi que ce soit au ciel?

Puis elles nous prendront les clefs de la demeure
Où ne tintera plus pour nous l'appel de l'heure.

Nous ne connaissons plus que les tristes maisons
Dont, le soir, les miroirs sont pleins de trahisons,
Et les carreaux ternis tels les yeux d'un malade
Qui se laisse mourir au son d'une ballade.....

Noble tâche, certes, que celle de l'apôtre, mais aussi labeur ingrat entre tous : peut-être n'a-t-on converti jamais que des fidèles qui s'ignoraient eux-mêmes!

Les citations que nous venons de donner suffisent pour montrer, en même temps que l'inspiration dominante du recueil, la formule rythmique adoptée de préférence par M. Stuart Merrill. Cette formule, c'est parfois le vers régulier, la strophe classiquement ordonnée et cadencée; c'est, plus souvent encore, le mètre de dessin large et imprécis, la mélodie ondoiyante et qui déborde. Nul, dans tous les cas, quelles que soient ses préférences personnelles, ne contestera à l'auteur de *La Maison aux Anges*, de *L'Indécise*, de *La Visitation de l'Amour* et du *Veilleur des graines*, la véritable inspiration poétique, la richesse de métaphores parmi lesquelles, en tournant les pages, pour le plaisir du lecteur et notre plaisir propre, nous recueillerons les suivantes comme des glanes précieuses :

O Dieu, qui te révéles par la lumière qui, comme une ombre, t'accompagne !.....

Ni le cri des clairons dressés en corolles d'or.....
J'ouvrirai large ma porte au silence de tes pas.....
... les anges nous guideront de la musique de leurs ailes.....

* * *

Mélancoliques comme les précédents, mais de mélancolie plus calme, toute en nuances naïves, en demi-teintes fondues, les *Poèmes ingénus*, de M. Fernand Séverin (1).

Ton doux sceptre, ô Candeur, est posé sur mon âme :
Ce sont des yeux de paix qui m'ont laissé tremblant.
Une petite enfant est à présent ma Dame,
Et je la briserais en le lui révélant.

Et, dans *La Joie des Humbles*, la première pièce du livre :

Mon cœur est éperdu des étangs et des bois
Comme s'il les voyait pour la première fois!
Mais je me sens troublé d'une étrange science,
Et mon cœur est pensif, malgré ce don d'enfance.

Fraîcheur d'impressions, faculté de créer l'illusion, de s'approcher du Rêve, plus près, toujours plus près, bien qu'en craignant de le voir s'envoler comme un oiseau privé qui, on ne sait pourquoi, s'effarouche : autant, en effet, de privilèges d'enfance. Soyez assez heureux pour les conserver intacts dans l'âge viril, et vous serez le poète : un homme, « d'étrange science », et qui s'étonne néanmoins.

Aucun commentaire d'un recueil de vers ne pouvant en donner une idée aussi nette que la lecture d'une pièce choisie parmi les plus caractéristiques,

(1) 1 vol. in-18 de 181 p.; 3 fr. 50; dans la *Collect. des poètes français de l'étranger*, Paris, Fischbacher, éd., 1899.

voici, pour le charme de mystère qui s'exhale de ses strophes chantantes, le court poème intitulé : *Jardin hanté* :

Entre... L'ombre des beaux jardins est transparente.
Mais garde qu'un seul mot n'effarouche en ses jeux
Le frêle et vaporeux chœur d'ombres qui les hante :
Les songes, tu le sais, sont un peuple ombrageux.

Et bientôt tu verras, parmi les herbes frêles
Qu'emperle de clarté le doux matin naissant,
Passer et repasser des ombres fraternelles,
Et, tendre et douloureux, l'Amour, divin passant.

Toutes! Celles qu'on aime et celles dont on rêve !
Il en est qui s'en vont mêlant de chers sanglots ;
Les autres, lys fermés, semblent sourire en rêve
Au merveilleux secret qui dort sous leurs yeux clos.

Puis elles s'en iront, calmes comme ces heures,
L'une ceinte de fleurs et l'autre de joyaux ;
Celle qui les suivra, bonne entre les meilleures,
N'aura pour tout bandeau que ses cheveux royaux.

Et, tandis que les fleurs de la forêt mouillée
Fléchiront tour à tour sous ses tendres pieds nus,
Elle balancera sa tête ensommeillée
En murmurant parfois de doux mots inconnus :

« Ne fus-je pas à toi du jour où tu m'as vue ?
Ah! souviens-toi, j'ai vu, dans l'étang rencontré
Où, penchée avec toi, je me suis apparue,
Comme un rêve de fleurs à mon front ignoré.

Tu restes, malgré toi, le fiancé d'une ombre !
Partout, présent au cœur, invisible aux regards,
Mon souvenir te suit, fidèle comme l'ombre ;
Tu n'en briseras point l'enchantement épars. »

Et, pour remémorer le charme que vous fûtes,
Au jardin de nos joies, désormais calme et clair,
Sans doute un souvenir de lyres et de flûtes,
Très vague et très léger, s'éveillera dans l'air.....

Quelques-uns des *Poèmes ingénus* sont écrits en strophes de trois vers. L'auteur paraît employer indifféremment ou la *terza rima*, caractérisée, on le sait, par l'entrelacement des rimes de tercet à tercet, ou bien le rythme dont, pour éviter une fastidieuse démonstration technique, nous empruntons l'exemple ci-après à la noble pièce ayant pour titre *Bois sacré* :

Bois sacré du laurier céleste, et vous, sommets !
Les Muses vous ont fuis ; vos échos sont muets ;
Le chant divin des Sœurs désole au loin la grève !

— « O trop aimé mortel en allé sur la mer !
La paix même des dieux pesait à ce cœur fier :
A qui veut l'action, c'est trop d'un si long rêve.

Et nous t'avions admis dans l'immortel essaim !
Las du rameau béni dont les Muses l'ont ceint,
Quel moins noble souci distrait ce front tranquille ?

Malheureux qui nous fuit vers l'orageux labour !
Ne tente pas la vie ! Épargne à ta valeur,
Il en est temps encore ! une lutte inutile... »

Ce dernier rythme employé, notamment, par Victor Hugo lui-même, n'en a pas moins été très fortement attaqué, en tant que rythme, par Théodore de Banville, qui n'hésite pas à le qualifier « une erreur complète » du Maître. « Ces quatre prétendus tercets », écrit Banville, « ne sont rien autre chose que deux strophes de six vers, dont chacune est coupée en deux morceaux par un artifice typographique. Autrement, comment pourrais-je admettre que la première strophe soit liée par la rime à la seconde strophe, et que la troisième strophe soit liée par la rime avec la quatrième strophe, sans qu'il y ait aucun lien entre la seconde et la troisième strophe?... » Entre Banville et Hugo, et sur une question de technique, nous n'aurions garde de prendre parti nous-mêmes. Toutefois, nous observerons que la solution la plus sévère est certainement la plus sûre pour un poète qui s'attache franchement, comme le fait M. Fernand Séverin, aux rythmes classiques dans toute leur pureté.

La *terza rima*, bien entendu, n'a jamais été contestée. Banville, au contraire, avec son bel enthousiasme, la qualifie de « rythme admirable, attaché et serré comme une tresse d'or (1) » !

Un discours, documenté et fort intéressant, de M. Georges Barral, sur *les Frances littéraires de l'étranger*, précède les *Poèmes ingénus*.

* * *

Dans le *Rêve de Gloire* (2) de M. Henry de Braisne, la poésie, bien différente de ce que nous l'avons vue dans les deux ouvrages dont nous venons de rendre compte, s'affirme sonore et mâle. Le poète est, en même temps, un penseur : pour lui, le rêve même devra être fécond.

Rêver, c'est être grand, c'est vouloir, c'est avoir ;
C'est partir vers l'azur pour de lointains voyages,
C'est contempler partout de calmes paysages,
C'est posséder le ciel, les mondes, c'est pouvoir.

Et, dans un autre poème de la *Pierre des Songes* :

Le rêve, c'est la vie invisible des cœurs,
Dont la force n'a pas de bras pour plusieurs tâches ;
S'il trouble sans retour l'esprit des hommes lâches,
Il prépare en secret les durables labeurs.

Que l'auteur, à propos de fouilles archéologiques heureuses, se demande mélancoliquement quelles investigations ramèneront au jour les trophées glorieux ou les lamentables épaves de l'âme humaine elle-même ; qu'il chante, dans les *Mois roses* ou dans le *Tisserand*, la chanson sentimentale, naïve, voire même épique de la famille ou du pays ; qu'il célèbre la gloire éteinte de ces antiques châteaux : Fère, Pierrefonds, Mercin, Coucy, Septmonts... : partout la même assurance tranquille, la même sérénité et la même rectitude se rencontrent dans ses vers, d'une rare élévation de pensée. Des strophes, comme les suivantes, font songer à un Lucrèce spiritualiste :

Ceux qui l'ont invoqué, le Néant, gouffre où sombre
La vie, étaient ou des savants désenchantés,
Ou bien des ignorants volontaires, hantés
Par le persécuteur désir d'une mort sombre.

(1) *Petit traité de la Poésie française*, p. 174 et 175.

(2) 1 vol. in-18 de 264 pages ; Paris, Motteroz, 1900.

Avec leur corps mortel, ils ont imaginé
 Que le monde aussitôt finissait ; mais le monde,
 Dépendant pour jamais d'une raison profonde
 Ne peut frauder la loi sous laquelle il est né.

Quand tous les corps humains périraient, débris mornes,
 Quand notre astre de boue, en poussière réduit,
 Se dissiperait dans une insondable nuit,
 Le monde roulerait encor dans l'air sans bornes.

Le monde est plus et mieux qu'un système géant
 D'astres organisés et pétris de puissance,
 Qui ne se connaît pas de fin ni de naissance :
 C'est la négation tangible du néant.

Non, néant, tu n'es pas ; dans l'air, aucune place
 Ne saurait demeurer sans habitant prévu ;
 Homme, insecte, animal, bribe, écharde, fétu,
 Vous occupez chacun une part de l'espace.

Et des atomes sont dans chaque bulle d'air,
 Dans chaque goutte d'eau, dans chaque feuille d'herbe.
 Où serais-tu, néant, si la gloire du verbe
 Ne te louangeait point par honte de la chair ?

Pour l'accent comme pour la forme, — ferme, robuste, un peu massive, — de tels vers, comme ceux du précédent volume de M. de Braisne : *Parmi le fer, parmi le sang*, sont bien personnels à l'auteur.

Un court drame en un acte, — la mise en scène d'un épisode du siège de Metz en 1553, — termine le *Rêve de Gloire*.

*
 **

Les poèmes de M. Charles Le Goffic appartiennent à ce que les traités de rhétorique dénomment le *genre tempéré*. Ce n'est pas, dans le *Bois Dormant* (1), — mais y serait-ce sa place ? — que se rencontre le tumultueux et vertigineux-hippogriphe.

Né de la mer, comme Astarté,
 A qui l'Aurore donne à boire
 Dans les cornes de la Clarté !

Le poète breton préfère moins d'éclat, moins de pompe (trop souvent purement verbale) et plus de sentiment. Et Viviane elle-même, qui connaît les prédilections intimes de son respectueux fervent, se garde bien de lui apparaître telle qu'au bois doré de Brocéliande : dansante, féline, perverse, en robe verte toute diamantée d'aiguail, dérochant au vieux Myrdhinn le secret de ses enchantements.

Non ; Viviane, la fée,

Avec ses cheveux d'or et son geste ingénu,

se révèle dans sa beauté triste. C'est un soir *aux yeux de cendre* ; la Magicienne, flottant dans un rayon de lune, appelle son fidèle. Et, c'est, tout de suite, l'épreuve :

O les âpres sentiers qui couraient dans la brousse !
 O les longs plateaux noirs que nous avons gravés !

(1) 1 vol. in-18 de 150 p. ; 3 fr. 50 ; Paris, Lemerre, 1900.

Je ne voyais que toi, Déesse. Enfin les astres,
Levant leurs pâles feux dans le soir attardé,
Eclairèrent au loin un pays de désastres
Qui sonnait sous nos pas comme un tombeau vidé.

Un grand lac noir dormait au milieu des tourbières,
Et dans l'ombre, partout où j'enfonçais mes doigts,
C'étaient de lourds granits semblables à des bières
Et des troncs d'arbres morts taillés comme des croix.

Le sol était jonché de corolles flétries :
Leur âme frêle agonisait sur les coteaux,
Tandis qu'au ras des joncs glissaient dans les prairies
Les tristes oiseaux blancs des ciels occidentaux.

Alors, comme en pleurant je te cherchais dans l'ombre,
Une voix grave et tendre, et pareille à ta voix,
Avec des mots soumis aux volontés du Nombre.
Agita les rochers, les marais et les bois.

Elle disait : — Pourquoi ces pleurs ? Pourquoi ces transes ?
Doux ami, j'étais là ; je n'avais pas bougé.
Ne laisse plus tes yeux se prendre aux apparences :
C'est mon front seulement dont la forme a changé.

J'étais là. Cette eau noire et ces tristes ravines,
Et les bois, et les monts, et le ciel inclément,
Et les pâles regards des étoiles divines,
C'est moi toujours, c'est moi quand même, ô mon amant !

Tes yeux ne sont pas faits à ma nouvelle image,
Tu ne vois que les deuils dont est chargé mon front ;
Mais un temps doit venir où tu rendras hommage
A la pure beauté qu'ils te révéleront...

La plupart des poèmes du *Bois Dormant* s'inspirent de légendes ou de traits de mœurs bretons : *Notre Dame de Penmarc'h*, *Noël à bord*, *Recluse*, les *Lits-Clos*, le *Bandeau noir*. L'auteur, à notre avis du moins, est d'autant plus heureux qu'il a mieux conservé à ses récits des landes ou de la mer leur saveur, pour ainsi dire, de terroir ou de marée. Une couleur locale violente, excessive, une originalité âpre, raboteuse, sauvage dans ses allures et dans son essence même, nous eût paru de beaucoup préférable à la teinte neutre, — disons le mot : au prosaïsme, — d'un dialogue comme le suivant entre la fée Urgande et le lutin Gwion se retrouvant, après mille ans, dans l'île des Sept-Sommeils.

URGANDE

J'ai vu tant de misère, hélas ! sur mon chemin,
Que j'ai pris en pitié le pauvre genre humain.
Réellement, il m'a poussé comme une autre âme.
La charité rentre à présent dans mon programme.
Et je veux, s'il te plaît, le tenir jusqu'au bout.
Donc, mon aimé, faisons nos paquets, et debout...

GWION

Nous devenir chrétiens, Urgande !
Nous, les lutins subtils, fantasques et moqueurs...

URGANDE

Innocence ! Candeur ! Simplesse !
Et ! l'on en prend et l'on en laisse !...

GWION (qui se résigne)

Ainsi fais-je sans chicaner...

*
*
*

Il faut savoir gré à M. Jean-Marie Mestrallet d'accorder, parmi les poèmes, variés de rythmes et d'accents, réunis dans son nouveau volume : *l'Allée des Saules* (1), une place prépondérante aux petites pièces à forme fixe, en harmonie d'ailleurs avec une inspiration claire, facile, élégante, plutôt menue, et jolie, — comme doivent l'être les bijoux à facettes. Ballade de *l'Espoir*, pantoum de *l'Endormie*, villanelle triste du *Vent d'Hiver*, sonnet mélancolique où le Temps, très vieux (lui qui ne peut vieillir!) dérobe ses flèches d'ombre à une Ombre, qui fut l'Amour : autant de poèmes, — parmi d'autres, — où le pittoresque d'une notation délicate et précise donne sa pleine valeur au symbole, fugitif ou permanent, qu'a voulu nous révéler l'auteur. Voici pour terminer cette chronique la ballade intitulée : *l'Essor* :

A travers l'infini décor,
Sur la mer rayonnante et noire
Où rutilent un divin trésor,
Pourpre, ébène, onyx, nacre, ivoire ;
Ignorant défaite ou déboire,
Par l'éther vibrant au flot pur,
Tu t'en vas conquérir et boire,
O rêve, écumeur de l'azur !

Va toujours, va, fuis, monte encor,
Par l'élan, l'aile ou la nageoire,
Chimère, hippogriffe, condor,
Dans les champs du bleu territoire,
Poursuivant ta splendide histoire
Force au fond de son gouffre obscur
L'éclatant mirage illusoire,
O rêve, écumeur de l'azur !

Idéal navire aux flancs d'or,
Arborant la pourpre et la moire,
Tu franchis d'un superbe essor
La mer vierge au clair promontoire ;
Et ta flamme en sa trajectoire
Plonge au loin d'un vol large et sûr
En des fonds d'aurore et de gloire,
O rêve, écumeur de l'azur !

ENVOI

Cœur vibrant qui veux vaincre et croire,
Hors du monde, oppressif et dur,
Suis, dans son essor de victoire,
Le rêve, écumeur de l'azur.

Nous avons pris la liberté, dans cette citation, d'ajouter le mot ENVOI avant le dernier quatrain. Ce terme, étant traditionnel, nous semble indispensable dans un poème de forme toute traditionnelle : il manque, sans lui, quelque chose au « dessin » de la pièce. M. Jean-Marie Mestrallet, cependant, l'a supprimé dans toutes les ballades de son *Allée des Saules*. Nous ne voyons pas pourquoi.

LOUIS ERNAULT.

(1) 4 vol. in-18 de 194 p. ; 2 fr. ; Soc. libre d'édit. ; Paris, 1900.

LIVRES ET REVUES

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

CONTES, ROMANS, NOUVELLES.

Le Naulakha, par RUDYARD KIPLING et W. BALESTIER ; 1 vol. in-18 de 338 p., traduit de l'anglais par M^{me} Charles Laurent ; 3 fr. 50 ; Ollendorff, éditeur ; Paris, 1900. — Voyage extraordinaire à la conquête d'un collier de diamants sans prix : le *Naulakha*, et d'une fiancée convaincue qu'elle a reçu cette mission spéciale en ce bas-monde : soigner les seules femmes hindoues ! Excellent livre pour distributions de prix ou pour étrennes, mais sans les puissantes qualités d'originalité et de poésie qui ont mis hors pair les deux célèbres *Livres de la Jungle* de M. Rudyard Kipling.

La conquête de Rome, par MATHILDE SERAO ; 1 vol. in-18 de 452 p. ; trad. de l'italien par M^{me} Charles Laurent ; 3 fr. 50 ; Ollendorff éditeur ; Paris, 1900. — Ouvrage intéressant par des détails finement observés, mais qui manque d'unité et de logique. François Sangiorgio, député, arrive de sa province à Rome pour conquérir la Ville éternelle. Une charmante femme, la comtesse Hélène Fiammanti, a fait au débutant la grâce de s'en éprendre : ce serait l'Egérie du jeune ambitieux si, sans explication, l'auteur du livre ne la faisait passer tout à coup à l'extrême arrière-plan de son récit. Sangiorgio est maintenant amoureux platoniquement de « la femme du ministre », coquette froide et sotte qui finit par « tout dire » à son mari. Sur quoi l'ambitieux et talentueux député, qui n'a plus ni ambition, ni talent, démissionne et regagne sa province : il n'aurait pas dû la quitter.

Draco, par PAUL GAULOT ; 1 vol. in-18 de 275 p. ; 3 fr. 50 ; Plon, Nourrit et C^{ie}, éditeurs ; Paris 1900. — En tant que roman, c'est le récit des rivalités amoureuses de la duchesse de Bourgogne et de M^{me} de la Vrillière, du beau Nangis et de Maulevrier. Comme reconstitution historique, c'est le tableau, exactement documenté, de la cour de France pendant les dernières années du règne de Louis XIV. L'ouvrage est de bonne langue française, et, sans bien extraordinaires aventures, sans prétention à une psychologie bien subtile (qui eût peut-être constitué ici un anachronisme), intéressera le lecteur jusqu'au bout.

Imitations, par le comte LÉON TOLSTOÏ ; traduit du russe par E. HALPÉRINE-KAMINSKY ; 1 vol. in-18 de 230 p. ; 3 fr. 50 ; Ollendorff, éditeur ; Paris, 1900. — Comme le donne à entendre le titre, et comme M. Halpérine-Kaminsky le précise lui-même dans sa préface, les *Imitations* sont un recueil de contes inspirés pour la plupart à l'auteur par des récits analogues dans les littératures étrangères. Il est superflu de dire que Tolstoï a su, en reprenant de tels sujets, les marquer assez complètement de son empreinte pour les faire entièrement siens. A signaler, dans l'ouvrage, trois *Paraboles* en réponse aux attaques dirigées contre les théories de socialisme évangélique familières à l'auteur.

LOUIS ERNAULT.

Les Mystères de Montréal, roman de mœurs, par HECTOR BERTHELOT; broch. in-8°; 113 p.; Imprimerie Pigeon; Montréal, 1898. — Cet étrange roman-feuilleton, d'une naïveté vraiment canadienne, nous donne d'assez curieux renseignements sur le singulier français qu'on parle au bord du Saint-Laurent. Il procurera aux esprits les plus moroses quelques instants de douce gaieté. On nous y apprend que les femmes enceintes qui vont dans les concerts patriotiques s'exposent à voir gravés, sur quelque partie du corps de leur rejeton, la devise et l'écusson nationaux: et mille autres belles choses dans le même goût.

La chute de Napoléon IV, par GUILIO VENTURA; 1 vol. in-18, 180 p.; 3 fr. 50; Soc. libre d'Éditions des gens de lettres; Paris, 1899. — L'affaire Dreyfus a fait naître ces derniers temps toute une littérature d'ailleurs fort médiocre et qui n'a qu'une valeur documentaire. Ce petit roman de M. Guilio Ventura est une fantaisie assez lourde sur ces derniers événements de France. Il suppose que Dreyfus, ayant été acquitté, une révolution bonapartiste s'en est suivie, ainsi qu'une manière de Saint-Barthélemy antisémite, dans laquelle Dreyfus et tous ses défenseurs ont péri. Le fils du fameux officier juif, chef du parti socialiste, parvient à son tour à renverser le nouvel Empereur. Toute la société bourgeoise sombre dans une révolution terrible, et l'on établit le bonheur de l'Humanité. Ce romanesque humanitaire peut avoir quelque succès sur les esprits forts de village.

L. DUMONT WILDEN.

Tonnegoud en Zoon, par J. WINKLER PRINS; 1 vol. post. in-8°; 206 p.; fl. 2,40; Bauer et C^o, éditeurs; Amsterdam, 1899. — La première de ces trois nouvelles, qui donne au volume son nom, caractérise fort bien les tripotages d'un parvenu industriel, dont la chute vient étonner la petite ville qui adorait son illustre citoyen. Ce tableau est bien fait. Dans le récit suivant, l'auteur raconte ses souvenirs de vacances, lorsqu'il était enfant. Le dernier conte est une suite de jeux de mots. En somme, lecture récréative pour qui aime ce genre.

Indische Schetsen, par ISOLINE; 1 vol. post. in-8°; 176 p.; fl. 1,90; — G.-J. Slothouwer, éditeur; Amersfoort, 1899. — Quatre nouvelles, composées de souvenirs d'un employé aux Indes Hollandaises. L'auteur se montre parfois trop enthousiaste pour les croyances surnaturelles, apparitions et événements mystérieux, qu'on se plaît à raconter à Java et à Sumatra. « La guérison des lépreux » est l'émouvant récit d'une décision cruelle, prise par l'autorité hollandaise, de faire noyer les lépreux d'un district. L'auteur considère cet acte gouvernemental comme la cause du dernier soulèvement des Javanais contre l'hégémonie néerlandaise.

Het hoogste geluk, par PRINCES ELSA (LOUISE STRATENUS); 2 vol. post. in-8°; 224 et 229 p.; G.-J. Slothouwer, éditeur; Amersfoort, 1899. — Le sujet de ce roman est la cour d'Allemagne. Le Chancelier de fer enveloppe la vie privée de l'empereur d'un filet d'intrigues, dont le dénouement est formé par la démission de l'homme d'État et le voyage du monarque en Palestine, en passant par Yildiz-Kiosk. Le livre n'est pas mal écrit, quoiqu'il n'ait pas une valeur littéraire exceptionnelle. On y rencontre parfois des réflexions qui témoignent d'un esprit de critique assez développé; néanmoins les idées ne sont guère larges.

B.-P. VAN DER VOO.

Az Usolsô (Le Dernier), par DESIRÉ MALONYAY; fl. 2,50; nouvelle édition, Athenæum, Budapest, 1900. — M. Malonyay est un jeune écrivain hongrois, qui vient de passer trois années en France. La scène de son roman se place à Paris: c'est l'histoire d'un jeune dégénéré qui en est arrivé à perdre toute volonté. Ce qui donne à cet ouvrage une place à part dans la littérature hongroise, c'est qu'il y est le premier où l'on sente l'influence d'Ibsen et de cette jeune école française qui se complait dans un certain brouillard métaphysique et invente des mots nouveaux pour exprimer des sensations nouvelles, fugitives, presque impalpables.

A magyar Anekdotakincs (trésor d'anecdotes hongroises) par BÉLA FÖTÖ; Singer et Wolfner, éditeurs; fl. 3, 20; Budapest. — L'auteur y recueille toutes les anecdotes

éparses au milieu du peuple et qui montrent le mieux le génie populaire. Il a lui-même une plume tout à fait hongroise, il sait beaucoup et était évidemment appelé à faire un travail que personne n'a encore eu l'idée de faire.

Antonina és Attila Anyjok, DE GERANDO, AGOSTNI, GRAF TELEKI EMMA; Legrady, éditeur; Budapest. — Le livre d'Antonine et d'Attila, écrit par leur mère; M^{me} Auguste de Gerando, née comtesse Teleki. — Le premier livre de valeur écrit pour l'enfance en langue hongroise; M^{me} Auguste de Gerando l'a composé à Paris en 1852-1853-1854-1855, en exil, pour ses enfants et les autres enfants des exilés hongrois. Réédité par le comité Blanka Teleki, comité qui a pour but d'éditer de bons livres, sans aucune pensée de gain, pour l'enfance et la jeunesse, et qui en même temps envoie chaque année une dame professeur à Paris, pour qu'elle se perfectionne et comprenne mieux l'art, les côtés artistiques de la culture et les idées qui peuvent activer la marche du progrès.

Les livres d'enfance de M^{me} de Gerando tendent aussi à élargir le cœur, à ennoblir l'âme et à rendre l'individu plus capable de générosité et de désintéressement.

ANTONINE DE GERANDO.

INDEX. — *Le Roi de l'or*, roman politique, par MONROE-VERMONT; 1 vol. in-18; 271 p.; 3 fr. 50; Soc. libre d'édit. des gens de lettres; Paris, 1899. — *Le Roi de l'or*, recueilli une fillette délaissée, fonde des orphelinats, abandonne une mine aux ouvriers. Livre aussi anodin que cette politique.

Esquisses flamandes et hollandaises, par L. VAN KEYMEULEN; 1 vol. in-8° carré; 264 p.; 3 fr. 50; Forst, éditeur; Anvers, 1899. — Recueil d'articles parus, notamment dans la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue encyclopédique*: intéressantes indications sur la littérature et même sur la géographie de la Néerlande.

Lourdes amoureuse et mystique, par ARMAND DUBARRY; vol. in-18; 360 p.; 3 fr. 50; Chamuel, éditeur; Paris, 1899. — Nouveau volume de la série *les Déséquilibres de l'amour*; aussi mauvais que les précédents; papier noirci sans intérêt.

Sotileza, par JOSÉ-MARIA DE PEREDA, roman traduit de l'espagnol par Jacques Porcher; vol. in-8°; 300 p.; 3 fr. 50; Hachette, éditeur; Paris, 1899. — Un petit roman très frais, plein d'humour et de pittoresque, qui décrit avec minutie les mœurs populaires espagnoles d'il y a cinquante ans.

Op Slotenburg, par THÉRÈSE VAN ARENDSBURG; vol. post. in-8°; 182 p.; fl. 2,25; G.-J. Slothouwer, éditeur; Amersfoort, 1899. — Défilé de paisibles types de provinciaux qui se marient en discutant seulement dots et héritages. Chacun s'abstient d'actes qui puissent être blâmés ou loués; tout le monde est donc content, et personne ne se fâche jamais.

Contes humoristiques, par SIPULAUR (pseudonyme. le vrai nom est Victor Rákossi); 30 filler, Bibliothèque hongroise Wodianer (Collection de livres comme ceux de 3 fr. 50 en France). — Victor Rákossi est l'auteur le plus spirituel de nos jours en Hongrie. Ces contes humoristiques sont pris sur le vif et écrits avec entrain et gaieté.

Caleidoscopio, par G. RAGUSA-MOLETI; 222 p.; Giannotta, éditeur; Catane, 1900. — Beau récit de voyage maritime qui sert simplement de prétexte à une causerie humoristique, psychologique et philosophique très variée et très spirituelle.

THÉÂTRE, MUSIQUE.

Tooneel en Maatschappij, par M. HERM. HEYERMANS J^r; 1 broch. gr. in-8°; 46 p.; fl. 0,50; D. Buys Dzn., éditeur; Amsterdam, 1899. — Conférence dans une société d'acteurs, discussions et vues intéressantes sur le Théâtre et la Société, par un dramaturge dont on ne peut contester la compétence. Il dit beaucoup de vérités sur le théâtre populaire et caractérise l'insignifiance des drames du jour. Il insiste surtout sur la position sociale des acteurs, fait un plaidoyer chaleureux en faveur de contrats plus équitables et montre l'esclavage que subissent les salariés du théâtre.

B.-P. VAN DER VOO.

INDEX. — *Le Théâtre turc contemporain*, par AD. THALASSO (*Revue encyclopédique Larousse*, 9 décembre 1899).

Le Théâtre italien, par JUDITH CLADEL (*La Nouvelle Revue*, 15 février 1900).

Eroïsmo, drame en 1 acte; texte italien et trad. française par C. Cernigliari-Melilli; biblioth. de l'OEuvre internationale, Paris. — Un jeune homme, atteint d'une maladie incurable, s'éloigne volontairement d'une fiancée qu'il aime et dont il est aimé. Héroïsme moral, en effet, et qui a inspiré à l'auteur un acte d'émotion sobre et contenue.

La Religion de l'orchestre et la musique française actuelle, par CAMILLE MAUCLAIR (*Revue des Revues*, 15 février 1900).

L'Évolution de la musique en Angleterre, par SIDNEY VAUTYN (*Revue de Belgique*, 15 janvier 1900).

GRAMMAIRE COMPARÉE, HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES.

Langage humain, par AMANO; broch. in-8°; 60 p.; 1 franc; librairie Schmid et Francke, 1900. — Tentative pour créer une langue universelle. Elle diffère essentiellement de celles proposées jusqu'ici en ceci que l'A. au lieu de forger sa langue, dictionnaire et syntaxe, de toutes pièces, en compose le vocabulaire de termes empruntés à tous les dialectes. — On arrivera ainsi à une sorte de *sabir*. — L'A. n'admet pour les mots aucune variation désignant le nombre, le genre ou le temps, mais divers suffixes: *un, on, nes*, etc., marqueront ce qu'il appelle « les particularités caractérisantes », c'est-à-dire les idées de contraire, de manière, de mouvement, etc. Ceci est d'ailleurs assez peu clair. Un congrès, réuni à Paris à propos de l'Exposition universelle, sera appelé à fixer un vocabulaire aussi simple que possible. En somme, une utopie présentée en fort mauvais style.

FR. NOSADOWSKI.

Goethes Vater (*Le Père de Goethe*), par FÉLICIE EWART; 404 p.; 2 mks; Léopold Voss éditeur; Hambourg et Leipzig, 1899; — On sait, depuis l'aveu de Goethe lui-même, quelle influence eurent sur le développement de son intellectualité toutes les personnes qu'il affectionna. L'A. a voulu étudier avec un soin minutieux et mettre en pleine lumière Johann Kaspar Goethe, père du grand poète. C'est une contribution importante aux études goethiennes qui sont poursuivies en Allemagne avec une activité qui ne se dément pas.

A. DE RUDDER.

La France intellectuelle, par HENRY BÉRENGER; vol. in-18; 296 p.; 3 fr. 50; Armand Colin, éditeur; Paris, 1899. — Ironiques jusqu'à l'âpreté contre M. Brunetière ou M. Judet, admiratives jusqu'à l'enthousiasme vis-à-vis de M. Zola, de M. Buisson ou de Michelet, les études, variées de ton comme de sujets, que M. Bérenger a réunies sous le titre de *La France intellectuelle*, sont néanmoins reliées entre elles par cette idée commune que la France, — non pas celle que voudraient nous faire les nationalistes, mais celle des vrais patriotes qui ne sépareront jamais ses destinées de celles de l'humanité, — est en marche vers plus de vérité, de justice et de beauté. D'un bout à l'autre du livre domine aussi cette conviction que le règne est bien fini du dilettantisme et des stériles théories de *l'art pour l'art*: place aux écrivains de *l'art social*! Ce nous est un plaisir, à propos de ce volume de bonne critique, de constater l'heureuse évolution de M. Bérenger: parti du vogüisme, s'il nous en souvient bien, il manqua de s'enliser dans les marais du néo-christianisme; on ne saurait trop le féliciter d'orienter tous les jours davantage son esprit vers la pensée libre et le socialisme...

Histoire de la littérature française, par EMILE FAGUET, de l'Académie française; 2 vol. in 8 illustrés; 481 et 475 p.; 12 fr.; Plon, Nourrit et C^e, éditeurs, Paris, 1900. — Il se pourrait bien que la nouvelle *Histoire de la littérature française* de M. Faguet réalisât l'idéal de l'histoire littéraire à l'usage des « honnêtes gens ». D'un bout à l'autre de ces deux beaux volumes, remplis de faits, de citations, et encore plus d'idées, l'érudition la plus sûre et la mieux informée se dissimule sous les agréments d'un style alerte, précis et ferme, où abondent des trouvailles d'expression dont on nous saura gré de citer quelques exemples: « A toutes ses idées littéraires, Voltaire donnait un tel relief, une telle force de projection, une si

impétueuse, et si vive, et si divertissante saillie, qu'elles faisaient balle à tout coup, si l'on peut dire, et comme certains projectiles faisaient des brèches beaucoup plus larges qu'elles n'étaient grosses. On sait que cela tient à la manière dont on les lance. » (II, p. 226.) — « Les idées de Rousseau sont comme des *idées sensuelles*. » (II, p. 244.) — « Michelet est comme le Saint-Simon de tous les temps, et il nous donne comme les mémoires d'un témoin de tous les siècles. » (II, p. 388.) — On ne trouvera pas seulement dans cet ouvrage une revue complète des auteurs et des œuvres qui méritent de survivre à leur temps, accompagnée des citations les plus *représentatives* du génie de chaque écrivain; à tout instant, l'auteur, comme en se jouant, élargit une idée particulière en réflexion générale, et ainsi, en même temps que le lecteur se trouve satisfait dans sa curiosité littéraire, il a le profit ou l'amusement de mainte vue profonde ou piquante sur la philosophie, les mœurs ou la politique même du temps présent... L'histoire du moyen âge jusqu'à la fin du XIII^e siècle, et celle de chacun des siècles qui ont suivi jusqu'à nos jours se trouvent terminées par de brèves pages de « conclusions », qui sont des modèles de résumés substantiels et permettent de reprendre une vue d'ensemble de chacune des époques dont on vient de parcourir les méandres avec délices. L'universelle sympathie de l'auteur pour tous les genres de talent trouve d'ailleurs à admirer et à faire admirer dans tous les temps : à la conception un peu simpliste d'un Nisard établissant le compte des *gains* et des *pertes* de notre littérature et n'y voulant reconnaître qu'un unique sommet, le XVII^e siècle, avant quoi tout n'est qu'effort et lent acheminement vers la perfection, après quoi tout n'est que désagrégation et irrémédiable décadence, M. Faguet substitue avec raison cette juste et consolante idée que, dans notre littérature, il n'y a sans doute pas « naissance, croissance, âge mûr et décadence, mais des alternatives de chûtes et de relèvements, et que nos décadences, quand elles se produisent, sont des décadences provisoires » (I, p. 217). Pour ajouter à l'attrait de l'ouvrage, de très nombreuses illustrations dues aux bons soins de M. Léon Dorez, reproduisent des manuscrits et des miniatures du moyen âge, des gravures anciennes, des tableaux de maîtres, de multiples portraits et autographes d'écrivains, nous permettant ainsi d'apprécier en quelque sorte physiquement la plupart des auteurs, dont M. Faguet nous trace excellemment le portrait littéraire ou moral. En vérité, on ne fit jamais de l'histoire littéraire plus exquis régal à l'usage des gens de goût.

CHARLES BARBIER.

Les libertins en France au XVII^e siècle, par PERRENS; vol. in-18; 526 p.; 3 fr. 50; Calmann Lévy, éditeur; Paris, 1899. — Il n'est pas besoin d'aller chercher en Angleterre les initiateurs de notre XVIII^e siècle. Nous les avons en France au XVII^e, si tant est qu'on ne veuille pas remonter au XVI^e : ce sont les libertins, dont les chefs sont Gassendi et Bayle. L'auteur explique ce qu'il faut entendre par libertinage, en cherche les origines, en étudie le développement avant Richelieu, sous Richelieu et sous Louis XIV, à la cour, dans le monde et dans les milieux littéraires; il montre que les mœurs de ses adeptes ne furent pas, à tout prendre, plus déplorables que celles des représentants officiels de l'ordre, et qu'en tous cas elles furent moins entachées d'hypocrisie; il conclut que même avec leurs tares ils ont exercé une influence sérieuse sur la marche de la pensée française. Ce livre, écrit d'un style alerte, se lit avec plaisir.

Flaubert philosophe, par L. LÉVY-BRUNL (*La Revue de Paris*, 15 février 1900). — Sans être un philosophe à système, Flaubert possède un ensemble de vues assez concordantes, auxquelles il s'est tenu avec persévérance. Ces idées le rapprochent de Montaigne, dont au reste il admirait fort le style et avec qui il a de secrètes affinités de nature.

C. FAGES.

Histoire sommaire de la littérature française au XIX^e siècle, par F.-T. PERRENS; vol. in-18; 440 p.; 3 fr. 50; L. Henry May, éditeur; Paris, 1899. — S'il est vrai que l'on ne parle bien que de ce qu'on aime avec sincérité, M. Perrens eût sagement fait en s'abstenant d'écrire l'histoire littéraire de ce siècle. Des trois grandes écoles qui s'y succédèrent, le romantisme, le réalisme et le symbolisme, il estime que la première « n'était pas nécessaire » (p. 99) et ne voit de vraiment ori-

ginal dans la seconde que les excès qui la déshonorent (p. 302); quant aux « symbolistes et décadents », il s'entend, d'une férule dédaigneuse, à mettre ces mauvais élèves à la raison : Paul Verlaine, leur chef, ne fut-il pas le dernier des soixante-six élèves de M. Perrens dans la rhétorique du lycée Bonaparte (p. 157)? N'allez pas croire, après cela, qu'un aussi mauvais livre soit dépourvu de tout intérêt : d'abord il nous renseigne excellemment sur toutes les belles relations qu'entretint son auteur avec maint bel esprit de ce siècle; ensuite il nous apprend qu'à l'âge de quatre ans, M. Zola, l'heureux enfant! gagnait cent sous à traiter son père de « cochon » (p. 329); et l'on y voit aussi ce que le patriotisme de M. Cherbuliez ajoute de prix à sa littérature (p. 344), mais combien l'on a tort, d'autre part, d'exalter ce mauvais français de Flaubert jusqu'à traiter de chef-d'œuvre *Madame Bovary* (p. 318-319)! De semblables perles abondent dans ce livre : quel dommage qu'elles se dissimulent dans la trame de l'exposition, — telles les violettes sous le gazon! Si M. Perrens se fût borné à nous livrer la quintessence de ses pensées, il eût sans peine composé de ses notes un florilège exquis... Et sans doute nul n'aurait alors l'impertinence de s'étonner en lisant au-dessous de son nom cette mention : MEMBRE DE L'INSTITUT! Que ce titre nous soit du moins une excuse pour nous être trop longtemps arrêté à de pareilles pauvretés!

CHARLES DE SÉVILLE.

Tolstoï, par M. SUARÈS ; broch. in-12; 145 p. ; *Union pour l'action morale*, éditeur; Paris, 1899. — L'éloge dithyrambique du grand écrivain russe, fait par un admirateur clairvoyant, offre un réel agrément, encore qu'il ne soit pas indispensable d'admettre le point de vue néo-chrétien où se place l'auteur.

L'œuvre de Tolstoï est si diverse et son influence si confuse qu'il est malaisé de les juger d'une manière générale. M. Suarès, au début de son étude, n'hésite pas à classer Tolstoï parmi les génies appartenant essentiellement à l'humanité, tandis qu'à la fin de l'ouvrage il l'appelle : « l'Homère du monde slave... »

Peut-être n'a-t-on pas suffisamment insisté sur le côté révolutionnaire de certains romans de Tolstoï, qui n'a pas toujours prêché la résignation ni l'oubli de son individualité, pour le plus grand profit des habiles de la collectivité. Quant à la connaissance des droits, elle précède toujours celle des devoirs, qui en est, pour ainsi dire, le résultat : une notice psychologique sur Tolstoï était de nature à permettre un développement sur ce thème. Mais quelques lignes bibliographiques ne se prêtent pas à une discussion de telle envergure...

Le style archaïque de M. Suarès n'est pas sans distinction, quoique nombreux seront les lecteurs qui le trouveront obscur, et ces quelque cent pages sont très honnêtement pensées et présentées avec une parfaite sincérité.

P. A. H.

A propos du dernier Congrès de la langue et des lettres néerlandaises, par AUG. GITTÉE ; *Vragen des Tijds*; Haarlem, décembre 1899. — Le professeur Gittée, dont on connaît les études sur le folklor flamandisme, est assurément compétent pour juger de la lutte des langues en Belgique. Il qualifie le Congrès, tenu à Gand, de Congrès sans importance et consacre son article à un examen raisonné du mouvement flamand. De ses conclusions il ressort que l'auteur n'est ni un « flamingant », ni un « fransquillon »; qu'il chérit, il est vrai, la langue néerlandais-flamande, mais qu'il déplore en même temps les ridicules coteries du pays flamand, qui se livrent à des débats en faveur de la langue maternelle contre l'intrusion du français, tandis que la population est caractérisée par une connaissance superficielle de l'une et de l'autre langue. M. Gittée pense que l'infériorité des Flandres provient en partie du fait qu'un idiome civilisé y fait défaut.

B.-P. VAN DER VOO.

Anekdotakines (*Recueil d'anecdotes sur la vie et l'histoire hongroises*), par BÉLA FÓTH; 5 vol. ; 16 florins (32 fr.); Singer et Wolfner, éditeurs; Budapest. — Béla Fóth est un écrivain qui a beaucoup de chance. Dans un temps où tous ses confrères meurent plus ou moins de faim en Hongrie (sauf ceux qui confectionnent des livres de classe patronnés par l'Etat), Béla Fóth trouve le moyen de se faire lire et acheter. Il est l'écrivain à la mode qui flatte avec adresse les tendances nationalistes, passion du moment, qui devine à l'avance de quel côté soufflera le vent, et qui ne cherche que

la popularité. Il a fait recueillir par de vieux savants, par de vieux patriotes, toutes les anecdotes qui peuvent éclairer l'histoire contemporaine et celle des temps passés ; puis il les a fondues ensemble, et il les publie en cinq volumes. Le troisième vient de paraître.

ANTONINE DE GERANDO.

Ada Negri, par M^{me} DEKHTEREVA (*Russkaïa Myzl*, Moscou, novembre 1899). — M^{me} Dekhtereva donne l'analyse de *Fatalità* et de *Tempeste*, deux recueils de poésies d'Ada Negri, poétesse italienne. enfant du peuple dont la muse ne se plaît qu'au milieu des travailleurs et souffre de leurs souffrances. Elle exalte « le roi du marteau », l'homme beau dans sa force. Elle est toute d'instinct, et ses vers ont un caractère de sincérité juvénile et de fraîcheur. Toutefois l'auteur regrette que la pensée d'Ada Negri ne prenne jamais une plus haute envolée : cet être complexe qu'est l'homme ne saurait se confiner dans les intérêts matériels. Elle s'est faite l'avocat des humbles et des miséreux, et c'est ce qui lui a valu son immense succès dans le monde entier. Quelques critiques l'ayant proclamée socialiste, cela lui attira les sympathies des esprits avancés et du prolétariat de tous les pays. Ceux qui sont indifférents aux questions sociales sont touchés par ses propres douleurs. Les délicats trouvent dans sa poésie des émotions nouvelles, la jeunesse éprise de romanesque est charmée par son lyrisme. Aussi les deux recueils d'Ada Negri furent-ils commentés par toute la critique du monde civilisé. En Russie, notamment, ils ont inspiré des articles élogieux à plusieurs journaux et revues. M^{me} Watson vient de publier un opuscule dans lequel elle étudie l'œuvre d'Ada Negri et en donne la traduction.

MARIE STROMBERG.

O Knihachalidech, par JAROSLAV VREHLICKY ; vol. in-8 ; 215 p., Grosman et Svoboda, éditeurs ; Prague, 1899. — M. Vrehlicky, dans son dernier recueil d'essais littéraires, nous parle des hommes et des œuvres du siècle. Le chapitre consacré à Victor Hugo et à ses *Misérables* nous paraît le plus beau et le chapitre sur le romantisme, celui qui reflète le plus fidèlement la pensée de l'A. Ce chapitre est un résumé du livre de M. A. Jullien : *Le romantisme et l'éditeur Renduel*. On y retrouve toute l'énergie de ce Maître Vrehlicky ! De toutes ses forces, avec tout son esprit, l'A. a levé l'étendard du romantisme pour nous rappeler nos origines. « Voilà, semble-t-il nous dire, vous les jeunes, voilà d'où vous venez ; dans ces ruines est la gloire, envers laquelle vous êtes ingrats ! »

Pœloka, par le D^r PAVEL VYCHODIL ; vol. in-18 ; 506 p. ; 2 fl. 10 kr. ; Papezska tiskarna, éditeur ; Brno, 1897. — L'A. est un théologien catholique. Son esthétique et sa poétique sont donc *a priori* entièrement religieuses. Il est bien regrettable que l'A. ne soit pas tolérant. Malgré tout son désir d'être neutre, d'être un philosophe n'écouter que la raison, l'A. reste toujours un penseur de parti pris et ne peut sortir de la fausse voie où il s'est engagé. Et, sur ce motif, la fatigue dépensée à ce long travail est à peu près perdue.

V. H.

INDEX. — Ludwig Jacobowski, par OTTO REUTER ; broch. 64 p. ; Calvary, éditeur ; Berlin, 1900. — Étude sur l'œuvre et le développement du génie poétique de Ludwig Jacobowski.

Ch. Fried. Hebbel, par ADOLF BARTELS ; 1 vol. 128 p. ; 20 pfg. ; Universal Bibliothek, Philipp Reclam, éditeur ; Leipzig. — Biographie du poète allemand Hebbel et étude critique de ses principales œuvres.

Gerhart Hauptmann und sein Naturalismus, par RICHARD HAMANN (*Die Gesellschaft*, 15 janvier 1900). — Différence entre le naturalisme de Hauptmann et celui de Zola.

Ueber deutschvolkliches Sagen und Singen, par le Dr. ADOLPHE HARPF ; 1 vol. in-8° ; 148 p. ; Julius Werner, éditeur ; Leipzig, 1898. — L'auteur étudie ce qui, dans le folklorisme allemand, appartient en propre à la poésie populaire, ce qui est sorti en quelque sorte des entrailles mêmes du peuple, et ce qui a été ajouté, dans le cours des temps, aux traditions populaires par divers écrivains. Il se base en grande partie sur le beau livre de la « Mythologie allemande » de Jacob Grimm. Le travail de M. Harpf est très intéressant, mais d'une lecture assez ardue, parce que la matière traitée est très condensée.

Histoire de la littérature française, par PETIT DE JULLEVILLE; vol. in-18; 594 p.; 3 fr. 50; Masson, éditeur; Paris, 1899. — Nouvelle édition (la 13^e pour les classes) d'un livre estimé dans l'enseignement.

La littérature européenne au XIX^e siècle, par F. BRUNETIÈRE (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1899).

Le préjugé de la « Vie de Bohême » et les mœurs de l'artiste actuel, par CAMILLE MAUGLAIR (*Revue des Revues*, 1^{er} décembre 1899).

Les Académies de femmes en France, par UNE VIEILLE SAINT-SIMONIENNE (*Revue des Revues*, 15 décembre 1899).

La Cassandre du Cap. Olive Schreiner, par MARIE DROUSART (*Le Correspondant*, 25 décembre 1899). — L'auteur étudie le génie de la romancière et en particulier son roman : *Le Soldat Peter Halket du Mashonaland*, qui est comme le réquisitoire des Africains du Sud contre les flibustiers envahisseurs.

La Littérature nietzschéenne, par H. LICHTENBERGER (*Revue Encyclopédique Larousse*, 6 janvier 1900).

Le Mercure galant, par G. REYNIER (*La Nouvelle Revue*, 1^{er} décembre 1899).

Un Radical de la prairie : Hamley Garland, par Th. BENTZON (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1900). — Portrait et analyse de l'œuvre du poète et romancier de l'ouest américain. Tous ses récits ont une note révolutionnaire. Le développement illimité des travailleurs est à ses yeux le gage du progrès de l'humanité tout entière.

Le Roman historique, par LOUIS MAIGRON (*Revue de Belgique*, 25 janvier 1900).

La Littérature contemporaine en Espagne, par AGUILERA (*Revue encyclopédique Larousse*, 20 janvier 1900).

Fénelon, par le P. LOUIS BOUTIÉ; vol. in-8^o; 334 p.; 6 fr.; V. Retaux, éditeur; Paris, 1900. — MM. Nisard, Brunetière, Crousté, etc., avaient cru pouvoir substituer au Fénelon légendaire un Fénelon conforme à la réalité historique. Le P. Boutié s'attache surtout à faire voir que le Fénelon de la légende est plus vrai que le Fénelon de la soi-disant histoire.

Claude Fabri de Peiresc, par E. MICHEL (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1900).

L'Épopée romane dans les provinces de l'Ouest, par CH. DE LA LANDE DE CALAN (*Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, octobre et novembre 1899, janvier 1900).

Vers la réhabilitation de J.-J. Rousseau, par M^{me} FRÉDÉRIKA MACDONALD (*Revue des Revues*, 15 mars 1900). — Rousseau n'envoya pas cinq enfants aux Enfants-Trouvés, pour la bonne raison qu'il n'eut pas d'enfants. Il fut la dupe des manœuvres de Thérèse Levasseur et de la mère de cette dernière.

Le poète Colardeau et le curé de Pithiviers, par P. BONNEFON (*Souvenirs et Mémoires*, 15 novembre et 15 décembre 1899, 15 janvier, 15 février et 15 mars 1900).

Lutte pour l'art de l'avenir, par JULES MITROVICS (*Budapest Hirlep*, février). — Le jeune critique prouve que l'art nouveau n'existe pas et que celui d'à présent n'est qu'une préparation à l'art de l'avenir, qui seul répondra à la société nouvelle et à ses aspirations.

Sources où le poète Arany a puisé ses ballades, par ZLINVEZKY (*Irodalom-történeli korlemények*, février). — Ce sont des notes sur l'histoire de la littérature, l'auteur recherche avec beaucoup de patience et d'érudition les sources d'où le grand poète Arany a pu tirer le sujet de ses ballades.

Les Poètes français du Parnasse, par JULES HASAVITI (*Budapesti Hirlep*, février). — Sous ce titre le professeur de français à l'Université de Kolozwar fait une étude sur Lecomte de Lisle, Coppée, Heredia, Sully Prudhomme.

HISTOIRE ET CRITIQUE DES BEAUX-ARTS.

Scultura Italiana antica e moderna, par ALFREDO MELANI; 248 p.; gravures et tables hors texte; Hoepli, éditeur, Milan, 1900. Comme le *Manuel d'architecture* dont je parlais dans le numéro de décembre 1899, ce *Manuel de sculpture* appartient à l'excellente série des manuels Hoepli, qui ont déjà dépassé le chiffre de 600 volumes : l'auteur n'y reproduit point la première édition de son œuvre savante de vulgarisation sculpturale : il la refait complètement, à la lumière des plus récentes études et des meilleures autorités, et lui-même en est une. A l'aide d'une centaine d'excellentes tables hors texte et de nombreuses gravures, M. Melani nous expose la glorieuse histoire

de notre sculpture à travers les âges anciens, les époques étrusque et italo-grecque, romaine et paléo-chrétienne, pendant les siècles du moyen âge, des Byzantins à Nicolas Risano et de Nicolas Risano à Donatello ; jusqu'à la Renaissance, de Donatello à Michel-Ange, et de Michel-Ange à Bernin, pour arriver à la sculpture rococo, à la néo-classique et à la contemporaine. L'auteur conclut son œuvre en combattant la sculpture exclusivement basée sur l'habileté manuelle. Il affirme les droits du sentiment, de l'intelligence et de l'idéalité en toute création artistique, et il prêche aux sculpteurs le devoir et la nécessité d'acquérir ainsi une culture en dehors et au-dessus de la pure et banale technique.

MARIO PILO.

La peinture allemande contemporaine, par MARQUIS DE LA MAZELIÈRE (*La Revue de Paris*, 15 mars 1900). — L'auteur en étudie les transformations, les œuvres principales, montre qu'elle est très prospère, mais qu'on y sent l'angoisse d'un peuple qui n'a pas pu atteindre l'idéal rêvé!!! Tous les maîtres nous disent « l'anxiété, l'ironie, le songe, le mal de vivre que les romantiques avaient connu et que l'on croyait, à tort, guéri pour jamais ». Or si le progrès matériel est impuissant à faire oublier cet idéal!!! on a à calmer les révoltes des penseurs et des mystiques, « l'Allemagne doit redouter une révolution dont nul ne peut prévoir les conséquences ».

C. FAGES.

INDEX. — Die Kunst des Alterthums (L'art dans l'antiquité), par JOHANNES GAULKE; broch. 32 p., 15 pfg.; collection Sassenbach, Berlin; Paris, Le Soudier. — Etude sur l'art antique et principalement sur les œuvres de la statuaire égyptienne, grecque et romaine des musées de Berlin.

Discours et allocutions, par EUGÈNE GUILLAUME, vol. in-18; vi-314 p.; 3 fr. 50; L.-H. May, éditeur; Paris, 1899. — Ce volume contient le discours de réception de l'artiste à l'Académie française (éloge du duc d'Aumale), des allocutions ou notices intéressantes sur Berlin, Victor Hugo, etc.

Les Maîtres de l'affichage 1899, par G. DE SAINT-AUBIN (*Revue des Revues*, 15 février 1900).

John Ruskin, par GABRIEL MOUREY (*Revue encyclopédique Larousse*, 3 mars 1900).

La Céramique, par ED. GARNIER (*Revue encyclopédique Larousse*, 2 décembre 1899).

Puvis de Chavannes, par ROGER MARX (*Revue encyclopédique Larousse*, 23 décembre 1899).

L'Évolution de Jacob Maris, par J. VETH (*De Kroniek*, Amsterdam, 24 décembre 1899, 21 janvier 1900 et numéros suivants). — Une étude sur le développement du talent de ce peintre hollandais, récemment décédé. Dans l'intéressante publication hebdomadaire *De Kroniek*, on peut suivre les plus importantes manifestations de l'art et des lettres en Hollande.

Hellen, par E. BRICON (*La Revue de Paris*, 1^{er} mars 1900). — Il est le peintre intime de la femme moderne, dont il exprime en leur plus pure essence le geste et le sentiment; il rappelle par certains côtés les maîtres du XVIII^e siècle, en particulier Watteau, de la Tour et Fragonard.

L'Évolution de la musique en Angleterre, par SIDNEY VANTYN (*Revue de Belgique*, 15 janvier et 15 avril 1900).

Les Saints Louis dans l'art italien, par E. BERTAUX (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1900).

SCIENCES SOCIOLOGIQUES

DÉMOGRAPHIE, STATISTIQUE.

Annuaire statistique de la France, 1898; vol. in-4°; xxxvii-953 p.; Office du Travail, éditeur; Imprimerie Nationale, Paris, 1898. — Cet *Annuaire* n'est qu'une succession de tableaux (751), consacrés à la météorologie, à la démographie, aux institutions de prévoyance, à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, à la pro-

priété industrielle et commerciale, à l'inspection du travail, aux syndicats professionnels et bourses du travail, aux postes et télégraphes, aux travaux publics (chemins de fer), aux finances et impôts et richesses, à la statistique pénitentiaire, à l'instruction publique, à la justice criminelle, civile et commerciale, aux cultes, à la guerre, à la marine. Les mêmes renseignements sont donnés pour l'Algérie, la Tunisie et les colonies françaises. Il est à regretter qu'aucun tableau ne donne la répartition de la population suivant la religion, le culte suivi. C'est là une lacune, probablement volontaire, des recensements et des statistiques statales. Le démographe, le sociologue s'en affligeront, car c'est un élément de moins pour l'étude.

Statistique générale de la France, statistique annuelle année 1896 ; vol. in-4° ; ix-225 p. ; Imprimerie Nationale ; Office du Travail, éditeur ; Paris, 1898. — Ce volume contient 34 tableaux relatifs aux mariages, divorces, naissances, décès suivant les âges, les mois, les sexes, les départements, etc. ; puis 43 tableaux relatifs aux institutions et établissements d'assistance et de bienfaisance : personnel ; matériel ; mouvement des malades, vieillards, etc. ; enfants assistés ; aliénés ; monts de piété ; etc. L'impression est fort belle, avantage notable pour la lecture de ces tableaux occupant 225 pages.

A. HAMON.

Résultats statistiques du recensement des Industries et professions ; tome I ; vol. in-4° ; iii-845 pages ; Imprimerie Nationale ; Paris, 1899. — Ces résultats statistiques sont établis d'après le dénombrement général de la population du 29 mars 1896. Ce tome I comprend la région de Paris au nord et à l'est, c'est-à-dire les départements : Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Somme, Pas-de-Calais, Nord, Aisne, Ardennes, Marne, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Vosges, Haute-Marne, Aube. Les tableaux très nombreux, comme on peut l'imaginer, sont précédés d'une analyse sommaire qui donne un aperçu de ces statistiques professionnelles et industrielles. Les professions et industries ont été divisées en 9 sections, puis en groupes dans les sections. Leur nomenclature occupe 42 pages du volume. Les tableaux statistiques sont de la page 230 à la page 845. L'ouvrage est bien imprimé, encore qu'il y ait quelques fautes typographiques, même dans les titres.

S. L.

INDEX. — Die Ursachen des Bevölkerungsstillstandes in Frankreich, par le Dr. J. GOLDSTEIN ; broch. in-18, 55 p. ; Piloty et Lœhle, éditeurs ; Munich, 1898. — L'A., dans quelques pages assez bien documentées, donne pour la centième fois les raisons qui ont cours partout sur la dépopulation de la France et en profite pour réfuter une fois de plus la fameuse théorie de la population de Malthus.

Kleines statistisches Taschenbuch 1899, par A. HARTLEBEN ; vol. petit in-24, 96 p. ; A. Hartleben, éditeur ; Vienne, 1899. — Statistische Tabelle über alle Staaten der Erde, par A. HARTLEBEN ; feuille ; 0 fr. 70 ; A. Hartleben, éditeur ; Vienne, 1899. — Petit vade-mecum contenant pour tous les pays du monde des renseignements sur la forme du gouvernement, le nom du chef de l'Etat, la population et superficie du pays ; la monnaie, les poids et mesures, l'armée, les villes principales, etc. Très pratique et très bien fait.

Quelques données statistiques sur la Hollande (*Nieuwe Tijd*, Amsterdam, novembre 1899). — Des données intéressantes sur la distribution de la population industrielle, l'agriculture et le commerce, le nombre de fabriques, la marche progressive du commerce, importation et exportation, de la moisson, l'évolution de quelques prix, etc.

L'Etat actuel de la population en France, par M. FOURNIER DE FLAIX (*Réforme sociale*, Paris, 16 décembre). — Très bonne et très claire étude, qui montre combien exagèrent ceux qui parlent d'une décadence de la France et s'effrayent de la réduction de natalité.

INDEX. — Pour la France. La Repopulation et son relèvement, par F. APPY ; broch. in-8° ; viii-144 p. ; 1 fr. 50 ; Appy, éditeur ; Nice, 1899. — La création d'un ministère d'économie sociale et d'assistance publique qui donnerait aide matérielle et morale aux familles entraverait la dépopulation, et la France pourrait bientôt compter trois milliards de Français !!!

POLITIQUE.

Die deutsche Politik der Zukunft, par CONSTANTIN FRANTZ; vol. in-8°; 331 p.; Librairie classique; Celle, 1899. — M. Ottomar Schuchardt, dans ce premier volume des œuvres posthumes de M. Constantin Frantz, publie une série d'essais de son compagnon de lutte sur l'avenir de la politique allemande. L'A. démontre que l'œuvre principale de Bismarck, l'unification de l'Allemagne sous l'hégémonie de la Prusse, est réactionnaire et sera de plus en plus néfaste aux intérêts bien entendus de sa patrie, parce qu'elle ne pourra être maintenue et consolidée que grâce à une extension toujours plus considérable du militarisme, lequel, d'une part, empêche le développement normal du pays et, d'autre part, constitue une perpétuelle menace pour tous les peuples d'Europe. Cette démonstration, appuyée sur des documents statistiques de tout ordre et assez nombreux, sera continuée dans un deuxième volume qui paraîtra au cours de l'année 1900.

Reform oder Revolution, par C. VON MASSOW, vol. in-8°; 254 p.; 2 marks; Otto Liebmann, éditeur; Berlin, 1898. — Toute la presse bourgeoise allemande a fait à ce livre un accueil enthousiaste, et il est certain que, si tous les partis conservateurs agissaient d'un commun accord et avec l'ensemble et l'énergie que l'A. réclame d'eux, s'ils répondaient à son cri d'alarme par une levée de boucliers en masse, la bourgeoisie réactionnaire pourrait lutter pendant quelque temps encore, avec quelque espoir d'un succès au moins passager, contre la marée montante du socialisme et de la révolution. Mais la démocratie coule à pleins bords; on ne l'arrêtera plus... Il faut savoir gré cependant à l'A., qui est un conservateur perspicace, des bonnes intentions qu'il manifeste à l'égard des révolutionnaires: il demande qu'on cesse de les combattre par la voie de la répression pénale, la prison n'ayant jamais rien prouvé, mais qu'on oppose à leurs théories utopiques des réformes pratiques et immédiatement réalisables. Malheureusement les améliorations que préconise l'A., « avec l'aide de Dieu, pour le Roi et la Patrie », sont de celles dont on a essayé souvent, qui traînent dans tous les parlements et qui n'améliorent rien. L'une des plus... cocasses est de faire de tous les sous-officiers qui ont quitté l'armée des instituteurs d'école primaire; ce n'est pas tant la grammaire allemande qu'il faut enseigner aux moutards que la discipline militaire qu'on doit leur inculquer dès le jeune âge. Grand merci des réformes de M. von Massow!

Zur Beurtheilung des Streites in Sud-Afrika, par Ed. BERNSTEIN (*Deutsche Worte*, janvier 1900). — L'A., s'appuyant sur une lettre grotesque de George B. Shaw et sur un article de professeur D. Ritchie dans *Ethical World*, part en guerre contre les Boers en faveur des Anglais, se mettant ainsi en opposition avec les idées de la plupart des socialistes de l'Europe entière. Il dit que l'impérialisme, dans la pensée d'un grand nombre d'Anglais, signifie simplement une union fédérative de l'Angleterre avec ses colonies autonomes et démocratiques, une consolidation de l'empire britannique sur la base d'institutions démocratiques. Mais il néglige d'ajouter que cette consolidation a tout l'air de devoir aussi se faire à l'aide de l'introduction d'un système perfectionné du militarisme auquel l'Angleterre avait jusqu'ici réussi à se soustraire.

Dans la même revue (numéro de février), on reproduit le pamphlet publié par *Freedom* de Londres, et qui aurait pu, dit la rédaction, avoir été écrit comme une réponse directe (et victorieuse) à l'article d'Ed. Bernstein.

Deutsche Geschichte im XIX^{ten} Jahrhundert, par le Dr GEBHART; vol. in-18, 459 p.; 2 mk. 50; Siegfried Cronbach, éditeur; Berlin, 1899. — Deuxième et dernier volume de l'*Histoire politique de l'Allemagne au XIX^e siècle*. L'A. est un disciple fervent de l'école historique doctrinaire; son admiration sans bornes pour les faits et gestes du chancelier de fer n'a d'égale que son aversion pour les revendications populaires.

Die deutschen Einheitsbestrebungen im XIX^{ten} Jahrhundert, par le Dr. Ed. LOEWENTHAL; 5 vol. in-18, 136 p.; 2 mk., 0; Siegfried Cronbach, éditeur; Berlin, 1898. — Il n'existe pas beaucoup d'ouvrages traitant spécialement de l'histoire de l'unification nationale de l'Allemagne; Max Wirth en a fait le sujet d'un livre intéressant, mais comme il date de 1859, ce n'est naturellement qu'une œuvre fragmentaire,

de même que le grand travail de Klüpfel qui a paru en 1873 et où les effets et les conséquences de la réalisation de l'unité nationale ne pouvaient pas être exposés. L'ouvrage le plus récent sur la matière est celui de Jastrow, qui est de 1885, mais celui-là aussi est très incomplet. Le Dr Loewenthal a traité son sujet d'une manière beaucoup plus détaillée, embrassant tout à la fois les faits historiques et leurs développements logiques jusqu'à l'époque actuelle. Son livre est un résumé très clair de tous les efforts tentés depuis le commencement du siècle pour arriver à la reconstitution de l'empire d'Allemagne. C'est, à notre avis, le meilleur traité sur la matière, et il figure dignement dans la grande encyclopédie populaire de M. Cronbach.

VICTOR DAVE.

Anglo-Saxons et Allemands dans l'Amérique du Sud, par ERNEST KAPFF (*Die Grenzboten*, 27 juillet 1899). — Les Américains de l'Union essaient et par la diplomatie et par les moyens économiques d'acquérir une influence toute puissante dans les Etats créoles de l'Amérique du Sud. Les progrès de l'Angleterre dans ces mêmes Etats se manifestent aussi visiblement, mais moins au point de vue politique que sur le terrain économique. Partout on voit les grandes puissances anglo-américaines à l'œuvre pour réaliser leur rêve d'avenir, c'est-à-dire l'assujettissement économique et même politique de tous les pays qui ne sont pas encore définitivement entre les mains des nations européennes. Cet état de choses mérite l'attention sérieuse de l'Allemagne. Les immenses territoires de l'Amérique du Sud dont la population est peu dense offrent la dernière grande possibilité à l'Allemagne de tenter une œuvre colonisatrice de premier ordre. Mais pour réussir pleinement il faut une éducation spéciale de jeunes gens qui le rende apte à l'activité à l'étranger. C'est de l'Angleterre dont les écoles sont supérieures et forment les meilleurs pionniers que l'Allemagne a le plus à apprendre, sans pour cela rien devoir abandonner des traits fondamentaux de son caractère national.

La Situation matérielle et intellectuelle de la Belgique actuelle, par LÉON LECLÈRE (*Die Nation*, 8 et 15 juillet 1899). — La Belgique, sous le rapport matériel, est une des nations les plus prospères de l'Europe. Elle dépasse en croissance les puissances européennes qui se développent le plus favorablement. Il n'en est malheureusement pas de même sous le rapport du degré d'instruction de la masse du peuple. L'instruction obligatoire n'est pas encore établie en Belgique. Quatre séries de causes empêchent le développement de l'instruction populaire ; raisons économiques, morales, politiques, pédagogiques. Les chiffres montrent combien ce pays est en arrière sur les grandes puissances européennes dont le progrès économique et politique est précisément dû en grande partie à l'instruction obligatoire et plus avancée du peuple.

HENRIETTE RYNEBROECK.

Die Zuchthausvorlage, par J.-J. NAUMANN ; broch. in-16 ; 17 p. ; 10 février ; *der Hilfe*, éditeur ; Berlin, 1899. — Il s'agit ici d'un discours prononcé dans une grande réunion populaire, à Berlin, par le chef de ce parti patriote-réformateur qui au-delà des Vosges s'appelle d'un seul mot le parti des *Nationalsozialen*. La brochure de M. Naumann parut au moment où le vote du projet de loi qui restreignait la liberté d'association et de grève des ouvriers paraissait presque certain. Tous les hobereaux envieux, jouisseurs et fainéants, tous les industriels à courte vue, soutenus les uns et les autres par des nombreux journaux à gages, annonçaient que le Reichstag était décidé à en finir avec le système d'intimidation pratiqué par les meneurs de la classe ouvrière. Aujourd'hui les choses ont bien changé. Par deux fois le Parlement a repoussé le projet de loi si cher à l'empereur. La menace des travaux forcés pour crime d'entrave au travail s'est effondrée. Même une proposition de loi présentée par les nationaux-libéraux qui reproduisait, en l'atténuant cependant, le projet gouvernemental, rencontra de la part du Reichstag une invincible opposition. Dans ces conditions, nous n'insisterons donc pas sur la brochure de M. Naumann, qui est devenue inutile avec une foule d'autres publications similaires. Qu'il nous soit permis toutefois de faire ressortir l'importance énorme du dernier vote du Parlement allemand. Quelques chiffres y suffiront. Les travailleurs appartenant aux Syndicats professionnels se trouvent aujourd'hui en Allemagne à 419.000. Si nous ajoutons à ce chiffre celui des membres des unions Hirsch-Dunker et des cercles ouvriers pro-

testants aussi bien que catholiques, on atteint un ensemble de 623.000 syndiqués (p. 13). Ajoutons encore les femmes et les enfants, et voilà quelques millions de citoyens de l'empire soumis à la menace perpétuelle d'un long emprisonnement, juste comme au temps de la loi d'exception contre les socialistes. Il fallait écarter le danger et la honte d'un pareil attentat contre la liberté. M. Naumann s'y est employé de toutes ses forces. Il peut donc se réjouir avec les socialistes et les libéraux du résultat obtenu.

A.-G. PINARDI.

Direct legislation, par A.-A. BROWN et ELTWEED POMEROY (*The Arena*; Boston, juillet, 1899). — Les A. sont d'une façon presque absolue en faveur de la législation directe. Ils affirment que celle-ci contrebalance l'influence des politiciens, qu'elle a eu ce résultat en Suisse et qu'elle l'a encore aux Etats-Unis, où elle agit encore d'une façon trop peu observée. Voici quelques exemples de son action en Amérique; Dans quinze états, l'érection du capitole (ou palais du Parlement) doit être déterminée par le peuple, qui choisit son emplacement dans telle ou telle ville. Dans sept Etats, les banques ne peuvent être organisées sans la permission de tous. Dans onze Etats, il n'est pas permis sans le suffrage direct de contracter aucune dette nationale en dehors de celles qui sont inscrites dans la constitution. Dans beaucoup d'Etats, aucun impôt excédant un chiffre proportionnel à la valeur totale de la propriété ne peut être mis en vigueur sans l'approbation générale immédiate. L'Illinois ne peut pas vendre le canal construit par l'Etat; le Minnesota ne peut régler les dettes ou les revenus de son chemin de fer; la Caroline du Nord ne peut accorder de crédit à aucune société ou entreprise industrielle; le Colorado ne peut accorder le suffrage féminin; le Texas ne peut choisir l'emplacement d'une université nègre; le Wyoming ne peut décider l'emplacement de ses institutions gouvernementales, sans le referendum populaire.

Le referendum est surtout, en fait, et dans la pensée des auteurs, une chose locale, communale. Beaucoup de communes règlent par ce moyen l'organisation des ports, des chemins de fer, des canaux, des débits d'alcool, des conduites d'eau, d'éclairage, etc. La ville de Cincinnati, en s'opposant à la vente d'une ligne de chemin de fer, s'opposa victorieusement par ce moyen aux spéculations des politiciens; — et beaucoup de villes en arrivent à une liberté et à une indépendance très grandes, grâce au referendum. Celui-ci est un puissant moyen de décentralisation, ne pouvant être employé que sur des questions positives, le plus souvent locales.

M. MAILLÉ.

Live questions, par JOHN P. ALTGELD; 1 vol. in-8°; 1009 p.; Bowen, éditeur; Chicago, 1899. — Tout américain par sa grosseur démesurée et par les portraits de l'A. et de sa femme, par la vue de leur hôtel, etc., ce livre est extrêmement intéressant pour quiconque étudie les questions politiques et sociales aux Etats-Unis. C'est un recueil de discours prononcés et de lettres écrites par Altgeld, qui fut successivement avocat, juge, gouverneur de l'Illinois, et qui prit une large part dans la tourmente que traversa Chicago aux périodes néfastes de l'exécution des anarchistes de Chicago et de la grève Pullman. La note dominante est celle d'un tribun du peuple, droit, religieux, intrépide, qui attaque les « trusts » tout puissants, les services publics corrompus, les faux bulletins de vote, la tyrannie des Compagnies géantes de chemins de fer, les droits protecteurs excessifs et la monétisation exclusive de l'or. Sur ce dernier sujet il a des raisonnements très instructifs, précisant le point de vue américain.

Il fait ressortir ce que nous constatons en Europe, que le parti démocratique, qui est le parti libéral aux Etats-Unis, est désorganisé et désorienté par le capitalisme, mais il cherche plutôt à le réformer qu'à suivre les socialistes, ce qui ne l'empêche pas de préconiser le rachat des chemins de fer par l'Etat et la création de services municipaux pour les eaux, le gaz, etc. Il faut lire ce livre pour se pénétrer de l'idée que les Etats-Unis, quoique ne formant vis-à-vis de l'étranger qu'un seul pays, constituent au point de vue intérieur un groupe d'Etats légiférant indépendamment, et gouvernant souvent un territoire plus étendu que celui de la plupart des nations européennes. Lors de la grève Pullman, le gouvernement central se permit d'envoyer des troupes fédérales au foyer des désordres: Altgeld protesta vigoureusement, déclarant que, n'ayant pas demandé de secours, il ne pouvait voir là qu'un envahissement du territoire de l'Illinois contraire à la constitution fédérale.

Notons encore que, pour Altgeld, se laisser « européeniser » signifie laisser appauvrir le prolétariat par le capitalisme!

J. LEAKEY.

Les Prétendants à la Macédoine, par D. GRIGOREFF, broch. in-18; 32 p.; 0 fr. 15; Gheorghieff, éditeur; Varna, 1900. — Cette brochure est la traduction d'un article paru dans la revue russe *Jizn* (novembre 1899). L'A. expose brièvement l'état de la question, les prétentions des différents prétendants, surtout des Serbes et des Bulgares, et la lutte entre eux. L'article étant une correspondance de Zephia, il y est surtout question des idées répandues à ce sujet en Bulgarie. Elles se réduisent en somme à trois courants : 1° Le courant nationaliste qui tend à rendre la Macédoine bulgare, en propageant des sympathies bulgares et en excitant des révoltes en faveur de la Bulgarie. Les partisans de ce point de vue comptent jusqu'à un certain point sur la Russie; 2° le courant séparatiste qui n'a des sympathies pour aucun des prétendants, mais veut « la Macédoine pour les Macédoniens »; 3° le courant révolutionnaire, représenté par le « Comité supérieur » de Macédoine et préconisant la révolte ouverte, surtout contre les Turcs. Les partisans de ce point de vue ont des sympathies bulgares, mais ne comptent aucunement sur la Russie, qui, par principe, disent-ils, doit être contraire à tout mouvement révolutionnaire.

L'issue de la lutte est difficile à prédire, tout dépendant de l'attitude et de l'énergie qu'auront les macédoniens eux-mêmes.

MARIE CORN.

La Russie et la Serbie, par K.-R. (*Novo Vremé*, nos 11 et 12, 1899). — Cet article est une préface mise par l'auteur en tête d'une traduction serbe de son livre : *La Russie en Orient*. Il fait une revue générale des dernières intrigues de la Russie (la proposition de désarmement, la politique en Crète), et examine les derniers événements arrivés dans la péninsule balkanique.

L'A. démontre, par des documents officiels, que la politique de la Russie est également pernicieuse à la Serbie et à la Bulgarie.

Il trouve que celle de l'Autriche-Hongrie n'est guère moins funeste aux Etats balkaniques; du reste, des accords fréquents à ce sujet interviennent entre la Russie et l'Autriche.

Le tsar, dit-il, leur mesure la liberté, afin qu'ils ne puissent espérer que de lui « la conservation du rayon d'indépendance qu'ils doivent à sa générosité » (HENRI THIERS, *La Serbie, son passé et son avenir*; Paris, 1862, p. 112).

Le remède à cela, ce serait la fédération entre les Etats balkaniques. Mais l'un des plus grands obstacles à la réalisation de cette idée, c'est la question macédonienne. Il serait néanmoins aisé à renverser, pense l'A., si l'on travaillait à la délivrance de la Macédoine, non pour se l'appropriier ensuite, mais pour la laisser substituer à titre d'Etat indépendant pouvant entrer dans la fédération future, comme tous les autres et aux mêmes conditions.

N. G.

La Question des Fabriques, par M. JULES JAMET (*Revue de l'Institut catholique de Paris*, mars-avril 1899). — L'A. est d'avis : « 1° Que la question des Fabriques est une question *au moins mixte*, c'est-à-dire qui ne peut être résolue que par un commun accord entre l'autorité ecclésiastique et l'autorité civile; 2° Que le devoir aussi bien que le droit des trésoriers de fabrique est de transmettre directement leurs comptes à leur supérieur hiérarchique qui est l'évêque ou l'archevêque, pour lui permettre d'exercer son contrôle; que si, après cette transmission dont ils peuvent demander un récépissé, les trésoriers consentaient à laisser toutes les pièces entre les mains de leur évêque, ils pourraient se considérer comme ayant rempli tous leurs devoirs.

A.-D. BANCEL.

En Lorraine l'esprit national, par Alb. de POUVOURVILLE (*L'Action française*, 1^{er} janvier 1900; Paris). — En cette étude sérieusement faite, l'A. examine les partis en Lorraine, selon les classes et montre l'état d'esprit spécial à ces classes et aux partis. C'est une étude à lire. Il serait à désirer que des études analogues fussent faites pour toutes les régions françaises.

Biographie politique du XIX^e siècle; 2 vol. in-8; 449 p. et 172 p.; 1 fr. chaque volume; Société française d'édition d'art.; Paris, 1900. — Ces volumes font partie de l'*Encyclopédie populaire illustrée du XX^e siècle*. Les illustrations assez nombreuses des portraits sont mauvaises. Les biographies sont naturellement très courtes. Elles sont loin d'être bonnes: il y a de nombreuses inexactitudes, des partis pris flagrants. Le lieu de naissance n'est jamais indiqué. Il eût été facile de faire une meilleure biographie politique, car réellement celle-ci est mauvaise et insuffisante.

Annuaire du Parlement, par FRANÇOIS MATHIEU, 1^{re} année; vol. in-8°; 368 p.; 4 fr.; G. Roustan, éditeur; Paris, 1899. — Cet *Annuaire* va de mai 1898 au 30 mars 1899. Il contient les travaux du Gouvernement, du Sénat, de la Chambre des députés, puis les travaux personnels des sénateurs et des députés (indication de leurs discours, propositions, votes). Pour chacun, la nuance politique est indiquée, ainsi que la date de l'élection, le nombre de voix obtenues, la profession. Nous conseillons à l'auteur, dans les années suivantes, d'indiquer la date de la naissance pour chacun des sénateurs et députés. Cet *Annuaire* semble impartialement fait, sans parti pris politique quelconque. Nous espérons que l'auteur en continuera la publication, car cet ouvrage rendra sûrement de nombreux services à tous ceux qui, voulant suivre sérieusement la politique, ne peuvent recourir au *Journal officiel*.

S. L.

Les Feuilles, par Zo d'AXA; 25 dessins de Steinlen, Willette, Leandre, Hermann Paul, Couturier, Anquetin, Luce; vol. in-8°; 305 p.; 5 fr.; Société libre d'édition des gens de lettres; Paris, 1899. — En 1898-1899, Zo d'Axa publiait irrégulièrement, au gré des événements, une feuille toujours illustrée par un maître du crayon. Ce sont ces feuilles qui se trouvent réunies en ce volume. Bien qu'écrites au jour le jour, en vue de l'actualité, ces pages se relisent avec intérêt toujours, avec fruit le plus souvent. Le style en est vigoureux, mordant, incisif; la pensée, sous sa forme humoristique, est forte, juste. Les illustrations sont des satires qui valent le texte, qui récréent en même temps qu'elles forcent à la réflexion sur les ignominies sociales flagellées magistralement, sans déclamation, par Zo d'Axa. Livre à lire, à relire.

A. HAMON.

Panislamisme et propagande islamique, par O. DUPONT et I. TALAYRACH D'ECKARDT (*La Revue de Paris*, 15 novembre 1899). — Depuis une vingtaine d'années, le monde musulman s'organise et s'agite. Sans abandonner son rêve de domination universelle, sa préoccupation est, en maintenant l'intégrité de son domaine, de chasser de la terre de l'Islam le chrétien abhorré. C'est là l'œuvre du panislamisme. Les auteurs en définissent nettement les caractères, font l'historique des agitations auxquelles il a donné lieu depuis 1873, nous montrent ces moyens d'action dans l'organisation de confréries religieuses où l'obéissance passive aux ordres du cheikh ou maître est la règle, et dont Abd-el-Hamid est la tête, dans le pèlerinage à la Mecque où des croyants, venus de tous les points du globe, associent, en l'exaltant, leur fanatisme, dans l'émigration et enfin le prosélytisme aux Indes, en Afrique, en Extrême-Asie, en Australie, etc. Les musulmans sont aujourd'hui 260 millions, groupés surtout en Asie et en Afrique. Les auteurs font le tableau de cette expansion. Elle doit préoccuper sérieusement l'Europe, bien qu'il ne semble pas à craindre en ce moment que tant de peuples hétérogènes se réunissent dans un effort commun pour instaurer sur les ruines du monde chrétien un nouveau khalifat.

Une Question franco-russe en Orient, par G. GAULIS (*La Revue de Paris*, 1^{er} mars 1900). — Depuis qu'elle a perdu la plupart de ses autres moyens d'action en Turquie, la France est plus que jamais intéressée à garder sous son protectorat les Latins d'Orient. Or, l'absence de méthode et de conviction chez les ministres éphémères de notre République a ce résultat que l'Eglise russe tend à prendre à notre détriment dans ce protectorat la succession de l'Eglise grecque en décadence. L'auteur dit les progrès de l'influence russe, les causes et les moyens de ces progrès.

L'Irredentisme contemporain, par CH. LOISEAU (*La Revue de Paris*), 1^{er} février 1900. — L'auteur raconte comment l'Italie qui, vers 1870, semblait devoir cher

cher à toucher ses frontières naturelles aux dépens de l'Autriche, c'est-à-dire par l'annexion du Trentin et de Trieste, a peu à peu abandonné le programme « irredentiste », si bien que, dès 1882, elle est déjà diplomatiquement réconciliée avec Vienne, quand elle traite avec Berlin. Le problème de l'équilibre de l'Adriatique n'est pas résolu pour cela. L'auteur souhaite qu'il le soit pour l'alliance des Slaves et des Latins coalisés contre l'expansion germanique.

L'Angleterre et le panbritannisme, par V. BÉRARD (*Le Revue de Paris*, 15 décembre 1899). — L'impérialisme triomphe en Angleterre, et des mots et des chansons il passe aux actes. L'auteur montre les difficultés qui s'opposent à l'organisation d'un Zollverein nationaliste ou d'une fédération politique et militaire. De toute façon, le panbritannisme servirait plutôt l'Amérique que le Royaume-Uni et quelques bandes de spéculateurs parasites plutôt que le peuple qui travaille. Aux vieux radicaux, aux anciens dissidents de la libérale et pacifique Angleterre de se dresser contre les sectateurs de l'argent et les apôtres de la force.

Le roi Milan, par A. MALET (*La Revue de Paris*, 1^{er} novembre 1899). — *Le Roistaquouère*, comme on l'appelle dans les cercles, est très intelligent, mais n'a ni sens moral, ni dignité, ni honneur. Il y a du Gavroche en lui. C'est, au reste, un maître-chanteur. Il a été un souverain lamentable. Il l'eût été bien davantage, sans l'opposition des radicaux serbes. Vaincu deux fois dans la lutte, Milan paraît aujourd'hui l'emporter. Des attaques inconsidérées lui ont attaché son fils. D'ailleurs les chefs du parti radical ont à l'heure voulue manqué de l'énergie nécessaire. Enfin Milan a gagné à sa cause la Triplice en dénonçant leurs ambitions patriotiques et en reconnaissant que la « grande Serbie », c'est « de la musique de l'avenir ».

L'Angleterre et le Transvaal (*La Revue de Paris*, 1^{er} novembre 1899). — Après quelques indications sur l'histoire de l'Afrique du Sud jusqu'à l'époque où commence la colonisation, l'auteur dit les rapports des Anglais avec les Boers jusqu'à la découverte des mines d'or en 1870, raconte les conflits survenus depuis, impute à M. Chamberlain la responsabilité de la guerre actuelle, qui pourrait d'ailleurs finir autrement qu'il ne l'espère, car, outre l'insuffisance numérique des effectifs militaires à mettre en ligne, l'Angleterre doit compter avec les intérêts de plusieurs puissances européennes (Allemagne et France en particulier) et avec les ambitions de Cecil Rhodes.

La France et la question d'Extrême-Orient, par R. PINON (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1899). — La France, qui a été une initiatrice en Extrême-Orient, n'y a point perdu de sa puissance. Elle a obtenu en Chine des avantages sérieux que l'auteur énumère. De plus, notre prestige et notre autorité nous y font un patrimoine moral de ce fait que nous y avons le protectorat des missions catholiques. D'autre part, nos colonies d'Indo-Chine et du Tonkin nous sont un moyen de nous ouvrir dans l'Empire du Milieu des débouchés commerciaux considérables, en particulier dans la vallée du Sé-Tchouan. Aux bords du Yang-Tsé est le nœud de la question d'Extrême-Orient. Nous avons à y compter avec les Anglais. Ils ont réglé contre nous la question d'Afrique; si nous n'y prenons garde, ils régleront contre nous la question de Chine. Il faut avant tout maintenir l'intégrité du Céleste Empire, pour prévenir l'explosion des convoitises anglo-saxonnes. Il importe aussi d'être en garde contre le Japon, qui pourrait un jour pousser la Chine; dotée enfin de nos instruments de civilisation, à faire application au profit du monde jaune d'une nouvelle doctrine de Monroe.

Le Sultan et les grandes puissances, par MAC COLL; vol. in-8°; xvi-248 p., 5 fr.; Félix Alcan, éditeur; Paris, 1899. — L'auteur développe des articles publiés dans le *Daily Chronicle* à l'occasion des massacres d'Arménie. A ses yeux l'empire turc est moribond. Il importe d'agir vigoureusement en faveur des chrétiens que l'homme malade sacrifie à sa folie furieuse. La politique britannique en Orient est forte de bien des fautes et des faiblesses. Angleterre, Russie, France, Italie doivent s'entendre pour liquider à bref délai la question. Une préface de M. Urbain Gohier stigmatise surtout M. Hanotaux.

L'Europe sans Autriche, par CH. BENOIT (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1899). Devant les cabinets de l'Europe, la question de l'avenir de l'Autriche-

Hongrie est posée et quelques hommes d'Etat trop échauffés d'Allemagne rêvent le partage de la monarchie des Habsbourg. Il n'est ni de l'intérêt de l'Allemagne, ni des autres puissances co-partageantes, ni de l'Europe entière de démembrer cette dyarchie ou plutôt cette polygénie, car cet Etat, fait de cinq ou six peuples ou fractions de peuples, véritable « éponge de nationalités », est l'idéal de l'Etat-tampon.

C. FAGES.

Le Gouvernement local en France et l'organisation du canton, par M. CH. BELLANGER, vol. in-8°; II-445 p.; Deidir, éditeur; Paris, 1900. — Ce volume, extrêmement instructif et vraiment remarquable par l'esprit pratique de l'auteur, est peut-être un peu long pour être lu par les professionnels; peut-être aussi M. Bellanger aurait-il pu faire moins de projets, parce que la multiplicité des réformes est souvent une cause d'échec. La base du canton est surtout économique; « c'est un groupe de villages, avec une petite ville au centre, où se tient le marché » (p. 154). Le monde reconnaît que le canton est une excellente circonscription pour les groupements agricoles (syndicats et caisses rurales) et pour les institutions d'assistance; ce sont des faits acquis aujourd'hui, et toute cette partie aurait pu être abrégée. On est aussi, assez généralement, d'accord pour désirer qu'il y ait des écoles cantonales d'ordre plus élevé que les simples écoles primaires. L'auteur désirerait voir établir des échevins cantonaux pour les jugements correctionnels (p. 257) et des conseils de prud'homme pour assister le juge de paix, mais avec voix consultative seulement (pp. 259-267). L'établissement d'assemblées cantonales aurait l'avantage d'intéresser aux affaires publiques un nombre considérable de citoyens et de créer aussi une classe élective de *notables*; « notre système représentatif est resté trop pauvre » (p. 459); tous les hommes qui s'occupent de l'avenir du pays sont, en effet, préoccupés de cette question de l'extension du corps gouvernant.

A. SOREL.

A magyar politika uj alapjai. (Les bases nouvelles de la politique hongroise), par GUSTAVE BEKSICS; 3 cour. et 20 cent.; Athenaeum; Budapest, 1900. — M. Beksics veut démontrer, dans cet ouvrage, que la population de race hongroise s'accroît rapidement là où elle possède la terre, qu'elle diminue au contraire là où elle en est privée. Il faudrait donc, pense-t-il, répartir cette population d'une façon plus rationnelle, pour qu'elle pût se développer librement. C'est l'idée maîtresse du livre, appuyée sur l'expérience et sur la statistique.

A. DE GÉRANDO.

Attraverso la Svizzera, par M. E. CICCOTI; vol. in-12; XLV-191 p.; Sandron, éditeur; Palerme, 1899. — Ce petit volume se compose de notes pittoresques et d'une étude sur les institutions suisses; l'auteur a mis à profit les observations personnelles qu'il a faites durant un séjour forcé dans ce pays après les troubles de Milan. C'est un livre de vulgarisation, destiné à faire connaître aux Italiens les résultats obtenus, tout près de chez eux, par un petit peuple soumis au régime fédéraliste. « La Suisse prêche, par son exemple, la cause du fédéralisme; elle est comme une bannière visible pour tous, placée au sommet des Alpes et dont l'enseignement moral ne peut être annulé par aucune rage des réactionnaires jaloux. C'est une glorieuse fortune pour un pays de pouvoir servir d'exemple aux autres dans la voie du bien et de la liberté » (P. 137). — Ce livre fait partie de la collection de la *Rivista popolare*.

Fra italiani tedeschi e slavi, par M. BENEDETTO DE LUCA; 1 vol. in-8°; 200 p.; Roux Frassak, éditeur; Turin, 1899. — Les destinées de la Dalmatie préoccupent beaucoup les Italiens, qui voient, avec douleur, disparaître leur culture et leur influence morale disparaître sous la pression du flot slave. L'auteur reproche à ses compatriotes leur ignorance, leur incurie et leur manque de solidarité: la Société « Dante Alighieri » ne fait rien pour aider les Dalmates; ceux-ci ont contre eux le gouvernement et le clergé: l'Italie ne cherche même pas à conserver les relations commerciales avec les côtes illyriennes.

O pricinach a nutnosti padu mladoceské strany, par V. HORINEK; broch. in-8°; 56 p.; 20 kr.; Samostatnost; Prague, 1899. — L'A. critique les trois leaders de la politique tchèque: son initiateur, F. Palacky, qui fut depuis « ancien meneur » du

parti jeune tchèque; G. Eim, et le Dr Josef Herold, le guide du parti d'aujourd'hui. Il considère avec beaucoup de sympathie le célèbre historien tchèque Palacky, le juge comme étant un caractère hautement élevé qui a su organiser la politique tchèque, après avoir travaillé jadis à l'indépendance de la Bohême d'Autriche. C'était un grand politique, d'une moralité supérieure, plus capable que Bismark; qui faisait de la politique à l'aide de mensonges. C'est pourquoi la nation avait pu se confier à Palacky. Mais il en est autrement de G. Eim et du Dr Josef Herold. Ce ne sont pas des caractères capables de mener une nation, surtout le Dr Herold, qui, étant « très bon avocat », n'a pas la compétence nécessaire pour guider une nation. — Et c'est vrai!

INDEX. — *The Transvaal war and the Degradation of England* par H. M. HYNDMAN; br. in-8°; 16 p.; 1 penny; Twentieth century Press; London, 1899. — Réimpression d'un article de *Justice*, contre la guerre et le jingoïsme mis en action par les capitalistes juifs.

The Truth about the Transvaal, par F. REGINALD STATHAM; br. in-8°; 16 p.; 1 penny; Twentieth Century Press; London, 1899. — Réimpression d'un article de *The Social Democrat*; favorable aux Boers.

The Tragedy of Dreyfus, par G.-W. STEEVENS; vol. in-18; 406 p.; avec portrait; 5 shellings; Harper and Brothers, éditeurs; Londres, 1899. — Compte rendu de l'affaire Dreyfus et spécialement du procès de Rennes, avec un appendice contenant certains documents officiels; l'auteur se montre nettement partial en faveur de M. Dreyfus.

L'œuvre de la « Patrie française », par JULES LEMAITRE; br. in-18; 32 p.; La Patrie française; Paris, 1899. — Discours-programme de cette Association; beaucoup de généralités, peu de précision dans ce programme.

Les Français au Transvaal; br. in-8°; 21 p.; 1 fr. Paris, 1899. — Brochure de propagande du Comité d'action de la Jeunesse française en faveur du Transvaal.

Les Jésuites contre le peuple, par MICHEL ZÉVACO; br. in-18; 21 p.; 0 fr. 10; Société libre d'éditions des gens de lettres; Paris, 1899. — Renseignements intéressants sur la puissance des Assomptionnistes; brochure trop déclamatoire.

La Franc-maçonnerie, sa politique, son œuvre, par MARTIAL D'ESTOC; 2 vol. in-18; 292 et 228 p.; 5 fr.; Courrier littéraire de la Presse; Paris, 1899. — Illisible, papier noirci inutilement; ton déclamatoire.

Le Monument Henry, par PIERRE QUILLARD; vol. in-18; 703 p.; 3 fr. 50; P.-V. Stock, éditeur; Paris 1899. — Listes des souscripteurs classés méthodiquement et selon l'ordre alphabétique. Cela ne se lit pas, mais le curieux consultera ce volume.

Istiblad (De la tyrannie), par V. ALFIERI; 1 vol. in-18; 314 p.; avec portrait; 5 fr.; Rédaction d'Osmanli, éditeur; Genève, 1900. — Traduction turque, par le Dr Abdullah Djevdet du célèbre ouvrage d'Alfieri, propagande des Jeunes Turcs.

Il commune e la sua funzione sociale, par M.-F. INVREA (*Rivista internazionale di scienze sociali*; Rome, juillet et octobre). — Bonne étude sur les vœux émis par divers publicistes pour donner à la population une action plus efficace sur l'administration et pour municipaliser les principaux services publics.

Japans potentialities, par C. PFOXNDES (Vues d'un ancien résident sur les affaires de l'Extrême-Orient) (*The Orient*, juin et juillet 1899). Il ne suffit pas que le Japon, grâce à son armée, à sa flotte, etc..., se soit favorablement développé depuis quelques années, il faut qu'il cherche maintenant à développer les capacités productives de son territoire et de son peuple et à se créer une réputation de probité au point de vue commercial et de son crédit financier, et à cette fin ne pas refuser l'assistance étrangère.

Le Partage de l'Afrique, par HANS WAGNER (*Die Grenzboten*, 17 et 24 août 1899), II. *Le partage de l'Afrique centrale et orientale*. — Suite à un article du même A. paru le 13 juillet, traitant du partage de l'Afrique méridionale.

Russes et Anglais dans l'Asie centrale, par H. TOEPFFER (*Die Grenzboten*, 13 août 1899). — Considérations sur la possibilité d'une rencontre entre Russes et Anglais sur les rives de l'Indus.

La Conquête protestante, par ERNEST RENAULD; vol. in-18; 580 p.; 3 fr. 50; V. Retaux, éditeur; Paris, 1900. Ce livre a les défauts du *Péril protestant*; avec pourtant moins de violences de langage; mais on ne le lira pas sans intérêt, en particulier les chapitres consacrés à la curée protestante. Il y a là, malgré des erreurs de détail, des considérations justes et des observations exactes.

Marchand-Fashoda, par L. GUÉTANT ; broch. in-18 ; 65 p. ; Les Temps nouveaux, éditeur, Paris 1899. — Appréciation sévère, mais fondée sur des documents et des faits indéniables, de la mentalité du commandant, de ses pratiques coloniales, de l'infamie de sa mission et protestation virulente, au nom du droit des peuples, contre les brigandages.

Les Carlistes, par le comte ROMACLE (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1899).

Le Parlementarisme, par PIERRE DENIS (*La Nouvelle Revue internationale*, 15 octobre 1899).

L'expansion européenne en Chine, par C. BEGUIN (*Revue encyclopédique Larousse*, 11 novembre 1899).

Les Protectorats de l'Inde britannique, par M. JOSEPH CHAILLEY-BERT (*Annales des Sciences politiques*, numéros de mars et mai 1899).

Le Droit d'association, par G. TROUILLOT (*La Nouvelle Revue*, 1^{er} janvier 1900).

La Succession au trône de Saxe-Cobourg et Gotha, par STEPHAN KEKULE VON STRADONITZ (*Die Grenzboten*, 5 octobre 1899). — Question ouverte depuis la mort du fils unique du duc régnant de Saxe-Cobourg et Gotha.

Per l'Italia barbara contemporanea, par M. E. ZUCCARINI ; broch. in-12 ; 124 p. ; imprimerie La Moderna ; Buenos-Aires, 1899. — Réfutation des idées émises par M. Niceforo ; l'A. soutient que le crime dit barbare correspond à une moralité meilleure que le crime réputé civilisé : il cherche à montrer que les hommes du Midi ne méritent pas la réputation de lâcheté qu'on leur a faite.

Une question pressante, par DANILOFF (*Russkaia Mysl*, Moscou, octobre 1899). — Il y aurait urgence à introduire l'institution des Zemstvos (conseils généraux) en Pologne et dans les provinces de la Lithuanie et de la Russie blanche, qui n'en ont point été dotées à cause de leur participation à l'insurrection polonaise de 1862-1863.

Chamberlain, par T. BEAUGEARD (*La Nouvelle Revue*, 1^{er} décembre 1899).

Neuestes aus Frankreich, par ALOÏS STEINHAUSER ; broch. in-8° ; 72 p., 1 m., 20 ; Benziger et C^o, éditeurs ; Einsiedeln et Cologne, 1899. — L'A., ayant fait un voyage en France, y a découvert la *Démocratie chrétienne* ; il l'a étudiée dans son origine, ses développements, sa propagande, et il aboutit à cette conclusion que ce parti nouveau, qui a été béni par le Pape, est appelé à sauver la religion, la famille et la propriété, menacées par ces mécréants de républicains ! M. Steinhauser ne semble pas se douter qu'il est trop tard, à l'horloge du temps, pour nous servir encore de semblables bourdes.

I martiri consentini nel 1799, par M. P. ROSSI ; broch. in-8° ; 24 p. ; imprimerie Riccio ; Cosenza, 1900. — Discours prononcé pour l'anniversaire de la défense de Cosenza par les républicains contre les troupes du cardinal Ruffo.

Der Schutz der Arbeitswilligen (*Die Grenzboten*, 9 novembre 1899).

Die Pflicht der Deutsch-Österreicher, par MICHAEL HAINISCH (*Die Nation*, 11 novembre 1899). — Vu les dissensions existant en Autriche entre Allemands et Autrichiens, les premiers doivent s'abstenir de toute autre politique que celle de la politique exclusivement nationale.

Der Parteitag der Freisinniger-Vereinigung, par THEODOR BARTH (*Die Nation*, 11 novembre 1899). — L'A. envisage le profit d'une union, bien entendu, entre libéraux et social-démocrates contre les réactionnaires.

La Crise sud-africaine, par D^r A. KUYPER (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1900).

Une Question franco-anglaise, par JEAN CAROL (*Revue de Paris*, 15 janvier 1900). — Les Nouvelles-Hébrides sont à nous plutôt qu'à l'Angleterre ; il est nécessaire et opportun de les annexer sans retard.

Qu'est-ce qu'une constitution ? par F. LASSALLE (Traduction ED. VAILLANT) ; broch. in-18 ; 60 p. ; Jacques, éditeur ; Paris, 1900. — Une instructive conférence de Lassalle, qui montre combien les forces organisées d'un pays et surtout l'armée ont une valeur pratique supérieure aux règles constitutionnelles.

Die Freimaurerei (*La Franc-maçonnerie, son histoire, son action et son organisation intérieure*), par JOHANN SASSENBACH ; broch. 72 p. ; 30 pfg. ; Sassenbach, édit. ; Berlin et Paris. — Exposé clair et précis des rites en usage dans la franc-maçonnerie, et du développement historique de cette institution depuis 1717, date de son organisation réelle.

Le cléricanisme, par PIERRE DENIS (*La Nouvelle Revue internationale*, janvier 1900).

Von maurerischer Art und Kunst, par H. SEEDORF; brochure, 54 p.; Franz. Wander Goettingen, 1899. — Neuf conférences sur la franc-maçonnerie. L'A. insiste sur l'influence de la doctrine maçonnique dans la formation du caractère; la modestie est la vertu du maçon, car il reconnaît que les mérites ne lui sont propres qu'en partie, Dieu les lui ayant donnés. La beauté est son but. L'A. fait au nom de la F. M. une déclaration patriotique et loyaliste envers l'Empereur.

Polnische Politik, Deutsche und Polen, par E. VON DER BRÜGGEN (*Die Grenzboten*, 4 et 11 janvier 1900).

La politique britannique dans l'Afrique du Sud et le combat d'émancipation des Boers, par le D^r H. BLINK, *Vragen van den Dag* (Amsterdam, décembre 1899). — Coup d'œil rétrospectif sur l'origine des républiques sud-africaines; il renferme nombre de documents sur le Transvaal et sa résistance aux influences britanniques; l'auteur a condensé l'essentiel en une forme concise.

Les débuts du proportionnalisme en Belgique, par COMTE GOBLET D'ALVIELLA (*Revue de Belgique*, 13 février 1900).

Pour la France. Les moyens de faire connaître sa volonté par le suffrage universel organisé par F. APPY; broch. 78; VIII, 104 p.; 1 fr.; Appy, éditeur, à Nice, 1899. — Plan d'un projet de réorganisation du suffrage universel, en vue de l'assainir, d'en augmenter la puissance, d'en assurer la sincérité, etc.

Der Mittelland Kanal und die Conservative Partei in Preussen, par UN CONSERVATEUR, par GEORG BAUMERT (*Die Grenzboten*, 12 octobre 1899).

Kritische Studien zu furst Bismarcks Gedanken und Erinnerungen, par OTTO KÄMMEL (3 Schleswig-Holstein) (*Die Grenzboten*, 12 et 19 octobre 1899).

Le Soudan égyptien depuis la bataille de Kartoum, par KARL VON BRUCHHAUSEN (*Die Grenzboten*, 19 octobre 1899).

Englische Kolonial Verwaltung, par POULTNEY BIGELOW (*Die Nation*, 21 octobre 1899).

Holland und die Transvaal Krisis, par S. VAN HOUTEN (*Die Nation*, 14 octobre 1899). — L'A. est d'avis que les coups dirigés contre le Transvaal visent également la Hollande et l'Allemagne, depuis le raid de Jameson et la dépêche de l'empereur allemand.

La politique de Jurieu et la politique de Bossuet, par F. PUAUX (*Revue chrétienne*, 1^{er} avril et 1^{er} mai 1900).

Discours de sir William Markley à la Société des Sciences politiques (prononcé dans la salle des conférences de l'Université impériale de Tokio) (*The Orient*, août 1899). — Exposé des relations entre le Gouvernement Britannique et le peuple de l'Inde.

Ein Passionspiel im Norden, par ANSELM HEINE (*Die Gesellschaft*, 1^{er} septembre 1899). — Situation de la Finlande depuis le dernier manifeste du czar de Russie; œuvre du panslavisme pour anéantir un dernier restant de la culture germanique en Russie.

Conversion politique et morale de la Serbie (*Die Grenzboten*, 7 septembre 1899). — Exposé de la situation critique de la Serbie et programme des réformes que se propose le D^r Wladan Georgewitsch pour la régénération de la patrie.

La question des câbles, par J. HAUSSMANN (*La Revue de Paris*, 15 mars 1900).

S. M. le Sultan et ses prisons (*Revue des Revues*, 1^{er} avril 1900).

— Révélations nouvelles de deux Arméniens sur les crimes d'Abdul-Hamid.

La politique de l'Allemagne en Afrique, par J. DAREY (*Le Correspondant*, 25 janvier, 10 mars et 10 avril 1900).

Le suffrage universel sous le régime majoritaire, par le comte GOBLET D'ALVIELLA (*Revue de Belgique*, 15 avril 1900).

La vérité sur la révolution des Philippines, par E. AGUINALDO (*Revue des Revues*, 15 mars et 1^{er} avril 1900). — Dans cet appel aux pays civilisés d'Europe, le président de la république philippine montre comment la guerre actuelle est l'œuvre préméditée des impérialistes et agiotteurs américains qui ne veulent lui enlever son indépendance que pour mieux lui ravir ses richesses.

ARCHÉOLOGIE.

Les bijoux en fil d'archal et émail dans les musées étrangers, par JOSEPH MIHELİK (*Revue archéologique*, janvier). — L'auteur décrit ces bijoux, réputés de style pur hongrois, qu'il a découverts dans les musées de Prague et de Berlin. Ils datent du XVI^e et du XVIII^e siècle et ont une réelle valeur artistique.

ANTONINE DE GERANDO.

L'Époque néolithique dans l'ancienne Égypte, par LABOROWSKI (*Revue encyclopédique Larousse*, 24 février 1900).

L'Âge du bronze en Libye et dans le bassin occidental de la Méditerranée, par G. MEDINA (*Revue tunisienne*, janvier 1900).

HYGIÈNE SOCIALE.

Le Monopole de l'alcool, par P. BOUYER; vol. in-8°; 256 p., imprimerie Demarteau; à Liège, 1898. — La question de la répression de l'alcoolisme est tout à fait à l'ordre du jour en Belgique, et beaucoup de personnes pensent que le meilleur remède consisterait à réduire progressivement la production et proposent dans ce but d'établir le monopole de l'industrie de l'alcool; la nouvelle législation belge sur la distillerie agricole a rendu cette solution beaucoup plus difficile en intéressant beaucoup d'agriculteurs au maintien du système actuel (p. 80). En Hollande, on a essayé de réduire le nombre des cabarets sans grand succès; — en Norvège, le nombre des distilleries a été réduit à 20 (il y en avait 10.000 en 1840), la vente a été remise à des sociétés philanthropiques; la consommation est passée, en soixante ans, de 16 litres par tête et par an à 1,70 (p. 95); — l'augmentation des droits opérés en Belgique en 1896 (50 0/0) n'a pas eu d'influence appréciable. Le monopole serait relativement facile en Belgique parce qu'on n'aurait pas à craindre le développement de la consommation provenant des distilleries de vin ou fruits.

Le livre se termine par une bibliographie très complète. L'A. est bien au courant des derniers travaux, et il réfute les théories de M. Alglave sur l'innocuité de l'alcool pur, qui avait eu tant de succès en France, il y a quelques années.

G. SOREL.

La Question de l'alcoolisme et la politique sociale, par le Dr R. VASSAK (*Deutsche Worte*, Vienne, juillet 1899). — L'alcoolisme n'est pas un vice des classes pauvres, produit par leur misère, mais un phénomène morbide affectant les classes aisées plus encore que les autres. La consommation de l'alcool augmente dans toute l'Europe à l'exception des pays scandinaves. La statistique prouve que l'alcoolisme tue presque autant que la tuberculose. Le remède est l'établissement de sociétés de tempérance ou même d'abstinence; les autorités ont le devoir d'en favoriser la création.

INDEX. — La Défense contre la peste, par E. DUCLAUX (*La Revue de Paris*; 1^{er} février 1900).

QUESTIONS MILITAIRES.

Grandeur et décadence de la guerre, par G. DE MOLINARI, vol. in-18 carré; 314 p.; 3 fr. 50; Guillaumin et Cie, Paris 1898. — La lutte pour renouveler les éléments de la vitalité humaine à mesure qu'ils sont dépensés, la disproportion en nombre et en qualité de ces éléments disponibles au nombre et aux appétits des êtres ont engendré la guerre par une nécessité fatale, affirme M. de Molinari. L'homme l'a donc faite aux animaux inférieurs pour s'en nourrir, aux animaux supérieurs pour ne pas leur servir de nourriture, puis aux autres hommes, en vertu de la concurrence vitale, pour conquérir les territoires de chasse et de pêche, le pâturage et le champ arable. La guerre a donné alors l'avantage aux plus forts, aux plus intelligents, assurant ainsi la sélection de l'espèce. Telle était l'utilité et la

légitimité de la guerre primitive. Mais l'homme n'a pas seulement la faculté de détruire et d'engendrer. A peu près seul des animaux, il a la faculté de *produire* et a pu aider la nature et augmenter, par l'effet humain, la force créatrice des choses et des êtres. Dès lors l'industrie acheva de grouper ceux que la nécessité vitale avait déjà commencé à réunir. Elle transforma aussi la guerre. La concurrence des groupes coexistant désormais avec la concurrence des individus dans les groupes, ce furent les groupes qui s'entrechoquèrent et se tuèrent. Alors se perfectionna l'organisme du combat, alors se créa l'état régularisateur de la guerre au profit, du moins théorique, des participants au groupe représenté par cette entité. Avec le perfectionnement de l'art militaire, un nouveau l'acteur intervint : la victoire appartenant non plus au plus fort, mais au plus intelligent, le civilisé eut, de par la civilisation, *la sécurité*. Quand la sécurité obtenue, la guerre continua parmi les civilisés, comme elle avait cessé d'être utile, elle ne fut plus que nuisible et illogique. Sa grandeur avait vécu.

M. de Molinari emploie la deuxième partie de son ouvrage à examiner la décadence de la guerre. La sécurité, dit-il, avait été la conséquence de l'assujettissement des faibles aux forts, d'où la lutte nouvelle pour l'émancipation des faibles. Petit à petit, ils ont conquis divers avantages, mais ce qu'ils ont gagné un jour, ils l'ont reperdu le lendemain, la force se transformant plus rapidement, guidée par l'intérêt immédiat des maîtres. Ce sont donc ceux-ci qui, quoique fasse la masse, doivent toujours l'emporter. Si la multitude vouée aux industries est intéressée à la paix, elle n'en aura pas moins la guerre, parce qu'elle n'a pas le moyen de maintenir la paix et que les intérêts particuliers de la caste des faits imposeront temporairement la guerre dont les faibles firent les principaux frais. Cet état de choses condamne la guerre, les charges qui en résultent, la nécessité de supporter durant la paix un poids qui n'a pas sa raison d'être qu'à l'heure de la lutte, la raréfieront de plus en plus. C'est à cette cause que M. de Molinari attribue les règles qui tendent à limiter la férocité de la guerre, à multiplier les arbitrages et à supprimer, en un mot, les risques de guerre.

Ainsi peuvent se résumer en les dépouillant de beaucoup de précautions oratoires et de circonlocutions les théories de M. de Molinari. C'est évidemment le dernier mot de l'économisme politique dont la morale féroce prétend expliquer ainsi par l'histoire la monstruosité de la guerre. Reste à savoir si l'entraide ne fut pas avant l'entre-lutte, comme Elisée Reclus l'a soutenu ici même (*Pages de sociologie préhistorique*, février 1898) et si la lutte entre hommes n'est pas la résultante de la criminelle usurpation qui fit propriété d'un seul ce qui était jouissance pour tous. Rêves, dira sans doute M. de Molinari qui veut moraliser par le laminoir du capitalisme.

A. SAVINE.

From Capetown to Ladysmith, par G.-W. STEEVENS ; 1 vol. in-8°, 180 p. ; 3 sh. 6 d. ; Blackwood and sons, éditeurs ; Edimbourg et Londres, 1900. — L'A. de ce livre, correspondant militaire du *Daily Mail* dans l'Afrique du Sud, est mort de la fièvre typhoïde à Ladysmith, et c'est M. Vernon Blackburn qui publie les lettres que le jeune et brillant écrivain a envoyées à son journal. Ce récit des opérations militaires du commencement de la campagne sud-africaine constitue l'une des narrations les plus vivantes, les plus pittoresques et aussi les plus étincelantes d'esprit et d'*humour* qui aient été écrites jusqu'ici. Le chapitre intitulé : *l'histoire de Nicholson's Neck*, c'est-à-dire le tableau du soldat anglais dans la défaite et du Boer victorieux restera certainement comme un modèle accompli d'art et de style dans la littérature anglaise, comme aussi, mais à un degré un peu moindre peut-être, le chapitre consacré à la bataille d'Elandslaagte. M. Blackburn a ajouté au livre de son ami, mort prématurément, — il avait à peine trente ans, — quelques notes biographiques et des extraits des articles nécrologiques que les journaux de toutes les opinions ont consacrés à leur confrère. M. G. A. Steevens aurait certainement, s'il avait vécu, pris rang à côté des maîtres de la littérature militaire, tels qu'Archibald Forbes et Bennet Burleigh.

A quaker view of the war, par A.-W. RICHARDSON ; br. in-18 ; 16 p. ; 2 d. ; Headley brothers, éditeurs ; Londres, 1900. — L'A. examinant la question de la guerre du Transvaal au point de vue spécial du quakerisme dit que les Quakers ou

Amis doivent se tenir dans une forte réserve spirituelle, ne pas se laisser entraîner par l'enthousiasme populaire, toujours envisager les deux parties engagées dans la lutte avec la même sollicitude et la même sympathie, et lorsque la guerre sera terminée, venir en aide aux malheureux qu'elle aura faits des deux côtés.

VICTOR DAVE.

Sur le militarisme (*Notes — Enquête — Documents*, par HENRY RAYMOND ; broch. in-32 ; 76 p. ; 0 fr. 20 ; Papeterie-Imprimerie Colbert ; Marseille, 1899. — Recueil significatif et abondant, sous une forme restreinte et commode de faits et de citations, de documents et d'arguments contre le prétendu « honneur de l'armée », la grossièreté et la brutalité de la gent galonnée, les ignominies de la caserne, cette brochure de propagande, justement dédiée à Urbain Gohier et à A. Hamon, doit être déclarée excellente comme tout ce qui pourra contribuer à guérir le monde moderne de la plaie honteuse du militarisme.

CHARLES DE SÉVILLE.

Vive l'armée ! par M. GUSTAVE NERCY ; 1 vol. in-18 ; 700 p. ; 3 fr. 50 ; Tobra, éditeur ; Paris, 1898. — M. G. Nercy est un ancien officier honnête et loyal qui a gâté sa carrière dans l'armée par suite de son honnêteté. C'est un patriote éclairé qui veut opérer dans l'armée les réformes désirables dans le haut commandement, améliorer les places fortes tout le long des frontières de l'Est ; il critique le carnet de mobilisation et de concentration et paraît animé d'une fougue et d'un esprit de justice et de critique peu compatibles avec son ancienne fonction de capitaine commandant de cavalerie. Ses idées sur la guerre n'offrent aucune originalité ; elles ont, du moins, le mérite d'être exposées avec beaucoup d'ardeur.

S. L.

Militärische Randglossen zu dem ersten Teil des Burenkriegs, par CARL VON BRUCHHAUSEN (*Die Grenzboten*, 30 novembre 1899).

Récit de mes souvenirs et campagnes dans l'armée française en 1813, par WOLFE TONE (*Le Carnet historique et littéraire*, 15 juin, 15 juillet, 15 août, 15 septembre et 15 octobre 1899).

La conférence de la Haye et le Saint-Siège, par C. GOYAU (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1899). — Le pape ne cessa de faire des vœux pour la paix, mais ne fut point appelé à prendre part au Congrès.

La conférence de la Haye et l'arbitrage international, par A. DESJARDINS (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1899). — D'après l'A. la préface du code de désarmement est écrite. Le livre s'achèvera.

La réforme des conseils de guerre, par J. DIETZ (*La Revue de Paris*, 1^{er} décembre 1899).

Esquisse d'un programme naval en 1900, par LE GÉNÉRAL DE LA ROCQUE (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1900).

Open Brief Aan Felix Ortt, par B. WASZKLEWICZ-VAN SCHILFGAARDE ; broch. in-8° ; 14 p. ; fl. 0,10 ; W. Versluys, éditeur ; Amsterdam, 1899. — L'A. tente de détruire les théories tolstoïennes et défend l'institution d'une ligue pour l'arbitrage et le désarmement dont elle est présidente.

Een Volksleger. Nederland en Zwitserland, par H.-J.-P.-A. KIERSCH ; broch. in-8° ; 93 p. ; fl. 0,90 ; Van Holkema et Warendorff, éditeurs ; Amsterdam, 1899. — L'A. énumère les raisons pour lesquelles il recommande à ses compatriotes une armée suivant l'exemple de la « Landwehr » suisse. La sixième partie de ces 93 pages se compose d'extraits français, allemands et anglais.

La Nation et l'Armée, par UN COLONEL ; vol. in-18 ; vi, 192 p. ; 2 fr. ; Colin, éditeur ; Paris, 1900. — L'A. ne croit pas qu'il y ait incompatibilité entre l'armée (enten-

dez les officiers) et la république; il indique les causes de la crise et en cherche le remède. — Ce livre a paru sous forme de lettres dans le journal *le Temps*.

La Conférence de la paix, par LÉON TOLSTOÏ (*Wiener Rundschau*, 1^{er} août 1899). — Ce ne sont point des conférences sous l'égide gouvernementale, qui donneront un résultat en faveur du mouvement pacifique, mais seulement la propagation de la civilisation véritable.

La Conférence de la Haye, par M. YVES GUYOT (*La Paix par le Droit*, septembre-octobre 1899). — Devant les résultats négatifs de la Conférence de la Paix, l'optimisme de l'A. n'est pas démonté. D'après lui, cette conférence marque une étape dans l'histoire de la civilisation. Certainement les Européens le prennent à l'aise avec les Asiatiques et les Africains, « mais aucun n'oserait se vanter, comme les rois d'Assyrie, d'avoir fait écorcher vifs des vaincus, etc. ».

La Question de l'intervention et de l'arbitrage international à la conférence de la Haye, par le comte L. KAMAROVSKI (*Russkaïa Mysl*, Moscou, janvier 1900). L'A. fait l'historique de cette conférence, qu'il juge avec optimisme.

FÉMINISME; PÉDAGOGIE.

Dokumente der Frauen (Vienne, revue bi-mensuelle). — La revue bi-mensuelle *Dokumente der Frauen* est, parmi toutes les publications féministes, l'une des plus importantes et des plus avancées. Elle exerce une influence très salutaire, dans un rayon assez étendu, surtout par ses articles de littérature familiale, dus spécialement à la plume exercée de Rosa Mayreder et de Mélanie Pollak, qui traitent l'une et l'autre les sujets du plus charmant intérêt, en un style généralement impeccable.

Les *Dokumente der Frauen* devraient être lus par toutes les femmes, car toutes trouveront dans ses pages ample matière à réflexion. Dans les numéros de mars et de juin, par exemple, on examine la conduite de la police, qui, presque dans tous les pays où la prostitution est réglementée, brutalise non seulement les malheureuses filles publiques, mais profite des dispositions élastiques des lois en vigueur pour molester les femmes de conduite irréprochable qu'elle a quelque raison ou quelque intérêt inavouables de vouloir souiller de son impur contact. Dans le numéro de juin, surtout, on signale de nombreux cas d'arrestations arbitraires, et il est pour le moins étrange qu'après cela M^e Bieber-Böhm, au Congrès des Œuvres et des Institutions féminines, ait encore cru devoir qualifier de « délit » tout fait de prostitution. Une autre étude non moins bien faite, intitulée : « Lettre d'une mère », traite d'une manière approfondie la question des crèches que l'auteur voudrait voir adopter pour les enfants des riches comme pour ceux des pauvres. Chacun des numéros de cette intéressante revue donne aussi une partie purement littéraire : le roman en cours en ce moment est intitulé : *Sierka*, et est dû à la plume autorisée de M^e Anna Shapire. C'est le récit émouvant de la vie douloureuse des jeunes filles du prolétariat juif russe.

Die Deutsche Frau in der Friedensbewegung, par HERMINE DIEMER, née VON HILLERN; broch. in-8°; 31 p.; 40 pf.; J.-E. Lehmann, éditeur; München, 1900. — Dans cette brochure, c'est la vraie bourgeoise allemande qui a la parole. L'auteur ne veut rien savoir de la paix entre les peuples, puisque, selon son opinion, c'est contraire au maintien de sa chère patrie allemande, cette patrie pour laquelle tant de sang a été versé.

Inutile de dire que de telles considérations partiales et égoïstes ne trouvent pas notre sympathie et le fait même qu'une deuxième édition de cette brochure a pu paraître ne donne pas trop bonne opinion du développement intellectuel des cercles dans lesquels la brochure est lue.

L. CORNÉLISSSEN-RUPERTUS.

Das Weib in seiner geschlechtlichen Eigenart, par D^r MAX RUNGE; 4^e édit.; 38 p.; 1 mk., Julius Springer, éditeur; Berlin, 1900. — La femme peut-elle, étant données sa constitution et ses fonctions physiologiques, remplir les mêmes emplois que l'homme dans la vie sociale? Telle est la question que le D^r Max Runge cherche

à élucider. Insistant sur l'infériorité physique de la femme, d'où dériverait selon lui une certaine infériorité intellectuelle, il est d'avis que la femme est appelée avant tout à un rôle principal, celui d'épouse et de mère, et devrait se garder d'aspirer à plus d'indépendance, en cherchant à se débarrasser de la tutelle de l'homme. Il veut bien admettre pourtant que quelques réformes devraient être tentées en faveur du nombre immense de femmes, qui, forcément ou non, sont dans l'impossibilité de jouer leur rôle naturel d'épouse et de mère et sont obligées d'entrer en compétition avec l'homme, pour subvenir à leurs besoins.

HENRIETTE RYNENBROECK.

The Woman question, par OLIVE SCHBEINER (*The Cosmopolitan*, New-York, novembre et décembre 1899). — Article brillant et passionné autant que documenté comparant la situation actuelle de la femme au parasitisme de certaines femelles des races animales, parasitisme qui arrête le développement de l'espèce, en abrutissant et détériorant un des deux sexes. Ce manque de force momentanée, ou manque d'activité spécifique, tiendrait entre autres causes à la transformation économique de la production, centralisée, spécialisée, accaparée par les hommes et les machines, même et surtout dans le domaine du travail féminin. Les machines cousent, lavent, filent, tissent, brodent, font tout le ménage dans les pays les plus civilisés d'où l'instinct de domesticité semble disparaître en même temps que les labeurs domestiques d'autrefois. — L'éducation aussi se spécialise et se donne en commun, il en reste peu de travail aux mères.

La gestation elle-même et l'allaitement (qui aux âges de violences, de dangers et de luttes brutales, étaient les principales fonctions féminines) deviennent choses moins absorbantes, prennent moins d'années de la vie d'une femme, alors que ce n'est plus tant le nombre des naissances qui importe, mais la *qualité* des hommes, leur santé, les soins attentifs et intelligents donnés à leur enfance et l'influence sur eux d'une mère civilisée et « informée ». — M^{me} O. S. montre que les pays où les femmes ont le plus d'enfants ne sont pas pour cela les plus riches, les plus avancés, ni les plus heureux — témoins l'Irlande et le Canada. Le champ des labeurs physiques s'est rétréci et tend constamment à se rétrécir; le travail soigneux, attentif, adroit, avisé, offre un champ plus vaste à l'activité. Les hommes qui autrefois eussent été des héros, forts, violents, robustes, n'ont pas autant de chances de trouver à s'employer lucrativement que l'homme doué d'énergie nerveuse, d'adresse manuelle. Il fallait plus d'hommes, et des hommes plus forts pour conduire un bateau autrefois. Aujourd'hui il en faut moins, leur tâche est moins rude, mais il faut une armée d'ouvriers plus fins et intelligents pour construire et diriger ce bateau perfectionné. — Jamais le sexe masculin ne s'est dépensé d'une façon aussi intense qu'aujourd'hui, tandis que, pour la femme, il en est tout autrement. — Cette dégénérescence féminine peut renouveler celle de tant de nations, qui après s'être enrichies ont péri parce que des mères oisives, sans énergie, ont enfanté des êtres sans virilité, — car la richesse sans paresse ne produit pas de décadence. Mais la femme est moins bien adaptée que l'homme à une transformation d'activité. Ayant moins de labeur physique, aujourd'hui, elle s'habitue plus difficilement à l'effort nerveux ou intellectuel. Nous arrivons à une époque où le parasitisme des prostituées elles-mêmes est moins nuisible encore que le parasitisme des mères qui ne savent pas partager la spéciale activité de leur temps et sont privées des labeurs d'autrefois. Beaucoup de causes peuvent concourir à la décadence d'une race, mais cette cause-ci l'amène infailliblement.

Il me semble pourtant que dans l'éducation, dans une quantité de travaux paisibles et exigeant des nerfs solides et exercés, dans l'ouvrage des usines mêmes, la femme commence à prendre une bonne part, sans parler de tout le continent américain qui doit sa virilité à l'énergie de ses femmes.

The Kingsville plan of education, par EDWARD ERF (*The Arena*, Boston, juillet 1899). — A Kingsville (Ohio), pour remédier à l'insuffisance des écoles de village, où les études moyennes se donnent difficilement, une demi-douzaine de villages se sont entendus pour payer d'énormes omnibus, qui, tous les jours, prennent les élèves de toutes les fermes, filles et garçons, les conduisent à la ville et les en ramènent. — Les municipalités ont ainsi transformé leurs dépenses scolaires. Les écoles des villes sont mieux suivies et obtiennent des subsides des villages qui leur envoient des élèves. Les districts ainsi pourvus de facilités scolaires voient leur terrain augmenter

de valeur, les fermiers américains redoutant de s'établir là où leurs enfants ne pourraient s'instruire sérieusement. Le voiturier, qui a charge de la police de sa voiture, est aussi la plupart du temps porteur de la poste. Et ceux qui ont suivi de près les résultats de ce système ajoutent : « Le meilleur laboratoire de physique qu'on puisse fournir à nos enfants, c'est la ferme américaine. Filles et garçons y étudient la nature de première main. Ils y observent la croissance et la vie des plantes et des animaux. — Ils y respirent un air pur, se familiarisent avec les beautés et les merveilles du monde naturel. Ils s'y forment le caractère. — En ajoutant à ces avantages ceux d'une éducation moyenne (*high school education*, qui correspond à peu près à notre baccalauréat), et en sauvegardant les élèves contre tous les inconvénients des soirées dépourvues de tous les liens et devoirs familiaux, on obtient des conditions presque idéales. »

Ce système a été adopté depuis longtemps dans les petites communes du Massachusetts. — Mais, dans les Etats de l'ouest, Kingsville l'a inauguré. — Les statistiques établissent que ces écoles supérieures sont suivies par une proportion plus grande de filles que de garçons, ceux-ci devant gagner leur vie de bonne heure et les fermiers et fermières américains voyant dans l'instruction des filles un instrument d'indépendance.

M. MALI.

Religion et éducation (*The Orient*, n° 9, septembre 1899). — Quoique le Japon ne soit pas un facteur à dédaigner dans la solution du problème de l'Orient, il ne semble pas être estimé à sa valeur par les nations européennes. L'auteur y voit une raison dans ce fait que le Japon n'est pas chrétien. Le christianisme et le bouddhisme, qui est la religion prédominante, ont travaillé côte à côte depuis plus de trente ans. Mais toute religion a été exclue des écoles du Gouvernement et, ce qui est plus grave, c'est que le Gouvernement qui cherche à séculariser les écoles gouvernementales se montre l'adversaire acharné des meilleures écoles bouddhistes comme des écoles chrétiennes supérieures indépendantes de lui.

The intellectual future of Japon (*The Orient*, n° 10, octobre 1899). — Le Japon n'a pas encore atteint sa maturité. Il avait souffert jusqu'à présent de l'influence momifiante de la Chine. Dans l'art, la littérature, la philosophie, il est encore incapable de s'élever à la hauteur de l'Occident, tandis qu'au contraire, dans le domaine des sciences expérimentales, le Japonais peut atteindre un haut degré de développement, grâce à son éducation première.

HENRIETTE RYNENDROECK.

La situation de la femme dans le Rif, par MAHMOUD IBRAHIM (*Anis ul Galis*, Alexandrie, janvier 1900). — M^{me} Avierino dirige à Alexandrie d'Egypte une revue mensuelle arabe, *Anis ul Galis*, qui contient des études intéressantes sur la politique, le féminisme, la littérature, etc. Dans la livraison de janvier, nous trouvons notamment l'article de M. Mahmoud Ibrahim sur la *Situation de la femme dans le Rif*. L'A. montre que dans la vie domestique l'Egyptienne du Rif est l'esclave de son mari. « Il dispose d'elle comme la fort du faible et le valide de l'invalidé. » M. I. expose en détail les travaux qu'elle doit accomplir, aux champs, à la maison et qui durent depuis le matin jusqu'à la nuit très avancée.

Mais il constate que, malgré les coups même, nulle femme n'est plus attachée à son mari. Cependant cette situation lui semble odieuse. La loi musulmane donnerait à la femme un moyen d'en sortir, parle divorce si facile dans les villes d'Egypte. Mais la grossièreté des mœurs rurales et l'apathie des classes éclairées empêchent la loi d'être appliquée dans les campagnes. L'A. fait appel à ceux qui s'occupent effectivement d'améliorer la condition des femmes.

Bonne étude en somme, et qui expose une situation dont nous pourrions sans peine trouver quelque analogue ailleurs que dans le Rif égyptien.

LÉON ABRAMI.

Feminismo, par ADOLFO POSADA, professeur à l'Université d'Oviedo ; 1 vol. in-18 ; 296 p. ; 3 pesetas ; Fernando Fé, éditeur ; Madrid, 1899. — Le problème de la condition sociale, politique, économique et pédagogique de la femme est l'un de ceux que l'on étudie le plus passionnément dans tous les pays cultivés. Débattu journellement dans la presse, discuté constamment dans les revues politiques et philoso-

phiques, dans les parlements, dans les congrès et dans les sociétés savantes, le problème de la condition de la femme est devenu d'une réelle actualité; il est digne d'attirer la plus sérieuse attention de la part de tous ceux qui, à des titres divers, s'intéressent au progrès social, à la marche et à l'évolution de la civilisation moderne.

Recueillir en un volume d'une lecture agréable et facile les tendances diverses, qui se sont, au sujet de cette question intéressante, fait jour jusqu'à l'heure actuelle, condenser en un petit nombre de pages les aspects nombreux et complexes, au point de vue psychologique, économique, moral, juridique, de ce mouvement très fin de siècle, résumer les manifestations les plus importantes que l'agitation féministe a provoquées dans le monde, tel est le but principal que M. Posada s'est proposé en écrivant son livre, et nous devons dire qu'il y a pleinement réussi. En effet, le volume du savant professeur est de ceux qui dispensent de la lecture de beaucoup d'autres. On y apprend à connaître l'origine du mouvement, les doctrines diverses qu'il a suscitées, les progrès théoriques et pratiques que la question a faits dans l'opinion publique et dans les législations, tant chez les peuples de l'Europe que dans les principaux pays d'Amérique, les rapports du féminisme avec le socialisme et l'anarchisme, et les efforts particuliers de ses représentants les plus autorisés. Nous pouvons, sans exagération aucune, recommander le nouveau livre de M. Posada comme le résumé le plus lucide et le plus complet qui ait été publié, dans aucun pays, sur la matière.

Une bibliographie des principales productions, dans toutes les langues, sur le féminisme, termine fort utilement l'ouvrage du professeur espagnol.

VICTOR DAVE.

La femme en culotte, par JOHN GRAND-CARTERET; vol. in-8°; 393 p.; 3 fr. 50; nombreuses illustrations; E. Flammarion, éditeur; Paris, 1899. — Ce nouvel ouvrage de M. J. Grand-Carteret est, comme les précédents du même A. très documenté, surtout en dessins, gravures. Il y a là des reproductions de lithographies, d'estampes fort curieuses et originales. Il semble se dégager des faits relatés que de plus en plus les femmes portent la culotte et que la différenciation sociale des sexes va diminuant. Volume amusant à lire et à feuilleter.

S. L.

Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant, par M. P. LACOMBE; vol. in-18; xiii-213 p.; Colin, éditeur; Paris, 1899. — Les idées développées dans cet excellent ouvrage ne peuvent manquer d'être sympathiques aux lecteurs de *l'Humanité nouvelle*: ne plus fonder la pédagogie sur la crainte, prendre pour principe d'éveiller la curiosité, faire apprendre aux enfants les choses pour lesquelles ils manifestent du goût, ne pas leur imposer les habitudes d'esprit de l'homme mûr, éveiller en eux l'esprit critique et leur montrer les funestes effets du sophisme dans l'histoire, leur apprendre à être justes dans leurs relations avec leurs camarades: voilà un programme excellent et parfaitement pratique. Trois fins sont à réaliser: faire connaître convenablement le milieu, développer l'esprit scientifique et cultiver la volonté avec la sociabilité (p. 4). Une pareille pédagogie doit se débarrasser des vieux préjugés sur les études classiques, qui ennuient les élèves sans profit. On a longtemps cru très utile d'apprendre la mythologie; une grande partie des études historiques est aussi oiseuse. — Des idées très ingénieuses sont émises à propos de l'enfance: l'auteur voudrait qu'on allât du concret à l'abstrait, que la lecture fût enseignée seulement après le dessin, la musique et l'arithmétique; il n'est pas partisan des devoirs écrits et montre que la dictée est un détestable moyen pour apprendre l'orthographe. — L'expérience des collèges anglais est souvent invoquée; l'auteur pense notamment qu'il faut leur emprunter l'emploi intelligent des moniteurs et faire, autant que possible, diriger les nouveaux par les anciens.

G. SOREL.

La réforme de l'enseignement secondaire, par A. RIBOT; vol. in-18; 308 p.; 3 fr. 50; Colin, éditeur; Paris, 1900. — L'auteur, président de la Commission parlementaire de l'enseignement, résume les résultats de l'enquête ordonnée par la Chambre, donne en appendice le texte des conclusions adoptées par la Commission et des extraits des dépositions de MM. Berthelot, Lavis, Boutmy, R. Poincaré et L. Bourgeois.

Pour la démocratie française, par C. BANGLÉ; vol. in-18; 160 p.; 1 fr.; Cornély, éditeur; Paris, 1900. — Conférences populaires faites à Montpellier et à Toulouse. Sujets traités : *La tradition nationale, la philosophie de l'antisémitisme, l'armée et la démocratie, intellectuels et manuels, civilisation et démocratie, la poésie des temps modernes.*

C. PAGES.

Histoire de l'origine de l'Université hongroise, par ETIENNE SCHNELLER (*Erdélyi Múzeum Kolorsvar*, Budapest, novembre 1898). — L'A. y montre surtout le degré de liberté dont a toujours joui l'Université hongroise, et les droits qu'elle a eus dès son origine : liberté qu'on cherche à restreindre en ce moment.

Le rôle de l'art dans l'éducation nationale, par M^{me} CHARLOTTE GEOCZE (*Nemzet Néneveles*; Budapest, novembre 1899). — Depuis que le ministre de l'Instruction publique en Hongrie, le D^r Wlassics, a jeté le mot d'ordre que l'art doit jouer un certain rôle dans l'éducation, tout le monde cherche quel doit être ce rôle. Charlotte Geocze croit que l'art est appelé surtout à éveiller le sentiment national. Mais il serait peut-être plus juste de dire que l'art devrait servir à faire trouver l'âme des choses, que le militarisme et l'esprit mercantile, la sécheresse inféconde des mots, des faits et des dates, — toujours des mots, — a bannie à jamais de nos institutions d'aujourd'hui.

ANTONINE DE GERANDO.

Inchiesta sulla donna, par GUGLIELMO GAMBAROTTA; 235 p.; Bocca frères, éditeurs; Turin, 1900. — M. Gambarotta, l'auteur de *l'Adulterio*, expose ici les résultats d'une enquête sur la question féminine, instituée par lui chez 200 des hommes et des femmes les plus renommées de l'élite intellectuelle italienne : ses demandes étaient les suivantes : 1° Est-il possible que la femme soit égale juridiquement à l'homme? 2° le droit à l'amour, chez la femme, est-il égal au droit à l'amour chez l'homme? 3° la femme mariée a-t-elle le droit de vivre de son travail, ou celui de se faire maintenir par son mari? 4° la mère a-t-elle un droit égal plus grand ou moindre que le père de contribuer à l'éducation des enfants? 5° le droit de vote politique ou administratif est-il admissible chez la femme? 6° Où votre femme a des droits égaux aux vôtres, pourrait-elle vous sembler moins séduisante, moins aimable? Les réponses ont été nombreuses et très variées. Par conséquent, le beau livre n'est pas résumable : mais on y peut apprendre l'opinion ignorée de bien des penseurs illustres sur un sujet qui nous passionne tous si vivement; et en posant et comparant leurs raisons, le lecteur qui n'a pas encore une opinion peut se la constituer.

Il rinascimento educativo, par VITALE VITALI; 173 p.; Bocca, éditeur; Turin, 1900. — Un livre plein d'idées : mais toutes groupées autour de l'idée maîtresse, que l'éducation doit désormais viser ou développer les qualités sociales les plus élevées, et surtout l'habitude de subordonner les intérêts personnels à ceux de la communauté. L'A. envisage, à ce beau et moderne point de vue, la psychologie et la pédagogie de l'enfance, de l'adolescence, de la puberté et de la jeunesse. La renaissance de l'école, dit-il, est dans la pensée de tous ceux qui aiment leur patrie et comprennent les exigences du nouveau siècle : et elle pourra bientôt s'affirmer dans les faits, si tous les éducateurs, de la maîtresse des jardins pour l'enfance au professeur d'université, ont l'énergie d'organiser l'école, de manière à préparer des hommes de volonté robuste, comme il le faut pour transformer en progrès social les résultats théoriques déjà conquis par la science.

MARIO PILO.

Le Directeur-Gérant : A. HAMON.

Tours. — Imprimerie DESLIS FRÈRES, 6, rue Gambetta.

LA CHINE

ET

LA DIPLOMATIE EUROPÉENNE

« Le monde penche à l'Orient », disait Victor Hugo, mais à une époque où l'« Orient » était seulement celui des *Orientales*. Actuellement la parole du poète a pris un sens plus étendu et plus profond. Le manque d'équilibre, qui tant de fois fit pencher la terre de côté et d'autre comme une déesse ivre, l'incline maintenant vers l'Extrême Orient, vers les contrées qui ont conservé le plus longtemps leurs institutions vieilles et dont la civilisation présente le contraste le plus violent avec celle de l'Europe occidentale.

Car la vraie cause des révolutions chinoises et des grands changements qui se préparent gît bien certainement dans ce contraste des deux cultures. De même que l'eau, l'idéal humain cherche son niveau : il tend à se réaliser dans toutes les parties du monde, sinon de la même manière, puisqu'il lui faut s'accommoder aux milieux différents, du moins suivant une méthode analogue et conformément aux mêmes principes. « Vérité en-deçà, erreur au-delà des Pyrénées », cet adage fut vrai quand les montagnes étaient des obstacles infranchis, quand les voies de communication n'avaient pas étendu leur réseau sur le pourtour de la planète, quand les dieux et les rois se partageaient encore les hommes en troupes distincts les uns des autres : mais le contraste n'est plus absolu comme autrefois d'une rive d'un fleuve à l'autre ou d'un parvis de cathédrale à la cour d'une mosquée. La science qui naît est nécessairement la même pour tous, et grâce à elle l'égalisation de vérité se fait pour tous les hommes : on calcule, on raisonne suivant une méthode qui ne change point ; ce que le savant observe dans les étoiles, dans le corps humain ou dans la fleur, se contrôle par les mêmes procédés chez les Européens et chez leurs antichthones ; ce que le mécanicien combine et construit doit en tout pays se conformer aux mêmes lois pour la résistance des matériaux et pour le développement de l'énergie. La vérité devient une par toute la Terre à mesure que la civilisation prend un caractère scientifique, et c'est pour cela que le reflux de l'Occident vers l'Orient doit fatalement se produire.

Les événements guerriers, toujours plus bruyants que la pénétration pacifique des idées, attirent surtout l'attention des hommes. Aussi répète-t-on volontiers que les canons anglais, lors de la guerre de

L'opium, ont pour la première fois ouvert la Chine à la civilisation européenne ; mais ce n'est là qu'une forme de langage : les entretiens dans les ports et dans les marchés, l'écho des nouvelles qui se transmettent de monde à monde, les productions industrielles, les fragments de journaux, enfin les livres explicites, compris par quelques-uns et agissant indirectement sur tous, tels furent les vrais agents du rapprochement entre les races. On dut bien le constater lorsque, en 1848, année révolutionnaire en Asie comme en Europe, éclata spontanément la formidable insurrection des Taïping, résultat d'une poussée profonde des masses dans le sens de l'égalisation mentale avec l'Europe, puisque ses actes officiels affectaient le même langage que celui des « diables étrangers ». Toutefois il va sans dire que la pénétration des idées européennes doit être beaucoup plus lente parmi les centaines de millions d'hommes qui peuplent la Chine que chez les Japonais, dix fois moins nombreux et beaucoup plus accessibles, grâce à la nature insulaire de leur domaine. Le progrès de la transformation se fait en proportion de la masse.

Mais si la cause profonde des événements de la Chine doit être cherchée dans la tendance normale à l'égalisation entre les civilisations contrastantes, la trop grande âpreté des industriels d'Europe pour la conquête des marchés de la Chine a certainement déterminé la soudaine explosion. A un moment donné, une sorte de folie s'est emparée des puissances européennes : chacune voulant un morceau du Céleste Empire, on s'apprêtait à le dépecer comme un animal abattu. Les principaux instigateurs du partage réclamaient à tout prix une extension de leur zone d'exploitation : il leur fallait de nouveaux marchés pour la production croissante de leurs étoffes, de leurs boissons, de leurs machines et de leurs armes : les marchands de dynamite, de lyddite, d'explosifs de toute nature, de canons et de cartouches, eux qui, de tous les grands usiniers, sont de beaucoup le plus en faveur auprès des gouvernements, exigeaient qu'on leur ouvrit des marchés nouveaux pour y vendre leurs instruments de mort, dût-on même s'en servir contre leurs propres compatriotes, à supposer du moins que des commerçants puissent avoir une patrie. Il leur fallait les 350 millions d'habitants de la Chine, à la fois comme consommateurs et comme travailleurs à bas prix, car le monde est devenu petit, et les usines vont se dresser en foule sur les bords du Hoang-ho et du Yang-tse, comme on les voit aujourd'hui sur la Clyde et la Mersey.

Ce n'est pas tout, il s'agissait aussi d'exporter des hommes. Les grandes écoles ont à écouler leurs excédents d'élèves, géologues, chimistes, mineurs, ingénieurs et contremaîtres ; elles demandent la concession d'entreprises fructueuses qui permettent d'employer tous les diplômés que l'on fabrique annuellement par centaines et par milliers. Enfin les gouvernements eux-mêmes, pressés par les gros et petits bourgeois qui veulent des places, des places, des places ! cherchent à caser leurs couvées grossissantes de fonctionnaires, attachés et mandataires. Toutes ces invasions de parasites... car il faut payer tout cela sous mille formes, ne peuvent qu'exaspérer les Chinois et l'on ne saurait s'étonner qu'ils aient enfin tenté d'y mettre un terme. A Peking, la foule armée a certainement massacré des Européens, — diplomates et autres ; — ailleurs

des missionnaires ont été égorgés ; des vengeances depuis longtemps préparées ont pu s'assouvir enfin. Certes, toute tuerie, tout bain de sang nous paraît chose horrible ; mais, à part les rares travailleurs égarés dans cette foule, à part les médecins, les savants, quelques ouvriers, combien parmi ceux qu'a frappés la haine populaire pourraient consciencieusement se rendre le témoignage qu'ils furent les amis et bien-faiteurs des Chinois ?

D'autres causes que la juste rancune contre les insolences récentes ont contribué à lasser la patience des « Enfants de Han », quoiqu'ils soient la nation la plus endurente de la Terre. Un des sujets de mécontentement les plus sensibles provient de l'outrecuidance des missionnaires, catholiques et protestants, qui, non contents de prêcher leurs croyances, ce qui est leur droit, interviennent encore dans les affaires du commerce, de la finance, de la politique, et par un raisonnement absurde prétendent en même temps aux honneurs et à la persécution ! Il leur faut à la fois de bons salaires et des dommages-intérêts. Comme chrétiens, ils ambitionnent la « couronne du martyr » ; comme Anglais, Français ou Allemands, ils demandent vengeance pour le moindre grief et menacent de faire punir chaque coup de pierre par un coup de canon. Pourtant, ainsi que le dit un vieux proverbe fort juste : « Donner et retenir ne vaut. » Comme prédicateurs de l'Évangile, « porteurs de la bonne nouvelle », ils se prétendent simples « enfants de Dieu » ; mais, dès qu'ils ont été lésés ou se plaignent de l'avoir été, les voilà soudain qui se redressent comme « diables étrangers ».

A eux tous, les missionnaires d'Europe et d'Amérique dépassent 1.500 individus, sans compter les religieuses, les catéchistes, les femmes de pasteurs (1). Les catholiques, installés dans le pays depuis trois siècles, ont ensemble près de cinq mille églises et chapelles. On les rencontre non seulement dans les ports et le voisinage de la côte, mais au loin dans l'intérieur, jusqu'en Mongolie et sur les frontières du Thibet. Partout des communautés de chrétiens indigènes sont éparses au milieu des foules, qui continuent de pratiquer le culte des ancêtres et les rites d'origine diverse, constituant à la fois la religion et le cérémonial. Des conversions directes à la foi chrétienne ont été rarement obtenues par la propagande d'homme à homme : c'est d'ordinaire par l'achat des enfants en temps de famine et d'épidémie que les prêtres missionnaires ont pu se constituer un noyau de fidèles élevés par eux et dressés en dehors de la société ambiante. Les missionnaires catholiques, suivant la tradition de notre Occident, ont aussi le grand souci de conquérir les femmes à leur foi afin d'obtenir ainsi la domination des familles, et dans cette œuvre de conversion les objets de toilette et les bibelots leur sont d'un grand secours. Comme leurs éducateurs, tous les Chinois convertis, au nombre d'environ 550.000, tous ces adorateurs de croix et chanteurs d'oraisons latines sont tenus pour des étrangers et c'est toujours par eux que commencent les massacres. Les ministres protestants, anglais et américains, n'ont que peu de prosélytes autour

(1) En 1899, la seule ville de Changhaï hébergeait 145 missionnaires protestants ; on en comptait 304 dans les deux provinces de Kiangsou et de Nganhoeï.

d'eux : à peine 23.000, nous dit-on. Mais plus riches que leurs confrères papistes, ils ont un plus nombreux personnel domestique et se gèrent assez volontiers en seigneurs, se réclamant de la protection toute spéciale des mandarins. On les flatte en proportion de leur influence auprès des grands, mais on voit aussi en eux des ennemis et l'on attend, sans se presser, le moment propice pour la vengeance.

A ces étrangers, convertisseurs de toute robe et de toute provenance, sont venus récemment se mêler d'autres étrangers, constructeurs de télégraphes et de voies ferrées. Les Chinois ne pouvaient que les accueillir avec méfiance. Ils redoutent à bon droit ces Européens qui arrivent chez eux avec théodolites, chaînes et jalons, accompagnés de contremaîtres et de soldats, tous ignorant la langue et n'en donnant pas moins des ordres, parfois les appuyant de coups de canne. Les habitudes de violence et de brutalité se gagnent facilement chez ceux qui se savent les maîtres. Or, les ingénieurs, qu'un concert unanime de voix avait salués, à leur départ d'Europe, du titre de « pionniers de la civilisation » et que les emprunts des compagnies avaient munis d'amples ressources financières, paraissent avoir procédé avec un étonnant sans-gêne : au lieu de chercher à connaître les mœurs des habitants, leurs traditions, leurs besoins, et d'avoir consulté les communes de paysans, qui sont absolument souveraines en Chine pour leur administration locale, ils ont dirigé leurs entreprises en maîtres irresponsables, dessinant leurs tracés sans autre préoccupation que celle des facilités de construction et des avantages commerciaux. Cependant même en Europe, où ils sont couverts par les ordres d'un gouvernement centralisé, il leur faut tenir grand compte des intérêts en conflit qui mettent aux prises les diverses communes et les propriétaires des terrains qu'ils traversent. En Chine, ils allaient de l'avant comme si la terre leur eût appartenu, et l'on nous dit que de toutes parts s'élevaient des plaintes au sujet de la brutalité inconsciente avec laquelle ils traçaient leur voie à travers collines, fleuves et marais, sans consulter les assemblées des pères de la commune. Les paysans chinois, établis depuis quatre mille ans sur le sol qu'ils cultivent avec tant d'amour, l'ont épousé pour ainsi dire ; ils croient en connaître toutes les influences secrètes, toute la vie intime ; naturellement ils mêlent le résultat de leur expérience au culte superstitieux des génies, et l'action qu'ils attribuent au *Feng-choui*, c'est-à-dire « à l'air et à l'eau », ne serait évidemment pas ratifiée par l'observation scientifique de nos physiciens. Mais ce n'est pas une raison pour traiter leurs affirmations avec un parfait mépris, et les ingénieurs auraient fait preuve de bon goût en se donnant au moins la peine de discuter avec les chefs de famille et de leur donner raison dans la mesure du possible. Des artistes d'Europe se plaignent bien, et à bon droit, que les chemins de fer de l'Occident, avec leurs hideux remblais, leurs ponts tubulaires et tant d'autres laidours, ont déshonoré la nature. Pourquoi les Chinois ne se plaindraient-ils pas aussi, surtout s'il est vrai que les constructeurs aient pris un malin plaisir à déplacer ou à renverser les tombeaux et que les dommages-intérêts promis n'aient pas été payés ou se soient égarés en route, pour entrer dans la poche des mandarins et non dans celle

des vrais propriétaires ! En construisant leur chemin de fer trans-mandchourien les Russes n'ont eu d'attention que pour la famille impériale : ils ont décrit un détour d'une quarantaine de kilomètres près de Moukden, afin d'éviter la profanation des tombeaux de la dynastie.

Les « Célestes », comme les Anglais les appellent ordinairement par moquerie, peuvent se plaindre et s'irriter aussi de la brutalité avec laquelle tels Européens des ports ouverts au commerce étranger ont l'habitude de les traiter. On a vu des capitaines de navire ne pas même se donner la peine de modifier leur route un instant quand ils risquaient de couper en deux une barque de Chinois : les « Jaunes » ne comptaient pas pour eux. Récemment, lorsque de graves maladies contagieuses éclatèrent parmi les travailleurs du chemin de fer de la Mandchourie, les ingénieurs russes, imbus des théories de l'« élimination darwinienne », se conformèrent à leurs principes avec une rigueur qu'ils n'auraient certainement pas osé appliquer à des malades européens. Ils condamnèrent à la fusillade les malheureux Jaunes atteints de la peste ou soupçonnés de l'être. Le procédé était à la fois expéditif et décisif. Toutefois l'exécution ne se fit pas avec toute l'élégance désirable, car, un grand nombre de suspects ayant réussi à s'enfuir, il fallut les poursuivre à coups de fusil à travers les fourrés, les traquer comme des renards et des loups. Les « êtres inférieurs » de la contrée ne semblent pas avoir compris la haute supériorité de cette méthode scientifique et ne voient plus dans les Russes que de hideux bourreaux. De même, les officiers et les fonctionnaires allemands de Kiao-tcheou sont cordialement détestés dans le Chañtoug, quoi qu'en disent les rapports officiels, d'après lesquels « les Chinois apprécieraient fort les bienfaits de la sage administration venue expressément de l'Ouest Extrême pour assurer leur bonheur ». Des correspondances privées ont même affirmé que des outrages subis par des Chinois dans le port allemand auraient été la cause immédiate de l'explosion révolutionnaire qui vient de se produire dans la Chine du nord.

Quoi qu'il en soit, toutes les insultes, tous les sévices dont les indigènes ont eu à souffrir de la part des Européens, — pourtant bien peu nombreux par rapport à la foule immense des « Enfants de Han (1) » — ont produit un effet cumulatif, et soudain la haine a voulu ses victimes. Les « Boxeurs », « Grands Couteaux », ou « Poings Triomphants », de quelque nom qu'on les nomme et quelle que soit d'ailleurs leur organisation secrète, sont tout simplement les Chinois offensés que rattache les uns aux autres un esprit commun de vengeance contre les « diables étrangers ». Malheureusement pour eux, ils ne sont point unis par une volonté précise, et, suivant les sectes et les lieux, ils obéissent à des politiques divergentes ; en outre, ils semblent s'être laissés entraîner au service d'ambitions personnelles. Les dissensions entre Mandchoux et Chinois, entre princes et princes, ont privé le mouvement du caractère national sans lequel il lui est impossible de réussir. Sans doute, la con-

(1) Européens résidant dans les ports à traité, en 1898.....	13.421
— — — — — 1899.....	17.193
— — — — — dans toute la Chine, en 1899.....	20.000

jurament avait dû être fort ingénieusement conçue ; on avait su préparer secrètement les ressources militaires, emplir les arsenaux, exercer militairement les hommes, en faire même d'adroits tireurs et des canonniers « surprenants » ; mais le grand défaut de l'entreprise provenait justement de ce qu'elle avait d'artificiel, de dynastique et de militaire ; les masses profondes de la nation devaient par cela même ne s'y intéresser que de loin, et, si ce n'est peut-être en Mandchourie, nul soulèvement spontané n'a soutenu l'insurrection des Boxeurs. Le mouvement s'est localisé dans les environs de Péking et dans le nord de l'empire, c'est-à-dire en dehors de la vraie « Fleur du Milieu », les intrigues de cour ayant fait dévoyer la révolution loin de son centre naturel. Dès que Nanking, Hankeou, Canton ne répondaient pas d'enthousiasme au signal venu du nord, la cause était inévitablement perdue pour les nationalistes, à moins de quelque grosse folie commise par les puissances étrangères, car Péking n'est point la capitale vraie de l'empire : elle n'est que la citadelle avancée de la dynastie mandchoue et les Chinois purs la regardent presque comme une ville étrangère.

Mais que dire de l'intelligence et de la prétentieuse sottise des diplomates européens ; de tous ces « gens de carrière » qui se pavanent si majestueusement en bombant leur poitrine constellée de croix en pierres précieuses et en émail ! On comprend bien que l'opinion publique ait vu dans la mort soudaine du ministre russe Mouraviéff le fait d'un suicide, plus que justifié par l'ignorance et l'incurie dont ce personnage avait fait preuve, comme la plupart de ses collègues en diplomatie d'ailleurs. Evidemment ces beaux messieurs en frac doré n'avaient pas eu la prescience des faits qui devaient s'accomplir, ils n'avaient pas su se rendre compte des préparatifs de guerre qui se faisaient sous leurs yeux ni même su lire les rapports qu'ils recevaient de leurs agents, à moins que, circonvenus par tous les gens d'affaires, ils n'aient été obligés de marcher en désespérés vers le gouffre. Ils étaient lancés dans les entreprises de mines et de chemins de fer et la pression exercée sur eux était si forte qu'il leur était impossible de reculer. Ici, dans les banques d'Europe, le partage des bénéfices était fait d'avance, et l'on croyait pouvoir disposer du territoire et des hommes comme s'ils étaient asservis.

Peut-on concevoir, par exemple, que la Grande-Bretagne se fût jetée dans la redoutable guerre de l'Afrique australe si elle avait prévu qu'elle aurait besoin de la libre disposition de sa flotte et d'une puissante armée dans l'Extrême-Orient ? Ce manque de prévision ne doit-il pas être considéré comme sottise pure, alors qu'une expérience de soixante années dans la politique chinoise aurait dû révéler à l'Angleterre le danger au-devant duquel elle s'élançait d'un cœur aussi « léger » que celui des Ollivier de funeste mémoire ? N'est-ce pas le cas de répéter ici le fameux dicton : *Quantulum sapientiæ!*..... Là où des Européens avisés auraient dû agir grâce à leur connaissance des choses et des hommes, ils n'auront d'autre ressource que de procéder par le procédé brutal du sabre et du canon. C'est la « raison des rois », la raison de ceux qui n'en ont pas. Et puisqu'ils ont été si parfaitement ignares pendant la période préparatoire de la révolution chinoise, il est

à prévoir qu'ils commettront encore des fautes et des erreurs sans nombre quand ils seront en plein dans le conflit. Nous pouvons nous attendre encore à de terribles drames et à de sanglants désastres causés par l'impéritie de ceux qui représentent la « race supérieure ».

*
* *

Pourtant, il faut dire qu'en se plaçant au point de vue purement militaire, qui est bien différent de celui de la justice et de la sagesse, les choses avaient bien commencé. Le travail de « vivisection » avait été entamé d'une main sûre par des chirurgiens habiles. Les Japonais avaient tout d'abord annexé les parties extérieures de l'Empire, celles qui sont, en réalité, une dépendance naturelle de leur archipel et qu'ils dominent facilement par leur puissante flotte. Les Liou-Kieou, la grande île de Formose ne sont, en réalité, que le prolongement géographique de Nippon et de Kiu-Siu, et ce petit groupe des îles Pescadores, si heureusement situé dans le détroit de Fokien pour devenir le Malte des eaux chinoises, ne semble être, sur la carte, qu'un groupe insignifiant d'îlots et de récifs. Entretemps le Japon avait également pris pied sur la terre ferme, au grand effroi de la Russie et des autres puissances européennes. On le fit renoncer provisoirement à ses ambitions d'Etat continental, et tout doucement les cabinets de l'Occident se substituèrent à l'empire du Soleil Levant pour accomplir le dépècement de la Chine proprement dite.

L'Allemagne, toujours très pressée, sous la direction du jeune impérialiste qui la représente, fut la première à se présenter sur les tréteaux de la grande comédie.

Depuis longtemps, paraît-il, la prise de possession de la baie de Kiao-Tcheou par les Allemands était chose décidée, et même la Russie avait accordé son consentement, mais il fallait trouver un prétexte, ce qui ne manqua pas. En novembre 1897, deux missionnaires catholiques allemands ayant été tués par des Chinois de l'intérieur, — non sans motifs de vengeance, — le gouvernement de Berlin saisit aussitôt l'occasion favorable, trois vaisseaux de guerre apparurent subitement dans la baie convoitée, comme si l'affaire avait été machinée d'avance, et le Tsung-li-Yamen reçut les demandes, ou pour mieux dire les ordres, en vertu desquels la baie ne devait plus désormais baigner que des plages allemandes, portant des casernes allemandes et servant de point de départ à des chemins de fer et à des télégraphes allemands. Le géographe qui avait fait choix de cette baie et dont l'influence avait prévalu en haut lieu, Ferdinand de Richthofen, avait parfaitement étudié toutes les ressources de ce port excellent, profondeur de l'eau, avantages de l'abri, facilité d'établissement des communications futures, proximité des gisements de houille, production agricole très abondante, et qui plus est, puissance stratégique d'autant plus grande qu'elle est dissimulée. En effet, Kiao-Tcheou n'est pas située sur le golfe de Petchili et ne semble pas menacer directement Péking; mais, placée sur la rive méridionale de la péninsule de Chañtoug, elle paraît, au premier abord, n'avoir d'autre mission guerrière que le rôle, déjà très important, de surveiller les côtes de la Chine centrale jusqu'au

Yangtse ; mais, par ses chemins de fer et ses routes, sa force pointe directement vers l'ouest, c'est-à-dire vers Tsinan, Paoting et Péking ; même les terrains très bas d'un ancien détroit maritime permettront dans l'avenir le creusement d'un canal maritime à grande section qui fera du port de Kiao-Tcheou la véritable entrée méridionale du golfe de Petchili.

Lors de la prise de possession de cette baie, dont on ne saurait exagérer l'importance, tous les diplomates et politiciens d'Europe furent frappés de surprise ; la Russie même parut l'être, mais elle ressaisit vite sa présence d'esprit en réclamant comme une compensation modeste un territoire deux fois grand comme la France, terminé par la formidable « Épée », — c'est le nom de la presqu'île qui borne à l'ouest le golfe du Petchili, — avec sa puissante forteresse de Port-Arthur et son excellent et vaste port de Talién-Wan. Les avantages géographiques et stratégiques de cette position sont d'une si brutale éloquence qu'il parut inutile à la Russie de feindre la modestie. L'énormité du territoire annexé et la valeur des cités qui s'y trouvent, les chemins qui le traversent, assurent d'un coup au profit de l'empire russe un changement d'équilibre politique tel que l'histoire du monde en a rarement constaté. Les conséquences de cette annexion partiellement avouée, reconnue même par l'Angleterre, puisque le consul britannique de Niutchang se plaint au gouvernement chinois par l'entremise des Russes (1), entraînaient fatalement la cession à l'empire russe de toutes les approches de Péking, non seulement en Mandchourie, mais aussi en Mongolie et en Dzungarie. C'est, en réalité, la moitié du territoire réputé naguère comme appartenant à la Chine que s'adjugeait l'empire Occidental, et si la population y est encore très peu dense, si même certaines régions en sont désertes, des chemins de fer reliant directement la Russie centrale et le Turkestan à Péking donneront un jour à la contrée une vie très active et une importance commerciale de premier ordre.

À ce coup de force l'Angleterre devait tâcher de répondre par un coup non moins hardi ; mais, prise à l'improviste sans doute, elle joua de malheur dans sa réplique. Elle ne trouva rien de mieux que de faire une grossière insulte à son allié le Japon en le forçant d'évacuer le poste fortifié de Wei-Hai-Wei, dans la péninsule de Chañtoug, pour se mettre à sa place. C'était risquer de terribles rancunes dans l'avenir en échange d'un bien mince bénéfice, car Wei-Hai-Wei, qui eût été pour le Japon un pied-à-terre des plus importants en vue des invasions futures, n'est pour l'Angleterre qu'un simple lieu de relâche maritime, sans grande force d'attaque contre la Chine, puisqu'à l'intérieur du golfe la grande forteresse de Port-Arthur se trouve entre les mains de la Russie : M. Walton dit que ce port de Wei-Hai-Wei n'a d'autre valeur que comme cadeau futur à l'empereur d'Allemagne (2). Pour donner plus de corps à ses exigences, la Grande-Bretagne fit également ajouter par la Chine un petit lambeau de territoire à l'annexe qui fait face à Hong-Kong sur la terre ferme, mais sans même demander

(1) Joseph Walton, *China and the Present Crisis*, p. 18.

(2) Même ouvrage, p. 73.

une limite naturelle pour la nouvelle frontière (1); enfin, elle murmura quelques phrases imprécises au sujet de ses revendications sur tout le bassin du Yangtse-Kiang comme future « sphère d'influence » britannique. Certes, cette vallée fluviale eût été un bien gros morceau, une Inde nouvelle avec plus de cent cinquante millions d'habitants! Mais des paroles n'ont guère de poids dans l'immense imbroglio de la diplomatie chinoise, et, tandis que l'Angleterre parlait de sa suprématie sur le grand fleuve, une compagnie franco-belge — c'est-à-dire réellement russe au point de vue politique — se faisait concéder le port de Han-Keou, vrai centre commercial de la « Fleur du Milieu », comme point de convergence de ses chemins de fer.

La France, qui a déjà dans l'Indo-Chine plus de territoires qu'elle ne peut en gérer fructueusement, ne pouvait manquer de réclamer aussi sa part, et, dans le voisinage du Tonkin, elle se fit octroyer un port, Kouang-Tcheou, qui, vu de Paris, fait assez bien sur la carte; néanmoins il fallut le conquérir, égorger des Chinois et planter des têtes sur les remparts pour symboliser la civilisation supérieure que ne manque pas d'apporter avec elle la « fille aînée de l'Eglise ». L'Italie fit aussi mine de prendre un morceau, mais elle avait mal calculé son jeu, ou bien elle avait à tort compté sur des alliés puissants; et de cette aventure elle n'a retiré que la honte d'avoir mendié, sans l'obtenir, une des miettes qui tombaient de la table du festin.

Maintenant tout se retrouve mis en question. Ce premier partage sera-t-il ratifié par le destin? Il semblerait, à lire les dépêches échangées entre les cabinets, que les Etats cherchent actuellement à se défendre de toute ambition conquérante: ils ne parlent que de la pureté de leurs intentions, de la sincérité de leur conduite; ils disent ne pas éprouver la moindre pensée de concupiscence, tant ils ont à se faire pardonner leur imprévoyante avidité des dernières années! Mais si les Chinois sont à juste raison accusés de fourberie et de duplicité, les Européens, instruits par l'expérience, se soupçonnent mutuellement de ne guère mieux valoir que les Asiatiques par l'or de leur parole, et de part et d'autre on se demande: « Quels mensonges se cachent sous toutes ces belles promesses du voisin et allié? »

Toutefois, de par la force des choses, il est incontestable que deux des puissances intéressées ont, en comparaison des autres, un rôle tout à fait prépondérant. On attend d'elles une part d'effort exceptionnelle et naturellement on leur attribue comme récompense à venir une somme d'avantages spéciaux, en terres, contributions de guerre ou monopoles. Ces deux puissances, en effet, sont l'une et l'autre limitrophes de l'empire Chinois: l'une seulement par les eaux qui baignent ses îles, l'autre par une frontière commune se développant sur des milliers de kilomètres. Par la simple force des attractions, les Japonais et les Russes semblent donc prédestinés à l'héritage de l'immense empire qui les avoisine. La Grande-Bretagne a beau posséder les deux tiers du mouvement des échanges avec la Chine, elle n'apparaît plus maintenant qu'en rang secondaire, et, consciente de son rôle effacé, elle a

(1) Même ouvrage, p. 169.

désormais pour grand souci de pousser les Japonais en avant, afin d'éviter la prépondérance des Russes : oublieuse de l'insulte qu'elle fit au Japon en lui dérobant Wei-Hai-Wei, elle rachète la grossièreté d'hier par ses obséquiosités d'aujourd'hui.

Cependant, les deux champions spécialement indiqués pour représenter le monde entier contre la Chine sont des alliés quinqués et jaloux : ils ont entre eux de grosses pommes de discorde, la péninsule de Corée notamment. Chacun des deux États a, comme Robert Macaire, les meilleures raisons pour dire : « Cette terre est à moi ! » Le Japon nous montre que cette admirable presqu'île peut être vraiment considérée comme une île faisant partie de son bel archipel du « Soleil Levant ». Comparable à l'Italie, elle est également bornée du côté de la terre ferme par un amphithéâtre de montagnes neigeuses ; elle se projette nettement en dehors de la masse du continent asiatique, et d'ailleurs n'a-t-elle pas appartenu au Japon dans les temps anciens ? Les droits historiques n'en font-ils pas l'annexe nécessaire de l'antique métropole insulaire ? De son côté, la Russie ne voit dans la Corée qu'une simple enclave de ses futurs territoires mandchoux. N'y a-t-il pas continuité de côtes entre la forteresse de Vladivostok et celle de Port-Arthur, et les comptoirs ne s'échelonnent-ils pas naturellement entre ces deux points militaires extrêmes ? De part et d'autre les arguments se valent donc ; aussi les deux puissances, tout en stipulant l'indépendance absolue de la Corée, n'en exercent-elles pas moins, depuis cinq ans, une sorte de *condominium*, entrecoupé de conspirations et de tueries, dans lesquelles les deux gouvernements respectifs sont censés n'avoir été coupables d'aucune complicité.

Il fut un temps où l'Angleterre, entourée d'un plus grand halo de prestige qu'elle ne l'est aujourd'hui, avait aussi des ambitions dans la mer de Corée, mais la dure nécessité des temps l'oblige à se faire modeste : elle ne réclame plus l'île Quelpaert ni aucun autre poste maritime pour commander le détroit ; ainsi, même au point de vue maritime, elle cesse d'entonner l'hymne de *Rule the Waves* ; elle se borne maintenant à choisir parmi les deux maux celui qu'elle redoute le moins : elle favorise le Japon par crainte de la Russie, mais elle n'est pas absolument sûre de la sagesse de sa politique en cette affaire. Les Japonais ne sont-ils pas des « Jaunes » comme les Chinois, et, si on leur donne comme mission spéciale d'être les champions de la civilisation européenne, représentée surtout par l'Angleterre et par son principe commercial de la « porte ouverte », n'accepteront-ils pas ce mandat avec une « face européenne » pour l'accomplir avec une « face asiatique » ? Le temps ne viendra-t-il pas où, solidement campés en Chine, ils feront alliance avec les masses innombrables des autres « Jaunes » et, renversant les rôles, se retourneront contre leurs alliés de la veille, contre la tourbe des envahisseurs occidentaux, pour essayer de « refermer les portes de l'Orient ».

Les soupçons, les jalousies réciproques, tels sont les sentiments que les puissances alliées ne peuvent manquer d'apporter les unes contre les autres pendant le cours de leur campagne. Chacune d'elles ne saurait faire autrement que de conserver les traditions de la politique passée et les

ambitions anciennes. Le Japon fut arrêté brusquement dans son œuvre de conquête, il y a cinq années. Est-il croyable ou possible même qu'il n'ait point gardé de rancune contre ceux qui l'humilièrent ainsi? L'ours de Russie étendait doucement sa patte velue vers Péking pour substituer le pouvoir du « tsar blanc » à celui du « tsar jaune ». Peut-on s'imaginer avec une ombre de raison que cet ours têtu ne suivra plus son instinct et qu'on pourra lui faire oublier sa proie chinoise, alors que depuis Pierre le Grand il n'a pas un seul instant négligé son autre proie, celle de Constantinople? Et l'Angleterre, la France, peuvent-elles mentir à leur constante politique, la première dirigée par ses industriels et ses banquiers, la deuxième inspirée surtout par ses Révérends Pères? Enfin l'Allemagne, qui par la voix de son grandiloquent empereur annonça naguère au monde qu'elle brandissait contre la Chine son « poing ganté de fer », consentira-t-elle à se conduire désormais sans forlanterie ou même sans cruauté? Guillaume a répondu en recommandant à ses peux d'imiter les Huns d'Attila et d'être à leur tour des « fléaux de Dieu ». Et récemment les militaires japonais, auxquels des professeurs européens avaient enseigné le droit des gens, ont été stupéfaits en voyant comment les soldatesques européennes se conforment à ces beaux préceptes d'humanité!

Quelles que soient les intentions secrètes de chacune des puissances intéressées, celles-ci sont entraînées par les circonstances dans une pléiade d'événements qu'elles ne connaissent point : il faut qu'elles agissent de concert, comme poussées par le *fatum*. L'alliance est forcée, car le danger imminent l'impose. C'est là un fait d'ordre capital, tel que le monde n'en vit jamais. « Rien de nouveau sous le soleil », aiment à répéter les bons routiniers avec le pessimiste de l'*Ecclésiaste*. Ils se trompent, comme le bonhomme se trompait avant eux. C'est bien du nouveau que nous voyons aujourd'hui, cette ligue de tout le monde civilisé, de l'Amérique au Japon, en vue d'un intérêt commun à tous les peuples de la Terre! Pour la première fois depuis que se déroule l'histoire des hommes, se présente un ensemble de faits qui par sa nature est absolument mondial, et qui met en mouvement des hommes de toutes les parties de l'univers. On disait que la Révolution française n'avait pas eu d'anniversaire à la fin du siècle qui l'a suivi! Mais le voici, le jubilé! La Révolution française avait proclamé les « Droits de l'Homme », mais d'une manière purement théorique, puisqu'elle connaissait seulement les hommes d'un petit coin de terre, et maintenant la question se pose pratiquement sur la planète entière : tout le genre humain se trouve ébranlé parce que les Droits de l'Homme n'ont pas été respectés sur les bords du Pei-ho. C'est là un événement d'une incalculable portée dans l'histoire, et les diplomates auraient tort de s'imaginer que, dans ces grandes ondulations des peuples, leurs petites roueries et leurs finesses pourraient avoir quelque vertu.

*
* *

Des optimistes qui croient encore dans la providence des Etats, après avoir cessé de croire à celle du bon Dieu, se laissent aller à cé-

lébrer la constitution des « Etats-Unis d'Europe et du Nippon » à propos de cette démonstration collective des puissances dites civilisées contre les gouvernements panarchiques et mystérieux de la Chine.

A ce propos, ils aiment à nous citer les événements de la Crète comme un précédent de nature à nous encourager dans cet espoir. Hélas ! en admettant que la formation d'Etats-Unis puisse être désirable dans les conditions actuelles, alors que les nations seraient représentées par des personnages à volonté absolue, par des maîtres omnipotents tels que Guillaume II et que Nicolas II, on peut se demander également si l'exemple de la Crète n'est pas précisément celui qu'il faudrait citer comme le plus caractéristique en fait de fourberie, de lâcheté et de bassesse ! Que fut cette affaire en somme, si ce n'est la plus honteuse des comédies, une représentation scénique vraiment ignominieuse, dans laquelle les figurants étaient des malheureux Grecs, Turcs, Albanais, Crétois, que l'on abattait avec de vraies balles et que l'on charcutait en de vrais hôpitaux ? Tout avait été machiné d'avance. Le prince Georges avait été désigné pour devenir le souverain de la Crète : il fallait le payer du coup de poing, de bâton ou d'épée qu'il avait reçu à la place de son impérial compagnon dans sa visite à Tokio, mais il eût été trop simple de le nommer d'emblée et de le placer sur son trône sans cérémonies préalables. On accomplit donc ces rites guerriers, qui consistèrent à faire s'entre-heurter les Grecs et les Turcs dans les plaines et sur les montagnes de la Thessalie. Le plan fut admirablement exécuté, et les Garibaldiens aux chemises rouges furent même entraînés dans cette figuration scénique : il y eut naturellement de part et d'autre un grand déploiement de valeur, et l'honneur du Sultan fut proclamé sauf. On gagna beaucoup d'argent à la Bourse et l'on se félicita mutuellement ; le tour était joué. Et ce sont là les sanglantes farces qu'on ose nous rappeler comme l'« annonciation » des Etats-Unis d'Europe ! Puissent-ils plutôt, ces Etats de malheur, rester à jamais séparés ! C'est dans les masses profondes, par un acte spontané des peuples libres que doit se préparer la grande confédération des hommes. Sinon, non !

Ainsi n'en doutons point : rien de bon ne sortira de l'alliance forcée des puissances « européennes » contre la Chine. Elles se jalourent et se soupçonnent : de ces sentiments haineux ne sortira point l'union. Forcées de s'allier temporairement, elles atteindront certainement leur objectif militaire, qui est d'occuper Péking ; comme elles viennent d'occuper Tien-Tsin. Il n'est pas douteux que des armées solides et bien encadrées, pourvues d'un complet outillage de campagne et de tuerie, accompliront, et malheureusement au delà, l'œuvre de rétaliation et de vengeance dont elles seront chargées. Mais après la paix de Péking, après l'occupation des stations brûlées par les Boxeurs et de quelques points stratégiques rapprochés de la côte, quand il faudra prendre des résolutions fermes engageant l'avenir, les puissances auront certainement une préoccupation capitale, celle de s'empêcher mutuellement de retirer trop d'avantages de leur intervention commune, et toutes trouveront de savantes combinaisons avec l'ennemi contre l'ami. Ainsi l'on s'arrangera de manière à priver l'Angleterre du monopole commercial dont elle avait pratiquement joui jusqu'à nos jours ; on prendra soin également

d'enlever à la France le protectorat religieux qu'elle s'arrogeait sur les missions catholiques, et l'on tâchera de circonvenir l'impétueuse Allemagne pour qu'elle fasse moins de besogne que de bruit. Quant aux deux principaux rivaux, le Japon et l'Empire russe, il faudra bien leur laisser le champ libre, l'un et l'autre ayant une force d'expansion trop grande pour qu'on puisse essayer de la comprimer par la diplomatie.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait des plus heureux pour l'humanité que la Russie sorte profondément humiliée de cette aventure. Depuis quelques années son allure était d'une arrogance sans pareille. Sa mainmise sur la Mandchourie avait été presque sans exemple comme fait de rapacité hypocrite. Si pareille perfidie n'avait pas été punie de manière ou d'autre, de nouvelles infamies du même genre seraient vraiment devenues trop faciles : on se serait trop facilement accoutumé de par le monde à se prosterner devant le tsar et à le saluer d'avance comme le futur maître du genre humain. Cette redoutable puissance moscovite a déjà tant d'avantages matériels dans sa concurrence vitale pour la domination ! L'accès des steppes et des plateaux intérieurs lui appartient d'avance ; toutes les routes de l'Asie centrale par la Mongolie, par la Dzungarie, par les cols du Thianchañ et des Pamir commencent sur son territoire et lui assurent d'avance le grand trafic transcontinental ; les peuples mêmes qu'il vient de soumettre, Turkmènes, Khirgiz, Mongols, lui fournissent comme soldats, une « matière humaine » incomparable. Tout semblait prêt pour l'asservissement universel ; et jusqu'en Europe, une République dont les citoyens prétendent « marcher à la tête de la civilisation » et qui possède en effet parmi les siens quelques-uns des hommes les plus nobles et les meilleurs, s'avilit de son mieux par ses flatteries et ses prosternements.

Le « péril jaune » n'était point là où tant d'historiens l'ont cherché. Certes, nous n'avons pas à craindre que les Chinois débordent sur le monde en un torrent de conquête, comme autrefois les Huns et les Mongols ; nous pouvons aussi écarter comme partiellement illusoire l'idée que les Orientaux d'Asie dépouilleront un jour l'Europe de son industrie par l'abaissement des salaires ; mais il était certainement à redouter que la Russie ne recrutât des dizaines et des centaines de millions de nouveaux sujets parmi ces gens pacifiques et doux qui peuplent la lointaine Asie. Quel effroyable recul pour le monde si l'empire des tsars eût réussi dans l'œuvre d'annexion lente qu'il cherchait sournoisement à réaliser, tout en hypnotisant l'Europe par des paroles de paix ! Ce même gouvernement, qui se parjure si effrontément envers les Finlandais et qui se débarrasse si bien des Arméniens gênants en les faisant exterminer par le « Sultan Rouge », n'avait certes point de scrupules à la pensée d'employer un jour contre l'Europe tout ce monde de Mongols, de Mandchoux et de Chinois. Que de fins diplomates, que de fonctionnaires dévoués, que d'admirables soldats, que d'ouvriers dociles n'eût-il pas trouvés dans cet immense atelier d'hommes ?

Mais toutes ces belles combinaisons ont momentanément échoué, ou, du moins, l'accomplissement en a été retardé pour des années. Le prestige

est rompu ; même les Chinois ont eu l'audace imprévue de canonner Blagovestchensk par-dessus le fleuve Amour et de couper irrévérencieusement les communications, de brûler des ponts, d'enlever et de tordre les rails. Malgré leur jactance, les généraux russes ont été réduits à la défensive, et leur fameux chemin de fer transsibérien, qu'on nous a tant vanté comme la merveille des merveilles, s'est trouvé n'être qu'un casse-cou aux ponts branlants et aux rails gondolés, sur lesquels, en interrompant le trafic normal, on peut transporter au plus deux mille hommes par jour ; là également, comme dans tous les Panamas modernes, les grands industriels et les banquiers ont fait leurs orgies de millions. Les Russes, tout en se disant prêts, ne l'étaient aucunement, et dans leurs opérations contre Tien-Tsin et Péking ils ont dû quand même n'arriver qu'au second plan, après leurs amis détestés, les Japonais ! C'est là devant l'histoire un indiscutable échec, et nous croyons que, dans l'intérêt de l'humanité, il convient de s'en réjouir.

Sans doute, les Moscovites tireront vengeance de leurs déconvenues, mais ils ont été arrêtés dans leur marche. Ils ont perdu un temps précieux et les occasions favorables ; la Chine s'est ressaisie, en montrant à l'Europe que, elle aussi, elle peut se renouveler, s'accommoder au milieu, du moins en matière de combats, et qu'elle sait se procurer des canons Krupp, en fabriquer même, apprendre à s'en servir. Les Célestes seront d'autant plus respectés dans l'avenir qu'ils se seront mieux défendus. On les traitait de « quantité négligeable », mais ils existent bel et bien, et l'on devine qu'à des échéances prochaines cette mer d'hommes pourra se soulever pour engloutir ses assaillants. On triomphera des armées, mais que faire à la longue contre la volonté tenace, contre l'opinion unanime de trois ou quatre cent millions d'hommes ?

En tous cas, le moment est passé de jouer au plus fin. Certes les diplomates européens apprennent assidûment l'art de mentir, mais à cet égard ils ont trouvé leurs maîtres : car les Chinois savent pousser l'art du mensonge jusqu'au génie. On affirme souvent que la mentalité et la moralité des races diffèrent essentiellement et que jamais Européens et Chinois ne se comprendront. C'est une erreur. Tant qu'ils chercheront à se tromper mutuellement, ils seront différents, en effet ; mais, quand le jour viendra où de peuple à peuple on s'occupera des intérêts communs pour les traiter en toute justice et droiture, quand de part et d'autre nous serons débarrassés de nos menteurs officiels et de nos parasites de toute espèce, quand nous aurons enfin le bonheur de nous dire la vérité les uns aux autres, il sera facile de nous entendre. Ce sont les mensonges qui nous divisent ; seule la vérité nous unira.

ÉLISÉE RECLUS.

12 août 1900.

LES TROIS MENDIANTS

Je vis trois mendiants sur le bord de la route.
Je marchais, l'âme lourde et mordue par le doute,
Cherchant vers l'horizon le chemin de ma vie.
Face pâle, les yeux grands de mélancolie,
Le premier, adossé contre le tronc d'un chêne,
Faisait glisser l'archet aux cordes d'un violon,
Et son chant s'émouvait, mélodie incertaine,
Rires discrets, soupirs pâmés, sanglots profonds.
Son regard se perdait vers les frondaisons vertes,
Tandis que sous les plis de la chemise ouverte
Sa poitrine brunie palpait longuement.
Les yeux à demi-clos, le second mendiant
Fumait dans la douceur intime du silence.
Il suivait du regard la fumée nonchalante
Où vivaient et mouraient ses rêves intérieurs,
Et, ses mains réunies sur la veste de toile,
Écoutait le désir dont frissonnait son cœur
Devant le jour naissant qui fauchait les étoiles.
Le dernier, allongé dans les herbes épaisses,
Dormait d'un long sommeil mystérieux et pur.
Les feuilles que le vent balançait dans l'azur
Mettaient une ombre bleue aux rides de son front,
Et ses mains dénouées par les vieilles paresseuses
Avaient semé des fleurs autour de ses cheveux.
Et le premier me dit :

« Voyageur téméraire,
Tes pas se hâtent aujourd'hui vers l'horizon.
Où vas-tu donc ? Crois-tu marcher vers d'autres cieux ?
Qu'espères-tu trouver par-delà la colline ?
Quel amour ? Quel espoir ? Quel désir ou quel vice ?
Viens écouter plutôt ma chanson solitaire.
Les hommes inclinés sous le poids du péché
Ont raillé la sagesse et souillé la beauté ;

La source s'est tarie où buvait le génie,
 Et les dieux ennuyés ont oublié la terre.
 Assieds-toi près de moi pour écouter la vie
 Mystérieusement trembler sous mon archet.

— Le rêve s'éternise au voile des fumées,
 Dit le second. Regarde et comprends la sagesse. »

Le troisième, à demi soulevé sur sa couche,
 Laissa flotter sur l'herbe une lente caresse
 Et me montra les fleurs fanées autour de lui,
 Puis scella de ses doigts le silence à sa bouche.
 Alors, le cœur tordu d'ennui, je leur criai :

« Poètes,

Par-delà l'horizon en vain l'aurore a lui.
 Vous vous êtes couchés dans vos rêves stériles
 Et du manteau d'orgueil avez voilé vos têtes.
 La stupide paresse a ceint vos reins débiles,
 Les tristesses impies ont macéré vos cœurs.
 Si les dieux sont couchés dans leurs tombes antiques,
 S'ils ont uni les mains pour prier à leur tour,
 D'autres dieux surgiront en des gestes vainqueurs.
 Non plus voilés de nuit dans l'Olympe immobile,
 Assis au seuil obscur d'incertains paradis
 Et refusant la joie à ceux qui la mendient ;
 Mais, jeunes de beauté, fils vivants de l'amour,
 Les dieux futurs tendront leurs mains pures à l'homme,
 Et feront sur l'autel communier la joie.
 Les foules ont tressé de nouvelles couronnes,
 Non pour parer la mort et les funèbres voies,
 Mais pour fleurir la vie aux lèvres accueillantes.
 Elles ne veulent plus voir reculer le rêve
 Par-delà les bornes du monde, et le silence
 Tragique envelopper leurs longs cris de détresse.
 Elles veulent vaincre l'idéal, et le voir
 Comme un enfant rieur ouvrir ses yeux d'espoir,
 Que depuis si longtemps avait clos le sommeil.
 L'idéal est ici, le front nimbé d'azur,
 Et voici venir l'heure où dans le ciel obscur
 Pour éclairer la vie surgira le soleil ! »

LOUIS PAYEN.

VŒU COMMÉMORATIF

POUR

STÉPHANE MALLARMÉ (1)

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change...
St. M.

Inentendu, suprasubstantiel, qu'éclore
Un Rythme, fleur sonore, — et, neige, pleur tombal, —
Si quelque piété, quelque Fierté ! se pose,
Siècles ! en notre cœur, tel un fief auroral.

T'évoquer, de glace ou fluide ? apothéose !
Toi, catholiquement païen, fauve et lustral,
Qui fus Celui dardant, vers la Métamorphose,
Hermétique, scellé, comme un rais sidéral?...

Qu'il soit ! car tu souris, — Mage, orgueil ! — ô Tempé,
Total, antique et neuf ainsi que l'or frappé,
Confraternel au rêve, en moi, qui se souvienn...

Sacre donc, à jamais l'Unique ! et reconforte
Quelque harpe, lins blancs et, je l'ose, à ta porte :
Baptismale, à ton Vol frôleur : éolienne.

LOUIS ERNAULT.

(1) Mort en septembre 1898.

WERTHER LE JUIF

ROMAN

(Suite) (1)

CHAPITRE XXIV

Le désir intense de revoir Léo avait pendant quelques instants fait oublier à Hélène son extrême lassitude, mais ses souffrances reparurent bientôt, ainsi que ses larmes. Quelles journées elle venait de passer ! Gronderies de sa mère, secret surpris par Flora, dévorante incertitude, remords inquiets, enfin cette angoisse terrible devant la confirmation de son soupçon, et pas un être auprès duquel pleurer sa souffrance ; son amie était morte et son bien-aimé n'était pas venu. Et chaque jour son tourment physique croissait, en même temps que son angoisse morale ; la nuit précédente, elle n'avait pu fermer l'œil ; aujourd'hui, elle n'avait rien pris qu'un peu de café pour surmonter le douloureux épuisement causé par son chagrin devant la couche mortuaire de Marie, et maintenant l'espoir de pouvoir confier à son ami sa souffrance était définitivement réduit à rien... à rien...

Elle se sentait inexprimablement lasse et malheureuse ; la marche lui occasionnait des douleurs inouïes. Elle croyait étouffer sous le poids de sa souffrance. La tête penchée en avant, elle ne s'apercevait pas que ses larmes continuaient à couler. Elle sentait seulement qu'elle ne saurait endurer une autre journée pareille. Elle n'aspirait plus qu'à une paix profonde, à un repos complet. La mort même n'avait rien de terrible pour elle en cet instant, et pourtant lorsqu'elle pensait à lui...

Elle gravit avec peine les trois étages conduisant à la porte de sa demeure et s'arrêta, la poitrine haletante, la respiration courte et saccadée. Elle souhaitait intérieurement pouvoir échapper à l'œil maternel et se coucher aussitôt ; elle se sentait si horriblement indisposée ; sa tête était si vide.

(1) Voir *l'Humanité Nouvelle* depuis novembre 1899.

Ce fut malheureusement sa mère elle-même qui vint lui ouvrir la porte, mais le visage d'Hélène était dans l'obscurité, et elle ne put rien y lire de ses yeux perçants et inquisiteurs.

« D'où viens-tu si tard ? »

« Du magasin, maman. »

Elle parlait d'une voix éteinte, car elle mentait.

« Vraiment ? » Le ton était mécontent et irrité. Elles pénétrèrent toutes deux dans la chambre où se tenaient assis le vieux Ernesti et Emma. Celle-ci leva les yeux.

« Tu as pleuré, Lène, tu ne l'auras sans doute pas vu ce soir ? » demanda-t-elle ironiquement.

« Ferme ta bouche, mauvaise langue », interrompit le père.

Emma et sa mère le regardèrent avec étonnement, et le vieillard lui-même fut surpris de son audace.

Hélène prit place devant la table, tandis qu'Emma, sur l'ordre de sa mère, allait chercher son souper composé de pain, de beurre, de jambon et de fromage, arrosés d'un verre de bière.

« Où as-tu donc été, cet après-midi ? » questionna M^{me} Ernesti en la regardant attentivement.

Hélène, tel un petit oiseau effarouché, frissonnait sans cesse sous ce regard qu'elle ne pouvait soutenir.

Sa voix même lui semblait étrange ; elle aurait voulu la paix, la tranquillité ; elle désirait se réfugier dans sa petite chambre calme et solitaire.

« J'ai été voir Marie ! » répondit-elle, tremblante, tandis que dans sa gorge se cachait un sanglot.

De nouveau elle surprit le timbre étrange de sa voix. Elle sentait sa conscience lui échapper peu à peu et ses pensées devenir confuses. Elle cherchait de l'air, de l'air...

« Vraiment ! Ainsi tu l'as revue une dernière fois. Tu vois à présent ce qu'était ton amie. C'est avec une créature semblable que tu as frayé. C'est heureux que tu ne l'aies plus fréquentée depuis six mois. Voilà ce qui arrive quand on ne veut pas rester une jeune fille convenable et qu'on court avec un étudiant. Mais il l'a bien carrément plantée là ! Il est naturel qu'il n'ait pas voulu l'épouser, et il aurait été bien sot de le faire. Je suis heureuse pour toi que tu l'aies revue aujourd'hui, à cause de ton juif, précisément ; et je te le dis pour la dernière fois, si tu ne cesses pas cette histoire-là, tu peux aller loger ailleurs. Voilà qui est formel. Mes filles doivent rester des jeunes filles rangées et épouser des hommes propres. Si tu ne renonces pas à ce maudit juif, nous ne nous entendrons plus jamais. Qu'as-tu de ce lourdaud de juif ? Ce qu'il a, lui, je le sais bien. Et ce qu'il veut aussi. Que peut-il vouloir, étant étudiant ? Et c'est un juif ! A ta place, je serais honteuse. Tu as vu ce qu'est deve-

nue Marie! Maintenant, je te le répète pour la dernière fois, quitte ce juif, si tu veux de nouveau être une bonne fille; sinon, cela finira mal, tu auras le sort de ton amie.

« Oh! maman! » s'écria Hélène.

Un désespoir insensé la saisit. Elle n'était plus maîtresse d'elle-même après la nuit et la journée qu'elle venait de passer; sa tête bourdonnait avec une monotonie désespérante, et elle ne voyait plus qu'à travers un nuage de sang le visage désolé de son père.

« Maman, je suis aussi coupable que Marie... et... oh! je voudrais tant mourir comme Marie. Je suis si mauvaise de vous faire un tel chagrin, mais je l'aime tant, maman; il est si bon, et moi, je suis si coupable! Hélas, je suis si malade et...

Elle voulut se précipiter vers sa mère, mais au même instant elle s'affaissa sur ses genoux avec un cri de détresse. Un coup de poing l'avait atteinte et de son nez jaillissait un jet de sang.

« Fille éhontée, fille des rues! Hors d'ici, je ne te veux pas une minute de plus dans ma maison... Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-on dire: ma fille aînée séduite par cet affreux chien de juif; on devrait le dénoncer à la police; oh! Dieu, j'en deviendrai certainement folle. Et elle est restée couchée là, cette... comme si elle ne savait plus compter jusqu'à trois, la créature... Mon Dieu! mon Dieu! que vont dire mes connaissances, les Schultz, les Reinecke? Oh! j'en rougis de honte. Ma Lène perdue par un maudit juif qui se moque d'elle à présent... Mon Dieu, mon Dieu! Emma, mon manteau et mon chapeau; je cours chez mon frère Peters. Tu peux venir avec moi... Mon Dieu! mon Dieu!... Laisse-la, père, ne touche pas à cette fille perdue... Mon Dieu!... que va-t-on dire...

Hélène se releva péniblement.

Elle avait entendu tout cela comme dans le lointain. Elle voyait sa mère pleurer, son père trembler, et elle se glissa hors de la pièce, la tête basse, le cœur inexprimablement meurtri.

Ses yeux étaient brûlants, mais elle ne pouvait verser une seule larme. Quel soulagement, si elle avait pu pleurer! Les murs de sa chambre l'oppressaient. Elle se déshabilla machinalement, lentement et se coucha. Elle frissonnait, saisie de fièvre.

... La porte du corridor se referma avec fracas. Le vieux père resta encore quelques instants devant la fenêtre, guettant le moment où sa femme et sa fille cadette auraient dépassé la porte de la maison.

Oui, c'étaient bien elles qui s'en allaient d'un pas rapide, l'une à côté de l'autre. Elles arrivaient à présent au tournant de la rue et disparaissaient. Lorsqu'il quitta la fenêtre pour se diriger vers la porte, d'un pas lent, il lui sembla qu'on venait de le débarrasser d'un immense fardeau. Une mèche de cheveux gris avait glissé sur son

front, et, au moment où il tourna vers la lumière son visage ridé, celui-ci était empreint d'une tendresse et d'une douceur infinies. Il prit la lampe et traversa le corridor, d'un pas étouffé, jusqu'à la porte de la chambre d'Hélène.

Là il s'arrêta un moment pour regarder autour de lui.

Il lui semblait qu'il commettait un acte défendu en venant consoler sa fille aînée. Il croyait encore entendre la voix grondeuse de sa femme, sa grosse voix vulgaire, et voir ses yeux étincelants, ses mauvais yeux inquisiteurs.

Il se décida enfin à frapper à la porte.

Pas de réponse.

Un coup plus fort. Il perçut le son de la voix d'Hélène.

« Qui est là ? »

« C'est moi ! »

La porte fut ouverte avec précaution.

Une brillante raie lumineuse traversa la chambre.

« C'est toi, papa ? Est-ce que maman est partie ? »

« Oui, mon enfant ! »

Il posa la lampe sur la table.

Il devinait dans la question d'Hélène l'étonnement qu'elle avait eu de le voir monter chez elle, alors qu'il n'avait plus à craindre les reproches de sa femme. Oui, il comprenait bien, oh ! si bien, la surprise de sa fille. Il secoua la tête une fois, deux fois ; il savait mieux que personne combien peu il devait opposer de résistance à sa femme. Il s'approcha à pas lents du lit d'Hélène, s'assit sur le bord et serra la main gauche de sa fille chérie dans la sienne.

Ils se regardèrent, mutuellement émus, étonnés, hésitants, affligés.

La lampe brûlait paisiblement d'un éclat quelque peu incertain. De gigantesques ombres se profilaient, semblables à des spectres, sur les murs, et tremblaient bizarrement quand la flamme vacillait. Sur le lit une opaque bande terne enveloppait le pâle visage d'Hélène d'une obscurité protectrice. Cette ombre lui faisait un bien immense ; elle la préférait à la brutale et vive lumière.

Le vieux père, assis sur le lit de sa fille, pressait une de ses mains entre les siennes. De temps à autre, il la caressait tendrement, surtout le bout des doigts devenus rugueux à force d'avoir cousu.

Une tranquillité profonde régnait dans la chambre silencieuse, interrompue seulement de temps à autre par le crépitement de la flamme, ou par un profond soupir de ces êtres endoloris, ou encore par le tapage désagréable de quelque voiture passant lourdement dans la rue.

Le père et la fille se regardèrent longuement.

Hélène sentait combien, sous le regard désolé de son vieux père, ses paupières devenaient brûlantes de fièvre. Au moment où il passa

lentement, d'un geste tendre et caressant, sa main droite sur le front de la pauvrete, deux grosses larmes coulèrent sur ses joues blêmes. La poitrine du vieillard se souleva violemment en voyant sa fille, sa chérie si inexprimablement malheureuse, souffrir en silence. Il abandonna sa main qu'il n'avait cessé de presser et laissa lourdement tomber sa tête grise sur ses deux poings.

Hélène se souleva d'un élan brusque et s'écria en sanglotant :

« Papa, papa ne soit pas aussi fâché ! » et, la tête appuyée sur l'épaule de son père, elle se mit à pleurer et à sangloter désespérément.

Le vieillard ne s'attendait pas à une telle explosion de douleur. Son cœur en fut si saisi qu'il aurait bien voulu pleurer avec elle, mais il ne voulait pas l'affliger davantage ni l'accabler de reproches, de lamentations, de mots amers ; faisant un effort sur lui-même, il releva son visage avec prudence pour ne pas déranger la tête de sa fille qui reposait sur son épaule.

Hélène continuait à pleurer. Quel soulagement de pleurer sa douleur, de pouvoir enfin confier à quelqu'un tout ce qu'elle souffrait.

Elle n'avait pas eu de larmes en entendant sa mère l'injurier comme une vulgaire fille des rues... Lorsqu'elle y pensait, elle se mettait machinalement à trembler de tout son corps et à claquer des dents. Oh ! que n'avait-elle pu pleurer en cet instant-là ! Mais hélas ! combien stériles et sèches étaient restées ses paupières, combien vide sa tête, fermée sa gorge, indifférentes et insensibles ses oreilles, sous ce jet de paroles injurieuses !...

« Oh ! que m'a donc dit maman ! Jen'en puis plus, papa. Oh ! j'en deviendrai malade... j'en deviendrai malade et folle. Entendre cela constamment et toujours ! Papa, oh ! non bon et cher papa, je ne suis pas aussi pervertie que maman se l'imagine. Non, non !... Mais je ne peux pas continuer à entendre ça... Tu ne sais, papa, quel mal cela me fait. Et maman est si dure, si méchante envers moi... Je n'ai, non, je n'ai vraiment... vraiment rien fait de mal... »

Elle s'interrompit soudain. Au milieu de ses larmes et de ses paroles hésitantes, elle avait dit quelque chose, quelque chose...

« Hélas ! mon Dieu, ce n'est pas vrai, criait son être, oui, j'ai... »

Mais il n'y avait rien de mal à cela, non, rien de mal, cela ne pouvait être mal, ce qu'elle avait fait par amour, par amour, oh ! non, cela ne pouvait être mal, se disait-elle pour se tranquilliser. Pourtant, le monde le prétendait, et si tout le monde le prétendait, il devait en être ainsi, elle avait donc mal agi... Oh ! mon Léo... Pourquoi ?

« Papa », reprit-elle, « tu es si bon pour moi, si bon, si bon », — embrassant avec des yeux débordants de larmes la main du vieillard, — « tu diras à maman qu'elle ne doit plus me gronder »

si fort, ni répéter les paroles qu'elle m'a dites. Hélas! je suis si découragée. Papa, je voudrais tant dormir, dormir toujours, ne plus rien entendre...» Elle se surprenait encore à mentir. Non, elle voulait vivre. Oh! Dieu... comment pourrait-elle jamais s'en aller sans lui, sans son bien-aimé?...

« Papa, je voudrais tant mourir! »

« Mais, mon enfant, mon enfant », répliqua le vieillard avec effroi. « Pourquoi penser à cela? Tu es et tu resteras toujours ma fille chérie; tu m'as toujours aimé, mon enfant, comment peux-tu parler ainsi? Tout peut encore être réparé. » — Il le disait, du moins; mais, connaissant sa femme, il savait que la situation était sans remède. — « Tu sais bien, ma chérie, que maman est toujours violente et emportée; tu as tort de t'en chagriner... » — il parlait à voix basse, avec hésitation, comme s'il craignait que sa femme l'entendit, — « et maintenant couche-toi, la tête en arrière, comme ceci, et ne pleure plus; cela me fait tant de chagrin, je ne sais que faire pour te soulager; laisse, laisse, mon enfant, couche-toi et dors », dit-il au moment où Hélène pressait de nouveau les vieilles mains ridées du pauvre homme contre ses yeux humides.

Pendant un quart d'heure, tout fut paisible, Hélène ne dormait pas encore; ses grands yeux étaient fixés sur le plafond, tandis que son père, toujours assis sur le lit, continuait à considérer le doux visage voilé d'ombre de sa chérie.

Le vieillard se reprit à penser à une idée qui ne pouvait plus le quitter. C'était la faute de cet homme, de ce juif, si, depuis trois mois, la mère et la fille ne s'étaient plus adressé la moindre parole aimable, si sa préférée était devenue pâle et maigre et pleurait si fréquemment, ce qu'elle ne faisait jamais auparavant. Et le mal, ce juif l'avait commis à présent; oh! quand il y pensait, une colère insensée saisissait le vieillard contre ce gremlin.

Mais il se gardait d'en souffler mot, car il savait combien Hélène l'aimait, et combien elle était affligée lorsqu'on l'offensait.

« Dis-moi, mon enfant, est-ce aussi un de ces vilains juifs? » Ainsi, la phrase était lancée.

Il en fut effrayé lui-même. Il était plongé si avant dans ses réflexions que la question était sortie de ses lèvres presque inconsciemment. Avait-elle entendu sa question? Il espérait que non!

Hélène tourna pourtant la tête et lui demanda en le regardant : « Que veux-tu dire, papa? »

« Oh! ces juifs, ces juifs! » murmura-t-il tout bas; mais il y avait dans sa voix quelque chose de sifflant, de violent qu'elle sentait bien...

Hélène revit son ami devant elle, avec de la colère dans ses sombres yeux étincelants et un accent vibrant dans la voix, et il

répétait, comme jadis, qu'on est homme d'abord, chrétien ou juif après, et les yeux d'Hélène brillèrent un moment, perdus de bonheur. Elle répondit :

« Papa, qu'as-tu contre les juifs ? Il y en a beaucoup qui sont humains et juifs, ce sont de bons et nobles hommes. »

Le vieillard la regarda avec étonnement. Qui lui avait appris à parler ainsi ? C'était certainement lui ! Oh ! ce juif était rusé ! Il surpasserait bientôt tous ceux de sa race.

« Tu ne connais pas les juifs, mon enfant ! » dit-il, en examinant attentivement la mine de sa fille qui exprimait maintenant une vive contrariété.

Lorsqu'elle parlait en faveur des juifs, elle avait toujours l'impression qu'il était là, auditeur invisible, mais prêt, ensuite, à serrer sa tête entre ses deux mains et à baiser avec reconnaissance ses yeux, ses cheveux, ses lèvres, comme il aimait tant à le faire. Elle le croyait sans cesse à son côté, et c'est ce qui donnait à sa voix un accent de fermeté et de conviction, et à ses yeux un éclat plus vif. Elle devait encore une fois défendre les juifs en ce moment. Parler en leur faveur, n'était-ce pas, après tout, vivre pour lui, agir pour lui ? C'est pourquoi elle répondit :

« C'est vrai, papa, que je ne connais pas autant de juifs que toi ; je ne connais presque que celui-là ; mais, papa, quand on l'aime comme je l'aime et que je pourrais tout quitter pour lui, je ne demande pas s'il est juif. Oh ! je l'aime tant, papa, je l'aime tant. Si tu le connaissais ! Il répète sans cesse qu'on doit d'abord apprendre à connaître l'homme ; et, si l'homme est bon, peu importe qu'il soit juif ou chrétien. Voyons, papa, n'a-t-il pas raison ?... » fit-elle en saisissant vivement la main du vieillard.

Le pauvre père se fit plus apathique et désespéré. Si elle l'aimait si profondément qu'elle se plaisait à répéter tout ce qu'il disait, il n'y avait rien à faire, et il était inutile de parler mal de lui ou des juifs en général. Hélas ! hélas ! sa fille bien-aimée était déjà toute juive. C'était un dur combat qu'il avait à livrer. Son cœur était si plein d'amertume et de haine contre ce juif qui rendait malheureuses et sa fille et toute sa famille, si plein de douleur pour sa fille aveuglée et souffrante ! Cependant il n'osait rien dire devant elle pour ne pas la chagriner plus profondément. Il n'osait davantage avouer à sa femme qu'elle avait le droit d'être en colère ; sinon, la maison paternelle deviendrait un véritable enfer pour la pauvre fille.

C'est pourquoi il supportait tout et se taisait.

De nouveau, un silence mortel envahit la chambre. On n'entendit plus que le pétilllement de la mèche de la lampe. Le père et la fille réfléchissaient aux mêmes choses, mais si différemment.

Tout à coup le petit Jean se mit à pleurer dans la pièce à côté.

Tous deux tressaillirent.

« Oh ! je t'en prie, papa », supplia-t-elle, vas donc voir pourquoi Jean s'est éveillé. Peut-être a-t-il peur de se trouver seul dans l'obscurité. Amène-le ici.

Le vieux se glissa lentement dans la chambre voisine. Il chercha en vain à tranquilliser le petit garçon.

Celui-ci voulait absolument venir près de Lène.

Le père revint dans la chambre de sa fille avec le mignon enfant sur son bras. Ses petites jambes rondes s'agitaient de plaisir sous sa chemise de nuit, tandis que des larmes brillantes roulaient encore sur ses joues rouges de sommeil et que ses petits poings se pressaient contre ses yeux. « Papa, papa », criait-il, je veux aller dans le lit de Lène ! N'est-ce pas que je peux venir dans ton lit ? Je serai bien sage. Je t'en prie, je t'en prie, Lène.

Lorsqu'Hélène l'eut pris entre ses bras, dans son lit, il s'écria, tout joyeux :

« Oh ! je t'aime tant, je t'aime tant ! »

Et, ce disant, le petit bonhomme serrait les bras autour du cou de sa sœur. Il était déjà si rusé qu'il devinait que plus il serrait, plus il montrait son affection.

Hélène était maintenant étendue sur son lit, le petit gamin allongé à sa droite, et son père assis à sa gauche. Oh ! quels bons camarades ils faisaient, ces trois êtres ! Ils constituaient, il est vrai, la partie faible de la famille, mais ils se soutenaient entre eux. Le petit Jean, très excité, tantôt allongeait ses jambes sur le cou d'Hélène, tantôt celles-ci se dressaient violemment en l'air, et il riait en chatouillant sa sœur, souhaitant que tout le monde fût joyeux comme lui. Tout à coup, il donna, par mégarde, un coup de pied dans l'abdomen de sa sœur.

Une douleur atroce telle qu'elle n'en avait jamais éprouvée traversa tout son corps.

Hélas ! voilà que renaissait l'affreux soupçon !... Elle sentait la sueur perler en gouttes claires sur son front et son cœur battre avec angoisse... Oh ! cette douleur affolante !...

Et le gamin continuait à rire et à s'agiter avec délices, la chatouillant, tirant les mèches de cheveux gris de son père... Ils devaient rire comme lui, et se montrer bons camarades...

CHAPITRE XXV

Léo était arrivé à Berlin par le train de huit heures pour emprunter quelques livres à la bibliothèque royale. Il se demandait s'il ne passerait pas toute la journée à Berlin, d'autant plus qu'il avait

promis à Hélène de venir la rejoindre le soir de ce même jour. Mais, soit qu'il fût trop paresseux pour travailler dans la salle de lecture de la bibliothèque royale, par cette accablante journée d'août, soit qu'il ne voulût pas manquer la partie de canotage de l'après-midi, avec les dames Berger et le jeune Horst, il repartit pour Vanusce par le train de onze heures.

Lorsqu'il traversa le petit jardin de la villa Schröter qu'ils habitaient tous en commun, il fut étonné de n'entrevoir aucune claire toilette de femme sous la tonnelle tapissée de vigne sauvage. Le directeur n'y était point assis, occupé à lire, comme d'habitude; le hamac de M^{me} Erno, suspendu entre deux arbres, était désert, et l'ouvrage de M^{lle} Grete n'était pas davantage visible sur la petite table de la tonnelle.

Léo gravit les marches du perron et fut frappé de la tranquillité qui régnait dans l'habitation. Après qu'il fût monté à sa chambre du second étage et qu'il eût débarrassé ses vêtements de la poussière du voyage, il redescendit pour s'enquérir de la famille Berger.

Il s'arrêta devant la porte de l'appartement du rez-de-chaussée, s'étonnant de nouveau de n'entendre aucun bruit venir de l'intérieur, aucun son, aucun éclat de rire, comme si tout était désert.

Il sonna.

Le timbre aigu de la sonnette résonna si lugubrement dans la tranquillité environnante, qu'il en fut presque effrayé...

Les quelques instants qu'il attendit avant de percevoir un bruit de pas pesants s'approcher de la porte lui parurent interminables. Enfin la grosse servante vint ouvrir.

Léo voulut entrer.

« Pst, pst! monsieur Wolff. Je ne peux laisser entrer personne! C'est Madame qui l'a dit. M. le Directeur est très malade. »

Léo tressaillit.

« Si soudainement? Comment est-ce possible? Hier soir encore il était si alerte et si bien portant. Est-il survenu un accident à M. le Directeur, ou... mais parlez donc! qu'y a-t-il? que se passe-t-il? » questionna Léo à voix basse, car il voyait, à la mine de la servante, qu'elle en savait davantage.

« Ce matin de bonne heure est arrivé un télégramme. C'est moi qui l'ai reçu des mains du facteur. C'était de Gunthersthal. On dit que M. le Directeur est originaire de cette ville. Je le lui ai remis pendant qu'il prenait son café, et, au moment où j'allais sortir, il s'est mis à trembler, a dit quelque chose et est tombé de tout son long; la demoiselle s'est mise à crier et à pleurer, et alors nous avons porté Monsieur dans son lit... mais, excusez-moi, je dois rentrer pour préparer des compresses glacées! »

La porte retomba derrière elle et Léo demeura comme frappé de la foudre.

Ce qu'il venait d'entendre le troublait profondément. Il avait perdu toute envie d'aller s'installer pour lire au jardin; il remonta lentement dans sa chambre en méditant sur ce qu'il venait d'entendre. Il lança son chapeau de paille sur son lit et s'étendit sur son canapé.

Ces seules paroles : « Une dépêche de Gunthersthal », l'inquiétaient plus encore que l'indisposition de son cher Directeur. Quoiqu'il fût affligé de le savoir malade, et douloureusement impressionné de savoir que les deux femmes étaient troublées et anxieuses à propos de cet homme si digne de respect, son imagination inquiète se préoccupait beaucoup plus pour le moment de la cause de cet événement, du contenu du télégramme. Il sondait toutes les possibilités imaginables. Les Berger n'avaient pas de parents à Gunthersthal, ils y comptaient seulement des amis chers et dévoués.

Peut-être était-ce une mort subite?

Peut-être une mauvaise nouvelle concernant son école?...

Mais, quoi qu'il fit, ses pensées, comme poussées par une force secrète et démoniaque, prirent une direction déterminée et son soupçon, si longtemps refoulé, prit corps dans son cerveau. Toutes ses suppositions se concentraient en un seul point, se résumaient en une pensée unique.

L'entreprise d'actionnaires...

Il était, à vrai dire, trop peu au courant de ce genre d'affaires pour se rendre compte combien impossible était la ruine d'une entreprise entière. Mais, en raison même de cette complète ignorance, il avait mis entièrement et uniquement sa confiance en l'honnêteté et l'habileté financière de son père. Cette confiance illimitée avait endormi son soupçon, émoussé ses craintes, si bien que, depuis quelque temps, il n'avait plus jamais mentionné l'entreprise dans ses lettres à son père. Une fois seulement, son appréhension avait été légèrement réveillée par cette feuille financière que lui avait envoyée Horst, et maintenant de nouveau ses craintes renaissaient en pensant à la dépêche d'aujourd'hui; son imagination active et facilement excitée se dépeignait déjà les suites qu'aurait un échec de l'entreprise totale.

Et si même son père était innocent, n'avait-il pas engagé sa responsabilité en sa qualité de principal actionnaire? Sa présence à la tête de l'entreprise n'avait-elle pas engagé Berger à convertir la fortune de sa fille en actions, et le pasteur Manzow n'y avait-il pas également risqué une grande partie de son avoir? Et, enfin, un nombre infini de petites gens, leurs économies péniblement accumulées? Et tous avec l'espoir que cette entreprise ferait le plus grand

bien à leur petite ville. Était-ce donc là l'œuvre de son père?

Qu'advierait-il si Grete Berger perdait toute sa fortune, et Mangow la sienne? Oui, qu'advierait-il?

Que ferait-il, lui, Léo? Son père n'était-il pas indirectement coupable? Il pouvait, sans aucun doute, supporter une grosse perte d'argent et la réparer, grâce à d'autres entreprises favorables; mais Berger et Manzow? Que diraient Grete et Richard, son cher et fidèle Richard?

Tout ce que son imagination angoissée lui représentait prenait déjà des teintes si sombres qu'il se demandait ce que serait son propre avenir sans ces êtres qui lui étaient si chers et si précieux. Il n'aurait plus personne que son père et Königsberger!

A ce nom jaillit en son cœur un nouveau et plus cruel soupçon.

Quoi! Si son père n'était pas innocent, mais, — et il vit se dresser devant lui la large face rusée de juif polonais de Königsberger, souriant complaisamment, — s'il ne s'agissait après tout que d'un coup de bourse adroitement monté, oh! alors, alors?

Il eut l'impression vague qu'il avait devant lui une étendue grise infinie et monotone, sans couleur, sans lumière, sans parfum, et il perçut ces deux mots qui avaient pour lui un étrange accent de désespérance, oui, alors, alors... tout « était fini ».

Il ne savait pas encore au juste ce que représentaient pour lui ces paroles, il sentait seulement qu'elles portaient en elles un avenir épouvantable, un désespoir et une angoisse sans bornes, quelque fin tragique baignée de larmes et de sang...

L'horloge sonna une heure.

Ce bruit strident le tira de ses réflexions. Il se leva et écouta distraitemment le son s'affaiblir graduellement pour cesser enfin entièrement. Il lui sembla que cette sonnerie avait résonné avec une tristesse profonde, oh! si profonde.

Il descendit lentement l'escalier. Toujours cette tranquillité effrayante dans la maison, qui fit qu'il marchait lui-même d'un pas lent et étouffé pour ne pas rompre cette paix profonde. Il traversa le jardin et se trouva sur la chaussée. Il souhaitait dîner seul aujourd'hui, désirant fuir la société des nombreuses connaissances qu'il avait faites cet été. Comment aurait-il pu répondre quand on le questionnait et rire quand les autres riaient?

Après le dîner il se décida à ramer un peu pour se distraire. Comme une meute aux abois, ses pensées poursuivaient sans répit son terrible soupçon; quoi qu'il fit, il ne parvenait plus à secouer cette horde de soucis dévorants et de pensées attristantes.

Ce n'est qu'au moment où, s'étant enfin emparé des avirons qu'il ne pouvait qu'avec peine, il oublia un peu son inquiétude. Il devait veiller à plonger les avirons dans l'eau aussi verticalement que

possible, à ne pas s'engager dans les roseaux, à mouvoir les rames aussi régulièrement que possible, à ce que le bateau ne penchât pas d'un côté, etc... Et sa maladresse requérait une telle attention que son soupçon angoissant, ses craintes oppressantes l'abandonnèrent un instant.

Parvenu au milieu du chenal, il ramena fortement les rames vers lui. La barque oscilla doucement, puis s'immobilisa bientôt tout à fait.

Les mains posées sur ses genoux et le buste légèrement penché en avant, Léo tenait les yeux fixés sur l'eau. Celle-ci s'étalait semblable à une étincelante nappe d'or faite de millions de rayons de soleil miroitant d'un superbe éclat d'or humide.

Ses yeux souffraient presque de l'intensité du rayonnement du soleil sur cette immense surface d'eau. Derrière lui se détachait, sur l'azur clair du ciel, la sombre forêt de sapins, avec ses contours fortement dessinés; bien loin en arrière, de l'autre côté, s'étendait la rive semblable à un mince ruban vert le long de l'eau. Dans l'air plein de soleil et de parfum, de chatoyantes libellules bleues et vertes dansaient gracieusement au-dessus de l'eau, se reposant en berçant leur long corps de-çà de-là. Sur le bord du canot, des mouches susurraient bruyamment dans la douce tranquillité d'alentour, la nature sommeillait dans une paix merveilleuse. Le vent soufflait paresseusement, effaçant les moindres mouvements de l'eau de son haleine apaisante. Il semblait que l'onde elle-même dormît d'un profond sommeil estival.

Un nénuphar flottait lentement sur l'eau.

Sans mouvement, comme un mort couché sur le dos, la gigantesque feuille lisse d'un vert tendre était posée sur la surface liquide.

Elle ressemblait à un cœur largement étalé, auquel était fièrement accroché par sa tige le nénuphar avec ses pâles pétales d'ivoire pudiquement cachées sous un voile de feuilles vertes.

Léo attira à lui la mince tige du nénuphar; la large feuille en cœur oscilla un instant, puis s'arrêta. Lorsqu'il se fut emparé de la fleur, la feuille verte trembla sous la secousse, puis s'éloigna solitaire, vacillante et tremblante...

.....

Au moment où Léo longeait, vers trois heures et demie de l'après-midi, la chaussée conduisant à la villa Schröter, il aperçut de loin Horst ouvrant la grille du jardin et pénétrant dans la maison. Il hâta le pas pour voir si le nouveau serait admis dans la maison ou renvoyé comme lui. Horst ne reparut point.

Léo traversa le jardin et entra dans la maison. Peut-être le nouveau était-il monté chez Léo, la visite aux Berger ayant été

déclinée. Mais Léo ne le rencontra ni sur l'escalier, ni dans sa chambre. Son étonnement fut extrême. Il alla se poster devant la fenêtre pour voir si Horst ne repassait pas le seuil de la maison. Cinq minutes s'écoulèrent, dix minutes, un quart d'heure...

Léo restait à méditer devant la fenêtre. Il n'avait pas eu accès auprès de la famille Berger, tandis que Horst avait été admis !

Tout à coup, un espoir jaillit dans son cœur. Peut-être le directeur se trouvait-il mieux, et était-ce là la raison pour laquelle on avait reçu Horst. En ce cas, Léo ne pouvait plus tarder à se présenter.

Un instant plus tard, il se trouva devant la porte de l'appartement du rez-de-chaussée, et, le cœur battant fortement, il sonna. La grosse servante parut, mais, cette fois-ci, elle le fit attendre devant la porte ouverte, étant allée s'enquérir auprès de Mademoiselle s'il pouvait être introduit. Léo perçut alors le bruit d'une vive conversation à voix basse dans la pièce voisine, et il reconnut, avec un mélange de sentiments bizarres, le timbre nasillard de Horst.

Enfin, la servante le fit entrer.

Une impression d'angoisse, un pressentiment de douloureuse incertitude s'étaient emparés de lui. Lorsqu'il pénétra dans la chambre dont la servante avait ouvert la porte, il vit Grete Berger debout devant la fenêtre, tandis que Horst se tenait près de la table, tirant nerveusement sa moustache, avec une espèce de sourire énigmatique et impertinent sur les lèvres.

Léo s'inclina devant Grete et tendit la main à Horst ; mais celui-ci sembla ne pas remarquer ce geste et plia des deux mains une feuille de papier qui était devant lui. L'instant d'après, Horst tourna brusquement le dos. Léo fut, au premier moment, si ahuri de cette insulte préméditée, qu'il en demeura presque muet.

Horst se retourna ensuite lentement, avec un dédain marqué, vers lui, et ils se mesurèrent du regard, comme des ennemis jurés, une haine mortelle écrite dans leurs yeux. Léo fit néanmoins un violent effort sur lui-même, malgré la colère sans borne qui lui montait à la tête, car il se trouvait dans une demeure étrangère et en présence d'une dame.

« Puis-je vous demander, Mademoiselle, comment va votre père ? J'ai été bien affligé d'apprendre son indisposition, ce matin. Vous savez, n'est-ce pas, quelle part je prends à tout ce qui concerne votre père.

Sa voix était rauque, comme si chacune de ses paroles avait peine à sortir. Il vit, au moment où elle se tournait vers lui, que son visage était d'une pâleur mortelle, et qu'elle avait pleuré. Il ne l'avait encore jamais vue ainsi, toute son âpreté et son énergie habituelle ayant disparu pour faire place à une faiblesse bien féminine.

Il ne pouvait comprendre le tremblement anxieux de son regard.

Le cœur de Léo se serra péniblement lorsque la jeune fille commença à raconter lentement et d'une voix hésitante, comment, à la suite d'une mauvaise nouvelle, son père avait été saisi d'un violent malaise; mais, avant qu'elle eût eu le temps d'en dire davantage, la voix de crécelle de Horst intervint :

« Pardonnez-moi, mademoiselle Grete, de vous interrompre. Voulez-vous lire ceci, je vous prie, Wolff? » et il indiqua d'un geste de la main la feuille de papier posée sur la table.

Léo s'en empara et lut le télégramme suivant :

« Actions entièrement sans valeur; entreprise depuis le commencement banqueroute. Ville très surexcitée. On accuse partout Wolff et Königsberger. Lettre suit. Salutations.

MANZOW. »

Hélas! Son pressentiment! Son pressentiment!

Pourtant, pas de faiblesse à présent, pas ici, en présence de Grete Berger et de Horst qui observaient avec un sourire impertinent l'effet du télégramme.

Pas de faiblesse! Et Léo serra fortement les dents, quoique ses premières paroles ressemblaient plutôt à un sanglot étouffé. Durant quelques instants, il oublia complètement où il était, s'il était assis ou debout, seul ou en présence de quelqu'un. Il regardait fixement le télégramme, comme privé de conscience.

Personne ne proférait un son.

Léo chercha péniblement à reprendre sa respiration et son empire sur lui-même.

Il se tourna vers Grete et, d'une voix qui tremblait d'émotion, il la pria de bien vouloir l'excuser auprès de son père. Il allait retourner chez lui le soir même et voir s'il n'y avait rien à faire. Que voulait-il dire par ces paroles? Il l'ignorait lui-même.

« Dites bien à M. le Directeur que je suis profondément bouleversé par la nouvelle de la faillite de l'entreprise. Il y a perdu votre fortune, Mademoiselle. Peut-être pourrais-je vous la rendre un jour. Je le veux! Mais je perds moi-même beaucoup plus aujourd'hui. Je ne puis vous l'expliquer, mais c'est comme si tout, tout était fini pour moi! Lorsqu'il vous appellera auprès de son lit de malade, baisez-lui bien respectueusement la main de ma part! »

En disant ces mots, il saisit la main droite de Grete qui pendait inerte à son côté. Elle la lui abandonna sans résistance, et il y déposa un baiser, tandis que les larmes emplissaient ses yeux. Elle sentit sur sa main glacée ces tièdes gouttes et l'attouchement de ces lèvres brûlantes; elle vit les sombres cheveux de Léo s'abaisser pour la première fois profondément devant elle, et une sensation étrange,

qu'elle ne pouvait s'expliquer, traversa son cœur. Pourtant, aucun son ne trahit son émotion.

Sa figure devint seulement encore plus pâle, lorsque Léo quitta précipitamment la chambre.

Horst continuait à tourmenter sa moustache. Toute cette scène avait été, selon lui, « terriblement sentimentale ».

LUDWIG JACOBOWSKI.

(*A suivre.*)

(Traduit de l'allemand par Henriette Rynenbroeck et A. de Rampan.)



Épisode de la guerre Sino-Japonaise (d'après une estampe Japonaise.

ON ÉGORGE EN CHINE...

SI NOUS PARLIONS DU PÉRIL JAPONAIS

Voici ce que j'écrivais, il y a quelques années, au début de la guerre Sino-Japonaise :

« Le vaillant petit peuple qui est en lutte aujourd'hui avec la barbarie chinoise, notre éternelle ennemie, c'est David devant Goliath; et le vilebrequin en acier fin de l'artisan nippon, entamant, avec une précision méthodique si parfaite, la poutre énorme, branlante, sur laquelle repose cette barbarie, donne à l'Europe le bon avis d'avoir à s'occuper plus sérieusement qu'on ne l'a fait jusqu'ici des choses de l'Extrême-Orient.

Hélas, nous en sommes loin !

Écoutons M. François Coppée, dans *le Journal*: « Que ceux qui se passionnent pour la guerre entre la Chine et le Japon lèvent la main ! » et il cite, pouvant répondre à l'appel, deux noms seulement : Edmond de Goncourt et l'auteur de ces lignes; tandis que M. Édouard Rod, dans *les Débats*, semble bien se contredire, lorsque

au début de son article il dit : « Nous assistons en spectateurs passifs et désintéressés aux démêlés de ces hommes jaunes », pour finir par cette phrase : « Et, quand on pense à la vitalité de ce peuple (le peuple chinois) qui s'agite à cette heure, cela n'a rien de rassurant. »

Je crains bien que nous ne soyons pas suffisamment pénétrés de cette dernière pensée, à voir avec quelle indifférence sont accueillies par le grand public les nouvelles de Corée ; d'autre part, le récit des victoires japonaises a provoqué, même chez les gens qui passent pour être bien informés, une surprise dont l'aveu, dépouillé d'artifice, montre la candeur.

Cependant l'échec des Japonais aurait eu un retentissement considérable en Asie et pour longtemps aurait compromis la marche en avant de la civilisation. Personne n'a l'air de s'en douter.

Les Chinois disent de leurs soldats que ce sont des « tigres en papier » ; il faut bien qu'on sache que ces soldats ont individuellement toutes les vertus requises pour devenir, si peu qu'on les aide, des tigres « pour de bon ». Vainqueurs, c'est le maintien du *statu quo* lamentable qu'on sait. Vaincus, rien ne prouve qu'ils ne trouveraient pas dans un avenir plus ou moins rapproché un chef capable de les conduire à une revanche éclatante.

On parle quelquefois du péril musulman ; le péril chinois est bien autrement sérieux. L'Islam est divisé par petits paquets en Afrique aussi bien qu'en Asie. La Chine, quoique portant en elle plus d'un ferment de dissolution, forme une masse compacte d'environ quatre cent millions d'habitants, et en toute chose elle tourne le dos à l'Europe. Déclarons-le nettement, l'objectif de la France, soucieuse de l'avenir de l'humanité, doit être avant tout le démembrement du Céleste Empire, car, tant que son homogénéité ne sera pas rompue, il sera pour le reste du monde une menace formidable. »

Bien des imprudences ont été commises en Chine et on a perdu bien du temps depuis l'époque où parurent ces lignes. Aujourd'hui encore l'opinion en Europe ne sait pas apprécier à leur juste valeur les revendications japonaises.

Il me semble aussi qu'en présence des événements violents qui se produisent actuellement en Chine, on ne rend pas suffisamment justice à la sage contenance du Japon.

Bien au contraire, aussi bien au Parlement que dans la Presse, en dépit de toute apparence, la note dominante, même pendant les longs jours où le Monde est resté sans nouvelles de Pékin, a été la suspicion, et cela malgré l'assurance donnée par notre Ministre des Affaires étrangères répondant à la dernière interpellation de M. Piou : « Le Japon a manifesté expressément sa volonté de marcher d'accord avec les puissances, de ne rien faire sans elles. » (*Journal officiel* du 7 juillet.)

On venait d'entendre le plus courtois des adversaires du Cabinet qui ne s'était pas fait faute d'agiter, devant ses collègues effarés, le spectre Japonais.

Après avoir dit que « le Japonais est de même race que le Chinois (!), qu'il est son « petit parent, parent remuant, ambitieux, inquiétant même, mais après tout de même religion (!!) et de même sang (!!!), l'orateur ajoute : « Entre le Japon et la Chine il n'y a pas querelle de race, mais presque querelle de famille », et voilà le bouquet : « Où en serions-nous, où en serait l'Europe si, après avoir laissé prendre à cette puissance la première place dans le combat, elle venait réclamer la première dans le partage de la victoire ? Qu'aurions-nous fait, sinon conjurer un danger en en déchaînant un plus grand peut-être ? »

Là, se place l'interruption de M. Ed. Vaillant : « Alors il faut laisser massacrer nos nationaux ! »

C'est bien cela.

En effet, de Pékin une poignée d'Européens pousse une clameur désespérée : — Au feu ! au feu ! — La diplomatie européenne roulant de gros yeux crie aux pompiers Japonais, dont les pompes à vapeur sont sous pression : Hors d'ici, nous avons les nôtres. Hélas ! la ridicule impuissance des nôtres est vite démontrée devant cette conflagration dont l'horreur augmente d'heure en heure. Et la nécessité s'impose de reprendre la conversation avec les pompiers Japonais, mais ce n'est pas sans poser des conditions, exiger des garanties... comme si, lorsqu'il s'agit de la vie des gens aux prises avec des brigands sanguinaires, il y avait lieu d'épiloguer sur l'uniforme des gendarmes prêts à intervenir. La politique passe avant l'humanité. Telle est la comédie lamentable que le théâtre politique donne en spectacle au monde entier qui ne proteste guère.

En France particulièrement que disent les journaux ? A l'exception de *l'Aurore* et du *Radical*. — « Les Japonais eussent pu, marchant sur Pékin dès le premier moment, résoudre la question ; mais la Russie ne l'a pas permis. » (Ch. Malato.)

« Le Japon s'était offert ; il semblait bien placé pour agir vite et bien... La Russie a vu d'un mauvais œil la proposition du Japon, qui n'a point été autorisé à intervenir avant les autres. » (Sigismond Lacroix.)

On avoue que, « pour avoir manqué de clairvoyance et de décision, l'Europe se trouve en face d'une guerre formidable ». (A. Saissy, — *le Journal*.) Et encore ceci : « Le monde civilisé tout entier a les yeux tournés vers cette capitale de barbares, et le monde entier est impuissant à prévoir les crimes sans nom qui vont s'y commettre. L'impuissance de l'Europe n'est pas seulement navrante ; elle est encore humiliante pour son orgueil. » (Marc

Landry, — *le Figaro*.) — Cependant, M. Valfrey, du même journal, après avoir constaté à son tour que « la plupart des grands Etats de notre vieux continent éprouvent quelque difficulté (!) à constituer avec leurs propres ressources l'armée qui est nécessaire pour avoir raison aujourd'hui de la Chine », n'en conclut pas moins, en repoussant l'appel au Japon : « Ce plan de campagne ne saurait être ratifié par l'Europe. » — Les Chinois peuvent donc continuer à mutiler les cadavres, à se livrer à des atrocités abominables sur les blessés ; notre amour-propre est sauf.

« Il y aurait eu quelque chose d'un peu honteux pour l'Europe de donner mandat au Japon de défendre à lui seul les intérêts de la civilisation et de venger nos injures à tous. — (Raymond Koechlin, *Journal des Débats*.)

La note gaie est donnée par Henri Rochefort, — touchante unanimité ! — « Quant à la prétention exprimée par des feuilles ministérielles de France, d'Angleterre et d'Allemagne, de triompher de la révolution Chinoise avec l'aide des Japonais, rien de plus dangereux. De la même race jaune que leurs adversaires d'autrefois, les soldats du Japon ne s'allieront jamais contre eux avec la race blanche, et, si le conflit armé se généralisait, vous verriez Yokohama, Yeddo, Nagasaki s'unir à Pékin contre nous qui, en qualité d'étrangers, représentons l'ennemi quarante fois séculaire. »

M. Rochefort, qui a dû aller à l'école de M. Piou, ignore sans doute que, depuis des siècles, ce n'est pas l'Europe qui est en guerre avec la Chine, c'est le Japon.

Mieux informé est le comte Zichi, lorsqu'il écrit dans la *Revue d'Europe* : « Les Chinois détestent les Japonais, car ces derniers sont plus adroits dans les arts, l'industrie et dans la guerre, où les Chinois eurent toujours le dessous ; cela ne s'oublie pas si facilement, et le marquis Ito, qui était en même temps que moi à Pékin, a pu s'en apercevoir. »

— « Pourquoi l'Europe nous a-t-elle empêché d'aller à Pékin ? Voilà ce qu'il lui en coûte ! » nous dit un jeune Japonais. Il a bien raison.

Ce Japonais pourrait bien être M. I. Hitomi qui vient de faire paraître sur son pays un beau livre orné de 174 photogravures fort bien venues et qui se distingue, en outre, par une série très complète de tableaux statistiques des plus suggestifs, montrant les progrès accomplis en vingt années par le Japon (1).

Le ton général de l'ouvrage est des plus bénins, et même, lorsqu'il a à vanter les beautés de son sujet, l'auteur s'exprime en un style mesuré qu'on ne saurait trop apprécier. Écoutons-le parler de la guerre Sino-Japonaise et du rôle qu'y jouèrent les puissances européennes :

(1) *Le Japon. Essai sur les mœurs et les institutions.*

« Le résultat le plus remarquable de cette guerre est que les puissances étrangères s'immiscèrent dans les questions de l'Extrême-Orient. Jusqu'alors le Japon et la Chine paraissaient avoir seules voix au chapitre, en particulier sur les affaires de Corée; mais, après cette guerre, beaucoup de compétiteurs se présentèrent. Ce fut la Chine elle-même qui invita ces nouveaux hôtes; elle sollicita d'abord l'intervention de la Russie et lui demanda de l'aider à conserver le territoire du Liao-Tong qu'elle venait de céder au Japon par traité de paix. Cette puissance européenne montra de la bienveillance pour la Chine et exigea, de concert avec deux autres pays, l'évacuation des Japonais, prétextant que l'occupation du Liao-Tong aurait pour effet de mettre en danger la capitale de la Chine, de ruiner l'indépendance de la Corée et de compromettre à jamais la paix de l'Extrême-Orient. Le Gouvernement Japonais comprit: il abandonna immédiatement le territoire dont la possession était le fruit de ses peines et forma la clause principale du traité de paix.

« Quant à la Chine, elle apprit à connaître le désintéressement de la Russie. Pour salaire de ses bons offices cette dernière puissance s'empara du Liao-Tong!

« Encouragées par cet exemple, les autres puissances ne tardèrent pas à exiger d'autres cessions territoriales, et maintenant ce n'est plus seulement la capitale de la Chine qui se trouve menacée, mais l'Empire tout entier. »

Plus loin l'auteur signale le caractère si différent des deux peuples ennemis :

« Dans la guerre Sino-Japonaise le Yamato-Damashi, — nous verrons plus loin ce que ces mots signifient, — se manifesta par l'humanité et la bonté, autant que par la bravoure, tandis que les Chinois massacraient la plupart des prisonniers qu'ils firent; l'armée japonaise traita toujours bien les prisonniers chinois, et l'on soigna les blessés ennemis aussi bien que les blessés japonais.

« Voici un fait qui me paraît caractéristique: Un officier japonais, marchant à la tête de ses soldats, entendit les cris d'un petit enfant abandonné dans un champ désert par une mère chinoise. Le prenant sur le bras, il continua à s'avancer devant l'ennemi, le sabre à la main droite. Il combattit ainsi avec l'enfant chinois sur le bras et lui sauva la vie. »

Et, faisant un retour sur le passé, M. Hitomi raconte quelques traits de générosité et d'héroïsme dont est remplie l'histoire de son pays.

Au moment même où on se livrait aux actes les plus cruels, les idées morales les plus élevées et les sentiments les plus humains se faisaient jour, formant ce qu'on appelait *boushi-do*, — morale des Chevaliers, — émanation directe du *Yamato-Damashi*, qui n'est autre que

l'Esprit chevaleresque japonais. Et son influence se faisait impérieusement sentir jusque dans la conduite des femmes.

« Un jeune guerrier, Wakizaka Iibeï, allant prendre congé de sa mère, avant de partir en campagne, lui dit : Si je meurs dans cette guerre, cet adieu sera mon dernier. La mère répondit d'un air sévère : Comblé par ton prince de tant de bonté et de faveurs, tu dois dire : Je mourrai sûrement. » Si tu avais ainsi parlé, je t'aurais bien reçu ; mais il me déplait que tu dises : Si je meurs. Va-t'en, je ne veux plus te voir. — Le fils mourut dans la guerre en montrant un courage sans pareil.

« Voler à la mort pour défendre la justice et l'honneur, avoir pitié des malheureux, pardonner les fautes avec générosité : tel était le culte du Yamato-Damashi. »

Soit en paix, soit en guerre, ne vaut-il pas mieux avoir à se mesurer avec des gens animés de tels sentiments et méritent-ils d'être traités comme des Chinois ?

Les meilleurs amis des Japonais, admirateurs de leur art et connaissant leurs mœurs, ont pu craindre un instant que tous ces beaux sentiments qui les distinguaient des autres peuples ne s'obscurcissent au contact de notre civilisation impérieusement absorbante, — ceux-là se rassureront en lisant ce dernier extrait :

« Dans les années qui suivirent la restauration impériale, les Japonais ont certainement apporté une hâte trop grande dans leurs transformations. On eût dit que pas une de leurs mœurs nationales n'était digne de survivre. Depuis dix ans environ leur zèle novateur s'est modéré graduellement, et, maintenant, ils observent, ils comparent et procèdent avec circonspection. S'ils voient un avantage réel à emprunter à l'étranger, ils le font immédiatement. Mais le temps de l'engouement aveugle est passé. Nous sentons à présent le besoin de nous assimiler nos acquisitions et de travailler à reconstituer notre originalité. »

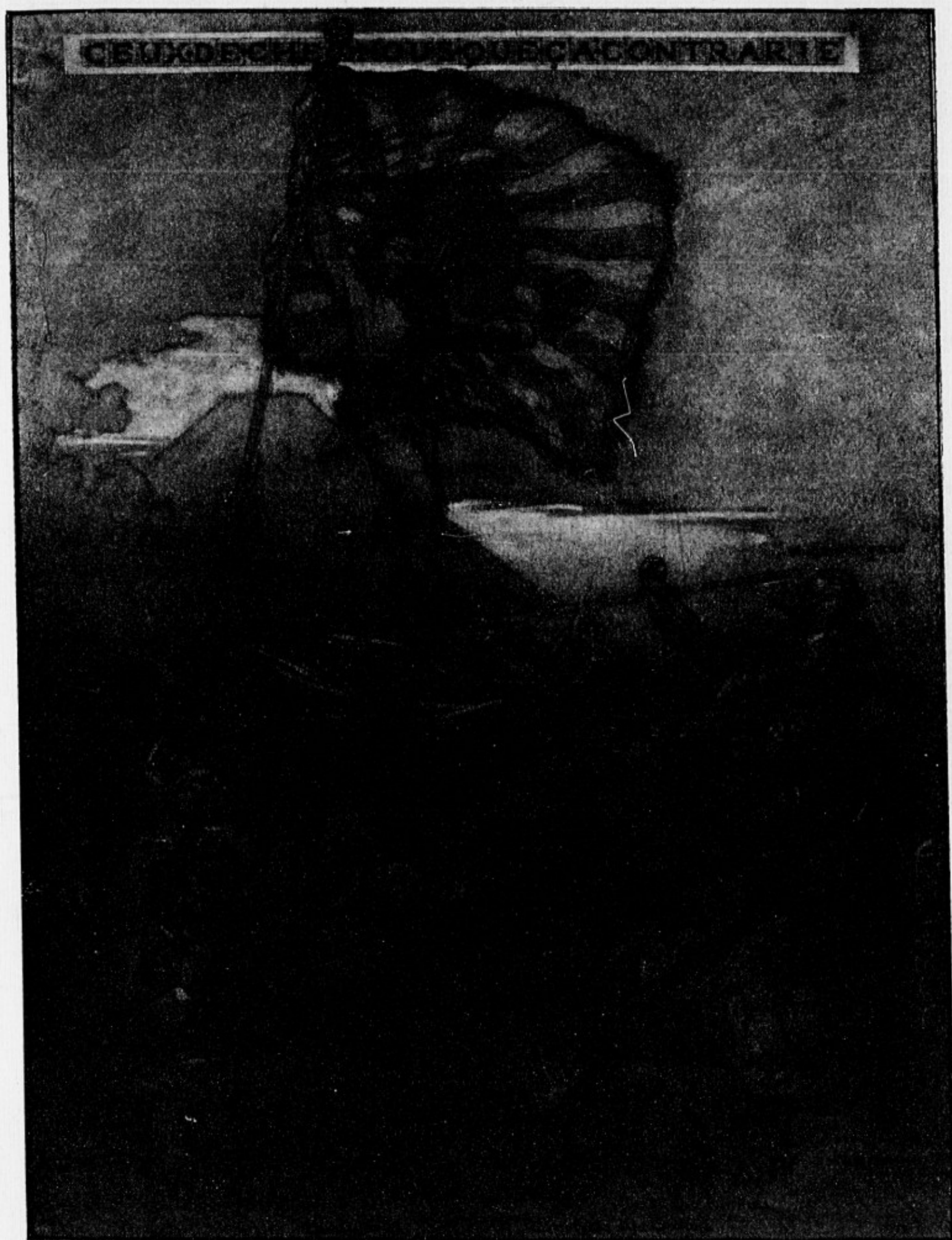
O Japon, ma seconde patrie, c'est la grâce que je te souhaite.

Cette déclaration, ce vœu, voilà qui est bien fait pour me singulariser ; car ils sont légion parmi nous, ceux qui, sans être nationalistes, admettent parfaitement qu'on dise : « Tout homme a deux patries, la sienne et la France », mais qui rient au nez de celui qui parle du Japon avec respect.

Quels sont ceux-là ?

D'abord les sinologues, qui ne peuvent voir sans chagrin leurs chères et fructueuses études troublées par des événements bien faits pour les déconcerter.

Et leur dépit n'est égalé que par la confusion des diplomates, qui, n'ayant rien prévu du tout et ayant proclamé très haut que « le Japon ne viendrait jamais à bout de la Chine », se consolent mal



D'après un dessin inédit de Félix Régamey.

d'avoir si complètement manqué de clairvoyance. Il faut qu'ils se vengent.

Et les uns et les autres, obéissant à je ne sais quel parti pris d'école ou d'aveugle tradition, bien qu'accablés par l'évidence, ont recours aux insinuations les plus perfides et continuent à tenir sur les Japonais des propos méprisants, pareils à ceux que certains Américains du Nord ont en réserve pour les nègres.

Les missionnaires, catholiques et protestants, quoique s'exprimant avec plus de réserve, n'ont rien de bon à dire sur les Japonais, dont la parfaite indifférence décourage leurs pieux efforts.

Les chrétiens en général ne sont pas disposés à admettre qu'un peuple qui traite le bouddhisme assez gaîment et dont les dirigeants font profession d'athéisme et de rationalisme, ait su atteindre un rare degré de culture intellectuelle et morale, sans le secours de leur doctrine, que celle-ci se réclame du *non possumus* romain ou de la Bible protestante. Parlez plutôt des Chinois. « Voilà de bons païens », diront nos missionnaires. On obtient d'eux le martyre ; il faudrait les inventer, s'ils n'existaient pas. Tandis qu'avec les Japonais, rien à faire ; les questions religieuses ne les passionnent pas ; on perd son temps et sa peine à essayer de les convertir.

Viennent ensuite les nouvellistes. Ignorants de la question, n'étant servis par aucuns souvenirs classiques, — le Japon, est-ce que ça a jamais existé ? — ils ont dû, pour satisfaire le lecteur, au moment de la guerre, s'adresser aux personnages qui viennent d'être cités, qui les ont naturellement fort mal renseignés. Ainsi leurrés, on comprend que les journalistes rechignent à la besogne et fassent retomber tout le poids de leur mauvaise humeur sur les Japonais, devenus pour eux d'insupportables gêneurs. Et, dans cette insidieuse campagne de réprobation narquoise, on a pu voir un touchant accord s'établir entre cléricaux et socialistes. N'est-ce pas un de ces derniers qui, ne voulant retenir dans le succès des armées japonaises autre chose que le triomphe du militarisme abhorré, les a dénoncés à l'exécration populaire comme « les Prussiens jaunes » !

Puis nous avons les bourgeois, industriels et commerçants : l'avertissement qui leur est donné par la supériorité et l'abondance des produits japonais, à bon marché, étant une menace pour leur torpeur routinière.

Les artistes, quelques-uns au moins, qu'on s'étonne de trouver là, fatigués d'entendre sans cesse prôner l'art japonais par les initiés, flairant eux aussi la concurrence, se joignent au concert.

Enfin, les femmes, dont l'apport en cette affaire n'est pas à dédaigner, déclarent le sujet complètement dépourvu d'intérêt.

« Songez donc, ma chère, depuis le temps qu'on nous représente les Japonaises comme des perfections, des modèles de douceur, de

dévouement, de grâce et de vertu ! Si c'était vrai ! Dans leur pays, l'adultère n'existerait pour ainsi dire pas, et le métier de courtisane même, sagement réglementé, se rachèterait par certaines qualités d'élégance esthétique inconnues aux autres peuples de la terre ! Si nous parlions d'autre chose. »

Et voilà comment la Science officielle, la Diplomatie, l'Eglise, l'Industrie, le Commerce, la Presse, — cette puissance ! — l'Art et la Femme, sans s'être concertés, mais avec l'intuition plus ou moins nette de leurs intérêts compromis, ne veulent rien savoir des prouesses du Japon et de ses beautés, et pourquoi on nous promet, à la tête du corps d'armée international en Chine, un général allemand.

FÉLIX RÉGAMEY.

P. S. — Quand je vous le disais !... Les dupes des Piou solennels et des Rochefort macaroniques ne se comptent plus. A peine ai-je renvoyé à l'imprimeur l'épreuve corrigée de cet article, voilà que tombe sous mes yeux : le numéro tout frais paru d'un de nos grands journaux illustrés ; numéro spécial, entièrement consacré à la démonstration du danger mortel que le Japon, — ayant absorbé la Chine, — fait courir à l'Europe.

« *La Chine et l'Europe en l'an 2000.* » Dans cette guerre effroyable et sans merci entre « blancs et jaunes », en mettant aux prises « l'Empire Sino-Japonais » avec les puissances occidentales, l'auteur, M. H. de Naussane, — nom qui rime si bien avec insane, — non content de diffamer les Japonais, fait aux Américains du Nord « qui n'ont jamais été embarrassés par un excès de scrupules » l'injure de les croire capables de rester spectateurs impassibles de l'écrasement de leurs frères de race, auxquels ils refusent le passage des canaux de Panama et du Nicaragua et chose plus énorme encore il imagine une France hésitante laissant la nation « amie et alliée » la Russie, se débattre sur le continent et tenir tête seule à l'avalanche asiatique !

De plus, faisant, dans son introduction, appel à la guillotine, il demande qu'on traite « une centaine d'illustres hommes d'État et profonds diplomates qui ont laissé le Japon se civiliser (!) comme on traitait en 1793 les gens dont le civisme ne paraissait pas éclatant »...

Après avoir, sur mer, anéanti les flottes alliées, sur terre, les Sino-Japonais, innombrables autant qu'invincibles, balayant tout sur leur passage, atteignent les bords du Rhin.

C'est ici que « la science sauve le monde » au moyen de « l'obus foudre » qui, enfin, réussit à écrabouiller les hordes jaunes, en suite de quoi, « le Japon définitivement séparé de la Chine doit dépenser à l'intérieur sa fébrile activité.

Les Parlements qu'il s'est donnés lui assurent une révolution tous les vingt ans.

Il a cessé d'être un danger pour le monde occidental — Allons, tant mieux !

De toutes les élucubrations prophétiques calquées sur la fameuse « Bataille de Dorking », celle-ci est sans conteste la plus plate que je connaisse, et les illustrations qui viennent lourdement appuyer le texte, sont ridicules à pleurer — une double page est consacrée au tableau des « femmes et des enfants Européens vendus comme esclaves de Canton ».

Après cela il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

F. R.

A PROPOS

DES ÉLECTIONS

ITALIENNES

Les élections générales législatives qui viennent d'avoir lieu en Italie ont été considérées avec raison comme l'aboutissement logique et nécessaire d'une situation à la fois illégale et absurde, créée par le cabinet Pelloux. Depuis plus d'une année déjà le fonctionnement régulier de la machine parlementaire était devenu impossible.

D'un côté, le gouvernement, poussé par certaines coteries réactionnaires s'obstinait dans ses desseins qui portaient atteinte à la Constitution et à la liberté de la tribune. De l'autre côté, l'extrême gauche, qui sentait de plus en plus avoir derrière elle le pays, persistait dans sa furieuse campagne obstructionniste. Le gouvernement comptait, pour triompher, sur sa majorité écrasante. L'extrême gauche se faisait forte de son droit. La lutte ainsi engagée ne pouvait aboutir d'aucune façon à une solution amiable, voire à un compromis capable de mettre tout le monde d'accord. Et, puisque chacun des deux adversaires en présence, quoique obstiné à ne pas lâcher prise, n'était pas non plus de taille à écraser définitivement l'autre, M. Pelloux transféra la lutte du champ clos de Montecitorio dans le pays tout entier, en faisant appel aux électeurs.

Tout cela naturellement n'est pas arrivé sans force tumultes dont l'écho a passé souvent les Alpes. Mais, à l'étranger et en France surtout, on n'a pas saisi toujours l'importance et les motifs véritables d'un combat si acharné. Les journaux du parti libéral, tout en critiquant la politique réactionnaire de M. Pelloux n'ont pas épargné les attaques à l'extrême gauche. Ils trouvaient bien légitime l'objet que se proposaient les socialistes, les républicains et les radicaux, mais ils déclaraient aussi qu'ils avaient pris un mauvais chemin pour l'atteindre. Il y avait selon eux une contradiction bien choquante à se porter les défenseurs intransigeants du régime parlementaire, de la liberté de la tribune, de la dignité des assemblées et à transformer l'enceinte législative en arène de pugilat. Par contre, les quelques feuilles populaires qui daignaient consacrer quelques mots à des événements si éloignés de Paris, se tiraient vite d'affaire en suivant le procédé opposé : de grands éloges à l'extrême gauche et force insultes à l'adresse de M. Pelloux. Ainsi, grâce à cette façon tout à fait simpliste d'envisager les choses et un peu aussi par la faute des correspondants de la presse étrangère à Rome, on n'a connu en deçà des Alpes les différentes phases de la crise traversée par l'Italie que superficiellement et sous un jour souvent faux.

C'est cette lacune qu'il faudrait combler. En retraçant tout simplement, en quelques pages, la carrière du ministère Pelloux depuis l'été de 1898 jusqu'à

la mi-juin 1900, nous voudrions montrer comment s'est formée dans la Chambre d'abord et ensuite par ricochet dans le pays, cette furieuse opposition qui, après un an de luttes violentes, a acculé le gouvernement aux élections et par là à la défaite. De cette façon on comprendrait aussi les motifs véritables de l'obstruction, les raisons exactes de ces tapageuses séances parlementaires qui ont fait comparer Montecitorio au tumultueux Reichsrath autrichien. On verrait le danger que le gouvernement faisait courir aux libertés constitutionnelles et la nécessité pour les trois groupes de l'extrême gauche de se solidariser dans le combat contre l'ennemi commun. Après cela les résultats des élections et les événements qui ont suivi, tels que la démission de M. Pelloux, l'arrivée au pouvoir de M. Saracco, l'abandon du règlement rédigé par M. Sonnino et l'acceptation de celui élaboré par une nouvelle commission apparaîtront d'eux-mêmes tout à fait simples autant que logiques.

* * *

M. Di Rudini avait déjà ouvert la série des accrocs à la charte fondamentale du royaume en proclamant, au mois de mai 1898, l'état de siège dans plusieurs villes importantes. Porté aux affaires après Adoua, pour panser les plaies ouvertes par la politique de grandeur mensongère et d'ambitions immodérées de M. Crispi, le marquis Di Rudini, léger, sceptique et ondoyant, s'était révélé absolument au-dessous de sa tâche. Loin de réparer les fautes de son prédécesseur il les avait aggravées par des inexplicables péchés d'omission. La guerre hispano-américaine et le *corner* gigantesque de M. Joseph Leister sur les blés n'avaient pas eu le bonheur de l'intéresser. En tout cas, si le marquis sicilien y avait porté quelque intérêt, il n'avait pas su en prévoir le funeste contre-coup au milieu des multitudes affamées du pays. C'est en vain que les hommes de science et les publicistes éclairés lui demandaient d'abolir ou, tout au moins, de suspendre pour quelque temps le droit sur les blés. M. Di Rudini préféra écouter la voix des grands propriétaires fonciers et les conseils encore plus intéressés des marchands de blé. Alors les paysans de la Sicile, les artisans de la Marche et de la Vénétie s'insurgent dans une furieuse révolte de la faim. Puis d'autres provinces suivent et le grondement sinistre arrive jusqu'aux villes. Florence, Naples, Milan après la répression sanglante virent proclamer l'état de siège. Le 17 mai commencent à fonctionner les conseils de guerre, et les condamnations au bagne et à la réclusion pleuvent dru comme grêle, énormes, absurdes même dans leur férocité.

Mais ni les nombreuses victimes tombées sous les balles de la troupe, ni les états de siège, ni la suppression des journaux socialistes, républicains et radicaux, ne paraissent encore des moyens efficaces pour le maintien de l'ordre dans « les hautes sphères ». Le 18 juin, M. Di Rudini était contraint d'abandonner le pouvoir, et le roi s'empressait d'appeler le général Pelloux. Celui-ci était un savoyard, soldat dans l'âme. On le disait énergique; en tout cas, il jouissait d'un grand crédit à la cour où tout le monde le savait protégé par une duchesse, grande amie du roi. Bref, le 20 juin, M. Pelloux avait constitué son ministère, le *ministère du casque*, avec l'amiral Canevaro aux Affaires étrangères, le général San Marzano à la Guerre, l'amiral Palumbo à la Marine et plusieurs autres officiers généraux dans les sous-secrétariats d'Etat.

A cette époque tout était déjà rentré dans l'ordre en Italie. Le premier moment de surprise passé, même des monarchistes avérés reconnaissaient que la peur avait été de beaucoup plus grande que le danger. On avait arrêté et condamné des milliers de citoyens. Un plus grand nombre de militants des « partis populaires » s'était sauvé en Suisse, en France et même en Angleterre et aux Etats-Unis. On pouvait donc adoucir les mesures de rigueur adoptées,

lever l'état de siège qui gênait la marche régulière des affaires et endommageait ceux-là même qui avaient combattu énergiquement toute « agitation subversive ». M. Pelloux ne voulut rien entendre, et c'est seulement en septembre, plus de deux mois après, qu'il se décida à débarrasser plusieurs provinces du régime martial dont elles se plaignaient.

Le même refus hautain et dédaigneux devait être opposé plus tard par le cabinet à la première demande d'amnistie. Ici encore les choses avaient été poussées si loin par les conseils de guerre que personne ne pouvait se faire à l'idée de laisser ses parents et ses amis plus longtemps en prison. Si M. Pelloux avait été un peu moins soldat et un peu plus homme politique, il n'eût pas manqué de remarquer tout de suite que trop de monde demandait l'amnistie pour pouvoir résister au courant. Même les femmes s'en mêlaient. Même certains députés de la majorité étaient contraints d'avouer que dans la répression on avait péché, du côté gouvernemental, par trop de zèle. Les différents conseils de guerre avaient distribué à la légère près de cinquante siècles de réclusion. Le peuple surpris et craintif avait bien pu courber la tête en silence sous cette avalanche. Mais maintenant commençait le réveil. Les journaux qui avaient fait leur réapparition après l'abolition de l'état de siège réclamaient à haute voix la liberté pour leurs rédacteurs, pour leurs amis politiques, pour tout le monde. Une amnistie assez large, dans un but pacificateur, eût été un grand acte de sagesse.

M. Pelloux n'écouta point ces conseils de modération. Seulement quelques mois après, et précisément le 12 mars 1899, le gouvernement se décidait à soumettre au roi un décret portant réduction des peines en faveur des condamnés. Mais cet acte de clémence était par trop limité. Il donnait la liberté à un tout petit nombre de personnes. Les députés et les propagandistes les plus connus, en même temps que les plus durement frappés, restaient toujours en prison. La grâce royale octroyée dans de telles conditions ne pouvait pas ne pas produire dans le pays l'effet d'une solennelle mystification. Au lieu de les calmer, elle irrita davantage les partis avancés et contribua à augmenter l'impopularité déjà grande du ministère Pelloux. Aussi Milan et Ravenne, appelés quinze jours après à nommer deux députés en remplacement de MM. Turati et De Andreis déchus de leurs mandats, les réélisaient tous les deux sans concurrents par 4.341 et 2.620 voix.

Cet échec, nous pouvons bien l'appeler ainsi, du ministère Pelloux à l'intérieur trouvait aussitôt son pendant dans la politique extérieure dont la direction avait été confiée aux mains inhabiles de l'amiral Canevaro. Le gouvernement italien avait demandé la concession à bail de la baie de San-Moun. La Chine, après force atermoiements, avait fini par refuser net. Toutes les grandes puissances avaient obtenu de la Chine ce qu'elles demandaient. L'Italie, au contraire, grâce à l'ineptie de son gouvernement et aux maladroites commises par son représentant à Pékin au cours des négociations, recevait un camouflet à faire rougir de honte tous les « expansionnistes » du royaume. L'émoi fut énorme dans les milieux parlementaires. Aussi, le 3 mai, le cabinet ne pouvait plus compter sur une majorité à la Chambre. Même les députés les plus favorables à une action de l'Italie en Chine critiquaient la façon dont l'affaire de San-Moun avait été menée. On s'attendait donc à un grand débat qui aurait certainement été clos par un vote contraire au gouvernement. Mais M. Pelloux n'avait aucune envie d'abandonner son portefeuille. En présence du déchaînement de colère qui menaçait de l'emporter, au lieu de se rendre à Montecitorio, il s'empressait d'aller au Quirinal offrir sa démission au roi sans attendre le vote de la Chambre. Cette façon de devancer les arrêts du Parlement avait déjà été pratiquée par le marquis Di Rudini plus d'une fois. Elle est très habile. Le président du Conseil disparaît avant que la Chambre

ait eu le temps de le chasser pour réapparaître peu de jours après avec un nouveau personnel et y continuer la représentation. Le principe du régime parlementaire est faussé de tous points par des procédés semblables. Mais M. Pelloux n'était pas homme à se préoccuper de telles vétilles. Au surplus, il avait sous la main une excuse toute prête. Ses prédécesseurs, comme nous venons de le dire, en avaient toujours fait autant pour se débarrasser de leurs collègues gênants.

Dans l'espèce, les ministres qui gênaient le président du Conseil étaient MM. Nasi, Canevaro, Fortis, Vacchelli et Carcano, surtout les deux derniers qui avaient élaboré un projet de menues réformes économiques et prétendaient le faire approuver par la Chambre. M. Pelloux, au contraire, qui ne rêvait que des mesures de répression, s'y opposait. Homme de gauche dans le temps, il avait fait, pendant son passage au pouvoir, une leste conversion à droite. Contraint d'accepter quelques membres des groupes Zanardelli et Giolitti pour former son ministère, il les laissait maintenant à mi-chemin pour reprendre sa route avec de nouveaux éléments empruntés aux partis les plus réactionnaires. Avec MM. Bonasi, Visconti-Venosta et Carmine, nous voyons renaître dans la nouvelle combinaison Pelloux toutes les tendances de la vieille droite. M. Sonnino, en attendant, se tient derrière le rideau. Mais, en réalité, c'est lui qui meut tous les fils et donne le mot d'ordre au président du Conseil dont le rôle est tout nominal. Aussi la liberté court un grave danger, car, si le premier cabinet Pelloux s'était signalé par sa violence farouche, par sa brutalité soldatesque dans la répression, celui-ci s'attachera, sous l'inspiration de M. Sonnino et des réactionnaires de la Lombardie, à restreindre de plus en plus les droits du peuple. Il essaiera même d'abolir la constitution à l'aide d'un simple décret royal.

Au milieu de tous ces remaniements ministériels on avait fini par oublier l'affaire de San Moun. M. Canevaro, le principal responsable, était parti, et M. Visconti-Venosta, en prenant sa succession, avait promis de suivre une politique tout opposée. Aussi la Chambre s'empressa-t-elle d'ajourner, sur la demande du président du Conseil, toutes les interpellations concernant la politique étrangère et d'approuver la conduite du gouvernement par 81 voix de majorité. A part l'extrême gauche et les groupes Giolitti et Zanardelli, mécontents d'avoir été mis à la porte sans façon par M. Pelloux, tous les autres accordèrent leur confiance au nouveau ministère, y compris les amis de M. Di Rudini qui croyaient avoir trouvé une excuse à leur conduite dans les violences de l'extrême gauche.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que c'était là, de la part des rudiniens, un misérable prétexte. Les violences de l'extrême gauche s'étaient bornées jusque-là à une simple menace d'obstruction pour empêcher la discussion en deuxième lecture du projet dit des mesures politiques. Et cette menace n'avait pas même été formulée dans une séance de la Chambre, mais simplement dans une réunion des trois groupes, — radical, socialiste et républicain, — assemblés à la « salle rouge », dans le palais de Montecitorio, le 25 avril. M. Di Rudini et les siens, en réalité, tenaient beaucoup à ce que M. Pelloux fit passer son projet. De même que M. Sonnino, l'astucieux marquis silicien voyait sa besogne facilitée pour le jour où il serait revenu au pouvoir. Camille de Cavour avait dit que tout imbécile peut gouverner à l'aide de l'état de siège. Or le but de M. Pelloux n'était-il pas celui de soumettre le pays d'une manière déguisée à un véritable et perpétuel état de siège ? A part le nom, tout y était. Le gouvernement aurait été armé de tout point, et sans contrôle, contre les associations politiques, de même que contre les syndicats et contre la presse. Le droit de réunion aurait été soumis à son tour à l'arbitraire le plus absolu de la police, et celui de coalition supprimé d'un seul trait de plume pour

certaines catégories de travailleurs. Bref, les dispositions contenues dans le projet de loi dit des mesures politiques étaient telles que leur acceptation aurait placé l'Italie au point de vue de la liberté presque au même niveau que la Russie, l'idéal, comme vous savez, pour un homme d'État réactionnaire et de courte vue. Seulement M. Di Rudini et M. Sonnino ne voulaient pas endosser la responsabilité d'une pareille atteinte au statut. Tout disposés qu'ils étaient à profiter de la loi, ils en laissaient l'odieuse responsabilité à M. Pelloux. En Italie, de même qu'ailleurs, cela s'appelle faire de la politique en hommes habiles.

Le 1^{er} juin, enfin, la Chambre était appelée à discuter en seconde lecture le projet sur les mesures politiques. Avant tout débat MM. Barzilai, Mussi et Costa de l'extrême gauche posent la question préalable. Le président du Conseil répond que la Chambre avait déjà voté le passage à la seconde lecture et qu'on ne pouvait donc plus soutenir la question préalable. La Chambre a été de cet avis et par 218 voix contre 73 a repoussé la motion de l'extrême gauche. Celle-ci alors commence l'obstruction. Chaque député présente un certain nombre d'amendements. M. Ferri en présente à lui seul plus de 60. En tout nous atteignons le chiffre de 208 amendements, sur la plupart desquels on demandera le vote par appel nominal. Toute la séance du 2 juillet passe ainsi absorbée par les appels nominaux.

Le cabinet alors comprend dans quelle impasse il s'est engagé et, espérant peut-être amadouer l'extrême gauche, se décide à accorder le 4 juin, fête du statut, la grâce à tous les condamnés, hormis ceux qui se trouvaient à l'étranger. Les prisonniers sont mis en liberté, mais M. Pelloux efface maladroitement l'effet de cette mesure en refusant à ceux qui sont appelés à en profiter la restauration de leurs droits politiques. Ainsi les députés sortis de prison ne peuvent venir siéger à la Chambre. Ils sont seulement graciés et non pas amnistiés. En outre, la police a le droit de les surveiller attentivement comme anciens *reclusi*. Aucun d'eux ne peut s'éloigner de la ville sans l'autorisation du préfet. Il ne peut non plus parler en public ni tant soit peu participer à une réunion politique même comme simple spectateur. Il est facile de deviner que si le cabinet croyait avoir trouvé dans la susdite mesure de clémence un moyen de désarmer ses adversaires, il se trompait du tout au tout. Il ne fallait pas non plus en espérer un effet pacificateur dans le pays. Milan, en effet, répondait du tac au tac une semaine après. Dans les élections municipales de cette ville la coalition des radicaux républicains et socialistes triomphait avec environ 20.000 voix, tandis que la liste des modérés et des cléricaux ne réunissait que 10.000 voix et celle des cléricaux intransigeants que 3.000.

Le gouvernement ne rencontre pas plus de succès à la Chambre. Ici les journées se suivent et se ressemblent toutes. En vain M. Sonnino présentait, le 8 juin, une motion portant modification à l'article 89 du règlement, à l'effet de donner pleins pouvoirs au président de demander à la Chambre la clôture de toute discussion. Avant de voter la motion, il faut la discuter, et l'extrême gauche ne laisse rien discuter. Le 12, au matin, le président du conseil, décidé à en finir avec l'obstruction, envoie dépêches sur dépêches aux députés de la majorité en les priant de se trouver tous le lendemain à la Chambre. Les députés arrivent en effet, mais ils ne peuvent rien voter. Les membres de l'extrême gauche parlent toujours. Ils parlent ce jour-là, ils parleront encore le lendemain et jours suivants jusqu'au 22. A la fin de cette séance M. Pelloux se lève et lit un décret qui proroge la session jusqu'au 28 juin. Personne ne s'étonne. Mais, le lendemain, quelle ne fut pas la surprise dans toute l'Italie en lisant dans la *Gazzetta Ufficiale* un deuxième décret royal, par lequel on enjoignait l'application des mesures politiques que l'obstruction de

l'extrême gauche n'avait pas laissé voter par la Chambre ! Les protestations furent nombreuses et bruyantes, naturellement. Seuls les officieux justifiaient le décret. Mais eux aussi étaient obligés de reconnaître que jamais aucun ministre n'avait osé aller si loin que M. Pelloux. Depuis 1848, on n'avait pas promulgué moins de quatre-vingt-six décrets-lois en Italie. Mais ces décrets avaient tous été appliqués sous forme de *cadenas*, afin d'empêcher certaines spéculations à la veille d'une réforme fiscale. MM. Boselli et Sonnino s'en étaient servi aussi, dans ces dernières années, pour imposer, d'une façon plus ou moins déguisée, des charges nouvelles aux contribuables. Mais ils n'étaient jamais sortis, eux non plus, du domaine de la finance. Malgré cela, tous les hommes les plus éminents du parti conservateur, tels que MM. Colombo, Luzzatti et Prinetti, avaient protesté avec une extrême vivacité. M. Luzzatti, en s'élevant contre toute violation de la constitution, avouait que les ministres détruisaient par leurs procédés « le sentiment de la légalité qui est le sentiment de l'ordre dans la liberté ». De même, M. Prinetti proclamait que l'abus des décrets-lois ôtait leur prestige aux institutions parlementaires et apprenait au peuple à se méfier de la justice. Enfin M. Di Rudini, qui se fait un devoir de redevenir libéral toutes les fois qu'il tombe du pouvoir, ajoutait que les actes de MM. Boselli et Sonnino étaient illégaux et méritaient un blâme énergique. M. Di Rudini n'acceptait aucune excuse. « En mettant le pied dans cette salle, clamait-il, j'ai juré de respecter le statut du royaume. Aucun argument, aucun prétexte, aucune raison ne pourra me faire oublier ma promesse. »

Ces politiciens, qui protestaient de la sorte contre les ministres du Trésor et des Finances d'antan, accueillaient maintenant sans rien dire le décret-loi de M. Pelloux. Ils renouaient tous gaiement, pour les raisons que nous avons exposées plus haut, en parlant de MM. Sonnino et Di Rudini, à leur rôle d'avocats de la constitution et laissaient aux républicains et aux socialistes la charge de la défendre contre la nouvelle attaque du gouvernement. Il est nécessaire d'insister sur cette attitude de presque tous les politiciens les plus en vue des différents partis conservateurs. Nous pourrions ainsi nous rendre compte des grands progrès accomplis en peu d'années par les classes dirigeantes de l'Italie dans la voie de la réaction. N'oublions pas, en effet, que le statut italien avait été promulgué par le roi Charles-Albert pour les citoyens du Piémont, au milieu de la tourmente de 1848. Certes le peuple ne l'avait pas imposé à son souverain le lendemain d'une révolution triomphante. C'est le roi qui l'octroyait de son autorité quelques semaines après la révolution de février. Si Charles-Albert, cependant, avait résisté plus longtemps aux conseils avisés de ses ministres, le peuple n'eût pas manqué de lui arracher une constitution beaucoup plus libérale. C'était même là une source perpétuelle de chagrin pour les démocrates de l'époque, qui auraient voulu des garanties plus sérieuses pour le peuple contre les abus de la royauté. Quoi qu'il en soit, le statut piémontais, même avec ses lacunes profondes, même avec son Sénat nommé par le roi, apparaissait alors comme une conquête d'une portée incalculable. Au surplus, on pensait et on disait que, dans l'avenir, on n'aurait pas oublié d'y introduire toutes les modifications nécessaires. Cela paraissait alors fort naturel, et non seulement dans les rangs des progressistes, mais encore des modérés, qui ne tenaient pas moins que les autres au statut. Ils l'ont bien montré à plusieurs reprises en s'insurgeant contre les ministres du roi qui essayaient de sortir de la légalité.

Cet attachement à la constitution, loin de faiblir, s'accroît pendant la période du *risorgimento*. Cattaneo, Ferrari, Mazzini et leurs amis sont seuls à l'attaquer. Mais ils l'attaquent en tant que républicains, parce qu'ils rêvent plus de libertés que la monarchie ne semble pouvoir en donner. Ils l'attaquent

en précurseurs qui veulent marcher de l'avant, non pas en réacteurs qui en désirent plus ou moins ouvertement l'abolition. C'est seulement plus tard, tout près de nous, que cette idée se fera jour, lorsqu'aux enthousiasmes de l'époque héroïque et aux sacrifices des pères qui avaient rêvé et combattu pour l'indépendance, suivra le déchaînement des appétits chez les fils; lorsqu'on verra que le bilan de la nouvelle Italie, pillée et saccagée par une bande de voleurs, comme disait naguère M. Pantaleoni, se résume en une série de malheurs.

A l'intérieur, dans ses plus belles provinces, la misère chronique avec toutes ses suites douloureuses, émigration, mortalité et criminalité fort élevées. A l'extérieur, la défaite en Afrique et, depuis trop longtemps déjà, une alliance avec deux empires militaires, qui nous impose des sacrifices aussi lourds qu'inutiles. Le malaise économique pousse les paysans du Midi et du Centre à des révoltes périodiques et rend plus facile ailleurs l'organisation du prolétariat que soutiennent et encouragent dans son action politique beaucoup d'éléments échappés des autres classes. La moyenne et petite bourgeoisie, à part quelques villes industrielles, souffrent, à leur tour, à cause des impôts trop lourds et sont indignées par les gaspillages des pouvoirs publics dont elles ne profitent guère.

Vis-à-vis de cette éclosion subite de nouveaux partis, tels que le socialiste et le républicain (1), les classes dirigeantes ou, pour mieux dire, les diffé-

(1) A vrai dire, il y eut toujours des républicains en Italie, depuis l'époque, désormais fort éloignée, où Mazzini commença son apostolat pour l'indépendance. Mais, après 1870, lorsque Rome devint la capitale du royaume et que la monarchie parut à jamais enracinée dans la péninsule, un grand nombre des disciples de Mazzini finirent par s'y rallier. Les autres, ceux qui demeuraient fidèles à l'ancienne foi du Maître, voulant garder pure de toute compromission leur doctrine, se renfermaient en une intransigeance absolue. Ils se contentaient de bouder la monarchie, au lieu de se jeter dans la mêlée des partis. Ils allèrent jusqu'à proclamer l'abstention la plus absolue en matière électorale, ce qui ne pouvait que favoriser la propagande de leurs adversaires, en même temps qu'elle éloignait d'eux tous les hommes d'action. C'est ainsi que petit à petit les disciples de Mazzini étaient réduits, vers 1885, à une poignée d'hommes à Florence, à Milan, à Rome et partout ailleurs, excepté dans les Romagnes, où existaient toujours des cercles et des associations politiques en assez grand nombre. Ici il n'y a pas seulement un brillant état-major, mais aussi des troupes derrière les chefs. Et c'est justement pour cela que, dans les Romagnes, on n'écoute point les conseils des vieux doctrinaires qui prêchent patiemment l'attente; mais on s'agite, au contraire, on vote et on nomme des députés d'extrême gauche. Cette contradiction, cependant, entre l'abstention des républicains des autres provinces et la participation aux luttes électorales des républicains des Romagnes ne pouvait ajouter aucune force au parti. Il est même arrivé qu'à un certain moment il n'y avait plus de parti, mais seulement des groupes séparés qui, faute d'entente, de programme et d'argent, allaient tous à la dérive. C'est alors que de Milan partit l'initiative d'une nouvelle organisation. Il y avait là des jeunes fatigués d'attendre la République sans rien faire pour culbutter la monarchie. Ces jeunes s'étaient aperçus aussi du vide de l'ancien programme qui demeurait étranger aux grands problèmes sociaux de notre époque. Petit à petit ils avaient abandonné l'unitarisme de Mazzini pour adhérer au fédéralisme de Charles Cattaneo. Loin de répudier la lutte électorale, ils étaient d'avis qu'il fallait envoyer siéger à la Chambre et dans les Conseils municipaux le plus grand nombre possible des leurs. Pour tout dire, en un mot, à part l'identité du titre, c'était un nouveau parti qu'ils prétendaient fonder, avec une organisation nouvelle et un nouveau personnel. La tentative était heureuse. Elle surgissait à son heure, et en peu de temps, tout autour du noyau central de Milan, venaient se grouper en nombre les autres groupes; le parti était constitué. Il avait des journaux, dont un quotidien dans la capitale de la Lombardie, une caisse qui recevait les cotisations des groupes, un Comité homogène à sa tête et plusieurs Comités régionaux au-dessous de lui. Voilà le parti républicain auquel

rentes coteries qui s'alternent au gouvernement, ont perdu contenance. Incapables de se régénérer et peu disposés à sacrifier leurs ambitions autant que leurs intérêts, les hommes hissés sur le bouclier par ces mêmes coteries songent alors à se défendre contre l'ennemi qui menace leur pouvoir. Ils savent que leur force réside dans l'insouciance des masses. Que les radicaux, les socialistes et les républicains parviennent jusqu'aux couches les plus modestes de la population, qu'ils les éclairent et les poussent à participer d'une manière active à la vie politique et ce sera fini de la domination trentennale des anciens groupes. Une fois le danger constaté, il n'y a plus qu'un pas à franchir, lorsqu'on est rompu à tous les arbitres, pour prendre l'offensive. C'est ce que le cabinet Pelloux et ses amis ont tenté. Les libertés politiques dont le peuple italien avait joui jusque-là, n'avaient jamais été grandes. Mais elles paraissaient encore trop larges dans les sphères gouvernementales, puisque les partis de la démocratie ne cessaient d'en profiter. Il fallait donc étouffer dans l'œuf tous les germes de révolte morale en supprimant vite, d'un seul coup, ce qui restait debout de la vieille constitution de Charles-Albert. Le statut était indispensable il y a cinquante ans, lorsque c'était la royauté qui abusait du pouvoir contre les classes les plus élevées, ambitionnant d'y participer. Aujourd'hui la couronne, loin de les menacer, fait cause commune avec l'aristocratie et la riche bourgeoisie. C'est le peuple, au contraire, qui gronde et exige des droits en se réclamant du statut. Voilà ce qu'on pouvait lire entre les lignes des journaux officieux, il y a à peine quelques mois. Or prenez un soldat du tempérament de M. Pelloux. Mettez-lui cette idée dans la tête et bombardez-le président du conseil. A la moindre agitation, sa première pensée sera d'en faire une application immédiate. Et s'il rencontre de l'opposition, tant pis; il insistera coûte que coûte, il donnera tête baissée, sans jamais regarder autour de lui, jusqu'au bout, dût-il se précipiter dans un gouffre sans fond. C'est ce qui arriva.

En quatre semaines d'efforts ininterrompus, quoique soutenu par une majorité énorme, il n'avait réussi à arracher aux résistances de l'extrême gauche qu'un seul article. Proroger la Chambre, promulguer par voie de décret les dispositions contenues dans le projet, dut paraître un coup de génie à M. Pelloux, d'autant plus que tout cela a pu se faire en un trait de plume. C'est encore beaucoup qu'il ait promulgué le décret avec la clause qu'il aurait force de loi seulement à partir du 20 juillet.

Le décret contenait neuf articles. Le premier donnait à la police la faculté d'interdire les réunions qui lui sembleraient de nature à troubler l'ordre public et punissait ceux qui auraient contrevenu à ces arrêtés d'une amende de deux mille liras ou d'un emprisonnement d'un mois. L'article 2 établissait des pénalités analogues contre ceux qui auraient exhibé en public des emblèmes séditionnels. L'article 3 autorisait la dissolution, par décret ministériel des associations tendant à la suppression de la Constitution, de l'État et de l'ordre social (c'est-à-dire des socialistes, des républicains et des cléricaux intransigeants (1) en tant que partis organisés). Un appel pouvait être fait contre le décret ministériel. Il n'était suspensif qu'en ce qui touchait la confiscation de la propriété des associations dissoutes. L'article 4 punissait d'un emprisonnement de six mois et d'une amende de 3.000 liras les promoteurs de grèves parmi les employés du chemin de fer, des postes, des

nous faisons allusion plus haut et dont nous parlerons encore dans la suite de cette étude.

(1) Ce sont les cléricaux partisans du pouvoir temporel du pape et, partant, adversaires de la monarchie de Savoie qui aurait usurpé, selon eux, les droits du Saint-Siège.

télégraphes, du gaz et de l'éclairage électrique. Les employés de l'Etat qui, au nombre de trois ou davantage, se mettaient en grève, en vertu d'un concert préalable, étaient punis de trois mois de prison et d'une amende de 1.000 lires. L'article 5 rendait les auteurs de publications incriminées et leurs collaborateurs solidairement responsables avec le gérant. L'article 6 rendait les propriétaires et les imprimeurs de journaux solidairement responsables du paiement des dommages et intérêts, frais et amendes infligés pour des articles publiés par leurs journaux. Les articles 7, 8 et 9 concernaient enfin la diffamation, les comptes rendus des procès en diffamation et les procès de lèse-majesté concernant des souverains étrangers.

Il n'est pas nécessaire de commenter ces articles pour mettre en lumière tous les pièges, toutes les criminelles atteintes envers les citoyens. Si la Chambre italienne avait eu quelque dignité, elle n'eût pas manqué de renvoyer à la caserne le général qui osait imposer, par décret, l'application de pareilles monstruosité juridiques. C'est le contraire qui eut lieu. Le 18 juin, le Parlement ouvrait ses portes, et M. Pelloux lui présentait le décret en question, expliquant comment il avait été obligé par l'extrême gauche à prendre cette mesure extraordinaire. Le président du Conseil ajoutait immédiatement : « Nous espérons que la Chambre approuvera ce que nous avons cru devoir faire, afin d'atteindre le but que nous nous proposons. En ce qui concerne la substance même du droit, nous vous prions de délibérer, le plus tôt possible, afin de démontrer que les pouvoirs de l'Etat peuvent fonctionner régulièrement. Et nous vous demandons de renvoyer le décret à la commission qui a déjà examiné les mesures politiques. » La Chambre, naturellement, s'empressa de voter par 208 voix contre 138, le renvoi du décret à la Commission des mesures politiques avec un bill d'indemnité pour le ministère.

Ce vote acquis, il eût été sage, de la part du gouvernement, de suspendre les hostilités. Il était évident que, s'il n'avait pas eu le dessus jusque-là dans sa lutte contre l'obstruction, le succès ne pouvait que rendre plus hardis les députés de l'extrême gauche. C'était même de l'intérêt de la majorité de ne pas laisser durer plus longtemps ce spectacle d'impuissance et de tumulte qui donnait une bien pauvre idée de la sagesse ministérielle et en même temps compromettait les institutions parlementaires. Mais M. Pelloux n'était pas de taille à suivre et même à comprendre les avantages d'une pareille conduite. D'un autre côté, M. Sonnino, qui demeurait le leader de la majorité, n'avait aucun intérêt à changer d'attitude. Escomptant toujours la succession de M. Pelloux, il voulait lui faire tirer quelques autres marrons du feu avant de le renverser. La facilité, par exemple, avec laquelle l'extrême gauche avait pu tenir en échec le ministère, prouvait que le règlement de la Chambre était trop doux. Le président, à côté du simple rappel à l'ordre, devait pouvoir prendre d'autres mesures, toutes les mesures mêmes qui se trouvaient inscrites dans les règlements des parlements étrangers, afin d'assurer la marche régulière des discussions. C'est M. Sonnino en personne qui se chargea de cette besogne. Et en bon *forcaiolo*, c'est-à-dire en réactionnaire à tout crin, il présente des modifications telles au règlement que, si la Chambre réussit à les voter, la minorité ne gardera plus que le droit de se faire expulser en masse de la salle *manu militari*. C'est la véritable muselière pour tous les membres de l'opposition, la guillotine sèche appliquée au parlement. M. Pelloux, toutefois, n'a garde de se solidariser avec le sombre Deibler du centre. Il patronne le nouveau règlement et le fait inscrire sans délai en tête de l'ordre du jour de la Chambre sans s'apercevoir qu'aussitôt close une période d'obstruction à outrance, il allait en ouvrir une autre plus violente encore.

C'est le 30 juin que les députés sont appelés à discuter la proposition de M. Sonnino. L'extrême gauche est tout entière à sa place, et, aussitôt que le président Chinaglia déclare ouverte la séance, les socialistes réclament l'appel nominal pour savoir si la Chambre est en nombre. Cela ennuyait fort le président, mais le règlement reconnaissait ce droit à l'extrême gauche et on ne pouvait pas empêcher celle-ci de le faire valoir. Ce premier appel fini, M. Chinaglia, avec un profond soupir de soulagement, ordonne au secrétaire de procéder à la lecture du procès-verbal de la séance précédente. Pendant la discussion, ou, pour mieux dire, pendant la tentative de discussion du projet concernant les mesures politiques, personne n'avait jamais rien objecté à cette lecture que personne non plus n'écoute. Mais, cette fois-ci, l'obstruction fonctionne avec plus de précision, d'autant plus que M. Pelloux n'a devant lui aucune échappatoire. L'article 61 de la Constitution dit que « le Sénat et la Chambre des députés déterminent au moyen d'un règlement intérieur la forme en laquelle ils exerceront leurs attributions ». Il n'y avait donc pas de danger qu'une intervention du roi vint abrégier ces débats. C'est bien la Chambre qui doit voter son nouveau règlement comme elle avait voté l'ancien, et le but pour l'extrême gauche c'est d'empêcher le vote par tous les moyens. Aussi les députés socialistes et les républicains demandent cette fois qu'au lieu d'approuver le procès-verbal par assis et levé, comme de coutume, on procède à un deuxième appel nominal. C'est encore leur droit. Mais M. Chinaglia refuse. Les socialistes descendent alors en protestant dans l'hémicycle, et sur leur chemin lancent de bruyantes invectives au président dont la conduite le rendait indigne à leurs yeux de diriger plus longtemps les débats. Les amis de M. Sonnino et d'autres ministériels abandonnent aussi leur place. Les deux courants hostiles se rencontrent, s'insultent réciproquement; puis on vient aux poussées, aux coups de poing et aux gifles. Le président, après avoir cassé sa sonnette sans parvenir à se faire entendre, met son chapeau et la séance est suspendue.

Si M. Chinaglia, une fois retiré dans les salles de la présidence, avait songé que, en tant que chef de l'Assemblée législative, il devait commencer par respecter le premier le règlement, peut-être que tout se serait arrangé à la reprise de la séance. Mais M. Chinaglia, avant d'être porté à la présidence par la majorité, était, lui aussi, un des plus chauds partisans de la symbolique muselière sonninienne. Partant, loin de revenir sur sa décision et d'accorder l'appel nominal demandé avec raison par l'extrême gauche, il persiste à refuser. Pourquoi était-il remonté alors à son fauteuil? Voilà ce que ses amis même lui reprocheront plus tard non sans vivacité. Pour l'instant on ne discute plus. On crie, on frappe avec force sur les pupitres, et, puisque tout cela ne suffit pas à mettre en fuite le président, quelques députés socialistes se précipitent sur les urnes ouvertes pour je ne sais plus quel vote : ils les renversent, les brisent et piétinent les bulletins. C'était le bouquet final qui couronnait le spectacle, comme dans tous les feux d'artifice dignes de ce nom. Le lendemain, un décret royal prononçait la clôture de la session parlementaire.

Nous voilà donc en vacances. Si le travail législatif devait se mesurer d'après les insultes et les corps-à-corps, jamais la Chambre n'en avait fait autant. En réalité, le bagage de la session était fort mince. M. Pelloux, après plusieurs mois de débats stériles provoqués par son ineptie et sa violence, pouvait se vanter de n'avoir réussi à faire passer aucun de ses projets. La réforme du règlement n'avait même pas été abordée et le projet dit des mesures politiques qui avait été promulgué par décret ne pouvait entrer en vigueur avant le 20 juillet.

En attendant cette date, le président du conseil pensa corser le pro-

gramme en faisant ouvrir une instruction contre les députés qui s'étaient rendus coupables du renversement des urnes. C'était aussi en quelque sorte une réponse au manifeste que l'extrême gauche venait d'adresser au pays pour expliquer sa conduite. Certes cela n'était pas arrivé sans force hésitations de l'autorité judiciaire. Les magistrats comprenaient à merveille que les articles 187 et 188 du Code pénal visant ceux qui ont usé de violence envers les membres du parlement pour les empêcher d'accomplir l'acte de leur office et troublé l'exercice des fonctions d'un corps politique ne pouvaient pas s'appliquer à des membres de la Chambre, en raison même de la gravité des peines comminées. Toutefois, à la longue, les pressions du ministre de l'Intérieur eurent raison de toutes les résistances du juge d'instruction. Le droit et, avec le droit, le plus simple bon sens recevaient une grave atteinte par ces poursuites; mais cela ne pouvait préoccuper en ce moment le gouvernement. Il s'aperçut de sa gaffe seulement quelques semaines après, en apprenant par la voie de ses journaux et de ses préfets que la comparution des élus socialistes en cour d'assises eût déchaîné un orage. Heureusement que les vacances touchaient à leur fin. Le ministère put ainsi se tirer, par un expédient, de l'impasse où il s'était engagé. « Il lança le décret de convocation des Chambres assez à temps pour que l'immunité des députés en temps de session vint couvrir les accusés et rendre caduque la procédure engagée contre eux. »

Cela fait un échec. Le deuxième avait été infligé au ministère par la cour de Cassation. Nous avons dit comment et pourquoi le décret-loi du 20 juillet ne pouvait pas être agréé par les tribunaux. Le ministère, naturellement, était convaincu de son illégalité autant que l'opposition. Cependant il croyait pouvoir l'imposer. Différents juges de paix, quelques tribunaux et, en dernier lieu même, la cour d'appel de Milan n'avaient pas hésité à se soumettre. Ils sont si indépendants, les juges! Par bonheur cette fois, la cour de Cassation osa tenir tête à l'exécutif et proclama bien haut l'illégalité du décret-loi.

C'était la fin. Toute l'œuvre du ministère s'écroulait, et au 15 novembre, date de la réouverture de la Chambre, M. Pelloux et sa fidèle majorité se voyaient ramenés à leur point de départ : *sicut erat in principio*. La leçon était dure. Mais vous vous tromperiez du tout au tout si vous pensiez que le cabinet va en profiter. Le gouvernement va récidiver tout de suite, au contraire. En revenant devant la Chambre, il remet immédiatement sur le chantier la proposition de M. Sonnino, concernant la réforme du règlement. Puisque la cour de Cassation nous a brisé dans les mains une arme redoutable contre les partis d'opposition en proclamant l'illégalité du décret-loi, pense le président du conseil, empressons-nous d'approuver la proposition Sonnino; puis, lorsque la Chambre sera convenablement bâillonnée, nous présenterons à nouveau notre projet en le faisant voter en un tour de main. Ainsi le but sera atteint quand même.

Cette malice, cependant, était trop grossière, pour que l'extrême gauche tombât dans le piège. Elle comprend que, si le gouvernement réussit à supprimer la liberté de la tribune, c'en est fini pour longtemps de tous les rêves chers à la démocratie. Dans une réunion plénière des trois groupes tenue sous la présidence du républicain Pantano, l'extrême gauche décide donc à l'unanimité de persister dans son attitude d'obstruction à outrance. Les journaux et les groupes politiques amis promettent de dédommager les élus dans la gêne (1) des frais d'un séjour prolongé à Rome; mais que pour l'instant personne ne bouge. Et la lutte s'engage.

La place nous fait défaut pour retracer tout au long les différentes phases

(1) Les députés italiens ne reçoivent aucune indemnité.

d'une discussion qui traînera pendant des mois sans jamais aboutir. De temps à autre, cependant, la Chambre redevient tranquille. Ce sont les séances où l'on expédie les affaires courantes. Des courts *intermezzi* rehaussés par l'écho des scandales de la *mafia* que met à jour le procès Notarbartolo. Nous avons même une petite crise ministérielle. Le général Mirri, dont le *Tempo* de Milan avait raconté les actes incorrects commis pendant son séjour en Sicile, en qualité de gouverneur militaire de Palerme, abandonne le portefeuille de la guerre.

Nous arrivons ainsi au printemps de cette année. La majorité parlementaire, obligée de constater une fois de plus son impuissance, s'irrite. Elle veut venir à bout, par n'importe quel moyen, des résistances de l'extrême gauche et songe à frapper un grand coup. C'est M. Cambray-Digny, député conservateur de Florence et dévoué suivant de M. Sonnino, qui va s'en charger. A cet effet, M. Cambray-Digny présente une motion par laquelle on charge la commission du règlement d'y introduire toutes les modifications qu'elle jugera nécessaires. La Chambre renonce au droit qui lui est reconnu par le statut de discuter son règlement.

C'est une véritable bombe qui éclate. L'extrême gauche s'abandonne aux protestations les plus véhémentes. Mais, entre temps, M. Pantano, le leader du groupe républicain, ne perd pas la carte. Il rédige à la hâte un ordre du jour demandant la convocation d'une Assemblée constituante et le remet à M. Colombo qui avait été porté à la présidence en place de M. Chinaglia. M. Colombo accepte cet ordre du jour et il en donne lecture à la Chambre; seulement, lorsque M. Pantano demande la parole pour appuyer sa proposition, le président refuse de le laisser parler, sous prétexte que la proposition est anticonstitutionnelle. M. Pantano n'admet pas cette objection. Il déclare que le président de la Chambre, ayant donné lecture de son ordre du jour, doit permettre, en conformité du règlement, que celui dont il émane puisse l'expliquer. Par conséquent, si M. Colombo ne lui donne pas la parole, il la prendra.

Vous voyez ça d'ici. M. Pantano debout à son banc commence son discours. Le président énervé élève la voix et fait rouler sa sonnette. Enfin, après quelques minutes il se déclare vaincu, se couvre et lève la séance au milieu du bruit dominé par les cris répétés de : *Vive la Constituante!* qui partent de l'extrême gauche. Ce cri était une trouvaille. On l'entendait retentir pour la première fois. Il devint vite un mot d'ordre pour tous les partis de la démocratie et souleva dans le pays un enthousiasme inconnu jusque-là.

Il faut dire aussi que la motion Cambray-Digny avait indigné pas mal de parlementaires modérés. Car non seulement on biffait d'un trait de plume par ce moyen l'article 61 de la Constitution; mais on prétendait abuser un peu trop de la force du nombre. Qu'était-elle, en effet, cette commission du règlement à laquelle M. Cambray-Digny voulait accorder le pouvoir d'imposer les mesures les plus draconiennes à l'ensemble des représentants? Un ensemble d'une douzaine d'élus tous ministériels dont M. Sonnino était *magna pars*. Or pouvait-on concevoir que l'extrême gauche laisserait voter une motion qui la mettrait à la discrétion de ce même Sonnino contre lequel elle luttait depuis si longtemps? Et, puisque cela n'était pas, pourquoi s'acharner dans un chemin aboutissant à de nouveaux scandales? Les scandales, disaient alors ces parlementaires craintifs et sages, ne servent qu'à augmenter la popularité de certains leaders des partis révolutionnaires. Tout cela était juste et vrai, mais il fallait en convaincre le gouvernement et sa majorité. La tâche était ardue, d'autant plus que M. Pelloux venait de gagner à sa cause le président de la Chambre. M. Colombo, en effet, qui jusque-là s'était tenu dans une prudente réserve,

affiche maintenant son intention de dompter par un stratagème la résistance de l'extrême gauche. Aussitôt la séance ouverte, M. Pantano se levait pour développer son ordre du jour. Le président lui refusait la parole et l'extrême gauche l'obligeait à suspendre la séance en renouvelant son cri de : Vive la Constituante ! La droite et le centre ripostaient par celui de : Vive le Roi ! ce qui pouvait sembler une fiche de consolation pour la majorité, mais ne faisait pas marcher la réforme du règlement d'un seul pas.

Las de cette comédie, MM. Colombo, Sonnino et Pelloux s'avisèrent alors de mettre en pratique le stratagème dont nous parlions plus haut. Le président aurait ouvert la séance, et à un signe parti de lui la majorité se serait levée pour approuver la motion Cambrai-Digny avant que personne de l'opposition eût eu le temps de demander la parole. Aussitôt dit, aussitôt fait. Seulement, le lendemain, il arriva que M. Ferri, déjouant l'habileté présidentielle, demanda la parole juste avant que la majorité fut debout pour voter. M. Colombo ne pouvait absolument pas se refuser de l'entendre. Le règlement était formel à ce propos. Il feignit cependant de n'avoir rien entendu et passa outre. On vote, et, lorsque l'extrême gauche s'aperçoit que le président la trompe de la sorte, elle éclate.

La séance naturellement est suspendue et renvoyée au lendemain. En attendant, la commission du règlement qui avait reçu, quoique par un vote irrégulier et, partant, illégal, pleins pouvoirs de la Chambre, s'empresse de le modifier en conformité des désirs exprimés par MM. Pelloux et Sonnino. Après quelques heures sa besogne est terminée, et M. Colombo est mis en possession de toutes les mesures les plus rigoureuses pour le cas où l'extrême gauche oserait encore faire des siennes. Par cette expression évidemment on voulait désigner les interruptions violentes et le refus d'obéissance envers le président au cours de la séance. Mais, lorsque le président n'est pas encore monté à son fauteuil et n'a pas encore prononcé la formule d'ouverture de la séance, le règlement ne peut rien. M. Colombo en fit l'expérience à ses frais. Car, le lendemain, aussitôt entrée dans la salle, l'extrême gauche commença à lui témoigner son profond mépris en le sifflant et en l'insultant de la façon la plus grossière. La tempête tombe enfin pour permettre à M. Ferri de faire une déclaration. Le député de Gonzaga dit que ni lui ni ses amis ne reconnaissent comme valable le vote qui avait eu lieu en violation des dispositions les plus claires du règlement. MM. Zanarierli et Gioletti, chefs de la gauche constitutionnelle et tous les deux anciens ministres, protestent à leur tour contre l'acte incorrect perpétré par le président et abandonnent immédiatement la salle.

Ne sachant comment se tirer d'embarras, M. Pelloux proroge une autre fois la Chambre. Encore quarante-deux jours de vacances, et nous voilà au 15 mai.

La séance ne sera pas longue. M. Colombo prie la Chambre d'approuver le procès-verbal de la séance du 3 avril. Un premier tumulte l'oblige à se couvrir. Une demi-heure après, il revient à la charge, et de nouvelles protestations, des invectives violentes partent des bancs des gauches indignées. Puis, lorsque les députés socialistes s'aperçoivent que M. Colombo est décidé à passer outre, en dépit de leurs réclamations, ils entonnent l'*Hymne des travailleurs*. Cet hymne écrit par Turati, les socialistes italiens le chantaient beaucoup dans le temps. Après les événements de 1894 et, en particulier, de 1898 il fut défendu partout. Il suffit de le fredonner sur une route solitaire de campagne, en rentrant à la ferme, pour que les pauvres paysans de la plaine du Pô ou des Romagnes soient condamnés à plusieurs mois de prison. Ne parlons même pas des villes où la surveillance des gendarmes est bien plus étroite. Eh bien, ces strophes enflammées qui disent les dou-

leurs et les espoirs du prolétariat italien, les députés socialistes les ont chantées en pleine Chambre. Ils inauguraient de la sorte, à leur façon, la nouvelle salle de Montecitorio dans laquelle la Chambre se réunissait, ce jour-là, pour la première fois.

Après une scène semblable le Gouvernement comprit qu'il n'aurait jamais le dessus. Il avait armé M. Colombo d'un règlement de fer, et au bon moment le président eut peur d'appeler les soldats pour expulser les perturbateurs. Il était donc inutile de continuer la lutte. Désormais il n'y avait que deux solutions possibles pour le cabinet Pelloux : ou s'en aller, ou dissoudre la Chambre. Dans un long conseil des ministres, ce fut ce dernier parti qui triompha. Les électeurs étaient convoqués pour le 3 juin. Le dimanche suivant devaient avoir lieu les élections du ballottage.

* * *

Ainsi, même dans sa défaite, M. Pelloux dérogeait à toutes les règles parlementaires. Acculé aux élections, il s'efforçait d'en amoindrir la portée et d'en restreindre les conséquences inévitables en ne laissant presque pas de temps aux partis pour se préparer à la bataille. Pour son bonheur l'opposition pouvait compter sur l'avantage d'une plateforme aussi simple et aussi claire que possible. Le chef du Gouvernement prétendait abolir la Constitution par voie de règlement. La minorité, au contraire, exigeait que les choses demeurassent dans le *statu quo ante*, et, pour atteindre son but, elle eut recours à l'obstruction. Les électeurs devaient donc se prononcer pour ou contre la conduite de l'extrême gauche, et le gouvernement ne pouvait se proclamer victorieux qu'à la condition d'infliger une solennelle *diminutio capitis* à la minorité obstructionniste. C'est à ce seul point de vue qu'il faut se placer pour juger les résultats des dernières élections italiennes. Toute autre interprétation serait erronée. Aussi il est absurde de s'étonner de l'écrasante majorité monarchiste revenue à la Chambre. Il faut connaître très peu l'Italie contemporaine et même ne pas la connaître du tout pour concevoir la possibilité d'un réveil de la conscience nationale capable de modifier foncièrement la physionomie du parlement en substituant une majorité antidynastique à l'ancienne. L'extrême gauche n'a jamais fait de pareils rêves. Elle espérait gagner tout au plus une douzaine de sièges. C'est trente que lui en assigna le suffrage des électeurs indépendants. Et, au lieu d'une victoire, ce fut un triomphe.

Les socialistes étaient seize dans l'ancienne Chambre. Ils sont trente-deux aujourd'hui, exactement le double. Les radicaux ont atteint le chiffre de 33, et de 29 les républicains. Dans son ensemble, si l'on y ajoute l'élection du forçat Jusain condamné pour des faits politiques, il y a deux ans, l'extrême gauche dispose maintenant de 95 sièges. Les voix ont augmenté dans la même proportion. Les radicaux et les républicains unis ont recueilli 429.753 voix, et les socialistes 245.841, tandis qu'en 1897 ces derniers ne disposaient que de 134.502 voix. Tous ensemble, les socialistes, les républicains et les radicaux ont réuni sur leurs candidats 345.594 voix, avec une avance de plus de quarante mille voix sur l'opposition constitutionnelle. Celle-ci n'a obtenu en effet que 303.891 voix. Enfin les ministériels, c'est-à-dire les candidats qui, pendant la campagne électorale, se sont déclarés partisans de la politique de M. Pelloux, ont réuni 644.425 voix. Ce chiffre, comme il est facile de le constater, est inférieur à celui des voix groupées par toutes les oppositions qui se tiennent à 649.485.

Ainsi donc, la grande victoire que les gazettes officielles proclamaient le lendemain du scrutin n'était qu'une petite malice pour masquer l'échec du

cabinet. Les chiffres que nous venons de citer nous apprennent encore que la fameuse abstention des cléricaux a cessé depuis longtemps. A part quelques villes importantes, telles que Milan, Rome, Turin et Gênes, presque partout ailleurs les cléricaux s'empressent de voter pour les candidats de la réaction. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer, comme vient de le faire notre ami Treves dans la *Critica sociale*, les statistiques des élections législatives et des élections administratives. On sait que pour ces dernières le pape ne défend pas aux catholiques de voter. Or, s'il était vrai que les cléricaux qui élisent les conseillers municipaux s'abstiennent quand il s'agit des députés, nous devrions constater un écart considérable entre les chiffres des votants pour les deux scrutins. Eh bien, il n'en est rien. Au demeurant, un jeune curé de la province de Crémone ne s'était-il pas réjoui publiquement d'avoir contribué à la chute de notre ami Bissolati, battu à Pescarolo par vingt-quatre voix? De même, n'étaient-ils pas des cléricaux militants les rédacteurs de la *Sicile Catholique* qui soutenaient à Palerme la candidature de l'ancien député et chef de la *mafia* Palizzolo?

Mais passons, car cela après tout n'a pas pu empêcher la défaite du gouvernement. M. Pelloux, cependant, espérait encore pouvoir garder son portefeuille. Certes il lui eût fallu parvenir à un compromis avec l'opposition, ce qui, à dire vrai, présentait quelques difficultés; mais tout n'était pas perdu encore. Il dépêcha donc dans ce but, avant la réouverture de la Chambre, M. Gallo auprès des leaders de l'extrême gauche pour s'entendre avec eux sur les conditions qu'ils posaient à l'abandon de l'obstructionnisme.

La réponse de Costa, Pontano et Basetti fut sèche. Ils auraient renoncé à l'obstruction lorsque le gouvernement renoncerait à ses mesures politiques contre les droits des citoyens et à son règlement-bâillon. Pouvait-il, le président du conseil, se soumettre de la sorte? Il l'eût fait, cependant. Mais ses collègues Carmine, Visconti-Venosta et Bonasi, en hommes de la vieille droite, lui déclarèrent net qu'ils n'accepteraient jamais de passer sous les fourches caudines de la minorité révolutionnaire pour rester au pouvoir. C'est alors que M. Pelloux se décida à aller porter au Quirinal les démissions du cabinet.

La combinaison Saracco qui lui succéda avait déjà tracé devant elle son chemin : Ramener l'ordre dans les discussions parlementaires et le calme dans le pays, profondément troublé par les atteintes continuelles à la liberté de la part des fonctionnaires de M. Pelloux. Pour ce qui concerne la tranquillité des séances de la Chambre, il l'obtint du jour au lendemain, en renonçant définitivement au règlement forgé par M. Sonnino, qui, du reste, n'avait jamais été appliqué. M. Villa, porté à la presque unanimité à la présidence de la Chambre dans un but d'apaisement, avait déclaré que dorénavant, au début de chaque législature, les députés seraient appelés à voter leur règlement. Par conséquent, il nommait une commission dans laquelle étaient représentés tous les groupes de la Chambre pour rédiger celui de la législature que la parole du roi venait d'inaugurer. Cette commission se mit à l'œuvre et tomba vite d'accord. Le nouveau règlement ne diffère de l'ancien que sur quelques points. Mais les droits des minorités y sont sauvegardés, tout en supprimant un certain nombre d'appels nominaux qui auparavant étaient obligatoires et ne faisaient que retarder inutilement les discussions.

L'ère des violences était close. L'extrême gauche sortait de la lutte avec tous les honneurs. Elle était renforcée au point de vue du nombre, mais son autorité dans le pays et dans la Chambre s'était accrue en proportions bien plus grandes encore. Elle avait sauvé le peu qui restait en Italie des libertés constitutionnelles et par-dessus tout la liberté de la tribune.

Je sais que cela n'a pas d'importance pour quelques publicistes qui persistent à se moquer du parlementarisme et s'obstinent à y voir, à côté de

défauts réels, beaucoup de maux imaginaires. Mais les Italiens qui vivent dans une perpétuelle alerte; nos propagandistes ballotés entre la prison et l'exil; nos ouvriers qui voient leurs syndicats et leurs coopératives brisés par un simple décret des préfets et souvent même par une simple ordonnance de police; nos paysans, enfin, qui ne peuvent se mettre en grève, parce que les soldats non seulement les arrêtent par bandes, mais prennent aussi leur place en faisant la moisson pour les propriétaires; tous ces vaincus qui tendent à s'émanciper et sentent que dans la pleine liberté de leur parole et de leur action est le véritable salut; tous ces lutteurs obscurs, mais remplis d'espérance et de vaillance accompagnaient de leurs applaudissements la campagne de l'extrême gauche. Et ils ne se trompaient point.

G. PINARDI.

P. S. — Cet article était écrit et composé depuis longtemps lorsqu'arriva la nouvelle de l'assassinat du roi Humbert. Nous n'avons pas à apprécier ici cet acte dont l'inutilité crève les yeux. Disons seulement que la presse réactionnaire de l'Italie s'est empressée de demander et continue à demander des lois d'exception contre tous les partis avancés. Cette presse est la même qui dans le temps soutenait le cabinet Pelloux. Condamnée par le libre suffrage des électeurs, elle essaie de prendre aujourd'hui sa revanche en exploitant d'une façon ignoble le crime de Bresci. Et elle réussirait certainement dans sa tentative, si l'extrême gauche n'était pas si nombreuse. C'est donc encore grâce aux représentants des partis populaires que l'Italie échappera au danger de nouvelles lois scélérates. Cette circonstance en dit long sur la différence des résultats entre la propagande socialiste et la propagande *par le fait*.

G. P.

LES ÉVÉNEMENTS D'ITALIE

Je n'apprends rien de nouveau aux lecteurs de *l'Humanité Nouvelle* en leur disant qu'il est extrêmement difficile d'apprécier à leur juste valeur les événements du jour. La mort du roi Humbert pourrait être le point de départ d'une nouvelle politique de l'État Italien, et elle pourrait bien n'être qu'un incident insignifiant et sans aucune portée historique. Dans le premier cas, la nouvelle politique pourrait être soit une politique de réaction, soit une politique de réforme : le même fait peut avoir des conséquences tout à fait opposées. Il y a des chances pour l'une et pour l'autre, et il est difficile de prédire lequel des deux courants prévaudra. Il est même difficile de répondre à cette simple demande : si la tragédie de Monza a renforcé ou affaibli le sentiment monarchique chez le peuple italien. Peut-être que, en cela, l'effet immédiat est bien différent de l'effet permanent. De prime abord, le peuple qui sympathise avec toutes les victimes, et qui a une horreur sacrée qu'on touche aux chefs redoutés de l'État, a largement manifesté son affection pour la famille royale ; peut-être demain, la première impression étant effacée, on songera aux épisodes principaux du règne d'Humbert I^{er}, à la malheureuse aventure africaine, aux journées de Milan, à la grâce donnée à l'assassin de Cavalotti, à l'atroce persécution des anarchistes les plus inoffensifs, et on s'expliquera l'acte de représailles qui vient d'être accompli, en se souvenant du vieil adage : « La violence appelle la violence. » Chose peu logique, mais qui arrive toujours : l'appréciation définitive de l'événement du 29 juillet dépend non pas autant de réflexions sur les actes du roi Humbert, que des actes de son successeur. Si celui-ci parvenait à gagner l'amour du peuple (chose bien difficile par le temps qui court), le peuple garderait l'aversion du régicide ; au cas contraire, les nouvelles plaintes de la nation italienne se confondant avec les plaintes anciennes, on pourrait en arriver à regretter de ne pas avoir saisi l'occasion favorable pour un changement de gouvernement.

Le roi mort n'était pas ce qu'on appelait autrefois un tyran. S'il a permis à maintes reprises la violation de la Charte, s'il a substitué de temps à autre son autorité à celle du Parlement, s'il a accordé tout son appui à des malfaiteurs comme Crispi et à des violents comme Rudini et Pelloux, il n'a pas voulu passer le Rubicon et remplacer le régime constitutionnel par le régime absolu. Je dis qu'il ne l'a pas voulu, parce qu'il est avéré qu'on lui avait conseillé le coup d'État. En mai 1898, notamment, on n'attendait au Palazzo Braschi qu'un mot de lui ; tout

était préparé pour le changement de régime. Tout dernièrement, après les élections générales, le ministère Pelloux ne demandait qu'à poursuivre la réaction à tout prix. Non seulement dans les sphères gouvernementales, mais aussi dans la presse et dans l'opinion publique, l'idée s'était répandue que, pour alléger les charges de la population et en adoucir les souffrances, il fallait se débarrasser de la bande des politiciens par la suppression même de la Chambre et confier entièrement la direction du gouvernement à un homme placé au-dessus de toutes les ambitions et de toutes les convoitises.

C'est là la vieille conception gouvernementale que le peuple garde toujours au fond de son âme, ou plutôt qui revient à cause des désillusions amères causées par le système parlementaire, qui, comme tous les régimes transitoires, semble avoir tous les défauts du despotisme et aucun de ses menus avantages. L'illusion de pouvoir vivre mieux sous un régime absolu est entretenue en Italie par la comparaison entre le gouvernement constitutionnel d'*aujourd'hui* et le régime despotique d'*hier*; car on ne songe pas à ce que serait *aujourd'hui*, étant données la complication de la machine gouvernementale et administrative moderne et l'étendue du territoire, un gouvernement absolu italien, mais on songe seulement à ce qu'étaient les monarchies absolues des Bourbons, des Papes, etc. Il n'est pas douteux qu'un gouvernement absolu de l'Italie tout entière ne saurait être ni aussi peu coûteux ni aussi paternel que l'étaient les monarchies déchues en 1860. Mais le peuple ne réfléchit pas à tout cela, et, en dehors des gens qui ont des opinions politiques bien arrêtées, la multitude, sans distinction de classes, a conçu en Italie une antipathie cordiale pour le parlementarisme : elle le déteste pour sa corruption et pour sa faiblesse, sans s'apercevoir que l'une et l'autre sont, en définitive, l'effet du despotisme, et non pas de la faiblesse du gouvernement central.

Le roi Humbert, plus avisé que beaucoup de ses conseillers, ne voulut pas prendre sur lui la responsabilité d'une vraie trahison et des désillusions qui n'auraient pas manqué de s'ensuivre : il consentit à toutes les violations des libertés constitutionnelles que ses ministres lui demandèrent, mais il recula devant un acte formel d'anéantissement de la Charte.

Il en résulta un état de choses tout à fait anormal, un contraste continu entre les apparences et la réalité, entre l'*état de droit* et l'*état de fait*, une incertitude, une inquiétude permanente dans tous les esprits, qui vivaient et vivent encore dans l'attente d'événements extraordinaires, « d'une violence d'en bas ou d'une violence d'en haut », ainsi que me le disait un des députés les plus influents de la majorité parlementaire.

Je crois pouvoir rapporter à cet état des esprits la cause principale de l'événement du 29 juillet 1900.

Ce n'est peut-être pas la « secousse » qu'on attendait, mais c'en est une. On a proclamé à tous les vents qu'il fallait des actes d'énergie pour que le peuple italien pût sortir de l'état d'avilissement où il gît; que la nation était responsable de tous ses maux, parce qu'elle se laissait corrompre par les politiciens et demeurait inerte à toutes les hontes, insensible à toutes les turpitudes.

Ces accusations contre la nation étaient formulées précisément par les hommes qui pesaient le plus sur elle, par les principaux auteurs responsables des malheurs et de la déchéance de notre pays. Depuis 1860 (j'ai montré cela dans un volume auquel je prends la liberté de renvoyer le lecteur désireux de preuves) une cohue de politiciens, d'affairistes, d'agioteurs, d'entrepreneurs de travaux publics et autres exploiters *ejusdem farinae* s'était jetée sur le gouvernement central et sur les administrations locales et avait sucé le meilleur sang des veines de la nation. Le gouvernement n'était que le mandataire de ces *consorterie* et un instrument de leur convoitise et de leur ambition insatiables. Dans les premières années du nouveau règne, il y avait encore un certain nombre de révolutionnaires sincères, jouissant d'une grande popularité, et qui opposèrent une forte résistance aux abus du pouvoir. La génération de 1860 une fois disparue, le gouvernement tomba entièrement entre les mains d'aventuriers et de criminels, qui s'en donnèrent à cœur joie, réduisant presque le pays à la banqueroute et au servage.

Le socialisme surgit principalement de la révolte populaire contre les *consorterie* dominantes; du moins, il dut à une telle révolte ses succès les plus éclatants, dans la propagande et aux élections politiques. Les dernières élections générales au nord et au sud, toute proportion gardée, ont été une réelle insurrection populaire contre la corruption politique. On a vu des hommes d'ordre, employés et magistrats, donner leurs votes aux socialistes pour combattre un malfaiteur notoire, que le gouvernement déclarait être son candidat. Certain préfet de police paraît avoir favorisé secrètement la réussite du candidat socialiste par dégoût contre les forfanteries du candidat ministériel. Aussi les dernières élections générales ont été le signal d'un réveil de la conscience populaire, un acte véritable d'énergie, qui paraissait devoir imprimer une nouvelle direction à la politique du gouvernement.

Le régicide a été accompli dans un moment où semblait s'opérer le changement d'orientation de la politique gouvernementale, et il sera sans doute exploité par les bandes noires pour empêcher ce mouvement, reprendre possession du gouvernement et y continuer leurs exploits.

C'est pourquoi les partis républicain et socialiste l'ont stigmatisé dans les termes les plus sévères.

Quant aux anarchistes, je sais bien qu'il y en a qui l'ont réprouvé publiquement, et il y en a aussi qui l'ont réprouvé dans leur for intérieur et en toute sincérité. Mais il faut dire que la situation des anarchistes est tout à fait particulière en Italie. Ils sont en état permanent de guerre avec la police. Ils sont soumis à des lois spéciales, à des mesures particulières de surveillance; à un traitement tellement sévère, injuste et inique, qu'ils sont nécessairement poussés à la violence. Leurs journaux sont invariablement saisis, leurs groupes sont dénoncés comme étant des associations de malfaiteurs; personnellement, il suffit d'être anarchiste, pour être traqué par la police pendant toute sa vie, privé de travail, jeté en prison, traîné au *domicilio coatto*.

Dernièrement encore les anarchistes essayèrent de reprendre une propagande pacifique, préconisant l'organisation économique de la

classe ouvrière pour l'amélioration des conditions du travail. Le principal inspirateur de cette nouvelle tactique fut E. Malatesta et son organe, l'*Agitazione* d'Ancône. Vous savez ce qui advint. Malatesta et ses amis furent arrêtés, poursuivis pour crime d'*association de malfaiteurs*; et, bien qu'ils eussent été exonérés de cette accusation (les magistrats reconnaissant leur haute honorabilité), ils furent envoyés au *domicilio coatto*, d'où Malatesta s'évada, tandis que Smorti et d'autres y sont encore. Ces violences ne peuvent qu'engendrer des représailles telles que l'acte de Brescia.

A ceux donc qui se demandent pourquoi le régicide est commis de préférence par des anarchistes italiens, la réponse est dans les faits que je viens de narrer. Les anarchistes italiens, émigrant dans n'importe quel pays, trouvent ailleurs plus de liberté et plus de bien-être qu'en Italie. D'autre part, à la différence des émigrés d'autres pays, qui se naturalisent dans la contrée où ils émigrent, les Italiens, pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer, se sentent portés à se rapatrier. Mais en Italie on ne leur permet pas de vivre, de professer leurs idées, de jouir de la liberté relative qu'on accorde à d'autres partis politiques. Est-il étonnant si parmi eux se rencontre un homme qui s'érige en vengeur de tous ses camarades?

Hélas! il ne nous est même pas permis d'espérer que le gouvernement italien tire quelque profit de la leçon qui vient de lui être infligée. Il a encore une fois procédé à des arrestations en masse!

S. MERLINO.

LE PITTORESQUE

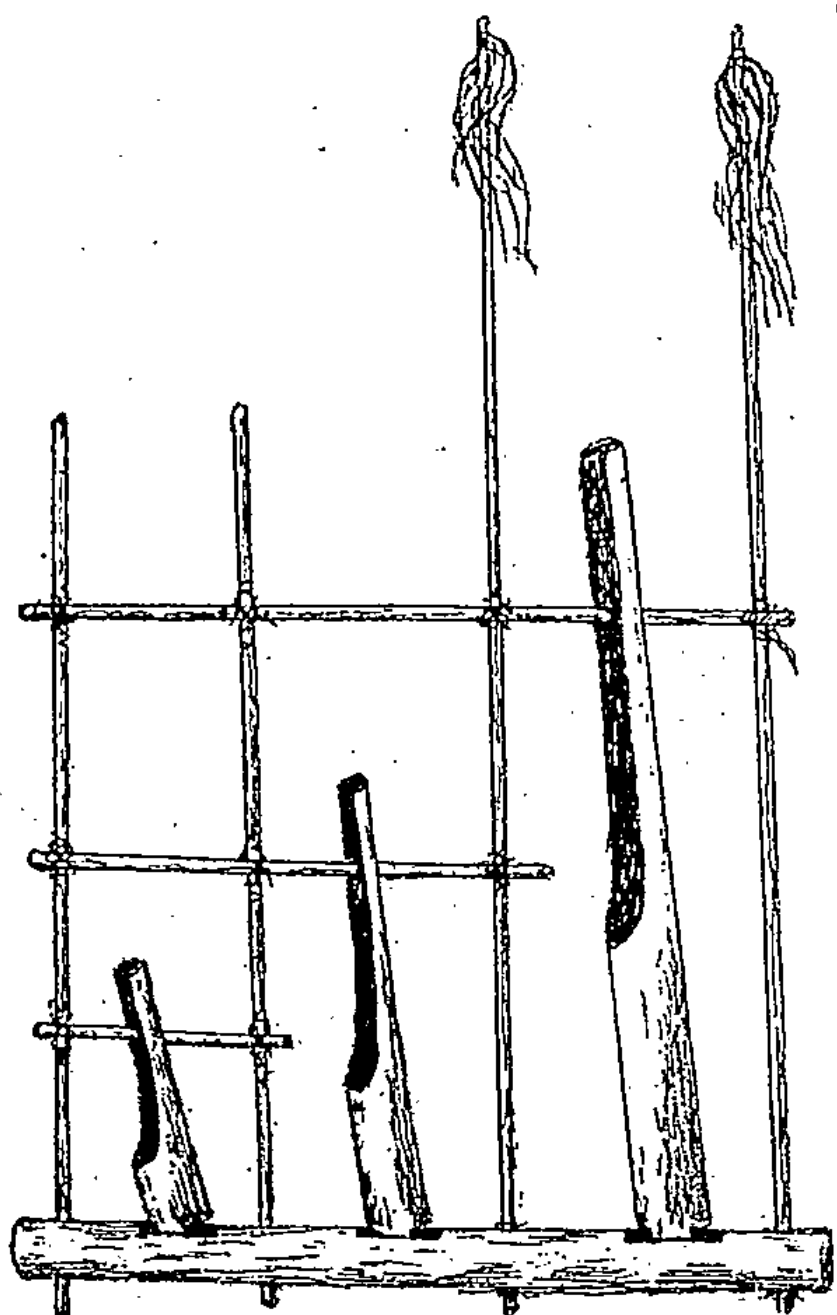
MUSICAL

A L'EXPOSITION

En vérité, le *pittoresque musical* est assez médiocrement représenté en cette Exposition de 1900! Des établissements forains où s'exhibent maintes excentricités exotiques accommodées au goût occidental je me suis désintéressé en entreprenant ce travail. Me voilà donc en quête d'instruments typiques, de chants un peu extérieurs à notre courante audition; et, partout, le produit commercial débordant, ayant refoulé l'objet d'art, j'erre, telle une âme en peine, à travers une cohue de négligeables brocanteurs. L'Océanie aurait dû m'offrir copieuse moisson; mais le bilan instrumental de cette partie du monde se chiffre par deux

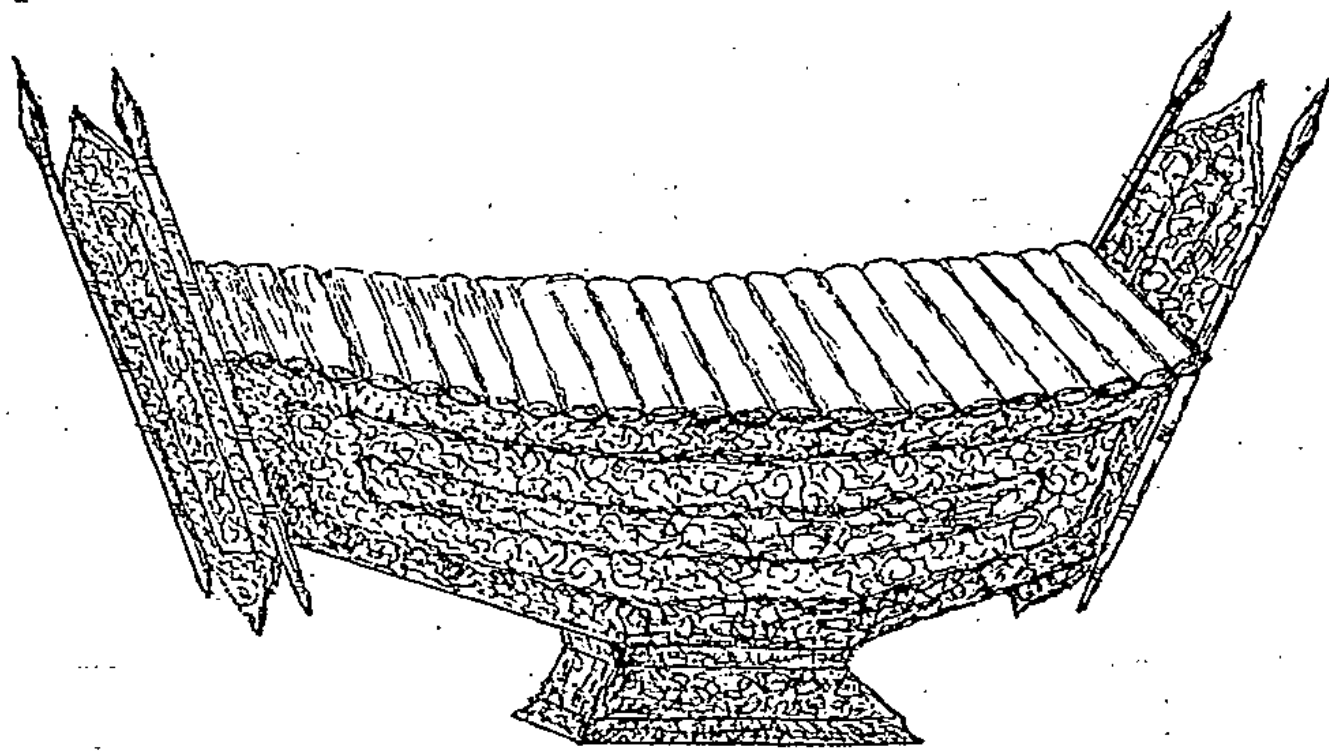
tambours des îles Marquises et par la reproduction, grandeur naturelle, d'une danseuse marquisienne aux jambes et au ventre scrupuleusement tatoués, aux mains et au front fièrement emplumés, gracieuse infiniment, quand même, et que volontiers j'eusse, ici, reproduite, n'était l'impossibilité d'emporter l'image de cette jolie créature: « Monsieur ne sait peut-être pas qu'il est interdit de faire des photographies? » m'intima un gardien devant lequel je prenais innocemment des notes, au pavillon de la Guinée!

Vers les Indes néerlandaises, je comptais retrouver quelque pièce de la magnifique collection d'instruments de musique javanais du Musée de la Haye: rien, ou presque rien! Un misérable déballage de tambours sans gloire, des échelettes de bambou, de rares et monstrueux polycordes et l'*Ang-Klang* national dont, en 1889, nous nous régâlâmes au Kampong de l'Esplanade des Invalides. L'*Ang-Klang* se compose, le plus souvent, de trois bambous de tailles différentes, évidés et encadrés dans un châssis, de telle sorte que, l'une des extrémités de chaque bambou étant maintenue par une des tra-



verses, l'autre, taillée *ad hoc*, puisse se mouvoir librement dans une courte mortaise ménagée, à cet effet, à la base de l'appareil qui, rythmiquement agité, produit un cliquetis musical point du tout désagréable. Les deux ou trois bambous de ce claquebois, propre à la race malaise, étant accordés en octaves, il est loisible de constituer tout un clavier d'*Ang-Klangs* duquel on joue comme du xylophone, sauf qu'on secoue, au lieu de frapper le corps sonore. En voici, justement, dont un comportant un jeu de huit suivi d'un jeu de dix *Ang-Klangs* de grandeurs croissantes ; ils sont enfilés sur une forte barre de bois que termine une chimérique tête de dragon.

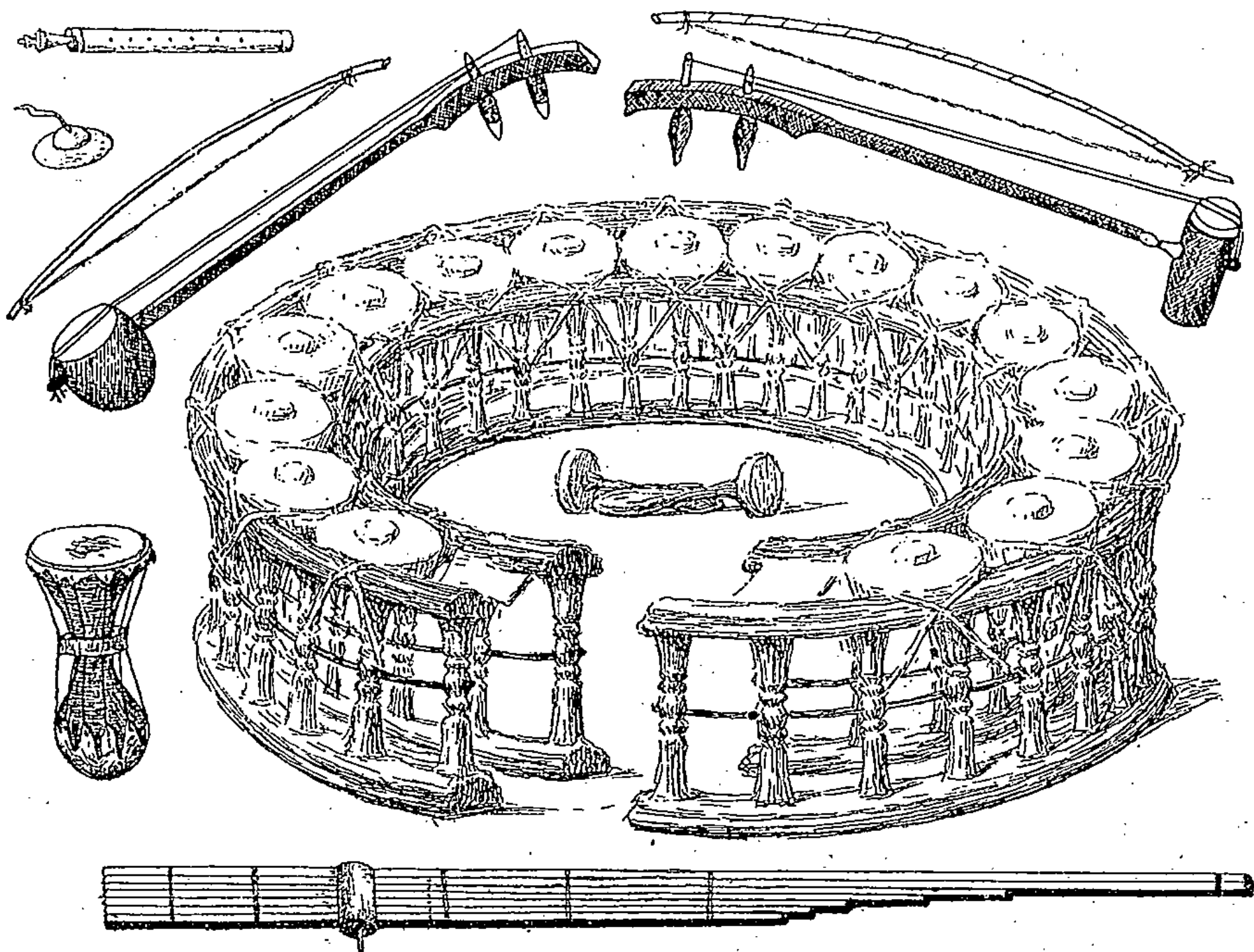
Aux Indes britanniques, même disette. Cependant, en montant dans une galerie affectée, autant qu'il m'a paru, au travail du bois, j'ai la chance de rencontrer un *harmonica de tambours* de connaissance, mon digne ami le colonel Olcott, dont Madras est, depuis longtemps, l'ordinaire séjour, m'en ayant, tout récemment, fait la complète description. Celui que j'ai sous les yeux, de provenance birmane, consiste en une moitié de tonneau cylindrique, aux douves curieusement sculptées, à la mi-hauteur intérieure duquel sont suspendus verticalement, en rang d'oignons, vingt et un petits barillets de dimensions graduées, aussi très ouvragés, recouverts d'une fine peau dont on règle l'intonation en y étendant un peu d'argile humide. Accroupi à l'intérieur de ce baquet sonore, l'exécutant frictionne, des doigts ou de la paume des mains, les tambourins, produisant un ronflement musical d'assez bon effet. Plus loin, dans une vitrine, s'allonge une grande flûte de roseau à six trous. Dans un coin s'empilent des tambours nombreux et de peu d'originalité. Au milieu d'un tas d'objets disparates c'est, encore, un long tricolore figurant un caïman en bois noir à tête dorée ; onze chevalets, ou plutôt onze touches, permettent à cet instrument de fournir une échelle assez complète. Mais le produit le plus intéressant de la facture birmane, dans cette galerie forestière, est un *harmonica* de fines lames de bambou, au corps complètement couvert de délicates sculptures dont le luxe contraste singulièrement avec la rusticité du *Balafon*, son frère, reproduit au début de cette étude. Malgré la difficulté grande, pour moi, de dessiner en hâte ce délicieux xylophone, je n'ai pas voulu en priver mes lecteurs ; le voici :



Vainement j'ai parcouru les galeries de l'exposition coloniale anglaise

je n'ai pu y découvrir le moindre spécimen de l'instrument national de l'Inde, la *Mahatî-Vînâ*, sorte de grand luth inventé, au dire de la légende, par le dieu Naréda, fils de Brahmâ et de Saraswati, déesse de la musique. Cette déconvenue m'eût rendu froid pour quelques penderies de tambours, timbales, grelots, etc., si je n'y avais aperçu le *Nyâstaranga*, organe sonore unique en son genre et dont nulle autre part on ne retrouve l'analogue. Son aspect est celui d'une petite trompette de cuivre, bien que, en raison de la façon dont on en joue, il n'offre rien de commun avec celle-ci. Ayant disposé un fragment de toile d'araignée sous le disque perforé, auquel on est tenté d'attribuer le rôle d'embouchure, le musicien applique ce disque sur l'un des côtés du cou, à l'emplacement correspondant aux cordes vocales et, soit en respirant fortement, soit en fredonnant un air, il provoque dans le tube des vibrations sympathiques rappelant assez le timbre des anches. En employant deux *Nyâstarangas*, un de chaque côté du cou, on augmente d'autant l'amplification du son. L'application sur les joues ou sur les narines donne, paraît-il, le même résultat; mais, de toutes façons, on rencontre peu de personnes capables de vaincre les difficultés qu'on éprouve à faire parler le *Nyâstaranga*.

Nos colonies d'Extrême-Orient, élégamment étagées sur le versant ouest du Trocadéro, couronnées par le temple cambodgien aux murs illustrés des plus pittoresques chorégraphies, nous dédommagent un peu de la pénurie des autres quartiers, au point de vue de nos recherches.



Comme les instruments de musique y sont, presque toujours, groupés en trophées, j'impose à mon illustration une disposition analogue,

prenant les types les plus importants, faute de pouvoir mieux faire. La plupart des instruments exposés à la section d'Indo-Chine sont d'origine étrangère. La Malaisie, l'Inde, la Chine et la Mongolie furent certainement mises à contribution par la très intense mélomanie annamite. Nos dicordes à archet, l'un ayant une noix de coco, l'autre un cylindre de bois de sycomore pour caisse de résonance, sont l'*Omerti* et le *Ravanastron* des Hindous; notre échelle circulaire de seize gongs, au milieu desquels l'exécutant se place pour les frapper des deux mains armées de percuteurs, est commune à l'Inde et au Siam: l'orchestre javanais en possède peut-être le prototype dans les divers éléments de son *gamelang*. Quant à notre petit tambour, au corps de terre cuite, il évoque, à la fois, le souvenir du *Derbouka* arabe et du *Tama* des Bambaras, précédemment décrit. Le seul *Khèn*, couché au bas de notre groupe, doit être regardé comme appartenant en propre à l'une des régions indo-chinoises; son principe de vibration repose sur l'anche libre, chacun de ces tuyaux étant pourvu d'une languette métallique actionnée par le souffle de l'instrumentiste. Je cède la parole à M. Delaporte dont la sagacité s'exerça sur place, à l'étude détaillée de notre *orgue-lao*:

« Les Laotiens aiment et comprennent la musique incomparablement mieux que leurs voisins les Annamites et les Chinois. Leur instrument le plus remarquable, particulier au Laos, se nomme *Khèn* (ses sons doux et mélancoliques rappellent les notes basses d'un hautbois joué avec une grande douceur). Il sert ordinairement à accompagner le chant. Parfois, dans les belles soirées ou les jours de fête, on rencontre des troupes de jeunes gens qui se promènent sur les chemins, jouant ensemble ou tour à tour. Le *Khèn* se compose d'un nombre pair de bambous accouplés, dont les nœuds ont été coupés intérieurement, et qui forment comme des tuyaux d'orgue. On en compte de dix à seize de grandeur progressive, attachés les uns aux autres et réunis vers le bas par un bambou plus gros qu'ils traversent perpendiculairement: ce dernier est muni, à l'une de ses extrémités, d'une petite embouchure semblable à celle d'une cornemuse, et communique avec tous les autres. L'instrument se tient entre les paumes des deux mains, qui embrassent le gros bambou, les doigts venant s'appuyer un peu au dessus et fermer les trous dont chacun des tuyaux est percé en cet endroit. Il résulte de cette disposition qu'on peut faire sortir autant de sons à la fois qu'il y a de trous bouchés. Pour bien remplir l'instrument, il faut déployer un souffle puissant. Aussi se contente-t-on de jouer le plus souvent une série d'accords à trois ou quatre notes, lentes et tenues, qui sortent avec beaucoup de douceur et accompagnent agréablement les chants ou récitatifs dont le rythme est presque toujours langoureux. Il y a des instruments de diverses grandeurs: les plus petits, à l'usage des enfants ont un mètre environ; les plus grands atteignent trois à quatre mètres, et dépassent en hauteur la plupart des salles des maisons; on est obligé de les tenir inclinés pour s'en servir. » Parlant, ensuite, d'un étranger rencontré à Bassac, M. Delaporte poursuit: « Grâce à lui, je pus recueillir exactement quelques airs qu'il me jouait sur une espèce de petite flûte nommée *cluï*, assez répandue au Laos. Les amateurs que

j'avais entendus jusqu'alors variaient et agrémentaient tellement leurs morceaux qu'il m'était impossible, au milieu de cette continuelle broderie, de démêler l'air primitif. L'artiste étranger, plus habile que ses rivaux, accentuait les airs d'une façon qui n'appartenait qu'à lui et leur donnait un charme particulier. »... « Parfois les deux instruments, le clui et le Khèn, se réunissent, l'un en jouant le chant, l'autre par une série d'accords cadencés formant l'accompagnement. Le duo n'est pas désagréable. Du reste, le lecteur pourra en avoir une idée approximative en supposant joué par un flageolet et un harmonium en sourdine l'air que je reproduis ici, d'après mon artiste de Bassac et un excellent joueur de Khèn qu'il m'amena un soir (1) ».

Allegretto semplice

CLUÏ

mf

RHÈN.

p

f

p

f

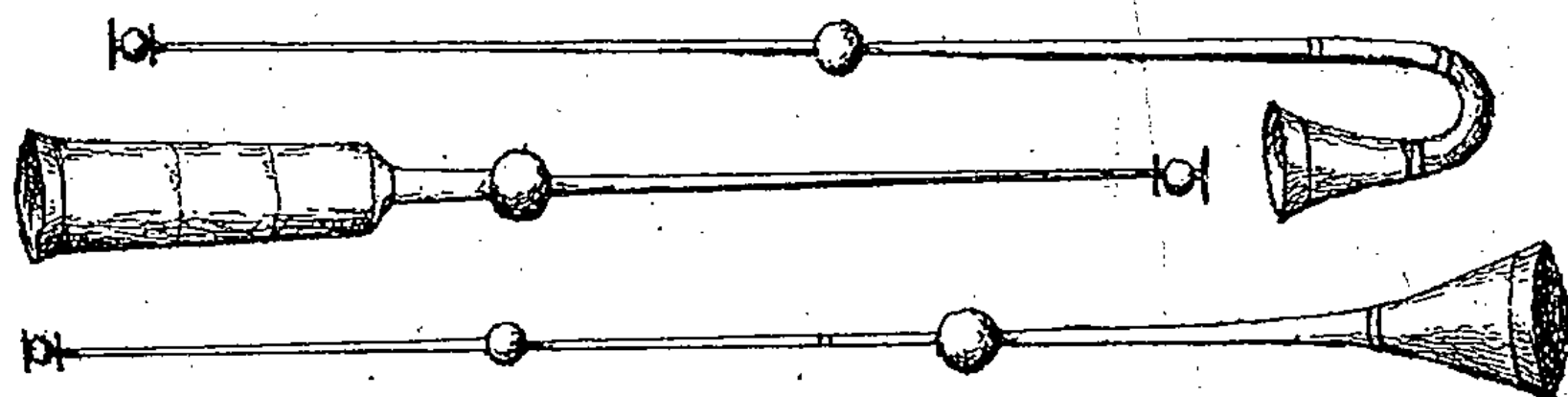
pp

PROCÉDÉ J. ROUSSET.

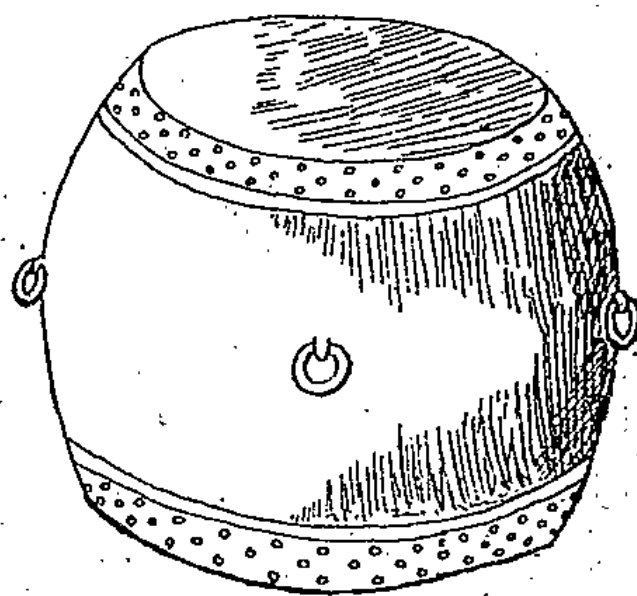
(1) *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, par Francis Garnier (Texte de M. Delaporte) (*Tour du Monde*, 1870-1871, t. II).

Cette pièce remarquable est infiniment intéressante, car elle réalise, avec originalité, l'harmonisation d'une mélodie issue de la gamme pentatonique dont la haute antiquité ne saurait être contestée. L'harmonie très simple, des *accords de sixte* alternés avec quelques *septièmes mineures* non préparées, fait usage de la *sensible (mi)* absente du chant; mais le quatrième degré (*si*) n'apparaît nulle part. De telles combinaisons sont-elles d'ordre courant au Laos, ou proviennent-elles de l'imitation de la musique occidentale? Questions graves que la nature essentiellement harmonique du *Khèn* semble résoudre dans un sens favorable à la personnalité créatrice laotienne. Or, le fait, généralement admis, que l'usage des sons simultanés, du moins comme nous l'entendons, est contraire à l'esprit oriental, trouverait ici une flagrante exception.

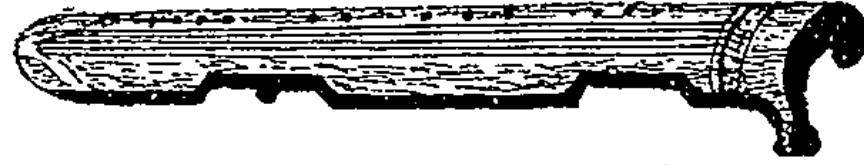
J'ai laissé de côté, à tort peut-être, un élégant tricorde au manche très long, gradué de onze touches, ressemblant énormément au *Samsin* qu'on voit, fréquemment, sur les estampes japonaises, aux mains des sujets du Mikado.



La Chine expose une assez complète collection de ses instruments très nombreux, car la musique est en grand honneur au Céleste Empire. Des trompettes en cuivre, volontiers longues, droites ou recourbées vers le pavillon, d'insolite forme; aussi il n'y a rien à dire, sinon qu'elles sont de maigre ressource, puisqu'on n'en tire qu'un ou deux sons, au lieu de la série harmonique fournie par les nôtres; on les peut voir ci-dessus. Les tambours grands et petits, les tamtams, gongs, cloches, cymbales, etc., sont également estimés; mais nous avons mieux à faire que nous attarder à ces modestes engins. Disons de suite qu'en Chine les manifestations d'art revêtirent, de tous âges, un caractère symbolique absolu: « La musique est l'expression de l'union de la terre avec le ciel... Avec le cérémonial de la musique, rien n'est difficile dans l'empire. » Ainsi parle le canonique *Li-Ki*. Le même livre sacré dit ailleurs: « La musique agit sur l'intérieur de l'homme et le fait entrer en commerce avec l'esprit. Sa fin principale est de régler les passions; elle enseigne aux pères et aux enfants, aux princes et aux sujets, aux maris et aux épouses, leurs devoirs réciproques. Le sage y trouve des règles de conduite. » Rien d'étonnant, après cela, si la tradition accorde à la plupart des organes de l'orchestre chinois une origine merveilleuse.



C'est, en premier lieu, le *Kin*, une sorte de cithare oblongue, à cordes de soie, dont on fait remonter l'invention au sage Fou-hi, personnage



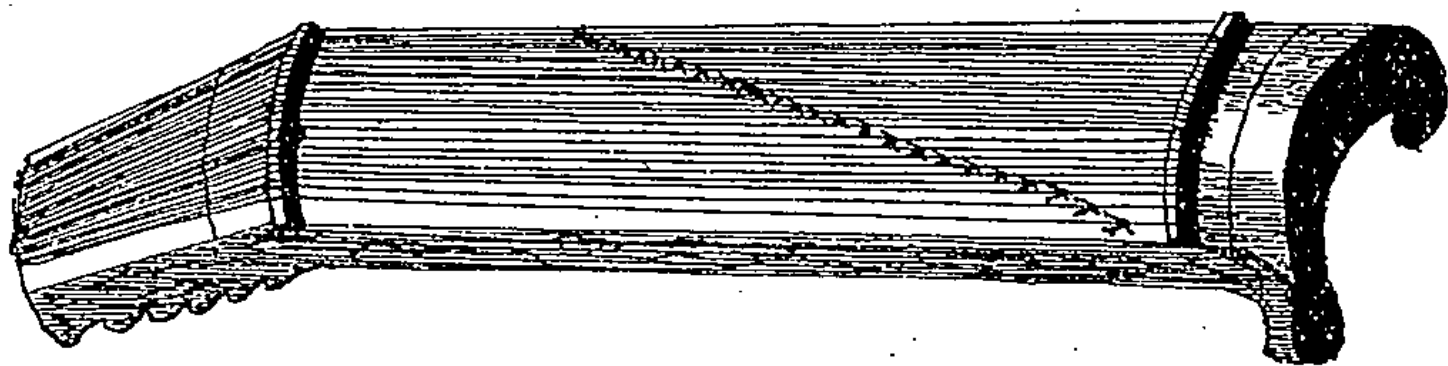
plus légendaire qu'historique qui, trois ou quatre mille ans avant notre ère, dota la Chine de ses premières lois. D'après le *Ché-pen*, livre de généalogies : « Fou-hi prit, à cet effet, du bois appelé *lounng-mou*. Il arrondit l'instrument sur sa partie supérieure, pour figurer la voûte céleste; il l'aplatit dans sa partie de dessous pour représenter la terre. Il fixa la demeure du dragon, c'est-à-dire la partie haute de l'instrument pris dans sa largeur, à huit pouces, pour représenter les huit airs des vents; il donna quatre pouces au nid du foang-hoang, qui se trouve à la même partie prise dans sa hauteur, pour représenter les quatre saisons de l'année. Il garnit l'instrument de cinq cordes, pour rappeler les cinq planètes et les cinq éléments; enfin, il décida que la longueur totale de l'instrument serait de sept pieds deux pouces, pour représenter l'universalité des choses. » Pour jouer le *Kin*, on le pose sur un socle ou sur des pieds affectés à cette fin et l'on effleure les cordes avec l'extrémité des doigts. Bien que des points marquent sur la table de l'instrument la division des cordes, il ne paraît pas qu'on use, dans la pratique, de l'accourcissement de celles-ci par pression en vue d'en modifier les intonations; il est dit, cependant, que chacune de ces cordes peut fournir trois octaves; la distribution des points ne nous apporte malheureusement aucune lumière sur la composition de ces trois octaves, lesquelles, pourtant, ne sauraient être que des transpositions de l'échelle type. Tout est mystère dans l'application du *Kin*, et le respect qu'il impose est tel que toujours des parfums brûlent pendant qu'on en joue : *Les sons qu'on en tire dissipent les ténèbres de l'entendement et calment les passions*; mais, pour obtenir de pareils effets, il faut être avancé dans l'étude de la sagesse (1).

Quelques auteurs donnent au *Kin* sept et même un plus grand nombre de cordes, ce que ne justifie aucunement le caractère hautement symbolique de ce primogène instrument, dont l'essence fut de sauvegarder, en toute sa pureté, l'échelle pentatonique éclosée au sein des initiatiques collèges de la plus lointaine antiquité. Car ce n'est pas à des raisons purement musicales que nous devons l'existence de cette singulière gamme de cinq sons dont l'accord du *Kin* nous conserve la formule initiale *fa, sol, la, ut, ré*, transposée par le *Kissar* en *sol, la, si, ré, mi*, et par une syrinx péruvienne du *British Museum* en *ut, ré, mi, sol, la*. Rien ne justifierait la systématique exclusion de ces quatrième et septième degré de l'échelle diatonique, si l'on n'entrevoit la préoccupation de s'en tenir aux cinq premiers termes de la progression triple *fa, ut, sol, ré, la*, pour les faire entrer dans la symbolique du nombre quinaire. On a

(1) Voir Amiot, *De la Musique des Chinois*.

écrit, je le sais, qu'une telle suppression avait été pratiquée, dans les premiers temps de l'art vocal, par suite de la difficulté de franchir avec justesse l'intervalle de demi-ton. Sans m'arrêter à la futilité de cette conjecture, je demanderai plutôt qu'on m'explique par quel miracle les Chinois, possesseurs d'une échelle chromatique, identique à la nôtre, dès les débuts mêmes de leur histoire, s'en tinrent, et s'en tiennent encore aujourd'hui, à leur gamme pentatonique, dans l'exercice de la voix comme dans le jeu des instruments? Cette échelle n'a pas été particulière à la Chine ou aux contrées l'avoisinant : elle figura certainement au rituel de la religieuse Egypte; les vieilles races de l'Amérique la pratiquèrent, et de nombreux vestiges en apparaissent dans les reliques musicales de notre Celtique.

Le *Ché* diffère du *Kin* par sa taille plus grande et par le nombre de ses cordes, sur lequel on n'est pas trop fixé. *Tsay-yu*, écrivain chinois



du xvi^e siècle cité par Amiot, nous apprend que le *Ché* fut monté de cinquante cordes depuis Fou-hi jusqu'à Hoang-ti (3468-2637 av. J.-C.) et de vingt-cinq seulement à la suite du règne de ce dernier prince. La plupart des spécimens de l'Exposition, tant à la Chine qu'à l'Indo-Chine, sont à seize cordes *métalliques* tendues par autant de chevilles de bois : ils n'ont donc presque plus rien du *Ché* classique, monté de vingt-cinq cordes de soie sous chacune desquelles se trouve un chevalet mobile, permettant d'en modifier à volonté l'accord. Ces chevalets, dont le *Kin* n'est point pourvu, se divisaient en cinq séries de cinq, correspondant aux cinq couleurs : la première au *bleu*, la seconde au *rouge*, la troisième au *jaune*, la quatrième au *blanc*, et la cinquième au *noir*. Rapprocher de ces couleurs et séries les cinq modes musicaux des Chinois, c'est compléter la pensée de ces maîtres de la symbolique : le mode *Kourig* (*fa*) est grave et sérieux : il représente l'empereur; le mode *Cheng* (*sol*) est vigoureux, *un peu âcre*, dit Amiot, à qui j'emprunte ces renseignements : il incarne le ministre et son intrépidité à exercer la justice; la mélodie du mode *Kio* (*la*) est unie et douce : son objet est la modestie, la soumission aux lois; le mode *Tché* (*ut*) marche rapidement : il est l'image de l'exactitude et de la célérité qui doivent présider aux affaires de l'empire; le mode *Yu* (*ré*), enfin, est aigu et brillant : il se réfère à l'universalité des choses et au concours qu'elles se prêtent entre elles, pour parvenir au même but. Le vocable *mode* ne doit point recevoir ici l'acception qu'il comporte chez nous, soit d'établir la différence existant entre notre majeur et notre mineur, par exemple : il faut plutôt rattacher aux modes chinois une idée d'expression mélodique, de caractère propre déterminé par l'influence prédominante du symbole, inhérent à chaque degré de l'échelle,

Quelques airs notés mettront mieux le lecteur en mesure d'apprécier de quelle étrange essence peuvent être des mélodies desquelles se trouvent proscrits deux des importants degrés de notre échelle diatonique.

Grave.



Moderato.



CHANGHAI MATEOU

(Le port de Changhaï)

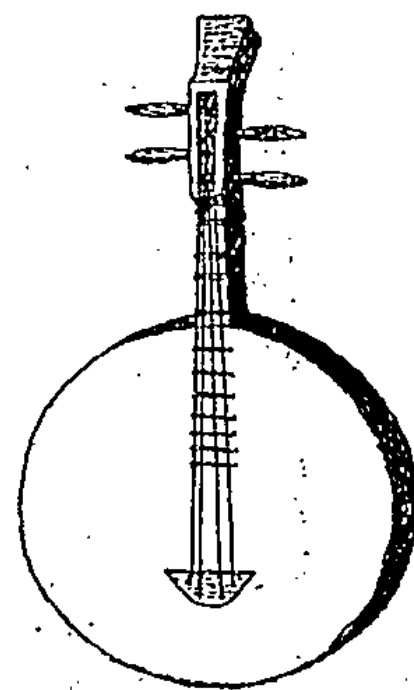
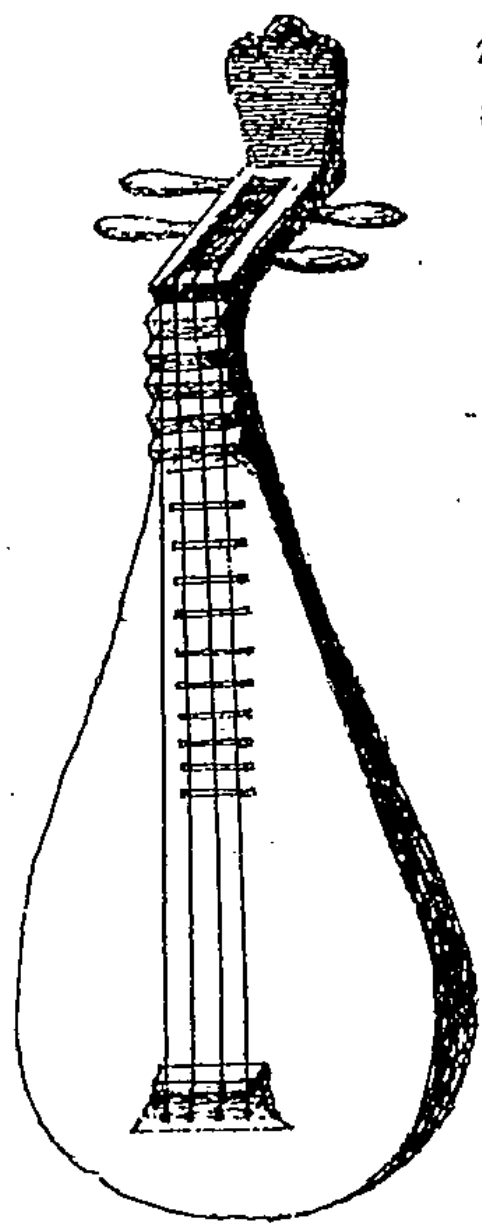
Une jeune femme fait des recommandations à
son mari au moment où il va la quitter
pour aller à Pékin passer ses examens littéraires.

CHÉ-TŌ-R'HOA
(Le bouquet en dix fleurs)

Une courtisane raconte ses infortunes:
chaque fleur correspond à une phase
de son existence depuis l'âge de treize ans.

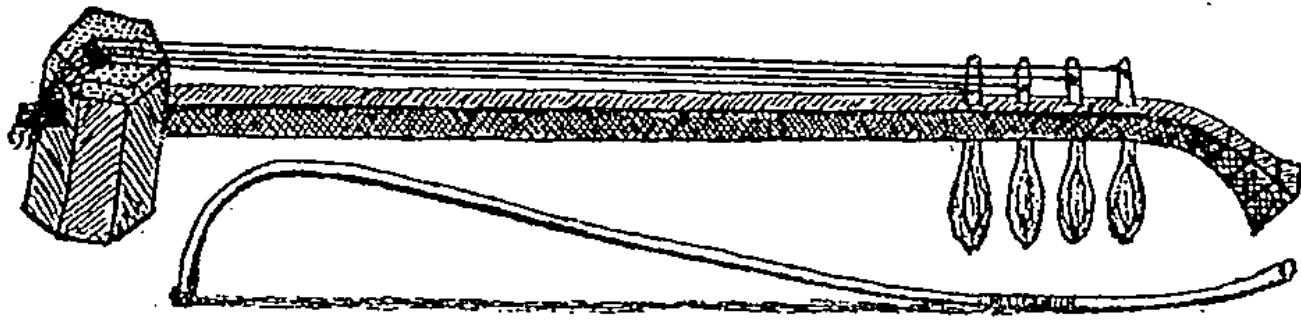
Le premier de ces airs fut traduit par Amiot de la notation chinoise; le second a été recueilli, vers 1830, par Domeny de Rienzi, et publié dans sa description de l'Océanie (*Univers pittoresque*); le troisième et le quatrième sont empruntés au voyage de M. T. Choutzé, *Pékin et le Nord de la Chine* (1). En lisant les deuxième et troisième airs, on reconnaît de suite qu'ils ne forment que des variantes d'un même thème, notés, à cinquante ans de distance, par deux voyageurs différents. Cette mélodie, très populaire, se retrouve encore en troisième version dans le *Voyage en Chine*, de John Barrow, qu'Helmholtz, dans sa *Théorie physiologique de la Musique*, cite pour appuyer ses études de la tonalité. Par malchance, le savant professeur qui, semble-t-il, était peu musicien, voit le ton de *ré* là où celui de *sol* est manifeste, et voilà sa théorie en l'air! Ajoutons que toute cette partie du travail d'un homme qui fut un des princes de la science est traitée avec la même compétence.

En sus du hiératique *Kin* et du *Ché* classique, la Chine possède des instruments à cordes, dont l'origine étrangère apparaît comme des plus probables : les invasions tartares, d'une part, les missions bouddhistes venues de l'Inde, d'autre part, furent probablement les facteurs de ces importations. En tête, il convient de mettre la *Pipa*, très populaire à Pékin, parmi les mondaines mélomanes; c'est une manière de luth ou mandoline à fond plat, n'ayant généralement pas d'ouïes, dont

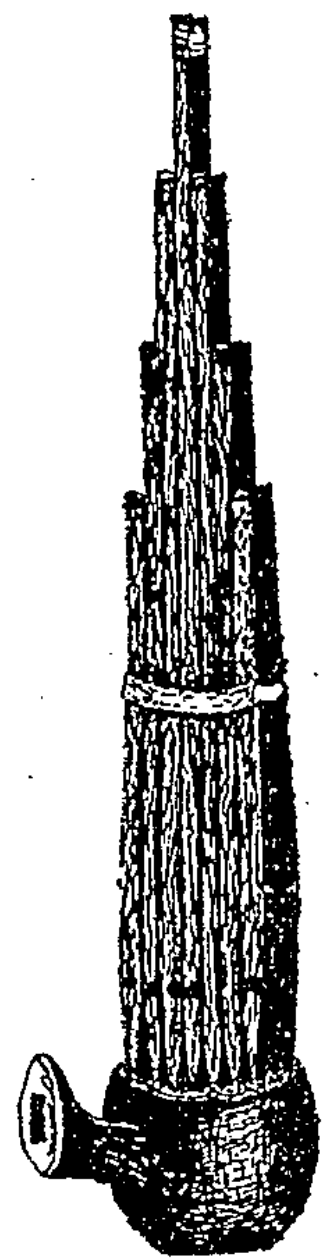


(1) *Tour du Monde*, 1876, t. II.

les quatre cordes sonnent à vide les notes *ut* (grave), *fa*, *sol*, *ut*, de la clef de sol ; un manche rejeté en arrière permet, grâce à une dizaine de touches, de compléter l'échelle. Comme la *Biva* japonaise à laquelle elle ressemble, la *Pipa* se joue avec un plectre. La *Yout-Komn*, nommée *moon guitar* (*guitare-lune*) par les Anglais, à cause de sa forme circulaire, est montée de quatre cordes accordées par paires et sonnante la quinte *fa*, *ut*, clef de sol : elle se pince comme la *Pipa*, et son manche est aussi gradué. Il y a encore de petits tympanons à cordes de métal, qu'on fait vibrer en les frappant avec des baguettes ; des *Ravanastrons* à deux, trois et même quatre cordes, à l'archet fortement recourbé, comme le montre le dessin ci-dessous reproduit.



D'après une très ancienne tradition, la sœur de Fou-hi, Niuva, créature surnaturelle, aurait inventé le *Cheng* et le chalumeau ou *Kouentsée*, produisant, au moyen de ces instruments, le concert parfait, l'harmonie universelle de la nature, c'est-à-dire celle qui existe entre le soleil, la lune et les étoiles. Le *Cheng* est le même instrument que le *Khèn* précédemment décrit : sa facture est beaucoup plus perfectionnée, il est plus portatif, son échelle est plus complète, mais son principe acoustique est identique à celui de l'*orguelao*. Sur unealebasse laquée formant réservoir d'air et munie d'un col où se trouve pratiquée l'embouchure, quatorze tuyaux de bambou, ayant, vers leur base, une languette métallique ou anche libre, sont ajustés de manière à entrer en vibration dès qu'on souffle dans l'appareil ; mais, comme entre laalebasse et l'emplacement de l'anche, chaque tuyau porte une ouverture, l'instrument, maintenu dans les paumes des mains, ne résonne qu'autant que ces ouvertures sont bouchées par l'application des doigts. Les languettes vibrant également par insufflation ou aspiration, il est loisible, sur le *Cheng*, de soutenir longuement les sons ; on y peut, de même, former des accords ; mais les Chinois, loin d'imiter l'exemple de leurs voisins les Laotiens, se contentent de successions purement mélodiques. C'est la supériorité des joueurs de



Khèn qui m'a engagé à leur donner le pas sur les joueurs de *Cheng*, encore que l'instrument de ces derniers se réclame d'une respectable antériorité. Le nombre des tuyaux du *Cheng* est très variable. Adrien de La Fage (1) l'estime de treize à vingt-quatre ; de toutes façons, il sonne les douze *lu* ou degrés de l'échelle chromatique dont les Chinois ne

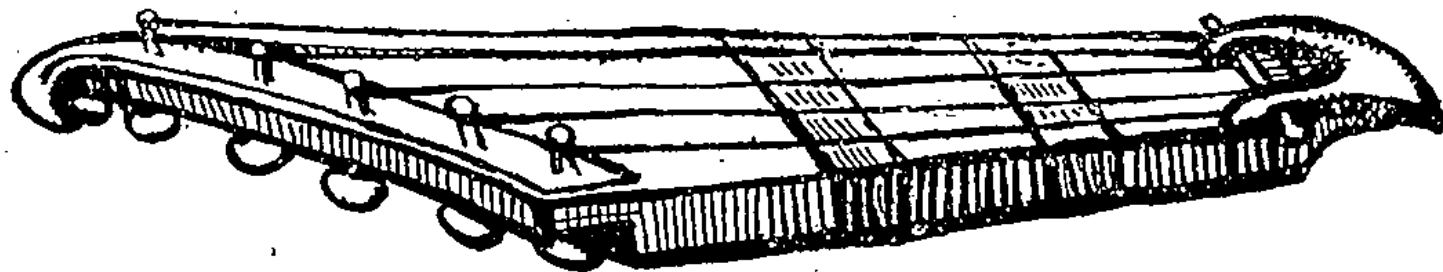
(1) *Histoire générale de la Musique et de la Danse*, t. I, p. 190.

font usage que pour les transpositions de leur gamme pentaphone. C'est sur le *Cheng* que s'accordent tous les autres instruments.

Des flûtes, des hautbois m'offrent encore matière à copie; mais peut-être qu'en voilà suffisamment sur la musique des Célestes. Je ne les quitterai pas, cependant, sans signaler leur *King*, assemblage de pierres sonores dont on dit merveille; pourquoi a-t-on oublié d'exposer au Trocadéro quelqu'un de ces intéressants phonolithes?

Au Japon, je n'ai pu découvrir un seul instrument de musique! Ce pays est, d'ailleurs, absolument tributaire de la Chine, à cet égard, avec une facture encore plus artistique pourtant. Comment expliquer cette communauté d'organes sonores à deux peuples dont l'art lyrique repose sur des principes de tonalité diamétralement opposés?...

Transportons-nous aux confins nord de l'Europe, chez les Finnois de la légende, les enfants de Kalevala. Au centre du pavillon, au-dessus de l'entrée, des peintures retracent quelques scènes du mythe national: sur l'une de ces fresques symboliques, brille le *Kantèle*, accompagnateur obligé des chants du runoïa, et au dessous, à même le mur, on lit ces lignes empruntées à l'épopée finlandaise: « L'immortel Wainamoïnen a laissé son *Kantèle* au peuple de Finlande pour la joie et la consolation des générations à venir. » C'est que le *Kantèle* fut l'œuvre du vieux, de l'imperturbable Wainamoïnen: « Des os du brochet il forma une source de mélodie, une source de joie éternelle... De quoi est faite la caisse du *Kantèle*? de la mâchoire du grand poisson; de quoi sont faites les chevilles du *Kantèle*? des dents du grand poisson; de quoi sont faites les cordes du *Kantèle*? des crins du coursier de Hiisi(1). » Et, comme le légendaire runoïa faisait vibrer son noble instrument, toutes les forces de la nature en furent émues jusqu'aux larmes.



Dans sa forme primitive, le *Kantèle* ne comptait que cinq cordes de crins de cheval, plus tard de métal, tendues sur une caisse de bois, très simple, comme le montre notre dessin. Posant l'instrument sur une table ou sur ses genoux, l'exécutant pinçait du bout des doigts les cinq cordes *sol, la, si b, ut, ré*, exclusivement réservées à l'accompagnement des *runes*; cet accompagnement, ordinairement à l'unisson de la voix était, par endroits, agrémenté d'*accords parfaits*. La longueur de l'instrument variait entre 50 et 60 centimètres, sa largeur étant de 11 à 15 centimètres, et son épaisseur de 5 à 7 seulement. Dans les temps modernes, on perfectionna le *Kantèle*, augmentant le nombre des cordes qui fut élevé à sept, huit, seize et même vingt-huit; on modernisa la caisse; mais, à vrai dire, ce n'est plus là l'épique *Kantèle* des siècles de gloire. De nos jours, il faut s'enfoncer dans la Karélie, à l'est de la Finlande, pour retrouver, en quelque fumeuse cabane, un chanteur ou une

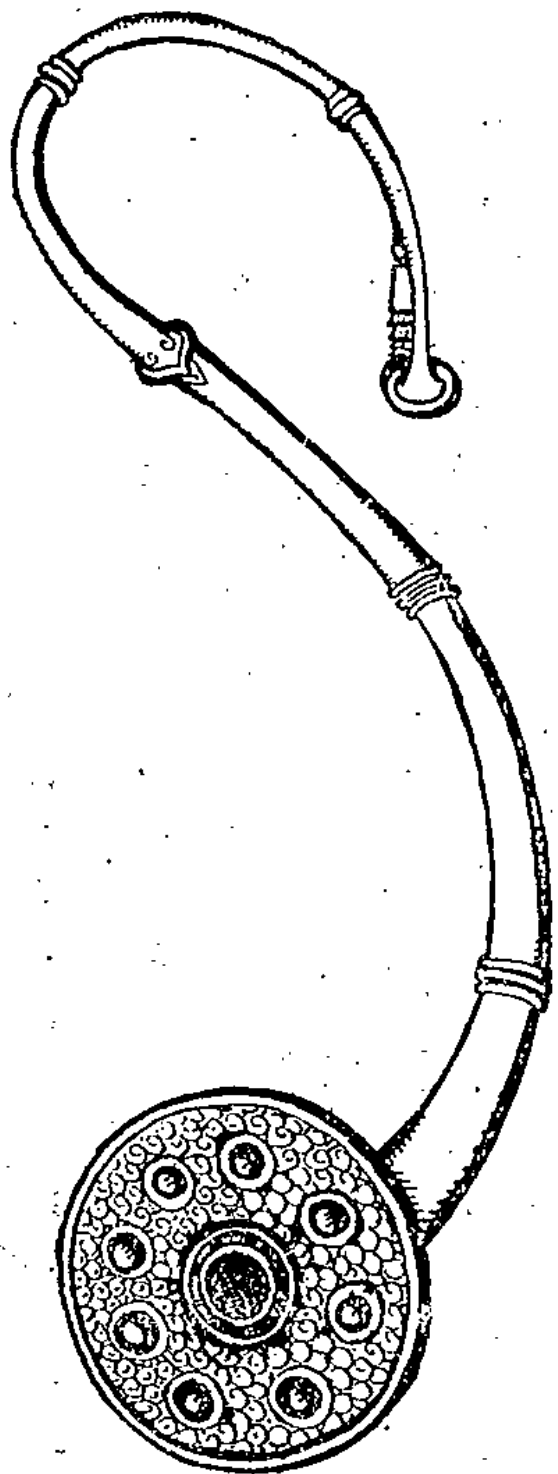
(1) *Le Kalevala*, trad. Leouzon Le Duc.

chanteuse s'accompagnant du *Kantèle*. On parle, néanmoins, encore, de Karéliens qui savent les chants magiques, les incantations, les très vieilles *runes* racontant l'histoire du monde. Hélas! pourquoi faut-il que, la civilisation aidant, tout cela ne doive plus être, bientôt, qu'un lointain et vague écho du passé! Mais avant de quitter ce pentacorde, dont l'accord a bien pu être tout autre que celui donné ci-dessus, comment ne pas relever l'affinité linguistique de son nom avec ceux du *Kin* chinois, de la *Kinnaré-Vina* hindoue et même du *Kissar* éthiopien?

Puisque, sans que j'y prisse garde, l'imprévu de ces études m'amena à faire de l'archéologie musicale, transportons-nous aux Invalides, à la section danoise, où la Société des Antiquaires du Nord expose ses précieux albums d'objets variés appartenant à l'âge de bronze. Parmi ces objets, de géantes trompettes ou cors de guerre, de formes absolument inconnues en quelque autre contrée que ce soit, excitent au plus haut point notre juste curiosité. Entre toutes, celle ici reproduite est la plus caractéristique : volontiers, j'imagine Odin, au soir du Crépuscule des Grandeurs, embouchant ce fabuleux serpent, long de près de 2 mètres et dont le corps tordu s'en allait derrière lui, bien au-delà de son épaule, jeter aux Ases combattants le suprême appel! Ce *Lúor* ou *Lour*, comme on le nomme à Copenhague, peut être assimilé, structure à part, aux grandes trompes d'ivoire du moyen âge, au

fameux Oliphant du paladin Roland sonnait vainement sa détresse aux gorges de Roncevaux... La plaque circulaire qui termine le tube sonore est purement décorative; elle ne modifie en rien l'intensité de ses vibrations : le *Lour* est antérieur à la découverte de l'amplificateur qu'est notre moderne *pavillon* des cuivres de l'orchestre; ladite plaque n'est pas moins remarquable par ses huit bosses saillantes et ses ornements concentriques, les unes et les autres rappelant le bouclier des Vikings et aussi celui célébré par les bardes calédoniens, pour qui les bosses, qu'on frappait du bout de la lance, en cas d'alerte, étaient « les voix de la guerre ». Près de l'embouchure du grand cor scandinave, quatre ou cinq pendeloques s'entrechoquent librement et, parfois, une chaîne ouvragée avec recherche permet de suspendre l'instrument. Des nombreux spécimens découverts depuis les premières années de ce siècle, il s'en est trouvé un percé, évidemment à dessein, de trous dont la destination ne pouvait être que phonétique. De fabrication très soignée, le *Lour* a été moulé et fondu par parties s'emboîtant ensuite les unes dans les autres et maintenues entre elles par des crochets : la colonne

d'air ainsi canalisée fournit un timbre grave et de bonne qualité; on en peut juger, au Musée du Conservatoire, sur une copie exécutée par



Adolphe Sax à la suite de l'Exposition universelle de 1867. Tous ces instruments furent trouvés dans les tourbières du Danemark, quelques-uns intacts, mais la plupart en pièces. Comme ils étaient toujours accompagnés d'armes également brisées, et, de plus, dans le voisinage d'ossements humains, on en inféra qu'on se trouvait en présence de l'antique usage de mettre à côté du mort les attributs de son rang; mais on avance, d'autre part, avec autant de probabilité, que c'est là, peut-être, quelque champ de bataille d'une incalculable antiquité, et que ces objets appartinrent aux héros des sagas glorieuses des très anciens jours d'autrefois.

EDMOND BAILLY.

NOTE. — La première partie de mon travail était terminée, lorsque vinrent à l'Exposition deux Malgaches joueurs de *Marouvané*, qui pincant les cordes avec les doigts des deux mains, au lieu de les frapper avec une baguette, comme je l'ai indiqué d'après J. Milbert, *Voyage pittoresque à travers l'île de France*, etc. Il y a donc deux manières de jouer l'instrument : l'une par *percussion*, l'autre par *pincement*; cette dernière paraissant, aujourd'hui, la plus usitée.

Ed. B.

ANTISÉMITISME ET SIONISME⁽¹⁾

Un socialiste, un anarchiste peuvent-ils logiquement être antisémites? Doivent-ils même se mêler à un mouvement antisémite, avec l'espoir de détourner ce mouvement de son but primitif vers un résultat plus conforme à leurs aspirations? Telle est la double question qu'on a proposé au Congrès d'examiner. Le plus étrange, assurément, c'est que les circonstances nous aient amené à discuter sur une opinion qui avait pu paraître définitivement écartée. Il y a dix ans, n'importe quel Congrès socialiste ou anarchiste se serait abstenu de perdre son temps dans une pareille controverse; on se serait contenté de rappeler que le prolétariat poursuit l'affranchissement des hommes sans distinction de sexe, de race ou de nationalité. C'était clair, c'était logique, c'était suffisant; aujourd'hui, c'est encore clair et logique, mais il est fort malheureux que ce ne soit plus suffisant. Nous assistons, en effet, à une perversion étrange des traditions de la langue française: nous avons vu naître ou revivre des *démocrates chrétiens*; on a composé, sans que le bon sens adressât une prosopopée aux Barbares, le monstre bicéphale appelé *socialiste-nationaliste*; enfin, symptôme plus grave, l'attitude de certains chefs d'un parti scientifique puissant a pu faire croire que, tout en se gardant d'une alliance avec les antisémites, ils se croyaient tenus de les ménager. Certains de nos camarades même, toujours persuadés qu'il faut se mêler à tout mouvement, quel qu'il soit, pour le détourner ensuite au plus grand profit de la Révolution, n'ont pas craint de s'engager jusqu'à un certain point dans cette voie décevante.

Ce que nous voulons faire ici, ce n'est pas une réfutation générale de l'antisémitisme, ce n'est pas montrer que les faits énoncés par les écrivains antisémites sont faux ou dénaturés: cette œuvre a déjà été accomplie un peu partout et les réfutations sont généralement bonnes, parce que c'était vraiment un travail facile. L'objet de ce rapport est de dire en quelques mots l'histoire de l'antisémitisme en France au XIX^e siècle, de montrer quelles gens sont antisémites et pourquoi ils le sont, de se demander si les socialistes et les anarchistes peuvent participer au mouvement antisémite soit dans son intégralité, soit en favorisant les solutions lâches et équivoques, comme le sionisme, soit avec l'espoir que d'une révolution antisémite naîtrait la Révolution totale.

Après avoir été maintenu pendant dix-huit siècles par l'oppression romaine et chrétienne, le sémitisme fut aboli en 1789 par la déclaration des Droits de l'homme. Il fut ressuscité par Napoléon I^{er}, cet Italien catholique, superstitieux, fanatique, dont on ne dira jamais assez haut les méfaits. L'œuvre de la Révolution fut d'ailleurs assez durable pour que cette poussée d'antisémi-

(1) Rapport présenté au Congrès ouvrier révolutionnaire international (Paris 1900) par le groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris.

tisme prit fin avec l'Empire. Elle reparut sous la monarchie de juillet qui, à beaucoup d'égards, fut plus réactionnaire que la Restauration. Une vague théorie antisémite se fit jour dans le livre de Toussenel : *les Juifs rois de l'époque*. Ce livre est de 1836, c'est-à-dire du temps qui sépare Casimir-Périer de Guizot, époque fertile en fusillades de prolétaires, cependant que se constituait en France l'industrialisme moderne. La seconde République eut d'autres préoccupations que de favoriser ou contrarier les Juifs; sous Napoléon III ils furent trop nécessaires à l'organisation des grandes sociétés modernes de crédit pour qu'on songeât à les persécuter. Vint enfin le régime dont nous jouissons, d'abord dirigé par les libéraux, qui, à côté de défauts innombrables, avaient cette qualité d'être des libéraux conscients. Mais ils furent remplacés, vers 1885, par des opportunistes, et la réaction commença : *la France juive*, de Drumont, est de 1886. Qu'on nous entende bien : quand nous parlons de réactionnaires et de progressistes, il ne s'agit pas de définir la distance qui sépare M. Méline de M. Bourgeois. Nous donnons au mot réactionnaire un sens beaucoup plus large que celui de conservateur; il faut tenir compte de l'évolution générale, et il est bien certain que les constituants de 1789 étaient des esprits beaucoup plus hardis que nos radicaux. Il était donc intéressant de constater que tous les mouvements antisémites ont correspondu à des mouvements de réaction, et, si nous sortons de France, nous voyons que le pays où l'antisémitisme est le plus fort est l'Autriche, c'est-à-dire précisément le pays qui fut pendant tout le XIX^e siècle le centre de la contre-Révolution, le pays qui garda le plus longtemps le système féodal et qui soutint si énergiquement en Europe ce qu'on a appelé la *Politique de Metternich*.

Qu'est-ce donc que l'antisémitisme? Est-ce une question de races? Les théoriciens qui le soutiennent sont fort embarrassés pour être logiques; ils parlent d'Aryens et d'Asiatiques et sont dès lors obligés d'être beaucoup plus affirmatifs sur la pureté de race des Aryens que la science n'ose le faire aujourd'hui. Peu nous importe, d'ailleurs, avec le plan que nous nous sommes tracés ici : cette considération de races aurait de l'importance si elle avait un résultat pratique; mais on ne voit pas bien les populations passionnées par un problème d'ethnographie.

L'antisémitisme est-il une querelle religieuse? Pour les chefs du parti et surtout pour les chefs occultes, les Congrégations et aussi le Clergé séculier, quoi qu'on dise, cela est absolument vrai. Mais il est remarquable que ces chefs avouent ressentir pour les Juifs une haine de race, ce qui est faux, même pour eux, et qu'ils se défendent de vouloir ressusciter les guerres de religion, ce qui est pourtant l'exacte vérité. C'est qu'ils sentent bien, en réalité, qu'un mouvement religieux est aujourd'hui très difficile à provoquer en France.

Pour susciter une querelle de religion il faut avoir une armée qui soit religieuse, au sens profond et sincère du mot. Cromwell, Gustave-Adolphe, ont eu des armées religieuses; les soldats du maréchal Booth sont religieux; en France, il n'y a que des incroyants ou des superstitieux, et dans beaucoup de cas il ne faut pas gratter beaucoup l'incrédulité pour trouver la superstition. Les Français croient aux signes fastes et néfastes, comme leurs ancêtres romains, aux génies bienfaisants et malfaisants, comme leurs ancêtres germaniques, aux fétiches, comme leurs ancêtres des cavernes : ils ne sont pas religieux parce qu'ils ne sont pas mystiques. On comprend dès lors que les chefs antisémites se défendent d'exciter les haines religieuses; leur seule chance de succès dans ce sens serait d'exploiter la superstition, de répandre la croyance aux crimes rituels des Juifs, par exemple; on ne l'a jamais essayé que timidement en France. On trouve chez certains paysans

la croyance que les Juifs adorent le cochon, puisqu'ils n'en mangent pas ; mais la seule pratique religieuse qu'on reproche avec persistance aux Juifs, c'est la Circoncision !

Il paraît donc hors de doute que, si les chefs antisémites sont parvenus à recruter une armée en France (et nous ne pensons pas qu'ils puissent se froisser d'être comparés à une armée), leurs troupes n'ont contre les Juifs que des griefs de race ou de religion très légers. C'est pour des raisons *économiques* que le mouvement antisémite a pris une certaine importance. Nous avons l'air d'être ici d'accord avec la presse antijuive : il n'en est rien. Nous pensons que les antisémites sont hostiles aux Juifs, non pas parce que les Juifs les ont ruinés plus que les chrétiens ou les libres penseurs, mais parce qu'ils se sentent ruinés, qu'ils ont des préjugés de classe trop forts pour apercevoir les causes réelles de leur ruine, qu'ils se débattent dans l'inconnu et qu'ils croient à l'efficacité des réformes promises par les policiers antisémites, comme ils ont cru à l'efficacité des réformes promises par les politiciens républicains, libre-échangistes, protectionnistes ou radicaux. La clientèle antisémite se recrute d'abord dans la petite bourgeoisie, chez les commerçants petits et moyens, chez les artisans, en un mot parmi cette classe intermédiaire dont, il y a déjà longtemps, on a prédit avec justesse la disparition. Les symptômes de sa mort prochaine s'accumulent, les conditions de vie du petit rentier, du petit commerçant, de l'artisan de boutique deviennent de plus en plus difficiles. C'est là un phénomène palpable, dont tout le monde se rend compte, même les intéressés. Mais on a peut-être trop complaisamment espéré que cette classe moyenne accepterait sa déchéance avec résignation. Comme il est naturel, elle s'acharne à vivre, et comme ces malades condamnés que les médecins ne soignent que par devoir, elle s'adresse aux charlatans. Le nationalisme, l'antisémitisme sont des soubresauts d'agonie. Dans toute la France métropolitaine, il n'y a guère d'antisémites purs qu'à Paris, et l'on peut encore remarquer qu'ils sont presque localisés dans le centre. Les dernières élections municipales sont caractéristiques si on veut bien les examiner, non à un point de vue purement électoral, mais comme une statistique : si l'on met à part les quartiers riches de l'ouest, qui ne peuvent être que monarchistes, on constate que les socialistes ont gardé leurs positions dans les faubourgs et que les républicains modérés et radicaux ont perdu les leurs dans le centre. Or, c'est dans le centre que sont rassemblés et les marchands de denrées alimentaires, et les marchands d'articles de Paris, et les fabricants de ces mêmes articles. Quand on dit que le commerce parisien est en souffrance, c'est le commerce de cette catégorie que l'on entend désigner. On a dit que le socialisme recrutait ses adeptes parmi tous les mécontents : eh bien ! ces petits commerçants sont mécontents, et non seulement ils ne sont pas allés au socialisme, mais ils se sont brutalement retournés vers la réaction, et la réaction, à l'heure actuelle, s'appelle antisémitisme et nationalisme. Il serait sans doute exagéré de croire que l'antisémitisme de la classe moyenne est un sentiment profond ; la plupart des antisémites seraient eux-mêmes effrayés si on les mettait en mesure de passer à l'acte quand ils crient : « Mort aux Juifs ! » C'est chez eux un sentiment de malaise mal défini, dont l'élément le plus certain est peut-être la peur du socialisme. Et cette peur est justifiée : le socialiste, l'anarchiste, s'ils sont conscients, sont les ennemis de la classe moyenne, de la petite bourgeoisie et du petit commerce, au même degré qu'ils sont les ennemis de la grande bourgeoisie capitaliste. Et même une révolution sociale trouverait peut-être le moyen d'utiliser certains rouages du grand capitalisme, comme les grands magasins, les grandes institutions de crédit, dont il serait facile de faire des instruments communistes : il n'y a absolument rien à tirer

de la boutique, de l'échope, du système de circulation monétaire journalier. L'évolution économique est telle que la moindre mesure d'intérêt général, de quelque parti qu'en vienne l'initiative, tourne au détriment de la classe moyenne : supprimer ou restreindre les étalages qui encombrant les trottoirs, permettre à un grand nombre de gens d'habiter la campagne en faisant pénétrer les tramways et les chemins de fer au centre de Paris, voilà des réformes qu'on peut voter de l'extrême droite à l'extrême gauche ; cela n'a, en tout cas, rien de socialiste, mais cela contribue à achever le petit commerçant, qui se débat et ne comprend pas. Allez donc alors lui parler d'une société communiste, c'est-à-dire d'un ensemble social qui sera vraisemblablement beaucoup plus complexe encore que la société actuelle, à lui qui considère avec effroi un changement dans l'ordre de sa vitrine et qui met sa gloire à pouvoir payer comptant ! La propagande antisémite est plus simple : « Le commerce ne va pas ? C'est la faute des Juifs. Criez : « A bas les Juifs ! » et le commerce marchera. Et le petit commerçant crie : « A bas les Juifs ! » parce que, quand on souffre, il faut bien crier quelque chose.

Mais n'y a-t-il que les petits commerçants qui soient antisémites ? Non certes, et l'on trouve dans cette armée hétéroclite une partie des grands commerçants, ceux qui travaillent dans la limite des frontières, qui sont les intermédiaires de la France pour la France, et aussi, parmi les propriétaires fonciers, ceux pour qui la terre n'est pas un moyen de travail à proprement parler, mais surtout un instrument de spéculation. C'est ce double contingent qui fait la force de l'antisémitisme, et, puisque dans un système parlementaire les intérêts se manifestent sous des noms d'hommes, c'est lui qui a porté au pouvoir et soutenu M. Méline. Ce parti d'ailleurs ne s'avoue pas toujours antisémite ; en réalité, il n'est pas plus antisémite qu'il n'est républicain modéré : il est *conservateur* pour maintenir les privilèges qu'il possède encore, il est *réactionnaire* pour recouvrer ceux qui sont en train de s'effondrer. L'antisémitisme, pour une partie des gros commerçants, pour les gros propriétaires fonciers, n'est qu'un moyen *actuel* d'opposition au moyen *éventuel* du gouvernement. Mais comment ce voisinage d'intérêts peut-il s'établir ? Nous avons dit qu'une partie seulement du grand commerce était antisémite. C'est qu'en effet les gros armateurs des ports, les commissionnaires pour l'importation et l'exportation, par le caractère même de leurs affaires, ne peuvent pas chercher à restreindre leurs relations, ne peuvent pas être nationalistes ou antisémites. Mais il en est d'autres, les plus nombreux jusqu'ici, qui achètent en France, qui vendent en France, qui tiennent à l'égard des produits étrangers les mêmes propos que les petits commerçants tiennent à l'égard des grands magasins. Pour ceux-là, la devise : « La France aux Français », signifie : « Le commerce français aux mains des commerçants français. » La formule protectionniste sembla d'abord leur suffire ; mais, comme elle n'a rien produit de bon, ils l'ont élargie, ils en ont fait l'antisémitisme et le nationalisme. Au fond, c'est la même chose, mais ils espèrent, et le calcul n'est peut-être pas si mauvais, qu'ils prendront plutôt les masses avec un sentiment général et vague, comme le patriotisme, qu'avec la revendication d'intérêts économiques, qui, au premier coup d'œil, apparaissent comme des intérêts de classes.

Quant au dernier corps de l'armée antisémite, celui des gros propriétaires fonciers, il était naturellement disposé, par ses traditions religieuses et d'éducation, à devenir antisémite. Il ne faut pas oublier en effet, quand on parle de la population agricole en France, que, malgré toutes les prétendues révolutions, les grands propriétaires fonciers sont encore les nobles et les enrichis candidats à la noblesse. Le phénomène est surtout sensible dans l'Ouest, Normandie, Bretagne, Maine, Anjou, Poitou, le tiers de la France.

Alors que, dans les pays de moyenne et de petite propriété, le Centre, l'Est, la vallée de la Garonne, le paysan arrive à vivre en travaillant, le grand seigneur terrien voit baisser ses revenus, ce qui est plus grave pour lui que d'être totalement ruiné. C'est qu'en effet pour le travailleur agricole, même s'il se fait aider de domestiques, la terre rapporte toujours en moyenne la même somme de valeurs d'usage ; mais ce qui diminue, c'est la rente du sol, et cela par l'introduction dans le marché agricole de terres meilleures, mieux travaillées ; mais ces terres sont hors des frontières, en Amérique, en Australie ; un bon protectionnisme, la terre française et ses produits aux terriens français, voilà la solution. Et il y a encore autre chose : le grand propriétaire terrien n'a pas voulu ou n'a pas su voir à temps que ses revenus diminuaient ; il a emprunté, hypothéqué sa terre, et il s'est alors heurté à la banque, aux établissements de crédit, où il y a des Juifs, incontestablement, mais où il n'a vu que des Juifs. Et voilà comment le grand propriétaire terrien, par tradition de caste, par tradition religieuse, surtout par intérêt, est devenu, de protectionniste, nationaliste et antisémite.

Ainsi l'antisémitisme recrute ses troupes dans le petit commerce, dans le gros commerce intérieur, dans l'aristocratie foncière. Ce serait une illusion de croire que les intérêts économiques de ces divers groupes sont les mêmes : ceux du petit et du gros commerce sont contradictoires, et ce n'est pas un triste spectacle de voir le journal de M. Jaluzot faire campagne contre les grands magasins. Un autre journal, qui est l'organe des agents de change, est antisémite et tonne assez fréquemment contre la haute banque cosmopolite : il est vrai que le syndicat des agents de change comprend peu de Juifs et que ceux-ci tiennent surtout la coulisse. D'autres contradictions internes ne manqueraient pas de disloquer le parti antisémite peu de temps après son triomphe. Il est incontestable pourtant qu'au lendemain même du triomphe chacun des éléments pourrait trouver des avantages dans la constitution d'un gouvernement *fort*, royauté, empire ou république dictatoriale. Un gouvernement vraiment digne de ce nom, en effet, ne manquerait pas d'accorder au petit commerce des taxes sur les grands magasins, la suppression des coopératives, une détaxe des petites patentes ; par un protectionnisme bien entendu, il assurerait au gros commerce le monopole du commerce national, aux propriétaires fonciers la vente à haut prix des denrées agricoles.

Dans l'évolution générale, tout ceci n'aurait évidemment qu'une importance momentanée ; mais cela pourrait servir à édifier ou à consolider quelques fortunes particulières. L'Empire de Napoléon III a bien duré dix-huit ans, l'espace d'une génération !

Telles sont donc les raisons économiques qui peuvent expliquer l'antisémitisme de certaines classes de la société, toutes nos ennemies d'ailleurs. Allons-nous donc, nous socialistes et anarchistes, crier aussi : « A bas les Juifs ? » L'attitude que nous prendrons n'est pas particulière aux révolutionnaires qui sont ici ; le problème se pose exactement dans les mêmes termes pour les socialistes réformistes, pour ceux bien entendu qui sont vraiment socialistes, c'est-à-dire chez qui la préoccupation des réformes pacifiques ne va pas jusqu'à oblitérer complètement le sens même du socialisme. Nous laisserons évidemment de côté l'aspect religieux de la question : il ne peut s'agir pour nous, qui croyons à la nuisance, qui voulons la destruction de toutes les religions, de choisir entre deux formules religieuses. Nous pourrions seulement constater que, malgré l'opinion générale qui veut qu'une minorité religieuse pratique moins l'indifférence qu'une majorité, il faut accorder ceci aux Juifs : ils observent fort peu les rites juïques et ils ne cherchent pas du tout à recruter des adeptes. Tout au plus pourrait-on leur reprocher de devenir trop facilement chrétiens et antisémites.

La question de race ne mérite guère, de notre part, un plus long examen. En effet, même si nous croyons à la différence essentielle et irréductible des races, notre logique serait fort embarrassée d'être à la fois sympathique aux Arabes et antipathique envers les Juifs. La logique antisémite et nationaliste nous expliquera sans doute encore qu'il est indifférent de couper les têtes aux nègres du Congo, peuples inférieurs, qui préfèrent la verroterie à l'or, et qu'il est utile d'assommer les Juifs, peuple inférieur qui préfère l'or à la fumée des canons. Mais, si nous pensons qu'il n'y a ni peuples inférieurs, ni peuples supérieurs, qu'il y a des hommes placés dans des milieux géographiques, climatiques différents, ayant par suite évolué de façons diverses, mais pouvant encore évoluer comme tous les animaux, si le milieu dans lequel ils vivent vient à changer, nous répudierons énergiquement toute querelle de race.

Et dès lors, si nous ne pouvons attaquer spécialement la puissance juive, ni en tant que secte religieuse, ni en tant que caste ethnique, comment pourrons-nous la distinguer du reste de nos adversaires? Il y a des banquiers juifs, c'est vrai; mais est-ce que ces banquiers pratiquent l'usure et la faillite fructueuse autrement que les banquiers non juifs? Il y a des chefs d'industrie, des capitalistes juifs, c'est encore vrai; mais ont-ils des procédés spéciaux pour confisquer à leur profit la plus-value? Nous sommes les adversaires des juifs bourgeois et capitalistes, parce qu'ils sont bourgeois et capitalistes, et non parce qu'ils sont juifs; et, de même, nous sommes les adversaires des chrétiens et libres penseurs bourgeois et capitalistes, parce qu'ils sont bourgeois et capitalistes. Nous sommes les membres d'une classe exploitée qui se révolte contre une classe exploiteuse, et nous ne sommes même pas les ennemis des hommes de cette classe: sans doute, il est probable qu'au jour de la Révolution il y aura des vengeances individuelles, il y aura des victimes, il y aura des accidents; mais cela n'a aucun rapport avec l'œuvre révolutionnaire elle-même; la Révolution ne sera complète que par la suppression définitive des classes, et supprimer une partie seulement de la classe capitaliste, en laissant subsister le reste, serait aussi bête et aussi illusoire que de supprimer les exploités en laissant subsister le système social dont ils ne sont que les produits.

Nous ne pouvons pas davantage ignorer les querelles de la classe moyenne: en tant que classe, en tant qu'ensemble d'intérêts économiques, la classe moyenne est aussi loin du prolétariat que la classe des grands capitalistes; comme elle, elle est fermement attachée à la forme propriétaire individualiste; comme elle, elle exploite ses employés, elle ne peut même pas leur accorder, comme le font quelques grandes entreprises, d'imperceptibles améliorations, comme la cessation du travail pendant l'après-midi du dimanche. Cela n'empêche pas le petit commerçant de faire de mauvaises affaires et, par suite, de souffrir d'abord dans son orgueil de commerçant, de souffrir aussi physiquement par la gêne. On voudrait nous apitoyer sur ces souffrances, et nous ne le pouvons pas, parce que notre pitié est plus générale. La classe moyenne se meurt: nous ne pouvons dire: « Tant mieux! » parce que ce jugement implique d'autres éléments que ceux d'une discussion économique; mais nous ne pouvons faire autrement que de constater que ce phénomène est conforme au sens normal de l'évolution. Même si la classe moyenne proposait au prolétariat une alliance d'efforts contre le grand capitalisme, le prolétariat ne pourrait accepter qu'en exigeant pour lui la direction du mouvement et en le dirigeant conformément à ses intérêts à lui, prolétariat. On sent à quel point une telle alliance est impossible; et combien plus chimérique serait une alliance avec une classe dont la révolte d'intelligence ne peut pas s'élever au-dessus de l'antisémitisme!

Nous ne pouvons donc pas être antisémites, et quelques théoriciens pressés de conclure nous diront assurément : « Vous serez alors philosémites ? » S'ils veulent dire par là que nous répudions les persécutions dont les Juifs sont l'objet, s'ils comprennent surtout que notre propagande ne refusera pas de s'adresser aux prolétaires juifs, nous sommes d'accord ; mais nous pensons qu'il ne viendra à personne l'idée de croire que nous soutenons les capitalistes juifs. Mais quelle propagande allons-nous faire auprès des prolétaires juifs ? Leur conseillerons-nous de se grouper, de résister par leurs propres moyens et, au besoin, d'aller refaire en Palestine le royaume d'Israël ? En un mot faut-il favoriser le sionisme ? Nous pensons que le sionisme est sinon une lâcheté, au moins une faiblesse. Il est incontestable qu'un assez grand nombre de Juifs croient le mouvement antisémite beaucoup plus intense qu'il n'est en réalité ; effrayés des assassinats, des pillages trop évidents qui se sont produits en Algérie, ils se figurent volontiers que les temps de persécution brutale sont revenus. Dès lors quelques-uns d'entre eux ont songé à se mettre à l'abri : il y a d'abord les ignobles, qui dirigent généralement les journaux antisémites ; puis il y a les malins, qui s'abstiennent de faire parler d'eux ; ils sont riches et ils savent bien que leur fortune les mettra à l'abri de vexations trop fortes ; ils ont devant les yeux l'exemple de la Russie, d'où les petites marchandes de lait ont été expulsées, mais où sont restés tous les gros propriétaires juifs. Enfin il y a les pauvres diables de Juifs que certains philanthropes, pleins de bonnes intentions, nous voulons le croire, excitent à aller rebâtir Jérusalem. Eh bien ! il y a une chose qu'il faut apprendre aux Juifs, s'ils ne sont pas au courant : en retournant en Palestine, ils seront affreusement volés ; la Palestine est une terre pauvre, désolée, à peine plus habitable que le désert de Syrie, dont elle est voisine ; pour que les anciens Juifs aient pu y trouver la Terre Promise, il leur a fallu la mort de la génération de Moïse, de ceux qui regrettaient les oignons de l'Égypte. Si l'on veut établir des colonies de Juifs, qu'on choisisse au moins des pays où la vie soit possible. Mais c'est précisément parce que nous croyons toute tentative de ségrégation illusoire, c'est parce que nous avons toujours combattu le principe des colonies, même libertaires, que non seulement nous ne voulons pas favoriser le sionisme, mais que nous sommes les adversaires de ce mouvement. Nous ne sommes pas sionistes parce que, au moment même où tous les peuples, par la ressemblance des intérêts économiques, tendent, malgré toutes les entraves, à supprimer les frontières, le sionisme ne demande rien moins que la reconstitution d'une nation juive : nous sommes internationalistes. Nous ne sommes pas sionistes, parce que l'émigration des juifs diminuerait la masse prolétarienne active. Enlever les prolétaires juifs à la cause révolutionnaire, c'est enlever à cette cause un de ses éléments les plus énergiques, les plus intelligents, les plus conscients. Car ne nous y trompons pas, les colonies sionistes, telles qu'on nous les présente, ne sont même pas des colonies socialistes ou libertaires, comme on en a essayé en Amérique : les Juifs transportés en Palestine seraient, économiquement, les esclaves de ceux qui les auraient emmenés. Mais, quand même Sion serait une colonie communiste-anarchiste, nous ne la favoriserions pas. Nous pensons, en effet, et nous avons toujours pensé, qu'il est absolument impossible de faire vivre un essai de communisme, si la révolution intégrale n'a pas mis à bas l'ordre capitaliste tout entier. Une colonie qui reste enfermée dans d'étroites proportions n'a pas d'intérêt. Si elle se développe, elle se met forcément en rapport avec le système mercantile et capitaliste, et elle est tôt submergée. Ce danger serait, en Palestine, plus imminent que partout ailleurs ; nous avons dit que la Palestine est un pays pauvre, un des plus pauvres parmi les pays du bord de la Méditerranée, qui

compte tant de quasi-déserts. Pour vivre, une colonie sioniste serait obligée de faire ce qu'ont toujours fait les peuples de la Méditerranée : jouer le rôle d'intermédiaire entre les pays producteurs. Ce rôle, en effet, qu'on a considéré comme une caractéristique de la race juive, n'est pas imposé par le tempérament des hommes, mais par le milieu géographique où ils vivent ; les méditerranéens ont toujours été et sont encore des intermédiaires. Favoriser un exode des Juifs vers la Palestine, c'est les rejeter dans le système commercial, improductif de valeurs d'usage. En résumé, le sionisme capitaliste n'est pas souhaitable : une tentative de sionisme communiste serait un échec.

Il est une dernière considération enfin qu'il nous faut examiner à propos de l'antisémitisme. Des camarades révolutionnaires, dont nous n'avons pas le droit de suspecter les intentions, ont fait parfois le raisonnement suivant : « La théorie antisémite ne tient pas debout, nous en sommes d'accord. Mais les antisémites, par la violence de leurs procédés, habituent le public aux moyens révolutionnaires ; ils attaquent à tort et à travers et parfois même ils ébranlent ce qu'au fond du cœur ils veulent soutenir et restaurer : ils nous sont utiles. Pourquoi dès lors ne pas les aider dans leur œuvre de démolition ? Commençons par frapper avec eux, et il se trouvera, si nous sommes habiles, que le mouvement se soulèvera contre eux et en faveur de nos idées. »

Tel le est raisonnement : nous ne pensons pas qu'il vaille quelque chose. D'abord, il n'est pas du tout certain que par le spectacle des procédés antisémites la *foule s'habitue aux procédés révolutionnaires* : « Casser silencieusement des gueules » lui paraît sans doute une bonne farce ; mais nous sentons tous très bien, et les bourgeois comprennent aussi bien que nous, que cette opération est fort peu de chose dans l'ensemble des procédés révolutionnaires. Auprès des honnêtes gens, les antisémites passent pour des braves, mais les anarchistes continuent de passer pour des assassins. Ces considérations sont d'ailleurs tout à fait secondaires. Mais où l'on se trompe totalement, c'est quand on croit que les antisémites ont une théorie destructive ; c'est être dupe des violences de langage, qui n'entraînent jamais que des masses inconscientes, masses que l'on fait vite rentrer dans l'ordre, quand le moment est venu. C'est se leurrer aussi que de compter sur les maladresses politiques des antisémites au lendemain de leur victoire : ils ne commettraient pas de folies irréparables, parce qu'ils sont dirigés par des gens d'une habileté consommée. Une alliance avec les antisémites ne rapporterait rien au parti du prolétariat : elle pourrait lui coûter beaucoup. Elle lui coûterait d'abord du temps, qui ne sera jamais mieux employé qu'à une propagande directe, faite nettement au point de vue des seuls intérêts du prolétariat. Elle lui coûterait encore des hommes, c'est-à-dire des forces : car il ne faut pas se dissimuler que chez beaucoup de camarades la conscience communiste révolutionnaire est vacillante ; comment montrer à ceux-là l'insuffisance, la puérilité d'une formule aussi simpliste que l'antisémitisme, si, dans l'action, nous marchons côte à côte avec ceux que nous combattons en théorie ? Nous y perdriions surtout de la dignité, et nous entendons par là d'abord l'abandon même tacite, même partiel, même temporaire, d'une ligne de conduite qui fait une partie de notre force : la netteté du but à atteindre ; ensuite l'abaissement de caractère qui accompagne toujours une compromission avec des gens de moralité sociale inférieure. Marcher avec les antisémites, c'est s'engager aussi dans le nationalisme qui n'est qu'une autre forme de la même duperie.

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS⁽¹⁾

PINTURICCHIO⁽²⁾

Spello! Ecrin précieux d'un joyau sans pareil! Curieuse et charmante cité, accrochant au flanc de la montagne ses murailles de jadis et ses maisons, et ses églises, et ses tours, d'un si beau ton de vieilles pierres patinées par les siècles et les puissants soleils, juchée, comme un poste fortifié, au-dessus de cette admirable vallée dont le

(1) Cette étude fera partie d'un ouvrage que va publier incessamment M. Jules Destree sur *Quelque peintres des Marches et de l'Ombrie*, chez les éditeurs Dietrich (Bruxelles) et Alinari (Florence). Nous publions ici des reproductions du Pinturicchio d'après les photographies que M. Alinari a bien voulu mettre à notre disposition.

(2) Bernardo ou Bernardino di Betto (Benedetto) Biagio, dit Il Pinturicchio ou Pinricchio, né à Perugia, en 1454 (selon Vasari; mais M. Steinmann donne d'assez plausibles raisons pour faire croire que Pinturicchio ne naquit que quelques années plus tard); mort à Sienne, en 1513.

OEUVRES. — Rome : Chapelle Sixtine. *Prédication de saint Jean* (cette fresque a été attribuée aussi au Pérugin); *Moïse en Egypte* (attribuée aussi à Signorelli), 1482; — Vatican. Appartement Borgia, décoration à fresque de quatre salles exécutée par le peintre et des élèves de 1492 à 1494; — Vatican. Musée, *Couronnement de la Vierge*; — Vatican; Belvédère. Galerie des statues. Fragments de fresques, 1487; — Eglise Sainte-Marie-d'Ara-Cœli, décoration de la chapelle Bufalini : *Vies de saint François et de saint Bernardin*, 1484; — Eglise Sainte-Croix-de-Jérusalem, Fresques : *Vie de sainte Hélène*; — Eglise Sainte-Marie-du-Peuple. Première chapelle de droite : *Nativité, Vie de saint Jérôme*; décoration du chœur (1505) : *Couronnement de la Vierge, Apôtres, Sybilles, Saints, Pietà, Assomption, la Vierge et l'Enfant, Père Eternel*; — Galerie Borghèse. *Christ en croix entre saint Jérôme et saint Christophe*, attribuée à Crivelli et à Fiorenzo di Lorenzo, mais devant, selon Morelli, être restituée à Pinturicchio (?); — Château Saint-Ange. Fresques, presque totalement disparues aujourd'hui, 1495; — Musée du Capitole. Salle VI. *Madone*; — Palais Colonna. Fresques décoratives (selon Berenson); — Palazzo die Penitenzieri. Fragments de fresques, 1490 (selon Berenson).

Perugia : Musée. Salle XI, n° 10. *La Vierge avec saint Jérôme et saint Augustin* (1498); n° 12, *saint Augustin* (1500).

Spello : Eglise Sainte-Marie-Majeure, second autel de droite : *Madone*; Sacristie : *Madone*; Vieille sacristie : *Ange*; Chapelle Baglioni : *Annonciation* (1501), *Jésus au milieu des docteurs, Adoration des Mages, le Portrait du peintre, Sibylle d'Erythrée*; — Eglise Saint-André. *Vierge et Saints*; — Eglise Saint-Jérôme. *Nativité* (attribution douteuse, relevée par Berenson).

San Gimignano : Palais Neuf. *Madone glorieuse* (1504).

Spoleto : Cathédrale. Première chapelle à droite. Fresques ruinées (selon Berenson).

San Severino : Cathédrale, Sacristie. *Vierge et donateur*.

paysage a je ne sais quelle mystique et poignante éloquence, regardant à droite Assise et ses sanctuaires sous le mont Subasio, à gauche vers ces autres bourgades moyen-âgeuses : Foligno et Montefalco ! Je l'ai vue aux printemps, citadelle ruinée, au milieu des verdure renaisantes et gaies ; je l'ai vue par les étés brûlants, quand, silencieuse, comme écrasée par la chaleur et déserte, elle paraissait dormir sous le ciel bleu, pareille à ces villes africaines dont les remparts abandonnés semblent trembler dans la flamme du soleil ! Et, chaque fois, ces prestiges de nature n'ont fait que me rendre plus sensible et plus douce la haute joie d'art qui attend le voyageur, lorsque, après avoir gravi la rue montante, il entre dans le frais recueillement de Sainte-Marie-Majeure. Pinturicchio a peint ici toute une chapelle, et ceux qui voudront le reconnaître devront y venir et ne pourront y venir, sans l'aimer.

Car sa qualité maîtresse, c'est avant tout le charme. D'autres étonnent, émeuvent ou inquiètent ; lui est essentiellement aimable. Parmi tant de maîtres séduisants, sa sensibilité est particulièrement

Umbertide : Eglise della Pietà. *Vierge avec le Christ et deux anges.*

Citta di Castello : Cathédrale. *Vierge avec Jésus et saint Jean* ; — Galerie Bufalini. *Vierge avec Jésus* (attribution douteuse).

Naples : Musée National. *Assomption.*

Florence : Galerie Pitti, n° 341. *Epiphanie* (à attribuer plutôt, en suivant Morelli, à Fiorenzo di Lorenzo. Berenson ne cite, dans sa liste des œuvres de Pinturicchio, ni cette œuvre, ni les quatre précédentes).

Sienna : Musée Provincial. Salle XI, n° 45, *Sainte Famille*. Salle IX, n° 26, *Nativité* ; 27, *Quatre saints* ; et 28, *Madone adorant Jésus*. Ces trois derniers sont omis par Berenson ; — Cathédrale. Chapelle Saint-Jean. Fresques. *Portraits d'Alberto Aringhieri* ; — Libreria. *La Vie d'Enéas Sylvius Piccolomini* (Pie II), série de onze grandes fresques exécutées de 1505 à 1509.

Assise : Eglise Sainte-Marie-des-Anges. Chapelle Saint-Bonaventure. *Dieu le Père.*

Milan : Palais Borromée. *Christ allant au Calvaire* (1513) ; — Galerie du prince P. de Savoie. *Madone* (1497) (selon Berenson) ; — Galerie Visconti-Venosta. *Petit Crucifix* (selon Berenson).

Paris : Louvre, n° 1447. *Vierge avec Jésus et des saints.*

Berlin : Musée royal, n°s 204. *Adoration des Bergers* ; 143, *Vierge avec l'Enfant* ; 132A, Reliquaire. *Saint Augustin, saint Benoît et saint Bernard*. M. Berenson omet les n°s 204 et 143, qui paraissent contestables.

Frankfort : Musée Staedel, n° 17. *Vierge avec l'Enfant et des anges* (attribution incertaine).

Dresde : Musée, n° 41. *Portrait d'un garçon.*

Leipzig : Musée, n° 480. *Saint Michel* (attribution douteuse).

Göttingen : Musée de l'Université. *Portrait d'une jeune homme* (?).

Buda-Pest : Musée, n° 62. *Madone et Chérubins* (attribution douteuse, signalée par Berenson).

Londres : National Gallery, n°s 693, *Sainte Catherine d'Alexandrie* ; 703, *Madone et l'Enfant* ; 911, *Le retour d'Ulysse* ; fresque peinte vers 1509 pour le palais de Pandolfo Petrucci. — Les n°s 912, 913 et 914, *Histoire de Griselda*, classés récemment parmi les anonymes de l'École Ombrienne, ont été longtemps attribués à Pinturicchio. Il faut rapprocher de cette suite charmante les n°s 573 et 574 du Musée du Prado (Madrid), *l'Enlèvement des Sabines et la Continence de Scipion*, classés parmi les anonymes et attribués successivement à divers Maîtres florentins ou ombriens du xv^e siècle, notamment à B. Peruzzi par Berenson.

communicative et avenante. La manière dont elle traduit les sujets que l'époque a coutume de célébrer : les vierges, les anges, les saintes conversations ou les cavalcades chevaleresques, n'est point notable par l'ampleur ou la subtilité ; elle ne cèle ni profondeur ni mystère, et, de suite, gentiment, elle vous conte sa superficialité jolie.

Mais comme elle est jolie ! Ce n'est qu'un décorateur dont la modestie s'accommoda de ce sobriquet familier et un peu dédaigneux de petit peinturlureur ; mais quel sens exquis et affiné de l'élégance et de la douceur ! Ses œuvres les plus considérables sont à Rome (Appartement Borgia) et à Sienne (Libreria de la Cathédrale) ; mais c'est ici, à Spello, que se garde la plus heureuse manifestation de ce talent inégal. A Rome, il n'échappe point au reproche de négligence : il y est abondant, prolix et parfois faible ; à Sienne, ses grandes compositions ont des aspects étriqués et secs qui n'empêchent point l'admiration, mais arrêtent la sympathie. Tandis que, dans cette petite chapelle de Spello, je ne sais quel équilibre fortuné s'est fait entre tous ses mérites, entre ses dons naturels et les influences qu'il subissait ; la douce et rêveuse tendresse d'Ombrie s'est délicieusement

BIBLIOGRAPHIE. — VASARI. — *Vita di Pinturicchio*, dans l'édition publiée par Milanese, vol. III, p. 493. Florence. Sansoni, 1879.

VERMIGLIOLI GIOV. B. — *Di Bernardino Pinturicchio*. Memorie con appendice di documenti. Perugia, 1837.

LAYARD A. H. — *The frescoes of Bern. Pinturicchio*. London, 1858.

SCHMARROW A. — *Rafael und Pinturicchio in Siena*. Stuttgart, 1880. Illustré.

SCHMARROW A. — *Pinturicchio in Rom*. Stuttgart, 1882. Illustré.

VOLPINI S. — *L'appartamento Borgia nel Vaticano*. Rome, 1887.

***. — *Gli affreschi della Libreria monumentale del Duomo di Siena*. Coopérat. édit. typ. Sienne, 1895. Reproductions médiocres, 2 fr.

BENUCCI J. — *Un opera di Bern. Pinturicchio*, dans *Arte et Storia*.

BOYER D'AGEN. — *Pinturicchio à l'appartement Borgia* dans *l'Œuvre d'art*. Paris, 1^{er} octobre 1897.

STEVENSON ENRICO. — *Gli affreschi del Pinturicchio nell' appartamento Borgia del Palazzo apostolico Vaticano*, riprodotti in fototypia e accompagnati da un commentario di FRANCISCO EHRLÉ. Roma, Danesi, 1897. In-folio, 131 planches de belle exécution.

URBINI GIULIO. — *Li opera d'arte di Spello*. Roma, Danesi, 1898.

VENTURI. — *Disegni del Pinturicchio per l'appartamento Borgia*, dans *l'Arte*. Roma, Danesi, 1898. Deux de ces dessins sont à Francfort, deux autres au British Museum, trois autres au Louvre ; l'auteur les reproduit en regard des fresques.

STEINMANN ERNST. — *Pinturicchio*, avec 115 illustrations. Leipzig, Velhagen und Klasing, 1898. Vol. XXXVII des *Künstler Monographien*.

BOYER D'AGEN. — *Le Peintre des Borgia. Pinturicchio*, sa vie, son œuvre et son temps. Paris, Rothschild, 1899. Il n'a paru de cet ouvrage que l'introduction ; elle renferme une illustration complète et remarquable.

Tous les ouvrages indiqués dans notre bibliographie générale s'occupent de Pinturicchio, la plupart longuement. V. *Cicerone*, édit. de 1892, t. II, p. 588 et s. ; Rio, édit. de 1874, t. II, p. 239 et s. ; MUNTZ, t. II, p. 724 et s. ; LAFENESTRE, p. 276 et s. ; MORELLI, édit. angl., p. 266 et s. Morelli a beaucoup contribué à rappeler l'attention sur Pinturicchio, et la restauration de l'appartement Borgia a accentué ce renouveau de curiosité et de sympathie envers le Maître ombrien trop dédaigneusement traité par Vasari.

accordée avec le naturalisme noble et aisé des artistes de Toscane. C'était dans la première année du xvi^e siècle, en ces moments augustes de l'histoire où les écoles d'Italie étincelaient d'un prodigieux éclat qui bientôt allait pâlir. Pinturicchio, alors en pleine gloire, en totale possession de lui-même, le favori des papes, le collaborateur, à la Sixtine, des Maîtres les plus fameux, vient à Spello, aux murs de Sainte-Marie-Majeure, célébrer son bonheur. Au plafond, il peint des Sybilles, comme il venait d'en peindre au Vatican, cédant à cette préoccupation de la Renaissance de rattacher le prophétisme antique à la religion chrétienne; aux murs, des scènes de la vie de Jésus, ainsi disposées : à droite, *Jésus au milieu des Docteurs*; au fond, *l'Adoration des Bergers*; à gauche, *l'Annonciation*. Lorsque je vis ces fresques pour la dernière fois (sept. 1898), elles étaient fort délabrées et on s'occupait de les restaurer. Souhaitons que cette opération, toujours périlleuse, ait été poursuivie avec la discrétion indispensable et n'ait rien enlevé de la beauté de cette œuvre mourante ! Car ces tons évanouis et passés étaient très suffisamment évocatifs des colorations primitives, opulentes et chaudes; et leur harmonie était incomparable dans le demi-jour de l'église fraîche.

Dans le *Jésus au milieu des Docteurs*, la moins remarquable des trois décorations, je note d'admirables portraits, vigoureux et crânes à la manière florentine. *L'Adoration* est plus complexe : c'est, élargie avec une allure de fête, de luxe et d'allégresse, la scène aux éléments connus (1) : la masure en ruines, l'âne et le bœuf, saint Joseph étonné et vénérant, la Vierge Marie adorant le bambino étendu sur les fleurettes du sol, les trois Bergers humbles et doux, à genoux devant le Sauveur; et, tout en haut, le chœur des anges qui chantent la solennité de l'heure. Mais le vaste paysage est tout peuplé d'épisodes accessoires : derrière les Bergers, voici les Mages dont le cortège s'arrête. De quel geste lassé un écuyer s'appuie contre le cheval blanc dont il vient de descendre ! et quelle jeunesse adorable dans ces deux pages, encore à cheval, plus loin, l'un d'eux tenant sur le poing un faucon aux ailes déployées ! Dans la montagne l'ange apparaît aux Bergers. Dans la plaine, entre des arbustes, voici un dromadaire qui se promène, et, plus loin, un château hérissé de fantasques clochers, puis encore la mer bleue aperçue entre les arbres... Il y a dans tous ces détails une vie, une abondance, une variété extrême; et, tandis que la réalité fournit à la verve de l'artiste une série d'éléments pittoresques, sa fantaisie les assemble avec enjouement, pour créer un pays chimérique où il pourra culti-

(1) Pinturicchio a reproduit maintes fois ce sujet, mais moins heureusement; voir à Sienne, au Musée, à Rome, à Sainte-Marie-du-Peuple et à l'Appartement Borgia.

ver le rêve pur de sa piété ombrienne. Car rien n'est plus fervent que la Mère aux fines mains jointes; rien n'est plus fervent que les deux anges frêles qui s'agenouillent devant l'Enfant!

Mêmes qualités, peut-être plus complètement exprimées, dans *l'Annonciation* (1). Même tendresse et même élégance, même pureté, même douceur. Même profusion de détails vivants et agréables, tels, par exemple, que ce fond de paysage avec l'auberge au bord de la route, la table qu'on prépare, la servante qui va au puits, les cavaliers minuscules dans le lointain, égrenés, sur les chemins, jusqu'à la ville

à créneaux et à tourelles...

La vierge est debout, sous un riche portique de style Renaissance. Elle lisait pieusement quand Gabriel est apparu. Elle tient encore une main sur le livre ouvert sur le lutrin, et de l'autre fait un geste d'étonnement et d'obéissance. L'archange, grave, un genou en terre, tient un lys blanc et élève l'autre main comme pour bénir. Ces mains, ces figures, ces attitudes sont admirables et chantent suavement des hymnes de candeur...

Mais voici qui est étrange : au mur du palais de marbre, est un



L'ANGE GABRIEL, fragment de la fresque *l'Annonciation* par PINTURICCHIO à Santa Maria Majeure de Spello.

portrait qui nous regarde avec des yeux aigus et qui met soudain du mystère dans cette chapelle silencieuse. C'est le portrait du peintre lui-même, qu'il a signé : *Bernardinus Pictoriccius Perusin.*; il est déconcertant et merveilleux. Autant l'art des fresques est libre, aisé, épanoui, tout en dehors et joyeux d'être, autant la figure du fresquiste est concentrée, fière, un peu hautaine et mélancolique. Oh! la belle image, ardente de pensée! Tantôt, nous aimions Pinturicchio pour la grâce amène avec laquelle il étalait sa sensibilité optimiste; voilà que nous l'aimons maintenant pour la superbe des imaginations

(1) Variantes à Perugia et à l'Appartement Borgia.

dont ses lèvres semblent garder le secret attristé. Ses yeux clairs, son menton volontaire témoignent de son énergie et de sa ténacité, et le sourire de ses lèvres est plein de bonté, mais un peu amer. C'est le masque d'un noble esprit qui a lutté et souffert.

Les biographies, cependant, n'enseignent point que l'existence lui fut pénible. Elevé dans les ateliers de Bonfigli et de Fiorenzo di Lorenzo, il réussit de bonne heure, à Perugia, sa ville natale, à se faire apprécier, et il accompagna le Pérugin à Rome, lorsque le pape voulut faire décorer la Chapelle Sixtine. Là, il est malaisé de déter-

miner avec sûreté ce qu'il faut lui attribuer en propre. Pinturicchio paraît être l'auteur de *la Prédication de saint Jean* et du *Moïse en Egypte*, fresque dont on fit longtemps honneur, la première, au Pérugin, la seconde à Signorelli. Elles sont toutes deux dignes de cette assemblée magnifique de chefs-d'œuvre; mais les histoires de Moïse surtout sont remplies de détails admirables. S'il faut attribuer cette fresque à Pinturicchio, — et Morelli, qui a beaucoup fait pour rendre au Maître ombrien la grande place qu'il mérite, donne de



Fragment de la fresque : *Le Trépas et les miracles de Saint Bernardin* par PINTURICCHIO à Santa Maria d'Ara-Cœli de Rome.

fort bonnes raisons pour qu'il en soit ainsi, — on peut dire que le voisinage et l'exemple des Maîtres florentins Boticelli, Ghirlandajo, Rosselli, aux côtés de qui il travaillait, lui fut extrêmement précieux et contribua beaucoup à donner à son talent de la souplesse et de la virilité.

On sait mieux que c'est à Pinturicchio seul qu'il faut attribuer la décoration, exécutée quelques années plus tard, de la chapelle Bufalini, dans l'église Santa Maria d'Ara-Cœli. D'un côté, deux fresques célèbrent saint François; trois autres content l'histoire de saint Bernardin de Sienne. Dans celles-ci, *la Mort et les Miracles*, *le Saint dans le Désert*, *la Glorification*, la fantaisie la plus libre groupe dans

des paysages invraisemblables, des détails étudiés dans la réalité, surtout des portraits de contemporains (1). Le souvenir de Fiorenzo di Lorenzo est évident et les comparaisons sont curieuses. Dans *la Mort de saint Bernardin*, l'ensemble manque un peu d'unité, mais de nombreuses figures sont ravissantes : la jeune mère qui allaite son bébé, et la jeune fille aux mains jointes qui l'accompagne, le jeune homme en toge du premier plan, le groupe des mendiants près du saint, et le petit page à ses pieds. Elles suffisent à nous apprendre combien l'exemple d'un Ghirlandajo avait permis à l'artiste ombrien

d'ajouter de puissance et de dignité à la fraîcheur de son sentiment.

C'est encore à Ghirlandajo que nous fait penser Pinturicchio dans sa grande œuvre de décoration de l'Appartement Borgia au Vatican. Un Ghirlandajo avec moins de majesté et de gravité, plus coquet, plus alerte, plus narratif. Cet admirable ensemble fut pendant longtemps méconnu. Rio, qui a écrit de si excellentes pages sur les peintres italiens, le croyait même disparu et enregistrait cette disparition sans grand regret, estimant que ces peintures d'inspiration païenne ordonnées



Fragment de la fresque : *Le Trépas et les miracles de saint Bernardin* par PINTURICCHIO à Santa Maria d'Ara-Cœli de Rome.

par le peu recommandable Borgia, étaient une fâcheuse défaillance. Quelle erreur ! Voilà où conduit le souci de mêler aux questions esthétiques des préoccupations religieuses ou morales : à vouloir exalter l'art chrétien, on n'arrive à ne plus admettre que des figurations de saints et de madones ! Heureusement, Léon XIII fut plus clairvoyant. Il a compris que le devoir de la Papauté était, non pas de céler ces murs comme des choses hon-

(1) Ceux de la famille Bufalini sont de premier ordre. Il est assez bizarre que ce portraitiste éminent (Voir son portrait à Spello, celui du pape Alexandre à l'Appartement Borgia, ceux de Sienne) ne se soit pas essayé davantage à peindre des portraits isolés. Je ne connais dans ce genre que l'excellent *portrait de garçon*, de Dresde.

teuses, mais au contraire de les offrir à l'admiration contemporaine.

Et par ses soins l'Appartement Borgia nous fut restitué naguère. Ce fut une véritable révélation et des cris d'enthousiasme. La figure un peu dédaignée de Pinturicchio, en faveur de qui Morelli avait commencé, il y a une vingtaine d'années, une réaction, fut remise en pleine lumière et, après quatre siècles, justifia la sûreté du goût du pape qui l'avait protégé.

Une première salle est ornée de *Prophètes* et de *Sybilles*, à mi-corps, entourés de banderolles serpentantes avec des inscriptions. La



Fragment de la *Dispute de sainte Catherine*, par PINTURICCHIO (l'Appartement Borgia, Rome).

seconde est consacrée aux *Sciences* et aux *Arts libéraux* : l'*Astrologie*, la *Grammaire*, la *Dialectique*, la *Rhétorique*, la *Géométrie*, l'*Arithmétique* et la *Musique*, personnifiées par de jeunes femmes assises, et d'autres personnages attentifs et des attributs symboliques. Ces deux séries n'ont guère qu'un intérêt purement décoratif.

La salle de la Vierge avec l'*Annonciation*, la *Nativité*, l'*Adoration des Mages*, la *Résurrection*, avec un portrait du pape Alexandre II, l'*Ascension*, la *Descente du Saint-Esprit* et l'*Assomption* (1), est très

(1) Variantes : ce même sujet par Pinturicchio à San Gimignano, à Rome (Sainte-Marie-du-Peuple) et à Naples.

remarquable, et je pourrais y signaler maints des traits qui font la parure des fresques de Spello, en même temps que des faiblesses cependant, une exécution moins soignée qui rend probable la collaboration d'élèves.

La plus belle des quatre salles est assurément celle des *Vies des Saints*. Au plafond se déroule, assez inattendue en ce milieu catholique, l'*Histoire d'Osiris*, encadrée d'ornements architectoniques d'une souplesse et d'une harmonie qui les rangent parmi les plus gracieuses inspirations de la Renaissance. Aux murailles, l'*Histoire de Suzanne*, celle de *sainte Barbe*, le *Martyre de saint Sébastien*, la *Visitation*, *saint Antoine l'Abbé* et *saint Paul l'Ermite*, la *Dispute de sainte Catherine devant l'Empereur Maximin*. Ce n'est pas, certes, d'un grand sentiment religieux, et ces épisodes de l'histoire d'Osiris au plafond suffisent à indiquer que l'esprit du peintre et celui de son inspirateur étaient singulièrement éclectiques. Aussi ces scènes de la vie des saints ont beaucoup moins pour but d'exalter notre ferveur que de montrer des spectacles pittoresques et charmants. Et, à cet égard, *la Visitation* et *sainte Catherine devant l'Empereur* sont particulièrement réussies, et, si ces fresques ne sont point édifiantes par leur piété, elles le sont par leur beauté. La petite sainte Catherine est une des plus séduisantes créations de tous les temps, et dans la pompeuse assemblée venue pour l'écouter presque toutes les figures (des portraits sans doute) sont admirables de diversité et de vie.

La Visitation est également remplie de détails joliment observés; les jeunes seigneurs élégants, la jeune fille qui accourt en maintenant sur sa tête une corbeille de fruits (comparez-la à celle du *Voyage de Moïse*, à la Sixtine, et à celle de Ghirlandajo, à Sainte-Marie-Nouvelle), le vieillard qui se promène en lisant, l'enfant qui joue avec un chien, les belles jeunes femmes qui filent paisiblement encadrent de vie familière, intime et distinguée, la majesté douce de la rencontre d'Elisabeth et de Marie.

Dans toutes ces fresques, un fond de large paysage montre l'effort du peintre pour environner de vie et d'espace sa mise en scène. Et il est très supérieur en vérité à ce point de vue, à ses prédécesseurs insuffisants et gauches, à son contemporain le Pérugin, si pauvre et si monotone à cet égard! Elle est pourtant bien factice et conventionnelle, la nature du Pinturicchio. Et si conventionnelle qu'on se demande même si l'artiste a jamais songé à reproduire la beauté spéciale d'un paysage déterminé. Il semble que cette ambition ait été étrangère aux peintres de cette époque. Eux qui avaient si bien compris la valeur esthétique de l'accent individuel d'un visage, d'une attitude, ne paraissent point s'être jamais douté qu'un paysage aussi peut avoir une âme et une signification. Cette cons-

tation nous porte à penser que l'impressionnabilité de nos facultés admiratives ne se développe que par degrés et que, dans l'ordre historique, la compréhension d'un paysage est une des dernières à s'incorporer à notre conscience artistique.

Ceci noté, on trouvera moins inexplicable que les Maîtres de ce xv^e siècle, qui devaient, comme nous, voir se succéder les vicissitudes des saisons, les bourgeons verts du printemps, les éblouissements poussiéreux de l'été, les fastes de l'automne, le défeuillage des arbres en hiver, n'en aient jamais parlé dans leurs compositions. Ils ont, de même, ignoré la clarté douce de l'aube dans le brouillard léger, l'aveuglement blanc du plein midi ou l'ombre d'un noir d'encre, les magies mélancoliques des soleils couchants. Toute cette sensibilité de l'œil et de l'âme ne devait s'éveiller que plus tard. Pinturicchio, quelle que soit sa souplesse, transforme à peine les éléments traditionnels de l'École ombrienne : les rochers entassés par gros blocs, à la façon de dolmens, avec des touffes d'herbes et d'arbrisseaux surplombants, les villes hérissées de tourelles à créneaux, aux murailles percées de portes, et enfin les arbres isolés, au long tronc grêle, au feuillage léger découpé sur le ciel. Ce qui est tout à fait charmant, c'est la grâce des silhouettes sveltes qu'il jette dans cette nature de convention ; voyez, par exemple, ces bergers qui jouent du chalumeau et dansent (*Moïse*, Sixtine), le miracle du taureau (*Saint Bernardin*, Ara-Cœli), l'auberge au bord du chemin (*Annonciation*, Spello), les mendiants près du Temple (*Jésus discutant*, Spello) et les épisodes délicieux des derniers plans dans la *sainte Suzanne* et la *sainte Barbe* de l'Appartement Borgia.

A Sienne, cette verve faiblit. Un souci de correction et de sévérité pompeuse annihile cette gentille fraîcheur d'invention. Ce n'est point un progrès ; l'art de Pinturicchio y perd ses deux qualités maîtresses : l'enjouement et la tendresse. Il est plus noble, peut-être, mais plus froid, à coup sûr. L'œuvre considérable qu'il entreprit sur l'invitation de la puissante famille des Piccolomini semblait cependant convenir à souhait à son talent : il s'agissait de raconter, sur les murs de la Bibliothèque, les journées mémorables de la vie d'Æneas Sylvius Piccolomini, qui fut pape sous le nom de Pie II. Ce pontife ne tient pas une place bien évidente dans l'histoire ; mais son existence était un suffisant prétexte pour des évocations fastueuses de la vie civile et religieuse de l'époque.

Pinturicchio le fit en onze grandes compositions, dont une, *le Couronnement du pape*, à l'extérieur de la Bibliothèque, et dix à l'intérieur : 1. *Le Départ pour le Concile de Bâle* ; 2. *Ambassade près du roi d'Écosse* ; 3. *Couronnement comme poète* ; 4. *Ambassade près du pape* ; 5. *Fiançailles de Frédéric et d'Éléonore de Portugal* ; 6. *Élévation au Cardinalat* ; 7. *Élévation au Pontificat* ; 8. *Diète de*

Mantoue : Canonisation de sainte Catherine de Sienne ; 10. Le pape à Ancône. L'ensemble de cette décoration, dans un exceptionnel état de conservation, est magnifique, et cette Libreria est une merveille aux côtés de cette grande merveille qu'est la cathédrale de Sienne. Mais il semble que le peintre ait été embarrassé pour remplir ces panneaux étroits, tout en hauteur ; quelque grande que fût son habileté, elle ne l'était point encore assez pour lui permettre de disposer sans monotonie, sans raideur, sans aridité, des compositions forcément analogues et qu'aucun grand sentiment idéal ne magnifiait. Aussi, bien que certaines figures, prises individuellement, soient d'une incontestable maîtrise, je préfère juger le peintre sur ses œuvres de Rome et de Spello.

La tradition veut que les deux personnages, vus de face, porteurs de cierges, dans *la Canonisation*, soient Pinturicchio et le jeune Raphaël. C'est bien possible ; j'avoue néanmoins que j'ai peine à retrouver dans ce personnage banal et de mauvaise humeur, l'allure héroïque, si fière, si bonne et triste du portrait de Spello. Quant à Raphaël, la tradition veut aussi qu'il ait été ici le collaborateur de Pinturicchio. Plusieurs dessins de ces fresques ou d'après ces fresques sont parfois, non sans contestations d'ailleurs, attribués à Raphaël. Le *Cicerone* estime qu'il n'y a là rien de bien décisif et qu'il est, au contraire, peu probable qu'un grand entrepreneur comme Pinturicchio ait fait faire ses cartons par un débutant sans notoriété.

Quelques années plus tard, Pinturicchio est chargé de décorer une des salles du Palais de Pandolfo Petrucci, à Sienne. Une fresque seulement de cette série subsiste encore ; c'est cet amusant *Retour d'Ulysse* qui est à la National Gallery.

Il ne faudrait point croire cependant que le talent de Pinturicchio est uniquement narratif, et que, selon les terminologies actuelles, il se soit confiné dans la peinture de genre, d'histoire ou de décoration. Il a, comme les autres, célébré l'Harmonie et la Tendresse, la beauté de la Femme et la Pureté de la Vierge, en des figures de Madone, et, tandis que le Pérugin, son rival, répète jusqu'à la lassitude la formule de suavité extasiée qui lui a valu le succès, Pinturicchio atteste à nouveau la souplesse de son génie en variant, à diverses reprises, ses types de Marie. Certaines sont vraiment enchanteresses : telle, par exemple, celle de la National Gallery, avec son air d'enfant sérieuse et ses petites lèvres pincées ; telle celle de l'Église San Andrea de Rome, avec son regard en dessous, timide et grave ; ou la *sainte Anne* de San Onofrio, apprenant si maternellement à lire à la Vierge ; mais mes deux préférées sont celles de l'Appartement Borgia et celle qui fait le centre du grand tableau d'autel peint pour l'église Santa Maria dei Fossi de Pérouse et qui se trouve à présent au musée de cette ville.

La première est dans un cadre rond, entourée de chérubins et tenant debout sur un coussin le Bambino lisant. Elle est tout simplement parée, et sa beauté, c'est ses grands yeux si intelligents et si vivants, sa bouche fine si aristocratique, ses cheveux dénoués et flottants échappés du manteau drapé à la manière siennoise. La seconde est toute différente : elle a plus de naïveté et de candeur ; c'est une petite âme plus douce, mais, par l'éclat de ses robes brodées d'or, de ses bijoux, des marbres de son trône, c'est aussi la Reine du Ciel pour qui rien n'est trop précieux ni trop riche. Cet effort vers une distinction et une opulence parfaites fut celui de Carlo Crivelli ; et divers détails, l'emploi de l'or, les fruits étudiés méticuleusement au premier plan, confirment encore et attestent l'influence du Maître de Venise.

D'autres fois, Pinturicchio subit l'engouement pour le Pérugin. Sa grande Madone, dans une gloire, en amande, ornée de chérubins, de San Gimignano, fait trop penser à celle que Pérugin peignit, quelques années plus tôt pour le monastère de Vallombreuse. Cette influence, en même temps que la préoccupation de donner à son style plus d'ampleur, on la sent encore dans la décoration de Sainte-Marie-du-Peuple, à Rome, qui a été très vantée, mais que, pour ma part, j'apprécie peu. Je n'y retrouve guère qu'un écho affaibli d'expressions esthétiques plus complètes et plus décisives que me donnèrent d'autres Maîtres ; je n'y retrouve point les qualités propres à Pinturicchio et qu'il faut chercher parmi son œuvre inégale et nombreuse, comme j'ai essayé de le faire dans les lignes précédentes.

Et c'est pourquoi, quand je songe à ce peintre, après le souvenir de ses grandes entreprises de Spello, de Rome et de Sienne, c'est à une œuvre de la National Gallery, — qui, très probablement, n'est pas de lui, — que ma pensée me reporte le plus volontiers. *L'Histoire de Griselda* est-elle de Pinturicchio ? On l'a cru longtemps ; mais certaines observations l'ont fait ranger, — très judicieusement d'ailleurs, — parmi les anonymes de l'École ombrienne (1). L'auteur de *Griselda* avait une sensibilité toute pareille à celle de Pinturicchio ; il n'y a donc point d'inconvénient à ce que celui-ci évoque la mémoire de celui-là. Tout, dans cette *Histoire de Griselda*, est incroyable d'afféterie et d'élégance. C'est une vision bizarre de princières existences, d'un caprice infiniment séducteur.

Dans cette cour du marquis de Saluces, les complications de la toilette, le souci de l'attitude et du geste doivent être la préoccupation première de tous ces beaux jeunes hommes et de ces adorables jeunes femmes. Sous des architectures Renaissance, à travers

(1) Ombrienne au sens large ; car l'attribution la plus plausible est Luca Signorelli ou un toscano-ombrien.

des cours et des portiques de marbres précieux, dont les lignes raides et massives de pierre mettent en valeur les lignes courbes, fléchies, sinueuses des courtisans, ils se promènent avec indolence, ne laissant voir sur leurs mignons visages que de vagues émotions. Ils semblent à peine affectés du drame, — lorsque Griselda, injustement soupçonnée d'avoir fait disparaître ses deux enfants, est répudiée par le marquis, et sont à peine réjouis au banquet final célébrant l'innocence de Griselda et sa restauration dans ses dignités.

Ils ont de beaux habits et des toilettes magnifiques; les dames de la cour ont des écharpes et des gazes flottantes; sous leurs chevelures d'or, elles s'inclinent comme des fleurs se courbent sous le vent; et les jeunes seigneurs sont étrangement vêtus. Des collants de couleurs joyeuses emprisonnent leurs jambes, précisant la cheville mince, le mollet ferme, la cuisse ronde, tout le dessin d'une jambe longue et svelte; des ceintures d'or leur enserrant la taille, ainsi qu'à des filles. Ils ont des pourpoints de velours sous de voletants mantelets de brocart grenat gaufré de ramages d'or. Et sur ce corps gracile, fait pour les jeux, la parade et la danse, sous un petit chaperon à l'aigrette de plume fixée par un joyau, une toute petite tête d'oiseau, aux pensées futiles, mais aux longs cheveux bouclés délicieusement apprêtés, aux yeux agrandis par les fards, à la bouche rouge s'offrant au baiser. Tous, imberbes et roses, très jeunes, très enfants, allant et venant, paraissant les sœurs des belles dames, très longues et très parées aussi, à la même petite tête frêle, devant qui ils s'inclinent et font des grâces. Ils s'avancent, saluent, portent les plats du festin avec l'évidente intention de chercher des effets de torse et de jambe, de montrer combien ils sont élégants et beaux, combien leur maillot rouge moule exactement leurs formes délicates, combien leurs gestes de dandy sont d'une distinction aisée et savante.

Autour de ce monde chimérique, des bêtes de luxe : des chiens rares, un petit ours attaché à une colonne, un paon présomptueux, des singes indécents. A travers les arcades du palais où se donne le banquet, on voit processionner, dans le lointain, un cortège de coursiers et de chameaux.

Mais c'est surtout la rencontre du marquis avec Griselda qui est ravissante. La pauvre fille, mince comme un roseau, s'en allait à la fontaine, parée seulement de ses flottants cheveux d'or. Devant sa beauté, le marquis, chassant avec des compagnons, arrête sa fastueuse escorte. Sur son destrier il est resplendissant de pourpre et d'or. Deux pages de blonde jeunesse princière, respectueusement se tiennent debout auprès de lui. Derrière eux, des seigneurs qui s'étonnent et qui causent; puis des chevaux blancs harnachés de rouge que retient un nègre; des chevaux noirs et gris aux harnais

verdâtres ornés d'or, — oh! la silhouette fière, si bellement décorative de ces superbes bêtes! — Puis ce sont les robes dont le marquis couvre le dénuement de Griselda, des robes d'étoffes d'or où semble emprisonné du soleil. Puis ce sont les noces et plus tard les soupçons, la séparation; Griselda chassée et s'en allant pauvre; enfin, la venue des enfants disparus, la réconciliation et le grand festin, tous les épisodes du conte de Boccace, choisis et groupés de manière à permettre toujours l'éploiement de cette cour nombreuse, chatoyante et fantasque.

Et non seulement la stature bizarre de ces créatures frivoles indique leur impossibilité d'être, mais la couleur aussi, l'abondance extraordinaire de l'or, jusque dans les feuillages, montrent bien que ce marquis de Saluces et sa Griselda sont suzerains dans le royaume des Songes.

Si les *Histoires de Griselda* ne sont pas de Pinturicchio, il faut reconnaître que ce rêve charmant convient tout à fait à son optimisme aimable et à sa verve narrative. Quelque paradoxale que puisse être cette opinion, je crois que ces petits panneaux nous aideront mieux à comprendre la personnalité du peintre que telles œuvres plus authentiques, où cette personnalité est flottante et indécise, étouffée sous des influences diverses. La critique n'a point toujours fait l'effort nécessaire pour apprécier Pinturicchio, et la postérité lui fut injuste et dure autant que ses contemporains avaient été bienveillants. Vasari dénigra sa peinture en calomniant sa vie : il relate que Pinturicchio mourut du dépit de ne pas avoir profité d'une forte somme enfermée dans un coffre qu'il aurait pu prendre.

Lorsque je songe à ce raconter imbécile, à cette perfidie envieuse d'atelier rival, je n'ai point à interroger l'histoire pour en connaître la fausseté; je n'ai qu'à me rappeler la merveilleuse *Annonciation* de Spello d'où le peintre nous regarde encore de ses yeux probes et francs. Non, celui qui eut ce masque fier n'eut point l'âme vile; mais nous percevons maintenant le pourquoi de la mélancolie de ce triomphateur. Quand il se figura ainsi, pour transmettre son effigie à l'avenir, eut-il la stupéfiante prescience, au milieu de ses succès, qu'il devait nous laisser quand même une image un peu triste? Qui ne s'apitoierait sur la fin lamentable de ce poète charmant : après des humiliations et des déboires, malade, il fut abandonné par sa femme qui se sauva avec un soldat et il agonisa effroyablement, sans secours, dans la misère et la solitude.

JULES DESTREE.

(EN GUISE DE

« CHRONIQUE THÉÂTRALE ») :

TIMIDITÉ DE SHAKESPEARE

DE SOPHOCLE COLONIALE A JEAN BODEL D'ARRAS.

PAR DELA LES THÉÂTRES CONNUS, EN AVANT !

Et maintenant, si, pour respirer, Lecteur,
nous causons de chefs-d'œuvre ?

Hugo a tort d'appeler Shakespeare la dernière des cathédrales.

Shakespeare est bien de son temps : Shakespeare est bien de la Renaissance, un « moderne » et un *composite* déjà, style Saint-Pierre de Rome. Comparez-le encore à Rubens, voire (pour *Hamlet*?) à Rembrandt. Mais ce n'est plus un homme du Moyen Age rénovateur.

Je veux l'établir.

I

La conception dramatique des Grecs d'abord tâtonna.

Elle essaya, à plusieurs reprises, de faire figurer sur sa large scène plusieurs lieux à la fois, selon la manière des Hindous : je ne citerai, entre autres exemples, que l'*Agamemnon* avec sa place et son palais, puis la tour du veilleur et la mer.

Aristophane, le plus grand des poètes antiques après Homère, Aristophane, le bon (1), le profond (2), le divin disciple d'Eschyle, restaura cette manière et s'y tint presque constamment.

Nous la nommerons, si vous le voulez, le SYMPOLYTOPISME.

(1) Ceci pour détruire, en passant, le mot de Hugo : qu'Aristophane aurait été, des Génies, le seul méchant. Mot venu de l'erreur encore assez répandue alors sur l'influence des *Nuées* du grand Rieur dans la condamnation de son ami Socrate, laquelle n'eut lieu (et pour de tout autres raisons : sodomie, athéisme, internationalisme) que vingt-quatre ans plus tard. Mais, né de l'erreur, ce mot se voit, après un demi-siècle, ressuscité et rejeté dans le monde par l'ignorance de M. Mendès, qui en vérité prend trop pour paroles d'évangile les brillantes et hâtives fantaisies du *William Shakespeare* (d'où il a tiré d'ailleurs toute sa poétique personnelle). Si seulement il n'y ajoutait pas ! le père Hugo se scandaliserait bien d'entendre traiter le *Philoctète* d'œuvre sénile par l'auteur de l'*Art au théâtre*, et demander que l'on renverse de son piédestal : Goëthe.

Que M. Mendès ne se mette pas en colère ! mais plutôt qu'il considère... qu'à son égard nul littéraire justicier ne parviendra jamais à rien dire d'aussi disproportionné en dépit de la plus brûlante indignation !

(2) Il faut enfin savoir qu'Aristophane est le véritable, l'unique auteur de la célèbre théorie sur l'Androgynat et l'Amour si drôlement nommé platonique, — sans doute parce que Platon l'a simplement rapporté en son *Banquet*.

Ils tentèrent aussi le POLYTOPISME successif : à savoir le changement de décor (toujours à vue chez eux), que ce dernier siècle a vu remettre en usage chez nous. Il semble qu'ils se soient servis de cette ressource plus longtemps que de la première, puisque nous la trouvons non seulement dans les *Euménides* (1^{er} tableau : Delphes ; 2^e tableau : Athènes), mais dans l'*Ajax* de Sophocle.

Toutefois le génie unitaire des Grecs s'arrêta enfin au système qui n'a pas cessé de demeurer le seul en usage dans la dramaturgie sémitique, depuis la tragédie de *Job* et la pastorale du *Cantique des cantiques* jusqu'aux *Téatziés* (musulmans) des Perses, je veux dire l'unité du décor et pour toute la durée de l'action et dans l'espace entier de la scène : Euripide, Ménandre.

Et ce MONOTOPISME demeura la règle pour les classiques de Rome, puis pour les derniers venus parmi les nôtres (Racine, Voltaire, etc.).

* * *

Le « Moyen Age », qui renouvela tous les arts, suivit, ici comme dans les autres, un développement absolument opposé à celui des anciens : il tendit à compliquer de plus en plus sa décoration.

Vaste à l'égal de la scène grecque (2.000 mètres et plus), le *Solier* présentait aux 5.000 (Vienne), aux 80.000 spectateurs (Autun), outre l'enfer et le paradis, outre les limbes voilés et les chemins plus ou moins apparents, des décors divers ou *mansions* par douzaines ensemble.

« Ai-je besoin d'indiquer les conséquences de ce nouveau système ? »

Rapprocher, devant les assistants, les points les plus éloignés entre eux de la création rend inutile, même *invraisemblable*, l'unité de temps et l'abroge en partie, puisque le seul fait pour un même personnage de disparaître d'une *mansion* pour reparaitre dans une autre située en un climat différent fait sentir au spectateur le temps qui vient de s'écouler pendant ce voyage.

Ces abréviations soudaines du temps ôtent à la durée de l'action un caractère réaliste, pour y introduire, au contraire, un rythme inégal et varié : le métronome n'est plus dans la pendule, mais dans la pensée directrice de l'œuvre.

Enfin *plusieurs* actions, plusieurs sources d'intérêt pouvaient s'enlacer à la principale, sous la forme de la pantomime, sans lui nuire ni s'entretenir, les décors suffisant à maintenir d'une manière visible chacune d'elles dans le degré d'éloignement convenable : un POLYDRAMATISME s'ébauchait.

II

Entre l'Attique et la Picardie, entre Sophocle et Jean Bodel, entre ces deux théâtres si dissemblables, mais l'un et l'autre de proportions gigantesques et vraiment populaires, Shakespeare, le premier maître *de la scène réduite*, de la scène *pour petite société*, tâcha d'établir du moins... un compromis.

* * *

Shakespeare connaissait l'antiquité.

Il savait le latin, un peu de grec, — comme nos contemporains. Ferrailant chaque jour au club de la Sirène avec le classique Ben Jonson, dont il jouait les rôles, il vivait, par ses amitiés, aussi avec les courtisans d'Elisabeth la savante, en plein esprit érudit et pédant de la Renaissance. Il méditait Plutarque, de même que le fit toute sa génération. Il lisait, nous dit-on, l'italien et le français, au moment où ces deux langues se trouvaient plus grecques et plus latines qu'elles n'étaient elles-mêmes.

Comment Shakespeare, si curieux, si ouvert à tout, eût-il pu, dans ces

conditions, ignorer les tragiques athéniens, — édités, publiés, cités (ne fût-ce que par ce Montaigne qu'il chérissait), commentés, imités, décalqués partout autour de lui!

Il y a bien des chances, de l'autre part, pour que Shakespeare ait pratiqué l'espagnol. Était-ce pas le temps où l'Espagne dominait l'Europe, menaçait l'Angleterre encore, hantait tous les cerveaux comme toutes les frontières? Il entendit au moins parler du drame qui s'efforçait à renaître là-bas avec les Cervantès, les Cepeda, les Jean de la Cueva.

Surtout, venu en plein xvi^e siècle, il trouvait debout sur son sol natal la plupart des œuvres du moyen âge. Il en vit jouer encore du xv^e siècle, il en entendit maintes fois réciter par les vieux acteurs entre lesquels il se forma. Car, avec la Picardie, la normande Angleterre avait été la plus féconde en jeux et en mystères précisément.

* * *

Préoccupé, réclamé par ces deux mondes, l'Antique et l'OGIVAL, Shakespeare en créa un troisième, afin de jeter entre eux le pont rêvé par les hommes d'alors.

Définitivement, après l'école d'où il sortait, sans plus guère songer à se servir des trois plans qu'avait légués au théâtre le passé, il préféra déployer la multiplicité de lieux, non plus dans l'espace (Sympolytopisme), mais dans le temps (Polytopisme), et cela plus que n'osèrent les Espagnols eux-mêmes, au dernier excès : les tableaux courent affolés les uns après les autres. Il semble que la terre tourne sous les pieds du contemplateur détaché d'elle (1). Seul, Goethe (en *Gatz* et en *Faust*) lâchera dans ce train d'enfer ses œuvres.

On connaît tous les avantages de ce système sur le Monotopisme classique qu'il a définitivement remplacé en 1830 : variété, naturel, etc. Ses infériorités peuvent se voir aussi, qu'on le rapproche du Monotopisme ou du Sympolytopisme : « expositions » innombrables des lieux et du temps, ainsi que des événements accomplis dans l'intervalle; d'où un espace plus restreint et toutes sortes d'obstacles pour l'étude continue et logique d'une âme.

Shakespeare y suppléait au moyen de ses paroles-éclair. Encore laisse-t-il plus d'une lacune : il en tire parti adroitement en augmentant d'autant l'émotion, dans ces ténèbres. Trop souvent toutefois la folie, nous l'avons vu, lui sert pour toute explication et pour toute préparation (psychologique, s'entend, et non point de « théâtre »!) à l'acte tragique. Et ses derniers disciples, même atténués, furent conduits à substituer ainsi l'attitude à l'analyse, le type à l'individu, la saccade conventionnelle au développement doux, insaisissable autant qu'irrésistible du vrai, — le pantin à l'homme : voyez *Cyrano*.

Faust échappera à cette implacable nécessité, mais tournera de même au monologue; de même le drame de Byron. Shakespeare seul avait su conserver entrelacées et vivantes jusqu'à trois et quatre actions (TRIDRAMATISME, TESSARADRAMATISME).

III

Dès Lope, son contemporain, il devint évident que le théâtre espagnol, d'après le chemin parcouru depuis *la Célestine*, s'arrêterait à égale distance entre le point fixé par la conception shakespearienne et l'antiquité.

Le temps essaie de se réduire à trois journées, — encore approximatives.

(1) « Venez, Madame ma femme, asseyez-vous à côté de moi et laissons la terre tourner... » (Dernières paroles du prologue-cadre de *la Mégère domptée*.)

Le *polytopisme* successif, ainsi qu'à Londres, n'utilise même pas les étages médiévaux et réduit à un nombre restreint ses changements de décors.

Si les *pensées* demeurent ici sublimes, générales (*la Vie est un songe*, etc.), les *mœurs*, comme dirait Aristote, sont sacrifiées à l'*action* dont on a voulu conserver, même accroître l'intensité, — encore qu'en fait de complexité elle se réduise le plus souvent à un *didramatisme*.

*
* *

De l'Espagne sur l'antique régresse encore notre Corneille, qui de plus en plus capitulera et se rapprochera, sous la loi des trois unités, de la vision d'Euripide : les dernières tragédies du Rouennais et les comédies de Molière documentent pour nous cette évolution à rebours.

L'identité de technique avec la Grèce serait même définitive dans Racine et dans Voltaire, si ne subsistait pas encore le *didramatisme* espagnol : dans l'intrigue principale, avec obstination, une seconde veut s'enchevêtrer. Et l'on peut dire que l'unique Alféri, en élaguant impitoyablement celle-ci, s'est montré vraiment logique en cette voie. Mais comme il retombait par là à cet automatisme des personnages, évité par nos classiques au moyen de la substitution qu'ils firent, aux dépens de l'action, de leurs confidents au chœur antique !

*
* *

Considérée à notre point de vue, l'École allemande a tout juste réparé le mal accompli par l'École espagnole, qui la préoccupa tant. Elle retourna avec Schiller, mais surtout avec Goethe, vers la *relative* liberté shakespearienne, — en faveur de laquelle *Hélène* reste comme un testament si émouvant !

Pour l'action cependant, elle se contenta toujours du pauvre *didramatisme* qui depuis Lope et Molière ne nous a presque pas quittés (suprême protestation de l'instinct *polydramatique* des peuples modernes !) et dont Marivaux a fourni une si curieuse caricature. L'Allemagne, à cette modestie, obtenait en revanche du champ pour développer les *mœurs*, où elle a véritablement égalé et souvent dépassé nos classiques.

*
* *

Cela ne pouvait durer.

Notre 1830 fut un recul. Hugo et Dumas père ramenèrent l'Europe à un *compromis* entre l'Espagne et l'Allemagne. Didramatiques bien entendu comme l'une et comme l'autre, ils tendent, plus encore que la première, au système des journées, — si proche de l'unité de temps, — et à celui d'un décor par acte, presque du Corneille ! Encore n'y a-t-il plus ici de préméditation technique : ce n'est qu'un mélange irraisonné des écoles étrangères, tel qu'en devait favoriser l'Eclectisme alors de mode dans la philosophie comme dans la politique et les mœurs (bric-à-brac, juste milieu, etc.). Wagner est entraîné dans cette décadence, aussi bien qu'Ibsen dans celle du théâtre bourgeois : un décor à l'acte au maximum, et dans cet acte un temps de la durée exacte qu'il a sur la montre (de plus en plus fréquemment consultée) du spectateur : les Chinois avaient déjà connu cet effondrement.

Ainsi Shakespeare avait été un *compromis* entre l'*Attique* et le *Picard*, mais créateur d'un nouveau concept dramatique (parallèlement à l'Espagne, bientôt revenue à égale distance entre lui et le *Picard*) ; l'Allemagne établit un *compromis* entre lui et l'Espagne ; et Hugo, un *compromis*, moins raisonné, entre l'Allemagne et l'Espagne : de sorte que, de lui à nos classiques, à Corneille jeune surtout, la distance se mesure des plus faibles ; mais en sus

apparaissent les défauts accumulés des modèles qu'il mélangea sans les combiner, — d'où la stérilité française depuis un demi-siècle.

*
*
*

La vie se trouvait au-delà de Shakespeare, en tirant sur la vision médiévale, logique résultat, tout comme l'architecture ogivale et le reste, de l'ère chrétienne.

IV

Or il me plaît de rêver une mise en scène, — et partant un drame, — difficile au dernier point, effrayante, mais, sachez-le, possible!

Le théâtre, aussi large que vous le pourrez ouvrir (mais la moindre scène y suffirait du reste, disproportionnée qu'elle reste à la taille de l'acteur!), le théâtre représentera plusieurs, trois, dix, vingt endroits différents: villes, bois, déserts, une montagne ici, là des mers, et l'enfer, des nuées sur des nuées, tel ciel théologique, une chaumière, que sais-je! Cependant cette masse de décors se transformera sans relâche plus ou moins vite les uns que les autres: un rivage à l'océan, à la montagne un chemin en pente, etc.

Dans ce petit univers grouilleront... des anonymes, passants dont nul ne reparaitra parfois, ayant simplement jeté qui une phrase, qui un geste ou un soupir.

Il arrivera que l'un de ces décors, — un ciel, par exemple, ou une forêt, — s'arrêtera, immobile, afin que ses habitants figurent comme les aiguilles marquant, au cadran de l'éternité, les changements des siècles. De sorte que les autres tableaux vivront visiblement des années en quelques minutes, avec le halètement fou des vastes envolées historiques au fond de notre imagination... D'autres fois, une minute durera une heure...

A pareil art il faudra, bien entendu, la précision mathématique des gestes et des intonations. Car il y aura en jeu toute la science d'un symphoniste.

SYMPHONIE en effet et non MÉLODIE, un tel drame! Au lieu d'une situation péniblement et tristement développée, toutes les situations, toutes les émotions dramatiques à la fois, en des décors divers, s'entrelaceront et s'éclaireront l'une l'autre devant nos yeux. Et chaque assistant de cet éblouissant spectacle-algèbre, au lieu d'être traîné derrière quelque fable rebattue, nagera à même l'océan total des âmes humaines.

État voisin, j'imagine, de la divinité.

Car ce ne sera plus ici l'individu qui parle à l'individu, comme dans la poésie lyrique ou didactique, ni la foule à l'individu, comme dans l'épopée et l'histoire. Ce n'est plus même un individu qui saigne et palpète devant une foule fraternelle, comme au théâtre jusqu'ici connu.

C'est la foule, c'est la totalité qui vit et bouillonne devant la totalité, la foule, et lui parle.

Les vrais héros de l'action étant les abstractions invisibles, les *nominiaux*, les idées qui travaillent ces foules et dont la vie embrasse des générations.

V

Car je veux *Quelque chose* qui soit au théâtre passé ce que parut le théâtre quand il s'éleva en face des paisibles formes littéraires jusque-là connues.

GEORGES POLTI.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Vierges fortes : *Frédérique*. — *Léa*, par MARCEL PRÉVOST. — *Une Flambée d'amour*, par MASSON-FORESTIER. — *L'Inassouvie*, par MAXIME FORMONT. — *Pantalonie*, par CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — *La Mort des Syrènes*, par LOUIS ERNAULT.

Si M. Marcel Prévost a eu les plus beaux succès de librairie de ces dernières années, il faut avouer qu'il n'a pas toujours obtenu ce que l'on appelle une bonne presse. Certainement les grands journaux lui ont accordé d'agréables boniments, il eut quelques premiers Paris élogieux ; mais les critiques des revues, depuis M. René Doumic de la *Revue des Deux Mondes* jusqu'à M^{me} Rachilde du *Mercur de France*, se montrèrent, en général, assez peu sympathiques à son effort. Quant aux écrivains artistes, ils se bornèrent avec Willy à regretter que la littérature ait enlevé l'auteur des *Demi-Vierges* à l'Administration des Tabacs. Il y a peut-être dans cette attitude une part d'injustice ; il faut prendre garde à ces préventions. Dans ces indignations générales contre le succès d'un écrivain il y a souvent quelque part de rivalité, de cette jalousie de ceux qui ne réussissent pas contre celui qui réussit : on a tant maltraité M. Georges Ohnet que j'ai essayé plusieurs fois de lire avec sympathie le *Maître de Forges* ou *Serge Panine*. Aussi bien, M. Prévost qui passe pour un écrivain léger, soucieux d'abord de plaire aux femmes oisives, a montré plusieurs fois qu'il possède des qualités de conscience et d'obstination qui sont assurément louables. Ce n'est pas un commerçant : il entend faire de l'art tout comme M. de Régnier ou M. Paul Adam ; quand il nous décrit un milieu, il croit l'avoir étudié. Il entend, lui aussi, faire de l'histoire qui aurait pu être de la peinture de mœurs ; il a certainement vu les *Demi-Vierges*, et je crois fort qu'il a très attentivement regardé ses *Vierges Fortes*, que quelqu'un appelle spirituellement les vierges et demie. Aussi bien, se sent-on pris d'un certain respect pour les deux gros volumes qui composent ce roman, car, en réalité, *Frédérique* et *Léa*(1) ne forment qu'un seul roman. On se dit, devant un tel ouvrage que l'homme qui a développé des fictions romanesques en tant de pages ne peut l'avoir fait sans y avoir mis tout son effort et toute sa patience. Et, de fait, l'œuvre nouvelle de M. Marcel Prévost ne veut pas être de la littérature facile. Il s'y est soigneusement abstenu de nous montrer ses personnages habituels, aimés du public mondain qui semblent avoir fait le succès de ses premiers livres : la demi-vierge, la femme nerveuse et mélancolique, le jeune et élégant fin de race, analyste de son cœur. Il a voulu nous donner un roman sévère, et je ne serais pas étonné qu'il eût mis, pour le faire, tout le scrupule d'un grand romancier. C'est peut-être ce souci même qui lui a fait perdre les qualités d'habileté qu'on lui reconnaissait précédemment.

(1) 2 vol. à 3 fr. 50. Alphonse Lemerre, Paris.

Les Vierges Fortes, en effet, sont un roman mal fait, tout souci de haute littérature à part. Il manque d'unité, il contient sept ou huit romans différents et maladroitement rattachés les uns aux autres; le seul lien qui les unisse, c'est qu'ils se rapportent tous au milieu féministe.

Il y a le prologue, le roman de Christine Legay, fille pauvre séduite par le fils du banquier, éternelle histoire. Le banquier dote la malheureuse et la marie avec un de ses commis, tandis qu'il envoie son fils balader ses remords en voyage. C'est la description, assez bienvenue, d'un intérieur parisien à demi misérable, avec la figure lamentable et falotte du père Legay, vieux professeur au cachet, une des meilleures du livre. Puis c'est le roman de Pirnitz, l'apôtre, la féministe idéale; slave naturellement, un apôtre moderne doit être slave. Personnage fabriqué de toutes pièces, grâce aux traits classiques et consacrés désormais des mystiques humanitaires de ce temps. Cette Pirnitz a fondé à Paris une école des Arts de la femme, grâce à la fortune d'une vieille fille à moitié folle, M^{lle} de Sainte-Parade. Après une courte prospérité, cette école est entraînée dans la ruine de sa commanditaire, laquelle s'est mise à spéculer. Cette histoire est le nœud du livre. C'est à l'école des Arts de la femme, que se rencontrent tous les personnages du milieu féministe que M. Prévost a entrepris de nous décrire. C'est, du reste, sa seule utilité, car le sort de cette institution ne nous passionne pas, et les histoires d'argent dans lesquelles on nous fait entrer à son sujet manquent d'intérêt, parce qu'il ne s'y mêle aucun élément de drame personnel et humain. Nous ne parvenons pas à haïr sérieusement le traître, une certaine M^{lle} Heurteau, qui travaille sournoisement à faire adopter l'école déchuë par le Gouvernement et à s'en faire nommer directrice. Cependant c'est à l'école des Arts de la femme que nous voyons se manifester les qualités de la femme supérieure, de Frédérique, l'héroïne du livre, véritable héroïne, suivant la formule classique, vierge forte, à la beauté grave, aux qualités viriles, à la plus indéfectible virginité.

Elle est la fille de cette Christine Legay, que nous avons vue dans le prologue, et de son séducteur le banquier Dubzac, protectrice maternelle de sa sœur Léa, la fille du commis phtisique, auquel Dubzac père a marié, moyennant dot, la pauvre grisette séduite par son fils. Comme il convient à des vierges fortes, les deux sœurs ont appris à gagner leur vie : elles travaillent dans une fabrique de papiers peints, l'une comme comptable, l'autre comme dessinatrice. Elles travaillent même si bien que le patron, M. Duranberty, après avoir vainement proposé à Frédérique d'être sa maîtresse, finit par lui offrir son nom et sa fortune : la vierge forte repousse les deux propositions avec la même indignation. Il va sans dire qu'après la première les demoiselles Legay-Sûrier ont quitté l'usine. Elles se sont consacrées entièrement au féminisme que leur enseigna Pirnitz, logée par hasard chez leur mère. Après la mort de celle-ci, elles vont faire une manière de stage en Angleterre. Ici, autre milieu plus vivant et plus coloré (est-ce parce que nous le connaissons moins ?) De jolis paysages de Londres, des intérieurs anglais qui ne manquent pas de goût. A la vérité, quelques traits de cette peinture sont d'une banalité un peu naïve. Faire dire à de jeunes anglaises : « Lord Jésus », ou : « Tout est droit », ne vaut guère mieux que de leur faire émailler leurs phrases de « aoh! yes », ou de « indeed ! » Cependant la description de Free College et du féminisme anglais est vraiment bien venue, de même que cette extraordinaire maison des Ortsen, joli milieu de sensibilité malade. On y rencontre quelques personnages nouveaux : autres romans. C'est d'abord celui de Georg et de Tinka Ortsen; ces Finlandais ont toutes les vertus classiques des gens du Nord. Georg, avec son air de « guerrier du paradis d'Odin, frappé d'une blessure secrète », est innocent comme un enfant et vierge à vingt-sept ans

(tout le monde est vierge dans ce roman ; il n'y a que les canailles, Dubzac et Duranberty, qui échappent à la règle). Tinka, en bonne scandinave, a abandonné son mari et ses enfants pour aller travailler à son perfectionnement moral. Puis c'est le roman d'Herminie Sanz, la doublure de Pirnitz ; le roman des sœurs Craggs : l'une, Daisy, en sa qualité d'Irlandaise, est mystique, miséricordieuse et conspiratrice ; l'autre, Edith, irlandaise anglicisée, est non moins mystique, mais étroite et puritaine. C'est encore le roman de Geneviève Soubize. Cette jeune hystérique recueillie par Daisy Craggs, après diverses aventures, finit par tuer un pauvre diable qu'elle rencontre dans la rue. Pourquoi ? Pour rien, pour le plaisir, parce qu'elle en avait envie. Arrestation, instruction, cour d'assises ; visite sollicitieuse de Frédérique à son véritable père, M. Dubzac, devenu magistrat, afin d'obtenir sa protection pour la malheureuse Geneviève. Tout ce qu'il faut pour un cinquième acte : MM. Richebourg ou Jules Mary n'en demanderaient pas mieux. Est-ce tout ? Non. J'oubliais encore Duiveke Hespel. Cette Flamande, du moins, a du bon sens (M. Prévost tient à respecter les qualités consacrées des races). Elle finit par épouser un brave homme d'ouvrier sculpteur à l'enfant duquel elle s'est dévouée : elle sort du féminisme par la maternité. On conçoit qu'au milieu de tous ces romans, qui se croisent, s'enchevêtrent et s'entrechoquent, on ait quelque peine à démêler l'action principale : le roman de Frédérique et de Léa. Nous avons vu que ces deux jeunes filles sont plus ou moins victimes de l'amour, tel que le conçoit l'actuel état social ; les hommes qu'elles ont connus n'avaient rien de très séduisant : la conduite du père de Frédérique, Dubzac fils, fut celle d'un égoïste et d'un lâche ; celle du père de Léa, le commis Surier, fut à peu près ignoble. Aussi conçoit-on facilement qu'elles aient pris le mariage, et même l'amour, en horreur. Elles se sont donc irrémédiablement décidées à la virginité la plus absolue ; mais elles rencontrent le séduisant Georg Ortsen, elles l'aiment toutes deux : Frédérique sans se l'avouer elle-même, Léa avec plus de franchise. Fiançailles de Léa et Georg, douleur de Frédérique, malentendu, rupture entre les fiancés, raccommodement, toutes les aventures nécessaires au roman psychologique. Puis, comme il faut bien le finir, ce roman psychologique, et le finir avec émotion et poésie, Léa, fille de phthisique, est atteinte du mal héréditaire et meurt, dans les bras de son fiancé, en héroïne touchante et populaire. Le roman à thèse finit donc comme un roman-feuilleton ; car, en vérité, de ce que ces féministes fanatiques jusqu'au mépris de l'amour viril aient fini par céder aussi à sa loi fatale, on ne peut rien en conclure contre le féminisme, non plus que du fiasco de l'École des Arts de la femme. Du reste, si M. Marcel Prévost s'est amusé à poser devant nous le problème, il ne semble pas qu'il se soit appliqué à le résoudre. La question, après la lecture de ce roman, reste en nos esprits dans l'état où elle se trouvait avant. Nous ne sommes pas même très sûrs de ce que M. Marcel Prévost en pense. Peu importe, du reste, si le monde qu'il a tenté de nous décrire nous peut intéresser ; et le fait est qu'il nous intéresse. Le roman est mal fait ; la plupart de ces personnages nous sont représentés au moyen des procédés les plus conventionnels. Le style surtout est de la plus insupportable banalité ; il est agaçant de correction terne, il n'est pas même mauvais, il est médiocre ; et cependant il reste quelque chose de la lecture très laborieuse de cette œuvre laborieuse. M. Marcel Prévost a vu les milieux de sensibilité malade, d'ultra-nervosisme d'où est sorti le parti féministe, puisque le féminisme est un parti, et ces petites communautés d'apôtres décadents sont un curieux symptôme de notre maladie européenne. Il est remarquable, notamment, qu'elles réunissent les malades, les fatigués, les pessimistes de toutes les races occidentales. Ils sont agaçants de mysticisme et d'enthousiasme, de foi et de naïveté, mais

leurs insupportables déclamations valaient d'être décrites en tant que symptômes de la mentalité contemporaine. Nous y voyons caractérisés, avec une certaine netteté, les traits essentiels d'un état d'esprit qui faillit séduire quelques-uns des meilleurs d'entre nous, si tant est que les rêveries slaves et germaniques puissent séduire les âmes latines. Nous avons appris à nous en méfier, et ce livre, qui peut apparaître au premier abord comme un plaidoyer pour la femme nouvelle, finit par avoir à nos yeux la valeur d'un pamphlet assurément sans grande vigueur, mais tout au moins d'une estimable netteté.

*
* *

Le roman de M. Marcel Prévost ne se distingue pas par une originalité bien saillante; mais, au moins, nous épargne-t-il l'éternelle peinture du milieu mondain et l'insupportable banalité du roman psychologique, formule Bourget. Aux lecteurs de roman qui n'aiment pas à être dérangés de leurs habitudes, les libraires peuvent offrir maintenant *Une Flambée d'amour* (1) de M. Masson-Forestier. A la vérité, il y a cependant dans le livre de ce jeune avocat normand que découvrit la *Revue des Deux Mondes* quelque chose de sincère et de peu « gendelette », qui donne quelque intérêt à son œuvre. M. Masson-Forestier a publié déjà quelques petits romans, ou plutôt quelques nouvelles qui lui ont immédiatement créé une situation enviable dans le monde littéraire contemporain. Elles n'étaient, du reste, pas sans mérite. Elles avaient de la sobriété, de la vigueur, une louable simplicité de style et manifestaient le don de raconter, qui est devenu fort rare dans la littérature française. Peut-être a-t-il eu tort d'abandonner les petites histoires vécues et directement observées pour se livrer au grand roman psychologique. *Une Flambée d'amour* a des qualités notables, mais on retrouve tout le long du livre un ton de moraliste bourgeois qui fait comprendre à merveille le succès que M. Masson-Forestier obtint à la *Revue des Deux-Mondes*, mais qui n'est pas précisément fait pour nous séduire. Le jeune homme de M. Masson-Forestier est un Hubert Liauran embourgeoisé. Sa *Flambée d'amour*, ce sont ses aventures avec une aimable grande dame que, selon la formule de Bourget, il s'empresse de mépriser, parce qu'il est vertueux et qu'elle n'a pas attendu son arrivée pour essayer de l'amour passion. Il va jusqu'à lui reprocher de l'avoir aimé trop vite, le bon jeune homme! Toujours l'Evangile Bourget. En réalité, ces romans sont extrêmement moraux. Les maris prudents feraient bien de les donner à lire à leurs femmes, à qui ils ne peuvent qu'enseigner l'insondable mufflerie des jeunes mondains de ce temps. Entendre parler le Duplessis de M. Masson-Forestier, c'est à devenir féministe. Il y revient, du reste, à la vertu, au devoir. Après la flambée d'amour, il consent à se rendre utile, c'est-à-dire à entrer dans les affaires de son père et à gagner beaucoup d'argent. Voilà comment on comprend la vertu dans la grande bourgeoisie commerciale. Mais, au moins, M. Masson-Forestier nous épargne l'ennui de ces descriptions de raffinements mondains et de ces corruptions décadentes dont se parent actuellement les petits romanciers des journaux et les grands hommes du boulevard. Il ne fait pas son livre d'après une recette, il l'a vu, il l'a observé, il l'a peut-être senti.

Séduit par un monde plus intéressant, par un sujet plus digne de passionner, on sent qu'il serait capable d'une œuvre réellement intéressante et neuve. Pourquoi diable faut-il qu'il se soit adonné au roman psychologique, à l'insupportable roman Bourget?

(1) 1 vol., 295 p. Ollendorf, Paris; 3 fr. 50.

Autre roman « psychologique », mais cette fois sans sincérité, sans simplicité ni sobriété aucune, *l'Inassouvie* (1), de M. Maxime Formont. Ce livre nous raconte comment une femme du monde, M^{me} d'Athis, fut corrompue par un espèce d'aventurier appelé Rovel, comment, ayant essayé de se régénérer par l'amour pur d'un bon jeune homme, René Aubert, elle ne se put contenter de ses chastes caresses, et, l'ayant initié à la science amoureuse que lui avait enseignée ce pervers Rovel, s'en fit justement mépriser. Cette pornographie, à demi-convenable, ces histoires d'alcôve peuvent vivement intéresser les petites femmes curieuses et les écoliers vicieux. Elles ne sont pas dignes d'un autre public.

*
*
*

La gaieté d'une aimable fantaisie utopique, *Pantolonie* (2), de Camille Sainte-Croix, et la splendeur décorative d'un noble poème *la Mort des Syrènes* (3), de Louis Ernault, m'ont heureusement reposé de toute cette psychologie.

La littérature utopique, la fantaisie insouciant et hardie eut, ces dernières années, un curieux regain de vogue. Ce genre de littérature nous donna quelques œuvres excellentes et parfois profondes. Il n'en est point de plus franchement gaie, de plus joliment extravagante que celle de M. Camille Sainte-Croix. Au surplus, l'histoire de Port-Lazuli, terre heureuse, et de Trucbourg, ville mercantile, du roi Phlemmar et de la reine Crédule, du président Nathan Gupor et du sage Rhadinouard, du mage Métapanta et du ministre Domito, de la tribu des Tàdbruths, peuvent, pour peu qu'on se plaise aux idées générales, susciter de la pensée et nous apparaître comme une satire ingénieuse et un aimable enseignement.

Le poème de M. Louis Ernault est une évocation antique et parnassienne. Il était hardi de l'oser. On retrouve dans une telle poésie, à chaque tournant de strophe, le souvenir de Leconte de Lisle ou de Hérédia. M. Louis Ernault a le mérite rare de ne les point rappeler. C'est avec une grandeur passionnée et décorative qu'il nous raconte cette merveilleuse légende des Argonautes, une des pages les plus splendides du merveilleux poème de la civilisation tragique de l'Hellade. Son vers a de l'ampleur et de la force. Il est extrêmement plastique et pictural. Qu'on lise cette strophe :

Et, tandis que chantaient les trois Achéloïdes.
Vers Argo suspendue et ses guerriers avides
Les autres sœurs nageaient!... Et rauque, à longs sanglots,
En effleurant ces corps voués aux matelots,
Océan soupirait, phosphorescent d'extase;
Car, humides, liant leurs croupes de topaze
Sous l'eau verte, et ployant leurs flancs marmoréens
Les syrènes jouaient, sous les yeux des marins,
Zeus et l'Enfant, Europe et le Taureau Cynire,
Et le Dieu, renâclant sa poitrine de myrrhe...

Mais ce ne sont pas les seules beautés évocatrices et picturales que s'efforce de réaliser M. Louis Ernault. Il nous fait pénétrer, non sans vigueur, le gigantesque symbolisme de l'antique légende, et son poème se termine par une « symbolique » qui est une manière d'explication dépourvue d'ailleurs de sécheresse et que précise avec netteté la signification de ce bel effort poétique.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

(1) 1 vol., 225 p. Alphonse Lemerre, Paris.

(2) 1 vol. 360 p. Edition de la *Revue Blanche*. Paris; 3 fr. 50.

(3) Librairie de l'Art indépendant. Paris; une plaquette de 40 p.

LIVRES ET REVUES

LITTÉRATURES ET BEAUX-ARTS

CHRONIQUE DES LETTRES TCHÈQUES.

ROMANS : JOSEF MERHAUT, *Andelska sonata (La Sonate angélique)*. Bruo, A. Pisa. — JERÍ KARASEK, *Gothicka duse (L'Âme gothique)*. Prague, « Moderni Revue ».

THÉÂTRE : JAROSLAV HILBERT, *Psanci (Les Bannis)*. Prague, Bursik et Kohout.

POÉSIE : VIKTOR DYK, *Marnosti (Les Vanités)*. Prague, « Moderni Revue ».

PUBLICATION D'ART : Frantisek Bilek a jeho dílo (*Frantisek Bilek et son œuvre. Avec nombreuses illustrations et un essai de Zdenka Braunerova. Texte tchèque et traduction française*). Prague, « Manes ».

LITTÉRATURE : JAROSLAV IRCHLICKÝ, *Devet kapital o novejsim romann franconyskem (Neuf chapitres sur le récent roman français)*. Prague, Bursik et Kohout.

Des publications littéraires de ces trois ou quatre derniers mois, si je fais abstraction d'une assez grande série de livres, en prose et en vers, plus ou moins complètement insignifiants, un petit nombre a droit à une plus grande attention. J'ai l'intention de m'arrêter seulement à ces ouvrages, ne voulant pas de même, à l'avenir, importuner les lecteurs de cette revue d'une nomenclature d'auteurs et d'œuvres qui n'ont, dans leur patrie, aucun intérêt vif. Je parlerai donc toujours surtout de la jeune production moderne, en ne négligeant pas, bien entendu, les œuvres importantes des écrivains principaux de la génération précédente.

* * *

Avec enthousiasme de la part de nos jeunes hommes de lettres catholiques, plus froidement de la part des autres, fut accueilli le roman *Andelska sonata*, de M. Josef Merhaut. L'intrigue y est très simple : un jeune ingénieur, à qui le mariage n'a pas donné d'enfants, s'abandonne à un amour adultère ; sa femme connaît son infidélité exactement au temps où il veut, rassasié de sa passion, rompre sa liaison. Un refroidissement a lieu dans le mariage ; le jeune mari, pour réconcilier sa femme, va avec elle en pèlerinage au Hostyn (principal lieu de pèlerinage morave), fait sa confession ; de sa nouvelle union avec l'épouse naît l'enfant si longtemps souhaité. Celui-ci meurt au bout de peu de temps ; mais les époux, purifiés, élevés par les sons de la musique, — la sonate angélique, — attendent avec confiance un nouveau fruit futur de leur amour rajeuni. Le roman se déroule à Bruo, où l'antagonisme national tchèque et allemand ressort vigoureusement, en Moravie, le pays où le cléricisme a la plus grande influence et puissance : de là deux parties dans le roman, une nationale, une autre religieuse. Malheureusement elles sont, toutes les deux, traitées de la même manière, superficielle et creuse. L'élément national est

réduit à quelques effusions vulgaires, sans nuances, et, en revanche, on y trouve une ration vraiment abondante de folklore; l'élément religieux est restreint au cérémonial extérieur et, ce qui est pire, tombe dans la superstition et le bigotisme. Par suite, le point culminant, décisif de ce livre, c'est-à-dire la pénitence de l'ingénieur, son pèlerinage et sa confession, qui ne sont, à vrai dire, qu'une concession à sa femme dévote, est dépourvu de sa valeur religieuse et éthique; il devient un artifice vide de sens, et l'auteur cherche en vain à voiler et masquer les motifs véritables de cette conduite: le désir uniquement charnel du jeune homme pour le corps frais de son épouse. La psychologie est traitée dans ce roman, en somme, grossièrement et superficiellement, les crises intérieures ne sont pas poussées à fond et résolues en vertu de leur propre logique et nécessité les plus profondes, mais à l'aide d'événements accidentels, de tournures mal fondées et violentes, de visions et d'inspirations. C'est d'autant plus surprenant que M. Merhaut s'est montré, dans ses travaux antérieurs, un connaisseur beaucoup plus fin et perspicace de l'âme humaine. Mais je m'explique, — au moins partiellement, — ce défaut par le soin extrême qu'il a appliqué aux finesses du style de son livre, principalement dans les parties descriptives, pour lesquelles il a négligé tout le reste. Il aspirait à une langue expressive, sonore, riche et étincelante, pleine de tableaux et de rythmes nouveaux; il voulait rendre l'éclat des couleurs et le resplendissement de la lumière et le glissement des ombres; il s'efforçait de faire revivre, en dépeignant la fête religieuse au Hostyn, le fourmillement et la bigarrure de milliers d'hommes en costumes nationaux multicolores et différents, toute la beauté colorée et éblouissante de campagnards endimanchés. Cela lui a réussi en quelques passages, tandis qu'il tombe ailleurs souvent, exactement par son effort infatigable de netteté plastique, dans un verbalisme insipide. En résumé, il n'y a aucune raison de s'extasier comme nos jeunes catholiques; ce n'est pas un livre pénétré de l'esprit religieux, tout au plus de l'esprit clérical (et, en ce sens, il est décidément réactionnaire); mais aussi ce n'est pas une œuvre esthétiquement pure et sans tache; elle pêche souvent contre le Saint-Esprit, l'Art, l'Harmonie.

Le roman de M. Jiri Karasek, *Gothika duse*, est à peu près au pôle opposé. S'il y a, dans le livre de M. Merhaut, toujours du soleil, de l'ardeur et des couleurs, il y a, chez M. Karasek, du crépuscule, du froid et du gris. Une aube automnale, triste, nébuleuse, après laquelle doit suivre un jour pluvieux, désespéré, une humeur noire, inconsolable, comme s'il y avait un mort dans la maison... C'est l'histoire d'un homme retiré dans la solitude, du dernier descendant d'une antique famille bourgeoise qui cherche sa joie dans la littérature et l'art. Il subtilise sur le passé, il se ronge par l'analyse de soi-même, de ses sentiments religieux, de ses aspirations créatrices d'artiste, de son appartenance à une petite nation opprimée et combattue de toutes parts, pleine de défauts et d'enthousiasmes inutiles. Rien de plus. Et il sombre, ce jeune homme mélancolique, finalement dans les ténèbres de la démence. C'est un peu l'autobiographie de l'auteur même, ce roman d'un songeur passif et éloigné du monde, de l'auteur qui est lui-même passif et vit dans la retraite. Il y a dans ce livre beaucoup de spontanéité et un grand nombre de beaux passages. Néanmoins, je ne peux me taire sur son défaut: il est trop monotone, sans aucun accent plus fort et sans aucune couleur plus brillante; il y règne toujours une atmosphère morne, comme une noirceur claustrale. Les pages de ce roman se suivent, toutes sombres comme des routes longues, mouillées par une pluie continue, en des pays morts...

* * *

M. Jaroslav Hilbert, qui a acquis un renom d'auteur habile, ayant l'expérience du théâtre, a surpris par ses *Psanci* le public, attendant de nouveau une histoire bourgeoise, une tranche de la vie quotidienne, un peu de malheur qui veut se faire passer pour du tragique. Et, au contraire, il a donné au marché aux livres une pièce où il présente quelques hommes exceptionnels, brisés par la vie, aspirant vainement à des hauteurs, déséquilibrés et languissant après la liberté intérieure. Trois ou quatre drames se déroulent parallèlement les uns aux autres dans cette pièce. Ils ne se relient pas, ils n'ont pas un rapport extérieur ni intérieur, nous ne connaissons pas les conditions préliminaires, nous ne pouvons pas déduire les conséquences. L'auteur nous a transportés au milieu de personnes inconnues qui parlent longtemps, pleurent, crient, tombent en pâmoison, vont et viennent; mais

nous ne comprenons pas les motifs de leur conduite, nous ne les discernons pas. Le drame a la forme convenue extérieure d'une pièce de théâtre, mais son contenu ne va pas dans ce moule, lequel craque partout et tombe en ruines. Le langage des personnages de M. Hilbert est tortillé, tourmenté, absolument impossible, non seulement sur le théâtre, mais aussi humainement. De cette manière, il est resté de la tragédie d'âmes des hommes nouveaux seulement un avorton. Il est triste de voir ce grand travail, cette activité intellectuelle intense que l'auteur a dépensées et prodiguées, en ce cas, inutilement. Le drame, pensé-je, devait être un grand geste libérateur et est resté une grimace écarquillée. La beauté nouvelle que M. Hilbert voulait créer lui est échappée des mains, et ce qui en est resté, ce sont des débris, des fragments sans harmonie et sans rythme.

* * *

On peut appeler le livre nouveau de poésie de M. Viktor Dyk, — *Marnosti*, — un carnet poétique. Un journal dans le meilleur sens du mot. Les plaies qui brûlent là, les larmes qui coulent là, les rires amers qui résonnent là, tranchants et courts, les exaltations et les accablancements, les désirs et les apathies, tout cela se suit, entremêlé et multiple, comme la vie l'apporte, apparemment sans aucune harmonie, pour faire voir néanmoins, à la fin, son unité fatale, son tissage conforme à l'ensemble d'une vie que la destinée mène par des détours, des ténèbres éblouissantes et des lumières aveuglantes au but. Au but? Mais c'est la vieille question du sphinx : pourquoi?! où?! Le poète se présente comme un homme doux, tendre, inclinant à la sentimentalité, qui cache ses tendresses sous l'ironie, persifle ses efforts et ses amours, enfin nerveux et discordant. Il commente chaque heurt de la vie un peu plus fort, il balance et hésite, trop agité et trop sceptique. Il empoisonne chacune de ses joies ; en flânant par une contrée fleurie et enivrante, il se souvient que, « pendant que le pavot séduit, des hommes meurent » ; il se sent comme « un épigone » ; il est rongé de l'idée qu'il est condamné à « n'être pas un instant tout à fait soi-même », qu'on « ne peut jamais dire sa tristesse entière », qu'il y a « toujours quelque chose qui parle un langage étranger ». D'ailleurs, il s'est caractérisé lucidement et justement comme un homme venu en un temps triste et qui s'est abandonné au rire, mêlé de mélancolie ; il sent que son « oui » se change par l'accent en « non », et *vice versa* ; il voit qu'il est « l'esprit qui nie ». Et quel cri perçant, railleur, amer, convulsif, douloureux, quelle négation de tout le désir inapaisable d'essor et de hauteur, ce Prométhée à lui, ce Prométhée qui avoue que là où « tout l'Olympe n'a pas vaincu, la connaissance a vaincu ». La connaissance de l'inutilité, la connaissance de la vanité, la connaissance du noyau amer de toutes les choses. Une connaissance cruelle : à cause de cela ses poésies « patriotiques » sont calmes, tristes, sans pathétique et sans grands mots creux, étourdissants (comme nous les connaissons dans la plupart des poètes des générations précédentes), quelquefois aiguës à l'ironie. Autrefois, la pointe était tout dans une poésie. Les poésies de M. Dyk sont, pour ainsi dire, intégralement des pointes, du premier vers jusqu'au dernier. Elles sont concises, l'auteur emploie un vocabulaire simple, sans recherches et sans prétentions, si bien que, par ce fait même, l'expression paraît raffinée. Il a le don de susciter, par des vers courts, une impression intense, pénétrante, s'ouvrant en largeur et en profondeur. Il est partout si concis qu'il paraît, au premier coup d'œil, presque froid ; quelquefois il est concis jusqu'à être mordant, là même où il esquisse des épisodes d'une aventure amoureuse, là même où il dévoile les recoins les plus cachés de son cœur. Un jour, tout lui apparaissait si simple, toute la vie et tout l'amour si simples, et néanmoins...

C'est simple. Nous irons, tous les deux, ensemble,
Par des torrents, des abîmes et des ravins.
Quelque part, nous trouverons notre Capoue,
Et, derrière Capoue, nous périrons de froid.

Et nous regarderons dans les nuages,
Et une force nouvelle naîtra en nos nerfs.
Nous joncherons notre sein de roses. Le jour passera
Et la nuit viendra, comme elle était dès le commencement.

Et le ciel sera méchant et lointain.
 Et le ciel sera légendairement sourd.
 Toi, tu interrogeras la nuit. Et elle dira : Non.
 Et, ensuite, nous mourrons. C'est simple.

L'épilogue, écrit quelques années après, ajoute sèchement :

En n'étant pas né pour le sourire de la femme,
 J'échouai. Et vous, vous étiez le sort.

C'est simple...

* * *

L'association des jeunes artistes tchèques « Manes » a publié une plaquette de luxe sur l'œuvre du sculpteur Frantisek Bilek. M. Bilek est un artiste original, vigoureux, créateur. Il a subi, sans doute, — je crois ne pas me tromper, car il a séjourné quelque temps à Paris, — l'influence de Rodin. Mais il n'y succomba pas; il ne s'y perdit pas. Par sa structure intellectuelle entière, il se distingue. C'est un esprit purement religieux, épris d'amour et de pitié. Le catholicisme se l'approprie, mais à tort. Il est plutôt un chrétien des premières époques, son âme est allaitée par l'Évangile, il n'a rien de commun avec le dogme. Il crée ses Christs, ses symboles de dévouement et de sacrifice, du fond d'un sentiment religieux, extrêmement puissant, aujourd'hui très rare, enchaîné par rien. Il est comme un descendant, né après un espace de deux mille ans, de ces grands martyrs de la bonne nouvelle de la fraternité et de la rédemption, qui mouraient pour leur Homme-Dieu. Son très grand Christ, coupé en bois, serait difficilement placé dans une cathédrale des Églises chrétiennes d'aujourd'hui. Quelle résignation et quelle grandeur sont dans cette œuvre! quelle expression dans la face du crucifié! C'est la douleur qui s'est vaincue elle-même, qui s'est oubliée elle-même en embrassant l'affliction incommensurable de cette vallée de larmes. Dieu, qui s'est fait homme pour racheter l'humanité de ses fléaux égyptiens, qui est devenu, par l'excès de ses supplices humains, de nouveau Dieu. L'éternelle douleur qui se sait indestructible et seulement consolable; qui sait que son sacrifice doit être toujours, sans relâche, tous les jours et toutes les secondes renouvelé. Je ne puis pas m'occuper d'une manière détaillée de toutes ses œuvres, mais je veux encore attirer l'attention sur une de ses sculptures en bois. Sur cette autre figure : un corps décharné, émacié, quelques tendons et quelques os uniquement, se traînant sur une terre pierreuse, stérile, dure, la fouillant, comme s'il voulait se fondre dans elle, comme s'il voulait retourner dans ce sein dont il est issu, pour l'engraisser de sa chair, pour fertiliser avec sa dernière vigueur cette jachère morte, afin qu'elle donne des fruits rares et mystérieux, conduisant à la vie éternelle. C'est le *Labourage* pour les âmes, tâtonnantes dans les ténèbres glacées de l'abandon, pour les cœurs, agonisants dans les ardeurs d'une espérance vaine, pour les esprits, errants dans les brouillards humides, suffocants d'incertitudes. Pour ceux-ci doit jaillir, de ce labour de la glèbe opiniâtre, l'arbre de la vie, non celui de ce monde où il y a de la confusion et des fautes, mais celui de l'autre monde, où il y aura de la connaissance et du pardon. A côté de ses sculptures, M. Bilek a créé une série de dessins et de lithographies, en partie comme illustrations de livres d'auteurs qui lui sont proches par la manière de leur production, par exemple, pour un roman de M. Julius Zeyer et pour les poésies de M. Otokar Brezina, où il conçoit l'artiste comme le semeur biblique qui répand la semence de ses pensées sur les cœurs féconds, comme le plus grand et le plus sublime prêtre à l'autel de l'Éternel.

* * *

M. Jarosláv Irchlicky a réuni, en un livre intitulé *Devet kapital o nevejsim romanu franconzskem*, une partie de ses essais occasionnels sur les romanciers français. Il y traite de quelques romans de MM. Zola, Loti, Prévost, Bourget, Daudet... Tous les chapitres sont écrits avec un intérêt vif, avec une grande tendance à l'admiration qui fait l'éloge de Flaubert comme de M. Loti, de Leconte de Lisle comme de Daudet, et tous les chapitres sont plus lyriques que critiques. Le plus grand critère, pour

M. Irchlicky, c'est Victor Hugo ; d'après sa grandeur il mesure tous les autres. C'est, en somme, un livre léger, sans profondeur. Relativement, l'étude, consacrée à Stendhal, puisée en grande partie dans quelques récentes œuvres sur cet auteur, est la meilleure.

* * *

Dans l'essai *La jeune littérature tchèque* (paru dans le n° 39 de *l'Humanité nouvelle*), p. 56, l. 10, lire *un livre sur...* au lieu de « plusieurs volumes sur... » ; l. 24, lire *O boha* au lieu de « Otzoha » ; l. 37, lire *villes. Josef* au lieu de « villes, Josef » (la phrase *Josef K. Slejhar... pessimiste* fait partie de l'alinéa suivant) ; l. 48, lire *a spolecnosti* au lieu de « asyolecnosti » ; p. 57, l. 26, lire *Vybourene* au lieu de « Vyborrene » ; l. 36, la phrase *Une force jeune... plus certaines* fait partie de l'alinéa précédent ; l. 38, lire *J. S. Machar* au lieu de « S. Malchar » ; l. 46, lire *évoquant quelques grandes personnalités du passé* au lieu de « pour glorifier de grandes idées » ; p. 58, l. 12, lire *Illavacek* au lieu de « Illavucek » ; l. 21, lire *Sezima Janz* au lieu de « Lecina, Janz » ; dans tout l'essai, substituer *tchèque* au lieu de « bohémienne », et joindre la notice : *Prague, novembre 1899.*

ARNOST PROCHAZKA.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

La Terre bretonne, anthologie scolaire des écrivains bretons contemporains, par Auguste MAILLOUX ; 1 vol. petit in-18 avec illustrations de Jos. Parker et nombreux portraits, 1 fr. 50 ; librairie des Ecoles, Nantes, 1900. — De toutes les provinces françaises, la Bretagne est sans doute celle qui compte, parmi les contemporains, le plus grand nombre d'hommes illustres ou éminents. Comme le Breton est très individualiste, il s'agrège difficilement. Beaucoup d'hommes remarquables sont Bretons dont on ignore l'origine. M. Auguste Mailloux a colligé intelligemment les écrivains bretons de ce siècle, depuis Chateaubriand jusqu'aux tout jeunes. Il a fait un volume compact ; et avec ceux qu'il a oubliés il pourrait faire un second volume, tant est grande la densité de la littérature de cette province. Cette anthologie présente, parmi les morts, Chateaubriand, Brizeux, Lamennais, Souvestre, Renan, Jules Simon. C'est un éclatant bouquet, auquel on aurait dû ajouter Villiers de l'Isle-Adam, Hello, Tristan Corbière. Quant aux vivants, ils sont si nombreux qu'on est embarrassé pour choisir, d'autant plus que la moyenne du talent est fort élevée. Les professeurs qui disposent ces anthologies à l'usage des écoliers ont d'ordinaire l'habitude de choisir dans les écrivains les passages les plus neutres et les moins intéressants. Il faut louer M. Mailloux de n'être pas tombé dans ce travers. Je relève, au hasard, parmi les vivants ayant fourni matière à cette anthologie : Clémenceau, Léon Durocher, A. Gaboriau, Gustave Geffroy, de la Grasserie, de Gourcuff, Yves Guyot, A. Hamon, Le Goffic, Le Moell, D. Letourneau, Victor Emile-Michelet, le P. Ollivier, T. Quellien, Clémence Royer, Louis Tiercelin, etc. Il y en a bien d'autres, et il manque le poète Louis Ernault, le philosophe Th. Ribot, et Gyp, Waldeck-Rousseau et bien d'autres. Il ne reste plus à M. Mailloux qu'à faire un second volume : c'est le fonds qui manque le moins. L'anthologie se termine par un tableau des artistes plastiques ou musiciens fournis par la Bretagne contemporaine. L'auteur en cite beaucoup et en oublie davantage, dont quelques-uns de grande valeur.

V. E.-M.

Premier memorandum, par J. BARBEY D'AUREVILLY ; 1 vol. in-18 ; 287 p. ; 3 fr. 50 ; Lemerre, éditeur, Paris, 1900. — Tout ce qui est tombé de la plume du grand écrivain est intéressant, vivant, enlevant. Ce diable d'homme a noté là, pêle-mêle, les menus incidents de sa vie de 1856 à 1858, c'est-à-dire quand il était un « lion » de vingt-huit à trente ans. Il y a, dans les pages de ce carnet intime, bien des lignes inutiles. Ça ne fait rien ; c'est intéressant tout de même. Puis ça et là apparaît la griffe du lion. De grandes images surgissent tout à coup, comme de grandes fleurs somptueuses dans un champ de choux. Il était utile de publier ce carnet intime qui fait connaître mieux le jeune homme qui devait être l'auteur des *Diaboliques*. C'est un document nécessaire à l'histoire littéraire de notre temps.

V. E.-M.

Henry Beyle-Stendhal, par PIERRE BRUN; 1 vol. in-8° cartonné, avec illustrations; 150 p.; Gratier, éditeur, Grenoble, 1900. — L'auteur consacre au Dauphinois Stendhal une étude biographique, puis une étude critique. Il prend bonne place dans la chapelle des Stendhaliens, entre MM. Stryienthi Jean de Mitty et Louis Teste. Son étude est très serrée, pleine de documents intéressants, et l'auteur présente, dans la partie critique de son ouvrage, une sorte de tableau des idées de Stendhal sur toutes choses.

J. S.

Les mois en Franche-Comté, par CHARLES BEAUQUIER; 1 vol. in-8°; Maisonneuve, éditeur, Paris, 1900. — L'auteur a recueilli les traditions populaires existant en Franche-Comté sur les mois. Contribution très intéressante au folklore des provinces françaises.

Les théâtres de la foire, par MAURICE ALBERT; 1 vol. in-18; 312 p.; 3 fr. 50; Hachette et C^{ie}, éditeurs, Paris, 1900. — Histoire documentée des troupes foraines dont les auteurs fournisseurs attitrés étaient Sedaine, Lesage, Piron, Favart, Vadé. Cette histoire va de 1636 à 1789.

Les luttes que les troupes foraines eurent à subir contre leurs puissants confrères, les acteurs et chanteurs patentés, y sont dépeintes en détail. L'auteur ne s'appesantit pas suffisamment sur ces savoureuses parades dont le genre s'est transformé et rajeuni sous les efforts des Montmartrains actuels. Mais le genre poissard, disparu aujourd'hui, y est étudié de près. C'est une contribution utile à l'histoire du théâtre. Pas de vues ni d'aperçus, pas d'idées critiques; mais des documents présentés selon la méthode des professeurs.

J. S.

INDEX. — L'épopée, par LÉON LEVRAULT; 1 broch. in-12 raisin de 112 p.; 0 fr. 75; Delaplane, Paris, 1900. — L'auteur y étudie, avec sobriété et précision, l'évolution, en France, du genre épique, depuis le Moyen Age jusqu'à l'époque actuelle.

ROMANS, NOUVELLES.

Résurrection et Une nouvelle vie, par le comte LÉON TOLSTOÏ; 2 vol. in-18; 360 p.; 3 fr. 50; traduit du russe, par Halpérine-Haninsky; illustrations de Léonid Pasternak; Ernest Flammarion, éditeur, Paris, 1900. — Traduction complète du roman déjà célèbre de Tolstoï. La seconde partie, *Une Nouvelle Vie*, termine l'aventure de Nékludow et de la Maslova. Il est vrai que Tolstoï annonce une suite. La traduction de M. Halpérine-Kaminsky est juste, fidèle et complète. Aucune coupure n'y a été pratiquée, comme dans d'autres traductions. Celle-ci a été revue par Tolstoï.

Merveilles et Moralités, par EDOUARD DUCOTÉ; 1 vol. in-18 de 284 p.; 3 fr. 50; au Mercure de France, Paris, 1900. — Recueil de nouvelles d'accents les plus divers, depuis le conte pour enfants sages jusques et y compris, l'apologie politique; il y a même une tragédie (non sanglante): sujet, Télémaque et Mentor chez Calypso. L'élégante facilité de la narration n'exclut, dans ces contes, ni le pittoresque, ni même, quand il le faut, la force de l'expression. Le lecteur dira du volume entier ce que La Fontaine disait de sa féerie préférée: *Si Peau d'Âne m'était conté...* »

Le Déclin sur la Pourpre et l'Or, par LOUIS-FRÉDÉRIC SAUVAGE; 1 vol. in-18; de 300 p.; 3 fr. 50; Paris, Lemerre, 1900. — Etudes de mœurs antiques; l'action se déroule à Alexandrie. Le livre est loin d'être dépourvu d'intérêt, mais il eût été, — évidemment — d'une originalité plus neuve si, — depuis Flaubert, — Anatole France, Pierre Louys, Paul Adam, Jean Bertheroy et bien d'autres n'avaient accoutumé le public à des reconstitutions analogues.

La Mère et l'Enfant, par CHARLES-LOUIS-PHILIPPE; 1 broch. in-12 de 175 p.; Biblioth. artist. et littér. de la Plume, Paris, 1900. — Des pages réellement pleines de charme sur la première enfance (de deux à sept ans). Nous aimons moins les chapitres suivants de la brochure.

L. ERNAULT.

L'Évangile de Jacques Clément, par ALBERT DELACOUR; 1 vol. in-18; 215 p.; 3 fr. 50; Société du Mercure de France, Paris, 1900. — Œuvre d'un écrivain très original et abondant en aperçus nouveaux. C'est un panégyrique de cet énigmatique petit moine, régicide par accident, Jacques Clément, traité en roman historique, à la façon un peu de Dumas père, avec une préoccupation de thèse historique. D'ailleurs, c'est un livre bien vivant, écrit trop vite, mais d'un intérêt rapide et prenant. Ce n'est pas là un livre banal, et l'auteur promet d'être un écrivain remarquable.

J. S.

Les Confidences d'une aïeule, par ABEL HERMANT; aquarelles et dessins de Louis Morin; 1 vol. grand in-18, 339 p.; 3 fr. 50; P. Ollendorff, éditeur, Paris, 1900. — L'aïeule a traversé tous les temps troublés de la Révolution jusqu'à nos jours. Elle a trouvé moyen, étant jolie et galante, d'y goûter toujours des aventures aimables. Le livre est volontiers libertin, mais sans grossièreté, avec une délicatesse toute française. A tous les âges, l'aïeule n'a pensé qu'à accueillir ce que les hasards offraient à sa sensualité ingénue.

INDEX. — **Nell Horn**, par J.-H. ROSNY; 1 vol. grand in-18, 331 p.; P. Ollendorff, éditeur Paris, 1900. — Réédition de l'ouvrage qui, avec le *Bilatéral*, fit la réputation de J.-H. Rosny, qui depuis... *Nell Horn* est peut-être ce qu'ils ont fait de mieux.

Claudette, par ANDRÉ THEURIET; 1 vol. in-18; 305 p.; Lemerre, éditeur, Paris, 1900. — Une série de contes parus dans les journaux, écrits avec cette saveur de terroir que M. Theuriet donne à tout ce qu'il fait. Cet écrivain connaît la nature et l'aime. Cela lui donne sa force. Une pointe d'émotion mélancolique se fait jour à travers les feuillets, comme un rayon de lune à travers les branches.

L'amour du prochain, par PIERRE VALDAGNE, dessins de Lucien Métivet; 1 vol. grand in-16 jésus; 271 p.; 3 fr. 50; Paul Ollendorff, éditeur, Paris, 1900. — C'est un livre dit parisien, en dialogues genre « vie parisienne ». L'auteur est homme d'esprit, aussi cache-t-il gentiment une subtile psychologie de l'éternel féminin sous des apparences spirituelles et gaies. Caricature légère et observation juste. C'est une série de dialogues amusants et l'on y voit agir une châtelaine qui vraiment s'entend à organiser le bonheur de ses hôtes.

Qui perd gagne, par ALFRED CAPUS; 1 vol. grand in-18 jésus; 310 p.; 3 fr. 50; P. Ollendorff, éditeur, Paris, 1900. — M. Alfred Capus est un écrivain parisien, d'un esprit pénétrant. Il use d'un procédé : le détachement. Il a l'air de considérer tous les actes de la vie comme dénués d'importance. Résultat : avec l'air de n'y pas toucher, il est un notateur singulièrement aigu. *Qui perd gagne*, son premier roman, illustré dans cette édition nouvelle par M. René Lelong, remue sans amertume l'écume de la vie boulevardière.

Une nouvelle douleur, par JULES BOIS; 1 vol. grand in-18; 406 p.; 3 fr. 50; P. Ollendorff, éditeur, Paris, 1900. — La nouvelle douleur, c'est celle de l'amant qui découvre que la femme lui échappe pour se lancer dans les revendications féministes, pour tomber dans l'humanitarisme.

Farandole, par M. DE VALCOMBE; 1 vol. in-18; 287 p.; 3 fr. 50; Ernest Flammarion, éditeur, Paris, 1900. — L'aventure d'une gracieuse femme, indépendante d'esprit et séduisante, avec un écrivain. Tous deux entrent dans la farandole de la vie. Pourquoi, d'ailleurs, ce titre que ne justifie pas le roman? On les voit se croiser, puis se séparer. Pourquoi? Le livre finit sur une énigme. Et l'énigme n'est pas le mystère. Celui-ci est nécessaire à l'art; celui-là n'y a que faire. Toujours est-il que ce roman, — un début, — montre des promesses, il a de la couleur et de la mélancolie.

Brune, Blonde, Rousse, par XAVIER DE RICARD; 1 vol. in-18; 138 p.; 2 fr.; Offensardt frères, éditeurs, Paris, 1900. — M. L. Xavier de Ricard s'est amusé ici à conter une aventure moderne, mais, comme tout se ressemble, — assez analogue à celle de Zeuxis cherchant en sept modèles la beauté de son Hélène. Il nous montre un chercheur qui trouve en trois femmes réunies son idéal, et l'une des trois, la brune, est une metteuse en scène ingénieuse et artiste. Voilà un conte païen moderne et polygame, gracieusement présenté.

Les Conditions de Claire, par XAVIER DE RICARD, 1 vol. in-18; 395 p.; 3 fr. 50; Chammel, éditeur, Paris, 1900. — L'odyssée d'une Française au Paraguay, une Fran-

çaise qui professe sur la vie, sur l'amour, des théories originales et franches et les met en pratique. Ceci raconte une femme logique dans ses actes et ses idées. Il est vrai que nous sommes là dans l'idéal. Les tableaux de la vie de l'Amérique du Sud se succèdent, variés, chauds, colorés; les types sont dessinés avec vigueur et fermeté. Et l'ensemble est harmonieux.

Sinorix, par ERNEST HUGNY; 1 vol. illustré; 300 p.; 3 fr. 50; Borel, éditeur (collection Nymphée), Paris, 1900. — Roman d'amour et d'aventures se déployant en Gaule, une Gaule de convention, d'opéra. L'auteur pressent ce qui était, en réalité, la magnifique civilisation druidique, mais les œuvres de ce genre demandent une puissance d'évocation et d'intuition sans laquelle elles sont insignifiantes. Et celle-ci est laborieusement médiocre.

La Courtisane de Memphis, par PROSPER CASTANIER; 1 vol. 283 p.; 3 fr. 50; Borel, éditeur (collection Nymphée), Paris, 1900. — L'auteur essaie d'évoquer l'antique Egypte comme cadre à une action amoureuse. Mais l'effort est stérile et le livre sans art. La *Salambo* de FLAUBERT a fait bien des victimes. Des dessins de Calbet, voluptueux et factices, décorent cette édition jolie.

Les Sévriennes, par G. RÉVAL; 1 vol. in-18; 368 p.; 3 fr. 50; Ollendorff, éditeur, Paris, 1900. — L'auteur est une femme, ancienne élève de l'école normale de Sèvres, qui décrit la vie de la maison. Livre à clé; roman sous forme de journal; très vivant, spirituel, mordant et juste; une agréable plume féminine y croque des types de jeunes filles et de professeurs d'alerte façon.

Les Renards, par PIERRE CLÉSIO; 1 vol. in-16; 264 p.; 3 fr. 50; Perrin et C^o, éditeurs, Paris, 1900. — Ce roman sort de la banalité ordinaire en ceci: L'auteur appelle l'attention sur l'espionnage anglais pratiqué si habilement sur les côtes de France. Ce sont les renards britanniques que dénonce ce livre.

Le Soupçon, par HAN RYNER; 1 vol. in-18 Jésus; 294 p.; 3 fr. 50; Antony, éditeur, Paris, 1900. — Etude de jalousie chez un homme obsédé qui empoisonne sa vie et celle de sa femme par son soupçon. Il doute d'avoir obtenu la virginité de sa femme, et ce soupçon devient une hantise, une possession. L'étude est franche et ferme.

Le Crime d'obéir, par HAN RYNER; 1 vol. in-18; 294 p.; 2 fr. 50; édition de *La Plume*, Paris, 1900. — M. Han Ryner trace de mordantes et amusantes caricatures du monde félibréen, et fait apparaître des silhouettes, dessinées vigoureusement, de gens de lettres, à travers une douloureuse aventure de vie et d'amour. C'est d'un talent précis et nerveux.

Le Château de félicité, par JEAN CYRANE; 1 vol. in-18; 269 p.; 3 fr. 50; édition du Mercure de France, Paris, 1900. — Très amusant récit, d'une jolie verve, décrivant une maison close fantaisiste et un organisateur extraordinaire de ladite maison.

Jeunesse inquiète, par LÉON PASCHAL; 1 vol. in-18; 316 p.; 3 fr. 50; Georges Balat, éditeur, Bruxelles, 1900. — Etude consciencieuse et juste de jeune homme, — psychologie nette et assez ferme.

L'Art d'être maîtresse, par GASTON DERYS; 1 vol. in-18; 260 p.; 3 fr. 50; Ollendorff, éditeur, Paris, 1900. — Roman d'un étudiant et d'une gentille grisette.

Plage et Casino, par PAUL ORTIOU; 1 vol. in-18; 215 p.; 3 fr. 50; Chammel, éditeur, Paris, 1900. — Dialogues et croquis de la saison mondaine à la mer.

Une Conquête, par JEAN BOUVIER; 1 vol. in-18; 310 p.; 3 fr. 50; Flammarion, éditeur, Paris, 1900. — Un jeune médecin arriviste conquiert une localité.

La Forêt nuptiale, par RAY NYST; 1 vol. in-18; 274 p.; 3 fr. 50; Georges Balat, éditeur, Bruxelles. — Tableau de la forêt, de la vie sauvage et préhistorique.

Roman vécu au Transvaal, par le C^o G. D'ADHÉMAR; 1 vol. in-18; 331 p.; 3 fr. 50; Ernest Flammarion, éditeur, Paris, 1900. — Roman fort mouvementé, racontant de façon intéressante des épisodes de la lutte du Transvaal contre l'invasion anglaise.

Rosnhéro, par MAURICE MONTÉGUT; vol. in-18; 342 p.; 3 fr. 50; Ollendorff, éditeur, Paris, 1900. — L'auteur présente, avec un joli talent de conteur, une aventure d'amour et de lutte. Très habilement, par un ingénieux artifice, il évoque le passé et le mêle au présent. Le récit est étrange et dramatique.

Les Histoires amoureuses d'Odile, par JACQUES VONTADE; 1 vol. in-18; 311 p.; 3 fr. 50; Paul Ollendorff, éditeur, Paris, 1900. — Une femme raconte et confesse ses expériences amoureuses, non sans grâce.

Le Serment d'Orsini, roman historique, par EDMOND LEPELLETIER; 1 vol. in-18;

334 p. ; 3 fr. 50 ; Mongredien et C^{ie}, éditeurs, Paris, 1900. — Roman dans lequel Napoléon III joue un rôle aux premiers plans.

Philibert, pages de la trentième année, par LOUIS RIBALLIER ; 1 vol. in-18 ; 267 p. ; 3 fr. 50 ; E. Plon-Nourrit et C^{ie}, Paris, 1900. — Roman passionné dans lequel l'auteur analyse et critique avec timidité les idées, les sentiments, les conventions, les préjugés qui servent de base à l'organisation sociale.

Plus fort que la mort, par le C^{ie} A. DE SAINT-AULAIRE ; 1 vol. in-18 ; 322 p. ; 3 fr. 50 ; Calmann-Lévy, éditeur, Paris, 1900. — Roman qui prend pour théâtre l'Italie et la belle Florence ; l'histoire d'amour de tout roman qui se respecte, racontée sans prétention.

Mirage d'or, par ANTOINE ALHIX ; 1 vol. in-16 ; 311 p. ; 3 fr. 50 ; Perrin et C^{ie}, éditeurs, Paris, 1900.

Déserteur, par MARC MARIO ; 1 vol. grand in-8 jésus ; 450 p. ; 3 fr. 50 ; Paul Ollendorff, éditeur, Paris, 1900. — Roman d'amour, du genre feuilleton.

Chers petits singes, par PAUL ANDRÉ ; 1 vol. in-18 ; 245 p. ; 3 fr. ; Georges Balat, Bruxelles, 1900. — Série de nouvelles, de croquis d'un ton familier, consacrés à l'observation des enfants.

Contes à ma belle, par JEAN BACHSISLEV ; 1 vol. grand in-8, 184 p. ; 3 fr. ; P. Ollendorff, éditeur, Paris, 1900.

Baisers défendus, par Paul MATHIEX ; 1 vol. in-18 jésus ; 282 p. ; 3 fr. 50 ; Chamuel, éditeur, Paris, 1900. — Nouvelles alertes et gaies, à la façon de Mauissant.

Le Roman d'un inquiet, par ADOLPHE CHENEVIÈRE ; 1 vol. in-18 jésus ; 301 p. ; 3 fr. 50 ; Lemerre, éditeur, Paris, 1900.

Robert Perceval député, par JULIEN LEFEBVRE ; 1 vol. in-16 ; 297 p. ; 3 fr. 50 ; Perrin et C^{ie}, éditeurs, Paris, 1900. — Etude du monde parlementaire.

Le docteur Verny, par VICTOR DE MAROLLES ; 1 vol. in-18 ; 272 p. ; 3 fr. 50 ; Perrin et C^{ie}, éditeurs, Paris, 1900. — Histoire d'un politicien de sous-préfecture.

Doménica, par CAMILLE VERGNIOL ; 1 vol. in-18 ; 303 p. ; 3 fr. 50 ; Lemerre, éditeur ; Paris, 1900. — Roman dont l'action se déroule dans les Flandres.

Les Mancenilles, par ANDRÉ COUVREUR ; 1 vol. in-18 ; 421 p. ; 3 fr. 50 ; Plon-Nourrit et C^{ie}, éditeurs, Paris, 1900. — Les Mancenilles, tel est le nom donné par l'auteur aux femmes qui détruisent et empoisonnent la volonté virile.

Trop jeune, par FÉLIX DEPARDIEU ; 1 vol. in-18 ; 387 p. ; 3 fr. 50 ; P. Ollendorff, éditeur, Paris, 1900. — Fort agréable roman, bien enlevé, dans lequel on voit un jeune homme, — trop jeune, — protégé par une charmante jeune femme, qui ne peut survivre à la mort du bien-aimé.

Criminelle passion, par MARIE-DENISE MARINOT ; 1 vol. in-18 ; 246 p. ; 3 fr. 50 ; Société libre d'Éditions des gens de lettres, Paris, 1900.

Guigne Noire, par HUGUES VILLERMONT d'Hystal ; 1 vol. in-18 ; 407 p. ; 3 fr. 50 ; Société d'Éditions scientifiques, Paris, 1900.

La Petite Bohême, par ARMAND CHARPENTIER ; 1 vol. in-18 ; 379 p. ; 3 fr. 50 ; P. Ollendorff, éditeur, Paris, 1900.

L'épreuve de Paul Girault ; par ARTHUR CHASSERIAU ; 1 vol. in-18 ; 271 p. ; 3 fr. 50 ; P. Ollendorff, éditeur, Paris, 1900.

La solution, par JEAN DE LA BRÈTE ; 1 vol. in-18 ; 318 p. ; 3 fr. 50 ; Plon-Nourrit et C^{ie}, éditeurs, Paris, 1900. — L'héroïne de *la Solution* cherche le secret de la vie et le découvre après une succession d'expériences.

Réhabilités, par HENRY MAISONNEUVE ; 1 vol. in-18 ; 312 p. ; 3 fr. 50 ; Plon-Nourrit et C^{ie}, éditeurs, Paris, 1900. — Récit d'adultère.

Les Passionnés, par GEORGES DE PEYREBRUNE ; 1 vol. in-18 jésus ; 386 p. ; 3 fr. 50 ; Lemerre, éditeur, Paris, 1900. — Aventure d'une jeune institutrice, gracieuse et aimable, aimablement contée.

Le carnaval de Binche, par LÉO CLARETIE ; 1 vol. in-18 ; 320 p. ; 3 fr. 50 ; P. Ollendorff, éditeur, Paris, 1900.

Doute mortel, par THÉODORE CAHÙ ; 1 vol. in-18 ; 320 p. ; 3 fr. 50 ; Ernest Flammarion, éditeur, Paris, 1900.

Aysha, par ETIENNE ICHET ; 1 vol. in-18 jésus ; 238 p. ; 3 fr. 50 ; Société d'Éditions, Paris, 1900. — Histoire d'amour d'une jeune Française d'Algérie et d'un jeune Français.

Celles qui pleurent, par JEANNE FRANCE ; 1 vol. in-18 ; 213 p. ; 3 fr. 50 ; Librairie

ries-imprimeries Réunies; Paris, 1900. — Dialogues entre femmes sur des sujets d'émotion facile.

POÉSIE.

Le Sphinx, par FÉLIX HENNEGUY; 1 vol. in-18 de 378 p.; 3 fr. 50; Paris. Alcan. L'auteur a réuni, sous ce titre, trois drames en vers : *Panthéa*, où il met en scène la mort (volontaire) d'Empédocle et d'une jeune femme éprise du philosophe. — *Miriam*, épisode du soulèvement du peuple juif au temps de Juda Macchabée, — et *Tenella*, étude de l'esclavage antique au moment où les premiers disciples du Christ vont recruter, dans ses rangs, leurs premiers prosélytes. Drames d'invention intéressante, bien que le style y manque trop souvent de relief et de vigueur.

Doléances, par JEHAN RICTUS; 1 vol. in-18 de 99 p.; 2 fr.; au Mercure de France, Paris, 1900. Poèmes en langue « verte »; titres des pièces : *Pierreuse*, — *la Pipelette*, — *Complainte par Bibi-la-Purée*... Malgré des trouvailles heureuses, le maître du genre demeure à notre avis, — non pas Jean Richepin, — mais Aristide Bruant.

L. E.

INDEX. — **Actes**, par YVANOË RAMBOSSON, plaquette in-18, 26 p.; Gentil, éditeur; Verneuil, 1900. — Poèmes d'une simplicité volontairement naïve, dans lesquels l'auteur exprime une crise d'âme et un élan de ferveur religieuse.

Visions et chimères, par GASTON SANSREFUS; 1 vol. in-18; 112 p.; 2 fr.; Société libre d'édition des gens de lettres, Paris, 1900. — Un volume de vers, fort gracieusement tournés, d'une gracieuse allure et d'une aimable inspiration.

Larmes, par FRANCIS NORGELET; 1 plaquette petit 8° écu; 3 fr.; P. Ollendorff, éditeur, Paris. — Vers gentiment tournés, et non dénués de charme mélancolique, un peu tarabiscotés comme images.

L'Amour et l'Art, par LUCIEN VILLENEUVE; 1 vol. in-18 jésus; 158 p.; 3 fr.; Lemerre, éditeur, Paris. — Vers fort honorables, d'un sentiment intime délicat, œuvre d'un philosophe optimiste.

Les Villes d'Eros, par TOUJY-LÉRIS; 1 plaquette in-18; 19 p.; 1 fr.; édité par la Revue « Gallia », Toulouse, 1900. — Vers de forme parnassienne, aussi bien faits que d'autres, et d'un joli aspect.

Triomphal amour, par MARGUERITE COPPIN; 1 vol. gr. in-8°; 230 p.; Ostende, 1899. — Vers d'essor lyrique, abondants et faciles.

Au-delà de l'Océan, par MARIE-DENISE MARINOT; 1 vol. in-18; 194 p.; 3 fr. 50; Société libre d'édition des gens de lettres, Paris, 1900.

Le geste d'accueil, par MARIE et JACQUES NERVAT, 1 vol. in-18; 162 p.; Bibliothèque de l'Effort, Toulouse, 1900. — Vers agréablement faits.

SCIENCES SOCIOLOGIQUES

PÉDAGOGIE.

La Physiologie et le surmenage des écoliers, par le Dr M. SAMSONOFF (*Jizn*, Pétersbourg, décembre 1899). — L'enseignement dans les gymnases russes (lycées), inauguré il y a trente ans par feu le ministre D. Tolstoï, provoque, dès le début, le mécontentement général. Les élèves de ces établissements sont astreints à un travail excessif, à deux et même à trois leçons de grec et de latin tous les jours. Les organisateurs du système ont voulu par là détourner la jeunesse de la lecture, qui développe dans les esprits l'habitude de la réflexion et pourrait les ouvrir aux idées subversives. Le danger du surmenage des écoliers fut plus d'une fois signalé dans la presse. Mais aucune sanction ne fut donnée à ces protestations. Cependant les professeurs de différentes Facultés s'aperçurent que leurs élèves ne pouvaient suivre leurs cours, faute de connaissances générales et d'esprit d'observation : c'était le résultat naturel de l'arrêt du développement mental et de la dépression de l'énergie. Alors le

nouveau ministre de l'Instruction publique, désirant remédier à cet état de choses, ouvrit, sur cette question, un véritable referendum, auprès des conseils pédagogiques et des particuliers intéressés.

L'A. envisage le surmenage cérébral des enfants au point de vue physiologique. Il a pour effet un empoisonnement chronique, d'abord du cerveau, puis de l'organisme entier. Le poison ne saurait être éliminé que lorsque, à un travail excessif, succède un repos suffisamment prolongé. Si cette condition n'est pas observée, la gymnastique, loin de délasser, ne fait qu'ajouter la fatigue des muscles à celle du cerveau. Les jeux en plein air produisent le même effet lorsqu'ils exigent une certaine dépense de forces. S'appuyant sur les expériences faites par des savants russes et étrangers : les D^{rs} Maggiova, Kensies, Wisenius, Teliatnik; les professeurs Sikorski, Griesbach, Wagner; les pédagogues Krepelin, Burgerstein, etc., l'A. constate que le surmenage scolaire détermine chez les enfants une dépression de la sensibilité épidermique, le dérangement des organes digestifs, le sommeil inquiet et l'insomnie. L'enfant devient distrait, éprouve de l'antipathie pour tout travail intellectuel, perd sa facilité de combinaison et d'analyse et sa vigueur de jugement. Voici, par ordre de progression décroissante, les matières qui fatiguent le plus les jeunes écoliers : le latin, le grec, la gymnastique, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, le français, l'allemand, les sciences, le dessin, la religion. L'A. s'élève avec force contre les examens de passage. Ils imposent aux élèves un travail outré, qui non seulement produit des conséquences fâcheuses au point de vue physiologique, mais encore détermine chez eux une surexcitation nerveuse au point de vue psychologique. L'A. préconise l'individualisation de l'enseignement dans l'école, étant donnée la différence des constitutions et des aptitudes. Ce système doit surtout être appliqué pendant la période de la puberté. Pour conclure, il examine la mauvaise hygiène dans les écoles et aussi dans les familles.

MAURIE STROMSBERG.

INDEX. — *Nebezpečí reakce, ve školství*, par ANT. HAJN; broch. in-8°; 81 p.; 45 kr.; Samostatnost, éditeur; Prague, 1899. — Le cléricisme règne toujours dans l'école autrichienne, surtout dans l'école tchèque, qui est encore sous l'influence de l'impérialisme autrichien et de la centralisation viennoise. Les Tchèques, qui réclament sans cesse, contre leurs exploiters autrichiens, le bénéfice des prérogatives des nations civilisées, doivent, selon l'opinion de l'auteur, lutter, surtout dans l'école, contre la réaction cléricale et autrichienne. C'est le premier devoir que doit accomplir la nation tchèque pour marcher vers la liberté.

Prospivani ve světe, par W. MATHEWS (traduit en tchèque par J. Vana); vol. in-18; 124 p.; 20 kr.; Matice Lidu, éditeur; Prague, 1899. — Ces quelques considérations peu discutables sur le bonheur dans le monde ou dans la vie ne sont point nouvelles. Nous les avons déjà lues chez *Komensky*, *Smith* et *Smiles*. D'ailleurs ce travail, qui est fait dans un esprit religieux assez indépendant, reste un livre qui peut être consulté par les jeunes gens.

Journal de l'École des Roches, par E. DEMOLINS, etc. — Première livraison où sont donnés les résultats obtenus à l'école pendant le premier trimestre.

L'école primaire en Angleterre, par GASTON BONNET-MAURY (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1899).

Une œuvre internationale d'élévation humaine, par E. FERRI (*Revue des revues*, 15 octobre 1899). — Histoire de l'Université nouvelle de Bruxelles depuis sa fondation en 1894 jusqu'à l'heure actuelle.

Pour l'école laïque, Conférences populaires, par B. JACOB; vol. in-18; 192 p.; 1 fr.; Cornély, éditeur; Paris, 1899. — Sujets de conférences : *Le péril clérical, un Programme politique*. Serait-ce une épreuve avant la lettre de la profession de foi d'un honorable en herbe ?

Aux mères, Causeries sur l'éducation, par P. JEAN CHARRUAN; vol. in-18; vii-376 p.; 3 fr.; V. Retaux, éditeur, Paris, 1899. — L'auteur fait dire à ses personnages bien des choses dont il lui serait difficile de prouver la vérité.

Nos élèves en Angleterre, par EDMOND DEMOLINS; broch. in-8°; 46 p.; F. Didot, éditeur; Paris, 1899. — Témoignages des parents, des directeurs et des enfants eux-mêmes. Ils sont unanimes à constater les bons effets du séjour de vingt-huit élèves distribués dans quinze écoles anglaises sous la conduite de trois professeurs de l'école des Roches, dont il a été parlé dans la Revue.

La nouvelle loi de l'enseignement secondaire et supérieur en Roumanie, par N. VASCHIDE; broch. in-8°; 22 p.; Chevalier-Marescq, éditeur; Paris, 1899. — L'A. montre comment est organisé l'enseignement secondaire en Roumanie et conclut que « l'enseignement roumain est digne de l'attention du monde civilisé ».

Das Recht auf Erziehung, par Prof. ANTON SOBOTA; broch. in-8°; 22 p.; chez l'auteur; Stickeran, 1899. — L'A. appelle sa brochure une contribution à la solution de la question sociale et il pense « que le levier de toute réformation sociale doit être l'éducation ».

La femme et la société, par CHRISTIANO DE CARVALHO (*A Arte*, novembre 1899).

La femme régénérateur, par B. DE KENENBURGH; 1 vol. in-18; 312 p.; 3 fr. 50; Paul Dupont, éditeur; Paris, 1899. — L'A. voit dans la femme l'élément régénérateur de la société, parce qu'elle est maîtresse de la vie de famille. Il propose de fonder une union française des mères de famille.

La lotta di Sesso, par M. PIO VIAZZI; 1 vol. in-12; 400 p.; Sandron, éditeur; Palerme, 1900. — Ce titre se rapporte à la première partie du livre, où sont surtout examinés les ennuis que la femme cause à l'homme; la seconde partie traite de la pudeur; trois appendices sont consacrés à des questions d'anthropologie criminelle. L'auteur connaît très bien son sujet. Livre à lire.

Schulreform und Reformgymnasium, par E. STUTZER (*Die Grenzboten*, 30 novembre 1899).

Un mot à propos de nos enfants et de nous-mêmes, par FLORENCE DE BROUCKÈRE; broch. in-16 carré; 46 p.; 0 fr. 50; V^o Ferdinand Larcier, éditeur; Bruxelles, 1899. — L'A. recommande le dévouement dans l'œuvre de l'éducation des enfants. Inspirations généreuses; exposé quelque peu nuageux.

Le cléricisme. Questions d'éducation nationale, par PAUL BERT, avec une préface de M. A. Aulard; vol. in-18 Jésus; 326 p.; 3 fr. 50; Armand Colin et C^{ie}, éditeurs; Paris, 1900. — « En publiant ce choix des meilleurs écrits polémiques de Paul Bert, dit M. Aulard, on s'est proposé d'extraire de son œuvre ce qui peut servir à la génération présente dans la phase actuelle de la lutte de la Révolution française contre l'esprit du passé. » L'ouvrage se divise en trois parties: *Les Jésuites et la Morale*, — *Le Cléricisme à l'École*, — *L'Église et la République*.

Le génie de l'invention chez les femmes, par D^r A. DE NEUVILLE (*Revue des revues*, 13 janvier 1900).

Present aspects of mormonism, par R. G. Mc Niece. — Political aspects of mormonism, par JOSIAH STRONG. — Reasons why Brigham H. Roberts should be expelled from the U.-S. Congress; brochures in-18; 14 p.; League for social service, éditeur; New-York, 1899. — Ces trois brochures font partie des publications de propagande antimormonique. Protestation contre la polygamie et la présence d'un polygame au Parlement des États-Unis. Les A. constatent que les mormons croissent rapidement dans l'Ouest où ils s'étendent peu à peu dans les divers États.

A la veille de l'Enseignement obligatoire, par J. N. VAN HESTERE (*Vragen van den Dag*; Amsterdam, 1899. — L'A. donne un aperçu de l'enseignement à l'époque glorieuse de la Hollande.

La question de l'enseignement secondaire, par CH. V. LANGLOIS (*La Revue de Paris*, 1^{er} et 13 janvier 1900).

RELIGION.

The Jonah Legend, A Suggestion of interpretation, par WILLIAM SIMPSON, vol. in-18; 182 p.; 6 shillings; Grant Richards; Londres, 1899. Il y a des chrétiens à foi intrépide. Leur croyance à l'inspiration littérale des Saintes Écritures ne recule devant rien. Aucun miracle ne leur paraît trop gros; ils l'avaleront tout cru, n'y faisant pas plus de façon que la baleine engloutissant Jonah qui avait refusé d'obéir au Seigneur Dieu. Après avoir réfléchi pendant trois fois vingt-quatre heures, Jonah revint à de meilleurs sentiments, et la baleine le dégorgea sur le rivage.

Mais le maximum de foi ne se rencontre guère qu'avec un minimum d'intelligence. Si bien que de nombreux chrétiens font leurs réserves, quant au prodige de Jonah, sauf à s'incliner dévotement devant les autres récits des Saintes Écritures.

— Arrive M. William Simpson, qui dit aux chrétiens : « Ne vous mettez pas en peine, l'histoire de Jonah n'est pas un fait réel, mais une similitude qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre. Mettez-y de la spiritualité, ainsi que Jésus le recommandait au docteur Nicodème. — Les mythes procèdent du rituel, et non pas le rituel, du mythe. Les religions comportent des symboles qui tendent à se dramatiser, puis se concrètent en récits. Insensiblement, les cérémonies suscitent des fables que l'on prend pour des histoires auxquelles on assignait temps et lieu.

Or toute population primitive a institué des initiations à la virilité, cérémonies qui remontent à la nuit des temps. Plusieurs ont imaginé une descente dans les régions souterraines, et une remontée à la terre des vivants. Souvent le novice doit passer par un drame de mort et de résurrection. L'histoire de Jonah est un de ces contes. La mort y est comparée à un monstre marin, et les enfers aux profondeurs océaniques. Le monstre vomira sa proie, et l'initié reviendra à la vie, après avoir pris connaissance des mystères de l'« Au Delà ».

Un de ces contes, au nom de Jonah, se propagea chez les Israélites, et Marie ou la grand'maman Anne, le raconta peut-être à l'enfant Jésus. Et Jésus aurait appliqué cette légende à la prophétie de sa mort et de sa résurrection. Sur leurs sarcophages, les chrétiens dans les catacombes multiplièrent les images de l'effrayant cétacé avalant, puis dégorgeant sa proie. Bien plus, l'apôtre Paul découvrit les analogies des immersions dans la mort et dans les eaux du baptême ; il vit dans le baptême chrétien une conformité à la mort et à la résurrection du Christ.

M. Simpson documente sa thèse par la comparaison entre le baptême chrétien et les initiations chez les nègres du Congo, les Autichthones de l'Australie et les Polynésiens ; il explique de la même façon la cérémonie du « *ducduc* ». Une partie du travail, intéressante entre toutes, est celle dans laquelle le savant auteur, membre de la Société des Orientalistes d'Angleterre, discute les affinités de la légende Jonah avec les contes talmudiques de l'Océan souterrain, au milieu duquel surgissent le Rocher de Sion et les assises de la Cité de Jérusalem, le vrai centre du monde. Il passe en revue les mythes phénico-assyro-babyloniens d'Ea-Dagon-Oannès-Jonah, discute l'avatar de Vichnou, dit du Poisson Matsya, mentionne les cosmogonies d'après lesquelles toute vie sortit de la mer, et le monde émergea de l'Océan. Géniale hypothèse, que les modernes géologues ont transformée en certitude, calculant déjà les myriades de siècles que dura la période neptunienne pendant laquelle naquirent les continents.

S'appuyant ensuite sur l'interprétation du nom de Jonah, qui signifie « la Colombe », M. Simpson suppose que ledit mythe personnifie les deux principes vitaux par excellence, l'air et l'eau. Il insiste sur le fait que, dans les hiéroglyphes de l'Égypte, le pigeon signifie l'âme, et que, chez les chrétiens, cet oiseau est devenu le symbole du Saint-Esprit. Lequel Esprit du Seigneur se mouvait sur les eaux primordiales. Ajoutons que la colombe de l'Arche allant et venant au-dessus des eaux du déluge, annonçant enfin à Noé que la terre était redevenue habitable. — « Ainsi accompagnée de considérations scientifiques et philosophiques, conclut M. Simpson, l'histoire de Jonah devient raisonnable. » Q. E. D.

D'agréable aspect, imprimé sur fort papier et en beaux caractères, ce livre témoigne en faveur de son auteur. Il semble indiquer un homme doux et réfléchi, religieux et sincère. Une évidente bonne foi fait le grand mérite de ce travail. Tout conservateur que semble l'auteur, il va tranquillement son chemin, et, en avançant toujours, ne va guère moins loin que les plus hardis.

ELIE RECLUS.

Le livre des Islandais, du prêtre Ari le Savant, par FÉLIX WAGNER, traduit de l'ancien islandais. Précédé d'une étude sur la vie et les œuvres d'Ari et accompagné d'un commentaire ; vol. in-8° ; 108 p., avec carte de l'Islande ancienne. Office de publicité ; Bruxelles, 1898. — La Saga de Gunnlaug, — Langue de Serpent, par FÉLIX WAGNER, traduction de l'ancien islandais avec une introduction ; vol. in-8° ; 270 p. ; Leroux ; Paris, 1899. — Grâce à M. Wagner, le *Livre des Islandais du prêtre Ari* et la *Saga de Gunnlaug* sont offerts aux lecteurs de langue française.

Le prêtre Ari savait à peu près tout ce qu'il était possible de savoir en son temps et dans les circonstances où il a vécu. Il connaissait le latin et il était au courant de tout ce qui concernait le comput ecclésiastique. Une partie de son existence fut consacrée à recueillir les matériaux de son *Islendinga Bok*. C'était un prêtre séculier,

qui occupait par son savoir, ses talents et même sa vertu, un rang distingué parmi ses contemporains. La prêtrise ne faisait que consacrer son éminente position. A l'influence politique dont il jouissait, la qualité de prêtre ajoutait une autorité religieuse et morale. Il n'était pas prêtre de profession. Ne pas oublier que Grégoire VII n'avait pas encore bouleversé l'Eglise par son institution du célibat des ecclésiastiques, institution que nous tenons pour avoir été un malheur pire peut-être que la Peste Noire.

Ari Thorgilsson donna à sa patrie conscience d'elle-même. Tout petite qu'elle soit, l'Islande boit dans son verre. Elle a son individualité propre, en histoire, en poésie, en mythologie, en mythologie surtout. Ari commença par l'indispensable, la fixation des dates, le classement chronologique. Et son mérite étant pleinement reconnu, nous avouons que, au lieu et place de son précis méthodique, nous eussions préféré une large collection des fables et des absurdes racontars qui couraient l'Islande au temps d'Ari, soit à la fin du XI^e et au commencement du XII^e siècle.

M. Félix Wagner répond à notre désir, au moins en partie, par la traduction de la *Saga de Gunnlaug*, dont l'aventure se passa aux alentours de l'an Mil, époque à laquelle l'Islande se convertit officiellement au christianisme.

C'est l'histoire d'amants malheureux, soit les infortunes de Belle Helga et de son amoureux Gunnlaug, fils de famille, mi-troubadour, mi-soldat de fortune. Ces aventures intéressent les historiens et les moralistes, les renseignent sur les institutions du pays, sur les mœurs de l'époque.

Le récit est sobre, remarquablement simple, même un peu lourd. Mais, aux endroits pathétiques, le narrateur éclate en strophes poétiques, rendues presque incompréhensibles par des allusions prétentieuses, des jeux de mots quintessenciés, des gongorismes à rebuter le précieux Gongora y Argote lui-même. Les connaisseurs y découvrent la marque de l'école des poètes celtiques.

ELIE RECLUS.

Les légendes du déluge devant l'ethnographie et l'histoire, par A. GITTEE (*Revue de Belgique*, 15 novembre et 15 décembre 1899).

Religion, chrétienté, église, par le D^r J. VAN DEN BERGH (*De Tijdspiegel*, la Haye, janvier 1900). Bref aperçu des conférences (Gifford-lectures), données par le professeur hollandais C. P. Tiele à l'Université d'Edimbourg. Ces conférences viennent de paraître en volume à Amsterdam.

La loi des Religions (*The Orient*, janvier 1900).

Des religions comparées au point de vue sociologique, par RAOUL DE LA GRASSERIE, vol. in-8°; 396 p.; 7 fr.; V. Giard et E. Brière, éditeurs; Paris, 1899. — Dans la science des religions, l'auteur attribue avec raison à leur caractère sociologique le rôle principal. En dehors de la société religieuse *externe* « laquelle est celle que nous apercevons et qui se compose exclusivement d'hommes, siège parmi eux et constitue les différentes Eglises », il en existe une autre *interne* qui, dans son domaine beaucoup plus vaste, « comprend non seulement les hommes vivants, mais avec eux les morts, les saints, les demi-dieux, les dieux, les esprits et même les êtres inférieurs en tant qu'on peut être tenu d'obligations envers eux; tous ces êtres qui composent l'univers, sont réunis par un lien qui s'appelle la religion et forment une véritable *société cosmique*, une *supra-société*, coordonnée, adaptée, subordonnée qui, comme la société ordinaire, aboutit à un *sensorium* et à une centralisation suprême ». C'est la science de cette société *sui generis* ou *cosmo-société* qui, sous le nom de cosmo-sociologie, fait l'objet du livre. Dès lors, l'auteur n'envisage plus la religion comme une branche de la sociologie, mais comme une science autonome et supérieure, dominant la sociologie, comme celle-ci la psychologie et la biologie. Nous faisons, au contraire, de la religion un rameau de la psychologie collective et de cette dernière une branche de la sociologie générale. Quant aux conséquences logiques et pratiques de la subordination de la sociologie à la science des religions, le lecteur les entrevoit, inutile d'insister. Les deux premiers chapitres sont consacrés à développer les idées de l'auteur relativement aux sciences cosmologiques et à la place de la religion parmi ces dernières. Dans les deux chapitres suivants, M. de la Grasserie traite du *lien social cosmique* et des *objets du lien religieux*. Peut-être, à

son point de vue, eût-il dû faire participer même la nature inorganique entière à cette prétendue société dans laquelle il admet les êtres d'espèce inférieure; n'avons-nous pas, si on accepte sa fausse définition, d'obligations vis-à-vis de cette dernière aussi bien qu'envers les animaux? L'auteur lui-même ne fait-il pas justement rentrer les objets matériels dans le schéma qu'il nous propose de l'évolution des religions dans leurs objets, d'après le tableau suivant à lire par la première ligne, mais dans un ordre ascendant!

Religion subjective.

Culte de l'homme vivant dans son ensemble concret. — Culte de l'ancêtre mort. — Culte des morts illustres. — Culte des demi-dieux et des saints.

Confluent avec la religion objective.

Animisme. (Spiritisme.) — Métempsychose et incarnations. — Incarnation unique.

Religion objective.

Culte des objets de la nature, dans leur corps et leur esprit. — (Grand et petit naturisme). — Culte des objets de la nature dans leur esprit. — Culte des dieux de la nature détachés.

Confluent avec la religion subjective.

Animisme. (Spiritisme). — Métempsychose. — Panthéisme ascendant et panthéisme descendant. — Monisme.

Religion d'objective redevenue subjective.

Animisme des religions subjective et objective confondu. — Fétichisme. — Totémisme. — Idolâtrie. — Anthropomorphisme. — Incarnation. — Polythéisme. — Monothéisme (dualiste, trinitaire, unitaire).

Nous faisons toutes réserves quant à l'extraordinaire division en *religion subjective* et *religion objective*; toute psychologie est relative, de même que toute sociologie; mais ceci, encore une fois, est la conséquence de la prétention émise par l'auteur de créer une science *transcendentale* de la religion; ce n'est pas impunément qu'on quitte la voie de la philosophie et de la science positive.

Le chapitre v est consacré à la théorie organique de la société religieuse interne, à sa constitution et à son évolution; l'auteur admet cet organicisme pour la société religieuse externe et aussi pour la société religieuse interne; cette assimilation de la religion à un organisme biologique amène des analogies intéressantes, mais peut-être trop déductives; toute société est un organisme *sui generis* manifestant des phénomènes qu'on ne retrouve pas ailleurs, et ce sont ces derniers qui méritent de fixer surtout l'attention; ceci nécessite la méthode inductive. Il faut rendre cette justice à M. de la Grasserie que, sous ce rapport, les chapitres VII à XI fourmillent d'observations souvent profondes et toujours intéressantes. Signalons, à la fin de ce dernier, sa belle analyse du serment et des ordales et, en général, des rapports de la société civile avec la société religieuse. Mais n'est-ce pas une contradiction pour le moins apparente que d'affirmer l'indépendance de la société civile du moment que, comme l'auteur, on admet que la religion est une société supérieure à la société civile et plus vaste, « la grande société cosmique dont la société humaine est l'infinie réduction »? Nous croyons, au contraire, que la religion n'est qu'une fonction historique, particulière et transitoire de la société; dès lors, celle-ci est, peut et doit devenir de plus en plus indépendante de celle-là.

Dans le chapitre XII nous trouvons un essai de classification des religions; l'auteur n'en distingue pas moins de vingt-deux classes, tout en reconnaissant que celles-ci se croisent entre elles et que la même religion peut rentrer dans plusieurs; les classifications sont nécessaires à la constitution des sciences, mais elles sont toujours plus ou moins nécessaires; l'essentiel c'est de les baser sur les caractères fondamentaux des phénomènes. M. de la Grasserie rejette à ce point de vue la classification classique en polythéisme et monothéisme; suivant lui, le classement essentiel serait en religions théistes, admettant la divinité personnelle, et déistes,

n'admettant que le dieu immanent au monde. Mais le déisme implique-t-il toujours la croyance à cette immanence? Un classement considéré par lui comme principal est celui en religions humaines et religions divines, c'est-à-dire objectives ou subjectives, suivant que le culte s'adresse à l'homme plus ou moins divinisé ou à des dieux plus ou moins humanisés. Mais toutes les religions ne sont-elles pas humaines?

Dans la conclusion de sa savante et consciencieuse étude, l'auteur traite de l'avenir des religions. Il croit à l'unification possible des religions. D'un autre côté, *jamais*, d'après lui, *la philosophie ne pourra remplacer la religion*; elles n'ont pas la même méthode, ne s'adressent pas aux mêmes facultés de l'esprit; elles ne sont pas accessibles aux mêmes classes; elles n'ont pas la même fonction sociale. Nous avons exposé nos idées à ce sujet dans *Problèmes de philosophie positive*; nous n'y reviendrons pas ici, si ce n'est pour indiquer que nos conclusions sont complètement contraires à celles de l'auteur. Malgré le long parallélisme historique de la religion et de la philosophie ou plutôt de la métaphysique, nous avons conclu à sa subordination et sa disparition croissantes au profit de la philosophie positive à la condition, bien entendu, que celle-ci devienne la coordination et la synthèse à la fois de notre vie affective et intellectuelle.

G. DE GREEF.

A short history of Freethought, ancient and modern, par JOHN M. ROBERTSON; 1 vol. in-8°; xiv-447 p.; Swan Sonnenschein, éditeur; Londres, 1899. — Jusqu'ici l'histoire de la libre pensée, ancienne et moderne, n'avait pas été écrite en Angleterre. Le travail de M. Charles Watts (*Freethought: its rise, progress and triumph*) est une compilation utile, mais n'envisage la question que dans ses rapports avec le christianisme. D'autre part, le livre de M. J.-M. Wheeler (*Biographical dictionary of Freethinkers*), infiniment supérieur, du reste, au *Dictionnaire des Athées*, de Sylvain Maréchal, ne constitue pas, à proprement parler, une histoire du mouvement de la pensée libre. A part ces deux ouvrages de date relativement récente, l'évêque Van Mildert, le rév. J.-E. Riddle et M. Adam Storey Farrar avaient publié, il y a longtemps déjà, de volumineux traités sur la matière, mais c'étaient des pamphlets de polémique agressive plutôt que des œuvres de science, des actes d'accusation d'une intolérance notoire plutôt que des livres d'investigation historique.

M. John M. Robertson a entrepris de traiter ce vaste sujet, bien que d'une façon sommaire, à un point de vue exclusivement scientifique, comme un aspect de l'évolution mentale, commun à toutes les civilisations. Il retrace les phases historiques diverses du mouvement de la libre pensée dans tous les pays, sous l'empire des religions antiques dans l'Inde, en Perse, en Egypte, en Grèce, dans la Rome ancienne; etc., puis, sous l'empire du christianisme, à travers tout le moyen âge, la renaissance et la réforme, jusqu'à la Révolution française du dernier siècle. La deuxième partie de son travail est consacrée aux efforts d'affranchissement de l'esprit humain dans tous les pays d'Europe, depuis la Révolution de 1789 jusqu'à nos jours. C'est, à mon sens, la partie la moins complète de l'ouvrage, du reste plein de science et d'érudition, de M. Robertson. L'auteur exprime le regret que de nos jours le problème de la conquête de la justice sociale dans les rapports des hommes semble dominer exclusivement dans les préoccupations intellectuelles des masses, et il est d'avis que la question religieuse est trop souvent négligée par ceux qui, sous d'autres rapports, sont à l'avant-garde de l'armée du progrès. Il semble, en effet, incroyable, que les penseurs qui consacrent leurs persistants efforts à la solution du plus grand de tous les problèmes humains, le problème social, puissent s'imaginer sérieusement qu'ils arriveront plus tôt et plus aisément à cette solution, en ne tenant pas compte de l'un des instruments les plus puissants de discipline intellectuelle et de développement moral. Quoi qu'en disent les socialistes prétendument « scientifiques », le problème religieux est une partie intégrante du problème social, et M. Robertson a pleinement raison d'insister sur ce point. L'œuvre consciencieuse de l'auteur constitue une contribution très remarquable à l'histoire de l'évolution et des progrès de la pensée.

VICTOR DAVE.

ETHIQUE ET DROIT.

De l'évolution de l'idée du blocus pacifique, par A. RONTIRIS (*Journal de droit international privé*; Paris, 1899, n° 3 et 4). — C'est une intéressante étude de Droit des gens faite à l'occasion du récent blocus de Crète. Dans sa forme historique, le blocus pacifique a le plus souvent servi des causes injustes : de là le grand nombre d'adversaires qu'il a trouvés parmi les jurisconsultes du droit international public ; cependant, tel qu'il se manifesta, lorsque les grandes puissances l'imposèrent à la Grèce en 1886, il se présente sous une forme à peu près définitive et se justifie en droit. L'Institut de droit international le considère comme une institution légitime du droit des gens.

Le droit international privé dans le nouveau Code civil allemand, par J. KEIDEL (*Journal de droit international privé*; Paris, 1899, n° 3-4). — C'est la fin d'une étude, d'assez longue haleine, dont la première partie a été publiée en 1898 dans le *Journal de Droit international privé*. On sait que le nouveau Code civil allemand, mis en vigueur depuis le 1^{er} janvier 1900, contient une quantité de dispositions de droit international privé, inspirées surtout par des considérations d'ordre pratique : il diffère en cela du Code civil français qui n'édicte rien ou plutôt presque rien à ce point de vue. M. KEIDEL commente consciencieusement, mais en un style ardu, abstrait, souvent diffus, et peu méthodique, les prescriptions de la loi allemande. De longues notes, mises au bas des pages, probablement par le traducteur, M. TRIGANT-GENESTE, complètent très heureusement cette étude, en y apportant un peu de vie et de lumière.

De la réforme du mariage (modifications aux régimes matrimoniaux), par HENRI COULON, avocat à la Cour d'appel de Paris ; 86 p. ; 2 francs. Marchal et Billard, éditeurs ; Paris, 1900. — L'auteur n'a voulu faire qu'une simple étude, suivie d'un projet de loi. Selon moi, ce n'est même qu'une esquisse. Il n'y a de substantiel dans le livre que l'exposé des motifs du projet de loi : il plaide en faveur des idées qui sont courantes dans le monde judiciaire progressiste, en matière de modifications aux régimes matrimoniaux du Code civil. L'opportunité et la raison exigent en effet l'adoption de la *communauté universelle*, conforme au vieux droit, à l'idée chrétienne et à la conception idéale du mariage et de la *séparation de biens* que les féministes doivent désirer logiquement. Quant au projet de loi qui suit cet exposé de motifs, une étude approfondie, je crois, en montrerait les imperfections et contribuerait à l'améliorer. La première partie de l'étude de M. Coulon est un mélange désordonné d'opinions de littérateurs et de savants sur la nécessité de la réforme du mariage, ayant quelques rapports, mais pas beaucoup, avec la question juridique traitée par l'auteur.

Traité de l'extradition, par LUDOVIC BEAUCHET ; vol. in-8° 752 p. ; Chevalier-Marescq et C^{ie} ; Paris, 1899. — Voilà un admirable livre de Droit : clarté parfaite, méthode dans le classement, élégance du style, vues larges et indépendantes, telles sont ses principales qualités. Il est regrettable que l'aspect rébarbatif du volume, les laideurs et les disproportions hiérarchiques de l'impression soient si peu dignes des mérites du fond et de la forme.

La matière de l'extradition, si délicate, si susceptible de controverses et si étonnamment variée dans ses explications pratiques, est traitée par M. Beauchet avec une véritable virtuosité. J'aime surtout son chapitre 1^{er}, intitulée : *Conditions de l'extradition* ; il est plein d'aperçus tout à fait personnels, notamment en ce qui concerne l'extradition des nationaux, dont l'auteur est partisan, en dépit des usages. Les délits politiques seront l'objet d'une partie de ce chapitre ; leur théorie si complexe est exposée avec perspicacité et lucidité par M. Beauchet. Le chapitre II s'occupe de la *Procédure de l'extradition* et le chapitre III des *Effets de l'extradition*. La fin du livre est consacrée à la nomenclature comparée des conventions d'extradition entre la France et les puissances étrangères.

Le livre de M. Beauchet est facile et agréable à lire ; et, par là même, il est très instructif ; d'autant plus qu'il est très bien documenté. Il est, au surplus, d'une utilité pratique très grande pour les magistrats.

Des faux en écriture et de l'écriture, par PERSIFLOR FRAZER (traduit de l'anglais par M. L. Vossion et M^{me} Bouët); vol. de 236 p.; Guillaumin et C^{ie}; Paris, 1899. — Ce livre est un traité scientifique complet sur la manière dont il faut s'y prendre pour discerner les écritures authentiques des écritures fausses. La caractéristique consiste dans l'habileté avec laquelle l'auteur a su donner à son œuvre une allure théorique et en même temps une portée pratique : c'est une véritable systématisation basée sur la longue expérience de l'auteur et appuyée par de nombreux exemples. La première partie de l'ouvrage comprend l'*Examen physique* des écritures et s'attache spécialement à l'étude du papier et des encres; elle vante à juste titre les avantages de la photographie composite au point de vue de la découverte de l'écriture-type d'un individu déterminé. La seconde partie s'occupe de l'*Examen chimique* des écritures.

La traduction du livre est bonne, mais parfois un peu pénible. Des planches très bien faites illustrent l'ouvrage très utilement.

En somme, ce manuel doit être excellent pour l'expert en écritures qui sait user de ses prescriptions avec calme et sans auto-suggestion.

L'Abordage (Etude d'Histoire du Droit et de Droit comparé), par HENRI ROLIN; vol. de 247 p.; Castaigne, éditeur; Bruxelles, 1899. — L'abordage, sujet bien spécial, mais que l'auteur a su rendre attrayant par la hauteur de vues qui l'a guidé. Il ne s'est pas contenté de faire un historique complet des règles juridiques en matière d'abordage; il les a comparées entre elles, faisant ainsi un beau et difficile travail de concordance; et, synthétisant ensuite, il a montré le chemin parcouru : droit romain et droit germanique d'abord isolés, se combinant ensuite, et finalement triomphe du droit romain, perfectionné selon les nécessités actuelles. La description de l'évolution suivie a donné l'occasion à M. Rolin de développer des idées très personnelles sur la notion de la responsabilité et sur les « inventions juridiques ». L'abordage est écrit dans une langue claire et concise. Tout, dans ce livre, est d'une précision parfaite, mathématique. Pas un mot inutile : tout est admirablement à sa place; l'auteur n'a pas une seule fois franchi les limites du domaine juridique : il ne connaît pas les digressions, et c'est pour cela que l'on peut dire que son ouvrage est réellement scientifique.

CH. VAN DEN BORREN.

Pour devenir Avocat, par R. LAFON; vol. petit in-18, 491 p.; 1 franc; Schleicher frères, éditeurs; Paris, 1899. — C'est un petit volume d'un pessimisme voulu, où l'auteur semble s'efforcer, par l'exposition du labeur nécessaire et du peu de bien-être acquis en échange, d'écarter de la carrière les candidats non avertis. Si le postulant n'est pas convaincu par les terribles renseignements de M. Lafon, il sera du moins instruit, car l'ouvrage lui aura apporté quelques renseignements et quelques conseils précieux. Des gravures, assez nombreuses, illustrent ce volume; il en est de jolies : je citerai particulièrement la suite des physionomies de l'avocat pendant les plaidoiries. Pourquoi faut-il que quelques autres soient d'une insuffisance aussi cruelle? J'adresserai encore un léger reproche à M. Lafon, il aurait bien dû nous donner quelques renseignements statistiques sur les avocats, leur nombre, leurs clientèles, leur mode de vie. En somme, c'est un bon petit volume, mais qui n'est pas assez complet.

Les Droits de l'animal, par HENRY S. SALT; vol. in-16 de 128 p.; Welter, éditeur; Paris, 1900. — Le problème soulevé par l'auteur est des plus intéressants pour le philosophe : les animaux ont-ils des droits? L'auteur est partisan convaincu de l'affirmative, et il démontre la nécessité de ces droits. Il examine ensuite comment ces droits sont méconnus dans la pratique : vis-à-vis des animaux domestiques (chap. II), comme vis-à-vis des animaux sauvages (III). Il détruit les arguments apportés en soutien de ces violations, l'alimentation (IV), les plaisirs de la chasse et de la pêche (V), les nécessités de la mode (VI), les curiosités de la science (VII), et finit par indiquer les lignes générales d'une réforme (VIII). L'auteur ne fait point appel à la pitié des lecteurs, mais simplement à leur raisonnement, et il semble bien que beaucoup de ses réflexions soient justes. C'est un ouvrage extrêmement intéressant.

GUSTAVE CHARLIER.

L'évolution du droit et la conscience sociale, par M. L. TANON; vol. in-18 de 166 p.; Alcan, éditeur; Paris, 1900. — L'auteur est président de la Chambre des requêtes à la Cour de Cassation; ce n'est donc pas simplement un théoricien, et ses opinions n'en ont que plus de poids. Il adopte en principe les idées fondamentales de l'école historique, mais il ne veut pas les interpréter dans un sens aussi conservateur et il tient à conserver l'idée de progrès (p. 86); il n'accepte pas la théorie de la conscience juridique telle qu'elle est exposée par Savigny; c'est, en effet, une notion très complexe qu'on a pu considérer comme simple seulement, quand on a considéré de très haut les temps primitifs; alors elle peut paraître souveraine (p. 75); mais c'est parce qu'à cette époque tout est mélangé. Le droit « ne crée ni les intérêts matériels, ni les intérêts moraux que [les rapports juridiques] recouvrent » (p. 146); il n'est pas le résultat d'un principe unique (p. 63); la conscience sociale est, « pour le législateur, une règle idéale, une loi directrice, un frein, en ce que les calculs d'utilité ne peuvent prétendre à la légitimité et à la durée qu'autant qu'ils sont d'accord avec les exigences de cette conscience commune » (p. 76); la contrainte ne suffit point pour le droit qui doit obtenir l'assentiment des masses (p. 148). Le progrès consiste à passer des formes de la contrainte à celles de la liberté (p. 93).

Toutes ces idées sont excellentes; il est à regretter seulement qu'elles ne soient pas toujours assez précisées et développées. Aussi il aurait été utile de bien déterminer les éléments qui forment ce tout complexe que Savigny appelait conscience juridique. Je crois que l'auteur aurait pu conserver la théorie relative aux juristes (p. 20); comment, sans cette théorie, comprendre le grand rôle que tout le monde accorde à l'organisation de la magistrature, organe de la force mise à la disposition de la science des juristes? Dans nos pays avancés, la conscience sociale a des organes spéciaux pour agir sur le droit, et c'est dans cet ordre d'idées que l'on peut trouver la meilleure justification du jury, qui pourrait être encore plus utile si on l'engageait à motiver ses verdicts.

Il me semble qu'à la page 82 il aurait été bon d'insister davantage sur cette loi de notre esprit, qui nous force à abstraire quelque chose d'absolu d'un phénomène en voie d'évolution. Contre les rationalistes, M. Tanon soutient que le droit a pour objet de régler les rapports de coexistence et les rapports de coopération (p. 65); je serais plutôt d'avis de dire qu'il a pour objet de donner à l'individu des moyens de défendre son existence propre dans une coopération; le progrès social, étant une extension de la liberté, serait aussi une extension de l'idée de droit. — Je regrette que l'auteur n'ait pas davantage approfondi l'évolution du droit pénal, qui se ferait, d'après lui, « dans le sens de la substitution de l'action régulatrice de l'autorité privée, d'une extension du domaine de la justice pénale et d'un abaissement graduel des peines » (p. 88). Je crois que le progrès serait mieux caractérisé par l'affaiblissement des idées de vengeance, de terreur et d'intérêt, qui n'ont rien de moral.

Il diritto consuetudinario delle città lombarde, par M. Cl. LATTES; vol. in-8; xvi-463 p.; 7 fr. 50; Hoepl, éditeur; Milan, 1899. — Excellent et très utile résumé des coutumes des villes lombardes, écrites généralement au XIII^e siècle; l'auteur recherche avec soin les origines de chaque texte et nous montre ainsi l'extraordinaire permanence du droit barbare en Italie, surtout à Bergame. A noter le maintien du divorce dont on trouve des traces jusqu'au commencement du XIII^e siècle.

G. SOREL.

Volksbildung und Volkswohlstand (Instruction et bien-être du peuple), par le Dr E. SCHULTZE; br. in-8°; IV-84 p.; 1,60 mark; Dannenberg et C^o; Stettin, 1899. — Cette brochure est le développement d'une conférence faite par l'auteur à Posen, à Vienne et en d'autres endroits, sous le patronage de Société pour la diffusion de l'instruction populaire (*Gesellschaft für Verbreitung von Volksbildung*). La thèse de l'A. est simple: développez et accroissez l'instruction populaire, et immédiatement, ou presque, il en résulte pour le peuple une amélioration physique et hygiénique, une diminution de paupérisme et de la criminalité et un accroissement du sentiment patriotique et national. L'instruction et l'éducation peuvent, sans doute, avoir de très heureux effets pour l'individu et pour la Société, mais il me paraît exagéré d'en faire, comme M. Schultze, une panacée universelle! La prospérité ou la décadence d'un pays sont bien certainement liées à des causes et à des facteurs plus complexes.

Comme tous les éducationnistes, M. E. Schultze met au compte de l'évolution collective par l'éducation la plupart des résultats qui appartiennent à la sélection. M. O. Ammon (*l'Ordre social*, Paris, Fontemoing, 1900) semble bien près de la réalité, quand il nous montre comment une sélection rigoureuse élimine impitoyablement les sujets inaptes à recevoir l'éducation qu'on leur offre et ceux qui ne voient dans une augmentation de salaires qu'un prétexte à plus d'ivrognerie. La supériorité incontestée de l'ouvrier anglais, au point de vue du rendement, supériorité que M. Schultze signale à plusieurs reprises, est bien évidemment un effet de la sélection, et non de l'éducation. Sous ces réserves, la brochure de M. Schultze est méthodiquement composée; elle contient à peu près tous les arguments favorables à la thèse de l'auteur et un assez grand nombre d'indications bibliographiques. Elle peut rendre service aux orateurs de Conférences et d'Universités populaires, surtout s'ils visent à plaire au public plus qu'à l'instruire réellement.

H. MUFFANG.

Das Problem über die Ehe! (Le problème sur le mariage), par O. GASPARI; vol. in-18; 126 p.; 2 marcks; J.-D. Sauerländer, éditeur; Frankfort, 1899. — Le présent volume traite du thème intéressant du mariage. L'auteur combat sévèrement certains préjugés en affirmant son opinion par des faits frappants.

En premier lieu l'auteur nous prouve que la forme moderne du mariage dérive principalement de l'influence de l'Eglise et que cette influence n'a pas été si avantageuse qu'on nous le fait croire ordinairement. Au contraire, la moralité, ainsi dit l'auteur, se perd précisément sous le régime du mariage chrétien. Si, d'un côté, il y a des gens qui ne seront jamais en état de conclure une telle union (engagement), nombre d'hommes, d'autre part, ne se marient que pour la raison que c'est la seule forme de vie dans laquelle ils pourraient atteindre leur but respectif. Il est facile de comprendre que de telles liaisons deviennent très souvent des unions mensongères, créant une vraie torture et une lourde servitude pour l'homme et pour la femme; avec tout cela le mariage perd son caractère élevé. On ne peut donc pas s'étonner que la moralité des masses, aussi bien de ceux qui se sont mariés que des gens non-mariés, est tellement abaissée que l'homme pensant est frappé de terreur par tous les faits qu'il voit se passer et qu'il désire justement la délivrance de cette situation dangereuse.

Ensuite l'auteur nous peint les différentes formes de vie en commun, formes si variées parmi les hommes et les femmes de tous les siècles, car le mariage, forme moderne de la vie sexuelle, n'est pas très vieux. Aussi il est à prévoir que cette dernière forme ne pourra pas être la fin d'une série de modifications sur ce même terrain, et l'auteur désire donc que pour le moment l'occasion de faire divorce soit rendue plus facile et que par conséquent le mariage devienne moins vexatoire. Par là le mariage sera donc plus respecté, et l'union entre l'homme et la femme plus fixe et de plus longue durée.

A la fin l'auteur donne son opinion sur l'amour libre en relation avec la question féministe, la pédagogie et la vie de famille.

Nous considérons que la lecture de ce petit volume ne peut pas être trop recommandée; aussi bien pour la raison de son but de faire plus pénétrer dans les masses les principes de l'amour libre, que pour la manière excellente dont l'auteur traite son sujet.

L. CORNÉLISSEN-RUPERTUS.

Sumario de las lecciones de historia critica de la litteratura juridica espanola dadas en la Universidad central durante el ano 1898, par RAFAEL DE UREÑA Y JMENJAUD (Intento de una historia de las ideas juridicas en España); 1 fort vol. in-4°. Imprenta de la Revista de legislacion; Madrid, 1899. — Ce cours d'histoire du droit espagnol, professé à l'université de Madrid par l'éminent professeur Rafaël de Ureña y Jmenjaud, est un des ouvrages les plus intéressants que nous ait offerts l'Espagne sur un sujet encore mal connu.

Dans un prologue, M. de Ureña nous met au courant du concept actuel que l'on se fait de la littérature juridique espagnole. Il passe ensuite à la bibliographie de cette science en Espagne: il en étudie les sources et tente d'appliquer une méthode à l'étude de la littérature et de la bibliographie juridique.

Le terrain déblayé, il soumet la littérature juridique aux lois générales du développement historique:

Il faut : 1° déterminer quelles sont ces lois ; 2° étudier les éléments du droit espagnol dans leur développement ; 3° voir le développement du langage : un chapitre est consacré aux éléments des idiomes romains et à l'étude de leur développement progressif en Espagne.

La partie concrète qui suit n'est pas la moins intéressante. Ce savant professeur divise l'histoire de l'Espagne en trois époques : I. Avant et pendant la domination romaine ; II. l'Espagne sous les Goths ; III. l'Espagne reconquise. On trouvera là une étude générale du Droit musulman remarquable. Signalons les quelques chapitres sur l'*Influence sémitique dans le droit du moyen âge en Espagne*. Et renvoyons les lecteurs que ce point intéresserait à un volume rarissime, publié en 1898 ou mieux, à la traduction française que le professeur A. Leclerc prépare. Une traduction allemande du docteur Sundheim a été également faite de ce volume de toute actualité.

Sex in primitive morality, par W.-I. THOMAS (*American journal of Sociology* ; Chicago, may 1899). — Au point de vue féminin, la moralité était surtout faite de passivité. L'activité féminine spéciale, spécifique (qu'une vie moins brutale commence à mettre en lumière), tend à se développer. La moralité de l'avenir deviendra chose plus active et moins sommaire : « car une race dont tout le système de louange ou de blâme repose entièrement sur la quantité et la qualité de l'effort ne peut adopter éternellement une morale basée sur la théorie de la passivité ; à moins que la nature humaine ne change plus vite que l'anthropologie ne permet de le croire. »

M. MAILLÉ.

INDEX. — *Boers et Anglais. Où est le droit ?* par M. EDMOND DEMOLINS br. in-8° ; 24 p. ; 1 fr. ; F. Didot ; Paris, 1899. — Dans cette brochure, l'auteur établit que les races supérieures éliminent toujours les races inférieures quand elles se trouvent en conflit sur le même territoire. Les Boers, supérieurs aux Cafres, ont supplanté ceux-ci ; les Anglais, supérieurs aux Boers, les supplanteront tôt ou tard, à moins que les Boers ne s'élèvent au degré de civilisation des Anglais.

La morale de la civilisation, par ALPHONSE DE HAULLEVILLE ; br. in-8° ; 44 p. ; 1 fr. 50 ; J. Lebègue, éditeur ; Bruxelles, 1900. — L'auteur étudie les avantages que la Belgique a tirés de son Etat indépendant du Congo et ceux qu'elle croit devoir attendre de l'avenir.

Strafrechi und Politik, par JUSTUS CLÉMENS ; br. in-8° ; 103 p. ; 1,60 mk. ; Otto Liebmann, éditeur ; Berlin, 1898. — Un ancien magistrat examine les déficiences du droit pénal en Allemagne et propose quelques réformes dans les lois existantes. Il trouve qu'il y a beaucoup trop d'avocats juifs dans l'Empire allemand ! Je ne sais ce que la politique vient faire dans son livre, ou plutôt dans le titre de son livre, car il n'en parle guère ; tout au plus trouve-t-il qu'on acquitte beaucoup trop de socialistes !

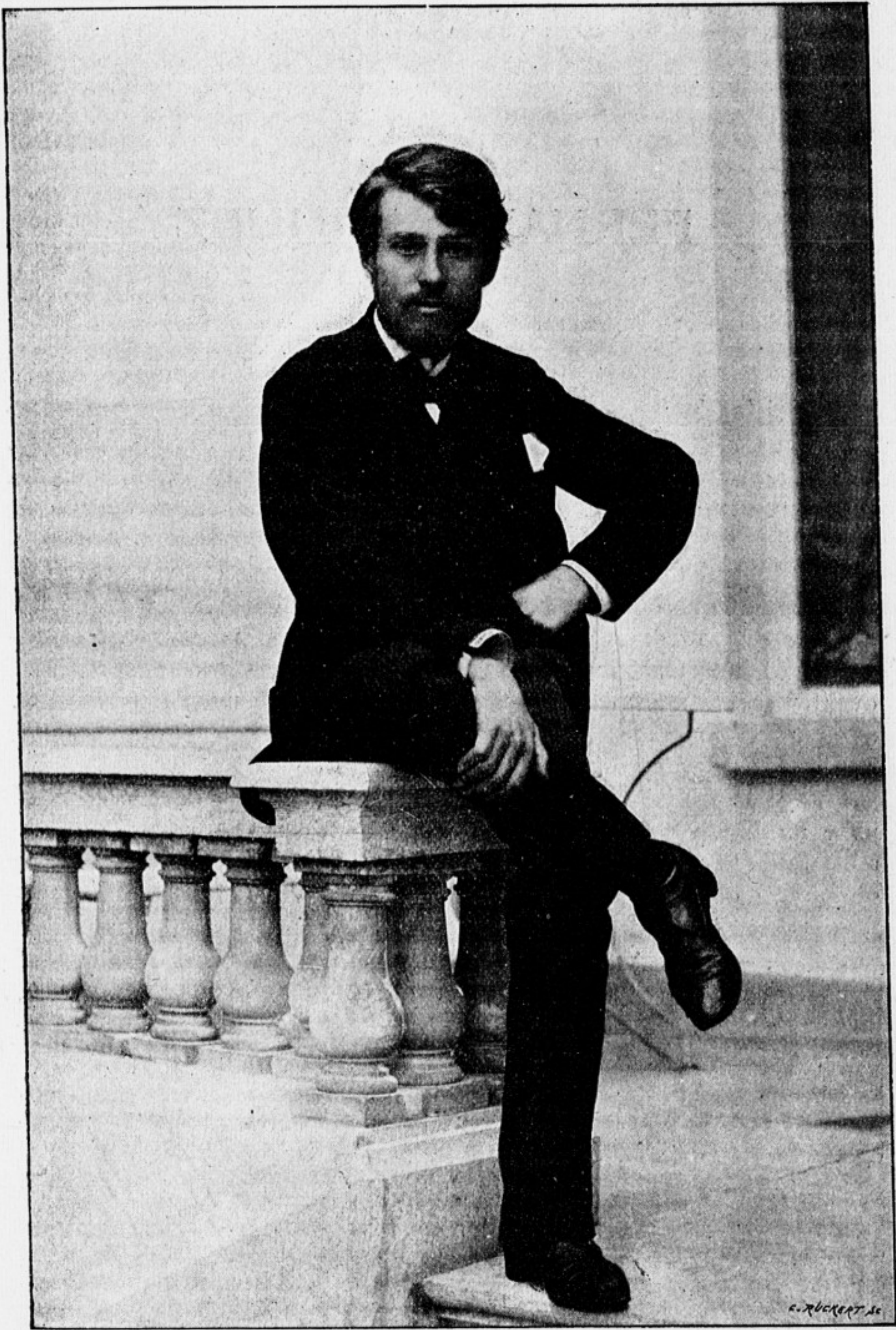
The Childrens book of moral lessons, par F.-J. GOULD ; 1 vol. in-8° cart. ; 189 p. ; Watts, Londres, 1899.

The Ethical riches, conférence par F.-J. GOULD ; br. 14 p. ; Watts ; Londres, 1899.

143 dias de Inquisición, par ELOY-BESSIÈRES, br. in-18, 48 p. ; 15 centavos ; Buenos-Aires, 1898. — Récits des mauvais traitements infligés à l'auteur et à ses compagnons à bord du vapeur *Laugton-Grange*, au cours d'un voyage autour du monde.

Le Directeur-Gérant : A. HAMON.

Tours. — Imprimerie DESLIS FRÈRES, 6, rue Gambetta.



FERNAND BROUEZ

FERNAND BROUEZ

Parmi les lecteurs de *l'Humanité Nouvelle*, il en est quelques-uns, sans doute, qui ignorent la mort récente de Fernand Brouez, le fondateur de la *Société Nouvelle*, à laquelle notre revue succéda, quand une maladie cruelle eut mis Brouez dans l'impossibilité de continuer la tâche à laquelle, pendant une douzaine d'années, il s'était adonné tout entier. Absorbé qu'il était par le gros travail de préparation que comporte une œuvre de ce genre, il n'a signé des articles que rarement. Se tenir au courant du mouvement scientifique et littéraire, lire force manuscrits, — puis la correspondance et la direction matérielle, — il s'y adonnait avec une noble passion, avec un dévouement de tous les instants, un labeur qui semblait infatigable : il y perdit la santé, puis la vie.

C'était le fils de Jules Brouez, un homme admiré de ses entours pour sa haute intelligence et pour une force de volonté qui le mettaient hors pair. Disciple et collaborateur du philosophe et sociologiste Colins, il savait ce que valent l'instruction et surtout l'éducation. A ses deux fils, — le premier mourut dans la fleur de la jeunesse, — il donna une éducation qui dans son milieu provincial passait pour hors ligne : les classiques, physique et mathématiques, histoire et histoire naturelle. Fernand se fut fait helléniste volontiers, mais, quand il lui fallut faire son choix, il se décida pour la médecine. Elève assidu et même enthousiaste des bons professeurs, il disait son fait à tel ou tel professeur auquel l'opinion reprochait de ne pas s'élever jusqu'à la médiocrité officielle. Autant il admirait ce qu'il croyait bon et juste, autant il réprouvait ce qu'il croyait faux ou stupide. D'instinct il se plaça à l'avant-garde, et d'emblée des camarades le prirent pour chef de file ; il avait le bel enthousiasme qui se double de combativité. L'heureux mortel fut un Prince de la Jeunesse. Et, quand il fallait donner de sa personne, il ne s'y épargnait point, se prodiguait avec joie. Ce fut comme interne qu'il vit sur un lit d'hôpital la jeune personne qui devint la compagne de sa vie et son épouse dévouée.

Cependant Brouez ne fut pas médecin. Lui et ses amis, bande

ardente et généreuse, rêvaient d'une « Société Nouvelle », régénérée dans la pensée et la volonté, ennoblie par l'art et la science, forte par l'alliance du peuple avec les intellectuels. Ce fut l'honneur de la jeune Belgique d'avoir, aux environs de 1885, entrepris cette œuvre hardiment cosmopolite et de l'avoir noblement conduite. Ce fut le travail constant de Brouez, sa préoccupation des jours et des nuits. Il s'est épuisé à la tâche, il est mort de fatigue, peut-on dire, de fatigue physique, intellectuelle et morale. Le lecteur blasé qui, le couteau d'ivoire en main, ouvre distraitement les feuilles d'une revue, sait rarement ce qu'elles ont coûté à leurs auteurs. Des âmes s'en échappent et voltigent à l'entour, des âmes anxieuses et palpitantes, mais on n'y prend pas garde, on croit ne percevoir qu'une odeur d'encre fraîche.

Nous saluons le nom de Fernand Brouez avec respect et mélancolie. Ce fut un grand cœur et une belle intelligence, une des nobles et sympathiques figures du siècle. Il mourut jeune, mais nous ne le plaignons pas, car il avait fait une belle œuvre noblement. Lui aussi fut un « porteur de torche », un éclaircur sur le chemin de la justice et de la vérité.

L'Humanité Nouvelle se fait un honneur de continuer la *Société Nouvelle*.

ELIE RECLUS.

LES APOLOGISTES DU CRIME⁽¹⁾

« Qu'est-ce qu'un philosophe? — C'est un homme qui oppose la nature à la loi, la raison à l'usage, sa conscience à l'opinion et son jugement à l'erreur. »

(*Maximes Générales*, par CHAMFORT, de l'Académie française et de la L. des Neuf Sœurs, p. 24, 1792.)

« La vérité se révolte contre ces mensonges colorés auxquels on fait porter son masque. Bientôt elle fait justice de toutes ces réputations éphémères fondées sur le commerce et l'abus de la louange. »

(*Discours acad.*, BUFFON, 27 avril 1775.)

I

Un jour, en 1407, un certain Jean Sans Peur, exerçant la profession de duc de Bourgogne, s'amusa à faire tuer sous ses yeux, et par un noble coupe-jarret du nom de d'Octonville, un individu appelé duc d'Orléans, frère du roi, amant de sa femme Isabeau de Bavière, et, de plus, camarade de lit de M^{me} Jean Sans Peur.

La cause exacte de cet incident historique est connue : ces deux ducs, aussi dévorés d'ambition et de jalousie que l'étaient eux-mêmes les deux papes qu'on avait à cette époque, se disputaient la régence du Royaume, c'est-à-dire le pouvoir d'exploiter le bon peuple de cet excellent Charles VI, atteint alors, a-t-on dit, de folie intermittente.

Ce qu'on sait moins couramment, c'est que, appelé à justifier son action, le duc de Bourgogne, assisté de trois docteurs en théologie, se présenta au palais du roi devant une assemblée composée de princes du sang, de prélats, de grands-officiers, de députés du Parlement, de délégués de la Cour des comptes et de représentants de l'Université de Paris, et que là, aux acclamations unanimes de cette assemblée, le théologien Jean Petit, maître des requêtes, soutint la thèse générale suivante :

« Un tyran, *quel qu'il soit*, peut et doit licitement, méritoirement, être occis
« par un sien vassal ou sujet *quel qu'il soit*, même par secrètes embûches,
« trahisons, flatteries et autres telles menées, nonobstant quelque foi ou serment
« que le sujet puisse avoir avec le tyran ; sans aussi que sur ce fait le sujet doive
« attendre la sentence ou le mandement de juge quelconque (2). »

(1) Fragment d'un volume à paraître sous le titre : *Les apologistes du crime*.

(2) *Quilibet Tyrannus potest et debet licite et meritorie occidi per quemcumque vassalum suum subditum etiam per claucurates insidias et subtiles blanditias vel adulationes, non obstante quocumque praestito juramento, se confederatione factis cum eo, non expecta sententia, vel mandate judiciis cujuscumque.* — On trouve, dans les *Chroniques* de Monstrelet (ch. xxxix, I^{er} vol., p. 35 et suivantes), le discours complet de Jean Petit (édit. de 1595, Paris, Pierre Métayer). Qu'on débarrasse ce discours de

Par l'exposé même de cette thèse on voit que son auteur était d'avis qu'il n'est pas indispensable d'être roi pour être un tyran.

Le duc de Bourgogne fut absous à l'unanimité, et le discours de Jean Petit, répété le lendemain devant le peuple de Paris, obtint, assurent les Annales du temps, un succès prodigieux.

Un peu plus tard, le Concile de Constance, peut-être pour soustraire le duc de Bourgogne au couteau vengeur de quelque Tanneguy, avait l'air, s'il faut s'en rapporter aux *Lois anciennes* d'Isambert, de condamner cette thèse que Jean Petit avait aussi bien extraite des œuvres républicaines de Cicéron que de la Bible ou des écrits de savants religieux, parmi lesquels saint Thomas d'Aquin, surnommé l'Ange de l'École, — la bonne École sans doute.

Mais, deux siècles après, les RR. PP. Jésuites, hommes très graves, très érudits, très réfléchis, connaissant comme leur *Pater* les auteurs sacrés ou profanes, remirent toutes choses au point, en démontrant, d'une façon très lumineuse, que le Concile de Constance n'avait pas défini par une proposition universelle négative qu'aucun tyran ne peut être tué, mais qu'il avait condamné la proposition universelle affirmative que tout tyran peut être tué (1).

Pour ces bons Pères, — et ceci mérite d'être souligné, — le Concile de Constance n'a donc fait qu'établir une distinction entre les tyrans, et, ainsi, un tyran devient sacré dès qu'il tyrannise au nom et au profit de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Au reste, le jésuite Mariana, dans *De Rege et Regis institutione*, reconnaît très volontiers que le Concile de Constance « veut qu'un vassal ou sujet attende, pour tuer son roi, qu'il ait été condamné par le pape » ; mais le brave homme rit de cette décision, en déclarant, comme Jean Petit, que le sujet ou vassal ne doit attendre aucun ordre ni aucun jugement pour agir.

Ce qui est bien certain, et ce qui dément Isambert, c'est que, si Jean Petit vit un jour sa proposition condamnée par un évêque de Paris, le Concile de Constance a parfaitement révoqué, le 15 janvier 1415, la sentence de cet évêque plus royaliste que le roi et plus religieux que les anciens prophètes ; et ce détail ne fut évidemment jamais ignoré des Jésuites (2).

Quatre ans après la suppression du duc d'Orléans, c'est-à-dire en 1419, le Dauphin, que son père Charles VI avait déshérité et qui se fit roi par violence, suivant à la lettre la théorie de Jean Petit, attirait, sous promesse de réconciliation, le duc de Bourgogne dans un guet-apens et le faisait « suriner » par le fameux Tanneguy du Châtel (3).

Evidemment, le futur Charles VII puisait son droit dans quelque bonne raison ; mais il est à croire que son propre fils Louis, qui, lui aussi, tenait au sceptre royal, avait également une bonne raison pour exercer le même droit, puisque, se trouvant un jour chez le fils et successeur du duc de Bourgogne,

tout le fatras religieux dont il est orné par son auteur pour effrayer le vulgaire, qu'on ne s'attache qu'à la partie traitant spécialement du cas du duc de Bourgogne et du meurtre des tyrans, et l'on aura une argumentation très serrée, appuyée sur les premières autorités sacrées ou profanes et des exemples de tout premier choix.

(1) Lettre adressée, en 1614, par le P. Martin Bécan au fr. roi Jacques I^{er} d'Angleterre et approuvée par le Général des Jésuites Aquaviva (Déf., lib. IV, cap. VI, p. 358, col. 2).

(2) Voir les *Chroniques* d'Enguerrand de Monstrelet, vol. I, ch. CLIV, p. 234.

(3) On sait que le protégé de la célèbre Pucelle fut déshérité officiellement, en 1420, dans le traité de Troyes, et que l'acte de son père Charles VI, dont la folie n'a jamais été et ne sera jamais prouvée, fut sanctionné par le Parlement et les princes français. L'illustre Jeanne d'Arc n'a donc travaillé, en réalité, qu'au profit d'un rebelle ; ce rebelle français fut roi à la place d'un Anglais, mais on se demande ce que le peuple gaulois a pu gagner à cela.

il se mit à suborner des domestiques de Charles VII afin de faire empoisonner ce souverain auquel il devait le jour.

Inutile de dire que le courrier qui apporta à Louis la bonne nouvelle de la mort de son père fut magnifiquement récompensé; vous pensez bien qu'un prince errant qui devient roi ne peut pas être ingrat, surtout quand sa générosité ne coûte qu'à ses sujets.

Louis XI fut surnommé par le pape « roi très chrétien ». Ce bon roi fit, en effet, empoisonner le duc de Berry, dont il convoitait les biens, par un prêtre nommé Vézois, confesseur de la victime; puis, il « immola » en secret ou en public 4.000 personnes qui le gênaient ou dont il avait à se venger; ensuite, il trouva des magistrats honorables pour faire « supprimer » juridiquement le duc de Nemours; après cela, il créa la mère de Jésus comtesse de Boulogne!!!

A ce sujet, un personnage très distingué, trouvant naturelle l'apologie de certains meurtres, a reconnu avec une ingénuité qui lui fait honneur, qu'on n'a jamais fait le reproche d'avoir loué les assassinats de Louis XI aux écrivains qui n'ont vu dans son règne que l'extinction de la féodalité (1).

Tout dépend donc du point de vue auquel on se place: toutes les ruses, toutes les violences, tous les crimes deviennent permis du moment que c'est par un bon motif qu'on les justifie.

Ce n'est un secret pour personne que, pour parvenir elle-même où elle est parvenue, l'Eglise, avant comme après Louis XI, a employé toutes les ruses, usé de toutes les violences, commis tous les crimes, à cela près qu'elle les a justifiés en les disant nécessaires à la défense de sa cause; et, comme on a généralement des trésors d'indulgence pour les fautes que l'on commet soi-même, elle a eu un tarif pour l'absolution de toutes sortes de scélératesses et d'atrocités.

Ce tarif porte le titre de « TAXE DE LA SACRÉE CHANCELLERIE ET DE LA SACRÉE PÉNITENCERIE APOSTOLIQUE, publiée à Rome, par ordre de Léon X, le 18 novembre 1514, chez Marcel Silber, dans le Champ-de-Flore, et réimprimée à Paris en 1520, chez Toussaint Denis, rue Saint-Jacques, à la Croix-de-Bois, près Saint-Yves, avec privilège du Roi pour trois ans (2) ».

L'inceste, le viol, la paillardise, l'adultère, la bestialité, les crimes contre nature, l'avortement, le sacrilège, le vol, l'incendie, le parjure, les faux en matière de testament, etc., etc., tout cela est pardonné moyennant quelques pièces de monnaie. Mais, à la page 23, ligne 9 d'en bas, de l'édition de Paris, on découvre cette perle: *Ces sortes de grâces et de dispenses ne s'accordent point aux pauvres, parce que, n'ayant pas de quoi, ils ne peuvent être consolés!*

Il ne faut pas trop s'étonner de cette sorte d'excommunication des pauvres, puisque, de nos jours encore, ils sont écartés du sanctuaire maçonnique... parce qu'ils n'ont pas de quoi y faire honorablement figure.

A la page 38 de la *Taxe* on lit:

« L'absolution pour celui qui a tué son père, sa mère, son frère, sa sœur, sa femme ou quelque autre parent ou allié, laïque néanmoins, est taxée à 5 gros; car, si le mort était ecclésiastique, l'homicide serait obligé de visiter les Lieux saints. »

« Un père ou une mère, ou quelque autre parent, qui aura tué un enfant, paiera 4 tournois, 1 ducat et 8 gros; et si le mari et la femme l'ont tué ensemble, ils paieront 6 tournois et 2 ducats. »

Dans un autre endroit, nous trouvons encore ceci:

(1) *Notice historique sur la vie de Mirabeau*, par M. Barthe, avocat (*Discours et opinions de Mirabeau*, Paris, 1820, vol. I, p. xxviii).

(2) Le roi était François I^{er}.

« — L'absolution pour un mari qui a battu sa femme et l'a fait avorter avant terme, 6 gros. »

« — L'absolution pour une femme qui, à l'aide d'un breuvage ou de quelque manœuvre, a tué l'enfant qu'elle portait dans son sein, 5 gros. »

« — L'absolution de pillages, incendies, vols et meurtres de laïques avec dispense, 8 gros (1)... »

Devant un pareil commerce, on comprend que ceux qui ont le pouvoir de l'exercer soient prêts à entreprendre et à absoudre tous les crimes qu'ils jugent utiles pour le maintien de leur toute-puissance.

Une chose qui n'est vraiment pas merveilleuse, c'est que, lorsqu'on leur fait obstacle dans l'Etat qu'ils prétendent régenter au nom de Dieu, les agents politiques de la papauté, laquelle souscrivit à l'Institution jésuitique en 1534, trouvent légitime de tuer ou de faire tuer sans façon leurs adversaires et considèrent comme des iniquités les lois civiles que font ceux-ci pour se défendre en les frappant; mais, dès qu'ils tiennent à leur tour le manche de ces lois, ce qu'ils trouvaient légitime pour eux devient illégitime contre eux, et ce qui était injuste contre eux devient juste pour eux.

En 1562, ils sont forts, tout autant que le sont les Dominicains et autres moines politiques; alors on peut aussi légitimement qu'à Mérindol ou Cabrières égorger tout homme qui, n'étant pas de leur avis, ose rire ou s'indigner de la tyrannie romaine. Un arrêt royal, daté de juillet, permet de tuer les protestants partout où on les trouvera (2); cet arrêt est renouvelé de la fameuse Bulle d'Urbain VIII, dans laquelle on lit: *Il est permis de tuer un excommunié quand on le fait par un motif de zèle pour l'Eglise.*

Certes, on n'en est plus à cette époque barbare où, du temps de Charlemagne, l'archevêque Turpin, ayant l'horreur de l'épée parce que l'Eglise avait horreur du sang, se résignait à ne tuer les gens qu'au moyen d'une massue, et où, pour s'épargner quelquefois d'assommer, on pratiquait avec ferveur le supplice du feu; on n'en est plus à cette époque où, dans le ix^e et le x^e siècle, les plus affreux brigandages s'exerçaient, où le pape Jean XII faisait crever les yeux de son père, où il faisait arracher les parties génitales du cardinal Jean, et où l'aspirant Boniface VII faisait couper en morceaux Benoît VI pour prendre sa place...

Sous la régence de la très pieuse Catherine de Médicis, nièce du pape Clément VII, si les bûchers n'ont pas tout à fait disparu, si l'on assomme et l'on empoisonne encore beaucoup, on sent que la civilisation a progressé: on égorge par arrêté royal ou par Bref apostolique, et, il faut bien l'avouer, les « immolations » des gêneurs sont alors une chose très correcte, beaucoup plus correcte qu'auparavant; elles sont même sacrées quand la très sainte Inquisition peut s'en mêler, et très profitables aussi, puisque ce joli Tribunal, qu'ont imité tant de bandits, a le pouvoir d'hériter de ses victimes.

Il faut croire que ce « droit » d'immoler et d'hériter des gens qu'on sup-

(1) La Cour de Rome, dans la suite, eut honte de ce livre, qu'elle supprima tant qu'il lui fut possible; elle l'a même fait insérer dans l'Index expurgatoire du Concile de Trente, *sur la fausse supposition que les hérétiques l'avaient corrompu*. Le jésuite Veuillot, de qui M. Drumont a été le digne élève, a nié l'authenticité de la *Taxe* imprimée par ordre de Léon X; il s'est moqué de ses ignorants lecteurs, à qui il s'est bien gardé de parler du Concile de Trente. Ceux qui fréquentent les Bibliothèques importantes n'auront, s'ils veulent en savoir davantage sur ce sujet, qu'à se procurer le *Tarif des Droits* qu'on payait en France pour les bulles, dispenses, absolutions, etc., lequel tarif fut arrêté, *en Conseil du Roi*, le 3 septembre 1691, et qui est rapporté en entier dans *l'Instruction de Jacques Lepelletier*, imprimée à Lyon en 1699, *avec approbation et privilège du Roi* (Lyon, Ant. Boudet, éditeur).

(2) De Thou, I, 30.

prime appartient à bien des individus, car on a vu plus tard des *Décrets hors la loi* ordonner la confiscation des biens appartenant à des sujets dont on autorisait la suppression sans forme de procès.

Bientôt, en 1572, on tue en masse les protestants comme on massacrait les juifs au temps des pasteureaux et des évangélisations dominicaines; et c'est Charles IX lui-même, tenant une promesse faite à un légat du pape, c'est Charles IX qui, du haut d'un balcon du Louvre et une arquebuse à la main, apprend au peuple comment un maître, quand il veut une seule opinion politico-religieuse dans l'Etat, doit « septembriser » les adversaires de sa manière de voir (1).

Il est certain que les Jésuites ont toujours voulu des rois-fantoches de leur façon et soumis à la papauté; et, à cet égard, en dehors de l'intérêt de celle-ci, on a assez parlé des richesses des bons Pères et de leur désir de les consolider par la domination, pour que je puisse me dispenser de faire voir quelle tendre sollicitude les poussait à rechercher, sous couvert de religion, et pareils à ces jongleurs qu'ont fait naître tous les cultes, à commencer par celui du veau d'or, la première place dans la triture des affaires politiques.

II

Mais leur pouvoir, dont on se fatigue à la longue, finit par être menacé.

Les rois, qui sont devenus rétifs, ont l'air de ne plus vouloir partager avec eux ni avec Rome. Brûlant de suivre l'exemple donné en 1534 par Henri VIII d'Angleterre, pour qui l'antipapisme avait été fort lucratif, ils oublient, ces monarques rebelles, les *Livres carolins* qui enseignent que, « comme Charlemagne a reçu le gouvernement dans le sein de l'Eglise, il est *obligé* de combattre pour sa défense ». Ils ont l'audace, ces Joram, ces hommes de mauvaise foi, de prétendre qu'ils ne tiennent la couronne que de Dieu seul, et que nul pouvoir spirituel ou temporel ne peut disposer de leurs sujets ni les dispenser de la fidélité et de l'obéissance qu'ils leur *doivent*.

Aussitôt, les Jésuites, sachant bien à quoi s'en tenir sur le fameux *droit divin* qu'ont fabriqué les charlatans de toutes les religions, de compte à demi avec les mangeurs de peuples, se transforment en prophètes Elisée, reprennent la thèse de Jean Petit, agitent ce qu'on appelle les saintes Écritures, sortent de leurs bibliothèques les vieux livres des philosophes grecs ou romains, parlent du droit des nations, ne taisent plus la vérité. Puis, partout où ils sentent que le terrain va leur manquer, partout où la puissance temporelle des papes est rejetée ou commence à lasser les chefs d'Etats, partout où l'ingratitude ou l'égoïsme poussent les souverains à se soustraire à la tutelle romaine, les bons Pères, pareils à ces farouches républicains qui visèrent au ventre de Louis-Philippe ou de Napoléon III, font jouer du poignard de la foi, — *Pugio Fidei*...

Rois, empereurs et successeurs de Pierre
 Au nom de Dieu signent un beau traité;
 Le lendemain, ces gens se font la guerre.
 Pourquoi cela? C'est que la piété,
 La bonne foi ne les tourmentent guère,
 Et que, malgré saint Jacques et saint Mathieu,
 Leur intérêt est leur unique Dieu (2).

(1) Dans la *Vie du Pape Pie V*, par Girolamo Catena (1588), et dans une lettre du cardinal d'Ossat (Rome, 22 septembre 1599) on apprend que Charles IX envoya au cardinal Alexandrin, légat du Pape, un anneau comme gage du massacre promis. On sait, d'autre part, que le pape Grégoire XIII félicita Charles IX du succès de son œuvre et fit frapper une médaille pour en conserver la mémoire.

(2) *L'Arioste*, chant XLIV.

En Angleterre, où l'intérêt d'Elisabeth n'est pas le leur, ce sont les PP. Robert Parsons et Edmond Campian qui, sous l'influence du P. Garnet, cherchent à « immoler » cette Athalie; après, en 1586, c'est le P. Ballard qui veut être le « libérateur » du papisme anglais; puis, en 1592, c'est Patrice Cullen, obéissant aux pieuses suggestions du P. Holt, et aussi l'avocat Perry, poussé par les PP. Palmio, Coldretto et autres saints de Lyon ou de Paris, en correspondance avec le cardinal Como; en 1594, c'est encore le P. Holt qui veut qu'on « supprime » la reine; en 1595, Squirre s'arme à son tour d'un long couteau béni par le P. Richard Walpole; etc., etc...

Dans la Hollande, en 1582, voici Jaurégui qui, après avoir, — dit le P. Strada, — *fortifié par le pain céleste son âme expurgée par la confession aux pieds d'un dominicain*, s'en va, histoire de gagner une prime de 100.000 écus offerte par Philippe II d'Espagne, tirer un coup de pistolet sur Guillaume I^{er} de Nassau; deux ans plus tard, c'est le P. Balthazar Gérard qui, dans l'espoir de gagner une prime descendue à 78.125 francs, après avoir reçu la bénédiction des Jésuites de Trèves, parvient, non pas à assassiner, mais à tuer ce prince, gendre du Coligny si chrétiennement occis lors de la Saint-Barthélemy.

Puis, tour à tour, tandis que la Providence des Jésuites menace les jours d'Elisabeth d'Angleterre, les poignards sacrés suivent dans l'ombre Maurice de Nassau, Henri III, Henri IV, en un mot tous les augustes ventres qui veulent s'arrondir sans l'approbation du Saint-Père.

En envoyant à Maurice de Nassau le célèbre Pierre Panne, le recteur de Douai lui dit: « Ce sera œuvre pieuse et méritoire de mettre un tel homme à mort. » En parlant d'Henri III qui, en roi bien appris, sort de faire « suriner » dans sa propre maison le duc et le cardinal de Guise, et dont l'excommunication pour ce fait rend « légitime » l'acte de le « suriner » à son tour « par un motif de zèle pour l'Eglise », le P. Jacques Commolet s'écrie au milieu d'un sermon: « Il nous faut un Ehoud, fût-il moine, fût-il berger, fût-il goujat, fût-il huguenot, n'importe (1)! »

Henri III ayant enfin subi le sort du roi Eglon, le curé Jean Boucher, docteur en théologie et futur chanoine de Tournay, pousse, du haut de sa chaire, cet énorme soupir de satisfaction: — « Un jeune homme, un autre Ehoud « plus courageux qu'Ehoud, et vraiment inspiré de Dieu, a renouvelé l'œuvre « de Judith sur Holopherne, l'œuvre de David sur Goliath. Jacques Clément « n'a fait sans doute que mettre en pratique une doctrine générale; mais « son courage, son dessein si glorieusement achevé et qu'il avait révélé d'avance « à quelques-uns (2), tout cela mérite de la reconnaissance et a répandu une « joie sainte dans le cœur des gens de bien. Gloire à Dieu! la paix est rendue « à l'Eglise, à la patrie, par la mort de cette bête féroce (3)! »

Observez, je vous prie, que cette bête féroce sera regrettée des protestants et des partisans du gallicanisme qui, eux, n'acceptent la théorie radicale de Cicéron que lorsque le tyran n'est pas en faveur de leurs intérêts.

De son côté, en apprenant la mort d'Henri III, le pape Sixte-Quint, — que le P. Cerutti, futur secrétaire de Mirabeau, a appelé « un grand homme (4) »,

(1) *Fût-il huguenot!* Cela tend à démontrer qu'en ce temps-là déjà les Jésuites avaient l'habileté d'armer le bras d'un adversaire pour, le coup fait, arriver à détourner les soupçons. Combien d'exaltés ont, dans tous les partis politiques, fait l'affaire de ces gens-là en croyant travailler contre eux!...

(2) Entre autres, le prieur Bourgoing.

(3) *La juste abdication d'Henri III*, par J. Boucher.

(4) *Apologie des Jésuites*, par le P. Cerutti, 1767. Nous savons que ce jésuite, — qui fut *aboli* en même temps que son Ordre, — devint franc-maçon et travailla, en même temps que ses sacrés confrères, à la Grande Révolution, destinée à venger la Compagnie de Jésus.

— applaudit et prononce ces paroles dans un consistoire : « Cette mort, qui « donne tant d'étonnements et d'admiration, sera à peine crue de la posté-
« rité. Un très puissant roi, entouré d'une forte armée qui a réduit Paris à lui
« demander miséricorde, est tué d'un seul coup de couteau par un pauvre
« religieux. Certes, ce grand exemple a été donné afin que chacun connaisse
« la force des jugements de Dieu. »

D'autre part encore, les Jésuites font l'éloge de ce « pauvre religieux », qui avait communiqué son plan au prieur Bourgoing et à qui, en lui promettant qu'il serait fait cardinal, ou bien canonisé comme « libérateur de la patrie », l'aimable duchesse de Montpensier, sœur des Guises, avait elle-même remis un « surin », en même temps qu'elle lui avait peut-être fait la promesse d'une bonne petite partie fine en cas de succès (1). Les bons Pères trouvent, pour justifier le meurtre, que *vilain Hérodes* était l'anagramme d'*Henri de Valois*; ils font placer le portrait du meurtrier sur les autels de leurs églises, et dans celle de Notre-Dame ils proposent d'élever une statue de Jacques Clément ils font venir sa mère à Paris; puis, quand elle y arrive, ils engagent; le peuple à aller « vénérer cette bienheureuse mère d'un *saint martyr* ».

Au sujet de ce Caserio à tonsure et en sandales, le P. J. Mariana a écrit : « Il fit une action vraiment noble, admirable, mémorable, par laquelle il apprit
« aux princes de la terre que leurs entreprises (2) ne demeurent jamais impu-
« nées... Il sera l'honneur éternel de la Gaule, *Galliæ decus æternum*. Son
« action est digne de l'immortalité et des plus grands éloges (3). »...

Ne vous étonnez pas d'une telle conduite, d'un pareil langage : c'est l'attitude de saint Ambroise justifiant David du meurtre d'Urie dont il convoitait la femme. C'est aussi la conduite de saint Cyrille, quand il porte aux nues les étrangleurs d'Hypatia; c'est le langage de ce grand patriarche, quand il fait l'apologie du moine Ammonius qu'il appelle l'*admirable*, dont il fait un *martyr*, et qui avait exécuté ses ordres en plantant un couteau dans l'abdomen du gouverneur d'Alexandrie (4).

Il saute aux yeux que *tuer* « par un motif de zèle pour l'Eglise » n'a jamais été et ne peut être *assassiner*, pas plus, d'ailleurs, que, du temps de Cicéron, *tuer* « par un motif de zèle pour la République romaine », puisque dans nos écoles on fait apprendre par cœur l'apologie qu'il fit de Milon, le meurtrier de Clodius, et celle que Tite-Live et Tacite ont faite de Brutus.

Tuer ne devient *assassiner* que pour les partisans de la victime; pour ses ennemis, c'est un acte vertueux!

Henri III mort, le roi de Navarre, — excommunié lui-même depuis 1585 (5), — se fait roi de France, à la grande colère de la Sorbonne et du Parlement qui avaient dégradé son prédécesseur; mais il devient, en réalité, le maître par l'appui des protestants, l'argent d'Elisabeth cherchant à créer un schisme en France, la violence, et seulement après quatre grandes années de misères pour le peuple, de combats livrés contre lui à la tête de mercenaires anglais, allemands et de quelques rares Français, combats qui aboutirent à l'abjura-

(1) Le couteau remis à Jacques Clément était semblable à celui de Pierre-Panne. Pour connaître la forme de ce couteau sacré, il faut lire *la Conspiration faite par les Pères Jésuites de Douay pour assassiner le prince Maurice d'Orange, comte de Nassau, avec le portrait racourcy du couteau à quatre tranchants de l'invention jésuitique : suivant copie imprimée à Leyde en 1598*.

(2) Celles dans leur intérêt, lequel est différent de celui des Jésuites et du pape.

(3) *De Rege et Regis institutione*, 1598, par le P. Mariana.

(4) A ce sujet, lire Damascius et Socrate. Voir aussi l'*Histoire des juifs*, par Besnage, t. VI, p. 178-79, édition de 1707.

(5) Il le fut aussi, en 1588, par Sixte-Quint, qui le favorisa ensuite secrètement. Il le fut encore par le pape Grégoire XIV, le 1^{er} mars 1591.

tion du Béarnais, le 25 juillet 1593, et à son entrée dans Paris, le 22 mars 1594, grâce à l'achat d'une porte que livra le Dombrowski de l'époque, un certain comte de Brissac, moyennant la somme de 1.694.000 livres, — somme un peu plus élevée que celle qu'avait reçue, en 1562, le protestant prince de Condé pour livrer le Havre-de-Grâce aux Anglais (1).

Alors, pour se faire bien venir du peuple affamé, lequel était tenu par la prêtraille ultramontaine, le rusé monarque parle de poule au pot, le dimanche, pour chaque travailleur, mais en poussant l'inconséquence jusqu'à faire emprisonner comme des scélérats les malheureux trop lents à payer le droit exorbitant de saler leur soupe (2).

Cependant, comme les Jésuites ne lui pardonnent pas ses succès dus en grande partie à une reine étrangère, désireuse d'augmenter à son profit le nombre des antipapistes continentaux, comme ils pensent que la famille de Bourbon avait peu de droits sur la couronne de France, comme ils ne sont pas d'humeur à voir des papes, tels que l'ex-moine Sixte-Quint, dont ils se débarrassèrent par le poison, favoriser en secret le Béarnais au détriment de certains prétendants préférés de l'ultramontanisme, — l'œuvre du « surin » d'Ehoud va recommencer.

Déjà, le 25 août 1593, un mois après l'abjuration, Pierre Barrière, ami des PP. Varade, Guéret, Guignard et d'Aubigny, avait tenté d'occire le Béarnais, à l'instigation de ces messieurs d'abord et ensuite d'un curé nommé Aubry, de la paroisse de Saint-André-des-Arts. Voici maintenant, en 1594, à l'heure même où le P. Holt vise au ventre d'Elisabeth et au moment du sacre de Henri IV, dont les ambassadeurs allèrent faire amende honorable pour lui à l'église de Saint-Pierre de Rome, voici maintenant, dis-je, qu'un Jean Chastel en veut au nombril du roi de France, un Jean Chastel qui est, s'il vous plaît, un élève du collège de Clermont à Paris, c'est-à-dire des PP. Guéret, Guignard et autres Varade.

Dans l'interrogatoire qu'il subit après son coup manqué, Jean Chastel raconte qu'il a été souvent enfermé dans la « chambre des méditations » ; puis il déclare que les bons Pères lui ont enseigné qu'il était *loisible à quiconque de tuer le roi, parce que celui-ci, — quoique absous, — était hors l'Eglise et qu'on ne devait ni lui obéir ni le tenir pour souverain.*

En vérité, puisque Henri IV était excommunié et qu'une excommunication ne peut être rapportée, il faut convenir que les Jésuites étaient d'accord avec les principes de la tyrannie romaine, avec les bulles de tous ses Urbain III et avec la doctrine des Vieux-de-la-Montagne de l'Ancien Testament. Mais les magistrats dont dispose Henri IV, et qui sont payés et récompensés par lui pour s'émouvoir, s'émeuvent, jettent les hauts cris ; ils opèrent une descente solennelle au collège des Jésuites, et, dans les papiers du P. Guignard, le bibliothécaire de l'endroit et l'un des professeurs de Chastel, ils découvrent un manuscrit dans lequel on lit des aménités de ce genre : « *La couronne de France pouvait et devait être transférée à une autre famille que celle de Bourbon... En 1572, au jour de la Saint-Barthélemy, si l'on eût saigné la veine royale, on ne fût pas tombé de fièvre en mal chaud... Appellerons-nous roi un Néron, Sardanapale de France un renard de Béarn?... Clément a fait un acte héroïque inspiré par le Saint-Esprit... Si l'on ne peut déposer le Béarnais sans guerre, qu'on le guerroye ; si l'on ne peut le guerroyer, qu'on le fasse mourir (3).* »

(1) Ce prince distingué n'avait reçu que 312.500 francs de notre monnaie actuelle.

(2) Dans les *Registres du Parlement de Rouen* on voit en effet que le « bon Henri IV » fit toujours poursuivre comme des malfaiteurs et emprisonner les pauvres artisans ne pouvant acquitter l'impôt sur le sel.

(3) Au sujet du P. Guignard, voir Cayet, *Chronol. novenaire*, à l'année 1594, fol. 435.

Un procès s'ensuit, mené avec une rapidité prodigieuse : le 27 décembre 1594 avait eu lieu la tentative de Chastel ; le 29, on expulsait les Jésuites du Royaume ; et, le 7 janvier 1595, on pendait Chastel et le P. Guignard (1).

Au sujet de ce dernier, gallicanement pendu et brûlé pour avoir simplement écrit, parlé et enseigné la doctrine des Livres saints, de Cicéron et de saint Thomas, on s'est beaucoup indigné de voir, dans la cinquième partie de l'*Historia Societatis Jesu*, le P. Jouvency le mettre au rang des *saints martyrs* ; cependant, que faut-il penser des indignés quand on lit sous la plume de Voltaire : « *Il est vrai que Guignard n'était nullement complice et qu'on le jugea à la rigueur ; mais il n'est pas moins vrai que cette rigueur était nécessaire* (2). »

Ou bien vous pouvez soupçonner que Voltaire ne fut pas si ennemi des Jésuites qu'il a eu l'air de l'être, ou bien vous devez vous dire qu'au bon temps de Henri IV il suffisait qu'il fût *nécessaire* de supprimer un gêneur pour que la magistrature s'empressât de faire tuer un innocent à l'ombre des formes.

Mais la pendaison de Chastel, l'expulsion des Jésuites et la nécessité des « rigueurs » royales en imposent si peu aux partisans de la liberté d'écrire qu'on commence à imprimer les *Chroniques* de Monstrelet, où se trouve entièrement exposée la doctrine de Jean Petit relative au meurtre des tyrans, et que, dans Paris même, un certain François de Vérone, jouant les saint Grégoire de Naziance, publie, au nez et à la barbe des pendeurs du P. Guignard, une *Apologie pour Jehan Chastel* :

« Tuer un tyran, un usurpateur, — écrit le prêtre François — est un acte
« *généreux, vertueux et héroïque, comparable aux plus grands et plus recom-*
« *mandables qui se soient vus dans l'antiquité de l'Histoire tant sacrée que pro-*
« *fane... Lyranus, Cajetan, Soto, Sylvester, Fumus et autres, après saint*
« *Thomas, ainsi que Fernandus Vasquius, Covarruvias, etc., décident d'un*
« *commun accord qu'en matière de tyrans qui usurpent par les armes ou*
« *autres voies iniques une seigneurie injuste et à laquelle ils n'ont aucun*
« *droit et où il n'y a recours à aucun supérieur pour en avoir justice, ni autre*
« *moyen d'ôter la tyrannie, il est loisible à chacun du peuple de les tuer* (3).
« *Voire même, ajoute Cajetan* (4) *par poison et secrètement. Saint Thomas, à*
« *cet égard, justifie le dire de Cicéron dans ses offices ; ajoutant pour raison que*
« *d'autant que le tyran est en état de guerre injuste contre chacun du peuple en*
« *général et en particulier, et que tous au contraire sont en juste état de guerre*
« *contre lui, chacun peut contre sa personne ce que le droit de guerre permet*
« *contre un vrai ennemi, et, si on le tue, cela est par autorité non privée, mais*
« *publique* (5) »...

(1) L'arrêt de condamnation de Jean Chastel fut mis à Rome à l'*Index des Livres défendus*.

(2) *Siècle de Louis XIV et de Louis XV*, vol. V, p. 248, par Voltaire.

(3) Lyranus, in XXXI num. — Martin de Funes, in *Armil.* — Cajetan, 2, 2, 9. 64. — Fernand Vasquez, *Controv. illust.* — Diego Covarruvias (surnommé le Barthole espagnol), *Disp. de matrimon.*, num. 6. — Saint Thomas d'Aquin, *Summa totius theologiæ*.

(4) *Comment. sur la Somme de saint Thomas*. — Voir aussi *Comment. sur la philos. d'Aristote*. — Ce Cajetan, créé cardinal par le pape Léon X, avait été légat du pape Sixte-Quint.

(5) *Apologie pour Jehan Chastel Parisien*, etc., 1595, par François de Vérone Constantin, I^{re} part., ch. VII, et II^e part., p. 84-85. — Plusieurs auteurs, après Bayle, ont attribué cet ouvrage religieux à un docteur en théologie, Jean Boucher, lequel, dans la suite, fut nommé chanoine à Tournai ; mais rien n'est positif à cet égard. Les Jésuites ont prétendu n'avoir point participé à l'*Apologie pour Jean Chastel*, qui fut cependant réimprimée en 1610 sous leur inspiration ; rien ne coûte de les croire sur cela, puisqu'ils ont approuvé et défendu la théorie de Jean Petit, qu'ils ont fait l'apo-

Notons, en passant, que Georges Buchanan, — admiré par Montaigne et considéré par Bayle comme un ennemi acharné des Jésuites et des catholiques romains, — partage l'opinion de François de Vérone : « Il faut, dit-il, mettre le tyran au nombre des bêtes cruelles, et le traiter comme elles (1). » De son côté, le célèbre Bodin, dans sa *République*, condamne tout tyran à passer par la loi Valéria, c'est-à-dire « à être exécuté sans forme ni figure de procès », parce que, selon lui, il est clair que *les sujets peuvent justement prendre les armes contre le prince-tyran et le faire mourir en quelque sorte ce que ce soit* (2)...

III

Les conseils de François de Vérone sont écoutés, bientôt suivis.

Tandis qu'en Angleterre, Squirre, poussé par le P. Walpole, tente de tuer Elisabeth, un nommé Roffie, armé par un certain P. Guillaume de Madrid, travaille à l'occision de Henri IV, et, après lui, sept individus des Jésuites sont signalés au roi comme étant partis de Dijon avec la mission de le tuer, — ce qui ne peut être considéré comme un péché, puisqu'à ce moment le P. Emmanuel de Sa publie un livre dans lequel il affirme que « le clerc qui tue son prince n'est pas criminel de lèse-majesté (3) ».

L'année suivante, en 1596, l'avocat Jean Guédon, très ferré dans les questions de droit, cherche à son tour l'occasion de tuer Henri IV; en 1597, un tapissier de Paris, après avoir saintement communiqué, fait une autre tentative à l'heure même où le P. Mariana fait l'apologie de Jacques Clément; en 1598, le chartreux Pierre Ouin veut aussi jouer du couteau libérateur; en 1599, c'est le tour de jacobins Argier et Ridicoux et du capucin Langlois; en 1600, voici venir Nicole Mignon et Julien Guédon, tandis que le P. Tolet publie un ouvrage où il fait l'apologie du meurtre contre les tyrans.

En 1601, nouvel avertissement : le pape Clément VIII canonise le dominicain Raymond de Pennaforte, auteur du *Poignard de la Foi* et chapelain de ce pape Grégoire IX qui avait si bien mené les rois à la baguette (4).

Ajoutons qu'en 1597 le P. J. de Mariana, en présentant Jacques Clément comme « l'honneur éternel de la Gaule », avait écrit :

« Le pouvoir royal est une délégation de l'ensemble de la nation; cette délégation a été faite à de certaines conditions, et, en le faisant, le peuple s'est réservé le droit supérieur de demander des comptes aux rois et de les révoquer s'il y a lieu... »

« L'autorité du peuple est supérieure à celle des rois... »

« Il est permis aux sujets de se révolter contre les souverains et de violer le

logie de Jacques Clément et qu'ils ont recommandé le livre du P. Mariana soutenant la même thèse que François de Vérone et faisant les mêmes apologies.

(1) *De Jure regni apud Scotos*, par Buchanan. — La dédicace de cet ouvrage fut acceptée par le fr. Jacques I^{er}, fils de Marie Stuart et de lord Darnley. Buchanan avait été le précepteur de Jacques et fut son garde des sceaux quand il devint roi d'Angleterre après la mort d'Elisabeth.

(2) Livre II, ch. v, p. 305.

(3) *Summa de Summo Pontif.*, par Em. de Sa.

(4) A la vérité, le *Poignard de la Foi* a paru sous la signature du dominicain Raymond Martin, trois ans après la mort de Raymond de Pennaforte, survenue en 1275. Mais il est prouvé que, si Raymond, général des dominicains, pouvait être de Pennaforte, il ne s'en appelait pas moins Martin, et que c'est lui qui fut, en réalité, l'auteur de cet ouvrage dirigé contre les Juifs. La canonisation, en 1601, de l'auteur du *Poignard de la Foi*, n'a pu être considérée par Henri IV, après les derniers attentats auxquels il venait d'échapper, que comme un dernier avertissement. L'ouvrage dont il s'agit a peu de valeur, mais son titre même, en 1601, avait son éloquence : *Raymundi Martini Pugio Fidei*, an. 1278.

« serment de fidélité qu'ils leur ont prêté, toutes les fois qu'ils pensent avoir quelque raison légitime de s'en plaindre... »

« Chaque particulier a le droit de tuer un homme qui s'est saisi de la souveraineté de vive force ou sans le consentement public de la nation. (1)... »

« Les Etats ont le droit de juger les princes,... de punir de mort le prince déclaré ennemi public... »

« Si l'on ne peut assembler les Etats, tout particulier peut légitimement tuer le tyran pour satisfaire au peuple... »

« Il y a du courage à l'attaquer ouvertement, mais il n'y a pas moins de prudence à l'attaquer clandestinement et à le faire périr dans les pièges qu'on lui tendra (2)... »

Ah! bons républicains de France, vous qui êtes francs-maçons, tandis que la franc-maçonnerie étrangère, absolument monarchique, vous déteste et est protégée par les princes et les rois, le plus souvent antipapistes, qu'elle fait et défait à son tour, pesez bien ces paroles cicéroniennes du jésuite Mariana, méditez-les bien, car elles paraissent démontrer que ce sont les Jésuites eux-mêmes qui, pour faire peur aux augustes adversaires du souverain des souverains, ont fondé la République, votre jolie République de jobards et d'aveugles en bas et de fripons en haut.

Que vouliez-vous que fit le Bourbon Henri IV devant cette doctrine du P. Mariana qu'on a mise un jour en pratique contre le Bourbon Louis XVI? Que vouliez-vous que fit le Béarnais devant les poignards de la Foi qui le guettaient partout!... Il prit le parti de rappeler les Jésuites, bannis depuis 1595, et l'histoire, dit Monclar, « indique assez, ce qui est à peine croyable, qu'ils furent rappelés au même titre qui les avait fait chasser : *la crainte de leurs attentats* (3)... »

Eh! oui, la crainte d'être supprimé, la peur de perdre avec la vie le bonheur de palper de lourds impôts, fit que le bon Henri IV rappela les saints hommes et choisit le P. Cotton pour confesseur; toutefois, ce ne fut pas sans demander, par mesure de sécurité, que ces messieurs voulussent bien lui prêter serment de fidélité.

Serment de fidélité? A la nation, oui, mais au roi, jamais! Le P. Mariana l'a dit : l'autorité du peuple est supérieure à celle des rois. Le monarque ne doit rien exiger des Jésuites; il doit, au contraire, leur être soumis, s'il ne veut pas les voir continuer la publication de vérités désolantes, s'il veut éviter qu'un coup de foudre ne le ravisse aux jouissances raffinées que procure la couronne.

La question du serment traîne en longueur, et, un jour, le Général Aqua-

(1) L'allusion à Henri IV est flagrante : il s'était emparé de la couronne de vive force et n'avait eu nullement le consentement public de la France.

(2) *De Rege et Regis Institutione*, etc. — Philippe III accepta la dédicace de ce livre, lequel fut imprimé à Tolède avec privilège du Roi. La théorie démocratique fit tant crier les gallicans et les salariés de Henri IV, plus que jamais prometteur de « poule au pôt », que le Général Aquaviva, le 6 juillet 1610, jugea intelligent de censurer l'ouvrage; mais le procureur général de Monclar, en 1763, a prouvé, d'une manière indéniable, que cette censure ne fut qu'une fourberie et qu'un artifice. On trouvera, dans nos notes complémentaires, noté 2, les lettres par lesquelles le même général Aquaviva avait autorisé la publication du livre. D'autre part, on lit dans la *Nouvelle Biographie universelle* de Firmin Didot : *Mariana n'était ni un esprit servile, ni un fanatique; il ne professait point pour son Ordre un dévouement aveugle; c'était un logicien qui, partant d'un principe, en déduisait les conséquences avec la rigueur d'un philosophe scholastique et la subtilité d'un casuiste.*

(3) *Plaidoyer de M. Ripert de Monclar, procureur général du Roi au Parlement de Provence, dans l'affaire des soi-disans Jésuites*, 1763, p. 46-47.

viva, qui avait approuvé, en 1597, la doctrine de Mariana, finit par répondre aux importunités royales : « Le serment de fidélité est une condition trop dure pour eux ; il serait mal reçu dans la Société, ne serait d'aucune utilité pour la sûreté du roi et la tranquillité du Royaume, et, d'ailleurs, *il ne retiendrait pas la main d'un quelqu'un mal intentionné* (1). »...

Bref, tout cela se termine, en 1610, époque de la réimpression de l'*Apologie pour Jehan Chastel*, par le coup de couteau de Ravailiac, lequel, lui aussi avait été élevé par les PP. Varade, d'Aubigny et Guéret.

On sait que ce coup de couteau avait été conçu à Naples, deux ans auparavant, dans l'entourage du P. Alagona, oncle du duc de Lerme ; alors le Frère feuillant Ravailiac, très lié avec le P. Cotton, confesseur du roi, avait été choisi pour être l'Ehoud des nouveaux sacrificateurs. Un jésuite à robe courte, agent secret des souverains très chrétiens d'Espagne, renouvela le baiser de Judas au bon moment, — et l'on n'ignore pas que ce jésuite, appelé duc d'Epéron, avait d'intimes accointances avec une duchesse de Verneuil, chez qui Ravailiac était nourri, logé et entretenu, et dont le rôle, dans cette affaire, fut d'aplanir les chemins du meurtre pour se venger de ne plus être admise dans le lit du bel Henri.

Pour empêcher qu'on approfondît ce mystère, le duc d'Epéron dit à la veuve du roi : « Quiconque toucherait aux Jésuites me toucherait, et, avant de souffrir qu'on leur fit tort et violence, j'y perdrais mes moyens et ma vie (2). »

Il faut lire dans les *Mémoires* de Sully comment la Cour, en apparence inconsolable à la nouvelle de l'« immolation », prit le deuil du souverain : trois jours après, on n'y entendait qu'éclats de rire et chansons (3). C'est que la reine Marie de Médicis, sur les vives instances du duc d'Epéron, venait d'être proclamée Régente, — avec Concini pour consolateur.

Si l'acte de Ravailiac ne lui profita pas, il profita au moins à quelques-uns : les Jésuites furent dispensés du serment de fidélité à la couronne, et, deux mois après le meurtre, des lettres-patentes de la Régente leur permirent de « donner des leçons publiques non seulement en théologie, mais encore en toutes sortes de sciences et autres exercices de leur profession au collège de Clermont », — dans ce collège où les Chastel et les Ravailiac avaient appris à penser aussi religieusement que le P. Guignard !

Tout bon ultramontain doit croire que tuer Henri IV n'était pas l'assassiner, puisqu'en 1612 le P. Bécane, reprenant la théorie de Mariana et de Jean Petit, assura que le parricide des rois était légitime, et qu'en 1613 le P. Suarez, catholique fervent, affirma à son tour, sur le ton inspiré de Dieu, qu'un roi excommunié par le pape, — Henri IV l'avait été deux fois, — pouvait être tué comme un chien par le premier venu.

Au reste, du moment que l'action de Jacques Clément a été « vraiment noble, admirable, mémorable, digne de l'immortalité et des plus grands éloges », on ne voit pas bien pourquoi les apologistes de Jean Chastel ne trouveraient pas l'action de Ravailiac aussi sublime que celle du moine Ammonius, tant vantée par saint Cyrille.

Malgré les volontés de la Régente et en présence de l'attitude de tous les P. Bécane de la Compagnie de Jésus, le gallicanisme recommence à s'agiter ; mais, ce qui est bien curieux, c'est de voir les gallicans affirmer, contrairement aux Jésuites, que les sujets doivent obéissance au pouvoir royal, alors que, sujets eux-mêmes, les mêmes gallicans sont les premiers à désobéir à ce pouvoir protégeant les Jésuites.

(1) *Plaidoyer* de Monclar dans l'affaire des jésuites, 1763.

(2) *Mémoires* de Pierre de l'Etoile, p. 115.

(3) *Mémoires* de Sully, liv. XXVII et XXVIII.

Les prêtres à bénéfices, qui ont intérêt à ne pas relever directement du pape, à censurer ses bulles et ses brefs pour flatter le maître disposant des privilèges, s'arrangent avec le tiers-état, et celui-ci, aux approches de l'Assemblée des états généraux, à la fin de 1614, inscrit, en tête du cahier à présenter au roi, âgé de neuf ans, la sentence suivante :

« Pour arrêter le cours de la *pernicieuse doctrine* qui s'introduit depuis quelques années (!!!) *contre les rois et les puissances souveraines* établies de Dieu, *par quelques esprits séditeux*,... le Roi sera supplié de faire arrêter en l'Assemblée des Etats, *pour Loi fondamentale du Royaume, qu'il n'y a puissance en terre... qui ait aucun droit sur son Royaume, pour en priver les personnes sacrées de nos Rois, ni absoudre leurs sujets de la fidélité qu'ils leur doivent*,... *que tous les sujets tiendront cette loi comme conforme à la parole de Dieu*,... *laquelle loi sera signée et jurée par tous les bénéficiers du Royaume avant que d'entrer en possession de leurs bénéfices* (1)... *Que l'opinion contraire, qu'il est loisible de tuer et déposer nos rois est impie, détestable, contre vérité.* »...

Vous le voyez, bons républicains de France, vous n'avez que ce choix : ou bien être avec les Jésuites affirmant comme Cicéron, comme les Girondins, comme les Montagnards et comme vous, qu'on a le droit de déposer et de tuer les rois ; ou bien être avec les curés gallicans et fonctionnarisés, qu'on apprend au peuple à traiter de « calotins », et qui affirment tout l'opposé de cette doctrine pour recevoir les faveurs des souverains francs-maçons, cherchant dans l'aristocratie d'argent un appui que le papisme leur refuse.

Au vœu intéressé de la bourgeoisie, le cardinal Duperron riposte, le 2 janvier 1615, par un discours dans lequel il déclare être chargé de la part des membres de la Chambre ecclésiastique qu'ils sortiront des états généraux si la sentence précitée est maintenue, et qu'étant dans l'assemblée comme à un Concile national *ils excommunieront tous ceux d'opinion contraire à l'affirmative qui est que le pape peut déposer le roi.*

A la place du *pape*, le P. Mariana avait dit *le peuple* ; mais les Jésuites disent *le peuple* quand les souverains n'ont plus le respect du *pape* ou quand il est utile de passer le *pape* sous silence.

Le cardinal ayant ainsi parlé devant les trois Chambres et les timorés sachant bien ce qu'il fallait entendre par la menace d'excommunication, on supprima bravement du cahier le vœu de la bourgeoisie peu savante, ce qui revient à dire que la vraie loi de la majorité des états généraux fut qu'on avait parfaitement le droit de déposer le roi et de le tuer au besoin.

Peu après, une guerre civile s'alluma, par le mécontentement des seigneurs gallicans et protestants, très obéissants sujets voulant un roi inviolable, et Concini, l'homme de la reine-mère, offrit de lever à ses frais une armée contre eux. Par malheur, Louis XIII était alors influencé par une sorte de mignon, le jeune duc de Luynes, descendant d'une famille d'apothicaires du nom de Bastet ; ce « favori », pour qui *tuer* n'était pas *assassiner*, donna au roi l'idée de se débarrasser de la tutelle fatigante de sa mère en commençant par faire « suriner » Concini, — ce qui fut exécuté proprement dans le palais du Louvre sans que la magistrature y trouvât à redire, tant il était évident pour elle, sans doute, qu'un meurtre avec préméditation n'est pas toujours un crime.

Un beau matin, Louis XIII, se croyant quelque force autour de lui, a la faiblesse de vouloir à son tour, comme son père l'avait voulu, exiger des

(1) Dans la section I du chapitre II du *Testament politique* du cardinal de Richelieu on apprend que tous les *bénéficiers*, au moyen desquels on aurait voulu que la royauté tint tête contre le pape, étaient des « sujets tout à fait indignes ».

Jésuites de plus en plus ultramontains le serment de fidélité : on lui délègue aussitôt le curé François Martel avec un long couteau semblable à celui de Ravillac et béni par les PP. Ambroise Guyot et Pierre Chappuis. Cette visite antigallicane, — car tous les curés ne sont pas gallicans, — a le don de rendre si raisonnable le monarque exigeant que non seulement il n'insiste pas, mais encore il prend le parti de suivre les conseils du cardinal Richelieu, créature de feu Concini et de la reine-mère, et de jurer l'extermination des protestants.

Si les meurtriers jouant du *surin* « par un motif de zèle pour l'Eglise romaine » sont dignes d'être canonisés, ceux qui en jouent « par un motif de zèle pour les rois » méritent tous les honneurs : en effet, le capitaine de Vitry, qui avait « saigné » Concini, fut créé maréchal de France, et, bien entendu, pas un magistrat ne blâma cette récompense, ni celle qui fut accordée au complice, le duc de Luynes, lequel hérita de tous les biens du mort et de ceux de sa femme, condamnée à périr comme sorcière par le Parlement, remplaçant par la hache légale le couteau, évidemment légitime, employé contre le mari !

On a même vu plus tard, sous la régence du duc d'Orléans, un individu du nom de Duval, chargé par le régent de « suriner » Grange-Chancel, l'auteur des *Philippines* ; ce Duval fut nommé croix de Saint-Louis, non pour avoir tué Grange-Chancel, mais pour s'être trompé et avoir tué à sa place l'innocent poète Vergier (1).

N'allons pas plus loin, afin de ne pas trop nous écarter de notre sujet.

Par ce qui précède on voit que, lorsque rien ne marche à leur fantaisie, les Jésuites, comme de simples rois, sont d'avis que *tuer* n'est pas *assassiner* et savent, en s'appuyant tout autant sur des textes sacrés que sur le droit naturel et sur l'opinion d'une foule de philosophes aussi moraux que classiques, prêcher et pratiquer classiquement une morale fort déplaisante pour les gouvernants qui leur déplaisent ou dont la gentillesse a besoin d'être aiguillonnée...

IV

Joignons quelques autres exemples à ceux que nous venons de citer ; plusieurs d'entre eux ont déjà été relevés par Pascal et l'évêque Bossuet, mais ce n'est pas une raison pour que les *Lettres Provinciales* et la *Défense de l'Eglise gallicane* en soient seules ornées.

Tout d'abord, je constate que la thèse de Jean Petit, de François de Vérone et de Mariana, qui est aussi la thèse des républicains à la Cicéron autant que celle d'Aristote, de Platon et des vieux sacrificateurs ou prophètes de l'Ancien Testament, est approuvée, non seulement par le Général Aquaviva, mais encore par les Jésuites les plus distingués, tels que le P. Martin Bécan, confesseur de l'empereur Ferdinand II, le P. Caussin, qui fut confesseur de Louis XIII, le P. Charles Scribani, recteur à Anvers, et les PP. Héreau, François Suarès, Santarelle, Lessius, Emmanuel de Sa, Caramuel, Baldelle, Debrio, Grégoire de Valence, Tolet, Heissius, Louis de Molina, Jean de Salas, Lorin, Tanner, Jean de Lugo, Eudémon-Jesse, Keller, Serrarius, Escobar de Mendoza, Paul Comitulus, Gretzer, Tambourin, Sanchez, Pirot, Taberna, Casnedy, Francolin, Pichon, Busembaum, Berruyer, etc., etc., etc... Au total, à ma connaissance, quatre-vingts des plus savants et des plus « illustres » Jésuites ont écrit sur l'excellence du *tyrannicide* et placé la souveraineté des peuples au-dessus de celle des rois.

Pour la Société de Jésus tout entière, le monogramme chrétien JNRI ne

(1) *Histoire de la vie privée de Louis XV*, t. II, p. 424.

veut pas dire *Jesus Nazarenus Rex Judeorum*; cela veut dire : *Justum necare Reges Impios*, — il est juste de tuer les rois impies.

« On a le droit, assure le P. Bécán, de dépouiller les rois et les princes de leur puissance et autorité souveraine; le droit de pousser les sujets à la révolte rend légitime le parricide des rois (1) ». Il s'ensuit donc, pour parler comme ce vénérable républicain, que les magistrats s'opposant à l'exercice de ce droit sont simplement complices de la tyrannie auprès de laquelle ils trouvent leur nourriture.

Le P. Suarès déclare à son tour que, « si un roi refuse d'obéir au pape après avoir été déposé, il devient alors un tyran en titre, — *tyrannus sine titulo*, — et peut être tué par le premier venu (2) ».

Il va de soi que le tyran n'est plus un tyran s'il tyrannise en obéissant au pape, et, en ce cas, c'est commettre un crime horrible que d'immoler celui qui exerce la tyrannie; cette restriction a été faite, comme nous l'avons vu, par le Concile de Constance.

Le P. Santarelle dit aussi : « Un homme proscrit par le pape peut être tué partout, parce que le pape a une juridiction au moins indirecte sur tout le monde, même au temporel (3) », ce qui revient à dire que, comme Aladdin ou... Mazzini, le pape aurait droit de vie et de mort sur tous les hommes frappés par lui d'anathème, pour cette superbe raison que son pot-de-chambre n'est pas souillé par l'ordure d'un derrière humain. Chacun sait, en effet, que, comme les anges, les papes ont des ailes et n'ont pas de postérieur (4).

Le P. Emmanuel de Sa prétend, lui, que le *clerc qui tue son prince n'est pas criminel de lèse-majesté* (5). — Il n'y a pas même de péché véniel à tuer un roi, dit plus tard le P. Malagrida à l'occasion du meurtre de Joseph I^{er} de Portugal, meurtre dont l'apologie fut publiée en France par les Jésuites vers le temps du parlementarisme de Damiens (6).

Tous s'accordent à dire, bien avant la *Déclaration des Droits*, que, les lois

(1) *Controversia Anglicana de Potestate regis et Pontificis*, Bécán, 1612. — Le P. Emmanuel de Sa dit à peu près la même chose dans *Summa de Summo Pontif.* — Robert-Spiers, ex-élève des Jésuites, a ainsi traduit le P. Bécán : « Lorsqu'une nation est forcée de recourir au droit de l'insurrection, elle rentre à l'état de nature à l'égard du tyran. »

(2) *Defensio Catholicæ Fidei*, etc., 1613. — Suarès était docteur en théologie et premier professeur à l'Université de Coïmbre. Le protestant Grotius, que le *Petit Dictionnaire Larousse* appelle illustre, a dit du P. Suarès qu'il était si profond philosophe et théologien, qu'à peine était-il possible de trouver son égal. Le pape Benoît XIV et l'évêque gallican Bossuet ont fait son éloge. Toutefois, son livre et celui de Bécán ont été brûlés, le 26 juin 1614, par ordre du Parlement de Paris, comme « tendant à induire les sujets à attenter à la personne sacrée de nos rois ». Seulement, aux états généraux de décembre 1614 et janvier 1615, la théorie de ces messieurs fut très bien consacrée, et cent soixante-quinze ans plus tard, la Convention donna son approbation complète à la doctrine cicéronienne des Jésuites.

(3) *Tractatus de hæres.*, etc., 1625. — Cet ouvrage, approuvé par le vice-gérant du pape et par le cardinal Viteleschi, et dédié au cardinal de Savoie, fut condamné au feu, le 13 mars 1626, par le Parlement de Paris, s'arrogeant des droits qu'il n'avait pas, puisqu'il était nommé par le roi et que celui-ci acceptait la doctrine romaine.

(4) Montaigne a évidemment tort de dire que « sur le plus beau trône du monde on n'est jamais assis que sur son cul ». Le Saint-Père n'a pas de cul.

(5) *Aphorismi Confessariorum*, 1595. — Le P. de Sa était professeur de philosophie. — Voir aussi *Recherches de la France*, Pasquier, liv. III, chap. XLV, p. 358. — Quelques passages du livre du P. de Sa ont été corrigés par le maître du Palais (Alegambe, *Bibliot. script. sol.*, p. 103). — Dans *Summa de Summo Pontif.*, cap. LVIII, le P. de Sa soutient qu'il « est légitime à chaque particulier de tuer un tyran ». Le P. Scribani tient le même langage dans *Amphitheatrum honoris*.

(6) Revue historique, *Loyolidum*, par Ch. Livet, 1882, p. 340.

permettant de se défendre contre les voleurs et de repousser la force par la force, le meurtre est aussi réputé permis, sans quoi la défense serait impossible.

Mais quand est-il permis de se défendre contre un voleur ? Le P. Louis de Molina, qui ne manque pas d'être inspiré du ciel, répond : « *Il est permis de tuer pour 6 ou 7 ducats, encore que celui qui les emporte s'enfuit* (1). » Le P. Escobar de Mendoza ajoute : « *Régulièrement on peut tuer un homme pour la valeur d'un écu* (2). »

Il est clair que, si on peut tuer pour si peu un financier ou un accapareur, on doit pouvoir, quand on est propriétaire de garennes, tuer ou faire tuer les braconniers pour un lapin.

Je ne sais au juste à quel moment il est permis à un voleur de tuer le volé, mais je soupçonne que cela doit avoir lieu quand le voleur est tout-puissant, car je ne crois pas que les Pères aient fait un crime à Paul III d'avoir empoisonné sa mère pour en hériter le plus vite possible, et, en cela, ils ont partagé l'opinion d'une longue suite de magistrats qui ont trouvé beaucoup d'honneur à servir des princes ayant assassiné leurs parents pour s'emparer de leur couronne.

Si vous pouvez tuer un monsieur qui vous soustrait un écu, ou un paysan qui tue un lièvre sur vos terres, n'est-il pas logique que les Jésuites aient le droit de tuer ou de faire tuer les individus plus ou moins couronnés qui, oublieux des services rendus par l'Eglise au brigandage franc et des promesses faites par celui-ci à l'Eglise, veulent se détacher de la papauté et enlèvent à ses agents les plus dévoués leur part dans l'exploitation du peuple par le pouvoir ?

Quand nos bons Pères, outrés de voir le Bourbon payer par des bénéfices et des honneurs les flatteries du gallicanisme ambitieux, se démènent comme de beaux diables afin de faire connaître au peuple ses droits à la souveraineté absolue, n'allez pas leur dire que ce qu'ils écrivent est faux, car *il est permis de tuer celui qui dit : Vous avez menti, si on ne peut le réprimer autrement*. C'est l'opinion du P. Baldelle (3), et elle est partagée par les PP. Lessius, Héreau et Escobar de Mendoza. Ensuite, comme ils citent juste l'Écriture Sainte et les grands philosophes chrétiens ou païens les mieux estimés, comme ils disent vrai, vous commettriez une calomnie à leur égard, vous leur feriez un affront... Or, à ce sujet, le P. Léonard Lessius, un des plus illustres professeurs qui aient honoré l'enseignement de Louvain, ne badine pas : « *Il est permis, dit-il, de tuer celui qui veut nous faire un affront, selon tous les casuistes, ex sententia omnium* (4) » ; quant au savant P. Reginaldus, il assure qu'on peut tuer pour des médisances et qu'un particulier a le droit d'user de cette sorte de défense, la considérant simplement en elle-même.

« *Quand celui qui nous décrie devant des gens d'honneur, déclare le P. Héreau, continue après avoir été averti de cesser, il nous est permis de le tuer, non véritablement en public, de peur de scandale, mais en cachette, sed clam* (5) ; de son côté, le P. Caramuel, autrement dit l'évêque G. de Lobkowitz, pense que non seulement un prêtre peut en de certaines circonstances tuer un calomnieux, mais aussi qu'il y a des cas où il doit le faire, etiam aliquando debet occidere (6) ; enfin, on lit dans le Cours de théologie du P. Lamy : *Il est permis*

(1) *De Liberi Arbitrii*, etc., 1588. — Voir aussi *De Justitia et Jure*, 1592. — L'archiduc Charles accepta la dédicace du premier de ces deux ouvrages.

(2) *Liber Theologiæ moralis*, etc., Escobar de Mendoza, 1646.

(3) Liv. VIII, Disp. 24, n. 74.

(4) *De Justitia et Jure*, Lessius, n. 74.

(5) *Théol. moral.*

(6) *Theologiæ moralis ad prima*, etc., p. 543, 1643. — L'évêque Caramuel fut d'abord

à un ecclésiastique ou à un religieux de tuer un calomniateur qui menace de publier des crimes scandaleux de sa communauté ou de lui-même, quand il n'y a que ce seul moyen de l'en empêcher, comme s'il est prêt à répandre ses médisances si on ne le tue promptement (1)... »

Tout cela, bien entendu, quand on ne dispose pas du pouvoir au moyen duquel on légalise les actes les plus infâmes. Mais, quand on en dispose comme en disposa Alexandre VI ou un Richelieu, la magistrature, qui n'existerait pas si on lui refusait le salaire, ne manque jamais, pour gagner sa vie, de faire pendre ou rôtir tous les Savonarole ou les Grandier qui ont la canaillerie de censurer nos désordres ou de faire obstacle à notre politique.

Ne croyez pas que les saints hommes veuillent qu'on se batte pour se débarrasser d'un gêneur. Tous sont du sentiment du P. Héreau, de Jean Petit, de François de Vérone, de Mariana, des vieux sacrificateurs juifs et... de Platon : « On peut, dit le P. Sanchez, tuer en cachette son ennemi », — « et même, ajoute-t-il, en ces rencontres-là on ne doit point user de la voie du duel, car, par ce moyen, on évite tout ensemble et d'exposer sa vie dans un combat et de participer au péché que notre ennemi commettrait par un duel (2) ... »

Et comme le maître des requêtes Jean Petit, après Cicéron et l'« admirable » Judith, et avant Charles VII, était d'avis qu'on peut employer tout, secrètes embûches, trahisons et flatteries, pour arriver à ses fins, le P. Escobar de Mendoza est du sentiment qui suit : « Celui qui tue son ennemi avec lequel il s'était réconcilié sous promesse de ne plus attenter à sa vie, n'est pas absolument dit le tuer en trahison (3) » ; toutefois, ne partageant pas tout à fait les idées de Cicéron à cet égard, l'illustre Escobar fait cette restriction à laquelle, — comme on le verra plus tard, — le non moins illustre Lazare Carnot a un jour rendu hommage : à moins qu'il n'y eût entre eux une amitié bien étroite, *arctior amicitia*...

Naturellement, chaque fois qu'ils avaient à se plaindre des rois prétendant être élus de Dieu seul et non du pape et de Dieu, les Jésuites, tout en enseignant les belles doctrines qui précèdent, avaient soin d'effleurer la question sociale pour se faire aimer du peuple à qui, d'ailleurs, ils révélaient très crûment ses droits politiques et sa souveraineté.

Avec Platon, ils disaient volontiers que, « quelque part que cela se réalise ou doive se réaliser, il faut que les biens de toute espèce soient communs » ; avec Cicéron, ils reconnaissaient que « la première sorte de société demande qu'on laisse en commun toutes les choses que la nature produit pour l'usage commun de tous les hommes (4) »...

Ils se plaisaient à reproduire, de temps en temps, le *Décret* de saint Clément : — « La vie commune est nécessaire... car l'usage de toutes choses

vicaire général de l'abbaye de Citeaux ; il devint ensuite ministre du roi à la cour de Ferdinand III.

(1) *Theolog. moral.*, Lamy, t. V, disp. 36, n. 448.

(2) *Theol. moral.*, Sanchez, lib. II, cap. xxxix, n. 7. — Une foule d'autres Pères, qu'il serait trop long d'énumérer, sont de ce sentiment.

(3) *Liber Theol. moralis*, etc., Escobar, t. VI, ex. 4, n. 56. — Escobar ne faisait que reprendre la vieille doctrine religieuse rappelée dans *Sacræ Theologiæ in Libro suo Policratum*, lib. I, II, cap. xv. Dans son discours relatif au droit des particuliers de tuer les tyrans, Jean Petit a cité cet ouvrage et voici comment il l'a traduit : « Il n'est licite à nul de flatter son ami, mais il est licite de addomter et endormir par belles paroles les oreilles du tyran, car, puisqu'il est licite d'occire le tyran, il est licite de lui blandir par belles paroles et signes » (Voir note 3, à nos Pièces complémentaires).

(4) *Le Livre des Lois*, liv. V, Platon ; et *De officiis*, Cicéron, ch. xvi.

« qui sont au monde doit être commun à tous les hommes. Et c'est l'iniquité
 « et la violence qui ont introduit ces mots de TIEN et de MIEN. Et de cette
 « manière s'est faite la division entre les hommes. Enfin un certain
 « homme (1), le plus sage de tous les Grecs, sachant que toutes choses
 « doivent être communes, a dit que tout est commun entre les amis : or,
 « en disant tout, on entend aussi les femmes. Car, dit-il, comme l'air et la
 « lumière du soleil sont à tous, les autres choses sont destinées à être com-
 « munes (2). »...

Ils étaient de l'avis de leur saint Grégoire le Grand : « La terre est com-
 « mune à tous les hommes, c'est donc en vain que ceux-là se croient innocents
 « qui s'approprient à eux seuls les biens que Dieu a rendus communs (3). »

Ils approuvaient l'apologiste du meurtre d'Urie, ce fameux saint Ambroise,
 qui écrivit : « Dieu a créé toutes choses, afin que la jouissance en fût com-
 « mune à tous et que la terre devînt la possession commune de tous ; la
 « nature a donc engendré le droit de communauté, et c'est l'usurpation qui
 « a produit le droit de propriété (4). »...

Et ils allaient, citant dans leurs sermons les *Actes des Apôtres* : « Et tous
 « ceux qui croyaient étaient ensemble, dans un même lieu et avaient toutes
 « choses communes (5). »...

Ils étaient obligés d'applaudir l'évêque Bossuet, leur concurrent, qui, pour
 faire admirer son gallicanisme par les petits, criait de son côté aux puissants
 et aux riches : « Vous avez tort de traiter les pauvres avec un mépris si
 « injurieux. Afin que vous le sachiez, si nous voulions monter à l'origine des
 « choses, nous trouverions peut-être qu'ils n'auraient pas moins de droit
 « que vous aux biens que vous possédez (6). »...

Et l'abbé Pascal, leur ennemi, disait : « L'égalité des biens est juste... Il est
 juste que ce qui est juste soit suivi... La puissance sans la justice est tyran-
 « nique (7). »

Et le magistrat baron de Montesquieu, admirant leur République du Para-
 guay, s'écriait : « Ceux qui voudront faire des institutions pareilles établi-
 « ront la communauté de biens de la République de Platon... et la cité
 « faisant le commerce et non les citoyens (8). »...

Comme plus tard Mirabeau sembla le vouloir, ils paraissaient exiger eux-
 mêmes « le bien commun à tous et non l'intérêt particulier d'un homme ou
 d'une classe d'hommes quelconque (9). »...

Pour eux, — mais seulement quand ils avaient intérêt à le dire, et non
 pas quand ils étaient les maîtres comme sous Louis XIV, — voler n'était pas
 voler, mais simplement reprendre.

Ils racontaient philosophiquement qu'Épicure ne trouvait aucun mal dans
 le vol, que des nations s'étaient fait gloire de voler, que les Égyptiens avaient
 eu un prince des larrons, tout comme, à Paris, il y eut un capitaine des
 coupeurs de bourse, auprès de qui l'on recouvrait ce qu'on avait perdu en
 abandonnant le quart de la valeur soustraite. Ils rappelaient avec raison
 qu'Amasis avait été voleur avant d'être roi, que son prédécesseur Rhamsi-
 nitus avait donné sa fille au plus habile voleur de ses États...

(1) Platon.

(2) *Canon Dilectissimis, Causa XII, quæstione I.*

(3) *Œuvres*, édition latine, 1705.

(4) *Œuvres*, édition latine, 1686-1690.

(5) § 34, ch. IV ; § 35 ; § 44, ch. II ; et § 45.

(6) *Panégistique de saint François*, de Bossuet.

(7) *Les Pensées*, ch. VIII, § 9, p. 93.

(8) *Esprit des Lois*, Montesquieu, liv. IV, ch. VI et VII, p. 122-123.

(9) Art. IV du rapport sur la *Déclaration des Droits* du 26 août 1789.

Lacenaire, qui était un lettré et suivit beaucoup leurs préceptes, tout en étant *carbonaro*, n'a d'ailleurs fait que les pasticher, quand il écrivit sa *Pétition à Louis-Philippe* :

Sire, de grâce, écoutez-moi :
Je viens de sortir des galères,
Je suis voleur, vous êtes roi ;
C'est à peu près la même affaire (1).

Peut-on nier, disaient-ils, que les Israélites n'eussent reçu le commandement de voler les Egyptiens, en partant, de ce qu'ils avaient de plus précieux ?

Nous pourrions citer, au sujet des sentiments des bons Pères, une infinité d'autres choses fort édifiantes ; mais contentons-nous d'ouvrir la *Somme des Péchés* du P. Etienne Bauny, disciple des PP. Escobar et Busembaum et l'une des gloires de l'Ordre : — « Les valets, dit-il, qui se plaignent de leurs « gages, peuvent-ils d'eux-mêmes les croître en se garnissant les mains d'au- « tant de bien appartenant à leurs maîtres, comme ils s'imaginent en être « nécessaire pour égaler les dits gages à leur peine ? — Ils le peuvent en « quelques rencontres, comme lorsqu'ils sont si pauvres en cherchant con- « dition qu'ils ont été obligés d'accepter l'offre qu'on leur a faite, et que les « autres valets gagnent davantage ailleurs (2). »...

Ajoutez que, suivant le P. Thomas Tambourin, appuyé par le P. Trachala, « l'on n'est point obligé, sous peine de péché mortel, de restituer ce qu'on « a pris en plusieurs petits vols, quelque grande que soit la somme « totale (3) »...

Bien entendu, les valets et artisans pouvaient se « garnir les mains », et le peuple avait le droit de « reprendre » et de « garder », quand les Jésuites voyaient diminuer leur bien-être ou quand la monarchie se moquait un peu trop de la suprématie romaine ; mais, dès que tout rentrait dans l'ordre, selon leur goût, c'était le maître qui, alors, avait le droit de tuer l'homme lui volant six ou sept ducats, et tous les PP. Escobar, pour justifier les rapines du monde redevenu bien-pensant, observaient que « les biens acquis par des « voies honteuses, comme par « un meurtre, une sentence injuste, une action « déshonnête, etc., sont légitimement possédés, et qu'on n'est point obligé à « les restituer (4). »...

Puis, quand ils n'étaient plus rien de nouveau ou quand le gallicanisme, secrètement approuvé par le roi, relevait trop la tête, ils recommençaient les malédictions de Jésus contre les riches et les puissants, ils se dressaient de nouveau contre les corruptions de la Cour, ils redisaient ou faisaient redire que, le peuple seul étant le volé et le maître, il avait le droit de détruire ses voleurs, si le besoin se faisait sentir pour lui de les immoler ; et le beau dans tout cela, c'est que les arguments ne leur faisaient jamais défaut pour créer des convictions.

Au reste, Grotius a constaté, et l'attestation de ce savant doit suffire, que « les théologiens s'accordent à dire que, si dans un cas de nécessité quelqu'un « prend du bien d'autrui, ce dont il a besoin pour conserver sa vie, il ne commet

(1) On attribue généralement cette pétition à Altaroche, qui l'a effectivement signée et publiée dans son journal *le Bon Sens*. Mais elle lui avait été envoyée par Lacenaire. La trouvant très spirituelle, Altaroche se l'appropriait simplement (Voir, à ce sujet, les *Mémoires* de Claude, ancien chef de la sûreté).

(2) *Somme des Péchés*, Bauny, 1630, p. 213-214 (6^e édit.). — Dans son *Traité de la Pénitence*, le P. Valèze-Regnald tient le même langage.

(3) *Théologie morale*, par le P. Tambourin, Lyon, 1659. — Voir aussi *Règle du Confesseur*, par le P. Trachala, Bamberg, 1759.

(4) Escobar, tr. 3, ex. 1, n. 23.

« point un véritable larcin, parce que la nécessité fait revivre le droit de l'ancienne communauté (1). »

Or, à cet égard, vous connaissez la pensée de La Mothe Le Vayer : « Il n'y a rien de plus juste que ce qui est nécessaire, ni de plus vertueux que ce qu'on fait par la dernière contrainte ; on doit céder à la nécessité, c'est un acte de vertu d'obéir à la nécessité (2). »

Vous comprenez : un capitaine de Vitry fait un acte vertueux, quand, contraint par le besoin de devenir maréchal de France, il tue un Concini ; un duc de Luynes fait une chose fort juste, quand il organise un meurtre pour pouvoir, au moyen des biens de la victime, payer des dettes que la nécessité le force d'acquitter ; un homme qui, contraint par le besoin, cédant à la nécessité, se détresse au coin d'une rue, fait une chose juste, un acte vertueux — et il faut croire qu'il y a là-dedans quelque chose de raisonnable, puisqu'un jour l'académicien Mercier, pensionné de la reine Marie-Antoinette, a dit qu'en pareil cas il pardonnerait au détresseur, à l'« assassin », et irait même jusqu'à le justifier (3).

Et les Jésuites et les religieux de toute espèce ont hurlé contre le baron Samuel de Pufendorf (4), contre l'avocat Brissot, contre Proudhon, en un mot contre tous ceux qui, à certaines époques de l'histoire, ont eu l'audace de démontrer à leur tour, à l'exemple de saint Clément ou de saint Ambroise, que la propriété c'est le vol !

Était-ce hypocrisie simplement de la part des nobles Pères, ou bien avaient-ils quelque grave raison pour trouver criminels, chez les autres, les vertueux principes qu'ils avaient eux-mêmes répandus dans le monde et dont leurs vieux livres n'avaient nullement cessé d'être pleins ?

CH. DÉTRÉ.

(1) *De Jure Belli et Pacis*, Grotius, lib. II, cap. II. — Entre autres théologiens, Grotius cite saint Thomas (*Secund. Secund.*, cap. LXVII, § 7) ; il cite aussi l'évêque Covarruvias, surnommé le Barthole espagnol (cap. *Peccatum*, p. 2, § 1). Presque tous les Jésuites de la théologie ont, comme Grotius, cité ces deux savants que Voltaire a appelés *illustres*.

(2) *Œuvres de François La Mothe Le Vayer*, 1662.

(3) *Le Tableau de Paris*.

(4) Son *Droit de la nature et des gens* fut supprimé par les soins des Jésuites.

LES BAGNES

Pareils à ces rayons vêtus de soir et d'or,
Qui seuls, avant de s'endormir, dans les vallées,
Baisent de leur lumière et ravivent encor
Le front triste et rugueux des roches isolées,
Mes vers s'en vont vers vous,
Hommes de lutte et de souffrance, âpres visages,
Proscrits et révoltés, qui maintenez,
Debout
Malgré la croix où le destin vous cloue,
Et votre foi et votre rage.

Bagnes là-bas, au bout des mers !
Solitudes de pierre et fer,
Sols de volcans et de tourments sous terre,
Iles de blocs et de cœurs en granit,
Etals ardents d'astuce et de colère
Dans le désert de l'infini !

Comme du sang caillé, parmi les vagues,
Luisent vos bords et vos sables ocreux ;
Vos pics sont nus, comme les pointes des dagues ;
Vos géôliers sont des fous qui s'excitent entre eux ;
Vos flots roulent en tempête leurs flammes,
La cruauté torride, autant que le soleil,
Au fer rouge de ses conseils,
Brûlent, sous vos cieux durs, les âmes.

Or, ceux que vous damnez viennent de l'Inconnu,
Avec, entre leurs mains, les vérités nouvelles.
Le feu du monde, ils l'attisent dans leurs cervelles ;
Le droit serein et méconnu
Semble le sang dont bouillonne leur verbe ;
Ils incendient, en les tassant du pied, les herbes

Pleines de mort et de poison des vieilles lois.
Ils sont les fous de la belle folie.
La vie étant à boire, ils en rincent la lie
Et la présentent pure au peuple qui la boit.

Leur cœur est vaste et clair comme les plaines,
Leurs yeux sont purs, comme des yeux d'enfan
Quoi qu'on dise, leur force est pleine
D'amour immense et s'en défend.
S'ils haïssent, ils n'ont que des haines d'idées ;
Leur cause est leur orgueil, et le tourment
De ne la point aimer assez éperdûment
Tient seul, pendant la nuit, leurs âmes obsédées.

La pitié, aucun d'entre eux
N'en veut ;
Ce qu'ils veulent ? C'est d'être, à travers temps,
Un cri si fort de nerfs et de muscles tordus,
Qu'après cent ans,
Son épouvante encor, malgré la mort,
Soit entendu ;
C'est d'allumer le feu des tragiques exemples,
— Lueurs montant plus haut que le fronton des temples, —
C'est de brûler, comme des torches
Toutes en sang, au seuil des porches,
Où règneront, un jour, maîtres du bien,
Ceux qui veulent une équité totale, — ou rien.

O leur inécrasable et rouge confiance,
Leur orageux silence ou leur acharnement,
Leurs cris profonds chargés de conscience
Qui traversent le monde, ainsi qu'un châtiment,
Vous ne les vaincrez pas, bourreaux déments et mornes,
Iles, dont les pointes, comme des cornes,
Tournent leurs cruautés vers le soleil,
Bagnes bâtis pour la folie et les supplices ;
L'âme humaine bondit de réveils en réveils ;
Elle est en rut de la justice.

ÉMILE VERHAEREN.

L'ÉVOLUTION

DU

ROMAN RUSSE⁽¹⁾

L'évolution du roman russe est un sujet rebattu et nouveau en même temps.

Rebattu déjà par certains aperçus admis, les quelques formules que la critique française surtout a lancées dans ces dernières quinze années. par les diagnostics sur les *états d'âme slave*, devenus monnaie courante,

Nouveau, par la possibilité et — j'ose le dire — l'opportunité de quelques points de vue plus motivés sur l'évolution de ce genre de création littéraire qui est devenu, comme qui dirait, d'importation russe par excellence. C'est la question de la *méthode*, plus raisonnée, plus scientifique, qui s'impose, dans cette étude, à quiconque voudrait s'abstenir du procédé ordinaire qui consiste à distribuer les bons et les mauvais points aux auteurs, appartenant à telle ou telle époque, à faire valoir les bribes d'une érudition de seconde main; à émettre des verdicts plus ou moins arbitraires où percent souvent les sympathies et les appréhensions personnelles.

Tout cela n'a rien de commun avec la tâche que nous nous imposons.

Et c'est devant le public lettré de son pays que l'auteur s'est présenté — il y a à peine un mois — avec un livre où il a voulu tracer les grands linéaments de l'évolution du roman européen au XIX^e siècle, en étudiant d'abord les six principales littératures occidentales, pour asseoir ensuite sur cette base l'étude du roman russe — avec, pour principal objectif, la période de sa pondération créatrice — qui s'est effectuée au second tiers du siècle.

Tout le monde sait à présent que notre roman a depuis longtemps franchi la frontière.

Notre amour-propre national peut se complaire en ce que la popularité de quelques noms est devenue générale et incontestée.

Cette popularité date surtout de la mort de Tourguéniew, au moins pour la France. Ce n'est qu'alors que notre grand romancier devint l'objet d'études rétrospectives de la part de la critique parisienne qui donne ordinairement le branle au mouvement littéraire. De son vivant, malgré le long séjour qu'il fit en France, ses amitiés et ses relations

(1) Conférence faite à l'Institut des Hautes Etudes de l'Université Nouvelle de Bruxelles.

parisiennes, les traductions consécutives de toutes ses œuvres; dont plusieurs ont été revues et corrigées par l'auteur lui-même; on le lisait, on l'appréciait; mais sa renommée se bornait plutôt à un certain public d'élite. Et dans la critique parisienne elle-même personne, avant sa mort, ne l'avait étudié, par exemple, avec une telle finesse et une telle admiration pour le côté artiste de son œuvre qu'un auteur américain, M. Henri James, qui lui consacra une remarquable étude, parue quelques années avant sa mort.

Vers cette époque seulement, c'est-à-dire après 1880, deux autres noms de romanciers russes, Tolstoï et Dostoïévsky furent lancés dans le grand public, et ce n'est qu'à partir de ce moment que l'on pouvait parler de « l'invasion pacifique » faite par le roman russe dans l'Occident, comme on s'exprime chez nous.

Mais rappelez-vous que la grande épopée de Tolstoï, *la Guerre et la Paix*, traduite pour la première fois par une dame russe (la princesse Passekéwitch), n'a eu à son apparition aucun succès de librairie et resta dans un oubli complet jusqu'au moment où la campagne critique de M. de Vogüé ait initié le public parisien aux trésors que renfermait l'œuvre de ces deux révélateurs de « l'âme slave », Léon Tolstoï et Théodor Dostoïévsky.

C'est le livre de M. de Vogüé, intitulé *le Roman russe*, qui donna, pour ainsi parler, l'estampille à toute cette orientation du goût littéraire parisien vers le nord-est, avant la marée qui montait du nord scandinave, — la renommée croissante des romanciers et des dramaturges norvégiens et suédois.

M. de Vogüé eut toute une série de prédécesseurs, un peu oubliés maintenant, qui ont étudié la littérature russe (le roman y compris) dans les trois principales langues européennes. Sans parler de l'époque antérieure à Pouschkine, il n'y a qu'à citer les études de Varnhagen von Ense, de Prosper Mérimée, de Bodenstedt, de Julian Schmidt, de Ralston et de plusieurs autres, et, immédiatement après la mort de Tourguéniew, tout ce qui a paru sur lui dans plusieurs langues, jusqu'aux essais remarquables de Paul Bourget et de feu Hennequin. Mais, je le répète, l'étude de M. James, que je viens de citer, publiée du vivant de Tourguéniew, reste la plus fine comme appréciation esthétique et la plus travaillée. C'est lui qui déclare d'abord que Tourguéniew est le premier romancier du siècle, le plus grand maître dans l'art de peindre la nature et de saisir les traits saillants de ses personnages.

D'ailleurs, il ne faut pas croire que, lors de la publication de *la Guerre et la Paix*, quand le livre languissait encore sur les rayons des libraires, personne à Paris n'ait su reconnaître la haute valeur de cette œuvre, la force créatrice et la manière profondément originale du romancier.

Les jeunes et Maupassant, qui était alors à ses débuts, en tête, ont tout de suite saisi la portée de cette « invasion pacifique ».

Maupassant goûtait Tourguéniew depuis plusieurs années déjà, c'est-à-dire pendant son apprentissage auprès de Flaubert, dans cette école de l'*écriture artiste*, où l'ami de Flaubert, le grand russe à la tête pittoresque, était à cette époque l'un des maîtres reconnus par le cénacle qui se groupait autour de l'auteur de *Madame Bovary*.

Je me rappelle très bien les paroles vibrantes de Maupassant sur *la Guerre et la Paix* : « Voilà comme il faut écrire ! ne cessait-il de répéter. C'est pour nous, les jeunes, une révélation, tout un monde nouveau ! »

Dostoïévsky restait encore dans l'ombre. Il attendait l'interprétation que donna à son œuvre l'auteur du livre *le Roman russe*.

Et c'est ici que je m'arrête pour aborder l'un des principaux points, à savoir : Quels sont les avantages réels de la critique étrangère, lorsqu'elle traite le sujet qui nous occupe ? A-t-elle le privilège de l'indépendance et de l'entière liberté de jugement ? Ses opinions et ses aperçus reposent-ils sur des assises suffisamment solides ?

Un avantage évident et incontestable serait le critérium qu'un Français, par exemple, trouverait dans la connaissance approfondie de sa littérature, et spécialement du genre littéraire en question. Le roman en France occupe dans l'évolution du roman européen, pris dans son ensemble, une place prépondérante. C'est lui qui, depuis la fin du siècle dernier, a donné le plus d'œuvres de premier ordre, en reproduisant la vie sous ses divers aspects, en lançant les idées du siècle, en luttant pour les deux grands principes de l'art : la vérité de l'observation et les aspirations vers l'idéal. En outre, dans aucun pays, le souci de la forme, l'*écriture artiste*, n'a été l'objet d'aussi constants efforts, poussés jusqu'au véritable culte de la perfection stylistique. Il n'y a qu'à citer Flaubert après Chateaubriand et Th. Gautier.

Un Français, un Anglais, un Allemand, chacun avec la connaissance détaillée de sa littérature, possède un vaste champ de comparaison, peut aisément constater ce que dans le roman russe il y a de vraiment original et, d'un autre côté, en quoi nous avons subi telle ou telle influence étrangère, qu'elle soit française, allemande ou anglaise.

Le bilan de l'originalité, de la vraie intuition créatrice : voilà sur quoi les jugements de la critique étrangère peuvent porter le plus. Et sous ce rapport, la critique de mon pays, tout en acceptant — en principe — les diverses influences étrangères que notre roman a traversées, n'approfondissait pas assez, à mon avis, la valeur intrinsèque des œuvres qu'elle envisage, chez soi, comme des créations hors ligne, oublie souvent les conquêtes déjà remportées dans d'autres pays, n'apprécie pas, à sa juste valeur, l'initiative de tel ou tel créateur du roman moderne à l'étranger.

Dans la question de l'initiative des écrivains, que nous envisageons surtout comme les vrais promoteurs du roman réaliste au XIX^e siècle, il ne s'agit pas seulement de l'imitation proprement dite dont ils furent l'objet, mais bien de cette influence générale, *latente*, qui donne à l'évolution d'un genre littéraire un cachet indélébile que chaque auteur doit subir au risque de rester en arrière.

Prenez Balzac ! Il serait difficile d'établir que tel ou tel romancier russe, parmi les contemporains, ou ceux qui sont de la génération suivante, fût un disciple direct de Balzac. Tourguéniew, un peu avant sa mort, interrogé par un confrère sur son goût pour le grand créateur de *la Comédie humaine*, répondit qu'il n'a jamais subi l'ascendant de ce romancier, qu'il le trouvait toujours ennuyeux et lourd, que c'est à peine s'il se souvient d'avoir feuilleté un de ses romans, les plus univer-

sellement admirés. En un mot il se déclarait n'avoir subi la moindre trace d'influence de Balzac. C'est là un témoignage authentique, mais essentiellement personnel. Il ne l'a presque pas lu? Admettons-le. Il ne s'agit nullement de cela, qu'il l'ait lu ou non; mais toute l'école nouvelle à laquelle appartient Tourguéniew suivait bon gré, mal gré, la voie que Balzac a ouverte au roman moderne, la voie réaliste, guidé par le besoin de « faire concurrence à la vie réelle », dont il fut travaillé jusqu'à sa mort. Et Tourguéniew, en tant que romancier, a dû subir cette impulsion immanente et irrésistible qui est l'apanage des grands initiateurs.

Ainsi donc, pour établir plus exactement la valeur intrinsèque de nos écrivains de premier ordre, la critique étrangère est placée à un point de vue favorable et a pu rendre de véritables services.

Les a-t-elle rendus, et dans quelle mesure?

Ceux des critiques étrangers qui, tout en reconnaissant les mérites de tel ou tel auteur russe, la portée de son œuvre et le charme de son talent, en font l'objet d'études comparatives, lui désignent une certaine place dans la grande évolution du roman européen au XIX^e siècle, n'exagérant rien, sans présomption ni petitesse d'esprit, — ceux-là sont les bienvenus.

Il y en a d'autres qui se complaisent dans un travail d'analyse formelle, recherchant partout les influences directes des œuvres d'auteurs étrangers, toujours à la chasse des imitateurs; incapables de comprendre en quoi consiste l'originalité d'une œuvre, éclosée sur un sol qu'il faut d'abord fouiller soi-même, entrer davantage dans la psychologie individuelle et collective du Russe, se rendre compte de la fermentation qui s'était produite dans les profondeurs des âmes, motivée par les multiples particularités de la culture intellectuelle et des conditions sociales.

Pour cela il faut avoir habité le pays, connaître sa langue, étudier sa littérature avec sympathie et discernement. L'auteur du livre *le Roman russe* semble avoir rempli ce programme. Certes il fut un des premiers à donner sur nos grands écrivains des études conçues et exécutées avec une entière sincérité, avec un souci du vrai qui exclut l'idée d'un parti pris. Il tâcha surtout de dévoiler au lecteur français tout ce que l'âme d'un Russe, telle qu'elle se révèle dans les créations d'un Tolstoï et d'un Dostoïévsky, contient de spontané, d'étrange, de mystique, de moralement beau, avec ce bouddhisme slave, cette aspiration au *nirvanâ*, au fatalisme primitif ou à la résignation doublée d'une pitié qui va quelquefois jusqu'à confondre le bien et le mal dans un nihilisme destructeur de toute morale conventionnelle.

Mais la psychologie de l'âme slave interprétée par M. de Vogüé, est-elle une conception libre de toute influence du milieu ambiant dont le futur critique, quand il habitait la Russie, s'était entouré? Nous ne le pensons pas. Il était prédisposé par ses idées générales et ses velléités politiques et religieuses à sympathiser avec ce mélange de slavophilisme et de piétisme humanitaire que Dostoïévsky s'était forgé après avoir expié sa peine en Sibérie.

Dans tous les aperçus généraux de l'auteur du *Roman russe* vous

sentez un arrière-goût de quelque chose que vous connaissiez déjà. Il était l'habitué de quelques salons de Pétersbourg, mi-mondains, mi-littéraires, d'une nuance nationaliste et un peu piétiste, un méli-mélo d'orthodoxie semi-libérale et d'aristocratie débonnaire. S'il avait fréquenté davantage d'autres cénacles, s'il s'était lié avec les représentants d'autres fractions de l'opinion russe de cette époque, il en sortirait sûrement avec des vues différentes en admettant qu'il n'y fût pas trop réfractaire de par ses propres dispositions morales et intellectuelles.

C'est là le danger que court chaque critique qui, non content d'étudier le roman russe contemporain, en se servant de bonnes traductions ou bien d'après des textes originaux, s'adonnerait, en outre, à l'étude de notre critique littéraire.

Le jugement que je viens d'énoncer peut paraître paradoxal, mais je vais essayer de vous en démontrer la justesse.

N'oublions pas que nous avons affaire à un public pour lequel les belles-lettres, la littérature de fiction, sont autre chose que pour un Français, un Allemand, voire même un Anglais.

Chez nous, tout ce qu'un écrivain publie comme roman, nouvelle, drame ou poème épique, obtient d'emblée une portée particulière. Dans un pays qui n'a pas d'autres moyens de lutter pour les idées et les aspirations politiques et sociales, une œuvre appartenant au domaine de la création esthétique devient, le plus souvent, prétexte à controverses de partis, est traitée par la critique militante au point de vue de sa portée émancipatrice ou rétrograde. C'est le grand pli que l'opinion avait pris au sein d'un public qui, pendant une longue période d'un demi-siècle, fit l'apprentissage que lui imposait la critique littéraire dans ce sens.

Quelle que fût l'œuvre dont le roman russe eût pu se glorifier, il était rare que la critique avancée du moment fût, à son apparition, disposée à en apprécier la haute valeur, que cette œuvre ne fût souvent le point de mire d'attaques acerbes et malveillantes, motivées uniquement par le sentiment trop développé du danger social que cette œuvre était censée représenter.

Vous étonnerai-je en vous rappelant que même *la Guerre et la Paix* a été médiocrement goûtée par le camp littéraire avancé de l'époque, c'est-à-dire il y a trente et quelques années? Que vous dirai-je des attaques à fond de train — toujours dans les organes de la presse avancée de l'époque — auxquelles fut en butte un roman comme *les Pères et les Fils* de Tourguéniew, et *la Fumée* du même auteur? Cette *Anna Karénine*, que le public lettré des deux mondes tient à présent pour une œuvre de grande envergure et d'un richissime talent créateur, a été l'objet de critiques très peu bienveillantes.

On trouvait étrange que Tolstoï eût choisi pour ses principaux personnages un officier de la garde et une mondaine appartenant à un milieu social qui n'a aucun intérêt pour une grande fraction du public. On affectait de trouver le roman ennuyeux et plein de rabâchages.

Je ne finirais pas si je voulais citer des faits probants de la même espèce.

Et ce n'est qu'avec le temps, après la mort de Tourguéniew et l'écllosion de la grande renommée de Tolstoï (surtout comme prédicateur

d'une nouvelle religion humanitaire, effet de répercussion de sa gloire universelle), que le romancier, le créateur de tout un monde de fiction, qui vivra, fut décoré du titre de « génie ».

La critique littéraire russe doit, à l'initiative de Biéliniski — après 1830 — la compréhension de la grande œuvre poétique de Pouchkine. C'est par la propagande des idées des philosophes allemands, appliquées au domaine de l'art et des belles-lettres que Biéliniski fit l'apprentissage littéraire du public russe. Mais le hégélien ardent devint plus tard un non moins ardent disciple des théories de rénovation sociale qui arrivaient de France un peu avant 1848. Il brûla ses vaisseaux et adora d'autres idoles.

Les romanciers à thèse et les flétrisseurs d'abus — comme George Sand et Dickens — lui ont fait oublier l'admiration qu'il professait jadis pour les créations d'art libres de toute tendance.

Depuis, après une époque de transition, vint l'époque du mouvement émancipateur, que l'on pourrait aussi à la rigueur appeler « die Sturm- und Drangperiode » russe. La critique littéraire, avec des champions comme Tchernychevsky, Dobrolioubow et Pissarew et leurs émules, prit un essor nouveau ; mais elle embrassa des principes d'après lesquels l'évolution de l'art et des belles-lettres en particulier n'a d'autre portée que de servir de tremplin au développement du progrès social. On allait jusqu'à nier le beau ou à envisager ses manifestations uniquement au point de vue utilitaire.

Il ne faudrait pas s'étonner démesurément d'une poussée pareille. Le contraire serait plutôt incompréhensible dans un pays où une forte minorité intellectuelle était trop longtemps sous le joug d'un régime qui devint encore plus rigoureux après la Révolution de février et tout ce qu'elle avait provoqué en dehors de la France.

L'essor de l'époque *des années soixante* (formule consacrée de notre jargon littéraire) contribua beaucoup au progrès de la société russe, sous divers aspects ; mais il donna, en même temps, à la critique littéraire proprement dite une déviation sensible de sa voie normale. C'est depuis cette époque surtout que la littérature de fiction eut cette portée exceptionnelle, essentiellement russe, qu'elle ne possède dans aucun pays de l'Europe au même degré.

Ainsi la tâche de quiconque voulait se faire, il y a une vingtaine d'années, une idée juste de la vraie évolution du roman russe, en se guidant des commentaires de notre critique militante, eût été ingrate et difficile.

Elle n'est pas très facile, même dans ce moment, si l'on se proposait de refaire tout, d'après une méthode qui exclut les idées préconçues, n'ayant rien de commun avec le domaine de l'art : une méthode qui permettrait d'établir comment le roman russe a évolué au point de vue de la création artiste. Il est vrai que, depuis plusieurs années déjà, la conception utilitariste qui régnait chez nous dans le temps, n'a plus le même prestige ; il est vrai aussi qu'une œuvre d'art, que le talent d'un écrivain, qu'un roman, une nouvelle, une pièce de vers, un tableau sont souvent appréciés avec plus de justesse et *pour eux-mêmes*, en dehors de certaines sympathies ou antipathies sociales ; mais la grande

question reste toujours en suspens, à savoir : est-ce le domaine du beau alimenté par la faculté créatrice de l'homme qui est au service du progrès général de la société, ou, au contraire c'est bien la vie réelle qui fournit à ce domaine les matériaux voulus et permet à l'homme de créer un monde de sensations, d'idées et d'images, supérieures à tout ce que lui donne la réalité, telle quelle ?

L'évolution du roman russe, si nous prenons sa première grande période de trente ans, nous démontre que l'éclosion de talents et l'initiative créatrice peuvent être en désaccord avec l'état politique et social du pays, surgir malgré les conditions fort peu favorables à la haute production littéraire.

Quelle était cette époque jusqu'au règne d'Alexandre II ? Vous le savez très bien. La vie intellectuelle était bâillonnée par tous les moyens dont disposait le pouvoir. Et, malgré cela, nous voyons que le roman russe, juste pendant cette période de pression croissante, devient ce qu'il est maintenant. La voie est trouvée. C'est celle de la création artiste, avec le culte du vrai, la compréhension de la vie réelle, toutes les prémisses de la production ultérieure. L'œuvre de Tourguéniew et de Tolstoï y est déjà. *Les Pères et les Fils, la Guerre et la Paix* ne sont que les phénomènes de son développement organique.

Était-ce possible sans le grand héritage que l'Europe nous léguait en ceci, comme dans toutes les autres régions de la culture intellectuelle ? Certes non. Le besoin que l'âme de l'homme cultivé ressent dans la reproduction artistique de sa vie est, par lui-même, la résultante d'une longue évolution. Ce que le roman chez nos maîtres de l'Occident a traversé de phases avant d'arriver à l'époque de l'éclosion des œuvres russes de la même période, c'est-à-dire pendant plus de deux cents ans, de Lesage jusqu'aux romanciers du premier quart du XIX^e siècle, fut assimilé par les Russes, sans toutefois ôter à leur littérature naissante ce caractère d'originalité que Pouchkine a su imprimer à son *Oïnéguine* qui marque la première étape de l'évolution du roman russe tel que nous le voyons de nos jours.

Rappelons-nous que les deux grands écrivains de l'époque, Byron et Walter Scott, après Goethe et Chateaubriand, dominaient alors le champ littéraire de l'Europe. Pouchkine, comme beaucoup de ses contemporains, a payé le tribut du byronisme dans les poèmes et les chants lyriques de sa première jeunesse.

Oïnéguine, le protagoniste du roman, est déjà une ébauche réaliste du jeune ténébreux singeant les héros de Byron, — avec une légère pointe satirique. C'est par cet acte d'émancipation que Pouchkine débute comme romancier. Et l'histoire élégiaque fort peu compliquée de ce « snob » à la René et Child-Harold lui donna le prétexte de peindre un tableau de la vie moscovite, comme personne avant lui, à l'exception de Griboïédow, auteur de la comédie *Malheur à l'esprit*, n'avait reproduite. Mais Griboïédow est un satirique par excellence. Sa comédie est un pamphlet génial qu'il a lancé à la face de toute cette société moscovite à l'époque de la Restauration, avec des cris d'indignation et des coups de boutoir. Dans *Oïnéguine* la placide reproduction de la vie réelle est celle d'un roman comme il sera traité par les grands

maîtres du genre. C'est la sympathie pour la vie, le sentiment de l'artiste, épris de son travail, absence d'idées préconçues, de pessimisme outré ou d'idéalisme sentimental. Comparez ce roman à tout ce que la littérature qui lui est contemporaine fournit en France, en Angleterre, en Allemagne, sans en excepter Stendhal et Balzac (qui signa déjà, vers l'époque où *Oïnéguine* fut terminé, son *Eugénie Grandet*), et vous serez de l'avis que, toutes proportions gardées, *Oïnéguine* est une œuvre d'initiative créatrice de premier ordre, et ce qui plus est, qu'elle montra la voie au roman russe, dont il ne s'était jamais beaucoup écarté à travers les phases ultérieures de son évolution.

Et il a suffi d'une dizaine d'années à peine que nous eussions les nouvelles de Gogol et deux œuvres de l'envergure du roman de Lermontow, *le Héros de notre temps*, et du poème satirique du même Gogol, *les Ames mortes*. Il ne s'agit pas seulement des talents, de leur éclosion dans un laps de temps; le point essentiel est de reconnaître que la littérature de fiction, un genre spécial comme le roman, restait fidèle aux principes de la création artiste, que ce roman élargissait les cadres de son observation, qu'il poursuivait toujours la même voie inaugurée par Pouchkine, qui, tout en subissant le prestige des romans historiques de Walter Scott, a pu concevoir et créer, à côté d'*Oïnéguine*, écrit en vers, une nouvelle en prose comme *la Fille du capitaine*, qui sera le prototype de la grande épopée nationale de Tolstoï, *la Guerre et la Paix*, parue plus de trente ans après.

Lermontow est plus connu du public étranger comme poète proprement dit, comme auteur par excellence du *Démon*.

Son roman en prose, dont le héros est une variété d'*Oïnéguine*, nous apparaît comme une conquête définitive de la création artiste. Nous y trouvons déjà une « écriture » dont ne se servait pas encore Pouchkine. C'est une langue à lui, une manière individuelle d'établir les personnages, de traiter leur psychologie intime, d'esquisser les paysages, de mener le dialogue.

Les femmes surtout révélaient une phase nouvelle dans l'interprétation de la vie. La Fatïana de Pouchkine cédait la place à Véra, la femme adultère, la victime résignée de Pétchorïne, et ses états d'âme sont reproduits dans des scènes d'amour, âpres et délicieuses, avec la maëstria d'un écrivain qui n'a rien à envier à ses émules français vers l'an 1840, ni à l'auteur de *Rouge et noir*, ni au créateur de *la Comédie humaine*. Et Lermontow avait à peine vingt-six ans quand il mourut, tué en duel comme Pouchkine. Entre ces deux romans faisant époque, les nouvelles de Gogol sont venues avec leur note particulière d'observation satirique et d'humour ému. On se sert chez nous volontiers de la phrase attribuée à Tolstoï (si ce n'est à Tourguéniew) : « Nous procédons tous du *Manteau*. » C'est là le titre d'une des premières nouvelles de Gogol : histoire lamentable d'un pauvre diable, d'un petit clerc qui s'était enfin commandé un manteau, rêvé depuis des années. La formule a fait du chemin, et tout le monde chez nous, et à l'étranger, répète que le roman russe ne date que de Gogol !

Eh bien, il est permis de s'inscrire en faux contre cette assertion, quelle que soit son origine. Si même Tourguéniew et ses proches

contemporains, ou Tolstoï dix ans plus tard, se déclaraient être les disciples directs de Gogol, ce sont là des témoignages purement subjectifs. Gogol, auteur des nouvelles et même des *Ames mortes* n'est pas le créateur du roman russe et n'a pu l'être, puisque *Oïéguine* existait déjà. Dans Gogol la littérature russe possédait un talent exceptionnel, qui enrichit les procédés de la reproduction réaliste et avant tout fit vibrer la note satirique en créant une galerie de grotesques où les mœurs de son époque étaient impitoyablement bafouées. En outre, il y a en lui le peintre de la vie de son Ukraine, l'auteur de *Tarasse Boulba*, mélange de réalisme et de procédés romantiques.

C'est que Gogol fut, de tout temps, essentiellement romantique. Sous sa verve satirique couvaient les ardeurs d'une âme mystique et troublée. Il y avait en lui un piétiste pour qui la besogne d'écrivain était un calvaire, et vous savez qu'il finit par une espèce de manie des grandeurs, impuissant à remplir la tâche qu'il s'imposa : celle de faire des *Ames mortes* un poème qui reproduirait, après les déchéances morales de sa patrie, contenues dans le premier volume du livre, toutes les vertus sublimes... et imaginaires des personnages de son invention.

Nous le répétons encore une fois : Gogol n'est point le créateur du roman russe. Et ce n'est pas tout. Pouchkine dans *Oïéguine* est un vrai *grand russe*, comme Gogol était un *petit russe* quand il dépeignait ses paysans et ses propriétaires de l'Ukraine. Ni Tourguéniew, auteur des *Récits d'un chasseur*, du *Nid de gentilshommes*, de toutes ses meilleures nouvelles, ni Tolstoï, auteur des *Cosaques*, de *la Guerre et la Paix*, ne procèdent en aucune façon des *Ames mortes*. Ils interprètent et reproduisent la vie sans parti-pris d'un satirique moralisant.

Le moment est venu aussi de rappeler ce malentendu qui dura plus d'un quart de siècle entre la société russe et Gogol. La critique littéraire et la masse des lecteurs le prenaient pour un champion d'idées libérales, prêtant à son œuvre une signification diamétralement opposée à son *credo* de conservateur piétiste qu'il fit d'ailleurs connaître en publiant le fameux recueil de ses lettres, adressées à des amis, pendant son long séjour à Rome et ailleurs.

Tourguéniew, il est vrai, à ses débuts, a tant soit peu imité Gogol, dans quelques-unes de ses nouvelles et dans une comédie de genre. Mais c'était au détriment de sa propre individualité d'auteur. Je dirais même que le romancier réaliste par excellence de la génération un peu antérieure à celle de Tourguéniew, — Goïtcharow, son émule et son rival dont le talent et la manière sont empreints aussi d'un certain humour, — n'est nullement pour cela disciple de Gogol. Il professa toujours une admiration pour Pouchkine ainsi que Tourguéniew d'ailleurs, chez qui la note gogolienne avait vite fait de disparaître.

Pour Dostoïévsky, de la première manière surtout, c'est une autre question.

Sa nouvelle de début, *les Pauvres Gens*, est incontestablement inspirée par le *Manteau* de Gogol. Et cette psychologie des humbles, il l'exploite tout le long de sa carrière avec ce goût particulier pour la réhabilitation des âmes déchues, ce que fut plus tard le grand clou de son œuvre capitale *Crime et châtiment*.

Cette tendance était, au fond, d'importation étrangère. Elle a pour origine le romantisme de la jeune France; elle procède de la théorie des contrastes si chère à Victor Hugo et à son école.

Le roman français et anglais de cette époque, George Sand, Dickens, Eugène Suë, l'intérêt prédominant pour les déclassés de toute espèce, l'émancipation de la femme, le prolétariat, les réquisitoires, dirigés contre la société tout entière, ses abus et ses privilèges, voilà les thèmes qui faisaient vibrer les cœurs et s'exalter les esprits de toute cette génération de Russes, de Dostoïévsky comme de Tourguéniew et de tant d'autres. Pour eux deux, malgré l'incompatibilité de leur naturel, George Sand est restée « une de nos saintes », comme Dostoïévsky s'était exprimé à propos de sa mort, dans une tirade commémorative.

La critique russe prétend, de même, jusqu'à ce jour, que notre école dite *naturaliste* est d'une trentaine d'années plus ancienne que le *naturalisme* des auteurs français. Il est vrai que la formule fut lancée chez nous après 1840, et on l'appliquait surtout aux jeunes qui se complaisaient dans l'étude des mœurs de bas étage de nos deux capitales.

Mais le mot ne fait rien à la chose. Le grand mouvement réaliste venait de l'étranger : Stendhal, Prosper Mérimée, Balzac, et, de l'autre côté du détroit, les coryphées du roman britannique, Dickens et Thackeray. Abstraction faite de toute imitation directe, l'influence générale, *latente*, dont j'ai parlé plus haut, se faisait sentir. La priorité de l'initiative datait de l'Occident. C'est là un fait incontestable. Les auteurs russes, tout en gardant leur originalité, étaient emportés par le même mouvement.

Si nous voulions aussi serrer de plus près les origines de deux genres de roman, qui firent leur entrée chez nous vers la même époque : le roman à idées avec des personnages typiques d'une génération donnée et les œuvres reproduisant la vie rurale, nous devrions constater que l'un et l'autre genre avaient déjà des antécédents à l'étranger.

Ni Tourguéniew, ni son émule Grigorovitch (qui arriva le premier, en 1846, avec sa nouvelle intitulée *le Village*) ne furent certes des imitateurs serviles de George Sand, de ses idylles comme *la Mare au Diable* et autres, ni même des *Paysans*, de Balzac, qui dataient de 1847; mais le genre existait déjà. Et ce n'est ni George Sand, ni Balzac qui en furent les inventeurs, mais bien les auteurs allemands, Berthold Auerbach en tête qui publia ses *Récits de la Forêt Noire* en 1843 et eut déjà des prédécesseurs, comme le pasteur de la Suisse allemande Bitzius, connu sous le pseudonyme de Jérémie Gotthelf.

De même, les romans à personnages typiques, porteurs d'idées et d'aspirations avancées dont la série fut inaugurée par le roman d'Alexandre Herzen, *A qui la faute?* ainsi que les plus célèbres romans et nouvelles de Tourguéniew à partir de la publication de *Roûdine* surtout : est-ce que ce genre n'est pas celui de George Sand dans *Horace* et plusieurs autres romans, que Gutzkow parmi les Allemands, que les romanciers anglais du type de Disraeli exploitèrent avec succès?

Dans le domaine de l'art, dans la création artistique c'est le faire, le *comment* qui a la plus grande importance. Le *comment* russe est ce que nous possédons de plus précieux, nous pouvons le dire sans ostentation

aucune. Les motifs, les idées générales, l'étude des diverses classes de la société, les appétits et les passions, la lutte des intérêts matériels et les aspirations vers l'idéal : tout a été l'objet d'une investigation antérieure à la nôtre. Rappelez-vous l'inventaire de *la Comédie humaine* de Balzac faite par Hippolyte Taine dans sa fameuse étude. Cet inventaire seul peut donner la juste mesure de ce qu'un seul romancier, il y a de cela un demi-siècle, a remué d'idées, de faits, d'images, de milieux, en faisant concurrence « à l'état civil », selon sa propre expression.

Depuis, le roman à l'Occident n'a fait qu'élargir encore plus ses cadres et il serait présomptueux au suprême degré de prétendre que le roman russe n'a cessé de découvrir des mondes nouveaux. Des appréciations de ce genre ont retenti déjà chez nous dernièrement et l'on peut s'attendre à voir ce chauvinisme littéraire se répandre dans le gros du public.

Pour se rendre compte des véritables *révelations* que le public européen trouva dans le roman russe, revenons encore à la renommée extraordinaire dont jouissent Tolstoï et Dostoïévski.

Tolstoï débuta après 1850, par des récits de la vie militaire et la trilogie autobiographique : *l'Enfance, l'Adolescence, la Jeunesse*. S'il faut à tout prix le marquer d'une formule à part, il se révéla du coup *vériste*, terme usité chez les Italiens. Il ne procédait nullement de Gogol, comme nous l'avons vu. Son interprétation de la vie frappa les lettrés et même le gros public de l'époque par une *véracité* extraordinaire d'images et de détails réalistes, ainsi que par la profonde et implacable analyse psychologique.

Mais, dès ses débuts, le futur chercheur de la *Vérité absolue* était déjà caché sous l'artiste. Il était artiste à coup sûr, comme force de talent, comme intuition spontanée, mais il l'était, pour ainsi parler, *malgré lui*. Tourguéniew fut l'un des premiers à reconnaître dans son jeune confrère une puissance de conception inouïe, et je lui ai entendu, à plusieurs reprises, comparer Tolstoï à un « éléphant », et cela même après la brouille qui les sépara pendant de longues années.

Ses récits militaires — *Caucase et Sébastopol*, — les nouvelles comme *le Bonheur conjugal, la Matinée d'un Gentilhomme campagnard*, témoignent de la même faculté créatrice qui atteignit son maximum dans *les Cosaques* : voilà ce qui précéda *la Guerre et la Paix* dont le succès, un peu tardif auprès du public parisien, fit connaître le nom de Tolstoï beaucoup après celui de Tourguéniew. Mais ce n'est que plus tard, quand la crise morale s'était effectuée en lui et que ses confessions, ses paraboles, ses sermons, sous les formes les plus variées, eurent envahi le public du monde entier que le *romancier* eut un regain de popularité et que l'on commença à goûter à nouveau ce qu'il y avait dans ses œuvres de fiction de plus essentiellement russe, à approfondir « les états d'âme » slave, tels que les a commentés la critique française. L'admiration pour le talent proprement dit, l'intérêt pour les personnages, les mœurs, les scènes d'intérieur et les épisodes de la guerre de 1812, ou la psychologie dont pullule *Anna Karénine*, tout cela n'entre que pour une moitié dans le sentiment du public étranger vis-à-vis de Tolstoï. Il y a cependant autre chose que le prédicateur en lui. Il y a sa profonde interprétation de la vie, absence absolue de toute pose, la sincérité et le sérieux avec

lesquels il procédait toujours dans son travail d'écrivain, jusqu'à l'époque où il devint pontife d'une nouvelle religion et ne se servit de son talent que pour faire de la propagande. Mais la sincérité de sa conviction, ses grandes idées humanitaires, l'esprit évangéliquement destructeur de tout ce que la civilisation engendra de faux, de méchant et de corrupteur à son avis, touchent et empoignent le public européen, et, peut-être aucun de ses romans précédents ne l'ont agité et fasciné autant que sa dernière œuvre, *la Résurrection*, où la thèse du sectaire passe à travers les mailles de la fiction et où le romancier cède le pas, à chaque instant, à l'« accusateur public » lançant des réquisitoires contre l'état social actuel.

Et ce que Tolstoï n'atteignit auprès du public européen qu'au dernier moment, Dostoïévsky l'a eu dès que la traduction de son roman *Crime et Châtiment* fit son apparition. L'âme slave, fouillée par ce « talent cruel », comme l'avait surnommé un critique russe, fut prise pour une révélation répondant étrangement au besoin de pénétrer par l'imagination et le sentiment troublé dans les abîmes du *moi pathologique*.

La norme, la santé morale, l'équilibre intellectuel n'avaient plus de prestige. Et l'auteur du *Crime et Châtiment* était l'homme prédestiné pour ces sortes de fictions. Dans son pays, sa personnalité puissante, ses malheurs, le long bain du condamné politique, le mal incurable dont il souffrit jusqu'à la mort lui ont fait une sorte d'auréole, malgré l'animosité qu'il avait montrée pour les idées et les agissements de la jeunesse avancée... Quelques années avant sa mort, on lui pardonna même des œuvres comme *les Possédés*, un roman dicté par la haine et le mépris de la propagande révolutionnaire.

Le public européen s'éprit de lui principalement parce qu'il trouva dans ses romans une imagination, hantée par des images de la décomposition psychologique du « moi », par les paroxysmes de mysticité et de pitié, des analyses d'âmes d'une audace farouche et souvent d'une virtuosité tant soit peu épileptique.

Et c'est ici le moment de poser la question : l'auteur de *Crime et châtiment* et des *Frères Karamazoff* est-il le vrai représentant de ce que le roman russe, dans son évolution, avait créé de typique et de profondément national ? Les œuvres de sa dernière manière sont-elles de ce « granit » primitif dont parle Taine dans ses écrits ? Donnent-elles la grande moyenne de la psychologie du Russe, les étapes du développement intellectuel et moral que traversa la société de mon pays pendant un demi-siècle ?

Il serait audacieux de donner à cela une réponse affirmative. Nous avons affaire ici à une personnalité littéraire qui, dans aucun pays, ne représenterait la *grande moyenne*, pas même en Russie où les contrastes de culture entre les classes sociales, la religiosité intense du peuple, son esprit conservateur et ses ténèbres intellectuelles, avec — d'un autre côté — les mouvements intenses qui ont travaillé, pendant un demi-siècle, la société instruite, la jeunesse des diverses générations surtout — n'excluent pas la présence d'un certain *fond* beaucoup plus normal, plus sain, plus apte à la croissance progressive de la nation, prise dans son ensemble.

Si l'âme russe n'était que le réceptacle des phénomènes pathologiques dont les romans de Dostoïewsky regorgent, cette croissance serait impossible.

Ceci est une considération générale. Mais il y a pour nous un autre point de vue plus important, dans une étude qui traite de l'évolution du roman russe. Eh bien, dans cette évolution, l'œuvre de Dostoïewsky si vous en défalquez un livre d'observation exacte et d'une grande valeur morale : *Souvenirs de la maison des morts*, ne vous apparaîtra-t-elle pas plutôt comme un *incident*, une *excroissance*, nourrie par un talent et un naturel trop individualistes, quelque chose d'en dehors du cadre qui contient le grand tableau de la création artiste, dont les éléments furent pris, non dans les états d'âme exclusifs, dans la mêlée des passions désordonnées, d'idées fantasques et de mysticisme maladif, mais au cœur même de la nation ? Certes, nous n'irons pas jusqu'à répéter la définition que l'un de mes confrères de Paris donnait à une œuvre comme *Crime et Châtiment* : c'est, disait-il, du Gaboriau slave ; mais nous n'hésiterions pas à désigner l'influence que les thèmes et le coloris du roman français, vers 1840, ont transpirée dans ce goût de Dostoïewsky pour les complications de drames à base criminelle.

Dans l'œuvre de Tolstoï, au contraire, c'est avant tout le *granit primitif* qui se fait sentir à travers toutes les parties de son œuvre. C'est bien ici qu'il faut chercher cette *âme slavo-russe* sous tous ses aspects, à tous les degrés de culture intellectuelle et de hiérarchie sociale. Rien d'excessif, rien de neurasthénique, rien d'exclusivement subjectif dans cette immense épopée de faits et gestes du peuple russe, pris dans son ensemble, qui respire la force et la santé.

Je fais, en ce moment, le départ entre Tolstoï le romancier de la première manière surtout, et Tolstoï le pontife ; mais dans la religion elle-même dont il s'est fait le grand prédicateur, il n'y a au fond que la réalisation d'un rêve humanitaire. Dès son premier écrit, il y avait déjà en lui le chercheur de la lumière qui lui donnerait le repos moral. Ça, c'est foncièrement russe, mais ce n'est pas maladif. La religion de Tolstoï est une œuvre de *raison* et non de mysticité désordonnée. Si l'on voulait lui appliquer une formule philosophique : c'est de l'*hédonisme*, si vous voulez de l'*épicurisme* chrétien ; une doctrine de confort altruiste où le raisonnement prédomine. On sent, dans cette doctrine, le grand russe typique, l'esprit national qui s'était révélé avant Tolstoï, dans nos sectes rationalistes. Je n'ai qu'à citer Sioutaïew, ce moujik de la province de Tver, qui fut l'un des inspireurs de Tolstoï dans sa longue évolution morale. Les *douchobors* ont, avant lui, élaboré la doctrine de la « non-résistance au méchant » (pas au *mal*, comme on le répète partout, puisque le texte grec de l'Évangile contient les mots : τῷ πονηρῷ) et la négation de tout ce que l'État demande à ses sujets de contraire à l'amour pour son prochain.

Tolstoï reste, dans l'évolution du roman russe, le plus robuste échelon qui clôt la période de pondération créatrice effectuée par notre littérature, pendant le second tiers du XIX^e siècle.

Je n'ai esquissé qu'à grands traits le tableau de cette période sans reculer à la période avant *Oïnéguine*, à partir de Karamzine qui, épris de

la sentimentalité de Richardson, ébaucha nos premières nouvelles de ce genre dont *la Pauvre Lise* est un échantillon typique.

De Pouchkine à Tolstoï, l'œuvre exquise de Tourguéniew occupe la place centrale. C'est lui qui nous lie le plus avec la littérature universelle. Tout en restant, durant sa longue carrière, au service du progrès de son pays, en le soutenant de son mieux comme interprète des plus nobles aspirations d'une minorité d'élite, il gardait intact le culte de la civilisation européenne; il s'était imbu, dès sa jeunesse, des idées philosophiques allemandes, puis des vues généreuses sur la rénovation sociale qui ont eu leur éclosion en France. Ami de Herzen, solidaire avec tout ce que la Russie comptait de distingué dans le camp libéral, il se fit d'abord l'interprète de l'âme moujik dans ses *Récits d'un chasseur*. La légende, répétée un peu partout, veut faire de lui le principal promoteur de l'émancipation des serfs en Russie. C'est là un beau titre, assurément, mais notre Tourguéniew est cher aux lettrés de tout pays, à part l'élévation de ses idées, par le côté artiste de son œuvre. C'est lui qui, avant Dostoïewsky et Tolstoï, a su pénétrer dans l'âme de ses compatriotes de toutes les classes, dépeindre la femme russe, la mondaine et la femme du peuple, les vieux et les jeunes, les gentilshommes campagnards et les ratés des grandes villes. C'est lui surtout qui excella dans la peinture de nos *intellectuels*, à commencer par les adeptes de la philosophie hégélienne des années trente, jusqu'aux jeunes conspirateurs politiques qu'il portraicturait dans sa dernière œuvre importante, — *les Terres vierges*.

Oui, c'était un *intellectuel*, dans la plénitude du mot, un de ces rares hommes de lettres, chez qui le talent intuitif est toujours guidé par une grande sagacité d'esprit, par une instruction de haute volée.

Mon programme se borne ainsi à la période de notre littérature qui précède la *Sturm und Drang-Periode* russe, c'est-à-dire les *années soixante*. Mais j'ai cru rester dans mon droit en vous parlant des œuvres de Tolstoï, de Dostoïewsky et de Tourguéniew qui dépassèrent cette limite, parce que ces trois écrivains russes appartenaient déjà à la période fixée par moi.

Quant à la génération qui leur succéda, je m'abstiendrai, dans cette causerie, d'en parler, même en traits généraux. Il y a deux raisons à cela : d'abord le manque de perspective, et puis ma qualité de romancier qui depuis quarante ans se tient sur la brèche. Mes appréciations ne seraient pas, peut-être, d'une objectivité voulue et me placeraient souvent dans une situation délicate à l'égard de mes plus proches confrères.

Il y a aussi la jeunesse de la dernière heure. La réserve que je me suis imposée tout à l'heure est également valable à leur égard. Je lis dans un gros volume traitant de la littérature russe, depuis ses origines, y compris le roman, et paru récemment à Paris, comme quoi les jeunes qui se sont signalés vers la clôture du siècle ont ravalé le roman russe à la production éphémère et émiettée de conteurs sans idées et d'amuseurs de second ordre ! Je n'ai pas qualité suffisante pour défendre mes jeunes confrères ; mais je me permettrai de citer le nom d'un d'eux dont le talent est unanimement reconnu, M. Antoine Tchekow, que l'on pourrait

sans danger aucun, mettre, sinon au-dessus, du moins à côté des jeunes romanciers de Paris, les plus goûtés du public.

Les grands talents s'épanouissent à une certaine époque. C'est un bonheur; ce sont eux qui donnent l'impulsion, et c'est aux jeunes à rester dans la bonne voie. Si cette voie — pour le roman russe — est celle de la reproduction sincère et vibrante de la vie, sans pose, sans tomber dans l'exagération et sans flatter les goûts malsains du public, — plusieurs des jeunes la suivent, en restant plus ou moins fidèles à la tradition léguée par les Pouchkine, les Tourguéniew et les Tolstoï.

Je vous parlais, au début de cette causerie, de l'« invasion pacifique » du roman russe à l'étranger. Les Allemands et les Anglais gardent, jusqu'à présent, leur attitude sympathique vis-à-vis de nos grands romanciers; pour ce qui est de Paris, vous n'ignorez pas qu'il s'est produit un revirement dans la critique parisienne ou plutôt au camp des subjectivistes, dans le genre de M. J. Lemaître et consorts, qui s'étaient depuis enrôlés comme chefs de file de la bande nationaliste. Pour eux chaque invasion étrangère, la plus inoffensive, est une calamité. Des voix s'étaient élevées, depuis longtemps déjà, contre l'engouement pour les Moscovites et les Scandinaves. La littérature française doit être aux Français! Tel est le cri d'alarme, et je lis, dans un article intitulé *les Écrivains et la Nation* (épigraphes sur la statue d'A. Daudet), où l'auteur parle exclusivement de ce romancier, — qui fut, du vivant de Tourguéniew son admirateur — les lignes suivantes :

« Je remarque aussi, dit-il, en terminant l'article, que de plus en plus le cosmopolitisme l'effrayait, que ces écrivains du Nord, *grands amasseurs de brouillards et de nuages*, n'étaient pas de son goût, qu'il en tenait pour la clarté toujours, et que cette *pitié russe* elle-même l'agaçait, qui est limitée aux scélérats, aux prostituées ou aux gueux, et refuse, pour flatter le peuple, de plaindre les malheureux, dès qu'ils ont 3.000 francs de rente. »

Voilà la juste appréciation de l'âme slave! La pitié russe excluant tous ceux qui possèdent au-dessus de 4.200 roubles de revenu fixe!

Pour énoncer une vérité pareille, surtout si ce nationaliste farouche a lu les œuvres de nos grands romanciers, il n'est nullement besoin d'être un intellectuel. Pour des juges de cette force un intellectuel est un terme de haine et de mépris. Et nous savons que Tourguéniew l'était par excellence; Tolstoï l'est dans chaque ligne qu'il publie, même comme prédicateur, servant la cause de la rénovation morale de son peuple et de l'univers entier.

C'est l'*intelligence* du pays qui s'est manifestée dans le roman russe le long de son évolution; — comme idées, comme aspirations à la justice sociale, comme écriture artiste, comme procédés d'évocation créatrice — qu'il avait en commun avec toutes les grandes littératures de l'Occident. En cela, la solidarité universelle unit tous les illustres créateurs de ce monde de fiction qui souvent nous guide et nous soulage dans la cruelle lutte pour la vie.

P. BOBORYKINE.

Bruxelles, 21 mai 1900.

En Chine :

BOXERS & SOCIÉTÉS SECRÈTES

Le premier devoir d'un citoyen est
d'aimer sa patrie.

BLANQUI.

On voit bien que cette étude, si courte pour son sujet, est provoquée par les affaires de Chine à l'heure présente; mais cette révolte du Nord du Céleste Empire, si grandes ou si petites qu'en puissent être les conséquences, n'est qu'un passage fugace de l'histoire de la Chine, et qu'un incident à peine notable des longs cycles de l'humanité jaune. J'ai essayé de dégager cette étude des anxiétés et des passions du jour : j'aurais voulu pouvoir lui donner la généralité et l'ampleur que possèdent elles-mêmes les causes antiques et profondes de la révolution sanglante d'aujourd'hui. Dans l'univers entier, les mêmes principes engendrent les mêmes corollaires; les mêmes ambitions, les mêmes amours, les mêmes haines agitent le cœur des hommes énergiques et généreux dans toutes les races. C'est pourquoi, afin d'indiquer que rien n'est imprévu dans les catastrophes mêmes les plus subites, et que les mêmes instincts sociaux régissent l'humanité tout entière, j'ai mis ce court travail sous l'égide d'une phrase célèbre, rendant ainsi hommage à un homme, qui, pauvre et intègre, végéta dans les prisons et mourut pour ses idées, tandis que, aujourd'hui, ses indignes successeurs en vivent et s'en font des rentes, des fonctions et des portefeuilles.

Les nations qui ont une longue histoire, et celle de la Chine dure depuis plus de cinq mille années, ont dû, pour affirmer aussi longtemps leur vitalité, s'appuyer sur un principe d'essence immuable, qui leur communiquait d'autant plus de vigueur qu'il était lui-même plus général, plus universel, et, partant, plus facilement et plus souvent applicable. Dans les races aryennes, ce principe est presque toujours le principe religieux, ou le principe patriotique et national. Dans la race jaune (six cents millions d'habitants, dont la Chine comprend aujourd'hui encore les cinq dixièmes) c'est le *GÉN*, ou *principe de solidarité*. Ce principe est enseigné, dès l'origine de la race, par ceux qui sont restés les éducateurs, et qui, très probablement, furent contemporains de ce cycle humain étonnant, mais historique, qui fut le *Ram*, et que les poètes des races latines surnommèrent *l'âge d'or*.

Ce *Gén*, ou sentiment de la race et du sol, tient lieu de patriotisme,

sentiment national et plus particulariste. Il comprend, outre le sentiment de la solidarité entre individus (sentiment dont le Chinois pousse la pratique jusqu'aux limites les plus extrêmes), le sentiment de l'indépendance de la race, et de son hégémonie sur le sol qu'elle a fait sien par une longue habitation, par le travail et par la culture. Je ne peux m'étendre longuement sur ces conceptions et sur leurs applications, et suis obligé de me référer à l'*Idée de Patrie en Asie Orientale*, étude parue, en 1893, dans la *Revue Socialiste*. Je veux seulement rappeler que cette solidarité est la cause première de tout le rouage social et la cause profonde, mais certaine, de la quasi-immortalité de l'État chinois. Et je rappelle, sans vouloir ni pouvoir répéter tous les textes, collationnés dans cette étude, que cette loi de solidarité, énoncée il y a cinquante siècles, a reçu sa consécration dans les écrits des deux grands réformateurs de la Chine, Laotseu et Confucius, lesquels furent tous deux de véritables communistes, en considérant les princes comme des dépositaires temporaires de la volonté du peuple consentant, et comme les gardiens responsables de sa tranquillité et de son bonheur.

Ceci posé, nous remarquons que, depuis trois siècles, le *Gén* chinois a subi trois séries d'injures, contre lesquelles, jusqu'à présent, il n'avait pas ouvertement réagi : 1° l'établissement de cultes religieux étrangers, et contradictoires de son *Culte des Ancêtres*, seule religion traditionnelle que le Chinois pratique ; 2° l'établissement, à Péking, d'une dynastie tartare-mandchoue, c'est-à-dire de sang étranger, et intrusion, dans le fonctionnarisme communiste de la Chine agricole, de mandarins de la race conquérante, usurpateurs des droits populaires et voleurs de l'épargne publique ; 3° et, récemment enfin, l'établissement, très souvent inique, toujours sanglant, des puissances de race blanche sur des points du sol que la race chinoise considère comme sien depuis des siècles, et qu'elle a certes fait sien par une occupation et un travail continus.

La race chinoise s'est donc trouvée légalement désarmée devant les injures extérieures, puisque l'injure suprême était celle que lui avaient faite les conquérants mandchoux, devenus aujourd'hui ses maîtres, et qu'elle ne pouvait pas trouver en eux les défenseurs et les vengeurs nécessaires. Or, un peuple, qui n'est pas défendu par les conducteurs qu'il s'est donnés ou qui s'imposèrent à lui, sait toujours se défendre lui-même ; la race chinoise n'avait qu'à faire passer au plan politique son principe traditionnel de solidarité. Elle n'y manqua pas.

Voyons comment elle sut s'y prendre.

Je l'écrivais déjà il y a dix années : « La seule arme dont usent les Chinois est la Société secrète ; et c'est bien là la défense d'une race contre d'autres races. Là gît la défense suprême des Jaunes attaqués dans leur développement et dans leur entité. Cette force aujourd'hui est occulte ; avec les circonstances elle saurait surgir, fatale, irrésistible. Et je n'en souhaite l'épreuve à personne. »

Les Sociétés secrètes en Chine eurent, dès l'abord, la mission de conserver intacte, parmi tant de siècles d'autocratie et de fonctionnarisme tyranniques, la tradition égalitaire et communiste de Laotseu ; de ses disciples et de ses commentateurs : c'étaient, au commence-

ment, des Sociétés théoriques, contemplatives, mystiques et absolument secrètes et mystérieuses. Elles s'occupaient aussi de toutes les sciences hypnotiques et de tous les dynamismes psychiques dont l'Europe actuellement s'émerveille; il y avait des traditions pour les initiés; il y avait des hiérarchies pour les maîtres et les expérimentateurs. Tout cela agissait dans l'ombre et pacifiquement.

Quand la race chinoise, blessée au plus profond d'elle-même, chercha en soi un réconfort pour le présent et un espoir pour l'avenir, quand il s'agit de sauvegarder le *gên* outragé et de le rétablir en son intégrité première, la race immédiatement se tourna vers les Sociétés déjà organisées, qui avaient conservé toutes les traditions primitives, et qui offraient aux mécontents l'avantage singulier d'avoir des cadres expérimentés et inconnus. Du jour précis où ces Sociétés s'ouvrirent à l'activité des politiques, elles furent, et cela traditionnellement, communistes contre les dynasties, chinoises contre les étrangers. De collèges restreints qu'elles étaient, où on enseignait *le Vrai* avec une impuissante pitié pour les suppôts, triomphants de l'erreur, elles devinrent des Associations redoutables, où amours et haines, mis en commun, s'exacerbaient de leur contact, et où entrèrent, à côté des savants rigides et pacifiques, des hommes énergiques et ardents, prêts à tout oser, pour rendre au peuple le bonheur perdu, et pour restituer à la race l'hégémonie en péril.

*
* *

Le nombre des Sociétés secrètes en Chine paraît infini, d'après les noms divers qu'elles prennent, et surtout qu'on leur donne. Au hasard je cite les plus connues : le Lys blanc, le Nénufar, les Longs Couteaux, la Griffe, le véritable Ancêtre, la Triade, l'Universelle Harmonie, etc., etc. Toutes ces Sociétés, sectes, branches, peuvent se rattacher à deux groupes, parfaitement distincts quant à leurs buts, leurs moyens et leur situation géographique, et ne se rapprochant que dans leur haine commune des Étrangers.

1° Les Sociétés du Nord de la Chine, qui ont pour but le maintien de la dynastie mandchoue actuelle, qui désirent le *statu quo* territorial et social, et qui maintiennent le *gên* entre tous les Chinois, même ceux qui ont quitté le sol Asiatique. Ces Sociétés s'étendent bien sur tout l'Empire : mais elles ont, dans les provinces du nord, leurs rouages et leurs chefs; d'ailleurs, il est peu de Chinois de race pure (sud) qui consentiraient au serment de « protéger » les dynasties : c'est plutôt affaire aux Mandchous, aux métissés et à tous les Chinois du nord, qui, voisins de Péking, ont pu jouir des faveurs de la dynastie actuelle.

On remarquera que, bien que la « protection » de la dynastie et le maintien de l'intégrité de l'Empire puissent contraindre les membres des Sociétés septentrionales à des coups de force et à des actions de guerre, on remarquera que leur programme semble pacifique, exempt de violence, et pivote sur la « solidarité morale » des Jaunes. En conséquence, ces Sociétés conservent l'apparence philosophique des anciennes réunions taoïstes et confucéennes, et il faut leur rapporter

tous les groupes et toutes les branches qui portent des désignations mystiques ou philosophiques.

2° Les Sociétés du sud de la Chine, qui ont pour but la restauration de l'hégémonie chinoise, et la dispersion de tous les *étrangers non commerçants*, à commencer par les envahisseurs blancs et à finir par les envahisseurs d'autres couleurs, c'est-à-dire par la dynastie elle-même. Les Chinois du sud, dont le sang est pur de tout mélange, n'ont pas encore accepté la conquête mandchoue; ils souffrent encore, tous les jours, des exactions des gouverneurs mandchous qu'on leur envoie. Et ils n'estiment pas plus la famille impériale des Tching, qu'ils ne font des Anglais, des Français ou des Russes. Péking, la capitale du nord, n'est pour eux qu'un poste frontière, et ils rêvent au jour où, par quelques moyens que ce soit, ils rétabliront les Ming, ou quelque autre dynastie chinoise, dans Singanfou, la vieille capitale jaune illustrée par tant de souverains bienfaisants et glorieux. On voit comme le but de ces Sociétés est immédiat et dans le domaine de l'action, et comment on peut tout avoir à craindre de leur effervescence. Il faut leur rapporter tous les groupes qui n'ont pas de nom ni surnom philosophiques.

De plus, et pour dire ici une chose qui nulle part encore n'a été dite, les Sociétés secrètes ne pullulent pas, mais leurs surnoms pullulent. Quand un certain nombre de membres d'une Société ont été choisis pour atteindre un but marqué ou pour accomplir une action politique, le groupe ainsi formé prend une dénomination nouvelle, qui naît et qui disparaît avec l'objet de ses efforts. Ainsi les ressources et la force des nouveaux groupes demeurent inconnues aux non-initiés; et, de plus, les Sociétés mêmes d'où ils sortent ne portent pas la responsabilité de leurs actes ou de leurs succès.

Nous le disons franchement : sur tout le Céleste Empire, il n'y a que deux Sociétés secrètes : l'une, à principes, confucéens, mutualistes, ethniques et traditionnels, au nord; l'autre, à principes taoïstes, communistes et révolutionnaires, au sud. La première est le thiendianhien (litt. : Ciel-terre-homme), ou la triade. La seconde est le Bachlien, ou Nénufar blanc. C'est du Bachlien que dépendent les *Lys* de toutes couleurs et les *Couteaux* de toute forme. C'est le Bachlien, qui, sous le nom de San-Ho, forma cette mémorable insurrection des Taïping, qu'il ne fallut pas moins de onze années pour réduire; c'est le Bachlien, qui, avec ses propres moyens, défendit le Tonkin contre les Français, et qui défend Formose contre les Japonais; c'est le Bachlien qui suscita le « parti des réformes », et Luu vinhphuoc et Kang yu-mei, dont on sait les tragiques odyssées.

C'est le Thiendianhien, qui a fondé, hors de l'Empire Chinois, la fameuse Société de la *Griffe*, qui étend sa puissance mystérieuse sur tous les Chinois d'Amérique, de Ceylan, de Singapore et de l'Australie. C'est du Thiendianhien que vient de se détacher le rameau des « Boxers », organisation fugitive et temporaire, qui ne doit sa célébrité qu'au rôle qui lui fut échu d'allumer le premier brandon de l'incendie jaune, et dont il faut bien aussi dire quelques mots rapides.

* *

La Société des Kiaotze, ou de l'Universelle Harmonie (improprement appelée *Boxer* par des Européens mal au courant), est issue directement du Thiendianhien (Ciel-terre homme — ou Triade — ou véritable Ancêtre), dont elle forme une avant-garde guerrière, il y a environ deux ans. Au commencement de 1899, M. Paul Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, a été, dans son voyage à Yun-Nansen, attaqué par un « parti boxer », dont il a signalé l'existence et les excès à la métropole. Il va sans dire que M. Delcassé n'a répondu que par le silence à un homme qui allait faire « des affaires », et que M. de Lanesan ne reprochait aux Boxers que de n'avoir pas terminé leur besogne sur un de ses successeurs trop heureux. Les Boxers ont été embrigadés pour répondre, par des actes de répression pratique, aux tentatives expansives des Européens, tant dans les zones commerciales que dans les territoires arbitrairement envahis. Tout membre du Thiendianhien, — et ceci est à retenir, — peut, à un moment donné, être requis de faire partie des Boxers.

Or tout Chinois peut faire partie du Thiendianhien : en principe, tout Chinois qui quitte, pour quelques mois seulement, le sol national, s'affilie au Thiendianhien ; *en réalité, il y a plus de Chinois membres de cette Société qu'il n'y a d'habitants en Europe.* Seulement tous ne sont pas capables, physiquement, de devenir des Boxers.

A quoi sont obligés les membres du Thiendianhien ? à respecter et à servir le « gèn » dans toutes ses manifestations. C'est un sentiment *défensif* ; chacun peut toutefois comprendre qu'il y a des circonstances, — et nous y sommes, — où ce sentiment défensif peut devenir *agressif*, quand il est attaqué et qu'il riposte. La communion de tous les associés dans ce sentiment est rendue obligatoire par un serment d'entrée.

Le Thiendianhien a la protection des pouvoirs constitués en Chine, en tant qu'instrument national. Il n'a pas, *en dehors de ces pouvoirs*, de chefs secrets qui constituent une hiérarchie particulière à la Société.

Mais les Associations-sœurs, qui peuvent, à un moment donné, sortir du Thiendianhien, pour un but déterminé, ont une hiérarchie, un commandement, tantôt emprunté à l'intérieur de la Société-mère, tantôt emprunté aux rouages officiels de l'Empire. C'est ce qui a lieu pour les Boxers aujourd'hui.

On ne peut sortir du Thiendianhien, quand on y a été affilié, comme, d'ailleurs, d'aucune autre Association jaune.

Le Thiendianhien, — et cela se comprend, — ne comprend que des *Chinois de naissance.*

* *

Le Bachlien est une Association infiniment plus fermée et plus difficile sur le choix de ses membres. Il faut, pour y être admis, avoir donné déjà des preuves publiques d'énergie et d'intelligence, lesquelles sont résumées et confirmées par une sorte d'*examen d'entrée*, roulant

sur les sciences politiques et psychiatriques en honneur dans la race jaune, et sur les aspirations personnelles et le degré de dévouement du candidat.

Tous les membres du Bachlien sont liés entre eux, et envers leurs chefs, par un serment d'obéissance, qu'ils ne peuvent dénoncer en aucune circonstance.

Ce serment les contraint immédiatement à obéir à des chefs qu'ils ne connaissent pas tous, dans tous les ACTES POLITIQUES que ceux-ci pourront leur ordonner.

Le Bachlien possède, en dehors des réunions temporaires et des enseignements publics et particuliers de sa doctrine, une hiérarchie complète et très active, une administration immuable et un commandement attentif et continu.

Les chefs du Bachlien sont de trois grades : les *chefs enseignants* (les seuls qui soient connus), dont la fonction est suffisamment désignée par leur qualification ; les *chefs contemplatifs* (qui sont sédentaires, reçoivent et communiquent les ordres) ; les *chefs errants*, au sommet de la hiérarchie, qui sont chacun une émanation du pouvoir suprême et qui, par leur réunion présidée par l'un d'entre eux, forment le pouvoir suprême de la Société. Ce conseil suprême, en temps grave, délègue à l'un de ses membres un *pouvoir matériel et militaire absolu*. Et c'est ce délégué qui devient le chef auquel tout le monde, du haut en bas de l'échelle, doit une obéissance passive. Luu vinhphuoc a joué longtemps ce rôle.

Il n'y a pas besoin d'être Jaune ni Chinois pour entrer dans le Bachlien. Il suffit d'avoir des sentiments *pan-chinois*, de promettre de les conserver et de les faire valoir, et de savoir tenir sa promesse. En circonstances graves, tous les membres du Thiendianhien et de toutes les Sociétés secrètes chinoises sont dirigés par l'état-major du Bachlien, qui devient la seule puissance occulte, — et véritablement la toute-puissance de l'Empire du Milieu.

On voit, sans d'autres détails, que le Bachlien est à la Chine ce qu'est à l'Inde cette Société mystérieuse, issue des Thugs, si redoutée des Anglais, et qui n'est officiellement connue, en Europe et ailleurs, que par ses initiales : H. B. of L.

*
* * *

En temps ordinaire, les Sociétés-mères dont nous venons de parler constituent pour le Chinois le *refugium* intangible, où ils conservent leurs traditions et leurs amours et leurs haines sociales à l'abri des mandarins et des étrangers.

Dans les temps troublés, les chefs immédiatement se rassemblent, soit dans des villages éloignés et sans communications, soit même dans les bois. Les forêts inextricables du Rungday ont, pendant deux années, servi de lieu de rassemblement aux chefs, — inconnus même encore aujourd'hui, — qui conduisirent, contre les troupes françaises, la révolte des nationaux indo-chinois. Ce sont de ces centres ignorés que partent les mots d'ordre, transmis à travers tout l'Empire, et que

sont communiqués les plans de campagne, de résistance et d'attaque. C'est d'un village de la pauvre région du Kouang-Si nord que partirent les instructions Taïping, qui tinrent onze années en échec la Chine et l'Angleterre elle-même.

C'est à une sourde, mais bientôt éclatante révolution analogue que nous assistons aujourd'hui. D'autres en disent les causes politiques dernières et les vicissitudes. Mais il faut être convaincu que les causes premières et profondes remontent bien en-deçà des événements actuels et dépassent les courtes vues des diplomates de profession. Ceux-ci, élevés en de séculaires traditions et dans d'étroits principes, connaissent bien les rouages politiques chinois, auxquels leur métier les expose souvent; mais ils ignorent tout du peuple, de ses colères nationales et sociales; et, le jour où ils les connaîtront à leurs effets, ils ne sauront que les méjuger et, par suite, que donner des conseils insuffisants et incertains.

La Chine aujourd'hui, pour se défendre, fait appel à la force, et la vigueur et l'imprévu de sa *riposte* fait croire, aux esprits ignorants ou mal disposés, *qu'elle attaque*. C'est absolument faux, et nous le savons bien. Et nous ne trouvons une excuse aux sanglantes complications où l'avidité et l'outrecuidance européennes se sont laissé entraîner que dans la tradition et la si originale cruauté avec laquelle la Chine se défend et ignore volontairement nos fictions diplomatiques et internationales.

Mais la force seule peut être opposée à la force, à moins que, — rêve irréalisable et presque fou, — il ne se trouvât, chez les Blancs ou chez les Jaunes, un conducteur de peuples capable de recréer immédiatement la paix, dans l'avantage universel d'une accession raisonnable de la race chinoise aux progrès matériels qu'elle cherche et que lui interdit sa dynastie épouvantée. Et encore ne serait-il pas certain que les puissances européennes acceptassent une solution heureuse et pacifique, qui interdirait toute chance à leurs ambitions conquérantes.

Nous sommes donc réduits à cette seule conjoncture d'une guerre plus ou moins rapide et sanglante, ou cachée et hypocrite. Les Sociétés secrètes chinoises sont bien organisées pour soutenir l'une ou l'autre. Combien de temps durera leur résistance effective? Un prophète lui-même hésiterait, et l'historien se récuse. Mais il faut se rappeler que la Chine a, — sur ses ennemis, — l'avantage immense et triple d'une organisation occulte, d'une défense de son propre territoire et d'une innombrable population.

Et, dussions-nous être traités au plus mal, et tout en regrettant les excès que la guerre amène avec elle, des deux côtés des belligérants, il nous est impossible, en terminant, de nous associer entièrement à la réprobation méprisante et à l'indignation vertueuse que l'innocente Europe témoigne à ces misérables, capables de défendre, contre l'hypocrite invasion étrangère, leur sol, leurs familles et leurs dieux. Immobilisés dans la civilisation du xv^e siècle, ils nous combattent par les moyens que nous employâmes nous-mêmes pendant tant de siècles. Leurs bourreaux ne sont pas plus habiles ni plus féconds en ressources que les « questionnaires » de nos Parlements; et ils n'ont pas encore exterminé autant de plénipotentiaires qu'en firent les Allemands de Rastadt en 1796.

Et, enfin, ils ne se répandent pas hors de chez eux. Ils mutilent et massacrent, mais seulement leurs envahisseurs ; et ils ont ainsi une excuse que n'ont pas ces derniers. Songeons, avant de les juger, à ce que nous eussions fait envers les soldats, les ingénieurs et les bonzes chinois qui seraient venus se conduire à Paris et à Berlin comme les soldats, les ingénieurs et les propagandistes européens se conduisirent à Péking, à Kiaotcheou et ailleurs ; et, en supputant nos propres faiblesses, sachons excuser les colères d'autrui. Pas autrement ne se conduisirent les Espagnols défendant leur sol contre la furie napoléonienne. Et, s'il y a un palliatif à verser le sang humain, considérons que c'est en état de légitime défense. Un peuple est maître sur son sol, comme le charbonnier est maître chez lui. Et quand les motifs, pour lesquels on le vient troubler, sont aussi vils que ceux pour lesquels l'Europe a envahi la Chine depuis un demi-siècle, on est tout près de l'absolution pour ceux-là qui, par n'importe quel moyen, *défendent leur patrie* et remplissent ainsi le *premier devoir* imposé par la nature humaine.

ALBERT DE POUVOURVILLE.

L'EXTENSION

DE L'HORIZON MENTAL⁽¹⁾

Les perfectionnements de l'outillage, réalisés au XIX^e siècle, ont accéléré la transmission des idées encore plus que le transport des hommes et des marchandises. Le télégraphe est un révolutionnaire plus grand que le chemin de fer et le bateau à vapeur. Grâce au télégraphe, les grands centres, les plus éloignés les uns des autres, communiquent entre eux en moins de vingt-quatre heures. Les journaux du matin, à Londres, contiennent des dépêches de la veille venant de Melbourne, de Shanghai, du Cap et de Buenos-Ayres.

Avant le télégraphe, le rayon de vingt-quatre heures correspondait à une distance de 528 kilomètres tout au plus (2). On peut donc dire que l'électricité a comme placé tous les grands centres urbains du globe à une distance égale à celle qui séparait Paris de Lyon, au commencement du XIX^e siècle. Aujourd'hui une nouvelle peut arriver plus vite des antipodes qu'elle n'arrivait d'Ostie à Rome, à l'époque d'Auguste. Encore en 1793, la nouvelle de la mort de Marie-Antoinette mit neuf jours pour parvenir à Vienne.

Bientôt cependant le télégraphe lui-même va devenir une vieillerie démodée. Un réseau téléphonique couvrira le globe et l'on pourra causer de Londres à Calcutta (3). Au XVIII^e siècle, il fallait parfois un an entier pour opérer un échange d'idées entre ces deux villes. Avec le téléphone il ne faudra que deux secondes, c'est-à-dire 15.725.000 fois moins de temps! Quelle folie de croire que cette accélération colossale de la transmission des pensées pourra ne pas amener un changement radical dans les relations humaines! Mais le téléphone, non plus, n'est pas le dernier mot. On parle d'un nouvel instrument, le téléphote, qui permettra de *voir* au loin. Alors un journal, placé sur un pupitre à

(1) Extrait de *la Fédération de l'Europe*, par J. Novicow, volume sous presse.

(2) En calculant à 22 kilomètres par heure, vitesse maximum des malles-postes.

(3) Actuellement la plus longue communication téléphonique établie, à notre connaissance, est entre Little Rock, dans l'Arkansas, et Boston. La distance entre ces deux points est de 3.057 kilomètres, soit 342 kilomètres de plus qu'entre Saint-Petersbourg et Paris.

New-York, pourra être lu par un individu installé dans son fauteuil à Paris. On a annoncé plusieurs fois déjà que le téléphote était un fait accompli. Dans tous les cas, s'il ne l'est pas encore, il le sera bientôt. Très certainement les progrès de l'électricité seront plus considérables au xx^e siècle qu'ils ne l'ont été au xix^e, parce que les progrès techniques vont toujours en s'accéléralant. Rien ne semble pouvoir mettre un terme à l'esprit d'invention de l'homme. Déjà maintenant les principaux points du globe sont en communication les uns avec les autres ; mais, dans un avenir peu éloigné, ces communications seront encore infiniment plus nombreuses et plus rapides.

En même temps que le télégraphe et le téléphone, les progrès de l'imprimerie contribuent à répandre dans les masses les informations les plus circonstanciées. Encore au commencement du xix^e siècle, les presses à la main ne tiraient guère plus de 450 exemplaires à l'heure. Actuellement, les presses rotatives en tirent jusqu'à 70.000 dans le même laps de temps. Et on parle maintenant d'impressions au moyen de rayons Röntgen qui seront aux presses rotatives ce que celles-ci sont aux anciennes presses à la main. Encore ici on ne peut assigner aucune limite à l'accéléralation. Nous l'avons dit dans un autre ouvrage, la presse est comme le sixième sens de l'homme, celui de l'ubiquité. L'individu qui lit son journal le matin fait comme une tournée d'inspection sur le globe entier. Or le nombre des individus, lisant un journal chaque matin, va tous les jours en augmentant et par suite de l'instruction, qui se répand de plus en plus, et par suite des progrès de l'outillage, qui permettent de vendre le journal à un prix plus réduit. Des feuilles fort bien rédigées ne coûtent guère plus d'un sou. Déjà on a même inauguré, dans plusieurs grandes villes européennes, des journaux gratuits, payés sur le revenu des annonces, qui donnent des informations très suffisantes pour le grand public. Le temps n'est pas loin où la lecture quotidienne du journal deviendra un fait presque universel. Or on comprendra qu'une humanité, pourvue du sens de l'ubiquité sera bien différente d'une humanité plongée dans les ténèbres les plus épaisses. Des millions et des millions d'hommes, autrefois, ne savaient pas ce qui se passait hors de leur village et ne se représentaient même pas bien clairement ce qu'il pouvait y avoir au-delà. Combien les destinées de notre espèce seront différentes quand *tous* les hommes sauront ce qui se fait sur le globe entier !

Une autre invention merveilleuse, qui contribue à nous donner des renseignements positifs sur tous les pays de la terre, est la photographie. Elle est comme un œil supplémentaire qui ne trompe jamais et n'oublie rien parce qu'il possède le privilège admirable de conserver les images pendant des dizaines d'années. Avec les photographies instantanées, surtout, nous posséderons une série de documents sur les actions de nos semblables qui seront d'une précision absolue. La photographie ne connaît ni passions politiques ni mensonge. Elle donne des renseignements d'une impartialité complète et, par cela, elle contribue, sans aucun doute, à unir les peuples. Elle est un contre-poison qui combat les maux causés par les imperfections humaines.

Parallèlement à la photographie et à l'imprimerie, on a perfectionné

tous les autres procédés graphiques. Les héliogravures et les cartes de géographie sont devenues maintenant d'un bon marché si extrême qu'elles descendent jusque dans les couches les plus pauvres de la population. Bientôt les individus qui n'auront jamais vu un planisphère et qui ne se représenteront, en aucune façon, les mers et les continents de notre planète deviendront extrêmement rares.

En résumé, quand on pourra causer directement avec les antipodes, quand tous les hommes liront un journal, quand ils auront tous présente à l'esprit l'image du globe entier, n'est-il pas évident que l'humanité formera une seule unité vitale? Il en sera nécessairement ainsi, parce que les hommes éprouveront tous en même temps les mêmes impressions.

Or l'ubiquité mentale est un fait nouveau. C'est une révolution d'une importance colossale. Il y a cent ans à peine, l'imagination la plus extravagante n'aurait pas pu se représenter ce qui s'est accompli. Notre ubiquité vient de nos connaissances scientifiques et des progrès de l'outillage. Or l'influence de l'outillage sur la marche des événements historiques et sur l'organisation de la société n'a pas encore été estimée à sa juste valeur, comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler ailleurs. « Supposez, dit M. A. Fouillée(1), que la poudre à canon et l'imprimerie eussent été déjà inventées au temps des Romains... la face de l'antiquité et du monde moderne eût été changée, et il n'y aurait pas eu sans doute de vrai moyen âge. Les barbares, malgré leurs beaux crânes longs eussent trouvé à qui parler et, s'ils s'étaient établis dans une contrée, les livres les eussent élevés bientôt à un niveau supérieur. » S'il eût donc suffi de deux seules inventions pour empêcher le moyen âge, on peut s'imaginer quels seront les résultats de la série d'inventions merveilleuses qui ont donné à l'homme comme le don de l'ubiquité. A la longue, tout organisme finit toujours par se modeler sur son outillage. Il y a donc véritable démesure à affirmer qu'une accélération de 15.725.000 fois dans la transmission de la pensée pourra rester sans aucune conséquence sur les institutions humaines.

Très certainement les chemins de fer et les télégraphes feront un jour la fédération de l'humanité. Mais n'anticipons pas sur l'avenir et examinons ici quels sont les résultats déjà produits par ces moyens plus perfectionnés de communication.

Nous avons parlé, au chapitre précédent, de l'enchevêtrement des intérêts économiques. Mais celui des intérêts intellectuels est encore plus considérable. Parlons d'abord de la science. Il n'y a plus aujourd'hui de chimie française, anglaise ou russe (cette phrase même semble ridicule); il y a une seule chimie européenne. Aucun chimiste français ne peut se passer de savoir constamment ce qui se fait dans les autres pays. Et il ne le peut pas, sous peine de déchéance. Que serait un naturaliste italien ou russe ne connaissant pas les travaux de Darwin? Il est absolument impossible d'imaginer de notre temps un *savant* de cette espèce. Il deviendrait la risée de son entourage. Ce qui

(1) *Psychologie du peuple Français*, Paris, Alcan, 1898, p. 70.

vient d'être dit de la chimie et de la biologie peut s'appliquer aux autres sciences. Elles sont élaborées simultanément par toutes les nations européennes, et aucune d'elles ne peut se passer désormais du travail de ses voisines. Mais ces faits sont si connus que nous demandons presque pardon au lecteur de les avoir relevés ici (1).

Il en est des belles-lettres comme de la littérature scientifique. On peut dire que, sur ce terrain, aucune nation ne peut désormais se suffire à elle-même. D'abord, au point de vue purement matériel des bénéfices de la librairie, deux cinquièmes des romans de M. Zola se vendent hors de son pays. Sur chaque 100 francs que gagne cet auteur, il lui en manquerait 40, si l'Europe n'était pas si fortement internationalisée. Il aurait donc à peu près la moitié de sa fortune actuelle. Il faut reconnaître que cela diminuerait son bien-être dans une mesure fort sensible. La librairie allemande place également un grand nombre de ses publications en Russie. Beaucoup d'ouvrages importants ne pourraient absolument pas paraître en Europe s'ils n'avaient à compter que sur le marché national (2).

Mais, à part les intérêts matériels, il y a la question infiniment plus grave, des intérêts intellectuels. Dans le troisième tiers du XIX^e siècle, la littérature française a subi une forte dose d'influences scandinaves et russes. Tolstoï et Ibsen ont été presque traités de demi-dieux pendant un certain nombre d'années. Plus tôt, la littérature française avait subi l'influence de l'Allemagne et de l'Angleterre. Au XVII^e siècle, c'était l'Espagne qui exerçait son action; au XVI^e, l'Italie. Pendant que la France recevait les influences de ses voisines, son influence, à elle, se répandait au-delà de ses frontières. Au XVIII^e siècle, elle dominait entièrement. Le français était bien près de devenir l'*européen* par excellence, comme le dialecte attique était devenu autrefois le grec littéraire. Ainsi l'enchevêtrement des influences littéraires est complet. Actuellement, aucune nation ne se contente plus de ses propres produits pour ses jouissances intellectuelles. Il lui faut un apport constant de produits étrangers.

Faut-il parler des beaux-arts? Quel musée d'Europe, quel cabinet d'amateur se limite aujourd'hui aux productions nationales? Les œuvres grecques, italiennes et flamandes ne comptent-elles pas parmi les plus beaux ornements du Louvre? Inutile d'insister sur des considérations de ce genre. Les faits sont beaucoup trop patents. L'art européen tout entier (et bientôt, dans une certaine mesure, l'art japonais et indien) forme le patrimoine commun des nations civilisées.

Il faut noter, de plus, que cette tendance à l'internationalisme augmente de force tous les jours. Nous n'en voulons d'autre preuve que les

(1) « Ce qui fait la difficulté du problème bibliographique de nos jours, dit M. Funck-Brentano dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} janvier 1898 (p. 179), c'est que la production scientifique et littéraire devient de plus en plus internationale. On a vu récemment trois savants, l'un au Japon, l'autre en Allemagne, le troisième à Paris, faire presque simultanément la même découverte. »

(2) Un éditeur vénitien, M. Ongania, a publié dernièrement une magnifique monographie de l'église de Saint-Marc, qui s'est vendue 1.800 francs. L'immense majorité des exemplaires de ce splendide ouvrage a été placée hors d'Italie.

publications bilingues et trilingues qui deviennent de plus en plus nombreuses. Certes, les Français avaient beaucoup plus de sympathies pour les Allemands avant 1870 qu'après cette année fatale; cependant la publication d'une revue bilingue, allemande et française, comme *Cosmopolis*, eût été presque impossible, en 1869, tandis qu'elle a pu donner des bénéfices vingt-cinq ans plus tard.

Puisque les nations civilisées ne peuvent plus désormais se passer les unes des autres pour leurs besoins scientifiques, littéraires et artistiques, n'est-ce pas la preuve évidente que leur coalescence est devenue complète sous ce rapport? N'est-ce pas la preuve qu'elles constituent désormais une seule unité vitale?

Ce qui s'est produit pour les besoins matériels se répète pour les besoins intellectuels, mais sur une échelle encore beaucoup plus vaste. Nous avons dit que, si une sensation mettait des semaines pour arriver du doigt au cerveau, il n'y aurait pas d'organisme humain. De même, quand il fallait, autrefois, des années et puis des mois pour qu'une nouvelle parvînt de Londres à Calcutta, l'humanité ne pouvait certes pas constituer un organisme unique. Mais, à partir du moment où un individu, assis dans son cabinet à Londres, pourra converser avec un autre individu à Calcutta, les circonstances changeront du tout au tout. L'unité vitale est justement le résultat des communications rapides entre les parties. Les rapports vitaux dans l'humanité (en d'autres termes, les institutions sociales) se modèleront sur la rapidité nouvelle des communications. L'organisation qui était nécessaire quand Londres était à six mois de Calcutta ne sera plus nécessaire, ni même possible, quand ces deux villes communiqueront en quelques secondes (1).

Voilà donc un premier résultat dû au progrès de l'outillage intellectuel : la coalescence mentale des nations civilisées.

Il en est un autre, non moins important, qui pourrait être qualifié du terme d'*intellectualisation*.

Les Anciens ne connaissaient qu'une faible partie du globe. Pour eux notre planète offrait un petit nombre de points éclairés entourés de toutes parts de ténèbres épaisses. La terre leur faisait l'effet de quelque chose de sombre, de mystérieux, d'incommensurable dont il était impossible de prendre possession complète. Ils devaient éprouver un sentiment de perpétuelle terreur. En effet, il voyaient apparaître, de temps en temps, du fond des régions inconnues et inaccessibles, de terribles guerriers qui mettaient tout à feu et à sang. Les peuples devaient croire que ces contrées mystérieuses recèlent naturellement des hordes sauvages et destructrices, comme les nuages sombres recèlent la foudre. Comment imaginer, dans ces circonstances, que l'humanité entière pût former une seule unité vitale? Comment des hommes qui ne se connaissaient même pas auraient-ils pu se croire solidaires?

(1) Un petit fait pour montrer comment les institutions sont nécessairement modifiées par les progrès de l'outillage. La pratique des passeports pour l'étranger était autrefois universelle. Cette gêne inutile ne s'est plus conservée qu'en Russie, où elle soulève, d'ailleurs, des plaintes unanimes. Par quoi la suppression du passeport a-t-elle été rendue indispensable? Par l'afflux énorme des voyageurs amenés par les chemins de fer.

Grâce à l'accroissement de nos notions géographiques, l'état d'âme dans lequel ont vécu les générations antérieures a disparu sans retour.

Aujourd'hui il n'y a plus sur le globe de régions sombres et mystérieuses. Nous nous représentons toute notre planète. Nous savons, chaque matin, ce qui se passe dans chacun de ses recoins. La terre semble s'être réduite à notre échelle. Et, quand nous la comparons aux espaces intersidéraux, elle nous fait même l'effet d'un grain de poussière. Elle ne nous paraît plus incommensurable et infinie. Aussi nous n'éprouvons aucune terreur. Nous n'attendons plus avec résignation les invasions destructrices venant des régions inaccessibles et, par cela même, impossibles à prévoir et à prévenir. Nous savons désormais qu'aucune partie du globe ne recèle des hordes dont la puissance destructrice surpasse celle de nos canons. Aujourd'hui nous connaissons toutes les populations de la terre. Nous pouvons parfaitement nous représenter l'humanité entière formant une seule unité vitale. Nous comprenons très bien désormais qu'on pourrait établir un ordre régulier sur toute la surface des mers et des continents. Nous voyons qu'une union de tous les peuples, une fédération universelle, est facilement réalisable. En un mot, par suite de ses progrès intellectuels, l'humanité devient de plus en plus *consciente* de son unité. Certes, cette conscience est encore l'apanage d'une minorité ; mais, grâce aux progrès de l'instruction et de l'outillage, elle tend, de plus en plus, à appartenir à l'universalité des citoyens (1).

Pour en finir avec cet ordre de considérations, il faut relever un dernier point de vue.

La société est antérieure à l'humanité. Nos ancêtres simiens vivaient, non pas isolés, mais groupés en petites bandes. Il y a donc eu toujours un groupe social dont l'homme s'est senti être un élément constituant. Mais depuis les temps paléolithiques jusqu'à nos jours ce groupe est allé constamment en s'étendant. Composé d'abord de quelques dizaines d'individus, il forme de nos jours des nations de plusieurs dizaines de millions. L'extension de ces groupes est venue de faits matériels (communication des hommes et déplacement des produits) et de faits intellectuels. Au fur et à mesure que l'outillage se perfectionnait et les connaissances s'accroissaient, l'horizon mental des individus s'élargissait et, parallèlement, s'agrandissait aussi le groupe dont ils se sentaient être une partie intégrante. Successivement ce groupe s'est arrêté à la horde, à la cité, à l'État, à la nationalité et aux systèmes de nationalités comme celui qu'on a qualifié de république chrétienne. De nos jours, la représentation du monde entier et de ses habitants devenant un fait

(1) Un petit fait pour illustrer combien la représentation exacte du globe terrestre est importante pour les sociétés. En 1898, une révolte éclata parmi les musulmans de la province de Ferghana, dans le Turkestan russe. Quelques insurgés, pris les armes à la main, furent envoyés à Moscou pour être ensuite internés en Sibérie. A Moscou on leur donna quelques notions de géographie. En voyant sur le globe terrestre la place occupée par l'Empire Russe, ces insurgés dirent : « Si nous avions su tout cela auparavant, nous ne nous serions jamais révoltés ; nous aurions compris de suite combien cette entreprise était folle et inconsidérée. » On le voit, la seule connaissance superficielle de la géographie aurait empêché ces hommes de verser le sang.

de plus en plus commun, l'horizon mental s'étend même au-delà des groupes de nationalités et tend de plus en plus à embrasser l'humanité entière.

Et notre représentation plus complète est aussi plus profonde. Elle embrasse les sociétés dans l'ensemble de leurs manifestations vitales. Nous savons maintenant combien le monde produit de blé, de maïs, de riz, de vin, de bière, de coton, de houille, de fonte, d'acier, de papier, etc. On peut faire désormais un tableau exact de la production de l'espèce humaine. D'autre part, nous connaissons les besoins de la consommation. On peut régler la balance générale des denrées les plus nécessaires à notre espèce. L'humanité est à même de dresser son budget annuel d'une façon consciente et raisonnée. L'ordre et la régularité économiques sont étendus sur le globe entier. Voilà certes des faits nouveaux ! Il y a cent ans à peine, l'homme vivait, au point de vue de ses besoins matériels, dans un chaos plein de ténèbres et d'inquiétudes. Il vit aujourd'hui en pleine lumière. Aussi les terreurs se sont-elles évanouies, et, tandis que naguère encore on tremblait de ne pouvoir approvisionner des provinces, nous sommes sûrs maintenant de pouvoir approvisionner des continents ! C'est un progrès d'une importance incommensurable.

Mais l'accroissement des connaissances n'a pas seulement étendu notre horizon dans l'espace, il l'a encore étendu dans le temps. Il est à peine besoin de parler du passé. Naguère encore on croyait que la terre existait seulement depuis six mille ans. Combien ces idées nous paraissent enfantines ! Nous savons, maintenant, qu'il faut chiffrer par millions d'années l'âge de notre planète, et par centaines de milliers d'années l'âge de notre espèce.

Mais le passé n'a pas autant d'importance pour nous que l'avenir, et c'est surtout au point de vue des temps futurs que la science nous donne une hardiesse sans pareille.

Les Anciens ne songeaient pas à l'avenir éloigné, comme le remarque judicieusement M. Vacher de Lapouge (1). Notre supériorité sur eux vient de ce que nous y pensons. A la vérité, il n'y a pas d'individu, si modeste soit-il, qui ne songe à l'avenir. La vie serait impossible sans cela. Mais cet avenir est borné à quelques mois, ou à quelques années au plus. La science seule ouvre à l'homme des horizons pour ainsi dire infinis dans le temps. Jamais nos ancêtres n'auraient éprouvé les terreurs de l'an mil s'ils avaient connu la géologie et l'astronomie comme nous la connaissons. Ces deux sciences ont comme affermi le sol sous nos pieds. Elles nous donnent l'assurance que notre globe existera encore des millions d'années et elles ouvrent des perspectives indéfinies à l'espèce humaine.

Autrefois on vivait presque au jour le jour. Maintenant, nous jetons des regards fiers et hardis dans l'avenir le plus lointain. Eh quoi ! se demandent les esprits scientifiques, les hommes continueront-ils encore à se massacrer pendant dix ou vingt siècles sans trêve et sans arrêt ? Poser cette question, c'est la résoudre. Tout le monde comprend qu'il

(1) Voir les *Sélections sociales*. Paris, Thorin, 1896, p. 445.

ne peut pas et qu'il ne doit pas en être ainsi. Nous sommes des créatures raisonnables ; nous *devons* régler notre destinée. Autrefois personne ne faisait des considérations de cet ordre. La « sagesse », parlant par la bouche d'Horace, disait :

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit deus,
Ridetque si mortalis ultra
Fas trepidat...

Maintenant nous avons une vue diamétralement opposée de la « sagesse ». L'être qui prévoit l'avenir de plus loin nous paraît le plus digne d'admiration. Déjà les particuliers et les gouvernements fondent des entreprises dont les calculs financiers embrassent des centaines d'années. Vivre au jour le jour nous semble dégradant et plutôt digne d'un animal que d'un homme. Aussi les projets de transformation sociale, en vue du bonheur universel, comme le *Looking backward* de M. Bellamy, se multiplient de plus en plus.

Il est encore un autre point de vue auquel on peut dire que la prévision de l'avenir augmente avec le développement de l'intelligence. Un esprit très avancé est non seulement capable d'emmagasiner le plus grand nombre de connaissances dans le temps le plus court, mais encore il est capable de se représenter un très grand nombre de circonstances, non existantes, mais possibles. En d'autres termes, toute supériorité intellectuelle implique la puissance d'imagination. A l'époque où l'esprit humain rampait péniblement sur le sol de notre planète, l'imagination était aussi d'une faiblesse et d'une débilité extrêmes. Mais, quand l'esprit a pris des forces, quand, au lieu de ramper, il a plané dans les espaces sans bornes, les facultés imaginatives ont pris aussi une puissante envergure. Pour ce qui est du sujet traité par ce livre, nous avons montré, plus haut, qu'on se représente maintenant, d'une façon très nette et très claire, dans quelle mesure colossale augmenteront nos jouissances lorsque le régime fédéral aura remplacé l'anarchie actuelle. Or l'esprit humain est ainsi fait que, quand il se représente d'une façon très vive des choses qui lui paraissent possibles, il souffre de ne pas pouvoir les obtenir. Et la souffrance est en raison directe de la netteté de l'image. D'autre part, plus la souffrance de l'homme est considérable, plus il fait d'efforts et emploie d'énergie pour s'en débarrasser. Or comme le développement de l'intelligence augmentera toujours de plus en plus la netteté de l'image fédérale, ce développement lui-même en accélérera la réalisation.

Oui, la science sera la rédemptrice du genre humain. La science ne s'endort jamais. Des milliers d'esprits avancés travaillent, nuit et jour, sans trêve ni arrêt, à former l'idéal nouveau. La mort a à peine enlevé un soldat à cette phalange glorieuse que dix autres se présentent aussitôt pour le remplacer. Comme nos télescopes ouvrent des horizons d'autant plus infinis dans l'abîme des cieux qu'ils sont plus parfaits, de même la science construit un idéal d'autant plus élevé qu'elle est plus complète. Nous n'avons rien à craindre. La science ne faillira jamais à sa mission. Sans cesse elle éperonnera les hommes. Elle ne les laissera pas s'endor-

mir dans la médiocrité. A peine elle leur aura fait atteindre quelque échappée magnifique que, sans connaître le repos ni la lassitude, elle leur montrera des horizons encore plus lointains et plus éblouissants!

L'esprit humain n'osait pas s'élancer autrefois dans le gouffre insondable des siècles. Le sens de l'avenir semblait lui manquer. C'est pour cette raison que les Romains, par exemple, croyaient à l'éternité de leur empire! Combien ces idées nous paraissent naïves! Nous savons maintenant que l'univers est une arène de changements perpétuels et qu'il n'est rien d'éternel ici-bas. Non seulement les Etats actuels disparaîtront dans un avenir plus ou moins éloigné, mais encore les nations se modifieront, en sorte qu'elles cesseront d'exister sous l'aspect que nous leur voyons de nos jours.

Par suite de l'étroitesse de leur horizon les hommes s'imaginent aussi qu'on pourra établir un jour un ordre territorial définitif! Cette puérité, elle aussi, provoque le sourire, sitôt qu'on songe que la matière et le mouvement sont, en réalité, un seul et même fait, considéré sous deux aspects différents, par suite d'une opération subjective de notre esprit. En effet, tout ce qui *est* se meut et une chose qui ne se meut pas n'a pas d'existence concrète. Il serait vraiment étrange que les soleils et les mondes se transformassent perpétuellement, mais que seules les frontières politiques, tracées par la sagesse des diplomates, puissent rester immuables à perpétuité!

Par suite de la croyance naïve à la stabilité, on pensait aussi autrefois pouvoir tout terminer par une bonne guerre. Les hommes de notre temps ont perdu à jamais cette douce illusion. Nous savons maintenant qu'on s'est battu pendant des siècles et des siècles sans aucun résultat. Nous voyons très nettement que la guerre n'est pas une solution. Nous comprenons qu'il y aura toujours des différends parmi les hommes, qui devront être réglés par des procédés spéciaux. Nous savons pertinemment que ces procédés ne pourront pas être les massacres, c'est-à-dire des faits de l'ordre physiologique, mais un ensemble d'institutions, c'est-à-dire des faits de l'ordre social.

Ce qui devient évident, aussi, c'est que les questions placées à l'ordre du jour des préoccupations sociales, se modifient constamment. Il est manifeste pour tout esprit raisonnable que les causes, pour lesquelles nous consentons encore à verser des flots de sang, ne toucheront, dans aucune mesure, nos descendants. Aujourd'hui, la folie qui nous domine est celle des frontières politiques; mais déjà elle commence à céder le pas à ce qu'on appelle la question sociale. Or la question sociale, tout le monde le comprend, ne peut pas être résolue par les batailles, puisque la question sociale vise à la *suppression* de la misère et qu'il est impossible de *supprimer* la misère en *détruisant* la richesse, comme le fait la guerre. Aussi tous les combats *homériques*, toutes les batailles « glorieuses », que les poètes ont chantés depuis des siècles, feront l'effet de simples enfantillages à nos descendants que le problème de la *suppression de la misère* absorbera en entier.

Déjà nous devenons un peu sages. Déjà nous nous apercevons que certaines questions pour lesquelles nos ancêtres ont consenti aux plus

cruels sacrifices (1) ne valent pas les os d'un seul grenadier, ni poméranien, ni autre. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que nos descendants penseront exactement la même chose des questions qui nous préoccupent aujourd'hui. Ah ! certes, l'idéal des siècles futurs ne ressemblera en rien au triste piétinement sur place que nous qualifions aujourd'hui de « grande politique ».

Quand l'ancienne Rome, grâce à la vaillance de ses soldats, à la dureté impitoyable de sa conduite et à l'habileté de ses hommes d'Etat, eut groupé sous son sceptre tous les peuples du bassin de la Méditerranée, le monde occidental connut enfin le repos et la tranquillité.

Il semblait qu'on allait jouir d'un bonheur sans mélange. Hélas, il en fut autrement ! Une tristesse intense, un ennui incurable envahit cette aristocratie romaine qui avait fait l'unité du monde ancien. Les représentants des plus illustres familles italiennes semblaient n'avoir plus rien à faire ici-bas et se suicidaient à l'envi.

Ainsi, à partir du moment où il n'y eut plus d'hommes à spolier et à massacrer, à partir du moment où il n'y eut plus de nations à conquérir et à soumettre, les grands seigneurs romains trouvaient qu'il n'y avait plus rien à faire dans ce monde.

Ces grands seigneurs souffraient d'un mal bien cruel : l'étroitesse de l'horizon mental. Ils ne comprenaient pas que l'unique besogne ici-bas n'est pas l'activité politique. Ils ne voyaient pas que le champ de l'activité sociale était illimité et qu'il ouvrait devant eux des horizons infinis. Aussi longtemps qu'il restait, par exemple, un seul esclave dans le monde, une œuvre immense était à accomplir : la suppression de cette institution inique et funeste qui s'appelait la servitude. Et combien d'autres iniquités subsistaient encore dans le monde romain, en commençant par les combats de gladiateurs et en terminant par l'impitoyable fiscalité.

Mais l'aristocratie de Rome ne voyait aucun de ces grands problèmes, parce que son horizon mental et éthique était beaucoup trop étroit.

Combien nous sommes supérieurs aux Anciens ! Un idéal splendide brille désormais devant nos yeux. Nous comprenons que le bien-être de l'espèce humaine, l'extinction de la misère hideuse, est le grand œuvre auquel nous devons nous consacrer.

Tels sont les horizons que la pensée moderne ouvre maintenant devant nos yeux. Certes, le jour où l'humanité sera unie par une organisation juridique, nous n'aurons pas besoin de nous suicider, comme les grands seigneurs romains. Aussi longtemps que des millions de nos semblables n'auront pas de quoi apaiser leur faim, nous jugerons que rien n'est encore fait. Et quand, plus tard, par suite de l'aménagement rationnel de la planète, les besoins matériels seront suffisamment satisfaits, un horizon encore plus vaste s'ouvrira devant nos yeux, la satisfaction des besoins intellectuels.

J. Novicow.

(1) Celle de savoir, par exemple, si le petit-fils d'un roi de France pouvait occuper le trône d'Espagne.

HISTOIRE

DE LA DOCTE SYMPATHIE

Lorsque fut

LA DEUX CENT SOIXANTE-DIXIÈME NUIT

La petite Doniazade attendit que Schahrazade eut fini de parler au roi Schahriar et, levant la tête, elle s'écria : « O ma sœur, je t'en prie, qu'attends-tu maintenant pour nous raconter des anecdotes sur le délicieux poète Abou-Nowas, l'ami du Khalifat, le plus charmant de tous les poètes de l'Irân et de l'Arabie? » Et Schahrazade sourit à sa sœur et lui dit : « Je n'attends que la permission du roi pour narrer quelques-unes des aventures d'Abou-Nowas qui était en effet un poète exquis, mais un bien grand libertin! »

Alors la petite Doniazade sursauta et courut embrasser sa sœur en lui disant : « O! je t'en prie, qu'a-t-il donc fait? Hâte-toi de nous le dire! »

Mais le roi Schahriar, se tournant vers Schahrazade lui dit :

« En vérité, Schahrazade, je ne serai point fâché de t'entendre nous raconter une ou deux de ces aventures que je prévois délicieuses. Mais je dois te dire que je me sens, cette nuit, porté vers des pensers plus élevés et disposé à entendre de ta bouche quelques paroles de sagesse. Si donc tu connaissais une histoire qui pût me fortifier dans la connaissance des bons préceptes et faire profiter mon esprit de l'expérience des sages et des savants, ne crois point qu'elle ne m'intéresserait pas! Au contraire! Tu pourras ensuite, si ma patience n'est pas à bout de t'écouter, Schahrazade, m'entretenir de ces aventures d'Abou-Nowas! »

A ces paroles du roi Schahriar, Schahrazade se hâta de répondre : « Justement, ô roi fortuné, j'ai réfléchi toute la journée passée à l'histoire d'une adolescente admirable de beauté et de savoir et qu'on nommait Sympathie. Et je suis toute prête à te rapporter ce que je sais de sa conduite et de ses merveilleuses connaissances! »

Et le roi Schahriar s'écria : « Par Allah! ne diffère pas davantage de

(1) Tirée du Tome VI, sous presse, des *Mille nuits et une nuit*, traduction J.-C. Mardrus.

me mettre au courant de ce que tu m'annonces là ! Car rien ne m'est plus agréable à écouter que les doctes paroles dites par des jeunes filles belles. Et je souhaite fort que l'histoire promise me satisfasse complètement et me soit un profit à la fois et un exemple de l'instruction que toute vraie musulmane doit posséder ! »

Alors Schahrazade réfléchit un instant et, ayant levé un doigt, dit :

Il est raconté, — mais Allah est le mieux instruit sur toutes choses, — qu'il y avait à Bagdad un marchand très riche, au commerce immense. Il avait honneurs, considération, prérogatives et privilèges de toutes sortes, mais il n'était point heureux, car Allah n'étendait pas sur lui la bénédiction jusqu'à lui accorder un enfant, fût-il même du sexe féminin. Aussi était-il devenu vieux dans la tristesse et voyait-il de jour en jour ses os devenir transparents et son dos se voûter sans qu'il pût obtenir de l'une de ses nombreuses épouses un résultat consolateur. Mais, un jour qu'il avait distribué de très nombreuses aumônes et visité les santons et jeûné et prié avec ferveur, il coucha avec la plus jeune de ses épouses et, cette fois, par la bonté du Très-Haut, il la rendit enceinte à l'heure et à l'instant.

Le neuvième mois, jour pour jour, l'épouse du marchand accoucha heureusement d'un enfant mâle si beau qu'il était comme un morceau de lune.

Aussi le marchand, dans sa gratitude envers le donateur, n'oublia pas d'accomplir les vœux qu'il avait formés et il fit de grandes largesses aux pauvres, aux veuves et aux orphelins, pendant sept jours entiers ; puis, au matin du septième jour, il songea à donner un nom à son fils, et l'appela Aboul-Hassan.

L'enfant fut porté sur les bras des nourrices et sur les bras des belles esclaves et soigné comme une chose précieuse par les femmes et les domestiques jusqu'à ce qu'il fût d'âge à apprendre. Alors on le confia aux maîtres les plus savants qui lui enseignèrent à lire les paroles sublimes du Korân et lui apprirent la belle écriture, la poésie, le calcul et surtout l'art de tirer de l'arc. Aussi son instruction dépassa-t-elle en étendue celle de sa génération et de son siècle, et ce ne fut point tout !

En effet, il joignait à ses diverses connaissances un charme magique, et il était parfaitement beau. Car voici en quels termes les poètes de son temps ont décrit ses grâces juvéniles, la fraîcheur de ses joues, les fleurs de ses lèvres et le duvet naissant qui les ornait :

« Vois-tu sur le parterre de ses joues ces boutons de roses qui cherchent à s'entr'ouvrir, alors que le printemps est déjà sur les rosiers ?

« Ne t'étonnes-tu de voir fleurir encore la rose et, dans le coin ombreux des lèvres, le duvet pousser comme les violettes sous les feuilles ? »

— Le jeune Aboul-Hassan fut donc la joie de son père et les délices de ses prunelles, aussi longtemps que la destinée l'avait d'avance fixé. Mais, lorsque le vieillard sentit approcher le terme qui lui était échu, il fit asseoir son fils entre ses mains, un jour d'entre les jours, et lui dit :

« Mon fils, voici que l'échéance est proche, et il ne me reste plus qu'à me préparer à paraître devant le Maître souverain. Je te lègue de grands biens, beaucoup de richesses et des propriétés, des villages entiers et de belles terres et de beaux vergers, de quoi te suffire, et au delà, à toi et aux enfants de tes enfants. Je te recommande seulement de savoir en jouir sans excès, en remerciant le Rétributeur et en vivant dans le respect qui lui est dû ! » Puis le vieux marchand mourut de sa maladie, et Aboul-Hassan fut extrêmement affligé et, les devoirs des funérailles accomplis, il prit le deuil et s'enferma avec sa douleur.

Mais bientôt ses compagnons réussirent à le distraire et à l'arracher à ses chagrins et firent si bien qu'ils l'obligèrent à entrer au hammam se rafraîchir, puis à changer de vêtements ; et ils lui dirent, pour le consoler tout à fait : « Celui qui se reproduit lui-même en des enfants comme toi ne meurt pas ! Eloigne donc la tristesse et songe à profiter de ta jeunesse et de tes biens ! »

Aussi Aboul-Hassan oublia-t-il peu à peu les conseils de son père et finit-il peu à peu par se persuader que le bonheur et la fortune étaient inusables. Dès lors il ne cessa de se payer tous les caprices et tous les plaisirs, de fréquenter les chanteuses et les joueuses d'instruments, de manger tous les jours une quantité énorme de poulets, car il aimait les poulets, de se plaire à desceller les vieux pots de liqueurs enivrantes et d'entendre le cliquetis des coupes entrechoquées, de détériorer ce qu'il put détériorer, d'abîmer ce qu'il put abîmer et de bouleverser ce qu'il put bouleverser, jusqu'à ce qu'enfin il se réveillât un jour avec rien entre les mains si ce n'est lui-même ! Et de tout ce que lui avait légué son défunt père, en fait de serviteurs et de femmes, il ne lui resta plus rien qu'une seule esclave d'entre les nombreuses esclaves.

Mais encore faut-il admirer d'avance la continuité heureuse du sort qui voulut justement que ce fût la merveille même de toutes les esclaves des contrées de l'Orient et de l'Occident qui demeurât dans la maison, désormais sans lustre, du prodigue Aboul-Hassan, fils du défunt marchand.

En effet, cette esclave s'appelait Sympathie, et vraiment jamais nom n'avait mieux convenu aux qualités de celles qui le portait. L'esclave Sympathie était une adolescente aussi droite que la lettre Aleph, d'une taille proportionnée, et si mince et si délicate qu'elle pouvait défier le soleil d'allonger son ombre sur le sol ; la beauté et la fraîcheur de son visage étaient merveilleuses ; tous ses traits portaient clairement la marque de la bénédiction et du bon augure ; sa bouche paraissait scellée par le sceau de Soleiman, comme pour garder précieusement le trésor de perles qu'elle renfermait ; ses dents étaient des colliers doubles et égaux ; les deux grenades de son sein étaient séparées par le plus charmant intervalle, et son ombilic était assez creux et assez large pour contenir une once de beurre muscade. Quant à sa croupe monumentale, elle terminait à point la finesse de sa taille et laissait profondément imprimé sur les sofas et les matelas le creux formé par l'importance de son poids. Et c'est d'elle qu'il s'agissait dans ce chant du poète :

« Elle est solaire, elle est lunaire, elle est végétale, telle la tige du rosier ;
« elle est aussi loin des couleurs de la tristesse que le soleil, la lune et la
« tige du rosier.

« Lorsqu'elle paraît, sa présence émeut profondément les cœurs, et, lors-
« qu'elle s'éloigne, les cœurs restent anéantis.

« Le ciel est sur son visage ; les pelouses d'Eden, parmi lesquelles coule
« la source de vie, s'étendent sous sa tunique, et la lune brille sous son man-
« teau.

« Sur son corps charmant s'harmonisent toutes les couleurs : l'incarnat
« des roses, l'éclatante blancheur de l'argent, le noir de la baie mûre et la
« couleur du sandal. Et sa beauté est si grande qu'elle la défend même
« contre le désir.

« Béni soit Celui qui a déployé sur elle la beauté et heureux l'amant qui
« peut savourer les délices de ses paroles ! »

— Telle était l'esclave Sympathie, seul trésor que possédât encore le prodigue Aboul-Hassan.

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

Mais lorsque fut

LA DEUX CENT SOIXANTE-DOUZIÈME NUIT

Elle dit :

... Telle était l'esclave Sympathie, seul trésor que possédât encore le prodigue Aboul-Hassan.

Donc, à cette constatation de son patrimoine dissipé sans retour, Aboul-Hassan fut plongé dans un état de désolation qui lui enleva le sommeil et l'appétit ; et il resta ainsi trois jours et trois nuits sans manger, ni boire, ni dormir, tant que l'esclave Sympathie crut le voir mourir et résolut, coûte que coûte, de le sauver.

Elle se para de ses robes le plus en état d'être sorties et de ce qui lui restait de bijoux et d'atours, et se présenta à son maître avec, sur les lèvres, un sourire de bon augure en lui disant : « Allah va faire cesser tes tribulations par mon entremise. Pour cela, tu n'auras qu'à me conduire devant notre maître, l'Emir des Croyants, Haroun-al-Rachid, le cinquième des descendants d'Abbas, et lui demander de moi, comme prix de vente, dix mille dinars. S'il trouve ce prix trop élevé, dis-lui : « O Emir des Croyants, cette adolescente vaut encore davantage, ce dont tu te rendras bien mieux compte en la mettant à l'épreuve. Alors elle haussera beaucoup à tes yeux, et tu verras qu'elle n'a point d'égale ou de rivale, et qu'elle est digne vraiment de servir notre maître le Khalifat ! » Puis elle lui recommanda, en y insistant beaucoup, de bien se garder de diminuer ce prix.

Aboul-Hassan qui, jusqu'à ce moment, avait négligé, par insouciance, d'observer les qualités et les talents de sa belle esclave, n'était plus guère en état d'apprécier par lui-même les mérites qui pouvaient être en elle. Il trouva seulement que l'idée n'était pas mauvaise et avait des chances de réussite. Il se leva donc sur l'heure, et, emmenant der-

rière lui Sympathie, il la conduisit devant le Khalifat et lui répéta les paroles qu'elle lui avait commandé de dire.

Alors le Khalifat se tourna vers elle et lui demanda : « Comment t'appelles-tu ? » Elle dit : « Je m'appelle Sympathie ! » Il lui dit : « O Sympathie, es-tu versée dans les connaissances et peux-tu m'énumérer les titres des diverses branches du savoir que tu as cultivé ? » Elle répondit : « O mon maître, j'ai étudié la syntaxe, la poésie, le droit civil et le droit canon, la musique, l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, la jurisprudence au point de vue des successions et l'art de déchiffrer les grimoires et de lire les anciennes inscriptions. Je connais par cœur le Livre sublime, et je puis le lire de sept manières différentes ; je sais exactement le nombre de ses chapitres, de ses versets, de ses divisions, de ses diverses parties et leurs combinaisons, et combien il renferme de lignes, de mots, de lettres, de consonnes et de voyelles ; je sais au juste quels chapitres ont été inspirés et écrits à la Mecque, et quels autres ont été dictés à Médine. Je connais les lois et les dogmes, je sais les distinguer d'avec les traditions et différencier leurs degrés d'authenticité ; je ne suis point étrangère à la logique, à l'architecture et à la philosophie, non plus qu'à l'éloquence, au beau langage, à la rhétorique et aux règles des vers que je sais ordonner et cadencer en n'ignorant aucun tour de force dans leur construction ; je sais les faire simples et coulants, comme aussi compliqués et enchevêtrés pour le plaisir des délicats seulement ; et, si j'y mets parfois des obscurités, c'est pour mieux conserver l'attention et charmer l'esprit qui arrive à en dénouer la trame subtile et fragile ; enfin j'ai appris beaucoup de choses et j'ai retenu tout ce que j'ai appris.

« Avec tout cela je sais parfaitement chanter, et danser comme un oiseau, et jouer du luth et de la flûte, de même que je manie tous les instruments à cordes, et cela sur plus de cinquante modes différents. Aussi, quand je chante et que je danse, ceux-là se damnent qui me voient et m'entendent ; si, habillée et parfumée, je marche en me balançant, je tue ; si je secoue ma croupe, je renverse ; si je cligne de l'œil, je transperce ; si je secoue mes bracelets, j'aveugle ; si je touche, je donne la vie, et si je m'éloigne je fais mourir ! Je suis versée dans tous les arts, et j'ai poussé dans ce sens mon savoir jusqu'à des limites telles que seuls pourraient arriver à en distinguer l'horizon, les très rares qui auraient macéré leurs années dans l'étude de la sagesse ! »

Lorsque le Khalifat Haroun-al-Rachid eut entendu ces paroles, il fut étonné et charmé de trouver tant d'éloquence à la fois et de beauté, tant de savoir et de jeunesse en celle qui se tenait devant lui, les yeux respectueusement baissés. Il se tourna vers Aboul-Hassan et lui dit : « Je veux à l'instant donner des ordres pour faire venir tous les maîtres de la science, afin de mettre ton esclave à l'épreuve et m'assurer par un examen public et décisif, si elle est réellement aussi instruite qu'elle est belle ; au cas où elle sortirait victorieuse de l'épreuve, non seulement je te donnerais les dix mille dinars, mais je te comblerais d'honneurs pour m'avoir amené une si grande merveille. Sinon, rien n'est fait, et elle reste ta propriété ! »

Puis, séance tenante, le Khalifat fit mander le plus grand savant de

cette époque, Ibrahim ben Saïar, qui avait approfondi toutes les connaissances humaines, ainsi que tous les poètes, les grammairiens, les lecteurs de l'Al-Korân ; les médecins, les astronomes, les philosophes, les jurisconsultes et les docteurs en théologie. Et tous se hâtèrent de se rendre au palais et s'assemblèrent dans la salle de réception, sans savoir pour quel motif on les convoquait.

Lorsque le Khalifat leur en eut donné l'ordre, ils s'assirent tous en rond sur les tapis, alors qu'au milieu, sur un siège d'or, où l'avait fait placer le Khalifat, l'adolescente Sympathie se tenait, le visage recouvert d'un léger voile, et que ses yeux brillaient et ses dents souriaient de leur sourire, à travers.

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète, se tut.

Mais lorsque fut

LA DEUX CENT SOIXANTE-QUATORZIÈME NUIT

Elle dit :

... Souriaient de leur sourire, à travers.

Quand sur cette assemblée le silence se fut établi si complet qu'on eût pu entendre le son d'une aiguille jetée sur le sol, Sympathie fit à tous un salam plein de grâce et de dignité, et d'une façon de parler exquise, en vérité, elle dit au Khalifat :

« O Emir des Croyants, ordonne ! me voici prête à répondre à toutes les questions que voudront me poser les doctes et vénérables savants, lecteurs de l'Al-Korân, jurisconsultes, médecins, architectes, astronomes, géomètres, grammairiens, philosophes et poètes ! »

Alors le Khalifat Haroun-al-Rachid, assis sur son trône, se tourna vers tous ceux-là et leur dit : « Je vous ai fait mander ici pour que vous examiniez cette adolescente sur ses connaissances en tant que variété et profondeur et que vous n'épargniez rien pour mettre en valeur à la fois votre érudition et son savoir ! » Et tous les savants répondirent en s'inclinant jusqu'à terre et en portant leurs mains sur les yeux et sur le front : « L'ouïe et l'obéissance à Allah et à toi, O Emir des Croyants ! »

A ces paroles, l'adolescente Sympathie resta quelques instants la tête baissée en réfléchissant, puis releva le front et dit : « O vous tous, mes maîtres, quel est d'abord le plus versé d'entre vous dans l'Al-Korân et les traditions du Prophète (sur lui la paix et la prière) ? »

Alors l'un des docteurs se leva, désigné par tous les doigts, et dit : « Je suis cet homme ! » Elle lui dit : « Interroge-moi donc à ta guise sur ta partie ! » Et le savant lecteur de l'Al-Korân demanda : « O jeune fille, du moment que tu as étudié à fond le Saint Livre d'Allah, tu dois connaître le nombre de chapitres, de mots et de lettres qu'il renferme et les préceptes de notre foi ! Dis-moi donc, pour commencer, quel est ton Seigneur, quel est ton Prophète, quel est ton Iman, quelle est ton orientation, quelle est ta règle de vie, quel est ton guide dans les chemins et quels sont tes frères ? »

Elle répondit : « Allah est mon Seigneur ; Môhammad (sur lui la prière et la paix) est mon Prophète ; l'Al-Korân est ma loi, il est donc mon Iman ; la Kaâba, la maison d'Allah élevée par Abraham à la Mecque, est mon orientation ; l'exemple de notre saint Prophète est ma règle de vie ; la *Sunna*, recueil des traditions, est mon guide dans les chemins ; et tous les croyants sont mes frères ! »

Le savant reprit, alors que le Khalifat commençait à s'émerveiller de la netteté et de la précision de ces réponses dans la bouche d'une si gentille jeune fille : « Dis-moi ! Comment sais-tu qu'il y a un Dieu ? »

Elle répondit : « Par la raison ! »

Il demanda : « Qu'est-ce que la raison ? »

Elle dit : « La raison est un don double : il est inné et il est acquis. La raison innée est celle qu'Allah a placée dans le cœur de ceux de ses serviteurs qu'il a élus, afin de les faire marcher dans la voie de la vérité. Et la raison acquise est celle qui est, chez l'homme bien doué, le fruit de l'éducation et d'un labeur constant ! »

Il reprit : « C'est excellent ! Mais où est le siège de la raison ? »

Elle répondit : « Dans notre cœur ! Et c'est de là que ses inspirations s'élèvent vers notre cerveau pour y établir domicile ! »

Il dit : « Parfaitement ! Mais peux-tu me dire comment tu as appris à connaître le Prophète (sur lui la prière et la paix) ? »

Elle répondit : « Par la lecture du Livre d'Allah, par les sentences y incluses, par les preuves et les témoignages de cette mission divine ! »

Il dit : « C'est excellent ! Mais peux-tu me dire quels sont les devoirs indispensables de notre religion ? »

Elle répondit : « Il y a cinq devoirs indispensables dans notre religion !

La profession de foi : *Il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mahommed est l'envoyé d'Allah* ! — la prière ; — l'aumône ; — le jeûne du mois de Ramadan ; — le pèlerinage à la Mecque, quand on peut le faire. »

Il demanda : « Quels sont les actes pieux les plus méritoires ? »

Elle répondit : « Ils sont au nombre de six : la prière ; l'aumône ; le jeûne ; le pèlerinage ; la lutte contre les mauvais instincts et les choses illicites, et enfin la guerre sainte ! »

Il dit : « Que c'est bien répondu ! Mais dans quel but fais-tu la prière ? »

Elle répliqua : « Simplement pour offrir au Seigneur l'hommage de mon adoration, célébrer ses louanges et élever mon esprit vers les régions sereines ! »

Il s'écria : « Ya Allah ! Que cette réponse est excellente ! Mais la prière ne suppose-t-elle pas, au préalable, des préparatifs indispensables ? »

Elle répondit : « Certes ! Il faut se purifier entièrement le corps par les ablutions rituelles, se vêtir d'habits qui n'aient pas l'indice d'une saleté, choisir un lieu propre et net pour s'y tenir, bien garantir la partie du corps comprise entre le nombril et les genoux, avoir des intentions pures et se tourner vers la Kaâba dans la direction de la Mecque sainte ! »

— Quelle est la valeur de la prière ?

— Elle est le soutien de la foi dont elle est la base !

— Quels sont les fruits de la prière ? Quelle en est l'utilité ?

— La prière vraiment belle n'a pas d'utilité terrestre. Elle est simplement le lien spirituel entre la créature et son Seigneur ! Elle peut produire des fruits immatériels et d'autant plus beaux : elle éclaire le cœur, elle illumine le visage, elle plaît au Très Clément, elle excite la fureur du Malin, elle attire la miséricorde, elle éloigne les maléfices, elle préserve du mal, elle préserve contre les entreprises des ennemis, elle consolide l'esprit qui chancelle et rapproche l'esclave de son maître !

— Quelle est la clef de la prière et quelle est la clef de cette clef ?

— La clef de la prière, c'est l'ablution, et la clef de l'ablution, c'est la formule initiale : *Au nom d'Allah le Clément-sans-bornes, le Miséricordieux !*

— Quelles sont les prescriptions à suivre dans l'ablution ?

— D'après le rite orthodoxe de l'iman El-Schafiy ben-Idris, il y en a six : l'intention bien arrêtée de se purifier en vue simplement d'être agréable au Créateur ; l'ablution d'abord du visage ; l'ablution des mains jusqu'au coude ; le frottement d'une partie de la tête ; l'ablution des pieds, y compris les talons jusqu'aux chevilles ; et un ordre strict dans l'accomplissement de ces actes divers. Or cet ordre suppose l'observance de douze conditions bien précises, à savoir :

D'abord prononcer la formule initiale : *Au nom d'Allah !* se laver les paumes des mains avant que de les plonger dans le vase ; se rincer la bouche ; se laver les narines en prenant l'eau dans le creux de la main et en reniflant, se frotter toute la tête et se frotter les oreilles à l'extérieur et à l'intérieur avec une nouvelle eau ; se peigner la barbe avec les doigts ; se tordre les doigts et les orteils en les faisant claquer ; placer le pied droit devant le pied gauche ; répéter trois fois chaque ablution ; prononcer après chaque ablution l'acte de foi ; et enfin, une fois les ablutions terminées, réciter en outre cette formule pieuse : « O mon Dieu ! compte-moi au nombre des repentants, des purs et fidèles serviteurs ! Louanges à mon Dieu ! Je confesse qu'il n'y a de Dieu que Toi seul ! C'est Toi mon refuge ; c'est de Toi, que, plein de repentir, j'implore le pardon de mes fautes ! Amin ! »

C'est cette formule, en effet, que le Prophète (sur lui la prière et la paix !) nous a bien recommandé de réciter en disant : « J'ouvrirai à qui la récitera, toutes grandes, les portes de l'Eden ; et il pourra entrer par la porte qui lui plaira ! »

— Le savant dit : « Cela est répondu avec excellence en vérité ! Mais que font les anges et les démons auprès de celui qui fait ses ablutions ? »

Sympathie répondit : « Lorsque l'homme se prépare à faire ses ablutions, les anges viennent se tenir à sa droite et les diables à sa gauche ; mais, aussitôt qu'il prononce la formule initiale : *Au nom d'Allah !* les diables prennent la fuite et les anges s'approchent de lui en déployant sur sa tête un pavillon de lumière, de forme carrée, dont ils soutiennent les quatre coins ; et ils chantent les louanges d'Allah et implorent le pardon des péchés de cet homme. Mais, s'il oublie d'invoquer le nom d'Allah ou s'il cesse de le prononcer, les diables reviennent...

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

Mais lorsque fut

LA DEUX CENT SOIXANTE-QUINZIÈME NUIT

Elle dit :

... Les diables reviennent en foule et font tous leurs efforts pour jeter le trouble dans son âme, lui suggérer le doute et refroidir son esprit et sa ferveur!

Il est également obligatoire, pour l'homme qui fait ses ablutions, de faire couler l'eau sur tout son corps, sur tous ses poils apparents ou secrets et sur ses membres sexuels, de se bien frotter toutes les parties et de ne se laver les pieds qu'en dernier lieu! »

Le savant dit : « Bien répondu! Peux-tu maintenant me dire quels sont les usages à suivre dans l'ablution nommée *tayamum*? »

Elle répondit : « L'ablution nommée *tayamum* est la purification avec le sable et la poussière. Cette ablution se fait dans les sept cas suivants, établis par les usages conformes à la pratique du prophète. Et elle se fait suivant les quatre indications prévues par l'enseignement direct du Livre.

Les sept cas qui permettent cette ablution sont : le manque d'eau ; la peur d'épuiser la provision d'eau ; le besoin de cette eau pour la boisson ; la crainte d'en perdre une partie en la transportant ; les maladies qui craignent l'usage de l'eau ; les fractures qui demandent le repos pour se consolider ; les blessures qu'on ne doit pas toucher.

Quant aux quatre conditions nécessaires pour accomplir cette ablution avec le sable et la poussière, ce sont : d'abord être de bonne foi ; ensuite prendre le sable ou la poussière avec les mains et faire le geste de s'en frotter le visage ; puis faire le geste de s'en frotter les bras jusqu'aux coudes ; et s'essuyer les mains.

Deux pratiques sont également recommandables, parce que conformes à la Sunna : commencer l'ablution par la formule invocatoire : « Au nom d'Allah ! » et faire l'ablution de toutes les parties droites du corps avant les parties gauches ! »

— Le savant dit : « C'est fort bien ! Mais, pour revenir à la prière, peux-tu me dire comment on doit l'accomplir, et quels actes elle comporte ? »

— Elle reprit : « Les actes requis pour faire la prière constituent autant de colonnes qui la soutiennent. Ces colonnes de la prière sont : 1° la bonne intention ; 2° la formule du *Takbir* qui consiste à prononcer ces mots : *Allah est le plus grand* ! 3° réciter la *Fatiha*, qui est le chapitre qui ouvre le Korân ; 4° se prosterner la face contre terre ; 5° se relever ; 6° faire la profession de foi ; 7° s'asseoir sur les talons ; 8° faire des vœux pour le Prophète, en disant : « Que sur lui soient la prière et la paix d'Allah ! » 9° être toujours dans la même intention pure !

D'autres conditions d'une bonne prière sont seulement tirées de la Sunna, à savoir : lever les deux bras, les paumes tournées en haut dans

la direction de la Mecque; réciter encore une fois la *Fatiha*; réciter un autre chapitre du Korân, par exemple *la sourate de la Vache*; prononcer diverses autres formules pieuses et terminer par les vœux sur notre Prophète Mohammad (sur lui la prière et la paix)! »

— Le savant dit: « En vérité, cela est répondu parfaitement. Peux-tu maintenant me dire comment on doit s'acquitter de la dîme et de l'aumône? »

— Elle répondit: « On peut s'acquitter de la dîme et de l'aumône de quatorze manières: en or; en argent; en chameaux; en vaches; en moutons; en blé; en orge; en millet; en fèves; en pois chiches; en riz; en raisins secs et en dattes.

Pour ce qui est de l'or, si l'on n'a qu'une somme inférieure à vingt drachmes d'or de la Mecque, on n'a point de dîme à payer. Au-dessus de cette somme, on donne le 30/0. Il en est de même pour l'argent, toutes proportions gardées.

Pour ce qui est du bétail, celui qui possède cinq chameaux paie un mouton; celui qui possède vingt-cinq chameaux en donne un comme dîme, et ainsi de suite, toutes proportions gardées.

Pour ce qui est des moutons et des agneaux, on en donne un sur quarante. Et ainsi de suite pour tout le reste! »

— Le savant dit: « Parfait! Parle-moi maintenant du jeûne! »

— Sympathie répondit: « Le jeûne c'est l'abstinence du manger, du boire et des jouissances sexuelles, pendant la journée jusqu'au coucher du soleil, durant le mois de Ramadân, aussitôt qu'on aperçoit la nouvelle lune. Il est recommandable de s'abstenir également, pendant le jeûne, de tout vain discours et de toute lecture autre que celle du Korân! »

— Le savant demanda: « Mais n'y a-t-il point certaines choses qui, à première vue, paraissent rendre inefficace le jeûne, mais qui, selon l'enseignement du Livre, n'enlève en réalité rien à sa valeur? »

— Elle répondit: « Il y a en effet des choses qui ne rendent point le jeûne inefficace. Ce sont: les promenades, les bains et les onguents: le kohl pour les yeux et les collyres; la poussière du chemin; l'action d'avaler la salive; les éjaculations involontaires; les regards jetés sur une femme non musulmane; la saignée et les ventouses simples ou scarifiées! Ce sont là toutes choses qui n'enlèvent rien à l'efficacité du jeûne. »

— Le savant dit: « C'est excellent! Et la retraite spirituelle, qu'en penses-tu? »

— Elle dit: « La retraite spirituelle est un séjour de longue durée dans une mosquée sans jamais en sortir que pour satisfaire un besoin, en renonçant au commerce avec les femmes et à l'usage de la parole. Elle est simplement recommandée par la Sunna, mais n'est point une obligation dogmatique. »

— Le savant dit: « Excellent! Je désire maintenant t'entendre parler du pèlerinage! »

— Elle répondit: « Le pèlerinage à la Mecque ou *hadj* est un devoir que tout musulman doit accomplir au moins une fois en sa vie, quand il a atteint l'âge de raison. Pour l'accomplir, diverses conditions sont à observer. On doit se revêtir du manteau de pèlerin ou *ihram*, se gar-

der d'avoir commerce avec les femmes, de se raser les poils, de se couper les ongles, de se couvrir la tête et le visage. D'autres pratiques sont également recommandées par la Sunna. »

— Le savant dit : « C'est fort bien ! Mais passons à la guerre sainte ! »

— Elle répondit : « La guerre sainte est celle que l'on fait contre les infidèles, quand l'Islam est en danger. On ne doit la faire que pour se défendre, et jamais on ne doit prendre l'offensive. Aussitôt que le croyant est en armes, il doit marcher sur l'infidèle sans jamais revenir sur ses pas ! »

— Le savant demanda : « Peux-tu me donner quelques détails sur la vente et l'achat ? »

— Sympathie répondit : « Dans la vente et l'achat on doit être libre des deux côtés et dresser, dans les cas importants, un acte de consentement et d'acceptation.

Mais il y a certaines choses dont la Sunna prohibe la vente ou l'achat. Ainsi par exemple...

— A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète, se tut.

Mais alors fut

LA DEUX CENT SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME NUIT

Elle dit :

« Ainsi, par exemple, il est expressément défendu d'échanger des dattes sèches contre des dattes fraîches, des figues sèches contre des figues fraîches, de la viande séchée et salée contre de la viande fraîche, du beurre salé contre du beurre frais, et, d'une manière générale, toutes les provisions fraîches contre les anciennes et les sèches, quand elles sont de la même espèce. »

Lorsque le savant commentateur du Livre eut entendu ces réponses de Sympathie, il ne put s'empêcher de penser qu'elle en savait autant que lui et, ne voulant pas s'avouer impuissant à la trouver en défaut, il résolut de lui poser des questions plus subtiles. Il lui demanda donc :

« Ce que signifie linguistiquement le mot ablution ? »

Elle répondit : « Se débarrasser par le lavage de toutes les impuretés internes ou externes ! »

Il demanda : « Que signifie le mot jeûner ? »

Elle dit : « S'abstenir ! »

Il demanda : « Que signifie le mot donner ? »

Elle dit : « S'enrichir ! »

Il demanda : « Et aller en pèlerinage ? »

Elle répondit : « Atteindre le but ! »

Il demanda : « Et faire la guerre ? »

Elle dit : « Se défendre ! »

A ces paroles le savant se leva debout sur ses pieds et s'écria : « En vérité, mes questions et mes arguments sont à court ! Cette esclave est étonnante de savoir et de clarté, O Emir des Croyants ! »

Mais Sympathie sourit légèrement et l'interrompit : « Je voudrais, lui dit-elle, te poser à mon tour une question ! Peux-tu, ô savant lecteur, me dire quelles sont les bases de l'*Islam* ? »

Il réfléchit un instant et dit : « Elles sont au nombre de quatre : la foi éclairée par la saine raison ; la droiture ; la connaissance de ses devoirs et de ses droits stricts et la discrétion ; l'accomplissement des engagements pris.

Elle reprit : « Permits-moi de te poser encore une question : si tu n'arrives pas à la résoudre, j'aurai le droit de t'arracher ton manteau distinctif de savant lecteur du Livre ! »

Il dit : « J'accepte ! pose la question, ô esclave ! »

Elle demanda : « Quelles sont les branches de l'*Islam* ? »

— Le savant resta longtemps à réfléchir et finalement ne sut que répondre.

Alors le Khalifat lui-même parla et dit à Sympathie : « Réponds toi-même à la question et le manteau de ce savant t'appartient ! »

Sympathie s'inclina et répondit :

« Les rameaux de l'*Islam* sont au nombre de vingt : l'observance stricte de l'enseignement du Livre ; se conformer aux traditions et à l'enseignement oral de notre saint Prophète ; ne jamais commettre d'injustice ; manger les aliments permis ; ne jamais manger les aliments défendus ; punir les malfaiteurs pour ne pas voir la malice des méchants par suite de l'indulgence des bons ; se repentir de ses fautes ; approfondir l'étude de la religion ; faire du bien à ses ennemis ; être modeste dans sa vie ; secourir les serviteurs d'Allah ; fuir toute innovation et tout changement ; déployer du courage dans l'adversité et de la force dans les épreuves ; pardonner quand on est fort et qu'on est puissant ; patienter dans le malheur ; connaître Allah Très-Haut ; connaître le Prophète (sur lui la prière et la paix) ; résister aux suggestions du malin ; résister à ses passions et aux mauvais instincts de son âme ; se vouer entièrement au service d'Allah en toute confiance et en toute soumission ! »

Lorsque le Khalifat Haroun-al-Rachid eut entendu cette réponse, il ordonna d'arracher immédiatement le manteau du savant et de le donner à Sympathie : ce qui fut aussitôt exécuté, à la confusion du savant qui sortit de la salle la tête basse.

Alors un second savant se leva qui était réputé pour sa subtilité dans les connaissances théologiques et que tous les yeux désignaient à l'honneur d'interroger l'adolescente. Il se tourna vers Sympathie et lui dit :

— « Je ne te poserai, ô esclave ! que de brèves questions et en petit nombre. Peux-tu d'abord me dire quels sont les devoirs à observer pendant les repas ? »

Elle répondit : « On doit d'abord se laver les mains, invoquer le nom d'Allah et lui rendre des actions de grâces. On s'assied ensuite sur la hanche gauche, on se sert pour manger du pouce et des deux premiers doigts seulement, on ne prend que des petites bouchées, on mâche bien le morceau et on ne doit pas regarder son voisin de crainte de le gêner ou de lui couper l'appétit. »

Le savant demanda : « Peux-tu me dire, ô esclave, ce que c'est que quelque chose, la moitié de quelque chose, et moins que quelque chose? »

— Elle répondit sans hésiter : « Le croyant, c'est quelque chose, l'hypocrite est la moitié de quelque chose, et l'infidèle est moins que quelque chose! »

— Il reprit : « Cela est exact!

Dis-moi : Où se trouve la foi? »

— Elle répondit : « La foi habite dans quatre endroits : dans le cœur, dans la tête, dans la langue et dans les membres. De la sorte la force du cœur consiste dans la joie, la force de la tête dans la connaissance de la vérité, la force de la langue dans la sincérité et la force des autres membres dans la soumission! »

— Il demanda : « Combien y a-t-il de cœurs? »

— « Il y en a plusieurs : le cœur du croyant qui est un cœur pur et sain; le cœur de l'infidèle, cœur complètement opposé au premier. »

— A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète, se tut.

Mais lorsque fut

LA DEUX CENT SOIXANTE-DIX-HUITIÈME NUIT

Elle dit :

... Le cœur de l'infidèle, cœur complètement opposé au premier; le cœur attaché aux choses de la terre et le cœur attaché aux joies spirituelles; il y a le cœur dominé par les passions ou par la haine ou par l'avarice; il y a le cœur lâche; il y a le cœur brûlé d'amour; le cœur gonflé d'orgueil; puis il y a le cœur éclairé comme celui des compagnons de notre saint Prophète, et il y a enfin le cœur de notre saint Prophète lui-même, cœur de l'Élu! »

Lorsque le savant théologien eut entendu cette réponse, il s'écria : « Mon approbation t'est acquise, ô esclave! »

Alors la belle Sympathie regarda le Khalifat et dit : « O commandeur des Croyants, permets-moi à mon tour de poser une seule question à mon examinateur et de lui prendre son manteau s'il ne peut répondre! » Et, le consentement accordé, elle demanda au savant :

« Peux-tu me dire, ô vénérable Cheikh, quel est le devoir qui doit être rempli avant tous les devoirs, bien qu'il n'en soit pas le plus important? »

A cette réponse le savant ne sut quoi dire, et l'adolescente se hâta de lui enlever son manteau et fit elle-même cette réponse :

— « C'est le devoir de l'ablution; car il est formellement prescrit de se purifier avant d'accomplir le moindre des devoirs religieux et avant tous les actes prévus par le Livre et la Sunna! »

Après quoi, Sympathie se tourna vers l'assemblée et l'interrogea d'un regard circulaire auquel répondit l'un des savants qui était un des

hommes les plus célèbres du siècle et qui n'avait point son égal dans la connaissance du Korân. Il se leva et dit à Sympathie :

« O jeune fille pleine de spiritualité et de parfums charmants, peux-tu, puisque tu connais le Livre d'Allah, nous donner un échantillon de la précision de ton savoir ? »

Elle répondit :

« Le Korân est composé de cent quatorze sourates ou chapitres, dont soixante-dix ont été dictés à la Mecque et quarante-quatre à Médine.

« Il est divisé en six cent vingt-une divisions appelées *aschar* et en six mille deux cent trente-six versets.

« Il renferme soixante-dix-neuf mille quatre cent trente-neuf mots, et trois cent vingt-trois mille six cent soixante-dix lettres à chacune desquelles sont attachées dix vertus spéciales.

« On y trouve cité le nom de vingt-cinq prophètes : Adam, Nouh, Ibrahim, Ismaël, Isaac, Yâcoub, Youssef, El-Yosh, Younès, Loth, Saleh, Houd, Schoaïb, Daoud, Soleïmân, Zoul-Kefel, Edris, Elias, Yahia, Zacharia, Ayoub, Moussa, Haroun, Issa (Jésus) et Môhammad, sur eux tous la prière et la paix !

« On y trouve le nom de neuf oiseaux ou animaux ailés : le moustique, l'abeille, la mouche, la huppe, le corbeau, la sauterelle, la fourmi, l'oiseau ababit et l'oiseau d'Issa (sur lui la prière et la paix) qui n'est autre que la chauve-souris. »

— Le Cheikh dit : « Ta précision est merveilleuse. Aussi je voudrais savoir de toi quel est le verset où notre saint Prophète juge les infidèles ! »

— Elle répondit : « C'est le verset où se trouvent ces paroles : Les Juifs disent que les chrétiens sont dans l'erreur, et les chrétiens affirment que les Juifs ignorent la vérité. Or sachez que des deux côtés ils ont raison dans cette affirmation ! »

Lorsque le Cheik eut entendu ces paroles, il se déclara fort satisfait, mais voulut l'interroger encore. Il lui demanda donc :

« Comment le Korân est-il venu sur terre du ciel ? Est-il descendu tout complet, copié, sur les tables qui sont gardées au ciel, ou bien est-il descendu en plusieurs fois ! »

— Elle répondit : « C'est l'ange Gabriel qui, sur l'ordre du Maître de l'univers, l'a apporté à notre prophète Môhammad, le prince des envoyés d'Allah, et cela par versets, selon les circonstances, durant l'espace de vingt années. »

— Il demanda : « Quels sont les compagnons du Prophète qui ont pris soin de rassembler tous les versets épars du Korân ? »

— Elle dit : « Ils sont quatre : Abi-ben-Kâab, Zeïd ben Tabet, Abou-Obeïda ben al-Djerrah et Othman ben Affân, — qu'Allah les ait tous quatre dans ses bonnes grâces. »

— Il demanda : « Quels sont ceux qui ont transmis et enseigné la vraie manière de lire le Korân ? »

— Elle répondit : « Ils sont quatre : Abdallah ben Mâssoud, Abi ben Kâab, Moag ben Djabal et Salem ben Abdallah. »

— Il demanda : « A quelle occasion est descendu du ciel le verset

suisant : « O croyants, ne vous privez point des jouissances terrestres dans toute leur plénitude ! »

— Elle répondit : « C'est lorsque quelques compagnons, voulant pousser plus loin qu'il ne fallait la spiritualité, eurent résolu de se châtrer et de porter des habits de crin ! »...

— A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin, et se tut discrètement.

Mais lorsque fut

LA DEUX CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

... Eurent résolu de se châtrer et de porter des habits de crin ! »

— Lorsque le savant eut entendu ces réponses de Sympathie, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Je témoigne, O Emir des Croyants, que cette jeune fille est inégalable de savoir ! »

Alors Sympathie demanda la permission de poser une question au Cheikh et lui dit :

« Peux-tu me dire quel est le verset du Korân qui renferme vingt-trois fois la lettre *kaf*, quel est celui qui renferme seize fois la lettre *mim* et quel est celui qui renferme cent quarante fois la lettre *aïn* ? »

Le savant resta la bouche ouverte sans pouvoir faire la moindre citation ; et Sympathie, après lui avoir pris son manteau, se hâta d'indiquer elle-même les versets demandés à la stupéfaction générale des assistants.

Alors du milieu de l'assemblée se leva un médecin réputé par l'étendue de ses connaissances et qui avait composé des livres fort estimés.

Il se tourna vers Sympathie et lui dit :

« Tu as parlé excellemment sur les choses spirituelles, il est temps de s'occuper du corps. Explique-nous, ô belle esclave, le corps de l'homme, sa formation, ses nerfs, ses os et ses vertèbres, et pourquoi Adam fut appelé Adam ! »

Elle répondit : « Le mot Adam vient du mot arabe *Adim* qui signifie la peau, la surface de la terre, et fut donné au premier homme qui avait été créé avec une masse de terre formée du terrain de diverses parties du monde. En effet, la tête d'Adam fut formée avec la terre de l'Orient, sa poitrine avec la terre de la Kaâba et ses pieds avec la terre de l'Occident.

Allah composa la tête en y ménageant sept portes d'entrée et deux portes de sortie : les deux yeux, les deux oreilles, les deux narines et la bouche, et, de l'autre côté, un devant et un anus.

Ensuite le Créateur, pour donner un tempérament à Adam, réunit en lui les quatre éléments, l'eau, la terre, le feu et l'air. De la sorte le tempérament bilieux eut la nature du feu qui est chaud et sec ; le tempérament nerveux eut la nature de la terre qui est sèche, le lymphatique eut la nature de l'eau qui est froide et humide, et le sanguin la nature de l'air qui est chaud et sec.

Après quoi Allah acheva de constituer le corps humain. Il y mit

trois cent soixante conduits et deux cent quarante os. Il lui donna trois instincts : l'instinct de la vie, l'instinct de la reproduction et l'instinct de l'appétit. Ensuite il lui mit un cœur, une rate, des poumons, six tripes, un foie, deux reins, une cervelle, deux œufs, un nerf et une peau. Il le dota de cinq sens guidés par sept esprits vitaux. Quant à l'ordre des organes, Allah mit le cœur à gauche dans la poitrine, et au-dessous de lui l'estomac, les poumons pour servir d'éventails au cœur, et l'entrelacement des intestins et l'articulation des côtes.

Pour ce qui est de la tête, elle est composée de quarante-huit os ; de même que la poitrine contient vingt-quatre côtes chez l'homme et vingt-cinq chez la femme : cette côte supplémentaire se trouve à droite et sert à renfermer l'enfant dans le ventre de sa mère et à le soutenir en l'entourant ! »

Le savant médecin ne put réprimer sa surprise, puis ajouta : « Peux-tu maintenant nous parler des signes des maladies ? »

— Elle répondit : « Les signes des maladies sont extérieurs et intérieurs et servent à faire connaître le genre de la maladie et son degré de gravité.

L'homme habile dans son art sait en effet deviner le mal rien qu'en prenant le pouls du malade : de la sorte, il constate le degré de sécheresse, de chaleur, de raideur, de froid et d'humidité ; il sait également qu'un homme qui a des yeux jaunes doit avoir le foie malade, qu'un autre qui a le dos courbé doit avoir les poumons gravement atteints d'inflammation.

Quant aux signes intérieurs qui guident l'observation du médecin, ce sont : les vomissements, les douleurs, les adèmes, les excréments et les urines ! »

Il demanda : « Quelles sont les causes du mal de tête ? »

— Elle répondit : « Le mal de tête est dû principalement à la nourriture quand on en fait entrer dans l'estomac avant que les aliments premiers ne soient digérés ; et il est également dû à des repas faits quand la faim n'existe pas. C'est la gourmandise qui est la cause de toutes les maladies qui ravagent la terre. Celui qui veut prolonger sa vie doit donc pratiquer la sobriété et, de plus, se lever de bonne heure, éviter les veillées, ne pas faire d'excès de femmes, ne pas abuser de la saignée ou des scarifications et enfin surveiller son ventre. Pour cela il doit diviser son ventre en trois parties qu'il remplira, l'une de nourriture, l'autre d'eau et la troisième de rien du tout, afin de la laisser libre pour la respiration et que l'âme puisse s'y loger. Il en sera de même pour l'intestin, dont la longueur est de dix-huit emfans. »

— Il demanda : « Quels sont les symptômes de l'ictère ? »

Elle répondit : « L'ictère, qui est la jaunisse fébrile, est caractérisé par le teint jaune, l'amertume de la bouche, les vertiges, la fréquence du pouls, les vomissements et le dégoût des femmes. Celui qui en est atteint est sous le coup de graves accidents, tels que les ulcères de l'intestin, la pleurésie, l'hydropisie et les adèmes, ainsi que la mélancolie à forme grave, qui, en affaiblissant le corps, peut provoquer le cancer et la lèpre. »

Il dit : « C'est parfait ! Mais comment divise-t-on la médecine ? »

Elle répondit : « On la divise en deux parties : l'étude des maladies et des remèdes ! »

Il dit : « Je vois que ta science ne laisse rien à désirer. Mais peux-tu me dire quelle est la meilleure eau ? »

Elle répondit : « C'est l'eau pure et fraîche contenue dans un vase poreux frotté de quelque excellent parfum ou simplement parfumée aux vapeurs d'encens. On ne doit la boire que bien après les repas. On évitera ainsi toutes sortes de maladies et on mettra en pratique cette parole du Prophète (sur lui la prière et la paix) qui a dit : « L'estomac est le réceptacle de toutes les maladies, la constipation la cause de toutes les maladies, et l'hygiène le principe de tous les remèdes. »

— Il demanda : « Quel est le mets le plus excellent ? »

Elle répondit : « C'est celui qui est préparé par la main d'une femme, qui n'a pas coûté trop de préparatifs et qui est mangé d'un cœur content. Le mets appelé *tharid* est certainement le plus délicieux de tous les mets, car le Prophète (sur lui la prière et la paix) a dit : « Le *tharid* est de beaucoup le plus excellent des mets, comme Aïscha est la plus vertueuse des femmes ! »

— Il demanda : « Que penses-tu des fruits ? »

— Elle dit : « C'est, avec la viande de mouton, la nourriture la plus saine. Mais il n'en faut plus manger quand la saison est passée ! »

Il demanda : « Parle-nous du vin ! »...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le jour, et se tut discrètement.

Mais lorsque fut

LA DEUX CENT QUATRE-VINGTIÈME NUIT

Elle dit :

— Sympathie répondit : « Comment peux-tu m'interroger sur le vin alors que le Livre est si explicite à ce sujet ? Malgré ses nombreuses vertus il est défendu parce qu'il trouble la raison et échauffe les humeurs. Le vin et le jeu de hasard sont deux choses que le croyant doit éviter sous peine des pires calamités ! »

— Il dit : « Ta réponse est sage. Peux-tu maintenant nous parler de la saignée ? »

— Elle répondit : « La saignée est nécessaire à toutes les personnes qui ont trop de sang. On doit la pratiquer, à jeun dans une journée de printemps sans nuage, ni vent, ni pluie. Quand ce jour tombe un mardi, la saignée produit ses meilleurs effets, surtout si ce jour est le dix-septième du mois. En vérité, il n'y a rien qui soit aussi bon que la saignée pour la tête, les yeux et l'épuration du sang. Mais rien n'est pire que la saignée si on la pratique pendant les grandes chaleurs ou les grands froids, si en même temps on mange des choses salées ou acides et que ce soit un mercredi ou un samedi ! »

Le savant s'écria : « Que c'est répondu avec sagacité ! Mais j'ai encore deux questions à te poser et ce sera tout ! Peux-tu me dire quel est l'être vivant qui ne vit qu'emprisonné et qui meurt sitôt qu'il respire l'air libre ? Et quels sont les meilleurs fruits ? »

— Elle répondit : « Le premier, c'est le poisson ; et les seconds sont le cédrat et la grenade ! »

Lorsque le médecin eût entendu toutes ces réponses de la belle Sympathie, il ne put s'empêcher de s'avouer incapable de la prendre en défaut de science et voulut regagner sa place. Mais Sympathie l'empêcha d'un signe et lui dit : « Il faut qu'à mon tour je te pose une question :

Peux-tu me dire, ô savant ! quelle est la chose qui est ronde comme la terre et se loge dans un œil, qui tantôt se sépare de cet œil et tantôt y pénètre, qui copule sans organe mâle, qui se sépare de sa compagne durant la nuit pour s'enlacer à elle durant le jour, et qui élit domicile habituellement aux extrémités ? »

— A cette question le savant eut beau se tourmenter l'esprit, il ne sut que répondre, et Sympathie, après lui avoir pris son manteau, sur l'invitation du Khalifat, répondit elle-même : « C'est le bouton et la boutonnière ! »

— Après quoi, d'entre les vénérables Cheiks un astronome se leva qui était le plus fameux de tous les astronomes du royaume, et que la belle Sympathie regarda en souriant, sûre d'avance qu'il trouverait ses yeux plus embarrassants que toutes les étoiles des cieux.

L'astronome vint donc s'asseoir devant l'adolescente et, après le préambule d'usage, lui demanda :

— « D'où se lève le soleil et où va-t-il lorsqu'il disparaît ? »

Elle répondit : « Sache que le soleil se lève des sources de l'Orient et disparaît dans les sources de l'Occident. Ces sources sont en tout au nombre de cent quatre-vingts. Le soleil est le sultan du jour, comme la lune est la sultane des nuits. Et Allah a dit dans le Livre : « C'est moi qui ai donné au soleil sa lumière et à la lune son éclat et qui leur ai assigné des places ordonnées afin de vous permettre de connaître le calcul des jours et des années. C'est moi qui ai fixé une limite à la course des astres et défendu à la lune de jamais atteindre le soleil comme à la nuit de dépasser le jour ! De la sorte le jour et la nuit, les ténèbres et la lumière, sans jamais mêler leur essence, s'identifient continuellement ! »

— Le savant astronome s'écria : « Quelle réponse merveilleuse de précision. Mais, ô adolescente, peux-tu nous parler des autres astres et nous dire leurs bonnes ou mauvaises influences ? »

Elle répondit : « Si je devais parler de tous les autres astres, il faudrait y consacrer bien plus d'une séance. Je n'en dirai donc que peu de mots. Outre le soleil et la lune, il y a cinq astres planètes qui sont : *Outared* (Mercure), *El-Zohrat* (Vénus), *El-Merrikkh* (Mars), *El-Mouschtari* (Jupiter) et *Zôhal* (Saturne).

La lune, froide et humide, de bonne influence, a pour séjour le Cancer, pour apogée le Taureau, pour inclinaison le Scorpion et pour périégée le Capricorne.

La planète Saturne, froide et sèche, d'influence maligne, a pour séjour le Capricorne et le Verseau, son apogée est la Balance, son inclinaison le Bélier et son périégée le Capricorne et le Lion.

Jupiter, d'influence bénigne, est chaud et humide, a pour séjour le Poisson et le Collier, pour apogée le Cancer, pour inclinaison le Capricorne et pour périégée les Gémeaux et le Lion.

Vénus, tempérée, d'influence bénigne, a pour séjour le Taureau, pour apogée le Poisson, pour inclinaison la Balance et pour périégée le Bélier et le Scorpion.

Mercure, d'influence tantôt bénigne, tantôt maligne, a pour séjour les Gémeaux, pour apogée la Vierge, pour inclinaison le Poisson, pour périégée le Taureau.

Mars enfin, chaud et humide, d'influence maligne, a pour séjour le Bélier, pour apogée le Capricorne, pour inclinaison le Cancer et pour périégée la Balance! »

Lorsque l'astronome eut entendu cette réponse, il admira fort la profondeur des connaissances de la jeune Sympathie. Il voulut pourtant essayer de la troubler par une question plus difficile et lui demanda :

« O adolescente, penses-tu que nous aurons de la pluie, ce mois-ci? »

A cette question la docte Sympathie baissa la tête et réfléchit longuement : ce qui fit supposer au Khalifat qu'elle se reconnaissait incapable d'y répondre. Mais bientôt elle releva la tête et dit au Khalifat : « O Emir des Croyants, je ne parlerai guère à moins d'une permission spéciale de dire toute ma pensée! » Le Khalifat étonné dit : « Tu as la permission! » Elle dit : « Alors, O Emir des Croyants, je te prie de me prêter un instant ton sabre pour que je coupe la tête de cet astronome qui n'est qu'un esprit fort et un mécréant! »

A cette parole, le Khalifat et tous les savants de l'assemblée ne purent s'empêcher de rire. Mais Sympathie continua : « En effet, sache, ô toi l'Astronome, qu'il y a cinq choses qu'Allah seul connaît : l'heure de la mort, la tombée de la pluie, le sexe de l'enfant dans le sein de sa mère, les événements du lendemain et l'endroit où chacun devra mourir! »

— L'astronome sourit et lui dit : « Ma question ne t'a été posée que pour t'éprouver. Peux-tu, pour ne point trop nous éloigner du sujet, nous dire l'influence des astres sur les jours de la semaine? »

— Elle répondit : « Le dimanche est le jour consacré au soleil. Quand l'année commence un dimanche, c'est le signe que les peuples auront beaucoup à souffrir de la tyrannie et des vexations de leurs sultans, de leurs rois et de leurs gouverneurs, qu'il y aura de la sécheresse, que les lentilles surtout ne pousseront guère, que les raisins tourneront et qu'il y aura des combats féroces entre les rois! Mais, en tout cela, Allah est encore plus savant!

Le lundi est le jour consacré à la lune. Quand l'année commence par un lundi, c'est un signe de bon augure. Il y aura des pluies abondantes, beaucoup de grains et de raisins; mais il y aura de la peste, et, en outre, le lin ne poussera pas et le coton sera mauvais; de plus, la moitié du bétail mourra, frappée d'épidémie. Mais Allah est plus savant!

Le mardi, jour consacré à Mars, peut commencer l'année; alors les grands et les puissants seront frappés de mort, les grains hausseront de prix, il y aura peu de pluies, peu de poissons, le miel sera à bon compte, les lentilles se vendront pour rien, les grains de lin seront d'un prix très élevé, et il y aura une excellente récolte d'orge; mais beaucoup de sang sera versé, et il y aura une épidémie chez les ânes, dont le prix haussera à l'extrême. Mais Allah est plus savant!

Le mercredi est le jour de Mercure. Lorsque l'année commence le mercredi, c'est signe de grandes tueries sur mer, de beaucoup de journées d'orage et d'éclairs, de cherté des grains et de prix élevé des radis et des oignons, sans compter une épidémie qui frappera les petits enfants. Mais Allah est plus savant !

Le jeudi est le jour consacré à Jupiter. Il est, s'il ouvre l'année, l'indice de la concorde entre les peuples, de la justice chez les gouverneurs et les vizirs, de l'intégrité chez les kâdis, et de grands bienfaits sur l'humanité, entre autres choses l'abondance des pluies, des fruits, des graines, du coton, du lin, du miel, du raisin et du poisson. Mais Allah est plus savant !

Le vendredi est le jour consacré à Vénus. S'il ouvre l'année, c'est signe que la rosée sera abondante, le printemps fort beau, mais il naîtra une quantité énorme d'enfants des deux sexes, et il y aura beaucoup de concombres, de pastèques, de courges, d'aubergines et de tomates et aussi des topinambours. Mais Allah est plus savant !

Le samedi enfin est le jour de Saturne. Malheur à l'année qui commence ce jour-là ! Malheur à cette année ! Il y aura une avarice générale du ciel et de la terre, la famine succédera à la guerre, les maladies à la famine, et les habitants de l'Égypte et de la Syrie jetteront les hauts cris sous l'oppression qui les tiendra et la tyrannie des gouverneurs ! Mais Allah est plus savant !

Lorsque l'astronome eut entendu cette réponse, il s'écria : « Que tout cela est admirablement répondu ! Mais peux-tu me dire encore le point ou l'étage du ciel où sont suspendues les sept planètes ? »

— Sympathie répondit : « Certainement ! La planète Saturne est suspendue exactement au septième ciel ; Mars, au cinquième ; le Soleil, au quatrième ; Vénus, au troisième ; Mercure, au second ; et la lune, au premier ciel ! »

Puis Sympathie ajouta : « A mon tour maintenant de t'interroger !... »

— A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète, se tut.

Mais lorsque fut

LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-QUATRIÈME NUIT

Elle dit :

... A mon tour maintenant de t'interroger ! Quelles sont les trois classes d'étoiles ? »

Le savant eut beau réfléchir et lever les yeux au ciel, il ne put rien trouver qui pût le tirer d'embarras. Alors Sympathie, après lui avoir arraché son manteau, répondit elle-même à sa propre question :

« Les étoiles sont divisées en trois classes suivant leur destination : les unes sont suspendues à la voûte céleste comme des flambeaux, et servent à éclairer la terre ; les autres sont situées dans l'air, par une suspension invisible, et servent à éclairer les mers ; et les étoiles de la troisième catégorie sont mobiles à volonté entre les doigts d'Allah ! On les voit filer pendant la nuit, et elles servent alors à lapider et punir

les démons qui veulent enfreindre les ordres du Très-Haut! »

A ces paroles, l'Astronome s'avoua de beaucoup inférieur en connaissances à la belle adolescente et se retira de la salle. Alors, sur l'ordre du Khalifat, un philosophe lui succéda qui vint se placer devant Sympathie et lui demanda :

— « Peux-tu nous parler de l'infidélité et nous dire si elle naît avec l'homme? »

Elle répondit : « Là-dessus je peux te répondre par les paroles elles-mêmes de notre Prophète (sur lui la prière et la paix!) qui a dit : « L'infidélité circule parmi les fils d'Adam, comme le sang circule dans les veines; aussitôt qu'ils se laissent aller à blasphémer la terre et les fruits de la terre et les heures de la terre. Le plus grand crime est de blasphémer contre le temps et le monde, car le temps c'est Dieu même et le monde est fait par Dieu! »

Le philosophe s'écria : « Ces paroles sont sublimes et définitives! Dis-moi maintenant quelles sont les cinq créatures d'Allah qui ont bu et mangé sans qu'il soit sorti quelque chose de leur corps, soit de leur ventre, soit de leur dos? »

— Elle répondit : « Ces cinq créatures sont : Adam, Siméon, le dromadaire de Saleh, le bélier d'Ismaël, et l'oiseau qui vit le saint Aboubekr dans la caverne! »

— Il lui dit : « Parfait! dis-moi encore quelles sont les cinq créatures du paradis qui ne sont ni hommes, ni génies, ni anges! »

— Elle répondit : « Ce sont : le loup de Jacob, le chien des sept dormants, l'âne d'El-Azir, le dromadaire de Saleh et la mule Daldal de notre saint Prophète (sur lui la prière et la paix!). »

— Il demanda : « Peux-tu me dire quel est l'homme dont la prière ne se faisait ni dans le ciel ni sur la terre? »

— Elle répondit : « C'est Soleïman qui faisait sa prière sur un tapis suspendu en l'air, entre le ciel et la terre! »

— Il dit : « Explique-moi le fait suivant : un homme regarde le matin une esclave et aussitôt il commet une action illicite; il regarde cette même esclave à midi, et la chose devient licite; il la regarde dans l'après-midi, et de nouveau la chose devient illicite; au coucher du soleil il lui est permis de la regarder; la nuit, cela lui est défendu, et au matin il peut parfaitement s'approcher d'elle en toute liberté! Peux-tu m'expliquer comment des circonstances aussi différentes peuvent se succéder si rapidement un jour et une nuit? »

— Elle répondit : « L'explication est aisée! Un homme jette des regards le matin sur une esclave qui n'est point la sienne, et, d'après le Livre, cela est illicite. Mais à midi il l'achète et alors il peut tant qu'il veut la regarder et en faire son plaisir; dans l'après-midi, pour une raison ou une autre, il lui rend la liberté et aussitôt il n'a plus le droit de jeter les yeux sur elle. Mais, au coucher du soleil, il l'épouse, et tout lui devient licite; la nuit, il juge à propos de divorcer d'avec elle, et ne peut plus s'en approcher; mais, le matin, il la reprend pour son épouse après les cérémonies d'usage, et peut alors renouer ses relations avec elle! »

— Le philosophe dit : « C'est juste! Peux-tu me dire quel est le tombeau qui s'est mis à se mouvoir avec celui qu'il contenait? »

— Elle répondit : « C'est la baleine qui a englouti le prophète Jonas dans son ventre! »

— Il demanda : « Quelle est la vallée que le soleil n'éclaira qu'une seule fois et qu'il n'éclairera jamais plus jusqu'au jour de la Résurrection? »

— Elle répondit : « C'est la vallée que forma la baguette de Moïse en fendant la mer pour laisser passer son peuple en fuite! »

— Il demanda : « Quelle est la première queue qui traîna sur le sol? »

— Elle répondit : « C'est la queue de la robe d'Agar, mère d'Ismaël, quand elle balaya la terre devant Sarah! »

— Il demanda : « Quelle est la chose qui respire sans être animée? »

— Elle répondit : « C'est le matin! Car il est dit dans le Livre : « Lorsque le matin respire!.. » »

— Il dit : « Dis-moi ce que tu peux sur la proposition suivante : une troupe de pigeons s'abat sur un arbre; les uns se perchent sur les branches supérieures, et les autres sur les branches du bas : les pigeons qui occupent la cime de l'arbre disent à ceux du bas : « Si l'un de vous se joint à nous, notre troupe sera une fois aussi nombreuse que la vôtre; mais, si l'un de nous descend vers vous, vous nous égalerez en nombre. Combien y avait-il de pigeons? »

— Elle répondit : « Il y avait douze pigeons en tout. En effet, il y en avait sept sur la cime de l'arbre et cinq sur les branches du bas. Si l'un des pigeons du bas s'était joint à ceux du haut, le nombre de ces derniers se serait porté à huit qui est le double de quatre; mais, si l'un de ceux du haut était descendu vers ceux du bas, ils eussent été six des deux côtés! Mais Allah est plus savant! »

Lorsque le philosophe eut entendu ces diverses réponses, il craignit que l'adolescente ne l'interrogeât et lui fît perdre son manteau. Aussi se hâta-t-il de prendre la fuite et de disparaître.

C'est alors que se leva l'homme le plus savant du siècle, Ibrahim ben-Saïar, qui vint prendre la place du philosophe et dit à la belle Sympathie : « J'espère que d'avance tu t'avoues vaincue, et qu'il est inutile de t'interroger davantage. »

Elle répondit : « O vénérable savant, je te conseille d'envoyer chercher d'autres habits que ceux que tu portes, puisque dans quelques instants je vais te les enlever! »

Le savant dit : « Nous allons bien voir! Quelles sont les cinq choses que créa le Très-Haut avant Adam? »

Elle répondit : « L'eau, la terre, la lumière, les ténèbres et le feu! »

— Il demanda : « Quelles sont les œuvres formées par les mains mêmes de la Toute-Puissance alors que les autres choses ont été créées par le simple effet de sa volonté? »

Elle répondit : « Le trône, l'arbre du paradis, l'Eden et Adam! Oui, ces quatre choses ont été formées par les mains mêmes d'Allah, tandis qu'il a créé toutes les autres choses en disant : « Qu'elles soient! » et elles ont été! »

Il demanda : « Quel est ton père dans l'Islam et quel est le père de ton père ? »

Elle répondit : « Mon père dans l'Islam est Môhammad (sur lui la prière et la paix), et le père de Môhammad est Abraham, l'ami d'Allah ! »

— En quoi consiste la foi de l'Islam ?

— Dans la simple profession de foi : « *La ilah ill Allah, sua Môhammad rassoul Allah!* »

— Quelle est la chose qui commence par être en bois et qui a fini par avoir la vie ?

— C'est la verge que jeta Moïse et qui fut transformée en serpent. C'est cette même verge qui pouvait, suivant les cas, se transformer, une fois enfoncée dans le sol, soit en arbre fruitier, soit en grand arbre touffu pour garantir Moïse de l'ardeur du soleil, soit en un chien énorme qui veillait à la garde du troupeau durant la nuit.

— Peux-tu me dire quelle est la femme qui a été engendrée par un homme, sans avoir été portée dans le sein d'une mère, et quel est l'homme qui fut engendré par une femme sans le concours d'un père ?

— C'est Ève, qui naquit d'Adam, et c'est Jésus qui naquit de Marie !
Le savant continua...

A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète, se tut.

Mais lorsque fut

LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-SIXIÈME NUIT

Elle dit :

... Le savant continua : « Parle-moi de diverses sortes de feux ! »

Elle répondit : « Il y a le feu qui mange et qui ne boit pas, c'est le feu du monde ; le feu qui mange et qui boit, c'est le feu de l'enfer ; le feu qui boit et ne mange point, c'est le feu du soleil ; et enfin le feu qui ne mange ni ne boit, c'est le feu de la lune ! »

« Quel est le mot de cette énigme : Lorsque je bois, l'éloquence coule de mes lèvres ; et je marche et je parle sans faire de bruit.

Et pourtant, en dépit de ces qualités, je ne suis guère dans les honneurs pendant ma vie ; et, après ma mort, on ne me regrette pas davantage ! »

Elle répondit : « C'est la plume ! »

— Et le mot de cette autre énigme : « Je suis oiseau, mais n'ai ni chair, ni sang, ni plume, ni duvet ; on me mange rôti, ou bouilli, ou tel que je suis, et il est bien difficile de savoir si je suis vivant ou mort ; quant à ma couleur, elle est d'argent et d'or ! »

Elle répondit : « En vérité c'est trop de mots pour me faire savoir qu'il s'agit simplement d'un œuf. Tâche donc de me demander quelque chose de plus ardu ! »

Il dit : « Combien de paroles en tout Allah a-t-il dit à Moïse ? »

Elle répondit : « Allah a dit exactement à Moïse mille cinq cent quinze mots ! »

Il demanda : « Quelle est l'origine de la création ? »

Elle dit : « Allah a tiré Adam de la boue desséchée ; la boue fut formée avec de l'écume ; l'écume fut tirée de la mer ; la mer, des ténèbres ; les ténèbres, de la lumière ; la lumière, d'un monstre marin ; le monstre marin, d'un rubis ; le rubis, d'un rocher ; le rocher, de l'eau, par la parole toute-puissante : « Qu'elle soit ! » et elle fut ! »

— Et le mot de cette énigme : « Je mange sans avoir ni bouche ni ventre, et me nourris d'arbres et d'animaux. Les aliments seuls attisent en moi la vie alors que toute boisson me tue ! »

— C'est le feu !

— Et le mot de cette énigme : « Ce sont deux amis qui n'ont jamais éprouvé de jouissance bien qu'ils passent toutes leurs nuits dans les bras l'un de l'autre ! Ce sont eux les gardiens de la maison et ils ne se séparent qu'avec le matin ! »

— Ce sont les deux battants d'une porte !

— Quelle est la signification de ceci : « Je traîne toujours de longues queues derrière moi ; j'ai une oreille pour ne point entendre, et je fais des habits pour n'en porter jamais ! »

— C'est l'aiguille !

— Quelle est la longueur et la largeur du pont Sirat ?

— La longueur du pont Sirat sur lequel doivent passer tous les hommes, le jour de la résurrection, est de trois mille ans de chemin, mille pour descendre, mille pour traverser son horizontalité et mille pour le descendre. Il est plus aigu que le tranchant d'un glaive et plus mince qu'un cheveu !

Il demanda : « Peux-tu maintenant me dire combien de fois le Prophète (sur lui la prière et la paix !) a le droit d'intercéder pour chaque croyant ? »

Elle répondit : « Trois fois, ni plus, ni moins ! »

« Quel est le premier qui ait embrassé la foi de l'Islam ? »

— C'est Aboubekr !

« Mais ne crois-tu pas qu'Ali ait été Musulman avant Aboubekr ? »

— Ali, par la grâce du Très-Haut, n'a jamais été idolâtre ; car, dès l'âge de sept ans, Allah l'a mis dans la voie droite et a éclairé son cœur en le dotant de la foi de Mōhammad (sur lui la prière et la paix !). »

— Oui ! Mais je voudrais bien savoir qui des deux est le plus grand en mérites, à tes yeux, Ali ou Abbas ? »

A cette question fort insidieuse, Sympathie s'aperçut que le savant cherchait à tirer d'elle une réponse compromettante ; car, en accordant la prééminence à Ali, gendre du Prophète, elle déplaisait au Khalifat qui était le descendant d'Abbas, oncle de Mōhammad (sur lui la prière et la paix !). Elle se mit d'abord à rougir, puis à pâlir, et après un instant de réflexion, elle répondit :

« Sache, ô Ibrahim, qu'il n'y a aucune prééminence entre deux qui ont chacun un mérite excellent ! »

Lorsque le Khalifat eut entendu cette réponse, il fut à la limite de l'enthousiasme et, se levant debout sur ses pieds, s'écria : « Par le Seigneur de la Kaâba ! Quelle réponse admirable, ô Sympathie ! »

Mais le savant continua : « Peux-tu me dire de quoi il s'agit dans

cette énigme : « Elle est svelte et tendre et de goût délicieux ; elle est droite comme la lance, mais n'a point de fer aigu ; elle est utile dans sa douceur, se mange volontiers le soir, au mois de Ramadân ! »

Elle répondit : « C'est la canne à sucre ! »

Il dit : « J'ai encore quelques questions à t'adresser, et vais le faire rapidement. Peux-tu donc me dire sans trop de mots : Qui est plus doux que le miel ? Qui est plus tranchant que le glaive ? Qui est plus rapide dans ses effets que le poison ? Quelle est la jouissance d'un instant ? Quel est le bonheur qui dure trois jours ! Quel est le jour le plus heureux ? Quelle est la joie d'une semaine ! Quelle est la dette que même le méchant ne peut s'empêcher de payer ? Quel est le supplice qui nous suit jusqu'au tombeau ? Quelle est la joie du cœur ? Quelle est la souffrance de l'esprit ? Quelle est la désolation de la vie ? Quel est le mal qui n'a point de remède ? Quelle est la honte qui ne peut s'effacer ? Quel est l'animal qui vit dans les déserts et qui habite loin des villes, qui fuit l'homme et qui réunit la forme et la nature de sept bêtes ? »

Elle répondit : « Avant de parler, je veux auparavant que tu me livres ton manteau ! »

Alors le Khalifat Haroun-al-Rachid dit à Sympathie : « Tu as certainement raison. Mais peut-être vaudrait-il mieux, eu égard à son grand âge, que tu répondisses d'abord à ses questions ? »

Elle dit : « L'amour des enfants est plus doux que le miel ! La langue est plus tranchante que le glaive ! Le mauvais œil est plus rapide que le poison ! La jouissance de l'amour ne dure qu'un instant ! Le bonheur de trois jours est celui éprouvé par le mari lors des époques mensuelles de son épouse, puisqu'il prend du repos ! Le jour le plus heureux est celui du gain dans une affaire ! La joie qui dure une semaine est celle de la noce ! La dette que toute personne doit payer, c'est la mort ! La mauvaise conduite des enfants est la peine qui nous suit jusqu'au tombeau ! La joie du cœur, c'est la femme soumise à son époux ! La souffrance de l'esprit, c'est un mauvais serviteur ! La pauvreté est la désolation de la vie ! Le mauvais caractère est le mal sans remède ! La honte ineffaçable, c'est le déshonneur d'une fille ! Quant à l'animal qui vit dans les endroits déserts et déteste l'homme, c'est la sauterelle, car elle réunit la forme et la nature de sept bêtes : elle a en effet la tête du cheval, le cou du taureau, les ailes de l'aigle, les pieds du chameau, la queue du serpent, le ventre d'un scorpion et les cornes de la gazelle ! »

— Devant tant de sagacité et tant de savoir, le Khalifat Haroun-al-Rachid fut édifié à l'extrême et ordonna au savant Ibrahim ben-Sajara de donner son manteau à l'adolescente. Le savant, après, leva la main droite et témoigna publiquement que l'adolescente l'avait dépassé en connaissances et qu'elle était la merveille du siècle.

Alors le Khalifat demanda à Sympathie : « Sais-tu jouer des instruments d'harmonie et chanter en les accompagnant ? » Elle répondit : « Mais certainement ! » Aussitôt il fit apporter un luth dans un étui de satin rouge terminé par un gland de soie jaune et fermé avec une agrafe d'or. Sympathie tira le luth de l'étui et y trouva ces vers gravés tout autour en caractères entrelacés et fleuris :

« J'étais encore un rameau vert et déjà les oiseaux amoureux m'apprenaient des chansons!

« Maintenant sur les genoux des jeunes filles je résonne sous les doigts et chante comme les oiseaux! »

— Alors elle l'appuya contre elle, se pencha comme une mère sur son nourrisson, en tira des accords sur douze modes différents, et, au milieu du ravissement général, elle chanta d'une voix qui résonna dans tous les cœurs et arracha des larmes émues de tous les yeux.

Quand elle eut fini, le Khalifat se leva debout sur ses deux pieds et s'écria: « Qu'Allah augmente en toi ses dons, ô Sympathie, et qu'il ait en sa miséricorde ceux qui ont été tes maîtres et ceux qui t'ont donné le jour! » Et, séance tenante, il fit compter dix mille dinars d'or, en cent sacs, à Aboul-Hassan, et dit à Sympathie: « Dis-moi, ô merveilleuse adolescente, préfères-tu entrer dans mon harem et avoir un palais et un train de maison à toi seule, ou bien retourner avec ce jeune homme, ton ancien maître? »

A ces paroles, Sympathie embrassa la terre entre les mains du Khalifat...

— A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète, se tut.

Mais lorsque fut

LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-SEPTIÈME NUIT

Elle dit:

Sympathie embrassa la terre entre les mains du Khalifat et répondit: « Qu'Allah répande ses grâces sur notre maître le Khalifat! Mais son esclave souhaite retourner à la maison de son ancien maître! »

Le Khalifat, loin de se montrer offusqué de cette préférence, acquiesça immédiatement à sa demande, lui fit verser, en cadeau, cinq autres mille dinars, et lui dit: « Puisses-tu être aussi experte en amour que tu l'es en connaissances spirituelles! »

Puis il voulut encore mettre le comble à sa magnificence en nommant Aboul-Hassan à un haut emploi au palais; et il l'admit au nombre de ses favoris les plus intimes. Puis il leva la séance.

Alors Sympathie, lourde des manteaux des savants, et Aboul-Hassan, chargé des sacs remplis des dinars d'or, sortirent tous deux de la salle, suivis par tous ceux de l'assemblée qui, tout en s'émerveillant de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, levaient les bras et s'écriaient: « Où y a-t-il dans le monde une générosité pareille à celle des descendants d'Abbas? »

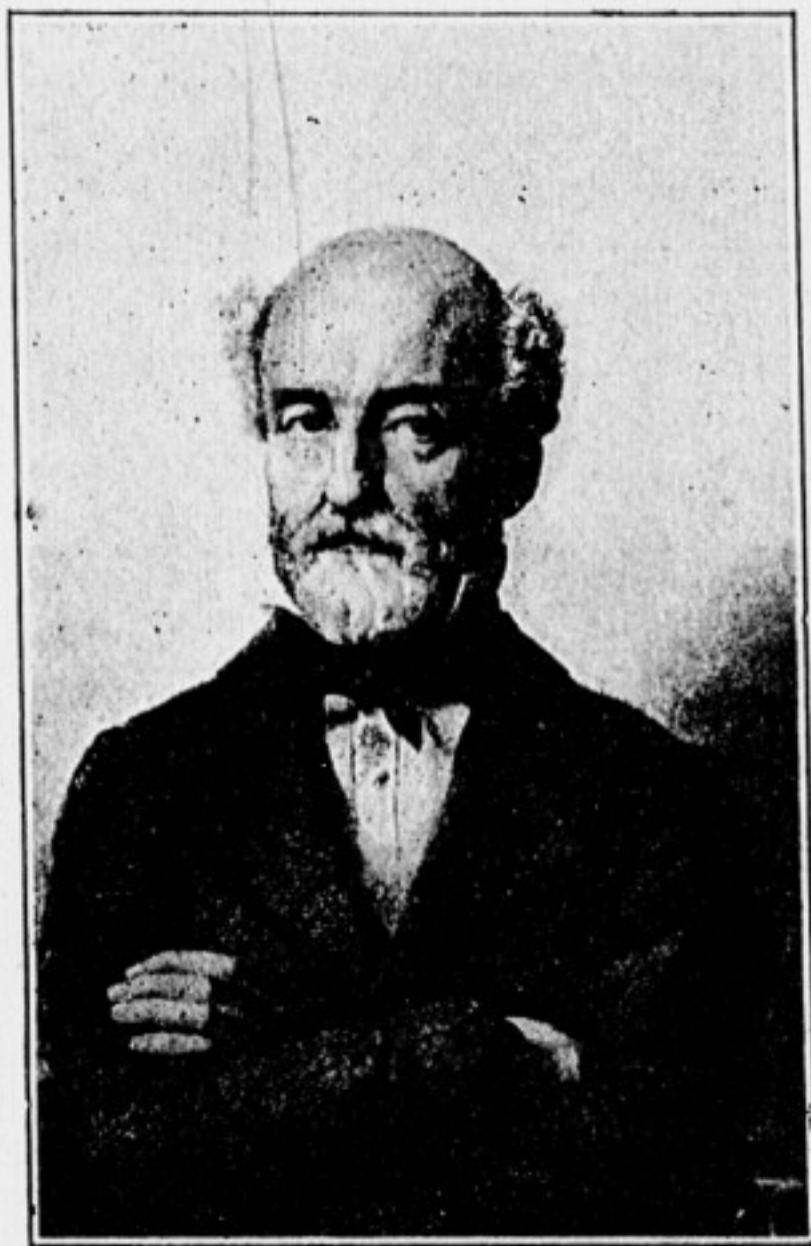
Telles sont, ô roi fortuné, continua Schahrazade, les paroles que la docte Sympathie dit au milieu de l'assemblée des savants et qui, transmises par les annales du règne, servent depuis à faire l'instruction de toute femme musulmane.

D^r G.-C. MARDRUS,
traducteur.

DÉMONSTRATION DE L'IMMATÉRIALITÉ DE L'ÂME⁽¹⁾

La science sociale ou morale est la science des sciences; c'est la science de l'homme et de l'humanité : elle découle de la connaissance de la vérité absolue, est basée sur la détermination du principe de certitude et se mesure au critérium du vrai et du faux, du juste et de l'injuste⁽²⁾. Toutes les vérités dont elle se compose doivent présenter à chaque homme le même caractère d'incontestabilité. C'est-à-dire que chacune d'elles doit résulter d'un raisonnement formé de propositions identiques, logiquement enchaînées entre elles, sans qu'on y puisse découvrir une seule analogie. Car toute analogie est essentiellement récusable quand, au lieu de s'en servir pour induire à une probabilité, on veut l'employer pour en déduire une certitude. Il n'y a que l'identité, toujours réductible à sa forme la plus simple, sauf la tautologie dans l'expression : *un est un*, qui ne soit dans aucun cas susceptible d'être niée.

Outre l'enchaînement logique de toutes les propositions, il faut encore et avant tout que la première proposition, le premier anneau de la chaîne, soit un fait irrécusable pour l'intelligence : de cela, et de cela exclusivement, résulte que les autres anneaux, par leur identité avec le premier, acquièrent la même valeur que lui.



LOUIS DE POTTER (1786-1859).

(1) Fragment de SOUVENIRS INTIMES, *Retour sur ma vie intellectuelle* (1786-1859), par LOUIS DE POTTER; volume sous presse.

(2) Je pourrais me contenter, après ce que j'ai dit dans mes *Études sociales*, ma *Réalité déterminée par le raisonnement*, mon *A, B, C de la science sociale*, mon *Catéchisme social*, mon *Catéchisme rationnel*, mon *Socrate socialiste* et ces *Souvenirs intimes*, je pourrais me contenter de prouver que les hommes seuls sont sensibles puisqu'eux seuls parlent. Mais je crois utile de faire rapidement repasser sous

Un fait unique parmi tous ceux que l'intelligence peut saisir possède la qualité que je viens d'indiquer et devient ainsi le seul point de départ pour le raisonnement qui puisse être admis sans qu'il y ait d'objection à craindre : c'est le sentiment que quiconque raisonne a de sa propre existence ; c'est la sensibilité sentie. Et, si la sensibilité non sentie, la sensibilité pure, ou la susceptibilité de sentir, la puissance de sentir, est une réalité, la sensibilité sentie est cette même puissance, cette virtualité, convertie en actualité, en acte.

Le sentiment senti de l'existence n'a pas besoin d'être prouvé ; c'est un fait primordial que toute explication, toute définition obscurcirait : c'est la conscience que chacun a de soi-même et qu'il y aurait absurdité de vouloir démontrer aux autres. On ne définit pas le parfum de la rose, on le fait aspirer.

Mais remarquons-le bien et hâtons-nous de le faire remarquer : de ce que chacun se sent exister, il ne s'ensuit aucunement que la sensibilité existe par elle-même, indépendante de tout fait quelconque, en d'autres termes qu'elle soit autre chose que le fait du sentiment éprouvé, et qu'elle existerait si ce fait n'existait pas ou s'il cessait d'exister, si en un mot elle n'était point ou si elle n'était plus sentie. C'est précisément cette indépendance du sentiment pur de l'existence, cette réalité de la sensibilité, qui est en question et qu'il s'agit de mettre à l'abri de toute attaque rationnelle du libre examen.

Je viens de dire que le sentiment de l'existence, pour être *réel*, doit avoir son principe en lui-même, c'est-à-dire n'être point mû du dehors, ne point procéder d'une création, ne pas tenir à une combinaison quelconque ; il doit être parce qu'il est, et se manifester nécessairement comme sensibilité et comme volonté, aussitôt qu'il se trouve dans les conditions requises pour pouvoir sentir et agir ; bref, il doit être indivisible et éternel.

Et si le développement du langage est la caractéristique de sa réalité, il faut que la parole ne soit ni organique ou innée, ni révélée ; il faut qu'elle soit l'œuvre spontanée de l'âme, l'expression nécessaire de l'intelligence, la manifestation essentielle de l'humanité.

A cette occasion, nous rappellerons en peu de mots que l'existence n'est réelle qu'à la condition de pouvoir être sentie ; que la réalité par conséquent ne peut s'attacher qu'au sentiment ; qu'un mouvement non senti n'a pas même une apparence de réalité, et qu'un mouvement senti n'est réellement apparent que parce qu'il est senti et pour celui qui le sent. Nous ajouterons que ce qui est réel doit nécessairement être simple, puisque la complexité est l'essence même de l'apparence, de la manifestation, du changement, du mouvement. Nous dirons enfin que la réalité ne peut être qu'immatérielle, et nous appellerons tout le reste *matière*. Sentiment pur de l'existence, réalité, immatérialité, éternité seront donc synonymes, aussi bien que mouvement ou force, illusions, matérialité, durée fugitive. Poursuivons.

Si le sentiment réel de l'existence se manifeste, quelle sera sa forme ? Infailliblement, celle d'un sentiment individuel se succédant à lui-même, c'est-à-dire se percevant par une suite non interrompue de modifications dans le temps.

Finalement, quelles sont les conditions nécessaires de cette manifestation ? Elles sont au nombre de trois : la première est l'union du sentiment réel

les yeux de mes lecteurs la série d'arguments qui, après la démonstration dont il est question, ne laisse plus lieu à aucun doute raisonnable sur l'éternité des âmes, le rapport nécessaire entre les différentes vies organiques ou la certitude des peines et des récompenses ultra-terrestres pour chacun d'après ses actes pendant la vie écoulée, comme il a éprouvé dans cette vie actuelle les conséquences des actes de sa vie antérieure.

d'existence à un organisme ou à une force particulière ayant la propriété de faire converger les impressions reçues vers un point appelé centre, mémoire ; dépourvu de sentiment, l'organisme ne serait que mouvement ; sans l'organisme, le sentiment ne pourrait point être touché, impressionné, mù, modifié. La seconde condition de manifestation pour le sentiment réel est son état de non-isolement, état inévitablement prolongé, afin que l'être sentant intellectualise les modifications qui lui ont été imprimées, en les attachant à un signe quelconque *pour* les communiquer à d'autres êtres de son espèce, avec lesquels il organise ainsi une famille, une société. La troisième condition est la motilité, indispensable au rapprochement physique et à la transmission des signes intellectuels.

On commence déjà à entrevoir que les modifications senties ont pour expression obligée des signes conventionnels qui, en révélant l'homme à l'homme, révèlent l'homme à lui-même. L'origine de ces signes ou du *verbe*, comme on dit communément, deviendra peu à peu le nœud de la question qui, ainsi simplifiée, sera facile à résoudre.

Avant d'aller plus loin, déterminons clairement et rationnellement, comme nous nous en sommes fait une loi, les plus importantes des expressions qui se représenteront presque à chaque ligne dans ce chapitre. Par *nécessaire* en raisonnement, nous entendons nécessaire devant la raison, rationnel, évident pour l'intelligence, incontestable ; au matériel, ce mot a pour valeur le fait constaté matériellement, ce qui est et, par conséquent, ce qui est nécessairement, ce qui est nécessaire.

Nous donnons au mot *mémoire* une signification beaucoup plus étendue qu'on n'a l'habitude de le faire : la mémoire générale, c'est la totalité des propriétés dérivant des lois éternelles de la matière et qui font que chaque chose, pour celui qui prend connaissance de cette totalité comme d'une unité, est ce qu'elle est. Une mémoire centralisée est un centre nerveux, un cerveau, qu'affectent les impressions reçues à n'importe quelle partie de l'organisme, et qui en conserve les traces : rien n'est inné au cerveau ; ce qui le constitue ce qu'il est, savoir la mémoire centralisée, appartient à la mémoire générale et lui vient des lois éternelles de la matière. Enfin la mémoire intellectuelle ou la mémoire proprement dite est celle que l'être sensible se fait lui-même au moyen des signes qu'il crée pour qu'ils deviennent l'équivalent des idées matérielles, intellectualisées de cette manière et dont après cela il peut disposer à volonté.

Organisme est synonyme de *force particularisée, vie spéciale*. Sans cette force, le sentiment d'existence ne passerait point de son état d'éternité où il ne se connaît pas lui-même, à l'état de temps qui est la succession des modifications, des sensations éprouvées par l'union d'une âme à une partie de matière, ou qui est la succession des idées. Et les modifications perçues par l'intelligence lui viennent du mouvement produit par la force générale, par la matière, dans cette force particularisée qui fait partie de la force générale, qui en est sortie et qui y rentrera.

En dernier lieu, le non-isolement est un effet de l'attraction physique en vertu des lois de la matière, qui établit un contact nécessaire entre deux organismes qui ne sont complets que par ce contact ; s'il y a sensibilité réelle, le rapprochement indiqué devient l'origine de la famille intellectuelle, de la société au sens propre.

Maintenant, nous pouvons marcher d'un pas sûr.

Où se trouve, s'il est réellement quelque part, le sentiment réel de l'existence ? Est-ce uniquement chez ceux qui se sentent exister et qui expriment ce sentiment ? Est-ce aussi chez ceux qui paraissent se sentir sans cependant exprimer qu'ils sentent ? Est-ce encore ailleurs ? Examinons.

Outre son propre sentiment d'existence, l'homme qui observe, qui raisonne, constate des changements en lui-même et autour de lui. Il détermine ainsi la seule distinction rationnelle qu'il soit possible de tracer entre les deux seules natures possibles à concevoir, qui sont le mouvement et le sentiment sentis comme effets, ou la force et l'activité, la volonté comme causes.

Il demeure bien entendu que cette distinction peut être illusoire, et que le sentiment pourrait se réduire à n'être que mouvement, l'action ou la volonté que force. L'objet de la démonstration que ce chapitre doit contenir est d'établir invinciblement que le sentiment est, *en réalité*, distinct du mouvement, et que conséquemment il est ce que le mouvement n'est pas, ne peut pas être : il est réel.

Consultons l'expérience : Qu'est-ce qui s'offre à l'observateur qui s'est dépouillé de toute idée acceptée sur parole, de toute doctrine acquise sans avoir été examinée, de tout esprit de système et d'école? D'abord des forces et des agrégations de forces ou corps, puis des corps organisés, présentant chacun, par l'ensemble de ce qui le compose, l'apparence d'une individualité : ce sont les plantes, les arbres, les animaux inférieurs, etc. Après cela, des organisations paraissent avoir la motilité spontanée, volontaire, le sentiment d'elles-mêmes, sentiment par conséquent accompagné de jouissance ou de douleur, jusqu'à la faculté de rappeler à volonté les sensations passées dont elles ont conservé le souvenir dans la mémoire : ce sont ce qu'on nomme les animaux supérieurs.

Nous ferons remarquer ici le défaut de raisonnement qui fait qualifier *animaux* les bêtes auxquelles on accorde ainsi une espèce d'âme (*anima*), tandis qu'on met en doute la réalité de l'âme chez l'homme. Faut-il rappeler qu'il ne saurait y avoir diverses espèces d'âmes? Il y a des âmes ou il n'y en a pas; voilà tout : il n'y a qu'une seule manière d'être une âme. Quant aux bêtes, elles vivent comme les hommes vivent; c'est là ce qui est constaté et ce qui exclusivement pouvait être constaté par l'expérience, c'est-à-dire par le raisonnement qui n'admet pas d'autres faits que ceux qui lui sont fournis par les sens, qui prend acte des sensations et s'arrête là.

Enfin l'observateur se trouve en rapport avec d'autres êtres qui ont le même organisme que lui, se sentent comme lui, éprouvent comme lui du plaisir ou de la peine, distinguent, comparent, jugent comme lui et le lui prouvent en le disant dans les mêmes termes dont il se sert pour exprimer la même chose. Ce sont les hommes. Et ces hommes, si le sentiment est réel en eux, sont par cela même, mais par cela seul, libres des actes de leur volonté, libres de leurs intentions, sont responsables par conséquent de ce qu'ils font ou veulent faire, appartiennent à ce que nous appellerons l'*ordre moral*, c'est-à-dire aux suites nécessaires de leurs actes, d'après les lois du raisonnement qui exprime l'harmonie entre la fatalité de ces suites et la liberté de leur cause.

Nous nous retrouvons ici de nouveau en présence de la question que nous avons soulevée tout à l'heure sous un autre aspect. Toutes les choses participent-elles de l'humanité, et l'ordre moral comprend-il sans exception hommes, animaux, plantes, corps et forces? La question est fondamentale. Car, si on répond *oui*, l'homme n'est plus qu'une chose, chose plus compliquée, plus parfaite si l'on veut, quoique, l'idée de perfectionnement n'ayant d'autre valeur que celle de différence en bien, et même dans le cas donné de différence illusoire puisqu'il ne s'agit que du plus ou moins, cette idée est dépourvue de sens réel. Et l'ordre moral, l'ordre essentiellement de liberté, appliqué à ce qui est évidemment matériel et soumis à la seule nécessité, est absorbé par l'ordre physique qui en est la négative, d'où toute intention est

exclue, et qui ne peut se concilier qu'avec une conscience apparente.

Si on répond *non*, il faut être en mesure pour, non seulement prouver ce qu'on avance, mais encore déterminer rigoureusement où l'humanité cesse, tout le reste n'étant plus que phénomènes sous la forme de vie, de végétation, de corporéité et de forces.

Je poursuis mes investigations, et voici ce que je recueille : la science, au point où elle est parvenue, a mis hors de tout doute la continuité sans solution saisissable et appréciable de la série des êtres apparents dont elle s'occupe. Elle distingue, il est vrai, des forces et des corps, des végétaux, des animaux et des hommes ; mais elle a bien soin de déclarer que ces divisions sont purement conventionnelles et qu'elles ne doivent être considérées que comme des moyens de faciliter l'étude et d'aider la mémoire. La ligne de démarcation tracée entre chaque classe, celle qui la précède et celle qui la suit, est tellement vague et arbitraire, tellement incertaine, que tout finit par se confondre en une seule classe, en une seule *unité*, la *nature*, — c'est le mot consacré, — c'est-à-dire en une seule force, matière incorporelle et corporelle, inorganique et organisée, végétaux, vivant, se mouvant, se sentant, pensant et parlant.

On le voit, c'est toujours la même difficulté qui s'offre sous un autre point de vue : s'il n'y a qu'une seule nature, si le sentiment est le résultat du mouvement, — il est impossible que le mouvement soit le résultat du sentiment, — s'il n'est qu'un mode de mouvement, que du mouvement en un mot, il n'y a plus de sentiment réel ou éternel, simple, immuable et impérissable. Les vésicules végétales ou animales et les nébuleuses qui naissent et meurent à chaque instant sous nos yeux par la force des lois de la matière, les générations ou plutôt les organisations spontanées désormais acquises à la science, et la section des polypes dont chaque tronçon devient un polype à son tour, sont des sentiments qui apparaissent et disparaissent dans l'espace, se divisant à l'infini pour se recomposer et se confondre de nouveau, dus aujourd'hui au hasard, demain à une espèce de volonté, tantôt créés par la force elle-même, tantôt multipliés à coups de ciseaux : ou pour mieux dire, ces mouvements divers, pas plus que l'apparence du sentiment, même à son plus haut période, chez l'homme, ne sont des sentiments réels. Tout, matière évidente et esprit prétendu, est non-sens, est absurdité.

Il faut donc parvenir à constituer l'humanité en la distinguant nettement de ce qui n'est pas elle, et en fondant cette distinction sur des preuves inattaquables.

A cet effet, et afin d'arriver à une conclusion opposée à celle de la science, prenons une autre route qu'elle. Sur quoi la science s'est-elle basée pour établir la série continue des êtres ? Sur la comparaison des qualités appréciables par les sens, visibles et palpables, sur les qualités extérieures ; elle a jugé d'après des apparences, prononcé d'après des analogies. Essayons de n'écouter que le raisonnement, de ne nous appuyer que sur des identités. La science n'a pas cherché d'analogie entre un caillou et un homme, mais elle en a trouvé entre les corps inorganiques les plus compliqués et les organisations les plus simples ; elle en a vu entre les plantes les plus élevées sur l'échelle et les animaux les plus bas placés, entre les bêtes les plus parfaites et l'homme. De manière que, remarquant des animaux qui semblaient plus intelligents que certains hommes elle a décidé et démontré, à sa façon, pour la génération qui accepte ces preuves comme suffisantes et convaincantes, qu'hommes, bêtes, plantes et cailloux ne forment qu'un tout unique, dont un peu plus ou moins de la force générale qui remue ce tout, qui l'agite, qui, comme elle dit, l'âme, forme la seule différence.

Acceptons les connaissances que la science nous livre, mais seulement

pour les choses qu'elles concernent légitimement et dans les limites où elles ont une véritable valeur. Adoptons comme démontrée la série continue pour tout ce qui, frappant les sens ou plutôt le sens par les organes, n'a que des analogies à fournir à l'intelligence et ne peut lui donner lieu à conclure que des probabilités, des vraisemblances, des *plus ou moins*, et jamais rien d'absolu. Il n'y a point d'identité dans la nature, dans l'ordre physique, matériel. Eh bien! laissons là la nature et ses analogies, l'ordre matériel et ses phénomènes, ses apparences; et cherchons ailleurs, si toutefois ailleurs il y a quelque chose, s'il y a autre chose que la nature, si au-delà de la physique il y a encore une métaphysique; ce qui est à prouver. Adressons-nous à l'intelligence, au raisonnement, dont la compétence ne saurait être niée, à moins de vouloir tout nier, et jusqu'au raisonnement même.

Nous nous sommes engagés, en commençant, à n'avancer que des propositions réduisibles à celle-ci, la plus simple de toutes : *un est un*. Or c'est là du raisonnement pur; aucune expérience, aucune observation n'a pu faire trouver cette vérité. Bien au contraire, si on raisonne juste sur des observations bien faites, on est nécessairement mené à conclure qu'il n'y a point d'unités. « Je nie le moi », a dit Broussais; et à son point de vue cette absurdité est de la raison pure. L'idée *moi* est une entité exprimant l'ensemble des sensations dont on le compose. C'est une *totalité* qu'on décore du nom d'unité, quoique l'observation à laquelle on la doit ne puisse rien découvrir de pareil. L'expérience ne fait connaître en effet que des choses, et toutes les choses, sans exception imaginable, sont complexes. *Un est un* est donc une vérité mathématique, c'est-à-dire d'abstraction, qui n'est vraie en réalité qu'au cas qu'il y ait des *unités* réellement. Et, pour savoir s'il y a des unités réelles, c'est à la métaphysique qu'il faut forcément avoir recours; il n'y a que le raisonnement qui établisse avec certitude la réalité des *unités*, et cela exclusivement hors du domaine physique. Quand il y est parvenu, *un est un* devient une vérité réelle, le prototype de toutes les vérités. Et la vérité d'observation n'est plus que la constatation de faits qui ne permettent jamais de prononcer avec l'exactitude des mathématiques, ni avec la certitude d'une véritable science.

Rappelons aux lecteurs que le seul point de départ pour l'intelligence, qu'aucune intelligence ne peut récuser, est le sentiment que celui qui pense a de son existence personnelle. Ce sentiment est indispensable au raisonnement, et, dès qu'on le possède, il n'y a plus qu'à le développer pour raisonner. Se fondant toujours sur les analogies, la science accorde la sensibilité aux animaux qu'elle a le plus rapprochés de l'homme sur les apparences qu'elle y a observées de sentiment et de raisonnement.

Gardons-nous de la suivre dans cette voie. Nous avons conclu de sa doctrine, — et nous défions tous les savants de renverser cette conclusion rationnellement incontestable, — que, si quelques animaux sentent, tous sentent, les plantes sentent et les cailloux sentent, plus ou moins si l'on veut, mais sentent aussi réellement qu'ils paraissent sentir; nous avons conclu que les hommes, inséparablement rivos à cet enchaînement indissoluble de phénomènes, ne sentent plus qu'en apparence aussi, c'est-à-dire ne sentent pas réellement du tout. Tâchons, pour sortir de là, de démontrer que les animaux supérieurs, comme on les nomme, ne sentent point; c'est le seul moyen de rendre la réalité du sentiment à l'homme et d'en faire son caractère essentiel et exclusif.

Que faut-il pour cela? Il faut déterminer ce qui distingue nécessairement le sentiment, et ce que le sentiment, s'il est réel, ne peut pas ne point produire dans des circonstances données; puis vérifier si, là où ces circonstances se rencontrent, le caractère spécifique du sentiment se montre également et

toujours; enfin, au cas que ce caractère fasse constamment défaut chez les animaux qu'on compare le plus ordinairement à l'homme, tandis qu'il ne manque jamais de se manifester chez l'homme, bien entendu les circonstances requises demeurant réunies, on pourra affirmer en toute certitude et de manière à ne pouvoir être rationnellement contredit, que les hommes seuls sont sensibles, et que hors d'eux il n'y a que matière, c'est-à-dire force et mouvement.

Nous avons vu plus haut que ce qui spécifie essentiellement le sentiment entre tout ce qui n'est pas lui, est le signe qui l'exprime, le traduit, est la parole, le verbe, le langage conventionnel en un mot, au moyen duquel les êtres qui se sentent réellement se communiquent leurs sensations, leurs joies, leurs douleurs, s'associent par les idées et par ce qui les rend sensibles.

Quelle est l'existence du sentiment pur, du sentiment non perçu? C'est celle dans l'éternité, la seule existence imaginable hors de l'existence sentie, de l'existence dans le temps; la seule aussi qui exclut toute modification, toute qualification, toute succession, toute division. Les idées intellectuelles et les signes, sous lesquels l'être sentant les place, caractérisent le passage du sentiment de l'existence dans l'éternité au sentiment de l'existence dans le temps. Ces signes, nous l'avons déjà dit, sont arbitraires, c'est-à-dire dépendants de la seule volonté; quels qu'ils soient, ils sont toujours également propres à exprimer l'idée à laquelle on les rattache, pourvu qu'ils soient conventionnels, en d'autres termes déterminés par une convention tacite, et par cela même commune à celui qui la saisit, qui la comprend. La mémoire qui conserve ces idées avec leurs signes est intellectuelle aussi, et c'est de là que les évoque un acte de la même volonté qui les y a placées: cet acte, appelé *réminiscence*, ne peut avoir lieu pour les idées simplement matérielles, empreintes dans la mémoire centralisée, où elles ne se rencontrent, en l'absence des objets dont elles y sont l'image, que moyennant le même ébranlement physique dont elles sont l'effet.

Récapitulons.

Partout où il y a signe conventionnel, il y a signe intellectuel; partout où il y a signe intellectuel, il y a abstraction intellectuelle; partout où il y a abstraction intellectuelle, il y a sensation intellectuelle, et partout où il y a sensation intellectuelle, il y a intelligence réelle, sensibilité réelle, immatérialité, âme. Réciproquement: point de sensibilité réelle unie à une mémoire matérielle centralisée et prolongement forcé du non-isolement, sans qu'il en résulte *nécessairement* des sensations, des idées et une mémoire intellectuelles, ainsi que des signes conventionnels traduisant ou exprimant ces idées.

C'est exclusivement l'attraction née du dédoublement de l'individualité physiologique qui rapproche les organismes de sexe différent et les tient en contact pour la satisfaction de leurs besoins et la conservation de l'espèce: cela est commun à beaucoup d'animaux et à l'homme; comme le sont également la propriété d'un cerveau, recevant toutes les impressions et gardant la mémoire des plus saillantes, et la motilité indispensable pour atteindre et étreindre au physique et pour transmettre les signes intellectuels là où il y a des idées intellectuelles et un sentiment réel.

La nécessité du contact matériel engendre infailliblement, partout où il est possible, l'union spirituelle, celle par la communication des idées, qui ne peut se réaliser que par l'intermédiaire des signes produits à cet effet.

Si donc le signe conventionnel représentatif des idées n'est pas produit par les animaux mêmes les plus élevés sur l'échelle, l'homme excepté, c'est évidemment que la seule condition dont les sens ne suffisent pas pour constater la présence d'une manière incontestable leur manque: c'est qu'ils n'ont point d'idées; c'est qu'ils ne sentent point, nonobstant toutes les apparences pos-

sibles d'association entre ceux, d'action éclairée et motivée chez chacun d'eux, d'intelligence, de peine et de plaisir, de sentiment, en un mot, d'immatérialité, de réalité.

Y a-t-il des animaux qui parlent, dans le sens propre du mot *parler*, qui signifie communiquer une idée au moyen du signe sous lequel l'intelligence l'a mise? Personne n'oserait l'affirmer. Quelques animaux articulent des paroles, mais sans y attacher de sens. D'autres, qui semblent saisir le sens de nos paroles, ne font en effet qu'être physiquement frappés par notre ton, le son de notre voix, notre geste, langage naturel, si je puis m'exprimer ainsi, qui est le résultat des lois organiques et a pour conséquence ce que ces lois organiques en font résulter, sans que l'intelligence doive ni même puisse intervenir en quoi que ce soit. Si le perroquet comprenait ce que nous lui disons, à la question : *As-tu déjeuné, Jacquot?* il répondrait : *J'ai ou je n'ai pas déjeuné, ou Je veux déjeuner de nouveau.* Si le chien comprenait, il ne tremblerait pas devant une parole caressante, prononcée d'une voix brutale et n'accourrait pas à la menace de le battre faite d'un air caressant.

Les animaux les plus rapprochés de l'homme, sous le rapport organique, ne parlent pas; donc ils sont dépourvus du sentiment réel; donc ils n'ont conscience ni d'eux-mêmes ni de ce qui les environne; donc ils ne jouissent ni ne souffrent; donc ils n'ont ni droits à réclamer ni devoirs à remplir; donc ils ne sont pas responsables de leurs mouvements qui ne sont des actes qu'en apparence et ne sont point libres de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, de se mouvoir dans tel plutôt que dans tel autre sens, attirés qu'ils sont toujours ou repoussés irrésistiblement par la force dont ils font partie; donc ils ne pensent, ni ne travaillent, ni ne s'associent. S'ils parlaient, ils parviendraient, comme nous parviendrons nous-mêmes, de développement en développement, chaque besoin donnant nécessairement lieu à une nouvelle connaissance, et chaque connaissance à un nouveau besoin, ils parviendraient, dis-je, à la découverte finale de la règle rationnellement incontestable des actions, tant individuelles que sociales.

Je reviens pour une dernière fois à mon point de départ, le seul légitime pour tout bon raisonnement possible, le sentiment éprouvé de l'existence. Il n'y aura plus après cela qu'à déterminer en peu de pages *comment*, si ce sentiment est éternel, s'il est réel, a lieu le passage de l'éternité au temps, c'est-à-dire à préciser la forme que ce sentiment revêt nécessairement pour se manifester à lui-même, pour être senti. Si alors il reste encore le doute le plus léger, c'est qu'en justice absolue l'heure d'accepter la vérité n'a pas sonné encore.

Le *sentiment de soi*, d'où provient-il? — De la sensation qui permet de distinguer en *soi* diverses modifications de *soi-même*. — Que sont pour la conscience de soi les modifications qu'il y distingue? — Les phénomènes, les objets hors du *soi*. — Que sont nécessairement ces modifications? — Elles sont nécessairement successives : c'est par elles que le *soi* détermine ce qu'il se sent être au *présent* par la comparaison qu'il fait avec ce qu'il s'est senti être au *passé* et ce qu'il imagine en conséquence pouvoir être à l'*avenir*. — Quel nom donne-t-on à la succession des modifications de *soi* perçues? — On l'appelle le *temps*. — La distinction entre ce qui est *soi* et ce qui n'est pas *soi*, comment s'établit-elle? — Par l'idée que le *soi* se forme de lui-même à chacune de ses modifications. — Et cette idée du *soi*? — Elle dépend du signe auquel il la rattache et avec lequel elle est produite simultanément. — Qu'est-ce qui fait produire ce signe? — Le besoin réel de se manifester intellectuellement. — Enfin, d'où surgit ce besoin? — De la nécessité de se réunir, de s'unir corporellement et de demeurer matériellement réunis. — Le temps n'existe donc que pour l'homme en société? — Le temps et le sentiment que

l'homme a de lui-même, et la connaissance qu'il prend de ce qui l'entoure; tout en un mot.

Tout cela est lié par enchaînement d'identités; tout cela est rationnellement nécessaire, c'est-à-dire incontestable pour la raison, et si la raison est, une réalité, tout cela est réel incontestablement.

Aussitôt donc que la distinction entre l'être qui sent et le reste est établie, les modifications de son sentiment ou les sensations par lesquelles il passe se suivent, le temps qui a succédé à l'éternité poursuit son cours, l'homme est moralement complet, l'humanité, la société existent.

Pour bien se rendre compte de la manière dont l'être ayant un organisme, à mémoire centralisée, uni à une sensibilité, passe de l'éternité au temps dans l'état prolongé de non-isolement, il faut, avant de mettre deux hommes en contact, supposer un homme isolé mis en présence d'une chose, d'un animal.

Nous ferons même plus : afin de faire mieux comprendre les significations que nous avons données aux mots *mémoire* et *nécessité*, nous expliquerons le placement *nécessaire* dans la *mémoire centralisée matérielle*, dans le cerveau, de certaines impressions reçues, en supposant un animal, soit un lièvre, en rapport, — en rapport pour nous bien entendu, non pour lui, dont la sensibilité n'est qu'apparente, — avec les circonstances extérieures. Ces circonstances, tant qu'elles restent ordinaires, n'affectent que sa mémoire générale et ne se *particularisent* nulle part, ne se placent point ou du moins ne restent point placées dans sa mémoire centralisée. Le besoin de la faim et sa satisfaction, le chaud et le froid habituels le modifient alternativement sans laisser de traces. Mais une circonstance extraordinaire survient : il est atteint, par exemple, d'un coup de fusil dans un endroit déterminé, il l'est deux fois, trois fois de la même manière et au même lieu. Ce fait matériel se grave dès lors, ineffaçablement lié à ceux qui l'accompagnent, dans sa mémoire particulière, et la liaison matérielle s'y conserve de manière qu'à chaque coup de feu le lièvre repoussé par l'idée de l'impression qui s'y rattache est organiquement entraîné à prendre la fuite comme s'il était atteint par le plomb; ou bien l'attraction qu'il éprouvait auparavant pour le lieu où il a été blessé et qui le menait à son gîte cède maintenant devant la répulsion que ce même lieu excite en lui, parce qu'il se lie à l'idée (matérielle) de l'accident dont il a été le théâtre, et il l'évite soigneusement. Tout cela se fait *de nécessité*, par suite des lois générales de la matière et des lois spéciales au cerveau et à ses sensations, à ses idées matérielles. Venons à l'homme.

L'homme isolé, je veux dire l'homme qui a toujours vécu éloigné du contact de ses semblables, s'il est modifié dans sa sensibilité, traduit cette modification à l'extérieur par un mouvement quelconque de son organisme. Il a froid par exemple et il tremble, le vent soulève le sable et il ferme les yeux, l'ouragan casse une branche de l'arbre sous lequel il passe et il se jette de côté pour n'en pas être atteint. Cet homme, non encore dans l'ordre de temps, ne se rend aucun compte, ni des modifications éprouvées, ni des mouvements qui en ont été la suite, ni de lui-même qui a été modifié et mû, qui en apparence s'est mû. Il n'y a autour de lui aucune sensibilité unie à un organisme semblable au sien, qui puisse être modifiée par son mouvement, et qui, par un mouvement semblable de l'organisme, traduise également à l'extérieur pour la première sensibilité la modification qu'elle-même a éprouvée. Aucun effet donc n'est produit par ce mouvement de la sensibilité modifiée, simple expression de la mémoire générale; ce mouvement ne prend même pas sa place dans la mémoire centralisée.

Mais si un mouvement semblable répond à son mouvement, si, — c'est une supposition, — un cri qu'il pousse organiquement est répété par l'écho, ce

mouvement traduisant à l'extérieur et à la sensibilité modifiée l'apparence d'une sensibilité modifiée de même se place nécessairement dans la mémoire centralisée de l'organisme relative à cette sensibilité, uniquement comme mouvement sortant de la sphère des modifications accoutumées qui affectent cet organisme. Et il ne demeurera même dans la mémoire centralisée de l'organisme, relative à la sensibilité dont il s'agit, qu'à condition d'être renouvelé quelquefois et à une distance assez rapprochée pour qu'elle n'en ait pas encore perdu la trace.

Pour que le même mouvement se logeât dans la mémoire centralisée comme expression de la sensibilité modifiée, donnant naissance à la mémoire intellectuelle, il eût fallu qu'il se renouvelât nécessairement, et qu'il se liât essentiellement à quelque modification de souffrance ou de plaisir.

Je suppose maintenant qu'un animal, un singe ou un chien, reproduise le mouvement de l'homme, geste ou cri, et que ce mouvement ait été placé dans la mémoire centralisée; je suppose que le mouvement lié à une impression de plaisir, comme, par exemple, si le chien a léché une blessure que l'homme s'était faite, je suppose que ce mouvement ait été placé dans la mémoire de celui-ci comme expression de sensibilité modifiée: de ce moment la mémoire intellectuelle existe et la sensibilité modifiée passe de l'état d'éternité à l'état de temps qui est la succession perçue, et qui, dans le cas de la supposition, est la succession de plusieurs sensations de plaisir liées entre elles par un geste ou un signe quelconque exprimant le *moi*. La sensibilité possède donc la première expression, la première idée; elle devient la première volonté, et le mouvement qui jusqu'à présent avait traduit *nécessairement*, comme résultant de l'organisme, la modification de cette sensibilité, pourra être produit *volontairement* comme résultant de l'âme par l'intelligence, si le cri arraché physiquement à l'homme par la blessure a été plusieurs fois suivi du soulagement qu'y a apporté l'action du chien, l'homme pourra finir par pousser ce même cri intentionnellement, afin d'obtenir la même jouissance.

Mais la mémoire intellectuelle ne pouvant pas, comme cela a lieu pour l'homme, se développer dans le singe ou le chien, dépourvus de sensibilité réelle, il ne se manifestera chez ces animaux ni parole, ni idée proprement dite, ni volonté. Ils ne produiront pas volontairement le mouvement de l'homme qui, attiré vers eux et les interrogeant matériellement, leur demandant la réponse matérielle qui exprime le *moi*, restera sans réponse aucune; sans réponse intellectuelle, parce que le chien et le singe n'ont point de sensibilité réelle, et même sans réponse matérielle parce que les attractions organiques entre ces animaux et l'homme ne sont point les mêmes. La mémoire matérielle, le cerveau, perdra par défaut de répétition, le premier signe comme intellectuel, et l'homme rentrera dans l'éternité en retombant dans l'isolement dont il avait paru être sorti sans retour.

Ces faux passages de l'état d'éternité à l'état de temps doivent se représenter fréquemment dans la séparation absolue de l'homme avec ses semblables, sans qu'ils puissent jamais avoir d'effet réel, c'est-à-dire permanent. Ce sont des éclairs dans les ténèbres, qui les déchirent, mais ne les dissimulent pas. Le verbe a besoin, non pour poindre, mais pour s'établir et se développer, du contact de deux intelligences. Supposons-les réunies: voici comment les choses se passent.

La seconde sensibilité, unie à un organisme semblable à celui qui est uni à la première, étant modifiée par le mouvement qui traduit à l'extérieur la modification de la première sensibilité, traduit nécessairement à l'extérieur la même modification qu'il en éprouve par un mouvement semblable, puisque modification et mouvement résultent de la conformité des orga-

nismes. Ce mouvement, expression matérielle de la sensibilité modifiée de l'une, se place dans la mémoire centralisée de l'autre, qu'il modifie de la même manière. Pour peu alors que l'attraction organique porte à la répétition de ce mouvement, il prendra inévitablement place dans les mémoires centralisées comme expression intellectuelle de la sensibilité modifiée; car qui constitue le passage de l'ordre d'éternité à l'ordre des temps.

Arrêtons-nous un instant pour récapituler et rendre aussi saisissantes que possible les explications que nous venons de donner assez longuement d'un fait qui se pose plus rapidement qu'on ne peut le dire. Conformité de deux organisations; nécessité qui établit le contact entre elles et le fait durer; renouvellement des mouvements qui expriment la modification des mémoires matérielles générales et qui sont perçus par les mémoires centralisées; renouvellement de ces perceptions matérielles: voilà la cause nécessaire du placement dans la mémoire centralisée du mouvement qui traduit la sensibilité modifiée, comme expression, non seulement matérielle, mais aussi intellectuelle, de cette sensibilité; ce qui constitue *la sensation intellectuelle, la perception intellectuelle*.

Je rentre pour un moment dans la supposition de l'homme isolé de ses semblables et qu'un chien vient lécher: j'ai dit que le mouvement répété se lie nécessairement dans la mémoire centralisée matérielle au plaisir éprouvé successivement, au point que, si à l'homme on substitue un autre chien, celui-ci serait organiquement attiré vers ce plaisir comme il eût été organiquement repoussé au cas d'une douleur. C'est cette perception matérielle pour l'animal dépourvu de sensibilité *réelle*, qui devient chez l'être réellement sensible la perception intellectuelle du *moi modifié successivement*, des modifications du *moi* dans le temps, du passage du *moi* de l'ordre d'éternité à l'ordre de temps. Mais, si le chien s'éloigne, la perception intellectuelle s'efface; s'il meurt, elle ne se renouvelle plus. Jamais le passage de l'homme à l'ordre de temps n'est nécessaire, c'est-à-dire nécessairement durable, parce que le chien, n'ayant qu'une sensibilité apparente, ne peut point servir à l'homme pour le développement du verbe, pour la constitution définitive du *moi*.

Lorsque deux sensibilités sont passées à l'ordre de temps, elles sont capables de produire volontairement, comme résultant de la sensibilité, de l'âme par l'intelligence, le mouvement qui traduit la sensibilité modifiée, mouvement qui n'avait encore pu être produit que nécessairement comme résultant de l'organisme. Et elle le produira *nécessairement* parce que l'attraction *nécessaire* vers ce mouvement se changera en volonté. Le mouvement interrogateur *nécessairement volontaire* équivaudra à *moi* pour celui qui interroge, à *toi* pour celui qui répond, mais qui répond comme un autre *moi* à un autre *toi*.

C'est là le premier signe; c'est le mouvement qui traduit la sensibilité, pris par chacun comme l'expression intellectuelle du *moi*; c'est la mémoire intellectuelle; c'est le temps. Deux intelligences déjà existantes dans le temps se trouvent et demeurent en contact nécessaire, et il y a intelligence commune; le raisonnement entre en activité et se développe avec les besoins.

Personne, — je parle toujours d'hommes qui ne sont pas préoccupés intellectuellement dans un sens opposé à la vérité, et qui ne croient avoir aucun intérêt à la nier, — personne ne peut mettre en doute une seule de ces assertions. La permanence de l'existence dans l'éternité, c'est-à-dire la permanence du sentiment non senti, et qui est pour lui-même comme s'il n'était pas, reste donc, dans l'état d'isolement absolu de l'homme, une chose démontrée et que d'ailleurs la pratique confirme pleinement. Les

hommes, les enfants qu'on a trouvés à l'état sauvage, — ce mot ici est pris au propre et signifie chez qui le verbe n'est pas développé, — n'avaient aucune conscience de leur être et ne se rappelaient pas plus leur passé qu'ils ne connaissaient leur présent, c'est-à-dire ne se sentaient pas et ne s'étaient jamais sentis, ne sentaient donc pas ; le temps n'existait pas pour eux. Sorti de l'éternité au moyen d'une société non réelle, en d'autres termes, du contact avec une sensibilité seulement apparente, ou bien arraché à la société de son semblable avant que sa mémoire centralisée ait pu recevoir le verbe d'une manière ineffaçable, l'homme perd bientôt, avec toute idée de temps, la conscience de lui-même. La pratique vient encore sur ce point à l'appui du raisonnement : des enfants abandonnés, après avoir vécu en famille et avoir parlé, sont rentrés dans l'état d'éternité par un long isolement. Enfin, si l'on faisait l'expérience d'élever des enfants sans les laisser communiquer avec aucun individu ayant le verbe développé, la pratique et en dernier lieu le fait prouveraient, à ceux que le raisonnement ne suffit pas pour convaincre, l'incontestabilité de ce que nous avons dit au sujet de l'origine spontanée et de l'établissement nécessaire du langage.

L. DE POTTER.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Princesses d'amour, par JUDITH GAUTIER. — Le Chemin des Chats, par H. SUDERMANN. — Les Fleurs de la Passion, par GUSTAVE KAHN.

Passionnettes, — passion : telles sont les « dominantes » des deux premiers ouvrages qui font le sujet de cette chronique. Quant au troisième, nous avons le regret de n'y pouvoir reconnaître, malgré son titre suggestif, ni « passion », ni « fleurs ».

Dans un sonnet célèbre, M. de Hérédia nous peint « l'homme à deux sabres », le *Samourai* du Japon légendaire, et la belle, aux yeux en amande, qui l'attend :

D'un doigt distrait frôlant la sonore bivâ,
A travers les bambous tressés en fine latte,
Elle a vu, par la plage éblouissante et plate,
S'avancer le vainqueur que son amour rêva.

C'est lui. Sabres au flanc, l'éventail haut, il va.
La cordelière rouge et le gland écarlate
Coupent l'armure sombre, et, sur l'épaule, éclate
Le blason de Hizen ou de Tokungawa.

Ce beau guerrier, vêtu de lames et de plaques,
Sous le bronze, la soie et les brillantes laques,
Semble un crustacé noir, gigantesque et vermeil.

Il l'a vue. Il sourit dans la barbe du masque,
Et son pas plus hâtif fait reluire au soleil
Les deux antennes d'or qui tremblent à son casque.

Ce sont ces héros de féerie que met en scène M^{me} Judith Gautier dans son nouveau livre, de clair de lune et de soleil : *les Princesses d'amour* (1).

L'action se déroule dans la *Cité Verte* de Tokio : le *Yosi-Wara*, dernier refuge de l'exotisme japonais. Autour du prince San-Daï et de sa fière maîtresse, l'Oiseau-Fleur, tout le monde bizarrement ingénu des *Maisons de Thé* : Kamouros, geïshas, bouffons, oïrans... rit, gambade, papillonne et miroite. Les nobles courtisanes n'ont rien de commun, — on le sait, — avec les tristes professionnelles du vieux monde. Le chant, la danse, la poésie, l'art, tout oriental, de créer, de fleurs en bouquet, une fleur unique et merveilleusement nouvelle : autant de talents qu'une savante éducation développe chez elles dès l'enfance. Sortes de demi-mondaines, de « dames au camélia » recluses, elles s'appellent la Perle, Petit Papillon, Guitare de Jade, Sarcelle de Soie, Eventail de Rayons, Jeune Saule... En robes éclatantes, soie et brocart, en coiffures compliquées d'où rayonnent de longues épingles d'or, elles

(1) 1 vol. in-18 de 298 p. ; 3 fr. 50 ; Ollendorff ; Paris, 1900.

devisent, sous les cerisiers en fleurs, des temps anciens, des *rônines* errants, des poètes célèbres, morts depuis plusieurs siècles, mais dont, — poétesses elles-mêmes, — elles aiment à redire les mélancoliques *outas* :

Qu'il meure sur l'heure,
Le traître !... avions-nous juré.
C'est pourquoi je pleure,
Car, l'infidèle adoré,
Le ciel va vouloir qu'il meure.

Et les amours de San-Daï se dénouent, — ou se nouent, — par un légitime mariage : l'Oiseau-Fleur qui, dans le Yosi-Wara, s'est donnée au jeune homme « aussi intacte que la neige du mont Fousi », n'était rien moins que la dernière des princesses d'Ako, enlevée toute enfant, lors du massacre de sa famille pendant la dernière guerre civile, et vendue par son ravisseur.

Nous avons écrit « passionnettes » à propos de ce livre, et le propre des diminutifs de la passion comme de la passion elle-même, c'est la souffrance : passion, *pati*. C'est qu'en effet, si l'intrigue principale se termine en idylle, malgré le milieu peu favorable (même pour le Japon) dans lequel a vécu la fiancée, ce n'est pas sans que les deux amants aient eu à subir maintes épreuves. Il s'en faut d'un instant que San-Daï ne revienne trop tard, que l'Oiseau-Fleur, désespérée, se donne, de sa main, la mort des personnes nobles, en pratiquant sur elle-même le célèbre *Hara-Kiri*, c'est-à-dire, pour préciser dans les termes mêmes dont se sert l'auteur, « en s'ouvrant le ventre glorieusement ». D'autre part, toutes les oirans fameuses dont l'histoire est rapportée au cours des pages meurent, et même se tuent par amour. Ces contes seraient donc de véritables drames si, cœurs et cervelles d'oiseaux, les belles désenchantées n'agissaient pas, en réalité, simplement comme ces fines et frêles mésanges qui, introduites dans une volière, massacrent en une nuit toutes leurs compagnes de captivité et s'étranglent elles-mêmes aux barreaux de leur cage. Or un suicide d'enfant reste — qu'on nous pardonne l'apparente cruauté du mot — un enfantillage. Il faut mettre à part l'aventure de la Princesse inconnue, Glaive-Noir, chez qui la soif de la vengeance et la haine produisent, avec l'amour, cette intrication de sentiments sans laquelle, au moins d'après nos idées européennes, il ne saurait y avoir passion. M^{me} Judith Gautier y consacre des pages dont l'accentuation sauvage, à côté des scènes mignardes, chatoyantes, un peu maniérées qui précèdent, fait ressortir les rares dons de coloriste qui distinguent l'écrivain.

*
* *

Le baron de Schranden, grand seigneur terrien en Allemagne, mais d'origine slave par sa mère, et resté « patriote polonais », a, en 1807, guidé, par un passage secret, le *chemin des Chats*, les soldats de Napoléon en marche contre les régiments prussiens : on sait que Napoléon projeta un moment de rendre à la Pologne sa qualité d'Etat indépendant. Les paysans apprennent cet acte qui, pour eux, constitue, naturellement, une trahison. Ils mettent en interdit leur seigneur, incendient son château, l'obligent, seul avec une servante-maîtresse, Régine, à se réfugier dans les ruines de son domaine en y disséminant, par prudence, des pièges à loups, des trappes et des mines à l'encontre des intrus. Le baron, traqué par ses anciens vassaux, meurt devant eux d'apoplexie foudroyante, la veille du jour où son propre fils, Boleslaw, qui, de désespoir du crime paternel, s'est engagé, sous un nom supposé, comme soldat volontaire dans la landwehr, revient de la campagne. — La

lutte de Boleslaw contre ces paysans, obstinés (et intéressés) à poursuivre en lui le fils du traître : tel est le sujet du *Chemin des Chats* (1).

Le livre est charpenté comme une pièce de théâtre. Les épisodes dramatiques, violents, imprévus, s'y succèdent coup sur coup. Les paysans, le maire, le pasteur du village lui-même refusent à Boleslaw, pour son père, non seulement une sépulture chrétienne, mais même un cercueil. Il lui faut recourir à d'anciens compagnons de guerre, liés à lui par des serments faits sous la même tente, pour conduire le cadavre au cimetière ; et la foule attaque le convoi. Peu après, les paysans dénonceront le jeune homme comme réfractaire, et le préfet du district, en lui remettant, après un outrageant interrogatoire, la croix de fer que Frédéric-Guillaume, roi, lui décerne pour son exceptionnelle bravoure et comme réponse à la dénonciation calomnieuse, refusera de lui donner la main : « Ses ordres ne vont pas jusque-là. » Seule, Régine, poursuivie elle-même comme une bête fauve par les gars du pays pour sa complicité avec le baron, reste fidèle au jeune homme et va, au péril de sa vie, chercher, toutes les semaines, les provisions nécessaires pour que ces deux « emmurés » de la haine publique ne meurent pas, tout simplement de faim ! Mais le pasteur soupçonne, ou veut soupçonner, une sorte d'inceste dans le rapprochement forcé des parias ; et, en les maudissant tous deux, il ouvre les yeux de Boleslaw sur des sentiments qu'il ignorait. Le jeune homme, après une scène étrangement passionnée au cours de laquelle il n'hésite pas à faire feu sur Régine « pour se garder du péché », s'enfuit de la mesure qui est tout ce qui reste du château brûlé de ses ancêtres. Il y reviendra à la fin du récit ; et Régine sera, en son lieu et place, assassinée par les paysans embusqués.

Dans cette rapide analyse nous avons dû négliger bien des péripéties, bien des figures, cependant vigoureusement dessinées du drame ; nous en avons rapporté assez, néanmoins, pour faire ressortir le caractère épique du récit. On en trouvera une des raisons dans la simplicité des passions, élémentaires, primitives, mises en conflit par l'auteur : — patriotisme, chez tous les acteurs (y compris le baron de Schranden lui-même) ; — cupidité individuelle, rancunes amoncelées au cours d'une longue oppression, lâcheté coutumière des foules chez les paysans, alliés tous contre le seul Boleslaw ; — orgueil de race, révolte contre une honte imméritée chez le jeune homme ; — et, surtout, chez Régine, dans un rôle presque muet de dévouement, de passion, de culte envers Boleslaw, cette absolue sûreté d'instinct, jointe à une extraordinaire inconscience de la morale conventionnelle que réalise seule, d'habitude, ce que Baudelaire appelait :

... la candeur de l'antique Animal.

L'ouvrage, d'une lecture empoignante, vaut, en outre, par des qualités de styliste assez puissantes pour transparaître à travers la traduction, — d'ailleurs fort bonne, — et faire regretter de ne pouvoir citer le texte allemand lui-même.

* *

Soit, comme « jeune premier », un ingénieur, froid et sec. Soit, comme « amoureuse », une aventurière ou grande dame exotique (la nuance entre les deux est difficile à saisir), jadis belle, mais, hélas ! « empâtée », vieillie assez, déjà, pour ne rêver plus, — douloureux et banal exemple de lymphatisme sentimental, — que de « consacrer toute sa vie » au susdit ingénieur, qui

(1) 1 vol. in-48 de 376 p. ; 3 fr. 50 ; trad. de M^{mes} Valentin et Ch. Laurent, dans la *Collect. des grands romans de l'Étranger* ; Ollendorff, Paris, 1901.

n'en a cure. Soit un poète, plutôt « moule » (c'est l'expression du livre), auquel l'ingénieur repassera l'épave. Soit enfin, comme personnage « spirituel », un Monsieur qui s'annonce ainsi : « Mesdames, Messieurs, j'ai de mauvaises nouvelles à vous donner du pétomane; il a fait, hier soir, une fausse note » : — peut-on, avec ces éléments, écrire un livre (qui soit un livre)?... — Le réaliste auteur de *Bouvard et Pécuchet* se serait, très probablement, récusé; l'écrivain humoriste de *Poil-de-Carotte* aussi. M. Gustave Kahn a écrit 200 pages, ce qui est beaucoup. Mais quelques *concezzi*, comme « la tente de l'attente » (p. 23), mais, même, des « hors-d'œuvre » enlevés de verve comme les développements sur le Hasard, entremetteur bien parisien, ne pouvaient, vraiment, suffire pour enlever à ces pages un défaut capital, provenant d'ailleurs du sujet choisi : le manque d'intérêt. Le poète des *Chansons d'amant*, le romancier du *Roi fou* nous paraît, cette fois, avoir essayé l'impossible. Nous n'avons trouvé à retenir dans les *Fleurs de la Passion* (1) qu'une citation de trois mots — ils sont de saint Augustin : — *etiam amare amabam*.

Louis ERNAULT.

(1) 1 vol. de 198 p. ; Collect. Ollendorff illustrées, Paris, 1900.

LIVRES ET REVUES

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

CHRONIQUE DES LETTRES SCANDINAVES.

LANGUE DANOISE.

ROMANS. — *Død og Liv*, par HERMAN BANG. — *Det hvide Hus*, par H. BANG.
— *Faste Forland*, par JONAS LIE. — *Sult*, nouvelle édition, par KNUT HANSEN.

LA CRITIQUE. — *Norges Daemring*, par GERHARD GRAN.

M. Herman Bang vient de publier deux recueils de nouvelles : le premier est intitulé *la Vie et la mort*, le second *la Maison blanche* ; tous les deux décèlent le talent original de l'auteur des *Races sans espoir*. Bang excelle à peindre des tableaux de genre, délicatement esquissés, où s'agitent de petites âmes effarées, qui très-saillent à la vie, comme ces insectes éperdus de clarté qui se meuvent dans la lumière, s'en grisent et en meurent. Les personnages créés par l'écrivain vivent, exempts des préjugés hypocrites, la bonne vie naturelle ; ils ignorent les complications retorses et intéressées d'une vaine et subtile morale ; leur but, logique et profondément humain, c'est le bonheur ; ils y courent, s'y précipitent, se bousculant un peu sur le chemin, et sans l'atteindre souvent. Bang a divisé son livre *la Vie et la mort* (1) en trois parties : un conte sur le bonheur, un conte sur l'amour, un conte sur celui qui mourra. Le stade de la vie tout entier parcouru en 140 pages à peu près. Dans le premier de ces récits une jeune dame riche et belle déclare ceci : les différences de conditions sont des folies : il n'y a que deux sortes de gens, ceux qui possèdent la faculté de vivre et les autres. — Mais quels sont les plus heureux, lui demande son fiancé ? — Les autres ne sont jamais heureux. Peu importe que l'on commette les plus grandes folies pourvu que l'on vive ! Les moralistes jeteront feu et flammes, crieront au matérialisme dégradant ; leurs cris n'empêcheront pas que les conclusions de l'écrivain ne soient d'une scrupuleuse exactitude. Sa tâche est remplie, s'il représente la vie grouillante autour de nous, éclatante de force et d'implacable logique. Une douce philosophie, résignée devant le fait accompli, devant la nécessité inéluctable, se révèle plus loin dans le troisième récit : trois vieilles personnes, la mère de l'héroïne, un baron caduc, un major retraité sont réunis dans un salon et causent ; les souvenirs surannés resurgissent dans leur esprit, bercent mélancoliquement leur pensée ; la conversation languit doucement, sur des « revenez-y » fanés, et la vieille dame conclut par cet aphorisme empreint d'une philosophie vieillotte et charmante : « On doit vivre et, si on ne peut vivre soi-même, on doit laisser les autres vivre sans les déranger, jusqu'à ce qu'on ferme les yeux. » Ainsi dans ces récits se reflète la pensée scandinave fruste et simple ; les écrivains du Nord, exempts des préjugés antiques, ont posé franchement le problème et l'ont résolu avec la même franchise, au risque de choquer les idées généralement admises. Dans *Maison Blanche* (2), M. Herman Bang retrace des souvenirs d'enfance avec la même simplicité et la même vérité de style et de pensée.

(1) 4 vol., 140 p. Schubotheske Forlag, Copenhague.

(2) 4 vol., 156 p. Schutbotheske Forlag, Copenhague.

Dans *Faste Forland* (1), M. Jonas Lie n'a pas songé à aborder quelque ardu problème humanitaire, il n'a écrit qu'un roman d'observation vivant et coloré. Le héros de Jonas Lie, Faste Forland, est de tous les temps et de toutes les civilisations, nous allions dire de toutes les littératures. Cervantès et Gautier en ont dessiné les traits dans *Don Quichotte* et le *Capitaine Fracasse*; mais il s'est modernisé et, toujours immortel, nous le retrouvons dans l'œuvre de Balzac et nombre de romans actuels : c'est l'édificateur de rêves, grand bâtisseur de châteaux aériens que dissipent les vapeurs matinales. Faste Forland est un génie entreprenant, inventif, mais incapable presque toujours de réaliser les grandioses idées que conçoit son imagination : il invente des machines, qui n'ont qu'un seul défaut, celui de ne pas fonctionner. Un jour, pourtant, il donne la réalité à une de ces conceptions ; il imagine de transformer en une station balnéaire florissante la petite ville où il naquit. L'éloquence que lui prête son imagination est si vive qu'il parvient à secouer la torpeur de ses concitoyens, de vieux bourgeois attardés dans leurs routines, et à les persuader, malgré ses insuccès antérieurs, de la réussite de son projet. Les plans élaborés sont exécutés, la nouvelle cité s'élève, pimpante et magnifique. Faste Forland va voir son rêve accompli, quand, la veille du jour de l'inauguration, tout s'écroule subitement : un escroc a accaparé les fonds de l'entreprise, et notre héros reste poursuivi par les malédictions de ses compatriotes, déçus dans leurs rêves de richesses. On le voit, M. Jonas Lie s'est quelque peu écarté des sujets qui lui étaient chers, mais son roman n'en est pas moins curieux et intéressant.

Je signalerais, avec le vif désir que le succès de cette œuvre se maintienne, une nouvelle édition de *la Faim* (2) de Knut Hansum. Ce fut à la suite d'une jeunesse aventureuse passée en Norvège et en Amérique que Hansum conçut l'idée de ce roman étrange où il analyse, avec une rare sûreté d'observation, les tortures incessantes de la faim endurées par un écrivain en quête de la pitance quotidienne. On sait que l'auteur s'est abstenu de toutes revendications sociales qui auraient pu déparer l'unité artistique de son livre. C'est l'œuvre lente de la faim qu'il étudie, les illusions et les hallucinations qu'elle fait naître dans le cerveau du poète famélique jusqu'au jour où, lassé de cette lutte stérile, il abandonne ses rêves pour un travail plus rémunérateur et se résout au régime déprimant d'un métier infime.

Dans *le Crépuscule de la Norvège* (Norges Daemring) (3) M. Gerhard Gran consacre une étude et un souvenir à deux écrivains qui, au commencement du siècle, illustrèrent les lettres norvégiennes. Nous voulons parler de Welhaven et de Wergeland. L'auteur, que sollicite le souci de remettre ces deux poètes en pleine lumière, nous peint avec une minutieuse exactitude le milieu où ils vécurent. Il y a là des pages curieuses, captivantes au plus haut point, où la vie, les mœurs, les théories littéraires à Bergen et à Christiania sont exposées dans tout leur archaïsme suranné.

LES REVUES.

La revue norvégienne bimensuelle *Kringsjaa* publie, dans son numéro du 15 mars, un article sur les *Ruskin Hall*, sorte d'universités populaires établies à Oxford et autres grandes villes de la Grande-Bretagne, d'après les descriptions du Maître. Une étude sur la Pologne, par Alfred Wrysocki, conçue au point de vue social et économique. — Dans le numéro du 31 mars un article critique de H. Nissen sur deux livres parus récemment : *Livsbelysning* (*l'Éclaircissement de la vie*), de Troels Lund ; et *l'Homme d'après la conception évangélique*, de A. Andersen : deux livres qui, d'après M. Nissen, s'expliquent et se complètent malgré les divergences qui les séparent ; le premier auteur fait dériver le concept de la vie du concept mondial, le second transpose les termes. A travers le brouillard théologique qui enveloppe ces deux systèmes, la vérité se démêle malaisément et il semble que les deux philosophes norvégiens se soient plutôt ingéniés à l'obscurcir qu'à la rendre claire et accessible à tous, ce qui devrait être le but final de tout penseur moderne, fût-il théologien protestant et du Nord. — M. R. Flo continue, dans le fascicule du 15 mai, la série des articles où il discute la question des races en Norvège, soulevée par la publication d'un livre du Dr Hansen que nous analyserons prochainement dans cette

(1) 4 vol., 258 p. Gyldendalske Forlag, 1899, Copenhague.

(2) 4 vol., 334 p. Philipsen, Copenhague.

(3) 4 vol., 348 p. John Griegs Forlag, 1899, Bergen.

revue. Un article anonyme sur Veretschagin, le peintre russe qui entreprit une fructueuse campagne contre la guerre et le militarisme, en fixant sur des toiles désormais célèbres les horreurs de ces deux fléaux de l'humanité ; une poésie d'Ivar Saeter sur le *Printemps*, empreinte du caractère religieux et solennel qui distingue les œuvres de ce poète. — 31 mai : Un article sur l'Université de Christiania, par P. Engelbrethsen. Cet établissement qui compte parmi ses membres l'illustre explorateur Nanssen, a une bibliothèque de 350.000 volumes. Un jardin botanique, un observatoire et une station biologique sont annexés à l'Université. Sous le rapport du haut enseignement scientifique les Norvégiens ne sont plus tributaires de l'étranger.

A. DE RUDDER.

CHRONIQUE DES LETTRES RUSSES.

C'est aujourd'hui mon tour de reprendre ici la trame interrompue du jugement sur le mouvement intellectuel en Russie, et j'aurais tout lieu de me sentir quelque peu inquiet de l'entreprise où je me hasarde, si je ne me trouvais rassuré par la liberté de parler davantage en littérateur qu'en critique.

Le critique, ou plus abstraitement la critique, a, en effet, des façons qui lui sont propres. Elle a ses méthodes et ses moyens particuliers. Elle a son outillage intellectuel, si l'on peut dire. Elle soupèse et mesure. Je n'en ai ni la balance ni le compas. Il n'y aura donc, en tout ce qui va suivre, que des opinions.

Un grand écrivain, un philosophe qu'on connaissait fort peu en Europe, Vladimir Solovieff, avait publié cet hiver trois articles qui sont maintenant réunis en volume sous le titre de *Trois Conversations (Tri razgovora)*. J'espérais, il y a encore quelques semaines, parler de ce livre avec une pleine liberté ; la mort subite de M. Solovieff m'oblige de m'abstenir, pour le moment, de tout jugement sur cette œuvre et de ne dire que quelques mots de son auteur, emporté dans la force de l'âge, à quarante-sept ans, par un mal inconnu, rebelle à tous les diagnostics des médecins, disent ses nécrologistes. La vie de Vladimir Serguievitch Solovieff, fils du célèbre historien, fut très mouvementée et féconde. A ses débuts, il se posa très nettement en champion du cosmopolitisme intellectuel et eut pour adversaire tout le clan des Slavophiles expirants. Mais, quelques années plus tard, il fit une volte-face inattendue et devint orthodoxe et ami de la *Gazette de Moscou*, organe du parti nationaliste et réactionnaire, pour s'en détourner à la fin et s'absorber dans une idée dominante : la réunion des Eglises d'Orient et d'Occident. Deux ou trois ans avant sa mort j'eus le plaisir de le rencontrer à Saint-Petersbourg dans une maison amie. Pendant toute la soirée il combattit le tolstoïsme et ne parla que par symboles. Tour à tour il fut dogmatique, contradictoire et très logique. Il me charma par des phrases spirituelles et fines, d'une portée plutôt littéraire que philosophique. Bref, il me fit penser à quelques scolastiques du moyen âge, — qu'on rencontre encore en Espagne, — à la fois philosophes, théologiens et poètes, disciples de l'Ecole de saint Thomas d'Aquin ; esprit de rationalistes mystiques très peu modernes et scientifiques.

M. Solovieff écrivit nombre d'articles qui parurent dans plusieurs revues, et notamment dans la *Nédélia* et les *Voprosi filosofii i psichologii*. Il publia aussi plusieurs livres importants qui furent traduits en français, allemand et anglais. Il faut mentionner ses ouvrages : *La Russie et l'Eglise universelle* (trad. fr. ; Savine, éditeur) et *Histoire et Avenir de la Théocratie*, œuvres écrites dans une langue très pure et très noble.

Puisque je ne parlerai que du dernier livre de M. Solovieff la prochaine fois, je m'occuperai aujourd'hui des revues. Il en paraît en Russie un nombre considérable, nombre que rien n'encourage ni ne justifie. En majeure partie elles sont assez mal rédigées et ne font que détourner le public de la lecture des livres. Le livre, en Russie (je ne parle pas d'ouvrages d'érudition et de science), est méprisé. Seuls quelques noms très acclamés, et dont les qualités sont universellement reconnues, peuvent tirer profit d'une vente à part ; les débutants, les jeunes, etc., doivent se contenter des revues ; malheur à eux s'ils se hasardent à publier leurs œuvres en volume ; personne ne les lira, et ils seront « éreintés » par quelques nullités à la solde des journaux ou revues plus ou moins littéraires. Mais les revues, elles aussi, n'aiment pas à recevoir les œuvres des inconnus : qui les lira ? On n'est pas curieux, en Russie ; on n'aime pas à découvrir un talent ou un nouvel auteur, et, quand on voit, dans la revue qu'on est habitué à lire, un de ceux-là, on devient n. . .

prochaine fois, on abandonne la revue pour courir à un périodique qui *intéresse*, qui amuse, en donnant les « choses » de gens qu'on connaît, sur lesquels on n'a pas besoin de fournir un jugement et avec qui on est presque en famille. Les revues connaissent bien leur public; elles savent à quel degré il est paresseux et indifférent, combien il s'habitue à une certaine manière de penser et de voir, et qu'il ne voudra pas changer pour rien au monde. Résultat : tout ce qui est tranché, tout ce qui est vraiment personnel, est banni; on ne reçoit qu'avec une extrême difficulté un manuscrit d'un inconnu, d'un débutant, surtout si ce débutant professe des idées « décadentes », mot vulgaire qu'on aime souvent à employer en Russie, et qui veut signifier... qui ne veut rien signifier, qu'on emploie simplement parce qu'on ne trouve pas de mots justes pour définir un courant artistique ou littéraire dont la portée échappe aux esprits grossiers.

Lorsque, il y a quelques années de cela, le *Severnï Vesnik* dut liquider ses affaires faute de lecteurs, il se trouva que tout un groupe d'écrivains fut isolé. Toutes les portes leur étaient fermées; les rédactions refusèrent impitoyablement leurs manuscrits et pour cause : ils s'occupaient trop de choses nouvelles et surtout trop d'art. Le nouveau dans l'art et dans la littérature est suspect en Russie même et surtout au sein de ceux qui, en politique, sont les apôtres de formes vierges dont l'application, là-bas, n'est nullement justifiée. L'idée d'évolution dans les belles-lettres et dans l'art est très difficilement comprise par la majeure partie de ce qu'on appelle *intelligenza*, groupe de gens très mêlés et de toutes provenances. On aime voir subsister les mêmes formes et la répétition invariable des mêmes problèmes, traités d'une façon réaliste et utilitaire.

La *Pensée russe (Rousskaia Misl)*, revue qui, à ma connaissance, détient le record pour ennuyer ses lecteurs, nous donne, dans ses dernières livraisons, les *Souvenirs* de M. Boborikine sur la Ville Eternelle. L'aimable écrivain, dans un style décousu et qui lui est propre, nous narre ses visites chez toutes sortes d'« Eminences » et nous raconte comment il fut reçu par le pape. Très soucieux de nous démontrer qu'il n'est nullement un champion de la réunion des Eglises, il s'embrouille un peu dans ses dissertations et nous lasse à la fin par une description vraiment trop minutieuse et puérile des moindres faits et gestes de ce monde qui pullule autour et dans l'enceinte même du Vatican. En somme, ces « souvenirs », du moins dans la partie que j'ai sous les yeux, sont une enquête documentée sur l'état d'âme des dirigeants de l'Eglise catholique. Ils peuvent grandement contenter tous ceux qui croient encore dans une renaissance du prestige papal. Pour ma part, je les aurais dédiés à un Jean de Bonnefon quelconque, mais exclusivement. Toujours dans la même revue, je trouve un roman de M. Svetloff, *la Chute des Idoles*, qui n'est que l'histoire d'une individualité, d'un « moi » évoluant dans un monde de nullités. Cette œuvre est peu intéressante par elle-même, et c'est seulement les quelques réflexions qu'on pourrait faire à propos d'elle qui pourront nous arrêter en chemin. M. Svetloff nous met en présence d'un peintre-écrivain qui, — admirateur attardé des symbolistes français et de Nietzsche, — prêche la « morale des maîtres » à des esclaves et se voit enfin trahi et délaissé. L'auteur, bien que lymphatique et constamment préoccupé d'être très humain et « très bon », néglige de préserver son héros des outrages et de la méchanceté des esclaves. Il paraît être satisfait qu'on va le lapider, et c'est lui-même, ô stupeur ! qui, le premier, pousse ce cri infâme : « Pas de quartier ! » Pourquoi donc tout cela ? Pourquoi nous faire assister à un pareil spectacle ? C'est probablement pour nous préserver d'une fâcheuse imitation. Evidemment peu artiste et plutôt théoricien, voire même idéologue, l'auteur ne peut supporter jusqu'au bout la tâche qu'il s'est imposée; son devoir civique l'oblige, en dépit de tout bon sens, à tirer une « morale » de son récit, à châtier un homme qui agissait contrairement à cette morale, et surtout au bien-être et à la façon de penser des esclaves. Qu'est-ce que la beauté et le déroulement logique d'une œuvre d'art à côté du bien-être des hommes, de leur moralité et de leur obligation civique ? Oui, M. Svetloff a eu peur des esclaves : lui pardonneront-ils jamais de leur avoir montré un homme libre ? Et c'est pourquoi, se mettant au milieu d'eux, il leur cria : « Mais ce que je vous ai montré, ce n'est qu'un monstre, vous êtes bien mieux que lui. C'est pourquoi nous allons le délaissé ou, si vous le voulez même, le tuer : *c'est un ennemi de la société.* »

Les livraisons I-XII du *Monde Artiste (Mir Iskoustva)* contiennent une importante étude de M. Merechkovski sur Dostoevski et Tolstoï. M. Merechkovski est un critique doublé d'un poète. Jadis il débuta par un recueil de vers très sonores, très descrip-

tifs, et fut sacré, par la critique de son pays, du nom de « décadent ». Puis il écrivit un roman historique et s'y montra très attaché à l'idéal gréco-romain, retouché selon Nietzsche. Toujours en poète plutôt qu'en critique, il composa ensuite quelques études sur certaines unités littéraires et artistiques, et nomma son livre *les Compagnons éternels*. Je me rappelle l'avoir lu et trouvé que c'était une étrange galerie de portraits, peints plutôt « al fresco » par un homme d'un esprit très éclectique. Ce n'étaient ni des essais, ni des études; c'étaient des odes ou des panégyriques. J'avais donc craint, en abordant son dernier ouvrage, de me trouver de nouveau en présence de quelque chose de très dithyrambique, mais je fus agréablement déçu dans mes prévisions. L'étude présente est l'œuvre la plus réussie de M. Merechkovski. Elle est aussi de celles qui resteront et dont on parlera le plus.

Utilisant les préceptes de la critique analytique, l'auteur nous fait, en quelques pages, deux portraits saisissants de vérité et de grandeur, puis il nous décrit les relations qui existaient entre Dostoevski et Tolstoï : Dostoevski, âme inquiète, cerveau malade, hanté plutôt par des visions que par des pensées; et puis Tolstoï, dans les deux périodes de vie. C'est un tempérament très sanguin, d'abord façonné à la manière d'un hellène-épicurien, puis se pliant sous le joug des idées reçues du dehors et devenant l'apôtre d'un Dieu que renie sa vie passée. Toute l'existence de Tolstoï n'est que la lutte constante entre deux principes : l'idéal gréco-païen et l'idéal judéo-chrétien; la lutte se poursuit encore... Sur un sol extrêmement fertile et qui donna jadis une bien belle végétation, tombèrent quelques graines qui devinrent des fleurs malades et communes. Ces plantes ne font qu'empêcher l'expansion libre de la végétation première; elles n'ont pas la force de se substituer pleinement à elle. Ainsi donc, dans la vie intérieure de Tolstoï, les deux principes vivent côte à côte, mais jamais ne désarment. M. Merechkovski nous fait participer à la vie paisible et calme qui se déroule à Iasnaïa Poliana (la propriété de Tolstoï), et qui est une existence non pas d'un ascète, mais plutôt d'un sage entouré de sa famille et de ses amis : tel Cincinnatus ou encore mieux l'aimable Cicéron. Puis on nous montre Tolstoï, dans ses heures de trouble, envahi d'idées qui ne sont, en somme, que les ennemis de son « moi » et essayant de s'y adapter, de s'y faire; travail ingrat, puéril, presque un sacrilège. Les pages où M. Merechkovski nous raconte les relations de Tolstoï, de Dostoevski et Tourguéniéff sont du plus haut intérêt. Ceci ne nous fut jamais encore conté, du moins avec cette richesse de preuves et de notes à l'appui. Rappelons-nous encore le rôle que prête notre critique à l'égotisme de Tolstoï, et cette remarque très juste que la majeure partie des ouvrages du grand écrivain n'est que de l'autobiographie assez mal dissimulée.

La *Littérature russe* de Waliszewski, en l'absence de toute œuvre en langue française qui en aurait donné une vue d'ensemble, devient précieuse. L'auteur y indique les origines lointaines de cette littérature et explique l'interruption plusieurs fois séculaire qui s'est produite dans son développement. Il signale le prolongement de l'âge épique et de la poésie populaire jusqu'à nos jours; puis l'évolution moderne qui, par la voie d'une renaissance tardive, a permis aux héritiers de Pierre le Grand de remonter aux sources et de s'affranchir progressivement de l'imitation servile des modèles étrangers. Il montre la création de la langue avec Lamonossov, la période de servage occidental, sous Catherine II, et enfin le mouvement émancipateur qui, de Pouchkine, manifestation la plus complète et la plus pure du génie national, va jusqu'à Tolstoï.

L'ouvrage de M. Waliszewski se lit avec facilité et sans fatigue, sa diversité venant reposer l'attention que ni la subtilité excessive de la pensée ni la concision ou les recherches du style n'ont d'ailleurs mise à une trop forte épreuve.

M. Volinski a publié dernièrement un ouvrage considérable sur Léonard de Vinci. Ce livre ne vaut pas celui de Sailles, et surtout les quelques pages qu'écrivit jadis Maurice Barrès sur le même personnage.

TCHÉLOVÉK.

THÉÂTRE.

Théâtre, par PAUL HERVIEU; 1 vol. in-16; 974 p.; 6 fr.; Lemerre, éditeur, Paris, 1900. — Ce volume comprend trois pièces de M. Paul Hervieu : *la Loi de l'homme* et *les Tenailles*, représentées au Théâtre-Français, et *les Paroles restent*, représentée au Vaudeville. Les qualités de logique nerveuse et un peu sèche de M. Paul Her-

vieu s'y font jour. Œuvres d'un écrivain net, précis et laborieux, mais sans envolée prime-sautière et sans spontanéité. M. Hervieu est un écrivain assurément aussi peu poète que possible. L'influence de Dumas fils et de son théâtre à thèse, que l'on croyait bien morts, s'y fait lourdement sentir. M. Paul Hervieu est, depuis la mort de Dumas fils et de Becque, le protagoniste du théâtre bourgeois et sentencieux.

Montsalvat, par P.-B. GUENSI; 1 vol. in-18; 210 p.; 5 fr. 50; Flammarion, éditeur; Paris, 1900. — Roman historique, écrit l'auteur; mais c'est, en réalité, un drame en vers se déroulant dans le monde des Albigeois. Présentation sous forme théâtrale, de l'histoire des Albigeois, éclatante et sanglante, que raconta Payrat avec son talent passionné.

J. S.

Quarante ans de théâtre, par FRANCISQUE SARCEY; t. I; vol. in-18; 403 p.; 3 fr. 50; Bibliothèque des *Annales politiques et littéraires*, éditeur; Paris, 1900. — « Le succès est la règle de ma critique. Ce n'est pas du tout qu'il prouve pour moi le mérite absolu de la pièce; mais il montre évidemment qu'entre l'œuvre représentée et le goût actuel du public il y a de certains rapports secrets qu'il est curieux de découvrir. Je les cherche. Je dis la vérité du jour, car j'écris dans un journal. » S'ils avaient médité ces lignes, bien des ci-devant jeunes hommes se seraient épargné d'injustes injures, et les thuriféraires du grand critique maint contre-sens bouffon. Quand il blâme les inutiles raffinements d'un Fiorentino, les fantaisies impertinentes de Janin, l'indifférence dans l'éloge de Gautier, les brillants à côté de Paul de Saint-Victor, c'est de même en « représentant du peuple » qu'il parle dans les articles qu'a réunis ce premier volume : il réclame au nom du besoin de savoir qu'ont exprimé par sa bouche les nouvelles classes; et c'est encore au nom de ce grand public qu'il se déchaîne contre les abonnés du mardi, ou qu'un jour il réclama, avec la suppression des services de presse (p. 145), celle d'une critique capricieuse, gâtée et nuisible.

Un savant voulut-il être? Vous le reconnaîtrez aux documents qu'il apporte contre le mélange romantique du tragique et du burlesque, — ou contre l'exactitude, soit historique, soit réaliste, du drame, — ou contre les préventions moralisatrices de Dumas fils, — ou contre tels succès artificiels : le *duc Job*, et cette *Thérèse Aubert*, tant acclamée jadis et si nettement désignée par lui à l'oubli.

Cette sagesse n'est pas d'un créateur, à l'idéalisme dogmatique duquel il n'a jamais prétendu; en revanche, elle eut la meilleure influence conservatrice sur la Comédie-Française. Nul n'en sut mieux l'histoire, dont il entretenait le souvenir au moyen d'anecdotes innombrables, et pas un résumé ne vaut celui du présent volume pour la connaître. Avec une loyauté rare, après avoir si clairement distingué en elle le principe autoritaire (*le directeur*) et le principe démocratique (*les comédiens*), Sarcey, qui incarna toute sa vie, par la force des choses, ce principe démocratique dans les lettres, n'en reconnaît pas moins au principe opposé la meilleure influence, la seule source de rajeunissement. Qu'à si modeste tribun succède l'un des démagogues qui assiègent aujourd'hui la place, et l'on verra!

Assurément on peut rêver, comme à Hambourg au siècle dernier, un théâtre où le comité de lecture se composerait des auteurs (ainsi que cela se pratique dans les *Revue*s), où même les acteurs professionnels seraient remplacés par les auteurs (ainsi que cela eut lieu dans ces académies de la Renaissance italienne, à qui nous devons notre tragédie classique); mais ce ne sera plus la Comédie-Française, ce sera — autre chose.

Sarcey n'a point voulu, je l'ai dit, créer. Il a conservé, comme Vishnou. Et aux yeux de l'avenir, dans le cortège de l'adorable Dyonisos, ainsi que dans ces voyages de la chère Comédie dont il envoie de partout, d'Orange et de Marseille, de Londres et de Vienne, les amusants bulletins de victoire, il apparaîtra, parmi les ménades et les bacchants de la scène aux pas incertains, entre les satyres capricants, avec son matois sourire, sur l'âne vénérable du *Temps*, tel que le père Silène, nourricier du dieu.

GEORGES POLTI.

Le Théâtre en Chine, par M. COURANT (la *Revue de Paris*, 45 mai 1900).

Pessimisme et comédie, par PAUL HERVIEU (*la Revue de Paris*, 15 avril 1900). — Le théâtre présent est moins uniformément pessimiste qu'on le dit et il est plus optimiste que le théâtre précédent, qui apparut à l'auteur comme un immense cimetière.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

L'Ennemi du Peuple, conférence par LAURENT TAILHADE; 1 broch. in-18; 92 p.; Société libre d'édition des gens de lettres; Paris, 1900. — On trouve dans cette conférence, qui déchaina des colères, la verve cinglante et éloquente du poète hautain et éloquent Laurent Tailhade. L'auteur y a joint une ballade Sollness, une de ces ballades qui lui assurent pour toujours le renom d'un maître ouvrier.

Les Voluptueux et les Hommes d'action, par ACHILLE SEGARD; 1 vol. in-18; 265 p.; 3 fr. 50; Ollendorff, éditeur; Paris, 1900. — L'auteur étudie Anatole France, Pierre Louys et Jean Lorrain; F. Brunetière, Maurice Barrès et Edmond Picard. Il qualifie les trois premiers de voluptueux, les trois derniers d'hommes d'action. C'est une division bien arbitraire. Cette critique n'offre, d'ailleurs, aucun aperçu nouveau.

J. S.

Un épisode de la vie de Ronsard, par F. BRUNETIÈRE (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1900). — Les *Discours des misères de ce temps* prouvent que Ronsard fut un... nationaliste, un patriote, un catholique choqué de l'insolence intellectuelle des premiers réformés, un précurseur de Bossuet, historien des *Variations de l'Église protestante*, etc.

L'influence française dans la littérature allemande. M. Arno Holz, par ERNEST SEILLIÈRE (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1900). — Les *Chants modernes* ou le *Livre du temps* font songer à Coppée, Manuel et Verlaine: son *Papa Hamlet* est une incarnation scandinave du Delobelle de Daudet; ses théories sur l'Art, son *essence et ses lois*, sont celles du nationalisme français, corrigé d'abord, dépassé ensuite; son drame *Die Socialaristocraten* est une sorte de *Rabagas*; sa *lyrique nouvelle* est celle de Viélé-Griffin et Jean Moréas, et *Phantasus* rappelle la *Chevauchée d'Yaldis* et le *Pèlerin passionné*. Bref, les parrains de la jeune Ecole allemande (Holz, Hauptmann, Inkermann Halke, etc.), sont les Français, avec les Russes et les Scandinaves, et, si l'on songe qu'Ibsen procède de Dumas et d'Augier et que Tourgueneff et Tolstoï doivent beaucoup à George Sand, on reconnaît que la France conserve sa suprématie littéraire dans le monde.

C. FAGES.

Du nouveau sur J. Joubert, par G. PAILHES; 1 vol. in-18; 538 p.; 3 fr. 50; Garnier frères, éditeurs; Paris, 1900. — Travail très consciencieux et bourré de documents sur le célèbre moraliste; Chateaubriand, Fontanes et sa fille, Sainte-Beuve ont aussi là leurs paquets de documents. Mais cet ouvrage est sans perspective. Tout y est au même plan: documents importants et détails oiseux. Il constitue néanmoins une contribution à l'histoire littéraire de la première moitié du siècle.

La Vie et les Livres, 5^e série, par M. G. DESCHAMPS; 1 vol. in-18; 352 p.; 3 fr. 50; A. Colin, éditeur; Paris, 1900.

M. G. Deschamps a l'habitude, depuis quelques années, de choisir parmi les critiques qu'il donne au *Temps*, chaque samedi, celles qui lui paraissent les mieux venues. Il les remet sur le métier, les refond et en ôte tout ce qui rappellerait l'article de journal, écrit parfois avec une hâte dont se ressentent et la fermeté de style et la sûreté des jugements. Cela fait, il les réunit en volume et les livre à un éditeur, qui ne doit pas être fâché de cette aubaine. Tout, en effet: actualité, abondance de renseignements, délicatesse de certains aperçus, hardiesse de quelques autres, charme du style, plaisantes anecdotes, facilité de laisser ou de reprendre la lecture selon les loisirs et la fantaisie des moments, se trouve réuni dans ces volumes pour en assurer le succès. Pourtant, tout n'y est pas sans défaut. Quelques pages,

au début, destinées à nous donner une idée de ce qu'était la vie littéraire en 1854 et dont l'allure rappelle certain chapitre des *Misérables*, ne me plaisent guère, bien que je sois forcé de reconnaître que ce pastiche, finement exécuté, est fort bien réussi. N'y a-t-il pas encore un peu de parti-pris dans les pages consacrées à M. A. le Braz, dont le talent, tout aimable et gentil qu'il soit, ne mérite peut-être pas tant d'éloges? Mais ce sont là des vétilles qui n'empêchent pas ces collections d'articles de faire songer aux *Lundis* de Sainte-Beuve et de soutenir, sans trop de désavantage, cette périlleuse comparaison. N'est-ce pas là un beau mérite, et rare?

FR. NOSADOWSKI.

INDEX. — Notre Maître Maurice Barrès, par RENÉ JACQUET; 1 vol. in-18; 262 p.; 3 fr. 50. Per Lamm, éditeur; Paris, 1900. — Ouvrage consacré à M. Maurice Barrès par un enthousiaste.

Alexandre Pouchkine, par E. SÉMÉNOFF; broch. in-18 jésus; 78 p., 2 fr.; Stock, éditeur, Paris, 1900. — M. Séménoff, au début de son étude du grand poète russe, raconte sa vie si émouvante et si dramatique. Cette étude est suivie de la traduction de quelques œuvres du grand écrivain: *les Tsyganes* et *le Comte Noulne*.

Tolstoï, par SUARÈS; 1 broch. in-18; 115 p.; 1 fr.; édité par l'Union pour l'action morale; Paris, 1900. — Etude de critique idéologique, un peu vague, sur Tolstoï.

L'art et les idées révolutionnaires modernes, par CHRISTIANO CARVALHO; *A Arte*; décembre 1899 et janvier 1900.

Las poesias de Fray Cayetano y la musa patriotica de la Revolucion, par ERNESTO QUESADA; *El Mercurio de America*; janvier et février 1900.

L'art social, par P. et V. MARGUERITTE (*Revue des revues*, 15 mai 1900). — Le roman, la poésie, la critique de ces derniers temps prouvent que les tendances de notre époque sont toutes de rénovation sociale.

HISTOIRE DES BEAUX-ARTS.

Architecture; 1 vol. in-18; 126 p.; L. Henry May, éditeur; Paris, 1900. — Ouvrage faisant partie de l'Encyclopédie populaire illustrée du xx^e siècle. C'est un lexique des termes d'architecture très précis, très complet, pouvant servir de guide-ânes aux critiques d'art.

Psychologie d'art, par ETIENNE BRICON; 1 vol. in-18; 340 p.; 3 fr. 50; L. Henry May, éditeur; Paris, 1900. — L'auteur veut étudier les maîtres de la fin du xix^e siècle. Il se fait une singulière idée de ce qu'est un maître. Il décerne ce titre à M. Roll, à M. Besnard, à M. Carolus-Duran, aussi bien qu'à Puvis de Chavannes, à Carrière ou à Henner. Etrange salade de peintres et de sculpteurs que brosse un critique d'art non artiste.

Le Mannequin, par LÉON RIOTOR; 1 vol. gr. in-8^o cartonné; 98 p.; Bibliothèque de la Plume; Paris, 1900. — M. Léon Riotor a eu l'idée étrange de faire un historique du Mannequin, idée qui, d'abord, stupéfia le préfacer Octave Uzanne. A le lire, on y trouve de l'intérêt, car c'est aimablement présenté. Cet album est illustré de dessins de M. F. Front, bien médiocres, et de nombreux dessins documentaires en couleurs. Une fantaisie scabreuse d'Octave Uzanne fait la préface.

J. S.

INDEX. — Auguste Rodin, statuaire, par ANDRÉ VEIDAUX; 1 broch. in-18; 82 p.; 1 fr. 50; Girard et Brière, éditeurs; Paris, 1900. — Etude de critique idéologique sur le grand statuaire.

La storia dell'arte cristiana, par M. B. LUBANCES (*Rivista di filosofia, pedagogia e scienze affini*, Bologne, avril). — Article de polémique écrit à propos d'un livre de M. Venturi sur *La Madonna*; il y a encore en Italie des gens qui font l'histoire de l'art sans s'occuper des idées, qui prétendent disserter sur des représentations chrétiennes sans tenir compte des légendes et des dogmes. M. Lubances proteste avec raison contre ces procédés antiscientifiques.

Armand Point, par CAMILLE MAUCLAIR (*Revue des revues*, 15 mai 1900). — A la fois

peintre, fresquiste, émailleur et orfèvre, il rappelle surtout les grands artistes de la Renaissance.

L'Art à l'Exposition de 1900. L'esthétique du fer, par ROBERT DE LA SIGERANNE (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1900).

L'architecture religieuse protestante, par PIERRE DIETERLEN (*Revue chrétienne*, 1^{er} avril et 1^{er} mai 1900).

PHILOLOGIE.

Œuvres de Tacite, texte précédé d'introductions et de notes, par MM. LÉOPOLD CONSTANS et PAUL GIRBAL; 1 vol. in-18; Ch. Delagrave, éditeur; Paris, 1900. — La langue de Tacite, ferme et ramassée, déconcerte l'apprenti latiniste habitué à des écrivains moins nerveux. Aussi serait-il heureux de rencontrer un bon guide dans cette forêt touffue que constituent les *Annales* ou les *Histoires*. A cette édition est ajoutée une étude sur la langue de Tacite, à laquelle un système ingénieux de notes renvoie le lecteur au courant du texte. Les auteurs de cette édition se sont cantonnés dans l'étude philologique avec une heureuse précision. Leur œuvre s'inspire — trop peut-être — de la minutieuse critique allemande. C'est parce que Tacite peint à grands coups de brosse, qu'il ne faut pas s'attarder à compter les poils de sa brosse. Mais ce qui serait un défaut dans une traduction est une qualité dans une annotation critique. Il faut louer les commentateurs de leur conscience. A notre avis, ils n'ont pas insisté suffisamment sur la genèse du talent de Tacite. Quelque original que soit un écrivain, il a toujours eu à forger cette originalité; il a emprunté à ses devanciers; Tacite n'y a pas manqué. Il a imité Suétone, il a fait des emprunts à bien d'autres. Les *opera quæ supersunt* de cet historien puissant suffisent à révéler, par endroits, comment s'est constituée la forte personnalité de Tacite.

J. V.

Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts, par FRIEDR. SEILER; 2 vol. in-18; 100 p. et x-225 p.; 4 mk. 50 pf.; librairie de l'Orphelinat, Halle-s.-S.; 1895-1900. — Il n'était pas aisé de tracer un tableau, à la fois scientifique et populaire, du développement de la civilisation allemande, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la période historique actuelle, au moyen de l'étude des mots dérivés qui se sont peu à peu introduits dans la langue, sans courir le grand risque de tomber dans les divagations de la « paléontologie linguistique », si je puis employer cette expression plus ou moins impropre, mais qui rend bien ma pensée. L'auteur a su éviter cet écueil et, à cet égard, son travail mérite d'être loué sans réserve. Les ouvrages de Kluge (*Etymologisches Wörterbuch*) et d'Andrese (*Volksetymologie*) sont certes plus complets, mais au bon grain il s'est mêlé chez eux une assez grande proportion d'ivraie. Et puis leurs travaux sont purement lexicographiques, tandis que M. Seiler a écrit un véritable ouvrage de linguistique historique. Il a traité de tous les mots étrangers, spécialement celtes, grecs et latins, qui ont été incorporés dans la langue depuis avant la conversion des Germains au christianisme jusqu'à ceux, de formation plus récente, auxquels les progrès de la civilisation générale ont en quelque sorte forcé les Allemands à donner droit de cité. Il nous montre combien les mots dérivés ont ajouté de richesse au trésor de la langue nationale et proteste avec raison contre la tendance, actuellement fort répandue en Allemagne, qui consiste à remplacer tous les mots dérivés d'autres langues par des vocables d'essence purement germanique. Les langues sont comme les peuples, qui ne peuvent s'isoler sous peine de déchoir et de périr. Le mot de La Fontaine est vrai en toutes choses : « Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature. » M. Seiler a fait œuvre essentiellement utile en rappelant, par la démonstration d'un cas spécial, cette vérité souvent méconnue, et, à tous égards, son livre est hautement recommandable.

VICTOR DAVE.

Spakil langue systématique pour les usages internationaux, par le D^r Ad. NICOLAS; 1 broch. in-8°; 48 p.; Lachèse et C^{ie}, impr.-libraires; Angers, 1900.

Chaque lettre, voyelle ou consonne, isolée ou groupée avec une autre, exprime une idée générale et forme un mot racine. Préposez à ces racines une consonne,

vous obtenez les mots primitifs. Faites suivre ces racines ou ces primitifs d'une voyelle, vous créez avec *a* les substantifs, avec *e* les verbes, etc. Des suffixes syllabiques : *ella*, *enn*, *illa*, etc., donnent les féminins, les neutres, les diminutifs... Point de déclinaison, une conjugaison réduite à des formes temporelles, les mêmes pour tous les verbes ; une syntaxe condensée en quatre ou cinq règles, qu'on est libre, d'ailleurs, de ne pas suivre, telle est l'économie du *spakil*, langue habilement construite, sans doute, mais qui ne servira jamais, comme ses devancières, qu'à prouver l'ingéniosité de son inventeur. Le difficile, en effet, n'est pas aujourd'hui de créer une langue, mais de décider les hommes à l'adopter.

FR. NOSADOWSKI.

ROMANS, NOUVELLES.

INDEX. — *La fleur de joie*, par DANIEL LESUEUR ; 1 vol. in-18 ; 552 p. ; 3 fr. 50 ; Lemerre, éditeur ; Paris, 1900. — Ce roman compact, qui est la suite d'un précédent du même auteur, raconte un mélodrame arrangé fort habilement et d'un intérêt bien conduit.

Mortelle chimère, par PIERRE GUÉDY ; 1 vol. in-18 ; 340 p. ; 3 fr. 50 ; Flammarion, éditeur ; Paris, 1900. — Roman où l'on voit une famille sacrifiée à la chimère d'un trésor inutilement cherché.

Vengeance ! par M. REEPMAKER ; 1 vol. in-18 ; 378 p. ; 3 fr. 50 ; Stock, éditeur ; Paris, 1900. — Dans son enfance, un homme n'a trouvé nulle tendresse autour de lui et veut devenir un instrument de vengeance. L'amour l'arrache à son dessein.

Dans l'île, par MANBEL ; 1 vol. in-18 ; 200 p. ; 3 fr. 50 ; édition de *la Vie nouvelle* ; Bruxelles, 1900.

Natal, par BEATRIZ PINHEIRO (*Ave-Azul* ; décembre 1899). — Deux petits récits de Noël inspirés par les événements sud-africains, démontrant, par l'exemple de la légende du Christ, la nécessité de la pacification universelle.

O Christmas (pour les petits lecteurs de *Ave-Azul*), par CARLOS DE LEMOS.

SCIENCES BIOLOGIQUES

BOTANIQUE, ZOOLOGIE.

Statistical Methods with special reference to Biological Variation, by C.-B. DAVENPORT, répétiteur de zoologie à l'Université d'Harvard ; 1 vol. in-16 ; 435 p. ; 1 fr. 25 ; New-York, J. Wiley-le-Sens ; 1899.

L'A. étudie, d'après les méthodes statistiques de Pearson et Galton, les variations des espèces biologiques. L'ouvrage est un traité élémentaire et complet de ce nouveau genre d'investigations, débutant par la définition des divers coefficients à considérer et la description des moyens de mesure, et contenant l'exposition des formules suivant lesquelles ces coefficients doivent être combinés pour servir à l'établissement des courbes avec une série très complète de tables pour ces calculs.

En principe, l'étude quantitative des formes biologiques consiste à mesurer dans chaque individu des caractères définis, à faire entrer ces mesures dans certains sports, — suivant les méthodes, — rapports qui donnent pour chaque individu des coefficients spéciaux. On classe ces coefficients par séries de valeurs équidistantes ; on détermine la fréquence dans chaque groupe. Portant ensuite en abscisses des longueurs égales pour chaque série, en ordonnées les fréquences, on obtient une ligne brisée dont la courbe enveloppe permet de déterminer la fréquence correspondant à telle forme individuelle caractérisée par une abscisse quelconque.

L'étude de ces courbes fournira, on le conçoit, d'importantes indications sur les lois darwiniennes de variation des caractères spécifiques, leurs causes, celle de la sélection, ainsi que sur la véritable définition des espèces, la distinction des variétés, etc...

On ne saurait donc trop désirer l'extension de ce genre de travaux, dont l'ouvrage de M. Davenport contient d'ailleurs une bibliographie complète.

Matériaux pour la Faune du Congo. Poissons nouveaux. par G.-A. BOULLENGER, membre de la Société royale de Londres ; in-f° avec planches ; Bruxelles, 1899 ; Charles Vande Weghe, 12, Vieille-Halle-aux-Blés. — Ce 5° fascicule de la série zoologique des *Annales du Musée du Congo*, dont nous rendons compte régulièrement, comprend environ 35 espèces appartenant aux familles : cyprinidæ, siluridæ, cyprinodontidæ, cichlidæ et mastacembelidæ.

Ce sont des poissons généralement très petits ; la plupart ne dépassent pas la taille de 20 centimètres, mais certains individus peuvent atteindre 70 centimètres.

Contributions à la Flore du Congo, par EM. DE WILDEMAN et TH. DURAND, du Jardin botanique de l'État, à Bruxelles ; t. I, fasc. 2 ; 48 p. in-f° ; Bruxelles ; Vande Weghe, 12, Vieille-Halle-aux-Blés.

Ce fascicule des *Annales du Musée du Congo* comprend un grand nombre de petites espèces appartenant principalement aux familles suivantes : anonaceæ, violaceæ, malvaceæ, filiaceæ, leguminosaceæ, rosaceæ, rubiaceæ, compositaceæ, sculariaceæ, tranthaceæ, etc. ; le tout décrit en latin.

EDMOND POTIER.

Les Harmonies naturelles, par PAUL MARYLLIS, préface par le D^r G. Barbézieux ; vol. in-18 ; 399 p. ; 4 fr. ; Société d'éditions scientifiques ; Paris, 1899. — Quatre cents pages d'amplifications, d'une élégance facile et quelquefois agréable, mais le plus souvent banale autant que prétentieuse, sur les merveilles du ciel, les prodiges des volcans, les joies de la lumière, l'horreur de la nuit, les frissons du printemps, les mélancolies de l'automne, etc., etc., aboutissant à une sorte d'hymne panthéistique et vague, tel est ce volume d'un très lointain disciple de Bernardin de Saint-Pierre. Il réalise assez bien le type de ces ouvrages hybrides de soi-disant vulgarisation, également agaçants pour le savant véritable et pour le littéraire de goût. Le premier s'irrite d'une documentation superficielle qui amène trop souvent l'auteur à substituer une phrase à un fait ; le second s'écœure vite d'une élégance banale et de convention, dissimulant mal une insuffisante connaissance des finesses de la langue. Le premier, s'il faut préciser, reprochera à l'auteur de parler au conditionnel (p. 197) de l'existence du fulgore portelanterne, hémiptère que le bon Linné connaissait assez bien déjà pour lui donner le nom de *Fulgora lanternaria* ; le second ne craindra pas d'être accusé de pédantisme en demandant à un auteur qui ne cache pas ses prétentions littéraires pourquoi il s'obstine à l'aine du genre féminin des mots tels que *chrysanthème* (p. 101), *effluve* (p. 156), *steppe* (p. 173), *pétale* (p. 189)...

CHARLES BARBIER.

INDEX. — Comment on défend son rucher, par M. LARBALÉTRIER ; 1 vol. in-8° ; 36 p., s. p. m. ; Société d'Éditions scientifiques, Paris. — Dans ce court opuscule, l'A., professeur à l'école d'agriculture de Grand-Jouan, donne de précieuses indications sur la lutte contre les maladies et les ennemis des abeilles.

SCIENCES PSYCHIQUES, PSYCHO-PHYSIOLOGIE, PSYCHIATRIE.

La Voyante de Prevorst, par le D^r JUSTINIUS KERNER ; traduit de l'allemand ; vol. in-8° ; XLII-256 p. ; Chamuel, éditeur ; Paris, 1900. — Voici le volume le plus extraordinaire que j'aie jamais lu. Il s'agit de M^{me} Hauße, la célèbre voyante qui fit en Allemagne un si grand bruit. Après cinq années d'une maladie étrange, accompagnée de phénomènes fort troublants dont quelques-uns s'étaient déjà produits dans sa famille, elle fut soignée, pendant les deux années qui précédèrent sa mort, par le D^r Kerner, qui la fit transporter chez lui. Cet homme, d'un caractère plutôt jovial et gai, peu susceptible de crédulité spirite, employa d'abord la thérapeutique médicale habituelle, sans se soucier aucunement des affirmations de sa pensionnaire. Mais, ayant observé pendant un certain temps que, loin de produire les effets qu'il en attendait, ses soins produisaient des résultats fort différents et aggravaient même l'état de la malade, il commença à employer des procédés inusités dans la médecine officielle et eut recours soit à des passes magnétiques, soit à une espèce d'hypnotisme. Il se livrait en même temps à une série d'observations aussi précises que possible sur M^{me} Hauße ; le présent volume est rédigé d'après les notes prises au

jour le jour par l'auteur. Le fait le plus saillant et le plus constant dans la série des phénomènes rapportés est l'apparition continuelle de fantômes et de spectres. Nous assistons à une production continuelle de phénomènes psychiques les plus variés et les plus tumultueux que l'imagination puisse concevoir : apport d'objets, déplacements d'objets opérés tranquillement sans cause visible, passage de la matière à travers la matière ; communication journalière avec des esprits défunts qui donnent sur le monde terrestre des renseignements dont l'exactitude est reconnue après vérification. Il faut noter aussi les rêves prophétiques. Tout cela est produit, selon les dires de la Voyante, par l'intermédiaire de bons ou de mauvais esprits dont certains lui font une grande peur. Les personnes qui se trouvent dans la pièce fermée, la nuit, en compagnie de la malade, ne voient pas les esprits, sauf exception. Mais ils constatent l'ouverture et la fermeture de la porte d'entrée, lorsque M^{me} Hauffe, signale la venue d'un esprit. Elle indique leur forme, leur « couleur », leur vêtement, la date de leur mort, leur nom, etc., tous renseignements susceptibles de les faire reconnaître et qui, en effet, servent parfois à retrouver la trace de leur existence. Quelque temps avant sa mort, M^{me} Hauffe prédit l'échéance fatale en rêve, mais ne se souvient jamais de cette prédiction. Toutefois, dans les derniers temps, elle eut le sentiment de sa fin prochaine par l'interprétation d'un rêve dans lequel un « esprit » se tenait debout près d'elle, désignant un cercueil ouvert. Ces faits, pour être appréciés, demanderaient un volume aussi long que celui qui les raconte ; de plus, aucune des personnes qui les ont constatés n'est apte à fournir son témoignage pour une raison de tout premier ordre : elles sont mortes. Ils se sont aussi passés en Allemagne, ce qui augmente la difficulté de vérification. Pour toutes ces considérations, on nous excusera de ne formuler aucun jugement.

Une observation, néanmoins : M^{me} Hauffe a donné, elle-même, une explication de ces choses ; c'est un mélange de christianisme, de spiritisme et d'occultisme. Il y avait, entre autres, dans le texte original, une théorie « des sphères » que le traducteur a tout bonnement supprimée, estimant qu'elle n'intéresserait pas le lecteur français. Elle est résumée en quelques lignes. Inutile d'apprécier.

A. DUFRESNE.

Brain and Body: the Nervous system in social life, by D^r ANDREW WILSON; vol. in-8°; 142 p.; 10 h.; James Bowen, 10, Henrietta Street-Covent garden, éditeur; Londres, 1900. — L'auteur, dans un style simple, fait la description générale et historique du système nerveux humain et expose son fonctionnement d'après la théorie de l'amiboïsme de la cellule nerveuse.

Il applique cette théorie aux phénomènes de sommeil et de mémoire.

Il examine ensuite la question de la nutrition nerveuse et l'effet des divers aliments ou excitants : phosphore, azote, alcool, café, coco, tabac, etc., et tire de là des règles de conduite qui ont, on l'avouera, une grande importance à notre époque de surmenage.

Enfin, une place importante est réservée à l'étude de l'évolution héréditaire des caractères et à l'étude des phénomènes hypnotiques que l'auteur explique par l'indépendance des centres.

On trouve donc dans ce livre toutes les connaissances nécessaires pour comprendre le rôle du système nerveux dans la vie organique et sociale et en diriger sciemment l'activité.

EDMOND POTIER.

L'audition colorée, étude sur les fausses sensations secondaires physiologiques et particulièrement sur les pseudo-sensations de couleurs associées aux perceptions objectives des sons : par le D^r FERDINAND SUAREZ DE MENDOZA; vol. in-8°; 164 p.; 4 fr. 75; Paris, Société d'éditions scientifiques; 1899.

Ouvrage sérieux, bien fait, extrêmement complet sur l'audition colorée. Il ne sera plus possible désormais de s'occuper de cette question sans prendre connaissance du livre de M. Mendoza. Un fait qu'il ignore peut-être : un médecin que je connais perçoit, colorés, chacun doué d'une couleur spéciale, les sons de râles, frottements, etc., que son oreille perçoit par l'auscultation des malades. Le fait a été noté (1). Excellent livre, fait avec grand soin, l'ouvrage de M. de Mendoza restera.

(1) Voir *Essais sur le langage intérieur*. Paris; Masson, 1893.

Génie et Folie. Réfutation d'un paradoxe, par A. REGNARD; vol. in-8°; 164 p.; 2 fr.; Octave Doin; Paris, 1899. — Il m'est très pénible de juger cet ouvrage, car je prévois mon opinion toute différente de celle de beaucoup de lecteurs; ils se laisseront séduire par la verve et par l'entrain de M. Regnard, par ses remarques ingénieuses, par certaines conceptions originales. Pour mon compte personnel je serai très sévère : ce n'est pas un ouvrage scientifique. Un homme de science eût été impartial, il eût discuté avec calme et n'eût pas jugé tel personnage à la légère, ne connaissant de lui que fort peu de choses ou même parfois rien du tout. Le tort de Lombroso est moins d'avoir soutenu un paradoxe (et, après tout, ses idées furent utiles : le développement, le fonctionnement très considérables de certains centres coïncident généralement avec des anomalies que, grâce à Lombroso, on étudia davantage) que d'avoir édifié certaines de ses œuvres sur des observations très superficielles, émis des théories fondées sur des faits mal examinés, fait preuve d'une facilité déplorable, parce qu'elle accueille sans contrôle. Ce sont précisément les défauts de M. Regnard; d'un mot, il tranche les questions difficiles, résoud les problèmes, admet ou repousse tel fait ou telle interprétation avec une désinvolture qui déconcerte.

Et, s'il ne s'agit pas d'un livre de science, mais d'une thèse ou d'une dissertation, encore demanderons-nous à l'auteur une forme plus châtiée et moins de trivialités.

D^r L.

Miticie Sittarii, par M. P. ROSSI; vol. in-8°; 369 p.; L. Bertistelli, éditeur; Milan, 1900. — L'auteur paraît surtout préoccupé de comparer l'évolution sociale que nous voyons se former avec les origines de l'ère chrétienne; cela l'entraîne à attribuer à la race israélite un rôle très grand dans le socialisme moderne et à rapprocher Marx de Jésus (p. 346 et p. 245); je crois qu'il est dangereux pour la psychologie de comparer des personnages aussi dissemblables que « Jésus, Marx, Lassalle, Hircus, Muffilis, Bakounine, Giordano Bruno » (p. 260). Suivant M. Rossi, la douleur sociale engendre la nouvelle évolution, en donnant naissance à un mouvement mystique imprégné d'idées scientifiques; les purs savants sont impuissants comme le furent les stoïciens. Les parties qui me paraissent être les plus importantes de son livre sont celles où il décrit les caractères psychologiques du prophète, de l'ascète, du symboliste et où il cherche (sans y parvenir complètement) à expliquer le rôle énorme que joue l'amour dans le mysticisme. Il me semble bien hasardé de se servir des reconstitutions hypothétiques de Renan pour décrire la psychologie des premiers chrétiens.

G. SOREL.

L'inconnu et les problèmes psychiques, par M. CAMILLE FLAMMARION; vol. in-12; XIV-585 p.; Ernest Flammarion, éditeur; Paris, 1900. — Le bruit courut, l'an dernier, que M. Flammarion abandonnait le spiritisme, après avoir entretenu avec Galilée un commerce des plus intéressants. C'était une nouvelle prématurée. Dans l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui, M. F. a réuni une certaine quantité de faits nouveaux et anciens et les a ainsi classés : manifestations de mourants, apparitions, télépathie, communications psychiques, suggestion mentale, vue à distance, le monde des rêves, la divination de l'avenir. Il a donc voulu, suivant une certaine école moderne, appliquer une méthode de classification scientifique à des phénomènes psychiques encore peu étudiés. C'est d'ailleurs ce qu'indique expressément la préface. Si la généralisation des faits justifie absolument cette prétention, puisqu'elle limite son objectif à la constatation des faits, la conclusion finale nous paraît outrepasser les bornes. De ce qu'une force psychique comprenant les idées, les désirs et les sentiments, a la possibilité de se transmettre à distance avec une vitesse considérable sans l'intermédiaire des moyens habituels, il ne s'ensuit pas rigoureusement que l'âme, mot vague, soit une entité distincte du corps humain et survit à la destruction de celui-ci; les prévisions d'événements, les rêves prémonitoires n'entraînent pas davantage une telle conclusion. En quoi l'âme peut-elle être indépendante du corps? Comment lui peut-elle survivre? C'est précisément ce qu'il serait utile de démontrer. M. F. paraît rester dans un spiritualisme digne de curés ignares. La vérité est que plusieurs hypothèses peuvent être faites qu'il s'agira d'appuyer sur des analyses indispensables. Mais la question de la constitution de

l'esprit est loin d'être élucidée, si elle doit jamais l'être. Cette solution serait pourtant nécessaire avant l'affirmation de l'existence indépendante de l'âme et de sa survivance.

Nous regrettons aussi que M. Flammarion n'ait pas prémuni ses lecteurs contre l'altération que produit fatalement une classification. Tous les phénomènes psychiques et tous les états psychologiques sont vraisemblablement le produit extrêmement varié de quelques caractères fondamentaux que nous ignorons. La philosophie est exempte du volume de M. F. Ce qui surtout y domine est la quantité de faits nouveaux et curieux, et la classification rigoureuse qui préside à son exécution. Deux excellents chapitres sur les incrédules et les crédules suivent une courte préface. Ils devaient être lus par la tourbe d'ignorants et d'esprits forts (ou faibles) qui nous environne. Au total, un volume intéressant.

A. DUFRESNE.

Histoire du magnétisme vital et de l'hypnotisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à présent, par H.-R. PAUL SCHROEDER, avec de nombreuses illustrations et les portraits des représentants les plus éminents de ces deux branches de la science; 12 livraisons; 64 p. in-8°; 1 mark; Arwed Strauch, éditeur; Leipzig, 1900.

Nous avons lu, avec le plus grand intérêt toujours, et un grand profit souvent, les quatre livraisons qui ont paru de cet ouvrage.

De toutes les publications récentes si nombreuses, si variées, parues sur l'hypnotisme et le magnétisme, l'ouvrage de M. Schroeder nous paraît devoir être le plus sérieux et le plus documenté, si les livraisons qui doivent suivre (8) continuent, en méthode, en exposition et en impartialité, les quatre parues.

En effet, l'exposition, contrairement aux publications à ce sujet, généralement trop diffuses, trop nuageuses, l'exposition de M. Schroeder est très nette pour les initiés et nous paraît devoir être très claire aussi même pour les profanes, pour les lecteurs curieux.

La méthode suivie est simple. L'ouvrage est l'historique chronologique de la science du magnétisme et de l'hypnotisme.

Enfin le livre est impartial. Les faits exposés sont scrupuleusement vérifiés et prouvés; les phénomènes décrits démontrés avec un soin recherché.

L'auteur nous paraît avoir bien suivi, dans ces quatre premières livraisons, les règles dont il parle dans sa préface: « Il est élémentaire que, pour l'explication des phénomènes du magnétisme vital et de l'hypnotisme, la science exacte et l'expérience doivent se compléter mutuellement pour arriver au parfait. Il faut une critique sévère et inexorable pour écrire un livre d'histoire... »

M. Schroeder, par ses études particulières, fait autorité dans cette partie de la science. Aussi devons-nous l'approuver doublement de rejeter au second plan ses théories ou découvertes personnelles, — contrairement aux publications ordinaires sur le magnétisme, écrites quasi toujours pour simplement défendre une école ou un homme, — et de nous donner une exposition impartiale et complète de l'état de la science à ce sujet et de son évolution jusqu'à aujourd'hui.

Nous souhaitons donc au plus vite la publication des huit livraisons qui doivent compléter l'ouvrage, et que nous pensons devoir approuver comme les quatre premières.

HENRY RAYMOND.

INDEX. — **Hypnotism up to date**, par SYDNEY FLOWER; br. in-12; 461 p.; 1 fr. 25; 1898; 2^e édition. — **How to hypnotize**, même auteur; br. in-16; 29 p.; 0 fr. 50; 1898. — **Education during Sleep**, même auteur; br. in-16; 30 p.; 0 fr. 50; 1898. — **Somnambulism**, par ARTHUR WEBB; br. in-16; 45 p.; 1 fr. 25; 1899; Charles H. Kerr and Co.; éditeurs, Chicago. — Les buts de ces petites brochures sont trois: de corriger des idées fallacieuses relatives à la puissance de l'hypnotisme; de démontrer les possibilités éducationnelles, ethniques et thérapeutiques de la suggestion hypnotique; et de donner des simples instructions concernant les moyens pour hypnotiser un sujet. Elles sont écrites pour le lecteur moyen et non pas pour le lecteur scientifique.

Le rire, par H. BERGSON (*la Revue de Paris*, 1^{er} février, 15 février et 1^{er} mars 1900).

La lettura del pensiero, par M. C. CASELLI; broch. in-12; 90 p.; Semdran.

éditeur; Palerne, 1900. — Exposition des phénomènes dits de Cumberland, par un auteur qui a fait beaucoup d'expériences heureuses; à noter qu'il n'emploie aucune boisson excitante pour se mettre en état.

Les asiles d'aliénés d'aujourd'hui, par M^{me} EDOUARD TOULOUSE (*Revue encyclopédique Larousse*, 26 mai 1900).

Les asiles d'aliénés il y a cent ans, par M^{me} EDOUARD TOULOUSE (*Revue encyclopédique Larousse*, 28 avril 1900).

PHYSIOLOGIE.

Le système nerveux, par A. DASTRE (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1900). — L'auteur expose avec beaucoup de clarté les doctrines et théories récentes d'après les travaux de J.-P. Morat, C. Radzikowski, A. Herzen, A. Prenant et J. Soury. Il dit d'abord quelques mots du rôle général de l'appareil nerveux, de l'interprétation qui ramène l'activité cérébrale au type commun des activités nerveuses, insiste sur la doctrine des cycles réflexes, sur la théorie des nervures et sur celle des réseaux, expose les hypothèses sur la nature de l'agent nerveux et sur la fatigue des nerfs.

C. FAGÈS.

L'art de déterminer le sexe à volonté, par ANNA D'ORANOVSKAIA; vol. in-18; 99 p.; 3 fr.; Société d'éditions scientifiques; Paris, 1900. — Malgré tout ce qu'un pareil titre peut avoir d'alléchant pour ceux qu'intéressent les grands problèmes de la biologie et aussi pour les chefs de famille, nous sommes forcé, après la lecture de cet ouvrage, de reconnaître que l'auteur n'a pas fait avancer la question d'un pas; au contraire, l'esprit sentimental qui a guidé cet ouvrage est absolument anti-scientifique, et ceux qui accorderaient leur confiance aux théories empiriques qui y sont exprimées s'exposeraient à des mécomptes. M^{me} Anna d'Oranovskaïa prétend que, suivant que les procréateurs ont éprouvé ou non de la jouissance au moment de la fécondation, ils obtiennent un garçon ou une fille. L'expérience et la statistique prouvent que la sensation éprouvée n'a rien à voir avec le résultat obtenu. Que ceux qui aspirent à la solution du problème laissent ce livre et cherchent autre chose.

L'irritabilité dans la série animale, par le D^r DENIS COURTADE; 1 vol. in-18, cartonné; 86 p.; 2 fr.; G. Carré et Naud, éditeurs; Paris, 1900. — Résumé substantiel et condensé de la question dans lequel l'auteur, après un court aperçu historique, étudie successivement la morphologie, l'histologie et la chimie de la matière vivante; les conditions et les manifestations de l'irritabilité; manifestations nutritives et manifestations fonctionnelles; les phénomènes nerveux. Cette étude, basée sur les dernières découvertes de la science actuelle, contient tous les matériaux propres à donner à cette importante question biologique une grande clarté.

D^r A. GABORIAU.

BACTÉRIOLOGIE.

Microbes et Infusoires; vol. in-8° écu; 153 p.; *Encyclopédie populaire illustrée du xx^e siècle*; Henry May, éditeur; Paris, 1900. — On a réuni dans ce volume, par ordre alphabétique, un grand nombre d'articles résumant l'état actuel de la bactériologie et de la connaissance des animaux microscopiques. Une œuvre de vulgarisation du même genre a déjà été tentée tout récemment par M. le D^r de Fontenelle dans son livre *les Microbes et la Mort* (Schleicher frères, éditeurs; Paris, 1899). Il nous semble que le volume de M. de F. répondait mieux à son but de vulgarisation que l'ouvrage que nous présentons aux lecteurs. La méthode nous paraît meilleure: un dictionnaire est un résumé commode pour qui possède déjà les éléments de la science qu'on y révèle; mais, pour un profane, il n'est, si bien fait soit-il, qu'un instrument dont il ne saurait se servir, un coffret dont il ne possède point la clef. Ceci dit, je m'empresse d'ajouter que *Microbes et Infusoires* paraît consciencieusement fait et qu'il rendra, à coup sûr, de grands services aux praticiens et aux étudiants.

G. CHARLIER.

De wereld van het oneindig kleine (Bacteriën), par J.-L.-B. VAN DER MARCK; vol. in-12; 206 p.; 0,90 fl.; W.-J. Thieme et C^o, éditeurs; Zutphen, 1899. — L'auteur expose la grande puissance « que développent ces êtres infimes (les microbes) par leur incessant travail réformateur dans la nature », donne un aperçu des différentes bactéries pathogènes et non pathogènes et met en garde contre la crainte exagérée des microbes, exploitée par les fabricants de produits soi-disant « libres de bactéries ». Il explique l'immunité, par suite d'inoculation des sérums antitoxiques, la diminution jusqu'à 2 0/0 des cas mortels de rage, ce qui prouve l'inanité de la propagande antivivisectioniste, au nom de laquelle on traite souvent les hommes comme Pasteur de bourreaux qui « répandent la rage » ! En lisant ce recueil populaire de bactériologie, on voit la différence qui existe entre la science bienfaisante et le sentimentalisme parfois noble et bien intentionné, mais antiscientifique.

B.-P. VAN DER VOO.

THÉRAPEUTIQUE, PATHOLOGIE.

Thérapeutique abrégée ou Traitement biochimique des maladies, par le D^r SCHÜSSLER; Oldenburg, Schulze, éditeur; 1 broch. in-8°; 62 p.; 2 marks; Leipzig, 1900.

L'auteur expose sa méthode basée sur les théories de Moleschott (circulation de la vie) et aboutissant à « 11 moyens seulement » ou « médications thérapeutiques ».

Les médicaments de l'auteur sont, dit-il, « homogènes aux matières inorganiques contenues dans le sang et les tissus de l'organisme humain ».

Le D^r Schüssler donne de « petites doses », mais il n'est pas homéopathe, il nie absolument la loi des semblables. Sa méthode « compense *directement* et par des *matières homogènes* les troubles produits dans les mouvements des molécules des matières inorganiques de l'organisme; tandis que l'homéopathie agit *indirectement* par des *matières hétérogènes* ».

Nous trouvons dans cet opuscule beaucoup de raisonnements, souvent intéressants, sur les phénomènes physiologiques et les réactions chimiques qui se produisent dans l'organisme. Mais nous ne trouvons pas relatées d'observations cliniques sur la méthode thérapeutique. Cela diminue beaucoup l'intérêt attaché à l'ouvrage.

Répertoire alphabétique de la thérapie abrégée du D^r Schüssler, par W. SCHARFF; Schulze, éditeur; Leipzig, 1900.

C'est un petit guide pour la recherche des maladies et de leurs remèdes biochimiques d'après le D^r Schüssler.

L'auteur affirme dans sa préface : « Il n'y a plus aucun doute sur la valeur de la méthode biochimique, chez ceux qui l'ont mise à l'épreuve. Le nom de son auteur, Schüssler, durera après lui, comme celui de Hahneman en homéopathie. »

Cette table ou index alphabétique, d'ailleurs, quoique très condensé, nous paraît très commode, très net et bien imprimé.

D^r HENRI RAYMOND.

La propagation de la rage en Hongrie et la manière de guérir les patients, mémoire, par ANDRÉ HÖGYES (*Akademiai értesítő*, Budapest). — Etude qui s'appuie sur les chiffres de la statistique et sur le compte rendu de l'Institut Pasteur à Budapest.

En 1890, 528 personnes ont été guéries de la rage à cet Institut, et 1934 en 1898.

ANTONINE DE GERANDO.

Signe automatique de la mort réelle, par le D^r J.-V. LABORDE; 1 vol. in-8 avec gravures; vi-114 p.; Paris, 1900; Schleicher frères, éditeurs. — La traction rythmée de la langue, cette découverte du professeur Laborde qui a déjà rendu tant de services à la thérapeutique comme moyen curatif de l'asphyxie, particulièrement dans les cas d'accidents et de suicide; noyade, pendaison; la traction rythmée de la langue sert également de moyen de contrôle pour arriver à la certitude de la mort réelle et éviter ainsi l'inhumation prématurée. L'emploi pratique de cette nouvelle application est expliqué en détail dans cet ouvrage qui sera lu avec fruit, non seule-

ment par les médecins, mais encore par toutes les personnes qu'impressionne l'horreur d'être enterrées vivantes. Ce moyen vulgarisé nous mettrait à l'abri de ces terribles méprises.

La tuberculose, par le D^r PICARD DE PLAULOLES; 1 vol. in-8°, illustré; 492 p.; 1 fr.; Collection des Livres d'or de la science; Schleicher frères, éditeurs; Paris, 1899. — Ce livre, à la fois instructif et pratique, est divisé en trois parties. Dans la première partie, l'auteur fait suivre son exposé historique d'une étude du bacille de Koch et des différentes localisations de la tuberculose: tuberculose du poumon, du larynx, de l'intestin, du cerveau, des diverses articulations. La deuxième partie est consacrée à l'étiologie de la tuberculose: hérédité, influence des milieux, professions, maladies. Les différents modes de contagion y sont développés. La troisième partie traite de la guérison de la tuberculose. Tous les moyens curatifs actuellement en usage y sont passés en revue. Les sérums, les opérations, le traitement hygiénique, la cure d'air, le sanatorias, la cure d'altitude, la cure marine, l'hydrothérapie, les médicaments, etc. Le livre du D^r de Plauzoles a sa place marquée dans la bibliothèque du père de famille, aussi bien que dans celle du médecin, car c'est avant tout un ouvrage de vulgarisation destiné à combattre les ravages causés par une affection qui, chaque année, et seulement à Paris, tue plus de dix mille personnes.

D^r A. GABORIAU.

HYGIÈNE.

Principes d'hygiène coloniale, par le D^r GEORGES TREILLE; vol. in-8°; vi-269 p.; *Revue générale des sciences*, éditeur; Paris, 1899. — Ancien professeur d'hygiène navale et de pathologie exotique, M. Treille était très compétent pour traiter pareil sujet. Son ouvrage, qui est très bon, est divisé en plusieurs parties: 1° du climat des tropiques en général; 2° de l'action du climat des tropiques sur les diverses fonctions de l'organisme et des influences pathologiques; 3° étude des différents climats; 4° règles d'hygiène. Signalons dans ce dernier chapitre les excellentes pages consacrées à l'alimentation et à l'étude de la dyspepsie dans les pays chauds. A noter encore les observations sur l'influence pathogène de l'alcool. La cinquième et dernière partie conseille un régime de vie et renferme des considérations d'ordre général sur l'état et l'avenir de la colonisation. A noter l'assurance, que donne l'auteur, que le colon européen ne peut travailler lui-même le sol. La petite propriété, dit l'auteur, n'est pas viable sous l'équateur; l'état collectif seul peut s'y maintenir.

Écrit par un homme du métier, connaissant par expérience les conditions de la vie tropicale, l'ouvrage est des plus sérieux, instructif, intéressant, scientifique; on ne peut le consulter qu'avec grand profit; c'est une œuvre due à l'expérience, c'est une œuvre sérieuse.

La Prostituzione in Napoli nei secoli XV, XVI et XVII (documents inédits), par S. DI GIACOMO; vol. in-4°; 176 p.; 5 fr.; Napoli, Riccardo Marghieri, 1899. — C'est l'œuvre d'un chercheur, d'un savant et d'un artiste. Erudition, science, cachet artistique, tels me semblent les trois aspects sous lesquels ce livre vaut d'être considéré. Le seul défaut qu'il présente pour nous qui ne connaissons généralement pas Naples, ou ne connaissons cette ville que superficiellement, est d'être écrit par un homme pour lequel la reconstitution historique est un plaisir et même, étant donné le sujet, un devoir, et nous ne pouvons pas nous intéresser autant que lui au vieux Naples. Je signale les passages relatifs au « mal francese » et à la peste. Je recommande aussi les gravures; elles sont ou jolies ou intéressantes au point de vue archéologique. L'auteur a fait, en somme, sur Naples un travail vraiment intéressant, original et scientifique; c'est une œuvre. Je noterai, en terminant, qu'il n'est point toujours aisé de la traduire.

D^r L.

ANTHROPOLOGIE.

Man, Past and Present, par A.-H. KEANE; 1 vol. in-12; 584 p.; *University Press*, éditeur; Cambodge. — Cette publication, qui fait suite à l'*Ethnology* du même auteur, appartient à la belle série des ouvrages scientifiques dirigée par

M. Guillemard. Les noms bien connus de l'éditeur et de l'auteur sont pour nous une garantie d'excellence, et le livre de M. Keane est, en effet, une mine de renseignements extrêmement précieuse. L'index témoigne déjà de l'importance du travail entrepris. Mais il ne faut pas chercher d'idées nouvelles dans cette classification de races et de sous-races. L'auteur est monogéniste, ainsi que la plupart de ses compatriotes, toujours fidèles à l'enseignement de la Bible, même quand ils ne la mentionnent pas; mais il reconnaît volontiers la descendance animale de l'homme et ne serait pas éloigné de voir dans l'*Homo javanensis* de Dubois la transition tant cherchée du prototype simien à l'homme actuel (pp. 3 et 4) : ainsi d'île en île et de continent en continent, tous les humains se seraient propagés des régions tropicales de l'Insulinde jusqu'aux extrémités de la terre. Une scission graduelle entre les types aurait formé progressivement les quatre divisions majeures du genre humain, Ethiopiens, Mongols, Américains, Caucasiens, autrement dit, — en conformité avec le jugement populaire, — les Noirs, les Jaunes, les Rouges et les Blancs : la couleur de la peau serait toujours l'indice caractéristique de la race. Jusque-là, M. Keane reste fidèle aux traditions, et c'est peut-être encore par conservatisme qu'il va chercher l'origine des Mongols sur le plateau du Thibet, de même qu'on a si longtemps persisté à voir dans les hautes terres neigeuses des Pamir, le présent « toit du monde », les berceaux des Ariens. Les premiers Mongols auraient dominé les pentes d'où leurs fils seraient descendus, les uns vers l'Océan du Sud, les autres vers les mers de l'Orient et du Septentrion. Il est vrai que, pour expliquer la naissance d'un groupe humain dans ces régions de l'éternelle froidure, l'auteur suppose gratuitement de grandes révolutions terrestres : le Thibet aurait été jadis beaucoup plus bas et se serait exhaussé depuis, forçant les Thibétains actuels à s'accommoder aux frimas.

L'auteur s'abandonne ainsi volontiers à ses fantaisies et, dans maintes autres parties de son livre, nous parle de migrations et de contre-migrations qu'aucun document historique, aucun vestige préhistorique ne l'autorise à citer. Mais ce que nous lui reprochons surtout, c'est de se laisser entraîner par cette folie d'orgueil qui s'est emparée des forts ou de ceux qui se croient tels. M. Keane juge de très haut et très insolent les peuples dits « inférieurs ». Il serait assez disposé à croire que nègres et cafres « retombent dans l'animalité primitive » (p. 40). Quant aux Annamites, « durs de face, durs de cœur » (p. 210), ils seraient « arrogants, malhonnêtes, morts à tous les sentiments délicats de la nature humaine » (p. 212); on répète volontiers sur leur compte la citation suivante : « Moins il y en aurait, moins on verrait d'opprobre parmi les hommes. »

Heureusement, l'humanité comprend l'Anglais, l'« homme juste et le dominateur-né » (p. 532), celui qui, « très différent de l'Espagnol » (p. 538), sait comprendre sa mission comme maître des empires. En prose, et avec force, M. Keane nous récite à nouveau *the White mans' Burden*.

L. DUMESNIL.

Les ancêtres d'Adam, par V. MEUNIER; vol. petit in-42; xxxiv-312 p.; Fischbacher; Paris, 1900. — Ce livre a une curieuse histoire. Il a été écrit en 1875. Il était, dans la pensée de son auteur, destiné à montrer l'injustice commise par la science officielle à l'égard de Boucher de Perthes, à relater l'histoire des persécutions haineuses suscitées à l'inventeur de l'homme fossile, par Elie de Beaumont et l'école sectaire de Cuvier. Il devait aussi dénoncer la dernière infamie commise à la sourdine par la science académique qui avait, à la mort de Boucher de Perthes, racheté en bloc et mis au pilon tous ses ouvrages, espérant ainsi faire le silence autour de sa découverte et détruire les pièces d'un procès où elle avait un vilain rôle. Et dans sa préface M. V. M. raillait cette rage inutile, cet affront gratuit. Depuis douze ans, contrainte par les déclarations des Sociétés royale et géologique de Londres, dont une commission s'était transportée sur place pour vérifier les découvertes de B. de P., l'Académie des Sciences avait dû avouer l'existence de l'homme fossile; depuis sept ans B. de P. était mort; Elie de Beaumont, son détracteur le plus acharné, venait de mourir; l'oubli s'était fait, et il semblait bien que l'ardeur des passions était calmée et que l'histoire des persévérants efforts de B. de P. pouvait être retracée. M. V. M. éprouva qu'il n'en était rien et que la science officielle, en apparence réduite à confesser son erreur première, n'en était pas moins résolue à lutter encore et à user des moyens les plus violents pour

supprimer l'homme fossile. Une édition de 3.000 exemplaires des *Ancêtres d'Adam*, avait été tirée ; les droits d'auteur étaient acquittés, tout était prêt : le livre broché, fini, attendait d'être mis en vente. Le livre ne parut pas, ne fut annoncé ni catalogué nulle part, tout fut détruit, L'A. ne reçut même pas les exemplaires auxquels il avait droit et dut se contenter de celui qu'il avait à grand'peine obtenu du brocheur. Personne ne broncha, rien ne transpira. Et sans doute, à tout jamais le livre eût été ignoré sans la généreuse initiative de M. A. Thieullen, qui a engagé et aidé l'A. à faire l'édition actuelle. Elle est de tout point semblable à celle qui a été détruite. Il n'y a qu'un chapitre ajouté récemment : c'est l'histoire que je viens de résumer.

GUSTAVE CHARLIER.

Specie e varietà umane, par M. G. SERGI ; vol. in-8° ; 224 p. ; Bocca, éditeur ; Turin, 1900. — A l'heure où les questions de race sont soulevées d'une manière si vive par les écoles d'anthroposociologie, et notamment par MM. Ammas et de Lapouge, il est utile d'appeler l'attention du lecteur français sur les théories que M. Sergi élabore depuis dix ans et qui l'ont conduit à concevoir la formation du peuple européen d'une manière toute nouvelle. L'illustre professeur romain rejette les classifications fondées sur les graduations numériques ; il part des définitions géométriques des figures du crâne et de la face, donnant ainsi plus de précision à une idée plusieurs fois présentée par les physiognomistes. Il rejette les thèses de M. Lombroso relatives aux influences prépondérantes des conditions (p. 28) et celles de beaucoup d'auteurs, relatives aux combinaisons des formes, aboutissant à des figures intermédiaires, dans l'hybridation (p. 24) ; d'après lui, les caractères essentiels se perpétuent et il prétend retrouver encore aujourd'hui des survivances de la race de Neander, non seulement en Frise, mais aussi en Autriche (p. 200). Il s'élève contre la méthode des moyennes qui, en confondant des crânes de diverses souches, peut conduire aux résultats les plus singuliers ; il rejette l'idée d'une modification survenue dans la capacité crânienne (p. 27).

La plus grande partie du livre est consacrée à l'exposé des divers types que l'on peut rencontrer ; cette partie, illustrée par beaucoup de photographies, ne peut être résumée.

Comme application de ses idées, le professeur Sergi, expose au chapitre VII, ses recherches sur les pygmées d'Europe, et, à l'appendice II, sa théorie des races européennes. La population de l'Europe et d'une grande partie de l'Afrique aurait appartenu à l'espèce *eurafricaine*, dont les crânes de la Magdeline présentent un échantillon préhistorique et qui comprend trois divisions : l'Africaine (Abyssins, Massurs, Foules), la Méditerranéenne et la Germanique. A la fin de l'époque métallique, s'introduisit au centre de l'Europe une espèce *eurasiatique*, à laquelle appartiennent les brachycéphales ; l'invasion aryenne n'aurait pas été, du tout, un élément de civilisation. Dans son livre, intitulé *Arii Italici*, M. Sergi a discuté de près les questions qui se rattachent plus spécialement aux populations primitives de l'Italie.

G. SOREL.

INDEX. — *Etude sur les anciens Szumer*, par EDOUARD MAHLER (*Ethnographie*, février). — Ce peuple, qui vivait quatre ou cinq mille ans avant Jésus-Christ, et qui se servait de l'écriture cunéiforme, appartenait, d'après les recherches de l'auteur, à la famille Ouralo-Altaïque. Il paraît que ce peuple est le même qui est désigné par d'autres savants sous le nom d'« Akkâd », et que sa langue avait une certaine analogie avec les langues finnoise, mongole, tungur. Elle aurait été parlée par les habitants d'une partie de la Babylonie et aurait très vite disparu.

SCIENCES SOCIOLOGIQUES

MÉMOIRES HISTORIQUES, CORRESPONDANCES.

Mémoires militaires du maréchal Jourdan, guerre d'Espagne; vol. in-8°; XII-494 p.; Flammarion, éditeur; Paris, 1900. — L'auteur fait d'abord (chap. 1) un curieux récit des intrigues qui aboutirent, en 1807, à la capture des princes espagnols et à leur remplacement par le roi Joseph. Peut-être avec un peu plus de ménagements et quelques précautions politiques, ce changement de dynastie eût-il été favorablement accueilli de la nation espagnole; mais les ruses qu'avait employées Napoléon pour arriver à ce résultat, et la brutalité avec laquelle il prétendait l'imposer lui aliénèrent l'esprit des habitants; ils se soulevèrent, organisèrent la défense et se préparèrent à repousser l'invasion des Français. Quelques succès contre une armée encore mal soutenue et présomptueuse remplirent d'espoir les Espagnols et exaltèrent leur courage. Il fallut organiser une campagne plus sérieuse. L'Empereur vint en personne la diriger et mena jusqu'à Madrid les troupes triomphantes. Mais d'autres soucis déjà le préoccupaient. Il dut s'éloigner, laissant à la tête de l'armée son frère, le roi Joseph, aidé d'un major-général, le maréchal Jourdan. Sans doute, quoiqu'il n'eut pas le génie militaire de l'Empereur, bien secondé par ses soldats, gouvernant avec une patiente douceur et une grande modération, Joseph fût venu à bout de la résistance espagnole. Mais son autorité en Espagne n'était que nominale. Napoléon trop méfiant n'avait pu se résigner à abandonner la direction des opérations militaires et de la politique. Chacun des généraux avait ses instructions secrètes, ses ordres qu'il recevait directement de l'Empereur ou de ses ministres et qu'il exécutait sans même parfois prévenir le roi. D'ailleurs, on tenait en piètre estime les capacités militaires de Joseph, et ce n'était pas le maréchal Jourdan, à demi en disgrâce auprès de Napoléon, seul oublié par lui dans la prodigieuse distribution des titres et gratifications, qui jouissait de l'autorité nécessaire pour imposer à des maréchaux plus gradés, plus titrés et mieux en cour, les ordres du roi. En outre, l'Empereur avait décidé que les armées devaient se nourrir des ressources du pays et refusait tout subside. Force était donc de marauder, de ravager et ruiner le pays pour se procurer des subsistances, et cela ne contribua guère à rendre populaire le gouvernement du roi Joseph. Chacun de ses lieutenants était dans sa province un maître absolu et gouvernait militairement, sans vouloir écouter les considérations d'une politique conciliatrice. Entre gouverneurs voisins c'étaient des jalousies, des haines, des rivalités, et aucun d'eux n'eût fait un pas ni déplacé un soldat pour secourir son collègue en danger. Une telle organisation ne pouvait manquer d'amener une déroute: après une longue suite d'efforts vains, le 12 juillet 1813, l'Espagne était évacuée et perdue. Le mauvais résultat de cette guerre fut naturellement attribué au roi Joseph et à son collaborateur le maréchal Jourdan. C'est pour se justifier et justifier du même coup le roi que Jourdan écrivit ces mémoires, qui sont à lire, fort intéressants et remplis de faits instructifs. L'édition en est faite d'après un manuscrit expurgé qui fut communiqué par l'auteur au roi Joseph, et d'où étaient retranchés des jugements défavorables sur Napoléon et sa politique. Quoiqu'on ait retrouvé les fragments retranchés, on n'a pas cru devoir les publier. C'est sans doute regrettable.

E. CHARLIER.

Choses vues, par Victor Hugo; vol. in-12; 336 p.; 3 fr. 50; Calmann Lévy, éditeur; 1900. — Les fonds de tiroir du grand poète ont été soigneusement colligés. Cette deuxième série des *Choses vues* n'ajoutera rien à la renommée de Victor Hugo. La plupart de ces pages sont neutres. Quelques-unes sont, non pas écrites, mais rédigées par Hugo, telles celles qui racontent, d'après un témoin oculaire, l'exécution de Louis XVI. Des anecdotes amusantes et gaiement contées. D'autres pourraient être attribuées à n'importe qui. Le lecteur n'aurait rien perdu à les ignorer.

V. EMILE-MICHELET.

Mémoires de Mercier Du Rocher pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée (*Souvenirs et Mémoires*, t. II, p. 1, 232, 330, 448 et 546; t. III, p. 39, 166, 265 et 365). — L'auteur expose à sa manière les causes de la Révolution, explique le soulèvement de la Vendée par la ruine du commerce nantais, les intrigues des prêtres assermentés, la conduite déloyale de Pichard, etc.; puis il raconte les opérations militaires auxquelles il prit une part active. La publication prend fin au 9 thermidor.

Mémoires, par BOURRIENNE, t. IV et V; vol. in-18; 566 p.; 3 fr. 50; Garnier frères, éditeurs; Paris, 1899. — Dans ces derniers volumes l'auteur raconte les événements de 1806 à 1810 : campagnes de Prusse et de Pologne; création du royaume de Hollande; établissement du blocus continental et formation de la Confédération du Rhin; guerre d'Espagne; guerre avec l'Autriche en 1809; mariage de Napoléon avec Marie-Louise; naissance du roi de Rome; etc.

L'empire libéral. Louis-Napoléon et le coup d'Etat, par EMILE OLLIVIER; vol. in-18; 554 p.; 3 fr. 50; Garnier frères, éditeurs; Paris, 1897. — L'auteur estime que les idées, les sentiments, les actes du prince Napoléon furent jusqu'au coup d'Etat foncièrement républicains, que sa popularité grandissante, en exaspérant la fureur de ses adversaires, rendit le coup d'Etat inévitable. Il le raconte, prodiguant l'éloge à la bravoure armée des Saint-Arnaud, des Magnan, etc., et l'ironie à l'éloquence inactive des montagnards, qui n'avaient, il est vrai, ni sabres, ni fusils, ni canons. Il termine en donnant l'impression produite par cet événement en France et en Europe.

L'empire libéral. Napoléon III, par EMILE OLLIVIER; vol. in-18; 640 p.; 3 fr. 50; Garnier frères, éditeurs; Paris, 1898. — D'après l'auteur, la constitution de 1852 était républicaine et, si autoritaire, non despotique. On peut blâmer la restauration de l'empire; mais l'empereur, en sauvegardant l'ordre à l'intérieur, a favorisé le progrès social et n'a cédé à aucune réaction. A l'extérieur, il a poursuivi l'application du principe des nationalités, a voulu affranchir sans conquérir. Il fut un diplomate avisé et habile, et non le rêveur flegmatique qu'on a dit. L'affranchissement de l'Italie fut le principal de son dessein international. La guerre était le seul moyen de le réaliser. L'auteur nous montre comment Napoléon III travailla à dissoudre la Sainte-Alliance dont la Russie avait été la promotrice. Aussi est-ce par incident qu'il s'est un jour rapproché du czar. Ses préférences furent pour l'Angleterre et la Russie. La guerre de Crimée, le Congrès de Paris, l'organisation des principautés danubiennes sont les préludes de la libération italienne. Près de Plombières, Napoléon est blâmé de l'action contre l'Autriche. Le livre s'arrête au moment où la guerre est déclaré. — Il vaut la peine d'être lu.

C. FAGES.

Memorie e documenti dal 1857 al 1860, par GIUSEPPE PAOLUCCI; vol. gr. in-8; 77 p.; 3 fr.; Tipografia dello Statuto; Palerme, 1899. — Les mémoires et les documents d'histoire sicilienne, que M. G. Paolucci publie ici, n'ont rien de la froide et raide recherche d'archives : l'auteur les relie par sa belle prose émue et suggestive, par son talent d'écrivain et par son sentiment de patriote; et la psychologie intime de ces années épiquement glorieuses, où la nouvelle Italie se constituait, évoquée par les lettres et les notes personnelles d'un de ses martyrs les plus nobles et les plus purs, y revit quelques instants tout héroïque et vibrante dans les cœurs, que la réaction brutale et la banale corruption d'aujourd'hui n'ont pas encore rendus tout à fait sceptiques. Ah! quel bien nous font de tels livres et combien ils nous encouragent à combattre encore avec entêtement les nouvelles batailles pour les nouveaux idéaux!

MARIO PILO.

INDEX. — Souvenirs sur la Révolution : — Du 21 janvier au 9 thermidor, par J.-P. PICQUÉ (*Souvenirs et Mémoires*, 15 juillet et 15 août 1899).

Lettres sur la conquête de l'Algérie, par le MARÉCHAL BUGEAUD (*Souvenirs et Mémoires*, t. II, p. 481, et t. III, p. 21, 223, 338, 432).

Souvenirs sur le Théâtre Français, par JOUSLIN DE LA SALLE (*Le Carnet historique et littéraire*, 15 mars 1889 au 15 mars 1900).

BIOGRAPHIES.

A beautiful life and its associations, par ANNA HOWELL CLARKSON; vol. in-18; 217 p.; £ 2,00; Press of J. J. Little and Co; published under the Auspices of the historical department of Iowa; New-York, 1899. — Ce volume constitue un hommage de reconnaissance, d'une de ses élèves et admiratrices les plus dévouées, à Mrs Stoddard, l'ancienne directrice de la section des jeunes filles au Collège de Iowa. Mrs A.-H. Clarkson nous raconte la vie de Mrs Stoddard, qui vit encore, sa jeunesse, l'influence subie par son milieu, son grand désir de s'instruire, puis son mariage avec le Rev. Ira J. Stoddard, son voyage aux Indes, où Mrs Stoddard est envoyée comme missionnaire; leur retour en Amérique, à Iowa, où Mrs Stoddard se met à la tête du Collège des jeunes filles; ses efforts, secondés par des hommes d'un haut mérite, en vue d'une instruction aussi large et étendue que le permettent le moment et les circonstances. Ce volume, bien que d'un intérêt tout local, est cependant intéressant pour ceux qui ne sont pas initiés au cercle des amis et connaissances de Pella, parce qu'il constitue un document précieux pour l'histoire d'Iowa et de la première éducation de l'Etat d'Iowa, au milieu de difficultés innombrables. Un souvenir est accordé à tous les professeurs et jeunes gens qui durent quitter l'Université pour aller prendre part à la guerre civile qui éclata en 1861. Cet ouvrage est intéressant et plein de mérite, et les vues de Mrs Clarkson sont aussi larges et aussi inspirées que celles de la noble femme dont nous entretenons ce volume.

Fragments of an Autobiography, par FÉLIX MOSCHELES; vol. in-16; 364 p.; 10 sh., 6 d.; James Nisbet, éditeur; Londres, 1899. — Recueil de souvenirs excessivement intéressants de la vie de l'auteur, le peintre Félix Moscheles, enchaînés, comme il le dit lui-même, l'un à la suite de l'autre, sans cérémonie et sans ordre. Chaque page est en quelque sorte une pensée accordée à un ami de jeunesse ou d'âge mûr, peintre, poète, politicien. Nous voyons défiler successivement son père, le pianiste-compositeur célèbre, Mendelssohn son parrain, Henri Heine, Rossini, Claude-Raoul Dupont, Giuseppe Mazzini, le poète anglais Robert Browning. Le livre est rempli d'anecdotes, de bons mots et de réflexions spirituelles, et le style en est vif et facile. L'auteur juge les événements historiques et politiques auxquels il a assisté en homme de cœur et d'esprit, et en philosophe.

Founders of the Empire, par PHILIP GIBBS; 1 vol. in-16; 256 p., 4 planches en couleur et nombreuses illustrations; Cassell and Co, éditeurs; Londres, 1899. — Biographies clairement résumées de quelques-uns des grands hommes anglais, depuis le roi Alfred jusqu'à Wellington, qui ont aidé, soit comme généraux, soit comme amiraux, soit comme hommes politiques, à faire la grandeur et la puissance de l'Empire Britannique. Le but de l'auteur est d'instruire la jeunesse anglaise sur ce qui a été accompli par les hommes de sa race, afin que ceux-ci ne représentent plus de simples noms pour elle.

H. RYNEBROECK.

The battle of the press, as told in the life of Richard Carlile, par sa fille THEOPHILA CARLILE CAMPBELL (avec portrait de Carlile); 1 vol. in-18; 320 p.; 6 sh.; A. et H. B. Bonner, éditeurs; Londres, 1899. — Si libre que soit relativement l'Angleterre aujourd'hui, on entrevoit, en lisant cette biographie de Carlile, qu'elle était, il y a soixante ans, à peu près au point où en est la Russie de nos jours.

Trois fois condamné pour écrits contre la religion, Carlile, qui fut un des héros de la liberté de la presse, passa une grande partie de sa vie en prison. C'est surtout au point de vue historique que ce livre, composé presque entièrement de lettres écrites en prison, est intéressant, mais il y a aussi des chapitres charmants sur la liaison du héros avec la courageuse et enthousiaste conférencière qui fut la mère de l'auteur. Quoique publié en Angleterre, ce livre trahit à toutes les pages son origine américaine.

JAMES LEAKEY.

J. Chamberlain, par A. VIALATTE; vol. in-18; xxiv-154 p.; 2 fr. 50; Félix Alcan, éditeur; Paris, 1899. — Biographie politique, et en même temps portrait du chef actuel de l'impérialisme anglo-saxon. De ses palinodies, on aurait tort de conclure que Joë

Clamberlain est un vulgaire politicien. En tous cas, ce n'est pas un politicien vulgaire, mais un politicien plein d'intelligence et d'audace, le futur ministre des Affaires étrangères de l'Empire Britannique. Est-ce un homme d'Etat? Il sera possible de se prononcer quand on verra sa conduite comme chef du Gouvernement. Le livre est précédé d'une préface de M. Boutmy.

C. FAGES.

Un réformateur dans la vie sociale (D. Menant : *Un réformateur parsi dans l'histoire contemporaine de l'Inde*, Behramji, M. Malabari, traduit de l'anglais d'après M. Dayaram Gidumal), par V. IERMLOFF (*Russkaï-mysl*; Moscou, octobre 1899). — C'est la biographie d'un enfant du peuple qui se dévoua à la cause des humbles et fit réaliser plusieurs réformes dans la vie sociale des Indiens. Orphelin de son père et plus tard de sa mère, à laquelle il devait ses inspirations pour le bien, il se voit, depuis l'âge de treize ans, abandonné à ses propres ressources. Tout en continuant ses études, il organise une école chez lui, où il réunit un nombre considérable d'élèves, grâce à l'excellente réputation qui lui était acquise à Gujarate. Il consacre à cet enseignement ses heures matinales et ses soirées, et passe ses nuits à étudier les poètes. A peine âgé de dix-huit ans, il présente à M^{rs} Taylor, l'un de ses examinateurs à l'Université de Bombay, le manuscrit de plusieurs poèmes en langue gujarate, remarquables par l'élégance des vers et l'intégralité de la pensée. Plus tard, ces poésies furent éditées en un recueil sous le titre de *Niti Vinod* (*Enthousiasme du cœur*). Il composa bientôt l'*Indian Muse*, recueil de poésies anglaises, qui fut très chaleureusement accueilli par la critique. Peu de temps après, il se fit publiciste, pour mieux servir la cause qu'il avait embrassée. Il acheta le journal hebdomadaire *Indian Spectator*, où il combattit avec acharnement les conservateurs indiens qui persistaient à maintenir les préjugés sociaux. Il parvint à faire promulguer la loi limitant à douze ans l'âge du mariage de la jeune fille indienne, et une autre qui autorise la veuve à se remarier; auparavant, les adolescentes, même les enfants, qui perdaient leur mari avant d'être nubiles, étaient condamnées au veuvage perpétuel. En politique, Malabari rendit de réels services à la cause de l'unification de l'Inde avec la Métropole.

MARIE STROMBERG.

INDEX. — Cecil Rhodes, par A. VIALATE (*la Revue de Paris*, 1^{er} et 15 mars 1900).

Emilio Castelar, par E. VARAGNAC (*Revue des Deux Mondes*, Paris; 1^{er} et 15 août et 1^{er} septembre 1899). — Histoire intérieure de l'Espagne, durant la vie de Castelar, mais histoire partielle, dure aux fédéralistes, sympathique aux monarchistes. L'auteur montre en Castelar un orateur, un utopiste, travaillant à faire de sa patrie une nation moderne, sans briser avec les traditions.

Henri de Treitschke, par A. GUILLAND (*la Revue de Paris*, 1^{er} octobre 1899). — L'auteur raconte la carrière professorale du fameux historien qui de libéral était devenu réactionnaire. Il conclut que ce fut plutôt un moraliste et un chroniqueur plein d'originalité.

Un umanista nel Scicento, étude biographique et critique, par LUIGI CERBONI; 168 p.; Lapi, éditeur; Cita di Castello, 1699. — Evocation d'une singulière figure du passé, Giano Nicio, Erit reo (Jean-Victor Rossi) et de la société romaine de son temps.

Le monastère des oiseaux, par R. P. V. DELAPORTE; vol. in-8; 524 p.; 5 fr.; V. Retaux, éditeur; Paris, 1899. — Biographie du fondateur du fameux couvent et de ses directrices.

Emilio Castelar, par M^{me} RATTAZZI; vol. grand in-8°; 122 p.; illustrations; 3 fr. 50; Félix Alcan, éditeur; Paris, 1899. — Vie, œuvre, rôle historique de Castelar, par une vieille amie et admiratrice; c'est un panégyrique.

Studi e ricerche intorno a Giuseppe Baretti, avec lettres et documents, par LUIGI PICCIONI; 634 p.; Giosti, éditeur; Livourne, 1899. — Grand ouvrage de discussions et d'analyses érudites sur cet homme de lettres du XVIII^e siècle.

La princesse Pauline, par J. MASSON (*la Revue de Paris*, 15 février 1900).

La Grande Mademoiselle, par ARVÈDE BARINE (*Revue des Deux Mondes*), 1^{er} juillet et 1^{er} octobre 1899 et 15 février 1900).

Les Déroulède sous l'ancien régime. Essai de reconstitution d'un « Livre de raison », par L. OLIVIER (*Souvenirs et Mémoires*, 15 janvier et 15 février 1900).

Les dernières années de Moreau, par LÉONCE PINGAUD (*la Revue de Paris* 15 décembre 1899).

Le sage maudit, par P. HERVIEU (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1900). — Revision du procès de trahison à la suite duquel Marino Foliero fut décapité.

Kléber officier autrichien, par P. ROBIQUET (*la Revue de Paris*, 1^{er} décembre 1899).

Haquin Spegel, sa vie et son œuvre, par JOSEL HELANDER; 1 vol. grand in-8°; 308 p.; Librairie Académique; Upsal, 1899. — Etude historique sur l'évêque Spegel et son œuvre de réorganisation de l'église suédoise (xvii^e siècle).

HISTOIRE GÉNÉRALE, MONOGRAPHIES.

Der Werdegang des deutschen Volkes, par OTTO KAEMMEL; 2 vol. in-18; 366-455 p.; M. S; F. W. Grunow, éditeur; Leipzig, 1899. — Bien que l'ouvrage soit un résumé de l'histoire du peuple allemand, l'auteur n'a pas négligé les sciences auxiliaires de l'histoire, l'éponymie par exemple. M. Kaemmel se défend d'appartenir à l'école de Lamprecht, mais il a le bon esprit de profiter des études de l'école historique moderne. Il essaie de combiner le culte des biens à l'exposé de la nécessité matérielle.

Aussi longtemps qu'il n'aborde pas la période moderne, l'auteur exprime des idées relativement démocratiques. Mais, arrivé à Bismark et à la constitution de l'Empire, M. Kaemmel devient platement partial et injuste pour ses adversaires. Dans l'appréciation du mouvement socialiste, il démontre tout simplement qu'il a négligé de l'étudier.

En résumé, le professeur de Francfort appartient à la race des historiens amphibies, excommuniant le matérialisme, mais obligés d'en tenir compte, démocrates pour le passé et réactionnaires pour le présent.

C. HUYSMANS.

Geschichte des deutschen Zeitungswesen, par LUDWIG SALOMON; 1^{er} vol.; 265 p.; 3 marks; Schulze, éditeur; Oldenbourg et Leipzig, 1900. — Il n'existe pas jusqu'à présent d'histoire complète du journalisme allemand. A plusieurs reprises, ce travail a été entrepris, mais tous les essais sont demeurés fragmentaires. L'ouvrage de M. Salomon, s'il ne s'arrête pas en route, comme ses devanciers, nous donnera enfin le tableau définitif d'une histoire du journalisme en Allemagne depuis son origine jusqu'à nos jours. Dans ce premier volume qui traite de la littérature journalistique des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, l'auteur retrace, avec une foule de documents à l'appui, l'histoire de plus de deux cents journaux et revues périodiques. C'est, en raccourci, une image fidèle de l'opinion publique pendant les trois derniers siècles. Le volume suivant sera consacré en entier aux publications allemandes de l'époque contemporaine. Livre très bien ordonné, très intéressant et très instructif.

VICTOR DAVE.

The Student's Gibbon, a history of the decline and fall of the Roman Empire; abridged from the original work by sir William Smith; New and revised edition in two parts by A.-H.-I. GREENIDGE; part I, vol. in-18; xvii et 422 p.; 5 sh.; Murray, éditeur; Londres, 1899. — Cet ouvrage, résumé de l'histoire monumentale du *Déclin et de la chute de l'Empire romain*, paraît avoir été préparé avec le plus grand soin, d'une part avec le souci scrupuleux de respecter le texte original du maître, d'autre part avec la préoccupation du devoir, plus urgent encore, de fournir à l'étudiant des suppléments, des notes et des appendices qui le tiennent au courant de toutes les théories proposées par les divers historiens modernes. De bonnes gravures, surtout des portraits, des reproductions de monnaies et de mosaïques, des photographies de monuments ornent le texte, qui contient aussi quatre cartes, l'une fort détaillée, représentant les divisions administratives sous le règne de Dioclétien.

ELISÉE RECLUS.

Glasgow Municipal Enterprise, par J. CONNELL; br. in-18; 84 p.; « Labour Leader », éditeur; Glasgow, 1899. — Historique intéressant de la municipalisation de Glasgow, qui est actuellement peut-être la ville du monde où les services publics sont le mieux organisés.

Actuellement l'eau coûte à l'habitant de Glasgow 0 fr. 50 par livre sterling de loyer. L'auteur affirme que l'économie réalisée par la ville depuis 1855, époque à laquelle elle prit à son compte le service des eaux a été, au total, de plus de trente millions de francs.

Un autre chapitre est consacré à l'œuvre d'assainissement accomplie par la corporation qui, en 1866, acquit du Parlement le droit de racheter tous bâtiments insalubres. La corporation, après de longues hésitations, par crainte de l'opinion publique favorable uniquement à « l'entreprise privée », construisit, entre autres bâtiments, des « hôtels meublés modèles ».

Il en existe actuellement huit à Glasgow, qui hébergent environ 2.500 locataires par nuit.

Le prix est de 0 fr. 35 à 0 fr. 45 pour les hommes et de 0 fr. 30 à 0 fr. 40 pour les femmes. La corporation avait dépensé, en achat de terrains et en constructions, environ 60 millions de francs au 31 mai 1896.

En 1896, grâce à M. Stewart, le Parlement vota une loi accordant à la corporation de racheter tous terrains construits en maisons insalubres, « slums », au prix de la valeur des terrains seuls. Autre chapitre consacré au « Bureau du travail », dont la création date d'août 1896, bureau d'une utilité relative. M. Connell reproduit une interview du chef de bureau, où celui-ci déclare qu'il n'a jamais connu d'ouvrier se trouvant sans travail par sa propre faute.

Parmi les réformes actuellement projetées par la corporation, M. Connell cite les suivantes : assurance municipale contre l'incendie, banque et boulangeries municipales, municipalisation de la vente des spiritueux, bureau des travaux publics, « sanatoriums » municipaux, enfin factoreries et ateliers municipaux.

Le dernier chapitre est consacré aux « Stalwarts » dont l'influence a été pour beaucoup dans la politique progressiste de la corporation.

Cette association est soutenue par le « comité électoral municipal de Glasgow ».

LAURENCE JERROLD.

Les questions sociales et les cahiers de 1789 dans les Flandres, par M. l'abbé A. LELEU (*Association catholique*, avril 1899). — Article intéressant comme fonds. Il résume les doléances des trois ordres de la Flandre maritime et wallonne, rédigées en 1789 pour les états généraux. Ils portent la trace des préoccupations sociales de l'époque et réclament l'extension de la liberté individuelle; l'autonomie provinciale et communale; la conservation des biens communaux; la multiplication et la stabilité de la propriété privée, la création de *chambres d'agriculture* dans les campagnes, la liberté industrielle et commerciale, sauf, dans le dernier cas, pour les trafiquants étrangers.

A.-D. BANCEL.

La Vasconie, étude historique et critique sur les origines du royaume de Navarre, du duché de Gascogne, des comtés de Comminges, d'Aragon, de Foix, de Bigorre, d'Alava et de Biscaye, du vicomté de Béarn et des grands fiefs du duché de Gascogne, par JEAN DE JAURGAIN; vol. in-8°; xx-453 p.; 15 fr.; imprimerie-stéréotypie Garet; Pau, 1898. — Première partie d'une importante monographie (l'ouvrage complet formera quatre gros volumes), dans laquelle l'auteur se propose de retracer l'histoire des trois provinces basques françaises. Dans la première moitié du volume, M. de Jourgain s'efforce de jeter quelque lumière sur l'obscur période des origines, depuis l'invasion de la Novempopulanie par les Vascons au vi^e siècle jusque vers le milieu du xi^e siècle. La seconde moitié (p. 267-450) est formée d'appendices renfermant des pièces justificatives et notamment des chartes pour la plupart inédites. A noter, dans le cours de l'ouvrage, un certain nombre de tables généalogiques dans lesquelles l'auteur essaie d'établir avec précision l'ordre de succession des rois de Navarre, des ducs de Gascogne et de toutes les grandes dynasties féodales de l'ancienne Novempopulanie et des pays euskariens. L'ouvrage est luxueusement édité, sur beau papier, avec un grand soin typographique.

Cours d'épigraphie latine, par M. RENÉ CAGNAT, membre de l'Institut; vol. in-8°; xxvi-437 p.; 13 fr.; Albert Fontemoing, éditeur; 3^e édition; Paris, 1898. — La deuxième édition du *Cours d'épigraphie latine* de M. Cagnat, publiée en 1889, avait été une véritable refonte d'un ouvrage accueilli dès son apparition par la

reconnaissante faveur du monde savant. Il n'en est pas de même de la troisième édition qui vient de paraître. L'auteur, cette fois, n'avait pas à modifier dans son plan général un travail que le succès avait consacré; il n'en a pas moins le droit d'écrire en tête de son livre qu'à défaut d'une « œuvre nouvelle » il offre au public « une œuvre sérieusement renouvelée ». L'ouvrage, en effet, s'est enrichi de toutes les découvertes survenues depuis 1889 dans le domaine de la science épigraphique; plusieurs illustrations nouvelles sont venues éclairer le texte; la table des règles épigraphiques et la table analytique ont été considérablement augmentées. Ainsi mis complètement au courant de la science contemporaine, ce précieux manuel, qui a déjà rendu tant de services aux savants, continuera d'être l'indispensable instrument de tous ceux qui s'occupent des antiquités romaines.

CHARLES BARBIER.

Histoire illustrée de la France depuis les plus lointaines origines jusqu'à la fin du XIX^e siècle. T. I: *La Gaule indépendante*, par le vicomte de CAIX et ALBERT LACROIX; vol. in-8, illustrations; 320 p.; 7 fr. 50; P. Ollendorff, éditeur; Paris, 1900. — D'après le bon Mezerai, qui ne consultait pas les sources parce que c'était, assurait-il, trop fatigant, jusqu'à Henri Martin, dont l'ouvrage, devenu classique, est beaucoup plus consciencieux, les histoires de France ont été très nombreuses. Leur seule énumération remplirait plusieurs colonnes de journal.

Pourquoi une Histoire nouvelle après tant d'autres? Voilà la première réflexion qui vient à l'esprit. Elle est plus naturelle que justifiée.

Sans méconnaître les mérites des trois ou quatre Histoires de France, dont la réputation est consacrée, il convient de remarquer qu'une œuvre historique, quel que soit le talent de l'auteur et son désir d'être impartial, subit l'influence de l'époque où elle fut écrite, en porte l'infailible marque. Chaque génération juge les faits et les hommes avec ses préjugés et ses passions, et elle a besoin de retrouver dans les livres qu'elle lit le reflet de sa propre pensée. De là la nécessité de refaire, chaque vingt ou trente ans, pour l'adapter à des sentiments nouveaux et à un nouvel idéal, l'*Histoire du passé vue à travers les idées du présent*.

Cette nécessité s'impose plus encore, à la date où nous nous trouvons actuellement, entre une époque qui commence et une époque qui finit. Ce siècle qui va disparaître a commis de grandes fautes, mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup travaillé. Les cinquante dernières années surtout auront été marquées — et particulièrement dans les sciences historiques — par d'infatigables recherches et des conquêtes incessantes. Partout, en Province comme à Paris, d'innombrables érudits, chacun creusant son sillon, ont accumulé une quantité énorme de documents. On peut dire qu'ils ont patiemment, page par page, refait l'Histoire de France; mais, comme il arrive d'ordinaire, la joie d'amasser les matériaux leur a enlevé tout désir de les mettre en œuvre.

Il fallait, pour cette lourde besogne, unir ce qui semble s'exclure: un tempérament d'érudit et des qualités d'écrivain. Ce double avantage se rencontre, à un très haut degré, chez les auteurs de l'*Histoire illustrée de la France*, MM. de Caix et Albert Lacroix. Bénédictins laïques, plongés dans les graves études qui réservent à ceux qui s'y livrent de si profondes et de si nobles joies, ils s'étaient déjà signalés, à notre époque de livres futiles, pensés et écrits à la hâte, par des travaux destinés à une élite et qui étaient arrivés à leur adresse.

De leur collaboration il ne pouvait sortir une œuvre négligée ou banale. Le premier volume de leur Histoire de France vient de paraître. Avec la confiance de ceux qui ont accompli, sérieusement, leur tâche, ils ne redoutent pas la critique sincère, ils la sollicitent au contraire, pour en profiter. Je signalerai donc, en même temps que ses qualités, les défauts de cette première partie de leur œuvre: *la France avant l'histoire et à la Gaule indépendante*. La médiocrité veut être louée et ne supporte pas le blâme. A la conscience et au talent on ne doit que la vérité.

Je n'ai que quelques mots à dire sur la partie matérielle du livre. C'est une très heureuse et très utile innovation que d'avoir multiplié l'illustration qui permet ainsi au lecteur de voir presque tout ce qu'on lui raconte. Pour les gravures documentaires, — reproductions de monuments, armes, outils, etc., — le choix a été fait avec soin. Les autres gravures donnent trop souvent l'occasion de constater, une fois de plus, la décadence du « dessin historique ».

Les Histoires de France — même les plus récentes — commencent à la Gaule

indépendante, sans que les auteurs paraissent se douter que le sol de notre pays s'est formé, morceau par morceau, et qu'avant la période de civilisation gauloise — de civilisation relative — campées sur cette terre encore vierge, des races primitives, plus rapprochées, au début, de l'animal que de l'homme, de progrès en progrès, lentement, par une sorte de marche pénible vers la lumière, sont enfin sortis des ténèbres de la vie sauvage. Cette origine, si attachante, du Français de 1900, MM. de Caix et Albert Lacroix l'ont étudiée très longuement; ils l'évoquent à nos yeux, avec une grande précision de détails, dans un style plein de relief. C'est, à mon avis, la partie la plus neuve et la plus intéressante de leur livre.

Pour la période dite d'expansion gauloise, les deux historiens ont parfaitement montré les qualités sociables et le caractère aventureux de cette race qui courait le monde pour batailler, mais aussi pour voir du nouveau, connaître les mœurs des pays étrangers et raconter, au retour, d'interminables histoires. Ainsi devait débiter une nation qui produisit surtout des soldats, des conteurs et des avocats.

Puis survient le terrible choc entre les Gaulois et Rome — Rome est d'abord vaincue — surprise par le formidable élan de ces guerriers qui ne craignent que la chute du ciel, effrayée aussi par ces corps gigantesques qui s'offrent si vaillamment au péril, à la mort, et qu'il faut frapper deux fois plus que les autres pour qu'ils tombent.

Mais les Romains, qui ont l'avantage de la discipline et de l'union, ne tardent pas à prendre leur revanche. Ils sont conduits par l'homme le plus génial qui ait jamais existé, César. Et devant ce général froid, inflexible, qui marche sans hésiter à son but, qui croit à sa fortune, qui sait et qui veut vaincre, amour de l'indépendance, culte de la patrie, héroïque courage, reculent et succombent. Dans cette partie de leur œuvre, *Conquête de la Gaule*, MM. de Caix et Lacroix avaient à vaincre une difficulté presque insurmontable. Les campagnes de César dans presque tous les livres qui les ont racontées, et peut-être aussi dans les *Commentaires*, sont extrêmement confuses. Elles se mêlent, s'enchevêtrent. Pour trouver dans ce labyrinthe le fil conducteur, pour dégager de ce désordre un peu de clarté, il fallait un esprit extrêmement précis et une attention continuelle. Je constate, sans en être étonné, que ces qualités n'ont pas manqué aux deux historiens et, pour la première fois, grâce à eux, cette longue série de guerres sera facilement étudiée et comprise dans ses moindres détails. Cet éloge fait, je dois constater une surabondance, une exagération du style narratif. Il me semble que les mœurs, les coutumes — en un mot l'âme même — des Gaulois, au moment de la conquête, n'ont pas été suffisamment décrits. On voit que les deux auteurs se sont laissés entraîner par l'intérêt dramatique du récit et qu'ils se sont attardés, avec trop de plaisir dans le camp de César, parmi les légions triomphantes. Les lecteurs, sans doute, feront de même, mais la critique a le devoir d'être plus exigeante. J'ajoute — et je le prouve peut-être en ce moment — qu'il lui arrive de se tromper.

En somme, avec ces qualités très réelles, très brillantes, et ces légers défauts que je n'ai pas voulu dissimuler, l'Histoire de France de MM. de Caix et Lacroix, à la juger par son premier volume, a une très haute valeur. Il faut les remercier d'avoir entrepris une œuvre si importante et féliciter le public d'avoir su en apprécier si vite et si complètement le charme, le mérite et l'exceptionnel intérêt.

HENRI D'ALMÉRAS.

La France sous le Consulat, par F. CORRÉARD; vol. in-8°; 300 p.; 4 fr.; L.-H. May; Paris, 1899. — Ce nouveau volume de la Collection historique dirigée par MM. Zeller et Vast, est un des livres les plus intéressants que nous ayons lus. M. Corréard se garde bien d'attribuer toute l'organisation de la France révolutionnaire et contemporaine au Premier Consul. Il expose clairement la part qui revient aux assemblées de la Révolution et aux collaborateurs de Napoléon dans l'évolution de la société vers une forme relativement démocratique et administrativement centralisée. Cette idée a déterminé les divisions de l'ouvrage : *les Constitutions et le Gouvernement consulaire*, — *les Institutions*, — *la Société*, — *le Mouvement économique*, — *le Mouvement intellectuel*.

L'auteur a fidèlement analysé les faits politiques, administratifs, sociaux, économiques, scientifiques, littéraires et artistiques. Il s'est efforcé de les vivifier par des exemples concrets empruntés à la Correspondance de Napoléon et aux Mémoires

des contemporains. Et il en est résulté une étude dont l'originalité ne réside pas tant dans le fond que dans l'ordonnance générale et l'habile disposition, relevée encore par de superbes gravures tirées de la Collection des Estampes de la Bibliothèque royale.

La guerre de sept ans, par RICHARD WADDINGTON; vol. in-8°; 752 p.; Firmin Didot; Paris, 1899. — Ce beau travail, qui comprend l'histoire diplomatique et militaire des débuts de la guerre de sept ans, est une continuation de l'étude que R. Waddington édita, en 1896, sous le titre de *Louis XV et le renversement des alliances*. Les ouvrages militaires — surtout allemands — sur la grande lutte européenne du XVIII^e siècle ne font pas défaut. Mais l'historien français a étudié les faits au point de vue national, et, tout en utilisant les documents sur lesquels ont travaillé les publicistes allemands, R. Waddington a glané des matériaux précieux et nouveaux dans les *Archives de la Guerre et des Affaires étrangères*, et même dans les dépôts de Londres et de Vienne, antérieurement explorés.

Le bien que nous pourrions dire de cette forte étude ne ferait que répéter les éloges signés des maîtres les plus compétents, tant de la France que de l'étranger.

La Belgique sous Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, par L. DELPLACE, S. J.; vol. in-8°; 248 p.; 3 fr.; Ista, éditeur; Louvain, 1899. — C'est une histoire politique de la Belgique sous Guillaume I^{er} (1815-1830), d'une lecture assez pénible, et racontée par un Père jésuite selon la méthode de l'Ordre. L'auteur condamne naturellement la liberté des cultes, garantie par la Constitution de 1815, ainsi que le « prétendu mariage civil » obligatoire « avant de pouvoir s'unir légitimement » (*sic*). Ceci pour faire juger de l'esprit qui anime ce livre.

Au point de vue scientifique, le travail de M. Delplace a les mérites d'une consciencieuse compilation tendancielle. Cependant l'auteur a des prétentions à l'impartialité. Il annonce, dans la préface, qu'il « fera parler les contemporains ». Il les a lus. Malheureusement, M. Delplace n'accorde la parole qu'à ceux des contemporains de Guillaume I^{er} dont les paroles peuvent utilement servir la thèse cléricale.

Enfin, l'auteur néglige complètement les facteurs économiques.

L'enseignement supérieur de l'histoire, par PAUL FREDERICQ; vol. in-8°; 304 p.; 7 fr.; J. Vuylsteke, éditeur; Gand, 1899. — L'auteur présente au public des notes et des impressions de voyage, recueillies en Allemagne, en France, en Ecosse, en Angleterre, en Hollande et en Belgique, et écrites au jour le jour depuis une vingtaine d'années. M. Fredericq s'attache surtout à montrer l'excellence des cours pratiques d'histoire, dont « l'inventeur » fut, comme on le sait, dès 1830, l'illustre Ranke. En 1868, Victor Duruy transplanta en France la méthode allemande, et, six ans plus tard, grâce à M. Kurth, la Belgique entra dans la même voie.

L'honorable professeur de l'Université de Gand nous conduit successivement aux cours des maîtres les plus éminents : en Allemagne, aux cours de MM. Treitschke, de Droysen, de Curtius, de Woitz, de Delbrück, de von Sybel, etc.; en France, à ceux de Renan, de Paris, de Réville, de Meyer, de Lavisse, etc. Et, chaque fois, il esquisse un tableau très pittoresque du milieu où il nous mène, — le professeur, les élèves, la méthode.

C. HUYSMANS.

Le Directeur-Gérant : A. HAMON.

Tours. — Imprimerie DESLIS FRÈRES, 6, rue Gambetta.

EN MARCHÉ VERS LA RÉACTION

ESQUISSE DE LA SITUATION POLITIQUE EN FRANCE

C'est énoncer une vérité banale de dire que la situation politique se présente actuellement en France sous l'aspect d'un véritable chaos.

C'en est une autre que d'assigner à l'effet sa principale cause : « l'affaire Dreyfus ». Mais l'affaire Dreyfus n'est qu'un effet de causes complexes. Quoi qu'il en soit, c'est bien elle qui a tout « chambardé », déclassant les hommes, brouillant les choses, désagrégeant les partis. Parmi ceux-ci, c'est le parti socialiste qui paraît avoir le plus souffert, précisément parce que son programme même ne lui permettait pas de négliger l'intérêt de la collectivité laborieuse qu'il représente, pour celui d'une individualité parasitaire. Pourtant les masses profondes du socialisme n'ont pas été ébranlées. Seules, certaines individualités militantes du parti ont été atteintes par cette affaire. Les unes en sont diminuées, d'autres tuées.

Faut-il ajouter que le cas de Dreyfus n'est nullement populaire dans le pays, et que les panégyristes de ce militaire équivoque ne pouvaient qu'appeler sur eux la défaveur du suffrage universel ?

La masse de la population croit, en effet, à la culpabilité de l'ex-capitaine d'état-major.

Une autre partie, sans se prononcer aussi affirmativement, se désintéresse, disant : « On ne peut pas toujours s'occuper de cela : les affaires souffrent ; la vie publique est suspendue ; après tout, Dreyfus est maintenant en liberté, il a de l'argent ; qu'on ne nous en parle plus. »

Le peuple croit à la culpabilité de l'ex-capitaine, parce qu'elle a été affirmée par *tous* les ministres de la guerre. Même le général de Galliffet a affirmé cette culpabilité à qui voulait l'entendre.

Seule, une minorité admet l'innocence. Elle se compose surtout de bourgeois qualifiés d'« intellectuels ». Il est d'ailleurs à remarquer que, parmi les socialistes, ceux qui prirent parti le plus chaudement pour le condamné de l'île du Diable étaient des hommes de la classe bourgeoise : professeurs, avocats, journalistes, etc... Nul ouvrier ou petit employé. Il y avait instinct de classe, inconscient chez la plupart, mais sûr et direct. Ces « bourgeois » se sentaient touchés par l'atteinte portée à un officier capitaliste, tandis qu'ils ne se souciaient, pour ainsi dire,

jamais des milliers de prolétaires que les bagnes militaires détiennent injustement.

Dans son ensemble la nation est opposée à toute reprise de l'« affaire ». Pourtant il est probable que cette reprise se fera ; il est certain, en tous cas, qu'elle sera tentée, — seulement après l'Exposition.

A cet égard, la résolution des conseils de Dreyfus date de loin. Les plans en étaient déjà dressés dès octobre 1899. On connaît les déclarations précises de M. Joseph Reinach, à Digne (1). Et on a lu la lettre de Dreyfus à M. Trarieux, datée du 3 septembre. Cette lettre a déjà provoqué des articles, des lettres pour et contre la reprise. Au camp dreyfusard, la discorde semble exister. Ce n'est qu'une apparence.

Tous veulent réellement la reprise de l'affaire. Mais ceux qui la mènent veulent qu'elle soit reprise sans bruit, sous une forme purement judiciaire.

La procédure adoptée sera la suivante :

Un journal étranger — anglais probablement — publiera un fac-similé des pièces énumérées au bordereau sur la présentation duquel fut condamné Dreyfus, et il se trouvera que ces pièces seront, *sans conteste possible*, de l'écriture d'Esterhazy.

Il y aura donc un « fait nouveau ». Conséquemment, une demande de revision sera aussitôt adressée, par la voie régulière, à la Cour de cassation, qui, cette fois, statuera au fond et acquittera (2). En effet, elle réclamera le dossier. Le ministère le donnera COMPLET et le dira HACTEMENT. Cela lui sera aisé, car le dossier a été épuré par M. Waldeck-Rousseau. Cette épuration a motivé la démission du général Delanne du poste de chef d'état-major, car il s'était refusé à y prendre part (3). Le général Mercier sera laissé tranquille, parce qu'il possède le double des pièces, et, si on l'inquiétait, il les produirait publiquement.

La preuve de la culpabilité d'Esterhazy ne peut être établie réellement. En effet :

Le fac-similé qui sera publié est ou vrai ou faux. Le faux ne peut être prouvé que par la vue des pièces originales. Or ces pièces sont entre les mains d'un gouvernement étranger qui ne peut les montrer, car ce serait alors un aveu officiel d'espionnage, — ce qui n'a jamais eu lieu.

Donc, la fausseté ou la véracité des fac-similé n'est pas *prouvable*. Supposons que les fac-similé soient *vrais*, c'est-à-dire soient la reproduction exacte des pièces dont on montrerait les originaux.

(1) « Nous avons offert l'armistice pendant toute la durée de l'Exposition universelle. La parole une fois donnée dans un intérêt patriotique, nous la tiendrons... L'Exposition close, le verdict de Rennes sera entièrement anéanti par un arrêt suprême. »

(2) Des remaniements considérables ont été effectués dans la composition de la Cour de Cassation, depuis dix-huit mois. Aussi l'acquiescement est certain.

(3) On se souvient que le capitaine Fritsch a dit à M. Le Hérisse, qu'un de ses chefs à l'état-major avait détruit, brûlé devant témoin, un dossier considérable qui existait au Ministère de la Guerre, contre les gens qui machinaient la reprise de l'affaire Dreyfus. Cette allégation, qui n'a pas été démentie, fut répétée à la tribune de la Chambre, dans la séance du 28 mai 1900.

Cela ne prouve point *la véracité des pièces mêmes*. En effet, le gouvernement possesseur de ces pièces peut en délivrer une copie; cette copie peut être recopiée par Esterhazy et cette nouvelle copie d'Esterhazy clichée. Le fac-similé sera vrai, mais la pièce originale d'après laquelle il aura été fait sera fausse.

Il y a impossibilité à prouver quoi que ce soit, dans un sens ou dans l'autre.

Le témoignage des gouvernements et de leurs employés, le témoignage d'Esterhazy ne sont pas valables, car tous ils sont intéressés.

Ce système, pour innocenter Dreyfus, sera peut-être employé — on avait l'intention de l'employer; — mais à l'examen il ne tient pas, ne prouve rien, ou plutôt se retourne contre Dreyfus, car, si les défenseurs sont obligés de recourir à de pareils procédés d'escobarderie, c'est que la cause est bien mauvaise.

Cette fois, les virtuoses du dreyfusisme désirent opérer sans orchestration. Ils tiennent à garder à l'affaire reprise un aspect purement judiciaire. Mais ce desideratum est difficile à réaliser. Le silence est impossible, quels que soient les efforts faits pour l'obtenir. Il est des cas où le bâton du chef d'orchestre, pour me servir de l'expression de Liebknecht, est impuissant à éteindre les clameurs de l'auditoire. La presse bavardera. Il y aura des discussions et des polémiques. Il faudra s'attendre alors à une recrudescence des passions antisémitiques et militaristes, dont l'explosion a été le résultat le plus clair de la première campagne révisionniste. La menace vaut qu'on s'y arrête, parce qu'il serait au moins inutile de provoquer une réaction encore plus forte — parce que répétée.

Par son discours de Digne, M. Joseph Reinach a été la cause indirecte et *volontaire* du succès des nationalistes aux élections municipales de Paris. Nous disons *volontaire*, car des élections d'esprit réactionnaire plaisent à M. Reinach et autres capitalistes. Peu lui importe d'attirer des dangers sur ses coreligionnaires et amis, en passant des paroles aux actes. Il sait que ce sont les petits juifs qui écoperont, et non les grands juifs riches: la police et la troupe protégeront toujours ceux-ci. L'intérêt de classe l'emporte sur l'intérêt national, ou plutôt sur l'intérêt de race.

Que les dreyfusards irréductibles ne s'y trompent pas, en effet! Ils n'ont pas le nombre. Une poignée d'« intellectuels » grisés de mots sonores, quelques milliers d'israélites subissant l'influence de la nationalité commune ne constituent pas, même renforcés de quelques socialistes bourgeois, plus bourgeois que socialistes, une force numérique capable d'en imposer à une foule frémissante et déchaînée. Dans de telles conditions, une minorité a le devoir de se faire respecter; elle n'a pas le droit de provoquer.

Au surplus, leurs provocations pendant le cours de l'« affaire » ont été rarement heureuses. C'est ainsi que certaines attaques visant l'armée par-dessus la tête de quelques officiers ont complètement manqué leur but, par suite du défaut de mesure et de justesse, et laissé indemne l'institution.

Des adversaires du militarisme ont cru trouver une occasion heu-

reuse de le combattre. Mais l'action était mal engagée. Croyant attaquer le principe ils n'ont attaqué que des hommes. L'attaque, toute superficielle, a provoqué, par réaction, le développement du militarisme.

Il y avait, d'ailleurs, des intérêts divers en jeu, dans l'effort des dreyfusistes. Il y avait parallélisme d'action, non coopération. C'est ainsi que M. Yves Guyot ne voulait attaquer ni l'armée ni le militarisme, « car, disait-il, il en est besoin ». Il se proposait uniquement d'atteindre quelques officiers.

*
* *

L'« affaire » avait désuni les républicains ; elle devait inévitablement unir leurs adversaires qui, depuis le boulangisme, n'avaient plus retrouvé pareille occasion d'abriter leurs cocardes différentes derrière un drapeau collectif. Les débris des anciens partis dynastiques s'associèrent une fois de plus aux mécontents de toutes provenances contre la République, en se gardant bien de la nommer. Le prétexte de cette coalition fut l'intérêt de la « Patrie Française » son cri de ralliement, « Vive l'armée » ; son nom, « Nationalisme ». De programme elle n'en eut pas et n'en pouvait avoir, sous peine de se disloquer immédiatement. Il fallut toute la maladresse... voulue de M. Joseph Reinach pour lui fournir une plate-forme électorale. Son discours de Digne, annonçant, sur un ton comminatoire, la reprise de l'« affaire », parut un défi à la France entière. Paris le releva en envoyant au conseil municipal une majorité antidreyfusarde. Ce fait est donc à noter, qu'un israélite capitaliste aura été la cause indirecte, mais déterminante de la victoire nationaliste dans la grande cité démocratique. Ce résultat était à la fois un symptôme et un avertissement : symptôme de l'irritation des citoyens contre les promoteurs d'une nouvelle campagne révisionniste et avertissement aux pouvoirs publics d'avoir à ne la point favoriser. Celui-ci ne fut point entendu ; celui-là fut dénaturé.

D'une part, M. Joseph Reinach peut continuer sa campagne, non seulement sans l'opposition, mais même avec la connivance du gouvernement ; d'autre part, les débris des anciens partis, travestissant la manifestation anti-dreyfusarde de Paris en manifestation antirépublicaine, s'essayèrent à l'exploiter en faveur de leurs sentiments dynastiques.

Lors de la visite du roi de Suède à l'Exposition, ce ne furent que cris de : « Vive le Roi ! » non seulement de la part du public riche, des sportsmen, mais aussi de la foule populaire qui était sur le passage de l'hôte de la France. On distingua à peine quelques cris de : « Vive la République ! » Il en fut de même à la représentation de gala de la Comédie Française. Et pourtant les assistants étaient ou des hommes politiques ou des fonctionnaires. Nous y assistions et nous pouvons affirmer que, seuls, quatre ou cinq cris de : « Vive la République ! » se firent entendre au milieu des acclamations au roi.

Certes, on ne pourrait justement arguer de là que la France désire

un roi ou un empereur, et que, s'il s'en présentait un, il serait acclamé par la foule, par le peuple. Mais ce fait doit pourtant être considéré comme un symptôme, un grave symptôme même, selon nous qui aimons profondément la République et nous attristons de voir la désaffection de cette forme gouvernementale pénétrer peu à peu dans les masses.

Un autre symptôme de cette désaffection peut être noté dans le résultat qu'ont donné les élections municipales de mai dernier. A Paris, ce fut l'échec, quasi l'effondrement du parti ministériel et le succès des nationalistes. En province, le gouvernement prétendit que les élections avaient été absolument républicaines et que les conservateurs avaient subi un échec. Cela n'est pas tout à fait exact. Les élections municipales de la province, comme aussi celles de Paris, ont bien été républicaines, mais elles ont été en maints endroits antiministérielles. S'il se fût agi d'élections législatives, l'échec gouvernemental eût été bien plus grand ; c'eût été une défaite, une déroute.

Ces élections, bien que républicaines, indiquent chez les électeurs, une fatigue du personnel gouvernemental. Ils en ont assez ; ils en ont même trop. Cet esprit de désaffection vis-à-vis du personnel gouvernemental n'est pas loin de la désaffection vis-à-vis de la forme du gouvernement.

La masse des Français actuels est fatiguée de ce qui existe. Elle est écoeurée de l'exploitation qu'elle subit. La petite, la moyenne et la grande bourgeoisie, — ces maîtres de la France, — en ont assez. Elles disent plus ou moins brutalement : « Tout plutôt que ce que nous avons. »

C'est cet état d'esprit qui est redoutable. C'est cette tendance des masses qui doit justement effrayer tout républicain, car elle permet la réalisation des pires réactions.

* * *

On se rappelle dans quelles circonstances le ministère de « Défense républicaine » fut constitué.

Le condamné du conseil de guerre de Paris allait comparaître à nouveau devant la juridiction militaire, en qualité de simple accusé et avec toutes les garanties de publicité dont il avait été privé la première fois. La France attendait, anxieuse, le résultat.

La suprême magistrature de l'État, devenue vacante, avait été pourvue d'un titulaire autrefois politiquement flétri par un vote presque unanime de la Chambre et ne paraissant pas devoir exercer l'ascendant moral indispensable dans une période aussi troublée. Hué avant son entrée à l'Élysée, frappé en plein champ de courses, il semblait incertain et terne. Il lui fallait constituer un ministère. Tenu par ses électeurs, *obligé* de recourir à M. Waldeck-Rousseau, il ne le fit qu'à contre-cœur, par pure nécessité. — Les loges maçonniques qui avaient fait élire M. Loubet lui imposaient M. Waldeck-Rousseau. Or M. Loubet a toujours eu de la répugnance pour le dreyfusisme, et il

devait profiter du banquet des maires à l'Exposition pour se révéler hostile au ministère qu'il subit.

A côté du Président de la République, médiocre par destination comme par nature, il fallait un Président du Conseil s'imposant par ses talents. M. Waldeck-Rousseau, dernier espoir et suprême pensée du monde capitaliste, était l'homme attendu.

Issu d'une famille de Bretagne foncièrement cléricale et très liée avec les Jésuites, élevé par des prêtres Nantais qui purent espérer un instant faire un des leurs de l'adolescent en qui leur instinct devinait une force; sorti du mysticisme religieux pour tomber dans un scepticisme absolu, naguère associé politique de Jules Ferry, député de Rennes, non réélu pour cause de tiédeur démocratique, sénateur de la Loire, élu sur un programme anticollectiviste, avocat attitré de la haute finance dans les causes les plus équivoques, l'ancien défenseur d'Eiffel, lors du Panama, n'a peut-être qu'un seul sentiment, ou plutôt un seul instinct: l'instinct capitaliste.

Tel est l'homme qui recevait mandat de « défendre — et, au besoin, de sauver — la République » soi-disant menacée par le militarisme clérical.

Prendre Waldeck-Rousseau était un choix habile, car on symbolisait en sa personne l'alliance des trois fractions du capitalisme, juive, protestante, catholique, qui faisaient en réalité la paix sur le dos du socialisme. En apparence, la guerre devait continuer; mais, en regardant au fond, on s'apercevait que les ploutocrates s'entendaient comme larrons en foire.

La véritable guerre était dirigée contre le socialisme qu'il importait d'enrayer, de détourner. La lutte ouverte, telle que l'avaient livrée les ministères Méline et autres, n'ayant pas donné de résultats, il fallait engager une lutte par absorption, en le fatiguant et en le faisant se noyer lui-même, comme fait le pêcheur pour le saumon. C'est pourquoi à Waldeck-Rousseau on adjoint Millerand. Pourtant, ce choix semblant favorable au socialisme, on va chercher, pour le contrebalancer, le général de Galliffet.

Galliffet — un Esterhazy qui a réussi — est trop connu pour que nous ayons à insister sur son caractère. Il n'en est pas de même de M. Millerand sur le compte duquel beaucoup sont encore mal fixés.

Talent laborieux et facile, *debater* d'une logique plus spécieuse que serrée, procédurier parlementaire aux ressources incomparables, ambitieux, tenace, dépourvu de convictions comme de conceptions de quelque largeur, remplaçant l'esprit de suite par la notion très exacte de son intérêt actuel, l'ancien conseiller municipal autonomiste de Paris, l'ancien collaborateur de Clémenceau à la « Justice, l'ex-politicien radical des législatures antérieures, après s'être imposé comme chef du parti socialiste à la Chambre, n'hésita pas à accepter une place dans une combinaison ministérielle capitaliste. Il fut trop heureux de saisir cette occasion d'aliéner son indépendance en échange d'avantages positifs. De quoi il était capable, on le vit notamment dans la circonstance de Paquin décoré par ce pasquin. On put alors constater que ce ministre du commerce n'avait qu'une valeur marchande.

Cet arriviste trop limpide est arrivé à être ministre... plus tôt qu'il ne pensait. Tout autre que lui, après un ministère semblable, après les incidents Paquin, Duval, Thomas, après l'affaire de Chalon, etc., aurait les reins cassés ; mais, très tacticien, très fin renard, très matois, il sait se retourner.

L'hétérogénéité de ce ministère arlequin fut une des surprises du vaudeville politique. On y voyait fraterniser le défenseur attitré des ploutocrates Waldeck-Rousseau, le socialiste-bourgeois Millerand, le fils d'un ministre de l'ordre moral, Caillaux, le fusilleur de Parisiens, Galliffet, le suspect Monis, accusé d'escroquerie et de faux, qui n'osait poursuivre son accusateur, — le sénateur Martel ayant avoué la véracité de l'accusation. On y voyait encore de Lanessan, l'ami discrédité de Canivet, côte à côte avec Delcassé qui l'avait jadis révoqué. Waldeck-Rousseau était fidèle à la tactique apprise de son maître Gambetta : s'entourer autant que possible de collaborateurs tarés, afin de pouvoir s'en débarrasser facilement en cas de besoin.

Désorienté par ce ministère si panaché, le public ne le crut pas viable, mais ceux qui connaissaient les dessous parlementaires *savaient* que le ministère vivrait. Dans les loges maçonniques on se disait ouvertement, en octobre 1899, que la Chambre lui donnerait une majorité.

Waldeck-Rousseau avait pris Millerand pour avoir avec lui le groupe socialiste de la Chambre et, ainsi soutenu, il allait défendre la République menacée (?).

Telle était l'apparence. Voyons la réalité.

A dire vrai, on avait pris Millerand pour troubler et désunir le parti socialiste. On espérait ainsi affaiblir le socialisme croissant, peut-être même l'abattre, pour la plus grande joie de la ploutocratie inquiète qui commence à comprendre que le socialisme aura un jour d'autres effets que de permettre « l'arrivage » à des politiciens bourgeois assez malins pour avoir senti que le radicalisme jacobin n'est plus qu'un tremplin détraqué. Il s'agissait d'inaugurer une tactique nouvelle, celle des *endormeurs* succédant à la lutte ouverte des ministères bourgeois précédents.

Millerand s'étant collé sur le dos l'étiquette socialiste, adjoint à un ministère capitaliste, permettait de déconsidérer le socialisme, de le revêtir d'un vernis mauvais. A-t-il eu conscience du rôle qu'on lui distribuait ? Il est trop habile tacticien pour ne pas le comprendre. Mais le socialisme est un moyen ; le portefeuille ministériel, le but.

Dès lors, la manœuvre capitaliste du pilote Waldeck apparaît nettement.

Le ministère reçoit de tous les opposants l'étiquette de socialiste. Tout ce qu'il fait pour Dreyfus, contre Déroulède, contre Marchand, contre le nationalisme, est fait par le socialiste, d'où, dans la masse du public qui est contre Dreyfus, une aversion contre le socialisme discrédité.

Le procès de la Haute-Cour, les procès contre le clergé, contre les Assomptionnistes, le chambardement de Saint-Cyr tendent à surexciter l'opinion contre un ministère dit socialiste. La presse d'opposition

exploite la situation. Une tendance résulte de tout cela : une réaction vers un autre gouvernement, un autre régime.

Tous les actes gouvernementaux sont d'ailleurs en façade. Les condamnations de la Haute-Cour ne sont pas sérieuses au point de vue afflictif. Le procès des Assomptionnistes est également une comédie. On inflige une amende aux Bons Pères qui ne se troublent pas pour si peu et continuent comme devant leurs petites affaires. Le Pape invite les Assomptionnistes à quitter la direction des *Croix*. Les Assomptionnistes obéissent. Les cléricaux crient à la persécution, et le vernis de persécution suscite une sympathie pour eux.

En fait, rien de changé : les Assomptionnistes inspirent toujours les *Croix*; mais, en apparence, ils ne s'en occupent pas.

D'ailleurs Waldeck-Rousseau est intime avec le P. Du Lac, célèbre Jésuite. *Arcades ambo...* dit d'eux M. Edwards, beau-frère et ennemi du Président du Conseil. Le ministre et le religieux fréquentent ensemble les Dreyfus marchands de guano. Le ministère est en si bons termes avec les Jésuites que, peu de temps après sa formation, un Père Jésuite étranger, occupant de hautes fonctions dans la Société de Jésus, disait à un étranger de nos amis : « Nous sommes tranquilles maintenant, rien n'est plus à craindre pour notre Société. »

Le procès des Assomptionnistes, tout en apparence, a eu vis-à-vis de ceux-ci l'avantage de leur montrer que les Jésuites étaient plus puissants qu'eux et qu'ils devaient les servir au lieu de vouloir marcher librement, comme ils tentaient de le faire, grisés par la puissance des *Croix* et autres journaux.

La lutte est donc engagée, en apparence, contre la réaction et, en réalité, pour la réaction qui est provoquée, nécessitée par les actes du ministère et les clamours des opposants qui servent ainsi l'œuvre entreprise.

D'autre part, l'apparence est pour les ouvriers, la réalité contre eux. En voulez-vous des preuves? Les voici :

1° Lois de la journée de travail de onze heures au lieu de celle de dix heures qui existait, mais qu'on n'appliquait pas ;

2° Répression plus ou moins sanglante des grèves de Chalon-sur-Saône, de la Martinique, de la région de Belfort, de Saint-Etienne, du Creusot, etc. ;

3° Comédie de l'arbitrage du Creusot : en réalité, c'est Schneider qui triomphe; désorganisation du Syndicat du Creusot, par la fondation d'un second Syndicat : le jaune opposé au rouge. Il s'ensuit une lente expulsion des militants socialistes obligés de quitter le pays. Enfin, pour appuyer ce système, Millerand toastait avec Schneider à l'Exposition ;

4° Lois nouvelles sur les Syndicats, repoussées par tous les Syndicats, en leur Congrès, en s'écriant justement : *Timeo Danaos et donaferentes* ;

5° Comédie cynique de l'interpellation Symian : la fusillade de Chalon est suivie, à la Chambre, d'un débat instructif autant que scandaleux : On y entend l'interpellateur Symian conclure contre lui-même ; on y voit une partie des Socialistes de la Chambre voter un ordre du jour

déclarant que le collectivisme est destiné à duper le peuple ! Les conservateurs votent dans le même sens, et le ministère a sa majorité bien domestiquée.

Tout cela se fait sous l'étiquette socialiste. D'où il résulte que les ouvriers se désaffectent du socialisme, en voyant un ministre socialiste se tourner contre eux : ils sont traqués, battus, blessés, tués, exactement comme sous un ministère bourgeois ! Rien n'est donc changé ? Alors à quoi bon le socialisme ?

Un autre résultat est encore celui-ci : divers socialistes, orateurs de talent, veulent soutenir le ministère ; le discrédit en retombe sur eux-mêmes. Ce sont autant de forces détruites dont bénéficie le capitalisme.

*
* *

Il semble que le ministère prenne à tâche de mécontenter tout le monde. Serait-ce par maladresse ? Serait-ce en vertu de la formule toujours vraie : *Quos vult perdere, Jupiter dementat* ?

Examinons les actes : ils se présentent comme autant de défis jetés, sous toutes formes, à l'esprit frondeur des Français : mécontentement de la masse, par des mesures politiques diverses, telles que l'interdiction du banquet des maires organisé par le conseil municipal parisien, ce qui irrite les nationalistes ; l'interdiction du Congrès ouvrier international révolutionnaire, sous prétexte d'anarchisme, en vertu des lois dites scélérates, ce qui constitue un gage *réel* donné aux capitalistes. Un ministère socialiste interdisant un Congrès socialiste ! C'est un mauvais vernis jeté sur le socialisme, un discrédit nouveau. Notons que Millebrand, qui applique les lois scélérates de 1894, fut un de ceux qui, à la Chambre, s'élevèrent le plus énergiquement contre elles.

Ne nous y trompons donc pas. Il s'agit de mécontenter tout le monde. C'est là un système suivi fidèlement, et non sans un but occulte.

Dans les sphères gouvernementales, des circonstances viennent encore compliquer cette situation déjà si complexe : ce sont des antagonismes d'individus, aussi bien que des antagonismes de groupes.

Il y a d'abord l'animosité sourde entre Loubet et Waldeck-Rousseau. Au fond, celui-ci n'a jamais pardonné à celui-là d'avoir réussi, en février 1899, là où lui-même avait échoué, en janvier 1898. D'un orgueil démesuré, très riche par son mariage, très fortement renté par les honoraires de ses clients capitalistes, homme à bonnes fortunes, autoritaire « comme un ministre du tsar », Waldeck convoite la Présidence de la République avec toute l'âpreté d'un jouisseur. Loubet détient la place et ne paraît nullement disposé à la céder, comme on en avait fait courir le bruit après sa mésaventure d'Auteuil. Waldeck veut la lui prendre. Telle est la moralité de l'histoire.

Loubet, personnalité médiocre et terne, âme retorse d'avoué de sous-préfecture, capable de déployer des trésors infinis d'astuce pour carotter cent sous à un client, occupe, de par sa médiocrité, la place que Waldeck sait ne pouvoir atteindre, précisément parce qu'il est une personnalité et un talent.

Loubet travaille sournoisement à user Waldeck-Rousseau, son dangereux ennemi. Il souhaite un ministère Constans. En attendant, il a trouvé un allié dans le Levantin Edwards, acquis depuis longtemps à Constans, et qui, ayant épousé une sœur de M^{me} Waldeck-Rousseau, hait son impérieux beau-frère. Edwards fit jadis, en collaboration avec Cornély, un journal ultra-réactionnaire, *le Clairon*. Or Cornély, — père des craques, — aujourd'hui au *Figaro*, capitaliste et réactionnaire, est le lyrique truchement de la bonne parole ministérielle. Car tout est logique. Edwards fait aujourd'hui un journal socialiste dans lequel il attaque à fond son beau-frère. Soyez sûr que Constans est dans la coulisse et que Loubet marque les coups.

Waldeck-Rousseau se rend bien compte qu'il ne parviendra pas à l'Elysée. Alors ne vaut-il pas mieux être premier ministre aux côtés d'un personnage plus prestigieux que le vague avocat de Montélimar ? Mais qu'est-ce à dire ?

*
* *

Nous l'avons prouvé, la politique suivie par le gouvernement conduit directement à la réaction.

A la réaction. Mais sous quelle forme ?

Ce ne peut être sous la forme monarchique. Il n'y a rien à craindre, à cet égard de la part du duc d'Orléans, plus familièrement connu sous le nom de « Gamelle ». Il n'a pas la taille de l'emploi. Il approuve bien le programme et la théorie royalistes qu'un talentueux publiciste, Ch. Maurras, s'essaie à tracer ; mais cela n'a aucune importance, tant est restreint le milieu qui en a connaissance. Le prétendant assez mal avisé pour se faire poliment expulser d'Angleterre dans les circonstances que l'on sait ne passera jamais pour un candidat sérieux au trône. Le sens politique lui manque, mais non le goût des plaisirs. M. le duc s'amuse, et c'est ce qu'il a de mieux à faire. Donc, passons !

Sous la forme césarienne ?

Voyons si l'hypothèse est moins aventureuse. Notre tempérament national, s'il répugne profondément au régime bâtard de la monarchie dite représentative, pourrait, à la rigueur, s'accommoder, pendant un certain temps, d'une dictature. Mais à une condition, c'est qu'elle soit exercée par un homme exceptionnel ! par exemple, un général victorieux — de l'étranger — supposons un libérateur de l'Alsace-Lorraine.

Or, il n'y en a pas. Les seules victoires remportées par nos chefs militaires l'ont été sur des tribus sauvages et ne constituent pas des titres suffisants pour prétendre gouverner un peuple de civilisés.

L'hypothèse d'un général écartée, il nous reste celle d'un professionnel de la dictature, d'un spécialiste de coups d'Etat, d'un BONAPARTE.

Ce ne pourrait être, en aucun cas, Victor Napoléon, type vulgaire de bourgeois bedonnant, père d'enfants aussi nombreux que naturels, qui ne demande qu'à continuer à vivre sa confortable vie sous un ciel même étranger, pourvu qu'il soit doré. Celui-là ne se complaît pas dans les « rêves d'Empire ». Tout au contraire : l'Empire est pour lui un cauchemar ; mais, héritier présomptif, il attend le décès et la fortune

de l'ex-impératrice pour renoncer à des droits — qu'il n'aurait cure ni chance de jamais exercer.

A son défaut, et en son lieu et place, il y a son frère, le prince Louis. Sauf le respect dû aux aînés, celui-ci serait un candidat bien autrement redoutable.

C'est, d'abord, un général russe, — motif pour être populaire en France, — traité, ensuite, par Nicolas II, en membre de famille régnante ; il a déjà un peu du prestige impérial : il tient cercle aux réceptions de la Cour à Pétersbourg, et le bruit a même circulé de son mariage avec une grande-duchesse, ce qui a de grandes chances de se réaliser.

Louis-Bonaparte, empereur des Français ou protecteur de la République Française, tel est le désir de Nicolas. Il affectionne Louis, et l'idée de cimenter l'union de la France et de la Russie par la présence comme chef du gouvernement français d'un allié à sa famille sourit au tsar. Nicolas cherche à conduire Louis sur le trône de France. Ceci n'est un secret pour personne de la cour et du personnel diplomatique et politique en Russie.

Il y a *trois ans*, le directeur d'un grand journal moscovite très panslaviste, très officiel nous disait : Dans cinq ans, les Russes vous ramèneront un Empereur, le général Bonaparte, — à ce moment, Louis n'était encore que colonel.

C'est précisément parce que cela est su dans les milieux politiques internationaux que Joseph Reinach a pu laisser entendre que la France serait menée à un chambardement si la coterie ne triomphait pas. Ce que le capitaliste Reinach antisocialiste entendait par chambardement, c'était une révolution réactionnaire. Il voulait l'arrêt, la destruction du socialisme, l'ennemi essentiel de sa classe.

Louis Bonaparte est tout désigné pour son rôle. Il a, dit-on dans des milieux bien informés, conclu une alliance avec les capitalistes juifs.

Remarquons d'ailleurs que, durant la campagne dreyfusarde, les journaux bonapartistes se sont abstenus de prendre parti. L'un d'eux, *le Petit Caporal*, a soutenu une polémique contre *la Libre Parole*, lorsque M. de Boisandré publia *Napoléon et les Juifs*. Le directeur de ce journal, un député notoirement antisémite, fut obligé de se retirer.

Il y a entente. Donc pas d'opposition de la finance juive, et pas d'opposition non plus de la finance catholique.

Louis Bonaparte est très catholique romain. Ce n'est peut-être pas un croyant, mais il est convaincu de la nécessité de l'Église comme *instrumentum regni*. Il est le fils intellectuel et moral de sa mère qui est excessivement religieuse ; il ne tient en rien de son père, Jérôme Napoléon, qui était un sceptique d'une haute intelligence. A la mort de celui-ci, il déchira le testament, à l'instigation de sa mère, et montra ainsi son obéissance aux puissances ecclésiastiques.

Cette tendance s'est encore développée en Russie, sous l'influence de l'ambiance militaire et de la cour.

Extrêmement autoritaire, il traite les officiers en prince, comme s'il appartenait à une autre race qu'eux. Absolutiste, il devint bientôt knoutiste sous l'influence du milieu où il se développa.

Louis est naturellement antisocialiste : la propriété est la base de sa

conception politique. Il admet qu'un César doive, comme un père prendre soin de son peuple, mais que le peuple veuille prendre soin de lui-même, halte là !

Antisocialiste par éducation, par sentiment et par intérêt, Louis Bonaparte apparaît au personnel dirigeant du capitalisme — juif, protestant, catholique — comme le véritable sauveur.

Lui seul saura arrêter le socialisme.

Comme les bourgeois apeurés en 1851 se jetèrent dans les bras de celui qui devait être Napoléon III, ceux d'aujourd'hui sont inquiétés par le vieux spectre rouge que d'habiles metteurs en scène savent agiter devant leur nez froussard.

Il s'agit donc, pour eux, d'amener Louis. Mais comment ? voilà la difficulté.

Le ministère Waldeck-Rousseau a préparé le terrain, comme nous l'avons vu. L'opinion a été cuisinée par une propagande savante, le plus souvent *inconsciente*, des ministériels et des antiministériels, et préparée à une désaffection de la République.

Pour n'être point bruyante, cette propagande n'en est pas moins réelle ; elle transparaît sourdement dans les conversations, les bruits qui planent et courent. Les journaux n'en parlent point, mais les journalistes s'en entretiennent comme d'une chose non seulement probable mais certaine. En un mot, c'est une question de temps.

Les journalistes ministériels en parlent, eux, comme d'une chose possible, et personne dans les milieux politiques bien informés ne songe à s'en étonner. Chacun accepte cette possibilité et nul n'en parle dans les gazettes pour éveiller l'attention publique.

C'est une conspiration du silence dont le but est d'éviter d'éveiller les susceptibilités de la masse.

Mais la difficulté réside dans le moyen de trouver un motif pour amener Louis.

Une fois amené, son succès n'offre aucun doute : le prestige du nom, de l'uniforme, de l'alliance russe, opérerait moins encore que le dégoût de ce qui existe.

La ploutocratie régnante souhaite avoir affaire à un personnel plus stable qu'il ne l'est sous la République parlementaire, parce que cela lui coûterait moins cher. C'est ainsi qu'en Amérique elle a ses agents, formant la clientèle d'un Mac-Kinley, l'esclave des grands trusts, et que dans les pays européens monarchiques elle a ses créatures attirées. La possession d'un Chamberlain lui est un avantage précieux. L'enrayement, en France, de la mobilité du personnel politique accédant au pouvoir constituerait pour elle une sérieuse économie. Quant à ce personnel gouvernemental français, il serait à peu près le même sous un Louis Bonaparte que sous la troisième République. Seul M. Ranc, l'Eminence grise du personnel jacobin, serait homme à se faire tuer pour sa croyance ou à mourir de chagrin.

Mais, encore une fois, comment amener Louis ?

Voilà le problème que l'on cherche à résoudre. C'est au cours des incidents que ne manquera pas de provoquer une reprise de l'« affaire » qu'on espère trouver un prétexte à ce retour.

* * *

La politique suivie est habile, certes, mais elle ne réussira pas. Elle vient trop tard.

Une période de trente ans de république a affermi l'idée républicaine en France. Les hommes de moins de quarante ans ont à peine connu l'empire et pas du tout la royauté. Un roi, un empereur leur sembleraient étrange.

Cette période a habitué la masse à une certaine liberté politique, — liberté bien restreinte, certes, mais liberté ou, tout au moins, *apparence de liberté*.

Le socialisme, malgré l'effort de quelques hommes, n'a pas été profondément entamé. Certains membres de son état-major sont discrédités, mais les troupes tiennent toujours bon. De nouvelles recrues leur arrivent sans cesse. Le prolétariat reçoit l'appoint d'une minorité consciente, active, intelligente et ardente. L'esprit de réaction qu'a tenté de souffler le ministère n'a pas réussi à désagréger le socialisme ni à le jeter dans des aventures. Sa marche est lente, mais sûre, et il s'avance fortement maintenu par ses principes, bien que les incidents du Congrès national socialiste puissent faire croire le contraire.

L'œuvre capitale du ministère Waldeck-Rousseau a donc échoué.

L'esprit de réaction parmi la masse républicaine n'a pas atteint un développement suffisant. Elle peut être antiministérielle, mais non anti-républicaine. Paris est resté attaché à la République, malgré les votes nationalistes.

C'est précisément cette situation, connue de Waldeck, qui rend si difficile la venue de Louis Bonaparte pour parfaire l'œuvre. Elle la rendra sans nul doute impossible. Les incidents qui certainement surgiront au cours de la reprise de « l'affaire » ne permettront pas l'arrivée de Louis.

Arrivât-il pourtant, qu'il ne resterait pas.

Par tempérament et par sentiment, il gouvernerait avec absolutisme. Ce ne serait que répressions et préventions, suppressions de toute liberté, de réunion, de parole et d'écriture, etc...

Une semblable compression provoquerait inévitablement une explosion, car les Français sont désormais habitués à parler et à écrire librement.

Le plan est certes bien ourdi ; il a reçu un commencement d'exécution, et pourtant nous ne croyons pas qu'il aboutisse.

L'œuvre du « ministère de défense républicaine » aura été uniquement l'œuvre d'un ministère de défense capitaliste. Il aura quelque peu retardé la marche du peuple vers son devenir, mais il ne l'aura ni détournée, ni dévoyée, ni arrêtée.

POLITIKOS.

AUTOUR D'UNE VIE

A l'automne de 1852, mon frère entra dans le corps des Cadets; je ne le vis plus que pendant les vacances et, parfois, les dimanches. C'était à cinq milles de chez nous, et, quoique nous eussions une douzaine de chevaux, il arrivait souvent qu'on ne pouvait envoyer chercher mon frère en traîneau, faute d'équipage. Notre aîné, Nicolas, ne venait aussi que très rarement.

La liberté relative dont Alexandre jouissait à l'école, et particulièrement l'influence de deux de ses maîtres en littérature, développèrent rapidement son intelligence et, grâce à lui, un peu aussi la mienne, par contre-coup. C'est un grand privilège que d'avoir un frère aîné aimant et intelligent.

Je restai à la maison, en attendant de pouvoir entrer dans le corps des Pages, et mon tour ne vint que lors de ma quinzième année. On avait remplacé M. Poulain par un professeur tudesque, l'un de ces idéalistes dont il y a tant en Allemagne et que je me rappelle surtout par l'enthousiasme avec lequel il récitait les poèmes de Schiller en s'accompagnant d'une sorte d'action naïve qui m'électrisait. Mais il partit au bout d'un an.

L'hiver suivant, j'assistai aux cours d'un lycée; mais, finalement, je restai avec le professeur russe, M. Smirnoff. Nous devînmes bientôt une paire d'amis, surtout après un voyage pendant lequel, amenés par mon père dans son domaine de Ryazan, nous fîmes toutes sortes de tours, inventant des histoires comiques à propos des gens et des choses que nous voyions, tandis que l'impression produite sur moi par ce pays montueux ajoutait une note plus fine et plus profonde à mon amour croissant de la nature. Sous l'impulsion de Smirnoff, mes goûts littéraires commencèrent aussi à se développer, et, de 1854 à 1857, les occasions de les cultiver ne me manquèrent pas. Mon précepteur, qui venait de terminer ses études à l'Université, obtint une petite charge au tribunal et y passait toute la matinée. Seul pendant ce temps, je préparais mes leçons, faisais une petite promenade, puis me mettais à lire et le plus souvent à écrire. En automne, mon professeur retournait à son bureau, tandis que nous demeurions à la campagne et, quoiqu'une partie de mon temps se passât en famille à nous amuser avec ma petite sœur Pauline, il m'en restait suffisamment pour lire et pour travailler.

Le servage était alors agonisant. C'est de l'histoire encore récente, presque contemporaine, et cependant, même en Russie, on ignore

presque ce qu'il était en réalité. On dit vaguement qu'il perpétrait un mauvais état de choses, mais on ne comprenait pas en quoi cet état de choses affectait matériellement ou mentalement les êtres humains ; il est vraiment surprenant de voir combien une institution et ses fatales conséquences sont vite oubliées dès que cette institution a cessé d'exister, et avec quelle rapidité changent les hommes et les choses. Je vais donc essayer d'expliquer ce qu'était le servage, en racontant, non ce que j'ai entendu dire, mais ce que j'ai vu.

Uliana, la femme de charge, est debout dans le vestibule et se signe, n'osant entrer dans le bureau de mon père, ni retourner sans lui avoir parlé. Enfin, après avoir récité une prière, elle ouvre la porte et articule d'une voix à peine perceptible qu'il n'y a plus de thé à la maison, qu'il reste à peine vingt livres de sucre et que les autres provisions sont aussi à peu près achevées.

« Voleurs, brigands ! » s'écrie mon père. « Et toi aussi, tu me pilles, de concert avec eux ! » Sa voix retentit dans toute la maison. Ma belle-mère laisse Uliana essuyer l'orage, mais mon père : « Frol, appelle la Princesse ; où est-elle ? » Et, quand elle entre, il la salue des mêmes reproches.

« Vous voilà donc liguée avec ces enfants de Cham et prenant leur parti. » Ainsi de suite pendant plus d'une demi-heure.

Alors il se met à vérifier les comptes, tout en songeant à son foin, envoie Frol peser ce qu'il en reste et ma belle-mère assister au pesage : lui-même calcule ce qu'il doit s'en trouver dans la grange. Le compte est loin d'être exact, paraît-il, et Uliana ne peut pas non plus justifier de plusieurs livres de telle ou telle provision. Elle est toute tremblante, la voix de mon père se faisant de plus en plus courroucée ; mais le cocher entre, et c'est sur lui que s'élançe son maître, les poings levés, tandis que le pauvre homme ne cesse de répéter : « Votre Hauteur doit se tromper. »

Père recommence à calculer et découvre qu'il y a plus de foin dans la grange qu'il ne devrait y en avoir. La tempête continue. Il reproche maintenant au cocher de n'avoir pas donné aux chevaux leur ration quotidienne.

Le cocher appelle tous les saints à témoin que les animaux consomment tout ce qui leur est nécessaire, et Frol invoque la Vierge pour confirmer les dires du cocher.

La colère de mon père n'est point apaisée. Il fait appeler Makar, le pianiste et sous-sommelier, et lui reproche toutes ses dernières fautes. Il était ivre la semaine dernière et peut-être encore hier, puisqu'il a cassé une demi-douzaine d'assiettes. Et, de fait, ces assiettes sont cause de tout le mal : ma belle-mère ayant raconté l'histoire le matin même. Et voilà pourquoi Uliana avait été plus grondée que d'habitude, pourquoi la vérification à propos du foin avait été entreprise et pourquoi père continuait à crier que « la progéniture de Cham » méritait les peines les plus sévères.

Tout d'un coup l'orage se calme. Mon père s'assied et écrit ce billet : « Qu'on emmène Makar à la station de police où il recevra cent coups de verges. »

La terreur et le silence règnent dans toute la maison.

Quatre heures sonnent et l'on se met à table, mais personne n'a d'appétit et l'on enlève les plats encore intacts. Nous sommes dix à table et derrière chacun de nous se tient un des valets-musiciens, une assiette à la main, mais Makar n'est pas du nombre.

— Où est makar ? interroge ma belle-mère. Appelez-le.

Makar ne venant pas, l'ordre est répété. Il entre enfin pâle, honteux, les yeux mornes, les traits bouleversés. Mon père regarde son assiette, tandis que ma belle-mère, voyant que personne n'a goûté au potage, cherche à nous encourager :

— Ne trouvez-vous pas, enfants, que la soupe est délicieuse ?

Les larmes me suffoquent, et aussitôt, qu'on a fini de dîner, je suis Makar dans un corridor sombre et cherche à lui baiser la main, mais il la retire en me disant sous forme de reproche ou de question : « Laissez-moi tranquille, et, quand vous serez grand, peut-être en ferez-vous autant ? »

Oh ! non, jamais !

Et cependant mon père était considéré par domestiques et paysans comme un des meilleurs propriétaires. Ce qui se passait chez nous se passait partout ailleurs, avec des formes beaucoup plus cruelles souvent. Et c'était une des attributions de la police que d'infliger les punitions encourues par les serfs.

Un autre propriétaire fit un jour à un autre cette remarque : « Pourquoi, général, le nombre de vos âmes croît-il si lentement ? Vous ne vous occupez donc pas de leurs mariages ? »

De retour dans son domaine, le général se fit porter la liste de ses paysans, et, notant parmi les garçons ceux qui avaient atteint dix-huit ans, parmi les jeunes filles celles de seize ans, âge légal pour le mariage en Russie, il ordonna que Jean épousât Anna, que Paul épousât Parashka, et ainsi de suite pour cinq couples dont les mariages devaient avoir lieu le second dimanche après la présente notification.

Un cri de douleur s'éleva du village. Les femmes, jeunes et vieilles, pleuraient dans toutes les maisons. Anna avait espéré épouser Grégoire et les parents de Paul avaient déjà causé avec Fotoffid au sujet de leur fille qui arrivait en âge. De plus, c'était la saison des labours et non celle des mariages, et quelle noce peut-on préparer en dix jours ? Les paysans venaient par douzaines parler au Maître et leurs femmes stationnaient par groupes à l'entrée de la propriété, apportant des pièces de fine toile à ma belle-mère, espérant obtenir ainsi son intervention. Mais en vain. Le mariage avait été décidé pour telle date, à telle date il aurait lieu.

Au jour dit, les processions nuptiales, ou plutôt funéraires, se rendirent à l'église, les femmes pleurant à haute voix comme aux enterrements. Un des valets qui devait assister à la cérémonie pour rapporter comment les choses se seraient passées, revint tout courant, la toque à la main, pâle et défait.

« Parashka, dit-il, a tout arrêté : le père (c'est-à-dire le prêtre lui ayant demandé : Consentez-vous ? elle a nettement répliqué : Non, je ne consens pas. »

Mais le général, furieux : « Va dire à cet ivrogne aux longs cheveux (les prêtres russes laissent pousser leur chevelure) que, si Parashka n'est pas mariée à l'instant même, je le dénonce à l'archevêque comme souldard. Comprend-on que cette charogne cléricale ose me désobéir ! Je le ferai pourrir dans un monastère et les parents de Parashka iront en exil dans la steppe.

Le valet transmit le message ; les amis de Parashka et le prêtre convinrent la jeune fille ; sa mère toute en pleurs se jeta à ses pieds, la suppliant de ne point faire le malheur de toute sa famille. La pauvre enfant répétait toujours : « Non, je ne veux pas », mais d'une voix de plus en plus faible, puis ce ne fut qu'un murmure et enfin le silence ; on lui mit sur la tête la couronne nuptiale sans qu'elle opposât de résistance, et le valet revint en toute hâte annoncer que le mariage était consommé.

Une demi-heure plus tard, on entendit devant la porte les clochettes des processions nuptiales. Les cinq couples descendirent de voiture et entrèrent dans la salle, reçus par le maître qui leur offrait du vin, tandis que les parents, se tenant derrière eux, leur ordonnaient de se prosterner devant leur seigneur.

Les mariages par ordre étaient si communs que deux de nos domestiques prévoyant qu'on pourrait les unir, quoiqu'ils n'eussent aucune inclination l'un pour l'autre, s'accordaient pour devenir, dans quelque famille de paysans, parrain et marraine d'un même enfant, ce qui, d'après le rite russe, rendait le mariage impossible. Ce stratagème qui réussissait d'ordinaire se termina un jour tragiquement. Andréi, le tailleur, amoureux d'une jeune fille appartenant à nos voisins, espérait que mon père lui accorderait sa liberté contre une redevance annuelle, et qu'en travaillant ferme à son métier il gagnerait assez d'argent pour affranchir aussi son amie, qui en épousant un des serfs de mon père deviendrait sa propriété. En même temps, Andréi, craignant qu'on ne le mariât de force avec une de nos servantes, s'était entendu avec elle pour donner leur nom à quelque enfant à baptiser.

Lorsqu'en effet mon père leur ordonna de s'unir en justes noces, Andréi répondit aussitôt : « J'obéirais volontiers à vos ordres, si depuis quelques semaines, nous n'étions ensemble parrain et marraine. » Et Andréi lui fit part de ses intentions. — Mais il en résulta que le pauvre Andréi fut envoyé comme recrue au régiment.

Sous Nicolas I^{er}, le service n'était pas, comme aujourd'hui, obligatoire. Les nobles et les marchands en étaient exempts et, quand un nouveau ban était ordonné, le contingent devait être fourni par les propriétaires et parmi leurs serfs. Il était de règle que les paysans de chaque commune tinsent leur liste d'enrôlement ; mais les domestiques restaient à la merci du seigneur. Et, lorsqu'il était mécontent de l'un d'eux, il l'envoyait au bureau de recrutement et recevait un reçu, représentant la somme assez importante que l'on payait au remplaçant.

Le service militaire était alors d'une dureté inimaginable. Le soldat restait vingt-cinq ans sous les drapeaux, et sa vie n'était qu'un long supplice. Devenir soldat, c'était s'arracher pour toujours au village natal, dépendre d'officiers tels que ce Timoféeff dont j'ai déjà parlé, être

maltraité par ses chefs, battu de verges, et recevoir des coups de canne pour la plus légère faute. La cruauté avec laquelle on procédait est impossible à décrire. Même au corps des Cadets, où seuls les fils de la noblesse étaient admis, on administrait, à propos d'une simple cigarette, jusqu'à mille coups de verge en présence de tout le régiment, le major se tenant à côté de l'enfant et n'ordonnant d'arrêter la torture que lorsque le cœur allait cesser de battre. On emportait la victime sans connaissance à l'hôpital. Le grand-duc Michel, commandant des écoles militaires, eût bientôt renvoyé le directeur d'un corps où deux ou trois faits de ce genre ne se fussent pas passés tous les ans : « Pas de discipline ! » avait-il coutume de répéter.

Quand un simple soldat comparaisait devant une cour martiale, mille hommes étaient placés sur deux rangs, face à face et armés de bâtons de l'épaisseur du petit doigt (ces bâtons sont connus en Allemagne sous le nom de *spitzruthen*, verges pointues), et le [condamné devait passer trois, quatre, cinq et sept fois entre les rangs, successivement frappé par chacun des soldats. Puis on l'emmenait crachant le sang, et il était soigné à l'hôpital, jusqu'au moment où, remis ou à peu près de ses blessures, il pouvait subir la continuation de sa peine. S'il mourait pendant l'exécution, c'est sur le cadavre qu'elle se terminait. Nicolas et son frère étaient sans pitié. Jamais de réductions de peine. « Je vous enverrai dans les rangs où l'on vous écorchera sous les bâtons ! » Cette menace faisait partie du langage courant.

Une terreur sourde envahissait la maison quand on apprenait qu'un des domestiques était désigné pour le bureau de recrutement. Il était enchaîné et placé sous la surveillance de l'office. Une charrette de paysan arrivait à la porte ; le condamné descendait entre deux gardes, bientôt entouré de tous les gens de la maison. Il s'inclinait profondément, demandant à chacun de lui pardonner ses fautes volontaires ou involontaires. Si ses parents habitaient le village, ils assistaient à son départ. Il se prosternait à leurs pieds, et sa mère et autres parents entonnaient la série de leurs lamentations, moitié chant, moitié récitatif. « Pourquoi nous abandonner ? qui prendra soin de toi sur la terre étrangère ? qui te protégera contre les cruels ? » exactement du même ton qu'au service des funérailles et dans les mêmes termes.

C'est ainsi que sombrèrent brusquement les projets d'Andréi et ses espérances de bonheur.

Le sort d'une de nos bonnes, Pauline ou Polya, ainsi qu'on l'appelait, fut encore plus tragique. Elle avait appris la broderie fine et excellait en cet art. A Nikolskoye, son métier à broder se trouvait dans la chambre de ma sœur et elle prenait part aux conversations qui avaient lieu entre Hélène et sa compagne, sœur de notre belle-mère. Par son maintien et son langage, Polya ressemblait plus à une jeune personne bien élevée qu'à une fille de chambre.

Une mésaventure lui advint. Elle s'aperçut qu'elle serait bientôt mère et s'en ouvrit à sa maîtresse qui éclata en reproches. « Je ne garderai pas cette créature, s'écria-t-elle. Je ne tolérerai pas une pareille honte dans ma maison. Et Polya, les cheveux coupés, fut envoyée à la ferme. Elle était en train de broder un merveilleux ouvrage, une

jupe de dame, qu'elle dut achever dans une chambre dégoûtante, auprès d'une fenêtre microscopique. Cette robe terminée, elle en fit d'autres encore plus belles dans l'espoir d'obtenir son pardon, mais le pardon ne vint pas.

Le père de son enfant, domestique d'un de nos voisins, implora la permission de l'épouser. Mais, comme il n'avait pas d'argent pour l'acheter, sa demande fut écartée. On en voulait à Polya de ses bonnes manières qu'elle devait durement expier. Il y avait chez nous un homme auquel sa courte taille avait fait donner l'emploi de postillon et qu'on appelait Filka, — jambes bandées : il avait été dans sa jeunesse victime d'un accident de cheval et n'avait pu grandir ; ses jambes étaient torses, son nez cassé et de travers, sa mâchoire difforme. C'est à ce monstre que ma belle-mère maria Polya. On les envoya faire de la culture dans un des domaines de mon père.

On ne reconnaissait pas aux serfs des sentiments humains ; on ne leur en soupçonnait même pas, et, quand Tourgueneff écrivit son petit récit, *Moumou*, et que Gregorovitch commença à faire paraître ses admirables nouvelles, ce fut pour beaucoup de gens une révélation : « Comment ! nos serfs aiment comme nous, est-ce possible ? » s'écriaient les dames sentimentales qui ne peuvent lire un roman français sans verser des larmes sur les malheurs des héros et héroïnes.

L'éducation que l'on donnait à quelques serfs était pour eux une autre cause d'infortune. Mon père distingua, un jour, dans une maison de paysan, un enfant intelligent qu'il fit élever comme apprenti-médecin. L'enfant était docile et réussit au gré des désirs de mon père qui lui monta, quand il revint, une pharmacie bien achalandée dans une de nos maisons de Nikolskoye. En été, le D^r Sacha, ainsi qu'on l'appelait, cueillait et préparait toutes sortes de simples et de remèdes, et il devint en peu de temps fort populaire dans toute la région avoisinante. On venait de loin faire soigner les malades, et mon père était fier de la bonne idée qu'il avait eue. Mais cet heureux état de choses fut de courte durée. Un hiver, mon père alla seul à Nikolskoye, y demeura quelques jours et s'en alla. Le soir même de son départ, le D^r Sacha se suicida, par accident, dit-on. Mais il y avait au fond de l'aventure une histoire d'amour pour une jeune fille appartenant à un autre propriétaire et qu'il ne pouvait épouser.

Presque aussi triste, le cas d'un autre jeune homme, Gherasim Krougloff, que mon père fit instruire à l'Institut agricole de Moscou. Il passa brillamment ses examens, obtint une médaille d'or, et le directeur fit tous ses efforts pour obtenir que mon père lui donnât sa liberté, afin que l'étudiant pût entrer à l'Université où les serfs ne sont pas admis. « Il deviendra certainement un homme remarquable, affirmait le directeur, peut-être une des gloires de la Russie ; et l'honneur en sera pour vous qui avez préjugé de ses talents et qui doterez votre patrie d'un illustre savant. »

« J'ai besoin de lui sur mon domaine », répondait invariablement mon père à toutes ces instances. En réalité, vu les méthodes primitives encore en usage, et dont mon père ne se serait jamais départi, Gherasim Krougloff n'avait rien à faire chez nous. Il surveillait le travail

des champs ; mais, quand il rentrait, c'était pour se retrouver avec les domestiques et pour servir à table, ce dont il souffrait vivement. Ses rêves l'emportaient vers l'Université, les occupations scientifiques ! son regard trahissait son mécontentement. Ma belle-mère semblait prendre un plaisir particulier à l'offenser continuellement. Un jour d'automne qu'une rafale de vent avait ouvert la porte cochère, elle l'appela : « Garaska, va fermer la porte. »

C'était la goutte qui fait déborder le vase. Il répondit : « Vous avez un portier pour le faire », et il s'en alla.

Ma belle-mère se précipita dans le bureau de mon père : « Vos domestiques m'insultent dans votre maison ! »

Immédiatement Gherasim fut enchaîné et expédié comme soldat. Sa séparation d'avec ses vieux parents fut une des scènes les plus déchirantes auxquelles j'aie assisté.

Le temps vint cependant où le sort devait le venger. Nicolas I^{er} étant mort, le service devint moins intolérable. On reconnut bientôt les capacités de Gherasim et il devint un des principaux employés, la véritable cheville ouvrière d'un département du ministère de la Guerre. Pendant ce temps, mon père qui était véritablement honnête et qui, à une époque où tout le monde se laissait acheter et faisait fortune, ne s'était jamais départi de l'exécution rigoureuse de son service, omit pourtant d'ouvrir les yeux sur certaines irrégularités, afin d'obliger le commandant du corps auquel il appartenait. Il lui en coûta presque sa promotion au rang de général, seul but de ses trente-cinq ans de service ! Ma belle-mère se rendit à Saint-Pétersbourg pour essayer de rétablir la situation ; mais, après beaucoup de démarches vaines, elle apprit qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'obtenir ce qu'elle désirait, c'était de s'adresser à l'employé principal de certain département du ministère qui était au fond le seul directeur des bureaux et faisait tout ce qu'il voulait. Son nom était Gherasim Ivanovitch Krougloff.

« Notre Garaska », me disait-elle plus tard, « je lui avais toujours reconnu de grandes capacités. Quand je lui parlai de notre affaire : « Je n'ai rien contre le vieux prince et ferai pour lui tout ce que je pourrai », me répondit-il.

Gherasim tint parole. Son rapport fut favorable, et mon père obtint sa promotion. Il put enfin se coiffer du casque à plumes, endosser le paletot à revers rouges et revêtir le pantalon de même couleur.

Ce sont des choses auxquelles j'ai assisté dans mon enfance ; mais, si je parlais de tout ce que j'entendais dire, ce seraient de poignants récits d'hommes et de femmes arrachés à leurs familles et à leurs villages, vendus, perdus au jeu ou échangés contre une couple de chiens de chasse et transportés dans une province éloignée pour y défricher quelque nouveau domaine ; d'enfants enlevés à leurs parents et vendus à des maîtres cruels et dissolus ; de supplices de verges qui se donnaient presque quotidiennement à l'étable ; l'histoire d'une jeune fille qui se noya, cherchant le salut dans la mort ; celle d'un vieillard dont les cheveux avaient blanchi au service et qui se pendit sous les fenêtres de son seigneur ; des révoltes de serfs, auxquelles mettaient fin les

généraux de Nicolas en décrétant la mort d'un insurgé sur dix ou sur cinq et dévastant les villages où, après une exécution militaire, les habitants n'avaient plus qu'à mendier leur pain dans les provinces voisines. Quant à la profonde misère dont j'eus le spectacle dans certains villages, surtout ceux qui appartenaient à la famille impériale, je n'ai pas de mots pour la décrire.

Devenir libre, tel était le rêve continuel des serfs, rêve difficilement réalisé, car il fallait une forte somme pour décider un propriétaire à se défaire de son bien. « Sais-tu, me dit un jour mon père, qu'après sa mort ta mère m'est apparue ? La jeunesse ne croit guère à ces choses-là, mais il en a été réellement ainsi. J'étais, un soir, à mon bureau, sommeillant à demi, quand elle entra par derrière, tout en blanc, très pâle et les yeux brillants. — En mourant, elle m'avait fait promettre d'affranchir Macha, sa servante ; mais, pendant près d'une année, une chose, puis l'autre m'avaient empêché d'accomplir ce vœu. Elle me dit à voix basse : « Alexis, vous m'aviez promis d'accorder sa liberté à Macha, l'avez-vous oublié ? » Je me levai terrifié : elle avait disparu. J'appelai les domestiques : ils ne savaient rien. Le lendemain, j'allai sur sa tombe, fis chanter une litanie, puis appelai Macha et lui annonçai qu'elle était libre. »

Quand mon père mourut, Macha vint à son enterrement, et nous causâmes avec elle, mon frère et moi. Elle était mariée et très heureuse de la vie de famille. Alexandre, toujours plaisant, lui raconta ce que nous avait dit mon père en lui demandant ce qu'elle en savait.

— Il y a si longtemps que cela s'est passé, répondit-elle, que je puis bien vous dire la vérité. Voyant que votre père avait totalement oublié sa promesse, je me déguisai et parlai comme votre mère. Mais promettez que vous ne m'en voudrez pas ?

— Certainement non.

Après l'abolition de l'esclavage, un soir que nous causions mon père et moi, et qu'il se plaignait, quoique sans trop d'amertume, du nouvel état de choses :

— Vous conviendrez, mon père, que souvent vous punissiez vos domestiques cruellement et sans raison.

— Il était impossible d'agir autrement avec ces gens, dit mon père, se rejetant dans son fauteuil et s'absorbant dans ses pensées ; ce que je faisais, moi, n'avait aucune importance, dit-il après une longue pause ; mais, tiens, ce Sabline, si doux et ne disant jamais un mot plus haut que l'autre, était terrible avec ses serfs. Que de fois ils complotèrent de le tuer ! Et ce vilain démon, le vieux T... ! Moi, du moins, je n'abusais pas de mes servantes, mais lui s'y prenait de telle sorte que toutes les paysannes de son domaine s'entendirent pour lui infliger une punition capitale... Bonsoir, bonne nuit ! »

Je me rappelle parfaitement la campagne de Crimée dont on ne s'affectait guère à Moscou. Sans doute il n'y avait pas de soirées où l'on ne fît de la charpie pour les blessés. Ma sœur Hélène et ses amies chantaient des airs patriotiques, mais le ton général de la société ne semblait pas subir l'influence de cette grande lutte. A la campagne, au contraire, la guerre était le sujet de vives inquiétudes. Les levées

de recrues se succédaient rapidement, et nous entendions jour après jour les paysannes chanter leurs hymnes funèbres. Le peuple russe considérait la guerre comme une calamité infligée par la Providence et l'acceptait avec une solennité qui contrastait étrangement avec les propos légers qui se tenaient ailleurs. Quelque jeune que je fusse, je comprenais ce sentiment de religieuse résignation qui régnait dans nos villages.

Mon frère Nicolas fut pris, lui aussi, de la fièvre de guerre et, avant, d'avoir terminé ses études, il rejoignit l'armée du Caucase. Je ne l'ai jamais revu.

Pendant l'automne 1854, notre famille s'accrut des deux sœurs de notre belle-mère. Elles avaient eu maison et vignes à Sébastopol, mais étaient maintenant sans asile. Quand les alliés arrivèrent en Crimée, on rassura les habitants de Sébastopol, en les engageant à rester chez eux ; mais, après la défaite de l'Alma, il leur fut ordonné de s'éloigner en toute hâte, la ville devant être investie prochainement. Les communications devenaient très difficiles, les routes étant occupées par les troupes marchant vers le Sud. On ne pouvait pas trouver de voitures, et ces dames, ayant dû abandonner tout ce qu'elles possédaient, eurent beaucoup de peine à atteindre Moscou.

Je devins bientôt l'ami de la plus jeune, une dame de trente ans qui fumait cigarette sur cigarette, en racontant les vicissitudes de leur voyage. Elle parlait, les larmes aux yeux, des magnifiques vaisseaux de guerre que l'on avait dû couler à l'entrée du port et se demandait comment les Russes pourraient défendre Sébastopol qui n'avait même pas de murs dignes de ce nom.

J'étais dans ma treizième année quand Nicolas mourut. Tard dans l'après-midi du 18 février (2 mars), on reçut dans toutes les maisons de la ville un bulletin annonçant la maladie du tzar et enjoignant aux habitants de prier pour sa guérison. Il était déjà mort et les autorités ne l'ignoraient pas, des communications télégraphiques existant entre Moscou et Saint-Pétersbourg. Mais, comme on n'avait jamais parlé de sa maladie, on préparait ainsi le peuple à apprendre sa mort. Nous allâmes tous à l'église et priâmes très pieusement.

Le lendemain samedi et même le dimanche, des bulletins de la maladie furent encore distribués. A midi seulement, ce jour-là, nous apprîmes la mort par quelques domestiques revenant du marché. Nos parents et tous nos amis et connaissances semblaient terrifiés, disaient que les gens du marché se conduisaient étrangement, ne témoignant aucun regret et se permettant des conversations dangereuses. Les personnes adultes parlaient à demi-voix, et ma belle-mère ne cessait de répéter : « Ne dites rien devant les gens », tandis que ceux-ci causaient entre eux, probablement de la « liberté » en perspective. Les nobles s'attendaient à une révolte des serfs, un nouveau soulèvement de Pougatcheff.

A Saint-Pétersbourg, des hommes éclairés s'embrassaient dans les rues en se communiquant les nouvelles. Chacun pressentait la fin de la guerre et de la terrible situation que maintenait le « despote de fer ». On parlait de poison, d'autant plus que le corps du tzar s'était rapide-

ment décomposé, mais la vraie cause de la mort finit par être connue : une trop forte dose d'un médicament très énergique avait été absorbée par Nicolas.

Nous passâmes l'été de 1855 à suivre avec un intérêt toujours croissant les phases de l'héroïque lutte soutenue à Sébastopol. Nous souffrions pour chaque mètre de terrain, pour chaque pierre de ses bastions démantelés. On envoyait deux fois par semaine un messenger à la ville pour chercher les journaux et, avant qu'il fût rentré à la maison, avant même qu'il descendît de cheval, on les avait pris et ouverts. Hélène ou moi lisions haut pour toute la famille, et les nouvelles étaient transmises aussitôt à l'office, puis à la cuisine, et enfin chez le prêtre et chez les paysans. On pleurait au récit des derniers jours du siège, du terrible bombardement et enfin de l'évacuation de la ville par nos troupes ; et, dans toutes les propriétés avoisinantes, la perte de Sébastopol fut aussi cruellement ressentie que celle d'un proche parent, quoique tout le monde comprît que la fin de cette atroce guerre était proche.

*
* *

En août 1857, comme j'allais avoir quinze ans, mon tour vint d'entrer dans le corps des Pages, et l'on m'emmena à Saint-Petersbourg. Quand je quittai la maison, j'étais encore un enfant, mais le caractère se fixe généralement plus tôt qu'on ne le suppose et, malgré mon air d'adolescent, j'étais à peu près le même que je suis aujourd'hui. Mes goûts et mes penchants étaient déjà reconnaissables.

Je dois, ai-je dit, à notre professeur russe, la première impulsion donnée à mon développement intellectuel. C'est une excellente habitude, qui se perd malheureusement, de donner à des familles russes un tel maître aux enfants, qu'il aide, garçons et filles, à préparer leurs leçons, même quand ils vont à l'école. Son secours est précieux pour leur faire comprendre et s'assimiler ce qu'ils apprennent et pour élargir leur entendement. De plus, il introduit un élément intellectuel dans la famille et devient un frère aîné des jeunes gens, souvent plus qu'un frère aîné, car il a une certaine responsabilité quant aux progrès de ses élèves, et, comme les méthodes d'éducation changent d'une génération à l'autre, il peut mieux les seconder que les parents les plus instruits.

Smirnoff avait des goûts littéraires. Sous le règne de Nicolas, la censure était à ce point rigoureuse que beaucoup des ouvrages les plus inoffensifs de nos meilleurs écrivains ne pouvaient être publiés ; d'autres étaient tellement mutilés que certains passages en devenaient vides de sens. Dans la comédie géniale de Griboyedoff : *l'Intelligence, cause de l'infortune*, que l'on peut citer à côté des meilleures œuvres de Molière, il fallait dire Monsieur Skalozoub au lieu de « le colonel Skalozoub, au détriment du sens et même du vers : la mention d'un colonel à caractère comique aurait été considérée comme une offense à l'armée. La seconde partie de l'œuvre innocente de Gogol, *les Ames mortes*, ne put voir le jour, ni la première partie être réimprimée, quoique épuisée

depuis longtemps. Beaucoup de poèmes de Pouchkine, Lermontoff, A. K. Tolstoï et autres auteurs, durent rester en manuscrit, pour ne rien dire de ceux qui contenaient des allusions politiques ou quelque critique de la situation d'alors. Toutes ces œuvres étaient copiées à la main et circulaient clandestinement. Smirnoff copiait, pour lui et pour ses amis, les œuvres complètes de Gogol et de Pouchkine, et souvent je l'aidais dans ce travail. En véritable enfant de Moscou, il aimait surtout ceux de nos écrivains qui habitaient cette ville et surtout l'ancien quartier. Il me montrait avec respect la demeure de la comtesse Salias (Eugénie Tour), notre très proche voisine ; avec un certain air de mystère celle d'Alexandre Herzen. La maison de Gogol était l'objet de notre vénération et, quoique je n'eusse que neuf ans lorsqu'il mourut, en 1851, et que je ne connusse rien de lui, je me rappelle bien la profonde impression que sa mort produisit à Moscou, impression admirablement rendue par Tourguenoff dans une notice à propos de laquelle Nicolas I^{er} le fit arrêter — on ne saurait s'expliquer pourquoi — et l'exila plus tard dans ses terres.

Le grand poème de Pouchkine, *Evgghéniy Onyégghin*, ne me fit que peu d'impression, et j'en admire encore beaucoup plus la merveilleuse simplicité et la beauté du style que l'œuvre en elle-même. Les ouvrages de Gogol, que je lus entre onze et douze ans, eurent sur moi une influence considérable et mes premiers essais littéraires furent imités de sa manière humoristique. Un roman historique de Zagoskin, *Yurig Milostavskiy*, traitant du grand soulèvement de 1612, *la Fille du Capitaine*, de Pouchkine, à propos de la révolte de Pougatcheff, et *la Reine Margot*, de Dumas, éveillèrent en moi un intérêt durable pour l'histoire. Quant à d'autres romans français, je ne commençai à les lire que lorsque Daudet et Zola devinrent célèbres. La poésie de Nekrasoff eut de bonne heure toute ma prédilection : je savais par cœur beaucoup de ses vers.

Mon professeur me fit commencer à écrire encore très jeune et je composai, avec son aide, une longue histoire d'une pièce de douze sous pour laquelle nous inventâmes une succession de types dans les mains desquels passait la pièce blanche. Alexandre avait un tour d'esprit beaucoup plus poétique, il écrivit de nombreuses romances et fit des vers de bonne heure. Si, plus tard, il n'avait été absorbé par l'histoire naturelle et par ses études philosophiques, il serait incontestablement devenu un poète remarquable. Le lieu préféré pour ses improvisations poétiques était alors le toit, d'une pente facile, qui s'étendait sous nos fenêtres, ce qui me suggéra l'idée de l'agacer : « Voilà, m'écriais-je, le poète en train d'écrire ses vers, sous le tuyau de la cheminée ! » et cela finissait toujours par un combat en règle qui exaspérait Hélène. Mais Alexandre était si peu vindicatif que la paix était bientôt conclue. Nous nous aimions beaucoup. On se dispute entre garçons, l'affection n'en est pas moins vive.

Je m'adonnai même au journalisme et commençai, lors de ma douzième année, à éditer un périodique. On n'avait pas chez nous autant de papier qu'on en voulait, aussi mon journal n'était-il qu'un in-32, et, comme mon choix de modèles était assez restreint, mon père ne rece-

vant que la *Gazette policière de Moscou*, avant la guerre de Crimée. Je conçus le mien sous la forme de très courts paragraphes, se bornant aux nouvelles du jour : « Suis allé ce matin dans les bois. Smirnoff a tué deux grives, etc. »

Mais cela ne me satisfait pas longtemps et, en 1855, je fondai une revue mensuelle in-16, qui contenait des vers d'Alexandre, mes nouvelles et quelques variétés. L'existence matérielle de la Revue était garantie par les souscriptions, c'est-à-dire celles de l'éditeur et de Smirnoff qui payait régulièrement sa cotisation d'un certain nombre de feuilles de papier, même lorsqu'il eut quitté la maison. En retour, je prenais régulièrement copie pour mon fidèle collaborateur.

Un étudiant en médecine, N. M. Pavloff, l'ayant remplacé comme mon professeur, me vint aussi en aide dans ma tâche d'éditeur. Il obtint pour la Revue une poésie d'un de ses amis et, chose plus importante, le discours d'introduction au cours de Géographie d'un des professeurs de l'Université. Il va de soi que ces documents n'avaient point encore été publiés, une reproduction quelconque n'eût point été admise dans la Revue.

Alexandre et moi, ai-je besoin de le dire, nous intéressions vivement à ce journal ; aussi sa renommée parvint-elle bientôt jusqu'au corps des Cadets, parmi lesquels de jeunes écrivains d'avenir entreprirent la publication d'une feuille rivale. Nous ne redoutions rien quant aux poèmes et aux romans ; mais ils possédaient un « critique », et un « critique » qui, à propos d'une nouvelle quelconque, parvient à entretenir le lecteur de mille détails étrangers au sujet qu'il traite, ne pouvant les aborder autrement ni ailleurs, est l'âme d'une Revue russe. Ils avaient un critique et nous n'en avions pas ! Leur premier numéro contenait un article de lui que mon frère trouva faible et prétentieux. Il en entreprit aussitôt la réutation, combattant et ridiculisant son auteur avec tant de violence que, l'ayant montrée à ses camarades, en leur apprenant qu'elle serait insérée dans notre prochaine livraison, la consternation se répandit dans le camp des adversaires qui renoncèrent à leur publication ; leurs meilleurs écrivains se joignirent à nous, et nous pûmes annoncer triomphalement la future et « exclusive collaboration d'un grand nombre d'auteurs distingués ».

La Revue cessa de paraître en août 1857, après deux ans d'existence à peu près. De nouveaux horizons s'entr'ouvraient, une autre vie allait commencer. Je quittais la maison avec d'autant plus de chagrin qu'il y aurait entre Alexandre et moi toute la distance de Moscou à Saint-Pétersbourg et que je considérais déjà comme un malheur de devoir entrer à l'École militaire.

P. KROPOTKINE.

(Traduit de l'anglais, par L. DUMESNIL.)

LA PORTE DE L'ENFER

A Auguste Rodin.

I

*Le Statuaire, dont les mains brûlent d'ivresse,
Dans la glaise étreint son Rêve; il le palpe et presse
Du pouce, et, du regard, chaudement le caresse.*

*Après trente ans d'amour voilà que devant lui
S'éclaire et vibre enfin sa chère œuvre maîtresse!*

*Le jour profondément bleu, d'heure en heure, luit
Plus terne et s'alanguit vers un soir de détresse,
Et, dans la chute des Cieux, géante, se dresse
La Porte de l'Enfer comme au seuil de la Nuit.*

Grimpantes fleurs aux flancs de ce cadre massif
Jaillissent deux flots de formes atténuées
De rêve; dans leur double élan chaste ou lascif
Ces Ombres montent vers les Limbes en buées :
Viergessonges d'enfants ou lubriques ruées
De cœurs morts, sans connaître, en des spasmes sans but.

Leurs Figures, aussi stérilement nouées
Que le Lierre à l'Airain, enlacent des nuées
Dont la douceur reflète, à peine entr'aperçu
Leur indécis bonheur de n'avoir pas vécu.

Sur le Faîte à créneaux, tel qu'en haut d'une Tour,
Debout et puissamment souffrants, têtes et torses
Ramassés en faisceaux de muscles, comme pour
Repousser d'un suprême assemblément de forces
Le Destin qui les chasse au Néant sans retour,
Trois hommes, trois amis, liés par leur amour
D'être, tremblent, tous trois étreints par cette transe :
Se sentir, âme et chair, suer toute espérance!



LA PORTE DE L'ENFER

Tout tourne et se dérobe en s'abîmant autour
 D'eux et sous eux... leurs yeux fous d'âpre et vaine lutte
 Fondent, pleur à pleur, vers les bas tourments que scrute
 Leur commun regard, sur ces bords du gouffre où bute
 Leur dernier pas, et dont l'horreur se répercute
 Au fond de leur angoisse, en écho lourd et sourd...

Leurs mains se cherchent dans cette ultime minute
 De vivre et vont s'unir... Ce geste arrêté court
 Et figé par la Mort, vers l'effroi de la Chute,
 Semble un signe d'adieu sur le haut d'une Tour.

Vers les ardens sommets vertigineux que foule
 Ce triple Désespoir, tordu sur ses jarrets
 Et genoux vacillants, tels que de pâles rais
 De lune en la courante nuit d'une eau qui coule,
 Il frémit, rampe, mousse et folle vague, roule
 En mille bulles, tout un rang de têtes aux traits
 Gros ou mal finis, aux fronts mal bombés ou très
 Plats, aux sanglots feints, aux rires faux, c'est la houle
 De masques grimaçants qu'est l'anonyme foule :
 La Foule et son grouillis de mensonges trop vrais !
 Ce flot de bouches, qui bavent leurs lèvres près
 De ces héros, déferle, écume, monte et roule
 Avec la morne envie et les rageants regrets
 De ne pouvoir, malgré ses appétits secrets,
 Lécher ces grands aux pieds ou les mordre aux jarrets,
 Sur ce Sommet d'Enfer interdit à la Foule.

Plus bas, émerge en la pénombre du tympan
 Un être de mystère aux chairs surnaturelles :
 Les cheveux séparés en deux ondes jumelles
 Et ployés contre la tempe ainsi que des ailes,
 Le front dans des lueurs dont le reflet s'épand
 Jusque sous l'arceau dur de son sourcil terrible,
 Le bras haut tendu, tel qu'un fléau d'inflexible
 Balance, le menton franc, la bouche impassible
 Comme un livre fermé, le nez droit et coupant,
 L'œil piqué de clartés, comme un ciel, comme un crible,
 Ce Juge domine et toise un troupeau rampant
 De gens nus et flétris par leurs tares charnelles
 Et sa rude beauté saillie en s'enveloppant
 D'ombre, pareille aux blocs des cimes solennelles
 Où l'Aigle tord la Foudre et *poigne* le Serpent.

De quelle âme est-il donc cet Être de mystère
 Qui, la paume planante et les yeux enquêteurs,
 Déracine à son choix, des fanges de la terre
 Et précipite ainsi de nos piètres hauteurs
 Ces gens nés, sans leur gré, d'une œuvre non voulue
 Et loin prédestinée en leurs progéniteurs ?
 De quelle âme infailible et quelle absolue
 Grandeur qu'il soit, ce Juge, on reste épouvanté
 De le rêver si calme en son Éternité,
 Qui depuis tous les Temps et sans cesse évalue
 La poussière maudite et la poussière élue !

D'entre les longs doigts en suspens de cette main
 Qui damne,
 On semble voir, poudreux rebuts des blés qu'on vanne,
 Tomber en tournoyant tout le déchet humain :
 Pauvre rien, dont la tourbillonnante masse
 En saignantes grappes s'embrasse,
 Se broie ou s'agrippe, lasse
 De supplier, lasse de déplorer en vain,
 Grondante torsion de haine qui menace
 Le ciel et trace
 D'impuissants éclairs dans l'espace ;
 Sinueux et convulsif chemin
 De torture, dont la vivace
 Chaîne entrechoque ses tortueux anneaux,
 Chemin d'où partent, en mille écheveaux
 Qui s'embrouillent, tous les sentiers de tous les maux !
 Chute innombrable qui roule ou s'entrelace,
 Dévale ou rejailit, s'enfonce, s'efface,
 Lasse, lasse, lasse,
 Et reparait, tressant ci et là, d'inégaux
 Lacis de chairs dont les torrents brutaux
 Cinglent de sillons ces fuyants coteaux
 De flamme et ces fluides vallons de glace
 Qui brûlent sous les pans tranquilles des ventaux.

Cime et Chef de la Croix que la Traverse forme
 Avec l'Arbre central de ce Portail d'horreur,
 Fort d'une force qui le fait paraître énorme,
 Et plus roc que le bloc carré sur qui sa forme
 S'assied dans une paix indulgente à l'Erreur,

Phare et donjon de fier silence en la tempête
 D'angoisses dont les sourds fracas battent sa tête
 Et croulent sous ses pieds, culminance parfaite
 De nos virilités, un Penseur, un Poète
 Semble pétrifier son rêve sur ce Faite.

Il n'est qu'homme, simplement homme, ce Poète,
 Ce Penseur dont le clair et plein relief rejette,
 Loin dans l'ombre, le Juge au geste foudroyeur.
 Il a les membres fins et l'attitude austère
 D'un fastueux dompteur de foules et coureur
 De victoires qui, tôt déçu par la misère
 De vaincre, aurait fui la vaine et mensongère
 Guerre des villes, et sa futile rumeur
 Pour les combats très purs que se livre un grand cœur
 Solitaire.

Il a les membres sains du hâlé laboureur
 Qui mûrit au soleil son savoir de la Terre.

Plus et mieux que nul il sait le Mal et le Bien
 De la Vie, en perçoit l'immuable lien,
 Lien fatal auquel l'Harmonie est astreinte.
 Il sent que l'Âme en soi ne peut, ni ne sait rien,
 Presque rien... Alors ? qu'est l'Audace et qu'est la Crainte
 Qui brave ou qui supplie au chevet de la Mort ?
 Pourquoi punir de vivre une heure tant restreinte
 Dans l'infini des temps et strictement d'accord
 Avec l'Éternité comme elle si contrainte ?

Aussi de cet homme qui pense sourd et sort,
 Tel qu'un déchirement cette effroyable plainte
 Du Silence humain dont il est la haute empreinte :
 « Chacun nait dans le Ciel ou l'Enfer de son sort. »

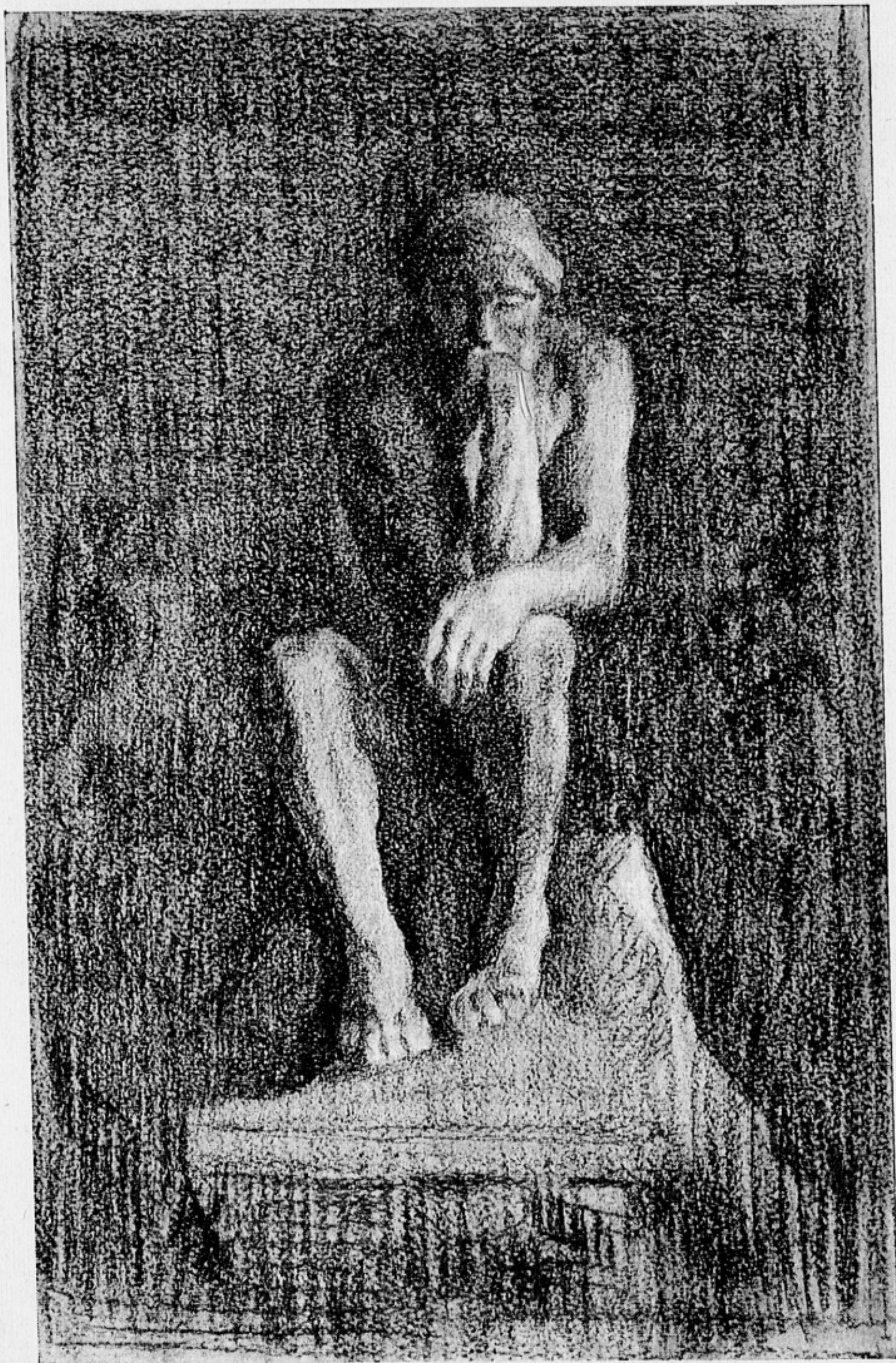
Oh ! comme, toute, sa chair se tend vers ce songe !...
 Ce front qu'on sent gonflé par le mental effort,
 Ce menton dur qu'on voit à peine tant il plonge
 Sous les doigts, cette bouche qui, semble-t-il, ronge
 Ce poing, ce poing lourd qu'on croirait broyer les dents
 Et ces deux yeux creux qui regardent en dedans,
 Comme tous ces efforts souffrent d'être impuissants !
 Oh ! comme ce penseur vibre de ce qu'il songe !...

Et pourtant il demeure en espoir ! Les houleux
 Renflements des biceps et des pectoraux, ceux
 Des flancs frémissants et du col si nerveux,

Cette épaule à fardeaux, cette nuque bien plate
Et virile d'amant très doux, ces drus cheveux
Si chauds qu'on les voit roux, ce nez courbe et fougueux,
Cette pommette dure et qu'on sent écarlate,
Attestent l'irréductible ardeur de ses vœux !

Le torse aux reins rablés, les muscles que dilate
La plus saine santé, les pieds aux joints noueux,
Dont chaque orteil crispé, de leurs courts ongles, gratte,
Griffe la pierre et s'incruste, comme les deux
Talons de son Rêve en les flancs de sa Chimère,
Tout cela de partout hurle : « Je veux !... je veux
Me songer libre et je le suis, puisque je peux
Tout aimer ou haïr de l'Eternel Mystère ! »

Il est homme, vous dis-je, et c'est tant notre frère,
Qu'en lui je sens gémir mon Doute et que j'espère !...



II

*Par degrés la tombante pénombre s'éclaire
Des couleurs, des lueurs, des feux enveloppants
Qui pleuvent à présent du ciel crépusculaire.*

*L'œil halluciné vers l'OEuvre, le Statuaire
Se recule, pas à pas, pour mieux voir les plans,
Les bosses et les creux, les groupes et les pans
De la Porte dont la beauté tumultuaire
Grandit et se fleurit de mystique lumière,
Comme sous un vitrail le cœur d'un sanctuaire.*

*Les mains grises de glaise et le pouce en suspens,
Parmi ce clair-obscur en fleurs, le Statuaire
Lentement s'est assis dans les plis bien drapants
De sa blouse aux sévères blancheurs de suaire,
Et, face à la grandeur de son Art fastuaire,
Il semble sa statue au fond d'un sanctuaire.*

*La glaise fraîchement mouillée et qui gouttelle
Soudain se vêt*

*D'une sinieuse dentelle,
Dont l'harmonieux caprice, en rose ourlet
De rubis, perle, fuse, court et du sommet
Des courbes au long des lignes se transmet,
De formes en formes, comme un frisson de braise.*

*Sous cette caresse du couchant qui baise
De frôlements tous ses contours, l'humide glaise
Palpite et s'imprègne d'un glauque reflet
Dont l'œuvre entière s'illumine,
Et son livide ensemble apparaît,
Tel qu'un portail de bronze qu'aviverait
Une reluisante patine,*

Aux tons cadavériques de vert de gris...

Reluisante patine

D'Enfer terrestre ou de Gloire divine...

*C'est l'heure du Mystère à jamais incompris,
C'est l'heure trouble où passe en les mornes esprits*

La clandestine

Crainte qu'enfin, tout à coup, se termine

La vaine lutte où chaque jour s'obstine

Entre les pourpres et les deuils ; c'est l'heure encline

Aux songes, c'est l'heure double où le front s'incline.

Prie ou pense, c'est l'heure des cœurs épris.

Des gestes attendris,

Des serments qu'on délire ou qu'on écoute,

Dans les bois, dans les prés, sur la mer, sur la route,

Sur toute route, car, sur toute,

A cette heure, occultement rôde le Doute.

Les traits assombris

De fatigue et les yeux éblouis

De beauté, voici qu'à cette heure le sublime

Ouvrier prend effroi de l'OEuvre qui s'anime

Là, devant lui, de l'OEuvre dont les cris

Lui hurlent en clameur unanime,

Toute une houle de haine et de mépris.

LA CLAMEUR DES DAMNÉS

Toi qui, réfugié dans la force hautaine
De pouvoir maîtriser tes douleurs et leurs cris
Sous la sérénité de ta gloire certaine,

Toi qui mourras... toi qui souffris,
Pourquoi ravives-tu dans nos corps abolis,
Pourquoi redoubles-tu de notre chair si vaine
Le tourment de notre âme en éternelle peine,

Toi qui mourras... toi qui souffris ?

Ah ! nulle main n'est plus cruelle que la tienne !
Sois damné par nos pleurs et hurlant de nos cris,
Toi qui peux rendre un corps à notre angoisse humaine !

Pareil au dieu d'enfer qui sut créer la haine
Tu nous veux une forme et nous la repétris
Dans ce limon maudit où sa main souveraine
Emprisonna d'un coup ce malheur : l'Âme humaine !

Sois damné par nos pleurs et hurlant de nos cris !

Ah ! souffre ! toi qui fais souffrir ! toi qui meurtris
De tes doigts flamboyants notre éternelle peine,
Pareil au dieu d'enfer qui sut créer la haine,
Toi qui mourras... toi qui souffris !...

LE STATUAIRE

Qu'importe douleur et mort si l'œuvre persiste.

UN POÈTE

Pour mon art, comme toi, que n'ai-je pas souffert !
Oh ! cet exil, loin des louanges, quel enfer !
Oh ! le bruit capiteux des bravos !...

LE JUGE

Faux artiste !

UN ATHÉE

J'ai nié !...

LE JUGE

Vaniteux !

UN PAUVRE

J'ai douté !...

LE JUGE

Vers le mal !

UN RICHE

J'ai subi la vie !...

LE JUGE

En triste égoïste !...

UN PRÊTRE

Moi ! j'ai cru !...

LE JUGE

D'un cœur vénal !...

LE STATUAIRE

Tous les chemins tombent donc vers ce gouffre ?

LA CLAMEUR DES DAMNÉS

Ah ! le féroce supplice !... Oh ! souffre ! souffre
 Toi qui nous fais gémir !... Ton pouce si brutal
 Que nous veut-il ? Pour quelle équivoque aventure
 Nous réforme-t-il, dans la fange, une figure
 De chair, dont le souffle infernal
 De la Mort délivra notre Ame impure...

Pourquoi nous ressusciter vers cet effroi :
 Recommencer la vie ? et vers quelle future
 Espérance ! vers qui, mon dieu ? vers quoi ? pour quoi ?...
 Pitié ! Pitié ! laisse-nous à notre torture !

LE STATUAIRE

O vous qui me criez : Pitié ! pardonnez-moi,
 Grâce ! grâce ! toute œuvre altière
 S'imprègne des pleurs qu'on a, des pleurs qu'on voit
 Et des pleurs qu'on fait couler autour de soi.
 O vous qui me criez : Pitié ! pardonnez-moi !

LES TROIS DÉSESPÉRANTS

Crois-tu donc pouvoir figer dans la matière
 L'absolu de la Nature et son mystère ?

LE STATUAIRE

J'œuvre selon ma force et de tout mon émoi !

LE PREMIER DÉSESPÉRANT

Oui ! je vois ta pensée !... Elle s'insurge, fière,
 Et nous l'aimons, car nous fûmes des orgueilleux !
 Hélas ! le mieux que tous n'est pas la fin du mieux !
 Quel homme parlerait jamais du fond des cieux ?

LE SECOND DÉSESPÉRANT

Ah ! la piètre distance entre ne rien faire,
 Façonner on ne sait quoi,
 Ou créer plus beau qu'il soit !...

LE TROISIÈME DÉSESPÉRANT

Puisque rien n'est parfait, qui juge, damne ! Toi
 Qu'attends-tu donc de plus que nous des autres hommes ?

LE STATUAIRE

Puisque nul n'est parfait, quelques rares et moi
 Nous implorons l'humble droit
 Au respect du pauvre effort que nous sommes !

LES TROIS DÉSESPÉRANTS

Des droits !... On n'a de droit qu'à l'espoir déçu !

LE STATUAIRE

Quoi !

J'aurais mis trente ans de ferveur assidue
 A modeler d'après moi
 L'œuvre ardue
 De mes haines et de mes amours,
 J'aurais enfin fixé ses fugitifs contours
 Si longtemps tâtonnés, et lorsqu'en Étendue
 Et dans le Temps je crois sa forme résolue
 Par ma peine, après des jours et quels jours !
 Il suffirait...

LE PREMIER DÉSESPÉRANT

Du choc le plus futile
 Sur cette argile
 Si fragile !...
 Qui sait le sort ?...

LE SECOND DÉSESPÉRANT

Les destins demeurèrent sourds
 A notre prière éperdue,
 Fidèlement sourds ! toujours, toujours !

LE TROISIÈME DÉSESPÉRANT

Puisque tout souffre, de la boue à la nue,
 Pourquoi parmi cette pullulante cohue
 De haines et d'amours
 Certains souffrent-ils tant et toujours, toujours ?

LE STATUAIRE

Il me semble qu'au bout de mes longs et lourds
 Labeurs, récompense m'est bien due !

LE PREMIER DÉSESPÉRANT

Avec quels yeux d'erreur
Vois-tu donc ?

LE SECOND DÉSESPÉRANT

Où siégea la justice rendue ?

LE TROISIÈME DÉSESPÉRANT

Réaliser ton Rêve selon ton cœur
Et ta pensée !... Où donc et quand dans la vie ?
Jamais !...

LES TROIS DÉSESPÉRANTS

L'œuvre est, comme l'âme, jamais finie,
Jamais.

LE STATUAIRE

Jamais !... Oh ! sous quel souffle de folie
Ai-je bien pu créer l'implacable rancœur
De ce triple désespoir désolateur !...

LES TROIS DÉSESPÉRANTS

Si la Forme en ces lieux, n'est pas morte accomplie,
Voyons ce que vaut ton pouce tortureur.
Ou caresseur de magique sculpteur ?

LE PREMIER DÉSESPÉRANT

Toi, qui souffris ! rends-moi le pain dans sa semence !

LE SECOND DÉSESPÉRANT

Toi, qui souffris ! rends-moi ma chair d'adolescence !

LE TROISIÈME DÉSESPÉRANT

Toi, qui souffris ! rends-moi le bon sommeil d'enfance !

LE STATUAIRE

Leurs cruels sanglots me bouleversent de peur !...
Hélas ! je ne puis rien contre la Mort, ni pour la Vie !

LES TROIS DÉSESPÉRANTS

Nos gestes sont les pires signes de Douleur.

LE PREMIER DÉSESPÉRANT

La Misère,

LE SECOND DÉSESPÉRANT

La Luxure,

LE TROISIÈME DÉSESPÉRANT

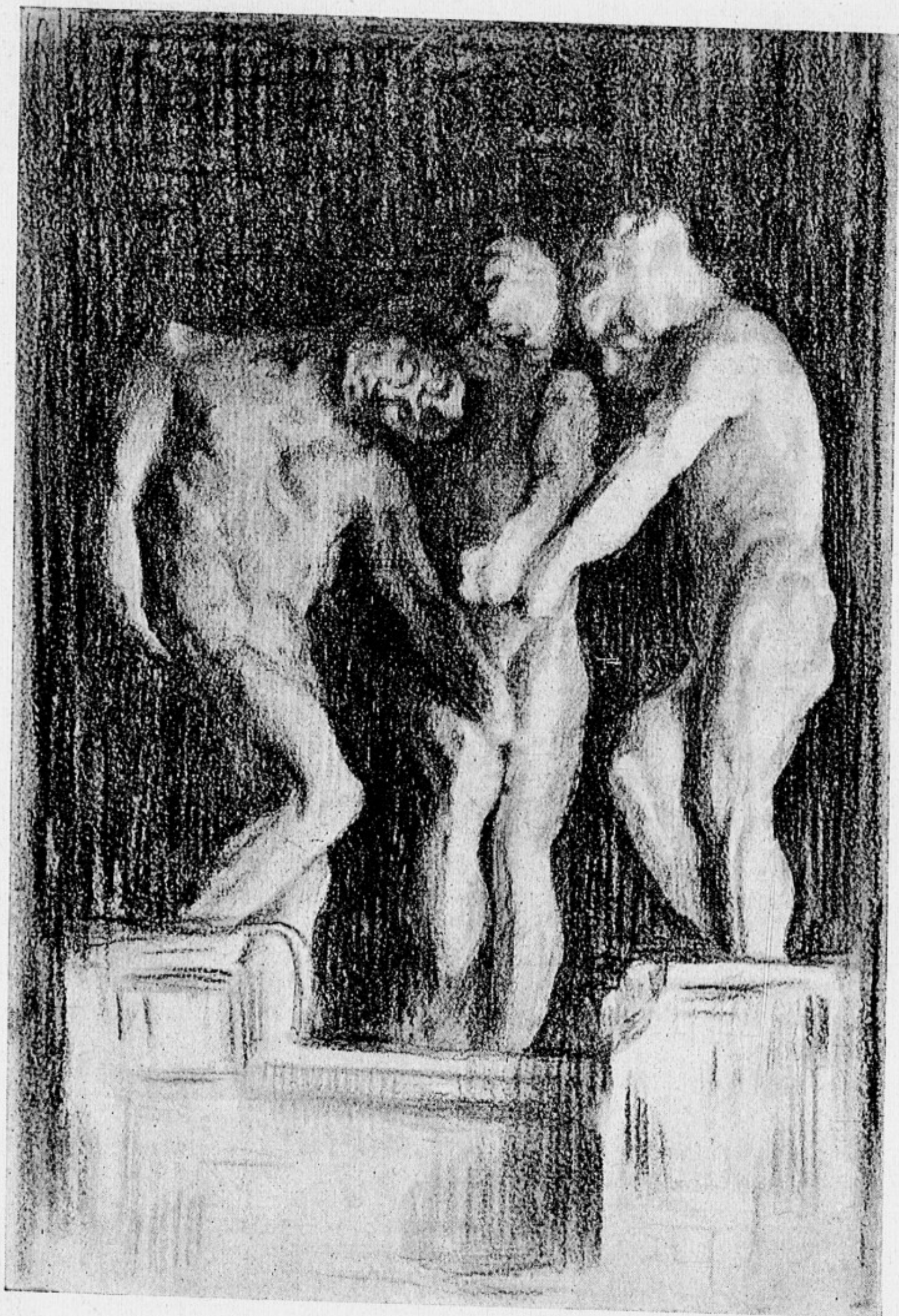
et l'Insomnie!

LE PREMIER DÉSESPÉRANT

Ces trois jets corrosifs de la source infinie
Où toujours, de tout temps, s'abreuva le génie!...

LE STATUAIRE

Hélas! je ne puis rien contre la Mort, ni pour la Vie,
Que vainement honnir l'Ouvrier du Malheur.



*Maintenant dans la pénombre qui s'est brunie
De mystère, la Porte toute de vermeil
Et d'écarlate tord son ardente agonie
Et chaque forme flambe en tourbillon pareil
Aux langues d'or que dardent, au loin dans la noire
Sérénité du soir, les hauts bûchers de gloire
Où, tous les jours, s'éteint le renaissant Soleil.*

*Soudain, là-haut, un lent rythme très doux
Chante rêveusement dans une Voix qui Pense
Et la Clameur s'apaise en un remous immense
Au son de cette Voix plus grave qu'un silence.*

LE PENSEUR

Doutons comme les forts, souffrons comme les fous !
Elu qui sait pleurer sa faiblesse à genoux,
Nul cœur ne se trempa qu'en la désespérance !
Regardons-nous en l'Œuvre et soyons fiers de nous !
Mais c'est par les sanglots que la gloire commence :
Doutons comme les forts, souffrons comme des fous !

*A ces mots tout teintés de lointain tel qu'un chant
De pasteur parmi les poussières du couchant,
L'âme ivre de vibrer vers leur haute harmonie,
Le Maître sent frémir de force son génie ;
Il se dresse illuminé, presque trébuchant
De folle joie et face à la tâche finie,
D'un long regard avec son œuvre il communique...*

*Puis, brandissant des bras éperdus de dément,
 Il s'écrie : « Oh ! que c'est grand !... » Oui ! c'est grand vraiment
 Qu'un homme qui doutait dans son cœur puisse croire
 En soi, tout à coup, malgré soi, si noblement !
 De quelle âme profonde et pour quelle victoire
 Dut grandiosément jaillir un cri pareil,
 Brusque vol de candeur parti d'une fleur noire !
 Ce cri semble d'enfant tout sombre de sommeil
 Qui retrouve, réel, un beau rêve au réveil.*

*Alors la Voix qui. Pense au loin chante,
 Perlante en le silence solennel
 Des ténèbres, elle chante, lente, très lente,
 Limpidement sonore et comme au ciel.*

LE PENSEUR

Puisqu'en la Toute Vie errant inaccomplie
 Dans l'obscur Infini dont rien ne peut finir,
 La Mort n'est qu'une Nuit très vague qui nous lie
 A l'aube d'un meilleur ou pire Devenir,
 Qu'importe si ta vie est morte inaccomplie !

Sans fin dans l'Infini dont rien ne peut finir,
 L'Espérance renaît et meurt inassouvie
 D'inatteindre le Pire ou Meilleur Devenir.
 Mais le Bien que tu fis dans ce qui fut ta vie,
 Survit au sein pieux de notre Souvenir
 Pareil à l'Infini dont rien ne peut finir.

P.-N. ROINARD.

Mardi, 28 août 1900 (Extrait de la *Mort du Rêve*).

LIBRE AMOUR

LIBRE MATERNITÉ

Le mariage s'est pratiqué partout et toujours dans des conditions si absurdes, si odieuses, si oppressives ; il a eu pour résultat, dans une si immense majorité de cas, de changer les joies de l'amour en un atroce esclavage double, réciproque ; on a tant et si souvent fait de vains efforts pour l'améliorer, qu'il n'est pas étonnant qu'un très grand nombre de penseurs aient adopté depuis longtemps la seule solution radicale, et efficace, la complète liberté de l'amour.

Parmi les ouvrages où l'on a soutenu cette thèse, je me plais à citer, en première ligne, le livre si remarquable, *Eléments de science sociale*, par un Docteur en médecine, publié en 1854, en anglais, traduit en beaucoup de langues(1).

Un chapitre y est audacieusement intitulé : « La pauvreté, sa seule cause, son seul remède ! » La cause, c'est le mariage ; le remède, c'est... l'amour stérile (l'auteur emploie une expression plus précise que je n'ose reproduire). Cet ouvrage est gros, compact, très bourré de faits et d'arguments ; il est de ceux que lisent peu les gens à l'esprit léger.

Tout au contraire, *l'Évangile du Bonheur* publié il y a deux ans par Armand Charpentier, est un livre on ne peut plus agréable à lire pour tous, grâce à son élégance, sa clarté et sa concision. Mais, s'il indique très bien le mal, le remède qu'il propose, simplement l'amour libre, est une solution qu'il est nécessaire de compléter.

D'autres ont abordé une partie seulement du problème en combattant le mariage légal et le remplaçant par l'union, le mariage libre, devant, dans leur esprit, présenter des chances de durée, de constance, égales ou supérieures à cette du mariage consacré par l'autorité. Paul Lacombe défend cette idée dans son livre déjà ancien, *le Mariage libre*.

Mieux encore, faisant de la propagande par le fait, un grand nombre de couples déclarent avec éclat s'unir librement et s'abstiennent de toute cérémonie ou n'accompagnent leur acte que de cérémonies familiales.

Citons, en France, les unions des filles d'Elisée Reclus ; en Angleterre, celles d'E. Lanchester, de Walstall...

(1) La traduction française, 3^e édition, porte la date de 1885, Alcan, éditeur. (On la trouve à la Ligue de la Régénération humaine, 18, rue Duperré.)

Ces unions nouvelles sont débarrassées d'un détail funeste, soit ! mais il leur reste tous les germes de souffrance qui rendent le mariage détestable.

Naturellement, les néophobes de toute espèce ne manquent pas de protester contre ce qu'ils appellent tout au moins « le plus abominable dévergondage », comme si la société apparente actuelle, légaliste, officielle, affectant la correction, la respectabilité, était l'impeccable collection de toutes les vertus, y compris la vertu unique, si niaise, de la femme, la chasteté.

Je ne veux pas m'arrêter un seul instant aux objections d'origine théologique présentées contre l'amour libre. Celui qui est avec la fiction Dieu est contre la réalité homme. Celui qui cherche le bonheur de l'homme rejette bien vite l'idée d'un Dieu impuissant et féroce, créée par l'imagination terrorisée des primitifs, exploitée par les habiles, conservée par un sentiment irréfléchi, idée n'ayant aucune utilité pratique, mais, bien au contraire, étant de suite, après la question de la surpopulation et de la misère résultante, la deuxième cause des innombrables et horribles tueries dont l'histoire nous donne le récit.

Aux objections franchement théologiques se rattachent celles des métaphysiciens qui veulent imposer à l'humanité certains idéals de morale qui satisfont leurs propres préjugés, mais pas du tout la légitime aspiration de la grande masse au bonheur, tel qu'elle l'entend.

La seule objection sérieuse est celle de la situation des enfants hors de la prétendue protection légale, et, quoi qu'en puissent penser des gens qui n'ont pas soumis l'affaire au calcul, l'objection subsisterait même dans une société communiste, un moment délivrée de toute préoccupation matérielle. La réponse à l'objection est la même dans l'hypothèse de cette société idéale et dans la réalité de la société individualiste actuelle : la liberté de l'amour présuppose la liberté de la maternité.

La femme doit avoir, je ne dis pas le droit, je ne sais plus ce que signifie ce vieux mot usé à force d'abus, mais bien la puissance et la science de n'être mère que quand elle l'aura résolu après mûre réflexion.

Je crois avoir le premier affirmé nettement cette solution unique au Congrès féministe de Paris (avril 1896), et au II^e Congrès pour protéger et accroître la population (décembre 1896), ce dernier organisé par la société d'une douzaine de membres que son créateur et secrétaire appelle modestement : « Alliance des Savants et des Philanthropes de tous les pays » !

*
* *

Je résume ainsi ma doctrine au point de vue féminin :

Une jeune fille a tort de se marier, d'aliéner le peu de liberté qu'elle possède. Qu'elle reste le plus possible maîtresse d'elle-même, qu'elle choisisse librement ses compagnes et ses compagnons; et, pour faire respecter sa liberté sur ce point, qu'elle ait soin de respecter celle des autres; qu'elle se garde de critiquer les actes d'autrui, et que chacune commence par elle-même la réforme de la prétendue « opinion publique »

qui se mêle toujours de ce qui ne la regarde pas et est plus tyrannique que les lois positives elles-mêmes.

Elle ne désobéit à aucune loi rationnelle en ayant les amants qu'il lui plaît, mais elle commet une grande faute contre la vraie morale si elle crée au hasard des enfants dont l'éducation et l'entretien ne sont rien moins qu'assurés.

Ceux qui veulent réellement le bonheur de la jeune femme ne doivent pas l'empêcher de savoir que la science lui fournit les moyens de n'être mère que quand elle le veut.

La liberté de la maternité est la condition indispensable de la liberté de l'amour. Elle ne doit avoir d'autres guides que la science physiologique et la prudence sexuelle.

Si, après de plus ou moins nombreuses expériences, elle trouve un compagnon avec lequel, en parfaite conformité de culture, de goûts, elle pense pouvoir passer une longue vie heureuse, qu'elle s'associe définitivement avec lui, si cela lui plaît, sans se soucier des vaines sanctions légales, et se donne le bonheur incomparable d'avoir des enfants qu'elle sera sûre de pouvoir bien nourrir et élever ; et que ces enfants ne portent que son seul nom.

Beaucoup de gynécologistes enseignent qu'il n'est guère bon pour la femme d'être mère avant l'âge de vingt-cinq ans, et il est très évident que ses désirs bien naturels de tendresse, d'amour, n'attendent pas cet âge.

Si le compagnon aimé, définitivement choisi, réalise l'idéal rêvé, chose des plus rares dans le mariage légal actuel, il n'a pas besoin d'être forcé par la loi pour concourir avec la mère de toutes ses forces, de toute manière, à l'entretien et à l'éducation des enfants chéris.

Si par malheur, les amants se sont trompés, si l'accord ne dure pas, s'il y a incompatibilité d'humeur, si on se sépare, l'amour aura pour successeurs non la haine et l'horreur, comme aujourd'hui, mais l'amitié ou, tout au moins, l'estime. Et l'honnête homme ne manquera pas d'apporter sa part fort convenable à l'entretien matériel des fruits de ses anciennes amours.

Si, par impossible, après tant de précautions, une femme s'est unie à un gredin, elle se séparera de lui, emmenant les enfants dont elle aura seule la charge et la direction, très malheureuse sans doute, mais n'augmentant pas son infortune réelle des tortures artificielles qu'y ajouteraient encore des lois oppressives.

Restée majeure, seule maîtresse de ses enfants, elle ne se sera pas faite l'esclave d'un tyran pouvant impunément la molester dans de très larges limites, lui voler légalement le fruit de son travail, son épargne, le pain de ses enfants, le sien.

Les dégénérés aux instincts tyranniques, privés de l'appui des lois iniques par la propre initiative de la femme, par son abstention du mariage légal, perdraient forcément leur brutalité, s'humaniseraient.

* * *

Voici encore une autre question poignante étroitement connexe avec celle de l'amour libre, dans lequel elle trouve sa parfaite solution.

Parmi les innocents bébés féminins qu'amène dans ce monde maudit le hasard d'un brutal rapprochement légitime ou non, il en est, pour ne parler que des pays dits civilisés, un centième au moins, souvent plus, destinés à devenir les esclaves, les parias les plus avilis, les plus écrasés.

La prostitution est partout, franchement ou hypocritement, transformée par les dirigeants en une institution sociale, destinée à sauvegarder l'antinaturelle et inutile chasteté des filles de la bourgeoisie contre le rut terrible, mais parfaitement naturel, des jeunes mâles.

Nos coutumes atroces font de quelques filles pauvres les victimes torturées par l'abus de voluptés dont un grand nombre d'autres sont privées. Que celles-ci formant une grande majorité, victimes aussi de par leur désobéissance à la loi physiologique de l'exercice sexuel, se révoltent contre les préjugés, reconquièrent les voluptés que leur avaient si fâcheusement refusées les lois et les mœurs; que, se sauvant elles-mêmes, elles sauvent en même temps leurs pauvres sœurs martyres et détruisent à jamais, de la seule manière efficace, l'esclavage féminin, la prostitution!

En un mot, que les femmes restent les seules arbitres de leur destinée; qu'elles n'attendent rien des lois; qu'elles sachent vouloir; qu'elles agissent. D'un même coup, elles réaliseront le chapitre le plus important de l'émancipation universelle et jouiront immédiatement de ces deux biens qui se complètent: liberté de l'amour, liberté de la maternité!

*
*
*

Ces conseils sont exclusivement donnés au point de vue féminin. C'est qu'en effet dans l'union légale et dans l'union libre, c'est la femme qui court les plus grands risques autant de par les phénomènes naturels que par l'aggravation qu'y ajoutent les lois et les coutumes. On a assez souvent répété avec toutes les preuves possibles que les lois ont été faites par les hommes en faveur de leur sexe, au détriment de l'autre. On ne saurait trop redire que, pis encore que les lois, les coutumes conservées par les préjugés, surtout les préjugés de la femme, maintiennent l'esclavage de celle-ci.

C'est aux femmes privilégiées de la fortune, ou de l'intelligence, ou des deux, à prendre elles-mêmes en main la cause de leur sexe et à ne pas en laisser la charge à ceux de l'autre qu'un si grand nombre d'entre elles accusent à tort d'être la cause unique de leurs maux. Pour y réussir, il faut d'abord qu'elles s'unissent franchement aux humbles et aux méprisées, non en se considérant comme leurs généreuses protectrices, daignant pardonner leurs fautes ou leurs faiblesses; mais, tout au contraire, bien pénétrées de cette vérité que c'est à elles de se faire pardonner par leurs sœurs martyres un état social, dont elles-mêmes ont recueilli tous les bénéfices. Il faut, en second lieu, qu'elles renoncent à ces vaines paroles, vœux, protestations, revendications, adresses aux pouvoirs publics, et que, sans attendre que les usurpateurs, maîtres du monde par notre mollesse, daignent leur accorder miette à miette de petites libertés

successives, elles prennent sans aucune permission la liberté tout entière.

En Angleterre, pays de gens pratiques, ces exemples ont déjà été fréquemment et utilement donnés. L'acte bien connu d'Edith Lanchester a autrement servi la cause de l'émancipation féminine que nombre infini de vains discours. Son exemple d'indépendance a été suivi, et le sera encore plus lorsque l'indispensable note néo-malthusienne sera donnée avec plus de vigueur.

*
* *

Pour être complet, il faut aussi traiter la question de l'amour libre au point de vue masculin. C'est bien plus facile, si l'on ne considère que le côté matériel du problème. Dans notre société prétendue monogame, à peu près tous les hommes pratiquent la polygamie, jouissent des avantages de la liberté de l'amour sans accepter aucune de ses charges; ils sont glorifiés du même acte qui vaut à leurs compagnes déshonneur et mépris, aboutissant à la misère. Mais il en est un certain nombre à qui leur conscience ne permet pas de fonder leurs plaisirs sur le malheur d'autrui, pour qui un engagement est d'autant plus puissant qu'il est moins légal, et pour ceux-ci la liberté de l'amour a la même importance et doit avoir le même correctif que pour la femme.

Marié ou non, le père honnête se trouve absolument lié à la mère de ses enfants, et il ne lui suffit pas de payer sa part des dépenses: il se considère avec raison comme obligé de fournir sa part de soins et de tendresse. Les conseils précédents lui sont aussi applicables qu'à sa compagne.

Le premier entraînement à l'amour est provoqué par des charmes extérieurs: beauté, esprit, gaîté... C'est très suffisant pour échanger à la barbe de l'opinion publique, qui fait semblant de les prohiber, les voluptés que la nature permet et encourage. Ce ne l'est plus du tout quand il s'agit de s'occuper en commun de l'éducation des fruits de l'amour. Il sera donc de l'intérêt de l'homme, autant que de celui de la femme, que cet amour ne devienne fertile que lorsqu'une vie commune, intime, assez longue, aura prouvé à l'un comme à l'autre la parfaite conformité d'idées, de goûts, de mœurs, des amants voulant devenir parents.

Il est des défauts ou des travers que la chaîne exagère, que la vraie liberté atténue: taquinerie, égoïsme, rapacité; la femme faible, protégée par le lien légal, a plus encore que l'homme une tendance à s'y abandonner, comme pour se consoler des obligations exclusives que lui impose la loi, tendance qu'elle n'aurait pas si, pour accepter la joie de l'amour, elle n'avait pas dû renoncer à une partie très grande de sa liberté.

En outre, nos éducations sont si différentes que, dans une vie intime forcée, nos goûts, nos sentiments, nos tendances se heurtent à chaque instant. Ceci est moins pour les gens à grosses joies, à cerveau peu actif, que pour les délicats, les penseurs. Il arrive bien souvent qu'un homme animé de hautes préoccupations scientifiques, humanitaires, une

fois passée l'époque dite lune de miel, trouve, sous le vernis plus ou moins soigné d'une éducation très superficielle, une épouse aux goûts vulgaires, banale, sans idéal, qui entrave à la fois ses actes et ses pensées, qui amoindrit et même annule sa vie ! C'est là un supplice bien équivalent à celui de la femme exceptionnelle prévue plus haut.

Plus que tout autre, le jeune homme qui songe à donner à sa vie un but grandiose, à laisser sa trace dans l'œuvre du progrès, doit avoir au moins autant de prudence qu'une jeune femme, avant de transformer un amour superficiel en un austère devoir parental qu'il pourrait être empêché de bien remplir, ce qui serait pour lui une source intarissable des douleurs les plus intenses.

On peut estimer avec un terrible observateur anglais qu'il n'y a pas deux mariages sur mille qui réalisent les rêves des fiancés. Dans les 998 autres, existe une situation pénible qui varie des dissentiments muets aux mots aigres fréquents, à la bataille violente, aux meurtres. Ces derniers dépassent, à Paris, d'après le compte fait par M^{me} Chéliga-Lévy, le nombre de jours pendant lesquels ils s'accomplissent, et, pour une victime du mariage tuée tout à fait d'un seul coup, combien de dizaines longtemps martyrisées, et à la mort lente desquelles la statistique officielle désignera une toute autre cause !

* * *

La situation des adultes est certes bien lamentable ; mais pire encore est celle des enfants dans l'enfer de la famille légale nombreuse. Tirailé au hasard des colères parentales, sourdes ou violentes, son éducation est la contre-partie de ce qu'elle devrait être.

Toutes les variétés de sa misère morale et physique ont été assez souvent décrites par les romanciers réalistes pour que je me garde d'y revenir en détail. Il suffit de les résumer en disant que l'enfant né au hasard, élevé par des parents plus qu'incapables, deviendra encore pire qu'eux-mêmes !

Grâce pour lui, ô couples aveugles ! Si vous ne pouvez faire à coup sûr qu'il soit utile plus tard, heureux toujours, donnez-lui, à son avantage et au vôtre, cette incomparable preuve d'amour : ne l'appellez pas à la vie. Soyez digne de répéter le vers marmoréen de Sully-Prudhomme :

O fils le plus aimé qui ne naîtras jamais !

PAUL ROBIN.

WERTHER LE JUIF

ROMAN -

(Suite et fin) (1)

CHAPITRE XXVI

Le train se mit lentement en mouvement. La grosse horloge de la station d'Anhalt fit entendre huit coups durs et métalliques. Léo compta machinalement en lui-même, et, lorsqu'il eut atteint le chiffre 8, il pensa un moment à Hélène.

C'est à cette même heure qu'elle sortait habituellement de son magasin pour l'attendre.

Mais le souvenir de son amie fut bientôt englouti sous une mer mourante de sensations et de pensées multiples, se pourchassant sans trêve. La même idée se présentait sans cesse à sa pensée : son avenir.

Ce n'est pas que cet avenir se dessinât avec précision et netteté dans sa pensée. Il était absolument incapable, en ce moment, de réfléchir tranquillement et froidement ; du chaos de son cerveau se dressaient seulement de temps à autre des fragments d'impressions et de pensées isolées, disparaissant comme l'éclair, des petits faits des dernières heures ou de sa première jeunesse ; puis tout à coup surgissait d'une manière presque tangible une scène quelconque, sans qu'il sût immédiatement quelle en avait été la portée. Au milieu de ce désordre bourdonnait une mélodie qu'il avait entendue autrefois, vulgaire chanson de rue ne s'accordant nullement avec son humeur actuelle, soulignant chacune de ses pensées et se faufilant malignement au milieu de ses sensations les plus pures.

Parfois ses lèvres sèches s'agitaient, tandis qu'il était enfoncé frissonnant, dans le coin du coupé, articulant des mots incohérents, correspondant obscurément aux réflexions qui l'envahissaient sans cesse à nouveau. Il n'avait pas même songé à éprouver de la joie en se trouvant seul dans son coupé. Tout lui était indifférent, tandis qu'il était assis là, apathique et absent...

(1) Voir *l'Humanité Nouvelle* depuis novembre 1899.

Une seule sensation lui était précise et distincte : une anxiété terrible concernant son avenir. Il n'aurait su en dire la cause, mais il sentait que, s'il n'obtenait pas de son père ce qu'il souhaitait, son rêve d'une réforme morale des Juifs dans sa propre personne était réellement anéanti. Oui, il était en présence de l'épreuve capitale de sa vie. Ce qu'il désirait au juste n'était pas encore bien clair à ses yeux. Pour le moment il ne pouvait être question que de sauver la fortune des êtres qui lui étaient infiniment chers.

Sa pensée fut ainsi ramenée vers le vieux pasteur et son ami Richard. Et ici, de nouveau, il se rendit compte qu'un déchirement douloureux devrait se produire dans l'amitié de Richard pour lui. Si exempt de préjugé que fût celui-ci, si le père de l'un tenait le père de l'autre pour un imposteur, leur amitié ne pouvait manquer de souffrir, ou même d'être rompue.

A ces mots, les lèvres de Léo s'agitèrent, et il murmura, tandis que la sueur perlait sur son front : Imposteur !

Le mot était prononcé ! Léo avait éprouvé une crainte presque insensée devant ce mot. Il l'avait pressenti dès le premier instant, lorsqu'il avait appris l'échec de l'entreprise. Il l'avait appréhendé, comme l'angoisse malade et apeurée qu'on éprouve devant quelque chose de nuisible qui doit arriver avec une nécessité immuable ; il l'avait pressenti étant en présence de Grete et de Horst. Il s'était attendu à ce qu'on lui lançât ce mot infâme en plein visage, appliqué à son père. Il considérait donc moitié comme une cruauté, moitié comme une politesse qu'on ne lui ait pas adressé cette parole. Mais la penser, au lieu de la dire, n'était-ce pas encore bien plus cruel ? Oh ! bizarre ironie ! c'était maintenant lui, le fils, l'enfant tendre et reconnaissant qui semblait avoir découvert cette appellation vraiment « honorable » et s'y accrochait désespérément, se martyrisant lui-même à plaisir ! Léo continuait à regarder fixement devant lui avec des yeux absents.

Le train poursuivait sa course rapide. La nuit était venue sans que Léo s'en aperçût. La petite lampe placée au milieu du plafond du coupé venait d'être allumée, et le pas de l'allumeur résonnait encore bruyamment au-dessus de sa tête, mais Léo n'avait rien entendu. Par la fenêtre ouverte, la nuit regardait de ses mille yeux sombres le voyageur solitaire allongé sur une des banquettes du coupé. L'air frais et embaumé de cette nuit d'été pénétrait le coupé, y chassant par intervalles quelque lambeau de fumée de la locomotive. Le ciel était d'un bleu sombre, et d'innombrables étoiles scintillaient, tantôt vives, tantôt obscurcies, comme des yeux d'enfants qu'envahit le sommeil. Pas le moindre nuage pour effacer un instant leur fragile éclat. Le disque d'argent de la pleine lune brillait, paisible et solitaire, tandis que de ses pâles rayons semblait descendre

une légère fraîcheur. Si le train passait à travers quelque forêt, l'obscurité semblait croître, élargissant ses yeux sombres et fixes. Un bruit plaintif passait entre les arbres; les fils télégraphiques faisaient entendre, de chaque côté de la voie, de longs et douloureux soupirs et brillaient d'un pâle éclat lorsque quelque rayon de lune venait les caresser. Au-dessus de tout cela grondaient le vacarme et le bourdonnement monotone du train dans la nuit, emplissant d'un bruissement douloureux la tête du pauvre voyageur. Lorsque la forêt s'éclaircissait et qu'un espace ouvert saluait silencieusement le train, l'obscurité semblait reculer comme pour se réfugier dans la forêt, et une blanche lueur enveloppait la plaine, pâlissant de plus en plus dans l'éloignement et faisant paraître l'horizon lointain comme une masse grise et informe. L'une après l'autre, défilaient avec la même rapidité les petites huttes des veilleurs, l'un après l'autre les villages échelonnés le long de la route. Quelques maisons encore éclairées brillaient et flamboyaient d'une lueur vacillante dans la nuit blafarde, comme de grands yeux d'un rouge de feu. Lorsque le train passait avec un bruit de tonnerre sur quelque pont, l'eau renvoyait vers le voyageur sa profonde obscurité rompue çà et là par de larges taches brillant d'un éclat argenté à la clarté de la lune. Une légère vapeur d'eau planait, tantôt condensée, tantôt éparse, au-dessus de la surface liquide unie comme un miroir, et prenait, vue dans l'éloignement, des formes gigantesques exécutant quelque pantomime macabre au clair de lune. Au moment où le train approchait d'une halte, le sifflement de sa locomotive résonnait plaintivement et longuement dans la nuit, au milieu des poussées de vapeur et du bruit des roues ralentissant graduellement leur mouvement. Léo allait alors regarder paresseusement à la fenêtre les visages blafards et défaits de quelques nouveaux voyageurs, du garçon offrant d'une voix endormie et monotone toute espèce de mets et faisant des efforts pour ne point bâiller. De temps à autre apparaissait une tête languissante et ennuyée, à la portière d'un coupé, et commandait avec humeur l'une ou l'autre chose.

Puis la locomotive lançait un nouveau sifflement si strident que la tête de Léo en était tout endolorie, et le train se remettait en mouvement. Ses douleurs de tête ne faisaient que croître avec le vacarme du chemin de fer. Chacun des heurts de la voiture, chacun des bruits du train se répercutaient sans répit, avec une acuité poignante dans sa tête. Il se jetait deci, delà, en gémissant, essayant les positions les plus diverses, dans l'impossibilité de dormir, étant donnée l'intensité de ses souffrances. Chaque fois qu'il voyageait la nuit, il éprouvait les mêmes douleurs de tête; pourtant jamais encore il n'avait ressenti d'aussi violents troubles nerveux. Il sentait sur son front une pression accablante, angoissante et tenace, tandis que

ses tempes battaient avec une monotonie et une intensité cruelles, comme si mille aiguilles s'y enfonçaient pour en ressortir l'instant d'après. Pour augmenter encore son malaise, il n'avait rien mangé depuis la veille à midi. Il oubliait tout en ce moment, tous les détails de la journée précédente, la cause de ses tourments, devant l'angoissante torture physique qu'il subissait. On eût dit que de toutes ses réflexions accablantes il ne lui restait qu'une intense sensibilité nerveuse qui se confondait avec ses douleurs corporelles.

Il restait ainsi couché, comme terrassé, tantôt frissonnant de fièvre, tantôt prêt à étouffer, malgré les deux fenêtres ouvertes laissant pénétrer dans le coupé l'air frais de la nuit. Les yeux fixés sur la petite flamme jaune de la lampe suspendue au plafond, il ressemblait à un mort, le regard éteint, apathique, sans sommeil, sans rêve...

Ses pensées ne se laissaient plus guider par sa volonté. Elles allaient et venaient, semblables à une échappée multicolore de souvenirs confus, restes d'impressions effacées, sans choix, sans but, sans fin.

Les yeux brûlants et grands ouverts, il laissait ce flot le submerger. Lorsqu'il voulait retenir un souvenir pour le considérer plus attentivement et se questionner sur lui-même et sur son passé, pour revivre quelque doux et tendre épisode, celui-ci disparaissait, brutalement chassé par un autre, sans qu'un seul atome de sa volonté fût intervenu pour s'en rendre maître. Soit qu'il fixât, de ses yeux largement ouverts, la petite lampe solitaire et spectrale, ou qu'il plongeât son regard dans l'obscurité de la nuit, il ne savait s'il dormait ou s'il rêvait ni ce qui se passait en lui ou autour de lui. Ses tourments physiques renaissaient tout à coup avec une intensité redoublée, s'emparant de tout son être avec une amertume infinie.

Debout devant la fenêtre et regardant au dehors, il appuya un moment sa tête endolorie à la paroi verticale du coupé, mais bientôt l'incessant et monotone tremblement de la voiture accrut encore ses souffrances. Il crut qu'il allait tomber d'épuisement et de douleur. Les dents serrées fortement, il se retint solidement des deux mains à la fenêtre ouverte du coupé.

Un coup de vent l'enveloppa et le rendit tout frissonnant. L'air de la nuit s'était sensiblement refroidi. Léo ne désirait pourtant plus se coucher sur la banquette. Il continua à se tenir debout devant la fenêtre à considérer le ciel. Les étoiles n'envoyaient plus qu'un faible scintillement avant de s'éteindre définitivement. L'obscurité avait mis de côté son pâle manteau lunaire, emporté sur l'aile du vent, comme la fine poussière des ailes de papillons, pour revêtir une paresseuse et morose teinte grise. Le crépuscule annonçait l'éveil du jour, et bientôt, en effet, Léo aperçut à l'horizon lointain,

de ses yeux fatigués et brûlants, la première bande de ciel d'un blanc terni. Il ne tarda guère à distinguer quelques vagues contours de maisons, lorsque le train passait à proximité de quelque village.

L'air âpre du matin lui fit du bien, en rafraîchissant son visage brûlant et son front fiévreux. Mais, à mesure qu'il revenait à la réalité, ses pensées mélancoliques se réveillèrent, en même temps que ses souffrances morales endurées depuis la veille, et peu à peu renaquit aussi la conscience bien nette de ce qu'il avait entendu, de ce qu'il savait, de ce qu'il souhaitait que fit son père...

Il évoqua de nouveau devant ses yeux la scène qui s'était passée en présence de Horst et de Grete. Instinctivement il avait senti quel abîme de haine le séparait de ces êtres, quel monde s'étendait entre eux. L'allemand et le juif s'étaient trouvés en présence, appartenant l'un et l'autre à la jeune génération de ceux qui devaient édifier l'avenir. Pourtant les rôles étaient renversés, car ce n'était plus Horst qui représentait Werther, mais lui, Léo, qui, avec toute la puissance de sentiment dont son cœur était capable jouait ce rôle de Werther, tandis que Horst figurait le calme nationaliste allemand, éprouvant par instinct et par calcul la haine du juif. Mais pourtant avait-il le droit, ce Horst, de représenter le type de la jeune génération, et n'était-ce pas bien plutôt Richard Manzow, son grand, fort et fidèle ami Richard, qui...

Ici la suite de ses pensées fut brusquement interrompue; car, en regardant au dehors, il aperçut à l'horizon une fine raie d'un gris jaunâtre. Le crépuscule continuant à reculer craintivement, la terre s'était enveloppée d'une teinte grise, étrange et livide, comme si elle était sur le point de mourir. Une bande jaune envahissait l'horizon et se dorait en s'élargissant. Sa coloration enveloppa bientôt les nuages voisins qui se plongèrent lentement dans cette mer jaunâtre, et gagna peu à peu tout le ciel clair et radieux. On eût dit qu'un combat allait se livrer entre cette armée de gais nuages teints en jaune et le ciel nocturne tristement revêtu de gris. Les étoiles continuaient à disparaître une à une, toujours plus craintives et plus pâles. L'horizon se fit d'un ton orangé de plus en plus intense et parut bientôt d'un éclat d'or étincelant. Une fine et douce teinte rosée s'y mêla et ne tarda pas à s'accentuer et à dominer.

Le soleil s'annonçait.

L'œil de Léo s'abreuvait ardemment de ce spectacle unique qui semblait n'exister que pour lui dans cette tranquillité infinie. Une multitude de rayons jaillit bientôt au-dessus de l'horizon, étincelant d'un rouge ardent, et se fondant sur ses bords en de délicates dégradations pourpres, rouge, orange et jaune.

Léo contemplant ce spectacle magnifique avec une admiration profonde. Il éprouva une impression vraiment solennelle lorsqu'il vit

apparaître le soleil flamboyant et étincelant dans sa beauté éternellement victorieuse. Il y avait bien longtemps qu'il ne l'avait vu ainsi librement en dehors de l'atmosphère de la capitale. Son cœur était imprégné d'une solennité et d'une mélancolie inexprimables.

Une blanche lueur enveloppait la plaine. Léo regarda l'heure. Sa montre marquait quatre heures. Il avait encore près de quatre heures à voyager avant d'être chez lui. L'inquiétude commençait à l'envahir. Il se rassit et s'efforça de réfléchir, de se représenter exactement et clairement tout ce qui s'était passé. Mais à peine ses pensées étaient-elles arrivées à la banqueroute de l'entreprise que sa raison s'arrêta devant cette parole qui l'avait déjà occupé et tourmenté durant des heures entières :

Imposteur!

Ce mot n'était-il pas justifié? Il fouilla dans sa poche et en tira le télégramme suivant :

« Aucune inquiétude. Pourquoi venir? Tout pour le mieux. Parfait! parfait! Salutations.

TON COUSIN KÖNIGSBERGER. »

Léo avait reçu ce télégramme en réponse à un message qu'il avait envoyé, dans son agitation, après la scène qu'il avait eue avec Horst et Grete, pour s'enquérir si la nouvelle de la faillite de l'entreprise était vraie. Il relisait sans cesse la réponse qu'il avait reçue, et chaque fois son anxiété grandissait. Que Königsberger répondit lorsqu'il s'agissait d'une affaire aussi importante n'était pas ce qui l'étonnait. Il était certain que son père avait les mains surchargées de besogne, mais ce « tout pour le mieux » lui paraissait inexplicable. Si l'entreprise était réellement en faillite, l'énorme part qu'y avait son père devait aussi être engloutie, et c'est même ce qui rachèterait moralement son père aux yeux de Léo. Il aurait pu tout simplement considérer cette affaire comme une mauvaise spéculation largement expiée par l'abandon d'une forte somme d'argent, entraînant malheureusement dans sa chute un nombre infini de petites gens qui, eux, ne pouvaient aisément supporter la perte de leurs économies. Une faute semblable ne condamnait pas moralement son père, qui ne devenait pas nécessairement un de ces juifs intéressés et rapaces auxquels Léo vouait une haine profonde.

Pourtant cette expression « tout pour le mieux » rejetait toute idée de cette acception... Léo continua à méditer longuement sans parvenir à modifier le résultat de ses réflexions.

Si l'entreprise était en faillite, la part de son père, qui constituait les trois quarts des actions, devait nécessairement être perdue aussi. Mais, si tout était « pour le mieux », et que son père n'avait

rien perdu, il n'y avait qu'un escroc ou un imposteur qui pût commettre une action semblable. Il n'y avait point d'autre possibilité! Peut-être était-ce quelque coup de bourse dont il n'avait eu aucune connaissance, ou quelque'une de ces manœuvres qui ne tombent pas sous l'autorité de la justice, mais qui sont pourtant moralement condamnables et profondément basses.

Lorsque ses réflexions en arrivaient à ce point, les paupières de Léo devenaient brûlantes, et les larmes étaient sans cesse sur le point de jaillir de ses yeux. Il aurait voulu s'étendre par terre, le cœur accablé et terrassé par une douleur inexprimable. Ces mots retentissaient de nouveau à son oreille : « Tout est fini », et il se demandait s'il lui était possible de continuer à vivre avec ces accusations contre son père, enfoncées dans son cœur, avec cette honte attachée à son nom.

Était-ce là sa grande réforme morale?

Mais quoi! n'avait-il pas sans cesse prêché la dissemblance entre les vieux et les jeunes? Pourquoi s'imaginer que son père fût une exception, en étant « moins juif » que les autres? Tout ce qui venait de se passer ne faisait que prouver, au contraire, combien intimement son père était attaché à l'ancienne génération. Il se trouvait, lui, Léo, devant la grande épreuve de sa vie. Sa force humaine allait-elle donc l'abandonner? « Non, murmura-t-il en lui-même, cela ne se peut. Il faut réagir de toute son énergie, accomplir sa part de l'œuvre, de la grande mission du peuple allemand. »

Ses pensées se reportèrent tout à coup sur Horst, et il sentit combien il lui était impossible de marcher la main dans la main de cet homme. La haine de celui-ci envers lui, le juif, était trop puissante pour qu'il l'accueillît jamais de bon gré.

Oh! quel amer désespoir!

D'une part, la vieille race juive; de l'autre, la jeune génération allemande; devant et derrière, des ennemis! Il ne s'agissait plus que d'endurer plus ou moins longtemps ou de succomber courageusement.

Pourtant Richard, son Richard, n'était-il pas aussi un de ceux de la jeune génération?

Mais son esprit ne s'attarda pas longtemps à peser cette question. Le froissement du papier qui lui avait échappé des mains et qu'il foulait aux pieds le ramena à la réalité.

« Parfait! parfait! » disait le télégramme. Et il vit devant lui la personne trapue, le visage de Sémite, les grosses lèvres charnues de ce Königsberger. « Parfait! parfait! » C'était là une de ses expressions favorites, lorsque quelque chose de particulièrement rusé lui avait réussi. Ramenant alors sa tête entre ses épaules, il levait sa main droite à hauteur de l'œil droit, pressait l'index contre le pouce, clignait les yeux et s'écriait, en riant de satisfaction :

« Parfait ! parfait ! »

Et de nouveau Léo fut pénétré d'une horreur invincible pour cet être tortueux...

Il était sept heures et demie. Léo, debout devant la fenêtre, ne pouvait plus maîtriser son énervement.

Chacun des villages qui défilaient devant le train lui était connu. C'était, là-bas, Gemmersdorf, puis Fredersheim où, étant écolier, il avait fait tant de bonnes parties. Il approchait toujours davantage de sa petite ville natale. Tout lui parlait maintenant de son enfance, les lieux, les arbres, les champs. Là-bas se dressaient les ruines du château, où il avait si souvent été avec Richard pour y rêver à deux...

Une profonde mélancolie s'abattit sur lui, et les larmes lui montèrent presque aux yeux. L'horrible nuit qu'il venait de traverser, les angoisses morales qu'il avait endurées, ses maux de tête nerveux, joints à une impression de faim dévorante, le rendirent infiniment faible.

Il se cramponna des deux mains à la portière du coupé, tandis que ses yeux entrevoyaient comme à travers un brouillard tous les objets qui défilaient devant lui, le parc du château, le petit ruisseau, le pont, la fabrique. Il voyait des hommes ; il entendait des voix, un bruit de roues, mais tout cela comme atténué par l'éloignement.

Il ne reconnaissait personne et continuait à regarder fixement devant lui, les yeux inondés de larmes, plein d'un trouble vague et indéfinissable.

Il ne percevait plus sa souffrance physique, et il lui semblait être léger comme une plume, immatériel, flottant dans l'océan de l'air, sans existence personnelle, semblable à une ombre, à un souffle. Il n'entendit ni le sifflement prolongé ni le souffle formidable de la locomotive qui s'arrêtait dans la station, ni le grincement des roues ralentissant leur mouvement, ni l'appel, ni les cris des passants ; il continuait à se cramponner des deux mains à la fenêtre du coupé...

Lorsque l'employé ouvrit brusquement la portière, Léo n'aperçut pas les quelques personnes de connaissance qui accouraient vers lui. Il les regardait fixement et inconsciemment, et, lorsqu'il voulut faire un pas en avant, ses mains s'agitèrent dans le vide, et, tournoyant sur lui-même, il s'abattit sur le sol sans proférer un son...

CHAPITRE XXVII

On transporta Léo dans le restaurant de la gare et on s'efforça de le faire revenir à lui. Son évanouissement n'était pas très profond, car, au bout de quelques minutes, il commença à remuer ; puis,

ouvrant les yeux, il regarda fixement, avec un air stupéfait les personnes qui l'entouraient. Peu à peu il reprit conscience et, en reconnaissant la figure familière du secrétaire des postes, il se rendit compte du lieu où il était. Il se redressa brusquement. Mais, lorsqu'il fut debout, ses jambes vacillèrent, tant il se sentait faible, cependant que son esprit devenait du même coup d'une étrange lucidité. Il se rappela aussitôt pourquoi il était dans cette ville, ce qu'il y venait faire et ce que lui réservait l'heure suivante. Il remercia les personnes de la gare, quitta la station et héla une voiture.

Lorsque celle-ci se fut lentement mise en route et que Léo reconnut l'une après l'autre chaque maison, son cœur se mit à battre avec violence tant il était agité intérieurement. Cette tranquillité de la petite ville, ces maisons basses, anguleuses, les rares passants, ce pavé inégal qui sans cesse faisait cahoter sa voiture en lui causant d'atroces douleurs de tête, oui, c'était toujours sa vieille, chère, petite ville natale. Son émotion grandissait à chaque instant. Il distingua tout à coup une figure de connaissance s'avancant vers lui; c'était le pharmacien dont, étant gamin, il avait remarqué les mains et les pieds démesurés. Il salua de sa voiture, tandis que cet homme le considérait avec stupéfaction.

Il ne lui avait pas rendu son salut? Vraiment? Il devait pourtant avoir vu Léo. Pourquoi alors ne répondait-il pas à son coup de chapeau? Que signifiait?...

Léo devint d'une pâleur mortelle. Son cœur battait à se rompre. Le rouge de la colère lui monta au visage l'instant d'après; il voulut sauter à bas de la voiture, saisir le coquin par le bras en lui criant: « Pourquoi ne me salues-tu pas? Que t'ai-je fait? » Il tâcha d'apercevoir quelque autre figure de connaissance, mais précisément personne ne passait sur son chemin; alors son excitation ne connut plus de bornes. Cependant il approchait de sa demeure. A présent il passait devant la maison du pasteur, mais ses yeux attentifs ne purent découvrir aucun visage derrière les rideaux des fenêtres. Cette demeure ramena son souvenir au télégramme du pasteur et il serra fortement les dents. Maintenant il réaliserait sûrement ce qu'il était venu faire en cette ville. Il voulait être fort, car il avait un grand devoir à remplir, une longue heure pleine d'amertume à passer.

Lorsque la voiture s'arrêta en grinçant devant la porte de sa maison, tout papillottait devant ses yeux, et il lui sembla qu'il allait de nouveau se trouver mal. Il descendit lentement. Il vit, par la fenêtre du rez-de-chaussée où était installé le comptoir de son père, la figure supérieurement étonnée de Königsberger qui, au

moment où la voiture s'arrêtait, avait levé les yeux de dessus son pupitre.

Lorsque Léo pénétra dans le vestibule, Königsberger se précipita vers lui, la main tendue en avant, tandis qu'il tenait son porte-plume entre ses dents et articulait maladroitement :

— Comment, Léo, toi ici ? Tu n'as donc pas reçu mon télégramme ?
Bonjour.

— Où est papa ? demanda Léo avec une expression de lassitude.

— L'oncle est encore en haut ! articula-t-il avec un fort accent de juif polonais.

Léo gravit d'un pas lourd les marches conduisant au premier étage, suivi du pas léger de Königsberger qui considérait d'un œil trouble le visage mortellement pâle de son cousin.

Le silence de Léo l'inquiétait.

Lorsqu'ils furent presque en haut de l'escalier, Königsberger gravit les dernières marches d'un seul bond et passa devant Léo, pour être le premier à annoncer au vieux Wolff l'arrivée de Léo. Il sonna violemment.

La vieille servante ouvrit la porte et vit Léo, elle poussa un cri d'étonnement, Königsberger passa vivement devant elle. Plusieurs portes claquèrent avec fracas derrière lui.

« Dis donc, oncle, Léo est arrivé. Je ne m'y attendais guère. Mais il est si fou ! »

Le vieillard tressauta. Sa figure jaune et parcheminée témoignait le plus vif étonnement et la plus vive contrariété ; sans répondre à Königsberger, il alla au-devant de son fils qui entra en ce moment dans la chambre.

« Bonjour, papa », fit doucement Léo, tandis qu'une profonde émotion le saisit en voyant le vieillard avec son nez crochu, sa longue barbe noire déjà grisonnante, son visage sillonné de lignes profondes, et la tête légèrement penchée en avant, sous le poids des années et du travail.

Léo embrassa son père ainsi qu'il en avait l'habitude.

Le vieillard articula quelques sons pouvant passer pour un bonjour. Il considérait avec inquiétude le visage livide et défait de son fils, et dont un pli amer se creusait autour de la bouche. Ils se regardèrent tous deux, debout l'un en face de l'autre, tandis que l'œil scrutateur de Königsberger allait du père au fils.

« Ne désires-tu pas te reposer, Léo ? Tu as voyagé toute la nuit ! Tu dois certainement être fatigué. Veux-tu prendre une tasse de café ou manger quelque chose ? Mets-toi à l'aise ; enlève tes bottines et couche-toi sur le canapé ! Ou bien préfères-tu monter dans ta chambre ? Eh ! Rattinka, prépare donc le lit du jeune maître ! »

Et il conduisit son fils, comme un petit enfant, vers le sofa, sur

lequel le jeune homme se laissa tomber de lassitude. Mais, quoiqu'il se sentit infiniment faible et malade, son esprit se cramponnait obstinément à cette seule pensée : savoir ce qui en était de l'entreprise et quelle part y avait eue son père.

Il refusa toute nourriture. Il tremblait à l'idée de poser sa première question, faisant un effort pour dire quelque chose chaque fois que son père se tournait vers lui avec une nouvelle interrogation et s'empressait affectueusement autour de lui.

« Tu parais malade, Léo? Qu'as-tu? Pourquoi es-tu arrivé! Tu as donc travaillé avec M. le Directeur? Un brave homme, un noble cœur », poursuivit le vieux Wolff pour engager son fils à parler. Ce silence, ce visage livide et troublé lui causaient une étrange sensation d'inquiétude qui lui faisait souhaiter que son fils s'expliquât.

En entendant prononcer le nom du directeur, Léo revint à lui. Il rassembla toute son énergie, ses lèvres s'agitèrent, s'ouvrirent et se refermèrent, ne réussissant qu'à laisser passer un son rauque et inintelligible. Enfin il parvint à articuler :

« Ainsi, papa, l'entreprise a échoué?

Le vieux Wolff dirigea un regard hésitant tantôt vers Königsberger, tantôt vers la fenêtre. Il fit un signe de tête machinal. « Désastre total! » intervint Königsberger. Léo examina son cousin de la tête aux pieds, avec de grands yeux fixes. Königsberger, ne sachant comment interpréter ce regard, éclata de rire pour cacher son embarras.

« Et une foule de petites gens aussi? Et le directeur avec la fortune de M^{lle} Grete, le pasteur et le pharmacien? N'est-il pas vrai? » siffla Léo entre ses dents.

Le vieillard fit de nouveau un mouvement machinal de la tête. Il ne devinait pas encore où son fils voulait en venir avec ses questions; il ne pouvait toutefois se résoudre à lui répondre, comme il l'avait fait souvent : « Occupe-toi de tes livres! » Il éprouvait aujourd'hui une incroyable timidité à faire valoir son autorité paternelle, car c'était plus que de la curiosité qu'exprimait le pâle visage désespéré de son fils; c'était quelque chose qu'il ne pouvait définir et qui lui causait une vague inquiétude.

« Mais cela va sans dire qu'ils ont aussi perdu leur argent, Berger, Manzow et les autres; vois-tu, Léo, voilà précisément l'ennui! »

« Parfait, parfait! intervint de nouveau Königsberger. Quant à nous, nous nous en sommes admirablement bien tirés! Tu n'avais donc pas besoin de venir! Nous sommes tout à fait rassurés, et nous avons même réalisé un bénéfice. Comme je te le dis, c'est parfait, parfait! Quant à ces imbéciles... »

Il se tut soudainement. Il vit le visage de Léo devenir affreuse-

ment livide; il vit ses yeux s'ouvrir tout grands et comme dépourvus de toute pensée; il vit aussi la tête de Léo s'abattre lourdement sur la table et il perçut alors un gémissement si sourd et si désespéré qu'on eût dit qu'il était arraché au plus profond de la poitrine du jeune homme, et il ne s'échappait qu'avec une peine infinie en sons inarticulés comme l'appel court et rauque du cerf blessé à mort...

Königsberger regardait Léo avec ébahissement, ... il ne savait pourquoi il pleurait. Il ne soupçonnait aucune raison qui touchât de près à la cause véritable de ce désespoir; il ne trouvait d'autre explication à la conduite de Léo que cette expression significative: « il est tout simplement insensé ». Mais, lorsqu'il vit le vieux père s'efforcer de calmer son fils et s'empressement autour de lui comme auprès d'un petit enfant malade, il s'approcha à son tour d'un pas incertain, murmura quelques paroles vagues. Enfin, posant sa main sur l'épaule de Léo, il dit :

« Voyons, calme-toi! Nous avons tout sauvé. Tu ne dois pas tant te chagriner pour nous! Parfait, parfait! »

Léo se leva d'un bond, faisant retomber le bras que son père tenait posé sur sa tête, et lança un vigoureux coup de poing au visage de Königsberger.

Celui-ci chancela. Il devint rouge de colère et de surprise devant cette attaque imprévue et commença à accabler Léo d'injures, n'osant pas rendre à Léo son coup de poing avec la même vigueur. Le vieux Wolff gémissait, ne sachant auquel donner raison.

« Voilà la reconnaissance, oncle », rugit Königsberger, tandis que son visage exprimait une haine intense envers son cousin, haine qu'il nourrissait instinctivement depuis de longues années. J'ai travaillé pour toi comme un cheval, jour et nuit, et maintenant ton fils, ce chrétien, vient me frapper au visage! Pour ma peine? Mais ne t'ai-je pas conseillé de vendre tes dernières actions et d'annoncer l'affaire dans les journaux? Et n'ai-je pas travaillé pour ce fils nuit et jour? Je m'en irai quand tu le désireras, oncle. Certes, je m'en irai! Je ne peux continuer à vivre avec un fou pareil! »

« Suis-je donc un « fou » parce que je me révolte contre ta fourberie? interrompit Léo, irrité de ce que Königsberger en était encore à jouer l'offensé. J'ignore, il est vrai, ce que vous avez fait, papa et toi; mais ce que je comprends, c'est que tout le monde y a perdu son enjeu, et vous pas; vous avez, au contraire, réalisé un bénéfice, et cela, je ne l'admets pas, je ne le comprends pas! Cela ne peut être honorable; c'est simplement une infamie... »

« Léo, s'écria son père, que dis-tu là? C'est seulement une adroite et subtile affaire de bourse, ce que tout le monde fait, et tu appelles cela, — oui, — de ce nom. Tu n'y comprends rien! »

« Oui, l'oncle a parfaitement raison ! » Et Königsberger se mit à lui expliquer la combinaison à l'aide de laquelle les actions avaient été vendues par eux à un prix extraordinairement élevé. Ses yeux luisaient de plaisir en développant ses « excellentes » manœuvres. Mais Léo ne le comprenait qu'à moitié, quoiqu'il fit tous ses efforts, malgré son extrême lassitude, pour suivre l'adroit coup de bourse de Königsberger. Il ne voyait qu'une chose, c'est que toute cette affaire avait été échafaudée sur une imposture subtilement calculée, n'échappant aux rigueurs de la loi que de l'épaisseur d'un cheveu.

Son désespoir était à son apogée. Il n'écoutait plus son père et son cousin qui le persuadaient tous deux d'aller se coucher et de se reposer. « Il paraît troublé », dirent-ils, et ils manifestèrent la crainte qu'ils avaient de le voir tomber malade. Mais Léo, immobile, répète sans relâche cette parole : « Imposteur ! » En levant les yeux, son regard rencontra un portrait suspendu au mur ; mais aucun mouvement de son visage ne prouva qu'il avait reconnu ce portrait.

Enfin, lorsque son père supplia d'une voix tremblante : « Léo, va donc dormir », il sortit de sa léthargie. Il reconnut alors l'image de sa mère, son étroit et fin visage, sa robe de soie noire. Quelque chose monta dans sa gorge, menaçant presque de l'étouffer.

Il entendit en ce moment la voix de Königsberger articuler avec colère : « Que veut-il enfin ? N'a-t-il pas toujours reçu son argent ? Ne l'a-t-il pas accepté ? A quoi bon avoir travaillé toute sa vie pour que ce petit monsieur vienne te lancer le mot : « Infamie ? » Ne travailles-tu pas pour lui ? L'argent que tu as gagné n'est-il pas pour lui ? Non, pourquoi me tairais-je ? Léo ne peut-il pas tout entendre ? N'a-t-il pas accepté cet argent et bu et mangé comme un chrétien ? A-t-il jamais demandé d'où provenait cet or ? Et, s'il l'a accepté, pourquoi maintenant cet orgueil et ces histoires ? »

« Je voudrais ne l'avoir jamais fait, papa ! »

« Voyons, qu'aurais-tu fait sans argent ? Peux-tu vivre de rêves et de livres ? Peux-tu gagner quelque chose ? Si tu ne le peux, de quoi te mêles-tu ? » répliqua son cousin avec impertinence.

« Il a raison », intervint le vieux Wolff. Pour qui ai-je travaillé toute ma vie ? Pour qui ai-je amassé une grande fortune ? Et ce dernier gain comme les autres ? Est-ce que je m'accorde jamais la moindre chose ? Je n'ai besoin de rien, c'est vrai, mais je t'ai toujours donné ce que tu désirais, livres, leçons, etc., tout ce que je n'ai jamais eu dans ma jeunesse, moi, quand j'allais de porte en porte vendre des bretelles et des peignes. Et, maintenant, tu viens me dire que j'ai trompé les chrétiens et insulté mes cheveux gris. »

« Oui, oncle, reprit Königsberger très surexcité, il est devenu chrétien lui-même, avec ce grand Manzow ; mais fais attention, Léo, car tu ne connais pas les chrétiens. Non, — et ses yeux étinçelaient

de vengeance et de colère ; — je les connais, moi, et je leur en veux. As-tu jamais reçu des coups comme moi, lorsque, petit gamin de quatre ans, je me montrais dans la rue ? Et t'a-t-on jamais grossièrement insulté et craché à la figure, comme à moi ? As-tu jamais eu faim, et, quand tu disais : « J'ai faim », as-tu jamais reçu des coups de pied dans le ventre pour toute réponse ? Les as-tu vus, ces chrétiens ? Non, et maintenant tu sais pourquoi je leur voue une haine féroce. N'ai-je pas un cœur comme eux, et ne suis-je pas un homme comme eux ? Certes, nous les avons trompés, mais c'est parfait, parfait ! Qu'ils viennent maintenant, tes chrétiens, Manzow et Berger, oui, qu'ils viennent, ces stupides, stupides chrétiens !... »

Il y avait quelque chose de sauvage dans ces paroles qu'il prononçait violemment et rudement, comme s'il voulait, une fois pour toutes, hurler le désir de vengeance que l'injuste traitement des chrétiens avait suscité dans son cœur.

Léo venait de voir se dissiper son dernier espoir. Il sentait se creuser un abîme insondable entre lui et ces deux juifs. Son cerveau se cramponnait à ces deux noms qu'avait prononcés Königsberger en dernier lieu, et il eut encore une fois conscience que c'en était fait de son amitié pour eux, irréparablement fait. Eût-il dit en ce moment à son père et à son cousin : « Rendez votre butin ! Je ne veux pas de votre argent mal acquis », ils ne l'auraient certainement pas compris. Ou bien : « Rendez ce que vous avez gagné grâce à une tromperie raffinée », ils l'auraient considéré comme un fou. Non, il n'existait plus entre eux aucun point commun : leurs manières de voir étaient complètement opposées. Une résolution se formulait en son cœur, résolution suprême qui faisait paraître son visage livide et rendait son corps presque inerte : Renoncer à ces êtres avec lesquels il ne se sentait et ne voulait plus se sentir aucune communauté de sentiments. Mais cette résolution n'apparaissait encore en son âme qu'avec des contours mal définis, sans formes précises. Il avait pourtant la pénible certitude qu'elle allait bientôt prendre un caractère tangible et le dominer entièrement.

Sa mère ne lui faisait-elle pas mélancoliquement signe des yeux ! Ou bien pleurait-elle ? Il contemplait anxieusement cette image comme à travers un voile, espérant presque recevoir une réponse aux questions angoissantes et terribles qui montaient de son cœur.

Voulant tenter un dernier effort, il parla de Grete Berger, la fille du vénéré professeur auquel il devait une reconnaissance éternelle, de Manzow, dont le fils était son ami le plus cher et son camarade le plus intime. Tout devait-il donc être fini à présent ?

« Je perds un second père, l'amitié d'une famille, et, avec mon ami, une partie de mon cœur ! »

Sa voix était émue. Il se leva et alla se placer vis-à-vis de

l'image de sa mère, comme s'il attendait d'elle un signe d'approbation.

« Que veux-tu dire, s'écria Königsberger; veux-tu donc que nous leur rendions leur argent? Niaiserie! »

« Je suis bien fâché que Manzow et Berger en soient, mais est-ce ma faute, Léo, penses-y donc, hasarda le vieux Wolff, s'ils ont désiré mettre leur argent dans cette affaire? »

« Et si tu veux leur rendre leur argent, répliqua Königsberger avec un sourire narquois, le prendront-ils, Berger et Manzow, ces idiots de chrétiens? Accepter un cadeau de nous, juifs? Allons donc, jamais!

« Certainement non », appuya le vieux Wolff.

« Et, d'ailleurs, ne serait-il pas absurde de le leur donner? Depuis quand les affaires se font-elles ainsi? » conclut Königsberger.

Léo continuait à se tenir devant l'image de la pâle jeune femme. Quelques rayons de soleil se fauflaient par la fenêtre ouverte, éclairant ce blanc visage et lui donnant une expression d'affliction profonde. De grosses larmes jaillirent des yeux de Léo, tandis qu'il la regardait anxieusement, tout comme s'il eût causé avec la morte.

Il se détourna ensuite avec lenteur et, d'une voix si étrangement brisée que les deux autres se turent, il dit tout bas :

« J'ai tout perdu aujourd'hui, tous les êtres que j'ai aimés, à cause de toi, papa. Et maintenant je t'ai aussi perdu. »

En disant ces mots, il se dirigea vers la porte, d'un pas mou, circonspect, incertain de ses forces et craignant de s'évanouir de douleur et d'épuisement. Il se sentait inexprimablement malade et misérable.

Lorsque son père se précipita vers lui, voulant lui prendre le bras pour le soutenir, il se recula instinctivement, comme s'il éprouvait l'horreur de ce contact, et il lui jeta un regard, un regard... qui cloua le vieux Wolff sur place.

La porte se referma lentement derrière Léo, mais le vieillard restait encore immobile, le regard hébété.

Il entendit Léo monter à sa chambre du second étage; il entendit le pas ralenti qui devenait de plus en plus faible; et le vieux juif demeurait encore à la même place, regardant devant lui, l'œil égaré, comme s'il venait d'apercevoir une étrange apparition.

CHAPITRE XXVIII

Depuis quinze jours Léo était au lit dangereusement malade et il ne reprenait connaissance qu'à de rares intervalles; il gisait le plus souvent en proie à un affreux délire, proférant toute espèce

de paroles, seules manifestations de la survivance de son âme malade. Jamais il n'articulait le nom de son père, malgré l'intense désir qu'en aurait eu le pauvre vieillard qui ne quittait pas son chevet. C'était presque toujours un nom féminin qui frappait son oreille, un nom qu'il n'avait jamais entendu prononcer par Léo. Lorsqu'il saisissait le nom d'Erna Berger, il secouait la tête comme s'il pressentait ce qui s'était passé entre le malade et la jeune femme. Lorsque le malade prononçait, en gémissant, le nom de son ami, le vieillard se demandait s'il ne l'enverrait pas chercher, mais il n'osait... car il sentait instinctivement que le malade, une fois guéri, ne lui pardonnerait point d'avoir prié cet ami de venir! D'ailleurs, Richard n'était-il pas déjà depuis plusieurs semaines à Günthersthal, et pas une seule fois il n'était passé chez eux, quoiqu'il sût, aussi bien du reste que toute la ville, que Léo était dangereusement malade? N'était-ce pas un signe évident de rupture? Et puis était-il assuré, voulût-il même le faire chercher, qu'il consentit à venir?

« Non », se disait-il mélancoliquement en secouant sa vieille tête dont les derniers cheveux noirs étaient devenus gris pendant ces dernières semaines. Il se sentait devenu très vieux, durant ces jours d'angoisse; sa barbe s'était faite complètement blanche; autour des coins de sa bouche se creusaient de profondes et douloureuses rides. Sa tête s'était inclinée encore davantage sur sa poitrine et son dos s'arrondissait comme si, sa vie durant, il n'avait cessé de porter des fardeaux.

Quand Léo prononçait le nom de sa mère, souvent avec un accent rauque qui lui perçait le cœur, le visage du malheureux père tressaillait, et, saisissant la pâle main faible et moite du malade, il la caressait doucement comme si, par ce geste, il eût espéré entretenir un contact d'âme avec son fils, son fils qui voulait renoncer à lui. Il passait ainsi des heures entières à caresser cette frêle et blanche main, ne s'accordant ni repos, ni sommeil. Il ne prêtait qu'une attention distraite à Königsberger qui quittait le comptoir pour lui apporter des lettres ou lui faire part de quelque nouvelle affaire. Parfois Königsberger venait aussi s'asseoir au chevet du malade et tranquillisait le vieux qui se plaignait de ce que le petit fût aussi obstiné dans sa résolution et l'abandonner à jamais. Son visage s'imprégnait alors d'une indicible tristesse! Son unique enfant! Ce fils pour lequel il ne cessait de travailler, pour lequel il avait peiné et économisé toute sa vie! Et maintenant qu'il était vieux et que le moment était proche où il lui dirait: « Viens, mon fils! Voilà, c'est pour toi, prends tout, pour que ta vie ne soit pas aussi pleine de soucis que la mienne », ce fils repoussait la main tendue vers lui, avec une imprécation irritée, avec un regard si

inexprimablement triste qu'il ne pourrait jamais l'oublier. Oh ! cet étrange regard d'une tristesse si torturante !...

Il y avait en son fils un élément étranger à lui-même, qu'il ne comprenait pas très bien et que pourtant il craignait et estimait en secret. Il devait tenir cela de sa pauvre mère malade qui, elle non plus, n'avait jamais été une « femme d'affaires » à l'époque où ils tenaient une petite boutique dans le faubourg.

Quel était donc ce quelque chose d'étrange en Léo que son père ne réussissait pas à définir ? et qui rappelait vaguement au vieillard la sotte honnêteté des « chrétiens ». Oh ! comment avait-il mérité la malédiction de son fils ? Quand il repassait les années de sa vie, c'étaient, derrière lui, des années de luttes, de soucis, de dur labeur. Et pour qui tous ces soucis et ce travail ? Pour lui-même ? Pour lui qui ne se faisait faire un nouveau costume que tous les trois ans, qui ne buvait jamais une goutte de vin et vivait aussi économiquement qu'au temps où sa femme et lui habitaient encore... dans la ruelle... du faubourg !...

Non, c'était pour le malade ! Et l'enfant le fuyait à présent, le repoussait, lui, son propre père, avec un regard, un regard étrange et si indiciblement triste.

En refaisant chaque jour ces réflexions, il devenait de plus en plus découragé et désespéré. La maladie elle-même ne l'inquiétait pas, le médecin l'ayant rassuré en lui déclarant qu'elle était le résultat d'une énorme tension nerveuse et d'une forte excitation morale, mais qu'elle pouvait aisément être vaincue par un repos absolu et des soins nécessaires. Ce qu'il craignait c'était le réveil du malade et sa vie à venir, s'il le quittait et accomplissait sa résolution.

Et il ne doutait pas que Léo ne fit ce qu'il avait dit. Depuis son enfance, il s'était toujours montré extrêmement obstiné. Autant il était parfois mou et sans volonté, autant il témoignait, en d'autres circonstances, d'un entêtement invincible. Lorsqu'il s'imaginait avoir raison, son orgueil s'éveillait. Il en avait donné déjà maintes preuves au temps de son enfance.

C'était là encore un des côtés du caractère du fils, incompréhensible pour le vieux père. A mesure que Léo grandissait, même là où leurs manières de voir s'accordaient naguère, les traits communs entre eux s'effaçaient. Le pauvre homme se reprochait presque d'avoir trop complètement négligé son fils depuis la mort de sa femme. L'enfant avait grandi, était devenu un jeune homme tranquille et rêveur. Absorbé dans l'étude et les livres, tandis que lui — son père — s'occupait uniquement d'affaires. Lorsque Léo avait eu besoin d'argent pour ses objets de classe, ou des livres quelconques, il était venu timidement vers son père qui lui avait toujours

accordé avec plaisir ce qu'il demandait. Depuis que Léo avait été éloigné de la maison paternelle, pendant toutes ses années d'Université, il s'était de plus en plus détaché de son père. Il était certain qu'ils ne se comprenaient plus du tout désormais, que le vieux juif ne sympathisait plus avec le jeune juif. Un large fleuve grondait entre eux, et il n'existait aucun pont qui permit de le franchir, parce que personne ne pouvait l'édifier.

Il ne vint pas une seule fois à l'idée du vieillard de faire valoir son autorité. Il savait que dorénavant il ne réussirait plus jamais auprès de son fils, refroidi, celui-ci ne possédant plus pour lui cette profonde estime qui force à l'obéissance. Il ne pouvait s'élever à la hauteur de l'orgueil et à l'entêtement de Léo, lui, le vieillard, qui, grâce à la ruse et à l'habileté, à une calme et patiente endurance, à des concessions infinies, était devenu un homme riche. Il ne pouvait prendre aucune résolution durable, encore moins dire au malade couché devant lui : « C'est bien, va où tu veux. Je te retire mon aide. Mais es-tu capable de gagner seulement un sou qui puisse te faire vivre? »

Il ne pouvait se décider à prononcer ces paroles; il tremblait trop au souvenir de sa pâle compagne morte, hélas! et qui lui avait laissé ce fils comme unique héritage.

Mais quoi! devait-il donc plier devant la volonté de ce fils? Fallait-il réellement renoncer à cette brillante affaire qui avait presque doublé sa fortune d'un seul coup? Non, c'eût été insensé, inadmissible. C'eût été avouer publiquement que le bénéfice de l'entreprise avait été capté par lui seul, tandis qu'à présent ce n'était qu'un bruit timide et vague courant de bouche en bouche. Et, s'il rendait aux deux hommes avec lesquels Léo avait tant de chagrin de rompre, s'il rendait à Berger et à Manzow leur argent?...

Oh! absurde! Ce n'étaient point des enfants auxquels on pût rendre par pitié ce qu'ils avaient perdu au jeu. Ils ne manqueraient d'ailleurs pas de refuser fièrement, tandis qu'il se rendrait risible aux yeux de tous. N'était-ce pas, en outre, étaler de nouveau sa faute au grand jour?

Non, il ne le sentait que trop bien, c'était impossible! Et parce que c'était impossible, sa rupture avec son fils était inévitable...

Tout à coup le malade se tourna sur le côté gauche en gémissant, et dans ce mouvement il retira la main que le vieillard serrait tendrement entre les siennes. Sa pauvre tête grisonnante s'abattit sur sa poitrine, sous le fardeau de ses pensées. Penché en avant, il restait assis, immobile sur sa chaise, regardant devant lui d'un air lassé.

Il avait beau penser, il ne voyait aucune issue, aucune...

L'après-midi tirait à sa fin. Le vieux Wolff avait travaillé distrai-

tement une couple d'heures à son comptoir, tandis que Kathinka, la vieille servante juive, installée au chevet de Léo, armée d'un long bas, tricotait. Vers sept heures, le vieillard remonta chez son fils, une dépêche à la main.

Il renvoya la servante à la cuisine et reprit sa place accoutumée. Un vent frais de septembre pénétrait par la fenêtre ouverte du côté du jardin, dans la chambre du malade, remplissant celle-ci d'un doux parfum de roses fanées. Le vieillard se leva et alla fermer la fenêtre au-dessous de laquelle s'étendait le petit jardin net et propre.

Les parterres divisés en quadrilatères étaient ornés à chaque coin de buissons de roses et témoignaient du soin avec lequel le petit enclos était entretenu. Là-bas, on voyait la tonnelle sous laquelle Léo avait l'habitude de travailler et de lire durant les vacances d'été. Le vieux Wolff n'était pas amateur de fleurs, et le jardin serait resté parfaitement sauvage et inculte si la vieille servante ne s'était chargée de le soigner, — par amour pour Léo. En levant les yeux, le vieillard aperçut la lune ronde et claire, tandis que, du côté opposé, le soleil couchant dorait encore le ciel, semblant se reposer un moment sur le clocher de l'église. Il illuminait de ses derniers rayons flamboyants la petite ville étalée au-dessous de lui. Peu à peu son disque d'un rouge sanglant disparut comme s'il s'était frayé un passage à travers le toit de l'église. On n'apercevait plus en ce moment qu'une infime portion de sa large face au-dessus du toit, tel l'œil malicieux d'un gamin qui, après avoir volé une personne, escaladant une haie avec satisfaction, épierait l'horizon pour s'assurer que personne ne l'a vu.

Le soleil, en disparaissant, emporta les derniers rayons d'or qui jouaient sur la tablette de la fenêtre et sur le plancher. Alors le morne crépuscule s'avancait en rampant, et bientôt enveloppa la chambre d'une fine gaze sombre. Lorsque le vieux Wolff reprit sa place au chevet du lit, il s'empara de nouveau de la main du malade qui pendait inerte, et durant une demi-heure, tandis que l'obscurité de la chambre épaississait d'instant en instant, il pensa...

Il avait reçu, récemment, un télégramme, concernant son fils. Ce télégramme était signé d'un nom de femme, que Léo avait si souvent prononcé dans son délire, et que son père ne lui avait jamais entendu dire auparavant.

Au début de la maladie de Léo était arrivée une lettre pour lui, ne portant extérieurement aucune trace de nom. Trois jours plus tard, nouvelle lettre, de la même écriture, également à l'adresse de Léo et portant sur son enveloppe : « De la part d'Ernesti, Berlin, Köpnikerstrasse, 94 II » ; enfin, le dimanche précédent, de bonne heure, était arrivée une lettre enregistrée, encore de la même fine écriture de femme. Mais sur l'enveloppe, à l'endroit où se trouvait

le nom de l'expéditrice, une partie des lettres avait été effacée, et on ne voyait plus que de vagues traces d'encre. Des larmes sans doute étaient tombées sur les caractères encore frais.

Et, à présent, le vieux Wolff tenait à la main le télégramme suivant, déjà ouvert par Königsberger :

« Adieu, mon Léo. Je t'aimais tant!

HÉLÈNE. »

Cette dépêche énigmatique agitait étrangement le vieillard. Il avait conservé les trois lettres sans les ouvrir pour ne pas s'initier dans les affaires de Léo sans adhésion. Il pouvait à peu près s'imaginer qu'il s'agissait d'une petite aventure amoureuse, d'autant plus que Königsberger lui-même, en lisant le nom bien chrétien d'« Hélène Ernesti », avait ricané avec mépris et s'était écrié avec un haussement d'épaules et un geste dédaigneux de la main : « Quelque petite chrétienne, sans doute! Que peut-elle bien lui vouloir? »

Mais aujourd'hui, au reçu de cette dépêche extraordinaire, les deux associés s'étaient regardés tous deux avec étonnement, sans prononcer une parole. Seul, le visage ironique de Königsberger sembla indiquer qu'il venait de faire une importante découverte. C'est après cela que le vieux juif était monté chez Léo.

Installé au chevet, il redressait la couverture et caressait la main de son fils. L'obscurité s'était faite, complète. On n'entendait plus que la respiration pénible du malade et le tic-tac monotone de l'horloge. La vieille servante avait apporté la lampe et posé les allumettes sur la table, mais le vieillard n'avait rien remarqué. Il entendit tout à coup un pas pesant, qu'on s'efforçait d'assourdir autant que possible, gravir l'escalier.

« Eh bien, oncle, que fait-il? Veux-tu que j'allume la lampe? » Et déjà Königsberger se dirigeait vers la table et allumait la lampe, sans attendre de réponse. La vive lumière était voilée, du côté du lit, par un abat-jour vert.

« Eh bien, oncle? et Königsberger le regarda impatiemment, as-tu les lettres? » Ils s'étaient dit tous deux que peut-être ces lettres contenaient quelque affaire importante et que Léo ne leur en voudrait pas, en apprenant plus tard qu'elles avaient été décachetées.

Königsberger et le vieux Wolff s'assirent en silence, leur tête l'une près de l'autre, et lurent successivement les trois lettres que le vieillard était allé chercher dans la commode.

« MON CHER LÉO,

J'ai appris par Flora, qui le tient de Horst, que tu es retourné chez toi, et cela soudainement, au moment où je voulais te voir. C'est

bien mal de ta part, car je suis toujours si malade à présent, et je l'ai dit à maman, et elle m'a battue parce que je suis si coupable. Je ne l'ai pourtant fait que parce que tu m'as tant tourmentée et que je t'aime tant. La vie est si dure pour moi à la maison. Maman me gronde constamment, et je me sens chaque jour plus indisposée. Et je suis si honteuse devant ma tante qui ne sait pas que c'est par toi que je suis ainsi. Je ne sais vraiment que devenir ! Reviens, mon chéri, et tu diras tout à maman. Tout peut encore être réparé. Je n'ai plus personne que toi...

Comme tu peux le voir, mon bon et cher Léo, j'avais commencé à écrire cette lettre au magasin. Excuse donc la tache d'encre ! Pourquoi es-tu parti si vite, sans me dire adieu ? Est-ce gentil, cela ? Et maintenant une si grande distance nous sépare ! C'est une si triste séparation pour moi ; mais, n'est-ce pas, mon chéri, que tu reviendras bientôt ? Serais-tu fâché contre moi, par hasard ? Ecris-moi immédiatement, ou à maman, ou bien, si tu veux me donner une joie, oh ! une si grande joie, viens toi-même. Je te quitte à présent, mon adoré, en t'embrassant bien des fois.

Ta très affectionnée

HÉLÈNE.

N. B. — Pardonne le griffonnage, mais Hans est si gamin qu'il me pousse constamment le bras. »

Le vieux Wolff prit la seconde lettre et l'ouvrit. La lampe faisait entendre un susurrement monotone et éclairait d'une lueur mate les deux têtes rapprochées. Les ombres de ces deux têtes se projetaient sur le mur avec des formes étrangement gigantesques, et les silhouettes se découpaient sur la couleur grise de la muraille.

« MON TRÉSOR BIEN-AIMÉ,

Je voulais déjà t'écrire hier, mais j'étais trop indisposée. J'espérais aussi, mon chéri, recevoir une lettre bien tendre de toi, dont je me serais tant réjouie ! Mais il ne me m'est plus permis d'être heureuse. Mon aimé, dis-moi, n'as-tu donc pas reçu ma lettre ? Oh ! pourquoi laisses-tu ton Hélène, qui t'aime si tendrement, dans une telle incertitude, sans nouvelle, sans une ligne affectueuse ? Oh ! si tu savais combien ton Hélène t'aime profondément, combien souvent elle pense à toi ! Quelle consolation pour moi de penser que, toi aussi, tu m'as tendrement aimée et que tu m'aimes encore. Ecris-moi donc, mon bon Léo, que tu aies ou non reçu ma dernière lettre. — Maman est chaque jour plus fâchée contre moi, et souvent si irritée que je voudrais être loin d'ici. Et elle me donne de si horribles noms, et

je n'ai fait que ce que tu voulais. Je ne sais ce qui arrivera si tu n'écris pas à maman ou que tu continues à ne pas venir. J'ai assez souffert ! J'ai peut-être mal agi, mais tu me fais un tort et un mal immenses en ne me répondant pas. Il est minuit et demi, et je vais encore porter en secret ma lettre à la poste. Réponds-moi, mon Léo, ou je ne sais ce que je deviendrai.

TON HÉLÈNE qui t'aimera éternellement. »

De nombreux caractères étaient effacés par les larmes, au cours de ces lignes ; Wolff et Königsberger le voyaient bien, mais aucun d'eux n'eut le courage de sourire, bien que ce dernier ne sût pas au juste s'il ne cacherait pas son émotion par quelque parole ironique. Il se leva, et, le bras gauche légèrement posé sur l'épaule du vieillard, regarda par-dessus la tête de celui-ci pour lire la troisième lettre portant l'inscription « enregistrée ».

« MON CHER LÉO,

Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Tu dois pourtant avoir reçu mes deux lettres. Je sais ce que signifie ton silence. Cependant, Léo, si tu m'abandonnes ainsi, tu sais pourtant que c'est toi seul au monde que j'ai aimé. Que me reste-t-il encore ? Plus rien, rien ! Oh ! que vais-je faire, à présent que... J'ai appris à connaître et à supporter beaucoup d'amertume, mais maintenant je n'en puis plus. Oui, mon cher Léo, je t'aime encore tant, tant. Et cependant je ne suis plus capable de supporter rien de douloureux. Je n'appartiens plus à ce monde. Quel bien-être je vais éprouver ! — Mes parents me pardonneront et, toi, Léo, ne m'oublie pas trop vite, et celle qui ne t'aimera jamais autant que moi, puisse-t-elle ne pas souffrir autant que moi ! Mais je ne veux pas m'attacher à ces idées et gâter mes dernières heures, mais te supplier, mon Léo adoré, de penser quelquefois à moi ! Seulement quelquefois. Je sais que tu m'as bien aimée, et puis, mon Léo, tu as encore mon portrait comme dernier souvenir. Je m'en vais avec ton image sur mon cœur. En octobre, tu viendras visiter ma tombe. Personne ici ne se doute quel est celui qui m'a fait ainsi. Personne ne connaît mon intention. Conserve-moi un bon souvenir. Oh ! je voudrais encore te dire tant de choses, mais je n'en puis plus. Demain, si j'ai le temps et si maman n'est pas là, tu recevras encore quelques lignes. J'épanche mon cœur dans le tien ; puis, ce soir, je quitte ce monde. Ne viens pas, mais laisse mourir seule ton Hélène qui t'aime si tendrement.

Je souffre tant que je n'en puis plus.

HÉLÈNE. »

Les dernières lignes témoignaient d'une écriture totalement différente des premières. Elles étaient incertaines et gauches comme les premières lettres tracées par un enfant ou comme écrites par une main mal assurée. Aucun des caractères n'avait été effacé par les larmes. Celle qui les avait formés devait avoir fortement refoulé son agitation, et seuls les traits incertains et les lignes de travers trahissaient l'épouvantable émotion de la pauvre jeune fille.

Un long silence régna dans la chambre. Königsberger saisit le télégramme, le déplia et le posa sur les lettres :

« Adieu, Léo. Je t'aimais tant. Hélène ». Tel était le dénouement.

Ils se turent, car ils pressentaient qu'une existence humaine venait de finir.

Les larmes inondèrent les yeux du vieillard, mais il ne sut si c'était sur la pauvre fille ou sur son fils, qui avait désormais une si lourde faute à expier, qu'il pleurait. Peut-être entrevit-il avec la rapidité de l'éclair la possibilité de garder son fils près de lui, son fils, dont la conscience était accablée sous le poids d'un grand péché. Pourtant aucun son ne sortit de ses lèvres. Königsberger se taisait aussi. Il leur semblait à tous deux avoir assisté à l'anéantissement d'une jeune vie, et chaque parole est une grossière violation de la mort sacrée.

CHAPITRE XXIX

Huit jours plus tard, c'était la dernière semaine de septembre, Léo commença à se lever. Il se sentait faible à ne pouvoir marcher. Il rassembla pourtant ses forces pour ne pas avoir besoin de l'aide de son père ou de son cousin. Il avait, en outre, à méditer sur tant de sujets, à résoudre tant de questions, que la solitude lui était encore devenue plus chère qu'auparavant. Tantôt il restait assis durant de longues heures dans sa chambre solitaire, plongé dans une morne apathie, tantôt il longeait les sentiers peu fréquentés de la forêt voisine, au milieu de laquelle étaient cachées les ruines du château (lieu de rendez-vous favori de Léo et de son ami). C'est là qu'il passait souvent des après-midis entières, épiant, avec l'amour dévoué et reconnaissant d'un malade, la vie de la nature qui se préparait à mourir avec la fin de l'automne. C'est là qu'il revécut encore une fois les nombreux jours de sa jeunesse, les douces réminiscences de ses années d'école qui l'unissaient à Richard Manzow.

Il pensa alors à la courte distance qui le séparait de cet ami; cependant depuis déjà deux mois Richard était dans la ville, et ils ne s'étaient pas une seule fois rencontrés. Il est certain qu'ils s'évitaient tous deux avec intention.

Parfois, Léo croyait apercevoir la haute stature de Richard dans le lointain; parfois il le voyait en réalité, lorsqu'il était assis dans les ruines, suivant le même chemin que lui, mais Léo se sauvait aussitôt dans la forêt, hâtant le pas, et, pareil à un sauvage, se plongeait dans la profonde solitude.

Toute sa vie passée lui semblait déjà loin derrière lui. Il n'y pensait pas... que jamais, sinon, avec une crainte immense, une profonde amertume et des larmes. Il pensait sans cesse à Hélène et s'étonnait de ne point recevoir de lettre d'elle. Peut-être lui en voulait-elle d'être parti sans lui dire au revoir. Pourtant, le premier jour qu'il s'était levé, il lui avait écrit une longue lettre pour lui raconter sa maladie. Elle ne devait pas être fâchée, car il était arrivé à un moment critique de sa vie, et il avait besoin de tendresse, de beaucoup de tendresse. Tous les liens le rattachant à sa famille étaient brisés; maintenant il avait à gagner son pain quotidien. Elle le trouverait changé, oh! bien changé, lorsqu'il reviendrait à Berlin. La scission survenue entre son père et lui était irrémédiable, et seule la pensée de sa fidèle petite amie illuminait les ténèbres de son âme d'une douce et bienfaisante clarté. Il lui avait, en outre, écrit obscurément que tout était clair entre eux à présent, que tout souffle impur s'était évanoui de leur affection. Il avait tout trouvé à présent: elle, et, par là même, son avenir tout entier... Cette lettre, il l'avait fait expédier par la vieille Kathinka, et il s'étonnait, oui, il était peiné de n'avoir pas encore reçu de réponse depuis dix jours qu'il avait écrit.

Il ignorait, à vrai dire, que sa lettre n'était point partie. La vieille servante avait reçu l'ordre formel de remettre au vieux Wolff en personne toutes les lettres que Léo la chargerait de faire parvenir. Il avait deviné avec raison que la première lettre que Léo écrirait après sa maladie serait pour Hélène, et il ne s'était pas trompé. Lorsqu'il en eut pris connaissance, il secoua douloureusement sa tête grise, car il y vit que la résolution prise par Léo de l'abandonner était inébranlable. Pourtant il ne trouva pas le courage de faire part au convalescent, à cet être encore si faible, de la nouvelle de la mort d'Hélène. Ce fait ne pouvait, il est vrai, continuer à rester caché, mais il voulait attendre que les forces de son fils fussent revenues, attendre le jour où ce fils lui dirait adieu pour ne pas vivre de l'argent terni par les malédictions et les larmes d'autrui, comme il l'écrivait à Hélène. Craignant de rencontrer son fils face à face, il l'évitait avec soin, n'étant point sûr de ne pas laisser échapper quelque parole qui pût lui servir d'indice.

Aujourd'hui encore, il avait intercepté une seconde lettre de Léo, si résignée et si douloureuse, qu'il appréhendait de plus en plus le moment où il lui faudrait dévoiler la triste nouvelle de la mort de son

amie. Il évitait donc Léo avec intention, et celui-ci continuait à se tenir seul dans sa chambre. Une profonde tranquillité régnait dans la maison, tout comme si Léo était encore malade, comme si chacun des habitants craignait d'en troubler le calme solennel.

Une après-midi pourtant, les événements se décidèrent d'eux-mêmes.

La vieille servante apporta une lettre adressée à Léo, que le vieillard n'ouvrit point, parce que l'enveloppe portait en fines lettres latines : « Association de la Guestphalia ». Une lettre venant de la Société d'étudiants de Léo ne pouvait certainement faire aucune allusion à la mort d'Hélène, c'est pourquoi il envoya la lettre à Léo sans aucune méfiance.

Léo était précisément sur le point de faire sa promenade accoutumée lorsque la vieille servante la lui remit. Il lança son chapeau et sa canne sur son lit, s'approcha de la fenêtre et ouvrit sa lettre. Il retira de l'enveloppe une feuille de papier et un journal. Lorsqu'il eut lu le contenu de la feuille de papier, il éclata d'un rire amer. Son Association lui donnait brusquement le conseil d'envoyer sa démission de membre de la Société. On lui conseillait de le faire sans délai ; sinon, on se verrait obligé de la lui envoyer sans son consentement.

Oh ! comme tout cela lui semblait puéril dans son état d'âme actuel, combien enfantin, en face de la brutale gravité de la vie, forcément apprise au cours de ces dernières semaines.

D'un geste méprisant, il lança la lettre sur la table.

Il saisit ensuite le journal. En marge de la seconde page, il découvrit une grosse raie tracée à l'encre pour attirer son attention, tandis qu'à côté de l'article ainsi marqué était écrit en gros caractères : Expéditeur : Max von Horst.

Le nom de son ennemi ne lui fit rien présager de bon. Il lut donc avec un grand battement de cœur : « Hier fut retiré de l'eau, à hauteur du pont de Stralau, le cadavre d'une jeune fille vêtue avec soin, qui fut reconnue pour être la fille aînée de l'employé E... habitant la rue Köpnick, et dont on avait perdu la trace depuis huit jours. Le cadavre doit avoir été lancé par le courant contre quelque barque ou quelque pilier, car la tête portait une profonde blessure qui rendait presque méconnaissable le visage de la jeune fille autrefois d'une beauté remarquable. Ainsi que nous l'avons appris de source certaine, la jeune fille entretenait des rapports très intimes avec un étudiant juif (naturellement) qui avait disparu soudainement, lorsque les conséquences de sa liaison devinrent évidentes. Pour échapper à la honte, la pauvre fille a cherché la mort dans la Spree. Cet homme d'honneur est le fils de ce banquier W..., de G..., qui s'est rendu coupable, il y a quelques mois, de banqueroute. Encore un exemple de

« la corruption de nos situations par les juifs ! Les vieux trompent l'honnête et brave Michel, et les jeunes séduisent ses filles ! Dors-tu donc, bon Michel ? Allons, debout !!! »

Léo continuait à regarder fixement le journal avec la mine égarée d'un fou. Aucun son, aucun cri de douleur ne sortit de sa poitrine. Sa vue était si troublée qu'il fut obligé de se soutenir pour ne pas tomber. Il s'affaissa sur une chaise avec un gémissement déchirant.

Il n'avait plus qu'une impression, c'est que tout était fini ; devant cette dernière catastrophe, tout l'avenir qu'il voulait réédifier était anéanti. Et cette sensation était si torturante que ses larmes ne pouvaient trouver d'issue et qu'il ne parvint à articuler qu'un seul cri, étouffé, inarticulé.

Son avenir, son grand et sacré avenir ! Et sa vie, sa nouvelle vie purifiée.

Oh ! maintenant, maintenant ?...

Une résolution terrible s'empara soudain de son âme.

Il se leva péniblement, alla en chancelant vers la porte, la verrouilla. Il se traîna ensuite douloureusement jusqu'à sa table et se mit à écrire longuement.

Durant une heure entière, on n'entendit dans la chambre d'autre bruit que le grincement hâtif de la plume et la respiration oppressée et douloureuse du malheureux jeune homme.

Lorsqu'il eut fini, il mit les lettres dans la poche de son gilet, adressées respectivement à son père, à Richard, à Berger et à M^{me} Ernesti ; puis il sortit.

... Le visage de l'armurier Mühlenberger exprima le plus vif étonnement lorsque Léo pénétra dans son magasin pour lui commander une boîte renfermant deux pistolets de duel avec accessoires. Il lui enverrait l'argent le jour suivant. Il lui confia ensuite, sous le sceau de la plus grande discrétion, qu'il avait un duel le lendemain, à six heures du matin.

La face rouge et ronde du bonhomme brillait de plaisir à l'idée d'être le seul à qui Léo fit part de cette romanesque affaire, inouïe pour la petite ville. Léo pouvait en toute confiance compter sur sa discrétion. L'armurier aurait bien voulu savoir le nom de l'adversaire, mais avec un haussement d'épaules Léo s'abstint de nommer son adversaire.

« Vous comprenez, mon bon monsieur Mühlenberger, qu'une affaire aussi privée... »

« Certes, certes, se hâta de répondre celui-ci avec une mine de la plus haute importance, mais êtes-vous certain, — hum ! — vous savez bien, — hum ! je ne dois pas vous le demander, un étudiant sait tout cela... »

.....
Dix minutes plus tard, Léo enfla le sentier habituel menant aux ruines du château.

Il ne cessait de penser à Hélène.

Parfois l'image de sa mère venait aussi se dresser devant lui.

Lorsqu'il eut atteint le château, il vit au loin une haute silhouette suivre le même chemin que lui.

Tout son corps se prit à trembler. C'était Richard !

Il n'y avait plus à hésiter un instant.

Un coup retentit...

Il ne pouvait plus articuler une parole au moment où un pâle visage d'homme se pencha anxieusement vers lui. Il agita les lèvres et montra sa poitrine de sa main gauche, à l'endroit où se trouvaient les lettres. Il ne semblait plus comprendre les mots que Richard lui murmurait à l'oreille.

Il vit seulement, à travers ses larmes, le cher visage de son ami tordu par la douleur, au moment où il s'approchait du sien pour le baiser.

Il sourit faiblement, mélancoliquement.

L'instant d'après, un frisson parcourut tout son corps.

Lorsque Richard voulut soulever le buste du blessé pour lui donner une position plus confortable, les bras de Léo tombèrent inertes, en avant.

Le jeune Allemand se rendit compte alors qu'il serrait dans ses bras un être privé de vie, le cadavre de son ancien ami, le jeune juif...

LUDWIG JACOBOWSKI.

(Traduit de l'allemand par HENRIETTE RYNENBROECK et A. DE RAMPAN.)

LES " FILLES "

I.

« Si tu veux donner la vérité aux hommes, a dit Pythagore, parle-leur au nom des dieux et non pas au nom des hommes. » Ce principe, vrai aussi bien de l'erreur, est la base des théogonies internationales, ressorts cachés des gouvernements.

Les philosophies orientaux avaient dit, avant Pythagore, qu'un gouvernement, pour être durable, doit rester ésotérique.

C'est sans doute pour avoir voulu donner la vérité aux hommes au nom des hommes que les auteurs des « Principes de 89 » ont créé la crise moderne où se débattent des millions d'êtres rendus indignes de la liberté par les « préformations cérébrales » de dix-huit siècles de fétichisme, suivant un mot de Clémence Royer.

Aussi bien faut-il un ésotérisme politique prodigieux pour soutenir, dans les coulisses des Parlements et des Ministères, le jeu cacophonique des principes et des faits sous la *Troisième*.

Chaque jour de nobles polémistes signalent les conflits de la Raison et de la Justice avec les rites moyen-âgeux de l'Administration, de la Magistrature, de l'Armée, de la Religion... et *tutti quanti*. Mais il est une Institution dont personne ne parle, — ou bien dans quels huis clos ! — sans doute parce que sa nécessité paraît axiomatic, ou bien parce qu'elle salit tout ce qu'elle touche : la Religion, l'Administration, la Magistrature, l'Armée, etc... ; c'est l'*Esclavage des Filles publiques*, citoyennes qui ne doivent au sans-culottisme révolutionnaire que leur dénomination insolemment démocratique... et un peu prétentieuse.

Mais leurs maîtres constituent une classe non moins intéressante, quoique moins intéressée, à être connue du public.

Toutefois l'Institution des Filles a trouvé son historien en un doux philosophe de la génération des Musset et des Nerval, le D^r Parent-Duchâtelet.

Ce n'est pas sans avoir à surmonter des difficultés de toutes sortes que Parent put entreprendre son œuvre : « J'ai trouvé, dit-il, dans la plupart des esprits, une défaveur particulière attachée aux fonctions de tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, s'occupent des prostituées. Plusieurs personnes, même *les plus éclairées*, scandalisées de voir que je me livrais à des recherches, suivant elles si dégoûtantes, ne m'ont pas épargné sur cela les observations et les avis charitables ; mais, en y réfléchissant, je n'ai pas pu comprendre cet excès de délicatesse (!) et me rendre aux observations qui m'ont été faites. »

Ceci donne à croire que notre philosophe ne dut pas toujours être de l'avis des gens bien pensants en ce qui concerne la législation. Mais, — ce résultat est-il dû à la situation officielle qu'il acquit à la Préfecture de Police? — on ne trouve dans son œuvre, d'ailleurs maquillée par deux chefs de bureau du Service des Mœurs, aucune indignation au sujet de la situation sociale faite aux prostituées.

Bien plus, l'œuvre du Dr Parent-Duchâtelet n'eut qu'un résultat : accréditer le fantôme de la syphilis pour abriter les atrocités des Hommes des Mœurs. La création du « dispensaire de salubrité » est, en même temps qu'une violation flagrante des principes les plus élémentaires de la liberté individuelle, la première consécration publique moderne de l'arbitraire qui régit toujours la matière. Habilement présenté, l'épouvantail de la syphilisation nationale fit adopter les mêmes mesures par la plupart des grandes villes d'Europe.

On ne relève aucun délit contre les filles ; aucune *loi* ne s'occupe des marchandes d'amour ; elles sont tout simplement hors la loi. C'est prodigieux, mais c'est ainsi.

A l'inverse des autres métiers, tous représentés dans l'État et dont on pourrait supprimer une bonne moitié sans nuire au bonheur des hommes, le métier d'amour, — sans doute plus utile que la fabrication des automobiles ou les agences de publicité, puisqu'il a existé de tout temps, — est en dehors du droit commun.

Dans notre démocratie il n'est reconnu que sous condition de l'esclavage le plus rigoureux.

C'est sur ce *métier* que sont basés, — l'histoire le prouve, — tous les faits sociaux grands et petits, la gloire militaire des rois comme l'avancement des chefs de bureau. Aussi bien, — les philosophes hindous avaient raison, — cela doit-il rester très ésotérique, parce que très général ; et, pour ce faire, on le condamne sans retour, en ceux qui l'avouent.

Mais il me plaît que l'Amour devant qui, avec la même hypocrisie, bêtissent les épiciers, plastronnent les rastas, s'enfuient les bigots et ahannent les snobs, soit, pour tous ces gens-là, ouvertement traité par-dessous la jambe et ramené à son juste prix par ses libres prêtresses elles-mêmes (point d'ironie).

Ces parias de l'amour, les filles, sont les boucs émissaires des turpitudes créées par l'Amour à tous les degrés de la société.

Dans le grand individu social où toutes les forces s'équilibrent, les êtres qu'on a appelés, non sans une humour tout hamletique, des « filles de joie », représentent une somme de douleur égale aux *joies* que la société tout entière en tire !

II

L'ARMÉE DES FILLES

Organisation. — Historique

L'armée de Cythère (saura-t-on jamais la profondeur de ce mot?) a pour généralissime M. le Préfet de Police et pour Conseil supérieur présidé par lui la *Commission des Mœurs*, comprenant, en outre, trois fonctionnaires de M. le Préfet de Police : le chef de la 1^{re} division (prisons, morale), le chef du 2^e bureau de la 1^{re} division et le chef de la 3^e section du 2^e bureau de la 1^{re} division.

Ce dernier personnage mérite une mention spéciale ; il condamne tous les jours, entre onze heures et midi, cent cinquante à deux cents citoyennes françaises, *selon son bon plaisir*. (On peut réclamer à la Commission !) Son nom seul inspire une terreur superstitieuse à tout ce que Paris compte de professionnelles de la prostitution : car de sa rigueur ou de sa bienveillance dépendent leur malheur ou leur fortune. Quel drôle de métier !

Enfin l'armée de Cythère prend ses officiers aux divers degrés de la hiérarchie dans le noble corps des agents des mœurs, sur lequel M^{me} de Sébastiani a récemment appelé l'attention du monde. Et même il n'est pas jusqu'au simple gardien de square qui n'y soit affilié et ne jouisse de ce fait de prérogatives sultanesques.

Il serait injuste de ne pas ajouter à cet état-major le service de santé. Ces médecins nourris et honorés par l'Institution la soutiennent de toute leur science, laquelle eût déjà donné les plus remarquables résultats, n'était l'existence de la ligue antivivisectionniste.

Tous ces gens-là sont, avec M. Loubet, — qui possède le droit de grâce, — les seuls citoyens de notre République qui exercent des droits régaliens.

Et je vous prie de croire qu'ils en usent plus que M. Loubet.

Enfin, comme toute armée qui se respecte, l'armée de Cythère a aussi ses aumôniers, ses sœurs de charité, ses couvents de retraite ; nous en dirons quelques mots.

Historique

La genèse de cette organisation est d'une simplicité biblique ; mais elle commence où la Bible finit. C'est quand la femme écrasa la tête du serpent, pour s'élever à l'omnipotence, qu'avec la collaboration de son tailleur elle exerça dans nos salons, que le serpent écrasa la tête de la femme pour l'abaisser à l'esclavage du trottoir.

Car l'antiquité, superstitieuse, avait toujours reconnu quelque caractère sacré à la prostitution ; si elle la réprima aux heures où l'immoralité menaçait l'ordre public, elle ne la *réglementa* jamais, et elle lui conserva ses temples. Mais le christianisme romain la plaça sous la férule du « sabre » et du « goupillon », ses deux grands moyens de domination.

On fait généralement remonter l'esclavage des Filles à saint Louis, souche de nos monarques de droit divin. En réalité, le bon roi qui brûlait la langue aux blasphémateurs se contenta de lui donner, — mais quel viatique ! — la consécration apostolique.

Mais c'est bien à l'empereur d'Occident, à Charlemagne lui-même, que le Préfet de Police et ses estaffiers doivent leur investiture. Car Charlemagne sacra *Roi des Ribauds* un officier de sa suite à qui il délégua plein pouvoir sur les prostituées et qu'il chargea, en particulier, de la fourniture galante de ses armées. Ce singulier monarque a traversé tout le moyen âge, et c'est bien plutôt à lui qu'au calife qui fit présent à Charlemagne d'horloges à sonneries, que Marcel Prévost eût dû assimiler M. Lépine, en un récent article du *Figaro*.

Saint Louis rendit, en 1254 et 1256, deux ordonnances qui bannissent sous peine de mort, puis admettent sous les conditions les plus draconiennes, les prostituées. Il est inutile de traduire ici ces ordonnances : les règlements actuels leur sont de tous points semblables ; il est incontestable qu'ils sont un arrêt implicite de mort contre toute prostituée qui les voudrait observer.

Il est à noter que la classe des prostituées a survécu à saint Louis et à toute sa lignée, ce qui semblerait, par ma foi ! démontrer qu'elle est plus nécessaire à la société que la classe des rois !

Quoi qu'il en soit, ainsi placée par Charlemagne et saint Louis sous la double égide du sabre et du goupillon, l'Institution des « Femmes communes », comme les appelait plus justement l'ancien régime, nous est parvenue sans accrocs.

Pendant tout le moyen âge on put, suivant les intentions du saint roi, embastiller et martyriser publiquement toute femme accusée d'actes vénériens hétérodoxes. La vertueuse province se distingua particulièrement, d'autant plus que les moines et abbesses avaient la haute main sur la matière. Ce fut une ère digne de Torquemada. Voyez plutôt Parent-Duchâtelet.

Louis XIV réédita les ordonnances de saint Louis, en faisant toutefois une distinction entre la débauche publique, susceptible d'amende seulement, et la prostitution publique, gratifiée de peines corporelles.

En ce temps-là, le lieutenant de police siégeant au Châtelet (Parent avait décidément un nom prédestiné) jugeait (?) *une fois par mois* les prostituées, le même jour qu'il consacrait aux délits de simple police. Il renvoyait *au mois suivant* celles dont il n'avait pas le temps de s'occuper et dirigeait les autres sur une division spéciale de *la Force*, geôle étroite, humide, sans air ni lumière, où elles avaient une paille pour *six* et où « elles restaient dans un état complet d'abandon » (Parent)... tant qu'il plaisait à leurs maîtres. Cette bastille qui occupait l'emplacement de la Salpêtrière fut utilisée jusque sous Decazes, au moment de la fondation de la « Société royale pour l'amélioration des prisons ». Encore un sport tout de dilettantisme fraternel et d'où datent les premières études sur la prostitution.

Avec Louis XV, qui voulut par là venger ses nombreuses blessures, apparaît le dernier édit des rois contre le culte de la Déesse vénale. C'est l'ordonnance du lieutenant de police Lenoir (6 novembre 1778), reproduisant la législation traditionnelle contre ceux qui seraient tentés de louer une habitation quelconque aux prostituées. Elle n'ajoute rien à la législation, mais nous la citerons tout à l'heure parce que le régime actuel s'en réclame expressément.

Période démocratique

Nous arrivons à la période moderne, dont la cruauté ne le cède en rien à l'ancienne, sauf quelques hypocrites essais de justification rationnelle, basés sur le fantôme de la syphilisation nationale.

« A dater de 1791, dit Parent, *tous les anciens règlements* ayant été abolis et le « mécanisme de l'Administration entièrement changé, la prostitution publique, « cessa d'être l'objet spécial d'une disposition légale. Il paraît que le législateur regarde la prostitution comme un métier que chacun avait le droit « d'exercer, et qu'un règlement à cet égard serait un attentat contre la liberté « individuelle. »

La loi du 22 juillet 1791 n'atteint que les proxénètes.

Mais les professionnelles qui avaient dansé et « travaillé » sur les ruines de la Bastille ne devaient pas longtemps jouir des prérogatives des simples citoyennes. Sans qu'aucune disposition légale intervînt jamais, sans que l'ombre d'une étude spéciale eût lieu, la police démocratique s'adjugea les mêmes prérogatives absolues que la police de droit divin, et elle en use encore, à la courte honte de cette dernière.

Tel Caton, le syphilitique Rewbell signa, au nom du Directoire (17 nivôse an IV), un message aux Cinq Cents, demandant, en une allure toute romaine, une législation spéciale contre ces femmes, « l'opprobre d'un sexe et le fléau de l'autre ». C'est un fait à noter qu'en cette matière, du législateur au simple agent des mœurs, ces gens-là ont toujours l'air de venger des blessures.

Toutefois, le conventionnel conservait la distinction de Louis XIV entre la simple débauche et la prostitution publique, caractérisée, entre autres choses, par « la *notoriété publique* et l'arrestation en *flagrant délit* prouvé par des témoins autres que le *dénonciateur* ou l'*agent de police* ».

On n'en demande pas tant aujourd'hui, Dieu merci!

La motion de Rewbell ne fut jamais discutée.

À dater de 1808, de la création de la Préfecture de Police, cette occulte institution s'arrogea le pouvoir absolu en la matière. Le terrible d'Anglès demanda bien au Ministère la consécration de ce pouvoir; celui-ci le renvoya à saint Louis, et l'on n'en parla plus.

Si bien que le préfet Debelleyme, qu'un réel esprit de justice paraît avoir animé en cette matière, écrivit dans une circulaire aux Commissaires de police : « En matière de prostitution publique, il faut prendre d'autant plus « de soins d'imprimer aux actes de l'autorité les caractères de la justice et « de l'exactitude que l'on procède en dernier ressort et d'après des *règles* « *arbitraires*. » Il serait peut-être bon de rappeler à MM. les Commissaires de police que cette circulaire ne saurait être tombée en plus grande désuétude que les ordonnances de Louis IX.

III

LES RÉGLEMENTS DES FILLES

Nous allons maintenant reproduire les deux ordonnances de police en vigueur en matière de prostitution publique, monuments honteux qui consacrent l'esclavage des filles, qui permettent d'ailleurs indiscutablement au premier policier venu de disposer de la liberté d'une femme *quelconque*, et dont l'un est antérieur à 1789.

Ils ne sont d'ailleurs, comme nous l'avons dit, que la reproduction de la législation de l'ancien régime, les bureaucrates de la Préfecture de Police ayant le plus grand respect des traditions.

ORDONNANCE DE POLICE DU 6 NOVEMBRE 1778

.....
 ARTICLE PREMIER. — Faisons très expresses inhibitions et défenses à toutes femmes ou filles de débauche de raccrocher dans les rues, etc...

ART. 2. — Défendons à tous propriétaires et principaux locataires des maisons de cette ville et faubourgs d'y louer ni sous-louer les maisons dont ils sont propriétaires ou locataires qu'à des personnes de bonne vie et mœurs, bien famées, et de ne souffrir en icelles aucun lieu de débauche à peine de 500 livres d'amende.

ART. 3. — Enjoignons auxdits propriétaires ou locataires des maisons où il aura été introduit des femmes de débauche, de faire dans les vingt-quatre heures leur déclaration par-devant le commissaire du quartier contre les particuliers ou particulières qui les auront surpris, à l'effet par le commissaire de faire leurs rapports contre les délinquants qui seront condamnés à 400 livres d'amende et même poursuivis extraordinairement.

ART. 4. — Défendons à toutes personnes, de quelque état et condition qu'elles soient, de sous-louer, jour par jour ou autrement des chambres et lieux garnis à des femmes ou filles de débauche, ni de s'entremettre directement ou indirectement auxdites locations sous la même peine de 400 livres d'amende.

ART. 5. — Enjoignons à toutes personnes tenant hôtels, maisons et chambres

garnies au mois ou à la quinzaine, à la huitaine, à la journée, etc..., d'écrire de suite, jour par jour et sans aucun blanc, les personnes logées chez elles par noms, prénoms, pays de naissance et lieux de domicile ordinaire sur des registres de police qu'ils devront tenir à cet effet cotés et paraphés par les commissaires du quartier et de ne souffrir dans leurs hôtels, maisons et chambres, aucuns individus sans aveu, femmes ni filles de débauche se livrant à la prostitution, de mettre les hommes et les femmes dans des chambres séparées, de ne souffrir dans les chambres particulières des hommes et des femmes prétendus mariés qu'en représentant par eux des actes en forme de leur mariage, ou en le faisant certifier par écrit par des gens notables et dignes de foi, le tout à peine de 200 livres d'amende.

Bien qu'abrogée par la Révolution, cette infâme ordonnance a reconquis force de loi.

Le Préfet de Police, fort de l'inertie ministérielle et appuyé d'ailleurs par la Cassation, s'en réfère pour cela au dernier article du Code pénal ainsi conçu :

« ART. 484. — Dans toutes les matières qui n'ont pas été réglées par le présent Code et qui sont régies par des lois et règlements particuliers, les cours et les tribunaux continueront de les observer. »

Il est tout de même raide que cet article aux allures si bénévolement additionnelles suffise à rétablir l'esclavage aboli par la Révolution et suffise, en invoquant les lois, à mettre hors la loi les Filles, les Filles qu'on considère comme indispensables pour dignement fêter le 14 juillet, puisqu'on ne les arrête pas ce jour-là, ni la veille, ni le lendemain.

Rappel intempestif d'un moment de justice, qui est sans doute, dans l'esprit de ses auteurs, le dernier mot du dilettantisme dans la cruauté.

La Cassation a décidé (1^{er} octobre 1866) que l'ordonnance de Lenoir est toujours en vigueur quant à ses prescriptions et prohibitions, ses sanctions primitives étant remplacées par des peines de police.

Toutefois, c'est à cette ordonnance que les logeurs doivent les amendes qu'il plaît à la police de leur dispenser... et c'est grâce à elle qu'ils doublent et qu'ils triplent les loyers des Filles.

Aussi trouvons-nous dans la 3^e édition de Parent (revue par la Préfecture de police) cette appréciation monumentale de l'œuvre de Lenoir : « Une « pareille ordonnance a tout lieu de surprendre lorsqu'on examine l'époque à « laquelle elle parut; elle nous montre mieux que les plus éloquents pané- « gyriques (*sic*) l'intelligence et la profonde sagesse de saint Louis qui, dans « un siècle de barbarie et d'ignorance, connut la vérité et qui, sur plusieurs « points de haute administration (!), devança en perspicacité et en intelligence « les philosophes et les capacités du XVIII^e siècle. » J'aime à penser que ces philosophes et capacités ne seraient pas flattés d'être identifiés au lieutenant de police Lenoir... ni même à saint Louis.

Parent reconnaît d'ailleurs que cette ordonnance de haute sagesse eut le sort de toutes les choses *impraticables* : « elle n'améliora pas les mœurs et ne diminua pas le scandale ». Mais elle nous intéresse d'autant plus, ajoutet-il, « que l'Administration actuelle est obligée d'y avoir recours chaque fois « qu'il s'agit de légaliser (?) quelques-unes des mesures énergiques qu'elle est « forcée de prendre quelquefois dans l'intérêt général ».

Mais voici l'œuvre capitale, et toute moderne celle-là, des philosophes du quai de l'Horloge :

On en délivre un exemplaire à chaque fille en même temps que sa carte.

PRÉFECTURE DE POLICE. — 1^{re} DIVISION, 2^e BUREAU, 3^e SECTION (Modèle 49)

Obligations et défenses imposées aux femmes publiques

Les filles publiques en carte sont tenues de se présenter au moins tous les quinze jours au Dispensaire de Salubrité pour y être visitées.

Il leur est enjoint d'exhiber leur carte à toute réquisition des officiers et agents de police.

Il leur est défendu de provoquer à la débauche pendant le jour ; elles ne pourront entrer en circulation sur la voie publique qu'une demi-heure après l'heure fixée pour le commencement de l'allumage des réverbères et, en aucune saison, avant sept heures du soir et y rester après onze heures.

Elles doivent avoir une mise simple et décente, qui ne puisse attirer les regards soit par la richesse ou la couleur éclatante des étoffes, soit par les modes exagérées.

La coiffure en cheveux leur est interdite.

Défense expresse leur est faite de parler à des hommes accompagnés de femmes ou d'enfants et d'adresser à qui que ce soit des provocations à haute voix ou avec insistance.

Elles ne peuvent, à quelque heure et sous quelque prétexte que ce soit, se montrer à leurs fenêtres qui doivent être tenues constamment fermées et garnies de rideaux.

Il leur est défendu de stationner sur la voie publique, d'y former des groupes, d'y circuler en réunion, d'aller et venir dans un espace trop resserré et de se faire suivre ou accompagner par des hommes.

Les pourtours et abords des églises et temples, à distance de 20 mètres au moins, les passages couverts, les boulevards de la rue Montmartre à la Madeleine, les Champs-Élysées, les jardins et abords du Palais Royal, des Tuileries, du Luxembourg et le Jardin des Plantes leur sont interdits. L'Esplanade des Invalides, les quais, les ponts et généralement les rues et lieux déserts et obscurs leur sont également interdits.

Il leur est expressément défendu de fréquenter les établissements publics ou maisons particulières où l'on favoriserait clandestinement la prostitution, et les tables d'hôte, de prendre domicile dans les maisons où existent des pensionnats ou externats et d'exercer en dehors du quartier qu'elles habitent.

Il leur est également défendu de partager leur logement avec un concubinaire ou de loger en garni avec une autre fille, ou de loger en garni sans autorisation. Dans le cas où elles obtiendraient cette autorisation, il leur est absolument interdit de se prostituer dans le garni.

Les filles publiques s'abstiendront, lorsqu'elles seront dans leur domicile, de tout ce qui pourrait donner lieu à des plaintes des voisins ou des passants.

Celles qui contreviendront aux dispositions qui précèdent, celles qui résisteront aux agents de l'autorité, celles qui donneront de fausses indications de demeure ou de noms, encourront des peines proportionnées à la gravité des cas.

Avis important. — Les filles inscrites peuvent obtenir d'être rayées des contrôles de la prostitution, sur leur demande et s'il est établi par une vérification, faite d'ailleurs avec discrétion et réserve, qu'elles ont cessé de se livrer à la débauche.

Est-ce par un formidable éclat de rire, est-ce par un rugissement d'indignation qu'il faut accueillir ce monument de ramollesque férocité ?

Il serait difficile de dire maintenant si les filles ont droit ou n'ont pas droit, au logement, à la nourriture, à l'air, à la lumière, etc..., et même de se rendre à leurs visites, puisque malheureusement le Dispensaire est dans la cité et que les ponts sont interdits aux filles, même le soir.

En tout cas il semble bien qu'elles aient le droit de « provoquer à la débauche » depuis l'allumage des réverbères jusqu'à onze heures du soir (jamais avant sept heures), mais sans que cette provocation puisse se faire avec la voix, — ce qui exige bien plus de métier, — et à condition qu'elle ait lieu dans des endroits où personne ne la peut remarquer, bien que ces endroits ne puissent être obscurs.

Les femmes *honnêtes* ont pour cela, toutes choses égales d'ailleurs, toute la journée et toute la nuit, avec faculté d'y employer tous leurs avantages naturels, sans même être tenues d'une « mise simple et décente, qui ne puisse attirer les regards soit par la richesse (!) ou les couleurs éclatantes des étoffes, soit par les modes exagérées » ; elles peuvent faire leur fenêtre et, pour l'avenir du ménage, comploter ou consommer le cocufiage du mari dans les églises, les passages, les rues, les avenues, les boulevards, les musées, les Tuileries, le Bois de Boulogne, ailleurs et jusque dans les établissements les plus publics, voire les plus notoirement mumérotés ; M. Lépine n'y voit pas d'inconvénient, la Morale non plus. Mais les filles ne pourraient rien faire de semblable, même dans le domicile... qu'on leur refuse.

Cependant si les filles savaient racoler comme des femmes du monde et, au besoin, « la faire au mariage », la Police n'aurait rien à dire. Qu'on crée donc à la Préfecture et à Saint-Lazare une école de bonnes manières où fonctionnaires et philanthropes des deux sexes apprendront aux filles l'art hypocrite des flirts et jusqu'aux chutes élégantes sur les canapés... et la question de la prostitution sera résolue.

Mais on ne badine pas avec les filles. Loin de là ! Les versets imbéciles des règlements ont des sanctions constantes et terribles, au caractère arbitraire desquelles s'ajoutent toutes les cruautés de détail que peuvent enfanter des êtres qui n'ont jamais eu qu'une consigne à la place d'un cerveau et qui sont sûrs de l'impunité.

IV

LA POLICE DES FILLES

Fondée par Charlemagne et placée par saint Louis sous l'égide du goupillon, l'armée de Cythère a pour quartiers généraux — ô ironie des choses ! — les écuries mêmes du saint, à l'ombre du clocher de la Sainte-Chapelle (le dépôt spécial des mœurs), et Saint-Lazare où Vincent de Paul exerça son admirable charité.

Là les filles sont livrées à de saintes femmes, les unes vraiment maternelles, les autres occupées surtout à les dévaliser sous les prétextes les plus irrationnels : placer de la chandelle à la sainte Vierge et à tous les saints, obtenir messes et offrandes, etc... Saint Alphonse (de Liguori) et saint Antoine (de Padoue), propices à la réalisation des secrets désirs, ne sauraient certes mieux placer leurs grâces. D'autres enfin, présidentes ou patronesses d'œuvres de charité (?) très chrétiennes, n'ont pas assez de moyens persuasifs pour déterminer les Filles à quitter la férule de la police, pour entrer, dans le sein du Seigneur, en quelque maison hermétiquement close, dite « de refuge et de repentir », où, de quatre heures du matin à dix heures du soir, loin de l'œil d'ailleurs paternel cette fois des inspecteurs de M. Millerand, elles broderont à jamais les luxueux dessous de la prostitution « clandestine », après s'être rasé les cheveux, avoué tardif de leur servage, et tout en s'abreuvant de cantiques dont l'érotisme biblique leur devra désormais suffire.

Les prisons des filles sont des lieux qui perpétuent les caractères de classe des prostituées comme la Sorbonne perpétue les caractères génériques des agrégés, soit dit sans insulte pour les filles. La prostituée qui a passé par le Dépôt et par Saint-Lazare a nettement l'impression d'une vie nouvelle, d'une vie d'indicible sinistre dont elle ne sortira plus jamais. Et, de fait, malgré la douce ironie de l'« Avis important » qui termine le règlement des Filles, la

malheureuse passera *la plus grande partie de sa vie* au Dépôt et à Saint-Lazare, jusqu'à la fin de ses jours, à moins qu'un général ne se l'attache spécialement, comme il arrive, d'après Parent.

On va à Saint-Lazare d'après les besoins des adjudicataires [des travaux de couture à effectuer par les détenues. Que « Monsieur Georges » ou « Monsieur Emile » — ils ont de ces noms — se plaigne du manque de main-d'œuvre et, le lendemain, la Préfecture en fournit libéralement.

Les agents arrêtent donc à tort et à travers, sans préjudice de leurs préférences momentanées, les filles qu'ils connaissent. Bien qu'ils touchent cent sous pour chaque « nouvelle », cette façon d'agir est plus sûre. Pourvu que le nombre y soit, le règlement couvre tout.

*
*
*

On n'arrive pas à travailler pour les entrepreneurs de Saint-Lazare sans passer sous de multiples fourches caudines.

C'est d'abord, — et malgré l'habitude, — au milieu de la course au pain quotidien, sous la terreur de l'agent, la minute angoissante de l'arrestation où l'homme des mœurs, tapi en quelque coin, saute brutalement au collet de la malheureuse. Ou bien le policier, surgissant tout à coup d'une trompeuse silhouette en laquelle elle avait espéré peut-être, laisse tomber ce commandement : « En route ! »... quelquefois suivi d'une poursuite effrénée.

« *En route !* » ce mot, ce ton à la fois flegmatique et fatal, c'est tout l'agent et c'est toute la fille ; c'est plus : c'est toute la théorie des humbles qui marchent sans trêve en s'entre-déchirant sous la consigne des forts qui savent tirer de leur aveuglement des animosités propices. « En route ! » ce titre de Huysmans, ici transporté, y sera mieux justifié que par les plus démoniaques évocations de l'auteur de *Là-bas*.

En route ! misérable bétail d'amour, n'est-ce pas toute ta vie qui marche ainsi ; en route, ô paria symbolique ; en route par l'injustice et pour l'injustice, par la haine et pour la haine ; en route vers la maison de police où tu seras injuriée, frappée, volée, vers le sinistre panier à salade et vers les prisons insoucieuses !

Ta route est là. — Il est vrai qu'elle en vaut bien une autre.

Car profonde est la philosophie des filles : profonde autant qu'informulée. Personne mieux qu'elles n'est fixé sur la vanité des choses et la générale relativité. Le sentiment de justice lui-même leur apparaît aussi relatif que le postulatum d'Euclide à M. Poincaré.

Toutefois, il est de « fortes têtes », promptement redressées d'ailleurs par quelques coups de bottes agrémentés de quelques mois de prison, qui se font difficilement à cette dernière idée. Ah ! cet « en route ! »...

Le jugement des Filles

Après une nuit passée sur les planches du Dépôt, le calvaire continue.

Deux à deux, en longue file, sous la conduite d'un gardien, les lamentables femmes s'avancent. Rien de plus navrant que cette autre parabole des aveugles : les dernières illusions des Filles vont culbuter dans la mentalité sans fond de M. le chef de la 3^e section.

Ah ! cet homme, quelle figure ! Comme il a dû confortablement défendre la Morale depuis hier soir... Maître absolu de milliers d'êtres, aucun cas de conscience ne trouble la quiétude de ses rapides décisions ; d'ailleurs il connaît son règlement point par point ; mais point n'en serait besoin ; vous

entendez bien qu'une règle quelconque suffit, puisque le règlement les justifierait toutes. L'actuel sultan de ce fantastique harem ne méprise point le paradoxe ; souvent il aime condamner ses odalisques en raison inverse, par exemple, du volume de leurs charmes... et c'est avec un flegme tout oriental qu'il *annonce* les « qua-tre jours », les « huit jours », les « quin-ze jours », les « libres ».

Qu'importe d'ailleurs, le règlement est là, et Saint-Lazare aura son compte ! Et ça va vite.

Malheur à l'imprudente qui se permettrait des « réflexions ». Le lieutenant de la 3^e section double la dose. On peut réclamer à la commission des mœurs !

A la vérité, il se passe quelquefois, devant le tapis vert où ce mauvais berger joue ses décisions, des scènes dignes de ces simples héros de Tolstoï... vous savez bien ! Mais le loyalisme du chef des filles ne s'en émeut pas. Il double la dose.

J'ai connu une fille qui en fit des maladies et qui doit en être morte ; c'était une des moins plantureuses administrées de M. Guillet, une des meilleures aiguilles de Saint-Lazare, et elle ne serait point entrée au Bon-Pasteur sans dot ! Elle m'a laissé des mémoires qui sont dignes d'une grande âme. Je les publierai.

Les médecins

Les filles ont d'autres ennemis. Ce sont, en majorité du moins, les médecins chargés de protéger les « michés », jeunes et vieux, dont elles ont mission de faire l'éducation sensuelle et sentimentale ou de satisfaire la sénilité.

On peut dire de certains de ces illustres docteurs, — qui n'ont pourtant pas inventé l'eau chaude, — qu'ils gagnent bien leur argent. L'acharnement qu'ils mettent à demander sans cesse et à tout propos des mesures d'exception pour suppléer à leurs connaissances syphiligraphiques déshonore la science.

Mais ça les fait décorer.

D'ailleurs ce n'est pas tout. Ces chevaliers du spéculum croient toujours manier un trocart ; leurs études opératoires, pour lesquelles ils n'attendent généralement pas le consentement des patientes, ont souvent été fatales autant qu'ignorées, aucun lieu n'étant plus propice que Saint-Lazare au développement du sadisme spécial qu'avouent encore les jeunes chirurgiens amoureux de leur art ; enfin il est des internes qui traitent les filles... comme au bal de l'internat.

Philosophie des Filles. — Les Agents

Rien n'égale le malheur des Filles ; aucun être au monde n'est plus digne de pitié que la « Fille soumise »..., soumise à tout.

Martyrisée, traquée, honnie, jetée en prison à tout moment, reniée de sa famille, sans amis, exploitée par tous, sa situation est sans issue. Cet esclavage ne se termine que par le suicide, l'assassinat ou la honte des « Bons-Pasteurs ».

Cette martyre nimbée de la douleur séculaire de sa caste m'apparaît, selon Harttmann, le symbole profond de l'Inconscient social. Les prostituées sont aux sociétés ce que les centres réflexes sont à l'individu : c'est en elles que s'élabore, que se synthétise le travail profond de la vie animale des sociétés, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Il n'y a véritablement que deux êtres intéressants au monde : la Fille publique et le Penseur. Seuls, ces deux êtres vivent de leur propriété indiscu-

table, l'une son corps, l'autre ses idées; et le profond métaphysicien de l'Inconscient les a rapprochés sans le savoir quand il a dit: « L'Esprit est une idée du corps... »

Ils en vivent, ou plutôt ils en meurent, tandis que la masse des exploités et des exploités vit de la propriété commune, des biens de la terre.

Aussi le Penseur comme la Fille, n'ont jamais été que tolérés.

Ils constituent deux anomalies de notre régime économique et viennent, sous ce rapport, à l'appui du matérialisme marxiste: anomalies également réprouvées par le sabre et l'église; ils vivent en quelque sorte sur les *fuites* du régime commun; car pas plus que la fille, le Penseur digne de ce nom n'est compris, admis de la masse; tout au plus le snobisme, la mode le peuvent-ils servir.

Aussi a-t-on plus d'un exemple, même moderne, du rapprochement de ces deux êtres; je ne parle pas ici des « poteaux » du nationalisme, Meyer, Lemaître et Cie.

Quand les Filles trouveront-elles leur Baudelaire et leur Laforgue?

Et quand trouveront-elles leur Urbain Gohier?

L'agent pourchasse la fille, — et cela en raison directe de ce qu'elle gagne, — et le magistrat la condamne, — comme il condamne un anarchiste, — non par raison morale, mais simplement parce qu'elle ne vit pas comme eux.

De même, la foule affamée et crucifie le Penseur... qui ne pense pas comme elle.

Autant l'homme de génie est nécessaire à la vie future des sociétés, autant la prostituée est nécessaire à leur vie présente.

N'est-il pas piquant de penser que les 6.000 filles qu'avoue M. Lépine sont aussi utiles aux lois de l'Amour que 60.000 au moins des plus respectables mères de famille? Et que deviendrait donc l'honneur des femmes et celui des maris si les infâmes prostituées n'étaient là, militairement conduites, pour les sauvegarder? Et puis que doit-on préférer pour la race entre la masturbation ou la sodomie certaines et la syphilis affectée seulement de la probabilité 1/2, puisque telle en est, dit-on, la moyenne chez les filles?

Les prostituées sont grandes non seulement par leur douleur et par leur fonction sociale, mais par leur cœur. Quelle « femme honnête » aime plus entièrement son légitime époux que les filles leur libre compagnon, bien qu'elles n'en reçoivent souvent que de durs traitements? Laquelle braverait pour lui ou pour ses enfants des périls équivalents? — Quelle âme charitable est plus tutélaire à ceux qui lui tendent la main?

Où trouver dans nos bourgeoises une Médélia qui, défénestrée par son amant, les membres rompus, vint, en pleine cour d'assises, l'arracher aux jurés en s'accusant elle-même? Et que dites-vous encore de cette autre qui, *violée* et lardée de coups de couteau, puis jetée dans le fossé des fortifications par toute une bande de chenapans, fut appelée plus tard, et bien malgré elle, à l'instruction de leurs nombreux méfaits, et, comme le juge lui demandait pourquoi elle n'avait déposé aucune plainte contre eux, lui fit cette réponse cornélienne: « Je ne croyais pas en avoir le droit, *étant fille?* » Je pourrais en citer bien d'autres.

Certes, les Filles méritent d'autres lois que les bourgeois.

Les Hommes des Mœurs

Quant aux souteneurs de tout poil et de tous grades de la Morale sociale, bien différente est leur âme.

Tous ont en commun la sadique jouissance du pouvoir absolu, mais ils en usent différemment : ceux d'en haut avec une parfaite conscience de leur infamie et une vue nette des intérêts en jeu ; les autres y trouvent simplement la voluptueuse satisfaction des instincts les plus brutaux.

Les philosophes de la Préfecture de Police, qui exploitent encore la matière en librairie après la liquidation de leur retraite, ont eu des mots qui peignent assez bien l'esprit de la « boîte. »

Un d'eux va jusqu'au scepticisme à l'endroit de l'efficacité du Dispensaire, mais il intitule son livre : *Gibier de Saint-Lazare* ; un autre, M. Lecour, chef de division, est d'un jésuitisme plus ésotérique quand il dit : « L'inscription d'une femme majeure prostituée d'habitude, qu'elle soit demandée ou repoussée par elle, n'a pas de *conséquences graves*, et rien n'est moins intéressant. » Il est vrai qu'il fut obligé de donner sa démission, ainsi d'ailleurs que son Préfet et le Ministre de l'Intérieur, quand, en 1881, la Presse dénonça à l'opinion publique quelques-unes des atrocités du service des mœurs.

Enfin M. de Morsier cite, dans une de ses brochures, ces paroles d'un procureur général à la Cour de cassation : « La prostitution est un état qui soumet les créatures qui l'exercent au *pouvoir discrétionnaire délégué par la loi(?) à la police*, état qui a des conditions et des règles comme tous les autres états, comme l'état militaire par exemple. »

La Congrégation peut être satisfaite. Les commandements de « Dieu » et de l'Eglise seront militairement observés.

Les « Inspecteurs » s'en chargent.

Parent-Duchâtelet dit, au sujet du recrutement des Inspecteurs de la Police des Mœurs : « L'expérience a reconnu qu'il fallait pour cet emploi des hommes spéciaux doués d'intelligence, de *douceur*, d'activité, impartiaux, incorruptibles, capables d'imposer. »

Or l'armée, exutoire des instincts les plus violents, fournit ses meilleurs sujets à la Police. Parmi ceux-là les meilleurs, ceux qu'on « déplace » après un acte d'éclat rendu public malgré leur modestie, sont versés dans la brigade des mœurs. Et n'y va pas qui veut ; l'assassinat de Lolivray fut jugé insuffisant pour mériter cette faveur aux braves gardiens de la paix de Charenton. Souhaitons-leur meilleure chance pour la prochaine manifestation républicaine.

M. Goron, qui ne fut pas tendre pour les filles, bien qu'il n'en ait jamais « pincé pour la police des mœurs », et qui les protège maintenant à la Maison Letellier, nous apprend, au sujet des agents déclassés à la suite de l'affaire Sébastiani, qu'on exprime ce fait à la « boîte » par ces simples mots : « privé de dessert » !

Trois mots qui en disent long. Du dessert, on s'en soûle à la brigade des mœurs. De l'arbitraire et encore de l'arbitraire, en toute sécurité c'est plaisir divin. Ces courageux personnages arrivent à un dilettantisme dans la cruauté qui ferait pâlir un maréchal de Retz. Nous citerons plus tard des faits, de nombreux faits, de nombreux crimes. Les prolétaires, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, n'ont pas de plus cruels ennemis que leurs frères ; la vie est un perpétuel « radeau de la Méduse » où ils s'entre-déchirent sous l'œil satisfait des forts.

V

CE QU'IL FAUT FAIRE

Après cette incomplète énumération des atrocités de la police des prostituées, on voit que l'*abjection* des Filles publiques, dont on parle si volontiers, est de beaucoup dépassée par l'*abjection* des hommes publics, experts en la prostitution électorale, qui tolèrent ce régime... ou le voudraient consacrer.

Qui ne sentira son cœur et son cerveau bondir devant tout l'odieux de ce régime qui, sous prétexte de prophylaxie syphilitique, fait de la marchande d'amour une réprouvée qui ne peut ni sortir, ni même ouvrir la fenêtre d'un logis, qui lui est d'ailleurs légalement interdit, sans s'exposer à être appréhendée, arrachée à tout ce qu'elle peut avoir de cher au monde, emprisonnée, « enterrée » sans possibilité de réclamation, sans qu'elle puisse recevoir un secours qui ne soit soupçonné d'infamie.

Est-ce que la volonté de M. Lépine va longtemps suffire à ce régime monstrueux ?

Pourquoi les citoyens français acceptent-ils sur le trottoir les marchands de calicot et les rabatteurs des dentistes et pas la marchande d'amour ?

Va-t-on nous faire croire que ce commerce offusque réellement les gens bien pensants ? Oui peut-être... affaire de concurrence. Et puis, tout ce qu'on expose aux vitrines et aux kiosques ?...

Est-ce que les balances de Thémis, et le tryptique républicain, qui s'étalent à toutes les portes de la Préfecture de Police vont longtemps encore abriter de pareilles scènes de sauvagerie ?

Les filles n'ont « ni tué ni volé », comme on dit à la Préfecture à certains moments de lucidité ; alors pourquoi les traquer sans relâche et les emprisonner sans cesse comme si elles étaient constamment sous le coup d'une accusation criminelle ?

En fait, cette accusation constante existe, a toujours existé contre elles, L'étroite morale de Rome, ne pouvant les exterminer, comme elle faisait des hérétiques, les a réduites à un état d'esclavage proportionné à sa puissance.

On n'ose plus de nos jours invoquer explicitement le Décalogue ; on agite le fantôme de la syphilisation nationale, et l'Eglise ne perd pas ses droits, ni l'Armée non plus.

Or il est aujourd'hui bien démontré que la visite sanitaire des filles n'est qu'une garantie entièrement factice. D'ailleurs, le diagnostic de la syphilis est très incertain ; personne ne le sait mieux que les médecins de l'Administration, et pourtant ils n'hésitent pas à commettre de véritables crimes en mercurotisant intensivement tous les sujets douteux. Aussi les 50 0/0 du contingent des filles en carte qu'on donne comme infectées présentent-elles surtout des accidents dus au mercure !

Et puis, s'il existe des filles syphilitiques, c'est sans doute que des hommes les ont infectées. Alors pourquoi ne pas emprisonner tous les syphilitiques, comme on faisait des lépreux ? Cela ferait, d'après les meilleurs avis, un bon quart de la nation française.

Et pourquoi ne pas emprisonner tous les incurables, tuberculeux et autres ?

Il n'y a donc pas à se le dissimuler. C'est simplement pour observer les commandements de l'Eglise et de son Dieu que l'esclavage des filles est

maintenu. En même temps, la police ou l'armée, soutiens de l'Eglise, conservent leurs droits, leur récompense, leur « dessert ».

Il est toujours piquant de penser que c'est l'Eglise qui a doté l'Europe de la syphilis, grâce aux armées des Croisades et surtout des Croisades de saint Louis. Elle a en même temps établi le régime de l'esclavage au profit des gens d'armes et de certains couvents. Elle le maintient, dans les mêmes conditions en invoquant son premier crime!

Les faits portent en eux-mêmes leur enseignement.

Quand donc la raison cessera-t-elle d'être honnie par les politiciens qui se réclament du Christ; quand comprendra-t-on, par exemple, ces paroles de M. de Roberty: « La science ne dit pas d'un voleur qu'il est un voleur, mais simplement qu'il a le centre de l'acquisivité admirablement développé »? et quand verra-t-on, par suite, que la morale individuelle ou sociale n'est que la science du développement harmonique des activités de l'homme en vue d'un but déterminé, centre instantané du progrès? Ce jour-là, on transformera les prisons en écoles où des sages cultiveront les cerveaux mal équilibrés.

Mais comme dit Pythagore: la vérité ne s'impose que par la superstition; ces sages auront eu aussi leur dieu anthropomorphique, moyen secret d'influence temporelle. Et l'humanité ira, cahin-caha, par le temps, traînant avec elle ses douleurs, pour expiation de ses imperfections.

*
* *

Sauf une récente communication au *Congrès des droits de la femme* où M^{me} de Sainte-Croix demande simplement l'égalité des deux sexes en matière de mœurs (pourquoi, en effet, la prostitution féminine ne pourrait-elle s'exercer aussi librement que la prostitution masculine, et pourquoi les femmes ne pourraient-elles racoler les hommes comme les hommes racolent les femmes?), on ne s'occupe guère des « filles soumises » que pour demander la suppression des maisons de tolérance.

M. de Morsier, Président de la Ligue abolitionniste, dont on connaît les édifiants mémoires sur la matière, et M. Gaufres viennent de s'adjoindre la Ligue des Droits de l'homme pour renouveler vigoureusement la campagne dont MM. Yves Guyot et Richard s'étaient faits déjà les protagonistes.

Or, en l'état actuel des choses, la suppression des maisons de tolérance serait une calamité de plus pour les filles. Car il est bien réel que ces lieux sinistres sont pour elles un refuge, un lieu d'asile aux moments les plus difficiles de leur triste existence. Il existe à la Préfecture de Police un *service officiel* de recrutement des maisons de tolérance, sous les espèces d'une salle spéciale, où passent les filles à la sortie du Dispensaire et où les « dames de maison » font miroiter à leurs yeux les avantages de leurs entreprises. Les malheureuses qui, lassées de la prison ou des mauvais traitements domestiques, acceptent ces propositions sont aussitôt inscrites sur un registre spécial et emmenées... sans préjudice de tous autres usages du commerce, évidemment.

Ce service est, il faut l'avouer, le plus humain de toute l'Institution... Que cela lui serve d'éloge!

Concurremment à la lutte contre les maisons de tolérance, il faut donc mener le bon combat contre les règlements de la prostitution que, par un charmant euphémisme, on qualifie de libre.

Il faut que Paris arrive au moins au régime de Londres, où le policeman se borne au traditionnel « Circulez » pour maintenir l'ordre, au lieu d'emprisonner et de maltraiter les filles.

La bataille sera chaude, car des intérêts de toutes sortes, aussi louches que considérables, sont en jeu.

Il faut fonder une *Ligue antiesclavagiste* des filles publiques, avec un Comité permanent où elles pourront dire les atrocités dont on les abreuve.

En cette matière, le seul moyen d'étude vraiment efficace est d'être en rapport direct avec les intéressées, puisque les actes de l'Administration sont soigneusement cachés à tous les yeux.

Cette Ligue ne sera pas déclarée d'utilité publique, comme l'est le Bon-Pasteur, mais elle soulèvera l'opinion et elle aboutira. C'est fatal : 1° parce que, s'il faut de l'argent pour lutter par la brochure, la conférence et le journal, les filles en fourniront; 2° parce qu'on n'est pas fille *publique* sans connaître les petits secrets de bien des gens. Ah! si la noblesse de robe des nationalistes voulait s'y mettre!

Est-ce que les filles qui, mises au ban de la société capitaliste, ont constitué une société à part avec sa vision spéciale des choses, son génie particulier, est-ce que les filles ne devraient pas s'organiser en société de secours mutuels, qui leur permettrait d'échapper, suprême honte, au Bon-Pasteur, à l'hôpital ou à la Morgue.

Il serait bien curieux qu'une caste, où, après tout, les salaires dépassent la moyenne, restât esclave au milieu de toutes les castes bourgeoises plus ou moins émancipées. Il ne manque qu'un organisateur. Celui-là aura bien mérité de l'humanité.

EDMOND POTIER.

P. S. — Voici un fait dont une facile enquête m'a permis, au retour des vacances, de vérifier les points essentiels et qui commentera point par point cette esquisse, en montrant l'Institution et les hommes de la police des mœurs sous le véritable jour d'une sinistre *Mafia*, que s'efforcent de leur enlever quelques publicistes plus ou moins intéressés.

L'héroïne en est une fille aussi intéressante par son caractère entièrement impulsif que pitoyable par son état de santé.

Or donc, le 29 août dernier, vers neuf heures du soir, place du Carrousel, Z... avait à peine quitté l'omnibus qu'elle fut reconnue et appréhendée par un agent des mœurs, qui, pour ce faire, mit en liberté deux femmes qu'il emmenait déjà.

A l'appel de la pauvre jeune fille le conducteur de l'omnibus et les voyageurs indignés affirmèrent qu'elle venait de les quitter et le conducteur lui donna son nom.

Néanmoins, l'agent et un de ses collègues qui l'avait rejoint emmenèrent vers le poste de Saint-Germain-l'Auxerrois, leur victime toujours protestant nerveusement contre cette arrestation, arbitraire, on en conviendra.

Et, à peine traversés les guichets de la cour intérieure du Louvre, un troisième agent, C... que les protestations de Z... irritèrent sans doute et qui déjà d'ailleurs, à maintes reprises, l'avait menacée, s'élança sur elle, l'injuriant avec la dernière grossièreté et lui portant dans le dos un terrible coup de genou.

La pauvre ne put que râler : « Au secours! Au secours! » et s'affaissa, tordue dans une crise nerveuse.

Attroupement et indignation des passants qui, nombreux encore à cette heure, accompagnèrent, et bien malgré eux, les agents, jusqu'au poste où un honorable témoin *de visu* put seul entrer, narra le fait au secrétaire et laissa sa carte à Z...

A peine fut-il parti que Z..., *privée de la carte...* et enfermée, put entendre ses persécuteurs, désormais rassurés, s'esbaudir sur son cas et l'agent C..., qui s'était si policièrement introduit dans l'affaire *après l'arrestation*, s'y prendre à quatre fois pour rédiger un rapport calomnieux qu'il soutiendrait ainsi en correctionnelle, ses collègues n'étant pas, selon lui, assez « débrouillards ».

Outrages et injures, voies de fait... c'était six mois de prison. Et, comme le commissaire du quartier eût pu entraver l'œuvre si bien commencée, on emmena immé-

diatement la prisonnière à la Préfecture où on évita de même le commissaire de la Permanence, en lui faisant passer la nuit au corps de garde du boulevard du Palais.

Le lendemain, Z... était incarcérée au quartier des prévenues, sans passer devant le commissaire-interrogateur des filles. Elle écrivit à ce fonctionnaire qui, pour toute réponse, essaya de la terroriser par toutes sortes de menaces et, lui répétant à satiété que sa qualité de fille *lui enlevait tout droit*, l'envoya chez le juge d'instruction.

L'affaire était dans le sac. A l'instruction, pas d'avocat, jamais d'avocat pour les filles; et, le lendemain, à la correctionnelle pas plus d'avocat. M. Bérenger ne travaille pas pour les filles.

Là, ça se passe ordinairement en trois phrases : demande du Président, négation de la... coupable et... condamnation ! Par malheur, fait inouï, le président de la 11^e chambre se laissa plus toucher par le serment de Z... que par celui de l'agent et prononça seulement vingt jours de prison.

Qu'importe ! l'agent C... et ses acolytes furent pleins de bonne volonté dans l'exécution des ordres reçus; ça ne peut pas nuire à leur avancement.

J'arrêteraï là l'histoire si je n'avais tout à l'heure parlé des médecins.

A Nanterre, Z..., dont l'état de crise perpétuel, aggravé d'hémorragie et d'un défaut complet d'alimentation, menaçait de tourner au-delà des espérances de ses bourreaux, se vit incontinent déclarer phtisique par le médecin de service, en termes nettement comminatoires.

Et sur une réponse, simplement digne, ce singulier Diafoirus, lui infligea — ô thérapeutique ! — deux jours de *cave*.

Je dois ajouter que le Directeur, prévenu, le lendemain, par une courageuse fille de service, délivra la malade, lui montra ensuite une certaine sollicitude et même, dit-on, fit quelques représentations au médecin.

J'ajoute aussi que M. Lépine a été mis au courant de cette affaire par une lettre de l'intéressée où elle lui exposait, entre autres choses, la nécessité pour elle de s'exposer aux mêmes traitements dès sa libération.

Mais M. Lépine pense sans doute qu'il est seul, avec les Césars, à posséder telles prérogatives et que ça n'est pas peu de chose.

E. P.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

AU GRAND THÉÂTRE : *Le répertoire des chefs-d'œuvre.*

I

L'ANNONCE

Un taratantara de trompettes, sur le boulevard, m'a fait retourner.

En haut d'un éléphant, d'émaux caparaçonné, un héraut se tient là, debout, qui clame au-dessus de son cortège :

— *Au nom de votre âme, au nom de l'éternelle beauté, au nom de tout ce qui souffre et resplendit, passant, qui que tu sois, à ce soir ! Dans le Grand Théâtre, tu assisteras à un chef-d'œuvre et à du nouveau. Et par les pleurs que tu verseras, je te le jure, tu te sentiras dès demain et plus grand et plus fort pour atteindre ce que tu désires.*

Or, tandis que je considère, stupéfait, le singulier groupe d'hommes et de bêtes déjà en marche, une sorte de page, séduisant comme une femme, me met, non sans une œillade, dans la main cet avis imprimé :

« Riche, tu paieras un luxe imprévu ; pauvre, tu seras reçu gratuitement ; indigent, l'on te nourrira avant le spectacle. Monte dans la première voiture où l'image d'un Dieu nu et jeune semblera t'appeler. »

Machinalement, je cherche autour de moi l'ami que M. Mirbeau rencontre en pareille occasion. Je l'aperçois.

— Eh bien ? me fait-il railleur.

— Eh bien ? lui réponds-je bêtement.

— Feignons de prendre un bock parmi ces alcooliques, me dit-il avec générosité en me poussant à l'une des tables du « Napolitain ».

II

LA QUESTION D'ARGENT

— Tout se réalise un jour ou l'autre, que voulez-vous ! exordit-il sur le ton philosophique. Pourquoi tentez-vous à ce que les financiers se montrent nécessairement des imbéciles ? Pourquoi refusez-vous d'admettre que l'un d'eux, un jour, ait ouvert une histoire ?

Pourquoi exigez-vous, poursuit mon interlocuteur avec une fièvre naissante, qu'il n'ait pas pu lire que Crassus, Pompée, les Lucullus, César n'ont jamais rien été (tel ou tel talent personnel mis à part), sinon les chefs de grandes maisons financières, fondées intelligemment, pour durer, sur de solides propriétés terriennes ?

— Mais...

— Quoi ! s'écrie-t-il sarcastique, les imaginez-vous par hasard, ces grands

hommes, de petits coureurs de batailles à la manière de vos Bonaparte ou de vos capitaines de la guerre de Trente Ans?

— Pardon...

— Détrompez-vous! affirme-t-il d'un coup de poing, dont le vent fait onduler notre charmant la Vieillesse.

— Ecoutez. Je n'ai pas le temps de blaguer. Je n'écris pas de premiers-Paris, et je m'ennuie ici... J'arrive déjà de province, de Saint-Aignan... Dites-moi, sans tirer à la ligne, en quoi consiste le *Grand Théâtre*?

— Allez vous promener! Vous ne ferez jamais fortune. J'allais vous distiller cinquante-deux articles, une année de chroniqueur. Et vous avalez tout à la fois. Goulu!

— D'abord, le coupé-je, mon cher petit-fils du neveu de Rameau, surtout il ne s'agit, n'est-ce pas? du « théâtre populaire »? Foin de cette maussade encore que madrée entreprise en faveur d'une dramaturgie périmée! jusqu'à son nom respire l'ennui...

— Rassurez-vous, fanatique. Il s'agit bien, pour le coup, de grand Art.

— Et pas « adapté », hein?

— Votre rêve, vous dis-je...

— Ha!

— ... mais rendu pratique.

Donc un financier ne constitue pas forcément, je vous le répète, une brute. L'un d'eux, s'ennuyant à n'êtreindre que de l'abstrait, a compris qu'il pouvait prendre le pouvoir. Oh! laissez là ces pauvres journaux : nous vivons toujours en République. Ou plutôt nous y entrons... Il n'était question pour notre homme que d'utiliser sa banque d'une façon redoutable, décisive. Tirer, comme pantins par leurs fils, les gens aux cheveux, ne suffisant plus à son âme positive, il les a saisis par la tête.

Qui mène le peuple depuis cent ans? Qui lui invente l'histoire à l'envers, lui bâille, pour lanternes tricolores, jaunes vessies à volaille noire, et l'a tenu si longtemps persuadé que liberté s'appelle de choisir entre plusieurs maîtres, — mieux, que l'on peut avoir une patrie sans en posséder la moindre bribe? qui?

— La Presse. C'est entendu.

— Bien. Devant l'éphémère torchon d'un sou, plus prostitué que la prostitution elle-même, les lois plient, chaque gouvernement s'agenouille et puis tombe, la morale s'envole, la vérité tortille des hanches, et la gloire n'existe plus, sinon posthume, qu'à contre-sens exactement, puisque achetée. Unique et formidable Pouvoir, en vérité, avili encore à chaque avatar, pareil à celui des Empereurs de la vieille Rome, il ne se transforme que pour s'étaler, à son instar, plus féroce, plus ignorant et incohérent, tel que la Bête peinte en l'Apocalypse.

Que lui opposer d'assez destructif? s'est demandé notre financier.

— Le Théâtre! le Dionysos immortel qui toujours rejaillira du tombeau où la persécution crut l'ensevelir : soleil d'hiver, vin enthousiaste et pur de la sainte communion des cœurs, idée du peuple, essence de l'humanité!

— A ce retour du sauveur Dionysos, la seule concurrence, entre parenthèses, qu'ait jamais crainte, sur les âmes, l'Eglise (qui survit à tout depuis vingt siècles), — notre Nucingen donc s'appliqua.

Oh! il a, prudemment, fondé une société. Rapidement, à cette ecclésiastie, il a su gagner ses coreligionnaires.

— Des Sémites?

— Bêta! des financiers. Ils ont tous un même culte, le Leur.

— Mais, enfin, notre rêve le plus ruineux, comment?...

— Rien n'est ruineux, tout enrichit à un certain degré de puissance mo-

nétaire. A qui veut s'emparer de l'ensemble, rien n'aura coûté, le résultat une fois obtenu. Or, de même que la femme, la nation aime qui la fait sourire et se donne à qui l'émeut. Notre homme a du génie : il a su retrouver l'ancienne séduction, l'irrésistible. D'ailleurs, le prix s'en trouva modique, ainsi que vous allez voir... Mais voici une tapissière du théâtre. Prenez-y place. Je vous rejoindrai là-bas, et vous porterai les devis.

III

AU GALOP!

— Loge ou fauteuil?

— Loge.

— Passez dans la première partie de la voiture... Près ou loin de la scène?

— Près.

— Voulez-vous la loge 450? Vous serez bien.

— 450!

Et j'examine le coupon : il porte ce chiffre! Au verso une note explique : « Prendre l'escalier ou tapis roulant M G; à l'arrêt, suivre, sur sa droite, la galerie. Le numéro ci-contre se trouve reproduit sur la porte de la loge. »

Où allons-nous? Après quelques arrêts encore, la vaste voiture s'est élancée au galop de ses quatre chevaux. Je m'aperçois qu'elle peut se fermer en hiver, et je note, de plus, la place réservée à un ingénieux système de chauffage. Toutefois, je n'ai pas choisi le plus récent modèle. Car des automobiles, ornés du même Dionysos nu, brandissant une grappe, nous dépassent. A la clarté de la lampe électrique, deux de mes voisins feuilletent un Shakespeare, l'autre une plaquette neuve. Mes autres compagnons s'évertuent à rire, à rester Parisiens. Saint-Aignan, que j'ai quitté ce matin, repasse dans ma mémoire. La voiture court... Nous sortons de Paris. Et, sur les routes, nous nous mêlons à des essaims de voitures, aux dernières bicyclettes, à des équipages aussi.

Nous tournons brusquement vers la forêt de Meudon. Inquiet, je consulte du regard les autres voyageurs : nul visage ne témoigne la moindre surprise.

Oh! la roborante odeur du bois, tandis que nous en escaladons les pentes...

Hélas! l'orage devait-il nous confondre avec Béziers? Des éclairs paraissent faucher les arbres. Mais non... quels feux étranges? on dirait soudaines et silencieuses explosions. Un incendie s'allume proche, puis s'éteint. Et des feux follets bondissent, tantôt ici, tantôt là, parmi les noires futaies, — chantés du double chœur traditionnel, les sifflets à roulettes des grillons, et les *tsin-tsin* des cigales. Au milieu de fumées sombres, ces zigzags rougeâtres m'évoquent le bois de Colone. Et voici que des fantômes sveltes, tels des nymphes et des elfes, passent, qui dansent. A un moment, — il a fait jour : la nuit est retombée ensuite plus auguste avec ses étoiles.

— Hein? gouaille un accent montmartrois dans l'arrière de la voiture. Enfoncé Dufayel, enfoncé le commerce!

— Enfoncé Eiffel! Enfoncée l'industrie! lui réplique-t-on.

Et je remarque en effet que le firmament n'est plus déshonoré par les deux lueurs ineptes.

Je voudrais baiser les escarpins du Mécène théâtral, plus grand que les rois en vérité.

IV

LE GRAND THÉÂTRE

Bientôt nous arrivons en vue du centre de cette triomphale féerie.

Un volcan, — voilà ce que j'ai aperçu. Occupant le haut de la colline, un monument énorme, coliséen : de son sommet s'échappaient, au milieu d'une braisillante ardeur et d'une rumeur inouïe, mille feux de toutes couleurs et de tous aspects. Parfois en montait, de la largeur entière, une épaisse colonne torse de flamme.

Mais quand, à travers les statues disséminées sous les pins, — un Tirso de Molina dans sa soutane; un Aristophane en Dicéopolis, offrant sa tête railleuse et hardie sur un billot de bronze; Salomon, tiaré; Gozzi en soldat; Eschyle terrassant un Mède « à la longue chevelure »; un Euripide nu, s'oignant d'huile; Cervantès en galérien, ramant; de jade vert, l'adorable Tchang-Koué-pin, avec sa robe de courtisane; Bodel et sa croix en travers de la poitrine; Hugo sur un roc; le stratège Sophocle à la proue d'une trirème, beau comme la Samothrace; Job, et vingt autres, — quand nous sommes plus près, la sombre et majestueuse silhouette se creuse en détails. Alors, elle m'apparaît une pagode : des escaliers, des escaliers, une pyramide d'escaliers en tous sens. Dans les uns notre voiture aurait monté! D'autres sillonnent, ainsi que des éclairs, les flancs du mont architectural. Et d'autres s'enroulent à double, à triple révolution, enlacés comme des serpents, sans que jamais leurs anneaux se touchent, aboutissant chacun à une galerie différente et formant des tours d'un style surprenant. Partout, des tapis roulants accompagnent les degrés avec un sourd murmure, pareils à des ruisseaux qui remonteraient vers leurs sources. Et l'on sent, devant cette profusion d'issues, que s'anéantit dans le passé la crainte des incendies et des paniques.

De contrôle point, faut-il le dire? Les trois Augustes qui barrent si administrativement le chemin du salut, ayant été chassés, j'en conclus que la question, entre autres, du droit des pauvres a obtenu une solution enfin satisfaisante.

A ce moment-là précisément, comme j'ai enfin trouvé mon escalier MG, mon regard rencontre un bar automatique, au fronton duquel, en lettres de feu, se lit sous une statue du Dieu : *A ses images douloureuses, à ses fils les plus chéris le Dieu pathétique offre, avant le repas de l'âme, celui du corps.* Et je vois, muni des cartes versicolores de l'A. P., de fiers loqueteux entrer en effet dans la salle aux nickels étincelants; d'autres en ressortent avec la physionomie redoutable de ceux qui voyagèrent très loin. Si vive est ma surprise que j'en sens des larmes me venir.

Pas d'ouvreuses. Mais de vastes galeries, balayées par l'air pur des bois, sur lesquels s'ouvrent les fenêtres; 150, voici ma loge.

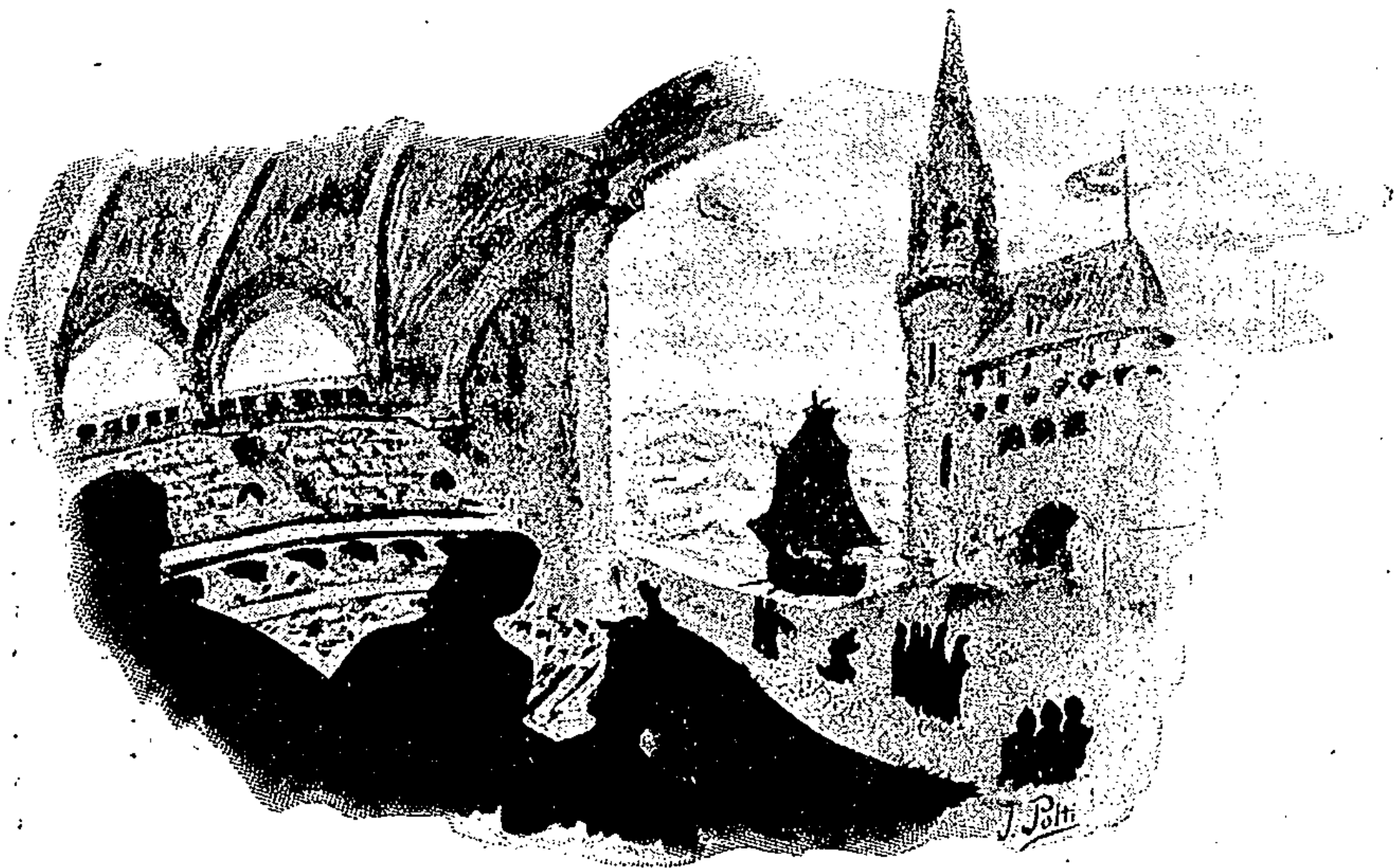
Je crois d'abord me tromper : il n'y a rien ici d'un théâtre.

... Un salon absolument clos, de style moderne, avec des fuchsias géants dans des flammés. Ça et là des boutons électriques, au-dessus de plaques, près desquels ces mots : *Confiseur-glacier, — Livres et journaux, — Médecin, — Paris, — Directions, réclamations, — Londres, etc.* Derrière une tenture, je découvre une porte que je pousse. Et, le seuil franchi, je m'arrête...

V

UNE SALLE DE SPECTACLE

Quarante mille têtes ondoyaient dans ce fabuleux amphithéâtre, de forme oblongue. J'y distingue, minuscules à cette distance, des rangées de fauteuils, trouées par les vomitoires, et comme des loges de cirque, mais aux bords de celles-ci courent des guirlandes de feuilles et de fleurs rares : elles se montrent tapissées chacune d'une façon particulière, telles en Gobelins, telles, comme la mienne, en étoffes Liberty, cette autre en soie du Japon, d'autres en velours de Gênes, en satin, en drap d'or à fausses pierreries ou en tissus aussi légers que des flots de mousseline. Comme la beauté des femmes se



précisait dans ces cadres variés ! En contraste, dans les rangs supérieurs, des spectateurs, pittoresques et fauves, au moyen de tablettes mobiles, mangeaient et buvaient, servis par des Annamites ; beaucoup devaient fumer, bien que l'odeur, chassée par quelque moyen, ne parvint pas jusqu'à ma place. Et tant d'éléments si opposés, au milieu d'un halo de lumières de toutes nuances, se fondaient en une immense symphonie pareille à celle des prés sous le soleil. Je constate à cet instant que le plafond vitré et mobile de la salle s'ouvre lentement, de façon à profiter du beau temps pour nous donner un spectacle à ciel ouvert : je puis voir de la sorte que ces vitraux mobiles sont partout doublés, afin, sans doute, de pouvoir protéger du froid et teinter, en sus, à volonté la clarté du jour dans les représentations diurnes ; enfin, certaines extrémités de tuyaux qui apparaissent en cette armature de fer me révèlent que, depuis les profondeurs de la colline, s'élançe jusqu'à ces hauteurs un vaste système calorifère, permettant de graduer, d'une manière différente sur chaque point, la température en hiver. Ne seraient-ce pas là-bas des ventilateurs ?

Mais mon attention revient toujours à ces loges incroyables de richesses.

J'avise au bord de la mienne une notice, rédigée en français, contrairement à la coutume en vigueur au théâtre.

Le début, après des considérations remarquables et sans emphase sur la toute-puissance de l'art dramatique au sens large du mot (on cite, à l'appui, l'Antiquité, la Chine, le Moyen Age français), confirme ce que m'a conté ma récente connaissance quant à l'organisation financière de l'entreprise. Puis viennent des détails curieux au sujet des sept troupes, dont chacune à tour de rôle joue, paraît-il, un seul jour de la semaine, une pièce du répertoire et une œuvre inédite, répétant les six autres jours et changeant de programme tous les mois, afin que la variété des spectacles crée de nouveau un public d'*habitues*.

« Il ne s'agit de rien moins, déclare hardiment le programme, que d'arracher aux cafés et autres assoimoirs la nation, dans la dégradation de qui l'alcool et la politique trouvent leur compte en la maintenant en esclavage. »

Le dimanche se consacre à l'Art Médiéval; le lundi, à la première Littérature d'Imitation (classiques latins, italiens et français); le mardi, au Drame Anglais et Espagnol; le mercredi, à l'Orient, sémitique et aryenne, tant récent qu'ancien; le jeudi, à la Hellade; le vendredi, à la seconde Littérature d'Imitation (l'Allemagne, 1830, etc.); le samedi, à la Chine, « au modernisme ». Les œuvres étrangères sont traduites avec une fidélité (pauvre M. de Wyzewa !), confinant au pédantisme, sans aucun sacrifice au goût français et avec la résolue intention de créer aux habitués une âme cosmopolite, c'est-à-dire, de barbare qu'on l'a laissée croupir, courante comme un fleuve et civilisée ! Quant aux acteurs employés à fonder cette *Théâtrocratie*, une seule condition en paraît exigée : qu'ils n'aient point subi ou, tout au moins, qu'il aient généreusement secoué l'éducation dite du Conservatoire... La mimique précisée au moyen de signes par les auteurs ou, à leur défaut, d'après des œuvres plastiques, complétée par des écrivains spéciaux, corrigée au moyen des trouvailles faites par les artistes durant les répétitions, et enfin fixée (?)... La diction notée avec un soin non moins scrupuleux...

Les lignes me dansent sous les yeux; hélas ! j'ai perdu ce précieux document à peine parcouru. Il faut s'imaginer mon émotion à lire de pareilles révélations, tandis que montent de la monstrueuse assistance des rumeurs aussi formidables que la mer à qui la rencontre, un peu avant l'orage, la première fois : il a peur et cherche autour de lui, craignant cette inconnue. Mon âme, je le sens, se désagrège, roule déjà parmi d'inexplicables et étrangères anxiétés, et, petite, s'oublie, devient parcelle d'une autre Ame effrayante, absorbante...

VI

SUR LA SCÈNE

Quel bouleversement plus considérable m'attendait cependant au lever du rideau. Je me crus ivre ! fou !

Est-ce là un décor ? Est-ce une réalité ?

Quelque chose de plus beau que nature, pour ce que l'accidentel, l'inexpressif s'est évanoui, chaque détail concourant ici d'une façon évidente à l'action, se rapportant miraculeusement à notre idée dominante à tous. Et pourtant cela vit ! et sans cesse la lumière se modifie, et l'herbe frissonne, et le sable pâlit, la muraille se nue, un insecte parfois s'envole, des oiseaux coupent le ciel en criant, mais quels oiseaux de décorateur sublime !

Plus encore : des êtres humains ou, dois-je dire ? divins, marchent là : ils regardent, parlent, s'étreignent ; leur accent a une sincérité constante

d'aveu, leurs répliques se croisent avec une sûreté inconnue à la rampe, je vis chacun d'eux dans les gouttes de son sang, ils ont noué mes nerfs aux leurs, chacun de leurs mots m'ébranle tout entier. C'est que d'eux aussi, de leurs vêtements aux plis tumultueux, de leurs visages a disparu tout détail importun, sot ou contrariant. Ils sont plus significatifs que l'humanité; or, en même temps que plus simples, ils se dressent *plus vivants*. Leurs mouvements entre eux concordent en savante orchestration, trouée de place en place par des pauses éloqu岸tes au milieu de la passion ambiante, et en arabesques de gestes incroyablement profondes.

Suis-je sur une autre planète? Dans un autre monde plus grand que le nôtre?

Et comme cet ensemble donne aux paroles prononcées une portée vraiment inattendue! Tant, du spectacle, les mille parties se concentrent en un seul effort pour faire porter, syllabe à syllabe, le sens intime de l'œuvre!

Une scène bouffonne intervient. Voici qu'avec effarement je vois les traits se transformer continuellement hors de toute proportion possible, en mainte caricature différente, de sorte que les phrases les plus simples aboutissent à une intensité de comique irrésistible, qu'accroît encore le rugissement des rires d'une assistance-nation. Par une fantaisie malicieuse du poète, a soudain succédé à la farce une scène dans le goût de notre « comédie sérieuse », à peine soulignée d'un peu d'ironie, mais ce caricatural mouvant des acteurs, produit par je ne sais quelle ressource, fait de chaque phrase sentimentale ou dogmatique, jaillir un ridicule tel que, littéralement épouvanté, je m'enfuis dans l'arrière-loge où je tombe haletant sur un canapé, heureux et tremblant à la fois, me demandant avec angoisse si je dors, ou ce qui m'est arrivé?

La porte s'ouvre et l'ami de M. Mirbeau entre une liasse de papiers à la main.

VII

— Comme vous êtes pâle... Que faites-vous là?... Ah! oui, c'est le premier effet produit par leur cinématographie en couleur.

— La cinématographie! Parlez! vite! lui dis-je en le secouant par le collet de son habit.

— Eh là, eh là, ne m'étranglez pas... que deviendraient mes amis déjà si atteints... Bé oui, fit-il en me riant au nez. Il fallait s'y attendre. On cinématographie à présent non seulement la forme, mais la couleur, et, de plus, à bon marché, depuis l'invention de M. Splendeur. Donc, le drame ou la comédie, déjà *notés* dans leurs moindres gestes, on les fait jouer dix fois, vingt fois par les meilleurs artistes, en face de l'appareil. Bon! Alors, on prend cette série d'images enregistrées au moment de leur perfection, on la confie à nos plus étonnants décorateurs: ils *interprètent* figures et fonds, à la façon de nos maîtres verriers du moyen âge ou des sculpteurs grecs de la grande époque, et fournissent bientôt une collection complète de *vitraux vivants*, de *bas-reliefs vivants* en quelque sorte.

De même pour les intonations, admirablement étudiées, et non plus laissées au hasard de l'improvisation mais notées ainsi que de la musique; d'où la précision des récitants.

— Ah! mon ami, mon ami...

— Allons, calmez votre enthousiasme. J'avais prévu la crise. Prenez un peu de repos... Comprenez-vous à présent qu'ici, de même qu'à Athènes, des femmes enceintes ont pu avorter de frayeur... Allongez-vous. Là. Nous rentrerons dans la loge tout à l'heure. Je vous expliquerai, en attendant, ce que vous voudrez.

Et l'ami de M. Mirbeau me couche comme un enfant, me couvre d'une fourrure, me dorlote, me masse doucement... Quel homme précieux !

Je ne vous dirai pas tout ce qu'il m'a raconté. Il est parfois un peu prolix, c'est son moindre défaut.

D'ailleurs, je ne tarde pas à m'endormir, brisé par tant d'émotions, par tant de volupté.

Je l'entends seulement qui m'entretient encore de singularités plus incroyables que le reste... Il s'agit, si je ne rêve, des auteurs... Le financier et ses compères ont compris que la pensée humaine se cultive à la manière des champs, qu'il faut savoir se résigner à passer par « profits et pertes » un grand nombre d'opérations et ne poursuivre son bénéfice que sur un nombre d'autant plus grand. Donc, quiconque apporte à ces extraordinaires entrepreneurs de théâtre, non point une œuvre analogue en quoi que ce soit à celles qui obtinrent déjà les applaudissements (ils la rejetteraient sans pitié, soucieux de ne pas sacrifier au succès immédiat le succès général), mais la plus différente possible au contraire, reçoit d'eux, tout comme un inventeur en Amérique, une pension et ne se voit pas astreint davantage à aucun terme fixe pour produire. Une sérieuse quantité, une fois sûrs du lendemain, s'avachissent, stériles ou (ce qui revient au même) médiocres : ce sont les moins bons, ceux que l'intérêt fait écrire. D'aucuns, une minorité déjà, sont stimulés par la seule gloire : ils luttent à l'envi pour donner l'ouvrage inattendu ; ceux-là alimentent le répertoire nouveau. Quelques-uns enfin paraissent, de même que les premiers, s'engourdir ; puis ils se révoltent de vivre en entretenus, secouent souvent leur joug moral, si insensible qu'il paraîtrait à d'autres qu'à eux, éprouvent des besoins d'ingratitude et, fréquemment, la témoignent... Mais nos financiers restent aussi impassibles que des dieux ou des agriculteurs : ils « espèrent », comme disent nos forts paysans pour *attendre*. Et, de guerre lasse contre son bouillonnement intérieur, il se trouve qu'au bout de cinq ans, de dix ans, l'un des difficiles étalons de cette superbe écurie de gloire enfante le chef-d'œuvre...

Grâce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

GEORGES POLTI.

(Illustration de JULIEN POLTI, architecte.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Journal d'une femme de chambre, par OCTAVE MIRBEAU. — L'Angélus, par NONCE CASANOVA. — Quelques-uns, par FERNAND FOUQUET. — Le Chemin du repos, par MAURICE POTTECHER.

Le cas Octave Mirbeau est un des plus intéressants de l'art présent. C'est une constatation que nous devons faire, quels que soient nos goûts, nos délicatesses et nos pruderies littéraires. Ces livres sont des événements, des symptômes ou, tout au moins, des diagnostics précieux. Il apparaît comme une des formes les plus caractéristiques de la mentalité contemporaine, et ils sont rares aujourd'hui en France, les faiseurs de livres qui représentent quelque chose. Je ne veux pour preuve de cette *qualité* de Mirbeau que le succès de scandale qu'il obtient chaque fois qu'il inscrit son nom sous un nouveau titre : *le Journal d'une femme de chambre* n'a pas manqué à cette tâche de provoquer, lui aussi, les grandes colères des honnêtes gens, des vertueux, de tous ceux des bonnes mœurs. M. Mirbeau, au surplus, a fait tout ce qu'il a pu pour arriver à ce résultat ; il est de ceux qui recherchent la haine des bons et des justes ; il aime à scandaliser, et la violence de son style est inimitable.

C'est une attitude, disent certains. Le coup de gueule est facile. On triomphe aisément dans l'invective, et les motifs n'en sont pas malaisés à découvrir. Le satirique passe facilement pour généreux, et si ce rôle de négateur vous vaut quelques ennemis, il vous vaut peut-être encore plus d'admirateurs. M. Mirbeau le joue fort bien, mais ce n'est qu'un rôle. Qu'on ne nous parle point à son sujet de sincérité.

En vérité, une telle profondeur d'hypocrisie serait admirable. Elle ne se trouve plus que chez les gens d'Eglise, de toutes les Eglises. Mais le cas Mirbeau est différent. A le bien lire, on se convainc sans peine de son absolue sincérité. Ses violences, son goût du laid et du honteux ne sont point d'école. Il n'a rien de commun avec les derniers venus du groupe de Médan, qui ne concevaient la littérature que chez les filles et dans les bouges, et, s'il aime à regarder le monde par l'œil de bœuf de l'office, c'est parce qu'il a découvert les mensonges du salon. M. Mirbeau apparaît comme la formule la dernière venue du pessimisme occidental.

Comme Huysmans, comme tous ces pessimistes forcenés et communicatifs, il est négateur et détracteur des vertus, pour y avoir trop cru d'abord, pour avoir trop innocemment cultivé la petite fleur bleue, « ce chiendent de l'âme, qui repousse aussitôt qu'on l'extirpe ». Il y a, au fond de ce violent, un tendre, un croyant. Ce satirique a parfois des paroles de pitié infinie. N'y a-t-il pas, du reste, quelque chose de féminin, dans ce goût qu'il a de se torturer lui-même, d'inventer des supplices et des douleurs ? Comme Huys-

mans, c'est parce qu'il croit à l'absolu, c'est parce qu'il ne veut pas du relatif, qu'il met tant de rage et d'amertume à fouiller sans honte toutes les hontes humaines, tous les recoins les plus louches, les plus impurs, les plus souillés de notre cœur. Mais, tandis qu'Huysmans s'abandonne à la dérive, à la maladie pessimiste jusqu'à l'aimer, jusqu'à se fondre dans ce pessimisme extrême qu'est le christianisme mystique, le grand anesthésiant des incurables, Mirbeau garde le courage de sa grande douleur. Il trouve en lui assez de force pour mépriser le grand remède, et dans sa colère contre l'homme et contre la terre il y a encore de l'amour et de l'espoir. Il ne veut pas se résigner et généraliser, il ne dit pas : « La vie ne vaut rien », il dit : « L'homme d'aujourd'hui ne vaut rien », il ne dit pas : « je souffre parce que je suis homme », mais : « Je souffre parce que je vois autour de moi les hommes, et que je sais ce qu'ils sont » ; assurément, lui aussi, il a le cœur malade, il participe à la décadence de ceux de ce temps ; s'il n'en était pas, il aurait la pudeur de se boucher le nez et les oreilles, il ne voudrait pas voir ce monde servile et corrompu ; mais cette décadence, il la connaît et il trouve dans son cœur assez de santé pour la savoir haïr. Et ses livres, comme ses articles de journaux, sont des combats, des attaques intransigeantes contre cette corruption et contre ceux qu'il en rend responsables : les bourgeois. Contre eux, toutes les armes lui sont bonnes, l'invective et le lyrisme, et surtout l'ironie, une ironie lourde, massive et forcée, mais puissante. Le dernier livre qu'il vient de publier, *le Journal d'une femme de chambre* (1), est un pamphlet pesant, brutal et formidable, bien plus qu'un roman de mœurs. C'est la bourgeoisie vue de l'office, mais vue par l'office. C'est avec les yeux du ressentiment, que le milieu des dominateurs misérables s'y trouve observé, et c'est surtout peut-être comme un témoignage hardi des haines amassées par les esclaves de ce temps contre des maîtres à l'âme servile aussi, que vaut ce livre.

Mais ces haines sont bien des haines d'esclaves, des haines souterraines basses et viles, des haines de pauvres âmes habituées au mensonge et à l'humiliation, et ce livre cruel avec délices est plus encore un pamphlet contre les hommes qu'un pamphlet contre les bourgeois.

Ils sentent mauvais, les milieux bourgeois que nous décrit la pauvre servante Célestine ; ils sentent mauvais le mensonge, la bêtise et l'hypocrisie ; mais plus nauséabonde encore est l'atmosphère de l'office d'où elle les regarde ; plus nauséabonde est sa propre âme, l'âme du ressentiment servile. Tout le roman sent l'hôpital et la basse cuisine, et jamais peut-être on n'a poussé plus loin la volonté de voir jusqu'au bout les laideurs humaines. N'est-ce pas, en vérité, un trait de génie du pessimiste systématique et volontaire, cette idée de regarder le monde au travers de l'âme d'une femme de chambre ? Et cette âme est devinée par un merveilleux psychologue, car le satirique sentimental n'a pas encore tué le psychologue en M. Mirbeau. Avec un art très classique, cet outrancier sait respecter ce que l'ancienne rhétorique appelait la vérité des mœurs. Il est rare que l'écrivain Mirbeau s'aperçoive derrière la femme de chambre Célestine, et les coups de patte aux confrères, à Bourget, à Jules Lemaître, à Coppée sont intercalés avec une très amusante habileté dans le récit. La précaution oratoire du début, l'aveu et l'excuse d'une retouche au prétendu manuscrit d'une réelle femme de chambre, semble même superflue.

Les amateurs de livres bien faits et d'harmonieuse littérature n'aimeront point cette œuvre. M. Mirbeau y dépense largement son imagination puissante, outrancière et forcenée, mais il y manque de goût : il doit, du reste, mépriser cette qualité moyenne. Il y a dans ce roman des épisodes d'une

(1) 1 vol. in-18 ; 500 p. ; Paris, Fasquelle ; 3 fr. 50.

vulgarité recherchée et d'un romantisme déclamatoire qui ne plaisent point : telle l'histoire du poitrinaire. D'autres traits sont d'une ironie trop facile et trop grossière ; mais cela n'empêche pas *le Journal d'une femme de chambre* d'être, en somme, un très beau livre, très vivant et très poignant, une des œuvres vraiment notables de ces dernières années, un grand événement. Qu'importent des imperfections ? Rien n'est plus néfaste qu'une critique chicanière. Que nous importent la perfection littéraire et l'excellence du goût, si dans un livre nous voyons des hommes, et la marque d'une pensée ou simplement la notation d'une sensibilité particulière ? Qui donc aujourd'hui ne peut faire, en s'appliquant, de la bonne littérature ? Quelques recettes y suffisent.

* *

Il est, en effet, presque aussi peu de livres vraiment mauvais que de livres excellents, et ce mois m'apporte encore quelques volumes fort estimables : un recueil de contes de M. Fernand Fouquet : *Quelques-uns* (1), collection de petites pièces littéraires assez bien venues ; puis une manière de poème en prose de M. Nonce Casanova, *l'Angélus* (2), un livre par les moyens duquel on pourrait apprendre aux jeunes gens désireux de s'illustrer dans la carrière des lettres, les avantages du style simple, car M. Casanova, qui ne manque pas de talent, a trouvé moyen de rendre son livre à peu près illisible, à force de rechercher les moyens de renouveler le style français. Résistez donc à 300 pages de ce style :

« L'aurore s'étend sur la neige et met partout des éblouissements roses. Cependant, c'est bien triste, toute cette tristesse blanche. Oui, c'est bien triste, malgré l'aurore des éblouissements roses. Du reste, bientôt l'aurore s'en va, bientôt les éblouissements roses s'en vont, et il ne reste plus que la tristesse blanche, immense, immense. »

Et tâchez de prononcer sans rire les noms de Bardelliphys-Ounast, de Foiltyne, de Haïméô, de Vraïm-en-Xinoligye et de Bjaldoë !! Domptez l'impatience dans laquelle vous jettera la puérité de ces moyens d'étonner, et vous trouverez dans *l'Angélus* quelques pages charmantes d'une imagination poétique très fraîche.

Il y a peut-être en M. Nonce Casanova l'étoffe d'un grand écrivain, mais, s'il ne fait pas sans délai une sérieuse crise de classiques, il ne tardera pas à nous décrire comme par Van de Putte, un jeune écrivain aussi belge que possible, « l'herbe verdâtrement verte des prairies ».

* *

Plus encore que les faiseurs de romans, les poètes d'aujourd'hui savent l'art de composer de ces livres de valeur moyenne dont on ne peut dire qu'ils sont médiocres, mais qui certes ne s'imposent pas au souvenir.

Chaque année voit éclore quelques centaines de poèmes amoureux fort agréables, de brillantes descriptions naturalistes ou de sombres plaintes des cœurs blessés par la dureté de la vie. Si aucune de ces œuvres ne marque une sensibilité inédite, toutes n'en sont pas moins fort estimables. Aussi faut-il beaucoup louer M. Maurice Pottecher d'avoir mis dans son *Chemin du repos* (3) un peu plus de pensée ; dans sa forme un peu vieillotte et très classique, son vers a de belles harmonies et beaucoup de sérénité. Ce *Chemin du repos* est

(1) 1 vol. in-18, 250 p. ; Paris, Alph. Lemerre ; 3 fr. 50.

(2) 1 vol. in-18, 246 p. ; Paris, Soc. libre des gens de lettres ; 3 fr. 50.

(3) 1 vol. in-18, 452 p. ; Paris, Mercure de France ; 3 fr.

une manière de poème de l'acceptation en chants inégaux et divers. Car M. Pottecher participe à la réaction antipessimiste de la présente génération. Il cherche avec vaillance l'ivresse panthéiste et ce naturalisme souriant qui fait si beaux les poèmes de la Renaissance. La pensée maîtresse de ce livre s'exprime, mieux que ne pourraient le faire toutes mes phrases, en un poème que je veux citer en son entier :

SÉRÉNITÉ

Sache qu'il faut mourir, mon Ami!
(SUARÈS.)

Sache qu'il faut mourir, et sois calme, grande âme!
Comme un enfant craint l'ombre et, vers le vide noir
Tournant sans cesse un œil plein de terreur, réclame

Ce spectre qui l'attire, et qu'il a peur de voir,
Ton dégoût s'est repu de visions funèbres;
Tu fouilles la nuit morne où dort le désespoir,

Avec son crâne chauve et ses nœuds de vertèbres.
Mais relève ton front et tes yeux résolus,
Et ne t'enivre point de l'horreur des ténèbres.

Pis que la mort, crains cette angoisse où tu te plus :
Car la mort est en elle et non pas en toi-même,
Qui te ferait gémir? D'être et de n'être plus?

D'avoir tenté la vie et l'ivresse suprême,
Pour te voir rejeté comme une proie aux vers?
D'avoir porté ce front qui rayonne et qu'on aime,

D'être, comme un bel arbre, un mouvant univers,
Tout frissonnant de chants, de lumières et d'ailes,
Qui roule un dôme auguste au-dessus des bois verts,

Pour endurer la hache et les serpes cruelles,
Et crouler sur le sol avec un grand fracas?
Tes branches tomberont et des nids avec elles;

Le tronc robuste et haut, les rameaux délicats,
L'eau, la terre et la flamme en feront de la cendre.
Mais tes oiseaux, grand arbre, on n'y touchera pas!

O toi qui vis en haut; as-tu peur de descendre?
Crains-tu la nuit, sûr que le jour est immortel,
Laisse Hamlet soupeser l'argile d'Alexandre,

Laisse le grand Pascal, courbé sur un autel,
Rétrécir pour un Dieu son douloureux génie,
Et le vol de son âme à la hauteur d'un ciel.

Ce corps, triste lambeau que ton âme renie,
Et cette âme, un brouillard qu'a percé ta raison,
Valent-ils un sanglot dans la vaste harmonie?

Vis! Donne ta pensée et donne ta chanson,
C'est là tout ce qui compte, ami, tout ce qui dure.
Mon cœur, un jour glacé, battra dans ton frisson.

Le baiser de la mort rajeunit la nature :
Je ne périrai plus, si je me sens mêlé
Au grand ordre éternel qui meut la créature.

Toi, sois pareil à l'arbre où vibre un monde ailé !
Qu'un peuple frémissant, niché dans ton feuillage,
Chante, dans l'aube rouge et le soir étoilé !

Et qu'il sanglote aussi, lorsque le vent sauvage
Tord les rameaux transis, ou que, dans l'air sanglant,
La lune, malfaisante et livide, voyage !

Tu ne guetteras pas le pas rapide ou lent
Du bûcheron qui va, rôdant dans le bois sombre,
Et qui marque les troncs avec son doigt tremblant ;

Ni la foudre, crevant le toit blafard de l'ombre ;
Ni le gel d'un hiver implacable où s'endort
Le fleuve ardent, pris dans la glace qui l'encombre.

Car, lorsque surviendra la saison de la mort,
Et que les noires mains te tireront par terre,
Un grand vol montera de toi dans le ciel d'or !

Les oiseaux qui hantaient ton haut toit solitaire,
Dispersés d'un coup d'aile, à travers tout le bois,
Porteront ta pensée et diront ton mystère,

Et ton rêve sans fin chantera dans leurs voix.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

LIVRES ET REVUES

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

CHRONIQUE DES LETTRES ALLEMANDES.

LES LIVRES (*Le roman*).

Sudliches Blut, par RICHARD VOSS. — Unter den Katalpenbaum, par AD. HAUSRATH (G. TAYLOR). — Muspilli, par ARNOLD HAGENAUER. — Der Mann im Nebel, par GUSTAVE FALKE. — Die Erloesende Wahrheit, par GERHARD OUCKAMA. — Léonie, par ADOLF SCHMITTHENNER.

Sur ma table sont étalés quelques volumes fraîchement sortis des presses allemandes. Il y a là des œuvres de valeur diverse, la plupart vraiment remarquables et originales, d'autres inférieures, soit qu'elles décèlent l'imitation latine, soit qu'elles ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête médiocrité; toutes néanmoins témoignent de la prodigieuse activité littéraire de l'Allemagne. Ce pays, qu'on supposait naguère, en sa généralité, rebelle à l'expression littéraire ou, du moins, inférieur en ce sens aux nations voisines, car le don d'expansion qui engendre les œuvres de la littérature courante, celle créée par la mode et remplacée par le caprice du lendemain semblait lui manquer, a affirmé en ce dernier quart de siècle sa prodigieuse fécondité artistique. Les écrivains empruntèrent quelquefois aux génies des races étrangères certaines de leurs propriétés; souvent aussi, ils s'attachèrent à développer le caractère si profondément original de la Germanie, si bien qu'aujourd'hui, à côté des noms connus et aimés, de Suderman et de Hauptmann, de Liliencron et de Dehmel, toute une légion de jeunes écrivains marche vaillamment à la conquête des toisons d'or de la renommée.

Avant de parler des jeunes, il convient, je crois, de rappeler au souvenir des amateurs de littérature, un vétérán des lettres allemandes, M. Richard Voss. Dans son récent ouvrage *Sudliches Blut* (*Sang méridional*), l'auteur d'*Eva* et d'*Alexandra*, est revenu à ses anciennes idoles, à l'Italie ensoleillée, qui, à différentes périodes de la littérature allemande, sollicita si étrangement les poètes de la Germanie. Goethe revint d'Italie avec la troublante création de Mignon; Schiller puisa dans l'inspiration italienne un des plus sombres de ses drames, *la Fiancée de Messine*; on sait quelle profonde et indélébile impression fit le pays du Dante sur l'esprit de Schopenhauer et de Nietzsche, pour ne parler que des principaux. Les écrivains allemands, détail curieux, ne rapportèrent pas de ce pays la joie et la verve du Midi. Au contraire, leur pessimisme s'augmenta toujours de cette contribution étrangère. Comme ses devanciers, Richard Voss, un des romanciers et dramaturges les plus tragiques de l'Allemagne contemporaine, a transporté dans son dernier recueil de nouvelles, ce pessimisme léopardien d'inspiration italienne. Dans sa première nouvelle, *le Capitaine Massa*, Voss nous donne le douloureux récit d'une campagne romaine, sauvage et fruste, rebelle à l'amour d'abord, puis passionnément éprise d'un capitaine de bersagliéri qu'elle poignarde lorsqu'elle se sait trahie. Une sorte de *Cavalleria rusticana*, mais plus tragique encore que l'idylle de Verga,

(1) 1 vol. in-12, 158 p.; Carl Krabbes à Stuttgart.

conçue par un cerveau du Nord, malgré ses apparences latines. Dans la *Prière de sainte Agnès*, une fillette vendue par une mère infâme conserve dans son intelligence obscure le souvenir de la légende de sainte Agnès, la vierge violée par un prince païen. La pauvre identifie son sort à celui de la sainte et, après avoir été sacrifiée à la lubricité d'un riche étranger, se donne la mort pour perpétuer en elle la mystique légende. Ce sont toujours de délicieuses figures de femmes que nous représente Richard Voss, et des martyres de la passion et de l'amour, religieux ou profane.

M. Adolf Hausrath (Georg Taylor), qui fut théologien à ses heures, a puisé dans ses idées religieuses un optimisme reposant et consolateur. Cet écrivain s'essaya avec bonheur dans des reconstitutions du passé, de l'antiquité et du moyen âge. Son dernier roman, *Sous le Catalpa* (1), lui a fourni l'occasion de développer ses théories optimistes et d'évoquer, sous la magie de son style coloré et de sa science profonde, les âges révolus qui lui sont chers. Un vieux professeur de philologie ancienne, le recteur Timotheus, a résolu, sa retraite prise, de passer ses jours dans une douce quiétude. Il s'est choisi, à proximité de la ville, une maison rustique entourée d'un vaste jardin, et là, sous les frais ombrages d'un catalpa, qu'il élit aussitôt son arbre de prédilection, il pourra, par les chauds après-midi d'été, s'assoupir à l'aise ou rêver à son Thucydide favori. Et, de fait, autour de sa femme, de ses deux fils et de sa fille, il semble, dans cette paisible retraite, avoir trouvé le bonheur. Mais il avait compté sans la politique. Un dimanche, trois personnages font irruption dans la demeure de l'ancien recteur; ce sont les trois notoriétés de la localité : le pasteur Marcus, le baron Scipio, le propriétaire Mucius, qui, de concert, viennent lui demander sa voix en faveur de leur candidat aux élections. Notre bon recteur ne s'est, sa vie durant, jamais mêlé aux agitations de la politique, et, comme il convient, renvoie ce trio d'intrus, qui vient troubler sa béatitude. Mais est-ce le résultat d'une digestion difficile, l'émotion causée par les paroles hautaines de ces trois autorités, Timothée, qui, selon son habitude, fait sa sieste à l'ombre de son catalpa favori, est visité par des rêves troublants; ces personnages inquiétants : le baron, le propriétaire et le prêtre, jouent dans trois rêves successifs et dans trois périodes du passé, le rôle pour lequel les destinaient leur caractère et leurs prérogatives sociales. Quant à notre pauvre recteur, fils du peuple, il est victime dans les trois circonstances : au xvii^e siècle, sous le régime militaire de Frédéric de Prusse, le baron Scipio rosse et enrôle de force dans l'armée le pauvre Timothée qui venait solliciter de sa bienveillance l'obtention d'une modeste cure; au moyen âge, le prêtre Marcus, poursuivant de ses sollicitations lubriques la fille de Timothée artisan, parvient, grâce à ses machinations mystiques, à détacher de lui sa femme, son fils et sa fille et le condamne à une vie de réproché et de damné; l'antiquité est peinte sous d'aussi sombres couleurs : Timothée, esclave, se voit, à la mort de son maître, mêlé aux intrigues des héritiers de son ancien maître et livré à l'astuce de Mucius; le plus faible succombe dans ce jeu de dupes; contraint de fuir avec sa famille, le pauvre Timothée est bientôt abandonné par sa femme et ses enfants, et, traqué comme une bête fauve par les licteurs qui le poursuivent, il succombe misérablement. Ces trois récits, largement développés, avec de curieuses reconstitutions archaïques, tendent à prouver que dans notre société moderne tout est pour le mieux, que la mauvaise humeur du vieux Timothée contre les trois personnages quémandeurs de voix et défenseurs du suffrage universel s'exerce mal, et qu'en parcourant de la pensée les divers stades de l'histoire il faut convenir que le progrès de l'humanité, pour lent qu'il fut quelquefois, est réel et considérable. Toutefois, ceux qui connaissent le talent de M. Taylor, sa prédilection pour les récits historiques, son talent à ressusciter dans leur exactitude poétique les âges du passé, et les diverses qualités correspondantes qui lui valurent d'être considéré comme l'égal de Georges Ebers, il semble que, plutôt que le désir de développer une idée banale en somme, celui de donner prétexte aux descriptions archaïques brillantes et inédites qui firent sa gloire littéraire l'a sollicité particulièrement.

M. Arnold Hagenauer est loin de partager l'optimisme de M. Taylor. Dans son roman *Muspilli* (2), il nous retrace la lente agonie morale d'un dégénéré. Le *Muspilli* était, dans la vieille mythologie scandinave, un lieu maudit, sorte d'enfer

(1) 1 vol. in-12, 228 p.; S. Hirzel, Leipzig, 1896; prix, 3 marks.

(2) 1 vol., 148 p.; Oesterreichische Verlagsanstalt, Linz, 1900.

païen, semé de précipices redoutables, enveloppé de vapeurs méphitiques ; Knuts le moderne subit les souffrances qu'on devait éprouver dans cet enfer. Quoique épuisé, le décadent de M. Hagenauer a conservé les sensations les plus aiguës, je dirai même les délicatesses les plus raffinées : il assiste à la propre agonie de son intelligence, il en note les effets, jusqu'au moment où, las de lutter contre la folie, il tue son ami, croyant se débarrasser de son mauvais génie. Des livres du genre de *Muspilli* renferment tant d'incohérences, à côté de qualités brillantes, qu'il est difficile de les juger à leur réelle valeur. Les écrivains qui basent le succès de leur livre sur le plus ou moins d'impressionnabilité de leurs lecteurs échappent à toute critique sérieuse ; et leurs ouvrages, comme ces romans sentimentaux en vogue il y a quelque soixante ans, trouvent leur succès dans les caprices littéraires de la mode, — qu'elle soit au décadentisme ou au sentimentalisme, peu importe ! — ils doivent se contenter de cet engouement aussi passager que factice.

Tout autre est le dernier roman d'un des porte-drapeau du symbolisme allemand, *L'Homme dans les Nuages*, de Gustave Falke. L'auteur nous représente aussi un anormal ; mais le développement du caractère est dans ses anomalies logique et rationnel ; le personnage est vrai ; nous l'avons tous rencontré, nous lui avons serré la main même, et compté parmi nos amis, car il est sympathique en somme. Randers est « l'homme qui vit dans les nuages », imagine des rêves bien à lui, des bonheurs qui lui sont propres et aussi de cuisantes douleurs. Sensitif au plus haut degré, Randers aime sa souffrance et se crée même la douloureuse volupté de la faire naître ; quelquefois, il s'effarouche du bonheur, et, au moment de jouir de la félicité suprême, il renonce, de lui-même, à ce qu'il désirait le plus ardemment. Tel est l'épisode où Randers, en villégiature sur une petite plage du Sleswig, se lie d'amitié avec la jolie comtesse Fidès de Rosenhayen, la délicieuse fille « aux yeux de fjords », ainsi qu'il la dénomme. Cette amitié ne tarde pas à se changer en un amour passionné. Mais Randers, sur le point de posséder la femme qu'il adore, renonce volontairement au bonheur, par quelques scrupules de délicatesse ; puis il s'en va vivre sa douleur dans un blockhaus qu'il s'est fait construire sur les bords de la mer, sur cette admirable côte de Sleswig, objet de sa prédilection. Là, l'artiste de sensations rares qu'est le héros de Gustave Falke rencontre de nouveau, sous les traits d'une jeune aventurière, « l'éternel féminin » en l'honneur de qui Randers n'a cessé de brûler un mystérieux encens. Une nouvelle déception l'attend ; mais « l'homme dans les nuages », que poursuit dans sa Thébaidé le délicieux souvenir de la comtesse Fidès, va chercher dans la mort sinon le repos, la réalisation de son superbe et impossible idéal. « Randers, nous dit G. Falke, était étendu, le visage dans les herbes humides de la dune. Le brouillard mis en mouvement par la décharge du revolver se reposait de nouveau sur lui. Une vie fantomale était dans cette masse de vapeur. Des bras blancs s'étendaient lentement, frôlaient les dunes, puis se retiraient lentement. De longues chevelures humides flottaient au vent. Des visages d'une pâleur mortelle ouvraient de grands yeux tristes, tremblaient, se convulsaient en grimaces et se fondaient dans le néant. Mais au-dessus du brouillard le ciel était clair, et les étoiles surgissaient au-dessus des étoiles. Ainsi mourut Randers, l'homme dont Baudelaire eût dit que les rêves étaient vastes comme les mers. L'imaginatif créé par G. Falke est dans la vie contemporaine l'émule des Manfred et des Faust ; il expie cruellement la témérité d'avoir osé goûter les ineffables voluptés du rêve.

M. Falke nous a peint le principal personnage de son livre, vivant d'une vie factice et imaginative, recherchant des sensations rares et artificielles. M. Gerhard Ouckama poursuit un but plus positif dans son roman *la Vérité libératrice* (2). Depuis l'antiquité la plus reculée, dans l'Inde comme en Grèce, les sages affirmèrent que la recherche de la vérité doit être, pour l'homme, le but le plus élevé. Bien des philosophes eux-mêmes, édificateurs de systèmes séduisants, bien des politiciens ambitieux ou idéalistes n'ont eu garde de se conformer à ce précepte et ont refusé de reconnaître la vérité qui ne répondait pas à leurs espérances. Cette erreur intellectuelle est aussi grande dans notre société, obscurcie de préjugés qui nous enveloppent comme d'une atmosphère d'erreur. Rares sont ceux qui ont le courage de dissiper le brouillard épais qui les entoure et consentent à affronter la lumière

(1) 1 vol., 216 p. ; Alfred Janssen, Hambourg, 1899, prix, 3 marks.

(2) 1 vol., 196 p. ; Piloky et Lochle, Munich, 1899 ; 3 mks.

parfois troublante du vrai. Clemens Kordum est de ceux-là ; il commit un jour une méprise rare, pour commune qu'elle soit, celle d'épouser une femme dont les aspirations ne correspondaient pas aux siennes. Quoique d'instincts honnêtes, et après avoir longtemps lutté contre les sollicitations de la passion, la jeune femme trompe son mari. L'amant est l'ami intime de Clemens qui, apprenant la trahison, ne tente rien pour contrecarrer les sentiments des deux amants, n'enlève pas son amitié au séducteur. Clemens s'est trompé, pourquoi rendre un autre responsable de sa propre erreur ? A une de ses amies il se dévoile : « Des âmes asservies seules peuvent accepter des sophismes vulgaires comme vérités ; je salue la seule Vérité et je m'y conforme. Oui, je bois avec le séducteur de ma femme. Dites cela à votre mari, je vous en prie, dites-le-lui, autrement je le lui écrirai. Et racontez cela à toute la ville encore ! Je ne m'en dédirai pas ; qui me contredira verra que je suis un homme ; car, que cela plaise ou déplaise, je sais que ses sympathies me seront gagnées par la force de la vérité. » Et, au moment de la séparation définitive, il dit à la femme infidèle : « Lorsque nous nous sommes liés l'un à l'autre, nous ne savions ce que nous faisons. » On voit la thèse hardie que traite M. Ouckama ; je dois ajouter qu'il la développe avec une belle vigueur de pensée.

Il me reste à parler d'un livre étrange et bien germanique dans sa conception, *Léonie* (1), de M. Schmidthener. L'auteur nous peint le cas curieux du garde forestier Richard qui apprend que sa femme mettra prochainement au monde l'enfant si impatientement attendu depuis tant d'années et mourra de ses couches ; il conçoit dès lors pour la pauvre mère un amour exalté où se mêle un bizarre mysticisme de passion. Un peu de brume dans ce livre, mais tant d'originalité, de sensations âpres, d'épisodes charmants et délicats.

LES REVUES.

Sous le titre de *Psychologie des Modernes*, M. Georg Conrad édite, pour la première fois, dans GESELLSCHAFT (1^{er} avril), de curieuses lettres du poète Hermann Conradi, adressées à une femme auteur, M^{me} Margarethe Halm. Sous l'influence évidente de Musset, l'écrivain allemand écrit ces lettres, aveu de son état d'âme. Il est intéressant de voir ce que la mélancolique fantaisie de l'auteur de *Rolla* est devenue chez son imitateur germanique : plus de naïf romantisme et aussi plus de lourdeur, comme le prouvent les deux cartes qui closent la série de cette correspondance de la vingtième année. — Même revue, 15 avril : Une étude de Rudolf Steiner sur l'écrivain viennois Rosa Mayreder. Il s'agit d'une personnalité curieuse, M^{me} Mayreder s'est signalée, il y a quelques années, par la publication d'un roman original, *Idole*. Le jeune Dr Lamaris aime Gisa, mais il lui préfère avant tout ses conceptions scientifiques, et c'est à celles-ci qu'il sacrifie la femme aimée, car son mariage avec Gisa contredisait les principes de la science qui lui est chère. Que le lecteur français se souvienne, pour apprécier l'originalité de cette œuvre, qu'elle est antérieure à *la Nouvelle Idole* de M. de Curel. — 1^{er} mai : M. Hans Weber étudie *le Lucifer*, de Richard Dehmel : « Une nouvelle poésie de Dehmel était jadis une fête pour moi. Il appartient aux poètes pour lesquels on s'enthousiasme, même si on n'appartient pas à leur école. » Le critique regrette que la dernière œuvre de ce poète, — un ballet, un libretto ou une pantomime, comme on voudra, — n'ait pas répondu à son attente. Le symbole en est difficilement compréhensible. Dehmel veut nous représenter la lutte de Lucifer et de Vénus contre le christianisme, représenté par la « Mère avec l'Enfant », la Vierge. L'abus des détails et de l'allégorie fait perdre à cette œuvre une grande part de sa valeur. Dans ses *Visites d'atelier*, M. Georg Conrad écrit une curieuse chronique artistique. Ensuite un poème de Willy Alexander Kastner, *la Madone de Cypris*, et une émouvante esquisse de la vie populaire à Vienne, *la Blonde Gustel*, d'Aloïs Ulreich. — 15 mai : M. Gustave Zieler passe en revue l'œuvre déjà considérable de Wilhelm Hegeler, l'auteur de *la Mère Bertha*, un roman social qui, à son apparition en feuilleton dans *le Vorwaerts*, donna lieu à de vives polémiques. L'auteur met en scène une fille du peuple, séduite et abandonnée, en qui ne vit plus que le seul amour maternel, se livrant au médecin qui lui guérira son enfant. Un autre roman de Hegeler, entre beaucoup d'autres,

(1) 1 vol., élégamment cartonné, 370 p. ; F. Grunow, Leipzig, 1899 ; 5 mks.

appelle encore l'attention du lettré et du penseur, *l'Ingénieur Horstmann*. Hegeler est une originale personnalité artistique, dont les qualités principales sont la fantaisie, l'humour, la finesse d'observation, la variété et la flexibilité du style. La revue publie un fragment de l'œuvre de cet écrivain, quelques souvenirs et impressions personnels. A noter le passage suivant : « Si les Français sont avant tout les maîtres du goût et de la composition, l'art de rendre la vie d'une manière simple et précise me paraît, chez les Russes, arrivé à son plus haut développement. Les Français sont toujours hommes de lettres. Même ceux chez qui la conception de la vie n'est pas restreinte aux rapports mutuels des sexes, éveillent toujours l'impression d'arrangeurs extraordinairement adroits. Mais les Russes, Gogol, Dostoïewsky, Tolstoï sont de naïfs créateurs de grand style. » — 1^{er} juin : Wilhelm Lentrodt recherche la conception que se formèrent de l'Univers et de la Femme les trois grands peintres de l'Allemagne moderne : Boecklin, Klinger et Stuck. Boecklin est vraiment un novateur dans ses créations. Il ne tient pas compte des individualités ; il synthétise sans jamais séparer l'esprit de la nature. Dans la femme il ne voit que l'origine de la vie et « la source sainte de l'avenir ». Klinger est le « sondeur d'abîmes pour qui le monde sera toujours créé de la nuit et du chaos ». Il aime les orages de la passion, les grandioses puissances de l'âme. Ses femmes ont un caractère héroïque, c'est la femme en la pleine splendeur de sa maturité, « capable seulement de l'amour qui s'exprime comme passion ». Stuck est le peintre des sens, ses femmes sont toute volupté. — 15 juin : *La Jeune Roumanie*, où Georges Adam apprécie, entre autres, le grand talent du poète Eminescu et insiste sur le caractère pessimiste de la nouvelle littérature en Roumanie. Des vers de Bernstein, de Walloth et de Thekla Lingen.

Das litterarische Echo (15 avril). — M. Karl Storck continue son étude sur *la Jeune Alsace*, par Gustav Stoskopf, qui écrit en dialecte alsacien sa comédie célèbre *D'r Herr Maire*. M. le maire, que tourmente la soif des honneurs, attend le messenger qui lui apportera la décoration tant enviée. Un visiteur se présente, il le comble d'affabilités, supposant recevoir l'hôte désiré ; c'est tout simplement l'amoureux de sa fille. L'auteur cite d'autres écrivains alsaciens, Greber, Faber, Kollmann. Il arrive enfin à Fritz Lienhard, qui écrit en allemand d'admirables poésies et de remarquables romans. Un article de Gagliardi sur *Il Fuoco*, de d'Annunzio : « Un livre étrange, un livre plein d'éclatantes beautés, un livre plein de défauts évidents, mais avant tout un livre pour quelques privilégiés, pour une minorité intellectuelle ». Vient ensuite une étude de Henri Albert sur les romans français parus cette année. Enfin un extrait (*le Combat de Wasgau*), du dernier livre de Fritz Lienhard, *Nordlandslieder*, d'une belle envolée poétique. — 1^{er} mai : *Le Monologue*, de Hans Sittenberger, où l'auteur se perd en d'oiseuses recherches sur l'origine et la portée de ce genre de littérature ; un article de George Adam sur *la Littérature roumaine*. — 15 mai : *La Morale de l'artiste*, où Julius Hart reprend la thèse si souvent discutée de la morale dans l'art. L'opposition entre la morale de « l'homme normal », mot à la mode pour désigner l'individu dont l'esprit et la morale portent l'empreinte de nos lois bourgeoises, et celle de l'art n'est que la contradiction entre une morale pratique et une autre idéale. L'article, visiblement inspiré par les récentes luttes entreprises en Allemagne contre la *lex Heinze*, conclut en faveur de l'indépendance de l'artiste. — 1^{er} juin : M. Leo Berg, dans *l'Echelle de l'art*, considère les cinq stades de la conception artistique : d'abord de l'existence artistique de la chose au sentiment artistique, auquel on parvient par la sensation intérieure, « par l'amour et souvent par la douleur » ; ensuite du sentiment à la conscience artistique (par l'éducation) ; de la conscience au vouloir artistique (par le besoin inhérent à l'homme de communiquer ses joies ou ses douleurs) ; du vouloir au pouvoir (par le travail) ; enfin du pouvoir à la perfection artistique. Concept brillant et surtout remarquablement présenté. Une étude sur Fritz Mauthner, où M. Wiegler discute non plus le critique estimé, mais le romancier talentueux de *Berlin W* et de *Force (Kraft)*. — 15 juin : Hugo Greinz étudie l'œuvre du romancier tyrolien Richard Bredenbrucker, qui reproduit avec tant de vérité, même au prix d'un banal intérêt, la vie des paysans du Tyrol allemand. Un article de Josef Flach sur les *Conteurs polonais* et, en particulier, sur Elisa Orzeszko, l'auteur des *Argonautes*. — 1^{er} juillet : M. Necker annonce la terminaison de l'œuvre gigantesque qui porte le titre de *Bibliographie générale allemande*. Gagliardi étudie l'italien Corradini, auteur de *Joie* et de *la*

Lionne, comme romancier et auteur dramatique. Il constate ses échecs sous ce dernier avatar. — *Wiener Rundschau*, outre de nombreux articles sur les sciences occultes, continue à donner d'excellentes traductions de Maxim Gorkij, Zacharias Topelius, Wickstrom, Oscar Wilde (*Salomé*). — *Zukunft* (12 mai) : M. Franz Servaes consacre quelques pages à Dostoïewsky. Le critique allemand regrette qu'on abandonne la lecture de cet écrivain. Peut-être Dostoïewsky est-il trop mystique, trop russe. « C'est un Dante russe qui a sondé les abîmes de l'enfer terrestre et entendu toutes les prédictions salutaires de l'au-delà, à la fois homme et prophète, Lucifer et chérubin ». — 26 mai : D'après M. James Jessen, la peinture anglaise se trouve encore dans la période du romantisme.

Le mouvement idéaliste inspiré par le dégoût de la médiocrité, qui créa le préraphaélisme, perdure. Une certaine solennité est commune à tous les grands maîtres ; ils bannissent de leurs œuvres les gros effets, le rire déréglé, les gestes violents. Wath, Holman Hunt, Tadema, Herkomer ont réussi à populariser la distinction, se souvenant de la recommandation de Ruskin. « Le grand art doit être délicat à l'extrême. Presque chaque règle souffre des exceptions, celle-là point. » Le paysage, dit encore l'A., est plus vrai chez les Français, plus beau chez les Anglais. Il reconnaît que l'influence de Paris s'est exercée chez certains peintres d'Outre-Manche : Carolus Duran a inspiré Sargent et Salomon. — 30 juin : M. Julius Här publie un article sous le titre de *Art mort*. Les musées où sont enfermées les œuvres d'art comme des momies dans leurs sarcophages sont froids et glacials ; ce sont des jardins de spectres, une île de la mort. Pas un seul des chefs-d'œuvre qui y sont contenus ne vaudrait, d'après l'auteur, une heure de véritable amour. La Vénus de marbre est inférieure aux beautés de la nature. L'A. compare l'ennui, la fatigue que provoquent d'ordinaire ces énormes entassements de chefs-d'œuvre, mal classés et mal disposés après l'impression provoquée par l'œuvre d'art elle-même. Plus loin il critique l'exégèse qui s'applique à fouiller dans les conceptions du poète pour y trouver la raison d'être essentielle. Il y a là aussi, distinction à établir. Entre la froide et stérile recherche de l'exégèse et la légitime enquête du critique artiste, cherchant à mieux pénétrer le sens de l'œuvre, il y a place pour un meilleur jugement. — *KUNSTWART*, 15 avril : Une étude de Georg Goehler sur Brahms et des fragments de *Eysen*, le dernier roman de Georg von Ompteda ; deux belles reproductions de gravures d'Albert Dürer, une *Ascension* et un *Christ au Jardin des Olives*. — 1^{er} mai : Une scène de *Au-dessus des forces humaines*, de Bjoernjerne Bjoernson ; deux reproductions graphiques empruntées à l'œuvre du peintre suisse, Albert Welti, qui possède les heureuses qualités du génie artistique allemand, l'humour fantaisiste, la force de l'imagination, le réalisme pittoresque. L'une de ces gravures représentant, dans un cadre d'une adorable fantaisie, un bourgeois suisse et sa femme, à la façon d'un vieux maître flamand, tandis que dans le fond se profilent les sites variés de la nature alpestre, contient un charme pénétrant et irrésistible. — 15 mai : Un fragment important de la troisième partie du *Faust*, de Théodore Vischer, et d'impressionnants dessins de Ludwig von Zumbusch. Dans celle portant le titre de *Haut Tribunal*, le peintre représente une sorte de Golgotha au sommet duquel s'érige un gibet entouré de corbeaux et d'oiseaux de proie. Un cadavre lamentable s'y balance. L'exécution vient d'avoir lieu et, sur le chemin qui descend le versant de la colline, se traîne, en s'aidant de ses béquilles, une pauvre vieille, la veuve du condamné sans doute, tandis qu'au premier plan, revenant aussi de la funèbre cérémonie, déambulent, conduits par la Mort, les onze juges, laubar-demons sinistres, aux larges figures bouffies, hideusement grotesques dans leur plénitude de repus et leur dogmatisme solennel. — 1^{er} juin : Une étude sur le poète lyrique, Edouard Morike, et des extraits de ces poèmes. — Dans *GRENZBOTEN* (17, 31 mai et 14 juin), une étude importante sur les pièces romantiques d'Ibsen, un article sur la « femme dans la peinture vénitienne » (10 mai), une charmante légende d'Adolf Schmitthenner, intitulée *Au bout du Monde*. — Dans *DIE NATION* (26 mai), C. Gagliardi commentant *le Feu*, de d'Annunzio, dit que jamais « présomption plus haute ne sut se parer de plus de fleurs ». Le poète s'entend à merveille à attirer sur lui l'attention du public, bien que le chef-d'œuvre annoncé se fasse encore attendre. — *TURNER* (mai) publie un article de M. Pol de Mont, sur le peintre hollandais Antoon van Welie, à la fois symboliste dans ses grandes compositions d'*Ophelia*, *Musique*, etc., et maître portraitiste. L'A. a rarement rencontré un artiste aussi idéaliste et en même temps si simplement fidèle à la nature ; une nouvelle de Carl Busse : *Tante*

Fine; enfin des études de divers écrivains sur Multatuli et les poètes lyriques de la Grèce moderne.

A. DE RUDDER.

SCIENCES SOCIOLOGIQUES

HISTOIRE GÉNÉRALE; MONOGRAPHIES.

Le mécanisme de la vie moderne (3^e série), par le vicomte G. D'AVENEL; vol. in-18; 340 p.; 4 fr.; Colin, éditeur; Paris, 1900. — L'auteur traite, dans ce volume, de la maison parisienne, de l'alcool et des liqueurs, du chauffage, des courses. A côté de comparaisons intéressantes entre le passé et le présent, ces pages se recommandent par une information curieuse, une documentation forte, qui n'excluent pas l'élégance du style.

Etude sur les peuples anciens de l'Italie et sur les cinq premiers siècles de Rome, par CLOVIS LAMARE; vol. in-8°; iv-326 p.; Delagrave, éditeur; Paris, 1899. — Cette étude est le prélude d'une *Histoire de la littérature romaine* qui comprendra six volumes, dont trois vont être publiés. L'auteur passe ici en revue les anciens peuples qui ont occupé l'Italie, consacre un chapitre spécial aux Etrusques, un autre à l'influence exercée sur Rome par les colonies grecques, montre comment s'est constituée la nationalité romaine, sous les rois et durant les premières années de la République, par l'action exercée d'abord par les Latins, puis par les Etrusques sur les populations latines, puis par la réaction plébéienne contre le patriciat jusqu'à l'unification du peuple entier par l'égalité civile, politique et religieuse.

C. FAGES.

INDEX. — Fünfzig Jahre unermüdlichen Strebens in Indianapolis, par THEODOR STEMPFEL; 1 vol. in-4°; Pitts et Smith, éditeurs; Indianapolis, 1898. — Histoire du cinquantenaire de la Société politique, artistique, littéraire et scientifique des Allemands émigrés à Indianapolis. Magnifique impression et splendides illustrations, comme l'exigeait du reste le caractère spécial de cette publication.

Der rote Bismark; broch. in-8°; W. Pauli, éditeur; Berlin, 1898. — Essai sur la signification du rôle historique du Chancelier de Fer.

Great Britain and Hanover, par A. W. WARD; vol. in-18; 218 p.; 5 sh.; Clarendon Press, éditeur; Oxford, 1899. — Cet ouvrage fut d'abord présenté au public sous forme de conférences à l'Université d'Oxford. Il traite des relations entre la Grande-Bretagne et le Hanovre, et comprend d'intéressantes données sur la politique étrangère de Georges I^{er} et de Georges II, puisées surtout dans les *Archives du Ministère et de la Chancellerie*.

L'empereur Alexandre et la seconde Restauration, par LÉONCE PINGAUD (*Le Carnet historique*, 15 janvier 1900).

L'arrestation de la duchesse de Berry, par HENRY CLÉMENT; br. in-8°; 90 p.; 1 fr. 50; Fontemoing, éditeur; Paris, 1899. — Ce tirage à part de la *Revue Forezienne* est intéressant parce que l'étude est faite d'après un manuscrit inédit du policier Joly, qui arrêta la duchesse. A consulter pour connaître l'état psychique des policiers et des politiciens.

Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire, t. XV; vol. in-8°; 1-465 p.; imprimerie Darantière; Dijon, 1899. — Travaux historiques: étude critique sur les origines de la ville d'Auxonne, souvenirs d'un magistrat, Joly de Blaisy (xvii^e siècle), etc.

Le jugement du silence, par H. GAILLARD; vol. in-12; 218 p.; 3 fr. 50; *La République de demain*, éditeur; Paris, 1899. — L'auteur, un sourd et muet, donne son opinion sur les événements « de l'heure présente » et les personnages qui s'y mirent en vue.

La vie intellectuelle en Roumanie, par N. VASCHIDE (*La nouvelle Revue internationale*, décembre 1899).

Un essai de régime parlementaire en Turquie (1876-1878), par comte Ch. DE MOSI (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1900).

Les premières dynasties égyptiennes, par G. MASPERO (*Revue encyclopédique Larousse*, 21 avril 1900).

Le origini del comune di Padova, par M. A. BONARD; broch. in-8°; 86 p.; Randi, typographe; Padoue; 1898. — Bonne monographie qui nous montre les premiers linéaments d'organisation d'une ville où l'évêque ne semble pas avoir exercé un pouvoir complet.

Il marchese di torre Arsa e la rivoluzione siciliana del 1848, par M. G. SICILIANO; vol. in-12 de 189 p.; Sandron, éditeur; Palerme, 1900. — Récit fort vivant des événements de 1848, d'après les mémoires de l'un des chefs du mouvement sicilien; la révolution fut essentiellement particulariste; elle échoua assez pauvrement, faute d'un personnel gouvernemental; l'auteur observe que le Parlement sicilien illustra bien alors cette loi qui fait d'une assemblée un être fort inférieur à la moyenne de ses membres.

La papauté à l'époque des humanistes. — Un chapitre de l'ouvrage posthume du professeur Koreline sur l'humaniste Laurent Valla (*Russkaïa Mysl*, Moscou, octobre 1899). L'auteur étudie l'influence des humanistes sur les papes et le Sacré Collège après le concile de Constance. Il part de l'élection de Martin V, préoccupé de politique, et passe en revue plusieurs cardinaux franchement humanistes.

Bidrag till kaenne domen om cistercienserorden i Sverige (*Contribution à la connaissance de l'Ordre des Cisterciens en Suède*), par FRITHOF HALL; in-8°; 86 p.; Gelle, Postens-Tryckeri, 1899. — Thèse présentée à la Faculté de théologie d'Upsal sur les couvents de moines cisterciens en Suède.

Om centralregeringens Organisation under der aeldre Vasatiden (*Organisation du gouvernement central pendant la première période de Vasa*), par NILS EDEN; 4 vol. in-8°; 272 p. Upsaal, 1899, Almgvist et Urksells. — Etude documentée et approfondie de la constitution du pouvoir royal absolu en Suède sous les règnes de Gustave 1^{er} (Vasa) et de son fils Erik XIV. Affaiblissement de la noblesse, réorganisation de l'administration des finances, de la guerre. Consolidation du luthéranisme, création du fonctionarisme d'Etat, etc.

CRIMINOLOGIE, PSYCHOLOGIE COLLECTIVE.

Psicologia colectiva, par M. P. Rossi; vol. in-12; 228 p.; L. Batistelli, éditeur; Milan, 1900. — L'auteur considère la psychologie collective comme une science, partie biologique, partie sociologique; il reproche à MM. Ferri et Sighele de n'avoir considéré que le cas des foules instables; il semble incliner, le plus souvent, vers les explications un peu trop littéraires de M. Tarde. Le chapitre le plus neuf est celui où sont étudiés les rythmes collectifs, question encore fort obscure.

L'arte nella folla, par M. G. PAZZI; vol. in-12; 420 p.; Sandras, éditeur; Palerme, 1900. — Après un long exposé critique des théories esthétiques, l'auteur aborde la question de l'avenir de l'art dans les démocraties; il combat l'idée que l'art puisse avoir une action immédiate en raison de la perception du beau; il montre par l'histoire que, même dans les temps les plus riches en productions artistiques, les foules ont été de mauvais juges, et rejette donc l'idée de Guyau, d'après lequel la démocratie rend la liberté à l'artiste. Livre très riche en judicieuses observations de détail.

La psicologia colectiva nell'arte, par M. P. Rossi (*Archivio di psicologia colectiva*, Cosenza, avril). — M. P. Rossi, déjà avantageusement connu par diverses études de psychologie collective, vient de fonder une revue qui pourra rendre des services sérieux; malheureusement les documents sont rares en cette matière; l'auteur, dans cet article, prend pour base un roman de M. E. Sinkievicz, relatif à l'histoire des premiers chrétiens à Rome. Les descriptions des romanciers ne sont peut-être pas d'excellentes sources; nous savons, par Charcot, que les peintres ont très souvent mal interprété la science hystérique des démoniaques; peut-être serait-il

plus sûr de se servir des légendes populaires, des légendes hagiographiques et du *folklore*. Nous souhaitons à notre confrère tout le succès que mérite son talent.

G. SOREL.

La société française du XVI^e siècle au XX^e siècle. XVI^e et XVII^e siècles, par VICTOR DU BLEU; vol. in-16; xxx-318 p.; 3 fr. 50; Perrin, éditeur; Paris, 1900. — L'auteur se propose de nous faire l'histoire de la société polie du XVI^e au XX^e siècle. Ce premier volume contient sept des conférences si piquantes qu'il fait avec tant de succès devant le public parisien depuis environ cinq ans. Elles traitent des sujets suivants : 1^o la société au XVI^e siècle; les Amadis; — 2^o l'Académie de Charles IX et de Henri III; les femmes du XVI^e siècle; — 3^o le roman de l'Astrée; — 4^o la cour de Henri IV et de Marguerite de Navarre; — 5^o l'hôtel de Rambouillet et la préciosité; — 6^o la société intime du cardinal de Richelieu; — 7^o la société et Port-Royal. Elles sont précédées d'une préface qui résume la philosophie de l'œuvre entreprise et que M. Du Bleu conclut en ces termes : « Tout bien pesé, pris en masse, nous sommes plus heureux, nous valons un peu mieux que nos aïeux et, je l'espère, nos descendants seront plus heureux, vaudront un peu mieux que nous. »

C. FAGES.

Las Multitudes Argentinas. Etude sur la dernière œuvre du D^r Ramos Mejia, par FRANCISCO DE VEYGA (*El Mercurio de America*, novembre et décembre 1899). — Histoire de la République Argentine depuis son origine jusqu'à l'époque actuelle. L'œuvre du D^r Ramos Mejia constitue une étude de psychologie sociale sur le transformisme social, nous montrant comment ce pays n'ayant pas de classe dirigeante, de classe d'élite, les aspirations sociales se sont incarnées dans les masses populaires qui les ont manifestées et réalisées; elles ont créé les personnages selon leur besoin, leur imposant ses desseins et les modelant selon leur manière de sentir du moment.

H. RYNEBROECK.

Le passé et le présent (psychologie collective), par LUDWIG KRJIVICKI; broch. in-18; 28 p. (traduit du russe par G. B.); Varna, 1900. — Le sous-titre *Psychologie collective* n'est pas trop justifié par le contenu de la brochure, qui parle surtout de l'évolution des différentes formes sociales au point de vue du matérialisme économique. Le développement des forces productrices étant le seul facteur fondamental et actif du mouvement historique, tous les phénomènes de psychologie collective (développement d'idées, etc.) n'en sont que la superstructure. Quant au rôle des survivances, il est surtout passif. La brochure est écrite d'un style très clair, avec des exemples simples et même élémentaires, et s'adresse évidemment à ceux qui n'ont fait aucune lecture sur ces sujets. C'est une brochure de vulgarisation.

La criminalité, ses causes et les moyens de la supprimer, par le D^r RAKOVSKY; vol. in-18; 144 p.; 1 fr. 20; Gheorghieff, éditeur; Varna, 1899. — La brochure n'a pas la prétention d'exprimer des idées neuves ou originales, mais seulement de faire connaître au public les résultats des recherches récentes des criminologistes. L'auteur analyse la notion du crime, donne des renseignements statistiques sur la criminalité et les différentes catégories des criminels. Il passe ensuite aux causes des crimes, pour combattre la théorie du criminel-né et mettre en avant les causes sociales. Il s'arrête assez longuement sur la dégénération comme une des causes importantes des crimes et démontre que même la dégénération, qui semblerait un caractère inné, est produite, en définitive, par le milieu défavorable dans lequel vivent les masses ouvrières. En ce qui concerne les moyens de lutter contre la criminalité croissante, ils se déduisent d'eux-mêmes des considérations précédentes. L'avènement du socialisme sera le moyen le plus radical; en attendant, l'auteur préconise quelques améliorations dans la législation et l'extension de l'instruction.

MARIE CORN.

Le crime; causes et remèdes, par CESARE LOMBROSO; avec un appendice sur les Progrès de l'anthropologie criminelle pendant les années 1895-1898; illustré de

12 figures dans le texte et de 10 planches hors texte ; librairie C. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs ; Paris, 1899. — Ce nouvel ouvrage de l'illustre auteur de *l'Homme criminel* et de tant d'autres œuvres, qui sont des dates historiques de la science anthropologique nous semble destiné non seulement à jeter de nouvelles lumières sur les problèmes de la criminalité, mais à dissiper bien des objections et des malentendus que les doctrines de Lombroso avaient provoqués originairement, tant à raison de leur nouveauté que pour la façon peut-être trop absolue et systématique avec laquelle il avait, comme c'est assez naturel, semblé mettre à l'arrière-plan certains facteurs considérables de la question. Dans la préface à Max Nordau, il proteste contre ceux qui l'ont accusé, lui et son école, d'avoir négligé l'étude des causes économiques et sociales du crime, et de n'avoir suggéré aucun remède, « rivant pour toujours, victime consacrée, le criminel à son destin et l'humanité à sa férocité atavique ». Considérons donc ce débat comme clos ; oublions les exagérations de polémique, sans doute réciproques.

Dans sa nouvelle œuvre, Lombroso nous donne sa pensée entière et définitive, et il est incontestable que cette pensée le rattache à la grande école de sociologie positive basée sur l'anthropologie et sur la considération de l'ensemble de tous les éléments et milieux sociaux. « Tout crime a pour origine des causes multiples, et si, bien souvent, ces causes s'enchaînent et se confondent, nous ne devons pas moins les considérer chacune isolément, comme cela se pratique pour tous les phénomènes humains auxquels on ne peut presque jamais assigner une cause unique sans relation avec d'autres. » Dès lors l'auteur, par l'analyse et la méthode inductive, étudie, dans la première partie de son livre, l'étiologie du crime.

En première ligne viennent les influences météoriques et climatériques, saisons, mois, grandes chaleurs. On peut dresser non seulement une géographie du crime, mais de véritables calendriers criminels sur le modèle de ceux des botanistes pour la flore.

Viennent ensuite les influences orographiques et géologiques. De là nous passons à celles exercées par la race ; ici l'étude de l'indice céphalique est de la plus haute importance ; il y a des centres criminels véritablement ethniques, en Italie, par exemple. De ces facteurs primaires, nous passons naturellement à l'action produite par l'état général de civilisation ou de barbarie, par les agglomérations humaines, par l'opinion publique, dont la presse est un organe ; chacune de ces influences est créatrice de crimes nouveaux et correspondants ; c'est ainsi que la ruse, notamment, se substitue à la violence.

La densité de la population, l'immigration et l'émigration, la natalité, exercent une action importante sur la prostitution, l'infanticide, l'avortement. Car l'un des facteurs qui compliquent, jusqu'à rendre souvent inextricables, les influences des climats et de la densité est l'alimentation ; celle-ci paraît même aussi active que l'état général de la civilisation. Les prix du grain et du charbon agissent sur la quantité et sur la qualité des crimes. A ce point de vue, l'étude la plus concluante est celle des heures de travail nécessaires pour obtenir l'équivalent d'un kilogramme de blé ou de pain ; les vols, notamment, augmentent en même temps que croissent les heures de travail nécessaires.

L'alcoolisme est un facteur spécial d'une extrême gravité. Lombroso le considère même comme la cause principale du paupérisme, mais le contraire peut se soutenir également, bien que souvent, avec l'accroissement du salaire, le nombre des ivrognes augmente parfois d'une façon sensible ; rien ne montre mieux la complexité et l'enchevêtrement des causes de la criminalité et l'absurdité des interprétations exclusives. En Suisse, le monopole de l'alcool, en Allemagne, l'impôt sur l'alcool, ont abaissé la courbe graphique de sa consommation.

Le parallélisme absolu de l'instruction avec la criminalité, comme beaucoup le comprenaient encore naguère, doit être regardé comme le résultat d'une généralisation erronée ; il y a une criminalité spéciale aux lettrés et aux illettrés, à ceux qui ont reçu une instruction moyenne et à ceux qui ont reçu une instruction supérieure. En somme, l'instruction ne paraît être ni un frein ni un aiguillon au crime par elle-même ; il faut aussi tenir compte des vices mêmes de notre enseignement : « Chez nous, avec les trois plans de l'instruction pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, avec la préparation théorique et scolastique sur les bancs et sur les livres, on n'a fait qu'augmenter et prolonger de plus en plus, en vue de l'examen, du grade, du diplôme, du brevet, la tension de l'esprit, pendant que nos écoles ne

donnent jamais ce bagage indispensable qui est la solidité du bon sens, de la volonté et des nerfs. » Nos écoles produisent trop souvent des déséquilibrés et des inutiles. Mais ce qui est une cause plus profonde peut-être, que j'ai signalée dans mon étude sur *l'Enseignement intégral*, c'est que la division à peu près générale de l'enseignement en trois degrés correspond à celle en trois classes économiques : inférieure, moyenne, supérieure. Ce ne sont pas les plus capables qui ont l'accès des écoles supérieures, mais seulement les plus riches. La sélection des aptitudes est viciée à sa source.

De même que l'instruction, la richesse peut être une cause de criminalité au même titre que la misère ; en général cependant, les *condamnés* sont presque tous pauvres, mais « il faut se rappeler que les riches condamnés sont très rares, et que, lorsqu'ils enfreignent les lois, ils ne vont pas en prison avec la même facilité que les pauvres ». Ajoutons que bien des faits immoraux au suprême degré ne sont pas considérés comme crimes ni délits dans les législations émanées des classes riches, et que beaucoup de faits sont estimés délictueux à charge des pauvres à raison de ces mêmes législations, bien qu'ils ne soient pas attentatoires à la justice sociale, mais seulement au droit pénal institué par une classe.

Richesse et misère sont souvent aussi paralysées par l'action ethnique et climatique. En ce qui concerne l'influence de la religion, elle est aussi complexe que celle de la civilisation et de la richesse. Les religions sont d'ordinaire morales dans leur origine, mais peu à peu elles se cristallisent, et les pratiques rituelles submergent le principe moral, constituent aussi un frein, les religions qui, comme dans certaines sectes, sont fanatiquement, passionnément morales. Les autres exercent une influence moindre même que l'athéisme.

L'éducation est un facteur important, ce qui le démontre c'est la proportion plus forte des criminels de naissance illégitime ou orphelins.

Le chapitre XII, consacré par l'auteur à l'influence de l'hérédité, est du plus haut intérêt. Il semble que l'épilepsie des parents prédomine chez les voleurs ; le suicide chez les incendiaires, les parents alcooliques chez les violateurs et chez les voleurs ; les parents aliénés chez les incendiaires. L'hérédité paternelle paraît excéder de beaucoup l'hérédité maternelle, tant chez les honnêtes que chez les criminels ; cependant la mère possède à un plus haut degré la puissance de transmettre à ses enfants les facultés émotives.

Chaque âge a aussi sa criminalité spécifique, et la précocité au crime varie suivant les races, les civilisations, etc. ; la perversité morale se dessine surtout à l'âge de la puberté. Le chiffre le plus élevé des délinquants est atteint entre quinze et vingt-cinq ans.

La proportion des crimes est beaucoup moindre chez les femmes que chez les hommes, surtout si l'on ne tient pas compte des infanticides : elle est la plus élevée, quand elles atteignent l'âge mûr : les femmes ont, du reste, une criminalité spécifique : infanticide, avortement, empoisonnement, recel. Si la prostitution était considérée comme délictueuse, la criminalité serait égale entre les deux sexes. Les célibataires sont la catégorie la plus nombreuse de délinquants.

N'oublions pas maintenant qu'« un des plus grands facteurs du crime, c'est la prison ; nous croyons défendre et venger la société en emprisonnant les criminels, et nous leur fournissons, au contraire, les moyens de s'associer et de s'instruire réciproquement dans le mal et même d'y trouver de vraies jouissances. » Ajoutons qu'en les isolant dans des cellules nous les rendons de moins en moins aptes, lors de leur libération, à s'adapter aux nécessités de la vie normale et même à exercer une profession par suite de leur affaiblissement organique.

L'auteur étudie ensuite le *crime associé* et les *crimes politiques*. En ce qui concerne ces derniers, il maintient la thèse soutenue par lui dans un ouvrage antérieur que « le crime politique est une sorte de crime par passion, punissable seulement parce qu'il porte atteinte aux sentiments conservateurs et misonéiques de la race humaine, particulièrement dans la religion et dans la politique ». On peut cependant objecter que les conservateurs ont commis et commettent encore également beaucoup de crimes politiques ; alors aussi, ils agissent en vertu de leur misonéisme.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la prophylaxie et à la thérapeutique du crime. Il ne suffit pas de réprimer ce dernier, il faut s'efforcer de le prévenir, ou, tout au moins, s'il n'est pas possible de le supprimer, essayer de le diminuer chez le criminel d'occasion, chez les adolescents et les criminaloïdes, l'influence des

causes qui le produisent. Ce résultat est facilité à l'aide des procédés que E. Ferri a si bien qualifiés substituts pénaux. L'auteur applique ces substituts suivant les diverses causes de crimes qu'il a indiquées. Ces moyens préventifs sont généraux ou spéciaux. Parmi les premiers, on peut signaler l'organisation d'une police véritablement scientifique, le perfectionnement des méthodes d'investigation, etc. Contre les influences alcooliques, il faut établir des cures; contre les crimes nés de la misère ou de la richesse, il faut créer toutes sortes d'institutions de coopération, de secours mutuel, de bienfaisance, des asiles, des sociétés d'émigration et de placement. Toutefois la charité est insuffisante; les succès les plus assurés dépendent des progrès de l'organisation sociale et de l'éducation; la moralité est toujours en rapport avec celle-ci. « Il est temps désormais de se débarrasser de cette tendance atavique qui nous fait regarder la religion comme une panacée universelle du crime. » Il en est de même de l'instruction. Quel bonheur, dit l'auteur, si Napoléon, Boulanger, Crispi avaient été des illettrés! Il faut absolument limiter l'enseignement classique et développer l'enseignement professionnel à tous les degrés, fortifier l'éducation familiale, séparer les anormaux et les dégénérés des normaux, créer des écoles de réforme, des colonies à la campagne.

Quant aux crimes politiques, Lombroso démontre que la méthode préventive consiste surtout dans l'amélioration des conditions sociales, non seulement politiques, mais économiques; le mal est aussi dans la surproduction d'esthètes, alors que ce seraient des athlètes que nous devrions former en vue de l'adaptation aux nécessités de la vie.

En attendant qu'on se décide à entrer dans la voie indiquée par lui, Lombroso passe en revue les diverses institutions pénales actuelles pour en faire la critique, en montrant les contradictions qui y sont inhérentes. Ainsi, la prison cellulaire isole bien le criminel, mais elle anéantit sa pensée et sa volonté. Le système Irlandais qui fait passer le condamné de l'isolement cellulaire à la liberté provisoire par des stades gradués, de même que le placement du pécule gagné en prison en des mains autres que celles du libéré sont des expédients dont les résultats peuvent être avantageux dans des cas spéciaux; il en est de même du patronage. La déportation dans les colonies est très coûteuse, et le travail agricole qui conviendrait surtout à l'amendement du condamné ne leur convient pas parce qu'ils sont généralement, au moins pour moitié, de provenance urbaine; presque tous même répugnent au travail.

A propos des absurdités et contradictions juridiques, l'auteur fait, comme Ferri, une critique acerbe du jury, il va même jusqu'à la considérer comme une cause de corruption populaire. Certes, l'organisation actuelle des jurys est loin d'être parfaite, surtout lorsqu'ils sont le reflet exclusif d'une classe. Ils devraient aussi toujours comprendre des experts ou spécialistes compétents. Comment, du reste, l'auteur peut-il concilier sa critique si absolue avec son enthousiasme pour le *referendum* en matière politique?

La troisième partie est consacrée à la synthèse et aux applications pénales des analyses et des théories précédentes. L'atavisme nous fait comprendre certains actes tels que la pédérastie, l'infanticide, ainsi que l'inefficacité de la peine envers les criminels-nés et le fait de leurs récidives constantes et périodiques. Les mêmes phénomènes que l'on observe minutieusement surtout chez les épileptiques; l'atavisme se complique très souvent aussi de dégénérescence. Les anomalies morbides se fondent également avec l'atavisme; même le criminaloïde a certains rapports avec l'épilepsie et l'atavisme; il est plutôt une atténuation qu'une variété de l'espèce. « Et ces criminels-nés, latents et puissants, que notre société vénère souvent comme ses chefs, se différencient encore moins des criminels-nés, dont ils ont tous les caractères. » Les fous-criminels appartiennent à la même catégorie.

Les criminels par passion forment, au contraire, un contraste à part; quant aux criminels par occasion, ce sont des pseudo-criminels, victimes des circonstances; ce ne sont pas, en réalité, des criminels.

L'étude des causes nous amène en définitive à reconnaître la *nécessité du crime* avec cette atténuation que les causes peuvent être neutralisées en partie et dans bien des cas atténuées.

Suivant l'anthropologie criminelle, la pénalité doit se transformer en des mesures surtout préventives, réformatrices et de préservation sociale. Une plus grande place doit être attribuée aux amendes, aux asiles d'aliénés; aux établissements pour incor-

rigibles, aux indemnités, au système des cautions, aux écoles de réforme, etc. Certaines détentions devront être prononcées pour une durée indéterminée. Les mesures doivent varier selon le sexe, l'âge, la profession du criminel et suivant la nature de chaque délit. En chaque matière c'est le prévenu qu'il faut étudier et expertiser ; il ne faut pas appliquer des tarifs uniformes et préconçus.

Il reste à envisager un autre aspect : son utilité ou plutôt sa fonction sociale au moins temporaire. Le mensonge, la guerre, la prostitution, l'usure ont été des moyens à la fois de conservation et de destruction, de développement et de recul ; d'un autre côté, les peines ont été bien souvent des crimes. Une société bien ordonnée pourrait utiliser les énergies, même des criminels-nés, tout en les éliminant successivement.

A l'appui de ses théories, l'auteur fournit de nombreuses statistiques et des graphiques du plus haut intérêt. L'ouvrage se termine par une *Histoire des progrès de l'anthropologie et la sociologie criminelle pendant les années 1895-1898*, faisant suite à l'ouvrage publié par lui antérieurement sous le même titre.

G. DE GREEF.

Etude psycho-physiologique, médico-légale et anatomique sur Vacher, par M. J.-V. LABORDE, MANOUVRIER, PAPILLAUT et GELLÉ ; broch. in-8°, 51 p. ; 1 fr. 50 ; Schleicher frères, éditeurs ; Paris, 1900. — Trois parties dans cette étude : dans la première sont étudiés la biographie psychologique et les antécédents du célèbre éventreur, le rapport des experts et sa conclusion ; une deuxième s'occupe des actes criminels de Vacher ; dans la troisième, le cerveau (hémisphère gauche) est analysé morphologiquement par MM. Manouvrier et Laborde ; la tête et le crâne sont décrits par M. G. Papillaut, et l'oreille par M. Gellé. Les auteurs tirent de l'examen impartial de la mentalité morbide du sujet la conclusion qu'il était irresponsable.

G. CHARLIER.

Enquete over de behandeling van « politieke misdadigers » in nederlandsche gevangenissen, faite par la revue *De Jonge Gids* ; broch. gr. in-8° ; 93 p. ; 0 fr. 75 ; D. Buys Dzu, éditeur ; Amsterdam, 1898. — Depuis 1896, on a beaucoup parlé du régime des condamnés politiques en Hollande ; la vaillante revue *De Jonge Gids* a pris l'initiative d'une enquête sur ce sujet, et recueilli vingt-cinq réponses émanant la plupart de socialistes ayant fait connaissance avec Thémis. Le système hollandais est à la fois raffiné et dur. Les réponses donnent des opinions sur le régime cellulaire en général. Dans la publication que fit la revue de cette enquête, on trouvait aussi les avis de professeurs et fonctionnaires éludant plus ou moins la question. On a judicieusement agi en omettant cette partie dans la brochure, ainsi que les débats de la Chambre.

B. P. VAN DER VOO.

Nel regno nella mafia, par M. N. COLLAJANNI ; broch. in-12 ; 105 p. ; Sandras, éditeur ; Palerme, 1900. — Etude très importante sur les causes qui maintiennent la mafia en Sicile : vainement la magistrature a-t-elle essayé de lutter ; elle a réussi un moment à Messine, mais son action a été d'ordinaire entravée par les préfets ; tous les gouvernements se servent du *mufiosi* pour les élections. Depuis 1876, les gardes étant au pouvoir, l'opposition libérale n'offrant plus un contrepois suffisant, on est revenu aux usages des anciens gouvernements absolus.

La fuse odiorno del problema penale, par M. E. FLORIAN (*Rivista di diritto penale e sociologia criminale*, Pise, janvier-février). — Cette nouvelle revue débute par une leçon d'ouverture des cours libres donnés à Paderne, par M. E. Florian : les idées actuelles sont présentées sous une forme brève et claire. — Nous souhaitons la bienvenue à la revue que dirigent MM. Zerboglio et Pozzolini.

Mafia e brigantaggio di Sicilia, par M. G. NICOTRI (*Scuola positiva*, Roma, février). — L'auteur habite Trapani et est bien placé pour voir les choses de Sicile ; il considère que la criminalité sicilienne est, en grande partie, question de race ; des régions de petites propriétés, relativement prospères, ont une criminalité sanglante énorme, parce que la race est africaine ; du côté de Catane on trouve plutôt

une criminalité de ruse. L'auteur aurait pu souvent approcher les partis qui divisent les villages de Gof, berbères ; dans certaines associations (la *Fratellanza* vers 1880) on se propose de détruire par vengeance et non de voler ; il croit qu'il y a une tradition ininterrompue remontant jusqu'à des sociétés secrètes contemporaines des Normands. A l'heure actuelle, le vol et surtout les impositions camorristes et les mauvais coups payés dominant partout. Dans les régions de latifundium l'intendant, l'entrepreneur (*Gabelloto*) et les gardes sont souvent les complices des malandrins.

G. SOREL.

Drôleries du Palais, par EUGÈNE COTTIN ; vol. petit in-8° ; 200 dessins ; 3 fr. 50 ; Plon, Nourrit et C^o, éditeurs ; Paris, 1900. — Cet album, sous sa forme humoristique, cingle vigoureusement et justement les magistrats assis et debout, procureurs, substitués, avocats, huissiers, sergents de ville et autres suppôts de l'autorité, Accusés, témoins, plaideurs, plaideuses défilent aussi en ces caricatures piquantes, ironiques, accompagnées de légendes hardies, audacieuses. Un bon point à M. Cottin qui, en se riant, en amusant le lecteur ou plus exactement le voyeur, a apporté sa quote-part à l'œuvre de démolition des soutiens de la société capitaliste. Cet album non seulement récréé le lecteur, mais encore il l'instruit, car il montre sous une forme amusante les caractères psychiques les plus spécifiques de Messieurs les gens de loi.

Le Drame des poisons, par FRANZ FUNCK-BRENTANO ; vol. in-18° ; 307 p. ; 3 fr. 50 ; Hachette, éditeur ; 1899. — Ce volume contient des études sur la Brinvilliers, sur la Voisin, M^{me} de Montespan et les autres personnages mêlés au drame des poisons à la Cour de Louis XIV et sur la mort de Madame. L'auteur est bien documenté, tant à l'aide des publications antérieures qu'en se servant des pièces manuscrites conservées dans les archives. M. de la Reynie, le lieutenant de police, est fort loué dans ce volume où il apparaît comme magistrat intègre. Cet ouvrage se lit avec plus d'intérêt qu'un roman, car il relate des choses vécues. L'auteur, par crainte sans doute d'alourdir le récit, par souci littéraire, a trop superficiellement exposé les faits et les hommes. Il ne nous semble pas douteux que, des mêmes sources consultées par l'auteur, il n'y ait encore à tirer ample récolte pour le psychologue et le criminologue. *Le Drame des poisons* est une œuvre superficielle et, à cause de cela même peut-être, très attrayante. Tel qu'il est, cet ouvrage sera cependant consulté utilement par quiconque veut étudier la sorcellerie, la police, la magistrature, la cour au xvii^e siècle.

Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire, par P.-M. DESMARETS ; vol. in-18 ; LXXVI-453 p. ; 3 fr. 50 ; Garnier frères, éditeurs ; Paris, 1900. — Cette nouvelle édition de ces « témoignages historiques », selon l'expression même de l'auteur, est précédée d'une étude documentée et fouillée de M. Albert Sayne sur la police et les policiers de la période napoléonienne. Il y a là des rappels de faits bien curieux, perdus dans le monceau des documents d'archives et heureusement sortis de l'oubli. Les témoignages même de M. Desmarets se lisent aisément, avec plaisir, sauf en de rares pages où l'auteur commente d'une manière poncive et rococo. L'intérêt de ce livre repose surtout en l'exactitude des faits relatés par un témoin qui, parfois, malheureusement a des réticences. La partie la plus intéressante est celle relative aux attentats contre Napoléon : Cadoudal, Staaps, la machine infernale, La Shala. Cet ouvrage constitue un document précieux pour l'étudiant de la police, de la police politique en particulier, des criminels politiques, des hommes politiques, des magistrats et des militaires. Desmarets qui fut pendant quinze ans le chef de la haute police, le bras droit de Fouché et de Savary, est à même de donner des renseignements suggestifs sur les faits et les hommes. Ses témoignages ont donc une grande valeur, bien qu'il y ait des réticences et des choses passées sous silence. Des notes de M. L. Grasilier expliquent, rectifient ou complètent heureusement le texte que le sociologue consultera avec fruit.

Les Parias de l'Amour. Le Marché aux femmes, par GORON ; 2 vol. in-18 ; 337 et 306 p. ; 3 fr. 50 le vol. ; E. Flammarion, éditeur ; Paris, 1899 et 1900. — Ces deux volumes forment les tomes III et IV de *l'Amour à Paris*. Ancien chef de la sûreté,

M. Goron raconte ce qu'il a vu et aussi malheureusement un peu plus que ce dont il fut témoin. De là résulte une diminution de la valeur documentaire de l'ouvrage. Il eût été préférable que l'auteur se fût borné au récit des choses qu'il vit. Peut-être aussi, a-t-il un peu enjolivé les événements où il fut acteur? En maints endroits, on pourrait le croire; c'est d'ailleurs un écueil où échouent la plupart des mémorialistes. Dans *les Parias de l'Amour*, l'auteur passe en revue les morphinomanes, les pédérastes, les maîtres chanteurs, etc.; dans l'autre volume, il s'agit de la traite des blanches, des filles de maison, des filles-mères, etc. M. Goron sème son récit de remarques et de commentaires le plus souvent justes. En ces livres, on trouvera des notations suggestives sur la police et la magistrature, sur la psychologie de certaines classes de criminels.

Police et criminalité, par LOUIS HAMON; vol. in-18; 455 p.; 3 fr. 50; Flammarion, éditeur, Paris, 1900. — Ces « impressions d'un vieux policier » n'ont pas l'intérêt des volumes de M. Goron, encore qu'elles soient plus sincères, moins enjolivées. L'auteur n'a guère l'esprit philosophique. Les remarques dont il sème son récit le prouvent trop clairement. M. Louis Hamon fut secrétaire de commissariat de police, puis officier de paix et commissaire de police. Il exerça ces professions de longues années. Il vit maints et maints criminels; il assista à une foule d'événements en témoin et en acteur. Cependant, à lire son récit, on constate qu'il a été médiocre observateur, médiocre psychologue. En son volume mince est la récolte de faits et d'observations pour le criminologue. On peut signaler ce qui concerne les pages relatives à la prostitution, aux exécutions capitales. Le reste est d'une tonalité grise, quasi sans utilité pour le curieux des mentalités des criminels, des policiers. M. L. Hamon a, comme M. Goron, eu le tort de faire quelques digressions hors des choses dont il fut le témoin. Ce volume aurait gagné à être fortement élagué de toutes les remarques et commentaires, à être réduit des deux tiers au moins.

A. HAMON.

La vie américaine. L'éducation et la société, par P. DE ROUSIERS; vol. in-18; 336 p.; 3 fr. 50; librairie de Paris, éditeur; Paris, 1899. — La vie américaine en question est celle des Etats-Unis. L'auteur l'a observée sur place, d'où l'intérêt de son livre, qui n'est pas tant dans la nouveauté des conclusions que dans la multiplicité des faits qui les éclairent. Il passe en revue l'éducation, les coutumes familiales, la vie sociale, politique, intellectuelle, religieuse, fait le bilan des profits et pertes et conclut que, si la somme du bien l'emporte sur celle du mal, c'est à l'énergie agissante et créatrice de l'individu que la race américaine le doit.

C. FAGES.

La Sociologia criminal, par J. MARTINEZ RUIS; 1 vol. in-18; 210 p.; 3 pesetas; Fernando Fé, éditeur; Madrid, 1899. — Précis très clair de sociologie criminelle. L'auteur, après avoir rappelé les doctrines de Descartes, de Spinoza, de La Mettrie et des philosophes du XVIII^e siècle, ainsi que les idées des humanitaires, Beccaria, Lardizabal, etc., donne en six chapitres le résumé des études de sociologie criminelle de l'école italienne (Lombroso, Ferri, Garofalo) et de celles de Sarde, de Dorado, de Girardin, de Kropotkine et de Hamon. Il conclut, avec l'école moderne, à la suppression des peines. Injuste, dit-il, est la peine qui s'appuie sur le libre arbitre; arbitraire, si elle se base sur la défense sociale. La liberté morale n'existe pas; on ne peut fonder sur elle la responsabilité. La société est indestructible; elle n'a donc pas besoin d'être défendue. M. Pi y Margall a écrit, pour ce livre, une préface certainement intéressante, mais qui jure parmi les opinions émises par M. Ruis. M. Pi y Margall n'admet pas l'irresponsabilité absolue de l'homme; il croit, au contraire, que tous nous sommes responsables de nos actes, bien qu'à des degrés divers, déterminés par notre tempérament, notre position sociale, notre éducation, la société que nous fréquentons, l'atmosphère morale qui nous entoure, etc. Somme toute, le travail de M. Martinez Ruis, œuvre de bonne vulgarisation, est fort intéressant; et nous en recommandons la lecture à tous ceux qui s'intéressent à ces questions d'un intérêt vital pour l'avenir des sociétés.

VICTOR DAVE.

Rijksopvoedingsgestichten, Ervaringen en aantekeningen, par M. G. VAN DER MAÛR; broch. gr. in-8°; 62 p.; 0 fl. 50; D. Buys Dzn, éditeur; Amsterdam, 1898. — Des faits horribles, formant un vrai réquisitoire contre les institutions de l'État pour l'éducation des enfants condamnés ou pauvres, — sortes de bagnes pour mineurs, prisons qualifiées établissements pédagogiques, — par le gouvernement. L'auteur est un ancien pensionnaire d'un de ces instituts. Dans un long commentaire, M. Heyermans ajoute une étude documentée à l'énumération; cette partie de la brochure mentionne, explique et analyse nombre d'opinions de juristes et de spécialistes.

B.-P. VAN DER VOO.

Histoire de la Responsabilité criminelle des ministres en France, depuis 1789 jusqu'à nos jours, par LOUIS FERSTCH; 229 p.; 2 fr. 50; L.-M. May, éditeur; Paris, 1899. — C'est une excellente micrographie historique et juridique et un bon livre de vulgarisation sur une question d'actualité. Une préface très bien faite. Une introduction qui retrace sommairement l'historique de la responsabilité criminelle des ministres hors de la France, notamment en Angleterre. Le corps de l'ouvrage est de la pure histoire, mêlée de droit, impartiale, simple, vivante, appuyée sur des documents. J'aime surtout le chapitre II, dans lequel l'auteur conte la mise en accusation et le jugement de plusieurs ministres de Louis XVI. Le chapitre IV contient un beau compte rendu des débats qui eurent lieu lors du procès des derniers ministres du roi Charles X. Enfin, au dernier chapitre, où il fallait parler de l'affaire Dreyfus et du général Mercier, cet historien d'une impartialité consommée ne conclut pas. Mais le lecteur, instruit par l'histoire, conclut pour lui et pense qu'il serait à souhaiter que la culpabilité des ministres fût appréciée, non par des Hautes-Cours, d'essence politique, mais par des magistrats de l'ordre judiciaire, indépendants et soustraits aux influences des partis.

CHARLES VAN DER BORREN.

Nutnost revidovati proces Polensky, par TH. J. MASARYK; broch. in-8; 16 p.; 10 kr.; « Cas », éditeur; Prague, Vynohrady, 1899. — Cette brochure ayant été saisie, M. le député Dr Kronawetter interpella M. le ministre de la Justice à ce sujet. Aussitôt, la même brochure est reparue comme réponse et reproduction de cette interpellation. L'auteur demande la révision du procès de Polna, où fut jugé l'assassin de cette jeune fille dont le cadavre avait été trouvé le 1^{er} avril 1899. Comme l'auteur de l'assassinat était un juif, du nom de Léopold Hilsner, on avait cru tout d'abord qu'il s'agissait d'un crime rituel.

Kaffèrè Polenské, par K. ROHAN (Rozhledy, Prague, 1^{er} décembre 1899). — L'auteur se prononce en faveur de l'opinion de M. Masaryk. La révision du procès de Polna est nécessaire, quoiqu'il estime que les crimes rituels ne sont point impossibles même à notre époque; il prétend qu'aucune preuve démontrant qu'il s'agit bien d'un crime rituel dans le cas présent n'a été fournie. Contrairement à M. Masaryk, il ne voit pas, dans la révision du crime de Polna, matière à une étude scientifique.

V. H.

Hampa (antropologia picaresca), par RAFAEL SALILLAS; vol. in-4°; 520 p.; librairie Suarez; Madrid. — Dans la très intéressante bibliothèque juridique de Victoriano Suarez, la dernière publication faite par le psychologue-juriste, Rafaël Salillas, a attiré l'attention de tout ce que l'Europe compte d'hispanisants et de sociologues.

Hampa, c'est le *vade-mecum* de tous ceux qui veulent connaître la péninsule dans son histoire d'hier et dans son histoire de demain: c'est le relevé exact de tout ce que l'Espagne, dans ses mœurs, apporte d'incertitude et d'originalité. Certes, il faut se garder de généraliser, comme nous avons trop souvent l'habitude de le faire, la *Hampa*, cet infime ferment que la littérature picaresque de l'Espagne au XVII^e siècle a rendu visible: l'Espagne a également un atavisme juridique, Ibère et romain; celte et arabe. La *Hampa* n'est pas une origine, mais une dégénérescence de l'âme espagnole. M. Salillas ne se complait à la description de ce *virus* social que pour le

combattre: l'admirable connaissance qu'il a de la littérature classique espagnole enlève tout dogmatisme à cet ouvrage pourtant strictement dogmatique et formel dans ses conclusions.

La première partie est consacrée à la *Hampa sociale*. Les chapitres sur la *picardia*, sur la démocratie et la psychologie picaresques, sur le nomadisme national et sur les endroits fréquentés par les truands mettent en lumière tout un coin de la littérature classique espagnole. Des citations nous reportent de Cervantès à Gueredo et à Matteo Aleman.

La seconde partie est une étude complète du *gitanisme*, simple fraction de la *Hampa*: nous y trouvons une bibliographie et un glossaire de *Calo* (langue gitane).

La troisième partie, consacrée à la *Hampa délinquante*, nous amène au milieu de l'Espagne moderne; les types de bravaches, de condottieri, de voleurs et de brigands, de caciques sont distingués, et une parfaite classification des usages de toute la gent délinquante vaut autant par sa variété que par la définition scientifique, de ce qui était resté jusqu'à présent la bouteille à l'encre de la criminologie espagnole. C'est un beau livre; les recherches des curiosités anciennes alternent avec des aperçus très modernes: les troubles de la Catalogne qui sont d'hier y sont prévus. Je ne résiste pas au plaisir d'énumérer le nom des anciennes danses citées dans les auteurs du XVII^e siècle: le Pingarron, le Canario, las Gambitas, la Villageoise, la Zarabande, le Zamapulo, le Roi Alfonso et Bueno, le Villano, etc. C'est en foule qu'on trouvera des renseignements artistiques et littéraires dans ce volume, dont le vrai titre devrait être la Psychologie du Nomadisme, éternel miroir de l'espagnolisme.

E. V.

Criminalité des mineurs dans l'Europe occidentale, par E. TARNOWSKI (*Revue du Ministère de la Justice*; Pétersbourg, septembre 1899). — L'auteur constate d'abord l'intérêt qu'ont acquis les recherches sur la criminalité enfantine dans tous les pays. La protection des enfants par l'Etat ou les sociétés privées est le moyen le plus efficace pour combattre les prédispositions criminelles et préserver l'enfant privé d'appui moral et matériel. Cette double mesure a déterminé en Angleterre une notable diminution de la criminalité.

En France; la criminalité des enfants n'accuse aucun progrès, mais le nombre des mineurs criminels augmente sensiblement. Pendant la période 1871-1895, la rapidité de la progression est double de celle des adultes et dépasse treize fois celle des enfants délinquants. Contrairement à l'opinion de M. Tarde, qui indique, comme causes de cette progression, l'irrégularité, l'esprit de négation, etc., l'auteur en trouve l'origine dans les déterminants matériels, exigences physiologiques. Aussi ces crimes sont-ils essentiellement des vols et des attentats à la pudeur. Si la criminalité des enfants a diminué à Paris, pendant ces dernières années, cet heureux résultat est dû aux procédés qui ont réussi en Angleterre.

En Allemagne, les enfants criminels augmentent. Ils deviennent plus nombreux dans l'est et le sud de la Bavière et dans l'Allemagne centrale; c'est le vol que l'on doit surtout réprimer.

On observe en Autriche un très grand progrès de la criminalité enfantine et dans celle des adultes. L'auteur conclut donc à l'intervention de l'Etat et des sociétés philanthropiques.

Le supplément du numéro de septembre, *Statistique générale de la criminalité en Russie* (1874-1894), rédigé avec le concours de M. Tarnowski, présente un fascicule volumineux qui comprend des statistiques très détaillées sur le mouvement de la criminalité dans ce pays. Son augmentation est en proportion de celle de la population. Le crime est surtout localisé dans les centres industriels de la Russie centrale, dans le gouvernement de Perm avec ses carrières de pierre, qui sert de passage aux vagabonds et évadés de Sibérie, dans le gouvernement de Cherson (ports d'Odessa et de Nicolaïeff) en Pologne; il est faible dans les provinces agricoles. A ce fascicule sont joints plusieurs diagrammes et cartogrammes facilitant la compréhension.

L'alcoolisme et la criminalité en Suède, par A. JAKOVLEV (*Revue du ministère de la Justice*, juin 1899). — L'auteur s'efforce de démontrer que la criminalité prend, en Suède, sa source dans l'alcoolisme, très intense dans ce pays. Si la misère peut concourir à l'accomplissement d'un acte criminel, il objecte que la richesse

nationale augmente, la population tend à s'accroître, et n'attribue, par conséquent, aucune valeur à l'argument de la misère. Ces conclusions sont de parti pris, car les statistiques qui les justifient démontrent que, sur le total des hommes condamnés pour délits importants, 22,5 0/0 avaient joui d'une situation économique assez favorable; 47,6 0/0 n'avaient jamais possédé que le strict nécessaire; 25,9 0/0 étaient dans la misère. L'auteur dit aussi que la femme criminelle n'est vis-à-vis de l'homme criminel que dans la proportion de 1 à 8, et observe l'indépendance des Suédoises. La partialité de l'auteur éclate ici de façon plus évidente encore. Outre que l'alcoolisme est très rare chez la femme suédoise, les statistiques démontrent que, de 1887 à 1898, 411 femmes délinquantes (18,3 0/0) avaient leur existence assurée; 46,6 0/0 possédaient à peine le nécessaire; 30,2 0/0 étaient dans une situation misérable. Une autre statistique démontre que parmi les condamnés pour vols, dépassant la valeur de 15 kronas (environ 20 francs), 6,7 0/0 étaient pourvus de moyens d'existence; 48,3 0/0 manquaient du nécessaire; 31,8 0/0 étaient sans aucune ressource.

MARIE STROMBERG.

INDEX. — Le mouvement franceltique, par CH. LE GOFFIC (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1900).

Voyage au Japon. Pères et enfants, par A. BELLESSERT (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1900).

L'armée anglaise peinte par Rudyard Kipling, par TH. BENTZON (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1900).

L'Ame malgache, par E.-F. GAUTIER (*La Revue de Paris*, 15 janvier et 1^{er} février 1900).

Disziplin in Strafanstalten, par HAUS LEUSS (*Neue Zeit*, 17 mars). — Etude documentée sur les peines corporelles et leur application dans les prisons allemandes.

Sur le militarisme, par HENRY RAYMOND; broch. in-24; 76 p.; 0 fr. 20; Marseille, 1899. — Opuscule de propagande, décrivant d'après la *Psychologie du Militaire professionnel* de A. Hamon, les articles de M. Gohier, etc., l'état psychique des militaires; contre le militarisme et la guerre.

La prigionia del Marino e le concerti della vicaria, par M. S. DI GIACOMO; broch. in-8; 15 p.; imprimerie Jocco; Naples, 1899. — A propos de l'emprisonnement du poète J.-B. Marino, en 1598, l'auteur publie quelques documents inédits sur cette grande prison, qui renfermait jusqu'à 2.000 détenus.

La psychologie de la femme arabe: la vie à la maison, par D^r LEMANSKI (*Revue tunisienne*, janvier 1900).

L'esprit de groupe, par GABRIEL TARDE (*Revue encyclopédique Larousse*, 13 janvier 1900).

La colonisation pénale, par J. DURAND (*Revue des Revues*, 1^{er} septembre 1899). — L'insuccès de cette œuvre commencée à l'île Nou et en Nouvelle-Calédonie, par le contre-amiral Guillain, est due à la routine de l'Administration pénitentiaire.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — MÉTAPHYSIQUE.

Alfred Fouillée *Psychischer Monismus*, par M^{me} D^r PASMANIK; vol. in-8°; 86 p.; 1 fr. 75, Sturzenegger, éditeur; Berne, 1899. — Ce volume est le dernier ou l'avant-dernier de la collection publiée à Berne sous le nom de *Berner Studien zur Philosophie und ihrer Geschichte*, par le savant professeur Stein. Nous plaçons ici ce nom à titre d'honneur, car il est rare de rencontrer un maître qui, à l'instar du professeur Stein, aide largement de son conseil ses meilleurs élèves, et se charge ensuite, à la fin de leurs études, d'en publier les travaux. C'est ainsi que, dans l'espace de quelques années, ont pu paraître à Berne vingt-six volumes consacrés aux questions les plus diverses de la philosophie ancienne et moderne. Nous ne

disons pas que toutes ces publications soient excellentes. Il ne s'agit après tout que de timides envois de jeunes gens. Plus d'une fois, cependant, ces thèses de doctorat (le doctorat en Suisse correspond à la licence des Facultés françaises) sont de véritables monographies, intéressantes et assez bien faites. Ainsi, par exemple, le volume de M^{me} Pasmanik, qui décèle d'un bout à l'autre le grand soin apporté par l'A. à son travail, nous paraît d'une utilité incontestable pour tous ceux qui, n'ayant pas une grande familiarité avec la langue française, désirent connaître la pensée de M. Fouillée. Dans les cinq chapitres dont se compose ce substantiel résumé sont traitées toutes les questions envisagées par l'infatigable philosophe français dans ses nombreux ouvrages. L'exposition en est claire, d'une lecture aisée, et cela a aussi son prix.

G. PINARDI.

Die Welträthsel, par ERNEST HAECKEL, professeur à l'Université d'Iéna; 1 vol. gr. in-8°; 475 p.; Emile Strauss, éditeur; Bonn, 1899. — L'illustre naturaliste et philosophe avait conçu le plan d'un vaste système de philosophie monistique, basé sur la doctrine de l'évolution, dont la réalisation eût constitué son testament scientifique. Malheureusement son âge et ses forces ne lui permettent plus de songer à une élaboration aussi complète; le présent ouvrage, où il essaie de déchiffrer les énigmes du monde, devra tenir lieu de celui qu'il avait primitivement voulu entreprendre. Aussi bien, les principes essentiels de cette philosophie monistique, il les avait déjà développés, il y a près de trente-cinq ans, dans sa *Morphologie des organismes*, ensuite dans son *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*, et enfin dans son *Anthropogénie ou histoire de l'évolution humaine*. Plus récemment, il a publié, sous le titre de *Monisme, lien entre la science et la religion*, sa profession de foi de naturaliste. Les *Enigmes du monde* sont le développement, la justification et la synthèse générale des idées qu'il avait émises dans les ouvrages précédents et qui, tous ou presque tous, on le sait, jouissent d'une réputation et d'une autorité universelles. Le livre est divisé en quatre parties: la partie anthropologique dans laquelle il étudie l'homme, la structure de notre corps, la circulation de la vie, notre ascendance et l'histoire des races; la partie psychologique où il étudie l'âme, son essence, ses manifestations, son immortalité; la partie cosmologique, qui traite du monde, de son évolution, de l'unité de la nature, etc.; et enfin la quatrième et dernière partie, la partie théologique consacrée à l'idée de Dieu, à la science opposée à la foi, à la science en contradiction avec le christianisme, à la religion et à la morale monistiques. Chacun des vingt chapitres du livre est accompagné d'une bibliographie « choisie », donnant les ouvrages anciens, les plus remarquables sur la matière, d'une part, et les meilleures productions récentes d'autre part.

Le nombre des « énigmes du monde » s'est réduit de plus en plus au cours du XIX^e siècle jusqu'à n'en plus laisser à proprement parler debout qu'une seule, c'est le problème de la substance. Quelle est, en fin de compte, cette énigme toute-puissante et mystérieuse que le naturaliste appelle l'univers, le philosophe idéaliste le cosmos et le croyant sincère Dieu? Pouvons-nous prétendre que les progrès de la cosmologie moderne nous aient permis de déchiffrer cette énigme? La réponse à cette question varie du tout au tout suivant le point de vue auquel nous nous plaçons. Ne devons-nous pas admettre que nous ne connaissons pas plus aujourd'hui l'essence intime de la nature que ne la connaissaient, il y a vingt-cinq siècles, Anaximandre et Empédocle, ou, il y a deux siècles, Spinoza et Newton, ou, il y a cent ans, Kant et Gœthe? Nous devons même reconnaître que l'essence propre de la substance nous apparaît plus merveilleuse et plus énigmatique à mesure que nous pénétrons plus avant dans la connaissance de ses attributs, la matière et l'énergie, à mesure que nous apprenons à connaître mieux la diversité de ses innombrables phénomènes. La cause première des phénomènes cognoscibles, la fameuse « chose en soi » de Kant, nous ne la connaissons pas plus aujourd'hui qu'hier. Que nous importe, du reste, si nous ne possédons pas les moyens de la connaître, si nous ne savons même pas si elle existe ou si elle n'existe pas? Laissons donc ce fantôme mystique à son impénétrabilité, abandonnons-le tout entier aux métaphysiciens pour nous en tenir aux progrès gigantesques et réels que la philosophie naturelle monistique nous a permis de réaliser. La loi fondamentale de la conservation de la force et de la matière, suffit à expliquer tout ce qui est susceptible d'explication et nous conduit

à la grandiose et lumineuse conception de l'unité de la nature. Ainsi du problème obscur de la substance est sortie la claire loi de la substance, et le monisme du cosmos, qui se base sur elle, nous enseigne l'indestructibilité et l'éternité des lois de l'univers, en même temps qu'il réduit en lambeaux les trois grands dogmes centraux de la philosophie dualistique, le Dieu personnel, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre de l'homme.

Ce livre, remarquable à tous égards, témoigne une fois de plus de la haute probité scientifique de son illustre auteur.

VICTOR DAVE.

The Wilderness of Worlds, par GEORGES W. MOREHOUSE ; grand in-8° ; 240 p. ; avec illustrations ; Eckler, éditeur ; New-York, 1898. — Comme sous-titre : *l'Évolution de la matière, depuis la nébuleuse jusqu'à l'homme, et son retour au point de départ. Vie-orbite d'un astre.*

Livre entraînant pour qui aime à se perdre dans la contemplation de l'infini. L'A. nous dépeint la matière d'abord à l'état gazeux, tournoyant avec une rapidité de plus en plus grande, formant globe, s'enflammant, puis se liquéfiant et se solidifiant tour à tour, et lançant des bandes embrasées qui, animées aussi d'un mouvement giratoire, forment des mondes-satellites. Il déroule devant nous le drame de la formation des couches terrestres, l'évolution végétale et animale, le développement de l'homme. Il nous laisse soupçonner que la fourmi, par exemple, pourra, un jour, atteindre un degré d'intelligence supérieure à celle de l'homme actuel. Puis, il nous ouvre une perspective qui glace d'épouvante : il nous montre la terre se rétrécissant, le soleil se refroidissant, les ténèbres reconquérant notre horizon, notre système solaire à nouveau pulvérisé et recommençant à tournoyer et à former des mondes. Il souhaite que nos descendants lointains gèlent avec le calme stoïque du *Moriturus salutans*, en présence de l'infini.

D'excellents chapitres sur la cristallisation, le microscope, les origines de la pensée. A relever d'amers anathèmes contre la bigoterie de toutes les époques.

J. LEAKEY.

A century of science, par JOHN FISKE ; 1 vol. in-8° ; 475 p. ; 2 dollars ; Houghton, Mifflin et C^o, éditeurs ; Boston et New-York, 1899. — Le savant A. des *Origines américaines* et de *la Guerre de l'indépendance* a réuni dans ce volume un certain nombre d'essais déjà publiés dans diverses revues et de conférences faites dans plusieurs Sociétés savantes d'Amérique. Il a pensé que ces travaux méritaient d'être conservés, et, à notre avis, il n'a pas eu tort ; plusieurs de ces essais, celui notamment sur la doctrine de l'évolution ; et celui de la part qui revient à l'enfance dans l'évolution de l'homme sont pleins d'aperçus ingénieux et d'idées originales. Le chapitre traitant de l'origine de la pensée libérale en Amérique est également très remarquable, de même que les essais sur la Vie et les travaux d'Edward Livingston Youmans, le fondateur du *Popular Science Monthly*, de sir Harry Vane, l'homme d'Etat le plus remarquable, après Pym, du Long Parlement, de Francis Parkman, l'émule de Lewis Morgan dans ses recherches sur les Sociétés primitives, et de E.-A. Freeman, le savant A. de *l'Histoire du gouvernement fédéral, de la Conquête de l'Angleterre par les Normands, de la Géographie historique de l'Europe*, etc. — L'A. termine son livre par quelques pages d'une gaieté folle, d'un *humour* irrésistible et bien américain ; elles sont consacrées à décrire les lubies d'un certain nombre de fous, littéraires et scientifiques, qu'il eut occasion d'observer, il y a vingt-cinq ou trente ans, lorsqu'il était bibliothécaire-adjoint de Harvard University.

No beginning, par WILLIAM H. MAPLE ; 1 vol. in-16 ; 183 p. ; 75 cents ; Maple et C^o, éditeurs ; Chicago, 1899. — Ce petit livre de vulgarisation philosophique est excessivement bien fait et surpasse, je crois, tout ce qui a été écrit jusqu'ici en cette matière. L'A. démontre clairement la non-existence d'une cause première, prouve que la Genèse est un mythe et arrive à la conclusion, logiquement déduite, que la théologie tout entière n'est qu'un rêve creux. Pas de phrases inutiles, c'est court et précis ; pas de déclamations oiseuses, mais des arguments solides et concluants. Dans un dernier chapitre, l'A. réfute le fameux « absolu inconnaissable » de Herbert Spencer. Ce petit ouvrage de propagande contre les doctrines du supernatu-

ralisme mériterait d'être traduit en toutes langues et rendrait autant de services que l'ouvrage de Draper (*Science et Religion*).

VICTOR DAVE.

La Philosophie naturelle, par le Dr W. NICATI; vol. in-18; 308 p.; 3 fr. 50; V. Giard et Brière, éditeurs; Paris. — Cet ouvrage est un complément de celui relatif à *la Psychologie naturelle*, dont nous avons rendu compte naguère. Il contient, comme ce dernier, des analyses exactes à côté d'hypothèses tout au moins prématurées; c'est, dans tous les cas, l'œuvre d'un penseur original et parfois profond. Expliquer l'entraînement du savoir est l'objet de la philosophie naturelle. A sa base l'A. place, comme essence du savoir et origine de toute connaissance, les contacts entre les mouvements intimes de notre pensée. C'est en étudiant la psychologie et ensuite la physiologie de la couleur que W. Nicati a été amené à traiter la mathématique à l'égal d'un chapitre de physiologie: celui qui a pour objet l'action réciproque des courants nerveux. Après avoir expliqué ainsi le mécanisme de l'individu, il a cherché, de même, à expliquer comment l'individu lui-même s'articule avec ses semblables: de là, une psychologie sociale. En dernier lieu, il aborde l'étude des rapports entre tous les éléments constitutifs de la Nature et conçoit une harmonie interélémentaire à laquelle il donne le nom d'*Energétique*. Il reconnaît lui-même qu'il est un *philosophe improvisé*, de là ses hardiesses parfois heureuses, mais souvent périlleuses. Toute la première partie de l'ouvrage est psychologique, y compris un chapitre consacré à la logique. La deuxième partie traite de l'Éthique ou de l'harmonie inter-individuelle; elle contient toute une philosophie de l'art, et notamment une étude intéressante du rôle artistique de l'idéal et de la réalité. Vient ensuite une philosophie de la société, dont il faut signaler le chapitre relatif à l'organisation de la société. Celle-ci est représentée par trois étapes et trois écoles. L'étape et la doctrine autoritaires, l'étape et la doctrine libérales dont l'A. fait la description et la critique. Sa conclusion est que individualisme et socialisme, libéralisme et solidarisme ou collectivisme, ne sont que deux faces du seul et même problème social; quant à la théorie évolutionniste, fondée sur la sélection naturelle en tant qu'appliquée à la Société, « elle est la plus astucieuse théorie du brigandage et du vol qu'il ait été donné aux oreilles humaines d'entendre ». Elle est comme la théorie libérale, le dogme de l'incurie sociale. Pour l'A. le prototype de l'organisation sociétaire existe dans l'organisme individuel sous le nom d'intelligence; la doctrine et l'étape intellectualistes seront celles de l'avenir. Son idéal est l'anarchisme; mais avec cette différence que son anarchie est organisée; elle implique une organisation complète, « mais d'autant plus silencieuse qu'elle est plus parfaite; elle doit tendre à échapper à nos sens jusqu'à donner l'illusion de l'absence. Les groupes anarchistes sont des groupes intellectuels à organisation harmonique intérieure propre: familles, cercles et administrations grandes ou petites. Des groupements secondaires, anarchistes eux aussi, font la commune et font encore le canton; ils feront aussi les Nations au jour certain où une organisation sociale humaine présidera à l'harmonie des conflits internationaux. » Toutefois, l'équilibre social, tout en étant le bien idéal, n'existe pas; l'inéquilibre seul est vrai; en lui réside l'origine de toute vie. C'est ce que l'auteur expose spécialement dans la troisième partie de son ouvrage, consacré à *Energétique*. Le lecteur y trouvera une conception générale de la force, de la vie et de l'Univers, et bien d'autres choses encore. C'est peut-être beaucoup pour un volume de 300 pages, et la démonstration semble bien souvent faire défaut, mais l'œuvre est sincère et belle; ne fût-elle qu'un acte de foi, elle mériterait notre attention et notre respect, mais c'est l'acte de foi d'un savant.

La conscience du libre arbitre, par LÉON NOEL, agrégé de philosophie de l'école Saint-Thomas-d'Aquin, à l'Université catholique de Louvain; vol. in-18; 288 p., 3 fr. 50; P. Lethielleux, éditeur; Paris. — L'A. appartient à cette école qui a la prétention de concilier la science moderne avec la vieille doctrine du célèbre docteur scolastique. Après avoir indiqué, plus ou moins exactement, les conclusions de la philosophie kantienne relativement au problème du libre arbitre, il les critique en montrant que la science et la morale sont deux termes entre lesquels il faut choisir. D'une part, la science implique le déterminisme, tandis que la morale suppose le sentiment du devoir et, par conséquent le libre arbitre. En réalité, cette contradiction n'est qu'apparente; nous savons que la morale elle-même évolue sui-

vant des lois naturelles; cela ne supprime pas la responsabilité, mais l'élargit au contraire, en lui donnant, un caractère non seulement individuel, mais également social. La conscience dont on invoque le témoignage en faveur du libre arbitre n'est qu'un sentiment subjectif, historique et transitoire; l'A. est beaucoup moins habile que son maître, M^{sr} Mercier, dans ses tentatives de conciliation de la théologie et de la science; il procède beaucoup plus par simple raisonnement syllogistique. L'A. passe en revue diverses doctrines contemporaines plus ou moins éclectiques, telles que celles de MM. A. Fouillée, Renouvier et Boutroux, et il en expose les faiblesses à son point de vue. Il signale, comme en passant, sans y attacher une importance suffisante, les théories de M. Bergson et surtout de M. J. Weber qui, avec ce dernier, aboutissent à « l'amoralisme du fait ». Il semble ignorer les travaux remarquables de M. de Roberty. En somme, toutes les tentatives de démonstration de l'auteur reposent sur ce que la réalité de notre libre arbitre résulte de la conscience morale, du fait que nous sommes des êtres moraux, soumis à des devoirs *dont il est impossible de rendre compte sans l'hypothèse du libre arbitre*. Il est assez curieux de noter que l'A. n'examine même pas si le fait de la vie en société n'est pas une explication suffisante; il est tellement imbu de métaphysique scolastique que la réalité la plus éclatante et la plus vaste n'attire pas même son attention; comme chez les enfants une flaque d'eau l'intéresse plus que l'immense Océan. Il est aussi très intéressant de remarquer qu'après avoir essayé d'établir que la liberté a présidé à nos tendances primitives, il admet avec M. Bergson qu'elle aboutit à la « cristallisation » des habitudes et des sentiments, mais cette cristallisation est elle-même l'œuvre de la liberté! En dernière analyse, d'après M. Noël, les bases de notre libre pouvoir découlent de la nature intellectuelle de l'homme. L'indépendance du vouloir est le fruit de la connaissance spirituelle. Elle permet à l'homme de s'élever à l'appréhension et au désir d'une bonté qui n'est pas *telle* bonté particulière et concrète, mais *la* bonté, universelle, transcendante, n'impliquant aucun mélange d'imperfection ou de douleur. Elle lui fait prendre conscience, par la réflexion, de la grandeur de ses désirs et de la supériorité de leur objet sur tous les biens et tous les actes qui s'offrent à lui en cette vie. Et de là la liberté, la maîtrise de l'homme sur toutes choses, le domaine souverain en vertu duquel il n'agit que parce qu'il veut bien. » Ceci donc explique aussi pourquoi l'A. a voulu écrire son livre. *Verba et voces, præterea nihil*. Il est intéressant, au surplus, de lire ce livre afin de se rendre compte des subtiles tentatives théologiques d'un écrivain de talent, pour sauver les épaves d'une théologie irrémisiblement condamnée.

G. DE GREEF.

De Kant à Nietzsche, par JULES DE GAULTIER; vol. in-18; 354 p.; 3 fr. 50; Société du Mercure de France, éditeur; Paris, 1900. — Voici enfin le petit volume attendu qui, sous une forme moins poétique et plus accessible aux esprits déductifs, condense la philosophie de Nietzsche. M. Jules de Gaultier est nietzschéen, c'est évident; les divers chapitres de ce petit volume le prouvent abondamment. Il prend à son compte les théories de l'instinct vital et de l'instinct de la connaissance, et montre les théories philosophiques découlant de chacune d'elles. Il y a deux façons de concevoir l'Univers; elles se ramènent toutes deux à une question de méthode: l'affirmation d'une vérité, la recherche de cette vérité, la croyance au libre arbitre, la croyance à la possibilité d'une métaphysique, etc., sont la conséquence du désir puissant de vivre; ce sont des nécessités artificielles créées par l'instinct vital qui ne se suffit pas à lui-même et recherche hors de lui un point d'appui. De ce moment date l'illusion qu'il crée lui-même. Il transforme sa vague croyance en foi, puis lui donne une apparence de raisonnement; ici c'est l'instinct de la connaissance qui agit, en pure perte d'ailleurs, car il ne fait que servir son rival. Une critique de nos moyens doit précéder toute recherche métaphysique, et cette critique aboutit fatalement, d'après M. de Gaultier, à la négation de toute tentative ontologique.

Cette distinction explique évidemment une bonne partie de l'histoire philosophique, mais l'explique-t-elle tout entière? On peut se le demander, car, si le peuple juif fut complètement pénétré de cet instinct vital créateur de Jéhovah, simple homme agrandi (seigneur), il reste à savoir si certaines métaphysiques hindoues ne furent que des dérivés de cet instinct vital. L'œuvre de Nietzsche a surtout une valeur historique ou poétique, mais il est bien difficile d'en tirer autre chose, sinon une rage de vivre qui touche à la névrose de la vie. Quoi qu'il en soit,

il est bon que ce volume ait été écrit, car il montre que, contrairement à ce que disait naguère M. Schuré, il y a, dans l'œuvre de Nietzsche, une philosophie.

Sept essais d'Emerson, traduits par I. WILL, avec une préface de MAURICE MAETERLINCK; 1 vol. in-16; 295 p.; 3 fr. 50; Lacomblez, éditeur; Bruxelles, 1899. — Ecrits en un style concis, quasi sentencieux, mais qui n'exclut pas cependant une poésie pénétrante d'une saveur très originale, tels sont ces *Essais*. A l'inverse des mystiques en général, qui placent l'être transcendantal dans des régions inaccessibles par leur nébulosité même, Emerson en trouve l'existence dans les actes les plus triviaux de la vie quotidienne qui se trouve, par ce fait, considérablement ennoblie.

C'est surtout dans le premier de ces essais, *Confiance en soi-même*, que le philosophe américain résume son panthéisme et affirme que l'individu est à lui-même sa propre loi et son propre juge. Les autres essais, *Compensation*, *Lois de l'esprit*, *le Poète*, *Caractères*, *l'Ame suprême*, *Fatalité* ne sont guère que le développement, la paraphrase du premier. La forme de ce volume est toujours littéraire comme les ouvrages habituels des mystiques, ce qui prête difficilement à la discussion.

A. DUFRESNE.

INDEX. — Nouvelles notes sur la vie, par EMILE PONTICH; in-16 carré; 120 p.; 1 fr.; Jules Ronnet, éditeur; Paris. — Recueil de pensées d'un philosophe, volontiers misanthrope, et surtout mysogyne. — Ces notes émanent d'un esprit juste et ferme. Dans ces 120 pages de pensées, il n'en est peut-être pas deux banales ou prudhommesques. Le cas est bien rare.

Herbert Spencer e l'opera sua, par M. G. SALVADORI; broch. in-8; 80 p.; Lumachi, éditeur; Florence, 1900. — Notice sur la vie et les travaux du grand philosophe anglais, publiées à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. L'A. ne se rend pas toujours assez compte des influences allemandes qui se trouvent au fond des systèmes spenceriens; M. Spencer est justement défendu contre les attaques de certains socialistes italiens qui l'ont accusé de palinodie.

Eine Philosophie für das XX Jahrhundert auf naturwissenschaftlicher Grundlage, par RONALD KESSLER; vol. in-8°; 274 p.; 3 mk.; Conrad Skopnick, éditeur; Berlin, 1899. — Une philosophie pour le xx^e siècle, comme nous dit le titre, sur la base des sciences naturelles.

Catholique et positiviste, par GEORGE VALERIE; 1 vol. in-16; 93 p.; Librairie académique Perrin, éditeur; Paris, 1900. — L'A. a réuni quelques articles tendant à démontrer que le catholicisme social est la seule conséquence exacte des théories positivistes. Les solutions positivistes et catholiques seraient identiques au sujet de la notion d'Etat et du problème social. Peu intéressant.

Over het Geweten (*Sur la conscience*), par le Dr L. OPPENHEIM, traduit de l'allemand en hollandais par J.-B.-H. VAN ROYEN; broch. in-8; 51 p., Loman et Funke, éditeurs; La Haye, 1899.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

History of Modern philosophy in France, par LUCIEN LÉVY-BRUHL; vol. in-8°; 500 p.; cartonné et illustré de 23 portraits des philosophes; 15 fr.; The Open Court Publishing Company, éditeurs; Chicago, 1899. — Sous ce titre M. Lévy-Bruhl, maître de conférences à la Sorbonne et professeur à l'École libre des Sciences politiques, essaie de tracer le développement des doctrines philosophiques en France. L'ouvrage se divise en seize chapitres, dont le premier est consacré à l'examen de la philosophie de Descartes, parce que c'est lui qui a initié une nouvelle méthode philosophique. D'autres s'occupent des idées philosophiques de Malebranche, Pascal, Bayle, Fontenelle, etc. Comme le développement de la pensée philosophique s'est étroitement uni au développement simultané des autres phénomènes de la vie sociale et intellectuelle, la science positive, l'art, la religion, la littérature, la vie économique et politique, l'A. introduit dans cette étude, à côté des A. des systèmes particuliers, ceux qui ont essayé de faire une synthèse des idées du temps et qui y ont modifié profondément la direction. Il montre comment chaque philosophe a été influencé par ses prédécesseurs, ses contemporains, les conditions de son temps et

par sa vie intérieure. Chaque secte, chaque école est présentée sans préjugé. Il n'indique nulle part s'il est partisan d'une école quelconque. Mais c'est surtout dans le dernier chapitre où M. Lévy-Bruhl différencie la pensée et la méthode françaises de la philosophie d'autres nations que nous rencontrons l'esprit philosophique de l'auteur, et ses idées les plus intéressantes et originales. Il constate qu'il nous est permis d'inférer qu'il y a eu en France une affinité étroite entre l'esprit mathématique et l'esprit philosophique (p. 470). Ainsi les philosophes français font beaucoup de cas de la question de méthode. Ils essaient d'harmoniser la philosophie avec la science et avec le sens commun. Les idées de l'A. sur la philosophie de l'avenir ne sont pas moins intéressantes. Nous marchons vers un temps où il n'y aura plus de philosophie nationale, ni française, ni anglaise, ni allemande, ni américaine mais où il y aura une philosophie commune à l'humanité civilisée (p. 480). Il faut féliciter l'A. de ce travail préparé spécialement pour les lecteurs anglais et en même temps l'encourager à le faire publier en français.

M^{me} FOLKMAR.

Victor Hugo, le philosophe, par Ch. RENOUVIER ; 1 vol. in-16 ; 380 p. ; Armand Colin et C^{ie}, éditeurs, 5, rue de Mézières ; Paris, 1900. — Nous nous étions naïvement imaginé jusqu'ici que la philosophie se caractérise par la systématisation. Elle consiste, pensions-nous, soit à donner une explication du monde, soit à marquer la limite de notre connaissance, soit à synthétiser les sciences particulières. Il paraît que nous nous sommes fourvoyé. C'est, du moins, ce que nous apprend M. Renouvier qui a découvert un philosophe dans Hugo. Quatorze chapitres nous indiquent les théories du poète. Il y a du dualisme, du pessimisme et de l'optimisme, de l'utopie et du progrès, etc. Nous n'insistons pas. Ces quelques mots indiquent suffisamment, semble-t-il, que Victor Hugo n'était que poète, car il était *écho* ; il vibrait, ressentait, communiquait l'émotion, mais ne *pensait point*. Il y a une différence énorme entre un sensitif et un philosophe ; l'œuvre de ce dernier est toute d'intellectualité : ses recherches ont la forme austère des démonstrations algébriques. Lorsqu'une synthèse de science a lieu, quelques vues générales peuvent friser le lyrisme ; mais observons que cette envolée n'est point dépourvue de base. Les tristesses ou les joies d'Hugo, ses émotions ou ses sentiments démontrent seulement en lui une puissante originalité ; la boursoufflure de beaucoup de ses productions révèlent son goût du panache et de l'éclat. Mais, dans tout cela, pas l'ombre de philosophie. M. Renouvier qui est philosophe eût agi plus sagement en s'en tenant à sa *Nouvelle monadologie* et en laissant à Hugo l'unique réputation de poète qu'il avait légitimement acquise.

A. DUFRESNE.

Un philosophe wagnérien : Heinrich von Stein, par HONSTON STEWART CHAMBERLAIN (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1900). — Admis comme Nietzsche dans l'intimité de Wagner, Heinrich von Stein est peut-être le seul écrivain que l'on puisse avec raison qualifier de disciple de Wagner ; mais c'est un disciple qui, avec moins d'éclat que l'A. de *Laralhoustra*, eut plus d'originalité. Il possède déjà dans son pays un groupe nombreux d'admirateurs enthousiastes, qui lui font une place éminente dans l'histoire de la pensée et de la littérature allemandes contemporaines. M. Chamberlain raconte sa biographie et signale ses œuvres.

INDEX. — Un pessimiste français. Edmond Thiaudière, par G. DEHERME ; broch. in-8° ; 16 p. ; 0 fr. 25 ; Coopération des idées, éditeur ; Paris, 1900. — Le pessimisme de Thiaudière n'a rien de systématique, comme celui d'un Schopenhauer ; il est fait de tristesse et de piété.

C. FAGES.

Le Directeur-Gérant : A. HAMON.

Tours. — Imprimerie DESLIS FRÈRES, 6, rue Gambetta.

LES CONGRÈS

ET LA SITUATION

DU SOCIALISME CONTEMPORAIN

I

LE CONGRÈS INTERNATIONAL

En 1896, se tenait, à Londres, un Congrès International Socialiste des Travailleurs et Chambres syndicales ouvrières. Il décida que le prochain Congrès aurait lieu soit en Allemagne, en 1899, soit à Paris, en 1900 (1).

C'est en vertu de cette décision que, le 23 septembre, le Congrès s'ouvrit à Paris. Les séances eurent lieu salle Wagram, avenue Wagram (2).

Le dimanche donc, vers dix heures et demie du matin, les congressistes pénétraient dans les salles. Etrangers et Français étaient séparés; il fallait préalablement se réunir par nationalité. Une note de *la Petite République*, parue le matin même, disait :

La première séance sera consacrée à la vérification des mandats des nationalités étrangères; la séance de l'après-midi, qui s'ouvrira à deux heures, à la vérification des mandats de la nationalité française. C'est également dans cette première journée que seront nommés les présidents de chaque section étrangère et de la section française.

Les Français sont donc là plus en curieux, et pour faire honneur à leurs hôtes que pour travailler. Un lieu de réunion leur est cependant désigné, la salle du fond, obscure. Ils se classent par fraction : A gauche le P. O. F. (Parti ouvrier français), l'A. C. (Alliance communiste), le P. S. R. (Parti socialiste révolutionnaire), quelques fédérations auto-

(1) Voir *le Socialisme et le Congrès de Londres*, par A. Hamon, vol. in-18, 3 fr. 50; Paris, 1897.

(2) Il y a deux salles : l'une, très claire, salle de théâtre et de concert; l'autre, obscure, salle de bal. C'est dans la salle claire que le Congrès International se réunit, à l'exception d'une fois. C'est dans la salle obscure que le Congrès National tint ses séances, à l'exception d'une.

nomes départementales. A droite et au centre : la F. S. R. (la Fédération socialiste révolutionnaire), anciens Indépendants (1), la F. T. S. F. (la Fédération des Travailleurs socialistes de France), le P. O. S. R. (Parti ouvrier socialiste révolutionnaire), la plupart des fédérations autonomes départementales, les rares syndicats et coopératives représentés.

A gauche, le P. O. F. a suspendu des drapeaux, des bannières rutilantes, entre autres une immense draperie rouge d'une coopérative du Nord. C'est une réponse muette, mais éloquente, peut-être même trop

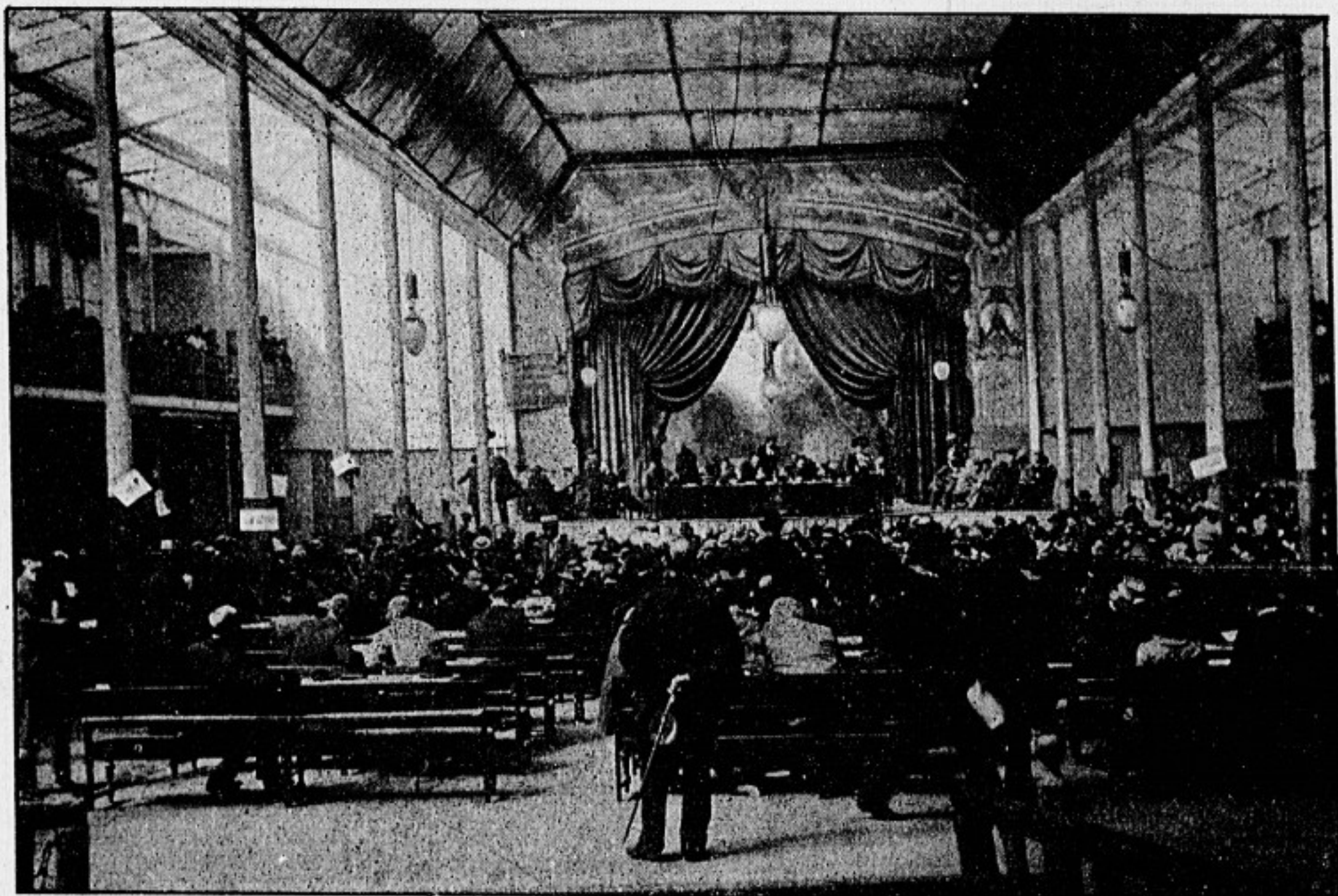


FIG. 1. — Vue de la salle du Congrès International (d'après un cliché d'un membre du Congrès, M. Genin).

Sur la scène est le bureau. A droite et à gauche sont les journalistes assis à leurs tables. A gauche, devant le bureau, debout, est M^{me} Clara Zetkin. Elle est occupée à traduire un discours. Derrière le bureau, au milieu, debout, on aperçoit Enrico Ferri.

éclatante, à ceux qui soutiennent que le P. O. F. est opposé aux coopératives.

Peu à peu les congressistes se placent. La salle s'emplit. Mais la séance ne s'ouvre pas. L'impatience commence à gagner l'assistance. Des conciliabules ont lieu à droite. Et bientôt des cris éclatent :

Le Bureau ! Le Bureau !

Enfin M. Dubreuilh, secrétaire général du P. S. F. (Parti socialiste français), monte sur l'estrade et explique que la séance n'a pas à être

(1) Voir *le Congrès général des organisations socialistes françaises*, par A. Hamon, in *L'Humanité Nouvelle*, p. 84, t. I, janvier 1900, vol. 6 ; tirage à part, brochure in-8°.

ouverte, puisque c'est à deux heures qu'elle doit avoir lieu; le Bureau ne peut pas être nommé maintenant. Tumulte. A droite, on proteste, car on veut élire le Bureau. La gauche reste froide, presque silencieuse. Mais ce calme ne dure pas. En effet, MM. Allemane (P. O. S. R.), Briand (F. S. R.) montent à la tribune et expliquent que le Congrès est dûment réuni, que le Comité général a décidé la réunion pour le matin et non pour deux heures. Il faut procéder à l'élection du bureau.

La gauche s'exclame, la droite applaudit. M. Dubreuilh maintient son affirmation et refuse d'ouvrir la séance.

Mais le siège de l'assistance est fait. La majorité appartient sans conteste à la droite et au centre. Les indépendants le savent et ils veulent enlever le vote du Bureau. Ils y tiennent. Ils le font.

M. Allemane, à l'approbation de la droite et du centre, ouvre la séance.

Des noms sont criés pour occuper la présidence.

Jaurès! crient la droite et le centre. Vaillant! hurle la gauche.

A gauche, il y a du désarroi; les congressistes ne savent quelle attitude prendre. Faut-il voter? Faut-il s'abstenir? Les uns veulent; d'autres ne veulent pas. Sous l'instigation des chefs du P. O. F., l'abstention est décidée. Les clameurs s'apaisent.

Et M. Allemane peut mettre aux voix le nom de M. Jaurès. Il est naturellement élu par la droite et le centre. La gauche s'abstient. M. Jaurès prend la présidence, pendant que la gauche crie: A Chalon⁽¹⁾! Vive la sociale! et que la droite applaudit.

L'excitation est générale. Les antagonismes se font bruyamment jour. Et il y a seulement une heure à peine que le Congrès est réuni! Que sera-ce dans trois ou quatre jours!

M. Jaurès, comme président, a demandé qu'on lui désigne les noms des assesseurs. Et alors les cris se croisent:

Millerand! Galliffet! Paquin! A Chalon! vocifère la gauche.

Vaillant! Lafargue! hurlent la droite et le centre.

Tandis que dans l'air voltigent et s'entrecroisent ces noms, ces cris, j'entends une voix de gauche: « Jaurès a les mains pleines de sang! »

Au milieu des clameurs, à peine peut-on ouïr le refus de M. Lafargue.



FIG. 2. — EDOUARD VAILLANT (Croquis d'Edouard Loévy).

(1) Allusion aux grèves de Châlons, où les gendarmes chargèrent et tirèrent sur les grévistes, dont quelques-uns furent blessés, un tué, je crois.

Des amis autour de M. Vaillant lui conseillent : Refusez ! Refusez ! Mais il ne sait ni accepter, ni refuser. Et M. Jaurès peut mettre son nom aux voix. A droite, les mains se lèvent, agitant la carte rouge de membres du Congrès. La gauche s'abstient. M. Vaillant est élu. Mais il refuse de prendre place au Bureau. Et ce sont des cris : Vive Vaillant ! à gauche, tandis que la droite proteste et que le président invite M. Vaillant à expliquer son refus à la tribune.

« La coutume de tous les Congrès, dit substantiellement le député de Paris, est de ne former le Bureau qu'après vérification des mandats. Or vous ne faites pas ainsi ; je considère que l'assemblée ne peut pas valablement nommer son Bureau ; c'est pourquoi je refuse. Je ne me sépare pas de mes amis. Ils n'ont pas voté pour le Bureau. »

La gauche applaudit, Galliffet ! Galliffet ! Vérification ! Mandats ! clame-t-elle. La droite de riposter par : Colonel Sever ! Colonel Sever (1) !

Jusqu'à la fin de la séance nous les entendrons, ces cris, scander les essais de discours des orateurs au milieu du bruit. Des mains se lèvent — c'est un vote, — et la plupart des votants ignorent pour quoi et pour qui ils votent. On crie, on vocifère, on gesticule.

Enfin, le bruit intense continuant, nous voyons successivement monter sur l'estrade présidentielle, MM. Allemane et Heppenheimer (F. T. S. F.), qui, paraît-il, sont nommés assesseurs, et M. Aristide Briant (F. S. R.), qui est secrétaire.

Et à gauche ce sont des : Vive l'Empereur ! A bas César ! s'adressant à M. Jaurès.

Alors un membre du P. O. S. R., M. Fribourg, vient, à la tribune, demander que le Bureau qui vient d'être nommé soit élu pour toute la durée du Congrès.

A gauche, c'est un éclat de rire général. La maladresse de ce délégué a découvert entièrement le jeu joué par la F. S. R. et ses alliés. Nettement chacun voit que tout a été préparé d'avance, que des chefs commandent. Et les noms de ces chefs volent sur les lèvres : Jaurès, Briant, Briant surtout. Il est bien, en effet, le tacticien qui a mené tout, celui qui tire les ficelles et les tirera toute la durée du Congrès, le chef qui conduira ses troupes à la victoire.

D'ailleurs, à gauche, il y a des chefs et, là aussi, les troupes obéissent à MM. Guesde, Lafargue, Zevaès, Delory, Vaillant.

Cependant les protestations et les rires accueillent tant M. Fribourg qu'il s'essaie à expliquer qu'il n'a voulu parler que de la première séance du Congrès. Et encore ce sont des rires. Mais divers orateurs de gauche montent à la tribune : MM. Journoud, de la Fédération autonome socialiste (F. A. S.) de Saône-et-Loire ; Tanger, du P. S. R. ; Devernède, du P. O. F., qui réclament la vérification des mandats pour que le Bureau soit valablement élu.

M. Briant, à son tour, est à la tribune. Il fait appel à la bonne foi, à la loyauté de tous — et ce sont des rires bruyants à gauche. — Il n'y a pas à procéder à la vérification des mandats, car le Comité général a

(1) Le colonel Sever fait partie du P. O. F. ; en 1871, il fut, comme le général de Galliffet, parmi les soldats qui fusillèrent les communards.

décidé de donner à chacun le soin du contrôle des siens propres. Chaque organisation garde sa responsabilité morale. La section française doit se déclarer constituée.

Vérification! Mandats! clame la gauche pendant que la droite et le centre lèvent les mains. Ils votent, paraît-il, que le Bureau est élu pour un jour, que la section française est constituée.

Les étrangers ont depuis longtemps constitué leurs bureaux respectifs; ils attendent les Français pour ouvrir officiellement le Congrès. M. Jaurès lève la séance et se rend avec la droite et le centre à la salle où sont les étrangers. Il est onze heures et demie environ.

Dans la grande salle claire, nettement se détache l'estrade avec sa grande table de rouge drapé. M. Jaurès y prend place et, à ses côtés ou derrière, sont MM. Adler, Vandervelde, Singer, Enrico Ferri, Andrea Costa, Heppenheimer, Aristide Briant, Pete Curran, Quelch, Limanovski, Dacszinski, Sanial, Allemane, Plechanov, etc. Toutes les nationalités sont là : Suisse, Allemagne, Etats-Unis du Nord-Amérique, Italie, Autriche, Bohême, Hongrie, Portugal, Russie, Pologne, Irlande, Grande-Bretagne, Hollande, Belgique, Argentine, Espagne, Danemark, Suède, France.

Alors c'est une incessante pluie de discours. M. Jaurès d'abord, puis MM. Singer au nom des Allemands, Pete Curran et Hyndman au nom des Anglais et Ecossais, Andrea Costa au nom des Italiens, Adler au nom des Autrichiens, Vandervelde pour les Belges, Troëlstra

pour les Hollandais, Plechanoff et Kritchewsky pour les Russes, Knudsen pour les Danois, Dacszinski pour les Polonais, Nemeç pour les Tchèques, Fürholz pour les Suisses, Pablo Iglesias pour les Espagnols, Achille Cambier pour les Argentins, Sanial pour les Nord-Américains (1).

Les heures s'étaient écoulées durant ces longues ou brèves allocutions et, pendant ce temps, la minorité française avait tenu séance et rédigé une protestation que M. Paul Lafargue veut lire à la tribune.

Le président Jaurès lui refuse la parole. Tumulte. Le P. O. F., le P. S. R., l'A. C. protestent. Vendu! A Châlons! La F. S. R., le P. O. S. R. ripostent par des : Vive Jaurès! Des étrangers parlent, gesticulent. Aucune

parole ne porte plus qu'à quelques mètres. Près de nous, un Nord-



FIG. 3. — LIMANOVSKI, socialiste polonais (Croquis par Edouard Loévy).



FIG. 4. — EMILE VANDERVELDE (Dessin d'Edouard Loévy).

(1) Chaque discours était dit en les trois langues : allemande, anglaise, française, grâce aux traducteurs : Clara Zetkin (allemand et français), A. Smith (anglais)

Américain vocifère à ceux qui crient : Vive Jaurès ! « Il ne faut pas crier : Vive un homme ! mais Vive le socialisme ! » M. Lafargue est à la tribune, interpellant M. Jaurès, disant qu'il parlerait. Des délégués italiens, belges, russes, allemands, protestent contre le refus. Donnez-lui la parole, disent-ils. Et M. Jaurès, enfin, cède.

Le bruit peu à peu s'atténue et, en un calme relatif, très relatif, M. Lafargue donne lecture de cette protestation :

Attendu que la vérification des pouvoirs pour la section française avait été, par décision du Comité général et par voie de la presse, fixée à deux heures de l'après-midi ; attendu que, sans attendre l'heure fixée, dès ce matin, et sans vérification aucune des pouvoirs, profitant de l'absence d'un grand nombre de délégués, il a été procédé à la constitution d'un Bureau n'ayant aucune qualité pour parler au nom de la délégation française :

Le Parti ouvrier français, le Parti socialiste révolutionnaire, l'Alliance communiste, la Fédération des Syndicats ouvriers de Saône-et-Loire, la Fédération autonome de Saône-et-Loire, les Fédérations autonomes de la Haute-Saône, du Doubs et du Haut-Rhin protestent auprès de tous les partis socialistes représentés au Congrès International :

Pour le P. S. R. : le secrétaire, Landrin ;

Pour le P. O. F. : le secrétaire, Guesde ;

Pour l'Alliance communiste : le secrétaire, Marchand ;

Pour la Fédération des Syndicats ouvriers de Saône-et-Loire : le secrétaire général, Chalot ;

Pour la Fédération autonome de Saône-et-Loire : le secrétaire général, Journoud ;

Pour les Fédérations du Doubs, Haute-Saône et Haut-Rhin : le secrétaire général, Perrin.

C'est au milieu d'un bruit intense qu'elle se termine. A gauche, on applaudit ; à droite, on hue ; et M. Jaurès lève la séance. Il est près de trois heures.

Tandis que les étrangers et les Français de droite s'en vont, la minorité française se réunit dans la salle obscure du fond. M. Lafargue, à la tribune, déclare que la séance du matin était nulle et non avenue, car la nationalité française n'avait pas à se réunir, le matin, comme l'indiquait nettement le vote émanant du Comité général publié par *la Petite République* et *la Lanterne*. La séance actuelle étant seule officielle, nous devons nommer notre Bureau pour cette séance seule et nous constituer par la vérification des mandats.

Par acclamation, le Bureau est nommé : MM. Journoud, président ; Perrin et Darius, assesseurs ; Constans, secrétaire.

Les délégués présents appartiennent aux seules organisations : P. O. F. ; P. S. R. ; A. C., et à quelques fédérations autonomes. Il y a peut-être là 250 à 300 délégués, qui discutent tranquillement et écoutent successivement MM. Dubreuilh, Landrin, Vaillant, Guesde, Ebers, Lavigne, Delory, etc. Il importe d'agir constitutionnellement, d'élire le Bureau après la vérification des pouvoirs et de montrer aux camarades

français). Parfois d'autres congressistes aidèrent M^{me} Zetkin et M. Smith dans leur tâche très fatigante.

étrangers qu'ils ne veulent pas agir *comme les autres qui déshonorent le socialisme français* (expressions de M. Jules Guesde), comme ces adversaires déloyaux, selon le terme même de M. Ebers.

Cette vérification des mandats est bien difficile, puisque la Commission de vérification du Comité général du P. S. F. ne fonctionne plus. Elle est même impossible, selon M. Landrin, approuvé par nombre de délégués.

Cependant, à l'unanimité, la proposition suivante est acceptée :

La section française, provisoirement formée par l'Assemblée générale des délégués ayant répondu, cet après-midi, à la convocation du Comité général des organisations socialistes françaises, publiée par la presse dite socialiste, en ces termes :

« Le Congrès s'ouvrira le dimanche 23 septembre 1900, salle Wagram, avenue de Wagram, à dix heures précises du matin.

« La première séance sera consacrée à la vérification des mandats des nationalités étrangères ; la séance de l'après-midi, à partir de deux heures précises, à la vérification des mandats de la nationalité française.

« Signé : Le secrétaire, Louis DUBREUILH. »

Décide :

La nomination d'une Commission de vérification des pouvoirs, composée de deux membres par organisation, auxquels seront adjoints les membres de la Commission de contrôle du Comité général.

Cette Commission aura pour tâche, en raison de l'impossibilité d'examiner un à un les mandats contestés par la Commission de contrôle du Comité général, de ne reconnaître, comme valables, que les mandats déjà validés par cette dernière.

Quant aux groupements qui ne rempliraient pas les conditions voulues pour prendre part au Congrès général français, mais qui ont cependant le droit d'être représentés au Congrès International, les organisations auxquelles ils sont adhérents auront à en soumettre la liste à la Commission de vérification des pouvoirs nommée aujourd'hui même.

Il est bien entendu que les organisations non représentées à la réunion de cet après-midi sont appelées à élire chacune leurs deux délégués pour compléter cette œuvre de contrôle réciproque.

Sont élus comme commissaires : MM. Delory et Lavigne, pour le P. O. F. ; Landrin et Ebers, pour le P. S. R. ; Marchand, pour l'A. C. ; Chalot, pour les syndicats de S.-et-L. ; Journaud, pour la Fédération autonome de S.-et-L. ; Perrin et Darius, pour la Fédération du Doubs, du Haut-Rhin et de la Haute-Saône ; Maxence Roldes pour la Fédération autonome de l'Yonne.

A l'unanimité aussi, sur la proposition de M. Darius (du Haut-Rhin), l'Assemblée flétrit l'*attitude de Waldeck-Rousseau, Millerand et autres assassins du prolétariat français*, à cause des incidents qui, la veille, s'étaient passés à Giromagny : des hussards avaient chargé des grévistes, il y avait des blessés.

Mais voici M. Dubreuilh à la tribune. Il est ému, indigné. « Ce matin, j'ai dit que le Comité général avait convoqué la nationalité française pour l'après-midi. MM. Briant, Allemane ont donné un démenti. A nouveau j'affirme cette décision, que les camarades Bracke (P. O. F.),

Albert Richard (P. O. S. R.), Boutié (F. T. S. F.), Andrieux (coopératives) peuvent attester. »

La salle entière applaudit, et ces camarades soit de la salle même, soit à la tribune, comme M. Albert Richard, qui fait un appel à la concorde, confirment la décision formelle du Comité général, donnant un démenti au démenti de MM. Briant et Allemane. Il est cinq heures, le président lève la séance, et les délégués se retirent, commentant les incidents de la journée. La nationalité française est coupée en deux, comme au Congrès de Londres, mais pour des causes différentes. Que va-t-il se passer les jours suivants ?

Les camps sont bien tranchés : ministériels, et ce sont les indépendants ou F. R. S., P. O. S. R., fédérations autonomes, les coopératives ; antiministériels, et ce sont le P. O. F., l'A. C., le P. S. R. et quelques fédérations autonomes. La bataille est engagée à fond dès le premier jour. La majorité appartient aux ministériels, et ils sont conduits, menés par un stratège habile. Leur faiblesse, c'est que leur chef réel n'a pas de passé révolutionnaire, n'a, vis-à-vis de l'Étranger, aucune notoriété, aucune influence.

Par contre, du côté des antiministériels sont les vieux, ceux qui sont sur la brèche depuis trente ans et plus : Vaillant, Guesde, Lafargue. Leur force est leur nom. Leur faiblesse est qu'ils n'ont pas su préparer la matière congressiste, comme leur adversaire. Et, pourtant, ils étaient passés maîtres en ces préparations. Que va-t-il être de ce Congrès où tout semble machiné, fort bien machiné, pour la victoire des ministériels ?

*
* *

Le lundi, dès le matin, les congressistes sont là, nombreux. Les Français ont tenu des réunions préparatoires en des cafés voisins. On est tout à la paix. Cependant elle est difficile à signer, car, durant près d'une heure, le Bureau international discute sur la question française. MM. Guesde, Lafargue ont été appelés. M. Delory, le rapporteur de la Commission de la vérification des pouvoirs, nommée, le dimanche, par la minorité, a fait parvenir au Bureau cette note :

AUX MEMBRES DU BUREAU DU CONGRÈS INTERNATIONAL

Camarades,

Ci-joint la décision prise, hier. La Commission de vérification nommée a fait son travail. Je vous demande d'adopter la proposition suivante :

La séance de ce matin aura lieu sans représentants français au Bureau, et la section française devra, entre la séance de ce matin et celle de cet après-midi, se réunir pour constituer son Bureau.

Camarades,

Pour que cela puisse se faire, si toutefois vous êtes de cet avis, la séance de ce matin devra être très courte.

Le rapporteur de la Commission de vérification des pouvoirs,
G. DELORY.

La discussion est vive. Les Allemands s'opposent formellement à ce que le Bureau nommé la veille soit définitif, et ils l'emportent.

A dix heures vingt-cinq enfin, l'estrade présidentielle reçoit ses hôtes, et M. Singer ouvre la séance. A côté de lui sont tous les membres du Bureau de la veille.

M. Vandervelde, sur la tribune, déclare : « Le Bureau du Congrès a décidé qu'il était absolument provisoire, et qu'aujourd'hui les diverses nationalités éliront leur Bureau définitif. » Des applaudissements éclatent à gauche : les antiministériels ont gagné la partie, ce matin; c'est la revanche de la veille.

M. Singer demande que chaque nationalité nomme deux délégués pour chacune des douze Commissions à former pour l'étude des questions à l'ordre du jour. Il propose que ces Commissions fassent des rapports sur lesquels le Congrès votera. M. Fribourg, lui, veut un procès contraire : le Congrès étudie; la Commission ensuite résume et rapporte. Des rires accueillent cette proposition, que M. Singer enterre en s'y ralliant, si le Congrès siègeait trois mois. Au milieu des rires de l'auditoire, le président exprime l'espoir que, jusqu'à deux heures, les camarades français auront le temps de finir les élections. D'ailleurs la séance va être levée pour le leur permettre. Mais, avant qu'elle le fût, un incident insignifiant faillit rallumer le feu qui couve. La querelle est évitée, grâce au président, qui brusquement lève la séance au milieu du bruit.

Il est onze heures un quart; la nationalité française reste à sa place et tient séance. M. Allemane préside. Il est quasi aphone, résultat de la lutte de la veille.

M. Delory, au nom du P. O. F., du P. S. R. et de l'A. C., propose de nommer deux membres du Bureau définitif; chaque fraction adverse sera ainsi représentée (1). M. Jaurès appuie.

On est décidément tout à la paix. Seul, M. Gérault-Richard provoque un peu de tumulte en déclarant :

Nous sommes tous, ici, également pénétrés de notre devoir d'hospitalité à l'égard de la sociale démocratie internationale. Nous l'avons prouvé seuls hier. (Applaudissements à droite, protestations à gauche.)



FIG. 5. — KARL KAUTSKY et PAUL SINGER (Croquis d'Edouard Loévy).

(1) M. Guesde a formulé ainsi la proposition :

« Décidés à remplir jusqu'au bout notre devoir international, nous proposons à la délégation française de suspendre tout conflit pendant la durée du Congrès International, et, tenant compte qu'il existe chez nous deux manières de concevoir l'action et la politique socialistes, nous demandons qu'il soit nommé deux présidents — chaque fraction nommant le sien — sans chercher à savoir où se trouve la majorité et la minorité. »

« Même procédure sera suivie pour les Commissions. »

Une discussion assez obscure s'engage au sujet du vote, auquel on procède enfin par acclamation. MM. Vaillant et Renou sont nommés membres du Bureau définitif. La séance est suspendue pour que chaque fraction désigne ses représentants aux Commissions. A la reprise de la séance, MM. Delory et Jean Longuet lisent les noms des délégués choisis que l'Assemblée élit à mains levées (1) ! M. Allemane lève la séance, et le flot des délégués s'écoule au chant de l'*Internationale*.

* * *

A deux heures, M. Singer ouvre la séance et, après avoir énuméré le Bureau définitif (2) du Congrès, déclare que le Bureau propose deux

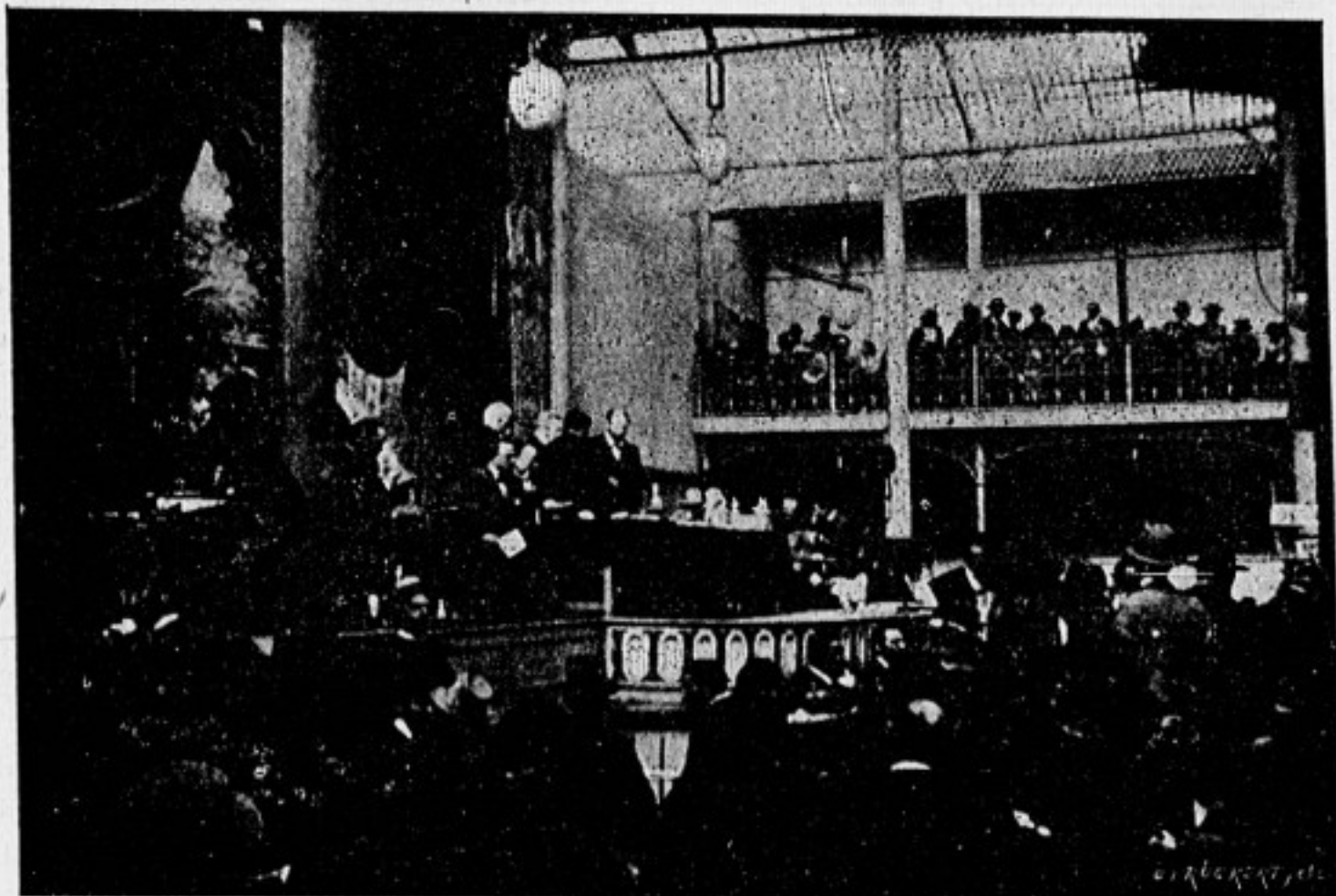


FIG. 6. — Vue du Congrès, avant l'ouverture de la séance (d'après une photographie de notre collaborateur Jean Rethel).

Debout près de la colonne, sur l'estrade, M. Pierre Bertrand; assis devant et lisant, M. A. Smith. Près du Bureau, M. Pete Curran est assis. Debout en groupe, derrière le bureau, sont MM. Adler, Vaillant et Vandervelde qui est vu de face. — Dans la salle, au milieu, on aperçoit le Dr Clauzel; il porte un chapeau haut de forme et cause avec M. Von Vollmar.

présidents pour chaque journée. Pour ce lundi, le Bureau a choisi MM. Singer et Edouard Vaillant.

(1) 1^{re} Commission : Sembat et Hubert Lagardelle. — 2^e Commission : Groussier et Moreau. — 3^e Commission : Lafargue et Ponard. — 4^e Commission : Vaillant et Allemane. — 5^e Commission : Roldes et Lagrosillère. — 6^e Commission : Lavigne et Brunellière. — 7^e Commission : Lepage et Dalle. — 8^e Commission : Delory et Flaissières. — 9^e Commission : Guesde et Jaurès. — 10^e Commission : Journoud et Cadenat. — 11^e Commission : Argyriadès et Willm. — 12^e Commission : Zévaès et Briant.

(2) Ce sont :

Belgique : Emile Vandervelde et Léon Furnemont. — *France* : Edouard Vaillant et Renou. — *Allemagne* : Paul Singer et David. — *Autriche* : Adler et Skaret. — *Bohème* : Nemeč. — *Italie* : Andrea Costa et Enrico Ferri. — *Hollande* : Van Kol et Troëlstra. — *Danemark* : Knudsen et Borgbjerg. — *Angleterre* : Pete Curran et Quelch. — *Russie* : Kritschewsky et Plechanoff. — *Pologne* : Limanovski et Dacsinski. — *Suisse* : Fürholz et Rapin. — *République Argentine* : Achille Cambier. — *Espagne* : Pablo Iglesias. — *Etats-Unis* : Lucien Sanial et Paul Krelow. — *Suède* : Menender et Andersson. — *Bulgarie* : Ledensky et Mario Guesde.

Ce dernier allocutionne, et le Congrès entier applaudit. Les applaudissements retentissent encore que M. Delory, le maire de Lille, était à la tribune. C'est la vérification des mandats qui commence, et la France ouvre le feu.

Au nom du P. O. F., du P. S. R., de l'A. C. et de quelques fédérations autonomes, M. Delory annonce :

A la séance d'hier après midi, la section française a validé 1.083 mandats, représentés par 473 délégués. Nous n'avons pas discuté sur les mandats contestés par la Commission de contrôle du Comité général. Pour éviter des pertes de temps, nous ne les présentons pas. Si nos camarades des autres organisations françaises voulaient adopter la même décision que nous, la France entière serait représentée par 2.268 mandats.

Des applaudissements éclatent à gauche. L'habileté de cette manœuvre a jeté le désordre dans le camp ministériel. A droite, le désarroi est grand. Mais M^{me} Zetkin, M. Smith traduisent, en allemand et en anglais, la déclaration de M. Delory, et cela donne le temps de la réflexion à M. Briant. Le voici à la tribune, protestant contre les paroles de M. Delory, disant, au nom de la F. S. R., du P. O. S. R., de la F. T. S. F. et de fédérations autonomes diverses, de syndicats et de coopératives :

Je déclare que nous avons compris, ce matin, que l'accord avait été fait complet et sans réserves. Il avait été décidé par le Comité général que chaque organisation vérifierait ses mandats d'une façon globale. Nous nous étions engagés à choisir un délégué en commun, sans aucune réserve, et nous nous étonnons, par suite, que notre camarade Delory en formule à cette tribune ; tous nos mandats sont apportés au Congrès. Ils ont été acceptés par anticipation par le Congrès. (Applaudissements à droite, murmures et rires à gauche.)

On entend la voix de M. Lafargue : Combien avez-vous de mandats ? La question reste sans réponse.

La situation est embarrassante ; car, en somme, le Congrès international ignore le nombre des mandats français, ignore ce qu'ils représentent réellement. Pour ne pas éterniser la discussion et y donner une solution, il n'y a qu'un moyen : la validation en bloc. C'est ce que propose le président Singer, d'accord avec le Bureau ; c'est ce que décide le Congrès.

Chaque nationalité vient successivement faire valider ses mandats. Le Congrès vote à mains levées pour l'Allemagne (37 délégués), la Grande-Bretagne (95 délégués), l'Autriche (40), l'Italie (44), la Belgique (37), la Russie (23). C'est le tour de la Pologne, qui, par l'organe de M. Daczinski, propose la validation de 17 délégués et en conteste 3.

M^{lle} Rosa Luxembourg, un des trois délégués contestés, est à la tribune. Petite, brune, boitant légèrement, le visage n'est point joli ; mais il respire l'énergie. En un français d'une grande pureté, avec passion, avec violence et virulence même, elle répond substantiellement :

La majorité polonaise, par ces contestations des mandats, compromet et dégrade le socialisme polonais devant le monde entier. Il ne s'agit pas d'irr-

gularités de mandats, mais il s'agit de deux courants politiques bien distincts : d'une part, les internationalistes, dont je suis ; d'autre part, les nationalistes polonais. (Bruit au Bureau ; protestations des Autrichiens, des Allemands.) Nous voulons réagir contre ces tendances nationalistes, ces utopies nuisibles. (Les Français applaudissent, car elle flétrit le nationalisme qui, pour eux, est antisocialiste.) Nous demandons au Congrès de valider ces trois délégués.

M^{me} Zetkin traduit, et sa traduction amène des protestations des Polonais, des Allemands. Un de ces derniers même siffle. Telles sont les protestations que M^{me} Zetkin cède sa place de traducteur à M. Emile Vandervelde.

Les traductions faites, la parole est à M. Adler :

Je défends mes camarades polonais, et je proteste contre le discours calomnieux qu'on vient d'entendre. Dans le socialisme polonais il y a des dissentiments, mais ils sont d'ordre métaphysique. Dacsinski est un internationaliste aussi bon que tout autre socialiste. Quant à la contestation même des mandats, le Bureau pourrait examiner la question et la résoudre. Il m'est impossible de laisser porter devant les socialistes français une injure aussi flétrissante que celle de nationaliste. Nos frères de Pologne sont des socialistes internationalistes, profondément dévoués à la cause commune. (Applaudissements généraux.)

M. Dacsinski tient à riposter. Il n'a pas été injurieux dans son rapport sur les mandats ; il ne le sera pas. Mais il veut affirmer son internationalisme, prouvé par le fait même qu'au Parlement autrichien le groupe parlementaire socialiste l'a élu président. Relativement aux contestations, il s'en rapporte à la décision du Bureau.

Le débat allait se prolongeant, et les Anglais en ont assez. Ils se lèvent tous, et M. Hyndman dit au Bureau qu'il faut en finir, qu'on perd son temps. M. Vandervelde demande le renvoi au Bureau, conformément à ce qui fut décidé au Congrès de Londres. Que va-t-on décider ? Le bruit s'intensifie. Les uns crient : Oui ! D'autres : Non ! A nouveau M. Hyndman proteste. On se dispute ferme sur les bas-côtés. Nouvelle levée en



FIG. 7. — CLARA ZETKIN
(Croquis d'Edouard Loévy).



FIG. 8. — DACSZINSKI
(Croquis d'Edouard Loévy).

masse des Anglais, et, enfin, Rosa Luxembourg acceptant la décision du Bureau. Renvoi devant icelui.

Le défilé des nationalités (1) continue sans incident, sauf pour les Etats-Unis. M. Sanial, en son rapport, conteste 3 délégués. Il y a des protestations d'Anglais et d'Américains; finalement ces mandats contestés sont renvoyés devant le Bureau (2), et la séance est levée au milieu du bruit.

* * *

On est au mardi matin, le 25 septembre. L'influence des étrangers aidant et aussi le désir de ne pas donner le spectacle des dissensions font que les Français ont signé un armistice. Ministériels et antiministériels se regardent parfois d'un œil furieux, mais ensemble ils acceptent de coopérer au Congrès. La scission est moins profonde qu'à Londres. Si l'armistice est signé, ce n'est pas la paix. Le matin, avant la séance, des conciliabules ont lieu à droite entre MM. Jaurès et Allemane, Jaurès et Gérault-Richard, puis enfin M. Briant, M. Fribourg. A gauche, les conciliabules ont lieu dans des cafés voisins, et les chefs sont à leur place dans le Congrès.

A dix heures vingt, il s'ouvre sous la présidence de MM. Hyndman et Andrea Costa.

La parole est à M. Van Kol, rapporteur de la première commission : exécution des décisions du Congrès; recherche et application des moyens pratiques pour l'entente, l'organisation et l'action internationale des travailleurs et des socialistes.

En un discours de forme fruste — car ce Hollandais parle en français — passionnée et emportée, le rapporteur soutient la proposition de la commission, ainsi formulée :

Le Congrès international socialiste ouvrier de Paris, considérant :

(1) Bohême, 2 délégués; Suisse (10); Danemark (19); Hollande (9); Espagne (4); Suède (3), Argentine (1); Bulgarie (3); Portugal (1); Irlande (3); Norvège (3).

(2) A la séance du mardi, le président annonça que tous les délégués de Pologne et des Etats-Unis sont validés par le Bureau, ce qui fut ratifié par le Congrès.



FIG. 9. — HYNDMAN
(Croquis d'Edouard Loévy).



FIG. 10. — VAN KOL,
député au Parlement
hollandais (Croquis
d'Edouard Loévy).

Qu'il s'agit, aux Congrès internationaux, destinés à devenir le Parlement du prolétariat, de prendre des résolutions qui guideront le prolétariat dans sa lutte de délivrance;

Que ces résolutions, le résultat de l'entente internationale, doivent être traduites en actes;

Décide de prendre les mesures suivantes :

I. Un Comité d'organisation sera nommé immédiatement par les organisations socialistes du pays où se tiendra le prochain Congrès.

Un *Comité permanent international*, contenant un délégué pour chaque pays, sera formé et disposera des fonds nécessaires; il formulera l'*ordre du jour* du Congrès suivant et demandera des rapports là-dessus à chaque nationalité adhérente au Congrès.

Ce Comité choisira un *secrétaire général salarié*, chargé : a) de procurer les *informations* nécessaires; b) de rédiger un *code explicatif des résolutions* prises aux *congrès antérieurs*; c) de distribuer les *rapports* sur le *mouvement socialiste* de chaque pays deux mois avant le Congrès nouveau; d) de faire un *aperçu général* des rapports sur les *questions à discuter* au Congrès suivant; e) de *publier* de temps à autre des brochures et des *manifestes* sur des questions brûlantes et d'intérêt général, ainsi que sur des réformes importantes, et des *études* sur les graves questions politiques et économiques; f) de prendre les mesures nécessaires pour favoriser l'*action* et l'*organisation* internationaliste du prolétariat dans tous les pays.

Les Anglais MM. Smith, Hyndman discourent sur le point de vue purement pratique des ressources dont disposera le Comité international. Et, comme les Français n'écoutent pas et causent, couvrant la voix de l'orateur, celui-ci, M. Hyndman, les prie, aux rires de l'assemblée, d'aller causer un peu plus loin.

Après une brève intervention de MM. Anseele, Von Eilm, de M^{me} Bonneval, les résolutions de la commission sont adoptées à l'unanimité.

A l'unanimité aussi, Bruxelles est désigné comme siège du Comité international. Ses ressources sont provisoirement fixées à 10.000 francs.

La proposition entière complète est votée. Alors M. Vandervelde dit :

Au nom du Parti ouvrier belge, je remercie le Congrès pour cette preuve d'estime et de confiance. L'Internationale était depuis longtemps déjà dans nos cœurs. Pour la première fois depuis le Congrès de Paris de 1889, nous entrons dans la voie des résolutions pratiques. Nous sortirons de ce Congrès avec la certitude que nos liens de sympathie sont devenus des liens d'organisation, d'action, d'entente étroite, et j'affirme que nous apporterons au Congrès prochain des résultats considérables, dignes de la grandeur de nos résolutions.

Van Kol a parlé tantôt de la portée révolutionnaire de la proposition.

Jè vous propose de souligner cette portée en criant : « Vive l'Internationale ! »

La voix est vibrante, pleine d'énergie. L'effet est tel sur l'assistance entière qu'elle éclate en longs applaudissements, en un immense cri : « Vive l'Internationale ! » Et il recommence, ce cri, lorsque M. Smith a achevé la traduction anglaise de ce discours qu'applaudissent frénéti-

quement les délégués de Grande-Bretagne, d'Irlande et d'Amérique. C'est au milieu de l'enthousiasme général que la séance est levée (1).

* * *

L'après-midi, la 9^e section, celle où l'on discute les alliances et participation au pouvoir ministériel, tient séance, et l'intérêt qui s'y attache est plus grand que celui de la séance générale du Congrès, qui a lieu en même temps. Nombreux d'ailleurs sont les assistants groupés autour des commissaires assis devant une table.

Il y a là MM. Vandervelde, le président, Plechanow, Herbert Burrows, Kautsky, Guesde, Jaurès, Sanial, Adler, Auer, Enrico Ferri, Fauquez, Rapin, Trœlstra, Dacszynski, Zetkin, De Winne, etc. Tous ont déjeuné ensemble, dans la salle même du Congrès. Mais de cette communion l'accord n'est pas né.

Ce qui se discute, c'est, en somme, la question Millerand, la question qui, depuis plus d'un an, divise le parti socialiste français et est l'objet de polémiques dans le monde entier. C'est une très grosse question, très grave; la décision qui va être prise au Congrès international aura grand poids dans la décision du Congrès national qui doit s'ouvrir le 28 septembre. Des destinées d'hommes s'agitent là, car certains socialistes français se sont engagés si à fond pour soutenir M. Millerand que, s'il y a condamnation ou blâme clair de leur attitude, c'est la fin de leur influence, le déclin de leur autorité.



FIG. 11. — ENRICO FERRI, député au Parlement italien (Croquis de Couturier).

Trois propositions sont en présence : l'une, excessivement vague, de M. Karl Kautsky; les deux autres, claires, nettes, de MM. Jules Guesde et Enrico Ferri. C'est sur le ton de la causerie qu'a lieu la discussion en français (2). M. Auer opine pour la motion Kautsky, ainsi que M. Adler, qui veut que chaque nationalité prenne des décisions sous sa responsabilité personnelle. M. Trœlstra est nettement pour la participation des socialistes au pouvoir ministériel. Il approuve M. Millerand et estime que les socialistes peuvent s'allier avec les partis bourgeois et coopérer avec eux. Telle

n'est pas l'opinion de M. Ferri, qui voudrait que le Congrès se prononçât nettement contre les alliances et surtout contre toute participation d'un socialiste au pouvoir ministériel. D'ailleurs, il n'espère nullement

(1) Le Congrès adopte la création d'un Comité international interparlementaire et décide de n'élire au Comité international que des délégués provisoires, chaque nation devant, après, élire le délégué permanent. Il est aussi décidé que des archives internationales seraient formées.

(2) Quand le délégué parle en allemand, c'est M. Vandervelde qui traduit. Tous les commissaires comprennent le français; tous même le parlent, mais certains pas assez bien pour s'exprimer clairement et rapidement.

faire triompher son opinion, car il sait qu'il est dans la minorité. En Italie, la majorité est contre lui, et certainement elle est pour la motion Kautsky.

M. Jaurès s'y rallie, quoiqu'elle n'exprime pas son opinion. D'ailleurs il tient à protester contre le qualificatif « dangereuse » dans cette phrase de la motion : « Si dans un cas particulier la situation politique nécessite cette expérience dangereuse » (entrée d'un socialiste dans un ministère bourgeois). Selon M. Vandervelde, la majorité des Belges sont hostiles au cas Millerand et personnellement il estime que M. Millerand a eu tort. Il est opposé aux coalitions, aux alliances. Il se rallie toutefois à la motion Kautsky, suffisamment claire malgré le vague de sa rédaction. De même, fait M. Dacsinski, qui émet le vœu que l'unité socialiste française se fasse solide.

M. Guesde soutient sa proposition, qui interdit nettement, catégoriquement toute participation à un gouvernement bourgeois. Il se ralliera cependant à la motion Kautsky si sa proposition est repoussée, comme il le croit, à entendre l'opinion des commissaires. Mais il tient à défendre le formel mandat dont il a été chargé. Point n'est besoin de participer directement au gouvernement bourgeois pour obtenir le bénéfice de réformes. Admettre la participation socialiste à un ministère bourgeois, c'est tuer la foi socialiste, car

un ministre socialiste est responsable de toutes les mesures émanant du ministère dont il fait partie. Bien différente est la situation d'un maire élu par un conseil municipal socialiste, responsable devant le conseil, devant les électeurs.

M. Adler juge que le ministre se trouve dans la même situation que le maire. Relativement au cas particulier de M. Millerand, il a commis une faute en entrant au ministère, et une faute plus grande encore en restant.

Au nom de la Suisse, M. Rapin, puis M. Fauquez se prononcent, en principe, contre les alliances avec les partis bourgeois, contre la participation au ministère. Mais ils en admettent cependant la possibilité en certains cas exceptionnels et, par suite, ils se rallient à la motion Kautsky.

Ce n'est pas l'opinion de M. Plechanow, qui appuie la motion Jules Guesde sans croire à son adoption. Aussi il dépose un amendement à la motion Kautsky, formule transactionnelle complétant cette motion. Cet amendement est ainsi conçu :



FIG. 12. — ADLER
(Croquis de M. Édouard Loévy).



FIG. 13. — M. FAUQUEZ, député suisse (Croquis de M. Édouard Loévy.)

En tout cas, le Congrès est d'avis que, même dans ces cas extrêmes, un socialiste doit quitter le ministère lorsque le parti organisé reconnaît que ce dernier donne des preuves évidentes de partialité dans la lutte entre le capital et le travail.

M. Sanial appuie la motion Guesde, car cette porte ouverte vers les ministères, c'est un hameçon de la bourgeoisie, c'est la corruption avouée, c'est l'achat des *leaders*. Là-bas, en Amérique, ce sera avec tristesse que les socialistes apprendront que le Congrès n'a pas approuvé la proposition de M. Guesde.

Celui-ci ajoute encore un mot, expliquant que le socialiste faisant partie d'un ministère bourgeois est responsable de la politique extérieure du ministère et, par suite, il gêne l'action internationale socialiste. Il nuit à l'idée, au lieu de lui servir.

La discussion générale est close. Il va être procédé au vote, qui aura lieu par nationalité, chaque nationalité ayant deux voix. C'est là une dérogation à la coutume des Congrès internationaux, selon laquelle chaque nationalité a une voix. Cette décision est prise à cause de la France, des Etats-Unis d'Amérique, de l'Italie, où les opinions sont opposées. M. Ferri, assez étonné que la proposition Guesde soit plus radicale que la sienne, la retire. Il reste en présence les motions Kautsky et Guesde et l'amendement Plechanow.

La motion Guesde n'est même pas mise aux voix, car, sur proposition de M. Vandervelde, la priorité est votée pour la motion Kautsky.

Elle est adoptée, ainsi que l'amendement Plechanow, à une énorme majorité : 24 voix contre 4. M. Kautsky retire la partie de sa proposition relative aux alliances, remplacée par la partie correspondante de la proposition Guesde. Et cela est voté à l'unanimité.

En somme, la 9^e section allait proposer au Congrès les résolutions suivantes :

I

RÉSOLUTION PROPOSÉE A L'UNANIMITÉ

Le Congrès rappelle que la lutte de classes interdit toute espèce d'alliance avec une fraction quelconque de la classe capitaliste.

Etant admis même que des circonstances exceptionnelles rendent nécessaires par endroits des coalitions (bien entendu, sans confusion de programme et de tactique), ces coalitions, que le Parti doit s'attacher à réduire à leur minimum jusqu'à complète élimination, ne sauraient être tolérées qu'autant que leur nécessité aura été reconnue par l'organisation régionale ou nationale dont relèvent les groupes engagés.

II

RÉSOLUTION PROPOSÉE PAR LA MAJORITÉ DE LA SECTION

Dans un État démocratique moderne, la conquête du pouvoir politique par le prolétariat ne peut être le résultat d'un coup de main, mais bien d'un long et pénible travail d'organisation prolétarienne sur le terrain écono-

mique et politique, de la régénération physique et morale de la classe ouvrière et de la conquête graduelle des municipalités et des assemblées législatives.

Mais, dans les pays où le pouvoir gouvernemental est centralisé, il ne peut être conquis fragmentairement.

L'entrée d'un socialiste isolé dans un gouvernement bourgeois ne peut pas être considérée comme le commencement normal de la conquête du pouvoir politique, mais seulement comme un expédient forcé, transitoire et exceptionnel.

Si, dans un cas particulier, la situation politique nécessite cette expérience dangereuse, c'est là une question de tactique et non de principe; le Congrès international n'a pas à se prononcer sur ce point; mais, en tous cas, l'entrée d'un socialiste dans un gouvernement bourgeois ne permet d'espérer de bons résultats pour le prolétariat militant que si le parti socialiste, dans sa grande majorité, approuve pareil acte et si le ministre socialiste reste le mandataire de son parti. Dans le cas, au contraire, où ce ministre devient indépendant de ce parti ou n'en représente qu'une portion, son intervention dans un ministère bourgeois menace d'amener la désorganisation et la confusion pour le prolétariat militant; elle menace de l'affaiblir, au lieu de le fortifier, et d'entraver la conquête prolétarienne des pouvoirs publics, au lieu de la favoriser.

En tout cas, le Congrès est d'avis que, même dans ces cas extrêmes, un socialiste doit quitter le ministère lorsque le parti organisé reconnaît que ce dernier donne des preuves évidentes de partialité dans la lutte entre le capital et le travail.

III

RÉSOLUTION PROPOSÉE PAR LA MINORITÉ DE LA SECTION

Le V^e Congrès international, réuni à Paris, rappelle que par conquête des pouvoirs publics il faut entendre l'expropriation politique de la classe capitaliste, que cette expropriation ait lieu pacifiquement ou violemment.

Elle ne laisse place, par suite, en régime bourgeois, qu'à l'occupation des positions électives dont le parti peut s'emparer au moyen de ses propres forces, c'est-à-dire des travailleurs organisés en parti de classe, et interdit nécessairement toute participation socialiste aux gouvernements bourgeois, contre lesquels les socialistes doivent rester à l'état d'opposition irréductible.

M. Vandervelde fut chargé du rapport de la majorité; M. Ferri, de celui de la minorité, ce qui sembla mécontenter M. Jaurès.

En somme, l'accord était général, tous approuvaient la motion Kautsky, qui n'avait qu'un défaut: c'était de se contredire, d'ouvrir et de fermer en même temps la porte ministérielle.

*
*
*

Pendant que la 9^e section discutait ainsi la si grave question ministérielle, le Congrès tenait séance sous la présidence de M. Andrea Costa.

Tout d'abord, M. Furnémont propose au Congrès de déposer une

couronne au mur des Fédérés, au Père-Lachaise. Et unanimement le Congrès en décide ainsi (1).

Puis l'assemblée passe à l'examen du rapport de la deuxième commission, dont les résolutions se formulent ainsi :

Le Congrès, conformément aux décisions des Congrès antérieurs, déclare que la limitation de la journée du travail dans les termes formulés par le Congrès de 1889 doit continuer à faire l'objet des efforts incessants de tous les travailleurs ;

Déclare que la durée du travail journalier doit être fixée par la loi au maximum provisoire de huit heures pour les travailleurs de tout pays et de toute industrie ;

Engage les organisations ouvrières à poursuivre l'obtention de cette réforme en agissant d'une manière progressive et en unissant l'action syndicale avec l'action politique.

Le Congrès déclare :

Que le minimum de salaire n'est possible que là où il peut être fixé par des syndicats solidement organisés ;

Que ce minimum, dont le taux ne peut être fixé de façon générale et unique pour tous les pays, doit être en tout cas en rapport avec les nécessités de l'existence, envisagée de la façon la plus large ;

Engage les travailleurs à poursuivre l'établissement de cette réforme en recherchant les moyens les plus pratiques d'y arriver, lesquels seront appropriés tant à la situation économique et industrielle qu'à la situation politique et administrative de chaque région ;

Recommande en première ligne, pour obtenir ce résultat, la pression sur les pouvoirs et administrations publics qui peuvent établir le minimum de salaire, soit en le payant directement pour les travaux publics, soit en l'imposant aux entrepreneurs adjudicataires des travaux.

Quelques orateurs, MM. Von Eilm, Champy, Gheude, Molkenbuhr, M^{me} Zizki, etc., viennent défendre et appuyer les propositions de la commission, adoptées à l'unanimité.

Le rapporteur de la 10^e section est un Allemand, M. Molkenbuhr. Il propose la résolution suivante, adoptée à l'unanimité par le Congrès :

Le Congrès international adhère, quant à la manifestation du 1^{er} mai, aux décisions des Congrès internationaux antérieurs ; il estime que la manifestation du 1^{er} mai est une démonstration efficace pour la journée de huit heures ; il est d'avis que le chômage est la forme la plus efficace de cette démonstration.

A la 3^e section, les commissaires ont discuté sur les conditions nécessaires à l'affranchissement du travail. M. Ellenbogen, délégué autrichien, est le rapporteur. Le texte qu'il propose au vote de l'assemblée est le suivant :

Le prolétariat moderne est le produit nécessaire du régime capitaliste de production qui exige l'exploitation politique et économique du travail par le capital.

(1) Ultérieurement, il fut décidé que cette manifestation aurait lieu le vendredi matin 28.

Son relèvement et son émancipation ne peuvent se réaliser qu'en entrant en antagonisme avec les défenseurs intéressés du capitalisme, lequel, par sa constitution même, doit aboutir inévitablement à la socialisation des moyens de production.

Devant la classe capitaliste, le prolétariat doit, par conséquent, se dresser en classe de combat.

Le socialisme, qui s'est donné la tâche de constituer le prolétariat en armée de cette lutte de classes, a pour devoir, avant tout, de l'initier par un travail méthodique, réfléchi et incessant à la conscience de ses intérêts et de sa force et d'user à cet effet de toutes les armes que la situation politique et sociale actuelle met entre ses mains et que sa conception supérieure de la justice lui suggère.

Au nombre de ces moyens, le Congrès indique l'action politique, le suffrage universel et l'organisation de la classe ouvrière en groupes politiques, syndicats, coopératives, caisses de secours, cercles d'art et d'éducation, etc. Il engage les militants socialistes à *combinaison* le plus possible ces moyens de lutte et d'éducation, qui augmentent la force de la classe ouvrière et la rendent capable d'exproprier politiquement et économiquement la bourgeoisie et de socialiser les moyens de production.

Cette proposition motive l'intervention de M. Job Harriman (Américain), de M. Jean Bertrand : « C'est scandaleux, dit ce dernier, d'aboutir à de telles insignifiances sur une question aussi grave. Je demande que la proposition soit imprimée et distribuée à tous les membres du Congrès, qui pourront l'étudier. »

L'assemblée est houleuse, énervée; il se fait tard, M. Delory propose que la discussion soit remise au lendemain.

On approuve à gauche; on proteste à droite.

La nuit vient et les lampes électriques ne sont pas allumées.

Alors, dans l'obscurité tombante, M. Costa objecte que le Congrès n'a pas de fonds pour l'impression des rapports, et regrette que le Comité général du P. S. F. ne fasse pas acte de présence.

M. Vandervelde annonce qu'un camarade français — c'est de M. Allemane qu'il s'agit — se met à la disposition du congrès pour imprimer les rapports.

Je crois, continue l'orateur, exprimer le sentiment du bureau entier en constatant qu'alors que dans d'autres pays tous les frais et tous les détails d'organisation avaient été prévus par les partis nationaux, nous nous trouvons, en France en présence d'un Comité général que des préoccupations étrangères ont empêché de prendre les mêmes mesures. (*Applaudissements répétés.*)

La nuit est venue; des congressistes enflamment des allumettes-bougies. Et étrange est la grande salle noire avec ces points lumineux, pendant que sur la tribune, silhouette à peine visible, M. Delory offre, au nom de la Fédération du Nord du P. O. F., tout l'argent nécessaire à l'impression des rapports, pendant que M. Ebers proteste contre les critiques trop vives de M. Vandervelde vis-à-vis le Comité général. Et ce sont des protestations, des cris contre le dire du délégué français. Et, au milieu du bruit, dans le noir de la nuit, la séance est levée.

* * *

Le mercredi, président MM. Adler et Vandervelde. Dès l'ouverture de cette quatrième journée du Congrès, M. Vandervelde annonce que les votes auront lieu par nationalité, chacune d'elles ayant deux voix. Quand la nationalité est divisée en deux fractions hostiles, opposées, chaque fraction aura un suffrage, de sorte que le vote de la nationalité s'annulera par ce fait même.

La discussion reprend sur le rapport de la 3^e section. M. Ellenbogen explique que la traduction française du rapport est mauvaise et que le texte exact donne le mot *combiner*, et non pas le mot « propager » (1). Et alors les critiques faites tombent avec cette exacte traduction.

M. Lafargue est à la tribune. Il soutient la résolution de la commission et en prend prétexte pour parler des coopératives. Il se réjouit que le délégué belge Fischer ait déclaré que les coopératives n'étaient qu'un moyen de lutte, de recrutement, d'éducation ouvrière. Il estime qu'elles ne peuvent être un moyen d'expropriation capitaliste. Quant aux coopératives de production, c'est une duperie. (*Bruit. Approbation et désapprobation.*)

« Au Creusot, dit-il, on avait cru, Jaurès avait cru qu'on pourrait élever un atelier coopératif en face de la puissante entreprise capitaliste de Schneider. On avait même dressé un plan magnifique. C'est une dérision. »

Le bruit s'intensifie. M. Jaurès proteste avec énergie. A gauche, on applaudit. A droite, on nie. Et M. Vandervelde d'inviter M. Lafargue à modérer, à cesser ses attaques.

A cette invitation présidentielle, M. Lafargue, que son tempérament agressif avait entraîné, obtempère de suite et conclut en invitant le Congrès à adopter les conclusions de la commission.

Avant de procéder au vote, l'assemblée entend encore M. Kritchevsky, qui, aux applaudissements de la droite, soutient une opinion contraire à celle du précédent orateur relativement aux coopératives de production ; M. Fribourg, qui relève les assertions de M. Lafargue au sujet du Creusot. Et, enfin, l'on procède au vote, qui aboutit à l'adoption des résolutions dont nous avons donné le texte.

Mais voici venir la très grosse question de la participation socialiste à un ministère bourgeois.

Au nom de la majorité de la commission, M. Vandervelde expose la question, défend la motion Kautzky accrue de l'amendement Plechanov.

Son discours, simple, clair, fut un véritable bijou oratoire. Il était extrêmement difficile de maintenir une égale balance entre les deux



FIG. 14. — KRITCHEVSKY, correspondant du *Vorwärts* à Paris (Croquis par Edouard Loévy).

(1) Dans le texte cité plus haut nous avons mis le mot « combiner » en italiques.

tendances françaises, de ne mécontenter ni les ministériels ni les anti-ministériels. Ce tour de force fut accompli. Et ce fut intéressant de voir alternativement chaque groupe applaudir ! C'était la droite quand l'orateur approuvait la lutte faite pour la défense des droits de la personnalité humaine, quand il affirmait que la participation ministérielle était une question de tactique et non de principe. C'était la gauche quand il maintenait la nécessité absolue de la lutte de classes, quand il disait :

Nous considérons les inconvénients de la participation ministérielle comme plus grands que les avantages qui en résultent. Millerand et ses amis ont commis une faute en acceptant d'entrer dans le Gouvernement et ils commettent une faute plus grande encore en y restant contre le vœu d'une grande fraction du prolétariat socialiste français.

Les étrangers rient. La droite est houleuse. M. Jaurès n'est pas content, pas content du tout. Mais M. Vandervelde n'en a cure, et, s'il est si catégorique dans sa condamnation, c'est que la 9^e commission l'y a formellement autorisé à la suite d'un article paru, le matin même, sous la signature de M. Jaurès dans *la Petite République* (1).

Nous avons la conviction, continue l'orateur, que le Congrès international ne doit pas s'ériger en cour arbitrale destinée à prononcer des condamnations, à lancer des excommunications, des flétrissures ! (Applaudissements à droite.)

Nous avons à nous prononcer avec fermeté sur les questions de principe ; nous devons, dans un congrès international, nous interdire de nous prononcer dans les questions de tactique.

Vous connaissez la thèse de certains de nos amis français : les socialistes peuvent accepter des fonctions électives ; ils ne peuvent assumer les fonctions nominatives. D'après cette thèse, un socialiste peut devenir maire de



FIG. 15. — ÉMILE VANDERVELDE (Croquis d'Edouard Loévy).

(1) Dans cet article : « Premiers Résultats » (*Petite République*, 27 septembre 1900), M. Jaurès présente la décision de la commission comme une victoire pour les ministériels. Certains commissaires s'en émurent, et la commission se réunit pour demander des explications à M. Jaurès. Quelques commissaires, dont M. Plechanov, demandaient une protestation publique ; elle ne fut pas décidée parce que M. Jaurès affirma son droit d'interpréter la décision de la commission comme il lui plaisait, *en sa qualité de journaliste*, et c'était comme tel qu'il avait écrit son article, et non pas comme membre de la commission.

Lille, mais il doit se fermer la porte du pouvoir gouvernemental. (Applaudissements à gauche.)

On ne peut assimiler entièrement les deux situations, mais dans un pays de régime représentatif et démocratique les ministres sont autant les délégués du parti qu'ils représentent que les maires qui sont élus par les partis. (Applaudissements à droite.)

Pour que cette thèse soit vraie, il faut que le ministre ne soit pas une personnalité sans mandat, mais le représentant d'un parti organisé qui le soumet à son contrôle et lui impose sa juridiction. (Applaudissements.)

Auer disait hier : « Dans un pays comme le nôtre, celui qui serait assez stupide pour entrer dans un ministère sans l'approbation de son parti serait exclu, il ne pourrait rester dans ce ministère qu'à la condition formelle que sa présence ne soit pas une pomme de discorde, au lieu d'être un gage de conciliation. » (Applaudissements.)

Ce mandat doit toujours être révocable.

Le ministre entré dans un cabinet avec la permission de son parti. Dans ce milieu il ne peut tolérer des promiscuités révoltantes, accepter des solidarités inacceptables, engager ses amis du Parlement dans des imbroglios qui jettent le désarroi dans les consciences et la confusion dans le parti. A cet homme, le parti doit avoir le droit de dire : « Vous êtes sorti de nos rangs ! Rentrez-y ! » (Acclamation.)

Mais, avec Jaurès, nous considérons que cet incident ne peut être qu'un épisode dans notre grande lutte. Nous pensons que, quelle que soit la valeur du socialiste nommé ministre,

son portefeuille ne pèsera jamais bien lourd dans la balance entre le travail et le capital. (Applaudissements.)

Le jour où cette question disparaîtra de l'ordre du jour des Congrès nationaux socialistes français, ce sera un soulagement pour les socialistes du monde entier. (Applaudissements.)

La lutte des classes est autre chose que la bataille des couloirs, la querelle des portefeuilles. Dans le rude combat pour notre but final, pour la justice entière, notre tâche est plus grande. Sur ce pénible chemin, il en est qui tomberont épuisés de fatigue ou frappés par les balles de l'ennemi.

Nous poursuivons l'œuvre lente et patiente de l'organisation ouvrière et nous dresserons contre le monde ancien une génération forte physiquement, intellectuellement et moralement. Nous formerons, par l'unité compacte, un bloc compact. De même que les barbares, quand ils marchaient à la bataille, s'attachaient les uns aux autres par des chaînes qu'ils avaient eux-mêmes forgées, nous nous lierons par un amour immense, une foi commune, une action commune ! (Acclamation.)

Quand le prolétariat sera physiquement, moralement et intellectuellement préparé à sa grande tâche, il sera mûr pour le gouvernement du monde. Il se dressera devant la classe capitaliste et dira : « Sortez de la Maison. Elle est à nous ! Nous sommes dignes d'y entrer. »

De toutes parts, les applaudissements éclatent. Une ovation prolongée accueille la magnifique péroraison de M. Vandervelde, qui se



FIG. 16. — VON VOLMAR, député au Parlement allemand (Cronquis d'Edouard Loévy.)

montra là un orateur de premier ordre, un orateur puissant et serré, énergique et vibrant.

La salle entière était encore sous l'émotion provoquée par ce discours quand le président leva la séance, la renvoyant à l'après-midi.

*
* *

Au nom de la minorité, M. Ferri rapporte, mais il estime qu'il représente en réalité la majorité. Tout son discours, mêlé de véritables mouvements oratoires, de belles envolées, a le grave défaut d'être lâche, non méthodiquement exposé. Substantiellement, il affirme :

Le cas Millerand, sous une autre forme, existe en Italie, en Allemagne. Le socialisme traverse partout une période d'évolution caractéristique. Il est inutile, dans ces conditions, de prendre une décision à la Ponce-Pilate. Nous avons le devoir de juger... Vous, Français, devez être unis dans les Congrès nationaux comme vous semblez être unis au Congrès international. Voilà pourquoi votre 9^e commission vous propose une résolution qui peut paraître contradictoire. Nous voulons recoller les deux morceaux du socialisme français... Au lieu de persécuter le socialisme, en France, on songe à l'endormir, à le séduire... La bourgeoisie s'entoure d'éléments socialistes neutralisés pour empêcher que le socialisme vienne la régénérer... On ne peut faire de distinction entre les principes et la tactique. Prenons donc une décision catégorique, claire... On ne peut avoir une tactique bourgeoise avec des principes socialistes... La motion Kautzky est pleine de dangers. C'est un plan incliné. On sait d'où l'on part, on ne sait où l'on va. En Italie, ce système a eu ce résultat que des socialistes sont allés à la cérémonie officielle des funérailles du roi Humbert!... Vous voterez sans doute la motion Kautzky. Faisons l'expérience. Je crois que la somme de désillusion avec cette tactique qui laisse les principes au grenier, que cette somme sera si importante qu'au prochain Congrès nous reviendrons majorité pour interdire les alliances...



FIG. 17. — ENRICO FERRI
(Croquis d'Edouard Loévy.)

Suivant les dires de M. Ferri, la droite ou la gauche française a applaudi, les étrangers aussi. Mais le Congrès entier lui fait une ovation quand il quitte la tribune, laissant la place à M. Jaurès, accueilli par des applaudissements prolongés à droite et parmi les étrangers (1).

(1) Avant qu'il n'ait la parole, M. Hyndman propose que les orateurs ne parlent que dix minutes, afin de ne pas éterniser la question, ce qui est adopté.

M. Jaurès :

Sur la question des alliances électorales avec les partis bourgeois, tout le monde est d'accord. Tous les partis socialistes pratiquent la politique des alliances : en France, en Italie, en Belgique, en Allemagne. Ne cherchons pas à dissimuler une pratique universelle du prolétariat. Nous semblons avoir honte de ce que nous faisons, ayons le courage de le proclamer !... Sur l'autre question, la participation d'un socialiste à un gouvernement bourgeois, j'adhère entièrement à l'opinion de Kautzky... Elle laisse les partis socialistes maîtres des questions de tactique. Trop longtemps les partis socialistes ont eu le tort de transformer les questions de tactique en questions de principe. C'est au nom de la lutte des classes qu'en Allemagne on a interdit la participation au Landtag, qu'on l'a tolérée et que maintenant on l'exige ! On égare ainsi la conscience du prolétariat en donnant à la lutte des classes des aspects différents. Le grand défaut est de la faire intervenir là où elle n'a rien à voir. *Nous concevons par la lutte des classes l'action consciente de la classe ouvrière pour devenir la maîtresse du monde politique et économique.*

L'entrée d'un socialiste dans un ministère ne peut être un acte de volonté individuelle ; le parti organisé doit pouvoir donner au ministre socialiste le signal de l'entrée, le signal du départ et, entre ces deux intervalles, le mandataire doit agir sous le contrôle absolu du parti socialiste. Voilà notre politique, et j'ajoute que là est la véritable garantie contre la pratique constante et dangereuse de cette participation. La bourgeoisie a pu appeler un socialiste au pouvoir ; elle hésitera davantage lorsqu'il sera le délégué du parti tout entier, car ce sera un commencement d'expropriation politique de la bourgeoisie. Elle ne s'y résignera que lorsqu'il y aura une crise si grave qu'elle reconnaîtra son impuissance à se sauver seule, ou lorsque l'abstention du prolétariat serait si grave que, dans le vide qu'il créerait s'il s'abstenait, la bourgeoisie sombrerait comme dans un abîme.

C'est entrecoupé d'applaudissements, de huées, d'approbations et de protestations qu'a eu lieu le discours de M. Jaurès. Il a fallu même que le président, M. Vandervelde, invite la gauche française à écouter le grand orateur français, que la droite et les étrangers ovationnent alors longuement.



C'est au tour de M. Marcel Sembat, qui vient affirmer qu'au Parlement français les députés socialistes ont toujours protesté contre les crédits pour les guerres, les expéditions

FIG. 18. — VERA ZASSOULITCH, coloniale :
déléguée russe
(Croquis d'Edouard Loévy).

Nous demandons que notre commission interparlementaire fasse l'obligation à tous les députés socialistes de reprendre pour leur compte le mot des social-démocrates allemands : Pas un sou, pas un homme pour la guerre ! (Applaudissements prolongés.) Il est encore un autre point sur lequel nous sommes unis : chaque fois que le socialisme international aura prononcé, nous nous inclinons. (Applaudissements.) Mais cette docilité de notre part vous oblige à rendre des sentences claires et non pas d'obscurs oracles. (Applaudissements.) Parlez-nous nettement et ne nous obligez pas à discuter sur le sens de ce que vous aurez voulu dire.

Les socialistes allemands attaquaient les crédits pour la flotte, et les bour-

geois du Reichstag leur répondaient : « Les ministres, y compris le socialiste M. Millerand, présentent des crédits pour la Chine. » Et Bebel et Liebknecht ont répondu : *Le ministre n'est pas soutenu par le parti socialiste. Donc, camarades, parlez haut, clair, net.* (Longs applaudissements à gauche.)

L'arrivée de M. Joindy à la tribune soulève un grand tumulte (1). La gauche crie : « Vive Liebknecht ! » et proteste ; la droite applaudit. Il approuve l'entrée de M. Millerand dans le ministère et déclare que le peuple est descendu dans la rue pour applaudir à cet acte révolutionnaire, pour le défendre. Alors la gauche entière le hue. Même des coups de sifflet retentissent... Les étrangers se lèvent et protestent énergiquement contre l'attitude de la gauche française. Ils réclament et obtiennent le silence, un silence relatif qui permet à M. Joindy de terminer son discours. Et la séance est levée, pendant que la droite ovationne l'orateur.

*
* *

Enfin voici la dernière journée du Congrès. M. Van Kol préside, assisté de MM. Furholz et Plechanow. Avant de continuer la discussion sur la fameuse question ministérielle, l'assemblée décide que le prochain Congrès aura lieu à Amsterdam en 1903.

Au nom des délégations de Grande-Bretagne et d'Irlande, M. Smith annonce qu'elles s'estiment assez éclairées sur la question ministérielle et que, par suite, il n'est plus besoin de la traduction anglaise.

La parole est à M. Guesde. Et ce sont de nourris applaudissements à gauche, pendant que la droite pousse de retentissants : « Vive Jaurès ! »



FIG. 19. — JULES GUESDE (Croquis d'Edouard Loévy).

Nous sommes avec Kautzky, lorsqu'il rappelle que l'entrée d'un socialiste isolé dans un ministère bourgeois ne peut être considérée comme le commencement d'expropriation politique. La question ainsi posée sépare nettement la prise du pouvoir par la classe ouvrière d'avec la mendicité ministérielle ! (Applaudissements.)

En dehors de la totalité de la conquête du pouvoir, il n'y a que des réformes insuffisantes ; la conquête des pouvoirs publics est subordonnée à l'expropriation de la classe bourgeoise. Rien ne dit qu'il ne faudra pas aller plus loin, aller jusqu'à la dictature de classe devant laquelle n'ont pas reculé les révolutionnaires bourgeois de 1793.

(1) Voir *le Congrès général des organisations socialistes françaises*, par A. HAMON, in *L'Humanité nouvelle*, janvier 1900.

Lorsque Kautzky dit que, loin de nous rapprocher du but, la collaboration d'un socialiste à un ministère bourgeois nous en éloigne, nous l'approuvons. Cette déclaration devait être faite, puisque notre mouvement a gagné en étendue, sans gagner en profondeur. Il était bon que Kautzky rappelât cette épine dorsale de la tactique fondamentale du prolétariat. (Applaudissements.) Mais pourquoi, après avoir condamné théoriquement le fait nouveau, admet-on, quelques lignes plus loin, la résurrection de ce fait nouveau, considéré comme un accident.

Eh bien ! non, la lutte des classes ne saurait aboutir à la collaboration des classes : ce serait duper le socialisme. Un socialiste qui entre dans un gouvernement bourgeois cesse d'être socialiste ; si l'on ne peut servir deux maîtres, on ne peut d'autant plus servir deux classes. On ne peut être à la fois l'agent de conservation et l'agent de la révolution. (Applaudissements.)

Le socialiste entré dans un ministère bourgeois prend la responsabilité de tous les actes de classe, de tous les crimes de classe. Ce sera la banqueroute du socialisme, qui aura trompé la classe ouvrière. Les yeux ouverts par le fer des sabres, voyant que la chair est également meurtrie, l'ouvrier se détournera de vous.

Vous représentez-vous ce socialiste obligé de défendre les crédits militaires et prenant la responsabilité de l'énorme politique mondiale du capitalisme.

Il y a là la destruction de l'Internationale. Avec un Millerand français, avec un Millerand allemand, avec un Millerand italien, solidaires des cabinets militaristes, il n'y a plus d'Internationale ! (Applaudissements.)

Le maire socialiste reste sous le contrôle de son parti, tandis que plus le ministre trahira le socialisme et plus longtemps il restera au ministère. C'est une prime à la trahison ! (Applaudissements.)

Laisser décider le parti ? Mais alors vous créez un esprit nouveau ; vos militants deviendront ministrables ! (Applaudissements.) Jadis on était dévoué à son parti jusqu'à la mort. Demain on serait dévoué jusqu'au portefeuille ministériel. (Applaudissements.) Mais, en dehors de la lutte des classes appliquée à la conquête des pouvoirs publics, il n'y a que défection et duperie ! (Acclamations prolongées et quelques protestations.)

Au leader antiministériel français succède un député belge, M. Anseele. Avec la plus grande netteté il déclare :

J'ai félicité Millerand lorsqu'il est entré dans le ministère, et le passé n'est pas pour me faire regretter mes félicitations. Je suis toujours d'avis que M. Millerand a eu raison d'accepter, raison de rester. La motion de Kautzky est vague parce que la situation est vague, elle-même. Nous souffrons non pas d'une défaillance, mais d'une crise de croissance. La force



FIG. 20. — D^r TERWAGNE, député belge
(Croquis d'Edouard Loévy).

économique de la bourgeoisie est aussi grande, si pas plus, que sa force politique. Si les entreprises industrielles comme celles du Creusot, de

Cockerill, se trouvaient au point de vue industriel en danger, et si elles s'adressaient à un ouvrier d'élite, militant de syndicat, qui donc oserait dire que cet ouvrier, en acceptant, trahirait la classe ouvrière? (Applaudissements à droite et parmi les étrangers. — Des « oh! » de protestation à gauche et parmi les étrangers.) Si le socialisme s'étend en largeur et non en profondeur, c'est que la misère ouvrière est trop grande, c'est que les heures de travail sont trop longues. Et, si la tactique nouvelle doit nous donner une classe ouvrière plus forte, de quel droit viendriez-vous briser dans nos mains ce moyen de lutte? (Applaudissements.)

M. Anseele va continuer, mais le bureau lui observe qu'il a dépassé les dix minutes réglementaires. Dans la salle, on crie : « Parlez! Parlez! »

Le bureau insiste. M. Anseele de dire : « Très bien! J'aime la discipline et je la subis », et il descend de la tribune, longuement ovationné. M. Edouard Vaillant lui succède. Il est très bref.

Le socialisme doit rester un parti de combat et de révolution. Le patron du Creusot, de Homestead, prenant de l'usine un militant syndical pour l'amener à la direction, le convierait à une œuvre de trahison. (Applaudissements à gauche. — Protestations à droite.) Pour avoir le prolétariat avec nous, il faut qu'il nous garde sa confiance. Je m'étonne que Kautzky, qui fut l'adversaire des doctrines de Bernstein, ait ainsi capitulé devant la thèse qu'il combattait. Le prolétariat demande un avis net, catégorique. (Applaudissements à gauche.)

M. Auer, le véritable chef du socialisme allemand, entre à son tour dans la lice. Il défend la motion Kautzky, approuve non nettement, non clairement, mais avec foule de précautions oratoires, la conduite de M. Millerand, l'attitude de M. Jaurès dans l'affaire Dreyfus, et termine par un couplet en faveur de l'unité socialiste française.

L'après-midi, M. Andrea Costa veut faire une déclaration au nom de la majorité du parti socialiste italien, et à la place il débite à l'assemblée un long discours désordonné. Le président Van Kol l'arrête. M. Costa riposte, s'emporte, l'interpelle, gesticule, crie; les délégués clament : « Continuez! Non! non! » Les Anglais demandent que ça finisse.

Et M. Costa continue; puis, au bout de cinq minutes, nouvelle intervention présidentielle : cette fois, c'est un arrêt formel. Et M. Costa de protester, de clamer qu'il continuera, de continuer. Mais la sonnette infatigablement tinte et couvre la voix de l'orateur, qui, vaincu, cesse de lutter et, furieux, les mains crispées, va se rasseoir au bureau, pendant que M. Van Kol déclare que ce discours ne sera pas traduit, parce qu'il n'est pas intéressant.



FIG. 21. — AUER
(Croquis d'Edouard Loévy).

Enfin, on procède à la votation par nationalité et, par 29 voix contre 9, la motion Kautzky (1) est adoptée. Les applaudissements éclatent à droite et chez les étrangers. La gauche hue et crie : « A Chalon! A Chalon! » La salle entière est debout. Tous crient, gesticulent, s'interpellent. Des poings se lèvent et s'abattent; des cannes aussi, car, dans les bas-côtés, au fond de la salle, il y a bataille. Et les acclamations retentissent : « Vive Jaurès! » dans le grand hall clair, à la lumière estompée par les volutes des cigares, des pipes et des cigarettes qui lentement ascendent dans l'atmosphère lourde.

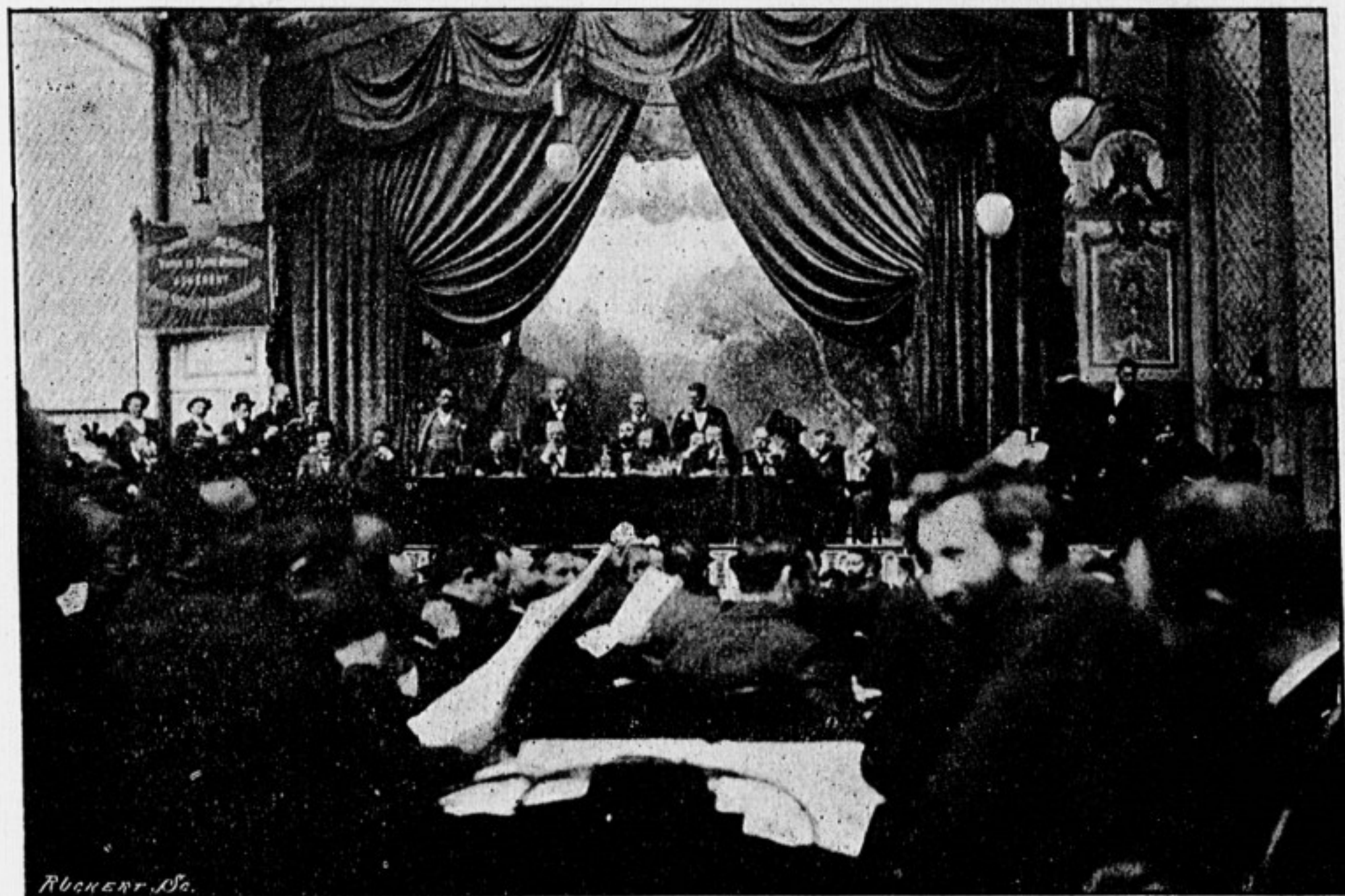


FIG. 22. — Vue du Congrès pendant une séance (d'après un cliché d'un membre du Congrès, M. Genin).

M. Van Kol préside. Derrière lui, debout, M. Singer. A sa gauche, MM. Plechanow, Vandervelde, Furnemont, Renou, M^{me} Zetkin. A sa droite, M. Quelch, debout, puis M. Costa, assis, appuyant sa tête sur son coude, M. Pete Curran, et, enfin, debout, M. A. Smith, un papier à la main.

Tout l'intérêt du Congrès est maintenant passé, et c'est distraitement qu'on écoute, sur les questions coloniales, discourir M. Van Kol, si passionné qu'il fait voler à deux reprises le verre d'eau traditionnel, M. Hyndmann, plus froid, MM. Quelch, Pete Curran, Maurice.

Par acclamation les résolutions du rapporteur Van Kol sont accep-

(1) Les nationalités *pour* sont : Allemagne, Angleterre, Autriche, Bohême, Danemark, Espagne, Suède, Belgique, Hollande, Argentine, Portugal, Suisse; *contre*, Bulgarie, Irlande. Les nationalités suivantes étaient divisées *pour et contre* : France, Pologne, Etats-Unis, Russie, Italie.

tées (1), ainsi que celles sur le militarisme (2), défendues éloquemment par M^{lle} Rosa Luxemburg; sur l'organisation des travailleurs maritimes (3), présentées, au nom de la commission, par M. Störmer; sur

(1) Les voici : Le Congrès socialiste international, tenu à Paris en 1900, considérant :

Que le développement du capitalisme mène fatalement à l'expansion coloniale, cette cause de conflits entre les gouvernements ;

Que l'impérialisme, qui en est la conséquence, excite le chauvinisme dans tous les pays et force à des dépenses toujours grandissantes au profit du militarisme ;

Que la politique coloniale de la bourgeoisie n'a d'autre but que d'élargir les profits de la classe capitaliste et le maintien du système capitaliste, tout en épuisant le sang et l'argent du prolétariat producteur et en commettant des crimes et des cruautés sans nombre envers les races indigènes des colonies conquises par la force des armes ;

Le Congrès déclare :

Que le prolétariat organisé doit user de tous les moyens en son pouvoir pour combattre l'expansion coloniale capitaliste et faire condamner la politique coloniale de la bourgeoisie et flétrir en toute circonstance et de toute sa force les injustices et les cruautés qui nécessairement en découlent dans toutes les parties du monde, livrées aux convoitises d'un capitalisme sans honte et sans remords ;

Dans ce but, le Congrès préconise plus particulièrement les mesures suivantes :

1° Que les divers partis socialistes mettent à l'étude la question coloniale partout où les conditions économiques le permettront ; — 2° Encourager d'une façon spéciale la formation de partis socialistes coloniaux adhérents aux organisations métropolitaines ; — 3° Créer des rapports entre les socialistes des différentes colonies.

(2) Le Congrès

Déclare qu'il y a lieu de redoubler, dans tous les pays, de zèle, d'énergie, de vigueur dans la lutte quotidienne contre le militarisme, qu'il y a lieu surtout d'opposer à l'alliance de la bourgeoisie et des gouvernements impériaux l'alliance des prolétaires de tous les pays.

Le Congrès indique comme moyens d'action :

1° Les différents partis socialistes sont engagés à poursuivre avec soin l'éducation et l'organisation de la jeunesse en vue de combattre le militarisme ; — 2° Les députés socialistes, dans tous les pays, s'engagent à voter contre toute dépense militaire et toute dépense pour la flotte et les expéditions militaires coloniales ; — 3° La commission socialiste internationale permanente sera chargée d'entamer et de régler, dans tous les cas d'importance internationale, un mouvement de protestation et d'agitation antimilitariste uniforme et commun dans tous les pays.

Le Congrès proteste contre les soi-disant conférences de la paix comme celle de la Haye qui, dans la société actuelle ne peuvent aboutir qu'à des déceptions fâcheuses, comme l'a démontré dernièrement la guerre du Transvaal.

I. — Le Congrès flétrit avec indignation la politique sauvage d'oppression du tsarisme russe envers le peuple polonais et finlandais et engage les prolétaires de toutes nationalités souffrant sous le joug du régime absolu à se réunir pour la lutte commune contre cet ennemi commun de la démocratie et du socialisme.

II. — Le Congrès condamne les atrocités du Gouvernement Anglais envers les Boers de l'Afrique du Sud.

III. — Le Congrès, affirmant une fois de plus les sentiments de sympathie fraternelle qui doivent unir tous les peuples, s'élève avec indignation contre les violences, les cruautés, les massacres commis en Arménie, dénonce aux travailleurs des deux mondes la criminelle complicité des différents gouvernements capitalistes, engage les groupes parlementaires socialistes à intervenir à chaque occasion en faveur du peuple arménien, odieusement opprimé, auquel le Congrès adresse l'assurance de son étroite et ardente solidarité.

(3) Les revendications immédiates des marins, sur lesquelles on devrait presser les divers Parlements d'aboutir, sont les suivantes :

1° Abolition des placeurs maritimes et établissement de bureaux d'embauchement gratuits dans tous les ports de mer, sous le contrôle des organisations ouvrières ;

le suffrage universel, dont le rapport est dû à M. Pernerstoffer (1); sur le socialisme municipal, soutenues par M. Vinck; sur les trusts, dont

2° Etablissement d'hôtels et de maisons de marins sous la direction combinée des organisations ouvrières et des autorités municipales, et dans lesquels les marins ne seront pas influencés d'aucune façon;

3° Etablissement de tribunaux spéciaux comprenant des travailleurs comme juges, en vue de régler les différends qui ont pu s'élever pendant le voyage.

Le pouvoir des officiers-marins d'infliger des punitions et des amendes sera réduit;

4° Fixation d'un maximum d'heures pour la journée de travail, comportant des heures supplémentaires à des taux spéciaux de salaire.

Le travail indispensable seul sera fait les dimanches et jours de fêtes;

5° Il sera assuré une indemnité proportionnée au préjudice des marins qui seront blessés et mis dans l'impossibilité de travailler, par suite, de leur emploi; en cas de mort accidentelle, il sera complètement pourvu à l'existence de ceux qui dépendent de la victime;

6° Fixation d'un minimum de salaire pour tous les marins naviguant;

7° Vote d'une législation qui assurera une inspection complète et impartiale en vue de prévenir les accidents; spécialement qu'un cahier des charges convenable sera adopté pour tous les navires naviguant, que ceux-ci seront équipés d'une façon suffisante, tant au point de vue du nombre et de la capacité des hommes embarqués qu'à celui de la connaissance des langages, pour que les marins puissent comprendre les commandements;

8° Législation assurant un traitement convenable des marins en ce qui concerne la nourriture, les aménagements pour le logement, et spécialement pour que toutes les précautions sanitaires et d'hygiène désirables soient prises;

9° Aucun marin ne pourra contracter d'engagement en dehors de ces lois, sous n'importe quels contrats ou conventions spéciaux;

10° Il sera nommé un nombre suffisant d'inspecteurs-visiteurs en vue de visiter complètement chaque navire quittant le port, ayant les pouvoirs nécessaires de retenir tout navire où ces conditions ne seraient pas satisfaisantes et où la loi serait transgressée d'une façon quelconque.

Pour les travailleurs des transports nous ajoutons:

1° Une indemnité, proportionnée au préjudice en cas d'accidents; aucune partie de la prime d'assurance ne sera payée par les travailleurs, aucune distinction ne sera faite quant à la responsabilité des employeurs, que le navire soit dans un dock ou dans une rivière; l'indemnité sera payée pour tous les accidents;

2° Visite complète de tout le grément et l'outillage en vue de prévenir les accidents;

3° Les gages ne seront jamais payés dans les cafés, hôtels ou chez les placeurs maritimes;

4° Etablissement de bureaux de travail dans tous les ports, de bureaux de travail pour l'embauchage des travailleurs de cette section;

5° Fixation d'un maximum d'heures dans la journée de travail et d'un minimum de salaires. Augmentation des gages pendant les heures de nuit et du dimanche.

Dans le but de faire passer les présents vœux dans les faits, le Congrès recommande que tous les syndicats de marins, de pêcheurs et d'ouvriers du port adhèrent à la Fédération internationale des travailleurs des transports, par lequel moyen ils seront en continuelles et étroites relations et imposeront leurs diverses revendications par une action d'ensemble aux différentes autorités publiques.

(1) I. — Le suffrage universel direct unique et secret dans le choix des dépositaires de la puissance publique constitue pour la démocratie ouvrière l'un des moyens essentiels et la condition primordiale de l'émancipation politique et sociale.

II. — Le Congrès invite les peuples privés de représentation parlementaire ou chez lesquels cette représentation repose encore sur les fondements de principes quelconques à entreprendre la lutte pour la conquête du suffrage universel organisé jusqu'à sa complète réalisation.

Le Congrès considère le combat pour l'introduction du suffrage universel aussi

le rapporteur est M. Wybauw; et, enfin, sur la grève générale (1).

Toutes les commissions ont rapporté. Tous les rapports ont été votés. Peut-être la majorité des assistants ne sait-elle pas très bien ce qu'elle a adopté, car c'est au milieu du bruit, des conversations particulières, des discussions parfois vives que les orateurs parlaient, que les délégués levaient les mains. Mais cela n'a qu'une importance minime : l'essentiel était de voter sur toutes les questions. L'œuvre est faite, parachevée. Et M. Van Kol peut clore le V^e Congrès socialiste international, en invitant les délégués à assister à la manifestation du lendemain matin au Père-Lachaise (2), en célébrant l'œuvre du Congrès et augurant de cette œuvre un avenir de victoire pour le socialisme. « Dans trois ans, à Amsterdam, plus unis et plus forts, nous nous retrouverons pour la

bien que l'exercice de ce droit du peuple comme de puissants moyens d'éducation du prolétariat à la vie publique.

III. — Considérant que, sur le terrain de la politique socialiste, la femme et l'homme ont des droits égaux, le Congrès proclame la nécessité du suffrage universel pour les deux sexes.

IV. — Le Congrès déclare que, dans les pays de suffrage universel, le devoir des socialistes est d'en régulariser l'exercice par l'application du système de la représentation proportionnelle.

V. — Considérant que le peuple est souverain et que la législation directe par le peuple est un attribut de cette souveraineté,

Le Congrès proclame la nécessité de garantir l'exercice de cette souveraineté par la conservation des droits populaires d'initiative et de referendum.

VI. — Le Congrès déclare que le combat pour la perfection du suffrage universel est l'un des meilleurs moyens pour préparer intellectuellement et moralement les masses à la conquête de la souveraineté politique et économique, de les pénétrer du sentiment de la lutte de classes et de les habituer au gouvernement de l'Etat socialiste à venir.

(1) M. Legien, le rapporteur, propose l'ordre du jour du Congrès de Londres (Voir A. Hamon, *loc. cit.*). M. Briant défend la grève générale. Ce sont les conclusions du rapporteur que le Congrès adopta.

(2) Cette manifestation fut une manifestation de la police. Il y avait peut-être mille manifestants, et encore ! Mais il y avait certainement plus de quinze cents gardiens de la paix, gardes municipaux, à pied, à cheval. Les manifestants civils étaient en trois groupes, séparés par des manifestants policiers. Quelques drapeaux rouges furent tolérés. Les socialistes entonnèrent des chants qui retentirent lugubres au milieu de la police. Même un zélé policier voulut obtenir le silence. Mais un supérieur lui dit de laisser. Au Mur, *un seul discours fut toléré* pendant dix minutes. Ce fut M. Singer qui parla. M. Jaurès voulut dire quelques mots, mais le policier lui intima l'ordre de se taire, et M. Jaurès obéit militairement. Il y eut une protestation de MM. Allemane, Champy; mais les policiers n'en curent cure, et les manifestants civils défilèrent devant le Mur sous les yeux, la direction, la baguette, pourrait-on dire, des policiers.

Le temps était gris; il avait plu la nuit, le matin. Triste était le défilé lent dans les avenues du cimetière avec agents en tête, agents en queue, agents sur les côtés et mouchards un peu partout, et gardes municipaux en sentinelles, en cordon pour arrêter le public, et estafettes courant, et officiers et commissaires grommelant, ordonnant.

Des chants, l'*Internationale*, monotones, s'élevèrent, mais la foule manifestante restait sans entrain, sans vigueur. Devant le Mur, une clameur: « Vive la Commune ! » Mais ces cris avec peine sortaient. On eût dit qu'ils étaient figés dans la gorge; qu'une crainte, celle de la police, celle de l'écrasement certain par la foule militaire et policière, hantait tous les assistants, la foule socialiste aussi bien que ses chefs, MM. Vaillant, Furnemont, Singer, Kautzky, Ferri, Auer, Clara Zetkin, Des Essarts, etc., qui étaient là.

lutte, qui ne cessera qu'avec la victoire socialiste. Qu'un cri close notre Congrès : « Vive l'Internationale ! »

Et de l'assistance entière s'élève ce cri, et lentement elle s'écoule, s'en va, discutant, ratiocinant sur l'éternelle question ministérielle qui a été la hantise de ce Congrès international, comme elle va être la hantise du Congrès national qui s'ouvre le lendemain vendredi.

A. HAMON.

DÉFENSE SOCIALE

ET

DÉFENSE DE CLASSE

DANS LA JUSTICE PÉNALE⁽¹⁾

Une dernière objection contre la conception de la défense sociale, en tant que fondement de la fonction pénale, consiste dans l'affirmation que « le but des lois criminelles n'a pas été jusqu'ici celui de défendre la société, c'est-à-dire toutes les classes qui la composent, mais au contraire de protéger les intérêts de la minorité, du petit nombre de personnes au profit desquelles est constitué le pouvoir politique ».

Dans une note de la III^e édition de ce livre, j'ai réfuté, en passant, l'absolutisme unilatéral de cette objection. J'ai fait remarquer que ce qu'il y avait de vrai n'infirmait point mes conclusions sur l'évolution naturelle de la réaction défensive contre le crime, car l'essentiel dans ces conclusions était et est encore aujourd'hui que la réaction défensive, contre les actes qui offensent les conditions d'existence, passe à la suite d'un processus naturel de l'individu offensé à la collectivité. C'est à celle-ci qu'appartient la réaction défensive, d'abord par la voie de son représentant et ensuite des organes de la constitution juridique ou d'état.

J'ajoute qu'à partir de la II^e édition (1884) j'ai toujours soutenu que la « défense sociale » correspond à la défense de l'ordre juridique *concret*. Par cette expression on ne nie donc pas qu'à chaque époque, comme dit, non sans quelque exagération, M. Vaccaro, « la justice, la raison, le droit existent à tout avantage des dominateurs » (p. 54) ou, si l'on aime mieux, à tout avantage des classes dominantes. Cependant, il est indéniable aussi que l'évolution civile s'accomplit dans le sens d'une élimination ou d'une atténuation progressive dans le droit social des inégalités les plus criantes entre les classes dominantes et les classes assujetties. Ainsi, d'abord, on lutta pour supprimer l'inégalité civile (maîtres et esclaves), ensuite fut vaincue l'inégalité religieuse (orthodoxes et hérétiques), et enfin disparut l'inégalité politique (avec le triomphe du tiers état ou bourgeoisie contre l'aristocratie et le clergé). Aujourd'hui on

(1) Extrait de la IV^e édition italienne de *Sociologie criminelle*, qui vient de paraître chez Bocca frères, Turin.

lutte pour supprimer l'inégalité économique (prolétariat et bourgeoisie), comme je l'ai expliqué d'une façon plus explicite dans un autre livre (1).

Ainsi donc l'objection de M. Vaccaro n'est nullement concluante et n'infirme guère la solution que l'école positive a donné du problème de la responsabilité et de la justice pénale. Mais, si elle n'infirme en rien le contenu substantiel de notre théorie sur la défense et sur la préservation sociale, considérée comme le seul fondement positif de la justice pénale, l'objection de M. Vaccaro sert cependant à en préciser les limites et les tendances, lorsque, ce que j'ai fait récemment, on réunit l'idée de la *défense sociale* avec l'idée de la *défense des classes*.

Après que l'école positive eut insisté dans ses commencements sur l'importance du facteur anthropologique dans la genèse naturelle du crime — et l'innovation géniale de M. Lombroso a consisté surtout en cela — l'attention systématique des positivistes devait aussi se porter d'une manière tout à fait naturelle sur les influences sociales dans la criminalité et sur leurs rapports avec la justice pénale. C'est ce que, du reste, j'ai toujours fait depuis le commencement avec la classification des facteurs anthropologiques, physiques et sociaux de la criminalité et, par conséquent, avec la classification bio-sociologique des criminels.

A la suite de cette évolution de l'école criminelle positiviste quelques individus fort myopes jugèrent proche la fin de la doctrine lombrosienne. Il ne s'agissait, au contraire, comme on s'en aperçut même à l'étranger (2), que d'une intégration nécessaire. C'est à ce même moment que certains événements politico-sociaux, survenus en Italie et ailleurs (attentats anarchistes, panamisme et correspondants, impunité, mouvements populaires en Sicile et dans la Lunigiana, suivis d'une répression à base d'état de siège et de conseils de guerre qui devaient se renouveler en 1898), laissèrent voir, comme agrandis par une loupe, les ressorts les plus secrets de l'engrenage pénal.

Dans la sociologie il y a toujours de ces *faits révélateurs* qui servent à mettre en lumière les défauts et l'esprit de certaines institutions. Ainsi le procès Dreyfus a révélé les défauts et l'esprit de la justice militaire, assujettie au militarisme allié avec le cléricisme et se trouvant en conflit avec la justice civile, avec l'œuvre, quoique incomplète, de la Cour de Cassation dans le même procès. Les erreurs judiciaires et les victimes de la justice militaire étaient et sont un phénomène quotidien. Il fallait, toutefois, l'immense clameur soulevée par le procès Dreyfus pour les rendre évidentes.

L'étude de la théorie marxiste, en tant que doctrine sociologique à laquelle je m'étais voué après la III^e édition (1892) de ce livre, m'avait amené à conclure que le socialisme scientifique est la conclusion logique et inévitable de la sociologie, condamnée sans cela à une stérilité sans but (3). D'autre part, je suis parvenu à découvrir dans la criminalité

(1) *Socialismo e scienza positiva*. — Rome, 1896. — Trad. franç., Giard et Brière, éd., Paris, 1896.

(2) Florian, *La scuola positiva in Germania*, dans la *Scuola positiva*, juin 1896, p. 361. Et de même au Congrès anthropologique-criminel de Genève (1896).

(3) *Socialismo e scienza positiva*, Roma, 1894, e II ediz., Palermo, 1900; — *Sociologie et socialisme*, dans les *Annales Int. intern. Sociol.*, Paris, 1895, I, 157.

deux grandes catégories de faits, différents les uns des autres par leur nature, leurs mobiles et leurs conséquences, de même que je remarquais dans la fonction pénale deux âmes plus ou moins antagonistes et dont l'une prévalait sur l'autre, selon les différentes formes de criminalité qu'il s'agissait de réprimer (1).

MM. Sighele et Jerrero (2), en s'occupant du monde criminel en Italie, avaient mis en lumière, par rapport à la criminalité, la distinction qui avait déjà été posée par les juriconsultes romains et par le Dante dans le XI^e chant de son *Enfer*. Ils avaient séparé les crimes basés sur la fraude, des crimes qui ont pour fondement la violence, en appelant « criminalité évolutive », la première, et « criminalité atavique », la deuxième, selon que dans le crime prévalaient les formes primitives de la lutte musculaire pour l'existence, ou bien les formes plus progressées de la lutte intellectuelle qui révèlent une tendance à devenir de jour en jour plus fréquentes dans la civilisation contemporaine.

Mais cette distinction et cette dénomination n'avaient qu'une valeur morphologique. Elles se rapportaient seulement au mode d'exécution et n'approfondissaient pas les recherches relatives aux mobiles et à la nature des différentes formes de criminalité.

C'est à ce moment que j'ai donné à la distinction entre la criminalité atavique et la criminalité évolutive, la valeur *génétique* — d'offense aux conditions d'existence individuelle et sociale pour des motifs égoïstes et antisociaux (criminalité atavique), ou bien pour des motifs altruistes et sociaux (criminalité évolutive).

Le meurtre par vengeance personnelle, ou dans le but de voler ou de violer la victime (forme violente), — le meurtre en vue de capter un héritage, qui a lieu en poussant la victime au suicide ou en l'exposant à un danger (forme frauduleuse), — et, de même, les formes violentes ou frauduleuses de crimes contre la propriété (vol à main armée, rapine, vol, escroquerie, etc.) sont autant d'exemples caractéristiques de criminalité atavique ou antihumaine vers laquelle le criminel se trouve poussé par un mobile exclusivement égoïste et antihumain et, par conséquent, antisocial dans la signification la plus large du mot.

L'association politique, y compris celle qui poursuit un but révolutionnaire; la propagande par la parole et par la plume; l'organisation en parti de classe; la grève; l'opposition à certaines institutions ou à des lois existantes, même lorsqu'elles ajoutent à la manifestation des idées, — qui ne peut jamais être considérée comme un crime, — une agression matérielle contre la société sont les formes caractéristiques de la criminalité évolutive ou politico-sociale. Elle est déterminée par

(1) *Tempérament et criminalité* (Rapport au Congrès anthr.-crim. de Genève), dans les *Actes*, etc., Genève, 1897, p. 86, et dans *Scuola positiva*, août 1896; *Delequenti ed onesti*, dans *Scuola positiva*, juin 1896; la *Justice pénale*, résumé du Cours de Sociol. crim., à Bruxelles, 1898.

(2) A propos de ce résumé, voir : Cruppi, *les Idées de M. E. Jerri sur la justice pénale*, dans la *Revue bleue*, 3 déc. 1898; Richard, dans l'*Année sociologique*, Paris, 1898, I, p. 445, et Paris, 1899, II, p. 413; *Idem*, dans la *Revue Philosophique*, déc. 1898; De Quiros, dans la *Rev. gen. de legisl. y jurisprud.*, janv. 1899.

des mobiles altruistes et humanitaires, même si ces mobiles devaient être erronés et irréalisables (1).

Il peut y avoir encore une catégorie intermédiaire qui embrasse certains faits ayant la nature et les mobiles de la criminalité évolutive, mais avec des formes extérieures, violentes aussi bien que frauduleuses, empruntées à la criminalité atavique.

Dans cette classe viennent se ranger, entre autres, le meurtre, le régicide, la révolte, toute la série des crimes commis par fanatisme politico-social depuis Orsini jusqu'à Caserio, et même, quoique ces cas soient plus rares, le vol, le faux et la fraude (2).

Ainsi donc, la distinction entre criminalité atavique et criminalité évolutive, qui trouve surtout un fondement psycho-social dans la nature de ses *mobiles*, se complique dans la vie réelle, soit à cause de ses formes d'exécution, qui peuvent être ataviques dans la criminalité évolutive, et réciproquement, soit aussi par suite de la *catégorie anthropologique* des criminels.

La criminalité atavique en effet, tandis qu'elle a d'ordinaire pour représentants des criminels-nés, ou habituels, ou fous, peut être aussi l'œuvre de criminels d'occasion ou passionnels. Elle revêt alors les formes moins graves de la violence et de la fraude. De même, la criminalité évolutive, tout en étant d'habitude l'œuvre de pseudo-criminels, c'est-à-dire d'hommes normaux (lorsqu'il s'agit de formes de simple hétérodoxie politico-sociale) et aussi de criminels passionnels par fanatisme (comme Orsini et Caserio), ou d'occasion (surtout dans les crimes collectifs), peut être représentée quelquefois par des criminels-nés tels que Ravachol, ou par des criminels fous tels que Passanante (3).

Ainsi, le problème pratique concernant les mesures à prendre contre l'auteur d'un crime, ne pourra être résolu que par l'application simultanée de différents critères bio-sociaux. Il faudra étudier les conditions de l'*acte*, de l'*agent* et de la *société*, le droit qui se trouve lésé, les motifs déterminants et enfin la catégorie anthropologique du criminel, en suivant la méthode qui est appliquée par tout médecin dans sa clinique. Ici la diagnose et le traitement sont établis en tenant compte d'un ensemble très compliqué de symptômes dont chacun, si on devait le considérer à part, pourrait se prêter à différentes interprétations et répondre à des états différents de l'individu et du milieu. De même dans la clinique criminelle, le délit commis n'est qu'un des symptômes. L'école classique du droit pénal se trompe lorsqu'elle lui accorde une importance absolue, exclusive. A l'étude attentive du crime, il faut ajouter l'examen et l'appréciation exacte des autres symptômes personnels et du milieu, afin de compléter la diagnose et le traitement juridique et social de chaque criminel.

En attendant, nous pouvons conclure que, dans toutes les manifestations du crime, il y a toujours une menace matérielle, une violation effective, aussi bien pour l'individu que pour la collectivité de leurs conditions actuelles d'existence. L'individu est menacé et atteint dans sa

(1) Bianchi, Jerrero e Sighele, *Il Mondo criminali italiano*, I, Milan, 1893, e II, Milan, 1895.

personnalité bio-sociale et la société dans sa constitution historiquement concrète. Mais ce qui les sépare foncièrement, c'est la différence existant entre les motifs qui ont poussé le criminel à agir, puisque dans un cas nous trouvons des motifs d'intérêt égoïste et antisocial, dans l'autre, au contraire, un intérêt altruiste et social. D'où il découle qu'il est d'intérêt général de se défendre contre la criminalité atavique, tandis que, pour la criminalité évolutive, l'intérêt ne concerne qu'une minorité de la classe dominante.

A cette distinction de la criminalité atavique ou antihumaine et de la criminalité évolutive ou antisociale dans le sens étroit du mot, se contre oppose la distinction entre la défense sociale et la défense de classe. Cette dernière peut même dégénérer en violence de classe.

La première conception de défense sociale, que j'ai donnée comme base et motif de la fonction pénale, n'est pas erronée, comme prétendait M. Vaccoro, mais elle est incomplète.

Et, de même, l'idée que la justice pénale soit un simple engrenage pour la défense des intérêts de la classe dominante dans toutes les phases de l'évolution politico-sociale n'est pas fautive, mais elle est aussi incomplète dans son absolutisme unilatéral (1).

La synthèse qui réunit ces deux conceptions est celle que j'ai donnée dans ma *Justice pénale*, c'est-à-dire que « l'esprit de la vengeance primitive et de l'oppression de classe se cache, sous l'enchevêtrement des formalités judiciaires autour du noyau positif et légitime de la préservation sociale vis-à-vis des actes qui offensent non seulement l'ordre politique et social, mais aussi les conditions de l'existence humaine, soit individuelle, soit collective (2).

Cela revient à dire que la fonction pénale est l'expression et l'effet d'une double nécessité naturelle qui eut ses premières manifestations dans la vengeance primitive adoptée comme principe de défense individuelle ou familiale. D'un côté, il fallait protéger toute la collectivité contre les formes inhumaines de criminalité, et, de l'autre côté, on défendait une seule partie de la collectivité, la classe dirigeante. Préservation ou défense qui prévaudront tour à tour, selon qu'il s'agit de criminalité atavique ou de criminalité évolutive. Car celle-là offense les conditions immanentes de l'existence humaine, tandis que la criminalité évolutive se tourne vers l'ordre politique et social qui est toujours transitoire (3).

(1) Nous pouvons en dire autant des rapports existant entre le droit civil et les intérêts de la classe dirigeante, dont un grand nombre d'auteurs se sont occupés après Menger : *Le droit civil et le prolétariat*; Vienne, 1889.

Cela a été reconnu aussi par Spencer (*la Justice*, § 106) qui dit : « L'histoire a démontré, d'une façon irréfutable, que ceux qui ont le pouvoir s'en servent à leur profit. »

(2) Ce point a été bien mis en lumière par Renzi, *L'Évolution de l'école positiviste pénale* dans *Critica Sociale*, 1^{er} mai 1898.

(3) La doctrine marxiste concernant les intérêts et les privilèges de la classe dirigeante sert à préciser les motifs et les excès de la répression des crimes politiques et sociaux. De même, la théorie de M. Lombroso relative au *misonéisme* précise la genèse sociale et personnelle du crime politique. Ainsi les deux théories se complètent réciproquement et nous donnent dans leur ensemble la représentation fidèle de la réalité.

A la suite de cette synthèse, nous pouvons, après beaucoup d'autres (1), séparer dans la justice pénale ce qui revient aux intérêts transitoires de la classe dirigeante et ce qui touche à la nécessité, pour les individus et pour la société, de se garantir contre la criminalité. C'est seulement de cette façon que la science criminelle et pénale pourra avoir une action plus efficace sur l'exercice pratique de la fonction pénale de la part de l'État en s'appuyant sur cette vérité complète, qui jusqu'ici avait échappé à l'école classique, aussi bien qu'à l'école positive.

L'école classique, en effet, avait d'abord considéré le crime comme une espèce de révolte à la tyrannie et avait cru nécessaire de défendre les criminels contre les excès de l'État. C'était là une conséquence des événements historiques du XIX^e siècle pendant le merveilleux développement de l'école classique initié par Beccaria, lorsque les luttes pour l'indépendance nationale complétaient, en Grèce et en Belgique, en Italie aussi bien qu'en Hongrie et en Allemagne, l'émancipation politique des peuples et assuraient le triomphe de la bourgeoisie. Tout le monde croyait alors que la Révolution française avait aboli les classes, et ce principe avait pour ainsi dire la valeur d'un dogme, puisque le prolétariat ne s'était pas encore affirmé comme parti de classe (2). C'est

(1) Rinierie de Rocchi, *La legislazione penale nella sua funzione sociale*, dans *Scuola positiva*, déc. 1894; Zerboglio, *La lotta di classe nella legislazione penale*, dans *Scuola positiva*, février 1896; Florian, *Le ingiustizie sociali del codice penale* dans *Scienza del dir. privato*, janvier-février 1896; A. Griziotti, *Teoria del reato politico*, Foggia, 1896; Vargha, *Die Abschaffung der Strafknechtschaft*, Graz, 1896, I, p. 116-120 et 190-194; Olivieri, *La lotta di classe nella giustizia penale*, dans *Scuola positiva*, déc. 1896; Makarewicz, *Das Wesen des Verbrechens*, Wien, 1896, chap. II; De Luca, *Teoria del punire e dei reati di Stato*, Catania, 1897; Magri, *Saggio di un sistema etico-giuridico*, Pisa, 1897, p. 64-71; Pozzolin, *L'idea sociale nella procedura penale*, dans *Arch. giurid.*, 1868, vol. LX, f. 2; Angiolini, *La nuova scuola penale e i diritti individuali*, dans *Rivista popolare*, 15 sett. 1898; Guarnierie, *Fondamento positivo della repressione nei delitti politici*, *ibidem*, 15 genn. 1899.

(2) Beccaria (*Des délits et des peines*, § XLII) avait écrit, en vérité, que « le plus grand nombre des lois ne sont que des privilèges, c'est-à-dire un tribut de tous envers quelques-uns. C'est pour cela que, dans le but de prévenir le crime, il souhaitait que « les lois fussent plus favorables pour les hommes et moins pour quelques classes d'hommes ».

L'école classique cependant ne se préoccupa guère de ce conseil, et nous avons assisté, pendant ces dernières années, à une grave contradiction de la classe bourgeoise et même des pénalistes classiques. En effet, cette bourgeoisie, qui avait célébré comme un martyr Orsini, s'acharna contre Caserio et les autres anarchistes, même lorsque leurs attentats étaient l'œuvre de criminels passionnés et non pas de criminels nés ou fous. Or Caserio n'avait fait que reproduire, trente ans plus tard, la même criminalité évolutive d'Orsini, en agissant par un même motif politico-social avec une forme atavique (meurtre).

M. Jerrero a démontré très bien (*Les derniers attentats anarchistes et leur répression* dans *la Réforme sociale*, 10 juillet 1894) que les attentats politiques avec épanchement de sang, perpétrés, dans la première moitié de notre siècle, par les patriotes, et, dans l'autre moitié, par les anarchistes, étaient le fruit de cet esprit de violence dont sont imbuës l'âme humaine et l'éducation individualiste et bourgeoise depuis les temps classiques de l'histoire romaine. Un tel esprit se perpétue dans la doctrine anarchiste (individualiste), tandis que, seule, la doctrine socialiste des transformations naturelles économiques et sociales (Marx) met en lumière la puissance des « causes actuelles » (propagande et organisation politique et économique) dans la vie sociale, de même que la cosmogonie avec Spencer, la géologie avec Lyell et la

de ce fondement historique qu'est surgi le courant d'individualisme libéral que j'ai dénoncé à plusieurs reprises dans les origines et dans le développement de l'école classique de droit pénal après la Révolution française. Aussi nous pouvons nous expliquer maintenant pourquoi Carrara disait que « la science pénale a pour but de modérer les abus de l'autorité (1) ». Nous pouvons y voir encore le motif le plus puissant, tout en demeurant caché, de la propagande des pénalités de l'école classique contre la peine de mort et en faveur du jury considéré comme un « palladium de la liberté ».

Mais les Etats qui sont le bras séculier de la classe jouissant de la suprématie économique (2), à ce principe individualiste-libéral de l'école classique, opposèrent plus ou moins sciemment dans leurs Codes la nécessité de la défense sociale contre la criminalité atavique et anti-humaine. Ici, en réalité, on ne trouve aucune trace de l'esprit de révolte dans un but de progrès, et le prévenu n'est pas une victime du pouvoir, mais bel et bien un individu dangereux par suite des conditions malades et anormales de la personnalité organique et psychique dans un milieu déterminé.

Par contre, l'école positiviste de droit pénal qui s'est développée après 1878 ne vit, au commencement, dans les criminels que des êtres anormaux, malades, dangereux et antisociaux. Son attention se portait exclusivement sur les manifestations de la criminalité atavique et, par conséquent, elle accentua le principe de la défense sociale et humaine contre les attaques et « la crainte qu'inspiraient les criminels ».

Aussi, s'il n'avait été retenu par l'inévitable *misonéisme* que devait soulever, même dans les sphères officielles, notre hérésie scientifique, l'Etat aurait pu accueillir le principe d'une défense plus énergique contre la criminalité atavique, prêché par l'école positiviste, afin de couvrir et de justifier par ce moyen les excès auxquels les classes dirigeantes ont abouti dans ces dernières années, en se servant de la justice pénale contre les manifestations de la criminalité évolutive et même contre les manifestations non criminelles d'idées hétérodoxes soit dans le domaine politique, soit dans le domaine social (3).

biologie avec Darwin, ont démontré la puissance des « causes actuelles » et, par conséquent, permanentes et quotidiennes dans le transformisme universel, terrestre et biologique.

On prouve ainsi, en parfait accord avec toute la pensée scientifique moderne et expérimentale, que la violence, soit-elle individuelle ou collective, ne peut être un moyen efficace et fécond d'évolution sociale, de même que dans la géologie les cataclysmes (violence *tellurique* terrestre) et la création (individualiste) d'un grand nombre d'espèces immuables n'ont jamais été l'instrument de l'évolution naturelle.

(1) Voir mon article, *François Carrara et l'évolution du droit pénal* dans *La Nuova Antologia*, 16 sep. 1899.

(2) Voir à ce propos, en plus des écrivains de l'école marxiste et les livres de M. Loria, Casaglieri, *Zunzioni pubbliche ed atti amministrativi*, Turin, 1898; Balicki, *L'Etat comme organisation corrective de la société politique*. Paris, 1896.

(3) Aujourd'hui, en effet, sans parler des déclarations réactionnaires de M. Garofalo dont je me suis occupé dans mon livre *Discordie positiviste sul socialismo*, Palerme, 1897, quelques-uns voudraient employer, en les faussant, les doctrines positivistes au soutien de mesures réactionnaires. Tel, par exemple, le projet de loi contre les

Ces excès des lois et des tribunaux exceptionnels, ayant pour but la défense de classe sous prétexte de défendre la société, ont eu lieu, bien entendu, sans aucune complicité ou influence de la part de la nouvelle école positiviste. Ils ont été l'expression des tendances inévitables qui font agir toute classe au pouvoir. Tendances qui en font aussi la faiblesse et la condamnent à disparaître devant les nouvelles transformations sociales (Marx) qui sont comme un anneau inséparable de la chaîne naturelle des transformations cosmiques (Spencer) et des transformations biologiques (Darwin).

En effet, comme nous venons de le dire, tout droit, après avoir été reconnu comme expression d'un besoin de l'existence, dégénère en un privilège et dans un abus. Aussi la défense de classe qui est légitime en tant que produit naturel de l'évolution sociale, dégénère en violence de classe lorsque de nouvelles conditions économiques préparent et déterminent soit la suprématie d'une autre classe qui répond mieux à une autre forme de propriété privée; c'est ainsi, par exemple, que de la propriété quiritaire avec une suprématie militaire on est passé à la propriété féodale avec une suprématie aristocratique et cléricale et à la propriété capitaliste avec la suprématie bourgeoise, — soit que ces nouvelles conditions économiques préparent et déterminent la transformation fondamentale (révolution) de la propriété privée en propriété collective, entraînant à sa suite l'abolition des classes et, par conséquent, la suppression de toute suprématie.

L'expérience qui a été faite en Italie pendant 1894 et 1898 avec renonciation par la bourgeoisie à toutes les conquêtes libérales remportées sur le moyen âge (abolition des tribunaux exceptionnels, libertés de la pensée, de la presse, de réunion et d'association) a mis en lumière cette fin cachée de la fonction pénale, cette défense de *classe* qui se dresse à côté de la défense ou préservation *sociale*. Aussi nous croyons qu'après la synthèse dont nous venons de parler, l'école criminelle positiviste ait le droit de donner à la formule de la *défense sociale* une signification plus large, plus complète et plus efficace. Aujourd'hui, en effet, sous le nom de *défense sociale* il faut entendre non seulement la préservation de la collectivité entière contre les attaques de la criminalité atavique, mais aussi la protection de la classe dirigeante contre les assauts de la criminalité évolutive. La seule différence qu'on y remarque, c'est que l'État doit se

récidivistes. Ce projet qui pourrait s'expliquer en tant que mesure dirigée contre la criminalité atavique ou commune, tout en demeurant insuffisant au point de vue technique, comprend aussi la persécution la plus féroce contre les condamnés politiques, pour lesquels on ne trouve pas suffisant le domicile forcé (*coatto*) jusqu'à cinq ans ! Voir mon discours parlementaire sur *la Loi pour les récidivistes*, dans *Scuola positiva*, mars 1899, et dans *la Négation du libre arbitre et autres essais*, Turin, 1900.

Au demeurant, cette tactique de la classe dirigeante vis-à-vis des innovations scientifiques n'est pas nouvelle. Il suffit de rappeler la philosophie de Hegel qui inspira, d'un côté, avec la conception évolutionniste : « Rien n'est, tout devient », la pensée socialiste de Marx et d'Engels et, de l'autre côté, fut pliée et étirée dans tous les sens au soutien des principes conservateurs. C'est la même chose aujourd'hui pour la doctrine de Spencer, dont, grâce à une contradiction récente du même Spencer opposant la *Justice* à la *Social Static*, on invoque l'autorité pour combattre le marxisme qui représente précisément l'idée d'évolution et de transformation appliquée à l'ordre économique et social.

défendre contre la criminalité évolutive d'une autre façon que contre la criminalité atavique (1). Mais dans l'avenir de la « justice pénale » la science doit attacher une importance toujours croissante jusqu'à devenir exclusive des intérêts immanents et communs de la collectivité entière. La science réduira de plus en plus, jusqu'à sa complète élimination, la part des intérêts et des privilèges de classe. Elle transformera ainsi la justice pénale, en tant qu'engrenage de domination politique, en une clinique spéciale de préservation (2).

Ainsi la théorie de la *défense sociale* prise comme base du *magistère pénal* — vieille expression vide désormais de tout sens — répond encore dans son intégration avec la synthèse que nous venons d'esquisser aux conditions positives et actuelles de la société contemporaine. En même temps, elle demeure aussi comme le but ou le critérium des futures et inévitables transformations (3) de la justice pénale en harmonie avec les données de l'anthropologie et de la sociologie sur les causes et, par conséquent, sur les remèdes contre la criminalité.

ENRICO FERRI.

(Traduction de G. PINARDI.)

(1) Aujourd'hui, au contraire, l'égoïsme, soit personnel, soit collectif, doublé d'une crainte qui quelquefois est feinte, mais le plus souvent très réelle, aboutit toujours à des excès dans la réaction définitive. Et, grâce à cet égoïsme, nous voyons que la criminalité évolutive est punie souvent plus sévèrement que la criminalité atavique, non seulement dans les lois d'exception, mais aussi dans les Codes communs. La meilleure preuve de ce que nous affirmons nous est fournie par la Russie où la peine de mort est abolie pour les crimes de droit commun, mais subsiste toujours pour les crimes politiques (Nikitine, *Notes sur le Code pénal russe*, dans *la Société nouvelle*, décembre, 1896; Garçon, *Le projet de Code pénal russe*, dans *Rev. pénit.*, 1896 p. 398; Kennan, *Les prisonniers politiques en Russie*, Genève, 1896). L'Italie aussi, grâce à son Code « libéral », punit l'excitation à la haine de classe (art. 247) — qui dans la pratique n'est que la propagande des idées socialistes — d'une façon plus grave que le crime de blessure (art. 372 — 1^{re} partie).

Voir, pour la répression des attentats anarchistes, Lombroso, *Les anarchistes*, 2^e édit., Turin, 1895; Jerrero, *Les derniers attentats anarchistes et leur répression*, dans *Réforme sociale*, 10 juillet 1894; Dallemagne, *Anarchie et responsabilité*, Bruxelles, 1895; Van Hamel, Jerri, Lombroso, Garraud dans les *Actes*, Genève, 1897, p. 111 et 253.

La craintive violence de classe contre les anarchistes détermine en quelques procès un retour atavique aux formes moyennageuses et infâmes de la torture, soit matérielle (comme à Montjuich en Espagne), soit morale comme on a fait contre Acciarito dans la maison de Portolongone, dans le but de lui arracher les noms de prétendus complices.

Voir Bonfadini, *La bufera politica* dans la *Nuova Antologia*, 16 juillet; Marchesini, *La torture morale*, dans la *Vita internazionale*, 20 juillet 1899.

(2) C'est une solution analogue qu'il faut donner à la fonction sociale de la religion qui a pour but, selon M. Kidd (*Social Evolution*, London, 1895), de réprimer et retenir les activités individuelles en conflit avec les intérêts sociaux, c'est-à-dire, avec les intérêts de la classe dirigeante. M. Loria lui a répondu justement, entre autres (*La Théorie sociologique de M. Kidd*, dans la *Revue intern. et sociale*, juillet 1899) que non seulement on abaissait de la sorte la religion à la fonction d'alliée du gendarme, mais qu'on avait tort aussi de ne pas reconnaître qu'une telle fonction cesserait le jour où l'antagonisme des classes sociales serait éliminé par le fait d'un meilleur ordre économique.

(3) Elles ont déjà commencé.

PIER, JAN ET WANNES KRIEK

CONTE FLAMAND

A Edmond Glesener.

Ils habitaient, à un quart de lieue du village, une cahute tapie entre de hauts buissons d'acacias ; une haie la ceignait de houx. Du côté du nord s'amassaient des sapinières. Les terrains s'élevaient, ondulaient vers le couchant, et les bois s'accrochaient à la dune ainsi qu'une crinière. C'était l'été. Des genêts croissaient le long du sentier menant à la cassine ; leurs cosses noires crevaient, se tordaient sous le soleil, et leurs crépitements pétillaient à chaque instant tels que des flammes. Le sablon traçait les clairs méandres de ce chemin sinuant au travers de la contrée campinoise, bordé de prunelliers, qui enchevêtraient leurs tiges dans des ronces fleuries de fruits rouges et bleus. Des chênes, aux branches étendues comme des bras, et voûtés comme des vieillards, jalonnaient la sente ; puis, parfois, frétilaient les ramilles de blancs bouleaux, et à droite, à gauche, ou bien le sol inculte était couvert de bruyères violâtres, ou bien des champs montraient quelques arpents d'avoine et de seigle dont les épis étaient gris et minces. On voyait d'autres lignes d'arbres qui indiquaient d'autres routes, entre les brousses et les pitoyables guérets. Ainsi jusqu'aux bois, depuis le village, les terres arables de la localité s'enclavaient, jalousement gardées, travaillées sous les sueurs, engraisées de maigres fumiers, et les tâcherons guettaient leurs parturitions, anxieux, consultant le ciel, et conjurant par des prières les éléments mauvais.

Trois hommes habitaient la cahute. Pier Kriek était le père ; Jan et Wannes, ses fils. Tous trois nés sur la glèbe bréhaigne. Depuis des temps et des temps révolus dans son profond passé, Pier Kriek avait grelotté l'hiver, quand le gel étreignait les futaies, brisait des troncs dans son étau, quand le sol s'ouvrait devant le soc des bises. Aux premiers jours d'adolescence, dans les grègues et la camisole rapiécées qui lui venaient de son frère aîné, il raidissait ses muscles, arc-boutait ses jambes et travaillait les jectisses, courbé sous la coulée de feu que ce ciel du Septentrion déversait en juillet et en août. Les années avaient passé. Il était mordu de soleil, boucané comme un vieux cuir. Les tempêtes l'avaient secoué,

les pluies avaient glacé ses os. Il était resté rivé à son coin de pays.

Jadis, au coup de ses quarante-cinq ans, lorsque ses parents avaient fermé les yeux, Pier, qui était le dernier enfant demeuré auprès d'eux, se maria. Mais le malheur visita son lit. Sa femme râla en accouchant de deux jumeaux. Pier se courba plus bas sur le labour. Du matin jusqu'à la nuit, il avait arraché aux friches le rendement qui sustentait leurs misérables existences. Enfin, Dieu le soulagea. Wannès et Jan devenaient de rudes terriens; quand les garçons unirent leurs efforts aux siens, une éclaircie avait lui dans sa vie.

Les deux pacants serraient les dents, héroïques à la besogne, s'acharnant dans la lutte quotidienne et faisant enfin lever la récolte sur les emblavures. Ils étaient de taille haute. Des cheveux clairs s'ébouriffaient sur leurs visages placides. Des Flamands aux yeux bleus. Déjà formés comme des hommes, leurs poitrines bombaient en dessous de la chemise de coton qui leur collait au torse. Jan avait sur ses lèvres des poils roux, ainsi qu'une mousse dorée. Ils se penchaient, se redressaient, cambrant les reins, dans la grâce fruste de leur solide jeunesse qui attachait à leurs gestes l'harmonie inconsciente des plastiques. Le père pouvait souffler plus à l'aise. Il s'arrêtait de travailler, tremblant sur ses jambes dont les genoux ployaient, et, le dos arrondi, remuant le chef de haut en bas, il regardait, de ses prunelles grises où scintillait une fierté, la chair de sa chair, les fils robustes voués à sa Campine, et qui ne déméritaient pas de son renom de vaillance.

Maintenant, furtifs, parfois le soir, ils comptaient les premiers écus d'une épargne. Chacun les prenait en mains, contrôlant les millésimes et écoutant le son de l'argent, en frappant les pièces posées, l'une après l'autre, sur le bout du doigt. Ensuite ils les faisaient glisser dans un bas de la défunte mère et replaçaient le trésor, sous une brique du carrelage, à la chambre de Pier.

Un été, la moisson fut extraordinairement belle. Jamais le vieux père n'en avait vu de semblable. Des gens vinrent, qui questionnèrent les Kriek avec envie. « Pour sûr que leur recette était la bonne! Et qu'ils avaient employé, sans doute, ces nouveaux engrais qu'un ingénieur avait vantés dans une conférence à l'école communale?... » « — Ça pourrait vite épuiser le champ », opiniaient des villageois qui avaient de l'expérience. Pier répondait à ses interlocuteurs, en leur montrant Jan et Wannès : « Voilà! disait-il, procurez-vous une paire de gaillards comme ceux-là, si vous voulez voir pousser vos céréales. Pas n'est besoin, avec leurs bras, de faire béer son porte-monnaie et de forcer la plante par les artifices des fumiers chimiques, qui n'enrichissent que le marchand. » Il y avait des filles qui riaient aux frères, et le vieux escomptait, pour eux, un mariage valant quelque chevance.

Un grand événement de leur vie paysanne s'accomplit. Les deux garçons avaient tiré au sort, et les numéros qui étaient sortis de l'urne les exemptaient du service militaire. A la stupéfaction de tous, les Kriek furent vus en ribote. Ils étaient saouls déjà, lorsqu'ils revinrent au village. Il fallut ramener Pier chez lui, dès la troisième heure de relevée. Ses jambes refusaient toute aide. Il pliait tellement les genoux qu'il croulait à chaque instant. Cependant sa cervelle démêlait encore des idées, dans la vapeur de l'alcool. Il rageait de son impuissance à se tenir debout ; il distribua des coups aux paysans qui le portèrent à sa cabane et le déposèrent sur sa couche. La porte étant close, il se traîna vers l'huis et tambourina à mains fermées, jusqu'à ce que le sommeil de l'ivresse l'étendit devant l'entrée. Entre-temps les gars continuaient la fête. Ils avalaient les chopes à grands gestes résolus et fiers ; puis, « afin de digérer la bière », sur la proposition de Wannes, ils se firent servir du genièvre. Les petits verres tremblaient dans leurs grosses poignes ; ils ouvraient d'avance la bouche et se versaient, en une fois, le liquide dans la gorge, pour éviter le débord. Chaque *baes* des vingt estaminets visités par les jumeaux ouït le récit du pèlerinage qu'ils firent, pieds nus, après avoir consulté « quelqu'un qui pouvait les aider », et celui-là leur avait prédit l'heureux résultat de la loterie. « — Moyennant deux francs, seulement », disait Jan, en réclamant à boire. « — Et une poule ! » ajoutait Wannes, car son frère oubliait toujours de faire connaître cette seconde condition à la réussite de l'oracle.

Comme ils traversaient la rue, sortant du *Grand Miroir* pour se rendre au *Cochon d'or*, Wannes frôla, dans l'ombre, une femme. La boisson avait chassé sa timidité habituelle vis-à-vis des jupons ; il s'arrêta et lança un propos égrillard qu'il avait entendu dégoiser un soir de kermesse. Jan le rejoignait, titubant et craintif ; il s'accrochait à son frère, et, tandis que tous deux se balançaient comme un battant d'horloge, il murmurait : « — Tu ne l'as pas reconnue... C'est Lisa de chez les Bœskes. Viens ! c'est une mauvaise fille ! » Ce renseignement ne réfréna pas les ardeurs de Wannes. Le souvenir des racontars qui couraient sur le compte de Lisa lui brûlait le sang ; il s'approcha de la femme, et déjà celle-ci allait au-devant du garçon. Le frère geignait : « — Wannes, Wannes, tu n'auras pas l'absolution. Wannes, Wannes, tu te perdras ! » L'autre avait glissé son bras sous celui de la femme. Jan tergiversa quelques instants, puis, clopinant, il rejoignit le couple, et, lui aussi, prit le bras de Lisa, qui se trouvait ainsi entre les Kriek. « — Vous m'offrez un verre, n'est-ce pas ? » fit-elle, comme on passait devant le *Cochon d'or*. Ils n'auraient pas osé refuser, et, au surplus, ils se sentaient fiers quand même de cette équipée galante. Ils pénétrèrent

dans le café et s'arrêtèrent, clignotant sous la lumière crue de la lampe. Les consommateurs, attablés là, les acclamèrent. On parla ferme, on cria haut. « Les réjouissants drilles ! » — « Allons ! Ils n'étaient pas aussi benêts avec les filles qu'ils en avaient l'air ! » — « — Une femme pour deux, dites donc... », objectait un paysan ventru, en faisant des grimaces malicieuses. « — Des jumeaux, ça peut avoir les goûts pareils ! » lui répondait-on au milieu de l'hilarité qui secouait tous les rustres. Les frères régalerent la joyeuse société ; puis, au moment de solder la dépense, ils rivalisèrent de générosité. Avec ostentation, Wannes tira de sa culotte une poignée de monnaie. Deux pièces de cinq francs, mêlées aux sous de nickel, excitèrent l'attention affectueuse de Lisa. Les yeux de la luronne brillaient au travers de ses cils abaissés. Ses cheveux cendrés étaient rejetés négligemment sur le dos ; elle mordillait une brindille. Ses traits étaient réguliers, presque beaux. Un châle loqueteux croisait sur sa poitrine plate. Jan, à son tour, étendit la paume, montrant sa menuaille et les écus d'argent qui lui restaient encore, et la femme, amoureusement, se pencha sur son épaule. Pour les contenter tous les deux, le baes dut accepter, de chacun, la moitié du prix des consommations.

Ils se levèrent, tâchant d'affermir leurs jarrets. Ils tenaient Lisa par la main et la dépassaient de la tête. Leurs tignasses blondes hulaient, perceptibles encore dans l'obscurité, et ils remerciaient, machinalement, les villageois qui, sur le pas de la porte du café, leur envoyaient des « Bonne nuit ! polissons ».

Quand ils furent devant leur cahute, pendant qu'ils s'évertuaient, l'un après l'autre, à faire jouer la serrure, Lisa, avant de les quitter, put leur couler, séparément, quelques propos dans l'oreille. Enfin ils ouvrirent la porte et heurtèrent le vieux Pier qui, couché sur le sol, cuvait toujours sa bière. Celui-ci se leva, maintenant dégrisé. Il invectiva ses fils, dans une grande indignation, et rappela que lui, malgré ses soixante-dix ans, n'avait jamais été vu en état d'ébriété. Jan et Wannes étaient énervés. Ils menacèrent de tout casser. Puis, soudain, sans motif apparent, ils s'empoignèrent et roulèrent par terre. Alors ils firent le nécessaire, pour s'administrer, réciproquement, la plus considérable râclée. Pier, épouvanté, s'était précipité à l'extérieur, et, dans la nuit, sa voix gémissait, encore entrecoupée par les hoquets que son ivresse lui avait laissés.

Lisa entendit les cris ; elle s'arrêta et leva la tête vers un nuage qui glissait devant la lune, et que l'astre frangeait d'albâtre. Une pensée passait devant son regard. Elle rit silencieusement.

Le lendemain, dès l'aube, les Kriek reprirent leurs outils. Ils ne risquèrent pas une allusion aux scènes de la veille. Jan avait le nez

tuméfié; une ligne rouge lui barrait le menton. Wannes n'ouvrait qu'avec peine son œil gauche encastré dans une large cernure noire. Le vieux fut plus vite essoufflé que de coutume; ses cheveux gris collaient dans la sueur qui ruisselait sur son front, et ses cuisses osseuses ployaient au point de former un angle droit avec ses mollets maigrichons. Après le repas de midi, ils firent la sieste. Jan, se réveillant, regarda son père qui, le menton sur sa poitrine, dormait encore, assis devant la table. Wannes avait disparu. Jan se déchaussa, ramassa ses sabots et, avançant sans bruit, pénétra dans la chambre de Pier. Tout à coup son cœur remua. Il venait d'apercevoir son frère accroupi près du trou où gisait leur fortune. Wannes remettait le bas en place et glissait quelque chose dans sa poche. Jan n'avait pas été vu; il recula, et vivement revint près du vieux, étendit son bras sur la table, y appuya sa tête et ferma les paupières. Wannes traversa la place et sortit. Alors Jan imita l'autre. Ayant soulevé la brique et compté le montant de l'épargne, il constata qu'il manquait dix francs... et il s'appropriâ une somme identique.

Au village, on glosait. Les gars, auxquels les deux Kriek avaient été cités en exemple de labeur et de sagesse, prenaient une revanche, en colportant la nouvelle de l'équipée de l'autre soir. Le père fut bientôt au courant des débauches. Souvent, à la pointe du jour, c'était Wannes qui partait et ne rentrait que plusieurs heures après, pour s'atteler mollement à la besogne. D'autres fois, au crépuscule, Jan disparaissait, laissant son frère en tête à tête avec le vieux, et aussi encolérés l'un que l'autre. Pier leur fit des remontrances effrayantes : « Le Seigneur les punirait. Cette Lisa avait la réputation d'être dangereuse... Pouvait-on s'éprendre d'une femme qui n'avait pas de métier, qui ne vivait que de ses couraseries avec les hommes? Jan et Wannes étaient de mauvais fils... » « Vrai, le bon Dieu les punirait! » répétait-il encore.

Et lui aussi délaissait la tâche, s'en allait pendant des journées entières. Il n'espérait, sans doute, plus d'amendement à la conduite de ses enfants, car il ne parlait même pas des soustractions à l'épargne. L'habitation avait un aspect délabré; les mauvaises herbes poussaient dru à l'entour, envahissaient les plates-bandes du courtil que les jumeaux cultivaient si attentivement jadis. Le champ les attirait encore; mais le travail du labour, qui les requérait à présent, les lassait vite et, les bras ballants, ils regardaient, sans voir, les masses noires des sapinières qui escaladaient la dune et ployaient sous les vents d'automne. Les cimes des chênes s'effritaient; les feuilles de pourpre et d'or se détachaient des branches, tourbillonnaient dans la brise; et les ramiers se balançaient dans l'air, les ailes étendues, puis cinglaient vers les lointains.

A la fin d'octobre, des pluies noyèrent le ciel. Jan et Wannes se blottirent près de l'âtre, tandis que les bourrasques secouaient la cabane. Les frères parlaient peu, et cependant une détente apaisait leur jalousie réciproque. A trois reprises, à l'heure habituelle des rendez-vous chez la fille, ils trouvèrent sa porte fermée. Ils avaient appelé, toqué les planches; la maison paraissait abandonnée. Or la présence de Wannes rassurait Jan, qui lui supposait une pareille mésaventure. Wannes formulait la même hypothèse.

Le père revint un soir, portant plus haut sa tête ridée. Sous ses joues cousues, un peu de sang avivait la peau jaune. Il se mit à table et, goguenard, fixa les deux garçons. Il leur dit : « — Tout est bien qui finit bien. — Je vous pardonne. Cette femme est moins mauvaise que je ne l'avais cru. J'ai arrangé les choses. Elle ne vous verra plus... » Les jumeaux ne répondirent pas; ils mettaient les bouchées doubles et avalaient difficilement, gênés, sentant sourdre enfin le remords dans leurs âmes. Après le repas, ils prièrent.

Une volonté de réparer le scandale de leur conduite les empoigna. Chaque matin, ils se rendirent à l'église du village, afin d'assister à la messe. Ils avaient repris le travail avec la vaillance des premiers temps, voulant restituer l'argent prélevé sur les économies, et leur conscience se fût apaisée si l'état de santé du père eût été moins inquiétant. Peut-être était-ce un châtement qui s'abattait sur cette maison de pécheurs. Ils tremblaient en y songeant, et priaient fervemment, et s'époumonaient aux besognes. A la vérité, le vieux Kriek n'avait pas l'air plus mal portant que de coutume; mais il se lamentait continuellement, en pressant son ventre, et cela devait être l'indice d'une maladie grave, car jamais ses fils ne l'avaient entendu se plaindre des douleurs du corps, pas même une nuit qu'ils le crurent atteint du choléra.

Pier s'absentait, pour courir aux remèdes, pendant la majeure partie du jour. A son retour, la première fois, il raconta qu'il avait pris conseil auprès de Mariaan. La rebouteuse ne le trouva pas bien. Elle lui fit boire de l'huile dans laquelle baignaient des plantes. Puis il avait rencontré Frans Vandersteeg; celui-là souffrait de la même infirmité. Il énumérait les moyens de guérison indiqués par Frans sur un petit morceau de papier qu'il lisait en bredouillant. A chaque rentrée, Pier tenait les mêmes propos : c'était un nouveau médicament de Mariaan avalé sans bon résultat; d'autres paysans lui remirent d'autres recettes. Puis le vieux mangeait avec ses fils, car tout le monde lui avait recommandé de soutenir ses forces. Le repas achevé, il se frottait le ventre, soupirait et allait sommeiller sur son lit.

Peu de soulas résultait de ces cures. Il se nourrissait fort, dor-

mais convenablement, et se plaignait davantage. Il prévint ses enfants qu'il se rendrait à la ville, afin de soumettre son cas à un vrai docteur. Lorsqu'il partit, endimanché, il déclara : « Ceci est mon dernier espoir. » Ses fils le suivirent du regard et ses pauvres battirent dans les larmes. Un mauvais indice se révélait à leurs yeux mouillés. Le père s'affalait encore plus que de coutume sur ses pauvres jambes, et ses genoux oscillaient, comme les ressorts démontés d'une carriole.

Pendant cette absence, les heures furent tristes pour Jan et Wannes. Ils vaquèrent aux occupations, le cœur gros, se communiquant de temps en temps des appréhensions, et le regret de leur inconduite augmentait encore. Vers la fin de la journée, après avoir remis les outils, ils voulurent aller au-devant du vieux Kriek. Le soleil saignait dans le couchant, entre des nuées rousses; le ciel se fermait lentement; le soir épaississait ses ombres; les ténèbres devenaient impénétrables.

Les frères revinrent au logis. Ils avaient laissé la porte ouverte; ils écoutaient. Parfois, l'un avançait dans la nuit, suivait le sentier et s'arrêtait, l'oreille tendue. Il croyait entendre un pas sourd sur le sable, ou le bruit d'une branche brisée au bord du chemin; alors il marchait vite, animé par l'espoir de rencontrer son père.

Le sommeil pesa sur Jan et Wannes; toujours près de la porte ouverte, ils dormirent, hantés de mauvais rêves, et l'air froid les réveilla avant le jour. Ils frissonnaient. Leurs corps étaient fiévreux, leurs âmes tremblantes. Une terreur s'immisçait en eux. Ils n'osèrent plus rester dans la cahute.

Les deux Kriek vaguaient par la lande grise; les brumes trempaient le décor morne d'arrière-saison. Près d'un massif d'aulnes dénudés, ils virent la croix qui rappelait une mort violente et demandait une prière. Un paysan avait été tué à cet endroit. Les roues d'une charrette lui avaient broyé le cou. Les jumeaux, éperdus, se signèrent; ils se souvinrent de cet homme aux yeux révulsés, qui poussait la langue et dont la figure était noire.

Jan et Wannes se réfugièrent près des vivants. Ils parcoururent les rues du village. Ils étaient hagards. On les crut ivres. Des enfants les suivaient en chantant. Un mauvais garnement leur lança de la boue.

Ils se détournèrent en passant devant l'estaminet du *Cochon d'or*.

Comme au soir abhorré, où ils rencontrèrent Lisa sur le seuil de la maison, des paysans apparurent. Ceux-ci étaient agressifs aujourd'hui.

« — Tel père, tels fils! »

« — Belle famille! »

Ils n'entendaient pas les cris et continuaient de marcher. Un villageois arrêta Jan, de force ; il s'exprimait avec violence.

« — C'est le vieux qui mange vos restes, alors ? »

Jan ne le comprit pas. Mais le mépris montait autour d'eux. Ils se rendirent compte de l'animadversion qui courait à leurs côtés. Ils traversèrent la campagne, ils retournèrent à la cahute. Le désespoir déchaîna enfin les sanglots qui leur gonflaient le sein.

« — Il lui est arrivé malheur ! Il lui est arrivé malheur ! »

Les jumeaux ne prononçaient que ces mots. Wannes allait près de la fenêtre, refroidissait ses tempes contre la vitre, puis il frottait le verre. La pluie remuait ses ondes. Le vent pleurait. La cheminée eut une plainte. Wannes marcha de long en large ; de nouveau il regarda la pluie, il écouta le vent. Jan s'isolait en ses pensées, et, soudain, une supposition horrible lui cerna le cœur. Il résista à la puissance secrète qui le poussait vers la chambre de son père. Il se tordit, il rugit, supplicé sur la claie d'où montait la flamme de son remords. Il voyait le châtimeut. Et, tendant le bras, incapable de masquer plus longtemps l'effrayante lumière, il clama la réalité de son pressentiment :

« — Wannes, l'argent n'est plus là ! »

Tous deux étaient agenouillés, agrippaient la brique. Le trou était découvert. Wannes retira la main, le trou était vide.

Des gens parlaient. Des exclamations suivies de silence, et puis encore des voix oppressées, et des rires aussi. Une rumeur leur emplissait la cervelle ; les deux Kriek percevaient les appels de l'hallucination.

Derrière eux, sur les pierres, ils entendaient le bruit des pas. Ils voulurent échapper au cauchemar, ils se relevèrent.

Leurs bouches grimacèrent ; un frisson de glace les étreignit. Des hommes portaient un corps. Ils virent leur père. Il était mort. Au milieu de son front, il y avait du sang coagulé. De nombreux paysans étaient entrés, on se bousculait autour de la dépouille. Les poches du vieux avaient été retournées. Les doublures grises pendaient comme des sacs.

Jan et Wannes s'avançaient. Wannes se penchait au-dessus du cadavre, ouvrait la chemise et fouillait la poitrine de l'ancien.

« — Il a son scapulaire... » murmura-t-il.

Quand Pier Kriek reposa sur son lit, les deux frères sortirent.

Ils gagnaient le presbytère. La pluie battait le sol, le jour se consumait au travers du réseau de l'ondée. Un espoir et une appréhension s'agitaient dans leurs âmes, et leurs pensées n'avaient plus qu'un objet. Ils invoquèrent leurs saints patrons, avant de sonner chez le prêtre.

Ils furent gratifiés de la voix de Dieu. Son ministre rappela la

mansuétude divine, le repentir d'un seul moment qui sauve pour l'éternité. L'Eglise allait prier pour leur père, et l'épouvante de ses derniers instants terrestres, affirmait le prêtre, était une expiation cruelle dont il serait tenu compte auprès du Maître souverain.

Les rustres buvaient ces paroles et ressentaient un grand apaisement. Ils avaient craint un refus de sépulture chrétienne. Jan hocha la tête : « — Nous méritions d'être châtiés, Monsieur le curé, vous le savez bien... » Jan se voulait très humble : « — Nous avons été de si tristes pécheurs, nous sommes si méprisables... » Il songeait qu'une punition, pareille à celle qui frappait Pier, aurait pu lui échoir, et son chagrin devenait plus supportable. Wannes était repris par le côté pratique de la vie : « — Et dire qu'il ne nous reste plus un sou ! Il faudra mendier désormais. » Son frère soupira devant le triste avenir. Et le curé donna à chacun une grosse pièce. Ils appelèrent sur lui toutes les bénédictions du ciel.

Les fenêtres de leur cabane brillaient dans la nuit ; elles avaient des reflets livides, lorsque l'averse tissait ses fils diaphanes. Les Kriek arrivaient. Ils furent signalés. Un paysan courait vers eux : « — Dépêchez-vous, les messieurs du tribunal sont là. »

Quelques heures plus tard, Jan et Wannes se mirent au lit avec cette satisfaction : ils étaient persuadés que le juge d'instruction ne douterait pas de la culpabilité de Lisa, après leurs déclarations. Avant de se coucher, ils avaient récité le chapelet dans la chambre de Pier. La tête du pauvre vieux était emmaillotée dans un sac, car un médecin légiste avait ouvert la boîte crânienne. Ses genoux pointaient sous le drap blanc.

Pier Kriek fut enterré le surlendemain. Jan et Wannes suivirent le cercueil.

La messe était dite, on se dirigeait vers le cimetière. Il y eut un brusque émoi parmi les paysans qui assistaient au service funèbre. Les porteurs de la bière déposèrent leur fardeau, pour regarder plus à l'aise. Les jumeaux restèrent seuls derrière le mort.

Un groupe approchait. Les gens se pressaient à sa rencontre. Une femme marchait entre deux gendarmes. Ceux-ci lui avaient mis les menottes. Ses cheveux cendrés étaient rejetés sur son dos.

A ce spectacle, Jan et Wannes reprirent confiance dans la vie. Ils firent des efforts pour refouler le contentement qui leur élargissait la face. Ils remuaient les lèvres et les mâchoires comme s'ils eussent mastiqué des aliments trop gros. C'était une action de grâces : car ils ne doutèrent plus du pardon de Dieu, et que l'âme de Pier Kriek ne fût entrée déjà au paradis.

LES PRIVILÈGES DE LA FINLANDE SONT-ILS CONTRAIRES AUX INTÉRÊTS DU PEUPLE RUSSE

Quand, surtout à l'étranger, on en vient à toucher à la « question finlandaise », on se figure souvent qu'il s'agit d'un conflit d'intérêts, russes d'un côté, finlandais de l'autre côté. Sous cette impression, on penche facilement au pessimisme. Car, au moment où les intérêts de cent trente millions d'hommes sont en jeu, comment les deux millions cinq cent mille Finlandais pourraient-ils espérer sortir victorieux d'un conflit, même s'ils avaient le droit pour eux ? De nos jours, ce n'est plus le droit, mais bien la force qui est la loi suprême.

Pour celui qui, ne se contentant pas de former son opinion d'après les documents officiels de la routine russe, se donne la peine d'étudier de plus près l'état des choses, il devient bientôt clair que, dans la question finlandaise, nul conflit d'intérêts n'existe. Il se convaincra que l'intérêt de la Russie, c'est-à-dire l'intérêt de cent trente millions d'hommes, exige le maintien des droits de la Finlande, de ses lois primordiales, de sa constitution. En défendant leur constitution et leur indépendance, les Finlandais travaillent *ipso facto* pour le bien du peuple russe, car les mêmes forces qui s'acharnent contre la Finlande oppriment aussi le peuple russe et arrêtent le cours de son évolution progressive. Nul conflit d'intérêts n'existe entre le peuple russe et le peuple finlandais, mais tous deux sont menacés et opprimés par les mêmes puissances ténébreuses, — le gouvernement et la bureaucratie russes.

Pour le bien comprendre, serrons d'un peu plus près le principe d'unité au nom duquel se livre la campagne contre la Finlande. Quel avantage, en effet, le peuple russe peut-il tirer de ce que l'indépendance de la Finlande soit sacrifiée à cette unité, quand déjà, pour la Russie elle-même, l'uniformité n'est qu'une contrainte forcée ? Que signifie aujourd'hui l'unité pour la Russie ? Oui, en premier lieu, un trop grand pouvoir concentré entre les mains du gouvernement central qui, vivant loin de la vie du peuple, ne poursuit que ses propres avantages, ses fantaisies, à la satisfaction desquels il opprime le peuple et le retient, autant que faire se peut, dans son développement. C'est pourquoi l'intérêt même du peuple russe exige le maintien d'une Finlande autonome. Son exemple ne démontre-t-il pas comment la vie sociale en commun, que l'Etat a pour mission de servir, ne se réalise d'une manière heureuse pour les hommes que sur des étendues de territoire comparativement peu vastes ? Il démontre que ce n'est pas la centralisation et

l'uniformité routinière, mais bien, au contraire, la décentralisation et l'adaptation qui sont les vrais principes dirigeants de la vie d'un Etat. La ruine de la Finlande autonome ne peut qu'éloigner pour le peuple russe la possibilité de se réorganiser en un Etat fédératif, le seul moyen pour lui d'atteindre les bienfaits de la vraie liberté et de la culture. Car, ni au point de vue ethnographique, ni au point de vue géographique, ni en ce qui touche à la culture, la Russie n'est une unité ; c'est pourquoi le principe d'homogénéité doit naturellement, pour la majeure partie des habitants de la Russie, entraîner à sa suite la répression et l'oppression.

Or, ce n'est pas seulement pour ces causes que les intérêts du peuple russe réclament le maintien de l'autonomie finlandaise. Ils la réclament encore parce que la Finlande possède ce qui manque à la Russie, une constitution, défectueuse, soit, mais cependant une constitution, de même qu'un corps social réglé par des lois. Les efforts, plus ou moins conscients, du peuple russe de s'adjuger le droit de décider lui-même de son sort sous la sauvegarde d'une constitution subiraient de rudes échecs si, en Finlande, le principe constitutionnel était à jamais aboli. On dirait l'issue d'un avenir constitutionnel pour le peuple russe par là même murée. Ce serait un malheur pour le peuple en tant que cela signifierait une nouvelle victoire pour les forces réactionnaires contre lesquelles les meilleurs éléments du pays ont pendant si longtemps vainement combattu et continuent encore à combattre avec tant d'héroïque abnégation.

Chaque victoire qu'emporte cette réaction tend à prolonger sa force vitale et donnera encore plus de poids au néfaste succès de la politique russe officielle en Finlande.

En Finlande, de même qu'en Scandinavie et en Angleterre, la continuité historique a toujours été le principe fondamental du progrès de la vie sociale, et c'est sur ce même principe de la continuité historique que les gouvernements, en s'efforçant d'adopter des formes plus libérales, plus parfaites et plus en harmonie avec le temps, se sont toujours appuyés. Grandes seraient les conséquences pour l'avenir du peuple russe si, dans les vastes territoires de l'Europe orientale et de l'Asie septentrionale, le principe anglo-scandinave venait à triompher. Et par quel pont plus naturel et plus commode pourrait-il y entrer que par la Finlande autonome et constitutionnelle d'après les principes de 1809 et de 1863 ? Si la réaction russe réussit à détruire ce pont, il est à craindre que jamais le principe de la continuité historique n'atteigne la Russie. Une prolongation du système décrépité et dégénéré sous le joug duquel le peuple russe souffre et agonise contribuera à exciter la tension des forces latentes qui, à l'heure qu'il est, germent et grandissent dans l'ombre et le silence. Les passions révolutionnaires, effrénées et incalculables dans leur déchaînement, s'enracineront encore plus profondément en l'âme du peuple russe et y éteindront jusqu'aux dernières lueurs de la calme énergie qui accompagne l'évolution normale. Et l'Europe orientale suivra dans son évolution la même voie de brusque revirement et de vicissitude, que le défectueux, l'incorrigible et roide pouvoir d'accommodation que l'ancien régime naguère imprima sur la France, et dont la vie sociale de ce pays porte encore de si néfastes traces.

En entrant dans les détails, on comprend aisément que ce n'est point le désir de servir les intérêts du peuple russe qui anime la politique russe actuelle contre la Finlande.

Cette politique veut entraver la libre parole en Finlande et créer une presse vénale au service des autorités, tandis que c'est justement après la liberté de la presse que le peuple russe aspire. Moyennant un système douanier prohibitif, elle tend à livrer le consommateur finlandais l'explo-

tation de l'industrie russe, si inférieure au point de vue qualitatif, alors que le peuple russe aspire à une plus libre concurrence dans le domaine économique, afin d'agrandir son pouvoir productif et de rendre plus lucrative la peine pour ceux qui dépendent du travail de leurs mains. Elle élève des obstacles dans la voie de l'instruction populaire, tandis que le peuple russe désire ardemment un plus libre accès aux trésors du savoir. Elle veut implanter le militarisme sur la terre de Finlande pendant que ce même militarisme suce la moelle du peuple russe et constitue le plus fort appui du pouvoir absolu et de l'arbitraire de la bureaucratie, qui accablent la nation. Elle veut doter la Finlande du système d'espionnage immoral qui, en Russie, paralyse tous les bons commencements, tous les efforts généreux. Elle aspire à transformer le corps des fonctionnaires finlandais en un instrument irresponsable vis-à-vis du peuple aveugle et démoralisé, au service de l'arbitraire et de la rapacité des puissants, — ce qui a été et est encore aujourd'hui une des plus grandes plaies de la Russie. Elle veut opprimer la langue et la conscience nationale de la Finlande, pendant que de grandes parties du peuple russe s'émeuvent en face des persécutions que subissent leurs langues maternelles et gémissent en voyant chaque témoignage d'amour national taxé de crime.

Cette liste pourrait être allongée à l'infini. Mais de ce que nous avons dit il ressort déjà clairement que ce n'est point pour les intérêts de la Russie que les meneurs de la politique russe en Finlande travaillent avec tant de zèle. Tout au contraire, leur but à eux est de faciliter et de prolonger l'exploitation et l'oppression du peuple russe. En face de cette politique, les intérêts du peuple russe et de la nation finlandaise sont solidaires. Ce sont des alliés naturels contre un seul et même ennemi. Jusqu'à présent il est le plus puissant, mais il agit en désespéré, car il sent que la terre chancelle sous ses pieds.

Ce sont là les considérations qu'il ne faudrait jamais perdre de vue en jugeant la question finlandaise.

M...

LES ÉLECTIONS AU PARLEMENT DANS LE ROYAUME-UNI

Les parlements, en Angleterre, sont nominalement élus pour sept ans, depuis l'année 1716, lorsque le ministère d'alors, qui avait été nommé pour trois ans, mais qui craignait de n'être pas réélu, changea la loi. Cependant il est très rare qu'un même parlement continue à siéger pendant les sept ans auxquels il a droit, car le gouvernement, d'après une tradition constante, le dissout presque toujours, s'il a une majorité, après la sixième année de son existence. Or le dernier parlement fut élu en 1895, tandis que le gouvernement de lord Salisbury avait eu, cette même année, une majorité de 150 voix, majorité réduite, cette dernière année, à 130 voix, par suite de sièges acquis par l'opposition, lors d'élections occasionnées par des décès, démissions, etc. C'est là une bonne majorité; mais les partisans du gouvernement assuraient que le pays leur en donnerait une plus forte encore à la prochaine élection. Le pays aurait, selon toute apparence, été consulté en automne 1904. Mais, la guerre étant survenue, le gouvernement crut qu'il serait préférable que l'élection n'eût lieu qu'après la signature de la paix. Malheureusement cette paix se fit et se fait encore actuellement (27 octobre) attendre, bien que le général Roberts ait télégraphié officiellement à son gouvernement qu'il ne comprenait pas pourquoi les Boers s'obstinaient à continuer la lutte. Il semble que la perspective de devenir sujets de l'Angleterre ne leur sourit pas, et ils commettent la bêtise de continuer à se battre avec un courage et une détermination dignes de tous les éloges.

Nous sommes toujours disposés à reconnaître, en Angleterre, que la liberté est le plus grand de tous les biens, mais nous qui exportons tant de produits, nous nous refusons résolument à faire de la liberté un de nos premiers articles d'exportation. Il avait été décidé que la dissolution du parlement aurait lieu aussitôt que les troupes anglaises se seraient emparées de Prétoria, la capitale du Transvaal; mais, bien que celle-ci eût été investie au mois de juin, il n'y a point encore eu aucun signe de dissolution. L'avantage du gouvernement était pourtant que les élections se fissent cette année-ci et non l'année prochaine, car la liste des électeurs est arrêtée au mois de juillet de chaque année, pour l'année suivante: c'est-à-dire qu'un citoyen qui, en juillet 1899, habitait la même localité depuis un an, devenait électeur, tout en n'ayant le droit de voter qu'en l'année 1900. Or les électeurs qui votèrent ce mois-ci sont encore ceux qui habitaient leur localité depuis juillet 1898 au moins. On comprend donc que, d'après cette loi, — qui est une preuve éclatante de la manière dont on réussit à priver nombre d'élec-

teurs de leur vote, — les ouvriers n'ont pu voter dans de nombreux cas. Si, au contraire, l'élection s'était faite au commencement de 1901, de nombreux électeurs auraient pu voter, mais il est plus que probable que la majorité, l'immense majorité de ces électeurs aurait voté contre le gouvernement, Mais M. Chamberlain veillait, et, connaissant admirablement tous les trucs du métier et, bien qu'il n'y eût aucune raison de convoquer le parlement cette année, comme on a d'ailleurs pu en juger, il décida que les élections auraient lieu cette année.

Le parlement fut donc dissous le 25 septembre 1900 et le nouveau parlement fut convoqué pour le 1^{er} novembre 1900. Pourtant il ne s'assemblera pas à cette date, parce que le gouvernement — nominalemeut la Reine, puisque tout se fait en son nom — a décidé à présent de ne le convoquer qu'en janvier 1901.

Les élections ne se font pas toutes le même jour, en Angleterre : leur date dépend de différentes circonstances peu intéressantes et trop longues à expliquer clairement en une aussi brève étude. La première élection eut lieu le 1^{er} octobre; et la dernière le 23 du même mois. Le résultat général fut une majorité de 132 voix pour le gouvernement, c'est-à-dire un gain de 2 voix, vu qu'au dernier parlement il en avait une de 130 voix.

A première vue, cette majorité paraît immense; mais on peut dire que, étant données les circonstances dans lesquelles les élections furent faites, cette majorité n'est ni écrasante, ni imposante.

Les chefs des divers partis ont lancé des manifestes, ainsi que cela se fait ordinairement. En parlant de divers partis, il faut distinguer : jadis, il existait trois partis : les conservateurs, les libéraux et les nationalistes (home-rulers) irlandais. Les questions étaient alors plus faciles à résoudre, tandis qu'au cours de ces dernières années ces questions se sont infiniment compliquées et nous rapprochent plus ou moins de la situation de nos voisins les Français. Il existe, à présent, un nombre plus grand de partis, nombre qui croîtra encore dans l'avenir. Lorsqu'en 1885 M. Gladstone fit sa proposition en faveur du gouvernement de l'Irlande par les Irlandais, — Home Rule, — une partie des libéraux se sépara de lui. Ce furent les Unionistes ou libéraux unionistes, qui, conduits par M. Chamberlain, créèrent une violente opposition. Parmi les membres de ce dernier parti, il faut bien distinguer, parce qu'il est ou, plutôt, il était formé lui-même de deux partis bien distincts. Il comprenait, entre autres, des seigneurs whigs, tels que le duc de Devonshire qui furent autrefois des libéraux, au temps où le mot libéral ne signifiait pas grand'chose, mais qui, au fond, ne furent jamais des démocrates et se montrèrent toujours favorables à un gouvernement qui serait dirigé par l'aristocratie et la bourgeoisie. Or le parti libéral avait évolué, et ces messieurs comprirent bien que le libéralisme se ferait de plus en plus démocrate et attaquerait, tôt ou tard, la richesse. Leur attitude peut être comparée, bien que je sache qu'une comparaison entre la France et l'Angleterre soit toujours chose difficile, à l'attitude de la haute bourgeoisie française. Celle-ci était jadis voltairienne et libérale, tandis qu'elle est actuellement devenue catholique, — pratiquant plus ou moins, — et conservatrice. Tôt ou tard, les Unionistes devaient se séparer des libéraux. Quant à M. Chamberlain, son cas est moins clair. On ne connaît pas, et on ne connaîtra probablement pas de si tôt les dessous de son jeu. C'est un ancien républicain (il fut même président ou délégué d'un club républicain vers 1870), qui parle toujours la langue démocratique, ce qui rend sa situation difficile à expliquer. Ancien négociant en vis et en boulons et très ambitieux, il ne se laisse pas arrêter par beaucoup de scrupules; peut-être a-t-il cru, en 1885, qu'il saurait détrôner M. Gladstone et régner à sa place. Quoi qu'il

en soit, depuis sa conversion il a montré tout le zèle d'un néophyte, semblable au fier Sicambre de l'histoire qui brûla ce qu'il avait adoré et adora ce qu'il avait brûlé. Il s'est raffiné, s'est taillé les ongles, et cet ancien tribun s'est même vanté d'appartenir maintenant au parti des gentilshommes d'Angleterre. Rien n'est plus édifiant que de le voir dans le même cabinet que lord Salisbury. Lorsque M. Chamberlain n'était qu'un radical, le noble lord l'avait comparé à Jack Cade, — agitateur et « partageux » du xv^e siècle, — et Chamberlain lui avait rendu la politesse en parlant de l'aristocratie en termes fort peu courtois, comparant ses membres aux lis de l'Écriture qui ne travaillent ni ne tissent. Au moment où il se sépara de M. Gladstone, Chamberlain ne faisait pas encore formellement partie du gouvernement conservateur. Seul, un de ses membres, M. Goschen, libéral très conservateur, avait été ministre des Finances sous le gouvernement de lord Salisbury, de 1886 à 1892. Mais, en 1895, M. Chamberlain devint ministre des Colonies sous le ministère de lord Salisbury. On peut dire, depuis lors, et cela sans exagération, je crois, qu'il fut le membre le plus actif de ce ministère. Il se fit le protagoniste de l'impérialisme, et, s'il y avait une bêtise à dire ou une faute à commettre, on pouvait toujours compter sur lui. Lors de l'affaire de Fashoda, il a tout dit — heureusement qu'il ne pouvait rien faire — pour amener une guerre entre l'Angleterre et la France. Par ses discours, il a tenté d'exciter l'animosité de la presse des deux pays, et on sait avec quel art consommé il a mené les négociations avec le Transvaal pour que la guerre devînt inévitable.

Cependant les libéraux eux-mêmes sont divisés depuis la retraite de M. Gladstone. Le premier successeur de celui-ci, lord Rosebery est encore plus impérialiste que M. Chamberlain, si c'est là chose possible. Lors de l'affaire de Fashoda, bien qu'il se fût soi-disant retiré de la politique, il prononça un discours dont le seul objet semblait être d'exaspérer la France et de rendre toute entente impossible, et dans l'affaire du Transvaal il n'a prononcé que des discours du plus pur jingoïsme. Actuellement, le parti libéral n'a vraiment plus de chef. Or, nous sommes habitués, en Angleterre, à nous reposer sur un chef, sur un personnage qui ait déjà été au pouvoir ou qui y retournera un jour. C'est du chef que l'on attend un programme, car on veut qu'il prononce des discours et au parlement et au dehors, car les discours dans les meetings publics forment l'éducation politique anglaise. L'Anglais n'est pas théoricien; il ne lit pas ou très peu en dehors des journaux, et il désire savoir, en lisant ceux-ci, ce qu'il doit penser. Il y eut des exemples de chefs indépendants tels que Bright et Cobden qui forcèrent les chefs de partis à changer d'opinion. Mais ces chefs sont rares et difficiles à trouver immédiatement. Dans de telles conditions, le parti libéral ne peut vraiment pas bien combattre contre les conservateurs.

En Irlande également, le parti est divisé. Depuis la déposition de Parnell, un éclatant hommage au cant anglais, le parti s'épuise en luttes intestines. Les deux ou trois chefs qui le dirigent, au lieu d'attaquer le gouvernement anglais, se querellent entre eux.

L'Angleterre compte également des socialistes et des indépendants, mais ils sont en petit nombre.

On voit donc que, lors de la dissolution du Parlement, les conditions étaient très favorables au ministère.

Dans les manifestes qu'ils adressèrent aux électeurs, les chefs du gouvernement eurent soin de beaucoup parler de la guerre en Afrique. C'est ainsi que M. Chamberlain annonça aux électeurs qu'ils avaient à décider eux-mêmes de la question la plus importante qui eût jamais été posée pendant ces trente dernières années. « Ils devaient dire si la guerre était

juste et inévitable », ou si elle n'était qu'une preuve de la « rapacité et de l'oppression dont nous accusent nos ennemis ». Qu'on note la manière vraiment habile dont il s'y prend en qualifiant d'ennemi — ou de sans-patrie, pour parler la langue de Déroulède ou de Judet — tout électeur qui ne pensait pas comme lui. Il vante en même temps le courage des troupes anglaises, parle des services rendus par les colonies, tout en ayant soin d'omettre de dire que les colonies ne paient pas un sou des frais de la guerre, mais que chaque soldat colonial reçoit, au contraire, une solde de cinq shillings, tandis que le soldat anglais ne reçoit qu'un shilling. C'est là ce qu'on peut appeler du patriotisme qui s'entend aux affaires. Il s'étend, naturellement fort peu, sur ce qu'a fait le parlement, car qu'a-t-il fait, sinon distribuer une partie des revenus des contribuables aux seigneurs, aux fermiers et aux prêtres de l'église anglicane. De réformes à introduire point, sauf un article en faveur d'une réforme de l'armée et un paragraphe sur la nécessité de gouverner militairement le Transvaal et l'Etat libre d'Orange.

M. Balfour, nominalement le *leader* de la Chambre des communes, ne s'est guère avancé, selon son habitude, d'ailleurs. C'est un dilettante aimable qui, en vertu de sa position de grand seigneur foncier et de neveu de lord Salisbury, doit faire de la politique. Mais il est manifeste que cela l'ennuie et qu'il préférerait s'occuper de toute autre chose. Il parle, néanmoins du manque d'unité dans le parti libéral et prie les électeurs de comparer ces divergences d'opinions à l'entente qui règne dans le parti conservateur. Il ne rappelle pas davantage les réformes ou les lois que se propose de faire voter le gouvernement.

Lord Salisbury, tout en n'ayant pas d'électeurs, a cependant publié un manifeste adressé aux électeurs. Il craignait évidemment, que beaucoup de lecteurs ne s'abstinsent, leurs opinions différant peut-être de celles du candidat sur quelque point d'importance secondaire, ou supposant son succès assuré. Il exhorte donc chacun à voter, et, pas plus que les autres, il ne parle de l'avenir, sauf pour répéter ce qu'ont dit avant lui M. Chamberlain et M. Balfour et pour dire quelques mots sur les événements de Chine.

Voyons maintenant ce que disent les chefs de l'opposition. Examinons d'abord le manifeste de Sir H. Campbell Bannerman, le *leader* de l'opposition dans la Chambre des communes. Ce manifeste reflète évidemment la condition de cette opposition, c'est-à-dire qu'on y trouve un peu de tout, des tirades qui seront applaudies par les jingoïstes, d'autres qui seront du goût des indépendants, et peut-être, en cherchant bien, en trouverait-on d'autres encore qui feraient plaisir aux Irlandais et même aux radicaux. Ce manifeste, qui aurait dû être bref, est infiniment trop long. M. Chamberlain et ses amis, voulant à tout prix que la guerre fût déclarée juste et inévitable, il fallait simplement déclarer si c'était vrai ou non. Mais Sir H. Campbell Bannerman est écossais ; or, dans ce pays on sait couper un cheveu en quatre, c'est le pays des théologiens et l'usage des *distinguo* y est très répandu. Ne pouvant traduire tout son manifeste, qu'on juge des passages suivants qui ont trait à la guerre :

« Quant à la guerre du Transvaal, je crois qu'on aurait pu l'éviter en poursuivant une politique prudente et patiente, quoique ferme, et je crois aussi que bien peu de personnes auraient désiré la guerre si elles avaient su d'avance qu'elle coûterait plus de 70 millions de livres (1.750.000.000 francs) et qu'elle exigerait le sacrifice de 40.000 de nos concitoyens tués ou blessés. Je ne veux rien dire de la perte de nos braves ennemis ni de la haine qu'a suscitée la guerre aussi bien dans nos colonies qu'à l'étranger. » Voilà pour ce qui concerne les événements accomplis. On remarquera que Sir H. Campbell Bannerman ne condamne donc que relativement la guerre, regrettant sur-

tout que les pertes aient été si cruelles; il préfère probablement les guerres à bon marché; mais, quant à cela, c'est le goût d'autres gens encore.

Voyons, à présent, ce qu'il dit de l'avenir. « Mais, dit-il, puisqu'il faut envisager l'avenir et non le passé, je ne vois d'autre issue à cette guerre que l'annexion des deux États aux possessions de la reine. » Ici encore, il n'y a donc pas divergence d'opinion entre l'opposition et le ministère. Il ajoute, il est vrai, qu'il faudra faire son possible pour se concilier ses nouveaux sujets et qu'aussitôt qu'il se peut, il faudra leur permettre de se gouverner eux-mêmes. En ceci, de nouveau, il est d'accord avec le gouvernement. Donc, si les Boers font une soumission complète, s'ils veulent acclamer la Reine, Sir Alfred Milner, M. Chamberlain, et, afin que la collection soit entière, MM. Rhodes et Jameson, le gouvernement régnant serait probablement d'avis que les deux États puissent jouir quelque jour du « self-government ». Mais cette possibilité peut signifier une attente de cinquante ans ou même davantage, ce mot étant très élastique, comme la conscience de nombreuses personnalités anglaises (semblable d'ailleurs à la fameuse conscience non-conformiste).

Sir H. Campbell Bannerman parle encore de choses variées, de la Chine, de la réforme de l'armée, de l'éducation, des finances, de l'Irlande, de la séparation de l'Eglise et de l'État, du catholicisme, du protestantisme, du système électoral, des deux Chambres, de la journée de huit heures, bref, de tout dans son manifeste, mais d'une manière si entortillée qu'on peut y lire bien des choses diverses. Que ne fut-il un peu moins long et un peu plus clair? Que n'exposa-t-il ce qu'il pensait vraiment de cette guerre néfaste? Au point de vue purement électoral, cependant, son système était très habile, car l'homme indécis, celui qui n'a pas d'opinion politique bien arrêtée, celui qu'on appelle chez nous « the man in the street » (l'homme de la rue) trouva ce manifeste entièrement à son goût.

Que dit maintenant le manifeste de Sir William Harcourt, ce vieux parlementaire qui connaît tous les secrets du métier. Celui-ci aime surtout bien frapper son adversaire et n'est jamais plus heureux que lorsqu'il a prononcé un discours qui attaque violemment son ennemi. M. Chamberlain étant spécialement sa bête noire, il ne néglige jamais une occasion de l'attaquer. Son discours-programme fut donc, avant tout, une charge à fond contre l'ancien tribun de Birmingham. Il y prélude, en faisant observer que l'élection, ayant lieu en 1900 au lieu de 1901, aura pour résultat de priver quinze cent mille citoyens de leur droit de vote, puis refuse de discuter la question africaine. — « La guerre, dit-il, est le seul sujet qu'on veuille traiter, mais je suis d'avis que cela n'est digne que d'une tribu de sauvages, et, quant à moi, je ne veux pas admettre que là soit le seul intérêt d'un peuple civilisé dont la richesse est tout industrielle.

Tout en blâmant le gouvernement d'avoir mal conduit les négociations, il croit qu'actuellement il n'y a point d'autre solution que d'annexer ces États Sud-Africains à l'empire britannique. Parlant du soldat anglais, il loue sa bravoure, mais il n'y voit pas une preuve de la confiance que doit inspirer le gouvernement. Il se moque spirituellement de Chamberlain qui ne parle que de la guerre. « La guerre, dit-il, ne devrait être qu'un banquet, et non une nourriture quotidienne. » A propos des promesses des conservateurs, il rappelle qu'en 1895 les conservateurs avaient annoncé que leur arrivée au pouvoir serait une panacée, citant particulièrement M. Chamberlain proclamant que son parti accorderait toute son attention aux questions sociales, sur quoi il énumère les différents articles du fameux « programme social de Birmingham ». En 1895, le grand Chamberlain promettait des lois pour l'amélioration des maisons ouvrières, la fermeture des magasins de meilleure

heure, la journée de huit heures dans les usines, l'accroissement des petites propriétés, des lois facilitant l'inscription des électeurs et le paiement des impôts scolaires et de la taxe des pauvres par le gouvernement au lieu des localités. Eh bien, conclut-il, qu'est-il advenu de toutes ces promesses ? Rien, moins que rien. Mais le gouvernement a été bon pour ses amis les propriétaires, les gros fermiers et les prêtres de l'Eglise anglicane. Suit enfin un appel aux électeurs au nom de l'ancienne devise du parti libéral, — paix, économie et réformes. — Ici, encore une fois, rien de bien précis sur la grande question.

M. Morley, qui fut toujours un adversaire de l'impérialisme et qui, par sa haute culture et sa détermination à considérer les questions à un point de vue moral, envisage celles-ci sous leur côté le plus élevé, fait aussi un appel à ses électeurs. Il parle longuement de la guerre et de ses conséquences. En lisant ses paroles, on se prend à regretter amèrement qu'il n'ait pas pris une part plus active dans les dénonciations des crimes du gouvernement. On prétend que le récit de la vie de M. Gladstone l'absorbait trop pour cela. C'est regrettable, car ce récit aurait pu attendre, tandis que le mal qui a été fait durera longtemps encore. Écoutons ce que dit M. Morley. Après avoir flétri la guerre, « on nous avait pourtant dit qu'il n'y aurait plus de guerres. Quand elle fut déclarée, on nous annonça qu'elle serait terminée au bout de trois mois. Quatre fois trois mois se sont écoulés, et la guerre n'est pas encore finie. On nous a dit qu'elle coûterait peut-être 10 millions de livres (250.000.000 francs). Elle a déjà coûté 7 ou 8 fois 10 millions. On nous a dit que les Boers maintenant n'étaient plus ni braves, ni habiles dans l'art de la guerre. Les Boers se sont pourtant montrés d'aussi braves soldats que les nôtres. On nous a dit encore qu'après une courte lutte le vaincu embrasserait le vainqueur, le remercierait de sa défaite et deviendrait un pacifique et reconnaissant citoyen. A présent, on reconnaît qu'il nous faudra maintenir en Afrique une garnison d'au moins 40.000 hommes pour dompter le Boer pacifique et reconnaissant. Vit-on jamais pareil étalage d'illusions ? » Puis, continue-t-il, se référant aux manifestes de Chamberlain et Cie, « ces ministres viennent nous prier de ne pas leur arracher les dépouilles de la victoire. Quelles sont ces dépouilles ? Ils ont ajouté une Irlande plus grande et plus dangereuse aux possessions de la reine, mais, loin de nous rendre plus forts, cela nous affaiblit. Il n'y a ni honneur, ni profit, à mettre fin à l'indépendance de deux États. » Peut-être y a-t-il eu des scandales au Transvaal, mais, dit-il, « le gouvernement que nous avons brisé et supprimé était un gouvernement choisi et chéri par le peuple de ce pays, et ses citoyens se sont montrés prêts à tout sacrifier pour sa défense et à mourir s'il le fallait ». Toutefois, M. Morley doit avouer n'être pas préparé à leur rendre leur indépendance. Il déclare, enfin, qu'il n'y a guère lieu de croire que les naturels du pays seront mieux traités sous le gouvernement anglais que sous celui du Transvaal. (Sur ce point, le doute n'existe pas en ce qui concerne les naturels travaillant dans les mines de la Compagnie de Beer et de la Rhodesia, qui sont plus maltraités que des esclaves.)

Nous voyons donc que chacun des chefs officiels du parti a parlé sans avancer rien de bien précis. Pourtant quelques membres du parti libéral appartenant à l'aile gauche ont parlé beaucoup plus ouvertement. Je ne puis les citer tous, mais je nommerai seulement M. Stanhope, Sir Wilfred Lawson, le Dr Clark qui n'ont malheureusement pas été réélus ; toutefois, M. Burns, député ouvrier, M. Labouchère, M. Lloyd George, M. Bryce, M. Channing, M. Roberts furent réélus. Ce sont tous membres qui menèrent une attaque vigoureuse contre le gouvernement et ne craignirent pas de montrer qu'ils donnaient raison aux Boers. Je ne puis les citer tous, mais il me sera bien permis

de transcrire ici quelques paroles du discours de M. Roberts qui se distingua dans le dernier parlement en même temps que MM. Lloyd George et Stanhope en s'efforçant de faire connaître la vérité sur les rapports qui existaient entre M. Chamberlain, M. Rhodes et le D^r Jameson. Parlant des griefs des fameux uitlanders, il demande si l'on croit vraiment que ceux-ci aient eu à se plaindre. Il démontre que les ouvriers pouvaient mettre de côté 5.000 francs chaque année et que plusieurs aventuriers, débarqués aux mines d'or sans un sou, étaient devenus millionnaires. « Ces gens, dit-il, n'étaient pas contents parce qu'ils ne gagnaient pas assez, voulant avoir la main-d'œuvre à meilleur marché, afin de pouvoir revenir plus tôt en Angleterre, se bâtir des palais et devenir de grands seigneurs. Et voilà pourquoi la guerre a éclaté, pourquoi les fermes des Boers ont été incendiées, pourquoi on a confisqué leurs chevaux et leur bétail, expulsé leurs femmes et leurs enfants. » Et il continue, démontrant combien peu rassurant se présente l'avenir.

Après cette série de manifestes, chaque candidat en présentant un, nombre de discours furent prononcés, 50.000, dit-on. M. Chamberlain fut l'orateur le plus lu. La guerre est son œuvre, et il en est fier; on dirait presque que c'est la plus grande pensée du règne. Il n'a cessé de prétendre que tous ceux qui étaient opposés aux candidats du gouvernement étaient des « sans-patrie », et il y eut même une édition du « syndicat de trahison » adapté à l'Angleterre, vu qu'il n'a pas craint de dire que tout vote donné contre le gouvernement était un vote vendu aux Boers. Ceci a, il faut bien le dire, offensé quelques-uns des conservateurs et, depuis, on a prétendu qu'il avait voulu dire « donné », et non « vendu ». Ce personnage politique plein de vanité a été jusqu'à dire que, mourût-il même, l'Empire britannique continuerait à subsister; ajoutons, nous, que, s'il doit vivre encore quelques années, il pourrait bien, par ses menées, en voir le commencement de la fin.

Cependant, malgré tous les avantages en faveur du gouvernement, il n'a réussi qu'à gagner 2 voix, sa majorité étant de 132 voix, tandis qu'elle était de 130 lors du dernier parlement. Il eut l'avantage de faire l'élection avec l'ancienne liste, sans quoi on avait compté que la majorité se serait réduite à 50 voix. Ajoutez à cela que, dans certaines villes, habitées par des Irlandais, la majorité de ceux-ci étant catholique a voté pour le gouvernement, parce que les prêtres craignaient qu'un gouvernement libéral n'aidât pas leurs écoles en leur accordant les mêmes subsides que le gouvernement actuel. De même, à Londres, ils gagnèrent parce que les électeurs votèrent en faveur de la guerre. Il y a à Londres neuf journaux quotidiens du matin et sept du soir, et il n'y a que deux de ces journaux, le *Morning Leader* et le *Star*, qui ne sont pas partisans de la guerre. Or, dans ces circonstances, il n'est pas étonnant que, sur soixante-deux députés, il n'y en ait que huit qui soient des libéraux. Dans certaines grandes villes, telles que Birmingham, Newcastle, Manchester, Liverpool, beaucoup d'argent a été dépensé à cause de la guerre et les ouvriers reconnaissants ont voté pour ceux grâce auxquels ils ont gagné de l'argent.

Si on analyse les faits, on obtient des résultats très curieux. Commençons par Londres. Il y a à Londres 62 députés, et dans 47 des circonscriptions il y a eu lutte. Or les conservateurs ont eu 165.852 voix; les unionistes ont eu 11.211 voix; les libéraux ont eu 124.214 voix (y compris les voix données aux socialistes), total : 301.277 voix. Si on divise ce chiffre par le nombre des candidats qui est 47, on trouve que la moyenne pour chaque membre élu est de 6.410 voix; mais, si l'on applique le même procédé aux différents nombres de voix données à chaque parti, le résultat est bien différent. Il en résulte que 165.852 voix élisent 37 conservateurs, ce qui fait une moyenne de 4.482 voix seulement par député; de même, il faut 5.605 voix pour un unioniste, mais

pour un libéral il n'en faut pas moins de 15.526. Si le nombre des voix données aux libéraux avait sa vraie valeur, proportionnelle à la moyenne de 6.410, il aurait dû y avoir 19 députés libéraux, au lieu de 8 seulement. On voit donc que, sous un système quelconque de représentation proportionnelle, le résultat aurait été bien différent à Londres.

Mais poursuivons cette analyse à d'autres points de vue. Le nombre des députés est de 670. Il y a 333 conservateurs et 68 unionistes, ce qui fait un total de 401 membres du gouvernement, tandis que l'opposition se compose de 187 libéraux et de 82 nationalistes irlandais; la majorité gouvernementale est donc de 132 voix. Le Gouvernement a gagné 37 sièges et en a perdu 36. À Londres, il a gagné 3 sièges et en a perdu 2; dans les villes de l'Angleterre, il a gagné 15 sièges et en a perdu 11; dans les comtés, il en a gagné 10 et perdu 16; dans le Pays de Galles, il en a perdu 4; en Ecosse, il en a gagné 7 et perdu 1; et, en Irlande, il en a gagné 2 et perdu 2.

Il est, en outre, à remarquer qu'il y a 244 députés élus sans concurrents, représentant 2.368.500 électeurs. Or, comme il y avait à peu près 6.600.000 électeurs inscrits; il ressort de cette statistique que près d'un tiers des électeurs n'ont pas voté. De ces 244 députés, 136 sont conservateurs, 27 unionistes, 22 libéraux, et 59 nationalistes.

Dans les élections où il y a eu lutte, près de 3.500.000 électeurs ont voté, et voici un tableau montrant comment se sont répartis les votes.

PARTIS	VOTES REÇUS	DÉPUTÉS ÉLUS	MOYENNE DES VOTES NÉCESSAIRES pour élire un député
Libéraux.....	1.634.946	165	9.900
Conservateurs.....	1.460.236	197	7.400
Unionistes.....	293.569	41	7.200
Nationalistes.....	97.424	23	4.200

Ces statistiques démontrent que les libéraux n'ont pas eu de chance; car, bien qu'ayant obtenu 175.000 votes de plus que les conservateurs, ils ont 32 sièges de moins que leurs adversaires.

En additionnant les nombres de voix données aux candidats conservateurs et unionistes d'une part, et d'autre part aux candidats libéraux et nationalistes, on peut dire que 238 députés ministériels ont été élus par 1.753.805 voix et 188 députés de l'opposition ont été élus par 1.732.370 voix. Mais il faut déduire un certain nombre des voix, car il y a des circonscriptions qui élisent deux députés, et alors chaque électeur a 2 votes. Déduisons donc 110.000 pour les conservateurs et 100.000 pour les libéraux, et nous trouvons alors qu'il y a 1.640.000 électeurs qui sont partisans du gouvernement et 1.630.000 qui sont partisans de l'opposition.

Si l'on additionne ces nombres, le total 3.270.000 est égal à 77 0/0 des électeurs inscrits dans les 426 circonscriptions où il y a lutte.

Prenons ensuite 77 0/0 des électeurs dans les circonscriptions où il n'y a pas eu de lutte, et attribuons 6 dixièmes des votes aux vainqueurs et 4 dixièmes aux vaincus; si nous ajoutons ces nombres aux votes actuellement émis, nous aurons à peu près les nombres représentant les partisans du gouvernement et ceux de l'opposition.

Le tableau suivant démontre ces faits :

Élections où il y a eu lutte.

	NOMBRE DE DÉPUTÉS	MINISTÉRIELS		OPPOSITION	
		ÉLECTEURS	DÉPUTÉS	ÉLECTEURS	DÉPUTÉS
	426	1.640.000	238	1.630.000	188
<i>Élections où il n'y a pas eu lutte.</i>					
<i>77 0/0 des électeurs; 6/10 au gouvernement, 4/10 à l'opposition.</i>					
Gouvernement.	163	784.500	163	523.000	»
Opposition.....	81	206.500	»	309.750	81
	244	991.000	163	832.750	81
Somme totale..	670	2.631.000	401	2.462.750	269

En résumé, on peut dire que 77 0/0 des électeurs inscrits ont voté ou voteraient, s'il y avait lutte, c'est-à-dire que 3.000.000 électeurs élisent 670 députés, ce qui donne une moyenne de 7.600 électeurs par député.

Or, les députés ministériels ne représentent, en moyenne, que 6.550 électeurs, tandis que les députés de l'opposition en représentent 9.150. En d'autres termes, le gouvernement n'a qu'une majorité de 168.000 voix, soit environ 3 0/0 des électeurs inscrits, mais il a une majorité de 132 députés, près de 20 0/0 du chiffre total; et, si la majorité des électeurs était comptée à raison de 7.600 par député, le gouvernement, au lieu de 132 voix, n'aurait que 22 voix de majorité.

Je ne cite pas toutes ces déductions pour le plaisir de montrer les monstrueuses chinoïseries de notre système électoral, mais pour prouver que, malgré tous ses avantages, le gouvernement n'a pas la majorité vraiment écrasante à laquelle il prétend.

Un autre exemple démontrera encore que le système actuel ne représente pas parfaitement l'opinion. Les socialistes n'ont réussi à faire élire que deux de leurs candidats (Keir Hardie et John Burns), bien que ceux-ci eussent obtenu 82.560 voix. Ils ont présenté une douzaine de candidats et en auraient présenté davantage, mais les frais de l'élection, qui sont très élevés, sont à la charge des candidats; cette élection coûtera probablement 25.000.000 de francs, et il est facile de comprendre que les pauvres n'ont pas beaucoup de chances d'être élus.

J'ai dit que certains membres du parti libéral étaient des impérialistes convaincus. Lord Rosebery a écrit une lettre condamnant le gouvernement, mais ses candidats n'ont pas eu de chance. La lettre était écrite au capitaine Lambton, officier de marine, qui avait commandé l'artillerie de marine au siège de Ladysmith et que les libéraux de Newcastle avaient choisi comme candidat. C'était d'ailleurs un choix détestable, car il était brave officier, mais il eût été un très mauvais membre du parlement; les libéraux croyaient qu'étant officier et s'étant battu contre les Boers il serait élu, mais il fut vaincu à une très forte majorité. Plusieurs autres libéraux impérialistes, anciens membres du parlement ont été battus, de même que plusieurs nou-

veaux candidats, tels que deux des frères Harmsworth, propriétaires du *Daily Mail*, journal nationaliste anglais, et Rochefort Maguire, l'*alter ego* et le représentant officiel de Cecil Rhodes et de la Chartered. En Irlande, malgré les luttes intestines du parti, les nationalistes ont réussi à obtenir le même nombre de députés.

Quand on réfléchit bien au résultat des élections, on ne peut admettre que le gouvernement ait remporté la grande victoire qu'il croit avoir gagnée. Mais, malheureusement, sous bien des rapports, les libéraux ne valent pas mieux que les conservateurs. La grande question est ou sera de savoir si l'impérialisme doit triompher. Bien des libéraux sont plus jingoïstes que les conservateurs; je préfère la diplomatie de lord Salisbury à celle de lord Rosebery. En outre, les libéraux, sauf quelques exceptions, ont montré qu'ils avaient peu de courage en cette occasion. Lors des négociations avec le Transvaal, l'année dernière, ils n'ont rien dit; suivant une expression anglaise, ils étaient assis sur la barrière et voulaient voir de quel côté le chat sauterait. Maintenant ces gens-là sont tous impérialistes, et il est difficile de comprendre pourquoi ils ont voté contre Chamberlain et Cie. Il faudra former un parti qui ne s'occupera pas de l'Empire, mais de l'Angleterre. L'Empire est une bonne chose pour les hautes classes, pour tous ceux qui obtiennent de bonnes places aux Indes et aux colonies, mais non pour les masses. Et les ouvriers le comprendront; déjà les chefs des « trade unions » et les députés ouvriers protestent contre la guerre. Un seul député ouvrier, sur 13, a voté pour la guerre, et il n'a pas été réélu. Il est possible que nous perdions l'Empire, mais il nous restera l'Angleterre, « cette perle dans la mer d'argent », pour citer Shakespeare. Il nous restera l'Angleterre qui est la seule vraie patrie des Anglais, l'Angleterre d'Alfred, de Cromwell, de Shakespeare et de Milton. Il y aura peut-être alors moins de millionnaires; la « saison londonnienne » ne sera pas aussi brillante, les nouveaux riches qui donnent des dîners à 250 francs par tête disparaîtront. Mais, dans cette patrie purifiée et régénérée, le prolétaire sera mieux nourri, mieux logé, plus heureux, et cela nous consolera de bien des choses.

JOHN BULL.

POUR LE JAPON

1

Le triomphe des armes japonaises, en 1894, rencontra plus d'un sceptique, et ceux parmi nous, qui avaient prédit la défaite, se consolèrent de leur méprise en dépréciant à l'envi la valeur des Chinois. Sans doute, le Japon aurait eu moins beau jeu, dirent-ils, s'il s'était trouvé en présence d'adversaires plus sérieux. Sa victoire ne prouvait donc rien du tout.

Aujourd'hui les esprits les plus prévenus doivent en rabattre, et personne n'oserait tenir un pareil langage, à moins de nier la véracité des nombreuses correspondances qui nous sont parvenues depuis l'ouverture des hostilités en Chine.

C'est un officier de notre marine qui écrit au *Figaro* : « Les Japonais sont de beaucoup les meilleures troupes débarquées ici. Ils savent parfaitement se battre, sont d'une réelle valeur militaire. Tous leurs services sont merveilleusement organisés. Il faut leur rendre cette justice qu'ils sont une grande nation militaire, et toutes les armées d'Europe pourraient trouver des leçons à prendre chez eux. »

La même note se retrouve dans la lettre d'un officier d'infanterie, concluant par cette phrase cependant, qui mérite d'être retenue : « Ah ! Voilà des gens avec qui il va falloir compter, et je suis de ceux qui pensent que le mieux serait d'accepter de bonne grâce l'inévitable. »

N'y a-t-il pas comme un reste de l'ancienne prévention — dédaigneuse après avoir été hostile — dans cette façon résignée d'envisager l'événement. Il mérite donc d'être examiné de près, afin d'achever d'éclairer l'opinion rétive, trop longtemps égarée.

Le clou est planté droit enfin ; il reste à l'enfoncer.

Je m'y emploie de mon mieux, et c'est une tâche moins ingrate maintenant que celle entreprise jadis, alors que dire du bien du Japon, le vanter pour autre chose que pour ses menus bibelots, c'était prêcher dans le désert et risquer le ridicule.

Au souffle de la vérité, l'esprit s'exalte, il veut convaincre, et tous les obstacles accumulés par l'ignorance des uns et l'indifférence des autres — sans parler de la mauvaise foi et du préjugé chrétien, qui joue ici un grand rôle — lui font un devoir de persévérer, quoi qu'il en coûte.

Et cela me fait penser à ce trait de caractère des Japonaises, relevé par un auteur qui a su bien les observer (1).

(1) Louis Martin.

« Elles ont horreur de l'erreur chez elles et chez les autres. Elles trépignent d'impatience ; elles sont malheureuses ; leur figure se contracte et elles s'attachent de toutes leurs forces à vous ôter cette erreur de l'esprit. Il semblerait qu'elles sont en face d'un imprudent qui, inconsciemment, va se jeter à la rivière. »

Aujourd'hui les faits parlent d'eux-mêmes ; encore est-il bon de les recueillir et de les présenter en bon ordre. C'est ce que j'ai essayé de faire, en spectateur attentif, dans les notes qui vont suivre, où sont passés en revue très rapidement, d'après des documents officiels ou particuliers, les faits saillants intéressant le Japon — depuis le printemps dernier jusqu'à la prise de Pékin.

29 mai. — Deux officiers, avec vingt-deux marins de la canonnière japonaise l'*Atago*, venus de Takou, entrent à Tien-Tsin, deux jours avant le débarquement des détachements internationaux.

31 mai. — Ils partent pour Pékin par le chemin de fer et y arrivent le même jour avec les autres troupes européennes.

17 juin. — Les navires de guerre japonais, à Takou, débarquent successivement leurs équipages à destination de Tien-Tsin.

17 juin. — Les forts de Takou, à l'entrée du Pei-Ho, sont encore entre les mains des réguliers chinois, qui ouvrent le feu, à minuit, sur la flotte alliée. La veille, le *Toyohashi* avait débarqué à Tong-Kou trois cents marins sous le commandement du capitaine de frégate Y. Hattori. En entendant la canonnade, il marche avec ses hommes sur Takou. Ils ne tardent pas à rejoindre les marins anglais et russes embourbés, ne pouvant plus ni avancer ni reculer, écrasés par le feu terrible de l'ennemi. Le commandant Hattori, après avoir exhorté ses hommes à se bien conduire sous les yeux des forces internationales, ayant découvert un passage entre les lignes anglaises et russes, donne l'ordre d'attaquer à la baïonnette.

Le lieutenant Shiraïchi s'empare du fort de l'ouest de la rive gauche.

Le commandant Hattori tombe grièvement blessé. Deux marins sont tués, trois blessés dangereusement.

23 juin. — Tien-Tsin étant bloqué depuis huit jours, le Gouvernement Impérial envoie, aux représentants des puissances intéressées à Tokio un memorandum par lequel il désire savoir quelles mesures elles comptent prendre à l'égard du danger imminent auquel les forces alliées sont exposées.

24 juin. — Le général Foukushima débarque, à Takou, avec trois mille trois cent quatorze hommes et neuf cent soixante-douze chevaux.

4 juillet. — Le Ministre des Affaires étrangères du Japon télégraphie de Tokio au Ministre du Japon à Paris : « En présence de la gravité de la situation, le Gouvernement impérial croit que le soulèvement chinois a des racines beaucoup plus profondes et une portée beaucoup plus étendue qu'on ne suppose. Il est tout prêt à coopérer pleinement à la répression des troubles de concert avec les puissances, à envoyer sur-le-champ de nouveaux renforts et à marcher sur Pékin, en prenant Takou et Tien-Tsin comme bases d'opérations. »

« Il observe que, pour vaincre tous les obstacles que le climat et la nature des lieux opposeront quand viendra la mauvaise saison, des troupes beaucoup plus nombreuses que celles engagées actuellement sont nécessaires.

« En conséquence, il invite les puissances intéressées à se consulter sur les mesures à prendre afin de faire face au péril commun pour n'être surpris par aucune éventualité. »

A la suite de cette dépêche, le vicomte Aoki télégraphie de Tokio, le 6 juillet, à M. Kurino à Paris : « Pour faire face aux nécessités urgentes créées par la situation actuelle dans la Chine septentrionale, le Gouvernement japonais a décidé d'envoyer sans retard une division mixte, portant ainsi le total des forces japonaises en Chine à vingt-deux mille hommes. »

Les détails suivants sont fournis par le correspondant spécial du *Temps* :

« 11 juillet. — Trois heures du matin. — Combat très vif à la gare jusqu'à neuf heures du matin. — La fusillade et la canonnade sont terribles. — Les détachements français, japonais et anglais souffrent beaucoup du feu de l'artillerie, qui enfile leurs positions.

« Les Japonais, par une charge à la baïonnette sur le flanc des Chinois dégagent les Français, qui complètent la déroute de l'ennemi en tirant des feux de salve.

« Les pertes de ce matin sont considérables : nous avons onze tués et une quarantaine de blessés ; celles des Japonais, plus élevées, sont de cent hommes environ mis hors de combat ; une compagnie a perdu tous ses officiers et n'est plus commandée que par un sergent. Les Anglais ont perdu peu de monde.

« 13 juillet. — Aujourd'hui ont commencé des opérations contre la ville chinoise et les forts.

« Le combat ne cesse qu'à la nuit ; il a duré quatorze heures et a coûté des pertes énormes, qu'on peut évaluer à plus du cinquième des effectifs engagés, c'est-à-dire à 940 hommes environ sur 4.000.

« Les pertes se répartissent à peu près ainsi : Japonais, 400 ; Américains, 200 ; Français, 90 ; Anglais, 50.

Les grosses pertes des Américains s'expliquent par leur inexpérience du feu ; leurs soldats ne savent pas se défilier et s'avancent en paquets compacts.

« Celles des Japonais tiennent à leur mépris du danger, qui fait l'admiration de tous ceux qui en ont été les spectateurs. On les a vus s'élaner sous la fusillade aussi calmes et aussi tranquilles qu'aux manœuvres. Un officier d'artillerie, dont la batterie était à 800 mètres de la muraille, se tenait debout en gants blancs, donnant ses ordres, dirigeant le tir de ses canons, comme s'il eût été à une école de feu. Une de ses pièces a eu successivement tous ses servants tués. »

14 juillet. — Après les artilleurs ce sont les sapeurs du génie qui se distinguent, à en croire une correspondance publiée par le *Tour du Monde*.

« Les Japonais se sont particulièrement bien conduits. Quarante d'entre eux se sont offerts pour faire sauter une partie du mur en pierre qui entoure la ville chinoise, qu'on ne pouvait entamer à coups de canons (les pièces étant trop petites). Ils y ont réussi, mais pas un n'est revenu. »

C'est ainsi que la ville de Tien-Tsin a été prise.

19 juillet. — L'empereur du Japon reçoit de l'empereur de Chine l'invitation de coopérer avec lui à la défaite des puissances européennes, qui conclut ainsi : « Ayant confiance dans l'aide de notre voisin asiatique, nous engageons franchement le Japon à participer à notre action pour restaurer la paix et l'ordre *sous sa puissante conduite.* »

On ne saurait être plus humble.

Voici la réponse de l'empereur du Japon :

« Depuis le meurtre du chancelier japonais, les insurgés chinois sont devenus plus violents. Une illégalité sans frein prévaut. Les représentants diplomatiques ont été investis et attaqués. Un Ministre a été assassiné. Les troupes chinoises sont impuissantes à secourir les légations.

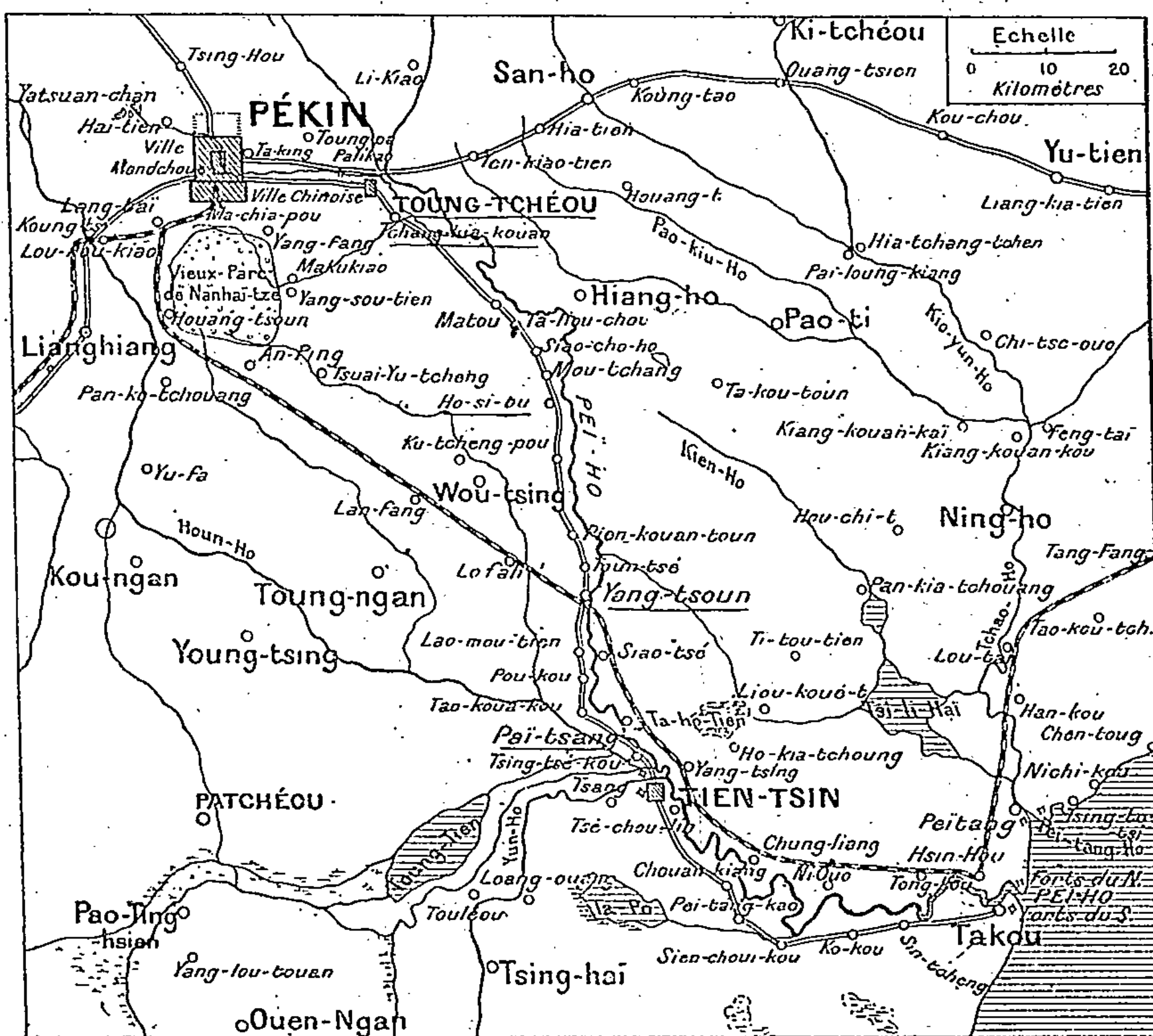
« Ainsi le plus haut principe du droit international est violé. Si la Chine réussit à réprimer l'insurrection, à secourir les Ministres et les communautés à Pékin, la situation sera simplifiée. La Chine se doit à elle-même et aux nations du monde de réprimer l'insurrection et de sauver les représentants des puissances. Le Japon a envoyé des troupes pour étouffer le soulèvement et secourir les Ministres. Il n'a pas de motifs ultérieurs. Si la Chine a accompli résolument son devoir, les puissances reconnaîtront sa sincérité, et alors le malheur sera détourné de l'empire chinois.

« Le Japon est cordialement ami de la Chine, et il ne refusera pas de lui venir en aide dans les futures négociations, pourvu que la Chine secoure les étrangers et réprime l'émeute. »

Yokohama, 22 juillet. — Les sentiments exprimés par l'empereur du Japon sont partagés par tout son peuple.

La presse japonaise, commentant les dépêches impériales, est unanime à faire remarquer l'impossibilité d'une alliance entre la Chine et le Japon.

Elle adjure le Gouvernement chinois de renoncer à de tels rêves et de se joindre au Japon pour avancer dans les voies de la civilisation. Les bons offices du Japon ne seront possibles qu'après le rétablissement de l'ordre.



LA MARCHÉ SUR PÉKIN.

4 août. — Départ de la petite armée alliée, forte de 10.000 hommes environ, se composant de 1.600 Russes, 1.500 Japonais, 800 Français, 800 Américains, 200 Anglais et 200 Allemands.

5 août. — *Bataille de Paï-Tsang* (lettre de Chine; *le Journal*). — ... « Les Japonais, commandés par les majors-généraux Tsuka-Moto et Manabe, devaient attaquer l'aile droite. D'un élan superbe, les troupes japonaises, enlevées par leurs chefs, s'élancent à la baïonnette, après une courte fusillade. Sans attendre leur choc, les tirailleurs chinois se replient à toute vitesse sur les tranchées défendues par une nombreuse infanterie. Quand les Japonais arrivent à 100 mètres des tranchées, une courte fusillade épouvantable part des rangs chinois et, s'abattant sur les troupes d'assaut, en fait un carnage effrayant. En un clin d'œil le sol est jonché de morts et de blessés. La colonne d'attaque qui, jusque-là, n'avait presque pas souffert, l'artillerie chinoise seule tirant sur elle et tirant trop long comme toujours, est surprise, hésite et s'arrête. Une troupe qui s'arrête au moment où l'assaut a besoin de son plus grand élan est incapable de continuer la charge. Malgré les efforts désespérés de leurs officiers, les Japonais battent en retraite et se replient derrière les maisons où ils étaient campés.

Trois fois les troupes japonaises donnèrent de nouveau l'assaut aux tranchées. Avec une ténacité et un courage héroïques, elles essayèrent ainsi quatre assauts successifs. Au quatrième, elles parvinrent jusqu'aux tranchées ennemies, mais ne purent les escalader et durent encore se replier.

Cette sanglante bataille montre, une fois de plus, l'excellence, désormais indiscutable, des soldats japonais, comme valeur militaire et comme héroïsme. Depuis le début de la guerre, ce sont eux qui ont rempli le rôle prépondérant. Les Européens n'auraient rien pu sans eux.

A la bataille de Paï-Tsang, ils perdirent 12 officiers et 340 hommes; les pertes des autres nations furent insignifiantes. Malgré cela, ils résolurent de former, avec 5.000 hommes de renfort qu'ils reçurent et les Russes, une colonne qui marcherait sur Pékin à marches forcées. Les Chinois perdirent 1.000 tués ou blessés. »

6 août. — Le secrétaire de la légation japonaise à Pékin meurt des suites de ses blessures.

— Prise de *Yang-Tsoun*.

9 août. — Occupation de *Ho-si-Ou*.

11 août. — Occupation de *Tchang-Kia-Kouan*.

12 août. — Les Japonais s'emparent de *Toung-Tcheou*.

14-15 août. — Entrée des armées alliées à Pékin.

Un régiment japonais est envoyé pour protéger le Palais impérial et se bat. Mais, voulant éviter la destruction du palais, le combat n'est pas décisif.

16 août. — Prise de la porte principale par les Japonais.

17 août. — Les Japonais brûlent la résidence du prince Touan.

Les forces internationales qui ont pris part à la prise de Pékin sont les suivantes :

France : 431 marins, 18 canons; Russie : 3.300 fantassins, 180 cavaliers, 22 canons; Angleterre : 1.832 fantassins, 400 cavaliers, 13 canons; États-Unis : 1.600 fantassins, 150 marins, 75 cavaliers, 6 canons; Japon : 6.600 fantassins, 220 cavaliers, 450 génie, 53 canons.

Les pertes en vue de Pékin sont d'une centaine d'hommes et trois officiers.

PRISE DE PÉKIN

Extrait d'une correspondance signée J. Withess, publiée par l'Illustration, dans son numéro du 10 novembre

Pékin, le 15 septembre.

« Pour qui croit au fatalisme du nombre 13, les graves événements qui viennent de se passer à Pékin sont, m'est avis, riches en considération : le 13 juin, les Boxeurs attaquent le quartier de la Légation; le 13 juillet, la Légation de France saute, et la moitié du parc tombe aux mains de l'ennemi; le 13 août, dans la nuit, les portes de la capitale du Fils du Ciel sont bombardées par l'armée alliée que les Japonais ont entraînée — malgré elle — sur Pékin, après la bataille de Peitsang.

Car, il faut bien qu'on le sache, nos vrais sauveurs sont les troupes du Mikado. Après la prise de Tien-Tsin, le 14 juillet, il fut question d'une marche savante, avec investissement de Pékin : il fallait 40.000 hommes et, le mouvement ne pouvait s'effectuer avant le 6 ou 7 septembre. C'est dire que nos secours seraient, sans doute, arrivés trois semaines trop tard pour trouver quelques vestiges des Légations assiégées. Quand les troupes alliées marchèrent sur Peitsang, pour déloger l'ennemi de ses fortes positions, elles comptaient ne pas pousser plus loin de sitôt. Les honneurs de la journée du 5 août reviennent aux troupes américaines et surtout japonaises qui, avec une furie qui fit l'admiration de tous, attaquèrent de front les lignes ennemies, pendant que le général Frey, avec une poignée de marsouins et son excellente artillerie, tournait les Chinois par une manœuvre habile, jetait le trouble sur leurs derrières et les forçait à fuir vers l'ouest.

Le lendemain de la victoire, les Japonais déclarèrent qu'ils étaient prêts à marcher sur Pékin dont on pouvait, par un coup d'audace, s'emparer avec une dizaine de mille hommes; ils ajoutèrent que, si on ne voulait pas les suivre, ils se porteraient, seuls, au secours des Légations. Or tout le monde voulait arriver le premier à Pékin. Alors commença ce « rush », — qui paraissait presque une fuite tant il était précipité, — sur la capitale, où les troupes entrèrent le 14 août. Les Cipayes y pénétrèrent les premiers, suivant une route, — un égout! — indiquée par le colonel Shiba, attaché militaire japonais, qui, pendant le siège, avait, à la tête de quelques hommes, défendu, avec une rare habileté, contre les attaques furieuses et incessantes d'un ennemi trente fois plus nombreux, le parc Sou où étaient réfugiés 2.000 chrétiens indigènes.

En rendant un témoignage public de gratitude au général baron Yamagoutchi, à son chef d'état-major, le commandant Harada, élève de Saint-Cyr et de l'école supérieure de guerre, à l'état-major japonais et au colonel Shiba, je me fais l'interprète des gens civilisés et des Chinois convertis et assiégés pendant deux mois. »

Extrait du rapport de M. Pichon, ministre de France à Pékin, adressé au Ministre des Affaires étrangères, sur les événements qui se sont produits à Pékin pendant le siège des Légations, du 19 juin au 15 août 1900.

... Je dois dire, pour être tout à fait juste, que l'intervention des Japonais nous a été tout spécialement favorable. Ce sont eux qui, connaissant le mieux la Chine et les Chinois, ont donné aux troupes alliées les informations les plus sûres et les plus véridiques; eux qui ont, pendant le siège, réussi à faire parvenir à Tien-Tsin des courriers qui portaient des nouvelles précises de notre situation désespérée, eux qui ont fait décider la marche en avant sans attendre de renforts, après le combat de Pei-Tsang, où les troupes françaises se sont brillamment montrées. Ce sont les Japonais qui ont été chargés au premier rang, avec l'appui du détachement italien et avec des marins volontaires français et anglais, de la défense des chrétiens chinois que nos faibles forces ont arrachés à une mort encore plus menaçante pour eux que pour nous-mêmes. Ils se sont acquittés de cette tâche avec un courage au-dessus de tout éloge et avec une remarquable intelligence, et le colonel Shiba, qui les commandait, a été l'un des officiers dont les qualités ont été le plus appréciées.

Il est curieux, à ce propos, de faire la comparaison des pertes subies par chaque détachement :

Hommes (officiers compris)		Tués	Blessés
Sur 82	les Anglais ont eu.....	3	19
— 87	les Russes ont eu.....	4	19
— 58	les Américains ont eu.....	7	10
— 51	les Allemands ont eu.....	12	15
— 48	les Français ont eu.....	11	22
— 35	les Autrichiens ont eu.....	4	11
— 29	les Italiens ont eu.....	7	12
— 25	les Japonais ont eu.....	5	20

La comparaison n'est pas seulement curieuse, elle est édifiante et péremptoire.

Voilà donc qui est bien entendu : la bravoure japonaise ne peut plus être mise en doute ; elle égale au moins celle de toute autre puissance européenne, on pourrait même dire qu'elle la dépasse, si l'on juge d'après les chiffres fournis par M. Pichon ; de même que la franchise de sa diplomatie dans ces dernières affaires doit mettre fin à toutes les défiances.

Au sujet des propositions d'évacuation, le Japon a répondu qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que le ministre japonais fût rappelé de Pékin ; il n'en voit pas davantage à prendre les autres mesures qui seront recommandées par le concert des puissances.

De plus, comme sa position géographique lui permet de prendre promptement les mesures militaires nécessaires, le Japon consentirait volontiers à rappeler la fraction de ses troupes qui serait jugée *superflue*.

Que peut-on désirer de mieux.

Mais il n'y a pas que cela : au point de vue de l'organisation, les Japonais sont aussi irréprochables : en marchant sur Pékin, « ils avaient la meilleure organisation de transports. Ils ouvraient la marche et faisaient preuve de la plus grande résistance. »

Dans une lettre datée de Tien-Tsin, un officier d'infanterie française écrit :

« Tout le monde ici est émerveillé de la tenue des soldats japonais, de leur discipline, de leur bravoure, de la mobilité de leurs formations. A peine des navires avaient-ils laissé tomber l'ancre à Takou, on voyait les pioupious japonais embarqués dans une tenue irréprochable, bien habillés, d'une belle allure, ayant jusqu'aux gants blancs réglementaires ! On eût dit qu'ils allaient à la parade, chez eux, en temps de paix, tant ils étaient bien figolés ! Et ça ne les empêche pas d'être superbes au feu. »

A ce témoignage je pourrais ajouter celui d'un officier supérieur de la marine française, rencontré à Saïgon, l'année dernière, qui m'a dit avoir assisté, à Chemulpo, au débarquement d'un corps d'armée japonais — 30.000 hommes de toutes armes, avec canons, chevaux, train, ambulances, etc., — en vingt-huit heures sans un cri, sans un accident.

Le même officier d'infanterie cité plus haut ajoute :

« Alors qu'aucune des puissances européennes, pas même la riche Angleterre, n'avait rien de prêt pour les premiers secours, on voyait arriver, au mouillage de Takou, un superbe vapeur portant une croix

rouge à ses cheminées et à son pavillon. C'était la *Croix-Rouge japonaise*, qui venait mettre à la disposition des belligérants un bâtiment-hôpital, auprès duquel nos transports sont de misérables barques, desservi qu'il est par 4 médecins, 44 infirmiers et infirmières... »

Dans cet ordre d'idées, *le Petit Parisien illustré* mérite un bon point pour avoir montré, en une grande image colorée, *l'Impératrice du Japon visitant les blessés français*, avec cette explication :

« Un grand nombre de soldats du corps expéditionnaire de Chine, blessés au cours des opérations militaires, ont été transportés au Japon pour y être soignés.

« L'impératrice a voulu visiter l'hôpital où ils se trouvent. Elle s'est particulièrement intéressée au sort des soldats français. Habillée à notre mode, comme l'indique notre dessin, la souveraine du Japon, les mains pleines de cadeaux, exhorte au courage nos malheureux blessés.

« Beaucoup de femmes de la Cour, devant cet exemple, ont tenu à se faire infirmières et à aider le personnel de l'hôpital.

« L'Œuvre des Femmes de France se trouve avoir ainsi un auxiliaire dévoué là-bas, l'Œuvre des Femmes du Japon.

« La Cour japonaise, très ouverte aux idées européennes, n'a rien de la barbarie de sa cruelle voisine, la Cour de Pékin, et on voit que, sur le terrain de la charité, elle ne le cède à personne.

Après tout cela, il faut espérer que la notion de la supériorité japonaise va se répandre dans les masses et qu'on cessera de la confondre avec la férocité chinoise, récompensant — et le renvoyant dans ses foyers — le soldat qui apporte à son chef la tête d'un ennemi, tandis que le combattant japonais recueille l'adversaire blessé dans ses ambulances.

II

LE NOUVEAU CABINET JAPONAIS

C'est en l'année 1889, vingt et unième de la période de Meiji, marquant dans l'histoire le règne de l'empereur actuel, S. M. Mutsuhito, que fut promulguée la nouvelle constitution instituant le régime parlementaire, avec Chambre des représentants et Chambre des pairs. Elle avait été annoncée, dès 1868, par une déclaration solennelle du trône, en cinq articles, qui ne manquent pas d'une certaine candeur caractéristique, — dont le texte nous a été fourni récemment par M. Hitomi (1).

« 1. — Une Assemblée délibérante sera convoquée sur une large base, et toutes les affaires d'Etat seront décidées conformément à l'opinion publique.

« 2. — Tous, du haut en bas de l'échelle sociale, poursuivront d'un même cœur la réalisation des projets de réforme.

« 3. — Les fonctionnaires civils et militaires vivront en bonne intel-

(1) *Le Japon, essai sur les mœurs et les institutions.*

ligence. La classe populaire elle-même aura satisfaction. L'esprit public sera maintenu en activité.

« 4. — Les mauvaises coutumes anciennes seront abolies, et nous suivrons la voie de la justice.

« 5. — Nous tirerons toute la quintessence des idées du monde entier, pour accroître la prospérité de l'Empire. »

A la faveur de ces nouveautés, les partis d'opposition existant déjà prirent un nouvel élan, et lorsque, quelques mois plus tard, la diète fut convoquée, la tribune retentit de leurs plaintes et de leurs exhortations.

Tout en se déclarant aussi respectueux du pouvoir impérial que leurs adversaires amis du Gouvernement, ils ne cessèrent de combattre le personnel dirigeant, représenté exclusivement par les descendants des clans féodaux de Satsouma et de Tchосу.

Tous les projets présentés échouèrent devant la Chambre, qui fut dissoute en 1892. Depuis, les deux partis d'opposition : libéral, Jiyu-To, ayant pour chef le comte Ytagaki, et progressif, Shimpo-To, dirigé par le comte Okuma, continuèrent la lutte ; mais, s'ils parvinrent pendant longtemps à créer de sérieuses difficultés aux Ministères qui occupèrent le pouvoir, ils ne purent obtenir aucun résultat sérieux, par suite de leur rivalité, qui rendait toute action commune impossible, combattus d'ailleurs énergiquement par des conservateurs du parti national Kokumin-Kiokuwai, ou parti impérial, Tei-Koku-To.

Les chefs des deux partis libéraux finirent cependant par s'entendre et fondèrent le parti constitutionnel, Kensei-To, qui ne tarda pas à se rediviser de nouveau, à la naissance du « vrai parti national » : Kensei-Hon-To.

Pendant toute cette période d'agitation, les Satsouma furent représentés par le marquis Saigo, le comte Matsukata et le comte Kabayama, et les Tchосу par le marquis Ito.

C'est à la clairvoyante habileté de ce dernier, qui prit une très grande part à l'établissement du système représentatif actuel, qu'on doit, avec la formation du nouveau Ministère, la disparition d'un des deux partis opposants ; grâce à certaines concessions consenties de part et d'autre, un pacte a été conclu dont une des conséquences a été l'attribution de quatre portefeuilles à des membres du parti constitutionnel, aujourd'hui transformé en un nouveau groupe, qui a pris le titre un peu vague d'Association des amis politiques : Rikken-Geū-Kuwai.

Les quatre nouveaux Ministres de la combinaison Ito, dont la situation n'est pas sans analogie avec celle de M. Millérand dans le cabinet actuel français, sont : le baron Suimatsu, à l'Intérieur ; M. Hoshi, aux Postes et Télégraphes ; M. Hayashi, à l'Agriculture et au Commerce ; et M. Matsuda, à l'Instruction publique.

Ce Ministère, qu'on dit appelé à marquer fortement dans l'histoire politique du Japon, compte aussi parmi ses membres d'anciens membres ou fonctionnaires de nuances diverses :

Le maréchal Katsura à la Guerre, le vice-amiral Yamamoto à la Marine, M. Kaneko à la Justice, M. Watanabe aux Finances, et enfin celui qui, à l'heure actuelle, doit nous intéresser le plus, M. Kato, aux

Affaires étrangères. Homme de haute valeur, il a représenté brillamment son pays, à Londres; on le dit partisan de l'alliance anglaise. Jusqu'ici cependant, gardant l'attitude prudente observée par ses prédécesseurs, qui ont tenu avant tout à demeurer en parfait accord avec les cabinets étrangers, il a évité de se prononcer sur les affaires chinoises. De ce côté on peut aussi bien avoir confiance en la sagesse du président du Conseil, marquis Ito, qui s'est toujours montré partisan de l'entente occidentale.

Il aura, d'ailleurs, fort à faire pour résoudre certains problèmes économiques, dont la solution longtemps retardée ne saurait être éludée plus longtemps.

Il s'agit du développement de l'industrie, de la création de grandes usines métallurgiques et autres, le rachat des chemins de fer par l'Etat, etc. Cette dernière mesure ayant été vigoureusement demandée par l'ancien parti libéral, dont quelques-uns des chefs sont ralliés au cabinet actuel, a de fortes chances d'être adoptée. Mais, pour tout cela, il faut de l'argent, qu'on n'a pas, et l'augmentation prévue des impôts n'y saurait suffire; il faudra donc avoir recours aux capitaux étrangers, cet expédient que les patriotes japonais repoussaient jadis avec énergie, loin de rencontrer la moindre opposition, n'a plus aujourd'hui que des partisans.

La parole est aux événements.

III

LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE



INSIGNE DE LA SOCIÉTÉ
FRANCO-JAPONAISE

Sous ce titre il a été créé récemment, au Japon, une société ayant pour but d'encourager et de développer les relations entre Japonais et Français.

Saisissant l'occasion de la présence d'un grand nombre de Japonais appelés à Paris par l'Exposition universelle, quelques Français, amis du Japon, se sont groupés pour continuer ici, sous le même titre, l'œuvre entreprise là-bas.

Au moment où les deux peuples combattent en Chine, côte à côte, le bon combat de la civilisation, il était du plus haut intérêt de voir naître une réunion d'hommes éclairés désireux de fondre leur esprit et de resserrer les liens qui les unissent.

Toute satisfaction leur est donnée aujourd'hui, grâce à l'inlassable activité de M. de Lucy-Fossarieu, notre consul à Kobé, qui, profitant

de son récent séjour en France, a su obtenir le concours efficace de S. E. M. Kurino (1), envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur du Japon auprès de notre Gouvernement, et animer de son esprit quelques-uns de ses compatriotes, MM. Alévèque, délégué de la Corée à l'Exposition; Dufourmantelle, secrétaire général de l'Alliance française; Deshayes, sous-conservateur du Musée Guimet, et le peintre orientaliste Félix Régamey.

A ces ouvriers de la première heure, la Société Franco-Japonaise a voté des remerciements, sur la proposition de M. Boissonade, l'éminent jurisconsulte qui présidait la séance constitutive du 13 septembre dernier.

Œuvre intellectuelle et morale, bien faite pour propager notre langue et nos idées, la nouvelle société ne peut manquer de créer un courant de sympathie entre deux races qui se cherchent; et de ce courant surgiront naturellement des résultats matériels dont l'importance ne saurait échapper à la perspicacité des esprits simplement pratiques.

Devront venir à elle tous ceux d'entre nous qui, à un titre quelconque, s'intéressent aux choses du Japon, puisqu'elle leur fournira le moyen d'entrer en relations directes avec des Japonais qui, par leur haute situation, leur expérience ou leur goût artistique, sont à même de les aider dans leurs recherches, de quelque nature qu'elles soient; tous ceux qui, soucieux des questions internationales lointaines, sont désireux de voir les deux pays mieux connus l'un de l'autre.

Connaître le Japon, c'est l'aimer.

Le groupe occidental de la Société Franco-Japonaise s'efforcera de répandre cette connaissance.

Il a son siège à Paris, 45, rue de Grenelle.

FÉLIX RÉGAMEY.

(1) S. E. M. Kurino a quitté Paris pour retourner au Japon, le 3 novembre dernier; M. Akidzuki le remplace comme chargé d'affaires.

DE LA CLASSIFICATION DES PHÉNOMÈNES SOCIAUX

Les phénomènes sociaux sont les faits considérés isolément ou collectivement qui résultent de l'existence ou du fonctionnement de la Société; tous se réunissent naturellement en un certain groupe ou en un certain autre; il y a, par exemple, les faits économiques et les faits politiques; ils sont de natures bien distinctes, et chaque catégorie, parmi ces variations, a des caractères communs faciles à reconnaître. Cependant leur classification n'est pas aussi simple qu'on le croirait au premier abord. Sans doute, il sera très aisé de distinguer un phénomène artistique d'un autre juridique, mais, d'une part, les phénomènes juridiques et ceux politiques peuvent être facilement confondus, parce que ce sont des phénomènes limitrophes; d'autre part, on peut diviser et subdiviser plus ou moins, établir comme divisions ce que d'autres établissent comme subdivisions et enfin hiérarchiser autrement les divisions, même celles sur lesquelles on est d'accord et en constituer d'une manière divergente le tableau général et la synthèse. Enfin, il est facile de confondre deux ordres d'idées qui se touchent et de prendre pour un phénomène sociologique celui qui n'est que psychologique ou même simplement biologique.

Mais quelle utilité y a-t-il à un tel classement avec ses difficultés théoriques et ses chances d'erreur? Elle est la même que celle de tous les essais de classification générale des sciences qui ont été tentés, elle est même plus grande parce qu'il s'agit d'une classification interne moins ambitieuse, plus pratique. Elle procure un jour intérieur, grâce auquel on possède désormais un cadre fixe de telle ou telle science, où les idées, les faits, les principes se placent et se coordonnent logiquement. On sera mieux préparé à comprendre. Bien plus, la classification est naturelle, on pénétrera dans l'ordre et la correspondance des diverses parties et des objets qu'elles contiennent et souvent, par là, dans la genèse même de ceux-ci. C'est un rangement préalable essentiel, et, s'il se présente à l'entrée de chaque science, à la sortie il se présente encore, et cette fois il condense en lui toutes les constatations faites, les hiérarchise, les résume et peut en constituer la synthèse définitive.

La classification des phénomènes sociaux implique celle des objets sociaux eux-mêmes ; en effet, ces phénomènes en sont la production intellectuelle, l'action résultant de leur existence vitale et fonctionnelle, et, si l'on a bien placé ces phénomènes dans leur vrai compartiment, on a sérié l'organe social qui les a produits. Les classer équivaut donc à classer la société elle-même, ainsi que la science qui la prend pour objet, la sociologie, et à la diviser dans ses diverses parties, travail d'analyse qui est suivi d'un autre de recombinaison et de synthèse, au bout duquel on l'a vue et comprise tout entière. Seulement ce travail s'effectue plus aisément sur le fait produit, évident et nombreux, que sur le producteur dont le potentiel est caché et qui ne se manifeste que par les faits détachés pour être mieux observés.

Les divers faits ou phénomènes sociaux peuvent être isolés ou réunis. Dans le premier cas, ce phénomène n'est qu'accidentel ou ne peut être considéré que comme tel. Cependant il est possible d'en réunir un certain nombre sans les colliger tous. Mais, dans tous les cas, le degré du concret n'est pas dépassé, quoiqu'il puisse y avoir une certaine généralisation déjà. Ce n'est que lorsque tous les faits du même ordre se trouvent assemblés et comparés et que l'on cherche à en dégager des lois, que ces faits deviennent de véritables phénomènes abstraits ; c'est même dans ce cas que le nom de phénomènes leur est surtout donné. Dans le premier, il s'agit de *phénomènes sociaux historiques* ou *géographiques* ou, plus exactement, géographico-historiques ; dans le second, de *phénomènes sociaux sociologiques*. Les premiers sont *contingents*, les seconds sont *absolus* ou tendent à l'absolu.

D'autre part, les phénomènes sociaux consistent en faits considérés qualitativement ou quantitativement, ou à la fois des deux manières. L'examen quantitatif constitue la statistique ; il existe une statistique sociale. Il est presque impossible de tirer des faits sociaux des conséquences générales, si l'examen quantitatif a été exclu. Un phénomène sporadique ne peut avoir la même valeur qu'un phénomène habituel.

L'étude des phénomènes ne comprend pas seulement celle de leur existence, mais aussi celle des milieux où ils se développent et de leurs facteurs. Les *milieux* sont ici celui du temps, l'époque historique ; celui de l'espace, le sol habité et le sol ambiant ; enfin, la race. Quant aux *facteurs*, ils sont tantôt matériels, tantôt intellectuels. Mais nous n'avons pas à nous arrêter sur ces points, voulant seulement ici classer ces phénomènes.

La société est un être *superorganique* à l'homme, d'où il résulte que la *sociologie* qui l'a pour objet dépasse la *psychologie*, de même que celle-ci, la *biologie*, mais elle l'a pour fondement ; elle a ainsi pour fondement éloigné la biologie ; c'est dire que les divisions de ces sciences se retrouvent tout naturellement dans la sociologie et par là même dans la société et dans les phénomènes sociaux. On peut dire hardiment que les phénomènes sociaux sont des *phénomènes humains* (soit biologiques, soit psychologiques) *transformés*.

De même que la société, telle qu'on l'observe chez les divers peuples, est supérieure à l'esprit individuel et même au corps individuel, autre-

ment dit, la sociologie à la psychologie et à la biologie, de même elle est inférieure à l'ensemble de l'humanité, considérée dans sa synthèse et à son tour comme un seul homme, et l'humanité apparaît au-dessus des sociétés; il y a donc au-delà et au-dessus des phénomènes sociaux les phénomènes de société humaine universelle non encore réalisée, mais réalisable, société anthropique.

De même aussi, au-delà de cette société totale du genre humain, se trouve celle de tous les êtres humains et extra-humains composant le monde entier, la cosmosociété faisant l'objet d'une science : la *cosmosociologie*. Cette cosmosociété produit aussi ses phénomènes cosmologiques. La cosmosociologie, comme nous l'avons établi ailleurs, est une science généralement désignée sous le nom un peu vague de philosophie dans plusieurs de ses branches, et qui consiste, en réalité, dans les résultats synthétiques des sciences particulières aboutissant à une science commune et intégrale.

Nous ne nous occuperons pas ici de ces sociétés suprasociales, mais seulement de la société ordinaire et de ses phénomènes spéciaux; cependant nous avons dû en indiquer l'existence.

La principale et plus compréhensive division des phénomènes sociaux est celle en phénomènes historiques et contingents et en phénomènes sociologiques proprement dits. Nous commencerons par les seconds, parce que, seuls, ils peuvent faire l'objet d'un classement scientifique véritable.

En effet, les phénomènes historiques sont, vis-à-vis des phénomènes sociologiques, ce que sont, dans un autre ordre d'idées, les phénomènes météorologiques vis-à-vis des phénomènes physiques ou chimiques, extrêmement variables, n'étant susceptibles de lois que lorsqu'ils forment de grandes masses. D'ailleurs, c'est dans ce conglomerat que se forment les phénomènes sociologiques.

PREMIÈRE PARTIE

CLASSIFICATION DES PHÉNOMÈNES SOCIAUX SOCIOLOGIQUES

Ces phénomènes se manifestent dans l'observation de faits historiques nombreux polarisés de la même manière et concordants. On les range par ordre d'idées, de manière à pouvoir les étudier ensuite sans mélange d'autres, qui les obscurciraient de manière à pouvoir les réunir ensuite sans crainte et sans que leur mélange puisse causer d'erreurs désormais.

Ces classements peuvent être plus ou moins compréhensifs, ce qui revient à dire qu'ils contiennent des divisions et des subdivisions.

Ici la division principale nous semble devoir être unique. Voici en quoi elle consiste.

Les phénomènes sociaux, dans leur ensemble, appartiennent à la sociologie *interne*, à la sociologie *centrale*, ou à la sociologie *externe*,

ou, ce qui revient au même, à la société considérée dans les *éléments* concourant à la former et entrant entre eux en rapports sociaux, ou à la société considérée dans son *ensemble*, et agissant à son tour comme une personne ou à celle entrant en *relations* avec d'autres sociétés.

Tous les corps ont une face externe et une face interne, mais ces mots : *interne* et *externe* peuvent causer un malentendu si on les entendait dans ce sens. Il s'agit ici de la société formée et individualisée et de celle considérée dans ses éléments de formation ; dans le premier cas, ses fonctions sont centrales, dans le second, elles sont locales et intérieures ; enfin, si elle entre en relation avec d'autres, elle est envisagée comme externe.

Cette distinction n'a pas été faite, et son absence a donné lieu à de nombreuses confusions. Par exemple, s'agit-il des fonctions de reproduction ; en admettant la thèse de la théorie organique, tantôt on fait consister celles de la société en ce que la population d'un pays décroît ou s'accroît, c'est une fonction démographique ; tantôt on les fait consister en ce qu'une société en enfante une autre, par exemple dans le cas de la colonisation, ou s'unit avec elle dans celui de l'annexion ; quelquefois on cumule ces deux phénomènes qui semblent se repousser dans ce classement. Cependant les deux appartiennent bien aux faits de reproduction sociale, mais le premier, à la reproduction *interne*, et le second, à la reproduction *externe*.

Cet exemple, précisément, servira à nous faire comprendre la différence entre les deux. Pour qu'une société existe, il faut que la nation qui la forme continue de subsister dans ses membres individuels. S'il n'y a plus de Français, que devient une société française ? Il suffira à la rigueur que deux individus subsistent, quoi qu'ils ne forment qu'une famille, s'ils se réunissent, mais ils ne redeviendront une société que s'ils reproduisent un nombre suffisant d'hommes de leur race, en attendant, ils ont conservé un *potentiel de société*, mais non une *société elle-même*. L'existence d'une société dépend donc des phénomènes de reproduction des individus qui la composent, et ces individus se reproduisent socialement, si l'on considère cette reproduction au point de vue social. Mais c'est alors la société qui est entretenue dans ses cellules, et ce qui est reproduction pour l'individu devient nutrition pour la société. Telle est la reproduction *interne*. Cette reproduction interne a lieu dans le même sens pour le corps humain. On sait que chaque cellule prolifère, que d'ailleurs elle se détruit et est remplacée par une autre formée par les éléments somatiques ; il se fait donc ainsi une génération intérieure, non d'un homme produisant un autre homme, mais d'une cellule humaine produisant une autre cellule. Pour la cellule, c'est une génération, mais pour l'homme ce n'est qu'une nutrition. Cependant, sans cette génération l'homme périrait, et, périssant, il ne pourrait engendrer à son tour par une génération totale et externe. De même, la société vit par la reproduction incessante des éléments sociaux, reproduction qui a pour but de perpétuer l'espèce et, par conséquent, la société. Celle-ci à son tour va engendrer, mais dans un tout autre sens. Une nation est trop nombreuse pour son territoire restreint, elle se débarrasse de son surplus de population en colonisant ; la colonie

prospère, elle reste quelque temps attachée à la mère-patrie, puis elle s'en détache pacifiquement ou violemment et forme une société nouvelle. Une société en bloc a enfanté ainsi une autre société en bloc, ce qui est bien différent. Il en est de même d'un homme; après la génération d'une cellule par l'autre, il se reproduit d'ensemble. C'est ainsi qu'il y a deux sortes de phénomènes de reproduction, l'un interne, l'autre externe.

Il en est de même de ce qui concerne les phénomènes dits de relation. Les rapports entre les hommes d'une même société, rapports sociaux, sont des phénomènes de relation sociale externe. Quant à l'action de la société centrale sur chacun de ses membres, c'est un phénomène de relation, mais d'innervation et de centralisation sociale, de même que le système nerveux et cérébral centralise le corps humain.

Ce qui est très remarquable, c'est qu'une fonction de reproduction pour l'homme isolé se convertit, en réalité, en fonction de nutrition pour la société, c'est ce que nous avons déjà observé; de même, une fonction de relation chez l'homme se convertit en résultat de nutrition ou d'existence chez l'individu.

Au-delà de la sociologie externe, qui comprend surtout les rapports entre les diverses sociétés, se trouve la sociologie supérieure ou cosmopolite ayant pour objectif d'embrasser tout le genre humain. Vis-à-vis de celle-ci la société ordinaire joue le même rôle que les hommes envisagés socialement vis-à-vis d'elle-même; de sorte que la société cosmopolite serait aussi interne et externe et que sa partie interne lui serait fournie par les sociétés nationales.

CHAPITRE PREMIER

PHÉNOMÈNES SOCIAUX INTERNES

Outre la distinction entre les faits qualitatifs et les faits quantitatifs que nous ne pousserons pas plus loin et qui est commune à toute la classification, les phénomènes sociaux internes se divisent en *normaux* et *anormaux*, les uns étant les signes de la santé sociale et de son fonctionnement régulier, les autres, au contraire, d'un trouble dans son organisme; les premiers sont analogues aux phénomènes physiologiques de la biologie, les autres à ses phénomènes nosologiques. Il ne faut pas oublier que tous ces phénomènes doivent être examinés ici, non chez la société dans son ensemble, mais chez les individus, en tant que ceux-ci entrent respectivement en rapports sociaux.

Il faut les considérer aussi en dehors de toute coercition sociale, car, si l'on introduisait ce facteur, on entrerait dans un autre ordre de faits, ceux qui précisément regardent la société dans son ensemble et dans sa concentration agissant par le cerveau social sur les membres de la société.

Enfin, en dehors des phénomènes normaux et des phénomènes anormaux, les premiers d'intégration et les seconds de désintégration, se

trouvent ceux de survivance ou de résurrection atavique qui se rattachent d'ailleurs à l'embryogénie.

A. — Phénomènes normaux

Ici la société calque, pour ainsi dire, par ses divisions, celles de l'individu. Pour ce dernier, on distingue les fonctions de *nutrition*, de *reproduction* et de *relation*. On les retrouvera point par point, mais elles s'exercent tout autrement.

Comme on le fait d'ordinaire, il faut rattacher à la nutrition, la sécrétion, et à la reproduction, l'embryogénie.

a) *Phénomènes de nutrition sociale interne*

Tandis que pour l'homme individuel les opérations de la nutrition consistent à prendre la nourriture, à la digérer, à la transformer en liquide sanguin et à entretenir par ce liquide les tissus, enfin à rejeter de diverses manières les tissus désassimilés, d'où des opérations de digestion, de sécrétion et de circulation, de même celles de la nutrition sociale interne constituent le but de l'étude économique. Elles se divisent en phénomènes de production, de circulation, de distribution et de consommation, cette division classique est très exacte; ce sont tous les phénomènes économiques.

La production peut être agricole, minière, industrielle, etc. Si l'on veut grouper, au point de vue historique, elle comprend successivement: 1° la pêche et la chasse, ainsi que la cueillette des fruits; 2° l'élevage et l'état pastoral; 3° l'agriculture. A d'autres points de vue, ce ne sont là que quelques-unes des branches de l'industrie; il y en a bien d'autres, mais ce furent longtemps les principales.

La circulation a lieu de plusieurs façons, surtout par le transport dans l'espace entre tous les membres de la société; elle est procurée, suivant les objets, par les routes, messageries, bateaux, chemins de fer, télégraphes ou téléphones, et aussi par les lettres de change, enfin par le commerce de transport. On l'a comparée, très justement, à celle du sang passant d'un bout de l'organisme humain à l'autre, et pour le point de concentration, la Bourse, à celui de concentration du sang dans le cœur. La circulation a lieu aussi dans le temps par les divers instruments de crédit et les ventes à terme.

La distribution se fait au moyen du commerce de gros et de détail, par lequel les objets produits et transportés sont ensuite divisés pour être présentés aux consommateurs suivant leurs besoins; elle correspond à celle du sang dans les tissus pour être absorbé par eux.

La consommation consiste à absorber les divers produits, aliments ou autres, que l'agriculture ou l'industrie ont créés, et que le commerce a livrés. Elle équivaut à l'absorption du sang par les tissus.

Enfin, les objets ainsi absorbés ne peuvent pas tous s'assimiler, et, d'autre part, s'ils l'ont été pendant un temps, ils se désassimilent.

Il faut comprendre parmi les produits de désassimilation, ou de non-assimilation, analogues aux excréments et aux sécrétions biologiques des classes entières, celle des mendiants, des vagabonds, des prostituées, des déclassés par leur faute ou par celle de la société.

C'est ainsi qu'il se passe dans la société interne, c'est-à-dire entre les molécules humaines qui la composent, des phénomènes analogues à la digestion, à la circulation et aux excréments du corps biologique. Ils constituent l'économique. Les phénomènes de ce genre sont à la base de tous les autres, en matière sociale, de même que ceux de nutrition, en matière biologique. C'est pour l'avoir méconnu que beaucoup de controverses et même de révolutions politiques ont eu lieu, pour ainsi dire, dans le vide; on oubliait que la réforme économique avait seule une importance urgente et fondamentale; des écoles modernes l'ont compris et exagéré en sens contraire, mettant de côté les besoins supérieurs de l'homme, mais, sauf leurs procédés qui sont à discuter, elles sont plus dans le vrai quant au choix du sujet. D'ailleurs, pour beaucoup de personnes qui n'ont ni grande fortune, ni instruction, c'est la question économique qui doit raisonnablement primer toutes les autres; elle est bien supérieure; non en élévation, mais en nécessité, à la question politique.

Les phénomènes industriels, commerciaux, financiers, agricoles, sont au rang inférieur, mais au même rang ils sont tous de même nature; ils apparaissent dans l'infrastructure de la société: c'est sur eux seuls que tous les autres peuvent s'élever. Toutes les questions de libre-échange ou de protection, de monnaie, etc., y sont relatifs. Cette idée est celle qui sert de fondement à la théorie du matérialisme historique, laquelle ne nie pas les intérêts supérieurs à ceux économiques, mais les fait dériver de ces derniers par de successives constructions.

b) *Phénomènes de reproduction sociale interne
et d'embryogénie*

Il s'agit ici des questions de la population, de son accroissement ou de sa diminution dans chaque société, l'élément quantitatif domine dans la science correspondante, la démographie, sur l'élément qualitatif.

Il ne faut pas confondre avec la reproduction biologique, qui ne concerne que l'individu, tandis que la production sociale, quoiqu'elle se base sur la première, intéresse la société. Cette différence est facile à saisir. Que dans un Etat la moitié des familles soit très féconde et l'autre moitié inféconde, cela ne l'intéressera pas, pourvu qu'il obtienne une fécondité moyenne; au contraire, les familles fécondes seront intéressées dans un sens, et les autres dans l'autre, non seulement d'après ce qu'elles désirent, mais aussi d'après leurs intérêts réels. L'intérêt de la reproduction n'est donc pas exactement le même pour l'individu et pour la société.

Dans celle-ci cet intérêt est majeur: il y va de son existence même; non seulement la société disparaît ou s'affaiblit tellement qu'il y a disparition approximative lorsque l'infécondité domine; mais, en outre,

si la fécondité diminue beaucoup, s'il n'y a pas d'accroissement de sa population, tandis que les autres s'accroissent, elle peut être vaincue et conquise. Tous savent le redoutable péril que le manque d'accroissement de la population peut faire courir à la France.

Dans le même ordre d'idées se place l'adoption ou reproduction artificielle. Rare chez les individus, elle est plus fréquente chez les nations. L'immigration est très souvent créatrice. Elle continue de l'être aux Etats-Unis et dans la République Argentine. La fusion des nouveaux venus avec les anciens habitants procure, sans attendre l'effet du temps, une population immédiate, mais hétérogène et ayant moins vite l'esprit national. Ici encore la reproduction sociale interne ressemble à la reproduction chez l'individu.

Enfin le mélange de races et le métissage ne sont pas sans analogie avec la filiation naturelle.

Aux phénomènes de reproduction il faut joindre ceux d'embryogénie, qui n'en sont que la continuation. Il en est de même chez les individus. Chez ceux-ci il ne suffit pas que le descendant existe en germe, il faut qu'il puisse parcourir toutes les phases de la vie intra-utérine, comme un fruit qui a besoin de parvenir à maturité. De même, dans la reproduction sociale interne, il importe que les hommes faisant partie d'une société deviennent adultes, car, auparavant, ils sont une charge pour la société et non un profit. L'homme individuel doit être non pas conçu seulement, mais né ; l'homme social doit être davantage sorti de l'enfance. Tous les phénomènes d'éducation sont donc des phénomènes d'embryogénie sociale.

c) *Phénomènes de relation sociale interne*

La relation sociale interne se réalise par un phénomène, ou plutôt par toute une classe de phénomènes jusqu'à présent négligés entièrement par les sociologues dans leurs énumérations : c'est le langage. Sans doute, de cet ordre, la formation du langage est sous l'influence psychologique, et nous avons souvent observé qu'il forme un véritable miroir, mais il a un résultat sociologique important, non de société à société, car là il est, au contraire, une barrière, mais entre individus d'une même société c'est un lien social de premier ordre.

Sans le langage il n'y a presque pas de relations possibles entre les hommes, entre les différentes nations ; même celles qui parlent la même langue deviennent très rapprochées. Le langage est le critère, approximatif seulement, sans doute, mais usuel, des races ; il est celui, vrai cette fois, des nationalités. Au langage normal on peut suppléer par celui, naturel aussi, mais incommode, du geste, ou celui, qui est artificiel, de l'écriture, mais exceptionnellement. Le langage est donc le phénomène spécial de la vie de relation sociale entre individus. Il est, en matière sociologique, ce que l'ouïe, la vue, l'odorat sont en matière biologique.

Il n'existe pas dans la relation sociale interne d'autre ordre de phénomènes. Ce serait inexactement qu'on voudrait y placer les rela-

tions juridiques ; celles-ci sont fondées et émanent de la société centrale ; il ne doit y avoir place, dans les phénomènes sociaux externes, que pour les produits naturels et volontaires.

Tels sont les phénomènes normaux de la vie sociale interne. Nous passons aux phénomènes anormaux qui sont de désintégration ou de réintégration.

B. — Phénomènes anormaux

Ils comprennent les phénomènes : 1° *pathologiques*, lesquels de la maladie peuvent aller jusqu'à la mort et devenir ainsi *nécrologiques* ; 2° *téatologiques* ; 3° *thérapeutiques* ; 4° *hygiéniques*.

a) *Phénomènes pathologiques*

Il ne s'agit pas des maladies qui peuvent affecter tel ou tel individu ; elles sont du ressort de la pathologie biologique, qu'elles soient physiques ou intellectuelles.

D'autre part, il ne s'agit pas seulement de celles qui peuvent affecter le corps ou l'esprit, mais aussi de celles purement économiques. C'est ainsi que la misère, si elle est trop intense, ou si elle frappe un trop grand nombre de membres de la société, devient une maladie sociale interne.

Les maladies sociales ainsi comprises restent internes, c'est-à-dire qu'elles frappent d'abord directement les individus, et par contre-coup seulement la société. Nous verrons plus loin qu'il existe aussi des maladies de la société externe, dans lesquelles les individus, au contraire, ne sont plus atteints que très indirectement. Par exemple, les guerres, l'invasion causent à la société dans son ensemble des maladies de nature traumatique. Ce n'est pas de celles-là qu'il s'agit en ce moment.

Voici quelques-unes des maladies de la société interne.

La plus sociale peut-être, c'est le *crime*, ou, plus exactement, l'existence du *criminel* qui fait l'objet de la criminologie, non pas lorsqu'il a été frappé d'une condamnation, car dans ce cas la société est intervenue, et il s'agit alors tantôt de la thérapeutique, tantôt de l'action de la société centrale, mais lorsqu'il existe en germe, soit pour un premier crime, soit pour des crimes subséquents. Cette existence, s'il y a beaucoup de criminels, est une véritable maladie pour le criminel lui-même, si l'on suit les systèmes déterministes, en tout cas pour la société dans son ensemble. La maladie peut devenir très grave, si les criminels sont nombreux ou très endurcis, en cas de récidive par exemple. La criminologie commence à être étudiée avec raison au point de vue pathologique.

Au *criminel* se relie par plus d'un lien l'*aliéné*. Les phénomènes de l'aliénation sont nombreux, et ils soulèvent les questions les plus graves. Le dément qui est dangereux intéresse la société elle-même ;

il en est de même de la multiplication des cas d'aliénation. Chez l'individu, c'est une maladie mentale; chez la société, c'est une maladie qui affecte la constitution.

Enfin la *misère*, qui pour l'individu est un mal et non une maladie, est, au contraire, une maladie pour la société. Celle-ci ne souffre pas toujours économiquement, puisque la richesse des uns compense la pauvreté des autres, et que la richesse nationale ne change pas; mais elle en souffre pathologiquement par une rupture d'équilibre, tellement que, par suite de cette mauvaise distribution, souvent elle se trouve renversée.

D'autres malades sociaux, quoiqu'ils ne soient pas des malades individuels, ce sont les prostituées; si elles se trouvent en trop grand nombre, il en résulte une immoralisation du corps social lui-même, et, en outre, un résidu social trop considérable.

On peut y ajouter le vagabondage. Les vagabonds ne sont individuellement ni des malades, ni de vrais coupables, mais leur *grand nombre cause* une véritable maladie sociale.

Il y a d'autres maladies sociales internes, nous n'avons voulu citer que les plus frappantes.

La maladie peut être guérie, comme nous le verrons tout à l'heure, mais elle peut aussi ne pas l'être, faire dépérir et conduire à la mort. Enfin celle-ci peut intervenir, bien qu'aucune maladie n'y ait conduit.

Il est rare que la maladie non traumatique résultant, par exemple, de la criminalité, de la misère, fasse périr une nation, mais elle peut la rendre très languissante. Nous verrons, au contraire, que le traumatisme peut amener ce résultat. Quant à la mort sans maladie, elle est le produit d'une diminution constante de la population.

A côté des maladies non traumatiques se placent les maladies traumatiques de la société interne. Elles résultent des dissensions intestines, de l'énervement causé par les luttes des partis, des guerres civiles. Elles sont plus terribles que celles d'origine non traumatique. La guerre civile peut livrer le pays à l'étranger, ou l'affaiblir par des sécessions, ou causer des charges budgétaires très lourdes.

b) *Phénomènes tératologiques*

Sans doute la tératologie n'est pas d'ordre morbide, et sa place logique serait peut-être à côté de l'embryogénie; cependant elle se rattache à la présente rubrique par son caractère anormal.

Les personnes qui font partie de la société peuvent présenter des caractères de monstruosité. Il faut qu'elles soient en certain nombre, car autrement la monstruosité resterait purement biologique. On peut d'abord considérer comme tératologique l'existence des criminels récidivistes, c'est-à-dire de ceux qu'on peut réputer ne pouvoir résister au crime, et celle des fous dangereux et inguérissables. Il en est de même de certaines sectes religieuses qui prêchent des dogmes contraires à la nature, soit objective des faits, soit subjective de l'esprit.

c) *Phénomènes thérapeutiques*

Il s'agit de la guérison des maladies sociales existant d'abord dans les individus, moins par des moyens forcés qui résultent de la législation que par des procédés naturels ; cependant les premiers ne sont pas exclus quand ils tendent plutôt à la guérison qu'à la répression. Les procédés thérapeutiques diffèrent suivant les groupes de maladies, et il faut reprendre ces groupes.

Parmi les maladies non traumatiques, nous avons cité le crime, la folie, la misère ; une thérapeutique sociale doit s'y appliquer. Lorsque le crime a été commis, il importe de guérir, pour ainsi dire, le criminel de son crime ; quant à la victime, c'est plus loin qu'il en sera question ; on le peut par un régime pénitentiaire approprié. Il ne s'agit plus de la *criminologie* et pas encore ici de la législation pénale, mais de la *pénologie* ou science de la peine réformatrice.

La thérapeutique doit s'appliquer aussi à la folie lorsqu'elle est déclarée ; il faut tâcher d'en procurer la guérison par des moyens sociaux.

Ceux-ci ont plus d'action encore sur la misère. C'est surtout lorsque celle-ci devient sociale, c'est-à-dire lorsqu'elle frappe par grandes masses, que la thérapeutique sociale intervient, par exemple, à la suite d'épidémie, d'incendie, de disette, etc. Alors la société accorde des secours à la charge de la collectivité. Elle doit, en outre, en donner de réguliers, ce qui est la thérapeutique spéciale de la misère.

Les maladies traumatiques sociales donnent lieu aussi à une thérapeutique particulière. Elle consiste, entre autres moyens, dans la grâce, l'amnistie ou, au contraire, dans une répression plus sévère, les lois politiques ou l'ostracisme, suivant le cas. La thérapeutique est quelquefois chirurgicale, elle consiste à affaiblir et retrancher de la masse le parti politique qui a été la cause du traumatisme.

d) *Phénomènes hygiéniques*

L'hygiène est une *thérapeutique préventive*. On empêche le mal d'éclater, plutôt que d'avoir à le guérir. Malgré sa grande utilité, elle est encore peu avancée dans l'ordre biologique ; elle l'est encore moins dans l'ordre sociologique. Ce n'est que tout à fait de nos jours qu'on s'efforce d'empêcher le crime, par exemple en détruisant les causes.

Ce sont des institutions préventives qu'on a instituées à cet effet. Par exemple, contre la misère fonctionnent les sociétés d'assurances sur la vie, les sociétés de secours mutuels, les caisses d'épargne. Au contraire, l'aumône, les secours accordés par l'Etat sont des moyens thérapeutiques.

De même, les institutions pénitentiaires sont des moyens thérapeutiques contre le crime, tandis que les mesures préventives sont hygiéniques. De ce nombre sont celles prises contre le vagabondage, la mendicité, l'ivresse, surtout lorsqu'elles ne consistent pas dans un

emprisonnement proprement dit. Par exemple, il y a des maisons de travail, des maisons d'amour du travail, des maisons de buveurs ; les premières sont destinées aux vagabonds et aux paresseux ; les dernières aux ivrognes ; ce ne sont point des établissements pénitentiaires, mais des établissements préventifs, dans le but d'empêcher les délits qui sont d'ordinaire la suite du vagabondage ou de l'ivresse. C'est au même titre qu'on enferme les aliénés dangereux.

Il existe d'autres mesures préventives contre le crime proprement dit ou les fautes dommageables. Seulement on agit alors par la menace de peines ; de cette catégorie sont celles pour la contravention de simple police.

Dans tous ces cas, la prévention, surtout celle par voie naturelle plutôt que par voie de contrainte, équivaut à l'hygiène du corps physique. Les sociétés de tempérance, les récompenses des actions vertueuses sont à ce titre des moyens hygiéniques très affectifs.

Phénomènes de survivance et de réapparition

Il faut, en dehors des phénomènes de physiologie et de pathologie sociales, placer ici ceux de survivance et de résurrection, si nombreux à observer dans l'histoire et qui répondent aux phénomènes biologiques d'atavisme et de transformation animale, en ce qui concerne la réapparition surtout, quoique les transformations soient bien aussi un mode de se survivre.

Ce sont les phénomènes de survivance qui sont les plus fréquents ; ils viennent contrarier le cours de l'évolution naturelle, et cependant ils ne sont pas non plus contraires à la nature, car, si les individus peuvent mourir d'un coup, il n'en est pas de même des institutions qui se survivront longtemps à elles-mêmes, désormais sans utilité et n'ayant plus de fonctions à remplir.

Le vagabondage, par exemple, est un très singulier phénomène : il repose sur le goût persistant de la vie sauvage parmi les civilisés ; le vagabond est partout traqué, mis et remis en prison ; il devrait y avoir là de quoi remuer son apathie. Il persiste cependant, non par paresse pure, mais par un goût inné. C'est la survivance de la vie nomade des temps lointains où la profession pastorale et celle des chasseurs toujours errants étaient seules comprises. Cela est si vrai que des peuples entiers ont gardé ce genre d'existence, notamment les Cigains ou Bohémiens. Il faut en rapprocher toute la classe des forains et des saltimbanques. Il n'y a que résurrection, atavisme, car la chaîne n'a jamais été brisée, toujours il y a eu des peuples nomades ; dans un certain sens, les Juifs, expulsés de leur territoire et n'ayant pu reformer un Etat ailleurs, sont dans un cas analogue.

Un autre phénomène connexe est la mendicité, cependant bien distincte. Autrefois elle était honorée : les grands étaient entourés de mendiants qui étaient leurs parasites, la prière elle-même est une mendicante déguisée, transportée dans le monde divin. Enfin il y eut au moyen âge de nombreux ordres mendiants. Les troubadours exerçaient

une mendicité littéraire. Les portes des églises étaient encombrées de malingreux, étalant leurs plaies. Depuis, on a reconnu avec raison que l'aumône donnée de cette manière ne faisait qu'encourager la paresse et on a préféré fournir du travail, mais toute une catégorie le repousse, et, malgré les peines édictées, la mendicité reste comme une survivance.

On peut faire la même observation en ce qui concerne la vénalité des offices. Autrefois l'hérédité n'était pas restreinte à la propriété, elle s'étendait au pouvoir, en particulier, aux fonctions judiciaires et aux grades dans l'armée, elle affectait la dignité même du chef de l'Etat, et, sous le régime féodal, celle des chefs inférieurs. Elle a disparu, du moins en France; mais, après un temps très court de suppression complète, elle a reparu comme conséquence de la vénalité, en ce qui concerne les officiers ministériels. Il y a là à la fois survivance et réapparition.

Ces exemples suffiront, car les survivances sont nombreuses et très connues; les cas de réapparition analogue à l'atavisme le sont moins. C'est ainsi que la *vendetta* est certainement, chez les nations où elle est sporadique, une réapparition atavique de l'ancien système de se rendre justice à soi-même, de même que la loi de Lynch est une résurrection du mode ancien de procurer la justice aux autres. Au contraire, dans les pays où elle a toujours subsisté, en Corse, par exemple, ou au Monténégro, la *vendetta* est une survivance. Il en est ainsi du duel.

Les phénomènes sociaux de survivance et de réapparition atavique sont la cause de grands désordres dans l'histoire. Lorsqu'une fonction ne peut plus être remplie par un organe, il importe que cet organe disparaisse. C'est ainsi que l'aristocratie du sang, après avoir eu une existence logique tant que les peuples ont dû surtout se défendre par le moyen militaire, est devenu illogique quand le mercantilisme a succédé au militarisme, et, si l'aristocratie d'argent, après avoir été utile à son tour, est devenue nocive, c'est qu'elle n'est plus déjà qu'une survivance.

CHAPITRE II

PHÉNOMÈNES SOCIAUX CENTRAUX

Dans tout ce qui précède, nous avons classé les phénomènes de la société interne, c'est-à-dire ceux qui se produisent dans les rapports des molécules sociales la composant et y accomplissant les fonctions de nutrition, de reproduction, de relation. Maintenant il s'agit de ceux qu'on peut observer dans la société centrale synthétisant et gouvernant les molécules et prenant une existence autonome et consciente. C'est le *sensorium*, jouant dans la société le même rôle que le *cerveau* dans le corps humain. De même que l'homme n'existe véritablement que lorsque le cerveau a relié et coordonné les diverses parties, de même la société *cérébrale* s'est constituée. Elle a dans ce but son système

nerveux correspondant au système nerveux biologique, qui de temps en temps se réunit en ganglions, jusqu'à ce qu'il aboutisse à un *cerveau social*.

Les phénomènes de cet ordre ne se passent donc plus dans les tissus et dans leurs diverses modifications, mais dans le système cérébro-spinal social, lequel imite le système cérébro-spinal biologique.

Par conséquent, il ne peut s'agir là, ni de nutrition, ni de reproduction, ni de relation, mais plutôt de concentration et de direction générale.

L'analogie ne s'arrête pas à ce point. De même que dans le système nerveux cérébral biologique on distingue les nerfs moteurs ou coordonnant les mouvements, les nerfs sensitifs et les nerfs destinés à l'intelligence, de même que le cerveau remplit les trois sortes de fonctions intellectuelles, volitives et sensitives, de même la société dans sa synthèse a des fonctions et produit des phénomènes qui se rattachent à la volonté, à la sensibilité et à l'intelligence, facultés psychologiques qui existent d'abord dans l'esprit humain et qui se retrouvent dans le *sensorium social* dont elles se divisent le domaine.

A. — Phénomènes centraux de l'intelligence

Ces phénomènes spéciaux sont d'une importance extrême pour l'existence centrale et synthétique, et, s'ils ne sont pas actifs, ils sont éminemment directeurs; ils ont le même rôle que les doctrines pour l'intelligence; ils forment un groupe dans le *sensorium*, groupe très compact, quoiqu'il y ait des divisions et même des antagonismes dans ce groupe; mais, avant de s'en occuper, il faut définir ce qu'est ce *sensorium* lui-même.

Le *sensorium* de l'unité de la personne humaine est le cerveau dirigeant les membres par le réseau nerveux qui y aboutit et en part, et prenant conscience de l'ensemble, c'est lui qui gouverne et exerce ces fonctions supérieures; c'est lui qui en personne ou par ses subordonnés, peut entrer en relations avec les autres hommes; c'est la partie aristocratique et même monarchique du corps humain.

De même, la société possède un *sensorium*, un cerveau social, composé de l'élite des individus, qui régularise tout le reste et donne l'impulsion; c'est alors que la société est émue, veut et pense dans son ensemble: tout le reste, la nutrition, la reproduction, la relation, n'était que préparatoire. Ce *sensorium* ne se compose pas uniquement de nos gouvernements, comme plusieurs l'ont pensé, mais de tous ceux qui se sont élevés par leur instruction ou leur intelligence à un degré suprême et qui, s'ils ne gouvernent pas en fait, pourraient gouverner; ce sont tous les hommes capables de s'occuper de pensées supérieures ou d'éclairer les autres.

Les phénomènes sociaux de l'intelligence sociale comprennent les diverses sciences, et, surtout la science synthétique qui les résume et les couronne, et qu'il serait inexact de confondre avec la philosophie proprement dite, dont les entités ne constituent qu'une science pro-

visoire, de même que les religions avaient constitué originairement une philosophie subconsciente. L'aboutissement est la science, et c'est elle qui constitue le sensorium de l'intelligence sociale, il s'agit d'ailleurs, à ce point de vue, beaucoup plus de la science intégrale, affluent des sciences particulières, que de ces dernières isolées.

En effet, pour pouvoir être cultivées avec soin, les sciences ont été nettement séparées des unes des autres, et même chacune démembrée. Il fallait une analyse patiente, qui est encore aujourd'hui nécessaire. Mais la synthèse tend à se refaire; la grande loi de l'unité et de la réversibilité des forces de la nature est un premier pas dans cette direction. Cette science synthétique, si elle se complète, tiendra dans l'esprit humain la place qu'y ont successivement occupée la religion et la métaphysique ancienne. Elle aura, ce qui n'appartient pas aux sciences détachées, un mouvement directeur.

Cette direction sera à la fois psychologique et sociologique, psychologique chez l'individu, sociologique dans la société. C'est le phénomène de son intelligence collective. Par la science amassée, la société pense, comme elle sent, par les œuvres esthétiques produites; et comme elle veut par ses institutions politiques.

Ce sensorium de la société se formera, au point de vue de l'intelligence, de tous ceux qui savent; les savants constituant la seule véritable aristocratie, ils seront les points lumineux capables de l'éclairer, de même que les hommes d'action apportent l'innervation nécessaire, et les artistes les impressions.

Cette vérité n'a pas été généralement aperçue; ceux qui ont considéré la société comme une personne véritable, en vertu de la théorie de l'organicisme, ne se sont préoccupés que des organes nécessaires pour sa vie végétative, sans entrevoir ceux indispensables à sa vie centrale et cérébrale; au-dessus des fonctions inférieures de nutrition et de reproduction, celles de relation les ont seules frappés, ils oubliaient que la société doit posséder un cerveau social, centre où de nouveaux phénomènes se produisent. Ils ont construit l'homme-société, sans y mettre de conclusion; cependant l'existence de l'individu ne serait pas conclue sans les fonctions de son centre cérébral.

Si l'on observe l'histoire humaine aux divers stades de son évolution, on remarquera que, dans la sphère de l'intelligence, les phénomènes du développement scientifique ne sont pas les seuls phénomènes centraux.

Il faut noter au même lieu, quoique à des titres distincts, ceux du développement philosophique qui a précédé le mouvement scientifique proprement dit, et aussi les phénomènes religieux qui ont précédé les deux et qui ont une très grande importance historique. Les phénomènes de ces trois ordres ne forment d'ailleurs qu'une même évolution totale, ressortissant au département de l'intelligence et à la recherche de la vérité, par des méthodes, il est vrai, absolument différentes.

B. — Phénomènes centraux de la sensibilité

Si la science appartient aux phénomènes de l'intelligence, c'est à ceux de la sensibilité que ressortit l'art dans ses diverses manifestations, et il faut le comprendre dans le sens le plus large, non seulement l'architecture, la peinture, la sculpture, la musique et les autres arts proprement dits, mais aussi la poésie et la littérature; on doit même y rattacher les arts industriels, lorsqu'ils ne sont point une application des sciences, mais un *substratum des beaux-arts*, ou l'une de leurs applications industrielles. On voit que le champ en est très étendu. Comme la science, l'art a eu son origine dans la religion. Quelques-uns en ont cherché la racine logique et historique dans l'instinct génésique, condition de la reproduction, et cela pourrait se soutenir en thèse, mais elle a été plutôt religieuse, même celle de la chorégraphie; du reste, cette question n'importe pas ici.

Les phénomènes artistiques sont aussi des phénomènes psychologiques, ils le sont notamment dans la production de son œuvre, par l'artiste isolé; mais ils deviennent sociologiques relativement à l'évolution artistique générale, en ce qu'ils sont à la fois l'expression de la société et les directeurs de la société.

Il est impossible d'étudier une société donnée sans s'occuper socialement de sa littérature, de son art dramatique, de sa poésie, de tous ses arts, et c'est alors seulement qu'on pourra, en y joignant d'autres éléments, mesurer sa hauteur et sa valeur entières. Au point de vue économique ou militaire, un peuple peut être placé très haut, et occuper une place très inférieure au point de vue artistique.

Par le genre en faveur dans l'ensemble des arts on peut juger des périodes de civilisation d'un peuple, et, de même qu'on distingue les peuples chasseurs, les peuples pasteurs et les peuples laboureurs, on distingue aussi les peuples au stade de l'architecture ou à celui de la sculpture ou à celui de la peinture. La littérature elle-même est d'abord toute lapidaire, avant de descendre sur le parchemin. Cela correspond à ce que sont, dans un autre ordre d'idées, les âges de la pierre taillée, de la pierre polie et des métaux.

C. — Phénomènes centraux de la volonté

Les phénomènes de volition sont socialement les plus importants, parce qu'ils ont rapport directement au droit social. La société se retourne vers chacun de ses membres et leur impose sa volonté.

Ces phénomènes forment plusieurs groupes : 1° les phénomènes juridiques qui apparaissent dans le règlement des rapports entre les membres de la société, que ces rapports soient civils ou commerciaux ou de droit pénal privé; 2° les phénomènes politiques qui règlent les rapports de chaque citoyen envers la collectivité, que ces rapports soient simplement administratifs, ou constitutionnels, ou politiques;

mais c'est à tort qu'on y comprendrait la morale, celle-ci n'est pas sociale, mais purement psychologique, seulement le droit peut être fondé sur les mœurs, sur les coutumes; 3° les phénomènes pénaux où l'on punit les citoyens qui ont commis un délit pouvant mettre en danger ou léser la société, les autres restent dans le droit privé. Quelques mots sur chacun de ces groupes sont nécessaires.

Les phénomènes purement *juridiques* sont au degré inférieur et ne concernent la société qu'en atteignant d'abord les individus; seulement, il importe à l'ordre social que les affaires des particuliers soient réglées sans violence de leur part; c'est à titre de substitution du règlement public au règlement privé qu'ils rentrent dans la sphère d'action de la société, mais cela suffit pour leur imprimer le caractère social, d'autant plus que, non seulement la société intervient à chaque affaire dans le détail, mais les règle d'avance et d'une manière commune par des lois, de telle sorte qu'il existe à la fois des phénomènes juridiques et des phénomènes judiciaires qui se confondent d'ailleurs sous la première appellation. Ces phénomènes sont très nombreux. A un certain degré, ils ne font pas partie des phénomènes centraux, mais descendent aux phénomènes internes, lorsque l'individu se fait justice à lui-même, mais cela n'existe que dans l'état embryonnaire des sociétés.

Les phénomènes pénaux viennent ensuite; ils sont plus généraux et s'éloignent davantage de la sociologie interne pour rentrer dans la sociologie centrale; les délits lèsent les individus et ceux-ci se vengent; mais, à un certain degré de civilisation, la société prend leur cause en mains; jusque-là on reste en partie dans la sociologie interne, mais la société dans son ensemble est elle-même offensée et mise en péril; il s'agit alors de la société centrale. C'est sa volonté qui agit, qui contient ses différents membres.

Il ne faut pas confondre les phénomènes criminologiques ni ceux de pénologie avec ceux de législation et surtout d'application pénale; les premiers rentrent dans l'ordre d'idées de la société interne par les phénomènes pathologiques, les seconds dans le même, par ses phénomènes thérapeutiques et hygiéniques; les troisièmes ressortissent à la société centrale dans ses fonctions de volition. Partout où il y a coercition éventuelle ou actuelle, c'est la société centrale qui agit.

Enfin les phénomènes *politiques* sont les plus élevés dans l'ordre de la *volition*. Il faut exclure, bien entendu, la politique internationale, qui concerne la société externe. D'ailleurs, la réglementation politique peut être, comme nous l'avons dit, simplement administrative, ou s'élever au degré constitutionnel, ou enfin parvenir à la politique proprement dite. Si les deux premières gouvernent d'une manière régulière et en détail, la dernière seule fournit les principes, la direction générale, et donne l'orientation. C'est le *summum* des phénomènes de la volonté sociale. La politique domine toute la législation. Elle projette son influence jusque sur l'art, la science, la religion qui ressortissent cependant à d'autres départements cérébraux, mais son domaine propre est celui de la volonté et du mouvement, de même

que les mouvements moteurs et peut-être la volonté sont biologiquement cantonnés dans une partie du cerveau, le cervelet.

Tels sont les phénomènes qui se produisent dans la société centrale, unifiée, synthétisée; ils sont analogues aux phénomènes cérébraux chez l'individu.

Lorsque la société a reçu ainsi son couronnement et son organisation synthétique par sa centralisation correspondant à la cérébration biologique, elle peut, ainsi intégrée, se comporter à son tour comme un individu. Elle a une existence extérieure; elle va agir et réagir, par exemple, sur d'autres sociétés, elle pourra même en procréer; enfin elle aura une vie de nutrition, non point par individus, et telle que nous l'avons exposée, mais par masses. Ce sont les phénomènes de ce nouvel ordre que nous devons maintenant classer.

RAOUL DE LA GRASSERIE.

(*A suivre.*)

UN COUP D'ŒIL

SUR LA

LITTÉRATURE CROATE

Il y a quelques années, M. Anatole France visita la Dalmatie. La Dalmatie étant un pays habité par les Croates de vieille souche, étant l'ancien siège des rois croates, nous fûmes bien surpris d'apprendre par l'aimable académicien que la Dalmatie était habitée par les Tchèques. Quoique les Croates vivent en bonne amitié avec leurs frères les Tchèques, il y a entre eux une telle différence de langues et de mœurs que l'œil perspicace de M. Anatole France aurait dû l'apercevoir.

D'un article de M. Ch. Diehl : *Chez les Slaves de l'Adriatique*, paru dans *la Nouvelle Revue* du 15 avril 1899, je détache cette page parfaitement exacte et vraiment inspirée autant par les renseignements positifs que par une touchante sympathie dont je remercie ici M. Ch. Diehl.

« Dans la mosaïque de peuples qui forme la monarchie austro-hongroise, les Slaves, on le sait, n'ont point tiré la meilleure part. Deux nationalités seules, l'allemande et la hongroise, comptent pour quelque chose ; seules elles ont officiellement leur place au soleil. Les autres sont des sœurs cadettes, cendrillons qu'on ne mène point dans le monde, et que les grandes sœurs traitent assez brutalement. Il y a plus : pour les empêcher de grandir et de faire sentir leur force, l'administration impériale a pratiqué avec une science consommée le vieux principe qui recommande de diviser pour régner. Elle a, du mieux qu'elle a pu, isolé les uns des autres, disloqué les Slaves du Sud ; la Dalmatie dépend de Vienne, la Croatie de Budá-Pesth. La Bosnie a un statut particulier. Jadis il en allait autrement, aux siècles lointains du moyen âge : alors, sur le versant occidental de la péninsule des Balkans, il y avait un grand royaume de Croatie, où se groupaient toutes les énergies de la race. C'est à la reconstitution de cet organisme politique que tendent aujourd'hui les aspirations des Slaves du Sud ; comme au nord la Bohême tchèque rêve de voir renaître le royaume de saint Venceslas, ainsi au sud les Slaves réclament le royaume tri-unitaire où, sous Agram capitale, — Agram qu'ils nomment *Zegrele*, les provinces illyriennes, Dalmatie, Croatie, Slavonie seraient réunies par une « grande Croatie ».

... « Depuis que la conquête française, en créant les provinces illyriennes a, pour la première fois, réveillé dans le monde sud-slave la pensée d'une patrie commune, depuis surtout que le grand mouvement d'illyrisme a, voilà cinquante ans, rendu aux Slaves du Sud la conscience de leurs origines ethniques, chaque année, en Dalmatie comme en Croatie, a été marquée par un progrès nouveau. Jadis en Dalmatie tout était italien, aujourd'hui c'est croate. »

Je ne connais pas une autre page écrite en français au sujet de la Croatie qui égale celle-ci en sincérité et en exactitude. J'insiste sur le mot *exactitude*, parce que jusqu'aujourd'hui je n'ai rien trouvé qui m'imposât davantage.

C'est le canevas politique sur lequel le mouvement intellectuel en Croatie dessina les contours de sa vie sociale. Les premiers commencements de la littérature croate n'étaient que de la politique écrite. La littérature et la politique disparaissaient l'une dans l'autre.

C'était au milieu du siècle qui va disparaître que le mouvement nommé illyrique réveilla la nation croate d'un sommeil par trop long. Deux poètes donnèrent dans leurs œuvres le plus fortement l'empreinte de cette période d'enthousiasme et de force juvéniles. C'étaient Ivan *Mazuranic* et Petar *Preradovic*. Le premier a chanté dans son immortel poème : *Smrt Smail-Age Cengica* (la mort de Smail-aga Tchengitch), la fin du long joug turc qui pesait sur toutes les nations des Balkans à travers plus de quatre siècles. Petar Preradovic, au contraire, sculptait dans ses poésies l'idéal futur de la race croate. Mais le progrès (est-ce vraiment progrès?) de la Croatie a tourné tellement de l'autre côté de l'idéal de Preradovic qu'aujourd'hui il semble être oublié. A vrai dire, son idéalisme était par trop excessif pour avoir une longue durée. Dans son poème célèbre *Slavjanstvu* (au slavisme) il évoquait les temps futurs où toutes les nations du monde seraient aux pieds de la race slave.

Après cette période politique un court espace de temps plus littéraire s'ensuivit. Ici régnait presque exclusivement Auguste Senoa, le grand romancier croate. Il avait le sens littéraire très développé et il était, pour ainsi dire, le premier homme de lettres en Croatie. Quoique nationaliste résolu, s'il m'est permis de le dire, il était le premier qui arracha la littérature aux prises exclusives de la politique. La situation sociale présente de mes compatriotes ne me permet pas de lui en faire un mérite. Il vaudrait mieux, peut-être, qu'une société faible et malade sacrifiât tout, même les arts et la littérature, au soin de recouvrer la force et la santé. Mais, peut-être aussi, est-il fort mal à propos de faire ces remarques en nommant Auguste Senoa. Auguste Senoa était un romancier de bonne école romantique, assez exempt de ces sentimentalités et faussetés que la décadence du romantisme apportait avec elle. Tôt, déjà, il s'était épris de l'art russe, qui fut en Croatie connu bien plus tôt que dans l'Occident européen, et il est possible que le réalisme de Tourguénéff ait eu sa part dans l'art de Senoa. Il me semble qu'un des meilleurs romans de Senoa *Diogenes* (Diogène) est traduit en français, et il ne serait pas superflu qu'un amateur bibliophile assumât la tâche d'exhumer cette traduction et de la présenter au public français. Mes lecteurs auraient une peinture vivante et colorée de la vie de petits gentilshommes croates à la fin du XVIII^e siècle.

Sous le règne presque exclusif de Senoa, déjà, les nouvelles tendances de la littérature croate se faisaient sentir. Ces tendances se concentrent dans les œuvres de deux hommes, Antun Kovacic et André Palmavic dont les écrits paraissaient de temps à l'autre dans le *Vienac*, la revue littéraire rédigée par Auguste Senoa.

Tous les deux avaient des natures mécontentes et inquiètes, hantées de rêves lointains et, déjà, leurs vies malheureuses nous indiquent qu'ils étaient des précurseurs d'une ère nouvelle. Antun Kovacic était une nature sauvage, très portée à l'alcoolisme, ravagée de crises intérieures et de vicissitudes extérieures. Il avait toutes les marques d'un vrai génie. Sa vie malheureuse finit dans une maison de santé en 1889. Il m'est très pénible de parler de son chef-d'œuvre, du roman *Ul Registraturi* (*En registrature*), l'une des plus belles conceptions littéraires que je connaisse de cette œuvre inquiétante et confuse, qui fut dans ma prime jeunesse comme une obsession et dont je ne parviens

à me délivrer jusqu'au jour présent, il m'est pénible, dis-je, parce que le sort de ce livre nous montre toute l'impuissance des Croates. Voilà déjà plus d'une douzaine d'années que ce roman reste enseveli dans les pages de *Vienac* sans que personne eût le courage de le reproduire dans un volume qu'on pourrait trouver dans la librairie. Vous trouvez tout ce que vous voulez dans ce roman. Il échappe complètement à une classification classique. Il est d'une grandeur vraiment shakespearienne; la force évocative y est poussée à un tel degré qu'on y perd le sentiment livresque et qu'on y trouve la vie même. C'est un livre de premier ordre, un livre littéraire, social et philosophique, une vraie œuvre de génie. Et toute cette beauté n'est connue que de quelques rares gens désireux d'émotions littéraires.

André Palmovic était un jeune prêtre poitrinaire qui subissait sa peine comme curé dans un village. Il était un prêtre athée, dont la nature sensuelle ne pouvait subir la loi du célibat. Le corps de la femme le hantait et lui inspirait des poésies exquises, un peu lourdes d'expression, mais admirables de sentiment. Je ne dis pas qu'il fût un débauché, je devine même qu'il avait une âme chaste et pure avec un grand don d'amour. C'était comme un personnage de quelque roman de Paul Bourget. Ses poésies ne sont qu'au nombre d'une cinquantaine parce que la mort prématurée a brisé son existence malheureuse. Mais ce petit livre pourrait être une perle dans chaque littérature.

Ces deux précurseurs nous mènent au milieu de la littérature dite moderne. L'idée de modernisme, me semble-t-il, est une idée relative. La France, il est vrai, est une grande fabrique de nouveautés littéraires, elle vient toujours fumer le sol épuisé des littératures étrangères; elle n'a pas cessé d'être le guide de nos civilisations, à nous. Mais je doute bien qu'une nation qui semble être à l'autre bout du monde, où toutes les circonstances sont différentes de celles qui se déroulent en France, dont les aspirations n'ont rien de commun avec celles de France, je doute, dis-je, qu'une telle nation puisse sans danger greffer à son tronc la plus jeune branche de l'arbre français. De plus, une littérature qui imite une autre ne vaut pas grand'chose. Imiter, en littérature, est de mauvais augure. M. Gabriel Tarde nous a appris qu'un homme imite toujours, mais ses constatations sociologiques seraient fâcheuses si elles s'appliquaient à la production littéraire. Nous ne savons guère où un poète va puiser son inspiration : est-ce dans la vie réelle? est-ce dans la nature morte? est-ce dans la science? mais ce qui est sûr : il doit tâcher de nous présenter la chose dont il s'est ému sous un aspect nouveau et inattendu. Ce qui est une fois dit n'est plus ni nouveau ni inattendu. Si j'ai lu une poésie de Gustave Kahn, ou un drame de Maurice Maeterlinck, je ne vais pas relire une faible imitation de quelque moderniste croate. C'est ridicule! Je tiens pour certain qu'un moderniste qui n'a pas trouvé lui-même la direction et la forme de ses œuvres, n'est pas un vrai poète. Une telle littérature sied à une nation comme un chapeau haut de forme à la tête d'un vassal du moyen âge. Cette littérature, je la considère comme une blague et je ne parlerai pas d'elle.

Ce qui est moderne à l'heure présente en Croatie, c'est la littérature de Josip Kozarac, Gyalski, Janko Leskovar, Silvije Kranjaevic, Niwola, Fordinac, Mihovil Nikolic, Gustav Matos et, en critique, d'Ivanov.

Silvije Strahimir Kranjaevic est le poète de la génération nouvelle. Dans ses vers il a dit ce que d'autres ont dit dans leurs livres. Il m'est très difficile de vous présenter, en quelques lignes, ce poète complexe et merveilleux dont l'art et la philosophie peuvent être comparés à ceux de Leconte de Lisle. La même inspiration, dirais-je, romantico-scientifique, le même pessimisme, la même forme comme en pierre de Leconte de Lisle, se trouve dans notre

grand poète. Comme le poète des *Poèmes Barbares*, M. Kranjaévic aime la vieille Inde, le doux pays de Bhâgavat et de Nirvâna.

M. Kranjcévic est un solitaire, comme l'a été Leconte de Lisle. Mais dans sa solitude il n'est pas resté enfermé en lui-même, il n'a pas cherché ses inspirations seulement dans son âme d'artiste; il a tourné ses regards vers la vie grouillante et pénible que mène la foule des malheureux autour de lui, et il n'a pas proféré encore une fois le fameux *Odi profanum vulgus*, mais il se sentait ému de cette peine qui pesait si lourd sur notre société. Donc il devint socialiste. Socialisme, c'est la plus forte note qui se dégage de ses plus beaux poèmes. Il y a trouvé le seul remède à tous nos maux, à toutes nos misères. Je crois que, pour arriver à cette conclusion, M. Kranjcévic a considéré le monde d'un point de vue personnel, ayant été un de la foule souffrante, un qui a connu la faim et le froid.

M. Kozarac, lui, fut un de ceux qui ont le mieux entrevu l'âme croate. Il a attaché son attention au paysan croate qui compose la plus grande partie de la société croate. Le paysan croate est un personnage bien différent des habitants des villages en Europe occidentale. Il est héritier d'une civilisation vieille et fort développée, mais complètement opposée à celle dont nous, les hommes des villes, nous goûtons les bienfaits. Cette civilisation slave, — parce qu'elle est commune à tous les Slaves, — est plutôt mystique et religieuse que pratique. Elle n'a donné à ses adhérents que le mode d'agriculture bien simple, tandis qu'elle leur a ouvert des vues profondes dans l'être moral de l'homme et leur a développé le sens de la poésie et de la musique à un haut degré. C'est comme dans un rêve que vit notre peuple. Tout ce qu'il voit autour de soi lui devient un symbole, reçoit pour lui une signification religieuse, conservée des temps du paganisme. Les Croates sont catholiques, mais le catholicisme n'a nulle part aussi peu qu'ici changé l'âme d'une nation.

Et encore, sur ce coin de terre, y a-t-il des différences innombrables, des caractères nationaux multiples, des types spéciaux aux contrées différentes qu'on en pourrait composer un musée de *folk-lore* des plus intéressants.

M. Kozarac a choisi pour l'objet de son étude le type de Slavonie. Cette terre grasse et fertile où l'on n'a pas grand besoin de travailler pour avoir de quoi se nourrir a produit une population peu active, volontairement penchée vers tout ce qui est léger, frivole et vicieux. Les femmes y sont dépravées et immorales, n'ayant de sens que pour la parure et la coquetterie; les hommes sont paresseux et inertes.

L'époque politique et idéaliste de la littérature croate a créé cette mode que le peuple soit toujours dépeint en termes flatteurs. M. Kozarac eut le courage de dire la vérité telle qu'il l'a vue. La critique de ces temps, il y a dix ans environ, n'était pas bien consciencieuse, et on a laissé passer ce langage insolite jusque-là, mais M. Kozarac avait peur devant ces peintures, si pleines de vérité pourtant; il laissa les champs et devint un écrivain psychologue.

Dans la peinture de la vie paysanne *Nikola Fordinac*, M. Kozarac est complet. Il est descendu jusqu'aux extrêmes profondeurs de l'âme du peuple, nous contant ses superstitions et sa religion, sa vie et ses misères avec la même fidélité que M. Kozarac, mais avec un sens artistique plus élevé.

MM. Gyalski et Janko Leskovar sont les peintres de la vie moderne en Croatie. Le second me semble plus exact, aussi je le préfère au premier, quoique ce soit M. Gyalski qui jouisse d'une réputation universelle en Croatie. Il a, quand même, le mérite d'avoir éveillé dans notre société bourgeoise et bureaucratique l'intérêt pour la littérature nationale. De plus, M. Gyalski est un romancier bien supérieur à M. Janko Leskovar. Inventer un épisode inté-

ressant, le mener jusqu'au bout avec une curiosité excitée, savoir faire un roman enfin, ce sont des qualités dont M. Gyalski dispose à un haut degré. Tout cela n'est pas fait avec des moyens faciles, sentimentaux ou dramatiques à outrance, mais bien avec une psychologie fidèle et assez profonde pour donner à ces livres une grande valeur littéraire. Dans le dernier temps, il a commencé de peindre des *Stimmung*, ce qui lui a ôté tout le charme qu'il possédait.

M. Janko Leskovar est le psychologue de la race en décadence. Les êtres flétris par la souffrance et par l'épuisement sont ses sujets ordinaires. Il les soumet à une vivisection presque brutale ; son bistouri sait trouver les plaies les plus cachées de nos âmes. Avec une justesse infinie il découvre les faiblesses de l'homme moderne, il étudie les vies perdues dans la bagarre du monde.

A côté de lui M. Auguste Matos est un sauvage. M. Auguste Matos est un jeune homme et, déjà, il a vécu une vie pleine d'aventures, quelquefois presque incroyables. Désertant l'armée, il fut pris et enfermé dans un fort, d'où il s'échappa en sautant dans le Danube et, sous les coups de fusil, en nageant vers l'autre rive. Après un séjour à Belgrade, il vint à Genève, d'où il dut s'enfuir à Paris, où il habite actuellement.

Il est aussi un peintre de la décadence humaine, mais d'une manière fort différente de celle de M. Leskovar. Ici nous ne rencontrons que des figures stigmatisées par les crimes, la folie, la débauche, une collection d'excentriques fous et de névropathes pervers. Et ces personnages nous sont présentés avec une belle humeur cynique, de sorte qu'un docte critique croate (M. A. Fresic) prenait les cas psychologiques de M. Matos pour de simples contes humoristiques. Avec moins de profondeur et moins d'esprit scientifique, M. Matos ressemble, en plus d'un point, au grand mystique américain Edgar Poe.

Cette nouvelle littérature croate a trouvé dans sa patrie beaucoup d'ennemis acharnés, surtout dans les rangs de la génération de nos pères. Ils la trouvent nuisible à nos intérêts nationaux. Puisque presque toute l'attention du peuple croate est tournée vers la littérature, je la trouve, moi-même, un peu par trop littéraire. Mais j'ose exprimer cette opinion seulement à cause de la détresse complète où se trouve ma patrie à l'heure présente. Mes chers Croates, qui étaient connus jusqu'ici comme des monstres, ne sont plus que des agneaux dociles dont on peut faire tout ce qu'on veut. La Croatie se trouve dans une complète décadence. Les auteurs ont donc noté l'état de nos âmes très fidèlement. Ce n'est que par le désir que tout cela soit changé en mieux que je m'éloigne d'eux.

IVAN KERNIC.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Athénée-Comique : Les Demi-Vierges, par M. MARCEL PRÉVOST.

Salle Allard : Mais quelqu'un troubla la fête..., par M. LOUIS MARSOLLEAU.

Vous narrerai-je *les Demi-Vierges*? C'est une reprise. Et, d'ailleurs, le roman, qui ne l'avait lu?

L'intérêt consiste dans le rajeunissement que M. Prévost a entrepris, — grâce à un document nouveau de la vieille *Rivalité entre un amant pauvre et un fiancé riche*.

Ce procédé de rajeunissement appartient, en commun, aux écoles lyrique et réaliste, qui se sont partagé le siècle actuellement à l'agonie. Seule, une école technicienne nous en débarrassera : elle cherchera, non plus dans les matériaux de l'œuvre, mais dans la différence de ses proportions, de quoi la modifier, et, du même coup dès lors, la perfectionner.

Document nouveau, disais-je? Pas tout à fait. J'ai souvenance, entre autres, de nouvelles, par un M. de Molènes, où se pâmaient, il y a vingt ans, des amants trop vifs à la porte des beaux corps qui leur résistaient : drames du blanchissage. Les demi-vierges ont, depuis, « élevé à la hauteur » d'une institution, voire d'une prostitution, ces résistances aussi peu chastes qu'elles sont prévoyantes.

A votre avis, M. Prévost a-t-il tiré de cette catégorie intéressante une étude vraiment complète?

Je ne le pense mie. Autour de *Maud*, — laquelle paraît livrer progressivement « tout, excepté ça » (*Pot-Bouille*), à *Julien de Luberceaux*, bellâtre aimé, apprivoisé (à la façon des fauves, par nos dompteurs) et enfin méprisé de la belle personne, — il eût fallu préciser, dans les petites amies de celles-ci, les divers modes de ce que les médecins nomment assez grossièrement *l'onanisme à deux*.

En dépit de son excellente éducation scientifique, M. Prévost a laissé passer cette occasion.

Parmi les demi-vierges, il existe naturellement une « distribution du travail », des spécialistes. Telle continue simplement au jeune échappé de lycée ou de séminaire (c'est tout un) les tristes jeux de l'internat. Celle-là fournit au pervers des lettres, au nostalgique des grands siècles pour des amours indigestes (1), un simili-éphèbe, de qualité contestable. D'autres, en conservant avec avarice la pellicule où le bourgeois matériel voit la vertu, descendent aux plus basses complaisances des catins. En voici une érudite de la pathologie sexuelle, qui s'ingénia pour découvrir et cultive (sans plus d'inconvénient) les manies de quadragénaires hébétés par le commerce ou le journalisme. Nombre se prostituent à des femmes riches. Il en est aussi

(1) *Recenti occurrere cœnæ* (Juvénal).

qui perpétuent les illusions des bons vieillards, commensaux de leur famille... Nous pouvons distinguer, en un mot, une quinzaine de variétés, fort amusantes à dessiner d'un crayon sobre, mais net.

A dessiner; non pas à attaquer, bien entendu. Car nous étonnèrent, à ce sujet, jadis, certaines indignations juridiques, où se cachait tant de délicatesse?

Est-ce que les « vices » ici flétris, est-ce que les « stériles caresses » si durement reprochées à ces pauvres jeunes filles ne forment pas le pain quotidien de l'amour? Ce pain, tu le pétris, ô mon contemporain, consciencieusement, chaque nuit, soit avec une fille, soit avec ta femme, selon que ton civisme préfère carte ou livret en règle chez la collaboratrice prise devant l'écharpe, également tricolore, de M. le Maire ou de M. le Commissaire. A d'autres va soutenir que la copulation féconde ne soit pas, dans ton nid, l'oiseau rare? la statistique te dénonce.

Vices? Mais le mariage n'en a jamais été que l'assidue pratique! Et ce n'est point à autre chose qu'engagé une littérature ithyphallique, mais gasconne, d'après laquelle, pour le moindre coût, l'univers entrerait en danse et tournerait à la féerie, une littérature à la fois de prédicants et de maque-reaux, — Priapes à tuyaux de poêle!

Et voilà par où pêche la satire de M. Prévost. Quand le hobereau, *Maxime de Chantel*, que Maud voulut épouser pour sa fortune et qu'elle aime presque maintenant, lui dit, en un grand cri sincère, qu'il la préférerait à demi-vierge, fille-mère, que ne lui répond-elle: — Croyez-vous que ceci empêche, ne contienne pas *cela*.

Elle pourrait ajouter: — Mais vous-même, l'honnête homme, qu'aviez-vous, je vous le demande, l'intention de me faire, durant toute une existence, en dehors de quelques minutes nécessaires, chaque année, à la confection d'une postérité, si innombrable la vouliez-vous?

Elle n'eût pas mieux réussi son affaire. Mais elle aurait eu raison.

Surtout, la partie une fois perdue, lorsque *Maud* ayant féroce-ment cravaché *Julien de Luberceaux* (dénonciateur de leurs rapports auprès de *Maxime*), se jette à la vie galante pour cette simple raison, que la vie, dite honnête, lui semble fermée, nous restons, en dépit de ce prétendu dénouement, tout aussi embarrassés devant l'avenir. Est-elle mieux préparée à la Prostitution qu'au Mariage? Je verrais mieux dans cette nouvelle carrière une fille-mère précisément ou une innocente convenablement précipitée; c'est d'ailleurs l'aventure ordinaire. Voire, une épouse.

Maud naquit pour la passion.

M. Prévost nous réserverait-il, comme une suite, les déceptions de son héroïne? Je ne veux pourtant point dire que, demi-auteur, il ait fait une demi-pièce. La petite *Etiennette* (M^{lle} Lavergne), l'amie malheureuse et brave de Maud, aurait pu avoir plus de relief. Quant au demi-homme, *Hector*, qui a l'honneur de pourrir devant nous le lot de gamines, on fut bien dur pour lui: ce type que lui a prêté l'acteur correspond mal à sa lâche attitude devant l'insulte; et ne pas lui avoir laissé *Jacqueline*, la petite sœur de Maud! la livrer à un médecin baigneur! Les bons grands-pères de l'orchestre, à qui elle montrait, au 1^{er} acte, en jupe courte, ses mollets, ne s'en consoleraient pas.

Elle eut tant d'esprit (M^{lle} Suzanne Carlix), mimant le conférencier féministe, qui roule de beaux yeux à la Provençale!

M^{me} Hading, à vouloir expliquer son rôle par des intonations sèches ou des modulations bernhardesques, ne pouvait mettre en valeur ce que son jeu a de tendre, de bon, de vraiment femme. Il fait beau la voir, néanmoins à la scène où, appuyée au chambranle sous lequel s'en va *Maxime*, elle rend à

Julien de Luberceaux son sourire d'amour, jusque-là contenu. Il fait beau la voir, surtout, lutter, en attitudes sculpturales contre la tentative de viol par ce dernier : ah ! si M. Abel Deval se présentait nu ou revêtu d'un costume autre que le hideux habit moderne, il y aurait là de quoi rivaliser avec le groupe sublime de Jef Lambeaux.

Vous vous rappelez l'étonnante cheville gauche, la plante crispée du pied droit et les reins de l'homme, dans la furieuse composition du Michel-Ange flamand ? Mais que voulez-vous lutter là contre, malgré le plus grand talent scénique, avec un pan d'habit et des souliers de veau ?

*
*
*

Il est près de minuit.

Autour d'un souper, sept convives. En face de nous, le Banquier, hôte. A sa droite, une authentique duchesse ; à sa gauche, une courtisane illustre. Après la duchesse, un général en uniforme, un évêque en soutane violette. Après la courtisane, un député ceint de son écharpe, un juge en robe rouge.

— Or, se disent-ils, nous sommes l'expression même de la classe dirigeante. Et ce fut pour donner plus de piquant à la fête, blasphématoire de l'humanité, qu'ils arborèrent leurs costumes : entre eux, ils se raillent, à bon droit, du peuple servile.

Il entre. Un paysan, du moins, qui vit de loin les fenêtres éclairées et dont le ventre affamé grondait : exaspéré de cette table surchargée, il ne demande pas, il exige de quoi s'assouvir un peu.

— Fi ! le rustre ! protesta la duchesse, que cette horreur délicate rapproche de la courtisane.

Pour les débarrasser, l'évêque s'est levé. — Mon ami, tu crois en Dieu, n'est-ce pas ? — Au Père, au Fils et au Saint-Esprit, se signe le manant, déjà courbé.

De bonnes paroles, l'exhortant à la patience, lui enseignant que sa misère lui est une épreuve céleste, le désarment et le font se retirer ; pourtant, de la porte, Jacques Bonhomme, flairant supercherie, avertit qu'on ne s'y joue : il pourrait bien revenir, et désabusé cette fois. Gare !

L'orgie reprend après les rires qui ont salué le départ du benêt. Ces dames, décidément, sympathisent... Le général se trouve tout à fait ivre. Le juge y va de son petit couplet et d'un rond de jambe.

On frappe. Jacques Bonhomme n'a plus sa blouse, laissée aux orties. Ohé, camaros, c'est l'ouvrier. Ah ! on ne se fout plus de lui. Place à table ! Il y heurte de son bâton. Merde à l'évêque ; il ne croit plus en Dieu. Merde au général !

Grand tumulte. On se lève, épouvanté. Les femmes s'étreignent en peur. En vain, il en appelle à la fille, sa sœur : elle le renie.

— Laissez-moi faire, dit le député.

Il arrive, la main tendue. Quoi donc, citoyen ? Et, comme l'autre tempête, il lui explique sa présence ici, tellement nécessaire parmi les gouvernants à qui il arrache, l'une après l'autre, des concessions. — Oh ? — Mais, camarade, tu vas tout gâter. Ne brusquons pas les choses. Evoluons. C'est lambeau par lambeau que nous te conquerrons l'antique héritage ; c'est pas à pas que nous parvenons à notre but...

C'est pas à pas que la ceinture de bleu, blanc, rouge, a conduit, lui expliquant la politique du parti, son électeur à la porte et l'y a poussé. Rire homérique des complices. — Ah ! prenez garde, crie l'homme, du seuil. Je reviendrai. Et ce jour-là, *je n'aurai plus de nom.*

Ce double triomphe a mis les têtes au comble de la folie. A l'alcool succède la luxure. La duchesse, dont la voix tremble de désirs, déshabille la fille, dont elle veut goûter la beauté célèbre. Et, si l'évêque tout de même proteste, elle lui rappelle, avec la plus hautaine importance, qu'elle n'est pas une serve, elle : la morale aux esclaves, Monseigneur.

En vain, la tempête gronde au dehors. En vain, la fille, toute frémissante, a-t-elle cru voir, dit-elle, une face blême *comme la mort* passer à la lueur des éclairs, dans la fenêtre ouverte, derrière l'hôte. Il faut que sa chair divine sorte aux lumières. — Peur de femme nerveuse, lui murmure la mondaine. — Peur de femme saoule, traduit le Banquier, lourdement allongé face au public.

— Ah ! crie encore d'effroi la fille.

— Ce n'est rien, — et les mains élégantes de la dévêtir. Scène d'horreur plus que de lubricité, aux roulements de la foudre.

... Une figure effrayante, cette fois, à la fenêtre. Une explosion ! Puis la nuit. Pendant que ces mots vengeurs ont retenti : — « Mais quelqu'un troubla la fête... »

Vous jugez bien que la République de liberté politique et de libre pensée dont nous jouissons a interdit ce drame, si elle a toléré cette demi-vierge, l'autre. Pourtant, pendant le demi-viol de M^{me} Hading, des visages se congestionnaient ; autant que Julien de Luberceaux, dans la salle ils étaient livides d'épouvante et de rage, tandis que M^{me} Pauline Devez (la duchesse), bouleversée elle-même par son rôle, mettait, avec un tremblement d'autant mieux imité, ses doigts au corsage de M^{lle} Renée Valmont (la courtisane).

A l'Athénée, signalons une intelligente innovation : des personnes maigres jouaient au naturel les demi-vierges dans la salle pendant les entr'actes, par leurs propos, non sans succès à la sortie.

Salle Allard, — une arrière-boutique de Montparnasse, — des jeunes filles, des enfants presque, chantaient, avec une attendrissante conviction, des rêves de bonheur social. Et la soirée se termina sur les hymnes de l'anarchie.

Voilà ce que j'ai vu et entendu...

GEORGES POLTI.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

A l'ombre du Portique, par LOUIS PAYEN. — Accident, par LUCIE DELARUE-MARDRUS. — L'Amour-Phénix, par JOSÉ HENNEBICO. — L'Évangile du sang, par PAUL HYACINTHE LOYSON. — La Vertu Suprême, par le SAR PÉLADAN.

Un savant helléniste, Ernest Falconnet, a écrit les lignes suivantes :

« Si l'étude de l'art et de la littérature antique a donné à l'art et à la littérature moderne une forme plus sage, plus réservée, plus belle, si à d'autres époques elle a pu réveiller de sa tombe le génie des sociétés, elle a aussi retardé le développement des langues, elle a fait obstacle à la franchise de nos premières traditions, elle a étouffé sous l'imitation les germes des progrès, elle a transporté dans notre littérature une mythologie étrangère et des invocations étrangères, en sorte qu'on se demande à quelle date et en quel pays ont été écrits les chefs-d'œuvre d'un de nos plus grands siècles. »

De telles réserves peuvent paraître sévères, encore que l'auteur ait pris soin de ne les formuler qu'après avoir établi et démontré, d'autre part, les heureux résultats de l'influence générale exercée par la tradition classique sur le développement littéraire chez les différents peuples. En ce qui concerne les tragédies de Racine comme celles de Corneille, une seule remarque amoindrit singulièrement la portée des critiques soulevées : ces tragédies sont loin d'être aussi « grecques » que cela. Le décor est antique, — à peu près, et quelquefois ; les *mœurs* sont modernes, — plutôt trop, et presque toujours. Quant aux poètes lyriques proprement dits, la diversité des œuvres suffirait pour prouver combien peu une prédilection commune pour les légendes d'Hellade a altéré l'originalité propre de chacun d'eux. La même inspiration attique, qui s'est épanouie toute en harmonie et en grâce dans les poèmes d'André Chénier, n'a-t-elle pas sculpté, comme un marbre, les strophes plastiques et sonnantes de Leconte de Lisle ou de M. de Hérédia ? Les poètes, actuels et futurs, cherchent et chercheront donc très légitimement, selon leur inclination personnelle, dans les beaux contes de la même mythologie, soit le sujet précis d'un bas-relief ou d'un camée, soit quelque symbole ondoyant encore, à développer selon son rythme intime et inaperçu, soit même, plus modestement, un simple thème, une donnée musicale pour ainsi dire, qu'il auront toute licence d'harmoniser à leur gré.

Le recueil de vers que vient de publier M. Louis Payen, sous ce titre : *A l'ombre du Portique* (1), confirme ces remarques générales. Parmi les poèmes du livre, les uns, comme la *Prière* aux dieux agrestes, affectent le fini, la netteté d'une épigramme de l'Anthologie ; d'autres, *Endymion*, les *Dionysies*, *Narcisse*, sont le développement d'un symbole antique très libre-

(1) 1 vol. in-16 soleil, de 104 p. ; 3 fr., à la Maison des Poètes, Paris, 1900.

ment interprété; d'autres, enfin, comme *la Chair frissonne*, conçus en mètres flottants et brisés, évoquent bien à l'esprit Vierges, Hétaïres, Ephèbes, mais les évoquent en groupes changeants, en fugitives Théories qui apparaissent et passent sous des lueurs vacillantes de torches, comme les énigmatiques personnages de la célèbre *Ronde de Nuit* de Rembrandt. L'auteur rencontre souvent de nobles images et développe avec ampleur sa vision poétique. A titre d'exemple, voici un passage de *Cypris*. La Déesse se révèle à l'Homme qui l'appelait :

Les vents chauds palpitaient dans ses fauves cheveux,
Et, tandis que la voix se lamentait, ses yeux
Versaient la volupté profonde sur la vie :

« Adonis ! Adonis ! Ephèbe éblouissant,
A l'horizon le ciel est rouge de ton sang.
Bacchantes, déroulez vos prières funèbres,
Et dansez sur les monts, voilées de voiles noirs.
Nymphes, qui m'invoquez auprès des sources fraîches,
Mêlez vos pleurs aux miens, et faites, jusqu'au soir,
Retentir vos sanglots dans les forêts immenses.
Arès, le dur guerrier, a, du fer de sa lance,
Précipité l'enfant dans la nuit éternelle.
Avant de le quitter, j'ai, sur ses traits pâlis,
Mis le dernier baiser de mes lèvres fidèles,
Et j'ai bu le sang pur de ses larges blessures.
Ephèbe éblouissant, Adonis ! Adonis !
Ma chair saigne, elle aussi, d'immortelles blessures...

Cette même inspiration lyrique, franchement grecque de ton, se poursuit dans la pièce entière. Il n'en est pas de même pour quelques poèmes auxquels l'unité d'accent fait défaut, ce qui ne laisse pas de dérouter le lecteur. Pour préciser notre critique, nous rappellerons que, si l'antiquité grecque n'a guère été « amoureuse », au sens actuel de ce mot, elle a encore moins connu cette inquiétude morale qui assombrit particulièrement les littératures du Nord et de l'Orient. Or M. Louis Payen n'hésite pas, par exemple, à prêter à son *Hercule au rouet* des sentiments analogues à ceux qu'Alfred de Vigny fait exprimer au Samson biblique. Dans un autre poème, Diane chasseresse, présentée tout d'abord telle que nous la retracent nos souvenirs classiques, adressera à Endymion les vers suivants, fort beaux d'ailleurs, mais étranges dans la bouche de la farouche Déesse :

Je dois être pour toi l'amante magnifique
Qui passe au loin sous le voile des pleurs,
Et que tu poursuivras jusqu'à ton dernier jour,
Afin que, de la vaine ardeur de notre amour,
Comme une rouge fleur, merveilleuse et divine,
Vers les cieux étonnés jaillisse *la Douleur* !

Il serait aisé à l'auteur, qui est un poète doué, de faire disparaître ces transpositions déconcertantes d'idées modernes dans un décor antique.

*
* *

L'automne, bouquet mort qui s'effeuille sur nous,
Chante au luth des roseaux comme un refrain d'aède.
Le souffle d'un amant passe dans son vent tiède,
Rudoyeur d'arbres d'or à même les cieux fous.

Des feuilles choient ; la mer en roule dans ses vagues ;
Celles des marronniers roulent parmi les chemins ;
La journée est un long crépuscule... Ah ! des mains !
Tendre des mains de rêve, opulentes de bagues

Vers on ne sait quel songe immense ; et en sentir
 Qui vous prennent ; et fuir dans leur force qui noue
 Vers là-bas, vers très loin, à jamais joue à joue.
 Avec quelqu'un qui soupirait dans ce soupir
 Des roseaux, dont le souffle en la brise était tiède,
 Et qui hantait les bois de cette âme d'aède!...

L'Automnale que nous venons de citer nous paraît, pour la forme et pour le fond, une des pièces caractéristiques du volume de vers publié par M^{me} Delarue-Mardrus : *l'Occident* (1). L'unité du livre, en effet, est dans cette mélancolie douce, intime, qui se retrouve, non pas inerte, mais inquiète, à l'éveil, agissante presque dans les clameurs d'angoisse comme dans les cris d'espoir vers la *Cité future*, assez éloquents souvent pour faire tressaillir, même à simple lecture, celui qui parcourra ces pages. Indépendamment de cette faculté d'émouvoir, l'auteur possède un don, trop rare chez les poètes, — bien qu'Aristote y ait vu le principal moyen d'action de l'art, — le don d'imitation exacte. Nombre d'écrivains prendront pour thème les syrénes, sans paraître se douter que le caractère du monstre marin ait pu modifier en celles-ci leur caractère primitif de femmes belles et voluptueuses. Comparez aux descriptions déjà lues les strophes suivantes de *l'Etreinte marine* :

Une voix sous-marine enfle l'inflexion
 De ta bouche et la mer est glauque tout entière
 De rouler ta chair pâle en son remous profond.

Je sais l'eau qui ruisselle à ta nudité rose,
 Visqueux, et te salant journallement ta chair
 Où une flore étrange et vivante est éclosé ;

Tes dix doigts, dont chacun pèse du chaton clair
 Que vint y incruster l'aigüe ou le coquillage,
 Et ta tête coiffée au hasard de la mer ;

La blanche have dont bouillonne ton sillage,
 L'astérie à ton front, tes flancs gras d'oursins
 Et la perle que prit ton oreille au passage ;

Et comment est plaquée, en rond, entre tes seins,
 La méduse ou le poulpe aux grêles tentacules.
 Et tes colliers d'écümes humides et succincts.

Quand pourrais-je sentir ton cœur, contre le mien,
 Battre sous ta poitrine humide de marée,
 Et fermer mon manteau lourd sur ton corps païen,

Pour t'avoir nue, ainsi qu'une anguille effarée,
 A moi, dans le frisson mouillé des goémons.....

C'est là du meilleur réalisme poétique, parfaitement conciliable d'ailleurs avec le sens du mystère, ainsi qu'en témoignent des vers comme ceux du *Sommeil* ou du *Défilé* dont s'inspirerait volontiers un peintre épris de clair-obscur.

Quelques pièces du volume paraissent, par comparaison avec les autres, un peu incolores, ou forcées d'accent. L'auteur, suivant la coutume, a visiblement réuni toutes ses productions dans ce premier recueil sans y opérer une sélection, toujours délicate (et douloureuse !). Mais — Horace l'a dit : *Ubi plura nitent...*

(1) 1 vol. in-18 de 269 p. ; 3 fr. 50 ; à la *Revue Blanche*, Paris, 1901.

*
* *

L'antiquité connut deux Aphrodites : la *Pandémia*, déesse de la luxure vulgaire, — l'*Ourania*, déesse du noble Amour. Le roman moderne, avec ses écœurantes histoires de stupres agrémentées d'adultères en partie double, triple, quadruple ou plus encore, relève trop souvent de la première pour que ce ne nous soit pas une surprise de rencontrer comme une joie, de signaler les œuvres qui s'inspirent hautement de la seconde. Il en est ainsi des trois ouvrages dont il nous reste à parler : *L'Amour-Phénix*, par José Hennebicq; *l'Évangile du sang*, par Paul-Hyacinthe Loyson; *la Vertu suprême*, par le Sar Péladan.

L'Amour-Phénix (1), comme le donne à entendre le titre, c'est l'amour affirmant, conquérant son immortalité par la mort. Que l'auteur nous montre Phidias réconforté, après la mort de Pasiphaë, son amante, par Socrate et par Périclès; que ce soit, dans la vie moderne, Robert trahi par Marthe, et retrouvant avec Ligneul la définitive consolation dans l'Art; que ce soit le Maharana consolé par Satyavata qui se refuse à lui, ou Magdelaine abandonnée et mourant au monde en entrant dans le cloître : la même noble pensée nous apparaît, manifestée dans une langue digne d'elle; *sursum*, au-delà, et plus haut. Ainsi conçu, l'Amour, comme remarque l'auteur, s'élève à la Religion vraie; il est avec la Beauté, la Pitié, la Science, « l'acte de foi de cette religion de l'homme futur », dont le dogme fondamental, annoncé par la dernière pièce du recueil : *L'Amour du Christ*, se condense dans la formule ascétique : Renoncer, pour conquérir, — et trouver dans ce renoncement, non le chagrin destructeur, mais la Joie.

Une préface de M. Paul Adam précède *L'Amour-Phénix*, œuvre de poésie pour la forme comme pour le fond. Le lecteur nous saura gré de le renvoyer au livre lui-même plutôt que de lui en donner ici une citation, forcément insuffisante.

*
* *

La guerre est déclarée; l'amiral Jack Mansfield bloque la ville de Magor. Il va en ordonner le bombardement, quand un parlementaire arrive à son vaisseau : c'est sa propre femme, Jane Mansfield. Elle vient du port ennemi demander au marin de ne pas ouvrir les hostilités, de renoncer au combat, et briser son épée au nom de leur amour, au nom de l'humanité. C'est là « le réalisable impossible » ! Un instant ébranlé, l'amiral se ressaisit vite; il ne désertera pas. Jane, qu'il veut en vain retenir, repart pour la ville menacée, et le premier coup de canon fait couler la chaloupe qui l'emporte. La guerre continuera.

Telle est la dramatique donnée de *l'Évangile du sang* (2). C'est, on le voit, l'amour opposé à l'amour lui-même dans ses trois plus hautes manifestations, trop souvent inconciliables encore : l'amour nuptial, l'amour de la patrie, l'amour de l'humanité. Le dialogue très serré est de belle langue française, précise et pleine d'images. « Déshonorons la guerre », a écrit Victor Hugo. Le livre de M. Paul-Hyacinthe Loyson prend rang parmi ceux qui, réalisant la parole du maître, finiront bien par ruiner un moloch dont le culte invétéré contamine les races humaines plus profondément que l'alcoolisme, la phtysie et le mal vénérien additionnés.

L'auteur présente son ouvrage comme « un épisode tiré des présentes guerres anglo-saxonnes ». Un intérêt d'actualité s'ajoute donc à l'intérêt —

(1) 1 vol. in-16 de 151 p.; édit. de *l'Humanité Nouvelle*, Paris, 1900.

(2) 1 vol. in-18 de 422 p.; Stock, édit., Paris, 1900.

supérieur pour nous — résultant des thèses de générosité et de justice qui y sont développées éloquemment.

*
*
*

La Vertu suprême (1) est le quatorzième roman de l'Ethopée. L'ouvrage, d'après son titre, semble devoir donner la contre-partie exacte du premier livre de la série : *le Vice suprême*.

Le Vice Suprême, « c'est la corruption de l'idée ». L'auteur développe comme il suit sa pensée :

« Qu'on nie Satan ! la Sorcellerie a toujours des sorciers, non plus des bergers noueurs d'aiguillettes, envoûteurs de fermiers et jeteurs de sort aux bestiaux, mais des esprits supérieurs qui n'ont pas besoin de grimoire, leur pensée étant une page écrite par l'enfer, pour l'enfer. Au lieu du chevreau, ils ont tué en eux l'âme bonne et vont au sabbat du Verbe. Ils s'assemblent pour profaner et souiller l'idée. Le vice qui est ne leur suffit pas, ils inventent, ils s'émulent dans la recherche du *Mal nouveau*, et, s'ils le trouvent, s'applaudissent : Où est la pire de la Sabazie du corps ou de celle de l'esprit ? de l'action criminelle, ou de la pensée perverse ?

« Raisonner, justifier, héroïser le mal, en établir le rituel, en démontrer l'excellence, est-ce pas presque le commettre ? Adorer le démon ou aimer le mal, terme abstrait ou concret du fait identique. Il y a de l'aveuglement dans la satisfaction de l'instinct, et de la démence dans la perpétration du méfait, mais concevoir et théoriser exigent une opération calme de l'esprit qui est *le Vice suprême*.

« Admettre l'erreur philosophique, n'est-ce pas faire du blasphème son acte de foi ? N'est-ce pas dire la Messe Noire ?... » (*Le Vice suprême*, p. 169.)

Selon la Parole du Livre : « Vous les reconnaîtrez par leurs fruits », le Vice suprême est dans celui qui se manifeste, qui se traduit par l'œuvre qui perd les âmes. Reste, d'ailleurs, à délimiter exactement ce qui est le Bien, et ce qui est le Mal.

Nous trouvons, dans la première partie du discours de Mérodack, maître des bons Ouvriers de *la Vertu suprême*, l'indication de l'Idéal à poursuivre :

« Il faut que plusieurs parlent, chantent et prouvent, parce que la parole, le charme et la raison sèment le pur froment de la foi dans les âmes ; que la gerbe des vertus et les épis de l'œuvre ont pour graine, souvent, *une seule* impression qui a décidé l'âme et l'a changée de la voie du siècle, l'amenant à celle d'éternité...

« ... Nous sommes les fils spirituels de nos méditations ; elles dépendent de nos lectures... ; ce que nous avons agi, toujours avorta... Nous avons cru être des Réformateurs, nous ne sommes que des Précurseurs : préparons les voies à ceux qui viendront... manifestons spirituellement le même Idéal que nous voulions réaliser... J'avais cru que nous ferions de l'histoire, personnages occultes d'une Renaissance : je me suis trompé... ; aujourd'hui, je montre le nouveau devoir : il est plus séduisant que l'autre, car il comporte une récompense insigne : l'immortalité dans la mémoire des hommes !

Qui de nous ne serait l'ombre de lui-même sans le livre, le monument, la statue et le tableau ? Miroirs profonds, nous avons retenu le rayonnement du chef-d'œuvre, mais de lui nous est venue la lumière : *devenons lumineux : œuvrons* ; et, puisque notre volonté n'étreint pas l'événement, que notre esprit illumine les volontés prédestinées et prochaines... » (P. 388 à 392, *passim*.)

Les deux extraits que nous venons de rapporter mettent en lumière, en

(1) 1 vol. in-18 de 404 p. ; 3 fr. ; Flammarion, Paris, 1900.

même temps que l'idée directrice du philosophe, les qualités maîtresses du styliste qu'est M. Péladan, l'ampleur de la période et le pittoresque de l'expression détachée. Dès 1884, le connétable des Lettres françaises, Barbey d'Aurevilly, proclamait, un des premiers, la puissance du jeune écrivain dont *le Vice suprême* venait de paraître, tranchant si nettement sur la vulgarité banale des œuvres habituelles. M. Joséphin Péladan, devenu *le Sar*, a continué à marcher dans sa voie, et, si sa nouvelle œuvre donne moins l'impression de l'originalité dans l'imagination et dans la logique, c'est simplement que le lecteur a déjà feuilleté, avant *la Vertu suprême*, un ou plusieurs des précédents ouvrages de l'Éthopée. Lorsque, outre la forme, l'idée inspiratrice demeure la même pendant une longue suite d'œuvres, il arrive fatalement que l'auteur semble un peu récrire le même ouvrage.

M. Péladan préférera cependant encourir ce reproche, — si c'en est un, — que de voir apprécier *la Vertu suprême* indépendamment des livres qui l'ont précédée. Envisagé comme roman isolé, l'ouvrage présenterait, en effet, un plus grave défaut. Sans doute, on n'exigera pas d'un livre cette stricte unité d'intérêt que requiert une pièce de théâtre; mais encore faut-il, si plusieurs actions indépendantes s'y enchevêtrent, qu'il y ait coordination et proportion entre ces intrigues diverses et la donnée principale. C'est ce qui n'est pas réalisé ici: les expériences de sauvetage sentimental inaugurées par Bélit d'après les doctrines transcendantes de Tammuz, les amours de cette même Bélit et d'Ournah, de Rose de Forentine et de Beaucens, de Nannah et de Dagon, d'Izel et d'Adar, de Mercédès et de Pondiel, d'autres encore, sans lien logique avec la thèse à établir, apparaissent, longuement développés, ou rappelés seulement, pour des raisons que l'auteur n'a pas jugé à propos d'exposer et ne laisse pas entrevoir. Son roman n'est pas sans quelque analogie, au point de vue de la composition, avec ces *Histoires* d'Hérodote dont les livres, placés chacun, on s'en souvient, sous l'invocation d'une des Muses, rayonnent très vaguement autour d'un centre commun, qui, est, apparemment: la grandeur de l'Hellade antique.

L'action de Mérodack, le triomphe des idées du Mage, tel serait ce centre d'attraction dans les compositions de l'Éthopée. Ce personnage est le plus curieusement étudié et fouillé de tous. Il n'a, dit l'auteur, « ni le don divin de créer, ni le don humain de réussir ». D'où vient donc la puissance de « ce maître d'une bande de génies »? De l'idée, nous est-il répondu: « La conception, voilà sa couronne: nul ne voit un idéal si haut, si étendu, si profond, et ne le voit avec une telle constance; son esprit semble une boussole angélique dont l'aiguille ne dévierait jamais du nord éternel. C'est le métronome vivant de l'au-delà. » Il faut, évidemment, ajouter à ce don la volonté, le « caractère », qui ne plie pas et fait plier, — ou qui brise.

Et tel est, en effet, le dénouement du livre: Mérodack anéantit son œuvre pour la vouloir trop pure. Tout le premier, il a exalté l'Amour; il a voulu sublimer, si l'on peut dire, la passion charnelle, et il a réussi. Succès déplorable! car cet amour, car cette passion se dresse tout à coup devant lui, puissante d'autant plus qu'il l'a faite plus noble. Voici la fin du discours dont nous avons cité des passages:

— « Frères », s'écrie Mérodack, « l'heure est telle que, depuis des siècles, une autre aussi solennelle n'a pas sonné: celle de la grande option. Je n'ai dit que la moitié de mon vœu, et je tremble. Si vous repoussez ma sommation sublime, j'abdique, car je vous aurai offensés, et je ne pourrai rester parmi vous.

« Artistes de la Gnose et de la Foi, voisines de l'art, voulez-vous ajouter les vertus aux œuvres, le mouvement au génie, être des Fra Angelico, des saints en même temps que des artistes?

« L'Amour sexuel vous a donné ce qu'il contient, quittez-le pour le seul amour de Dieu et immolez vos vœux à la perfection totale de votre Ordre! »

On devine l'accueil fait à cette mise en demeure : le silence, « un silence tel qu'il fut une réponse, et que le Grand Maître s'arrêta, effrayé lui-même de ce *Non!* formidable, quoique inexprimé ». Et, si Mérodack a raison de vouloir monter jusqu'à la sainteté, ceux dans lesquels il voyait tout à l'heure « les Templiers des lettres et des arts » n'ont peut-être pas tort. L'un des disciples dit un mot décisif : « On n'obéit pas les inspirés. »

Y a-t-il incompatibilité absolue entre la Religion et l'Art? Non pas! mais à une indispensable condition : c'est que l'art fasse acte d'humilité et se reconnaisse subalterne. Théologiquement, ce n'est pas errer, croyons-nous, que de prendre à la lettre le *Beati pauperes spiritu...* Le livre le plus intimement chrétien qui ait été écrit : *l'Imitation de Jésus*, nous le dit : « Certes, les discours sublimes ne font pas l'homme juste et saint; mais une vie pure rend cher à Dieu... Il y a beaucoup de choses qu'il importe peu ou qu'il n'importe point à l'âme de connaître; et celui-là est BIEN INSENSÉ qui s'occupe d'autre chose que de ce qui intéresse son salut. » Et l'auteur anonyme ajoute : « Ce n'est pas qu'il faille blâmer la science, ni la simple connaissance d'aucune chose : car elle est bonne en soi et dans l'ordre de Dieu; seulement on doit préférer toujours une conscience pure et une vie sainte... Certes, au jour du jugement on ne nous demandera point ce que nous avons eu, mais ce que nous avons fait, ni si nous avons bien parlé, mais si nous avons bien vécu. » — Concluons : ce n'est pas seulement l'Amour, c'est l'art lui-même que Mérodack, s'il est vraiment chrétien, doit jeter au pied de la croix. Cette « immortalité dans la mémoire des hommes » qu'il ambitionne pour ses disciples est un leurre, comme tout ce qui repose sur l'homme. Ce n'est pas l'Immortalité vraie, donnée en Dieu seul, et en vue de laquelle saint Augustin résume en trois mots la doctrine : *In æternum nil*. Et, si la candide Grandeur de l'orateur, — qui, nous le rappelons, n'a pas en lui-même le don de créer, — si sa noble Ingénuité, comme le caractère propre de ceux qui l'aiment, n'écartaient point aussi absolument l'épigramme, la réponse à sa déclaration de volonté absolue serait assez naturellement un mot coupant de Rivarol : — « C'est un terrible avantage que de n'avoir rien fait; mais il ne faut pas en abuser! »

Les autres personnages du livre, au moment où s'éloignent le maître renié par eux pour la femme, résumant en deux cris leurs sentiments de regret et d'espoir : FINIS LATINORUM! INFINITAS CHRISTI. L'une et l'autre exclamation, si l'analogie contenue dans les lignes que nous venons d'écrire est exacte, eussent été plus logiquement proférées par Mérodack lui-même, renonçant le génie pour la sainteté...

Comme les précédents ouvrages du Sar, *la Vertu suprême* est pleine de développements brillants, paradoxaux ou profonds, sur les questions les plus diverses. Hors-d'œuvre enlevés de verve, en un style auquel on ne saurait reprocher qu'une chose « à côté » : c'est de rester le même, quel que soit le personnage qui parle. Pour faire tomber la critique, il suffit de *situer* ces passages en dehors du dialogue et d'y voir autant de dissertations personnelles de l'écrivain chez qui le dialecticien et le philosophe égalent au moins le conteur.

LOUIS ERNAULT.

LIVRES ET REVUES

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

CHRONIQUE DES LETTRES POLONAISES.

Le 500^e anniversaire à l'Université de Cracovie. — L'apothéose de Henryk Sienkiewicz. — *Dla Miliona*, par M. ARTHUR GRUSZECKI. — *Z Teki Wrazen*, par M^{me} JACHOWSKA-KOSZUTSKA. — Anniversaire de Boleslas Limanowski.

Le 500^e anniversaire de la fondation de l'Université de Cracovie vient d'être célébré par les Polonais et les délégués étrangers avec une grande solennité. *Alma Mater Jagiellonica* resta pendant cinq siècles le foyer de la culture scientifique et littéraire dont les Polonais se montrent, à juste titre, très fiers. Ce fut à l'instigation d'une femme, la reine Hedwige, que cette Université fut fondée et inaugurée en 1400, par son mari, le roi Ladislas Jagiello.

Parmi les premiers « escholiers » inscrits sur les registres qui se trouvent dans le Musée National, il y a aussi plusieurs noms de femmes; et c'est peut-être à cause de ce souvenir, et obéissant à un sentiment de gratitude envers l'élément féminin, lequel, en Pologne, apporta toujours un concours actif à toutes les nobles et bonnes causes, que le Comité confia à la célèbre poétesse polonaise Deotyma, le soin de composer pour la circonstance un poème dramatique. L'œuvre de Deotyma représentée au Théâtre de Cracovie devant le corps universitaire et une foule d'invités, a obtenu un succès d'estime, dû au verbe artistement ciselé et à la pensée patriotique; cependant, Deotyma, entrée vivante dans l'apothéose de son grand talent, reste depuis une bonne vingtaine d'années comme figée dans sa gloire, pareille à des idoles indifférents aux flots de la vie qui passent autour d'eux sans les émouvoir. Les vers de Deotyma sont très sonores et chantent largement la beauté du passé; ils furent en harmonie avec la solennité entière, très belle au point de vue pittoresque: par la magnificence des costumes, des cérémonies religieuses aux gestes imposants, par son côté particulièrement et exceptionnellement archaïque, lequel fit oublier aux assistants l'heure présente, les aspirations et l'action de l'humanité moderne. Depuis le manteau de pourpre bordé d'hermine de *Rector Magnificus* — accompagné partout par l'évêque de Cracovie, chancelier perpétuel de l'Université, — les discours en latin et le chant ancien glorifiant la Vierge « consacrée par Dieu lui-même », jusqu'au moindre détail du cortège et de la cérémonie, tout fut le reflet — d'une saisissante beauté, — d'ailleurs, de l'époque ancienne, des temps passés; ce qui n'est pas précisément l'idéal désirable pour une Université, censée être éducatrice de la génération nouvelle. Et beaucoup de ceux qui appartiennent à la jeunesse polonaise protestèrent contre les tendances trop conservatrices du corps universitaire, surtout lorsque les diplômes d'honneur donnant le titre de docteur de l'Université de Cracovie ne furent attribués qu'à ceux qui restèrent fidèles aux idées particulières représentées par le comte Stanislas Tarnowski, un des piliers de l'Eglise romaine et de la monarchie autrichienne, *Rector Magnificus* de l'Université polonaise.

Cependant, un de ces docteurs rallia, autour de son nom universellement connu et aimé, tous les suffrages. C'est l'auteur de *Quo Vadis*, Henryk Sienkiewicz. Certes il

n'est pas en désaccord avec le parti catholique si puissant en Pologne, et, sauf en sa prime jeunesse, il n'a jamais consacré sa plume à la cause « subversive » de la réforme sociale ; mais il est un si véritable artiste que la Pologne tout entière l'admire sans réserve et se sent fière de ses succès. Pourtant, pour apprécier sans parti pris la littérature contemporaine de la Pologne, il est nécessaire de connaître les productions récentes de nombreux écrivains, moins célèbres que Sienkiewicz, mais non moins intéressants au point de vue de l'évolution des idées ; notamment : Kisielewski, Pzzybyszewski, Zeromski, Sieroszewski, Niemojewski, etc.

Parmi les romans qui reflètent avec l'exactitude photographique des coins de la vie moderne, il y a à signaler celui de M. Arthur Gruszecki, *DLA MILIONA (Pour un million)*, racontant avec beaucoup de détails minutieux l'histoire d'une mine de pétrole et de la lutte impitoyable pour l'existence qui se fait autour de cette nouvelle source de la richesse, entre les propriétaires fonciers polonais et les spéculateurs juifs. Ce roman ferait la joie de M. Drumont : l'auteur s'y montre un antisémite féroce. Mais le manque absolu de talent artistique rend la lecture de ce roman aussi peu attrayante que celle d'un fait-divers énormément amplifié.

Un jeune auteur, M^{me} Jaholkowska-Koszutska, vient de publier un volume intitulé *Z Teki Wrazen (les Impressions)*, étude, curieuse par sa sincérité, d'une âme malade et déséquilibrée d'un jeune homme moderne. Frère cadet de l'héros du roman de Sienkiewicz, *Sans Dogme* le neurasthénique personnage de M^{me} Jaholkowska-Koszutska, est un type malheureusement très répandu parmi la jeunesse polonaise. Il se caractérise lui-même par ces termes : « L'âme laide, souffreteuse, blessée, dépourvue de la puissance du désir, du charme des rêves, de la douceur du souvenir ; elle fait entendre sa plainte sourde et profonde, car elle se sent repoussée de tout ce qui est la force, la sérénité, le bonheur. »

Descendants indirects du romantisme, bien qu'ayant d'autres devises et d'autres symboles, ces « décadents » polonais, usés par les efforts stériles du cerveau toujours en ébullition, méritent certes à être étudiés et observés, comme un des phénomènes des plus particuliers de l'influence de Nietzsche, et de certains poètes latins, sur l'âme slave.

Les socialistes polonais — dont le nombre augmente chaque jour — ont organisé en septembre dernier une touchante manifestation en l'honneur de Boleslas Limanowski, écrivain et sociologue éminent, un des précurseurs de l'idée socialiste en Pologne. Malgré les entraves, — dont la prison et huit ans d'exil en Sibérie, — Boleslas Limanowski, depuis 1860, sert la cause du socialisme polonais avec un dévouement de véritable apôtre. Il fut le premier à comprendre que la régénération de la Pologne est indissolublement liée avec le progrès du socialisme qui, seul, peut et doit transformer la société et rendre aux petites nations opprimées leur indépendance.

Les œuvres de Boleslas Limanowski sont consacrées toutes à la question sociale : depuis sa thèse de docteur en philosophie sur *la Sociologie d'Auguste Comte*, et de nombreuses brochures sur *la Question ouvrière, le Socialisme et le Patriotisme, la Révolution politique et la Révolution sociale*, jusqu'à *l'Histoire de l'insurrection polonaise en 1863*, — ouvrage considérable et unique dans son genre, — ainsi que les deux volumes traitant de *l'Histoire du mouvement social au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle*. L'impartialité, la documentation, la science profonde de Boleslas Limanowski donnent à ses œuvres une haute valeur ; mais ce qui double encore la portée morale de ses productions, c'est la vie et le caractère de l'auteur, admirable exemple d'une lutte incessante pour l'idéal, sans aucune concession, sans aucune faiblesse, malgré la persécution, l'exil et la nécessité, bravement acceptée, d'un dur labeur pour le pain quotidien. Son partage dans les rangs des socialistes militants n'est pas équivalent à la rétribution d'un député ou d'un ministre, ni aux honneurs rendus bruyamment à tel ou tel autre chef du parti socialiste, arrivé très haut dans la hiérarchie sociale, tout en prêchant le principe de l'égalité. Boleslas Limanowski, pendant toute sa vie, œuvra non seulement de sa pensée, mais de ses mains, comme un simple travailleur. Il fut, dans sa jeunesse, en même temps étudiant de l'Université et correcteur dans une imprimerie. Plus tard, sur la terre d'exil, il gagne à peine de quoi vivre pour lui et pour sa famille en travaillant tantôt comme photographe, tantôt comme correcteur, et finalement comme employé aux écritures très modestement rétribué, dans une Compagnie d'assurances à Paris. C'est après les heures de ce labeur, dépourvu de tout intérêt intellectuel, qu'il travaille à son His-

toire de la démocratie polonaise, en train d'être publiée, et à son *Essai sur la sociologie*. Les socialistes en Pologne, sous les trois empereurs, étant horriblement persécutés, et les capitalistes ne faisant point partie du groupe qui comprend et apprécie le mérite de Boleslas Limanowski, ce grand et doux apôtre n'a jamais recueilli de ses laborieuses semailles que la satisfaction d'avoir puissamment contribué à la propagande des idées, et d'être vénéré et aimé de tout cœur par la jeunesse socialiste et par ceux d'entre la multitude des travailleurs qui savent qu'il leur a donné tout simplement sa vie.

MARYA CHÉLIGA.

CHRONIQUE DES LETTRES SCANDINAVES.

LANGUE SUÉDOISE.

THÉÂTRE. — Erik XIV, drame en 4 actes, par AUGUSTE STRINDBERG.

NOUVELLES. — Sankt Goran och Draken, par WERNER VON HEIDENSTAM.

ROMAN. — Ewig Sommar, par HILDA SACHS. — Lek, par ISIS. — Tva Hustrur, par ANNA WAHLENBERG. — Lyckliga Manniskor, par GEJERSTAM.

M. Strindberg se repose de ses grandes compositions mystiques en composant des drames historiques dont le sujet est emprunté à une des époques les plus glorieuses de son pays, au siècle de Gustave Wasa. Son dernier drame *Erik XIV* (1) termine le cycle commencé par *Maître Olaf* et continué par *Gustave Wasa*. Doit-on louer ou regretter le nouvel avatar du poète? Ceux qui systématiquement condamnent le genre historique comme factice et stérile seront sévères, mais les autres et surtout ceux qui, tout en admirant les beautés poétiques éparses dans ses compositions mystiques, regrettaient de voir un beau génie se perdre dans des divagations nuageuses, se féliciteront du renouveau du poète et le considéreront presque comme une résurrection. Avouons-le de suite, si les drames historiques de Strindberg ont certains défauts inhérents au genre, ils possèdent de réelles et superbes beautés. On peut regretter la subtile psychologie, la profondeur et la netteté de pensée de ses drames sociaux, on ne refusera pas de reconnaître dans ces œuvres nouvelles l'intérêt dramatique, la connaissance des passions humaines et l'habileté de l'écrivain à les mettre en jeu, qualités éminemment scéniques. Les aventures du roi Erik XIV sont sans doute mal connues de notre public, je dirai donc que ce prince, fils de Gustave Wasa, le restaurateur du luthéranisme en Suède, signala son règne par des actes de grand politique et par des actes de démence. Ce fut au cours d'un de ces accès de folie furieuse qu'il fit emprisonner les nobles Stures et le duc Jean, son frère. Ce dernier parvint à s'échapper, regagna la faveur populaire et, juste retour des choses humaines, fit à son tour arrêter le roi et l'emprisonna. Tel est le cadre du drame. Malgré sa folie, le personnage de Strindberg a de la grandeur. Esprit inquiet, soupçonneux, il congédie son fidèle conseiller Goeran Persson; il est sur le point de répudier sa maîtresse Karin, lorsque Goeran parvient à regagner sa faveur et, nouveau Tristan de ce Louis XI scandinave, sert aveuglément et cruellement les intérêts de son maître. Cet homme du peuple élevé aux hautes dignités de procureur royal s'est voué au roi corps et âme; c'est lui qui répare les fautes du monarque, réplace dans l'affection royale la belle Karin, parce qu'il connaît l'influence bienfaisante exercée par cette femme sur ce cœur meurtri et souffreteux; il lutte contre les Stures, ennemis du roi, et avec lui succombe lorsque les destins le trahissent. Strindberg nous intéresse à ce roi tyrannique, furieux et dément, à ce ministre cruel et bienfaisant à la fois, doux aux faibles, dur aux forts, qui entoure son maître de l'affection du peuple comme d'un bouclier devant la haine des grands. Quelques scènes ont une originalité puissante: je citerai l'entrevue entre le noble Ivan Sture et Goeran Persson. L'opposition brutale entre la morgue hautaine du noble et la puissance patiente et délibérée du procureur plébéen est décrite avec une vigueur qui caractérise toute une époque de luttes ardentes; celle où Goeran persuade au roi d'épouser, contre l'opposition de tous, sa maîtresse Karin; celle, enfin, où Strindberg nous représente, le jour même des noces, le roi abandonné de toute la noblesse de son pays,

(1) *Erik XIV*, 1 vol. in-8°, 178 p.; Gernandts, éditeur, à Stockholm; 2 couronnes:

seul avec son ministre vaincu et dans l'attente de la catastrophe prochaine, ouvrant toutes grandes à la populace les portes du château royal et l'invitant au banquet.

Une nouvelle œuvre de M. Werner von Heidenstam est toujours bien accueillie du public lettré de Scandinavie. Je retrouve, dans le recueil de nouvelles intitulé *Saint Georges et le Dragon* (1), les qualités si hautement louables de cet écrivain. Werner von Heidenstam possède le rare et délicieux talent de « conter ». Son style est simple, mais ferme et précis, avec çà et là, inattendues, des trouvailles savantes de phrase et de pensées, car ses contes cachent sous une apparente simplicité un sens lumineux et plein de profondeur. Je la trouve délicieuse cette première nouvelle qui donne au livre son titre *Saint Georges et le Dragon*, l'aventure du sculpteur Andreas, appelé d'Andorf, par Sten Sture, afin de former, pour la cathédrale de Stockholm, un groupe statuaire qui n'aurait pas son pareil dans toute la Scandinavie. L'artiste reçoit l'hospitalité chez le musicien Bengt Hake, brave homme idolâtre de sa femme, la belle Matta. Poussé par une idée naïve et amoureuse, il offre au sculpteur qu'il aime de reproduire, dans le visage de sa Madone, les traits mêmes de son adorée. Maître Andreas hait l'amour, non pas en moine, mais en homme qui aima trop la femme et reçut d'elle ses plus vives souffrances. Ses sermons à son ami Bengt Hake sur l'inanité de la femme et de l'amour sont donc vains, et le prédicateur est lui-même vaincu par le sentiment tout-puissant, car, la veille du jour où la statue sera érigée dans toute sa pompe, à la cathédrale, aux yeux des habitants de Stockholm émerveillé, Bengt Hake, le musicien, apprend que son ami l'a trahi, et le tue. Mais qu'importe cette description d'un simple récit, banal peut-être ; ce qui fait le charme de la nouvelle de Heidenstam, c'est le parfum de poésie répanda sur l'œuvrette tout entière, de native et forte émotion auquel nul lecteur ne peut rester indifférent.

Voici maintenant un livre presque entier de joie, *Eternel Été* de Hilda Sachs (2), ou plutôt *Eternel bonheur, éternel amour*. L'auteur imagine deux êtres s'aimant d'un sentiment à la fois passionné et calme, comme doit être l'amour conscient de sa force et de sa pérennité, comme l'été, cette maturité de la saison du soleil. Ces personnages, il les place dans un lieu paradisiaque et vague, car ce roman de passion douce et rêveuse perdrait de son charme et de sa poésie au contact d'une trop évidente réalité. Une ombre seulement dans ce clair été ensoleillé : un jour, Kornélia croit s'apercevoir que Georges — son mari ou son amant, l'auteur nous le laisse ignorer pour conserver autour de ses personnages un vague charmeur — aime sa fille, la délicieuse Myriam ; elle en ressent une indicible douleur ; mais c'est une ombre, avons-nous dit : elle se dissipe bientôt devant le lumineux soleil. Kornélia se convainc de son erreur, et ces deux êtres, voués à la félicité comme d'autres à la détresse, reprennent leur rêve sans fin. C'est un livre curieux, bien original, le *Livre du bonheur*, que M^{me} Hilda Sachs a écrit simplement sans recherches littéraires et dont le charme est puissant.

Dans *Lek*, Isis (3) tente de nous révéler la vie de bohème à Rome : elle ne nous dépeint guère que les aventures de jeunesse de quelques artistes suédois qui n'ont rien des mœurs méridionales. Le récit est intéressant et possède, habilement mélangée, la somme de joies et de sentimentalités qui convient à des aventures de jeunesses scandinaves ou autres, avec l'inévitable suicide du Dr Evaristo Mazzi qui n'a pu captiver le cœur de la belle Sigrid Ulfhlc. Mais tout ceci, malgré un incontestable intérêt, fut déjà écrit et lu. Ce n'est pas non plus un sujet bien neuf que traite Anna Wahlenberg (4) dans *Deux Epouses*, roman où elle retrace l'aventure d'un homme qui épousa deux femmes : l'une brillante et jeune, mais perverse ; l'autre plus âgée, mais lui procurant le réel bonheur. Enfin, je parlerai d'une tentative de M. Gustave de Geijerstam (5) de régénérer un genre qui paraissait bien mort, le roman bourgeois, pot au feu et descriptif à la façon du *Vicaire de Wakefield* et autres, dans ses

(1) *Sankt Goeran och Draken*, nouvelles, de Werner von Heidenstam ; Albert Bonnier, éditeur, à Stockholm, 1900 ; prix, 3 couronnes.

(2) *Ewig Sommar*, par Hilda Sachs, Albert Bonnier, édit., Stockholm, 1900 ; prix, 2 c. 50.

(3) *Lek*, par Isis ; *ibid.*, prix, 2 c. 75.

(4) *Tva Hustrur*, par Anna Wahlenberg ; Albert Bonnier ; prix, 3 c. 75.

(5) *Lyckliga Manniskor*, par Gustaf af Geijerstam ; Gernandts, éditeur, 1899, Stockholm ; 3 c. 75.

Gens heureux. L'écrivain crut avoir une excuse dans le goût tout particulier de ses compatriotes pour ce genre de littérature qu'illustraient jadis en Suède même Bremer et Carlén. Ces écrivains étaient bien oubliés, nous ne voyons, pour notre part, aucun intérêt à les faire revivre dans des œuvres modernes.

LES REVUES.

Ord och Bild, janvier : Gunnar Wennerberg, dont M. Nyblom retrace la vie et l'œuvre poétique, est une personnalité curieuse dans la littérature suédoise. Si Musset fut, en France, le poète de la jeunesse et en mérita le titre, Wennerberg fut surtout le poète des étudiants. Il sut rendre leurs aspirations et leurs enthousiasmes en des hymnes devenus populaires dans la grande université d'Upsal et dans toute la Suède. Sa renommée est égale comme musicien et comme poète. A signaler, dans ce même numéro, une belle poésie de Hugo Gyllander, *le Cuirassier de la guerre de trente ans*, où se perçoivent certaines réminiscences de Henri Heine. — *Février* : Sous le titre de *Urania et Titan*, M. Wilhelmsson nous livre de curieux souvenirs empruntés à la vie de l'astronome Tycho-Brahé. *Coblence*, d'Oscar Lavertin, est un tableau animé de la vie de la noblesse française pendant les années d'exil de la Révolution. M. Dorph étudie l'œuvre du paysagiste danois Gotfred Rump. Cet artiste, qu'on peut le mieux juger dans la série de tableaux connue sous le nom de *les Quatre Saisons*, semble s'être inspiré de la poésie de Christian Winther. « Il met toute son âme à reproduire la nature qu'il aime et comprend. » — *Mars* : Richard Bergh parle sur l'art suédois. On eut tort de désespérer de son avenir et de sa force. Le Midi, plus séduisant dans sa lumière et dans sa joie, fit oublier les charmes réels et la profonde poésie du Nord. Les temps sont changés, l'artiste scandinave ne tournera plus constamment ses regards vers le Sud ; mais il apprendra à aimer la fruste nature suédoise. Puis, suivent trois jolies poésies d'Ellen Lundberg, empreintes d'une originale simplicité : *La joie habite mon foyer*, *Ombre et Chanson*, une nouvelle de Per Hallstrom : *Un Superhomme*, une étude de Pauw Buschmann sur Antoine Van Dyck. — *Avril* : Knut Stjerna recherche les origines du chant national de la Suède. A cette occasion il retrace brièvement l'histoire du développement national de ce pays qui subit tour à tour l'influence de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Quelques strophes que tout Suédois connaît pour les avoir lues au moins dans les livres d'écoles, strophes composées par l'évêque Thomas en 1443, fournirent les premiers éléments du chant national. Il est donc le plus ancien de tous. Les sentiments qui y sont exprimés sont simples comme le caractère même de la nation. L'hymne est inspiré par l'amour de la liberté et de la patrie. Le grand prosateur de la Suède contemporaine, M^{me} Ellen Key, décrit, en quelques pages brillantes, la contrée du lac Frycken, une des plus caractéristiques de la Scandinavie orientale. Karl Redberg, un dramaturge connu et apprécié, publie, sous le titre de *Un homme marié*, une comédie de caractère alerte et vive, mais dont le sujet, d'un désespérante banalité, est à peine racheté par un marivaudage élégant ; l'A. nous représente la fugue d'un mari lassé du pot-au-feu matrimonial et s'en revenant, à la fin de l'acte, aux douceurs de la vie conjugale. — Le numéro de *mai* contient une description de la ville universitaire d'Oxford, par Cecilia Waem ; trois poésies de John Alfren, et une étude sur la vie musicale à Copenhague, par Gustave Hetsch. — *En juin*, une poétique légende de Per Hallstrom, le *Mal de Minuit*, et une étude sur P. P. Rubens, de Georges Gothe d'après l'ouvrage français d'Emile Michel.

Finsk Tidskrift (la Revue de Finlande), d'Helsingfors, publie, dans son numéro de *février*, un article d'Alexandre Oehquist sur Nietzsche. L'auteur de Zarathoustra est, en ce qui concerne la langue, un artiste de premier ordre. Aucun écrivain allemand ne sut comme lui peindre à l'aide des mots ; sa langue a l'harmonie et la douceur d'une musique. Si on ne savait que Nietzsche s'est essayé dans la poésie lyrique et dans la composition musicale, on comprendrait cependant qu'il avait en lui du musicien et du poète, et même, si le sort avait voulu qu'il se consacraît à la peinture, un émule du grand peintre allemand moderne Boeklin. — *Mars* : L. Léopold apprécie les récentes œuvres de Selma Lagerlof. D'après l'A. tout ce qu'écrit M^{me} Lagerlof porte le caractère de la légende ; sa fantaisie est pleine d'expansion et de poésie. — *Mai* : *Le printemps de la sculpture finnoise*, par Nervander, est une étude sur Carl Eneas Sjostrand, un artiste suédois qui fonda à Helsingfors une académie des

beaux-arts et donna à l'art national de la Finlande un essor inattendu. Une nouvelle douloureuse, de Cor Kristofersen, *Requiem*, empruntant aux événements politiques qui se déroulent actuellement en Finlande un sens délicieusement mystique. — Juin : M. O. M. Reuter rappelle la carrière littéraire du poète finlandais Karl Robert Malmstrøm, mort récemment.

Dagny (Stockholm) contient, dans son numéro du 1^{er} janvier, un article de Nils Erdmann sur *Ibsen et la tragédie des artistes* où les dernières œuvres du dramaturge sont particulièrement étudiées. La revue continue sa campagne pour l'émancipation de la femme, à laquelle prennent part les écrivains féministes les plus remarquables de la Scandinavie, tels qu'Ellen Key, Hilda Sachs, Lagerlof, etc. Nous notons une pétition envoyée au roi Oscar, revendiquant pour les femmes le droit de vote. La malheureuse destinée de la Finlande inspire à Sylvia (avril) quelques proses émues. — De même tendance, la revue finlandaise *Nutid (Nouveau Temps)* poursuit, sous la direction de M^{me} Maikki Friberg, un noble but d'émancipation humaine. La revue s'occupe de toutes les questions intéressant le mouvement féministe et agrémenté son sommaire de fantaisies charmantes. Parmi les articles littéraires, je signalerai une étude sur l'écrivain allemand bien connu Hélène Bohlan, l'auteur de *Halbtier* et une revue des dernières productions de la littérature suédoise signée Asta.

Enfin, sous le titre de *Varia*, une revue vient de se fonder à Stockholm, sur le modèle de la fameuse *Review of reviews* de M. Stead. Les événements du mois y sont soigneusement expliqués. A des articles originaux ou traduits sur les questions à l'ordre du jour, *Varia* ajoute un brin de fantaisie. La revue est illustrée avec goût.

A. DE RUDDER.

PHILOSOPHIE

MORALE, RELIGION.

Die einheitliche Lebensauffassung als Grundlage für die soziale Neugeburt, par L. REINHARDT; vol. in-8°; viii-424 p.; Beust, éditeur; Strasbourg, 1899. — L'A. de cet ouvrage vise un but avant tout pratique, et son ambition n'est pas médiocre : la rénovation individuelle et sociale de l'humanité ! Pas besoin d'ailleurs de révolution violente : le vrai moyen, c'est la régénération intellectuelle. A la place du dualisme, païen ou catholique, il faut instaurer une conception moniste de la vie, conforme aux enseignements de la Bible et du Christianisme, aux théories de la science et aux aspirations modernes, qui veulent réaliser sur cette terre le royaume de Dieu, c'est-à-dire la domination des lois divines de la nature et de l'esprit. Le christianisme est *monothéiste*, la science moderne est *moniste* : le monisme est donc le véritable lien entre la religion et la science. L'A. développe sa thèse avec un grand luxe d'arguments et de citations empruntés surtout au *Meyer's Conversations-Lexicon* et au *Brockhaus*. Il espère de sa théorie voir surgir les plus merveilleuses conséquences : l'humanité sera comme un seul troupeau sous un seul pasteur ; la liberté, l'égalité et la fraternité deviendront des réalités, et les rêveries ou utopies sociales seront enfin éliminées pour toujours !

A cette compilation un peu lourde et candide de M. Reinhardt sur le monisme, on préférera de beaucoup les idées condensées en quelques pages pénétrantes de Haeckel, traduites par M. Vacher de Lapouge (1).

H. MUFFANG.

Der Egoismus, par ARTHUR DIX; vol. in-4°; 410 p.; 8,60 mk; Freund und Wittig, éditeurs; Leipzig, 1899. — Avec le concours de plusieurs autres écrivains, l'A. nous expose l'action de l'égoïsme et son influence dans tout domaine de la vie humaine. L'ensemble est une description rétrospective des événements du XIX^e siècle. Quoi qu'il soit partial et traite l'histoire au point de vue réactionnaire et national-libéral,

(1) *Le Monisme, lien entre la religion et la science*; Paris, Reinwald, 1897.

le volume développe des idées intéressantes ; le style est brillant, surtout dans les chapitres écrits par l'A. même. Le livre est dédié à *Bismarck*.

L. CORNÉLISSEN-RUPERTUS.

Die Grundlagen der Schleiermacher schen Theologie. Eine kritische Untersuchung, par ERNST HEINEMANN; broch.; 48 p.; 20 pfennige; Hermann Walther, éditeur; Berlin, 1900. — L'A. se présente avec une carte qui porte une citation de Gœthe : « La réalité a des droits qu'elle arrive toujours à faire prévaloir. » Il explique : D'aucuns prétendant que « des choses dites sacrées il ne faut pas examiner les preuves de trop près ». Il me semble, tout au contraire, que ces choses-là sont précisément celles qu'il faut étudier consciencieusement pour s'assurer si vraiment elles s'appuient sur des preuves solides. — Depuis un siècle entier la dogmatique de Schleiermacher a fait loi dans les églises protestantes d'Allemagne, mais le panthéisme déguisé qui faisait son succès commence à passer de mode.

Dévêtue de son immense verbiage, la doctrine schleiermachérienne se résume en la proposition suivante : — « L'homme vient de quelque part. Ce quelque part c'est quelqu'un. Et ce quelqu'un c'est Dieu. » — Est-ce démontrer l'existence de Dieu que de s'écrier : « D'où puis-je donc venir ? » Heinemann trouve que la preuve est insuffisante.

Autre question fondamentale : — Jésus est-il un être divin dans le sens rigoureux du mot ? — Oui, répond Schleiermacher, et il prouve son dire par une pétition de principe qu'il noie en flots d'abstraction.

A ce propos, s'impose une question délicate : — Comment s'accomplissaient dans l'Homme-Dieu les fonctions organiques et physiologiques ? Schleiermacher écarte cette question avec une pudibonderie qui déguise mal son embarras ; il affirme que l'impeccabilité de Jésus le mettait au-dessus des misères physiologiques. Ne parlons que du sommeil. Jésus dormait-il ou non ? Le Dieu qu'était Jésus perdait-il la conscience dans le songe ? L'Omni-Science délirait-elle dans le rêve ? — Et, si la divinité de Jésus le mettait hors les conditions humaines, peut-on dire vraiment que Jésus fût un homme ?

Même insoluble difficulté dans la question du péché et de la faillible nature. Ici encore, Schleiermacher patauge dans la contradiction : il n'affirme que pour nier, il ne nie que pour dénier sa dénégation. Après avoir établi que le péché constitue la nature de l'homme, le grand docteur réformé en excepte Jésus-Christ. Mais est-il vraiment un homme, celui qui ne naquit pas faillible ?

— « Querelles de moines ! » entend-on dire. — Sans doute. Encore faut-il que les moines trouvent à répondre, et les Révérends Pères aussi.

The Gospel Problems and their solution. Being an Enquiry into the origin of the Four Gospels, by JOSEPH PALMER, with a motto from T. H. Huxley : I do not call to mind any problem of natural which is more interesting than that of the origin of the synoptic Gospels, and that of the historical value of the narratives which they contain, the christianity of the churches stands or falls by the results of the purely scientific investigation of these questions; vol. in-12, xvi-306 p.; Allenson, éditeur; London, 1899. — Les évangiles dits synoptiques — ceux de Matthieu, de Marc et de Luc — ont une même inspiration et semblent calqués sur le même modèle, tandis que l'évangile dit de Jean révèle d'autres préoccupations et une manière de penser différente. Les problèmes relatifs à l'origine des évangiles ne sont pas tous résolus ; néanmoins, les critiques modernes s'accordent à peu près sur les points essentiels, présentent des solutions sensiblement approchées. Soit qu'il ne les trouve pas suffisamment orthodoxes, ou pour toute autre raison, M. Palmer les laisse de côté, sans les discuter, en apporte une de sa façon, laquelle, espère-t-il, s'imposera à tous par son évidence intrinsèque. Il nous arrive avec un trousseau de clés, une grosse et trois petites. — « Voilà qui ouvre toutes les difficultés ! » affirme-t-il avec une assurance empreinte de bonhomie ; et sur son livre il montre des quatre clés l'empreinte dorée.

— Voici la grand-clé : 1° Les récits évangéliques furent rédigés au fur et à mesure des événements qu'ils racontent. La substance des discours fut, par les disciples, notée au fur et à mesure que le Maître les prononçait ;

2° Notre-Seigneur parlait couramment le patois et la langue bourgeoise. Les synoptiques rapportent les discours qu'il prononçait en araméen. L'apôtre Jean a recueilli ceux que le Maître prononçait en grec;

3° Le texte des synoptiques fut révisé par les apôtres qui lui donnèrent la rédaction définitive;

4° Les notes dont Luc et Matthieu firent usage avaient été écrites sur de petits bouts de papier, dans l'arrangement desquels se glissa quelque désordre. D'où quelques légères inexactitudes dans la chronologie de Luc.

M. Palmer explique ensuite que tels et tels apôtres qui accompagnaient Jésus faisaient fonctions de *reporters*. Ils étaient munis de calepins sur lesquels ils notaient, séance tenante, les faits et gestes du Maître, ses paroles, *ipsissima verba*. Ils comparaient leurs textes avant de les mettre au net. Vous voyez cela d'ici. Le premier à rédiger ces procès-verbaux avait été Jean. Aux temps d'alors le reportage était pratiqué par des scribes et des rédacteurs officiels, nombreux et respectés autant que nos journalistes.

Le texte Matthieu fut le premier mis en circulation; il avait été rédigé avec le concours des frères de Jésus, avec les papiers, les documents et l'arbre généalogique fournis par la famille de Joseph. A Luc on avait remis la liste des ancêtres de Marie. Quand les rôles eurent été mis au net, ils furent remis au libraire-éditeur qui se chargea de publier et de mettre en circulation le quadruple évangile.

Ce n'est pas plus difficile que cela. On se doute que, doué d'une vive imagination. M. Palmer voit ce qu'il imagine et croit ce qu'il voit. Il corrobore son système par de copieuses dissertations, qui, agrémentées d'une réelle érudition, puisée, semble-t-il, dans *Killo* et autres *Biblical cyclopaedias*, témoignant aussi d'urbanité, de franchise et de sincérité, montrent un heureux caractère. C'est à penser qu'à toute thèse qu'il soutienne l'A. ne rencontre que des amis.

Aberglaube und Zauberei, von den ältesten Zeiten an bis in die Gegenwart von Dr ALFRED LEHMANN, Director des psycho-physischen Laboratoriums an der Universität Kopenhagen, Deutsche autorisierte Ausgabe von Dr Petersen. Mit 73 in den Text gedruckten Abbildungen; vol. grand in-8°; xii-556 p.; 12 mk.; Ferdinand Encke, éditeur; Stuttgart, 1898? — De nombreuses pages en un gros livre de grand format. Cette lecture exige un travail prolongé après lequel on s'applaudit de l'avoir mené à bonne fin. Le sujet requérait des connaissances presque encyclopédiques, une douzaine de philosophes et d'historiens, de docteurs en médecine et de professeurs en théologie y eussent trouvé matière à d'importantes dissertations. En ce volume est résumé tout ce qui a été dit d'important sur la magie, le prophétisme, le yognisme, le fatidisme, l'hypnotisme, l'occultisme et le supranaturalisme. Si bien que, pour parler de cette œuvre utilement, il faudrait plusieurs articles spéciaux; si l'ouvrage eût été vingt fois moindre, on en eût dit dix fois davantage.

Disons dès l'abord que l'A., un scientifique intransigeant, est un rationaliste de la bonne et forte école de la dernière génération. Il constate avec regret que les pratiques prétendument magiques augmentent en nos cercles populeux, plutôt qu'elles ne diminuent, que la marée de la superstition monte toujours et qu'elle progresse, nonobstant l'instruction prétendument laïque, laquelle aurait transformé les couches profondes du peuple, disait-on.

M. Lehmann n'avait d'abord pensé qu'à étudier les phénomènes physio-psychologiques qui ont cours parmi les spirites des salons. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le spiritisme importé d'Amérique en Europe, — niez donc que les Yankees marchent en tête de la civilisation! — n'avait pas été inventé de toutes pièces aux Etats-Unis. Il y avait été importé d'Europe, laquelle Europe la tenait de l'Asie. De Jackson Davis il fallait donc remonter aux mages de la Chaldée et aux prêtres égyptiens. Enorme besogne que l'A. a menée à bien. Le chapitre que nous avons le mieux goûté est celui qui raconte les travaux et les efforts accomplis par les adeptes de la Magie blanche, lors de la Renaissance, et tout particulièrement par Agrippa de Nettesheim.

Toutefois, la partie la plus neuve et la plus instructive est celle qui se rapporte au spiritisme moderne, à l'occultisme des salons. Il raconte les phénomènes produits par Home, les essais de Crookes portant sur des modifications qui pourraient s'opérer dans le poids des objets, — les photographies d'esprits, — les matérialisations, — les nœuds de Zollner, qu'on voudrait nous expliquer par une théorie d'être, à quatre

dimensions, — la psychographie, — la théosophie de M^{me} Blavatsky et le fakirisme du colonel Olcott. Après quoi, il étudie la mentalité des opérateurs et celle de l'assistance, — les fautes que des opérateurs même distingués ont commises dans leurs observations scientifiques. Il s'attache à la psychie inconsciente, à la suggestion, l'extase, l'hypnose et l'hystérie. Autant qu'il a pu il a vérifié les principales expériences, et, après les avoir répétées, affirme qu'avec quelque prestidigitation, quelque habileté de boniment et quelques trucs de mise en scène on va bien loin en ces matières. Il ne peut pas tout faire, pas tout expliquer, mais il en sait assez pour nier les interventions surnaturelles, toute action des ci-devant, toute apparition réelle des défunts. — Qu'on se le dise dans les deux camps.

Vedantâ philosophy. Lectures by the SWAMI VIVEKANANDA, on Râja Yoga, Conquering the internal Nature, and other subjects. Also, Patâujali's Yoga Aphorisms. With Commentaries and a copious glossary of Sankrit terms. — Revised and enlarged; vol. in-12; Cloth; \$ 1,50; Baker and Taylor C^o: New-York, 1899. — Au Parlement des Religions à Chicago, le Souâmi Vivekânanda faisait belle figure. Après les séances du Congrès, il visita les Etats-Unis pendant trois années, allant de ville en ville. Il y trouva le succès; on se passionnait pour l'homme et la doctrine; çà et là on en vint à l'enthousiasme. A l'entendre, il apportait les moyens pratiques de faire vivre l'Être Suprême en tout individu de bonne volonté. Dans l'Inde et aux Etats-Unis, les moyens étaient similaires, mais non pas identiques; on admet facilement que des raisons de climats et de races nécessitent quelque dissimilarité dans le traitement.

Le Souâmi Vivekânanda, — traduit en français, ce titre équivaldrait à quelque chose comme le Docteur Discrimination Heureuse; appellation qui pourrait équivaloir à celle de « Docteur Subtil », de scolastique mémoire, — le Souâmi, disons-nous, se donne pour un disciple de l'ascète Patâudjali, dont il nous traduit et nous explique une série d'aphorismes. Patâudjali, ascète et théologien, philosophe et maître sorcier, fut une manière de Maître Albert, dont les formules et les prétentions kabbalistiques nous sont expliquées et commentées avec plus de complaisance qu'il nous est agréable. Comme son maître, le disciple appartient à l'école Sankhya. Ce sont des athées qui entendent pratiquer la Râjâ Yoga, ou le plus profond ou le plus élevé des mysticismes. Quelque chose comme le système de Lucrèce, dont le texte serait développé en lyriques effusions par François d'Assise ou par Thérèse d'Avila. La supposition est moins bizarre qu'il ne semble au premier abord: on peut soutenir la thèse que Lucrèce fut un esprit profondément religieux, et que *mutatis mutandis* il eût pu faire un mystique très présentable. D'ailleurs les Orientaux ont une souplesse d'esprit et de corps, qui fait ou devrait faire l'admiration de nous autres barbares, ou les ci-devant barbares de l'Occident.

Quoi qu'il en soit, il ne peut être question de juger sur le mérite ou le démerite de pareil effort; dans une notice bibliographique on ne voudrait pas discuter la possibilité ou l'impossibilité de marier l'athéisme et le mysticisme, de faire épouser le Grand-Turc à la république de Venise. Athée en théorie, déiste en pratique, Vivekânanda n'est point une exception solitaire, tout au moins dans l'Inde, où ce système est très bien porté. Nous ne voyons pas pourquoi il ne recruterait pas des adeptes en Europe comme dans les Deux Amériques.

Ce qui augmente l'intérêt de la présente tentative, c'est qu'elle se présente comme le produit spontané de la pensée indoue. Le Souâmi est peut-être un millionnaire envoyé par les brahmines ses confrères. Il parle un Anglais simple et correct, il est parfaitement au courant des théories de la science moderne, à laquelle il emprunte parfois des arguments. Dans cette tentative nous voyons un nouvel exemple de l'instinct qui, en tout pays, pousse des religieux, Bouddhistes comme Brahmanes, Chrétiens et Musulmans, à laisser tomber leurs rivalités dogmatiques pour faire cause commune contre la science et la philosophie naturaliste, dont les progrès incessants commencent à les inquiéter sérieusement.

En tête du volume, le portrait du Souâmi montre un bon garçon, figure pétrie d'intelligence et de volonté, les yeux sont vifs et brillent d'intuition. Cette intuition serait-elle fondée dans la réalité des choses? Nous en doutons pour notre part, tout en reconnaissant volontiers qu'avec de la simple intelligence on suit volontiers, et même assez loin, le Docteur Subtil dans le chemin qu'il nous assure être celui de la perfection.

ELIE RECLUS.

The Gospel according to Darwin, par M. Woods HUTCHINSON ; vol. in-12 ; 241 p. ; 7 fr. 50 ; The Open Court Publishing Co, éditeurs ; Chicago, 1898. — Ce livre est un signe des temps. Son esprit est celui de la « religion de la science » monistique, dont M. le Dr Paul Carus, le directeur de *The Open Court*, est le théoricien le plus distingué. Sa théologie est, comme celle de Carus, le « monothéisme », quelque peu atténué cependant. Le lecteur ne comprend pas bien (p. 35) que son Dieu soit autre que subjectif. L'A., contrairement à Schopenhauer, démontre que le mal n'existe pas (p. 11). Au point de vue éthique, il n'est guère plus explicite, mais atteint presque aux résultats logiques de la philosophie évolutive ; il dit notamment que la fin est la continuité et l'évolution de la race. « Le premier devoir de l'homme est de perpétuer l'espèce (p. 184). Comme dans l'*Evangile* de Zola, le chapitre sur *les bienfaits de la sur-population* conclut en disant que les besoins de la France et des peuples de l'Europe sont les mêmes pour toutes les époques. Mais ne pouvons-nous pas prévoir un temps plus éloigné de nous que celui qui a été décrit par ces écrivains, et où l'idéal sera d'avoir une population stationnaire ? L'A. est très sévère pour les pratiques néo-malthusiennes. Il répète, après Drummond, que « l'altruisme procède de l'instinct de reproduction » (p. 183), et après Kropotkine, que son corollaire, « la sociabilité » est de la plus haute utilité dans la lutte pour l'existence (p. 117). Le débat fameux entre Spencer et Huxley, qui croyait que la moralité était opposée à l'évolution cosmique, est très bien résumé (p. 97 et suiv.).

Au point de vue moral, la nature, l'instinct et le plaisir doivent nous guider (chap. III et XII) : l'excès seul est immoral (p. 43) ; la mort et la souffrance sont des facteurs dans l'évolution progressive (chap. IV et XI) : la mort est un champ d'expérimentation pour la sélection naturelle (p. 66) ; le courage est la première de toutes les vertus (chap. VII). Sur ce dernier point, comme du reste sur beaucoup d'autres, il préfère l'*Evangile* selon Darwin à l'*Evangile* selon le Christ. Bien que sa critique du christianisme soit très radicale, elle est respectueuse aussi et toujours courtoise.

De nombreux passages du livre nous rappellent l'éloquence d'Emerson. L'ouvrage est un poème, plutôt qu'un traité scientifique. Il n'en est pas moins basé sur les dernières données de la science dont l'A. connaît les ultimes résultats. M. Hutchinson est un médecin formé dans les Universités européennes. Son livre contribuera certainement à hâter la révolution morale et religieuse, et fera accepter la science comme seul guide de la conduite, car il possède ce qui manque même à l'*Éthique* de Spencer, c'est-à-dire l'enthousiasme à côté de la maîtrise du sujet.

DANIEL FOLKMAR.

Race and Religion. Hellenistic Theology: Its Place in Christian Thought, par THOMAS ALLIN ; vol. in-16 ; 161 p. ; ls. 6 d ; James Clarke and Co, éditeurs ; London, 1899. — Le titre est un peu fallacieux. Ce n'est pas une étude de la race sur la religion en général, mais de l'influence de l'hellénisme et de la culture latine sur le christianisme. Il soutient que la théologie des « Early Fathers » n'était pas une, mais double ; que le monde doit revenir à l'hellénisme, la doctrine la plus optimiste et la plus philosophique, non à l'hellénisme orthodoxe russe, mais à l'hellénisme grec et à l'hellénisme rationaliste allemand. Le « latinisme » est sorti du sémitisme et s'est distingué, par suite, par son fatalisme, sa cruauté, son manque de philosophie et de tendances pratiques (pp. 113-118). Même l'obsession de sexe est si forte dans les écrits de saint Augustin que « certains passages de ses œuvres ne peuvent être traduits en anglais » (p. 74). L'A. essaye d'expliquer la théologie par l'influence du milieu physique et social, du climat et des institutions politiques (pp. 26-30), mais il y réussit mal. Ce livre n'a de valeur que dans sa partie dogmato-théologique, la moins intéressante pour la majorité des lecteurs.

M^{me} FOLKMAR.

Pensamientos, par UBALDO ROMERO QUINONES ; 1 vol. in-32 ; 190 p. ; una peseta ; I. Estevez, éditeur ; Madrid, 1900. — Recueil de pensées tirées presque toutes des nombreux ouvrages de l'A. L'opuscule est terminé par un exposé de ses volontés dernières : il déclare rejeter toute religion positive, produit de l'égoïsme et de l'ignorance, aimer tous ses concitoyens, principalement les faibles et les pauvres, à qui il a voué toute sa vie ; il considère tous les humains, blancs et noirs, européens et

américains, philippins et africains, comme ses frères, etc., et désire que son testament philosophique reçoive la plus grande publicité possible.

VICTOR DAVE.

Le pouvoir et le droit, par LADISLAS ZALESKI; traduction de M^{lle} Balabanoff; broch. in-8°; 98 p.; Schleicher frères, éditeurs; Paris, 1899. — L'ouvrage comprend trois parties. Dans la première l'A. étudie les différentes morales sur lesquelles peut reposer une conception moderne et raisonnée du droit; la morale utilitaire empirique de Bentham et de Stuart Mill; la morale utilitaire évolutionniste de H. Spencer; la morale néo-darwiniste. Dans une seconde partie historico-critique sont étudiées dans leur évolution et discutées l'école historique et l'école de Ihering et leurs théories sur le fondement du droit. Ayant ainsi déblayé le chemin, l'A., dans une troisième partie, dogmatique, expose une nouvelle théorie générale utilitaire évolutionniste du droit. Une préface de M. L. Hennebique analyse les théories des philosophes belges et français que M. L. Zaleski a systématiquement passées sous silence dans son œuvre. L'ouvrage a été traduit d'une manière élégante et claire par M^{lle} Balabanoff.

JEAN RETHEL.

INDEX. — **L'Etica di Guglielmo Wundt**, par GIOVANNI VIDARI; br. in-12; 136 p.; 2 fr.; Stab. Tipografico Emilio Quadrio, éditeurs; Sondrio, 1899. — Exposé critique, bref, mais précis et clair du système de l'éthique de Wundt.

Réflexions morales et politiques, par E. BANNING; vol. in-18; 280 p.; Spineux, éditeur; Bruxelles, 1899. — Sorte de testament où l'A. a réuni les fruits de ses méditations sur la politique, la morale, la philosophie et la religion. Teinte légèrement pessimiste. Notice biographique par le général Brialmont.

SCIENCES SOCIOLOGIQUES

SOCIOLOGIE.

Philosophie der Geschichte, Völkerpsychologie und Sociologie, par L. SCHWEIGER; broch. in-8°; 78 p.; 1,75 mark; Sturzenegger, éditeur; Berne, 1899. — Cette brochure est le dix-huitième fascicule de la collection *Berner Studien zur Philosophie*, publiée sous la direction de Ludwig Stein, professeur à l'Université de Berne. Avec beaucoup d'ingéniosité et d'érudition, l'auteur essaie de définir la Sociologie, dont l'objet propre, d'après lui, serait la synthèse des théories individualistes et des théories antiindividualistes, c'est-à-dire socialistes ou collectivistes. M. Schweiger distingue soigneusement la sociologie de la philosophie de l'histoire et de la psychologie collective. La sociologie a pour objet le présent; la philosophie de l'histoire s'attache plus spécialement à l'interprétation du passé, et la psychologie collective emprunte et fournit alternativement aux deux sciences précédentes des matériaux et des lois. A l'appui de sa thèse, l'auteur passe rapidement en revue les opinions de A. Comte, Barth, Bernheim, Dilthey, etc. La dissertation de M. Schweiger ne convertira sans doute pas les nombreux sceptiques qui doutent encore de l'existence et de l'autonomie d'une science qui se confond tantôt avec la statistique, tantôt avec la psychologie collective, tantôt avec la philosophie de l'histoire, tantôt avec la morale sociale.

H. MUFFANG.

Einige strittige Fragen der Capitalstheorie. — Drei Abhandlungen, von EUGEN v. BÖHM-BAWERK; 1 vol. in-8; 127 p.; Wilhelm Braumüller, éditeur; Wien und Leipzig, 1900. — Cette brochure réunit trois dissertations que, dans le cours de l'année 1899, l'A. a fait paraître dans la *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Socialpolitik und Verwaltung*.

Voici plus de dix années que Böhm-Bawerk publia son grand ouvrage sur la théorie du capital (*Positive Theorie des Capitals*; — Innsbruck, 1889). Depuis, ses

thèses fondamentales ont été combattues par Lexis, dans *Schmoller's Jahrbuch* et par Philippovich dans son *Grundriss der politischen Oekonomie*. L'A. répond en détail à ses adversaires, en approfondissant sa théorie, mais sans y rien ajouter de neuf.

La première des trois études s'intitule : *De la plus grande productivité des voies indirectes de production et du rôle des inventions dans la théorie du capital*.

L'A. entend par « voies indirectes de production » les modes de production ou les forces productives élémentaires telles que le travail et les forces de la nature, ne s'unissent pas pour la satisfaction immédiate et directe des besoins, mais créent d'abord des « produits intermédiaires », avec l'aide desquels les moyens de consommation seront obtenus ultérieurement.

L'A. réfute longuement (p. 1-42) les objections faites à cette théorie. Il démontre qu'elles reposent ou sur une fausse compréhension de sa thèse ou sur une interprétation abusive des données de fait. Il prouve notamment que sa théorie n'est nullement infirmée par le fait des inventions, qui rendent la production plus rapide.

La seconde étude a pour objet *l'ensemble et les parties du processus de production soumis à la division du travail, et de l'examen théorique basé sur des grandeurs inconnues*.

Le caractère de la théorie du capital exposée par Böhm-Bawerk est la conception du procès de production comme ne formant qu'un seul tout, un et homogène, malgré la division et la répartition du travail. Les recherches classiques de Rodbertus et d'Adolphe Wagner avaient déjà conduit à cette conception, mais nul auteur avant Böhm-Bawerk n'avait si exactement déduit des conditions d'existence et de développement de ce tout homogène les grandes lois qui régissent la production ou qui en découlent, telle que la loi de l'intérêt (*Zinsgesetz*).

Ses contradicteurs ont répondu : « Comment prétendre déduire avec une précision mathématique les lois du processus de la production, étant donné que ce processus constitue une grandeur inconnue, puisque chaque produit pris isolément est la résultante d'éléments innombrables de temps et de lieu ? »

La place nous manque pour seulement résumer la savante réfutation de l'A. (p. 43-78). Il estime que toute une série d'objections qui lui ont été présentées au cours de la polémique soulevée par sa *Positive Theorie* reposent sur la compréhension insuffisante de la portée de la « *Zinsgesetz* » au point de vue de la rétribution. La vieille théorie anglaise confondait manifestement sous la dénomination commune de « profit », d'une part, la rétribution, d'autre part, la *rente* proprement dite.

L'A. prouve que cette confusion se retrouve au fond des thèses de ses adversaires. Et tel est l'objet de son troisième exposé : « Ce qui constitue la preuve de l'exactitude d'une théorie sur l'intérêt, et ce qui ne la constitue pas ; un travestissement moderne, par l'économie vulgaire de la théorie socialiste de l'exploitation. »

Böhm-Bawerk insiste sur ce dernier point (p. 110-127). Certains économistes, tels que Lexis, sans admettre la théorie marxiste de la plus-value, battue en brèche par Böhm-Bawerk, sans donc reconnaître l'exploitation capitaliste de la classe ouvrière, laissent pourtant libre champ à la critique systématique du régime actuel par le socialisme, puisqu'ils partent de « la dépendance économique » du prolétariat.

Engels blâmait en Lexis l'extrême prudence qui faisait de lui « un marxiste travesti en économiste vulgaire ». L'A. montre combien pareille attitude douteuse conduit à des inconséquences. Il regrette que, dans le domaine de la pure théorie scientifique, s'introduise de la sorte ce qu'il appelle « la mode anticapitaliste », et nous trouvons sa pensée résumée en cette phrase : « Ce serait évidemment un non-sens, si ma sympathie pour la classe ouvrière, en mon désir de la voir obtenir une plus grande part que sa part actuelle dans la production totale de la nation, m'entraînait vers l'affirmation théorique (ou m'en influençait seulement), que le travail soit l'unique origine de la valeur, ou que la situation défavorable des ouvriers dans la concurrence soit la cause efficiente de l'intérêt capitaliste. »

A. D.

La valeur d'après Karl Marx et les scolastiques, par HENRI DELALYS; 1 vol. in-8°; vi-128 p.; 2 fr.; M. Ponthière, éditeur; Lille. — L'A. est d'avis que K. Marx est le seul qui nous ait donné du problème de la valeur une solution *logiquement déduite* et sur laquelle l'on puisse établir, comme sur un fondement inébranlable, un véritable système économique. Cependant, la méthode de Marx nous semble aussi

être historique, bien qu'insuffisamment inductive, et peut-être M. Delalys lui-même accentue-t-il trop, de son côté, les procédés déductifs dont la rigueur l'a frappé dans le célèbre socialiste. Lui aussi appartient à cette école qui cherche à réconcilier la théologie avec la science, et l'objet de son intéressante étude est précisément de montrer que la conception marxiste de la valeur ne découle pas seulement de Ricardo, mais directement de la doctrine traditionnelle de l'Eglise sur l'usure et l'improductivité du capital.

Nous devons cependant lui objecter que, tout en admettant la part de vérité contenue dans sa thèse, la doctrine de l'Eglise est ambiguë, sa tradition double, son économie et sa morale entachées de duplicité. Critiquant les diverses théories de la valeur émises jusque dans ces derniers temps, l'A. la défend à son tour : « Une qualité objective et réelle, *une propriété qui réside dans le corps même des marchandises.* » Cette définition est certainement défectueuse, car la valeur est un rapport entre des quantités; il n'y a pas de valeur intrinsèque. Il accepte aussi trop à la lettre la thèse historique de Marx, d'après laquelle le capitaliste ne serait né seulement vers le xv^e siècle par l'apparition du marchand de profession, époque à partir de laquelle commencerait la production capitaliste pour le marché. La plupart des grandes civilisations anciennes ont atteint ce stade. Il admet avec Marx que l'unité de mesure des valeurs est l'heure de travail moyen. On ne peut en effet mesurer entre elles que des grandeurs et des quantités d'homogènes. Comment, en effet mesurer le blé avec de l'or, du fer avec du diamant. Un seul élément est commun entre tous les produits échangeables, c'est le travail nécessaire à leur production. On ne peut mesurer du travail que par du travail. Une objection pourrait être faite à la théorie de Marx, et l'A. ne la rencontre pas : soit, la mesure du travail est une unité quelconque de travail; par cette unité toutes les durées de travail peuvent se mesurer et aussi, acceptons-le, les qualités du travail suivant les règles admises par Marx. Mais, ceci étant admis, le problème ne reste-il pas entier? Avez-vous fait autre chose qu'évaluer un seul des éléments du produit? Vous avez fait abstraction des autres propriétés pour ne considérer que la propriété commune à tous les objets échangeables, mais s'ensuit-il que ces autres propriétés telles que la rareté, la beauté, la qualité n'existent pas? A travail supposé égal, un même poids de charbon et de diamant ont-ils la même valeur? La vérité n'est-elle pas moins absolue, plus relative et le marché ou plutôt le milieu social avec toutes ses institutions n'interviennent-ils pas pour introduire dans la mesure des valeurs un facteur moins rigide et plus variable qui fait précisément que, au cours des civilisations progressives, le travail est de plus en plus estimé, tandis que les autres éléments de la production moins sociaux et plus perturbateurs sont, non pas entièrement éliminés, mais, tout au moins, en grande partie neutralisés? Ceci revient à dire que le problème de la mesure de la valeur n'est pas purement technique ni même économique, mais essentiellement sociologique.

Dans les derniers chapitres de son intéressante étude, l'A. expose sa théorie scolastique de la valeur, ainsi que la théorie catholique de la propriété. Il en résulte qu'après de nombreuses tergiversations l'Eglise a, en définitive, incliné vers les prêteurs et les propriétaires, en un mot vers le capitalisme. C'est en vain, croyons-nous, que l'école néo-thomiste, aussi bien en philosophie qu'en économie, essaie de rattacher la foi à la science contemporaine; ces tentatives de conciliation ne seront jamais que verbales; jamais l'Eglise ne passera à l'acte, car cet acte serait son suicide.

G. DE GREEF.

Les lois de la population et leur application à la Belgique, par G. CAUDERLIER; 4 vol. in-8°; 572 p.; 20 f.; Guillaumin, éditeur; Paris, 1900. — Pour toute personne s'occupant d'économie politique, le livre de M. Cauderlier est d'une inestimable valeur. Il a recherché avec le plus grand soin les lois qui régissent les mouvements de la population, c'est-à-dire la nuptialité, la mortalité et la population totale.

Par un travail laborieux, il est parvenu à dégager l'influence spéciale de chacune des causes qui agissent sur les mouvements de la population en comparant entre eux les phénomènes observés dans différents pays, à différentes époques. Les diagrammes qui accompagnent le texte sont des plus suggestifs.

ÉLISÉE RECLUS.

Etudes d'histoire ethnique depuis les temps préhistoriques jusqu'au commencement de la Renaissance, par M. P. DE LEUSSE; 2 vol. in-8°; xi-720 et 830 p.; Bloud et Barral, éditeurs; Paris, 1899. — M. de Leusse nous apprend dans sa préface qu'à cinquante ans il a lu, pour la première fois, l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, par M. de Gobineau; que cette lecture lui a été une révélation; qu'à partir de ce moment il a compris la prépondérance du facteur *race* dans les événements de l'histoire humaine; qu'il a voulu alors refaire son éducation historique à la lumière de la théorie ethnique, et que, pendant quinze ans de lectures et de voyages, il a trouvé partout la confirmation des idées de Gobineau. C'est pour indiquer une voie à suivre et pour rendre hommage à la mémoire d'un grand écrivain inconnu et méconnu que M. de Leusse offre au public, en deux gros volumes, cette sorte de commentaire perpétuel à l'œuvre du Maître.

Une théorie ethnique de l'histoire comporte une documentation anthropologique: sur ce point, M. de Leusse n'est pas beaucoup plus avancé que Gobineau, qui suppléait par une intuition géniale à l'insuffisance des données précises. M. de Leusse cite Quatrefages et Joly, mais il semble ignorer les vues et les discussions plus récentes sur la question aryenne, celles de Taylor, de Reinach, de Penka, de Wilses, d'Ammon et de Lapouge, qui pourtant auraient pu fournir de précieux arguments. Il admet encore l'origine asiatique des peuples européens, bien que le *mirage oriental* soit depuis longtemps dissipé. Enfin de regrettables fautes typographiques rendent presque inintelligible son exposition: *Langerin-Basse*, au lieu de *Lauçerie-Basse* (t. I, p. 37); *Nusocémie*, au lieu de *Microsémie* (t. I, p. 68) et, même page, *Septorhynisme*, au lieu de *Leptorrhinisme*!

Certaines données ethnographiques ou anthropologiques fournissent cependant à l'A. quelques aperçus intéressants: sur l'erreur de la colonisation française (t. I, p. 416); sur les différences ethniques entre les classes dirigeantes de l'ancien régime, et les classes dirigeantes contemporaines (I, 390); sur la supériorité des races blondes originaires du Nord et la plus grande valeur relative des populations qui ont encore dans les veines un peu de sang normand ou norvégien ou frison; sur l'amalgame ethnique, sur le mélange et la confusion des races primitives dans la France actuelle, etc.

En histoire, l'A. est partisan déterminé du moyen âge, et la Renaissance est pour lui un mouvement rétrograde dont le succès en chaque pays a été proportionnel à la quantité d'éléments mélanien et sémitiques. En France, le mal causé par la Renaissance a été achevé et accéléré par Louis XIV, qui a commencé la diminution de la France en domestiquant la noblesse, sans fonder une aristocratie. Les meilleurs chapitres sont ceux que l'A. consacre à l'architecture gothique (II, 458) et à la condition des ouvriers et des paysans au moyen âge. Les sources ne sont pas, malheureusement, indiquées avec précision, et leur choix manque souvent de critique.

En politique, l'A. nous renseigne, dès la couverture du livre, par un sous-titre flamboyant: *la Démocratie, voilà l'ennemi!* Il est vrai que, d'après sa propre théorie et celle de M. de Gobineau, la démocratie est une conséquence fatale du mélange des races, de l'amalgame ethnique. Une élite doit gouverner la masse. « Mais, dit M. de Leusse, un système aristocratique qui voudrait se fonder sur une prétendue supériorité de race ne serait qu'absolument ridicule. Si on veut sortir de la démocratie, c'est à un nouveau mode de sélection qu'il faut avoir recours (II, 412). » L'A. propose aux démocraties modernes, comme seul possible et désirable, le système de Venise, la constitution d'une sorte de patriciat d'élite appelé à la direction des affaires (II, 803 et suiv.).

Remarquons, enfin, que M. de Leusse se proclame avant tout catholique; il est assez piquant de constater l'embarras que lui causent les fréquents conflits entre les enseignements de l'Eglise et ceux de la théorie ethnique de l'histoire.

H. MUFFANG.

L'idéalisme social, par Eug. FOURNIÈRE; un vol. in-8°, 310 p.; 6 fr.; Alcan, éditeur; Paris, 1898. — L'A. a réuni dans ce volume les conférences qu'il a faites au Collège libre des Sciences sociales. Il les avait déjà publiées également en parties détachées dans la *Revue socialiste*. L'objet du livre est de porter les esprits desquels toute espérance religieuse s'est retirée, et ceux auxquels les sévères constructions métaphysiques de l'impératif apparaissent comme privées de fondements réels, à trouver des motifs suffisants de s'extérioriser et de se projeter dans l'espace et dans

le temps, par une plus exacte connaissance des relations de l'individu avec le milieu, et de l'évolution solidaire des phénomènes sociaux et des concepts particuliers et généraux relatifs à ces phénomènes. C'est, on le voit, un essai de l'emploi de l'idéalisme en sociologie, et nous devons dire que l'A. a pleinement réussi dans sa tentative. C'est à la jeunesse qu'il s'adresse, mais il ne prétend pas cependant la conduire vers un but défini, par des voies déterminées d'avance. Il n'élabore pas une construction sociale idéale, mais se borne simplement à indiquer les possibilités futures. La propriété idéale sera peut-être, d'après lui, réalisée dans le communisme, la famille idéale dans l'union libre et indépendante, la cité idéale en la réunion heureuse et harmonique de tous dans la commune, dans la patrie, dans l'humanité. M. Fournière n'a fait que tracer le cadre de la société idéale qu'il rêve et il permet à chacun d'emplir ce cadre, à son gré, de ce qui lui plaira le mieux. L'A. ne s'en plaindra pas, au contraire. En communiste convaincu qui fait marcher de pair la pratique avec la théorie, n'admettant pas, par conséquent, la propriété des idées, il a pris son bien où il l'a trouvé, un peu partout, le long de toutes les routes déjà parcourues par d'autres, et il sera heureux si de nouveaux venus dans la carrière veulent bien se donner la peine de le piller à leur tour. On n'est pas plus conciliant. Le vêtement littéraire dont M. Fournière a habillé cet « idéalisme social » est fort gracieux, et maint passage en figurerait avec avantage dans les chrestomaties des collèges et des lycées.

VICTOR DAVE.

L'Inde d'aujourd'hui d'après les écrivains indiens, par A. FILON (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre et 1^{er} décembre 1899). — Etude très intéressante. Les Anglais ont si bien, depuis vingt ans, saigné l'Inde qu'elle est condamnée à mourir d'une mort lente, si l'on ne porte remède à ses maux. Mais y a-t-il des remèdes? La révolte est impossible, et d'ailleurs le pays, réduit à ses propres forces, rappellerait les Anglais, s'il leur prenait fantaisie de rendre la colonie à elle-même. Le véritable obstacle au relèvement est la constitution sociale elle-même, qui est en opposition radicale avec la civilisation européenne. Les Anglais, aidés de quelques réformateurs indigènes, ont essayé de faire l'aliénation intellectuelle des Hindous, mais le milieu est un obstacle si résistant qu'il rend l'assimilation très difficile.

La dissolution opposée à l'évolution, par A. LALANDE; vol. in-8; VIII-492 p.; 7 fr. 50; Félix Alcan, éditeur; Paris, 1899. — Sans la nier, les transformistes n'ont pas accordé à la loi de dissolution l'importance qu'elle a. Cette importance est capitale aux yeux de M. Lalande. Mais il y a bien des manières d'entendre la dissolution. Si, par évolution, on désigne la différenciation des parties et l'accroissement de l'individualité, la dissolution telle que M. Lalande la conçoit sera caractérisée par le progrès vers l'égalité et par la disparition graduelle des différences qui opposent les individus entre eux. Déjà Vogt avait signalé en biologie le rôle de la convergence, et les sociologues le rôle de l'assimilation. L'A. de ce livre apporte une contribution riche en vues intéressantes sur le développement de l'intelligence, de l'art, de la moralité, des faits sociaux, etc.

Science sociale et démocratie, par G.-L. DUPRAT; vol. in-8°; 320 p.; 6 fr.; Girard et Brière, éditeurs; Paris, 1900. — Après une exposition et une critique sommaires des principaux systèmes politiques de Platon à Auguste Comte, l'A. indique les rapports de la science sociale avec les autres sciences, montre comment la philosophie sociale fait prévoir l'avènement de la démocratie, analyse ensuite les forces en jeu dans la société, explique comment, à son avis, elles doivent être organisées, insiste enfin sur l'influence de l'éducation pour réaliser l'idéal démocratique qui n'est pas ce qu'un A. appelle l'ère des foules. Tout cela n'est pas méchant.

Les enquêtes. Pratique et théorie, par P. DU MAROUSSEN; vol. in-8°; 328 p.; 6 fr.; Félix Alcan, éditeur; Paris, 1900. — Ce livre est une remarquable méthodologie de la recherche dans le domaine des faits économiques et sociaux; à la théorie l'A. joint, pour l'illustrer, quelques types d'enquêtes pratiques sur la cité, la région rurale et leurs sous-groupes, le métier, le marché, la famille, etc. — L'A. était qualifié pour l'écrire, car depuis dix ans il a publié nombre de monographies bien connues, dont cet ouvrage est comme la synthèse.

Les idées égalitaires, par C. BOUGLÉ; vol. in-8°; 250 p.; 3 fr. 75; Alcan, éditeur; Paris, 1899. — L'A. ne se propose pas de rechercher si l'égalitarisme est juste ou réalisable, mais d'expliquer la genèse des idées égalitaires, considérées comme faits sociologiques. Il les définit d'abord, en montre ensuite la réalité dans les transformations que subissent les institutions des sociétés occidentales (égalité civile, juridique, politique, rupture des cadres des classes, tendances humanitaires, etc.). Or de ce fait ni la problématique vertu des races ni la mystérieuse puissance d'expansion des doctrines d'un Rousseau ou d'un Kant ne peuvent donner l'explication suffisante. L'A., disciple de MM. Limmel et Durkheim, la trouve dans les effets propres aux formes sociales. Les idées égalitaires ont apparu dans les sociétés les plus volumineuses, les plus denses et les plus mobiles, les plus homogènes et les plus hétérogènes, les plus compliquées et les plus unifiées. C'est ce que l'histoire prouve et ce que la psychologie confirme. Sans épuiser la question, le livre est plein d'aperçus ingénieux, sinon toujours neufs et toujours exacts.

L'ordre social et ses bases naturelles, par O. AMMON; vol. in-8°; xxviii-516 p.; 10 fr.; Fontemoing, éditeur; Paris, 1900. — L'ordre social tel qu'il résulte de la sélection, est, en somme, le meilleur qui puisse se produire sous l'empire des lois naturelles. S'il y a lieu de le perfectionner sans cesse, car il n'est pas plus immuable que les conditions où il se réalise, l'œuvre des réformateurs ne doit pas procéder avec le préjugé que la sélection naturelle est contrariée par la sélection sociale. Les deux sélections concordent, comme l'A. s'efforce de le prouver en comparant la courbe des aptitudes et la courbe des revenus. Le livre est riche en aperçus ingénieux, mais facilement discutables. Il est précédé d'une préface où M. Muffang fait l'histoire de l'anthroposociologie de Gobineau à nos jours.

C. FAGES.

Discours de Combat, par FERDINAND BRUNETIÈRE, de l'Académie Française; vol. in-18; 340 p.; 3 fr. 50; Perrin, éditeur; Paris, 1900. — *La Renaissance de l'Idéalisme*, — *l'Art et la Morale*, — *l'Idée de Patrie*, — *les Ennemis et l'Âme française*, — *la Nation et l'Armée*, — *le Génie latin*, — *le Besoin de croire*, — ce sont les titres de diverses conférences faites par M. F. Brunetière dans le cours des années 1896 à 1899, et cela constitue le livre d'un réactionnaire qui raisonne: c'est assez dire quelle est l'originalité de ce livre, et son intérêt. Au reste, les propagandistes les plus résolus de l'avenir, — quelque légitime irritation qu'ils puissent concevoir des efforts tentés par M. Brunetière pour galvaniser certaines idées moribondes, — auront néanmoins plus d'une obligation à l'éloquent académicien. Et, tout d'abord, ce n'est pas un médiocre profit que de connaître exactement les arguments de l'adversaire: on ne saurait contester à l'A. le mérite de la netteté. En second lieu, l'armature un peu lourde qui soutient les raisonnements est tellement apparente, les tenons et les mortaises qui en relient les diverses parties demeurent si visibles que l'A. semble avoir pris à tâche de faciliter lui-même la réfutation, indiquant par avance en quels endroits précis il faudra enfoncer le coin, pour disjoindre les pièces d'un appareil dont la solidité n'est que spécieuse. Enfin ce n'est pas une mince satisfaction que de constater la nécessité où se trouvent les partisans du passé de défendre à grand renfort d'arguments certaines idées qui furent longtemps considérées comme essentielles ou même comme évidentes: cela montre avec quel succès déjà elles ont été battues en brèche. Et, pour n'illustrer ceci que d'un exemple, on pensera sans doute que l'idée de patrie, telle que la conçoit l'étroitesse de l'esprit nationaliste, a dû être singulièrement ébranlée pour qu'il soit devenu nécessaire de l'étayer de tant de raisonnements; l'on estimera que des bases naturelles bien solides doivent lui faire défaut, pour que l'ingéniosité d'un de ses plus délibérés défenseurs en soit réduite à lui découvrir un *fondement mystique!* — Ajoutons que la suite de ces conférences semble marquer dans l'esprit de M. Brunetière une évolution dès longtemps pressentie: la dernière phrase de la dernière conférence fait justement redouter de voir sombrer à jamais une belle intelligence dans le désolant abîme de la foi catholique.

La Théorie organique des sociétés; défense de l'organicisme, par J. Novicow; vol. in-8°, 184 p.; Giard et Brière, éditeurs; Paris, 1889. — Dans la première partie de ce savant mémoire, M. Novicow établit, avec une logique qui semble difficilement réfutable, l'analogie existant entre les organismes sociaux. Il

entreprind une victorieuse défense de la théorie organiciste et réfute avec beaucoup de clarté et de force les objections, — résultats le plus souvent d'illusions fort bien percées à jour, — des adversaires de l'organicisme, et notamment de MM. Tarde, Marzel, De Greef, Obolenski, de Krauz. Certains chapitres sont frappants : tel celui intitulé : *Illusion de l'espace*. Dans la deuxième et dans la troisième partie de son travail, M. Novicow, prenant à son tour l'offensive, montre l'insuffisance des théories anti-organicistes : la méthode historique, le matérialisme économique, la méthode psychologique sont également impuissants à établir sur des bases rationnelles la science sociologique. Seule la théorie organiciste permettra de constituer la sociologie comme science positive et lui donnera cette méthode qui lui a fait défaut jusqu'ici. Outre qu'il supprime de nombreuses causes d'erreur, l'organicisme fournit une de ces hypothèses fondamentales sans quoi il n'est pas de science véritable. Cette hypothèse se peut ainsi formuler : « L'évolution des groupes humains appelés sociétés suit, dans ses grandes lignes, les mêmes phases que l'évolution des groupes de cellules appelés individus » (p. 78). « La sociologie, conclut l'A., sera organiciste, ou elle ne sera pas » (p. 173). Bel exemple de discussion scientifique, le travail de M. Novicow sera lu avec profit de ceux-là même qui se refuseraient à admettre une aussi catégorique conclusion.

Les lois sociales devant le droit naturel, par F. DUGAST ; vol. in-18 ; 61 p. ; 0 fr. 75 ; Giard et Brière, éditeurs ; Paris, 1900. — Bonne dissertation, — mais pas très neuve, — sur l'antagonisme fréquent qui existe entre les lois sociales et le droit naturel : c'est le sujet même de l'antique tragédie d'*Antigone*. Et la thèse de l'A. se pourrait résumer ainsi : vis-à-vis de la bourgeoisie qui n'a montré dans ses lois d'autre souci, depuis que la révolution de 1789 l'a élevée au pouvoir, que de conserver ses privilèges, la classe ouvrière, lésée dans ses droits naturels, se trouve dans une situation analogue à celle d'*Antigone* vis-à-vis de Créon : comme l'héroïne grecque, elle a droit à la révolte. Ce n'est pas nous qui y contredirons.

CHARLES BARBIER.

Essai historique et critique sur la sociologie de A. Comte, par M. F. ALENGRY ; vol. in-8 ; xvii-372 p. ; Alcan, éditeur ; Paris, 1898. — Ce livre est l'un des meilleurs (et probablement le plus impartial) que l'on ait publié sur A. Comte. L'A. y expose d'abord longuement, et suivant l'ordre chronologique, les thèses de Comte ; ce qui l'oblige à quelques redites ; puis il se pose les deux questions capitales : Y a-t-il unité dans l'œuvre ? Quelle a été l'influence des précurseurs et notamment de Saint-Simon ?

D'après M. Alengry, Comte se serait illusionné sur l'unité de son œuvre, il aurait changé de méthode et de doctrine sous l'influence de Chlotilde de Vaux ; mais il est évident qu'un jour ou l'autre Comte se fût aperçu que les sentiments jouent un rôle *explicatif* dans le monde ; et, ce jour-là, il devait être amené à faire entrer la morale et la religion dans son système. Peut-être Chlotilde a-t-elle eu surtout une influence en initiant son ami à une dévotion assez grossière, qui prenait alors son essor en France et qui devait conduire Comte à des pratiques un peu puérides. Je crois qu'il y a beaucoup plus d'unité qu'on ne croit dans la méthode ; malgré les apparences, le *Cours* est tout aussi subjectif que la *Synthèse* ; c'est une description poétique des connaissances humaines, faite par un homme d'une imagination très exaltée.

L'influence de Saint-Simon est discutée avec infiniment de sagacité ; il n'a fourni à Comte que des idées générales, que celui-ci a fait siennes, tant leur développement est original ; je me demande, d'ailleurs, si Comte n'aurait pas été amené à ces mêmes généralités par ses lectures et par ses conversations. L'A. aurait dû, à mon avis, attacher une grande importance à deux sciences qu'il laisse de côté : 1° la philosophie allemande était assez connue, alors, bien que de seconde main ; les Saint-Simoniens ont pris des idées dans Hegel, et Fourier cite Schelling ; — 2° l'encyclopédie scientifique et la hiérarchisation pédagogique des sciences, la nécessité de procéder à une élaboration des théories avant d'essayer la pratique, l'existence d'un *problème* social qu'il faut résoudre par des déductions, la superstition des formules d'aspect scientifique, mais vide de conséquences pour l'application immédiate, la passion pour l'ordre fondé sur la science, tout cela se trouve avec des nuances, chez les politiciens qui se lancèrent alors dans le saint-simonisme et le fouriérisme.

Dans ses conclusions M. Alengry fait des réserves sur les procédés trop largement synthétiques de Comte, qui sont en contradiction avec nos habitudes actuelles,

avec les recherches du détail historique. Il ne montre pas qu'on ait pu tirer aucune conclusion scientifique, utile pour les historiens, de toute la sociologie. On lira avec fruit les excellentes observations qu'il présente au sujet de la loi des trois états; c'est une simple constatation empirique, dont les causes n'ont pas été données par Comte d'une manière satisfaisante.

Leçons d'anthropologie philosophique; ses applications à la morale positive, par M. D. FOLKMAR; vol. in-8°; XIV-336 p.; Schleicher frères, éditeurs; Paris, 1900. — Sous ce titre d'anthropologie (inventé en France dans ce sens), les Américains désignent l'ensemble des recherches que l'on pourrait entreprendre en vue de connaître la psychologie des peuples, d'étudier leur formation morale et de professer de meilleurs systèmes éducatifs; mais ils s'occupent plutôt des sciences à créer que des sciences réellement constituées, ce qui rend singulièrement confuses les discussions.

L'A. attache une très grande importance aux classifications et aux *suggestions* qu'elles peuvent engendrer, grâce aux rapprochements qu'on y peut faire; cette méthode nous ramène aux célèbres *analogies* du commencement de ce siècle. Le chapitre II renferme un essai des représentations de l'ensemble des recherches anthropologiques: sur un côté d'un cube on inscrit les diverses activités humaines, dont l'interdépendance est étudiée, d'une manière abstraite, par l'anthropostatique, et aux diverses époques par l'anthropographie; en faisant mouvoir ce plan, on figure l'évolution et on a l'anthropodynamique. Mais il faudrait savoir: 1° si les divers facteurs ont toujours le même ordre d'importance, ce que CANNOT n'admettait pas; 2° s'ils ont la même rapidité d'évolution; 3° si la rapidité d'évolution ne joue pas un grand rôle pour déterminer le classement à chaque époque. Les activités sont placées dans un ordre empirique, d'après leur importance biologique et leur importance pour le survivant (p. 45); les activités primaires sont: la nutrition, la reproduction, la protection, l'innervation, la locomotion et l'esthétique; elles sont propres à l'individu; les activités secondaires sont: la communication, l'éducation, le gouvernement, la religion et le cérémonial (pp. 47-54).

L'anthropologie comporte des hypothèses sur l'avenir; l'A. voudrait qu'on précisât le langage et qu'on employât des nombres pour marquer les divers degrés de probabilité usuels (p. 67). Il nous semble qu'il donne un énoncé peu satisfaisant de la loi des grands nombres (p. 104); cette loi ne s'applique pas à tous les phénomènes et la précision des moyennes ne croît pas comme le nombre des cas observés, mais comme leur racine carrée seulement. Il semble difficile de prouver que l'importance très réelle des prohibitions dans l'histoire doive s'expliquer par le fait qu'il est plus aisé d'affirmer l'impossibilité d'un fait que de dire ce qui aura lieu (p. 74).

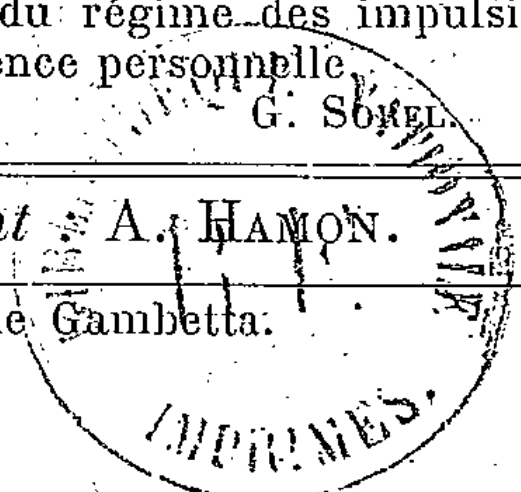
Les sciences anthropologiques sont si peu avancées qu'elles ne peuvent rien nous apprendre de précis sur la race; nous savons seulement qu'il faut plutôt tenir compte des caractères psychologiques que des caractères somatiques (p. 141). L'A. estime que les nègres sont capables de résister aux blancs dans une partie de l'Amérique et qu'ils joueront peut-être un rôle important dans la vie américaine comme musiciens (p. 154).

Les chapitres VII, VIII, IX sont consacrés à l'étude des activités et à diverses hypothèses sur le monde. Dans le chapitre X, l'A. aborde la morale qu'il regarde comme la règle de l'activité normale et complète, règle qui ne pourrait être connue qu'à la suite de travaux à entreprendre par la physiologie et susceptible de se traduire en formules numériques (p. 319). On est un peu étonné de voir reparaitre ici l'idée de race, qui semblait devoir être écartée de ces considérations, puisque l'A. avait dit précédemment que la race est un *vain fantôme* (p. 155); mais le terme me semble avoir été employé par M. Folkmar dans plusieurs sens.

L'A. se déclare déterministe à plusieurs reprises; mais il entend ce mot dans un sens spécial; ainsi, à la page 304, il admet que la peine exerce sur le condamné une action éducative si forte qu'elle peut l'amener à passer du régime des impulsions physiques à une conduite raisonnée, fondée sur l'expérience personnelle.

Le Directeur-Gérant : A. HAMON.

Tours. — Imprimerie DESLIS FRÈRES, 6, rue Gambetta.



TABLES

INDEX ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS



Les lettres **L. R.** indiquent qu'il s'agit de « Livres et Revues ».

Les lettres **C. L.** indiquent qu'il s'agit de la « Chronique Littéraire ».

Les lettres **C. T.** indiquent qu'il s'agit de la « Chronique Théâtrale ».

A

- ABRAMI (Léon). — Livres et revues, 254.
A. D. — Livres et revues, 762.
ALBERT (Maurice). — Les théâtres de la foire, 369. L. R.
ALENGRY (F.). — Essai historique et critique sur la sociologie de A. Comte, 767. L. R.
ALLIN (Thomas). — Race and religion; hellenistic theology : its place in Christian thought, 760. L. R.
ALTGELD (John). — Live questions, 241. L. R.
AMANO. — Langage humain, 232. L. R.
AMMON (O.). — L'ordre social et ses bases naturelles, 766. L. R.
AYENEL (G. d'). — Le mécanisme de la vie moderne, 623. L. R.
- B
- BAILLY (Ed.). — Le pittoresque musical à l'Exposition, 177, 318.
BALESTIER (W.) et RUDYARD KIPLING. — Le Naulakha, 229. L. R.
BANCEL (A.-D.). — Livres et revues, 242, 509.
BANG (H.). — Det Liv de Hus, 486. L. R.
BANG (H.). — Dogog Liv, 485. L. R.
BANGLÉ (C.). — Pour la démocratie française, 256. L. R.
BARBIER (Charles). — Livres et revues, 128, 232, 495, 509, 766, 767.
BARTELS (Adolf.) — Die deutsche Dichtung der Gegenwart, 121. L. R.
BATAILLE (Henry). — L'Enchantement, 215. C. T.
BEAUCHET (Ludovic). — Traité de l'extradition, 380. L. R.
BEAUQUIER (Ch.). — Les mois en Franche-Comté, 369. L. R.
BEETSCHEN (Alfred). — Hohenschwangau, 121. L. R.
BEKSICS (Gustave). — A magyar politika uj alapyai, 245. L. R.
BÉLA POTH. — A magyar Anekdota-kines, 230. L. R.
— Anekdota-kines, 234. L. R.
BELLANGER (Ch.). — Le gouvernement local en France et l'organisation du canton, 245. L. R.
BENOIT (Ch.). — L'Europe sans Autriche, 244. L. R.
BENZMANN (Hans). — Sommer Sonnen-gluck, 121. L. R.
BÉRARD (V.). — L'Angleterre et le pan-britannisme, 244. L. R.
BÉRENGER (Henry). — La France intellectuelle, 232. L. R.
BERNSTEIN (Ed.). — Zur Beurtheilung des Streites in Sud-Afrika, 239. L. R.
BERTHELOT (Hector). — Les mystères de Montréal, 230. L. R.
BLED (Victor du). — La société fran-

- caise du xvi^e au xx^e siècle (xvi^e et xvii^e siècles), 625. L. R.
- BOBORYKINE. — L'évolution du roman russe, 410.
- BÔHM-BAWERK (Eugen v.). — Einige strittige Fragen der Capitalstheorie, 764. L. R.
- BOUGLÉ (C.). — Les idées égalitaires, 766. L. R.
- BOULLENGER (G.-A.). — Matériaux pour la faune du Congo. Poissons nouveaux, 493. L. R.
- BOURRIENNE. — Mémoires, 505. L. R.
- BOUYER (P.). — Le monopole de l'alcool, 249. L. R.
- BRAUNEROVA (Zdenka). — Prantisek Bilek a jeho dilo, 367. L. R.
- BRICON (E.). — Psychologie d'art, 492. L. R.
- BROWN (A.-A.) et ELTWEID POMEROY. — Direct legislation, 244. L. R.
- BRUCHHAUSEN (Carl von). — Militärische Randglossen zu dem ersten Teil des Burenkriegs, 251. L. R.
- BRUN (Pierre). — Henry Beyle-Stendhal, 369. L. R.
- BRUNETIÈRE (F.). — Un épisode de la vie de Ronsard, 494. L. R.
— Discours de combat, 766. L. R.
- BULL (John). — Les élections au Parlement dans le Royaume-Uni, 695.
- BULTHAUPT (Heinrich). — Dramaturgie des Schauspiels, 122. L. R.
- BUSSE-PALMA (Georg). — Lieder eines Zigeuners, 121. L. R.
- C**
- CAGNAT (René). — Cours d'épigraphie latine, 509. L. R.
- CAMPBELL (Theophila Carlyle). — The battle of the press, as told in the life of Richard Carlyle, 506. L. R.
- CAUDERLIÈRE (G.). — Les lois de la population et leur application à la Belgique, 763. L. R.
- CENA (Giovanni). — Madre, 127. L. R.
- CHAMBERLAIN (H. Stewart). — Un philosophe wagnérien : H. von Stein.
- CHARLIER (Gustave). — Livres et revues, 381, 499, 502, 504, 629.
- CHAUDEY (Alphonse). — Les deux gendres de M. Maitrey, 220. C. T.
- CHÉLIGA (Marya). — Chronique des lettres polonaises, 751.
- CICCOTI (E.). — Attraverso la Sirzera, 245. L. R.
- COLL (Mac). — Le sultan et les grandes puissances, 244. L. R.
- COLLAJANNI (N.). — Nel regno della Mafia, 629. L. R.
- COLONEL (Un). — La nation et l'armée, 251. L. R.
- CONNELL (J.). — Glasgow municipal enterprise, 508. L. R.
- CONSTANS (L.) et GIRBAL (Paul). — Œuvres de Tacite, 493. L. R.
- CONTREAU. — Deux coqs vivaient en paix, 220. C. T.
- CORN (Marie). — Livres et revues, 242, 625.
- CORNÉLISSEN-RUPERTUS (L.). — Livres et revues, 252, 383, 757.
- CORRÉARD (F.). — La France sous le Consulat, 511. L. R.
- COTTIN (Eugène). — Drôleries du Palais, 630. L. R.
- COULON (H.). — De la réforme du mariage, 380. L. R.
- COURANT. — Le théâtre en Chine, 490. L. R.
- CROSBY (Ernest). — Plain Talk in Psalm and Parable, 127. L. R.
- CROSBY (Ernest). — Tolstoï et ses traducteurs, 193.
- D**
- D'ALMÉRAS (Henri). — Livres et revues, 510.
- DANTCHEV (N.-G.). — Un personnage politique important, 128. L. R.
- DASTRE (A.). — Le système nerveux, 499. L. R.
- DAUDET (Léon). — La romance du temps présent, 113. C. L.
- D'AUREVILLY (J. Barbey). — Premier memorandum, 368. L. R.
- DAVE (Victor). — Livres et revues, 239, 250, 254, 379, 493, 508, 631, 635, 637, 760, 764.
- DAVENPORT (C.-B.). — Statistical methods with special reference to biological variation, 494. L. R.
- DE BRAISNE (Henry). — Rêve de gloire, 225. C. L.
- DE CAIX (Vicomte) et LACROIX (Albert). — Histoire illustrée de la France depuis les plus lointaines origines jusqu'à la fin du xix^e siècle, t. I, 510. L. R.
- DE CUREL (François). — Les fossiles, 108. C. T.
- DE GERANDO (Antonine). — Antonina ès Attila Vinyœ ista Anyjok, 231. L. R.
Livres et revues, 230, 234, 245, 249, 256, 500.
- DE GREEF (G.). — Livres et revues, 377, 625, 637, 762.
- DE JAURGAIN (Jean). — La Vasconie, 509. L. R.
- DEKHTEREVA (M^{me}). — Ada Negri, 235. L. R.

- DE LACOUR (Albert). — L'Évangile de Jacques Clément, 370. L. R.
- DE LA GRASSERIE (Raoul). — Des religions comparées au point de vue sociologique, 377. L. R.
- DE LA GRASSERIE (Raoul). — De la classification des phénomènes sociaux, 717.
- DELALYS (Henri). — La valeur d'après Karl Marx et les scolastiques, 762. L. R.
- DE LA MAZELIÈRE (Marquis). — La peinture allemande contemporaine, 237. L. R.
- DE LA ROQUE (Général). — Esquisse d'un programme naval en 1900, 251. L. R.
- DELPLACE (L.). — La Belgique sous Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, 512. L. R.
- DE LUCA (Benedetto). — Fra italiani, tedeschi e slavi, 245. L. R.
- DE MENDOZA (D^r Ferdinand Suarez). — L'audition colorée, 496. L. R.
- DE MOLINARI (G.). — Grandeur et décadence de la guerre, 249. L. R.
- DENIS COURTADE (D^r). — L'irritabilité dans la série animale, 499. L. R.
- DE PLAUZOLLES (D^r Sicard). — La tuberculose, 501. L. R.
- DE POTTER (L.). — Démonstration de l'immatérialité de l'âme, 469.
- DE POUVOURVILLE (A.). — En Chine : Boxers et sociétés secrètes, 425. — En Lorraine : l'esprit national, 242. L. R.
- DER MARCK (J.-L.-B. Van). — De wereld van het oneindig kleine (Bacteriën), 500. L. R.
- DE ROBERTY. — Pourquoi je ne suis pas positiviste, 1.
- DE RUDDER (A.). — Chronique des lettres scandinaves, 486, 753. — Chronique des lettres allemandes, les revues, 120, 617. — Livres et revues, 252.
- DE SAINTE-CROIX (Camille). — Pantalonie, 363. C. L.
- DESCHAMPS (G.). — La vie et les livres, 491. L. R.
- DE SÉVILLE (Charles). — Livres et revues, 233, 251.
- DESJARDINS (A.). — La conférence de la Haye et l'arbitrage international, 251. L. R.
- DESMAREST (P.-M.). — Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire, 630. L. R.
- DESTREE (J.). — Pinturicchio, 340.
- DETRÉ (Ch.). — Les apologistes du crime, 388.
- DE URENA Y JMENJAUD (Rafael). — Sumario de las lecciones de historia critica de la litteratura juridica española dadas en la Universidad central durante el año 1898, 383. L. R.
- DE WALEFFE (Maurice). — Les deux robes, 116. C. L.
- DE WILDEMAN (Em.) et DURAND (Th.). — Contributions à la flore du Congo, 495. L. R.
- DIEMER (Hermine). — Die deutsche Frau in der Friedensbewegung, 252. L. R.
- DIETZ (J.). — La réforme des conseils de guerre, 251. L. R.
- DI GIACOMO (S.). — La prostituzione in Napoli nei secoli xv, xvi, xvii, 501. L. R.
- DIX (Arthur). — Der Egoismus, 756. L. R.
- DONNAY (Maurice). — Education de prince, 109. C. T.
- D'ORANOVSKAIA (Anna). — L'art de déterminer le sexe à volonté, 449. L. R.
- DUCOTÉ (Edouard). — Merveilles et moralités, 369. L. R.
- DUFRESNE (A.). — Livres et revues, 495, 498, 638, 639, 640.
- DUGAS (Paul). — Une audience, 215. C. T.
- DUGAST (F.). — Les lois sociales devant le droit naturel, 767. L. R.
- DUMESNIL (L.). — Livres et revues, 502.
- DUMONT (Hermann). — Le système électoral et les élections en Belgique, 154.
- DUMONT-WILDEN (L.). — Chronique littéraire, 111, 359, 612. — Livres et revues, 230.
- DUPONT (O.) et TALAYRACH D'ECKARDT (J.). — Panislamisme et propagande islamique, 243. L. R.
- DUPRAT (G.-L.). — Science sociale et démocratie, 765. L. R.
- DYK (Victor). — Marnosti, 366. L. R.

E

- ECHEGARAY (José). — El loco Dios, 218. C. T.
- ERF (Edward). — The Kingsville plan of education, 253. L. R.
- ERNAULT (L.). — Chronique littéraire, 221, 481, 751. — Livres et revues, 229, 369, 373. — La mort des Syrènes, 363. C. L. — Vœu commémoratif pour Stéphane Mallarmé, 273.
- ÉTUDIANTS SOCIALISTES INTERNATIONA-LISTES RÉVOLUTIONNAIRES. — Antisémitisme et sionisme, 332. — Le tolstoïsme et l'anarchisme, 75.
- E. V. — Livres et revues, 633.
- EWART (Félicie). — Goethes Vater, 232. L. R.

F

- FAGUET (Emile). — Histoire de la littérature française, 232. L. R.
 FAGES (C.). — Livres et revues, 233, 237, 243, 256, 491, 499, 505, 506, 623, 625, 631, 640, 765, 766.
 FERRI (Enrico). — Défense sociale et défense de classe dans la justice pénale, 674.
 FERTSCH (Louis). — Histoire de la responsabilité criminelle des ministres en France, depuis 1789 jusqu'à nos jours, 632. L. R.
 FILON (A.). — L'Inde d'aujourd'hui d'après les écrivains indiens, 765. L. R.
 FISKE (John). — A century of science, 636. L. R.
 FLAMMARION (Camille). — L'inconnu et les problèmes psychiques, 497. L. R.
 FLORIAN (E.). — La fase odierna del problema penale, 629. L. R.
 FOLKMAR (D.). — Livres et revues, 760. — Leçons d'anthropologie philosophique; ses applications à la morale positive, 768. L. R.
 FOLKMAR (M^{me}). — Livres et revues, 639, 730.
 FORMONT (Maxime). — L'Inassouvie, 363. C. L.
 FOURNIÈRE (Eugène). — L'idéalisme social, 764. L. R.
 FRANKE (D^r Carl). — Die Bruder Grimm, 122. L. R.
 FRANTZ (Constantin). — Die deutsche Politik der Zukunft, 239. L. R.
 FRAZER (Persiflor). — Des faux en écriture et de l'écriture, 381. L. R.
 FRÉDÉRICQ (Paul). — L'enseignement supérieur de l'histoire, 512. L. R.
 FUNCK-BRENTANO (Frantz). — Le drame des poisons, 630. L. R.

G

- GABORIAU (D^r A.). — Livres et revues, 499, 501.
 GAMBAROTTA (Guglielmo). — Inchiasta sulla donna, 256. L. R.
 GASPARI (O.). — Das Problem über die Ehe, 383. L. R.
 GAULIS (G.). — Une question franco-russe en Orient, 243. L. R.
 GAULOT (Paul). — Diaco, 229. L. R.
 GAULTIER (Jules de). — De Kant à Nietzsche, 638. L. R.
 GAÜTIER (Judith). — Les princesses d'amour, 481. C. L.
 GEBHART (D^r). — Deutsche Geschichte im XIX^e Jahrhundert, 239. L. R.
 GEOCZE (M^{me} Charlotte). — Le rôle de

- l'art dans l'éducation nationale, 256. L. R.
 GHEUSI (P.-B.). — Montsalvat, 490. L. R.
 GIBBS (Philip). — Founders of the Empire, 506. L. R.
 GIRBAL (Paul) et CONSTANS (Léopold). — OEuvres de Tacite, 493. L. R.
 GITTÉE (Aug.). — A propos du dernier Congrès de la langue et des lettres néerlandaises, 234. L. R. — Les légendes du déluge devant l'ethnographie et l'histoire, 377. L. R.
 GORON. — Les parias de l'amour; le marché aux femmes, 630. L. R.
 GOYAU (C.). — La conférence de la Haye et le Saint-Siège, 251. L. R.
 GRAN (Gerhard). — Norges Daemring, 486. L. R.
 GRAND-CARTERET (John). — La femme en culotte, 255. L. R.
 GREINER (Léo). — Das Jahrtausend, 121. L. R.
 GRIGOREFF (D.). — Les prétendants à la Macédoine, 242. L. R.
 GRUN (Anastasius). — La feuille dans le livre (poésie), 210.
 GUYOT (Yves). — La conférence de la Haye, 252. L. R.

H

- HAMON (A.). — Livres et revues, 237, 243, 630, 631. — Les Congrès et la situation du socialisme contemporain, 641.
 HAMON (Louis). — Police et criminalité, 631. L. R.
 HAECKEL (Ernst). — Die Welträthsel, 635. L. R.
 HANSUM (Knut). — Sult, 486. L. R.
 HEADLAM (Cecil). — The secret of sorrow, 123. L. R.
 HEINEMANN (Ernst). — Die Grundlagen der Schleiermacherschen Theologie, 757. L. R.
 HELLMUTH MIELKE. — Deutsche Roman des XIX^e Jahrhunderts, 122. L. R.
 HENNEGUY (Félix). — Le sphinx, 373. L. R.
 HERMANT (Abel). — Les confidences d'une aïeule, 370. L. R.
 HERTER EYMOND (M^{me}). — Le credo de l'aïeule, 220. C. T.
 HERVIEU (Paul). — Pessimisme et comédie, 491. L. R. — Théâtre, 489. L. R.
 HEYERMANS (Herm.). — Tooneel en Maatschappij, 231. L. R.
 HIATT (Charles). — Henry Irving, 123. L. R.
 HILBERT (Jaroslav.) — Psanid, 365. L. R.

HOBBS (John Oliver). — Osbern and Ursyne, 125. L. R.

HOGZES (André). — La propagation de la rage en Hongrie et la manière de guérir les patients, 500. L. R.

HOWELL CLARKSON (Anna). — A beautiful life and its associations, 506. L. R.

HOLZ (Arno). — Revolution der Lyrik, 122. L. R.

HORINCK (V.). — O pricniach a nut nosti padu mladoceske strany, 245. L. R.

HUGO (Victor). — Choses vues, 504. L. R.

HUSSEIN DANISCH. — Réformes littéraires en Turquie, 50.

HUTCHINSON (M. Woods). — The Gospel according to Darwin, 760. L. R.

HUYSMANS (C.). — Livres et revues, 508, 511.

I

IBRAHIM (Mahmoud). — La situation de la femme dans le Rif, 254. L. R.

IERMILOFF (V.). — Un réformateur dans la vie sociale, 507. L. R.

IRCHLICKY (Jaroslav). — Devet Kapital o novejsim romann franconyskem, 367. L. R.

ISOLINE. — Indische Schetsen, 230. L. R.

ITZEROTT (Marie). — Neue Lieder, 121. L. R.

J

JACOBOWSKI (L.). — Werther le Juif, roman, 59, 161, 274, 561.

JAKOVLEV (A.). — L'alcoolisme et la criminalité en Suède, 633. L. R.

JAMET (Jules). — La question des fabriques, 242. L. R.

JANTCHEW (K.). — La loi ne permet pas, 121. L. R.

JAROSLAV VREHLICKY. — O Knihach a lidech, 235. L. R.

JAUBERT (E.). — L'Ascension (poème), 148.

JERROLD (Laurence). — Chronique des lettres anglaises, 123, 509.

JONGE GIDS. — Enquête over de behandelning van politieke misdadigers in nederlandsche gevangenissen, 629. L. R.

JOURDAN. — Mémoires militaires du maréchal, guerre d'Espagne, 504. L. R.

J. S. — Livres et revues, 369, 370, 489, 491, 492.

J. V. — Livres et revues, 493.

K

KAEMMEL (Otto). — Der Werdegang des deutschen Volkes, 508. L. R.

KAHN (Gustave). — Les fleurs de la Passion, 484. G. L.

KAMAROVSKI. — La question de l'intervention et de l'arbitrage international à la Conférence de la Haye, 252. L. R.

KAPFF (Ernest). — Anglo-Saxons et Allemands dans l'Amérique du Sud, 240. L. R.

KARASEK (Jiri). — Gothicka duse, 365. L. R.

KEANE (A. H.). — Man, past and present, 501. L. R.

KEIDEL (J.). — Le droit international privé dans le nouveau Code civil allemand, 380. L. R.

KERNER (Dr Justinus). — La voyante de Prevorst, 495. L. R.

KERNIC (Ivan). — Un coup d'œil sur la littérature croate, 735.

KIERSCH (H. J. P. A.). — Een Volksleger Nederland en Zwitserland, 251. L. R.

KIPLING (Rudyard) et BALESTIER. (W.) — Le Naulakha, 229. L. R.

KNORTZ (Karl). — Lieder aus der Fremde, 121. L. R.

K. R. — La Russie et la Serbie, 242. L. R.

KROPOTKINE (Pierre). — Autour d'une vie, 526.

KRIJVICKI (Ludwig). — Le passé et le présent (psychologie collective), 625. L. R.

L

L. (Dr). — Livres et revues, 496, 501.

LABORDE (J.-V.). — Etude psychophysiologique, médico-légale et anatomique sur Vacher, 629. L. R.

— Signe automatique de la mort réelle, 500. L. R.

LACOMBE (P.). — Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant, 255. L. R.

LACROIX (Albert). — Histoire illustrée de la France depuis les plus lointaines origines jusqu'à la fin du XIX^e siècle, t. I, 510. L. R.

LAFON (R.). — Pour devenir avocat, 381. L. R.

LALANDE (A.). — La dissolution opposée à l'évolution, 765. L. R.

LAMARE (Clovis). — Etude sur les peuples anciens de l'Italie et sur les cinq premiers siècles de Rome, 623. L. R.

LANOË (G.) et HAN RYNER. — Un artiste ignoré, le peintre Le Marcis, 17.

- LATTES (Bl.). — Il diritto consuetudinario delle città lombarde, 382. L. R.
- LEAKEY (J.). — Livres et revues, 241, 506, 636.
- LECLÈRE (Léon). — La situation matérielle et intellectuelle de la Belgique actuelle, 240. L. R.
- LEE-HAMILTON (Eugène et Annie). — Forest notes, 126. L. R.
- LE GOFFIC (Charles). — Le bois dormant, 226. C. L.
- LEHMANN (Dr Alfred). — Aberglaube und Zauberei, 758. L. R.
- LELEU (l'abbé A.). — Les questions sociales et les cahiers de 1789 dans les Flandres, 509. L. R.
- LE LORRAIN (Jacques). — L'au-delà, 115. C. L.
- LEMONNIER (Camille). — Th. Baron, 211, médaillons.
- LEUSSE (P. de). — Etudes d'histoire ethnique depuis les temps préhistoriques jusqu'au commencement de la Renaissance, 764. L. R.
- LEVENGARD (Pol). — L'éphèbe, vers, 33.
- LÉVY-BRUHL (Lucien). — History of modern philosophy in France, 639. L. R.
- Flaubert philosophe, 233. L. R.
- LIE (Jonas). — Faste Forland, 486. L. R.
- LLOYD (J. W.). — Songs of the Unblind Cupid, 127. L. R.
- LOEWENTHAL (Dr Ed.). — Die deutschen Einheitsbestrebungen im XIX^e Jahrhundert, 239. L. R.
- LOISEAU (Ch.). — L'Irredentisme contemporain, 243. L. R.
- LOMBROSO (Cesare). — Le crime, causes et remèdes, 625. L. R.
- LORRAIN (Jean). — Histoires de masques, 114. C. L.
- M**
- M... — Les privilèges de la Finlande sont-ils contraires aux intérêts du peuple russe ? 692.
- MABOUSSEN (P. du). — Les enquêtes : pratique et théorie, 765. L. R.
- MACKAY (John Henry). — Gesammelte Dichtungen, 120. L. R.
- MAILLET (G.). — Le parti socialiste et le Ministère français, 201.
- MAILLOUX (Aug.). — La terre bretonne, 368. L. R.
- MALET (A.). — Le roi Milan, 244. L. R.
- MALI (M.). — Livres et revues, 241, 253, 384.
- MALONYAY (Désiré). — Az Usolsô, 230. L. R.
- MAPLE (William H.). — No beginning, 636. L. R.
- MARDRUS (Dr G. C.). — Histoire de la docte sympathie (Mille nuits et une nuit, traduction), 443.
- MARYLLIS (Paul). — Les harmonies naturelles, 495. L. R.
- MASARYK (Th.-J.). — Nutnost revidovati proces Polensky, 632. L. R.
- MASSON-FORESTIER. — Une flambée d'amour, 362. C. L.
- MASSOW (C. von). — Reform oder Revolution, 239. L. R.
- MATHIEU (François). — Annuaire du Parlement, 243. L. R.
- MAUR (G. Van der). — Rijksopvoedingsgestichten, 632. L. R.
- MAZEL (Henri). — Les amants d'Arles, 112. C. L.
- MEDINA (G.). — L'âge du bronze en Libye et dans le bassin occidental de la Méditerranée, 249. L. R.
- MELANI (Alfredo). — Scultura, italiana antica e moderna, 236. L. R.
- MELLA (R.). — La crise d'une nationalité, étude sur l'Espagne, 94.
- MELTZER (C. H.). — The Sunken Bell, de Hauptmann, 126. L. R.
- MERCIER DU ROCHER (Mémoires de), pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée, 505. L. R.
- MERHAUT (Josef). — Andelska sonata, 364. L. R.
- MERLINO (S.). — Les événements d'Italie, 314. L. R.
- MESTRALLET (Jean-Marie). — L'allée des Saules, 228. C. L.
- MEUNIER (V.). — Les ancêtres d'Adam, 502. L. R.
- M. G. — Pierre Lavroff, 35.
- MICHELET (V.-Emile). — A. Rodin, E. Carrière, 211, médaillons.
- Livres et revues, 368, 504.
- MIHELİK (J.). — Les bijoux en fil d'archal et émail dans les musées étrangers, 249. L. R.
- MOLIÈRE. — Le dépit amoureux, 110. C. T.
- MORCHOUSE (Georges W.). — The wilderness of worlds, 636. L. R.
- MOSCHELES (Félix). — Fragments of an autobiography, 506. L. R.
- MUFFANG (H.). — Livres et revues, 383, 756, 761, 764.
- MUHLFELD (Lucien). — La carrière d'André Tourette, 118. C. L.
- MULLER (G. A.). — Hainot, 121. L. R.
- N**
- NAUMANN (J.-J.). — Die Zuchthausvorlage, 240. L. R.

- NERCY (G.). — Vive l'armée! 251. L. R.
 N.-G. — Livres et revues, 128, 242.
 NICATI (D^r W.). — La philosophie naturelle, 637. L. R.
 NICOLAS (D^r Ad.). — Spakil, langue systématique pour les usages internationaux, 493. L. R.
 NICOTRI (G.). — Mafia e brigantaggio, 629. L. R.
 NOEL (Léon). — La conscience du libre arbitre, 637. L. R.
 NOSADOWSKI (Pr.). — Livres et revues, 232, 492, 493.
 NOVICOW (J.). — L'extension de l'horizon mental, 433.
 — La théorie organique des sociétés; défense de l'organicisme, 766. L. R.

O

- OLLIVIER (Emile). — L'Empire libéral. Louis-Napoléon et le coup d'Etat, 505. L. R.
 — L'Empire libéral. Napoléon III, 505. L. R.

P

- P. A. H. — Livres et revues, 234.
 PAILHÈS (G.). — Du nouveau sur J. Joubert, 491. L. R.
 PALMER (Joseph). — The Gospel problems and their solution, 757. L. R.
 PAOLUCCI (Giuseppe). — Memorie e documenti dal 1857 al 1860, 505. L. R.
 PASMARIK (D^r). — Alfred Fouillé e spsychischer Monismus, 634. L. R.
 PAVEL VYCHODIL (D^r). — Poeloka, 235. L. R.
 PAYEN (Louis). — Les trois mendiants (poème), 271.
 PELLISSON (Maurice). — Œuvres choisies de Ferdinand Fabre, 128. L. R.
 PERRENS (F.-T.). — Histoire sommaire de la littérature française au XIX^e siècle, 233. L. R.
 — Les libertins en France au XVII^e siècle, 233. L. R.
 PHILIPPE (Ch.-Louis). — La mère et l'enfant, 369. L. R.
 PHILLIPS (Stephen). — Paolo and Francesca, 125. L. R.
 PILO (Mario). — Livres et revues, 127, 237, 256, 505.
 PINARDI (G.). — A propos des élections italiennes, 298.
 PINARDI (G.). — Livres et revues, 240, 634.
 PINON (R.). — La France et la question d'Extrême-Orient, 244. L. R.

- POLITIKOS. — En marche vers la réaction, 513.
 POLTI (G.). — Chronique théâtrale, 104, 215, 354, 490, 604, 740.
 POLTI (Les deux). — L'architecture à l'Exposition, 87.
 POMEROY (E.) et BROWN (A. A.) — Direct legislation, 244. L. R.
 POSADA (A.). — Feminismo, 254. L. R.
 POTIER (Ed.). — Livres et revues, 494. — Les « filles », 588.
 PRÉVOST (Marcel). — Les vierges fortes : Frédérique et Léa, 359. C. L.
 PRINCES ELSA. — Het hoogste geluk, 230. L. R.
 PROCHAZKA (Arnost). — Chronique des lettres tchèques, 364.
 — La jeune littérature tchèque, 55.

Q

- QUINONES (Ubaldo Romero). — Pensamientos, 760. L. R.

R

- RAKOVSKY (D^r). — La criminalité, ses causes et les moyens de la supprimer, 625. L. R.
 RAYMOND (Henry). — Livres et revues, 498, 500.
 — Sur le militarisme, 251. L. R.
 RECLUS (Elie). — Fernand Brouez, 385.
 — Livres et revues, 375, 757, 758, 759.
 RECLUS (Elisée). — La Chine et la diplomatie européenne, 257.
 — Livres et revues, 508, 763.
 RÉGAMEY (Félix). — On égorge en Chine, 289. — Pour le Japon, 705.
 REGNARD (A.). — Génie et folie. Réfutation d'un paradoxe, 497. L. R.
 REINHARDT (L.). — Die einheitliche Lebensauffassung als Grundlage für die soziale Neugeburt, 756. L. R.
 REINICK (Rob.). — La jeune fille malade, poésie, 209.
 — Religion et éducation, 254. L. R.
 RENOUVIER (Ch.). — Victor Hugo, le philosophe, 640. L. R.
 RETHÉL (Jean). — Livres et revues, 761.
 REVUE DE PARIS. — L'Angleterre et le Transvaal, 244. L. R.
 RICHARDSON (A. W.). — A quaker view of the war, 250. L. R.
 RIBOT (A.). — La réforme de l'enseignement secondaire, 255. L. R.
 RICTUS (Jehan). — Doléances, 373. L. R.
 RIOTOR (Léon). — Le mannequin, 492. L. R.
 ROLIN (H.). — L'abordage, 381. L. R.

- ROBIN (Paul). — Libre amour, libre maternité, 555.
 ROBERTSON (John M.). — A short history of Freethought, ancient and modern, 379. L. R.
 ROHAN (K.). — Kaffere Polenske, 632. L. R.
 ROINARD (P.-N.). — Laporte de l'enfer, 538.
 RONTIRIS (A.). — De l'évolution de l'idée du blocus pacifique, 380. L. R.
 ROSSI (P.). — Psicologia colectiva, 624. L. R.
 — La psicologia colectiva nell'arte, 624. L. R.
 — Miticie Sittarii, 497. L. R.
 ROUSIERS (P. de). — La vie américaine, 631. L. R.
 RUIS (J. Martínez). — La sociologia criminal, 631. L. R.
 RUNGE (Dr Max). — Das Weib in seiner geschlechtlichen Eigenart, 252. L. R.
 RYNENBROECK (Henriette). — Livres et revues, 240, 252, 254, 506, 625.
 RYNER (H.) et LANOE (G.). — Un artiste ignoré, le peintre Le Marcis, 17.

S

- SALILLAS (Rafael). — Hampa, 632. L. R.
 SALOMON (Ludwig). — Geschichte des deutschen Zeitungswesen, 508. L. R.
 SALT (Henry S.). — Les droits de l'animal, 381. L. R.
 SAMSONOFF (Dr M.). — La physiologie et le surmenage des écoliers, 373. L. R.
 SARCEY (Francisque). — Quarante ans de théâtre, 490. L. R.
 SAUVAGE (L.-F.). — Le déclin sur la pourpre et l'or, 369. L. R.
 SAVINE (A.). — Livres et revues, 249.
 SCHARFF (W.). — Répertoire alphabétique de la thérapie abrégée du Dr Schüssler, 500. L. R.
 SCHNELLER (Etienne). — Histoire de l'origine de l'Université hongroise, 256. L. R.
 SCHREINER (Olive). — The woman question, 253. L. R.
 SCHRÖDER (H. R. Paul). — Histoire du magnétisme vital et de l'hypnotisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à présent, 498. L. R.
 SCHULTZE (Dr E.). — Volksbildung und Volkswohlstand, 382. L. R.
 SCHÜSSLER (Dr). — Thérapie abrégée ou traitement biochimique des maladies, 500. L. R.
 SCHWEIGER (L.). — Philosophie de Geschichte: Völkerpsychologie und Sociologie, 761. L. R.

- SEGARD (A.). — Les voluptueux et les hommes d'action, 491. L. R.
 SEILER (Friedr.). — Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts, 493. L. R.
 SEILLIÈRE (E.). — L'influence française dans la littérature allemande, M. Arno Holz, 491. L. R.
 SERAO (Mathilde). — La conquête de Rome, 229. L. R.
 SERGI (M.-G.). — Specie e varietà umane, 503. L. R.
 SÉVERIN (Fernand). — Poèmes ingénus, 223. C. L.
 SHAW (G. Bernard). — Les illusions du Socialisme, 129.
 — Plays pleasant and unpleasant, 123. L. R.
 SIMPSON (William). — The Jonah Legend, 375. L. R.
 S. L. — Livres et revues, 238, 242, 251, 255.
 SMITH (William). — The Student's Gibbon, a history of the decline and fall of the Roman Empire, 508. L. R.
 SOREL (G.). — Livres et revues, 245, 249, 255, 382, 497, 503, 624, 629, 630, 767, 768.
 STEEVENS (G. W.). — From Capetown to Ladysmith, 250. L. R.
 STIER-SOMLO (Fritz). — Aus der Tiefe, 121. L. R.
 STROMBERG (Marie). — Livres et revues, 235, 373, 507, 633, 634.
 STUART MERRIL. — Les quatre saisons, 219. C. L.
 SUARÈS. — Tolstoï, 234. L. R.
 SUDERMANN (H.). — Le chemin des chats, 482. C. L.
 SWIFT (Benjamin). — Siren City, 123. L. R.

T

- TAILHADE (Laurent). — L'ennemi du peuple, 491. L. R.
 TALAYRACH D'ECKARDT et DUPONT (O.). — Panislamisme et propagande islamique, 243. L. R.
 TANON (L.). — L'évolution du droit et la conscience sociale, 382. L. R.
 TARNOWSKI (E.). — Criminalité des mineurs dans l'Europe occidentale, 633. L. R.
 TCHÉLOVÉK. — Chronique des lettres russes, 487.
 TOLSTOÏ (Léon). — Imitations, 229. L. R.
 — La Conférence de la paix, 252. L. R.
 — Résurrection et une nouvelle vie, 369. L. R.

THOMAS (W. I.). — Sex in primitive morality, 384. L. R.

TREILLE (D^r Georges). — Principes d'hygiène coloniale, 501. L. R.

V

VAN DEN BERGH (D^r J.). — Religion, chrétienté, église, 37. L. R.

VAN DEN BORREN (Charles). — Livres et revues, 381, 632.

VAN DER VOO (B.-P.). — Livres et revues, 230, 231, 234, 500, 629, 632.

VASSAK (D^r R.). — La question de l'alcoolisme et la politique sociale, 249. L. R.

VENTURA (Giulio). — La chute de Napoléon IV, 230. L. R.

VERHAEREN (Emile). — Le cloître, 104. C. T.

— Les bagnes, vers 408.

VEYGA (Francisco de). — Las multitudes argentinas, 625. L. R.

V. H. — Livres et revues, 235, 633.

VIALATTE (A.). — J. Chamberlain, 506. L. R.

VIRRÈS (Georges). — Pier, Jan et Wannes Kriek, 683.

VITALI (Vitale). — Il rinascimento educativo, 256. L. R.

VIVEKANANDA (Swami). — Vedanta philosophy, 759. L. R.

W

WADDINGTON (Richard). — La guerre de Sept ans, 512. L. R.

WAGNER (Félix). — Le livre des Islandais, du prêtre Ari le Savant, 376. L. R.

WASZKLEWICZ VAN SCHILFGAARDE. — Open Brief aan Felix Ortt, 251. L. R.

WEITER (Karl). — Um das Gute, 121. L. R.

WHITEING (Richard). — The Island, 123. L. R.

WILL (J.). — Sept essais d'Emerson, 639. L. R.

WILLY. — Claudine à l'école, 118. C. L.

WILSON (D^r Andrew). — Brain and body: the nervous system in social life, 496. L. R.

WINKLER PRINS (J.). — Tonnegoud en Zoon, 230. L. R.

WOLFE TONE. — Récit de mes souvenirs et campagnes dans l'armée française en 1813, 251. L. R.

Z

ZABEL (Eug.). — Zur modernen Dramaturgie, 121. L. R.

ZABOROWSKI. — L'Europe néolithique dans l'ancienne Egypte, 249. L. R.

ZALESKI (Ladislas). — Le pouvoir et le droit, 761. L. R.

ZO D'AXA. — Les feuilles, 243. L. R.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

A

Aberglanbe und Zanberei, A. LEHMANN, 758. L. R.

Abordage (L'), H. ROLIN, 381. L. R.

Ada Negri, M^{me} DEKHTEREVA, 235. L. R.

Adam (Les ancêtres d'), V. MEUNIER, 502. L. R.

Alcool (Le monopole de l'), P. BOUYER, 249. L. R.

Alcoolisme (La question de l') et la politique sociale, 249. L. R.

Alcoolisme (L') et la criminalité en Suède, A. JAKOVLEV, 633. L. R.

Alfred Fouillée's psychischer Monismus, D. PASMANIK, 634. L. R.

Allemande (L'influence française dans la littérature), E. SELLIÈRE, 491. L. R.

Allemandes (Chronique des lettres); A. DE RUDDER, 120, 617.

Allemands (Anglo-Saxons et) dans l'Amérique du Sud, ERNEST KAPP, 240. L. R.

Ame (Démonstration de l'immatérialité de l'), L. DE POTTER, 469.

Américaine (La vie), P. DE ROUSIERS, 630. L. R.

Amérique du Sud (Anglo-Saxons et Allemands dans l'), ERNEST KAPP, 240. L. R.

Amour (Les parias de l'), GORON, 630. L. R.

Amour (Libre), libre maternité, P. ROBIN, 535.

Annuaire du Parlement, FR. MATHIEU, 243. L. R.

Apologistes (Les) du crime, CH. DETRÉ, 388.

- Anarchisme (L') et le tolstoïsme, ETUDIANTS SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES INTERNATIONALISTES DE PARIS, 75.
- Anatomique (Etude psycho-physiologique médico-légale et) sur Vacher, J.-V. LABORDE, 629. L. R.
- Ancêtres (Les) d'Adam, V. MEUNIER, 502. L. R.
- Anekdotakines, Béla Foth, 234. L. R.
- Anglaises (Chronique des lettres), Laurence JERROLD, 123.
- Angleterre (L') et le panbritannisme. V. BERARD, 244. L. R.
- Angleterre (L') et le Transvaal, 244. L. R.
- Anglo-Saxons et Allemands dans l'Amérique du Sud, Ernest KAPF, 240. L. R.
- Animal (Les droits de l'), Henri S. SALT, 381. L. R.
- Animale (L'irritabilité dans la série), D. COURTADE, 499. L. R.
- Annuaire statistique de la France, 237. L. R.
- Anthropologie (Leçons d') philosophique, D. FOLKMAR, 768. L. R.
- Antisémitisme et sionisme, ETUDIANTS SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES INTERNATIONALISTES DE PARIS, 332.
- Arbitre (La conscience du libre), L. NOEL, 637. L. R.
- Architecture, 492. L. R.
- Architecture (L') à l'Exposition de 1900, les deux POLTI, 87.
- Argentinas (Las multitudes), Franc DE VEYGA, 625. L. R.
- Ari le Savant (Le livre des Islandais), Félix WAGNER, 376. L. R.
- Art (Le rôle de l') dans l'éducation nationale, Charlotte CHEOEZE, 256. L. R.
- Art (Psychologie d'), Ernest BRICON, 492. L. R.
- Arte (L') nella folla, G. PAZZI, 624. L. R.
- Arte (Psicologia colectiva nell'), P. ROSSI, 624. L. R.
- Artiste (Un) ignoré, le peintre Le Marcis, HAN RYNER, et Georges LANOE, 17.
- Audition (L') colorée, D^r F. DE MENDOZA, 496. L. R.
- Autobiography (Fragments of), F. MOSCHELES, 506. L. R.
- Automatique (Signe) de la mort réelle, D^r LABORDE, 500. L. R.
- Autour d'une vie, P. KROPOTKINE, 526.
- Autriche (L'Europe sans), Ch. BENOIT, 244. L. R.
- Avocat (Pour devenir), R. LAFON, 381. L. R.
- B**
- Baron (Théodore), Camille LEMONNIER, 211.
- Battle (The) of the press, as told in the life of Richard Carlyle, Th. C. CAMPBELL, 506. L. R.
- Beaux-Arts (Littérature et), 120, 228, 363, 485, 619, 751. L. R.
- Behandeling (Enquête over de) van politieke misdadigers in nederlandsche gevangenissen, 629. L. R.
- Belgique (Les lois de la population et leur application à la), G. CAUDERLIER, 763. L. R.
- Belgique (Le système électoral et les élections en), Hermann DUMONT, 154.
- Belgique (La) sous Guillaume I^{er}, L. DELPLACE, 512. L. R.
- Belgique (Situation matérielle et intellectuelle de la), Léon LECLÈRE, 240. L. R.
- Beyle-Stendhal (Henri), Pierre BRUN, 368. L. R.
- Bijoux (Les) en fil d'archal et émail dans les musées étrangers, J. MIHELIC, 249. L. R.
- Biographie politique du XIX^e siècle, 243. L. R.
- Biologiques (Sciences), 494. L. R.
- Biochimique (Thérapeutique abrégée ou traitement) des maladies, D^r SCHUSSLER, 500. L. R.
- Biological (Statistical methods with special reference to) variation, C.-B. DAVENPORT, 494. L. R.
- Blocus (De l'évolution de l'idée du pacifique, A. ROTIRIS, 380. L. R.
- Body and brain, Andrew WILSON, 496. L. R.
- Boxers (En Chine) et sociétés secrètes, A. DE POUVOURVILLE, 425.
- Brain and body, Andrew WILSON, 496. L. R.
- Bretonne (La terre), V.-E.-M., 368. L. R.
- Brigandaggio (Mafia e) di Sicilia, G. NICOTRI, 629. L. R.
- Bronze (L'âge du) en Lybie et dans le bassin occidental de la Méditerranée, G. MEDINA, 249. L. R.
- Brouez (Fernand), Elie RECLUS, 386.
- C**
- Canton (Le gouvernement local en France et l'organisation du), Ch. BELLANGER, 245. L. R.
- Capetown (From) to Ladysmith, G.-W. Steevens, 250. L. R.
- Capitalstheorie (einige strittige Fragen der), E.-V. BOHM-BAWERK, 761. L. R.
- Carlile (The battle of the press, as told in the life of Richard), Th.-C. CAMPBELL, 506. L. R.

- Carrière (Eugène), Victor-Emile MICHELET, 214.
- Causés (Le crime) et remèdes, C. LOMBROSO, 625. L. R.
- Century (A) of science, J. FISKE, 636. L. R.
- Chamberlain (I.), A. VIALATTE, 506. L. R.
- Chine (La) et la diplomatie européenne, Elisée RECLUS, 257.
- Chine (On égorge en), Félix REGAMEY, 289.
- Choses vues, Victor HUGO, 505. L. R.
- Chrétienté, religion, Eglise, J. VAN DEN BERGH, 377. L. R.
- Chronique des lettres allemandes, A. DE RUDDER, 120, 617.
- des lettres anglaises, Laurence JERROLD, 123.
- des lettres polonaises, MARYA-CHELIGA, 751.
- des lettres russes, TEHELOVEK 487.
- des lettres scandinaves, A. DE RUDDER, 485, 753.
- des lettres tchèques, Arnost PROSCHAZKA, 364.
- littéraire, Louis DUMONT-WILDEN, 112, 359, 614.
- littéraire, Louis ERNAULT, 221, 481, 744.
- théâtrale, Georges POLTI, 104, 215, 604, 740.
- Classe (Défense sociale et défense de) dans la justice pénale, E. FERRI, 674.
- Classification (De la) des phénomènes sociaux, R. de la GRASSERIE, 717.
- Code (Le droit international privé dans le nouveau) civil allemand, J. KEIDEL, 380. L. R.
- Collectiva (psicologia), P. ROSSI, 624. L. R.
- Coloniale (Principes d'hygiène), docteur G. TREILLE, 501. L. R.
- Colorée (L'audition), Dr F. de MENDOZA, 496. L. R.
- Combat (Discours de), F. BRUNETIÈRE, 766. L. R.
- Comte (Essai historique et critique sur la sociologie d'Aug.), F. ALENGRY, 767. L. R.
- Congo (Contributions à la flore du) E. de WILDEMAN et Th. DURAND, 495. L. R.
- Congo (Matériaux pour la faune du), G.-A. BELLANGER, 494. L. R.
- Congrès de la langue et des lettres néerlandaises, Aug. GITTÉE, 234. L. R.
- Congrès (Les) et la situation du socialisme contemporain, A. HAMON, 641.
- Conscience (La) du libre arbitre, L. NOEL, 637. L. R.
- Conscience (L'évolution du droit et la) sociale, L. TANON, 382. L. R.
- Consulat (La France sous le), F. CORRÉARD, 511. L. R.
- Consulat (Quinze ans de haute police sous le) et l'Empire, M. DESMAREST, 630. L. R.
- Contemporain (Les Congrès et la situation du socialisme), A. HAMON, 641.
- Contribution à la flore du Congo, E. DE WILDEMAN et Th. DURAND, 495. L. R.
- Coup d'Etat (L'Empire libéral, Louis-Napoléon et le), Emile OLLIVIER, 505. L. R.
- Crime (Le), causes et remèdes, C. LOMBROSO, 625. L. R.
- Crime (Les apologistes du), Ch. DETRÉ, 388.
- Criminal (La sociologia), M. RUIZ, 631. L. R.
- Criminalité (La), ses causes et les moyens de la supprimer, Dr RAKOVSKY, 625. L. R.
- Criminalité (L'alcoolisme et la) en Suède, A. JAKOVLEV, 633. L. R.
- Criminalité des mineurs dans l'Europe occidentale, E. TARNOWSKI, 633. L. R.
- Criminalité (Police et), L. AMON, 630. L. R.
- Criminelle (Histoire de la responsabilité) des Ministres en France, L. FERTSCH, 632. L. R.
- Crise (La) d'une nationalité, R. MELLA, 94.
- Culotte (La femme en), J. GRAND-CARTERET, 255. L. R.
- Croate (Un coup d'œil sur la littérature), Ivan KERNIC, 735.

D

- Darwin (The gospels according to) WOODS HUDCHINSONS, 760. L. R.
- Décadence (Grandeur et) de la guerre, G. DE MOLINARI, 249. L. R.
- Défense sociale et défense de classe dans la justice pénale, E. FERRI, 674.
- Démocratie (Pour la) française, C. BANGLÉ, 256. L. R.
- Démonstration de l'immatérialité de l'âme, L. DE POTTER, 469.
- Deutsche (Die) Politik der Zukunft Constantin FRANTZ, 239. L. R.
- Diplomatie européenne (La Chine et la), Elisée RECLUS, 257.
- Diritto (Il) consuetudinario della città lombarde, Cl. LALTES, 382. L. R.
- Discours de combat, F. BRUNETIÈRE, 766. L. R.

Dissolution (La) opposée à l'évolution, A. LALANDE, 765. L. R.
 Donna (Inchiesta sulla), Gugl. GAMBARTTA, 256. L. R.
 Droit (L'évolution du) et la conscience sociale, L. TANON, 382. L. R.
 Droit (le) international privé dans le nouveau Code civil allemand, J. KEIDEL, 380. L. R.
 Droit (Les lois sociales devant le) naturel, F. DUGAST, 767. L. R.
 Droit (Le pouvoir et le), L. ZALESKI, 761. L. R.
 Droits (Les) de l'animal, Henri S. SALT, 381. L. R.
 Drôleries du palais, Eug. COTTIN, 630. L. R.
 Drame (Le) des poisons, F. FUNCK-BRENTANO, 630. L. R.

E

Education (The Kingsville plan of), Edward ERF, 253. L. R.
 Enfant (Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'), P. LACOMBE, 255. L. R.
 Enfants (La physiologie et le surmenage des), M. SAMSONOFF, 373. L. R.
 Egalitaires (Les idées), C. BOUGLÉ, 766. L. R.
 Eglise, religion, chrétienté, J. VAN DEN BERGH, 377. L. R.
 Egoïsme (Der), A. DIX, 756. L. R.
 Egypte (L'époque néolithique dans l'ancienne), LABOROWSKI, 249. L. R.
 Ehe (Das Problem über die), O. GASPARI, 383. L. R.
 Einheitsbestrebungen (Die deutschen) in XIX Jahrhundert, Dr E. LOWENTHAL, 239. L. R.
 Elections (A propos des) italiennes, G. PINARDI, 298.
 Elections (Les) au Parlement dans le Royaume-Uni, John BULL, 693.
 Electoral (Le système) et les élections en Belgique, Hermann DUMONT, 454.
 Emerson (Sept essais d'), J. WILL, 639. L. R.
 Empire (Founders of the), Ph. GIBBS, 506. L. R.
 Empire (L') libéral, Louis-Napoléon et le coup d'Etat, Emile OLLIVIER, 505. L. R.
 Empire (Quinze ans de haute police sous le consulat et l'), M. DESMAREST, 630. L. R.
 En Chine : Boxers et sociétés secrètes, A. DE POUVOURVILLE, 425.
 En marche vers la réaction, POLITIKOS, 513.

Ennemi (L') du peuple, Laurent TAILHADE, 491. L. R.
 Enquête over de behandeling van politieke misdadigers in nederlandsche gevangenissen, 629. L. R.
 Enquêtes (Théorie et pratique des), P. DU MAROUSSENS, 765. L. R.
 Enseignement (La réforme de l') secondaire, A. RIBOT, 255. L. R.
 Enseignement (L') supérieur de l'histoire, P. FREDERICO, 512. L. R.
 Entwicklung (die) der deutschen Kultur im Spiegel der deutschen Lehnworts, Fr. SEILER, 492. L. R.
 Epigraphie (Cours d') latine, R. CAGNAT, 509. L. R.
 Episode (Un) de la vie de Ronsard, F. BRUNETIERE, 491. L. R.
 Essai historique et critique sur la sociologie d'Aug. Comte, F. ALENGRY, 767. L. R.
 Essais (Sept) d'Emerson, J. WILL, 639. L. R.
 Ethnique (études d'histoire) depuis les temps préhistoriques jusqu'à la Renaissance, P. DE LEUSSE, 764. L. R.
 Etude sur les peuples anciens de l'Italie et sur les cinq premiers siècles de Rome, Clovis LAMARE, 623. L. R.
 Europe (L') sans Autriche, Ch. BENOIT, 244. L. R.
 Evénements (Les) d'Italie, S. MERLINO, 314.
 Evolution (La dissolution opposée à l'), A. LALANDE, 765. L. R.
 Evolution (L') du droit et la conscience sociale, L. TANON, 382. L. R.
 Evolution (De l') de l'idée du blocus pacifique, A. BONTIRIS, 380. L. R.
 Evolution (L') du roman russe, P. BOBORYKINE, 410.
 Exposition (Le pittoresque musical à l'), Ed. BAILLY, 177.
 Extension (L') de l'horizon mental, J. NOVICOW, 433.
 Extradition (Traité de l'), L. BEAUCHET, 380. L. R.
 Extrême-Orient (La France et la question d'), R. PINON, 244. L. R.

F

Fabriques (La question des), Jules JAMET, 242. L. R.
 Faune (Matériaux pour la) du Congo, G.-A. BELLANGER, 495. L. R.
 Feminismo, Ad. POSADA, 254. L. R.
 Feuilles (Les), Zo. D'AXA, 243. L. R.
 « Filles » (Les), E. POTIER, 588.
 Finlande (Les privilèges de la) sont-ils contraires aux intérêts du peuple russe, M..., 692.

Flandres (Les questions sociales et les cahiers de 1789 dans les), A. BELEN, 509. L. R.
 Flaubert philosophe, L. LÉVY-BRÜHL, 233. L. R.
 Flore (Contributions à la) du Congo, E. DE WILDEMAN et Th. DURAND, 494. L. R.
 Foire (Les théâtres de la), Maurice ALBERT, 368. L. R.
 Folie et génie, A. REGNARD, 497. L. R.
 Folla (Arte nella), G. PAZZI, 624. L. R.
 Fouillée (Alfred) psychischer Monismus, Dr PASMNIK, 634. L. R.
 Founders of the Empire, Ph. GIBBS, 506. L. R.
 Fragments of autobiography, F. MOSCHELES, 506. L. R.
 France (Annuaire statistique de), 237. L. R.
 France (Histoire de la responsabilité criminelle des Ministres en), L. FERTSCH, 632. L. R.
 France (History of modern philosophy in), L. LEVY-BRUHL, 639. L. R.
 France (Histoire illustrée de la), DE CAIX et A. LACROIX, 510. L. R.
 France (La) intellectuelle, Henry BÉRANGER, 232. L. R.
 Franche Comté (Les mois en), Charles BEAUQUIER, 368. L. R.
 Franco-Russe (Une question) en Orient, G. GAULIS, 243. L. R.
 Frau (Die deutsche) in der Friedensbewegung, Herm. DIEMER, 252. L. R.
 Frauen (Dokumente der), 252. L. R.
 Freethought (A short history of), ancient and modern, J.-M. ROBERTSON, 379. L. R.
 Friedensbewegung (Die deutsche Frau in der), Herm. DIEMER, 252. L. R.

G

Génie et Folie, A. REGNARD, 497. L. R.
 Geschichte des deutschen Zeitungswe-
 sens, L. SALOMON, 508. L. R.
 Geschichte (Deutsche), in XIX^{ten} Jahr-
 hundert, Dr GEBHART, 239. L. R.
 Gevangenissen (Enquête over de behan-
 deling van politieke misdadigers in
 nederlandsche), 629. L. R.
 Gibbon (The Student's), H.-I. GREENIDGE,
 508. L. R.
 Glasgow municipal enterprise, J. COUN-
 NEL, 508. L. R.
 Goethes Vater, Félicie EWART, 232. L. R.
 Gospel (The) according to Darwin
 Woods HÜDCHINSON, 760. L. R.
 Gospel (The) problems and their solu-
 tion, J. PALMER, 757. L. R.

Gouvernement (Le) local en France et
 l'organisation du canton, Ch. BEL-
 LANGER, 245. L. R.
 Grandeur et décadence de la guerre,
 G. DE MOLINARI, 249. L. R.
 Grundlagen (Die) der Schleiermachers-
 chen Theologie, E. HEINEMANN, 757.
 L. R.
 Guerre (La) de Sept ans, R. WADDINGTON,
 512. L. R.
 Guerre (Grandeur et décadence de la),
 G. DE MOLINARI, 249. L. R.
 Guillaume I^{er} (La Belgique sous), L. DEL-
 PLACE, 512. L. R.

H

Hampa, R. SALILLAS, 632. L. R.
 Harmonies (Les) naturelles, Paul MARYL-
 LIS, 495. L. R.
 Histoire (L'enregistrement supérieur
 de l'), P. FREDERICQ, 512. L. R.
 Histoire de la littérature française,
 Emile FAGUET, 232. L. R.
 Histoire du magnétisme vital et de
 l'hypnotisme, H.-R.-P. SCHROEDER,
 498. L. R.
 Hongrie (La propagation de la rage en),
 A. HOGZÈS, 500. L. R.
 Hongroise (Histoire de l'origine de
 l'Université) El. SCHNELLER, 256 L. R.
 Horizon (L'extension de l'), mental,
 J. NOVICOW, 443.
 Hugo (Victor), le philosophe, Ch. RE-
 NOUVIER, 640. L. R.
 Hygiène (Principe d') coloniale,
 Dr G. TREILLE, 501. L. R.
 Hypnotisme (Histoire du magnétisme
 vital et de l'), H.-R.-P. SCHROEDER, 498.
 L. R.

I

Idéalisme (L') social, E. FOURNIÈRE, 764.
 L. R.
 Idées (les) égalitaires, C. BOUGLÉ, 766.
 L. R.
 Illusions (Les) du socialisme, G. BER-
 NARD SHAW, 129.
 Immatérialité (Démonstration de l')
 de l'âme, L. DE POTTER, 469.
 Inchiasta sulla donna Gugl. GAMBA-
 ROTTA, 256. L. R.
 Inconnu (L') et les problèmes psy-
 chiques. C. FLAMMARION, 497. L. R.
 Inde (L') d'aujourd'hui d'après les écri-
 vains Indiens, 764. L. R.
 Industries (Résultats statistiques du re-
 censement des) et des professions.
 238. L. R.
 Influence (L') française dans la littéra-

- ture allemande, E. SEILLIÈRE, 491. L. R.
- Infusoires et microbes, 499. L. R.
- Islandais (Le livre des), du prêtre Ari le Savant, Félix WAGNER, 377. L. R.
- Islamique (Panislamisme et propagande), O. DUPONT et J. TALAYRACH D'EKARDT, 243. L. R.
- Italiana (Scultura) antica e moderna, Alfredo MELANI, 236. L. R.
- Italiani (Fra), tedeschi e slavi, BENEDETTO DE LUCA, 245. L. R.
- Italie (Etude sur les peuples anciens de l') et sur les cinq premiers siècles de Rome, Clovis LAMARE, 623. L. R.
- Italie (Les événements d'), S. MERLINO, 314.
- Italiennes (A propos des élections), G. PINARDI, 298.
- Italiens (Notes sur les primitifs), J. DESTRÉE, 340.
- Irredentisme (L') contemporain, Ch. LOISEAU, 243. L. R.
- Irritabilité (L') dans la série animale, D. COUEADE, 499. L. R.
- J**
- Jonah (The) legend, William SIMPSON, 375. L. R.
- Japon (the intellectual future of), 254. L. R.
- Japon (Pour le) F. RÉGAMEY, 705.
- Joubert (Du nouveau sur), G. PAILHES, 491. L. R.
- Jourdan (Mémoires militaires du maréchal), 504. L. R.
- Justice (Défense sociale et défense de classe dans la) sociale, E. FERRI, 674.
- K**
- Kafère Polenske, K. ROHAN, 632. L. R.
- Kant (De) à Nietzsche, J. DE GAULTIER, 638. L. R.
- Kingsville (The) plan of education, Edouard ERF, 253. L. R.
- Kultur (Die Entwicklung der deutschen) im Spiegel des deutschen Lehnwortes, Fr. SEILER, 492. L. R.
- L**
- Ladysmith (From Capetown to), G.-W. STEEVENS, 250. L. R.
- Langage humain, AMANO, 232. L. R.
- Langue (Congrès de la) et des lettres néerlandaises, Aug. GITTÉE, 254. L. R.
- Latine (Cours d'épigraphie), R. CAGNAT, 509. L. R.
- Lavroff (Pierre), M. G. 35.
- Lebensauffassung (Die einheitliche) als Grundlage für die soziale Neugeburt, L. REINHARDT, 756. L. R.
- Legend (The Jonah), William SIMPSON, 375. L. R.
- Legislation (Direct), A. BROWN et Eltweed POMEROY, 241. L. R.
- Lehnworts (die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen), Fr. SEILER, 492. L. R.
- Le Marcis (Un artiste ignoré, le peintre), Han RYNER et Georges LANOE, 17.
- Libéral (L'Empire) Louis Napoléon et le coup d'Etat, Emile OLLIVIER, 505. L. R.
- Libertins (Les) en France au xvii^e siècle PERRENS, 232. L. R.
- Libre amour, libre maternité, P. ROBIN, 555.
- Life (A beautiful) and its association, A.-H. CLARKSON, 506. L. R.
- Littérature et Beaux-arts, 120, 228, 363, 485, 619, 751. L. R.
- Littérature française au xix^e siècle, T. PERRENS, 233. L. R.
- Littérature (Histoire de la) française, Emile FAGUET, 232. L. R.
- Littérature (L'influence française de la) allemande, E. SEILLIÈRE, 491. L. R.
- Littérature (Un coup d'œil sur la) croate, Ivan KERNIC, 735.
- Live questions, John ALTGELD, 240. L. R.
- Livres (La vie et les), G. DESCHAMPS, 491. L. R.
- Livres et revues, 120, 229, 364, 485, 617, 751.
- Lois (Les) de la population et leur application à la Belgique, G. CAUDERLIER, 763. L. R.
- Lois (Les) sociales devant le droit naturel, F. DUGAST, 767. L. R.
- Lombarde (Il diritto consuetudinario delle città), Cl. LATTES, 382. L. R.
- Lorraine (L'esprit national en), A. DE POUVOURVILLE, 242. L. R.
- Louis-Napoléon, l'Empire libéral et le coup d'Etat, Emile OLLIVIER, 505. L. R.
- Lybie (L'âge du bronze en) et dans le bassin occidental de la Méditerranée, G. MEDINA, 249. L. R.
- M**
- Macédoine (Les Prétendants à la), D. GRIGOREF, 241. L. R.
- Madre, Giovanni Cena, 127. L. R.
- Mafia e brigantaggio di Sicilia, G. NICOTRI, 629. L. R.

Mafia (Nel regno della), N. COLAJANNI 629. L. R.
 Magnétisme (Histoire du) vital et de l'hypnotisme, H.-R.-P. SCHROEDER, 498. L. R.
 Magyar politika uj alopjai, Gustave BEKSICS, 245. L. R.
 Man, past and present, A.-H. KEANE, 501. L. R.
 Mannequin (Le), Léon RIOTOR, 492. L. R.
 Mariage (De la réforme du), H. COULON, 380. L. R.
 Marx (La valeur d'après Karl) et les scolastiques, H. DELALUS, 762. L. R.
 Matériaux pour la faune du Congo, G.-A. BELLANGER, 495. L. R.
 Maternité (Libre amour, libre), P. ROBIN, 555.
 Mécanisme (Le) de la vie moderne, G. D'AVENEL, 623. L. R.
 Médico-légale (Etude psycho-physiologique et anatomique) sur Vacher, J.-V. LABORDE, 629. L. R.
 Mémoires, Bourrienne, 503. L. R.
 Mémoires de Mercier du Rocher pour servir à l'histoire des guerres de Vendée, 503. L. R.
 Mémoires militaires du maréchal Jourdan, 504. L. R.
 Mémoire (Premier), J. BARBEY D'AUREVILLY, 368. L. R.
 Memoria e documenti dal 1857 al 1860, G. PAOLUCCI, 505. L. R.
 Mental (L'extension de l'horizon), J. NOVICOW, 433.
 Mercier du Rocher (Mémoires de) pour servir à l'histoire des guerres de Vendée, 505. L. R.
 Microbes et infusoires, 499. L. R.
 Milan (Le roi), A. MILET, 244. L. R.
 Militaires (Mémoires) du maréchal Jourdan, 504. L. R.
 Militarisme (Sur le), H. RAYMOND, 251. L. R.
 Mineurs (Criminalité des) dans l'Europe occidentale, E. TARNOWSKI, 633. L. R.
 Ministère (Le) français et le parti socialiste, G. MAILLET, 201.
 Ministres (Histoire de la responsabilité criminelle des) en France, L. FERTSCH, 632. L. R.
 Misdadigers (Enquête over de behandeling van politieke) in nederlandsche gevangenissen, 629. L. R.
 Miticie Sittarii, P. ROSSI, 497. L. R.
 Mois (Les) en Franche-Comté, Charles BEAUQUIER, 368. L. R.
 Monismus (Alfred Fouillée's psychischer), Dr PASMNIK, 634. L. R.
 Monopole (Le) de l'alcool, P. BOUYER, 249. L. R.

Montsalvat, P.-B. GHEUSI, 490. L. R.
 Morality (Sex in primitive), W. J. THOMAS, 384. L. R.
 Mort (Signe automatique de la) réelle, Dr LABORDE, 500. L. R.
 Multitudes (Las) argentinas, Franc. DE VEYGA, 625. L. R.
 Municipal (Glasgow) enterprise, J. CONNELL, 508. L. R.
 Musical (Le pittoresque) à l'Exposition, Ed. BAILLY, 177.

N

Napoli (La prostituzione in) nei secoli XV, XVI e XVII, S. DI GIACOMO, 501. L. R.
 Nationalité (La crise d'une), R. MELLA, 94.
 Naturel (Les lois sociales devant le droit), F. DUGAST, 767. L. R.
 Naturelle (La philosophie), W. NICATI, 637. L. R.
 Nederlandsche (Enquête over de behandeling van politieke misdadigers in) gevangenissen, 629. L. R.
 Néerlandaises (Congrès de la langue et des lettres), Aug. GITTÉE, 234. L. R.
 Negri (Ada), M^{me} DEKHTEREVA, 235. L. R.
 Néolithique (L'époque) dans l'ancienne Egypte, LABOROWSKI, 249. L. R.
 Nerveux (Le système), A. DASTRE, 499. L. R.
 Nietzsche (De Kant à), J. DE GAULTIER, 638. L. R.
 No beginning, W. H. MAPLE, 636. L. R.
 Nouveau (Du) sur J. Joubert, G. PAILLHÈS, 491. L. R.
 Nutnost revidovati proces Polensky, J. MASARYK, 632. L. R.

O

Œuvres de Tacite, Léop. CONSTANS et Paul GIRRAL, 493. L. R.
 O Knihačalidech, Jaroslav VREHLICKY, 235. L. R.
 On égorge en Chine, Félix REGAMEY, 289.
 Ordre (L') social et ses bases naturelles, O. AMMON, 766. L. R.
 Organique (La théorie) des sociétés, J. NOVICOW, 766. L. R.
 Orient (Une question franco-russe en), G. GAULIS, 243. L. R.

P

Paeloka, Dr Pavel VYCHODIL, 235. L. R.
 Palais (Drôleries du), Eugène COTTIN, 630. L. R.

- Panbritannisme (L'Angleterre et le), V. BÉRARD, 244. L. R.
- Panislamisme et propagande islamique, O. DUPONT et J. TALAYRACH D'ECKARDT, 243. L. R.
- Parias (Les) de l'amour, GORON, 630. L. R.
- Parlement (Annuaire du), FR. MATHIEU, 243. L. R.
- Parlement (Les élections au) dans le Royaume-Uni, JOHN BULL, 693.
- Parti (Le) socialiste et le Ministère français, G. MAILLET, 201.
- Passé (Le) et le présent, L. KRIJVICKI, 625. L. R.
- Peintre (le) Lemarcis (un artiste ignoré), HAN RYNER et George LANOÉ, 17.
- Peinture (La) allemande contemporaine, Marquis DE LA MAZELIÈRE, 236. L. R.
- Pénale (Défense sociale et défense de classe dans la justice), E. FERRI, 674.
- Pénale (La fase odierno del problema), E. FLORIAN, 629. L. R.
- Pensamientos, U. R. QUINONES, 761. L. R.
- Pessimisme et comédie, Paul HERVIEU, 492. L. R.
- Phénomènes (Classification des) sociaux, R. DE LA GRASSERIE, 717.
- Philosophe (Un) wagnérien: H. VON STEIN, H. S. CHAMBERLAIN, 640. L. R.
- Philosophie, 634, 756, L. R.
- Philosophie (La) naturelle, W. NICABI, 637. L. R.
- Philosophy (History of modern) in France, L. LÉVY-BRUHL, 639. L. R.
- Philosophie der Geschichte, L. SCHWEIGER, 761. L. R.
- Physiologie (La) et le surmenage des écoliers, M. SAMSONOFF, 373, L. R.
- Pinturicchio (Notes sur les primitifs Italiens), J. DESTRIÉE, 340.
- Pittoresque (Le) musical à l'Exposition, ED. BAILLY, 177, 318.
- Polenske (Kaffere), K. ROHAN, 632. L. R.
- Polensky (Nutuost revidovati proces), J. MASARYK, 632. L. R.
- Poisons (Le drame des), F. FUNCK-BRENTANO, 630. L. R.
- Police et criminalité, L. HAMON, 631. L. R.
- Police (Quinze ans de haute) sous le Consulat et l'Empire, M. DESMAREST, 630. L. R.
- Politik (Die deutsche), der Zukunft, 239. L. R.
- Polonaises (Chronique des lettres), MARYA-CHÉLIGA, 751.
- Population (Les lois de la) et leur application à la Belgique, G. CAUDERLIER, 763. L. R.
- Positiviste (Pourquoi je ne suis pas), E. DE ROBERTY, 1.
- Pouvoir (Le) et le droit, L. ZALESKI, 761. L. R.
- Pratique et théorie des enquêtes, P. DU MAROUSSEU, 765. L. R.
- Préhistoriques (Etudes d'histoire ethnique depuis les temps) jusqu'à la Renaissance, P. DE LEUSSE, 764. L. R.
- Premier memorandum, I. BARBEY D'AUREVILLY, 368. L. R.
- Présent (Le passé et le), L. KRIJVICKI, 625. L. R.
- Press (Battle of the) as told in the life of R. Carlyle, Th. C. CAMPBELL, 506. L. R.
- Prétendants (Les) à la Macédoine, D. GRIGOREFF, 241. L. R.
- Prévorst (La voyante de), Justinus KERNER, 496. L. R.
- Primitifs (Notes sur les) Italiens, J. DESTRIÉE, 340.
- Principes d'hygiène coloniale, Dr. G. TREILLE, 501. L. R.
- Privilèges (Les) de la Finlande sont-ils contraires aux intérêts du peuple russe, M... 692.
- Problem (Das) über die Ehe, O. GASPARI, 383. L. R.
- Professions (Résultats statistiques du recensement des industries et des), 238. L. R.
- Propagation (La) de la rage en Hongrie, A. HOGZES, 500. L. R.
- Prostituzione (La) in Napoli nei Secoli XV, XVI e XVII, S. DI GIACOMO, 501. L. R.
- Psicologia collectiva, P. ROSSI, 624. L. R.
- Psychologie (Esquisse d'un enseignement basé sur la) de l'enfant, P. LACOMBE, 255. L. R.
- Psychiques (L'inconnu et les problèmes), C. FLAMMARION, 497. L. R.
- Psycho-physiologique (Etude), médico-légale et anatomique sur Vacher, J.-V. LABORDE, 629. L. R.
- Psychologie d'art, ERN. BRICON, 492. L. R.

Q

- Quaker (A) view of the war, A.-W. RICHARDSON, 250. L. R.
- Quarante ans de théâtre, Francisque SARCEY, 490. L. R.
- Questions (Les) sociales et les cahiers de 1789 dans les Flandres, A. LELEU, 509. L. R.
- Quinze ans de haute police sous le Con-

sulat et l'Empire, M. DESMAREST, 630. L. R.

R

Race and Religion, Thom. ALLIN, 760. L. R.
 Rage (La propagation de la) en Hongrie, A. HOGZES, 500. L. R.
 Réaction (En marche vers la), POLITIKOS, 513.
 Recensement (Résultats statistiques du) des industries et professions, 238. L. R.
 Réformateur (Un) dans la vie sociale, V. IERMILOFF, 507. L. R.
 Reform oder Revolution, C. v. MARLOW, 239. L. R.
 Réforme (La) de l'enseignement secondaire, A. RIBOT, 255. L. R.
 Réformes littéraires en Turquie, Hussein DANISH, 50.
 Réformé (De la) du mariage, H. COULON, 380. L. R.
 Regno (Nel) della Mafia, N. COLAJANNI, 629. L. R.
 Religion, Chrétienté, Eglise, J. VAN DEN BERGH, 377. L. R.
 Religion et éducation, 254. L. R.
 Religion (Race and), Thom. ALLIN, 760. L. R.
 Religions (Des) comparées au point de vue sociologique, R. DE LA GRASSE-RIE, 377. L. R.
 Remèdes (Le crime, causes et), C. LOMBROSO, 625. L. R.
 Renaissance (Etudes d'histoire ethnique depuis les temps préhistoriques jusqu'à la), P. DE LEUSSE, 764. L. R.
 Répertoire alphabétique de la thérapie du Dr Schüssler, W. SCHARFF, 500. L. R.
 Responsabilité (Histoire de la) criminelle des Ministres en France, L. FERTSCH, 632. L. R.
 Résultats statistiques du recensement des industries et professions, 238. L. R.
 Révolution (Reform oder), C. v. MARLOW, 239. L. R.
 Rif (Situation de la femme dans le), Mahmoud IBRAHIM, 254. L. R.
 Rinascimento educativo, Vitale VITALI, 256. L. R.
 Rodin (Auguste), Victor-Emile MICHELET, 213.
 Roman (L'évolution du) russe, P. BOBORYKINE, 410.
 Rome (Etude sur les peuples anciens de l'Italie et sur les cinq premiers siècles de), Clovis LAMARE, 623. L. R.

Ronsard (Un épisode de la vie de), F. BRUNETIÈRE, 491. L. R.
 Royaume-Uni (Les élections au Parlement dans le), John BULL, 695.
 Russe (L'évolution du roman), P. BOBORYKINE, 410.
 Russe? (Les privilèges de la Finlande sont-ils contraires aux intérêts du peuple), M..., 692.
 Russes (Chronique des lettres), TCHÉLOVEK, 487.
 Russie (La) et la Serbie, K. B., 242. L. R.
 Rijksopvoedingsgestichten, G. VAN DER MAUR, 632. L. R.

S

Schleiermacherschen (Die Grundlagen der) Theologie, E. HEINEMANN, 757. L. R.
 Schüssler (Répertoire alphabétique de la thérapie du Dr), W. SCHARFF, 500. L. R.
 Scandinaves (Chronique des lettres), A. DE RUDDER, 485, 753.
 Science (A century of), J. FISKE, 636. L. R.
 Sciences biologiques, 494. L. R.
 Sciences sociologiques, 237, 373, 504, 623, 761. L. R.
 Scolastiques (La valeur d'après Karl Marx et les), H. DELALYS, 762. L. R.
 Scultura italiana antica e moderna, Alfredo MELANI, 236. L. R.
 Secrètes (Boxers et sociétés), A. DE POUVOURVILLE, 425.
 Serbie (La Russie et la), K.-B., 242. L. R.
 Sex in primitive morality, W.-J. THOMAS, 384. L. R.
 Sexe (Art de déterminer le) à volonté, A. D'ORANOVSKAIA, 499. L. R.
 Shakespeare (Timidité de), G. POLTI, 354.
 Sicilia (Mafia e brigandaggio di), G. NICOTRI, 629. L. R.
 Signe automatique de la mort réelle, Dr LABORDE, 500. L. R.
 Sionisme et Antisémisme, ETUDIANTS SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES INTERNATIONALISTES DE PARIS, 332.
 Sittarii (Miticie), P. ROSSI, 497. L. R.
 Situation (Les Congrès et la) du socialisme contemporain, A. HAMON, 641.
 Slavi (Fra italiani, tedeschie), Benedetto DE LUCA, 245. L. R.
 Socialisme (Les Congrès et la situation du) contemporain, A. HAMON, 641.
 Socialisme (Les illusions du), G. Bernard SHAW, 129.

- Socialiste (Le parti) et le Ministère français, G. MAILLET, 201.
 Société (La) française du XVI^e au XX^e siècle, V. DU BLED, 625. L. R.
 Sociétés secrètes et Boxers, A. DE POUVOURVILLE, 425.
 Sociétés (La théorie organique des) J. NOVICOW, 766. L. R.
 Sociaux (Classification des phénomènes) R. DE LA GRASSERIE, 717.
 Sociologia (La) criminal, M. RUIZ, 631. L. R.
 Sociologie (Essai historique et critique sur la) d'Aug. Comte, F. ALENGRY, 767. L. R.
 Sociologiques (Sciences), 237, 373, 504, 623, 761. L. R.
 Solution (The gospel problems and their), J. PALMER, 757. L. R.
 Spakil, D^r A. NICOLAS, 493. L. R.
 Specie e varietà umana, G. SERGI, 503. L. R.
 Statistical methods with special reference to biological variation, C.-B. DAVENPORT, 494. L. R.
 Statistique (Annuaire) de la France, 237. L. R.
 Stein (H. von), un philosophe wagnérien, H.-S. CHAMBERLAIN, 640. L. R.
 Student's (The) Gibbon, H.-I GREENIDGE, 508. L. R.
 Sud-Afrika (Zur Beurtheilung des Streitens in), 239. L. R.
 Suède (L'alcoolisme et la criminalité en), A. JAKOOLEV, 633. L. R.
 Sultan (Le) et les grandes puissances, Mac COLL, 244. L. R.
 Sumario de las lecciones de historia critica de la literatura juridica española dadas en la Universidad central durante el año 1898, Rafaël DE URENA Y YMENJAUD, 383. L. R.
 Surmenage (La physiologie et le) des enfants, M. SAMSONOFF, 373. L. R.
 Svizzera (Attraverso la), E. CICCOTI, 245. L. R.
 Système (Le) électoral et les élections en Belgique, Hermann DUMONT, 154.
 Système (Le) nerveux, A. DASTRE, 499. L. R.
- T**
- Tacite (Œuvres de), Léop. CONSTANS et Paul GIRRAL, 492. L. R.
 Tchèques (Chronique des lettres), Arnost PROCHAZSKA, 364.
 Tchèque (La jeune littérature), PROCHAZSKA, 54.
 Tedeschi (Fra italiani) e slavi, Benedetto DE LUCA, 243. L. R.
- Terre (La) bretonne, V.-E.-M., 368. L. R.
 Théâtre, Paul HERVIEU, 489. L. R.
 Théâtre (Le) en Chine, M. COURANT, 490. L. R.
 Théâtre (Les) de la foire, Maurice ALBERT, 368. L. R.
 Théologie (Die Grundlagen der Schleiermacherschen), E. HEINEMANN, 757. L. R.
 Théorie (La) organique des sociétés, J. NOVICOW, 766. L. R.
 Théorie (Pratique et) des enquêtes, P. DU MAROUSSEN, 765. L. R.
 Thérapeutique abrégée ou traitement biochimique des maladies, D^r SCHÜSSLER, 500. L. R.
 Thérapie (Répertoire alphabétique de la) du D^r SCHÜSSLER, 500. L. R.
 Timidité de Shakespeare, G. POLTI, 354.
 Tolstoï, M. SUARÈS, 234. L. R.
 Tolstoï et ses traducteurs, Ernest CROSBY, 192.
 Tolstoïsme (Le) et l'anarchisme, ÉTUDIANTS SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES INTERNATIONALISTES DE PARIS, 75.
 Traducteurs (Tolstoï et ses), Ernest CROSBY, 192.
 Traité de l'extradition, L. BEAUCHET, 380. L. R.
 Transvaal (L'Angleterre et le), 244. L. R.
 Tuberculose (La), D^r PICARD DE PLAULOLES, 501. L. R.
 Turquie (Réformes littéraires en), Hussein DANISH, 50.
- U**
- Université (Histoire de l'origine de l') hongroise, Et. SCHNELLER, 256. L. R.
- V**
- Vacher (Etude psycho-physiologique, médico-légale et anatomique sur) J.-V. LABORDE, 629. L. R.
 Valeur (La) d'après Karl Marx et les scolastiques, H. DELALYS, 762. L. R.
 Variation (Statistical methods with special reference to biological), C.-B. DAVENPORT, 494. L. R.
 Varietà unane (Specie e), G. SERGI, 503. L. R.
 Vasconie (La), J. DE JAURGAIN, 509. L. R.
 Vedanta philosophy, SWAMI VIVEKANANDA, 759. L. R.
 Vendée (Mémoires de Mercier du Rocher pour servir à l'histoire des guerres de), 505. L. R.
 Vie (La) américaine, P. DE ROUSIERS, 631. L. R.

Vie (Autour d'une), P. KROPOTKINE, 526.
 Vie (La) et les livres, G. DESCHAMPS,
 491. L. R.
 Vital (Histoire du magnétisme) et de
 l'hypnotisme, H.-R.-P. SCHROEDER,
 498. L. R.
 Vive l'armée! Gustave NERCY, 231.
 L. R.
 Volksbildung und Volkswohlstand,
 E. SCHULTZE, 382. L. R.
 Volkswohlstand und Volksbildung,
 E. SCHULTZE, 382. L. R.
 Voluptueux (Les) et les hommes d'ac-
 tion, Achille SEGARD, 491. L. R.
 Voyante (La) de Prevorst, Justinus
 KERNER, 495. L. R.

W

Wagnérien (Un philosophe) : H. VON
 STEIN, H.-S. CHAMBERLAIN, 640. L. R.
 Weib (Das) in seiner geschlechtlichen
 Eigenart, Max RUNGE, 252. L. R.
 Weltrathsel (Die), E. HAECKEL, 635.
 L. R.
 Werdegang (Der) des deutschen Volkes
 O. KAEMMEL, 507. L. R.
 Wereld (de) van hel oneindig kleine,
 B. VAN DER MARCK, 500. L. R.
 Wilderness (The) of Worlds, G. MO-
 REHOUSE, 636. L. R.
 Woman (The) question, Olive SCHREINER,
 253. L. R.
 Worlds (The wilderness of), G. MORE-
 HOUSE, 636. L. R.

Z

Zauberei (Aberglaube und), A. LEHMANN,
 758. L. R.
 Zeitungswesens (Der Werdegang des
 deutschen), L. SALOMON, 508. L. R.
 Zuchthausvorlage (Die). J. J. NAUMANN,
 240. L. R.

**Contes. Nouvelles. Théâtres.
Romans.**

Werther le Juif, L. JACOBOWSKI, 59, 161,
 274, 561.
 Histoire de la docté sympathie, Dr J.
 MARDRUS, 443.
 Pier, Jan et Wannas Kriek, Georges
 VIRRÈS, 683.

Poésie.

L'Ephèbe, Pol LOVENGARD, 32.
 L'Ascension, Ernest JAUBERT, 148.

La Jeune Fille malade, Robert REINICK,
 209.
 La Feuille dans le livre, Anastasius
 GRÜN, 210.
 Les Trois Mendiants, Louis PAYEN, 271.
 Vœu commémoratif pour Stéphane Mal-
 larmé, Louis ERNAULT, 273.
 Les Bagnes, Emile VERHAEREN, 408.
 La Porte de l'Enfer, P.-N. ROINARD, 538.

Chronique littéraire.

Les Amants d'Arles, Henri MAZEL, 112.
 Romance du temps présent, Léon DAU-
 DET, 113.
 Histoire de masques, Jean LORRAIN, 114.
 L'Au-delà, Jacques LE LORRAIN, 115.
 Les Deux Robes, Maurice DE WALEFFE,
 116.
 La Carrière d'André Tourette, Lucien
 MÜHLFELD, 117.
 Claudine à l'école, WILLY, 117.
 Les Quatre Saisons, Stuart MERRIL, 221.
 Poèmes ingénus, Fernand SÉVERIN, 223.
 Rêve de gloire, Henri DE BRAISNE, 225.
 Le Bois dormant, Charles LE GOFFIC,
 226.
 L'Allée des Saules, J.-M. MESTRALLET,
 228.
 Les Vierges fortes: Frédérique et Léa,
 Marcel PRÉVOST, 359.
 Une Flambée d'amour, MASSON-FORES-
 TIER, 362.
 L'Inassouvie, Maxime FROMONT, 363.
 Pantalonie, Cam. DE SAINTE-CROIX, 363.
 La Mort des Syrènes, Louis ERNAULT,
 363.
 Les Princesses d'amour, Judith GAU-
 TIER, 481.
 Le Chemin des Chats, H. SUDERMANN,
 483.
 Les Fleurs de la Passion, G. KAHN, 484.
 Le Journal d'une femme de chambre,
 Octave MIRBEAU, 612.
 L'Angélus, Nonce CASANOVA, 614.
 Quelques-uns, Fernand FOUQUET, 614.
 Le Chemin du repos, M. POTTECHER, 615.
 A l'Ombre du Portique, Louis PAYEN,
 745.
 Accident, L. DELARUE-MARDRUS, 746.
 L'Amour-Phénix, José HENNEBICQ, 747.
 L'Évangile du sang, P.-H. LOYSON, 747.
 La Vertu suprême, Sâr PÉLADAN, 748.

Chronique théâtrale.

Le Cloître, Emile VERHAEREN, 104.
 Les Fossiles, François DE CUREL, 108.
 Education de prince, Maurice DON-
 NAY, 109.
 Une audience, Paul DUGAS, 215.

L'Enchantement, Henry BATAILLE, 215.
 El loco Dios, Jose ETCHEGARAY, 218.
 Le Credo de l'aïeule, Herter EYMOND, 229.
 Les Deux Gendres de M. Maitrey, Alphonse CHAUDEY, 220.
 Deux Coqs vivaient en paix, M. CONTREAU, 215.
 Les Demi-Vierges, Marcel PRÉVOST, 740.
 Mais quelqu'un troubla la fête, L. MAR-SOLLEAU, 742.

Livres et Revues.

*Contes. Nouvelles. Romans. Poésie.
 Théâtre.*

La Loi ne permet pas, K. JANTCHEW, 128.
 Un Personnage politique important, N.-G. DANTCHEW, 128.
 OEuvres choisies de Ferdinand Fabre, Maurice PELLISSON, 128.
 Le Naulakha, Rudyard KIPLING et W. BALESTIER, 229.
 La Conquête de Rome, Mathilde SERAO, 229.
 Draco, Paul GAULOT, 229.
 Imitations, Léon TOLSTOÏ, 229.
 Les Mystères de Montréal, Hector BERTHELOT, 230.
 La Chute de Napoléon IV, Giulio VENTURA, 230.
 Tonnegoud en Zoon, Winkler PRINS, 230.
 Indische Schetsen, ISOLINE, 230.
 Het hoogste geluk, Princes ELSA, 230.
 Az Usolso, Désiré MALONYAY, 230.
 A Magyar Anekdótakines, Béla FOTH, 230.
 Antonina és Attila Vinyae ista Anijok, DE GÉRANDO, AGOSTINI, Graf-Teleki EMA, 231.
 Toonneel en Maatschappij, H. HEYERMANS, 231.
 Résurrection, Léon TOLSTOÏ, 368.
 Merveilles et moralités, Ed. DUCOTÉ, 368.
 Le Déclin sur la pourpre d'or, L.-F. SAUVAGE, 368.
 La Mère et l'Enfant, Ch.-Louis PHILIPPE, 368.
 L'Évangile de Jacques Clément, A. DELACOUR, 370.
 Les Confidences d'une aïeule, Abel HERMANT, 370.
 Le Sphinx, Félix HENNEGUY, 373.
 Doléances, Jehan RICTUS, 373.

Chronique des lettres allemandes.

Gesammelte Dichtungen, John Henry MACKAY, 120.

Sommer Sonnenglück, Hans BENZMAN, 121.
 Lieder eines Zigeuners, George BUSSE-PALMA, 121.
 Das Jahrtausend, Leo GREINER, 121.
 Neue Lieder, Marie ITZEROLT, 121.
 Hainot, Gustaf Adolf MÜLLER, 121.
 Aus der Tiefe, Fritz STIER-SOMLO, 121.
 Lieder aus der Fremde, Karl KNORTZ, 121.
 Hohenschwangau, Alfred BEETSCHEN, 121.
 Um das Gute, Karl WEITER, 121.
 Die deutsche Dichtung der Gegenwart, Adolf BARTELS, 121.
 Zur modernen Dramaturgie, Eug. ZABEL, 121.
 Deutsches Roman des XIX^e Jahrhunderts, Helmuth MIELKE, 122.
 Dramaturgie des Schauspiels, Heinrich BULTHAUP, 123.
 Revolution der Lyrik, Arno HOLZ, 123.
 Die Bruder Grimm, Karl FRANKE, 123.
 Südliches Blut, Richard VOSS, 617.
 Unter den Katalpenbaum, A. HAUSRATH, 618.
 Muspilli, Arn. HAGENAUER, 618.
 Der Mann im Nebel, Gust. FALKE, 619.
 Die erlösende Wahrheit, G. OUCKAMA, 620.
 Léonie, Ad. SCHMITTHENNER, 620.

Chronique des lettres anglaises.

Plays, pleasant and unpleasant, G. Bernard SHAW, 123.
 Paolo and Francesca, Stephen PHILIPPS, 125.
 Osbern and Ursyne, J. Oliver HOBBS, 125.
 The sunken Bell, C.-H. MELTZER, 126.
 Songs of the unblind Cupid, J.-W. LLOYD, 127.
 Plain talk Psalm and Parable, Ernest CROSBY, 127.
 The Secret of Sorrow, Cecil HEADLAM, 137.
 The Island, Richard WHITEING, 127.
 Siren City, Benjamin SWIFT, 127.
 Henry Irving, Charles HIATT, 127.

Chronique des lettres polonaises.

500^e anniversaire à l'Université de Cracovie.
 L'apothéose de Henryk Sienkiewicz.
 Dia miliona, A. GRUSZECKI.
 Z Teki Wrazen, JAHOLBOWSKA-KOSZUTSKA.
 Anniversaire de Boleslas Limanowski.

Chronique des lettres russes.

Trois Conversations, V. SOLOVIEFF, 487.
 Littérature russe, WALISZEWSKI, 489.

Chronique des lettres scandinaves.

Zyckliga Manniskor, GEJERSTAM, 754.

Dog og liv, Herman BANG, 485.
 Det hvide Hus, H. BANG, 485.
 Faste Forland, Jonas LIE, 486.
 Sult, Knut HANSUM, 486.
 Norges Daemring, Gerhard GRAN, 486.
 Erik XIV, Aug. STRINDBERG, 753.
 Sankt Goran och Draken, W. v. HEI-
 DENSTAM, 754.
 Ewig Sommar, Hilda SACHS, 754.
 Tza Hustrur, A. WAHLENBERG, 754.

Chronique des lettres tchèques.

Andelska sonata, Jos. MERHAUT, 364.
 Gothicka duse, Jiri KARASEK, 365.
 Psauci, Jaroslav HILBERT, 365.
 Marnosti, Victor DYK, 366.
 Frantisek Bilek a jeho dilo, 367.
 Devet Kapital o novejsim romann fran-
 conyskem, Jaroslav IRCHLICKY, 367.

Table des illustrations.

Brouez (Fernand), portrait, 385. — Carrière (Eugène), AUGUSTE RODIN, 213. — Carrière (Eugène), par lui-même, 214. — Chine; carte de Chine (de Pékin à Takou), 709. — Croquis d'Enrico Ferri, COUTURIER, 655. — De Potter (L.), portrait, 469. — Episode de la guerre sino-japonaise (d'après une estampe japonaise), 289. — Vue de la salle du Congrès international socialiste, 642; vue du Congrès pendant une séance, 669, GENIN. — Insigne de la société franco-japonaise, 715. — Lavroff (Pierre), 35. — Lavroff (Pierre) dans son cabinet de travail (1899). — Dante aperçoit la porte de l'Enfer, 18. — Dante et Virgile avant de passer l'Achéron, 21. — Les fauteurs de discorde, 24. — Les orgueilleux, 27, LE MARCIS. — Croquis d'Ed. Vaillant, Em. Vandervelde, Limanowski, Karl Kautsky, Paul Singer, Clara Zetkin, Daszinski, Hyndman, Van Kol, Adler, Fauquez, Kritchevsky, Von Volmar, Enrico Ferri, Vera Sassoulitch, Jules Guesde, D^r Terwagne, Auer, LOÉVY (Edouard), 641-673. — La porte de l'enfer, 4 dessins d'après Auguste Rodin, PERRICHON, 536. — L'ange Gabriel, fragment de la fresque *l'Annonciation* à Santa Maria Majeure de Spello, PINTURICCHIO, 344. — Fragment de la fresque *le Trépas et les Miracles de saint Bernardin* à Santa Maria d'Ara-Cœli de Rome, PINTURICCHIO, 345-346. — Fragment de la *Dispute de sainte Catherine*, PINTURICCHIO, 347. — Pittoresque musical à l'Exposition (Le) (26 gravures), 177, 318. — Une salle de spectacle, POLTI (Julien), 608. — Dessin inédit, REGAMEY (Félix), 295. — Vue du Congrès avant l'ouverture de la séance, RETHEL (Jean), 650.



TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, rue Gambetta, 6

324-68

'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES ET ARTS

583
1900

Sommaire :

1 Pourquoi je ne suis pas positiviste.....	E. DE ROBERTY.
17 Un artiste ignoré, le peintre Le Marcis, avec illustrations.....	HAN RYNER et GEORGES LANOË.
33 L'Éphèbe, vers.....	POL LEVENGARD.
35 Pierre Lavroff, avec portraits.....	M. G.
50 Réformes littéraires en Turquie.....	HUSSEIN DANISCH.
55 La jeune littérature Tchèque.....	A. PROCHAZKA.
59 Werther le Juif, roman (suite).....	L. JACOBOWSKI.
75 Le Tolstoïsme et l'Anarchisme.....	ETUDIANTS SOCIALISTES INTERNA- LISTES RÉVOLUTIONNAIRES.
87 L'architecture à l'Exposition.....	LES DEUX POLTI.
94 La crise d'une nationalité, étude sur l'Espagne.....	R. MELLA.
104 Chronique théâtrale.....	G. POLTI.
111 Chronique littéraire.....	L. DUMONT-WILDEN.
120 Livres et Revues.....	A. DE RUDDER; LAURENCE JERROLD; MARIO PILO; CH. BARBIER.
<i>Langues allemande, anglaise, bulgare, française.</i>	
120 LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.	

PARIS

Librairie C. REINWALD

SCHLEICHER frères, Éditeurs

15, rue des Saints-Pères

Téléphone : 13019



BRUXELLES

Librairie SPINEUX

62, rue Montagne de la Cour

PRIX DU NUMÉRO :

France et Belgique.....	1 fr. 50
Etranger.....	1 fr. 75

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE
SCIENCES, LETTRES & ARTS

paraît mensuellement en un volume illustré in-8° d'au moins 128 pages

DIRECTEUR SCIENTIFIQUE
A. HAMON
3, boulevard Berthier, 3
(Paris XVII^e ARR^t.)
Et le vendredi de 3 à 6 heures
15, rue des Saints-Pères, 15

DIRECTEUR LITTÉRAIRE
V. ÉMILE-MICHELET
77 bis, rue Legendre, 77 bis
(Paris XVII^e ARR^t.)
Le lundi de 3 à 6 heures

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
Victor DAVE

Rédaction et Administration: Librairie C. REINWALD, SCHLEICHER frères, éditeurs
15, rue des Saints-Pères, Paris (VI^e Arr.)

L'Humanité Nouvelle contient des articles de sciences sociologiques, physiques, chimiques, biologiques, mathématiques, géographiques, de philosophie, de littérature et d'art, des nouvelles, des vers, des contes, des romans, du théâtre, dus aux meilleurs auteurs de tous les pays. Dans chaque numéro, il y a des chroniques littéraire, artistique, théâtrale, une revue des livres et des revues de toutes langues et de tous sujets. Le lecteur pourra ainsi suivre d'une manière exacte et approfondie l'évolution sociale, scientifique, littéraire et artistique de tous les pays.

La Revue ne publie rien que de l'inédit

L'HUMANITÉ NOUVELLE est l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques, littéraires et artistiques, sociales et philosophiques.

**Chaque auteur ayant sa pleine liberté de pensée n'engage que lui-même.
La revue, par suite, est ouverte à la controverse.**

Les manuscrits non acceptés sont conservés trois mois. Ils sont renvoyés à leurs auteurs s'ils sont accompagnés de timbres-poste pour couvrir les frais d'affranchissement.

La reproduction et la traduction des matières publiées par L'Humanité Nouvelle sont autorisées à condition que l'origine en soit indiquée.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

Pour paraître dans les prochains numéros :

Les Illusions du Socialisme, par BERNARD SHAW. — *Impression d'Afrique*, par SI THÉBIB. — *Lettres inédites*, par DE COLINS. — *Les souvenirs d'un forçat*, par L. MELCHINE. — *Libre Amour, Libre Maternité*, par PAUL ROBIN. — *Autour d'une vie*, par PIERRE KROPOTKINE. — *Pier, Jan et Wannes Kriek*, par GEORGES VIRRÈS. — *L'Or*, drame, par PAUL GABILLARD. — *Les Rêves*, par ANTON. TSCHÉCHOF. — *L'Influence de la méthode dialectique de Hegel sur la doctrine socialiste de Karl Marx*, par CHR. CORNELISSEN. — *Défense sociale et Défense de classe dans la Justice pénale*, par ENRICO FERRI. — *L'Étude de l'Éthique chez les races inférieures*, par WASHINGTON MATTHEWS. — *Un Jour à Delphes*, par LÉON HENNEBICQ. — *Une Cité au XII^e Siècle*, par L. GARREAU. — *Le Nirvâna*, par LÉON DE ROSNY. — *L'Alcoolisme*, par HENRI DAGAN. — *Le Genèse et les bases de la conscience religieuse*, par F. COSENTINI. — *Tolstoï et ses traducteurs*, par E. CROSBY. — *Le jeune homme et la fille publique*, par CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — *Les Cendres*, nouvelle, par M^{me} MARIE KRYSINSKA. — *Le Sec*, nouvelle, par MAURICE DES OMBIAUX. — *L'Ascension*, poème, par ERNEST JAUBERT. — *L'Évolution du roman russe*, par BOBORYKINE. — *Des Études, Nouvelles et Vers*, de MM. ELISÉE RECLUS, CLÉMENCE ROYER, ALESSANDRO PADOA, HECTOR DENIS, GABRIEL DE LA SALLE, MAURICE RECLUS, P.-N. ROINARD, HUGUES REBELL, ÉMILE VERHAEREN, etc.

'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES ET ARTS

Sommaire :

- | | |
|--|---|
| 129 Les illusions du Socialisme..... | G. BERNARD SHAW. |
| 148 L'Ascension, <i>poème</i> | E. JAUBERT. |
| 154 Le système électoral et les élections en Belgique..... | HERMANN DUMONT. |
| 161 Werther le Juif, <i>roman (suite)</i> | L. JACOBOWSKI. |
| 177 Le pittoresque musical à l'exposition, (<i>avec 13 gravures</i>).... | ED. BAILLY. |
| 193 Tolstoï et ses traducteurs..... | ERNEST CROSBY. |
| 201 Le parti socialiste et le ministère français..... | G. MAILLET. |
| 209 La jeune fille malade, <i>poésie</i> | ROB. REINICK. |
| 210 La feuille dans le livre, <i>poésie</i> | ANASTASIUS GRÜN. |
| 211 Médailleurs } Th. Baron..... | CAMILLE LEMONNIER. |
| } A. Rodin. — E. Carrière..... | VICTOR EMILE-MICHELET. |
| (<i>Avec deux portraits par Carrière.</i>) | |
| 215 Chronique théâtrale..... | G. POLTI. |
| 221 Chronique littéraire..... | L. ERNAULT. |
| 229 Livres et revues..... | LÉON ABRAMI; A.-D. BANGEL; CH. BARBIER; |
| <i>Langues allemande, anglaise, arabe, française, hongroise,</i> | MARIE COHN; L. CORNELISSEN-RUPERTUS; |
| <i>italienne, néerlandaise, russe, tchèque.</i> | VICTOR DAVE; A. DUMONT-WILDEN; A. DE |
| 229 LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS. | RUDDER; L. ERNAULT; C. FAGES; ANTONINE |
| 237 SCIENCES SOCIOLOGIQUES. | DE GÉRANDO; A. HAMON; J. LEAKEY; MARIE |
| | MALI; F. NOSADOWSKI; MARIO PILO; G. PI- |
| | NAUDI; HENRIETTE RYNEBROECK; A. SA- |
| | VINE; CH. DE SEVILLE; MARIE STROMBERG; |
| | B. VAN DER VOO. |

Tables des matières, titres et faux-titre, du tome VI (janvier à juin 1900).

PARIS

Librairie C. REINWALD

SCHLEICHER frères, Éditeurs

15, rue des Saints-Pères

Téléphone : 13019



BRUXELLES

Librairie SPINEUX

62, rue Montagne de la Cour

PRIX DU NUMÉRO :

France et Belgique..... 1 fr. 50
Etranger..... 1 fr. 75

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE
SCIENCES, LETTRES & ARTS

paraît mensuellement en un volume illustré in-8° d'au moins 128 pages

DIRECTEUR SCIENTIFIQUE
A. HAMON
3, boulevard Berthier, 3
(Paris XVII^e ARR^t.)
Et le vendredi de 3 à 6 heures
15, rue des Saints-Pères, 15

DIRECTEUR LITTÉRAIRE
V. ÉMILE-MICHELET
77 bis, rue Legendre, 77 bis
(Paris XVII^e ARR^t.)
Le lundi de 3 à 6 heures

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
Victor DAVE

Rédaction et Administration: Librairie C. REINWALD, SCHLEICHER frères, éditeurs
15, rue des Saints-Pères, Paris (VI^e Arr.)

L'Humanité Nouvelle contient des articles de sciences sociologiques, physiques, chimiques, biologiques, mathématiques, géographiques, de philosophie, de littérature et d'art, des nouvelles, des vers, des contes, des romans, du théâtre, dus aux meilleurs auteurs de tous les pays. Dans chaque numéro, il y a des chroniques littéraire, artistique, théâtrale, une revue des livres et des revues de toutes langues et de tous sujets. Le lecteur pourra ainsi suivre d'une manière exacte et approfondie l'évolution sociale, scientifique, littéraire et artistique de tous les pays.

La Revue ne publie rien que de l'inédit

L'HUMANITÉ NOUVELLE est l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques, littéraires et artistiques, sociales et philosophiques.

**Chaque auteur ayant sa pleine liberté de pensée n'engage que lui-même.
La revue, par suite, est ouverte à la controverse.**

Les manuscrits non acceptés sont conservés trois mois. Ils sont renvoyés à leurs auteurs s'ils sont accompagnés de timbres-poste pour couvrir les frais d'affranchissement.

La reproduction et la traduction des matières publiées par L'Humanité Nouvelle sont autorisées à condition que l'origine en soit indiquée.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

Pour paraître dans les prochains numéros :

Impression d'Afrique, par Si THÉBIB. — *Lettres inédites*, par DE COLINS. — *Les souvenirs d'un forçat*, par L. MELCHINE. — *Libre Amour, Libre Maternité*, par PAUL ROBIN. — *Autour d'une vie*, par PIERRE KROPOTKINE. — *Pier, Jan et Wannes Kriek*, par GEORGES VIRRÈS. — *L'Or*, drame, par PAUL GABILLARD. — *Les Rêves*, par ANTON. TSCHETCHOF. — *L'Influence de la méthode dialectique de Hegel sur la doctrine socialiste de Karl Marx*, par CHR. CORNELISSEN. — *Défense sociale et Défense de classe dans la Justice pénale*, par ENRICO FERRI. — *L'Étude de l'Éthique chez les races inférieures*, par WASHINGTON MATTHEWS. — *Un Jour à Delphes*, par LÉON HENNEBICQ. — *Une Cité au XII^e Siècle*, par L. GARREAU. — *Le Nirvâna*, par LÉON DE ROSNY. — *L'Alcoolisme*, par HENRI DAGAN. — *Le Genèse et les bases de la conscience religieuse*, par F. COSENTINI. — *Le jeune homme et la fille publique*, par CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — *Les Cendres*, nouvelle, par M^{me} MARIE KRYSINSKA. — *Le Sec*, nouvelle, par MAURICE DES OMBIAUX. — *L'Évolution du roman russe*, par BOBORYKINE. — *Des Études, Nouvelles et Vers*, de MM. ELISÉE RECLUS, CLÉMENCE ROYER, ALESSANDRO PADOA, HECTOR DENIS, GABRIEL DE LA SALLE, MAURICE RECLUS, P.-N. ROINARD, HUGUES REBELL, EMILE VERHAEREN, etc.

750
1900 1400

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES ET ARTS

Sommaire :

257 La Chine et la diplomatie européenne.....	ELISÉE RECLUS.
271 Les trois mendiants, <i>poème</i>	LOUIS PAYEN.
273 Vœu commémoratif pour Stéphane Mallarmé.....	LOUIS ERNAULT.
274 Werther le Juif, <i>roman (suite)</i>	L. JACOBOWSKI.
289 On égorge en Chine (<i>avec illustrations</i>).....	FÉLIX RÉGAMEY.
298 A propos des élections italiennes.....	G. PINARDI.
314 Les événements d'Italie.....	S. MERLINO.
318 Le pittoresque musical à l'Exposition (<i>avec 13 gravures</i>)....	ED. BAILLY.
332 Antisémitisme et Sionisme.....	ÉTUDIANTS SOCIALISTES INTERNA-
	TIONALISTES RÉVOLUTIONNAIRES.
340 Pinturicchio (<i>avec 4 gravures</i>).....	JULES DESTREE.
354 Chronique théâtrale.....	G. POLTI.
359 Chronique littéraire.....	L. DUMONT-WILDEN.
363 Livres et revues.....	
<i>Langues allemande, anglaise, française, italienne, russe,</i>	
<i>tchèque.</i>	
363 LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.	G. CHARLIER; VICTOR DAVE; G. DE GREEF;
373 SCIENCES SOCIOLOGIQUES.	L. ERNAULT; L. CORNELISSEN-RUPERTUS;
	M. MALI; H. MUFFANG; PROCHAZKA; ELIE
	RECLUS; G. SOREL; M. STROMBERG; V.
	E.-M.; J.-S.; VAN DEN BORREN.

PARIS

Librairie C. REINWALD

SCHLEICHER frères, Éditeurs

15, rue des Saints-Pères

Téléphone : 13019



BRUXELLES

Librairie SPINEUX

62, rue Montagne de la Cour

PRIX DU NUMÉRO :

France et Belgique.....	1 fr. 50
Etranger.....	1 fr. 75

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES & ARTS

paraît mensuellement en un volume illustré in-8° d'au moins 128 pages

DIRECTEUR SCIENTIFIQUE

A. HAMON

3, boulevard Berthier, 3

(Paris XVII^e ARRT.)

Et le vendredi de 3 à 6 heures

15, rue des Saints-Pères, 15

DIRECTEUR LITTÉRAIRE

V. ÉMILE-MICHELET

77 bis, rue Legendre, 77 bis

(Paris XVII^e ARRT.)

Le lundi de 3 à 6 heures

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

Victor DAVE

Rédaction et Administration: Librairie C. REINWALD, SCHLEICHER frères, éditeurs
15, rue des Saints-Pères, Paris (VI^e Arr.)

L'Humanité Nouvelle contient des articles de sciences sociologiques, physiques, chimiques, biologiques, mathématiques, géographiques, de philosophie, de littérature et d'art, des nouvelles, des vers, des contes, des romans, du théâtre, dus aux meilleurs auteurs de tous les pays. Dans chaque numéro, il y a des chroniques littéraire, artistique, théâtrale, une revue des livres et des revues de toutes langues et de tous sujets. Le lecteur pourra ainsi suivre d'une manière exacte et approfondie l'évolution sociale, scientifique, littéraire et artistique de tous les pays.

La Revue ne publie rien que de l'inédit

L'HUMANITÉ NOUVELLE est l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques, littéraires et artistiques, sociales et philosophiques.

**Chaque auteur ayant sa pleine liberté de pensée n'engage que lui-même.
La revue, par suite, est ouverte à la controverse.**

Les manuscrits non acceptés sont conservés trois mois. Ils sont renvoyés à leurs auteurs s'ils sont accompagnés de timbres-poste pour couvrir les frais d'affranchissement.

La reproduction et la traduction des matières publiées par *L'Humanité Nouvelle* sont autorisées à condition que l'origine en soit indiquée.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

Pour paraître dans les prochains numéros :

Impression d'Afrique, par SI THÉBIB. — *Lettres inédites*, par DE COLINS. — *Les souvenirs d'un forçat*, par L. MELCHINE. — *Libre Amour, Libre Maternité*, par PAUL ROBIN. — *Autour d'une vie*, par PIERRE KROPOTKINE. — *Pier, Jan et Wannas Krick*, par GEORGES VIRRÈS. — *L'Or*, drame, par PAUL GABILLARD. — *Les Rêves*, par ANTON. TSCHÉCHOF. — *L'Influence de la méthode dialectique de Hegel sur la doctrine socialiste de Karl Marx*, par CHR. CORNELISSEN. — *Défense sociale et Défense de classe dans la Justice pénale*, par ENRICO FERRI. — *L'Étude de l'Éthique chez les races inférieures*, par WASHINGTON MATTHEWS. — *Un Jour à Delphes*, par LÉON HENNEBICQ. — *Une Cité au XII^e Siècle*, par L. GARREAU. — *Le Nirvâna*, par LÉON DE ROSNY. — *L'Alcoolisme*, par HENRI DAGAN. — *La Genèse et les bases de la conscience religieuse*, par F. COSENTINI. — *Le jeune homme et la fille publique*, par CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — *Les Cendres*, nouvelle, par M^{me} MARIE KRYSINSKA. — *Le Sec*, nouvelle, par MAURICE DES ONBIAUX. — *L'Évolution du roman russe*, par BOBORYKINE. — *Coup d'œil sur la littérature croate*, par IVAN KERNIC. — *Les bagnes*, par ÉMILE VERHAEREN. — *Bradacier*, conté, par MARCEL RÉJA. — *La veilleuse*, nouvelle, par HENRY FRICHET. — *L'événement, Barrès et la maladie française*, par L. DUMONT WILDEN. — *Des Études, Nouvelles et Vers*, de MM. ELISÉE RECLUS, CLÉMENCE ROYER, ALESSANDRO PADOA, HECTOR DENIS, GABRIEL DE LA SALLE, MAURICE RECLUS, P.-N. ROINARD, HUGUES REBELL, etc.

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES ET ARTS

Sommaire :

385	Fernand Brouiez (<i>avec portrait</i>).....
388	Les Apologistes du crime.....
408	Les Bagnes (<i>vers</i>).....
440	L'Évolution du roman russe.....
425	En Chine : Boxers et Sociétés secrètes.....
433	L'extension de l'horizon mental.....
443	Histoire de la docte Sympathie (<i>Mille nuits et une nuit</i>), traduction.....
469	Démonstration de l'immatérialité de l'âme (<i>avec portrait de l'auteur</i>).....
481	Chronique littéraire.....
485	Livres et revues. <i>Langues allemande, anglaise, espagnole, française, ita- lienne, néerlandaise russe, scandinave.</i>
485	LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.
494	SCIENCES BIOLOGIQUES.
504	SCIENCES SOCIOLOGIQUES.

ELIE RECLUS.
CH. DETRÉ.
EM. VERHAEREN.
P. BOBORYKINE.
A. DE POUVOURVILLE.
J. NOVICOW.

D^r G. C. MARDRUS.

L. DE POTTER.
L. ERNAULT.

H. D'ALMÉRAS; A.-D. BANCEL; C. BARBIER;
E. CHARLIER; G. CHARLIER; VICTOR DAVE;
A. DE RUDDER; A. DUFRESNE; L. DUMESNIL;
C. FAGES; D^r A. GABORIAU; ANT. DE GÉ-
RANDO; C. HUYSMANS; L. JERROLD; D^r L.;
J. LEAKEY; FR. NOSADOWSKI; V. EMIL-
MICHELET; G. POLTI; MARIO PILO; EDM.
POTIER; H. RAYMOND; ELISÉE RÉCLUS; H.
RYNENBROECK; G. SOREL; J. S.; MARIE
STROMBERG; TCHELOVEK; J. V.; J.-B. VAN
DER VOO.

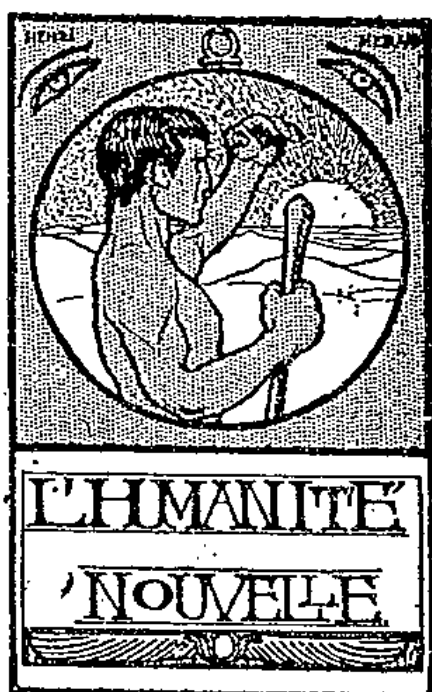
PARIS

Librairie C. REINWALD

SCHLEICHER frères, Éditeurs

15, rue des Saints-Pères

Téléphone : 13019



BRUXELLES

Librairie SPINEUX

62, rue Montagne de la Cour

PRIX DU NUMÉRO :

France et Belgique. 1 fr. 50
Etranger. 1 fr. 75

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES & ARTS

paraît mensuellement en un volume illustré in-8° d'au moins 128 pages

DIRECTEUR SCIENTIFIQUE

A. HAMON

3, boulevard Berthier, 3

(Paris XVII^e ARRT.)

Et le vendredi de 3 à 6 heures

15, rue des Saints-Pères, 15

DIRECTEUR LITTÉRAIRE

V. ÉMILE-MICHELET

77 bis, rue Legendre, 77 bis

(Paris XVII^e ARRT.)

Le lundi de 3 à 6 heures

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

Victor DAVE

Rédaction et Administration: Librairie C. REINWALD, SCHLEICHER frères, éditeurs
15, rue des Saints-Pères, Paris (VI^e Arr.)

L'Humanité Nouvelle contient des articles de sciences sociologiques, physiques, chimiques, biologiques, mathématiques, géographiques, de philosophie, de littérature et d'art, des nouvelles, des vers, des contes, des romans, du théâtre, dus aux meilleurs auteurs de tous les pays. Dans chaque numéro, il y a des chroniques littéraire, artistique, théâtrale, une revue des livres et des revues de toutes langues et de tous sujets. Le lecteur pourra ainsi suivre d'une manière exacte et approfondie l'évolution sociale, scientifique, littéraire et artistique de tous les pays.

La Revue ne publie que de l'inédit

L'HUMANITÉ NOUVELLE est l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques, littéraires et artistiques, sociales et philosophiques.

**Chaque auteur ayant sa pleine liberté de pensée n'engage que lui-même.
La revue, par suite, est ouverte à la controverse.**

Les manuscrits non acceptés sont conservés trois mois. Ils sont renvoyés à leurs auteurs s'ils sont accompagnés de timbres-poste pour couvrir les frais d'affranchissement.

La reproduction et la traduction des matières publiées par *L'Humanité Nouvelle* sont autorisées à condition que l'origine en soit indiquée.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

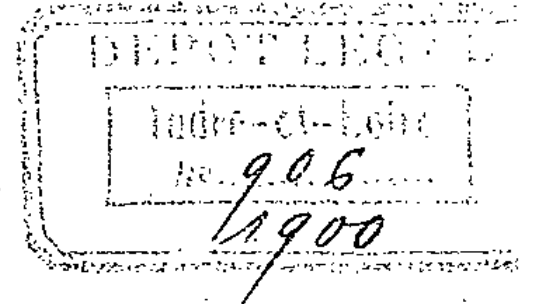
Pour paraître dans les prochains numéros :

Impression d'Afrique, par SI THÉBIB. — *Lettres inédites*, par DE COLINS. — *Les souvenirs d'un forçat*, par L. MELCHINE. — *Libre Amour, Libre Maternité*, par PAUL ROBIN. — *Autour d'une vie*, par PIERRE KROPOTKINE. — *Pier, Jan et Wannas Kriek*, par GEORGES VIRRÈS. — *L'Or*, drame, par PAUL GABILLARD. — *Les Rêves*, par ANTON. TSCHÉCHOF. — *L'Influence de la méthode dialectique de Hegel sur la doctrine socialiste de Karl Marx*, par CHR. CORNELISSEN. — *Défense sociale et Défense de classe dans la Justice pénale*, par ENRICO FERRI. — *L'Étude de l'Éthique chez les races inférieures*, par WASHINGTON MATTHEWS. — *Un Jour à Delphes*, par LÉON HENNEBICQ. — *Une Cité au XII^e Siècle*, par L. GARREAU. — *Le Nirvâna*, par LÉON DE ROSNY. — *L'Alcoolisme*, par HENRI DAGAN. — *La Genèse et les bases de la conscience religieuse*, par F. COSENTINI. — *L'esprit catholique au moyen âge*, par ALBERT DELACOUR. — *L'avenir du travail et des Unions de travail*, par W.-H. VAN ORNUM. — *Les trusts*, par TH. E. WILL. — *Le jeune homme et la fille publique*, par CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — *Les Cendres*, nouvelle, par M^{me} MARIE KRYSINSKA. — *Le Sec*, nouvelle, par MAURICE DES OMBIAUX. — *Coup d'œil sur la littérature croate*, par IVAN KERNIC. — *Bradacier*, conte, par MARCEL RÉJA. — *La veilleuse*, nouvelle, par HENRY FRICHET. — *L'événement Barrès et la maladie française*, par L. DUMONT WILDEN. — *Des Études, Nouvelles et Vers*, de MM. ELISÉE RECLUS, CLÉMENCE ROYER, ALESSANDRO PADOA, HECTOR DENIS, GABRIEL DE LA SALLE, MAURICE RECLUS, P.-N. ROINARD, HUGUES REBELL, etc.

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES ET ARTS



Sommaire :

513 En marche vers la Réaction	POLITIKOS.
526 Autour d'une vie	P. KROPOTKINE.
538 La Porte de l'Enfer, <i>poème (avec illustrations)</i>	P. ROINARD.
556 Libre amour, libre maternité	PAUL ROBIN.
563 Werther le Juif, <i>roman (suite et fin)</i>	L. JACOBOWSKI.
590 Les Filles	ED. POTIER.
605 Chronique théâtrale (<i>avec illustration</i>)	G. POLTI.
614 Chronique littéraire	L. DUMONT-WILDEN.
619 Livres et revues.	
<i>Langues allemande, anglaise, espagnole, française, hollandaise, italienne, suédoise, tchèque.</i>	
619 LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.	G. CHARLIER; MARIE CORN; VICTOR DAVI
623 SCIENCES SOCIOLOGIQUES.	G. DE GREEF; A. DUFRESNE; C. FAGEI
634 PHILOSOPHIE.	M ^{me} FOLKMAR; A. HAMON; V. H.; J. LE
	KEY; G. PINARDI; H. RYNENBROECK; G. SORE
	MARIE STROMBERG; CH. VAN DEN BORHEI
	E. V.; B. P. VAN DER VOO.

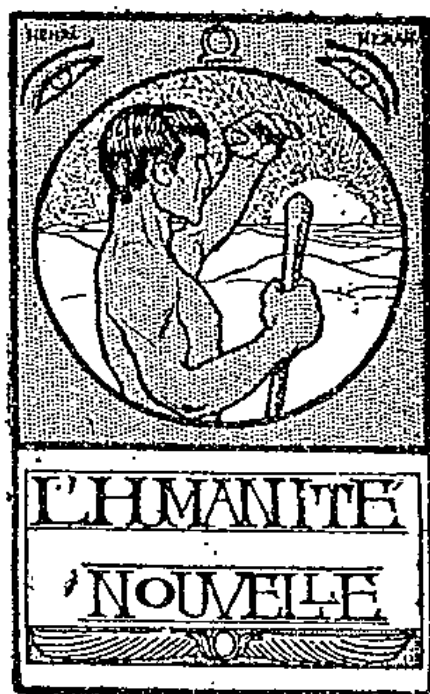
PARIS

Librairie C. REINWALD

SCHLEICHER frères, Éditeurs

15, rue des Saints-Pères

Téléphone : 13019



BRUXELLES

Librairie SPINEUX

62, rue Montagne de la Cour

PRIX DU NUMÉRO :

France et Belgique	1 fr. 50
Etranger	1 fr. 75

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES & ARTS

Paraît mensuellement en un volume illustré in-8° d'au moins 128 pages

DIRECTEUR SCIENTIFIQUE

A. HAMON

3, boulevard Berthier, 3

(Paris, XVII^e ARR^t.)

Et le vendredi de 3 à 6 heures

15, rue des Saints-Pères, 15

DIRECTEUR LITTÉRAIRE

V.-Émile MICHELET

77 bis, rue Legendre, 77 bis

(Paris XVII^e ARR^t.)

Le lundi de 3 à 6 heures

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

Victor DAVE

Rédaction et Administration: Librairie C. REINWALD, SCHLEICHER frères, éditeurs
15, rue des Saints-Pères, Paris (VI^e Arr.)

L'Humanité Nouvelle contient des articles de sciences sociologiques, physiques, chimiques, biologiques, mathématiques, géographiques, de philosophie, de littérature et d'art, des nouvelles, des vers, des contes, des romans, du théâtre, dus aux meilleurs auteurs de tous les pays. Dans chaque numéro, il y a des chroniques littéraire, artistique, théâtrale, une revue des livres et des revues de toutes langues et de tous sujets. Le lecteur pourra ainsi suivre d'une manière exacte et approfondie l'évolution sociale, scientifique, littéraire et artistique de tous les pays.

La Revue ne publie que de l'inédit

L'HUMANITÉ NOUVELLE est l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques, littéraires et artistiques, sociales et philosophiques.

**Chaque auteur ayant sa pleine liberté de pensée n'engage que lui-même.
La revue, par suite, est ouverte à la controverse.**

Les manuscrits non acceptés sont conservés trois mois. Ils sont renvoyés à leurs auteurs s'ils sont accompagnés de timbres-poste pour couvrir les frais d'affranchissement.

La reproduction et la traduction des matières publiées par *L'Humanité Nouvelle* sont autorisées à condition que l'origine en soit indiquée.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

Pour paraître dans les prochains numéros :

Impression d'Afrique, par SI THÉBIB. — *Lettres inédites*, par DE COLINS. — *Les souvenirs d'un forçat*, par L. MELCHINE. — *Pier, Jan et Wannes Kriek*, par GEORGES VIRRÈS. — *L'Or*, drame, par PAUL GABILLARD. — *Les Rêves*, par ANTON. TSCHÉCHOF. — *L'Influence de la méthode dialectique de Hegel sur la doctrine socialiste de Karl Marx*, par CHR. CORNELIEN. — *Défense sociale et Défense de classe dans la Justice pénale*, par ENRICO FERRI. — *L'Étude de l'Éthique chez les races inférieures*, par WASHINGTON MATTHEWS. — *Une Cité au XII^e Siècle*, par L. GARREAU. — *Le Nirvâna*, par LÉON DE ROSNY. — *L'Alcoolisme*, par HENRI DAGAN. — *La Genèse et les bases de la conscience religieuse*, par F. COSENTINI. — *Origine et développement du Socialisme au Japon*, par S. J. KATAMAYA. — *L'esprit catholique au moyen âge*, par ALBERT DELACOUR. — *L'avenir du travail et des Unions de travail*, par W.-H. VAN ORNUM. — *Les trusts*, par TH. E. WILL. — *Le jeune homme et la fille publique*, par CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — *Les Cendres*, nouvelle, par M^{me} MARIE KRYSINSKA. — *Le Sec*, nouvelle, par MAURICE DES OMBIAUX. — *Coup d'œil sur la littérature croate*, par IVAN KERNIC. — *Bradacier*, conte, par MARCEL RÉJA. — *La veilleuse*, nouvelle, par HENRY FRICHET. — *L'événement Barrès et la maladie française*, par L. DUMONT WILDEN. — *Des Études, Nouvelles et Vers*, de MM. ELISÉE RECLUS, CLÉMENCE ROYER, ALESSANDRO PADOA, HECTOR DENIS, GABRIEL DE LA SALLE, MAURICE RECLUS, P.-N. ROINARD, HUGUES REBELL, etc.

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES ET ARTS

986
1900

Sommaire :

644 Les Congrès et la situation du socialisme contemporain.....

674 Défense sociale et défense de classe dans la justice pénale..

683 Pier, Jan et Wannes Kriek (*conte flamand*)

692 Les privilèges de la Finlande sont-ils contraires aux intérêts
du peuple russe?.....

695 Les élections au Parlement dans le Royaume-Uni.....

705 Pour le Japon

717 De la classification des phénomènes sociaux.....

735 Un coup d'œil sur la littérature croate

740 Chronique théâtrale.....

744 Chronique littéraire.....

751 Livres et revues.
*Langues allemande, anglaise, espagnole, italienne, fran-
çaise.*

751 LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

756 PHILOSOPHIE.

761 SCIENCES SOCIOLOGIQUES.

A. HAMON.
ENRICO FERRI.
GEORGES VIRRÈS.

M...
JOHN BULL.
FÉLIX RÉGAMEY.
R. DE LA GRASSERIE.
IVAN KERNIC.
G. POLTI.
LOUIS ERNAULT.

CH. BARBIER; MARYA CHELIGA; L. CORNÉ-
LISSEN-RUPERTUS; A. D.; VICTOR DAVE;
G. DE GRAEF; A. DE RUDDER; C. FAGES;
D. FOLKMAR; M^{me} FOLKMAR; H. MUFFANG;
ELIE RECLUS; ELISÉE RECLUS; JEAN RETHEL;
G. SOREL.

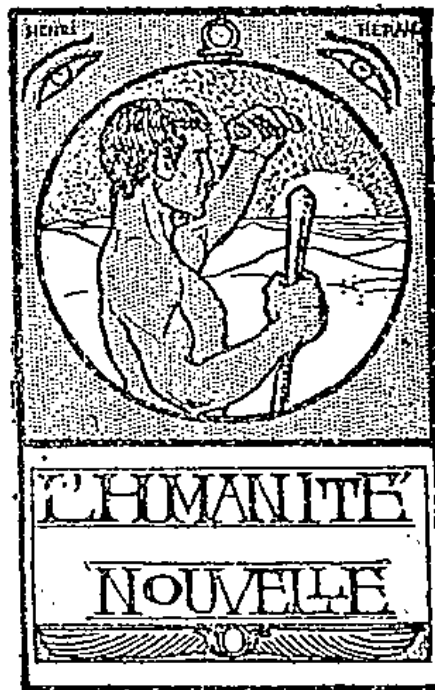
PARIS

Librairie C. REINWALD

SCHLEICHER frères, Éditeurs

15, rue des Saints-Pères

Téléphone : 13019



BRUXELLES

Librairie SPINEUX

62, rue Montagne de la Cour

PRIX DU NUMÉRO :

France et Belgique.	1 fr. 50
Etranger.	1 fr. 75

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES & ARTS

paraît mensuellement en un volume illustré in-8° d'au moins 128 pages

DIRECTEUR SCIENTIFIQUE

A. HAMON

3, boulevard Berthier, 3

(Paris, XVII^e ARR^t.)

Et le vendredi de 3 à 6 heures

15, rue des Saints-Pères, 15

DIRECTEUR LITTÉRAIRE

V.-Émile MICHELET

77 bis, rue Legendre, 77 bis

(Paris XVII^e ARR^t.)

Le lundi de 3 à 6 heures

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

Victor DAVE

Rédaction et Administration: Librairie C. REINWALD, SCHLEICHER frères, éditeurs
15, rue des Saints-Pères, Paris (VI^e Arr.)

L'Humanité Nouvelle contient des articles de sciences sociologiques, physiques, chimiques, biologiques, mathématiques, géographiques, de philosophie, de littérature et d'art, des nouvelles, des vers, des contes, des romans, du théâtre, dus aux meilleurs auteurs de tous les pays. Dans chaque numéro, il y a des chroniques littéraire, artistique, théâtrale, une revue des livres et des revues de toutes langues et de tous sujets. Le lecteur pourra ainsi suivre d'une manière exacte et approfondie l'évolution sociale, scientifique, littéraire et artistique de tous les pays.

La Revue ne publie que de l'inédit

L'HUMANITÉ NOUVELLE est l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques, littéraires et artistiques, sociales et philosophiques.

*Chaque auteur ayant sa pleine liberté de pensée n'engage que lui-même.
La revue, par suite, est ouverte à la controverse.*

Les manuscrits non acceptés sont conservés trois mois. Ils sont renvoyés à leurs auteurs s'ils sont accompagnés de timbres-poste pour couvrir les frais d'affranchissement.

La reproduction et la traduction des matières publiées par *L'Humanité Nouvelle* sont autorisées à condition que l'origine en soit indiquée.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

Pour paraître dans les prochains numéros :

Impression d'Afrique, par SI THÉBIB. — *Lettres inédites*, par DE COLINS. — *Les souvenirs d'un forçat*, par L. MELCHINE. — *L'Or*, drame, par PAUL GABILLARD. — *Les Rêves*, par ANTON TSCHECHOF. — *L'Étude de l'Éthique chez les races inférieures*, par WASHINGTON MATTHEWS. — *Une Cité au XII^e Siècle*, par L. GARREAU. — *Le Nirvâna*, par LÉON DE ROSNY. — *L'Alcoolisme*, par HENRI DAGAN. — *La Genèse et les bases de la conscience religieuse*, par F. COSENTINI. — *Origine et développement du Socialisme au Japon*, par S. J. KATAMAYA. — *L'esprit catholique au moyen âge*, par ALBERT DELACOUR. — *L'avenir du travail et des Unions de travail*, par W.-H. VAN ORNUM. — *Les trusts*, par TH. E. WILL. — *L'indépendance économique de la femme au XX^e siècle*, par DORA B. MONTEFIORE. — *Le jeune homme et la fille publique*, par CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — *Les Cendres*, nouvelle, par M^{me} MARIE KRYSINSKA. — *Le Sec*, nouvelle, par MAURICE DES OMBIAUX. — *Coup d'œil sur la littérature croate*, par IVAN KERNIC. — *Bradacier*, conte, par MARCEL RÉJA. — *La veilleuse*, nouvelle, par HENRY FRICHET. — *L'événement Barrès et la maladie française*, par L. DUMONT WILDEN. — *Des Études, Nouvelles et Vers*, de MM. ELISÉE RECLUS, CLÉMENTINE ROYER, ALESSANDRO PADOA, HECTOR DENIS, GABRIEL DE LA SALLE, MAURICE RECLUS, P.-N. ROINARD, HUGUES REBELL, etc.

